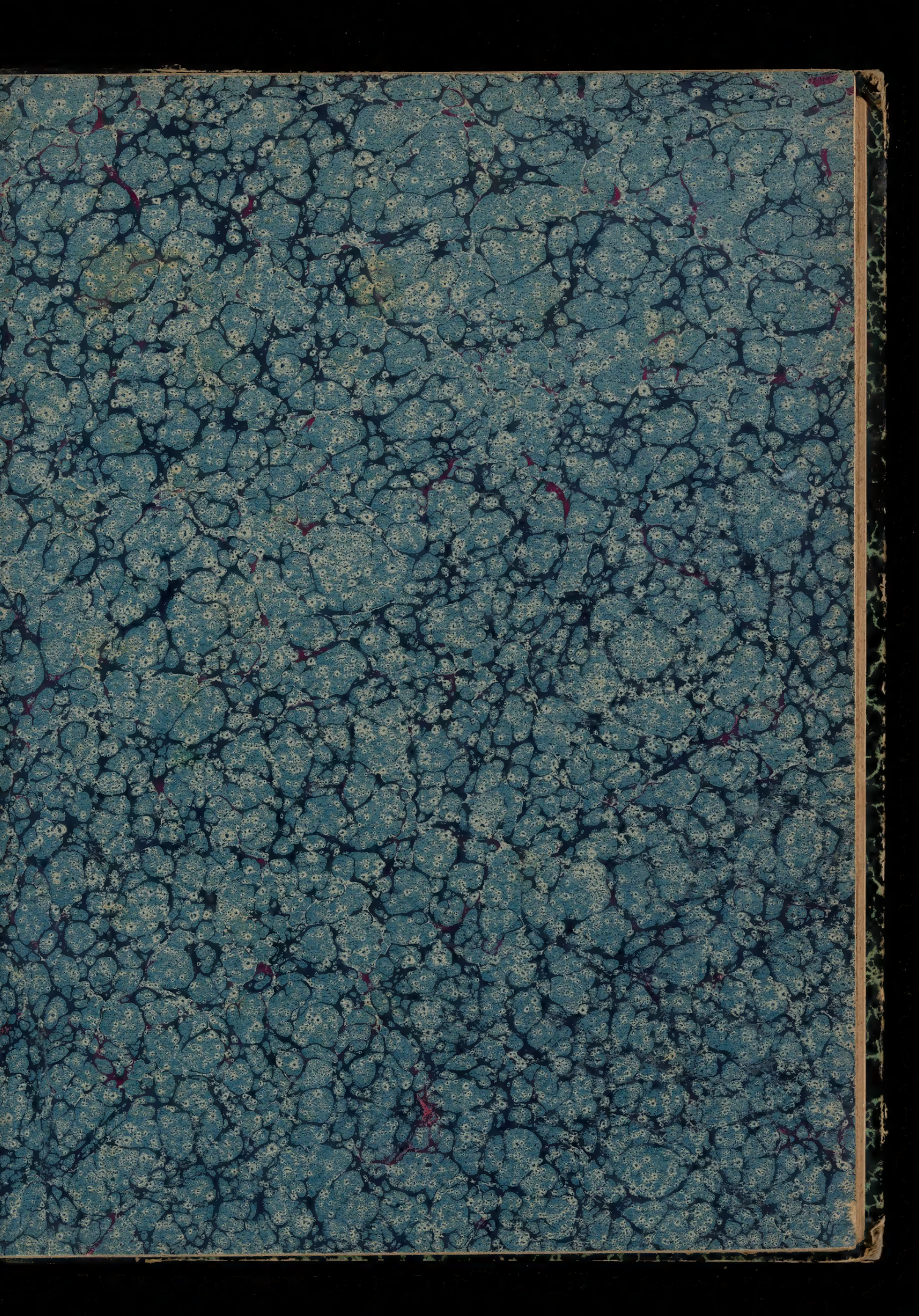
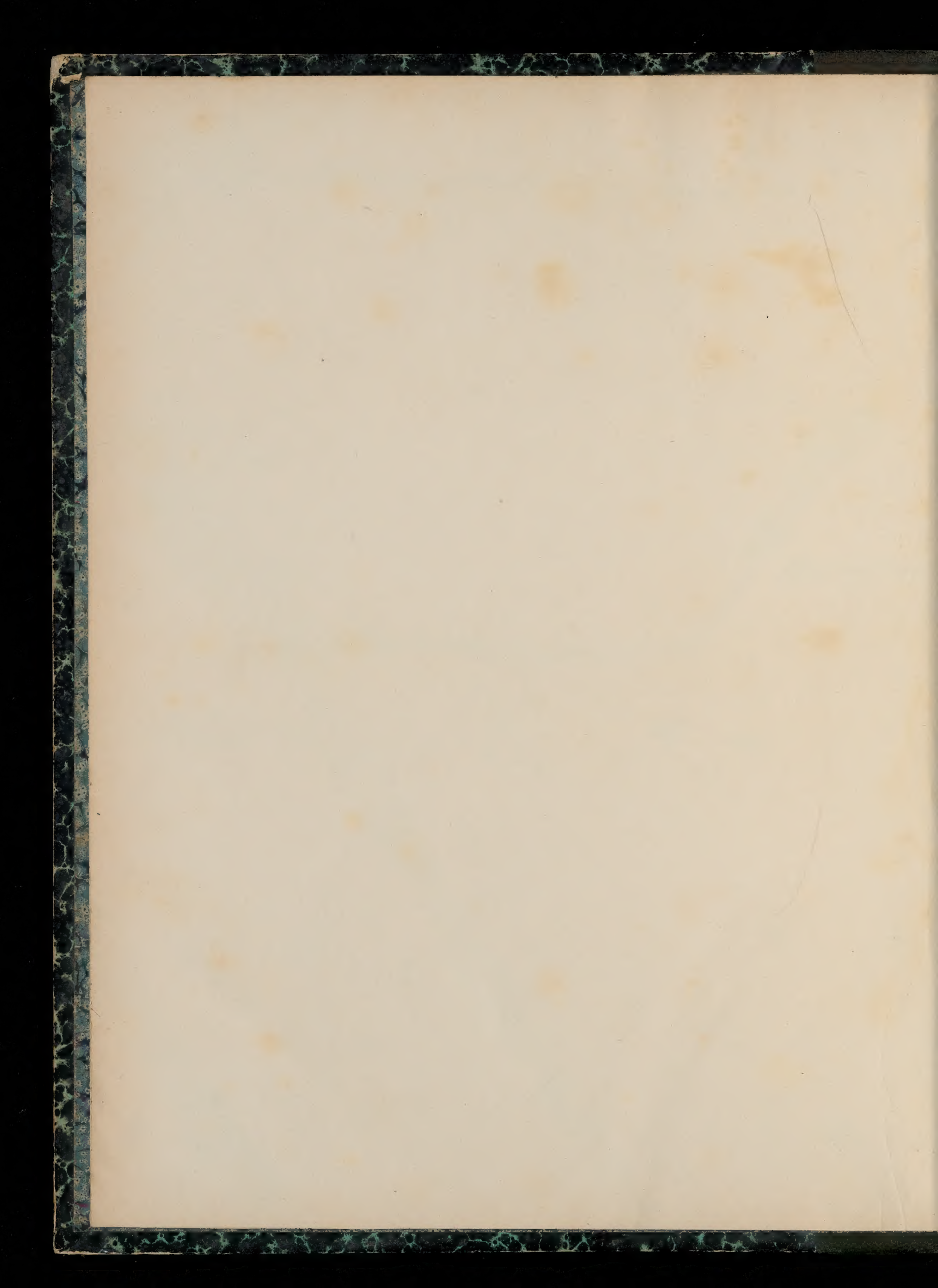








cp/+

H. Pourcade

13e ANNÉE — N° 1. | 10 Centimes | 6 JANVIER 1907.

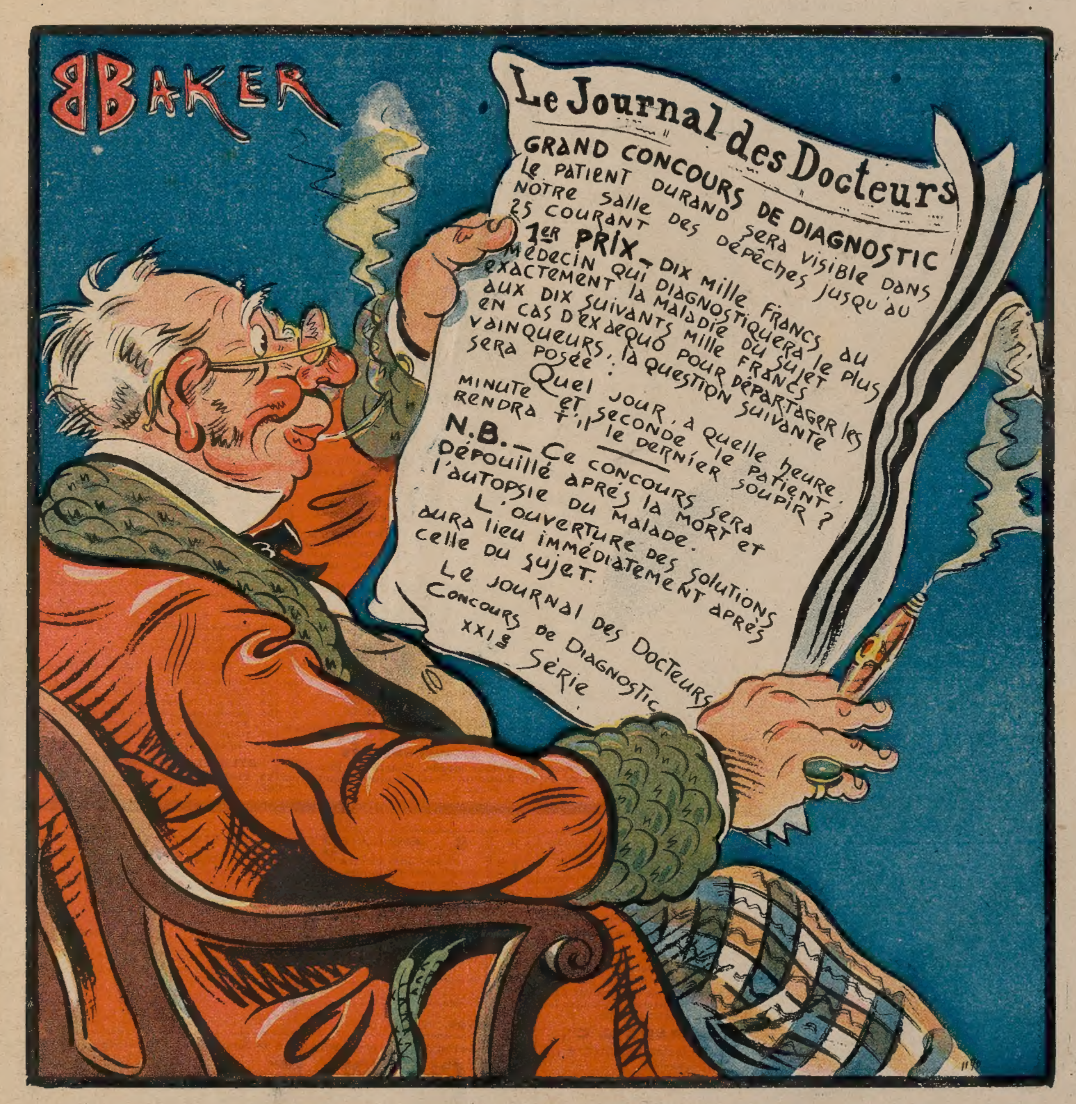
Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

France : Un an 6 fr. Six mois : 3 fr. 50
Étranger : Un an 9 fr. Six mois : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
Les Manuscrits ne sont pas rendus

PROGRÈS, par BAKER



Les journaux médicaux eux-mêmes ont été atteints par la mode des Concours !

La collaboration au **Pêle-Mêle** *est rétribuée. Pour recevoir franco le libellé des conditions, envoyer 0 fr. 15 en timbres-poste.*

Le Cauchemar de James Smith

Par un hasard miraculeux, James Smith était arrivé à l'âge de trente-cinq ans sans jamais encore avoir été interviewé.

Dès sa plus tendre enfance, un augure lui avait prédit que sa mort suivrait de près la première interview à laquelle il se soumettrait. L'on conçoit d'après cela la terreur qu'il professait vis-à-vis des journalistes. Aussi s'était-il appliqué à vivre sans attirer l'attention. Il n'était ni trop grand ni trop court, ni trop gros ni trop maigre, ni trop savant ni trop ignare. Il avait choisi une maison ni trop spacieuse ni trop petite, dans la banlieue de la capitale, au milieu d'autres maisons toutes semblables à la sienne. Sa mise était simple, ses habitudes régulières. Bref, il s'efforçait de se confondre avec la foule anonyme et incolore qui compose ce qu'on appelle « tout le monde ».

Malheureusement, on n'échappe pas à sa destinée.

Ayant pris — pour faire comme tout le monde — un billet à la loterie de la Presse, la malchance fit qu'il gagnât le gros lot.

Aussitôt, une nuée de journalistes de s'abattre sur sa demeure, afin d'interviewer le bienheureux favorisé de la fortune.

James Smith n'avait pas attendu leur arrivée. Il avait pris la poudre d'escampette.

Dès lors, commença une chasse fantastique. De mémoire de reporter, l'on n'avait vu aucun sujet se dérober à l'interview. L'honneur de la corporation était en jeu.

Cependant, James Smith avait gagné la capitale et était descendu dans un modeste hôtel où il s'était fait inscrire sous un faux nom. Il n'y avait pas deux minutes qu'il était dans sa chambre, occupé à sa toilette, qu'on frappa à sa porte. En même temps, celle-ci s'ouvrit. Un petit jeune homme parut.


D'un bond, il s'élança...

— Monsieur, dit-il, je suis envoyé par le journal le *Temps*.

James Smith n'écouta pas davantage. *D'un bond, il s'élança, passant sur le corps de l'indiscret visiteur, dégringola dans la rue, sauta dans un fiacre.*

— Gare de l'Ouest! cria-t-il au cocher.

Le fiacre partit au galop.

Une demi-heure après, notre James roulait vers l'Océan, confortablement installé dans un wagon de 1re classe, où il se trouvait seul. Déjà il se réjouissait d'avoir dépisté l'envoyé du *Temps*, lorsque la portière de son compartiment s'ouvrit. Un employé parut.

— Votre billet, s'il vous plaît?

— Voilà.

Et James tendit un petit carré de carton.

Cependant, au lieu de le prendre, l'employé, tout souriant, s'était assis en face de lui.

— Excusez ce subterfuge pour parvenir jusqu'à vous, fit-il, mais je n'appartiens nullement à la Compagnie. Je suis rédacteur au journal le *Matin*, et je viens vous prier de bien vouloir...

Pour le grand bonheur de James Smith, il n'eut pas le temps de répondre un mot. Un fracas épouvantable retentit.

Un choc effroyable se fit sentir, en même temps que des cris de douleur et d'épouvante s'élevaient. Le train venait d'être tamponné. Presque tous les wagons avaient été télescopés... Le rédacteur du *Matin* avait été tué sur le coup.

Quand James revint à lui, il était couché dans un lit d'ambulance. A son chevet, se tenait une Sœur de Charité.

— Où suis-je, ma Sœur? murmura-t-il.

— Chut..., lui fut-il répondu, je ne suis pas une Sœur. Je suis le correspondant du journal l'*Eclair*. Je pense que vous voudrez bien, pour nos lecteurs, me donner quelques renseignements au sujet du fameux billet de la loterie de la Presse...

L'infortuné n'écoutait plus. Foudroyé par la surprise, il était retombé sur sa couche, raide, inanimé.

Une singulière sensation le tira de l'espèce de catalepsie dans laquelle il était plongé. C'était comme un doux balancement rythmique qu'il ne se souvenait d'avoir éprouvé nulle part. Ni le bercement d'un bateau, non plus que la trépidation d'un train ou l'élasticité d'un huit ressorts. Et pourtant il sentait qu'il avançait.

Il ouvrit les yeux. Nuit noire. Il étendit les bras. Horreur! il était dans une boîte..., une boîte longue et étroite. Et, soudain, il comprit. On le portait en terre, l'ayant cru mort.

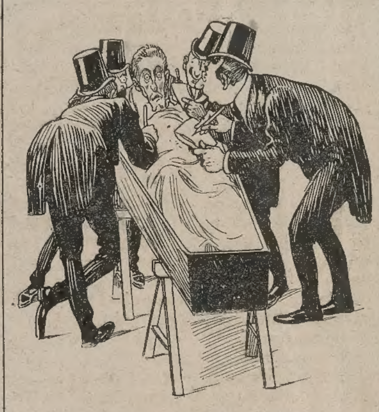
Il s'agita, se démena comme un possédé.

La boîte s'arrêta. Il comprit qu'il avait été entendu et qu'on le déposait sur le sol. Bientôt des coups de marteau retentirent sur le bois. Une planche craqua, céda. La lumière l'inonda.

Il ne s'était pas trompé. Sur sa bière entr'ouverte, quatre croque-morts étaient penchés.

— Braves fossoyeurs, s'écria-t-il, vous me sauvez la vie.

Un chœur s'éleva, en même temps que les quatre hommes tiraient de leurs poches carnets et crayons.


— Nous ne sommes pas des fossoyeurs, nous sommes des reporters

— *Nous ne sommes pas des fossoyeurs, chanta le chœur, nous sommes des reporters.*

En moins de temps qu'il ne faut pour l'écrire, James Smith avait eu une convulsion galvanique qui l'avait jeté sur ses pieds. Maintenant, il fuyait..., il fuyait..., comme s'il eut eu des ailes.

Combien de temps dura cette course éperdue..? Par quels chemins passa-t-il? il ne le sut jamais. Il agissait comme dans un songe.

La raison lui revint en entrant dans la ville, où il se rendait au moment de l'accident de chemin de fer, et qui se trouvait être un port de mer.

Là, il était sauvé. Un navire était sous pression, en partance pour l'Australie.

S'étant fait inscrire sous le nom d'Isaac Gutman, il s'embarqua et tout aussitôt s'enferma dans sa cabine prendre un repos bien gagné.

— Cette fois, pensa-t-il, ces journalistes diaboliques ne viendront pas me relancer jusqu'ici.

Combien grande était son erreur!

Lorsqu'après vingt-quatre heures de sommeil il monta sur le pont, celui-ci était noir de monde. Aussitôt qu'il parut, il fut assailli.

— Monsieur, je suis l'envoyé de la *Liberté*!... Monsieur, c'est pour le *Soir*!... Monsieur, nous sommes de la *Fronde*!...

Que faire...! Le navire était déjà en pleine mer... ! Comment s'échapper?

Une suprême ressource restait. James Smith n'hésita pas. D'un bond formidable, il s'élança à la mer.

En même temps, de toutes parts, autour de lui, une série de plongeons se succédèrent. Revenu à la surface, il se vit entouré de têtes


Fidèles au devoir professionnel, tous les reporters avaient suivi l'infortuné.

suppliantes ou sévères, aimables ou menaçantes.

Fidèles au devoir professionnel, tous les reporters avaient suivi l'infortuné, l'encadrant tout en nageant et le harcelant de mille questions qui se croisaient par-dessus sa tête sur les flots.

— Monsieur, où êtes-vous né?... Monsieur, êtes-vous marié?... Monsieur, où avez-vous acheté votre billet?... Monsieur, que dites-vous de la suppression des loteries?... Monsieur, que pensez-vous de la séparation de l'Eglise et de l'Etat?...

— Ah...j m'en fi...! laissa échapper le malheureux, à bout de forces, vaincu dans sa résolution de rester muet...

Au même instant, la prédiction s'accomplit, il coula à pic . . . .

Encore que sa dernière parole ne fut pas très canonique, James Smith était un parfait honnête homme. Aussi s'en fût-il droit au Paradis. Saint Pierre l'attendait à la porte.

— Gordon, s. v. p., saint Pierre! fit notre James en l'apercevant.

Le vénérable vieillard se mit à rire dans sa barbe.

— Chut! dit-il. je ne suis pas saint Pierre..., je suis un rédacteur du *Soleil*. . . . . .

— Chut! je ne suis pas saint Pierre, je suis un reporter du Soleil.

L'âme de James Smith tourna les talons et s'enfuit du côté des enfers, préférant encore le supplice du feu à celui de l'interview. Espérons qu'elle n'y trouvera pas de journaliste.

E. JOLICLER.

Notable différence

— Quelle différence y a-t-il entre l'électricité et la foudre? demande le professeur.

— La foudre est gratuite, répond le petit Jean, qui demeure avec ses parents dans un appartement moderne, tandis que l'électricité coûte fort cher.

CHOC EN RETOUR

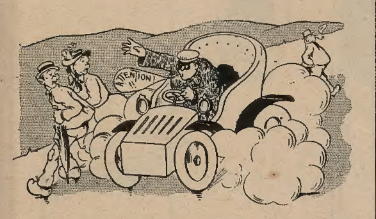
— Est-ce que votre mari souffre toujours de rhumatismes?

— Un peu, mais c'est surtout son entourage qui en souffre.

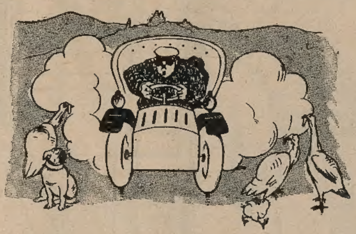
LE CHAUFFEUR

d'après le *Héron*, de la Fontaine.

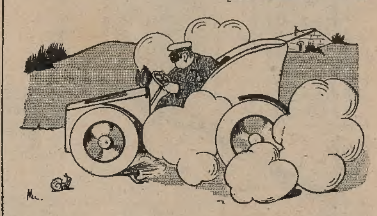
Un jour sur ses gros pneus, allait je ne [sais où,



Un chauffeur enfiévré qui allongesait le cou.
Il marchait de belle manière,
Les passants affluaient ainsi qu'aux plus beaux [jours ;
Les commères rieuses défilaient tour à tour,
Donnant le bras à leur compère.
Le chauffeur en eut fait aisément son profit :
Aucun ne se garait, l'auto n'avait qu'à prendre,
Mais il crut mieux faire d'attendre
Qu'une occasion plus belle s'offrit :
Il avait ses caprices, n'écrasait qu'à ses heures.



Après quelques moments, l'appétit vint; l'auto
Approchant des maisons d'un coteau,
Vit des chiens qui sortaient du fond de leurs [demeures.
Ceci ne lui plut pas, il s'attendait à mieux,
Et montrait un goût dédaigneux
Comme le rat du bon Horace :
Moi, des chiens ! dit-il, et des chiens non de [race,
De répugnants toutous ! Et pour qui me prend- [on ?
Les ayant rebutés, il trouva des dindons.
Des dindons ! C'est bien la proie qu'il faut à [ma noble de Dion.



J'userais pour si peu l'essence ! Aux dieux [ne plaise !
Il l'usa pour bien moins : tout alla de façon
Qu'il ne vit plus un caneton.
La rage le prit : il fut tout heureux et tout aise
D'écrabouiller un limaçon.
Ne soyons pas difficiles,
Les plus accommodants sont les plus habiles :
On risque de tout perdre en voulant trop gagner.
Gardons-nous de rien dédaigner.

Pêle-Mêle Causette

Sans avoir aucune prétention à la divination, je voudrais aujourd'hui me laisser aller à une prophétie. Je souhaite, du reste, qu'elle ne se réalise pas.

Qu'il me soit permis, au préalable, de rappeler une de mes petites causeries d'il y a quelques mois.

Je m'élevais avec une certaine indignation contre les financiers qui ont poussé la France, par tous les moyens de propagande dont ils disposent, à engager tant de capitaux en Russie.

La somme que la France a prêtée à l'empire des Tsars se monte en chiffres ronds à *quatorze milliards*. Quelle épouvantable catastrophe pour notre pays, si jamais ce débiteur formidable devenait insolvable !

Souhaitons dévotement que pareil cataclysme ne se produise jamais.

En attendant, que faudrait-il penser des financiers qui, non contents d'avoir fait courir un tel risque à l'épargne française, songeraient à entraîner de nouveaux capitaux français dans la même direction ?

Eh bien, et c'est ici que je place ma prophétie : vous verrez que bientôt il sera question d'un nouvel emprunt russe.

Et quel emprunt ! Quatre ou cinq milliards encore, pas davantage !

Ainsi, la fortune que la France aura mis des siècles à amasser, par un remarquable et tenace esprit d'économie, sera mise en jeu sur une seule carte.

Que sorte une noire, et c'est la ruine irrémédiable, l'impossibilité de faire face à un budget annuel de quatre milliards.

Voilà où nous mènent ceux qui sont chargés de veiller à nos intérêts financiers.

Pour arriver à nous extirper encore ce beau morceau, ils auront recours à toutes les trompettes de la publicité. Chose plus perfide encore, ils feront vibrer la corde sentimentale et patriotique, grâce à laquelle on mène le peuple français où l'on veut.

Ils sauront aussi peser sur les cours de la Bourse, pour influer sur la confiance publique.

Et quand le tour sera bien joué, tels autrefois ces messieurs du Panama, ils se défileront, et, se mettant alors à la baisse, trouveront encore le moyen de faire fortune dans la débâcle générale.

Maintenant, si vous me demandez sur quoi je base mes prédictions moroses, je vous répondrai que je n'en sais rien moi-même.

De même qu'en pénétrant dans une chambre, on croit parfois reconnaître un parfum subtil qui s'est attardé dans l'air, de même que par un temps calme on éprouve une sensation d'électricité qui fait prévoir l'orage, de même je crois pressentir de nouvelles atteintes à l'épargne française, si âprement convoitée.

Si je m'abuse, tant mieux.

Ce n'est pas pour jouer au voyant que je publie mon impression, mais pour mettre en garde ceux qui me lisent contre les embûches qui seront peut-être dressées autour de leurs capitaux.

Et voilà tout.

FRED ISLY.

IMPUDENCE

C'est à un restaurateur que je suis redevable de la petite anecdote que je vais vous narrer.

Il était question de l'exigence et du sans-gêne de certains clients. Et comme un exemple typique, le restaurateur me conta ce qui suit :

— C'était à l'heure du dîner, et nous étions occupés fiévreusement à servir la clientèle, quand pénétra dans le restaurant un monsieur accompagné de trois jeunes enfants, deux filles et un garçon.

Ils prirent place à une table et s'installèrent tout d'abord confortablement..

Ceci fait, le monsieur commanda une canette de bière et quatre verres. Et aussitôt, chacun sortant de sa poche une grosse sandwich, se mit en devoir de manger.

Le garçon qui revenait avec la bière commandée, resta ébahi devant ce spectacle inattendu. N'osant pourtant pas risquer une observation, il vint me demander conseil.

Je m'avançai vers l'étrange client, et très poliment je lui donnai à entendre que mon établissement était un restaurant et qu'on n'y pouvait apporter son manger.

Il parut ne pas saisir le sens de mes paroles. En tout cas, il ne dut y attacher aucune importance, car au lieu de répondre, il m'interpella à son tour.

— Qui êtes-vous ? me demanda-t-il.

— Moi, monsieur, répondis-je d'un ton un peu irrité, je suis le propriétaire de ce restaurant.

— Ah ! parfait ! fit-il. Vous êtes la personne que je désirais justement voir.

Et, désignant l'estrade qui se trouve au fond de la salle :

— Comment se fait-il que l'orchestre de tziganes ne joue pas ce soir ?

ESPRIT DU PROFESSEUR

Au cours des récents désordres à l'Université, un professeur avait été interrompu avec persistance avec un groupe d'étudiants postés dans un coin de la salle d'amphithéâtre, au point qu'il se crut enfin obligé de leur adresser une verte admonestation.

Il s'ensuivit un profond silence, et le professeur lui-même s'était tu pendant quelques instants, quand tout à coup, par la fenêtre ouverte, on entendit claironner dans l'air pur la fanfare bien connue de « maître Aliboron ».

La situation était burlesque. Aussi, des rires étouffés accompagnèrent-ils le braiement de l'âne de quelque maraîcher, cause inconsciente de l'hilarité subitement déchaînée.

Mais le professeur demeura sérieux et impassible. Jetant un regard sévère du côté des étudiants fautifs, il leur dit ces simples mots qui firent sur eux l'effet instantané d'une douche d'eau glacée :

— Ne lui répondez pas, messieurs, ne lui répondez pas !

LE POULET

A l'occasion de son anniversaire, Durand offrait, dans sa villa, un grand dîner à ses parents et amis. Parmi les mets, figurait un poulet superbe, rôti à point. En le retournant pour le dépecer *secundum artem*, le maître de la maison remarqua qu'il lui manquait une cuisse. Dissimulant son mécontentement, il attendit la fin du repas pour demander des explications à son domestique.

— C'est curieux, remarqua le serviteur, mais monsieur ne pense-t-il pas que ce poulet n'avait qu'une seule cuisse ?

— Voyons, fit Durand, vous n'y êtes plus, avez-vous jamais vu de poulet n'ayant qu'une seule cuisse ?

Au même instant, le domestique regardant par la fenêtre de la salle à manger, vit dans le poulailler une poule qui se tenait sur une seule patte.

— Que monsieur regarde vite, dit-il à son maître, en voilà une !

Durand sortit aussitôt et siffla le volatile qui, réveillé à ce bruit, abaissa sa deuxième patte et se mit à courir.

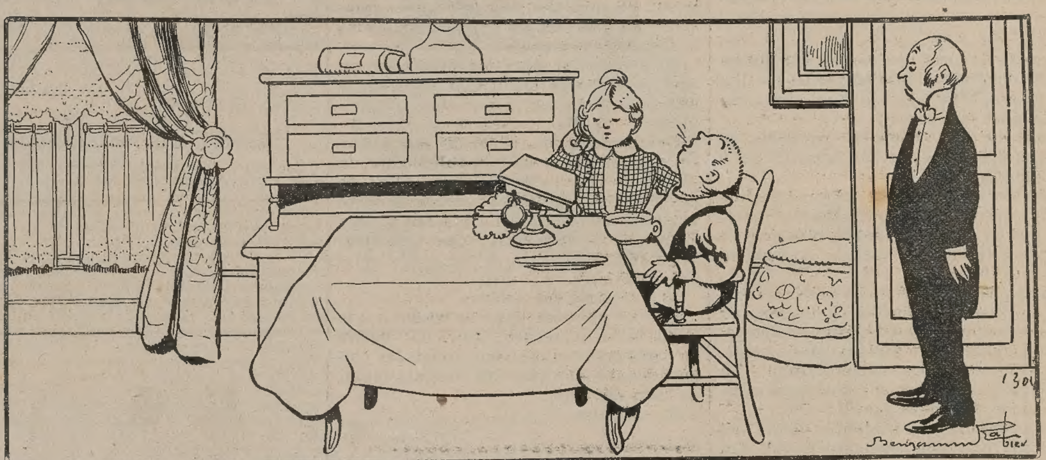
— Vous voyez bien dit-il à son domestique qui l'avait suivi sur les talons.

— Eh ! oui, m'sieur, je le vois bien, mais c'est que m'sieur a eu tort de ne pas siffler avant de découper le poulet !



SOUCI MATERNEL MODERNE

LE CHAUFFEUR PARISIEN DE PASSAGE A MARSEILLE. — **Ma chérie, assure-toi qu'avant de se coucher...**



...Le petit prend bien son gargarisme.

Courrier Pêle-Mêle

Salon automobile.

Monsieur le Directeur,

Je crois me souvenir que votre collaborateur Fred Isly, au sujet de quelques rumeurs qui coururent un instant, touchant une prochaine exposition universelle, avait proposé de faire voir dans chaque section, auprès des objets exposés, la marche progressive de la fabrication, de manière à initier un peu le public à une foule de détails auxquels il est le plus souvent complètement étranger. Il est vraiment stupéfiant de voir cette idée, cette idée, simple comme toutes les idées bonnes, échapper complètement à tous les organisateurs d'expositions.

Le Salon de l'automobile en est un exemple typique. Une foule énorme s'y presse, venue là pour admirer, après les effets de lumière, les installations vraiment remarquables qu'on y rencontre à chaque pas. Seulement, j'ai de graves présomptions pour m'imaginer que la plus grande partie de cette foule est comme moi, et que, si elle connaît parfaitement à l'apparence extérieure les automobiles de toutes sortes qu'elle a vues maintes fois sillonner les rues, elle se trouverait peut-être bien aise d'être un peu éclairée sur la manière dont ça marche. Je vous dis cela en parfait profane, les gens de ma génération n'ayant pas été, dès leur plus tendre enfance, initiés à ces mystères. Je serais donc bien aise, dans ce vaste Salon, où l'on rencontre pas mal de choses qui ne touchent à l'automobile que par des ramifications bien indirectes, de trouver une salle où les éléments de la marche automobile seraient placés sous les yeux des ignorants comme moi et les instruirait un peu de ce qui se passe sous ces formidables monstres dont l'aspect nous a si souvent médusés, pauvres piétons, sur les étroits refuges où nous cherchions à éviter leur furieuse avalanche.

Je ne sais si vous avez quelque influence auprès du comité organisateur de cette exposition, si oui, glissez-lui donc cette supplique pour l'année prochaine; si je suis écrasé quelque jour, je voudrais bien savoir ce qu'a dans le ventre le monstre qui m'aura happé.

Recevez, etc.

RAYMOND (Paris).

Question interpêlemêliste

Quel est le moyen le plus pratique et le moins cher pour colorer les œufs, soit en rouge, bleu, jaune, etc.?

SALVATOR.

Comment on Décore

La scène se passe dans le cabinet du ministre des Relations sous-marines.

LE CHEF DU CABINET. — Monsieur le ministre, j'ai fait préparer le projet de décrets portant nominations dans l'ordre du Mérite Sous-Marin.

LE MINISTRE. — Voyons un peu?... Vous avez tenu compte de mes instructions à ce sujet?... C'est très délicat.

LE CHEF DU CABINET. — Oui, monsieur le ministre, **j'ai réparti les voix suivant vos désirs.**

LE MINISTRE. — **Alors, tout va bien.**

Le Chef du Cabinet. — Je dois ajouter, cependant, que j'ai reçu hier une dernière visite de votre collègue, le député radical-interpelliste Bloquardin, il recommande un candidat nouveau... c'est pour un de ses électeurs très influents, il insiste beaucoup.

Le Ministre. — Vous l'avez bien reçu?

Le Chef du Cabinet *(avec finesse)*. — Comme un ministre.

Le Ministre. — Très bien. Nous avons besoin de l'appui de son groupe à la Chambre.

Le Chef du Cabinet. — Je ne l'ignore pas, monsieur le ministre, aussi, lui ai-je promis de vous en parler.

Le Ministre. — Il n'y a pas à hésiter, il faut lui donner la croix qu'il demande en plus.

Le Chef du Cabinet. — Bien, monsieur le ministre. Je me permettrai cependant d'ajouter que la promotion ne porte que cinq croix; si nous en donnons une nouvelle à M. Bloquardin, ça lui en fera six, c'est-à-dire une de plus qu'à M. Magimel, et M. Magimel qui le saura certainement, pourra s'en froisser.

Le Ministre. — Ah! diable! C'est qu'il nous faut ménager aussi le groupe Magimel... Eh! bien, faites savoir à M. Magimel qu'il peut nous recommander encore un candidat. Ainsi, vous pourrez laisser Bloquardin disposer de la croix qu'il réclame, et ils seront contents tous les deux.

Le Chef du Cabinet. — Bien, monsieur le ministre... alors, je vais rayer deux noms... monsieur le ministre n'a pas de préférences?

Le Ministre. — Non. Enlevez deux noms parmi les candidats proposés par la voie hiérarchique... les moins recommandés.

Le Chef du Cabinet. — C'est qu'on en a rayé déjà pas mal de ceux-là, et il n'en reste justement plus que deux.

Le Ministre. — Plus que deux?

Le Chef du Cabinet. — Plus que deux! monsieur le ministre.

Le Ministre *(se grattant la tête)*. — Diable!... *(Après un mouvement de réflexion)* Tant pis! Qu'est-ce que vous voulez...

Le Chef du Cabinet. — Ça va étonner bien des gens. Tout le monde s'attend à les voir décorer cette année... on va protester.

Le Ministre. — Protester?... Qui?...

Le Chef du Cabinet. — Je ne sais pas, moi... l'opinion publique.

Le Ministre. — Bast!... L'opinion publique!... Ça ne se porte plus, cette année, allez toujours!

Le Chef du Cabinet. — Monsieur le ministre a tort de ne pas m'écouter, ça va faire du grabuge, car ce sont peut-être les deux seuls candidats dont le mérite, un mérite personnel, soit universellement reconnu.

Le Ministre. — Laissez faire!... nous dirons que nous n'avons pu les décorer à cause de leur vie privée, c'est une raison facile à trouver et qui fait toujours son effet!... Et puis, qu'est-ce que vous voulez que j'y fasse?... Le mérite personnel, le mérite personnel!... c'est très joli, mais ce que c'est rasoir et encombrant en matière de décorations! Le public ne s'en fait pas une idée.

Jean Kolb.

LES GRANDES INVENTIONS DU « PÊLE-MÊLE »

— C'est en termes émus que M. Lépine, préfet de police, nous a remerciés de nos nouveaux engins « antimanifestations ». Les murs automobiles, que des maçons grattent avec fureur, en produisant un grincement insupportable aux oreilles les plus solides, mettent en fuite les manifestants aux jours de commotions populaires. Avouons que cela remplacera avantageusement et humainement le poing brutal des hordes policières.

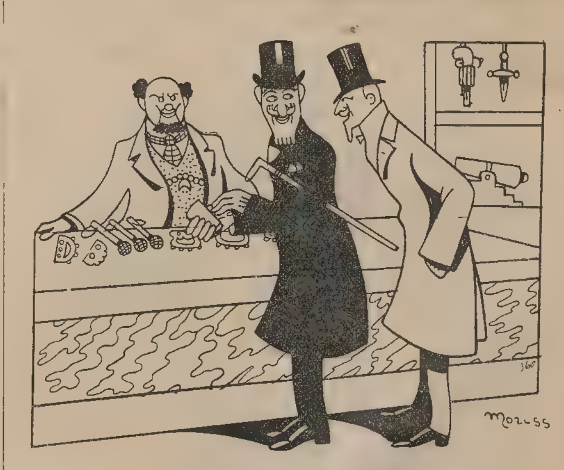


UN PETIT GARÇON MODERNE

— Monsieur, je viens me présenter comme commis pour faire vos courses.

— Je regrette, mais j'en ai déjà un.

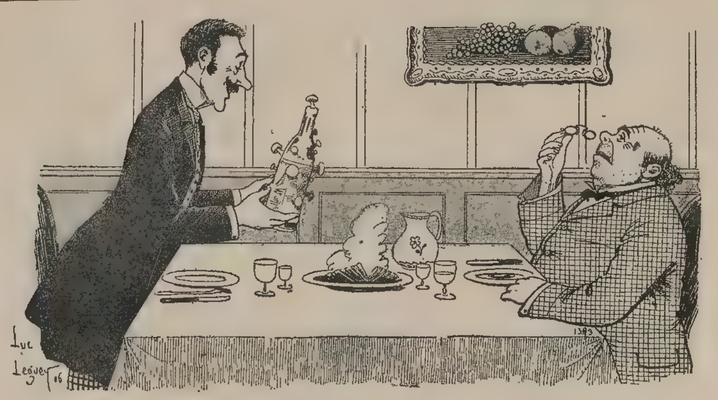
— Pardon, vous n'en avez plus, il vient de se faire écraser par un fiacre.



CHEZ L'ARMURIER

— Comment!... tu achètes trois casse-têtes et six coups de poings américains... tu habites donc un quartier infesté par les apaches?

— Pas du tout... mais demain je vais à une soirée ministérielle, je tiens à arriver jusqu'au buffet.



DANS VINGT ANS

— Maintenant, mon cher invité, je vais vous faire goûter une vieille eau de Vichy...

Un Drame au Palais-Royal

C'était aux temps, déjà lointains, où Eugène Labiche, le père de tant de chefs-d'œuvre comiques, débutait dans la carrière théâtrale.

Il avait fait recevoir au Palais-Royal, un vaudeville écrit en collaboration avec Lefranc. Tous deux en dirigeaient les répétitions avec une ardeur d'autant plus vive, que leurs budgets respectifs n'étaient pas des mieux assis, et qu'ils avaient grand besoin pour se remettre à flot. de toucher quelques droits d'auteur.

Le principal rôle de la pièce — confié à l'excellent acteur Ravel — était celui d'un jeune fashionable exceptionnellement copurchic: cet arbitre de toutes les élégances, vêtu comme feu Brummel, arborait en scène des costumes d'un tel style, qu'à un moment donné, un des personnages, féru d'admiration, lui demandait avec enthousiasme le nom et l'adresse de son tailleur...

Or, — comme tout jeune écrivain qui se respecte, — Eugène Labiche devait pas mal d'argent au sien... C'est la vie!... Et ce tailleur, jusque-là bénévole, commençait précisément à manifester quelque inquiétude et aussi quelque mauvaise humeur, de voir ses effets demeurer inéluctablement impayés... Il parlait de supprimer tout crédit, voire de déchaîner l'huissier!...

Alors, pour amadouer ce diable d'homme, Labiche eut une idée artificieuse... A l'issue d'une répétition, il prit Ravel à part, et lui dit mystérieusement:

— Ravel, mon ami, voulez-vous me rendre un grand service?

— Comment donc! s'écria Ravel... Que faut-il que je fasse?

— Rien pour le moment, et presque rien le soir de la première!... Ce soir-là, pendant la scène VIII, lorsqu'on vous demandera quel est votre tailleur, au lieu de dire le nom de fantaisie indiqué dans le texte, je vous supplie, au nom du Ciel, de répondre en articulant bien: « *C'est M. Isidore Claquet, successeur, 21, faubourg Poissonnière!* »

— Compris! dit Ravel avec un malin clignement d'yeux... J'en prends note: soyez tranquille!...

Labiche s'en alla tout joyeux, se sentant désormais chez lui dans sa redingote!... Son tailleur serait absolument charmé de cette attention si délicate; et il s'empressa de lui envoyer deux fauteuils pour la première de sa pièce... Il n'oublia pas d'ajouter ce post-scriptum, au bas de la lettre:

« Venez *en personne.* »

Mais, de son côté, Lefranc, qui n'était pas plus fortuné que Labiche, et qui négligeait comme lui de régler ses notes de tailleur, s'en fut trouver Ravel en catimini et lui chuchota dans le tuyau de l'oreille:

— Mon cher, j'ai trouvé un moyen sublime pour m'acquitter envers mon tailleur sans bourse délier!... Vous n'ignorez pas que je lui dois une assez grosse somme: Eh! bien, je vais la lui payer en publicité, grâce à votre intermédiaire!...

— Hein? dit Ravel...

— Vous seul pouvez me tirer d'embarras, mon bon Ravel!...

— De quelle façon, mon cher auteur?

— Oh! c'est simple comme bonjour: le soir de la première, quand on s'informera du nom de votre tailleur, vous n'aurez qu'à proclamer celui du mien, en vous tournant du côté de la salle...

— Mais...

— C'est entendu, n'est-ce pas, je puis compter sur vous?... D'une voix forte et persuasive, vous direz: « *Ce tailleur de génie, c'est M. Patrick and Co, 4 bis, rue du Helder!* » Tenez, voici sa carte pour vous rappeler son nom... Au revoir et merci.

Là-dessus, Lefranc, ravi de son idée, expédia à M. Patrick and Co, une loge pour le soir de la première.

Ce soir-là, M. Isidore Claquet successeur, convoqué par Labiche, et M. Patrick and Co, invité par Lefranc, n'eurent garde de manquer à cette solennité parisienne.

On frappe les trois coups; le rideau se lève. L'élégant Ravel entre en scène...

Les deux collaborateurs, suspendus aux lèvres de leur interprète, attendent la scène VIII avec impatience, et, du coin de l'œil, observent leurs tailleurs respectifs pour jouir de leur surprise et de leur contentement...

Mais hélas! au moment suprême, tout leur espoir s'écroule!

Ce n'est ni le nom de Claquet, ni le nom de Patrick, — mais celui de Guillemin, 87, boulevard Saint-Denis, — qui sort de la bouche de Ravel!...

. . . .

Le misérable devait, lui aussi, de l'argent à son tailleur!

PERNO-GOMEZ.

LA MAIN DE FER

Au printemps dernier, on inaugurait, à Berlin, l'école des sciences médicales, sorte de musée pathologique. L'empereur Guillaume présidait la cérémonie. Guidé par le directeur de



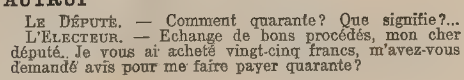




NE FAIS PAS A AUTRUI

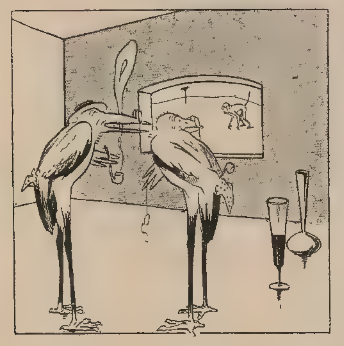
LE DÉPUTÉ. — Vingt-cinq francs ce chapeau? Eh! bien, je le prends.

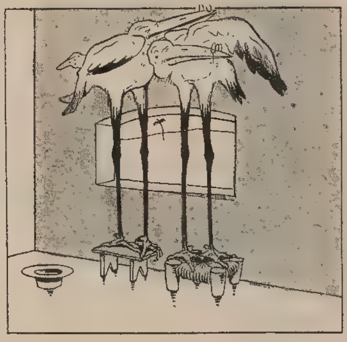
L'ÉLECTEUR. — Très bien!... Caisse!... quarante francs!!!

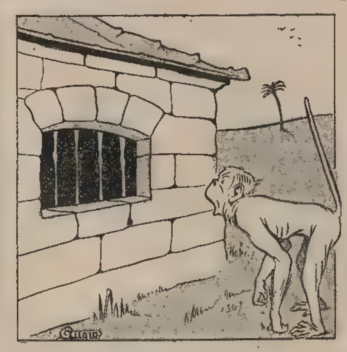


LE DÉPUTÉ. — Comment quarante? Que signifie?...

L'ÉLECTEUR. — Echange de bons procédés, mon cher député. Je vous ai acheté vingt-cinq francs, m'avez-vous demandé avis pour me faire payer quarante?







L'ESPRIT DES BETES OU LES BARREAUX IMPROVISES

Voici le singe qui vient pour vous cambrioler!...

... plaçons-nous devant la fenêtre.

LE SINGE. — Zut, ils ont mis des barreaux.

l'école, le jeune professeur Kutner, il admira les nombreuses collections rétrospectives, notamment celle du docteur Holländer, une des plus curieuses que l'on connaisse.

Soudain, le regard du Kaiser tomba en arrêt devant une vitrine où s'étalait une main de fer. Le professeur Kutner expliqua que c'était la dextre de Goetz de Berlichingen, le vaillant guerrier du seizième siècle, dont s'honore l'histoire allemande, et que Goëthe a pris pour héros de son drame, *Jaxthausen*.

Berlichingen ayant perdu une main en 1504, au siège de Landshut, s'était fait confectionner cette main artificielle, dont le docteur Holländer s'était rendu acquéreur.

Le prince Henri de Prusse, frère de l'empereur, et grand collectionneur, assistait à la cérémonie d'inauguration. Il contesta l'authenticité de cette main, et cela avec d'autant plus de vigueur, qu'il prétendait posséder dans son musée, cet ouvrage de mécanique.

Les choses allaient se gâter, car ni le professeur Kutner, ni le prince Henri ne voulaient se déclarer dupes, quand l'empereur intervint:

— Bah! fit-il en haussant les épaules, qu'est-ce que cela prouve? Tout simplement que Goetz de Berlichingen avait deux mains.

Un Musée bizarre qui disparait

Saluons avant sa très prochaine disparition, un musée qui ne manquait pas d'originalité: c'est le musée des brevets d'invention aux Etats-Unis. Il disparaît parce qu'il coûte fort cher de loyer, parce qu'il est assez inutile, et surtout parce qu'il est le réceptacle de toutes les folies qui ont pu germer dans le cerveau des inventeurs.

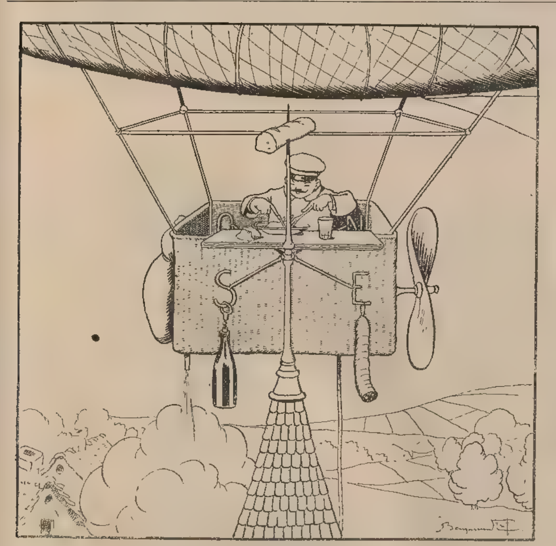
Plus de deux cent mille brevets encombraient cette institution. Et quels brevets! Le brevet pour permettre aux chevaux de traverser les rivières; c'est un système très ingénieux. car le cheval flotte, mais son cavalier est sûr d'être submergé et noyé. Le brevet pour faire marcher les bateaux au moyen de moulins à vent, système fort curieux qui supprime la vapeur et les dangers d'explosion ou d'incendie, mais laisse les bateaux stationnaires. Le brevet du couteau revolver, qui permet de loger une balle dans le corps d'un apache, après lui avoir porté un vigoureux coup de couteau; il est spécialement recommandé de ne pas se servir de ce couteau pour peler une poire au dessert; car on risque de ne pas pouvoir manger sa poire si on s'est gratifié d'une balle de ce couteau-revolver. Il y a aussi le brevet de la chaise de sauvetage. En cas de naufrage, vous êtes assis sur une chaise garnie partout de liège; la chaise surnage très sûrement, celui qui est assis sur la chaise est sûr de boire un bon coup et de ne pas remonter à la surface.

Il y a ainsi des tas d'élucubrations bizarres parmi ces brevets d'inventions. Sur la quantité de ces idées dont le monopole devait être sauvegardé par le dépôt au Musée, il y a à peine mille objets, telles que les inventions d'Edison, qui méritent d'être sauvegardés.

PLAGIAT RÉTROSPECTIF

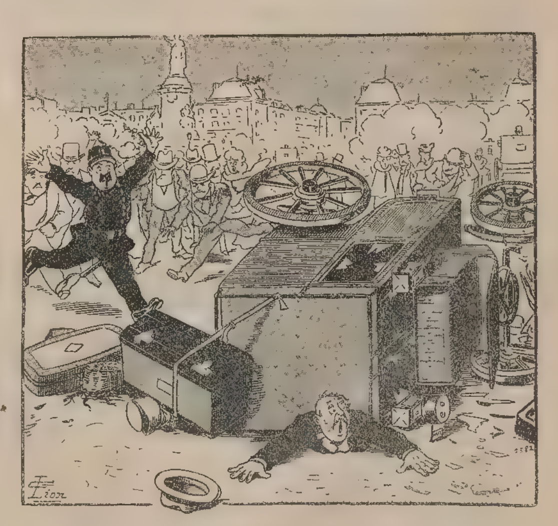
Ledardoui'laud racontait à Bicoquet une historiette comme étant de son crû. Quand il l'eut patiemment écouté jusqu'au bout, il lui fit observer froidement qu'il l'avait déjà lue autrefois dans le *Décameron*, de Boccace.

— Le diable enlève ces auteurs anciens! s'écria Ledardoui'laud dépité, il faut toujours qu'ils nous chipent nos idées!



LA VIE PRATIQUE

Le déjeuner du capitaine de dirigeable.

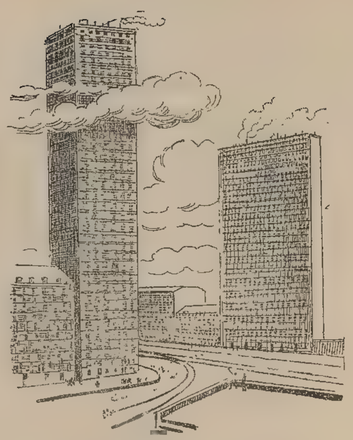


M. PINGRE. — Mon Dieu! pourvu que le taximètre cesse de marcher pendant ce temps-là!

PATRIOTISME YANKEE



Mon ami Butcher, de New-York, ne cessait de m'engager à aller le voir de l'autre côté de l'eau : « Là-bas, tout était grand, beau, unique, à côté de ce qu'on peut voir dans la vieille Europe, mesquine et encroûtée. »



Je partis.
Il m'attendait et me conduisit immédiatement chez lui : « C'est la maison *le plus haute dans le monde,* me fit-il remarquer.



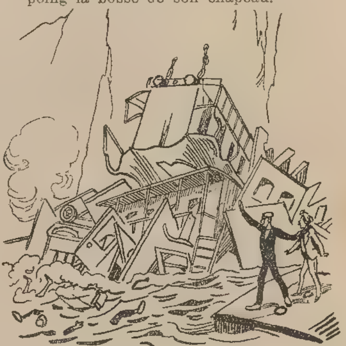
Il pressa sur un bouton. Nous fûmes immédiatement enlevés avec une telle rapidité et l'ascenseur s'arrêta si brusquement, que nous allâmes donner de la tête en haut de la cabine. « C'est l'élévateur *le plus rapide dans le monde* », affirma-t-il en détruisant d'un coup de poing la bosse de son chapeau.



— Je vais t'emmener dans mes propriétés du New-Jersey, me dit-il ; nous nous mîmes en quête de chevaux. Il n'y en avait plus. Ils avaient tous été accaparés dans le trust des bestiaux, le *plus grand trust dans le monde,* à ce que me dit Butcher.



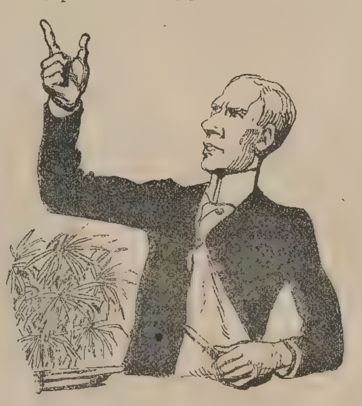
Nous prîmes donc le train. Au passage d'un torrent, nous piquâmes une tête avec le viaduc dans un gouffre profond. Mon ami Butcher et moi, nous étions miraculeusement sains et saufs. Mais pour les autres, quelle marmelade !



C'est avec stupeur que j'appris le nombre des morts : 235 et 3 blessés. Butcher était rayonnant : « C'est *le plus grand catastrophe dans le monde !* » me fit-il sentir.



Nous rentrâmes à New-York par un train de secours. Nous nous précipitâmes dans un restaurant. Mais malgré toute ma bonne volonté, la cuisine était à ce point détestable, que je ne pus manger. Je le fis remarquer à Butcher.



— C'est que... c'est le restaurant *le plus mauvaise dans le monde !* répondit-il fièrement. Et il continua à manger, patriotiquement satisfait.



Je fus obligé, pour ma part, d'aller m'adresser à un médiocre restaurant européen, moyen en tout, et par cela même préférable. Et, plantant là mon ami Butcher, je rentrais immédiatement dans la vieille Europe, où rien n'est unique, heureusement.

LA HONTE

La *honte* est un sentiment qui doit accompagner une action *honteuse*. Pourquoi existe-t-il tant de *hontes* qui ne sont nullement *honteuses?* Exemple:



La honte du petit pain.



La honte du repas sur un banc du boulevard.



La honte du fournisseur.



La honte d'un besoin d'argent.



La honte de l'habitation.



La honte de la maladie.



LEUR DICTIONNAIRE

TOTO. — Monsieur l'académicien, comment qu'on écrit voleur?

— Mon petit ami, je ne sais pas, mais je peux toujours te dire, en attendant, comment on écrit cambrioleur... nous n'en sommes encore qu'à la lettre C.



LE DIRECTEUR. — Madame, je dois vous prévenir que vos manières ne sont pas agréables à vos confrères!

ELLE. — Je suis l'étoile, monsieur, n'est-ce pas?

LE DIRECTEUR. — C'est vrai, madame, mais n'oubliez pas que vous n'êtes pas étoile fixe!!!

CHRONIQUE

La peine de mort est morte. Vous m'en voyez ravi. Cette réforme s'imposait. D'abord, la crainte du couperet n'a jamais arrêté un assassin sur la voix du crime. La guillotine fait partie des risques professionnels... Est-ce que la peur de la tempête a jamais empêché un marin de prendre la mer?... Un mineur hésite-t-il à descendre dans la mine, malgré le grisou?... Un soldat recule-t-il devant les balles?...

Ceux-là, direz-vous, risquent une mort glorieuse!

Vrai quelquefois, cela..., mais pour un apache, croyez bien que la guillotine est un piédestal non moins glorieux à ses yeux. Il ne faut pas juger de la mentalité d'un assassin avec celle d'un honnête homme. Mais passons, tout a été dit à ce sujet.

La question qui se pose maintenant est celle-ci: *Par quoi va-t-on remplacer la peine de mort?*

Or, nos lecteurs le savent, notre journal ne recule devant aucune solution, si fantaisiste soit-elle, lorsqu'il s'agit d'un progrès à réaliser.

Sous cette rubrique: *Les grandes inventions du « Pêle-Mêle »*, il a résolu d'une façon élégante nombre de problèmes fort compliqués, sinon d'une façon tout à fait pratique, du moins avec assez d'ingéniosité pour que la science puisse s'en inspirer et en tirer une réalisation prochaine.

Aujourd'hui, à propos de la suppression de la peine de mort, je veux soumettre à nos lecteurs, un projet de réforme au sujet duquel je serais heureux d'avoir leur avis.

La guillotine n'avait qu'un côté de bon. C'est qu'une fois le cou coupé, l'assassin ne pouvait plus recommencer. Mais il n'y a pas que les condamnés à mort qui sont à craindre. Le danger vient de tous les meurtriers, voleurs, cambrioleurs, apaches... qui sont remis dans la circulation une fois leur peine purgée.

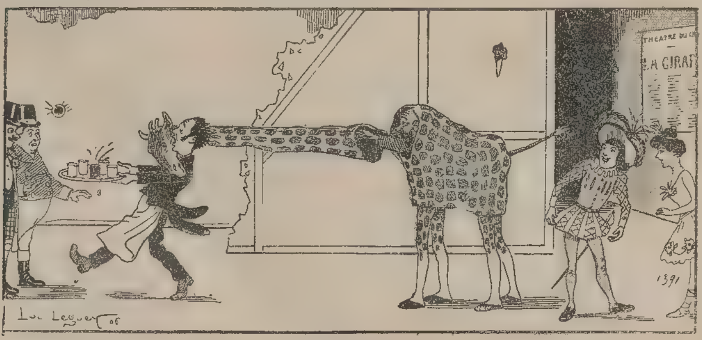
En effet, une fois libres, ils n'ont rien de plus pressé que de recommencer. La chose leur est facile, on ne s'en méfie pas... ils n'ont pas leur casier judiciaire sur la poitrine comme les aveugles leur écriteau. Et puis... il est si facile de se procurer de faux papiers!... C'est ce qui explique qu'on voit si souvent le même individu, condamné trente-six fois, faire trente-six fois de nouvelles dupes sous un nom différent, avec un état civil différent...

Il faudrait, pour la sécurité des citoyens, que lorsqu'on se trouve en présence d'un inconnu, une voix mystérieuse s'élevât: « Attention, c'est un voleur; prenez garde, c'est un apache; sauvez-vous, c'est un assassin. »

Tout d'abord, je supprime le bagne, la ré-

LA GIRAFE A ÉTÉ OUBLIÉE

La direction du théâtre du Châtelet fait passer des rafraîchissements aux figurants, à l'occasion de la centième de sa grande féerie.



LA GIRAFE. — Eh bien, Gustave, et moi!



TOUTE LA ZOOLOGIE, ALORS!

— En quoi est-il donc, votre boa?.. en renard ou en loutre?

— Du tout! Il est tout simplement en lapin... C'est encore ce qui rend le mieux le castor.



DIALOGUE DES EGOUTIERS

LE VIEIL EGOUTIER A L'EGOUTIER NOVICE. — De ce côté-ci c'est pas respirable, faudra t'y faire; tu n'es séparé de la galerie du métro que par l'épaisseur d'une brique.

clusion, la cellule, la prison centrale... Je supprime tout, si, attenter à la liberté d'un homme... son bien le plus sacré!... Jamais... D'autant plus qu'il y a là une économie sensible à réaliser... Je remplace tout cela par une série de baquets contenant chacun une teinture indélébile et de couleur différente.

Alors, voyez comme c'est simple:

Un individu est reconnu coupable de vol: Baquet nº 3!

Aussitôt on lui trempe le nez dans une jolie mixture bleu de ciel, puis on lui donne la clef des champs. «Au revoir, mon ami!»

Est-ce un faussaire?

— Baquet nº 5. Teinture verte.

Un meurtrier?

— Baquet nº 1. Teinture rouge.

Et ainsi de suite.

Vous le voyez, c'est simple, coquet, facile à faire marcher, comme disent les camelots.

La voilà bien la voix mystérieuse qui avertira le brave citoyen... la voilà bien. Et comme c'est moral! On ne le punit pas, cet homme, on ne lui fait pas de mal, on ne lui donne pas qu'une gamelle sans viande une fois par jour... Non, on prévient seulement les gens.

— Attention, c'est un voleur!

Maintenant, s'ils veulent se faire voler quand même, à leur aise!

Oh!... j'entends bien... Les âmes compatissantes s'effrayent... Et le repentir... Et la réhabilitation?

Rassurez-vous, j'ai tout prévu.

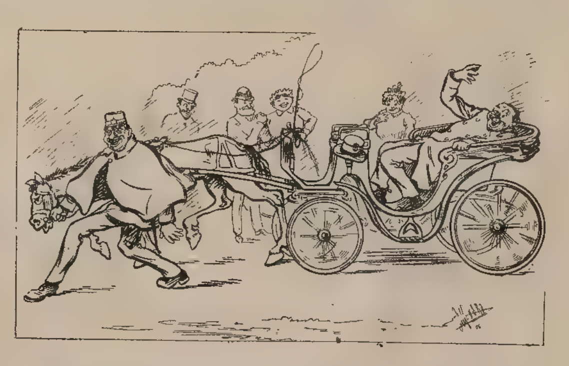
Quand le coupable aura été bien sage pendant un nombre X d'années, il se présentera à la justice de lui-même, et alors, à l'aide d'un procédé spécial et secret, on rendra à son nez sa couleur naturelle... De plus, selon le principe des indulgences, on fera remise d'une ou de plusieurs années de leur peine à ceux qui se seront distingués par un acte de dévouement... On verra alors des assassins se précipiter dans les flammes pour arracher au feu ses victimes; des voleurs, généreusement, verseront des sommes folles à l'Assistance publique; des apaches se jetteront, pour les arrêter, à la tête des chevaux emportés.

Et au-dessus de tous, glorieusement, le nez haut et fier, passeront les citoyens honnêtes, les purs, les innocents qui, malheureusement, aujourd'hui, sont trop souvent écrasés sous l'insolence des fripouilles, des banquiers véreux et des apaches de tout genre. E. J.



Le monsieur qui a un rendez-vous urgent dans la maison d'en face:

— Et l'on dit que les morts vont vite!!!



Le cocher, ivre à l'agent qui emmène la voiture à la fourrière:

— Agent! à la halle aux vins!!!



LES COULISSES DE LA GLOIRE

— Pour applaudir si souvent et si fort, vous devez être de la claque?

— Non, monsieur, je suis la propriétaire de l'acteur, et si sa pièce est un succès, je l'augmenterai au prochain terme.



— Ah! ben, ce qu'ils devaient faire de la bécane, les Egyptiens!

— Pourquoi cela?

— Regarde donc ces pelles qu'ils prenaient sur la figure!

DE NOS LECTEURS

Les « faire part »

Les « faire part » d'enterrement tendent à disparaître, et le jour est proche où toutes les nécrologies se trouveront consignées dans les journaux à gros tirage.

Il sera plus difficile de supprimer les « faire part » de mariage, ne serait-ce que pour éviter la ruine de toute une intéressante catégorie de petits imprimeurs, dont les hyménées sur papier anglais, comme d'ailleurs les morts sur papier glacé, sont le plus clair profit.

Les « faire part » n'ont pas toujours été gravés ni même imprimés. Jusqu'au milieu du dix-huitième siècle, quand un mariage était conclu, les parents des futurs époux allaient en informer leurs connaissances. Naturellement, ils s'arrangeaient pour faire ces visites de façon à connaître les heures où ils étaient assurés de trouver toutes portes closes.

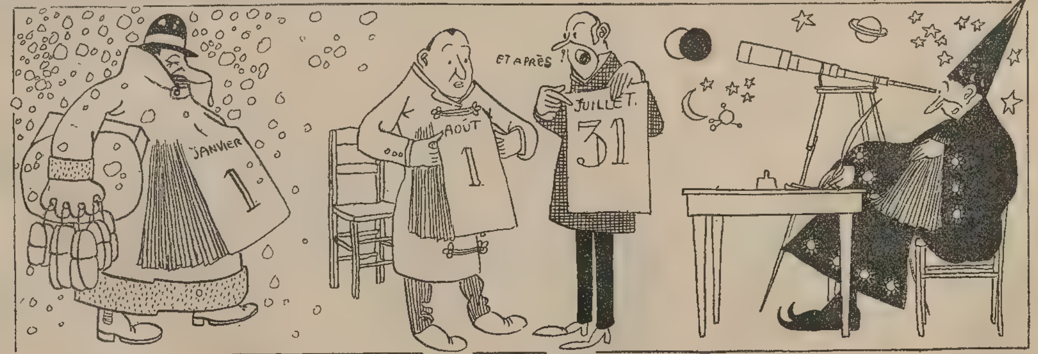
Ils heurtaient donc inutilement le lourd marteau des maisons riches, puis déposaient sous la porte des billets écrits avec grand soin, sur papier de luxe, et ornés d'images emblématiques.

Le cabinet des Estampes de la Bibliothèque nationale, a conservé le billet suivant: « Monsieur le duc de Richelieu a épousé, la nuit du 6 au 7 aoust 1734, au château de Montjau, en Bourgogne, la seconde fille d'Anne-Marie-Joseph de Lorraine, prince de Guise, comte de Harcourt ».

Il s'agit du fameux Richelieu, ex-duc de Fronsac, qui partage avec don Juan cette réputation peu enviable d'égoïste que « nul ne vit jamais pleurer ».

Les individus au cœur sec vivent longtemps. Ce fut le cas du duc de Richelieu qui mourut presque centenaire, après avoir contracté trois unions légales, la première à quinze ans, la troisième à quatre-vingt-quatre ans.

Aux billets manuscrits succédèrent des lettres imprimées, mais d'un format plus restreint que celles dont nous usons. Ces lettres, toutes préparées, se trouvaient, dans les premières années du règne de Louis XVI, chez un papetier nommé Colson et demeurant rue de la Tissanderie, maison des Trois-Couronnes. On y ajoutait à la main le nom des époux.



PSYCHOLOGIE DU CALENDRIER

Le calendrier fait son apparition le 1er janvier, les bras chargés d'étrennes et le nez gonflé par un violent coryza.

Il est loin d'être inintelligent. Cependant, on n'a jamais pu le faire compter plus loin que 31. Mais s'il est d'une ignorance...

... crasse en mathématiques, il est de première force en astrologie et prédire les phénomènes cosmiques, pour lui, n'est qu'un jeu.



Naturellement, en février, il fait comme tout bon citoyen, ses vingt-huit jours.

Il est le dispensateur des joies populaires. Distributeur des jours fériés et de plaisirs variés, ce joyeux drille est...

... impitoyable avec les pauvres insolvables, et il a à ce sujet, plus d'un décès à se reprocher.



Il doit être d'une sordide avarice, car il coupe les mois lunaires en quatre, tout comme un autre ferait d'un liard.

Moins heureux que les arbres qui perdent leurs feuilles seulement en automne, lui perd les siennes toute l'année.

Et le 31 décembre, réduit à un état de maigreur lamentable, il expire en exhalant son dernier feuillet.

Les « faire part » d'enterrement datent du dix-septième siècle.

Boursault, dans son *Mercure galant*, représenté en 1683, propose de les enjoliver:

« Mais, monsieur, jusqu'ici, les billets néces-[saires
Pour inviter le monde aux convois mortuaires
Ont été si mal faits, qu'on souffrait à les [voir;
Et, pour le bien public, j'ai tâché d'y pourvoir.
J'ai fait graver exprès, avec des soins extrêmes,
De petits ornements, de devises, d'emblèmes,
Pour égayer la vue et servir d'agréments
Aux billets destinés pour les enterrements.
Vous jugez bien, monsieur, qu'embellis de la [sorte,
Ils feront plus d'honneur à la personne morte,
Et que les curieux, amateurs des beaux-arts,
Au convoi de son corps viendront de toutes [parts. »

On sait combien Mazarin était détesté des seigneurs. Il mourut le 7 mars 1661; mais, déjà le 4 février, on avait trouvé dans sa chambre, ce billet déposé par un lugubre farceur:

« Vous êtes prié d'assister aux convoi, service et enterrement de feu Monseigneur l'éminentissime cardinal Mazarin, duc et pair de France, grand ministre d'État, le 21 mars prochain, ou au plus tard le 21 septembre. »

Ah! qu'en termes galants ces choses-là sont mises!

LA BRIE.



— Mathurine, ma fille, n'enlevez jamais rien de dessus la table, sans me demander si j'en veux encore. Voilà déjà plusieurs fois que vous enlevez les plats, alors que je n'ai pas fini de manger.



A LA LETTRE

LE LENDEMAIN. — Madame veut-elle encore de la soupe?

— Oui, Mathurine, je vais en reprendre, car elle est délicieuse.



— C'est bien ennuyeux, madame, mais il n'en reste plus!



— Gaston m'a emprunté cinquante francs quand il est venu me faire ses adieux!
— Un adieu touchant, hein?

Pêle-Mêle Connaissances

— Le sel employé par la Ville de Paris et destiné à faire fondre la neige, revient à 3 fr. 25 les 100 kilos.

— On s'est demandé d'où vient le nom de *Jaunes* donné aux syndicats ouvriers indépendants opposés aux syndicats *rouges*. Cette appellation naquit d'un incident de grève à Montceau-les-Mines. Les non-grévistes avaient coutume de se réunir au café de la Mairie. Un jour, leurs camarades *rouges* donnèrent un assaut en règle à cette maison, dont on remplaça tant bien que mal les carreaux cassés par des feuilles de papier jaune. Par dérision, les rouges désignèrent le siège social des indépendants, le « Syndicat jaune ».

— Les pigeons étaient déjà domestiqués sous la cinquième dynastie égyptienne. Pline raconte dans son *Histoire naturelle*, que bien des gens se passionnèrent pour ces oiseaux et qu'ils écrivaient la généalogie et la noblesse de chacun d'eux. Beaucoup atteignaient des prix très élevés. Varron écrit qu'avant la guerre civile de Pompée, Axius, chevalier romain, vendait ses pigeons 400 deniers la paire, soit 360 francs.

— C'est Regiomontanus, élève de l'astronome bavarois Georges de Purbach, qui publia au quinzième siècle, le premier almanach (kalendarium). Le premier aussi, il observa scientifiquement une éclipse, celle de 1472.

— Il est établi que la pratique de l'épilation hâte la dégénérescence du poil en ébranlant le bulbe, et, par suite, provoque la canitie. Les maquignons emploient souvent ce procédé quand ils veulent obtenir des taches blanches au front de leurs chevaux.

— Chaque Annamite est soucieux de choisir lui-même dans une boutique ou au marché — il y a des marchés de cercueils — sa couche définitive. Souvent même, un fils respectueux en offre un à son père.

— La chambre de la *Tournelle*, dont un quai et un pont de Paris ont conservé le souvenir, était consacrée à la juridiction criminelle dans l'ancien parlement. On la nommait ainsi parce que les juges de la grand'chambre y devaient siéger tour à tour.

— La France n'a jamais été aussi riche qu'elle est actuellement; elle est la créancière de toute l'Europe et économise près de *deux milliards* par an. Bien entendu, nous ne parlons pas de l'Etat.

— Un médecin italien a établi que les verrues, dont on ne savait jusqu'alors expliquer les causes, sont dues à un microbe ultra-microscopique, capable de traverser le filtre le meilleur.

— La plus ancienne image symbolique connue de la Gaule vient d'être découverte en Mésopotamie. C'est un médaillon en mosaïque où figure un buste avec cette inscription en lettres grecques GALLIA. Chose curieuse, cette ancêtre de notre actuelle Marianne, est déjà représentée sous les traits d'une femme robuste, au regard assuré, la tête couronnée de tours. On estime qu'elle remonte à deux siècles avant Jésus-Christ.

— Une statistique du Club Alpin suisse a relevé pour l'année 1905, 175 victimes pour 150.000 ascensions. Le pourcentage des accidents est donc moindre qu'on pourrait le supposer, puisqu'il dépasse à peine un dixième pour cent. Remarque curieuse: ce n'est pas sur les hauts sommets que se produisent la plupart des accidents mortels, mais sur des pentes peu rapides. Cela s'explique par la négligence dont on fait montre trop souvent aux endroits réputés non dangereux.

A. S.

PETITE CORRESPONDANCE

M. Tréminé. — 3, s'il avait le roi; 2, dans le cas contraire.
N° 1234 H. D. — Adressez-vous directement à ces établissements, vous serez complètement renseigné.
G. H. — Demandez conseil au commissaire de police.
M, C., Nice. — Adressez-vous à la Préfecture de la Seine.
Bébert 121. — S'it s'agit de solutions à envoyer, vous pouvez écrire au verso.
M. Tounein. — Voulez-vous parler des vraies ou des imitations?
Un groupe de Troyennes. — Vous êtes tout à fait dans le vrai, mais, hélas! comment faire suivre à quelqu'un un régime auquel il refuse de se soumettre?
M. E. Blanc. — Merci de vos offres, mais nous préférons les légendes originales.
Café des Promenades. — Il a gagné en retournant le roi.
M. Bidault. — Les frotter légerement à la glycérine.
M. C. Deschamps. — Le second joueur ayant six quartes par quinte à la dame, compte 90. Les trois dix ne l'empêchent pas.
M. Guiviand. — Les dangers actuels sont assez nombreux, croyez-nous, pour qu'ils suffisent à nous occuper pour l'instant. Ce sont eux qu'il s'agirait d'abord de conjurer.
M. Demarez. — Votre collègue vous a induit en erreur, son assertion n'est nullement fondée.

PETITE CORRESPONDANCE BIBLIOGRAPHIQUE

Sous un titre un peu revêche: « L'Art de placer et de gérer sa fortune », M. Paul Leroy-Beaulieu, le savant économiste, publie un ouvrage qui intéresse surtout les rentiers modestes et les travailleurs qui cherchent à placer sûrement des économies si péniblement acquises. Tout ce qu'il dit est d'une clarté évidente, facile à comprendre et à appliquer. C'est la science financière mise à la portée de tous ceux qui peinent, dont les flibustiers, par des promesses mensongères, tentent de se faire confier les économies realisées par des millions de travailleurs. C'est un ouvrage d'une incontestable utilité, que devrait posséder chaque ménage: 3 fr. 50.
Un futur Cabotin, à Clermont. — Il y a des agences théâtrales seulement, dont vous trouverez les adresses dans le Bottin.
Cizcaz, au Havre. — Votre manuscrit ne serait qu'un objet de curiosité, s'il était signé d'un savant de l'époque. Depuis 1675, la science du mineur a fait des progrès, ce travail n'aurait aucune utilité aujourd'hui; il est peut-être très intéressant, mais il n'apprendrait rien.
Un vieux Pêle-Mêliste, E. A. 327, Paris. — Floratins Flaccus du Dr Lambin, 1579, ne vaut pas plus de 10 francs.
M. Léauté, Paris. — La librairie scientifique Bernard, 1, rue de Médicis, vous fournira les renseignements les plus complets sur ce genre d'ouvrage.
M Dusserre, à Compiègne. — « Dictionnaire des rimes », 1 vol., 3 fr. 50, contre mandat ou timbres.

13e ANNÉE — N° 2. 10 Centimes 13 JANVIER 1907.

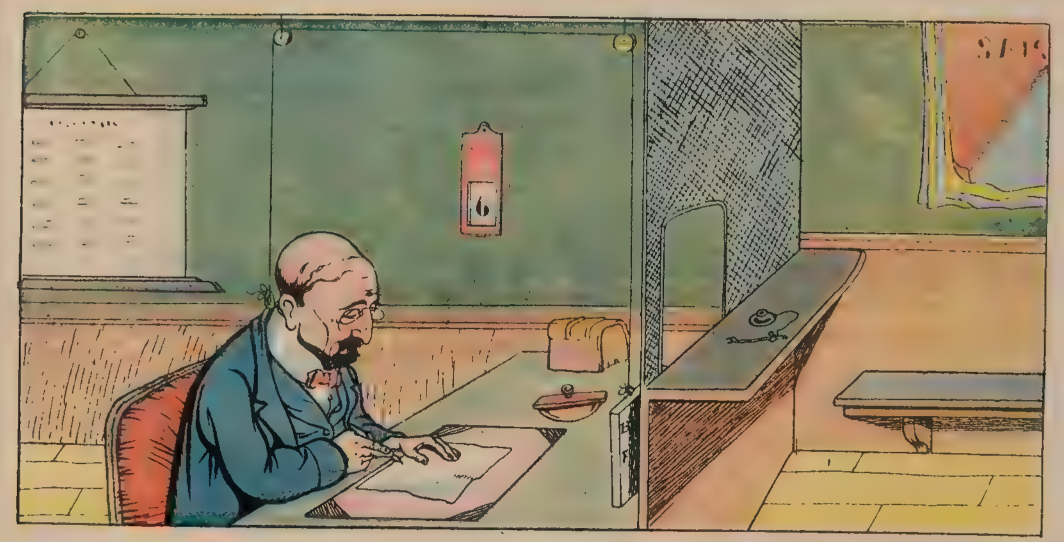
Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

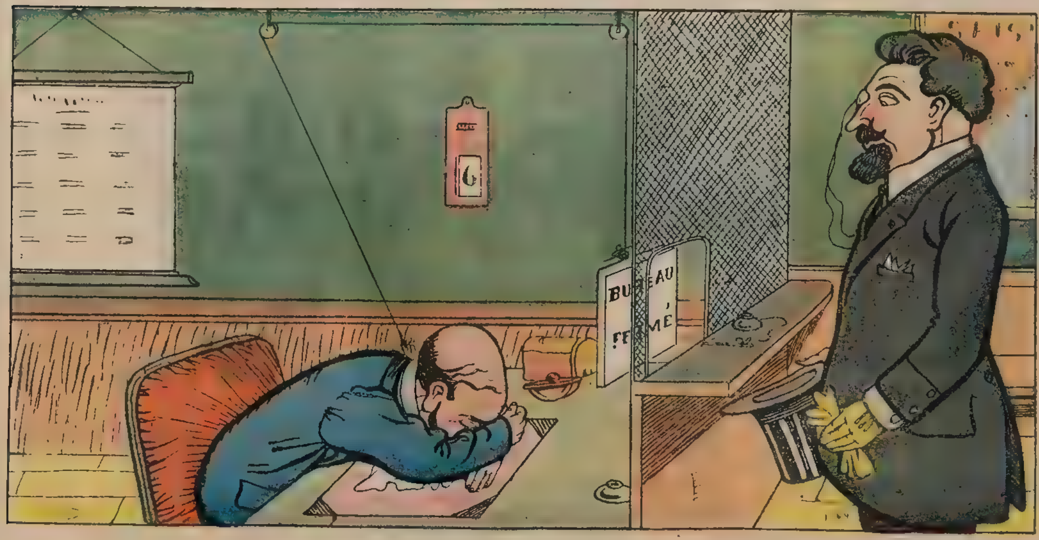
FRANCE : UN AN 6 fr. SIX MOIS 3 fr. 50
ÉTRANGER UN AN 9 fr SIX MOIS : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

LE TRUC DU VIEUX ROND DE CUIR, par d'ESPAGNAT.



M. Rondecuir s'endort quelquefois en travaillant. Aussi a-t-il inventé ce petit truc...



...Pour ne pas être dérangé dans son sommeil

La collaboration au **Pêle-Mêle** *est rétribuée. Pour recevoir franco le libellé des conditions, envoyer 0 fr. 15 en timbres-poste.*

UN MALIN

Il est des gens qui chérissent d'une manière exagérée certains objets leur appartenant; Chipouillard est de ceux-là; il a pour son argent une infinie tendresse. Il y tient, à cet argent, comme le lierre tient aux vieux murs, comme la moule tient au rocher et la poussière dans un bureau de poste; aussi les cordons de sa bourse se dénouent-ils difficilement. De plus, Chipouillard est un malin qui se flatte d'aller avec son siècle, sans qu'aucun scrupule alourdisse sa marche.

Malgré cela il ne thésaurise pas; n'ayant jamais songé à choisir une profession lucrative, il se contente d'un petit capital qu'il porte toujours sur lui, et consacre à la conservation de ces espèces le temps et les soins qu'on emploie généralement à en acquérir de nouvelles.

Dernièrement, ses affaires l'appelèrent dans la plus charmante de nos grandes villes du Midi, que la modestie bien connue de ses habitants m'oblige à ne désigner que par l'X, sauvegarde des incognitos. Chipouillard, donc, ayant consulté l'indicateur des chemins de fer, apprit qu'X est fort éloignée de Paris, desservie par la ligne du Sud-Ouest et que, suivant le tarif kilométrique, on doit verser aux guichets de la Compagnie, 41 fr. 20 pour y être transporté en troisième classe; 63 fr. 50 en seconde et 93 fr. 45 en première.

Le public, en pareil cas, s'indigne de telles exigences, blasphème contre les monopoles et, après avoir empli l'air de cris d'écorché vivant, il s'en va tranquillement donner sa belle galette en échange d'un rectangle de carton. Chipouillard agit tout autrement; il ne s'indigna pas, ne poussa aucun hurlement malséant et parut ignorer les monopoles, seulement, il résolut de voyager à des prix beaucoup moins onéreux.

Son plan était d'une simplicité embryonnaire; oyez plutôt: Il se rendrait à la gare, prendrait un billet de dix centimes donnant droit d'accès sur le quai, monterait dans un compartiment quelconque, en première classe de préférence et se laisserait rouler doucement, non pas jusqu'à X où la surveillance des employés est difficile à tromper, mais seulement jusqu'à Tourte la-Ville, station distante d'une trentaine de kilomètres de la grande cité, et de là, après être sorti aisément par le buffet, il ferait le reste de la route à pied. N'est-ce pas simple? Et dire que tous les jours des milliers de gens continuent à payer leur place faute d'avoir trouvé cela! Il est vrai que s'ils l'avaient trouvé, la peur de voir surgir au détour d'un tunnel la figure sévère de quelque contrôleur les arrêterait encore, car ils ignorent, dans leur candeur naïve, que le contrôleur n'existe pas; qu'il n'a jamais existé et que c'est tout simplement un croquemitaine illusoire inventé par les Compagnies à l'usage des voyageurs timorés.

Chipouillard, lui, le savait bien, un sien ami, sous-lampiste au P.-L.-M., le lui ayant affirmé; aussi n'avait-il aucune crainte à ce sujet, et ce fut avec le plus grand calme qu'il mit son noir projet à exécution.

Comme il l'avait décidé, il se rendit à la gare du Sud-Ouest, déboursa un décime et pénétra sous le hall. Des gens venus accompagner leurs parents encombraient le quai et agitaient des mouchoirs humides de larmes, sans doute pour les faire sécher; Chipouillard, fendant leur foule, parcourut toute la longueur du train pour trouver un wagon digne de son choix puis, l'ayant enfin trouvé, il s'y installa commodément parmi d'autres personnes dont le visage lui avait paru sympathique.

Quand le convoi se fut ébranlé, il échangea avec elles quelques banalités aimables, car, en voyage, il importe de dissiper tout de suite les contraintes gênantes; pour les mettre plus à l'aise, il leur emprunta même divers journaux illustrés, puis, un moment après, ayant ouvert le *Pêle-Mêle*, il eut la chance de tomber sur une nouvelle signée Bernard Gervaise et s'endormit paisiblement.

Les bras de Morphée lui tenaient lieu d'oreiller depuis deux heures à peine, lorsque le bruit d'un remue-ménage insolite l'en arracha; il bâilla, maugréa et entr'ouvrit les paupières; mais alors ses yeux perçurent une vision tellement invraisemblable que le sommeil en fut immédiatement banni: à dix pas de lui se dressait, en chair et os, bien vivant, le contrôleur-croquemitaine. Rigide, haut de stature, le chef orné d'une casquette aux palmes d'or, la dextre munie d'un instrument d'acier, il questionnait sévèrement les voyageurs, et l'arme compliquée dont il perforait les tickets des justes, semblait prête à marquer le visage des autres d'un stigmate d'ignominie.

Chipouillard n'a jamais aimé remettre au lendemain ce qu'il faut faire tout de suite; il se leva en s'étirant comme un homme dont les jambes commencent à s'engourdir et gagna le couloir du wagon d'un air détaché; après une courte promenade, ayant avisé une porte où se lisait le monogramme mystérieux W. C., il entra et se trouva enfermé dans un asile que le plus zélé des contrôleurs n'oserait violer. Pour s'occuper en attendant que le danger fût conjuré, il s'amusa, montre en main, à supputer la vitesse du train en se basant sur la longueur connue des rails que les cahots réguliers lui permettaient de compter. Au bout de vingt minutes il sortit de là avec l'espoir que le croquemitaine était parti vers d'autres lieux.

Rassis à sa place, il allait fermer de nouveau les yeux, mais, à ce moment, Croquemitaine surgit à nouveau devant lui. Cette fois, l'évasion était impossible; le sbire du Sud-Ouest était là, tout près, les ors de sa casquette brillaient distinctement, et sa main brandissait déjà un perforateur justicier.

L'instant était grave. Chipouillard plongea rapidement dans son sac à malices une main que d'autres eussent posée sur leur conscience, et en retira une ruse nouvelle; feignant une défaillance soudaine, il s'évanouit avec autant de grâce qu'une jolie femme. Croquemitaine n'avait pas prévu cet accident; il parut très contrarié, puis, après une pause, pensant que plus d'insistance apporterait une note discordante dans cette syncope, il s'éloigna avec un soupir de regret.

Les voyageurs, alors, s'empressèrent autour du malade: des flacons de sels, issus de toutes les poches, vinrent assaillir son nez; de fines mains féminines gifflèrent ses paumes; une dame anglaise sortit une paire de ciseaux de son réticule et d'un seul coup, d'un seul, trancha col, cravate et même un peu du gilet; mais un monsieur correct et décoré excipa de son titre de médecin et prit possession de l'évanoui; il l'examina soigneusement et déclara que le cas n'était pas mortel puis, tandis qu'une de ses mains plongée dans l'intimité du gilet de flanelle comptait les battements cardiaques, de l'autre, il lui aspergea la figure abondamment, car, fit-il remarquer, l'eau froide est souveraine pour condenser les vapeurs.

Touché de tant de soins, Chipouillard consentit à revenir à la vie; ce retour fut salué par d'enthousiastes félicitations qu'il agréa de bonne grâce, et pour prouver qu'il était tout à fait remis, il but coup sur coup deux bouteilles de Bourgogne qu'on lui offrait à titre de cordial.

Le reste du voyage s'acheva gaiement à médire des Compagnies de transport, dont les voitures sont tellement insalubres que le public affronte la mort en y montant et l'on arriva sans ennui à Tourte-la-Ville, où Chipouillard prit congé de ses compagnons de voyage, non sans avoir juré de leur écrire. Quand il fut descendu, cependant, il dut convenir que la sortie de la gare était plus malaisée qu'il l'avait cru; de solides employés, les pieds arc-boutés en travers des issues, montaient une garde vigilante et il paraissait téméraire de vouloir leur passer sur les corps. Mais Chipouillard n'est pas de ceux qui échouent en rade, il eut tôt fait d'élaborer un plan d'évasion. Dissimulé derrière un tonneau d'arrosage il débrailla quelque peu sa tenue, répandit de la poussière sur ses vêtements, bossela son chapeau et reparut quelques secondes plus tard, sous l'apparence parfaite d'un terrassier.

A vingt mètres de là se trouvait un chantier dont les ouvriers se trouvaient par hasard en visite chez le mastroquet voisin, il s'y dirigea tout naturellement, puis, ayant chargé une traverse sur son épaule, il s'en fut d'une allure balancée, en longeant la voie jusqu'au plus proche passage à niveau qu'il franchit sans encombre. Alors, tout à la joie d'être libre et d'avoir économisé 93 fr. 35, il esquissa quelques pas de cake walk.

L'air était pur, la route large, plantée d'arbres verdoyants et d'un poteau indicateur portant ces mots: X, 28 kilomètres. Les kilomètres auraient pu se réunir en plus grand nombre sans effrayer Chipouillard qui marcha contre eux résolument en entonnant les couplets entraînants d'une chanson de route improvisée sur l'air de la « Paimpolaise » et, comme six heures sonnaient aux horloges publiques, X, la plus charmante de nos grandes villes du Midi, le reçut dans ses murs que dorait le crépuscule.

Ayant ainsi terminé ses travaux, cet homme habile s'accorda des louanges et la permission de prendre du repos dans quelque taverne, mais, au moment de solder sa consommation, il pâlit affreusement, car sa main, fouillant ses poches, n'y rencontra qu'un vide angoissant. La perte s'élevait à six mille trois cents francs et quelques centimes, plus une montre en acier oxydé. Il demeura atterré et songea au suicide, car à l'inconvénient d'avoir été volé, se joignait dans son esprit l'humiliation de reconnaître ce que sa méthode, à lui, malin, avait d'inférieur à celle de ce monsieur correct et décoré qui, tout en payant son voyage, en retirait encore un bénéfice important.

Bernard GERVAISE.

L'ANE ET LE PAYSAN



Un paysan avait un âne. Cet âne descendait bien les pentes...



... mais ne voulait pas monter les côtes.



Notre homme lui fixa des pièces de bois aux sabots, et l'animal, croyant toujours descendre, avançait toujours.



Le premier devoir d'un domestique dans une nouvelle place, devrait être l'astiquage des chaussures. Quels avantages retirerait-il de l'étude de ces enveloppes pédestres, s'il savait y lire!



GODILLOLOGIE

Des semelles usées du bout seulement, par exemple, dénoteront un patron enclin à une trop grande surveillance.



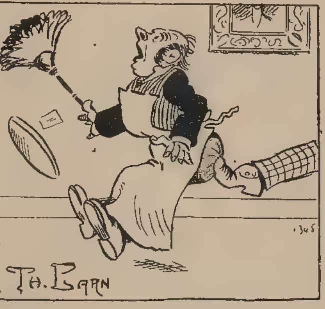
Des chaussures trop garnies de pièces révèlent un maître rapiat, peu disposé aux pourboires.



Si elles sont usées de partout sans traces de raccommodages, c'est une maison mal tenue, où il sera facile de faire son beurre.



Des semelles usées sur tous les bords et pas du tout au milieu, dénotent une cave bien montée.



Enfin, une bottine toute recroquevillée sur le dessus, est l'indice d'un patron irascible et peu commode, auquel il n'y a rien à répondre.

Grand Tournoi Pêle-Mêle

On trouvera, dans le supplément, un nouveau grand tournoi inédit et de formes très variées.

Pêle-Mêle Causette

Petit à petit, avec le développement de la conscience publique, on arrive à regarder les indigents sous un jour nouveau.

Le désir de porter secours à ceux qui souffrent de la misère, ne procèdera plus, bientôt, d'un sentiment charitable, mais d'un devoir de solidarité sociale.

C'est là un des plus nobles progrès de la civilisation.

Tout être, par le fait qu'il a été mis au monde, est membre d'une communauté, et cette communauté n'est autre que la Nation.

Il a été créé, non de par sa propre volonté, mais par une force dont il ne saurait être tenu responsable.

La Société doit l'accueillir comme un des siens. Elle ne saurait se dérober à cette obligation sans s'exposer, de la part de ce nouveau concitoyen, au reproche très fondé que voici :

« Vous avez permis, dira-t-il, que je voie le jour. Vous m'enregistrez comme un de vos concitoyens. Vous m'astreignez à toutes les obligations que vous vous êtes créées avant ma naissance.

« Votre dette publique, vous m'en imputez ma part. Vous m'enrôlez sous le drapeau pour la défense de la communauté.

« Et, en regard de ces devoirs, quels droits m'avez-vous réservés ?

« Comment avez-vous prévu que je pourrais vivre? Quels moyens d'existence me donnez-vous ? La terre, qui est la nourrice de tous les êtres organisés, vous vous l'êtes partagée avant que j'arrivasse. Il n'est pas un coin suffisant pour y planter un carré de pommes de terre, dont vous n'ayez disposé. Où puis-je me loger? C'omment puis-je me nourrir ?

« Je fais partie de votre Société, mais je n'ai part qu'aux charges et non à l'actif.

« Je vivrai, si quelqu'un veut bien me louer mes bras. Mais si personne ne veut? S'il y a pléthore de main-d'œuvre, si, pour une raison quelconque, je ne suis agréé nulle part?

« Il ne me restera qu'à me coucher sur le sol et à me laisser mourir. »

A cette apostrophe, que répondrions-nous? Rien, car il serait impossible de trouver le moindre argument honnête pour nous justifier.

La force de cette vérité est telle qu'avec le temps elle a fini par convaincre notre égoïsme instinctif.

La Société entière a conscience aujourd'hui qu'il lui incombe une obligation envers ses enfants. Elle sent que sa responsabilité est engagée à l'égard de tous les siens, et qu'un être humain qui meurt d'inanition fait peser un véritable crime sur sa conscience.

Le mot charité lui-même sera bientôt aboli. Il répugnera à nos lèvres de l'articuler, et nous lui préférerons sa vraie dénomination, qui sera : *devoir social.*

Un changement de mot, il est vrai, ne signifie rien s'il n'est accompagné d'un changement de situation.

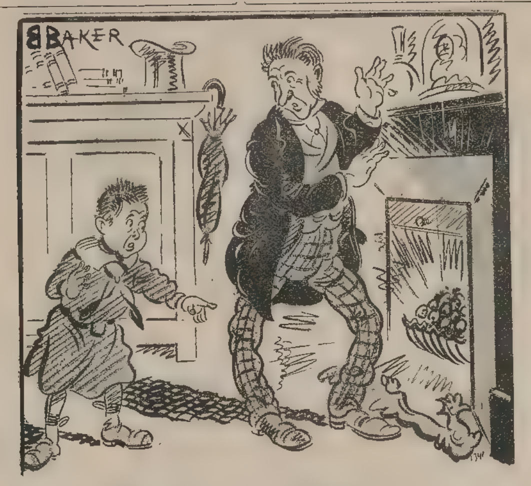
En l'espèce, il démontre cependant que nous éprouvons une certaine vergogne, une gêne honteuse à attribuer encore à notre bonté, ce qui n'est que le résultat d'un devoir de conscience.

Et, à ce propos, qu'il me soit permis de présenter une requête aux autorités municipales.

Pourquoi le « Mont de Piété » continue-t-il à porter ce nom humiliant pour sa clientèle?

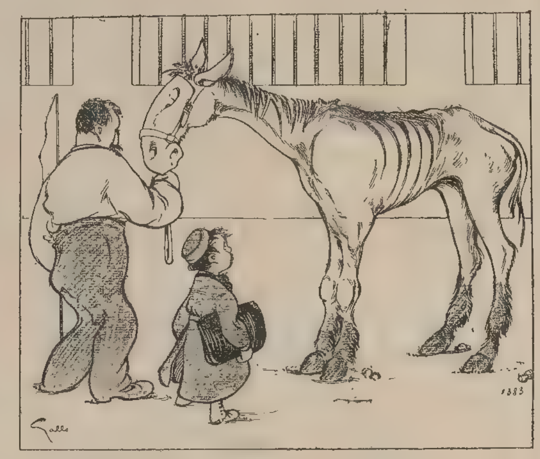
Le nom est d'autant plus odieux, que cet établissement se faisant largement rétribuer ses services, sa fonction ne saurait avoir aucune prétention à la charité, ni à la piété.

Le Mont de Piété est originaire d'Italie où



Le monsieur aux jambes en manches de veste
et le fils du fabricant de meubles en bois courbé.

Toto. — Monsieur! Monsieur! Vous ferez bien de vous ôter de là, vos jambes commencent à se tourner.



— Pauvre bête! On lui donne donc des peignes à manger?

il fut créé pour réagir contre les exactions des prêteurs d'argent.

Ses prêts autrefois étaient purement gratuits.

Mais aujourd'hui que le taux d'intérêt est relativement élevé et très rémunérateur pour le Mont de Piété, cet établissement constitue une institution de crédit.

C'est une banque. La personne qui apporte à ses guichets, un objet en nantissement d'un prêt, est un client qui vient faire une affaire, et ne peut être considéré comme un deshérité auquel on fait une aumône.

Le mot « Mont de Piété » est doublement contraire à la conscience publique. Non seulement parce qu'il est humiliant, mais parce qu'il est en opposition avec la vérité.

Il convient donc de le faire disparaître et de le remplacer par une appellation plus conforme à la réalité et aux sentiments modernes.

Appelez-le « Banque de prêts mobiliers » ou « Crédit National » ou autrement, mais effacez « Mont de Piété ».

Ce terme doit tomber dans les oubliettes où s'entassent et croupissent déjà quelques-uns des antiques privilèges et des vieux préjugés.

Fred Isly.

LA BOUTONNIÈRE

Le célèbre chroniqueur parisien, Aurélien Scholl, avait la spécialité de ces boutades spirituelles, de ces mots à l'emporte-pièce, qui firent de lui le causeur le plus étincelant de sa génération. Si bien qu'aujourd'hui, l'esprit de Scholl — comme celui de Voltaire — est demeuré proverbial: et nos humoristes les plus « rosses » ont beau se battre les flancs, ils ne l'égaleront pas de sitôt.

Voici un des mots les plus terribles et les moins connus de ce délicieux railleur:

Au temps où l'élite de la littérature se réunissait chaque soir, de cinq à sept, chez Tortoni, moins pour boire que pour causer — un vague *journaleux*, très « arriviste » (le mot n'était pas encore inventé, mais la chose existait déjà), fut un jour, décoré de la Légion d'honneur.

Assez nul et fort peu sympathique, mais d'une vanité démesurée, il arriva tout pimpant chez Tortoni, pour faire voir au Tout-Paris, le ruban rouge qu'il venait d'arborer à sa boutonnière.

Mais il faut croire que cette boutonnière ne serrait pas assez, car le susdit ruban n'y voulait pas rester et tombait à chaque instant.

Tout le monde remarqua malicieusement ce détail qui, dans la circonstance, ne manquait pas d'ironie...

— Votre boutonnière est sans doute un peu trop large?... fit observer quelqu'un...

— Pas du tout, répondit le nouveau décoré: elle est au contraire trop étroite. Voyez...

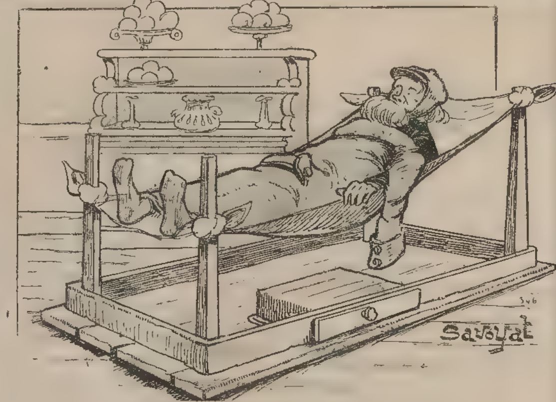
— Alors, s'écria soudain le redoutable Scholl — alors, *c'est qu'il y a des moments où elle ne peut pas s'empêcher de rire!*

Tous les assistants firent comme la boutonnière.



— Monsieur, je regrette, mais je n'ai plus de lit à vous donner.

— Comment cela, mais avec une table et une nappe, on se confectionne un lit assez confortable.



Et voilà comment M. Pasembarrassé passa une bonne nuit.







EFFET D'OPTIQUE

— Vois donc, mon cher, cette belle plume blanche.

... tu m'en offriras une pareille.

Et voilà comment la fumée d'une locomotive a coûté soixante francs à un monsieur.

Courrier Pêle-Mêle

Chèques postaux.

Monsieur le Directeur,

Dans un numéro précédent, un de vos lecteurs se plaignait d'avoir à se déranger quand l'occasion se présentait pour lui d'envoyer des fonds par la poste et demandait pourquoi il n'existait pas un système de chèque postal, ou de mandat acheté à l'avance, représentant des valeurs de 5, 10, 20 francs, etc.

Peut-être les renseignements ci-dessous le satisferont-ils. Le gouvernement français a fait demander par notre ambassadeur au Conseil fédéral suisse, des renseignements sur l'institution du chèque postal établi en Suisse depuis le 1er janvier.

Le Conseil fédéral a répondu que les résultats sont des plus satisfaisants, et il a fourni à l'appui des chiffres tout à fait concluants.

Les mêmes renseignements ont été demandés aussi en Autriche et en Hongrie, où ce mode de paiement et de recouvrement est en usage depuis plusieurs années: l'administration et les particuliers s'en félicitent.

Voici en quoi consiste ce chèque postal: Vous déposez dans un bureau de poste une provision quelconque, *non inférieure à 100 francs*, et vous recevez en échange un carnet de chèques. Quand vous avez un paiement à effectuer, vous remplissez un de ces chèques et l'envoyez à votre correspondant. Si celui-ci n'est pas lui-même titulaire d'un carnet, il va à la poste et encaisse son chèque ou le passe à une tierce personne; s'il a un compte de dépôt, il remet son chèque au bureau qui en crédite son compte, et l'opération est accomplie sans que personne, tireur, tiré administration ait effectué le moindre déplacement de fonds. Une simple passassion d'écriture a suffi.

En Autriche, la poste sert aux titulaires de carnets de chèques, un intérêt de 2 0/0 de leurs dépôts et fait payer un droit proportionnel de 1/4 ou de 1/8 0/0 sur leurs débits, suivant l'importance de ceux-ci, plus un droit fixe et très modique pour chaque opération.

L'administration française des postes déclare que l'étude du système est poussée très activement, mais que cette innovation comporte toute une organisation nouvelle, très complète, et que le moment n'est pas très favorable pour l'essayer.

La réduction du timbre à 0 fr. 10 a provoqué un accroissement de trafic qui s'est traduit par un surcroît de besogne pour le personnel actif, et un engorgement d'écritures dans les bureaux. Aborder sans préparation suffisante la création de carnets de chèques postaux, surchargerait l'administration d'une nouvelle tâche très lourde et très délicate. *Toutefois, la réforme sera accomplie.* Le sous-secrétaire d'Etat a échangé des vues à ce sujet avec le ministre des Finances, dont la collaboration est indispensable; dès qu'il sera possible, le projet sera en application, si les Chambres veulent bien accorder les crédits nécessaires.

Recevez, etc.

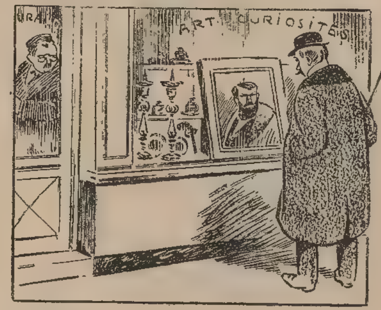
Paul Putois (Raincy).

Sur le même sujet, M. O. de la C. nous fait remarquer que le bon de poste peut satisfaire au désir de notre correspondant, celui-ci pouvant s'en procurer à l'avance, sans connaître encore quels en seront les destinataires, la validité se prolongeant de trois mois.

INSATIABLE

Réfexion du Tsar. — Je ne comprends pas pourquoi mon peuple est si mécontent. Aucun de mes prédécesseurs ne lui a fait autant de *promesses* que moi!





DOUCE VENGEANCE

M. Blackboulé trouve à la devanture d'une boutique de curiosités, le portrait de son heureux concurrent aux élections: le député de Rhône-et-Loire. Un désir de vengeance — encore accru par la généreuse augmentation de traitement que viennent de s'octroyer nos honorables — éclôt dans le cerveau de M. Blackboulé.

Il entre et demande si cette toile est à vendre.

— En effet, répond le marchand.

— Je l'achète, réplique M. Blackboulé, à condition que vous la laisserez en montre pendant deux mois, tout en prévenant les amateurs que l'œuvre est acquise.



Et pendant de longs mois le portrait du député de Rhône-et-Loire fut offert à la vue des passants, avec une étiquette très visible, où se lisait cette suprême injure : *Vendu*.

LES VERTUS FACILES

L'exercice de certaines vertus est singulièrement facilité par les circonstances.



L'honneur.


Le travail régulier.



L'honnêteté.



La charité.


La bonté et l'esprit de partage.


La sobriété.

Histoire d'un Crime

(JOURNAL D'UN VOLEUR).

A M. Edmond Haraucourt.

10 décembre.

Moi aussi, j'ai volé quelque chose au musée. Hélas! il m'en a coûté, car au fond, je suis un honnête homme, mais les temps étaient durs, mes créanciers avaient besoin d'argent, et je n'ai jamais rien su refuser à mes créanciers.

Mon intention première était d'aller bonnement au Louvre et d'emporter quelque statuette antique, mais, depuis l'enlèvement d'Isis, les déesses sont sous bonne garde, impossible de les joindre; alors, j'ai songé à m'adresser à un autre musée, moins brûlé, un petit musée de quartier, j'ai choisi Cluny, qui est de tout repos, bien calme, bien somnolent et où personne ne va jamais.

Mon âme n'a pas l'intrépidité qui fait les beaux criminels; en franchissant le seuil, je tremblais. Tout de suite, à l'entrée, se trouvait une collection de vieilles médailles alignées dans des alvéoles de carton; plus loin, une collection de vieilles chaussures, puis des collections de vieilles poteries, de vieilles armes, de vieux boutons; d'autres encore, toutes de belle apparence et semblant si homogènes et définitivement complètes, qu'il eût fallu être un vandale pour oser y porter la main. Je passai.

Je n'avais pas choisi ce que je devais voler, peu m'importait; tous ces objets n'étaient-ils pas d'une grande valeur? Le premier venu serait le bon. D'ailleurs, mes idées étaient toutes bouleversées, mon trouble augmentait à mesure que j'avançais et je fus même sur le point de m'enfuir, sans rien prendre... Un peu d'énergie me revint, cependant, et comme j'entrais dans une nouvelle salle, je pris brusquement mon parti. Tout autour de moi, des bibelots brillaient dans des vitrines; près d'une table surchargée, un gardien était assis et somnolait. Horriblement ému je m'approchai de la table, je saisis quelque chose, au hasard, que je fourrai dans ma poche, sans même avoir pris le temps de voir ce que c'était.

* * *

15 décembre.

Mon larcin est d'un placement difficile. C'est une tabatière, une tabatière toute simple avec des dessins rectilignes rudimentaires. Peut-être est-elle en argent. La salle où je l'ai prise était consacrée au dix-septième siècle, elle doit donc être de cette époque-là, mais les brocanteurs à qui je l'offre n'en savent rien, ou plutôt ils n'en veulent rien savoir. Personne ne veut l'acheter. Moi qui croyais les pièces de musée d'une valeur incontestable! Ah! on m'a bien trompé!

* * *

20 décembre.

Décidément, j'aurai volé sans profit. Ma tabatière ne se vend pas; tous les antiquaires de Paris l'ont vue, à présent; ils ne semblent pas la priser. Et puis, voilà que je n'ai plus besoin d'argent; le *Pêle-Mêle* vient de me verser quinze cents francs, pour une nouvelle... Je suis bien embarrassé... Je comprends maintenant toute la laideur de mon crime; les remords me gagnent.

* * *

22 décembre.

Remords...

* * *

24 décembre.

Mes remords s'accentuent.

* * *

25 décembre.

Ce matin, j'ai soigneusement empaqueté la tabatière et je l'ai envoyée à M. le conservateur de Cluny, accompagnée d'une lettre dans laquelle j'exprimais mon désir d'offrir au musée cette pièce archéologique qui, depuis longtemps dans ma famille, pouvait avoir quelque valeur historique. Par prudence, j'ai signé simplement: *Un Admirateur.*



LE DÉJEUNER D'UN MEMBRE
DE LA SOCIÉTÉ PROTECTRICE DES ANIMAUX

— C'est Monsieur l'maire qui demande à parler à Monsieur.

— Dites que je n'y suis pas... Voyons, vous savez pourtant bien, Véronique, que j'aime à manger tranquillement.

PUBLICITE

La publicité se fourre partout, sur les cimes neigeuses de l'Himalaya, comme dans les profondeurs inaccessibles des goufres de la Suisse, mais elle présente parfois une piquante ironie, comme on peut en juger par...



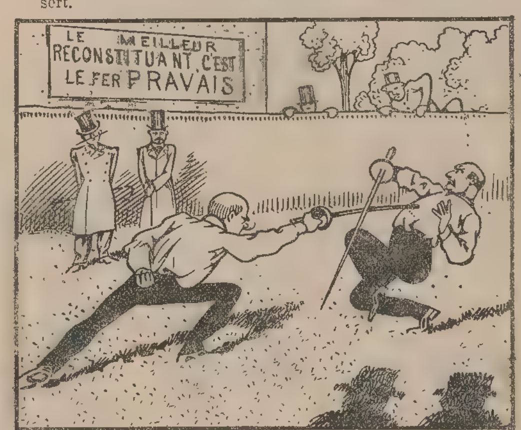
... cet explorateur qui s'est laissé choir dans un buisson de cactus...



... ou par ce naufragé mourant de faim sur son îlot désert.



Ou bien encore par ce voyageur des contrées articques, qui est entraîné dans une course vertigineuse sur le flanc d'un glacier.



Ironique également la présence de cette affiche sous les yeux du duelliste qui tombe sous le fer meurtrier.



Non moins piquant, le conseil de cette annonce au brave passant, victime d'un coup d'apache.

27 décembre.

Extrait du journal le *Gratin:*

« Un donateur aussi généreux que modeste vient de faire au musée de Cluny, un présent extrêmement rare et précieux. C'est une petite tabatière en argent qui, après examen, a été reconnue pour avoir appartenu à Napoléon Ier. Il est inutile, n'est-ce pas, de dire quel intérêt offre cet objet... »

* * *

1er janvier.

J'ai les palmes depuis ce matin; les rédacteurs du *Gratin,* qui savent tout, ont réussi facilement à découvrir mon identité et l'ont publiée à grand fracas, alors, comme il restait quelques rubans disponibles, l'on m'a bien vite fourré dans la promotion du jour de l'an.

* * *

5 janvier.

On dit qu'une force mystérieuse pousse les malfaiteurs à retourner toujours au lieu de leur crime. Pour obéir à la loi commune, je suis revenu à Cluny, sans grand danger, d'ailleurs. Je retrouvai la salle dix-septième siècle; rien n'y était changé, le même gardien était assis à la même place auprès de la table. Il paraissait même encore un peu endormi. A propos d'un renseignement, la conversation s'engagea entre nous. Mais comme je lui demandais, l'air indifférent, ce qu'il pensait des voleurs qui ravagent les collections nationales, il eut un geste de véhémente indignation, la colère lui monta aux joues, et ce fut d'une voix étranglée qu'il me répondit:

— Ah! monsieur, vous ne sauriez imaginer l'audace de ces bandits!..! Croiriez-vous que dernièrement, il y en eut un qui eut l'audace de me voler ma vieille tabatière à dix neuf sous, que j'a-posée à côté de moi!..

Bernard GERVAISE.

LES SIX MILLE FRANCS

En s'octroyant six mille francs d'augmentation, les députés n'ont eu en vue que les intérêts de leurs électeurs.



Et d'abord, messieurs, qui donc profitera le premier de cette petite augmentation? N'est-ce donc pas le restaurateur à qui j'ai commandé ce succulent banquet pour fêter les six mille francs?



Je m'efforcerai de faire des heureux autour de moi. Je sais un marchand d'automobiles qui sera content de m'en vendre une. En même temps, cela procurera une place de chauffeur à un brave garçon sans emploi.



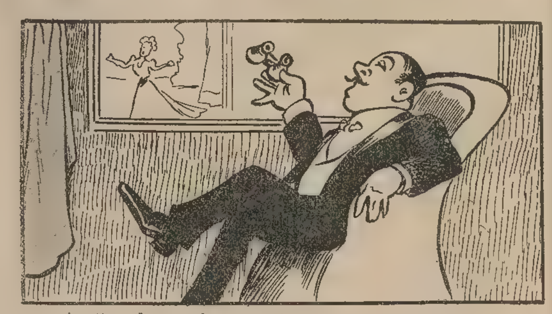
Au lieu de promettre toujours des bureaux de tabac hypothétiques à mes électeurs, je leur procurerai près de moi des emplois qui leur permettront de gagner noblement leur vie.



Ma femme gaspillera l'argent chez les modistes, les couturières, les lingères, les corsetières, etc., etc.



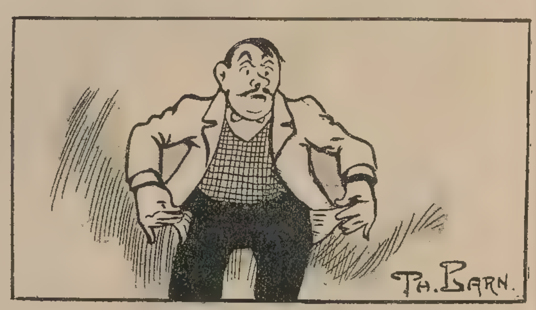
Moi, je ferai gagner les tailleurs et les bottiers.



Au lieu de prendre une place secondaire au théâtre, je louerai les meilleures loges, afin que la recette soit fructueuse, et que, par conséquent, le directeur couvre d'or ses artistes.



Partisan de l'impôt sur le revenu, je serai heureux d'avoir à verser davantage, afin d'enrichir le trésor.



Et il y a des gens qui disent que nous ne pensons qu'à nous et à notre bien-être! Mais que nous restera-t-il donc pour nous de cette augmentation? Rien, rien, pas un centime!...



L'ASSURANCE SUR LES ASSASSINATS

Je reçus l'autre jour la visite d'un monsieur qui me dit: « Monsieur, je suis agent d'assurances sur les assassinats. Notre but n'est pas d'empêcher les meurtres (loin de nous la pensée d'attenter à la liberté du travail); il consiste à ce que la victime soit en mesure d'affronter l'opinion publique.

« Vous n'ignorez pas qu'en dehors de l'ennui qu'on a d'être tué, on a celui d'être épluché dans sa vie intime par tous les journaux. Aussi, nos assurés doivent-ils avoir un passé irréprochable. Nous faisons des recherches dans ses antécédents et dans ceux de sa famille jusqu'à la septième génération. Si elles donnent un résultat satisfaisant, vous pouvez vous assurer à notre Société.

« Dès lors, vous nous appartenez. Nous pouvons entrer chez vous à toute heure, surtout la nuit, et vérifier si tout est bien en ordre. Les meubles doivent être du meilleur goût. Vous savez, que dans un crime, les journaux racontent avec minutie tous ces petits détails.



« Aucun papier compromettant, aucune lettre ne doivent être trouvés. D'ailleurs, votre concierge, délégué de notre Société, devra s'assurer que votre correspondance est aussi innocente que celle d'un enfant de huit ans, il devra déchirer et brûler toutes vos lettres qui n'auraient pas ce caractère.

« Vous n'aurez pas d'opinion politique. Pour vous y habituer, nous vous mettrons avec plusieurs correspondants qui figureront tous les partis, et cela vous forcera d'être de l'avis de tous, car dans les meurtres mystérieux, la politique joue un grand rôle.

« D'ailleurs, vos amis seront épluchés avec soin. S'il y en a qui ont des opinions politiques trop arrêtées, des emplois trop en vue, il faudra rompre avec eux. Car on vous attaquera pour les attaquer eux-mêmes.





Vous ne lirez pas de journaux. Cela créerait forcément une partialité qui vous serait préjudiciable. Il vous faudra êter sobre. Ne jamais rentrer chez vous après huit heures. D'ailleurs, nous veillerons. Autrement, il serait vite dit que vous êtes noctambule et noceur, etc., etc.

Et si un beau jour vous êtes assassiné, vous pourrez mourir tranquille avec la presque certitude que votre mémoire ne sera pas salie par les journaux et l'avocat de votre meurtrier. La Société vous le garantit.

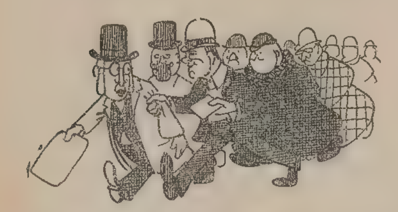




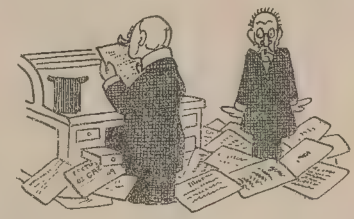
LE MANUEL DU PARFAIT INTERVIEWER

L'interview se pratique quelquefois seul...

Le plus souvent à deux.



Mais aussi à trois, à quatre et au-delà.



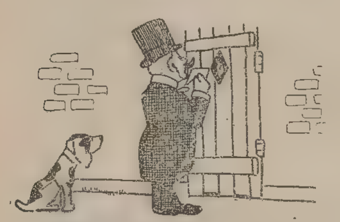
L'interviewé doit laisser l'interviewer violer tous les secrets de sa vie.



Lui laisser cuisiner sa famille, ses amis, ses domestiques...



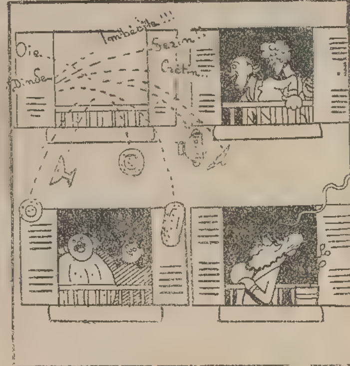
Toutes les voies donnant accès près de l'interviewé, sont à la disposition de l'interviewer.



Nulle retraite n'est sacrée pour l'interviewer: il opère en tous temps et en tous lieux.



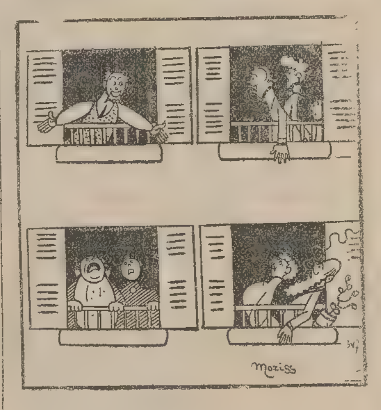
L'interview existait déjà au moyen-âge... on l'appelait alors plus simplement « la question ».



DE MIEUX EN MIEUX

— Tiens! les nouveaux voisins d'au-dessus, emménagés d'hier seulement, qui sont déjà en train de se disputer.

— Oh! Ils jettent leur vaisselle par la fenêtre... regardons... ça doit être tordant.



....

— Mesdames! Messieurs! rendez-vous compte de la qualité exceptionnelle de la porcelaine incassable en terre d'acier que je représente. Regardez en bas, sur le trottoir... rien de cassé!... tout est intact. Le service complet, soixante-douze pièces, trente-deux francs cinquante seulement!... Qu'on se le dise.

Les équidés, viande comestible

Le très illustre capitaine Cook raconte que les indigènes du détroit de la Reine-Charlotte, le firent dîner d'une cuisse de chien rôti dont la saveur était exactement la même que celle du mouton. Et il s'étonne qu'on ait de l'aversion pour le chien, alors qu'on mange du cochon, le plus sale de tous les quadrupèdes.

On peut dire, ajoute-t-il, que l'instinct éclairé que nous remarquons dans tous les chiens, nous inspire cette répugnance; mais n'oublions pas que c'est aux soins qu'on en prend qu'on doit attribuer l'attachement de ces bêtes pour leurs maîtres. A la Nouvelle-Zélande, les chiens sont les animaux les plus tristes et les plus stupides du monde. Ils ne sauraient faire naître aucune compassion.

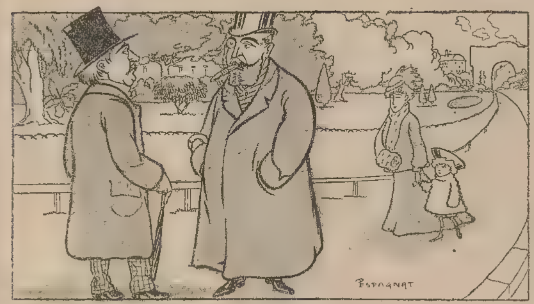
Cette petite dissertation du célèbre navigateur nous a paru profondément philosophique et vraie. Et elle est en quelque manière applicable au dégoût qu'éprouvent encore quelques-uns à l'égard de la viande de cheval. Le cheval était un ami jadis, notre associé presque autant que le chien. Aujourd'hui, nous nous en éloignons de plus en plus, l'automobile l'a tué; ses qualités de « civilisé » nous apparaissent de moins en moins et l'on s'apprivoise çà et là à l'idée de ne l'envisager plus que comme chair à pâté.

Il en était de même avant sa domestication. Les chevaux sauvages qui peuplaient la Gaule à l'époque quaternaire n'étaient chassés par les hommes que pour être débités en grillades.

La gigantesque nécropole de Solutré, où des milliers d'ossements de l'*equus caballus* jonchent le sol, n'était qu'une boucherie hippophagique avant la lettre. Nos ancêtres de la préhistoire poursuivaient à grands cris les troupeaux indomptés, les amenaient sur un haut plateau jusqu'aux bords d'un précipice. Terrorisés, les chevaux s'élançaient dans le vide et se brisaient par centaines sur les rochers. Les hommes survenaient alors et les dépeçaient.

La consommation du cheval, dès ces temps reculés, fut telle que les races autochtones s'éteignirent complètement. Et ce n'est guère qu'au moment où on utilisa ces animaux qu'on cessa de les tuer comme viande de boucherie. On mangea seulement ceux qui étaient devenus hors de service, et cette coutume subsista jusqu'au huitième siècle; c'est alors que le pape Grégoire III, par diverses interdictions formelles, supprima l'hippophagie chez les populations chrétiennes de l'Europe. La chevalerie du moyen-âge fit du palefroi l'inséparable compagnon de sa gloire; les vilains firent de leurs chevaux de trait les compagnons leur misère: l'idée de les manger leur eût paru insupportable.

Aujourd'hui les temps sont changés. Comme



LE PHILANTHROPE. — Votre devoir à vous, homme comblé des faveurs de la fortune, est de ne pas ignorer les miséreux. Au lieu de rester toujours dans les quartiers cossus, n'estimez-vous pas nécessaire de pénétrer un peu dans les tristes faubourgs et de vous enquérir des maux et des misères des petits.
— Vous avez tout à fait raison, ma foi, j'en prends note.

LE BANQUIER. — Cher ami, j'ai suivi votre conseil. J'ai acheté ce tableau qui dépeint admirablement la misère et les miséreux. Je n'y ai du reste pas épargné l'argent. Cette toile-ci m'a coûtée vingt mille francs. Vous voyez que je m'intéresse aux malheureux.

si l'on avait pressenti que le cheval ne deviendrait bientôt plus qu'une bête de luxe — bête inutile — on n'a pas attendu sa complète déchéance pour s'accoutumer à sa chair. En Europe, le premier peuple des temps modernes qui en goûta fut le peuple danois, en 1807, lors de l'invasion du Danemark par Napoléon. Pendant les périodes de grande disette qui suivirent les guerres de l'Empire, en 1815, les Allemands mangèrent aussi du cheval.

L'essor était donné. La première boucherie hippophagique régulière fut ouverte en Prusse en 1847. Il y eut des préjugés à vaincre. Dans cette intention se formèrent des comités. L'Allemagne a le « Thierschutzverein »; en Angleterre, en Italie, d'autres initiatives s'employèrent à cette propagande. En Autriche, cet usage s'accrédita rapidement. La Prusse y est déjà conquise. En 1905, le nombre des chevaux qu'elle consomme, soit 97.491, est de 20 0/0 supérieur au chiffre de 1904.

Le département de la Seine a aussi un très bel appétit. Le temps est loin où M. Piétri, préfet de police, lançait en 1866, sa timide ordonnance autorisant le débit de la viande de cheval, comme denrée alimentaire, aux conditions prescrites par les nombreux articles qu'il énumérait « ci-après »! En 1904, on comptait 212 boucheries spéciales, réparties dans 18 arrondissements de Paris, et 105 dans la banlieue, étant fixés et en plein vent. Ils débitaient environ 9.488.000 kilos de viande, représentant tant en chevaux, ânes et mulets, 45.695 solipèdes mis à mort dans les différents abattoirs. Sur ce total, 44.140 étaient livrés à la consommation, la différence ayant été écartée par le service sanitaire. Et ces chiffres augmentent considérablement chaque année.

Ajoutons, pour terminer, que certains Etats d'Amérique, pays de progrès, sont totalement réfractaires à cette nourriture.

LE COMMERCE DES JAUNES D'ŒUFS

Dans la nature, rien ne se perd et dans l'industrie, tout est utilisé. C'est ainsi que si les blancs d'œufs servent pour la cuisine et pour la pâtisserie, les jaunes d'œufs sont employés par la mégisserie, et c'est un commerce qui a pris une très grande extension.

D'où viennent les jaunes d'œufs en majorité? Ils sont expédiés du Tonkin, de la Cochinchine, de la Chine et du Japon; et ils nous arrivent de là-bas en fûts; pour les conserver, on les a préalablement saupoudrés d'acide borique ou d'acide salicylique; ils sont donc impropres à la consommation. Malheureusement, ce n'est pas une raison pour qu'on ne les livre pas à la consommation; et certains pâtissiers et glaciers en font usage malgré le danger que présentent les jaunes d'œufs ainsi conservés. La faute incombe véritablement à certains importateurs qui font en même temps le commerce des jaunes d'œufs frais et des jaunes d'œufs conservés. Il y a même actuellement une plainte déposée contre un des importateurs en question. Les négociants en jaunes d'œufs, sont à Paris, au nombre de onze.

Les départements où l'on emploie les jaunes d'œufs sont ceux qui vivent de l'industrie du cuir; citons l'Ardèche, l'Isère, le Rhône, la Haute-Vienne, les Bouches-du-Rhône, la Gironde. L'Ardèche consomme près de 10.000 kilogrammes de jaunes d'œufs par an; la Gironde en consomme 5.000 kilogrammes.

NOS MURS SONT TROP MINCES

Nous chauffons nos habitations en hiver et nous n'arrivons pas à avoir chaud. La faute en est à nos murs qui sont trop minces. Les propriétaires font construire aujourd'hui des murs qui ont tout juste de 20 à 25 centimètres d'épaisseur. Il est impossible, dans ces conditions, de conserver de la chaleur. Jadis, un mur avait 60 centimètres d'épaisseur et empêchait qu'on ressentît en hiver aucune sensation de froid. Encore cette épaisseur était-elle peu de chose à côté de celle des murs d'un château; elle était généralement d'un mètre.

Un hygiéniste allemand dit que puisque nous faisons aujourd'hui des murs si légers, rien n'empêcherait de les bâtir en double épaisseur avec des substances poreuses qui pomperaient l'humidité et intercepteraient le froid. En construisant deux murs l'un séparé de l'autre par cinq centimètres, on bourrerait l'interstice avec du papier, du liège, du feutre, du coton, et l'on obtiendrait ainsi la cloison la plus chaude possible entre les maisons. Dans les étages, on bourrerait les interstices avec du mâchefer, du charbon. Rien ne serait plus imperméable au froid. Quant à la solidité, il n'y a pas à chercher mieux, puisque les substances employées aujourd'hui ont moins d'épaisseur que jadis, mais tout autant de résistance.





A QUELQUE CHOSE MALHEUR EST BON

C'est grâce à la poussière soulevée par les automobiles qui passent devant sa porte...

... que le malin Lavinasse fait vieillir son vin de plus de dix ans en moins de dix minutes.



FAÇON DE PARLER

— Tiens! C'est vous qui venez aujourd'hui!... et monsieur votre fils? Il y a un siècle que je ne l'ai vu!...
— Un siècle, vous exagérez!...
— Il y a toujours bien quinze jours!



SIMPLE AVEU

— Enfin, madame Cordon, vous ne voulez donc plus monter le courrier? Il y a pourtant longtemps que le facteur est passé.
Le Jour de l'An, aussi, est passé, monsieur le locataire.

DE NOS LECTEURS

L'amour maternel chez les araignées.

L'araignée fait son nid et y dépose ses œufs. Le nid est creux et les œufs sont réunis dans un petit cocon sphérique ouaté de toile d'araignée. Rien n'est plus curieux que d'observer la sollicitude que l'araignée témoigne à son nid; elle le quitte à peine, va, revient; quand on a touché à ce nid, elle vient se rendre compte de ce qui se passe. Si on a commis quelque dommage, elle se met immédiatement à réparer le dégât.

Si on veut savoir jusqu'où peut aller l'amour maternel chez les araignées, il suffit de remplacer la vraie mère par une pseudo-mère. La pseudo-mère entre en fonctions, elle inspecte le nid et se met en devoir d'en fermer l'entrée. Quand la vraie mère arrive alors devant le nid fermé, elle trouve l'entrée obstruée et veut pénétrer dans le nid qui est bien à elle. La pseudo-mère, pendant ce temps, s'est aperçue qu'on attaquait le nid et a pris une position de défense. Les deux araignées en viennent... aux pattes; elles se



RENTREE DE G. LACUITE A L'HOTEL

LACUITE *(qui s'est trompé de chambre)*. — Tiens! mais je suis déjà couché! V'là mes pieds.

Plusieurs femmes ont fait des demandes pour être cochers de fiacre; elles n'attendent plus de l'administration préfectorale, que leur permis de conduire.

(Les journaux).



— Voyons, voyons, madame! si vous continuez à vous arrêter ainsi devant tous les magasins, je n'arriverai jamais pour mon train.

LE MAL PAR LE MAL

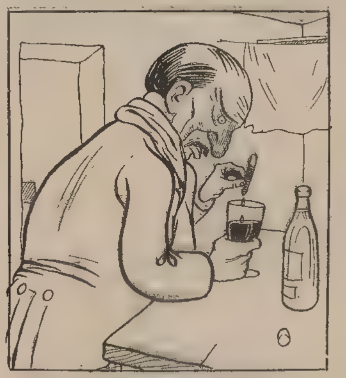
Dupoivrot, se sentant fort malade des suites de l'alcoolisme, consulte un médecin qui lui fait une ordonnance.



— Surtout, faites attention, lui dit-il, il s'agit d'un poison violent.



Dupoivrot fit exécuter la formule et acheta un compte-gouttes.



Il commença par de faibles doses, puis alla en progressant.



Petit à petit le poison décolorait son vin...



... et bientôt, il n'eut plus de place dans son verre que pour ledit poison, mais Dupoivrot était guéri.



Il alla remercier le médecin et lui demanda, pour en faire part à ses amis, le nom du poison miraculeux qui devait être bien violent pour l'avoir guéri de son alcoolisme invétéré.

— C'est de l'eau! fit le docteur simplement.

balancent de droite à gauche et agitent leur abdomen dans le même sens.

L'attaque est tellement violente par la vraie mère, que la pseudo-mère prend peur et cherche à se sauver; mais la vraie mère guette l'usurpatrice et essaie de la précipiter en dehors. Cette tactique est renouvelée deux ou trois fois jusqu'au moment où la vraie mère rentre victorieuse. Et si on essaie alors de réinstaller la pseudo-mère, cette dernière s'enfuit précipitamment. C'est là une expérience très curieuse et qui prouve que l'araignée est capable, sinon de sentiments, du moins d'instinct très déterminé.

A. S.

Etats Unis et Japon.

Monsieur le Directeur,

En raison du conflit qui met actuellement aux prises, le Japon avec les Etats-Unis, il serait peut-être intéressant pour vos lecteurs de connaître qu'il y a 14 ans et 4 mois (c'est-à-dire exactement le 14 août 1892), paraissait dans le *Journal des Voyages*, nº 788, la note suivante signée V. F. M.

Etats-Unis. — « Il paraît que l'on commence à s'inquiéter à San Francisco et dans plusieurs autres villes de l'Amérique du Nord, du nombre considérable de colons et d'ouvriers japonais qui viennent chaque jour s'y établir. Tous les bateaux venant des îles Sandwich amènent des troupes de Japonais qui viennent cultiver la canne à sucre; le dernier vapeur arrivé à San-Francisco, en amenait, à lui seul, 520. La Presse américaine, sans exception, demande que des mesures soient prises pour arrêter *cette immigration qui prend des proportions alarmantes* menaçant de devenir le pendant de l'invasion chinoise. »

Les Américains avaient donc prévu?
Pourquoi n'ont-ils pas prévenu?

L. B.

Pêle-Mêle Connaissances

— Henri IV adorait les huîtres; Louis XIV, dont elles faisaient les délices, accorda les plus larges franchises aux huîtres qu'on importait à Paris. Mais, comme la dégustation de ce mollusque servait de prétexte à de nocturnes et tapageuses ripailles — déjà! — il défendit, par une ordonnance spéciale, d'en vendre après huit heures du soir.

— A Paris, le prix des denrées alimentaires, après avoir augmenté pendant tout le second Empire, a subi une baisse courante depuis trente ans. Les prix sont inférieurs à ceux de 1840. Mais les besoins s'étant accrus, la vie est devenue plus chère.

— L'usage des fourchettes ne devint général qu'au seizième siècle. Elles étaient à deux dents et ressemblaient à une petite fourche. En 1297, le roi d'Angleterre n'avait qu'une seule fourchette; Charles V en posséda jusqu'à six, mais elles ne servaient qu'à des grillades de fromage au sucre.

— Dans la Nouvelle-Galles du Sud, les vieillards reçoivent une pension de 650 francs par an quand ils ont atteint 65 ans, ont résidé 25 ans dans l'Etat et que leur revenu ne dépasse pas treize cents francs par an.

— L'or que les alchimistes avaient si vainement cherché, la découverte des mines du Pérou, vers le milieu du seizième siècle, le répandit sur l'Europe avec une abondance qu'ils n'avaient jamais rêvée. On estime que la quantité de numéraire circulant dans le pays devint, en moins de cinquante ans, *douze fois* plus considérable qu'au quinzième siècle.

— Dans certaines manufactures de l'Etat d'Ohio (U. S. A.), il existe une intéressante coutume: chaque ouvrier est autorisé à signaler au directeur les modifications, les améliorations qui lui sont suggérées par la pratique de son labeur, et transcrit ses notes sur une fiche, à la fin de la semaine. Des récompenses sont attribuées aux observations ingénieuses, et plus d'une découverte remarquable a pu ainsi se faire jour.

— Malgré la fréquence des accidents de chemin de fer, on compte à peine une victime sur *onze millions* de voyageurs.

A. S.



LOGIQUE DU CAMBRIOLEUR

— Il ne faut pas m'en vouloir, bourgeois, car je ne veux que votre *bien!*

PETITE CORRESPONDANCE

M. P. Benoit. — Il peut y avoir un délai de tolérance pour les distances importantes.

Un lecteur (Nozarnet). — Non, il ne peut empêcher 90.

M. L. Vautrin. — Nous n'avons aucune connaissance de cette annonce.

M. Paul Ruant. — Oui.

M. Descieux. — De préférence au nom du directeur, adresse du journal.

Un lecteur (Verdun). — Les marques sont aussi apparentes après qu'avant.

M. E Fossier. — Faites-en la demande à la gendarmerie.

M. E. Convert. — Non, le deuxième joueur gagne, malgré la première carte jetée par l'adversaire.

PETITE CORRESPONDANCE BIBLIOGRAPHIQUE

M. C. 82.800. — Il y a : « Abrégé de la grammaire espagnole, 1 fr. 25 ». « Grammaire complète, à l'usage des Français », 2 fr. 50. « Cours de thèmes de la langue espagnole », 2 fr. 50. « Cours de thèmes, suivi d'un choix de versions et d'un traité de versification espagnole », 1 fr. 75. Envoi franco, contre mandat ou timbres.

M. Javart, à Aix (Bouches-du-Rhône). — « Les Rosiers », par Cochet-Mottet, 1 vol. 340 pages et 66 dessins, 3 fr. 50, et « Le Rosier », par Lachaume, 1 vol. 180 pages, 34 dessins, 1 fr. 50.

M. J. H., Paris. — Comme nous avons joint les prix des différents volumes, adressez-nous mandat ou timbres pour les recevoir.

Un ancien instituteur demande à se procurer une « Histoire de France », par Brouard, éditée autrefois chez Hachette.

M. M. G., à Abbeville. — Il y a un «album Constant de Tours », sur ce sujet.

M. Guibert, à Bien-Hoa. — De temps en temps, il y a un concours de prose ou de poésie, mais la date n'en est fixée que de façon irrégulière; aucun journal du genre dont vous parlez n'existe, il manquerait d'abonnés. Pour écrire quelque chose destiné à être imprimé, papier écolier ordinaire; on écrit seulement sur un côté, l'autre est laissé en blanc.

M. Prez, à Lille. — Adressez-vous à la librairie scientifique E. Bernard, 1, rue de Médicis.

M. V. M., à Genève. — « De la protection des enfants du premier âge », par le docteur Courtault, 3 fr. 50. « Précis d'hygiène de la première enfance », par le docteur Rouvier, 4 fr. 50, avec figures. « Formulaire d'hygiène infantile, par le docteur Gillet, 3 fr. 50, avec figures.

M. J. Attichy, à Noyon. — Il y a des savants spirites. Adressez-vous à la librairie des sciences psychiques et spirites, 42, rue Saint-Jacques, pour son catalogue.

M. P., à Delémont (Suisse). — « Traité du jeu de piquet », 1 fr. 50, envoi franco.

M. R. T., 13, à Marseille. — Il y a « La Sténographie simplifiée et perfectionnée », par Riom, 1 fr. 75, et « Dictées sténographiques », par le même, 1 fr. 25.

M. Pouget, à Paris, demande à nos lecteurs où il pourrait trouver les œuvres de Colmance, Ch. Gilles, Alexis Dales et autres chansonniers.

M. Auziet, Paris. — La profession à choisir pour les enfants, dans l'« Annuaire de la Jeunesse », qui n'est pas paru encore...

M. Monnier, à Nice. — Nous avons, sans résultat, fait chercher un journal tel que vous le désirez. Il n'y aurait que les catalogues publiés régulièrement par certains éditeurs, ou mieux encore le « Journal officiel de la librairie », plus complet en ce genre, et paraît toutes les semaines.

M. Perrier, à Vichy. — Le livre qui vous intéresse existe, on doit nous fournir des renseignements sur la maison qui l'a publié. Nous vous tiendrons au courant.





13e ANNÉE — N° 3. **10 Centimes** 20 JANVIER 1907.

Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

FRANCE : UN AN 6 fr. SIX MOIS : 3 fr. 50
ÉTRANGER : UN AN 9 fr. SIX MOIS : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

ÉCONOMIE DOMESTIQUE, par Benjamin RABIER.



HARPAGON. — Quelle aubaine, ma bonne amie, grâce à ce bel incendie, nous allons avoir gratuitement, pendant toute la soirée, le chauffage et l'éclairage.

LE PIANISTE

A vingt ans, j'étais très ambitieux, quoiqu'exerçant la modeste profession de dernier clerc d'huissier. L'insipide et plate carrière qui s'ouvrait devant moi, ne convenait guère à ma fougue aventureuse, et, dans l'ombre de l'étude sinistre où l'on avait, bon gré mal gré, emmuré ma jeunesse, je ruminais des exploits follement héroïques, tout en rédigeant pour le compte de mon patron, d'autres exploits qui l'étaient un peu moins...

Un beau jour, tout cela me dégoûta — et je partis.

Mon programme était simple et de bon goût: je voulais faire fortune, à bref délai; je n'avais donc qu'à aller chercher de l'or en Amérique!...

C'est pourquoi je m'embarquai résolument pour la Californie, à bord du trois-mâts *Le Sac.*

Après une traversée de quelques mois environ, j'arrivai à San-Francisco, que, pour la clarté du récit, j'appellerai Saint-Francisque, car je suis d'avis qu'il faut parler français... C'était alors une petite bourgade, bâtie en bois, et sise au fond d'une baie admirable...

Ceci se passait en avril 1849 (dix-neuvième siècle).

Ah!... ça ne nous rajeunit pas...

Je m'étais considérablement ennuyé, durant cette longue traversée sans escales. Aussi, je résolus de m'offrir quelques distractions avant de m'enfoncer dans la région des placers aurifères. La petite ville de Saint-Francisque était très animée; les aventuriers du monde entier y formaient un *high life di primo-cartello*, prêt à n'importe quel *struggle!*... Les taverniers et les barnums ne savaient plus où fourrer les formidables bénéfices qu'ils encaissaient, au mépris de tout scrupule: ils en étaient réduits à mettre leur poudre d'or en bouteilles, en terrines, ou dans des pots à moutarde... Bref, c'est dans une véritable kermesse cosmopolite, que je débarquai au printemps de l'année 1849...

Mon premier soin, en prenant possession de la terre d'Amérique, fut d'aller boire une pinte de pale-ale, sur le pouce. Après quoi, je me mis à flâner dans la principale rue du patelin, la *Calle d'oro* (autrement dit la cale aurifère, pour parler en bon français).. Là, je ne tardai pas à rencontrer, sous la forme d'une affiche de spectacle, la nourriture spirituelle dont j'avais faim.

... C'est alors que le pianiste, courait d'effroyables dangers.

Et voici ce que je dévorai:

THEATRE DE L'ELDORADO
9, Calle Hambourg.
Ce soir, vers huit heures
Par autorisation spéciale,
Première représentation de:
S. M. LE ROI LEAR
tragédie sanglante en 5 actes, avec chœurs, danses, et feux de Bengale,
par don William Shakespeare.
jouée par les artistes de la création.
Ne pas confondre!

Avis important. — L'auteur assistera à la représentation; et son épouse remplira en personne le rôle de la Reine.

Prix de chaque acte, au détail: 1 dollar.

Au bas de l'affiche, un alléchant *nota bene* ajoutait:

« La représentation (sauf en cas d'incendie ou de carnage), sera suivie d'un bal à grand orchestre. On n'y sera pas admis nu-pieds. »

*
**

Un peu plus loin, je m'arrêtai devant une seconde affiche, qui était ainsi conçue:

THEATRE DES FOLIES-CALIFORNIENNES
2, Calle Basse.
Tous les soirs, spectacle brillant:
1° **Le Mariage d'Antonio,**
opéra-comique en 1 acte, de la Comédie-Italienne.
2° **Celui de Figaro,**
opéra en 5 actes, de Mozart, musique de M. Beaumarchais.

« Ce théâtre est brillamment éclairé au gaz d'éclairage, selon les derniers perfectionnements de l'instar européen. En outre, pour ne pas ennuyer les spectateurs, les deux pièces du programme seront jouées en supprimant la musique, ce qui permettra à MM. le public, de comprendre l'intrigue, sans augmentation de prix. »

*
**

Je connaissais et j'appréciais trop les chefs-d'œuvres affichés en ces termes remarquables, pour avoir le cœur d'assister à leur massacre... J'optai donc finalement pour un troisième établissement, qui n'était autre que le *Grand Bal du Pacifique*, situé Calle Aurifère, n° 22.

Je dois dire que ce bal bar était honorablement fréquenté par un public des plus choisis. La société en était triée sur le voleur; et, pour y être admis, non seulement une tenue convenable était de rigueur, mais encore, *il était formellement défendu d'y arriver ivre!* Cette mesure draconienne avait été prise en vertu de ce principe irréfutable, à savoir: qu'un homme déjà gris ne peut pas consommer autant qu'un homme qui arrive à jeun, — et que ce qu'il a bu ailleurs avant d'entrer, constitue pour la maison une perte sèche (!?)

Inutile d'ajouter que les portes de ce sanctuaire relativement mondain s'ouvrirent sans contestations, devant ma bonnne mine... Je me trouvai dans une vaste salle dénudée, au fond de laquelle un farouche pianiste tapait sur son instrument avec une brutalité révoltante: Je me promis de fonder, une fois riche, la Société Protectrice des Pianos... (Je suis actuellement en train d'en rédiger les statuts).

Je remarquai que divers *avis au public* ornaient les murs du « Pacific », à l'exclusion de tous autres sujets décoratifs. Il y avait, notamment, plusieurs grandes pancartes qui disaient ceci:

Prière de ne pas tirer sur le pianiste.
(Il fait de son mieux...)

*
**

Mais ce mieux-là était manifestement l'ennemi du bien: cela n'avait d'ailleurs aucune importance, car dans ce bal, dit *du Pacifique*, la Danse et la Musique, Terpsichore et Euterpe étaient reléguées au septième plan... On buvait, on fumait, on jouait aux cartes, boxait, on hurlait, on se tirait des coups de revolver, on s'escrimait au couteau, bref, on y faisait un peu de tout, excepté de la chorégraphie...



... Je lui donnai le portrait qu'il demandait.

Néanmoins, quelques amis des arts, daignaient, de temps en temps, accorder un brin d'attention à la partie esthétique du programme, et c'est alors que le pianiste courait d'effroyables dangers: si l'infortuné ne trouvait pas le moyen de satisfaire à la fois le marteau et l'enclume, s'il ne répondait pas d'un seul coup à tous les *desiderata*, même les plus hétéroclites, la fusillade crépitait aussitôt dans sa direction, et une grêle de balles venait s'applatir sur le blindage du piano... (car le piano était blindé).

Par exemple, quand l'artiste jouait une polka, les clients qui désiraient un quadrille, le canardaient jusqu'à ce qu'il cédât ou qu'il tombât mort; mais s'il avait la faiblesse d'obéir aux partisans du quadrille, pif paf! les partisans de la polka le gratifiaient d'un feu roulant... Débrouille-toi, mon bonhomme!

Bien qu'il pût s'abriter derrière son piano, il lui fallait une force d'âme peu commune pour demeurer à ce poste redoutable, et pour continuer à faire de la joyeuse musique, tout en écoutant siffler les balles... Aussi, je lui pardonnai, en faveur de sa bravoure, les terribles coups de poing qu'il décrochait sans provocation, à son clavier-martyr.

J'y tenais énormément à ce portrait: le voilà perdu!

J'appris bientôt que cet humble héros était Français. L'intérêt que je lui portais se changea

dès lors, en sympathie, puis en admiration... Et, profitant d'une accalmie, je n'hésitai pas à me glisser jusqu'au piano, pour aller serser la main de mon compatriote...

— Enchanté, me dit-il... Comment va Louis-Philippe?..

Je le mis au courant des événements de février 1848, qu'il ignorait. Il fut désolé quand il sut que la République avait détrôné ce pauvre Louis-Philippe, pour lequel il nourrissait, sans l'avoir jamais vu, un culte mystérieux...

— Quelle affreuse nouvelle! s'écria-t-il en pleurant... Ils l'ont chassé!... Si encore j'avais son portrait!... Pauvre cher homme!...

Je lui donnai le portrait qu'il demandait; j'en avais justement un sur moi, qui consistait en une pièce de cinq francs à l'effigie de Louis-Philippe. Il mit l'écu dans son gousset, et parla d'autre chose, tout en pianotant...

— Avant d'être ici, me dit-il, j'étais employé dans une ménagerie, à Boston, la ville où est né Franklin... Ah! monsieur, quel homme indomptable que le dompteur Town Peddick, mon patron!... Il y avait de quoi frissonner d'angoisse en le voyant au milieu de ses fauves sanguinaires!... Tous les soirs, il affrontait les lions et les tigres...

— Et vous?...

— Moi, je les étrillais tous les matins! répondit modestement le pianiste. Mais comme je ne me trouvais pas suffisamment rémunéré, j'ai lâché les bêtes féroces pour me mettre dans la musique... Je cours ici beaucoup plus de risques qu'à la ménagerie Town Peddick — ça, c'est certain — mais je suis mieux payé, Dieu merci!... Ah! c'est que je suis un ambitieux, voyez-vous, je suis venu en Amérique pour faire fortune!...

— Pourquoi ne vous feriez-vous pas chercheur d'or, comme moi? lui-dis-je.

— Oh! mais j'ai été chercheur d'or! me répondit-il avec un pâle sourire; on ne gagne pas beaucoup d'argent dans ce métier-là!... J'ai eu beau chercher, je n'ai jamais trouvé, en fait d'or, qu'une vieille monture de lunettes... Pourquoi ne vous feriez-vous pas pianiste, vous?...

— Parce que je ne sais jouer que *J'ai du bon tabac*, avec un doigt...

— Ce serait très suffisant, à condition de varier un peu le ton, le rythme et l'intensité! déclara sérieusement mon compatriote... Quant aux coups de revolver, on s'y habitue fort bien...

Le bal s'acheva sans incidents, et nous sortîmes ensemble.

— Vous voyez qu'on n'en meurt pas, me dit triomphalement le pianiste... Ils font plus de bruit que de mal; et, somme toute...

Pan! A ce moment, il reçut à bout portant, un coup de feu en pleine poitrine.

Il avait parlé trop tôt, l'infortuné!... Je le crus mort.

Il ne tomba pas.

La balle avait miraculeusement frappé la pièce de cent sous que je lui avais offerte, en souvenir de Louis-Philippe, et s'était aplatie sur l'auguste profil du bon roi, qui n'avait plus, désormais, figure humaine!...

A la vue de ce désastre, mon nouveau camarade poussa des cris de désespoir:

— Hélas! pourquoi faut-il que la première balle qui me touche vienne tomber juste en plein sur cette innocente relique?... *J'y tenais énormément à ce portrait; le voilà perdu!...* Il y avait pourtant de la place à côté, sapristi!... C'est dégoûtant, la malice des choses!... Hein, croyez-vous que j'en ai une guigne?...

— Je crois plutôt que vous avez une rude veine! ripostai-je... Ah! vous aviez raison, d'aimer Louis-Philippe!..

Mais j'eus beau lui démontrer qu'il devait la vie à cet heureux hasard, il ne se consola pas... Il me quitta, navré, et s'en alla en secouant la tête...

Et longtemps après que sa silhouette eût disparu, je l'entendais encore gémir du fond des ténèbres:

— Ah! bien vrai, si j'avais su, j'aurais mis mon roi dans une autre poche!...

* * *

Or, la même nuit, comme je regagnais mon hôtellerie, je fus attaqué à l'improviste, par une bande de gentlemen... Je reçus dans la cuisse un projectile qui me perfora ma bourse en peau de daim: j'avais dépensé toute la monnaie qu'elle contenait, et la fatalité voulut qu'elle fût vide, c'est-à-dire qu'elle n'opposa au biscaïen aucune résistance efficace...

Si j'avais eu le flair de garder ma pièce de cinq francs, au lieu de la donner au pianiste, la balle se fut aplatie dessus, et j'eusse été sauvé par Louis-Philippe!...

Le lendemain, en aprenant que j'étais grièvement blessé, mon brave compatriote — dont je n'ai jamais su le nom — s'empressa de venir me restituer mes cent sous, mais il était trop tard!...

Je faillis mourir, et je dus subir (sans chloroforme), l'amputation de ma meilleure cuisse.

Puis l'on me réexpédia en France, pauvre colis détérioré... Moi qui espérais revenir au bercail avec des monceaux d'or; je fus encore bien heureux d'y revenir avec une jambe de bois: faute d'avoir eu, au moment opportun, un écu dans ma poche, c'est tout ce que j'ai pu rapporter d'Amérique!.. Depuis, j'ai tout de même réussi à faire fortune, mais c'est dans la littérature...

Bref, ladies et gentlemen, voilà comment les voyages déformèrent ma jeunesse, et de quelle étrange façon la Providence récompensa ma générosité: aussi, je suis devenu très rapiat à la suite de cette leçon, et s'il se trouve parmi vous un pianiste, même de talent, je ne lui conseille pas de chercher à me taper.

Robert FRANCHEVILLE.

Pêle-Mêle Causette

Il y a des novateurs qui s'imaginent que si l'on supprimait l'argent, on entrerait aussitôt dans une ère de bonheur universel.

L'argent n'est-il pas la cause de tous nos maux? N'est-ce pas lui qui surexcite les plus hideuses passions? qui entretient des appétits inassouvissables? qui est le facteur terrible de la discorde, de la haine et de la corruption? Lui disparu, et aussitôt la vertu submergée remonte à la surface pour régner dès lors sans conteste.

Cette manière simpliste de raisonner est toute spécieuse.

L'argent, pour peu qu'on se donne la peine d'approfondir son rôle social, n'apparaît pas aussi coupable qu'on veut bien le dire.

Par lui-même, il n'est rien. Son importance ne dépasserait pas celle de tout autre métal, s'il n'était pas chargé de servir d'étalon, c'est-à-dire de point de comparaison, pour l'évaluation des autres produits.

Notre avidité à posséder une pièce d'or provient de ce fait que la pièce d'or représente à nos yeux la possibilité d'acquérir un objet que nous désirons.

Mettons que cet objet soit un chapeau. Je suis heureux de gagner vingt francs, non pour m'en servir par usage direct, mais pour me procurer le chapeau dont j'ai besoin. Le louis d'or n'est qu'un intermédiaire entre l'objet convoité et moi.

En supprimant l'argent, supprimerez-vous mon désir de posséder le chapeau? Nullement. Vous ne supprimerez que l'intermédiaire.

Au lieu d'accomplir la transaction avec de l'or, je m'arrangerai d'une autre manière avec mon fournisseur. Je lui donnerai du riz, du sucre ou de la plume. Ce sera moins commode, peut-être, mais cela ne changera rien à la situation morale. Et ma vanité, si tant est que c'est la vanité qui me pousse à acheter un chapeau, trouvera le moyen de se satisfaire.

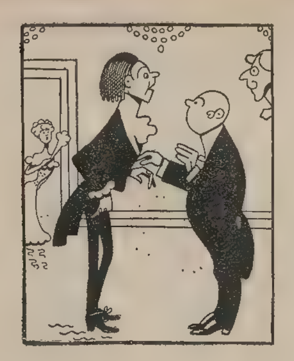
Que je traduise la valeur d'un objet quelconque, en me servant comme terme de comparaison de l'or, ou d'une denrée autre, en quoi cela modifie-t-il notre désir de posséder, notre goût pour le luxe, et, en général, nos passions?

Qu'un mètre carré de terrain coûte un franc, ou qu'il coûte deux kilos de pommes de terre ou dix bobines de fil, c'est tout comme. Mon intention en l'acquérant, et

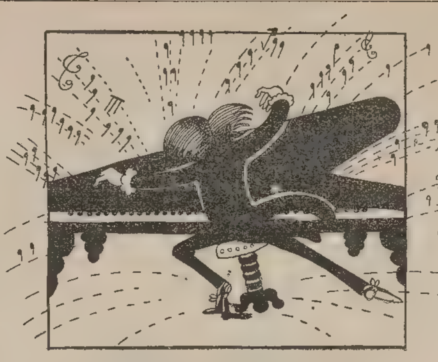


SOUVENT FEMME VARIE

LE PROFESSEUR. — Je ne sais plus comment te plaire, Aglaé..., il y a trois ans que tu voulais follement ce chapeau, et maintenant que je te l'apporte, tu ne le veux plus.



M. Loublieux. — Je viens de lire une pièce de Shakespeare, très intéressante... Ça s'appelle... Bon! voilà que je ne m'en souviens plus... que c'est donc bête... Ça s'appelle...



HEUREUSE CIRCONSTANCE

— Je vous demande pardon, monsieur, mais on m'appelle pour jouer une de mes sonates.

......



M. Loublieux. — J'ai trouvé... La pièce de Shakespeare s'appelle: *Beaucoup de bruit pour rien.*

l'intention du vendeur en s'en séparant, restent ce qu'elles étaient, que le marché s'opère de telle manière ou de telle autre.

L'argent n'est qu'un moyen d'échange, c'est un tableau servant à faciliter les calculs, comme une table de Pythagore ou une table de logarithmes. Sa disparition n'aurait aucune influence sur la moralité publique.

Il est vrai que certaines personnes confondent la suppression de l'argent avec celle du capital. Ce sont pourtant deux conceptions bien différentes, et qui n'ont entre elles aucun rapport.

Et la preuve c'est que l'on peut être très riche sans posséder pour cela de l'argent. La terre, les immeubles, les bijoux, toutes sortes de denrées, constituent d'importants capitaux.

Que disparaisse l'argent, et ces sources de richesse n'en continuent pas moins d'exister.

Je me réserve de revenir un jour sur l'intéressante question du capital. Je ne voulais aujourd'hui que contribuer à dissiper l'erreur répandue, qui attribue à l'argent monnayé tant de crimes dont il est innocent.

S'il suffisait de le bannir pour élever le niveau moral de l'humanité, le problème social serait vraiment d'une simplicité enfantine.

Il est, hélas! beaucoup plus compliqué.

Fred Isly.

TOUT EST RELATIF

Une personne très superstitieuse disait devant Poindinterro:

— C'est un présage heureux que d'être suivi de près par un chat noir.

— Demandez donc à une souris si elle est de cet avis? répliqua Poindinterro.

PENSÉE

Combien de personnes se mordent les doigts pour n'avoir pas su se mordre les lèvres.

M. P.



GALANTERIE ET INCONVÉNIENT DE PORTER DES PAPILLOTTES

Le Conducteur. — Faisons arrêter le tramway pour cette dame qui court, faut toujours être aimable avec les dames, que diable!

Habileté Professionnelle

Le grand Julot, rempart de la « Glacière », ayant déclaré après boire, *qu'il n'y avait pas un goncier plus costeau que lui à Pantruche.* Toto, roi de la « Maubert », outré de tant d'outrecuidance, répliqua vertement qu'il était toujours son homme pour prouver le contraire.

Des propos regrettables s'ensuivirent, tellement regrettables, que l'honneur de chacun de ces messieurs se vit gravement atteint, et qu'on gagna une rue déserte pour lui donner une réparation immédiate.

L'emplacement choisi, les alentours furent rapidement inspectés pour assurer la tranquillité du combat. Rien à craindre, les deux agents de service tournaient justement au coin de la rue voisine et ne devaient reparaître qu'après avoir accompli leur révolution autour de l'îlot de maisons confié à leur garde. Alors, les deux adversaires mis en place, quelqu'un dit: « Allez, messieurs », et ils allèrent l'un contre l'autre dans une ruée terrible.

Dédaigneux du couteau, joujou indigne d'eux, ils combattirent à armes courtoises, échangeant des coups de poing qui sonnaient comme des chocs de bélier.

La scène était superbe et épouvantable; la flamme du gaz qui l'éclairait en vacillait d'horreur. Quelques passants curieux s'arrêtèrent, malgré la peur, formant un cercle qui grossit peu à peu, craintivement.

Toto, roi de la « Maubert », portait au Rempart des attaques capables d'ébranler la porte Saint-Denis, mais le Rempart ne reculait pas et ripostait avec une vigueur pareille. Leurs chances étaient si bien égales, qu'ils combattirent longtemps sans qu'on pût prévoir l'issue de la rencontre. A la fin, pourtant, le grand Julot ayant réussi à placer dans l'estomac ennemi un chausson vengeur — une botte à lui — l'homme de la « Maube », chancela et parut perdu. Cette défaillance, cependant, ne dura qu'un instant; tout de suite remis d'aplomb, il fondit sur son rival, et les deux apaches, en corps à corps, s'unirent dans une étreinte puissante, indissoluble, si étroitement, qu'ils semblaient ne plus former qu'un seul être monstrueux, d'où sortaient des cris sauvages.

Alors, comme on s'attendait à les voir s'effondrer, aplatis mutuellement, comme des choses passées au laminoir, comme les spectateurs frémissaient, les jambes molles, aphones et immobiles d'horreur, un homme fendit la foule, s'approcha posément des combattants, en saisit un de chaque main, d'une emprise calme, mais irrésistible, et lentement les dissocia.

Séparés de toute la longueur de leurs bras,







LA GLACE CASSEE

En faisant le ménage, Eugénie, la bonne de M. Létourdi, fait tomber la glace dans laquelle celui ci a l'habitude de se regarder.

— Bah! se dit-elle, mon maître est si myope qu'il ne s'apercevra peut-être pas de ce léger accident. Après tout, il n'y a que le haut qui manque.

Au moment de sortir, M. Létourdi qui doit se rendre à un mariage, est tout étonné de voir qu'il a mis son chapeau mou à la place de son tuyau de poêle.







Il se débarrasse donc du chapeau qu'il a sur la tête et qui va rouler sur son lit. Puis il se met à la recherche de son chapeau de forme, qu'il retrouve bientôt, là où il l'a lancé.

En repassant devant la glace, il est tout étonné encore de se revoir avec son chapeau mou; il se débarrasse donc de son chapeau, qu'il retrouve bientôt là où il l'a lancé.

(Si cette histoire vous amuse, nous pouvons encore la recommencer encore pendant une heure).



Toujours est-il que, lorsqu'il s'aperçut de la cause de son étourderie, il était tard, et quand il arriva à la mairie, il ne trouva plus personne.

Toto et Julot se débattirent un instant furieusement et finirent par se calmer, domptés, impuissants; quand la poigne se desserra, ils s'enfuirent, rouges de honte.

Aussitôt, la foule, rapprochée, fit pleuvoir sur le courageux citoyen de chaudes félicitations. On s'étonnait qu'il eût aussi facilement séparé ces bêtes féroces. Mais lui, modeste, se déroba doucement, et pour expliquer que la chose n'avait rien que de très naturel, il dit simplement:

— Oh! moi, voyez-vous, j'ai l'habitude, je suis huissier à la Chambre des Députés.

Bernard GERVAISE.





CHANGEMENT DE MILIEU

Jean Briston se faisait agonir de sottises dans toutes ses places, car il avait les mains malheureuses. C'est par piles qu'il cassait les assiettes.

Un impressario exploita sa maladresse. Il le mit en scène sous le nom de « Casseur d'assiettes ».

Et maintenant plus il casse d'assiettes, plus il est applaudi.

POINT DE VUE

C'est en classe.

Le professeur de physique interroge le jeune Bob.

— Quand l'eau se transforme en glace, que se produit-il?

Et Bob qui est le fils d'un restaurateur, de répondre:

— Elle augmente de prix.



Le Ministre, dans un long discours, prouve à la Chambre, jusqu'où va son souci de l'économie. Il a remarqué, qu'en général, la correspondance de son Ministère ne nécessitait par lettre qu'une seule page de la double feuille. Il y a donc une feuille de gâchée. Dorénavant, le papier de son Ministère n'aura qu'une feuille.



ECONOMIE MINISTERIELLE

Cela produira une sérieuse économie. La Chambre applaudit. Un député, enthousiasmé, s'écrie que pour bien prouver au peuple combien on prend l'intérêt du Trésor public, il demande l'affichage du discours du Ministre, qui est voté à l'unanimité.



LE COMPTABLE DU MINISTÈRE. — Ce jourd'hui : Recettes : francs, 25.853, économie réalisée sur le papier par le ministre. Dépenses : francs, 79.843, frais d'affichage du discours dudit Mitre...

LA HAUTEUR DES VAGUES

Vous êtes-vous jamais demandé, au bord de la mer, quand la tempête souffle, quelle peut être la hauteur d'une vague? Il est évident que les éléments de comparaison sont un peu problématiques, puisque, précisément, quand la mer est démontée, son niveau varie incessamment, sans qu'on puisse saisir un étiage certain.

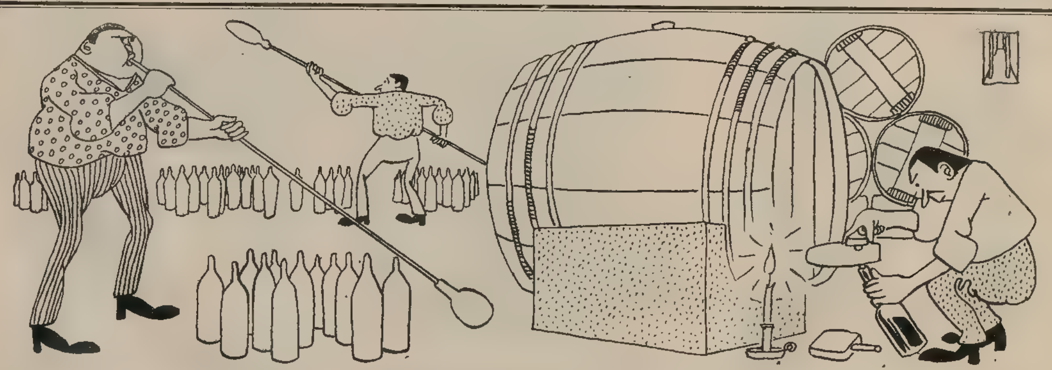
Les marins qu'il faut consulter comme les gens les plus compétents en la matière, disent couramment que par les gros temps, les vagues atteignent 20 à 25 mètres, c'est-à-dire dépassent sensiblement la hauteur d'une maison. Il y a là certainement une exagération.

Un savant américain qui a spécialement étudié la question et qui a toute compétence pour se prononcer, puisqu'il est directeur du bureau du service hydrographique des Etats-Unis, affirme que les vagues de l'Atlantique sont, en moyenne, d'une hauteur de dix mètres. Par les plus gros temps, ces vagues peuvent arriver à 13, à 14, à 15 mètres, mais jamais à 20 mètres, et encore moins à 25.

Par les fortes tempêtes, l'éclosion et la disparition d'une vague peuvent durer dix secondes, et parcourir un espace de deux cents mètres. Tous ces chiffres peuvent paraître trop peu exacts; mais il est certain que par un coup de vent notre imagination doit se forger que les vagues durent plus longtemps. Il est plus rationnel de s'en reporter aux expériences du savant américain, ou tout au moins, de lui laisser la responsabilité de ce qu'il affirme.

Les boucles d'oreilles

Pour qui ne connaît pas leurs origines, elles ne laissent pas que d'être curieuses. Les prisonniers de guerre, dans l'antiquité, étaient pendant quelques heures cloués par le lobe de l'oreille contre la porte de leur maître. En signe d'esclavage, pour garder la marque ainsi faite, on introduisait un morceau de bois dans la plaie. Quelques affranchis, par coquetterie, remplacèrent ensuite ce morceau de bois par un morceau d'or ou d'argent.



MELANCOLIES SUR LA BOUTEILLE

Un homme t'a donné le souffle, bouteille ma mie.

Un autre te donnera l'âme et l'esprit, et du choix de cet esprit dépendra toute ton existence.



Jeune encore, sera-ce dans le peuple qu'un beau jour tu videras ton cœur.



Ou iras-tu réveiller sournoisement la goutte endormie au fond d'un orteil riche.

Peut être seras-tu une consolatrice?



Mais ensuite, il se pourrait que tu fusses l'inconsciente collaboratrice de génies méconnus.



Et socialiste convaincue, ta fin sera-t-elle préjudiciable à la vie d'un bourgeois?



Ou individualiste acharnée, tes restes se dresseront-ils, menaçants, contre ceux qui voudraient porter atteinte au droit de propriété.

C'est alors que les grandes dames de l'époque, trouvant l'effet gracieux, se firent à leur tour, percer les oreilles, afin d'y introduire des anneaux d'or, des ornements enrichis de pierres précieuses. C'est ainsi qu'une marque d'esclavage devint, par la suite, un témoignage de richesse et de coquetterie.

LA CURE D'ALTITUDE

Des savants sont allés passer cinq jours au sommet de la Jungfrau. Ils ont constaté sur eux-mêmes l'action salutaire de l'altitude qui se traduisait d'abord par un appétit féroce; puis, cette action s'arrêtait tout à coup pour revenir à la normale. La vérité est que si nous ne pouvons pas vivre dans les grandes altitudes (car cela dépend de notre cœur), les stations de cure qui sont généralement à 2.000 mètres ont sur nous des effets bienfaisants incontestables.

Les médecins ont en effet constaté que le nombre de nos globules sanguins augmente au bout de quelques jours de séjour dans les montagnes; et que quand nous redescendons, ce nombre revient à la normale s'il était inférieur à la normale, resté le même que dans les altitudes, si avant de monter nous avions le nombre normal. C'est donc un bénéfice réel pour notre organisme.

Cette augmentation du nombre des globules existe non seulement pour l'homme, mais on a tenté l'expérience avec des rats, avec des cobayes. Evidemment, tout est relatif; ce qui est bon pour les rats et les cobayes n'est pas forcément bon pour nous. Mais dans le cas présent, ces observations scientifiques ne peuvent que corroborer les expériences réalisées sur l'homme et fortifier l'excellente opinion que l'on a sur les effets salutaires de la cure d'altitude.

Courrier Pêle-Mêle

Fourrures.

Monsieur le Directeur,

Me trouvant de passage à Bordeaux et lisant votre estimé journal pour me distraire (et il y réussit hebdomadairement), je vois l'article de M. Ch. Hérot sur les loutres de mer, et ne puis m'empêcher d'y apporter une légère, mais importante rectification.

Ce que nous nommons «loutre de Colombie», est en effet du lapin teint couleur loutre.

Quant à la «loutre d'Hudson», ce n'est ni du rat, ni du rat d'eau, comme le prétend votre honorable, mais peu documenté correspondant.

La «loutre d'Hudson» est faite avec un animal de la grosseur d'un jeune chat, qui vient d'Amérique et qui a la teinte du vison, on l'appelle pour cela «vison d'Amérique» ou «bisani».

Nous l'employons de diverses façons, naturel ou teint.

Naturel, il prend, comme je vous l'ai dit, le nom de vison d'Amérique. Teint, nous l'appelons «castor loutre» ou «loutre d'Hudson», suivant la préparation et l'éjarrage.

J'ajouterai, pour l'édification de vos lecteurs, que le rat (d'égout ou d'eau) est absolument inutilisable dans la fourrure.

Recevez, etc.

R. Manassewitsch.
fourreur.

Cheminée d'usine.

Monsieur le Directeur,

En lisant votre numéro du 9 décembre, un article a attiré mon attention. Il s'agit de la plus haute cheminée du monde qui, dites-vous, mesure 125 mètres de haut et se trouve en Belgique, alors qu'il existe en Saxe (Allemagne), à Halsbrücke, une cheminée mesurant 140 mètres.

Le poids de la cheminée est de 5.400.000 kilogs; l'épaisseur de la maçonnerie, en bas, est de 2 m. 5 mill., et le diamètre de la base égale, 5 mètres; celui du haut, 2 m. 5.

Pour construire cette géante, on a eu besoin de 1.079.200 briques ordinaires; de 2.698 mètres cubes de maçonnerie, plus 15.260 kilos de matériaux de fer et de cuivre.

Le coût de la construction a été de 130.000 marks ou 162.500 francs.

Recevez, etc.

Lommatzch.

Questions interpêlemêlistes

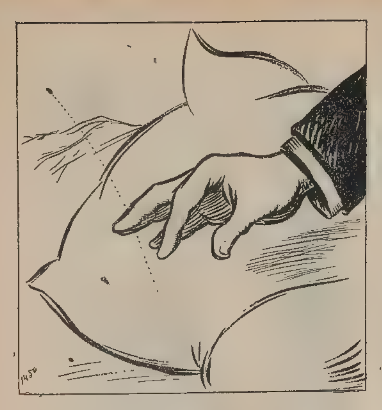
Quelle est l'origine du nom *carabin*, adopté pour désigner un étudiant en médecine?

Qu'est-ce qui différenciait la croix de la Légion d'honneur suivant les différents régimes, empire, monarchie, etc.

Dr Pellerin.

Quelle est la composition du mastic employé pour joindre les verres d'un aquarium?

Ableaux.



Un savant s'est occupé à faire des parallèles entre l'homme et les animaux. Son travail a donné lieu à des comparaisons très suggestives. Par exemple, pour la puce, il a calculé que si l'homme, étant donné sa taille, faisait un bond proportionnel à celui de cet insecte, il sauterait la distance de 565 mètres.



STATISTIQUE POUR MAGAZINE

Voyez-vous un couple sauter par-dessus la tour Eiffel et crier au passage à leur connaissance: «Eh! bien, voilà deux heures qu'on vous attend en bas!!! Piquez donc une tête!»



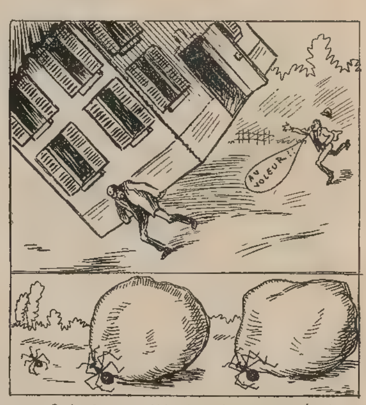
Et quelle utilité contre les risques de l'existence! Dans les incendies, les naufrages, par exemple, à 500 mètres du rivage, cela ne serait qu'une suite de bonds fantastiques jusqu'à la terre!



Autre exemple: La poulpe surprise, jette son noir et échappe ainsi à son ravisseur!...



Il serait cocasse de voir un individu rencontrant un de ses créanciers, s'esquiver au milieu d'une avalanche de noir!!



Qui n'a pas été étonné en regardant des fourmis, de les voir traîner, malgré leur infime taille, des fardeaux d'une grosseur fantastique. Un homme, dans les mêmes proportions, pourrait porter sa maison! Pauvres propriétaires, ils seraient toujours sur le qui-vive, craignant que des locataires insolvables lèvent le pied, emportant l'immeuble!!!



Chacun connaît la voracité des oiseaux; un pinson, par exemple, dévore en un mois, en moucherons, mouches, etc., etc., un volume qui atteint 180 fois sa grosseur, notre savant a calculé qu'un homme, vu son volume, par rapport au pinson...



... ingurgiterait, dans le même laps de temps, un défilé alimentaire de bestiaux, volailles, etc., etc., qui pourrait nourrir un régiment!!!



Le gai et minuscule grillon lance un cricri perçant que l'on entend dans le calme de la nuit, à la distance de 512 mètres. Si une basse chantante avait un pareil organe, la moindre note s'entendrait jusqu'à Marseille et pulvériserait la salle de spectacle!

« L'occasion fait le larron ».



Et Dieu sait que ce ne sont pas les occasions qui nous manquent. Nous sommes voleurs, c'est entendu, mais on se demande ce qu'attendrait pour le devenir, une personne qui, pendant des heures, piétinerait sur un tas de belles choses qui lui plaisent?



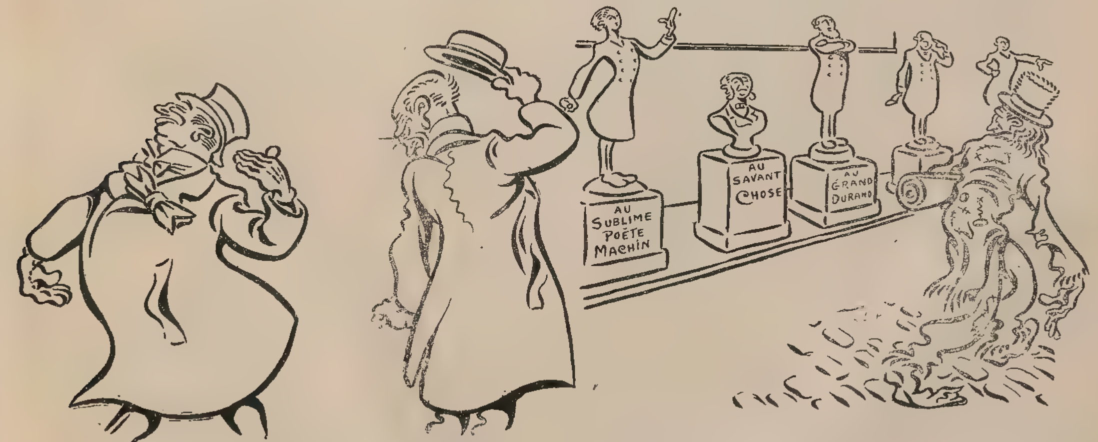
Et puis, point n'est besoin d'acheter des manuels du *Parfait citoyen,* pour savoir que, d'accord avec le gouvernement, nous devons aider de toutes nos forces, à l'amélioration de cette bonne vieille race chevaline.



Nous la tirons notre flemme, nous la tirons comme le plus vulgaire des sandows. Mais est-ce notre faute si nous vivons dans l'attente débilitante du petit million quotidien?



Nous sommes aussi un tas de vendus, parbleu! Mais il faut être juste, pourquoi la foule des députés, plus ou moins sortants, cherche-t-elle à rentrer dans notre estime à coup de pièces de cent sous?



Pour l'orgueil et pour l'envie, nous étions déjà un peu d'attaque, et voilà qu'on nous redonne encore de l'énergie plusieurs fois par an, au moyen d'un tas de petits rubans multicolores.

Et fatalement, nous volons avec entrain vers les carrières libérales; on a quelquefois tort, mais, qui est-ce qui nous a donné la faim du petit morceau de marbre?

LES FEMMES COCHERS



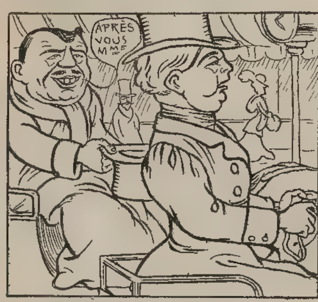
S'il est une innovation bien propre à bouleverser les habitudes parisiennes, c'est évidemment celle des femmes-cochers. Nous allons voir des silhouettes assurément plus élégantes et plus gracieuses sur les sièges de nos voitures.



Quant à l'intérieur desdites, on s'apercevra à quelques petits détails coquets, que la main d'une femme a passé par-là. Brise-bises, nœuds chiffonnés aux glaces, boîte à poudre remplaçant l'inévitable cendrier.



Nos chevaux ne seront plus peignés à la diable, un bandeau avec une bouffette sur le côté, semble tout indiqué. Quant aux coiffures, elles rivaliseront sûrement de grâce et d'élégance!



L'introduction des dames dans ce corps de métier va aussi modifier en bien le langage quelquefois un peu rude de nos cochers; la politesse et la bonne éducation vont régner dans nos carrefours!



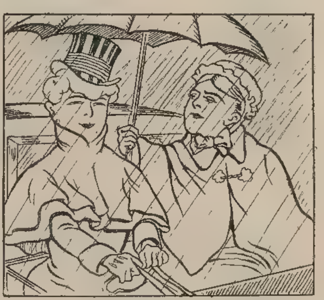
Aux lieux et place de la petite sonnerie qui ne marche jamais, les avantages capillaires de ces dames permettront, par un petit trou habilement placé...



... d'arrêter à l'instant et à la place qu'on désirera, au lieu de stopper six ou sept maisons plus loin.



Aux valets de pied rigides seront substituées sur les sièges des bonnes maisons, des valettes de chambre qui les remplaceront avantageusement.



Et comme les gens chics recherchent le bien-être de leurs serviteurs et munissent les valets de pied d'un vaste parapluie protecteur en cas d'intempéries...



... nous verrons une éclosion d'ombrelles froufroutantes pour préserver, pendant les journées ensoleillées, nos cochères et nos valettes des ardeurs de l'astre du jour.

DE NOS LECTEURS

Tricheries et tricheurs.

La tricherie au jeu remonte à la plus haute antiquité: le premier joueur qui voulut corriger le hasard en se servant de dés pipés, fut, sans contredit, le premier tricheur; les autres suivirent.

Innombrables sont aujourd'hui les modes de tricheries avec la complicité des cartes à jouer.

Citons en passant: le « biseautage » qui consiste, pour le grec, à couper les cartes en biseau, ce qui lui permet ensuite de les reconnaître au toucher; le « chapelet », moyen mnémonique pour retenir l'ordre d'un jeu de piquet: « Le roi dix-huit ne valait pas ses dames » (le roi, dix, huit, neuf, valet, as, sept, dame).

Le truc des cartes adhérentes est classique au baccarat. Le grec presse avec le pouce sur tout le jeu, et les basses cartes lui viennent dans la main, parce que, les autres étant plus chargées de coloris, présentent plus d'adhérence.

Amateurs de l'écarté, prenez garde au « comtois » qui, à l'aide de la mimique suivante, dévoile à votre adversaire le nombre et la qualité de vos atouts: S'il regarde son associé, cela signifie un roi; s'il regarde le jeu de l'adversaire, cela indique une dame; un coup d'œil sur l'enjeu veut dire un valet; le cœur est représenté par la bouche légèrement ouverte; le carreau par la bouche fermée; la lèvre supérieure ramenée sur l'inférieure signifie trèfle; la lèvre inférieure ramenée sur la supérieure veut dire pique.

Au bridge, le jeu à la mode, pour avoir tous les atouts et faire « chelem » ses adversaires, le grec, en ramassant les cartes, prend les treize cartes de la même couleur dans la main droite, fait glisser la dernière sur le paquet des trente-neuf autres, place cette carte avec les trois suivantes sur le paquet de la main droite, fait glisser la dernière de ce paquet dans celui de la main gauche, et





LE NEVEU IRREVERENCIEUX PUNI

— Comment, ma tante, vous vous amusez à jouer de la trompette?...

— Non, mon cher neveu ceci est mon cornet accoustique.

ainsi de suite, jusqu'à épuisement des treize atouts. Il procède ensuite à un faux mélange et à une fausse coupe, et le tour est joué, l'adversaire aussi.

Comme on le voit, c'est simple et... de mauvais goût.

Et le bonneteau? Qui n'a entendu parler du bonneteau? Cela se joue avec trois cartes seulement, deux sept et un as. Ces cartes mises successivement sous l'œil du gogo et brouillées ensuite par le bonneteur, il s'agit de mettre le doigt sur l'as. Naturellement, le joueur met toujours à côté!

Les Anglais ont un jeu à peu près analogue, le « thimble game ». Ce sont des dés à coudre dans lesquels les « gamblers » mettent une petite boule qu'ils escamotent à leur gré.

Mais laissons les trucs pour parler des tuqueurs. Chose curieuse, les jeux de hasard, très répandus chez les anciens, étaient interdits aux Spartiates qui, pourtant, avaient élevé le vol à la hauteur d'une institution.

Les empereurs Claude et Caligula, qui risquaient au jeu des sommes énormes, ne dédaignaient pas le secours des dés pipés.

Au seizième siècle, les cartes détrônèrent définitivement les dés. Alors, la passion du jeu ne connut plus de bornes, et Louis XIII dut faire clore 47 maisons de jeu où des cadets de petite noblesse détroussaient savamment leurs partenaires.

Le siècle de Louis XIV est, à n'en pas douter, le siècle où l'on a le plus joué et triché. Ni les seigneurs de la Cour de Versailles, ni le Roi-Soleil lui-même ne méprisaient les petits talents qui facilitent la veine; les *Mémoires*, de Grammont et de Saint-Siméon nous édifient grandement sur ce point.

C'est sous Louis XIV que fut condamné à vingt ans de galères, le grec Apoulos, qui avait escroqué près d'un million au jeu du roi.

Un soir de Noël, Mme de Montespan perdit 700.000 écus; elle les regagna, d'ailleurs, le même soir, grâce à une « prestigieuse dextérité des doigts », dit un chroniqueur de l'époque.

Aussi bien, l'escroquerie au jeu n'avait pas, en ce temps-là, le caractère honteux et dégradant que nos mœurs lui ont attribué avec raison.

Il est vrai que les seigneurs et les grandes dames trichaient, mais ils ne s'en cachaient pas; au contraire, ils en tiraient vanité.

Sous le Directoire, les grecs se donnaient rendez-vous au Palais-Royal où, un peu plus tard, le fameux Blücher perdit, en une nuit, un million et demi.

Et, puisqu'il est question du Palais-Royal, citons, à propos du plus célèbre de nos anciens tripots, ce quatrain, œuvre d'un poète heureux doublé d'un joueur malheureux:

> Il est trois portes à cet antre:
> L'espoir, l'infamie et la mort,
> C'est par la première qu'on entre,
> C'est par les deux autres qu'on sort.

La Brie.

Les accidents du travail.

On a prouvé par des statistiques irréfutables, que les jours où les accidents de chemins de fer sont les plus nombreux, sont les jours de fêtes, les veilles de fêtes et les lendemains de fêtes.

Il n'en est pas de même des accidents du travail. Les accidents du travail suivent une progression qui est déterminée par le degré de fatigue des ouvriers. Ainsi, ces accidents sont beaucoup plus nombreux à la fin de la semaine qu'au commencement. Mais cette progression augmente encore dans les semaines où se trouve intercalé un jour de fête entre les jours de travail; ce qui tendrait à prouver que la fatigue est certes une cause d'accident, mais que les surexcitations des jours de fêtes sont pour les ouvriers des chemins de fer comme pour les ouvriers des autres corps d'états, des causes déterminantes de négligence et par conséquent d'accidents.

On trouve, chose curieuse, la même progression, quand on compare le nombre des accidents avec l'heure à laquelle se produisent les catastrophes. Plus on avance dans la journée, plus les accidents sont fréquents. Autrement dit, l'inattention et la fatigue amènent une recrudescence de catastrophes.

De même, l'après-midi est plus fertile en accidents, parce que l'heure de repas et de repos amènent un relâchement dans la force de tension que doit avoir l'ouvrier occupé à une besogne dangereuse.

Tout ceci est très curieux au point de vue statistique. On ne peut pourtant pas empêcher les travailleurs de prendre du repos et de manger entre les heures de travail. Peut-être faudrait-il scinder les repos et éviter les trop grandes fatigues.

L. S.

L'exportation des fraises en Angleterre.

Quelques agriculteurs français se sont mis récemment d'accord avec quelques commmissionnaires en primeurs de Londres. Il s'était agi de tenter une expérience.

Généralement, les fraises et même les cerises qu'on expédie en Angleterre, arrivent en assez mauvais état. Ils présentent des commencements de moisissure ou de pourriture. Les négociants peu scrupuleux, tournent ces fraises ou ces cerises du côté non attaqué, les disposant artistement dans les paniers, et l'acheteur, rentré chez lui, s'aperçoit qu'il est volé.

On a voulu récemment agir avec plus de loyauté. Des fraises ont été expédiées du Midi en wagon plombé. Elles avaient été cueillies avant d'être tout à fait mûres. Le wagon était muni d'un appareil qui maintenait la température indiquée par l'expéditeur. A l'arrivée à Londres, les fruits étaient merveilleusement conservés et ont pu être vendus un bon tiers plus cher que le taux qu'ils atteignaient avec l'ancien système d'expédition.

Il y a là une indication précieuse pour nos grands agriculteurs. Quelle place les importateurs de fruits du Midi ou de l'Algérie pourraient prendre. Quel argent ils gagneraient s'ils voulaient bien non seulement cultiver de beaux fruits, mais s'occuper de leur expédition! Avec des moyens de transport sérieusement étudiés, il n'arriverait à l'étranger que des produits de tout premier ordre; et le marché français récolterait tout le bénéfice de ces perfectionnements.

L. S.



PLAT DE RESISTANCE

— Les Durand viennent dîner samedi. J'ai bien envie d'en profiter pour faire rôtir une grosse dinde.

— Je vous reconnais bien là, belle-maman, vous vous mettriez au feu pour faire plaisir aux Durand.



— Mais, m'sieur l'huissier, qu'est-ce que vous faites?
— Vous voyez, mon ami, je saisis cette occasion par les cheveux.

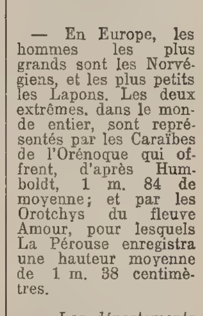


— Dis-donc, t'a pas l'air d'avoir faim, passe-nous le fromage.



MM. Clowns font leur absinthe.

Pêle-Mêle Connaissances



— En Europe, les hommes les plus grands sont les Norvégiens, et les plus petits les Lapons. Les deux extrêmes, dans le monde entier, sont représentés par les Caraïbes de l'Orénoque qui offrent, d'après Humboldt, 1 m. 84 de moyenne; et par les Orotchys du fleuve Amour, pour lesquels La Pérouse enregistra une hauteur moyenne de 1 m. 38 centimètres.

— Les départements français producteurs de vins sont au nombre de 77. Les pièces officielles de la régie prouvent que dans l'exercice 1903-1904, 71 de ces départements ne sont point parvenus à écouler la totalité de la récolte. Les six autres départements ont, au contraire, expédié sur le marché, *plus que leur production.*

— Le mot italien *gazetta* est le nom de la pièce de monnaie dont on payait à Venise une des premières publications périodiques. On connaît la singulière faveur qu'il eut en France, où le premier journal politique que lurent nos aïeux, en 1631, s'appela la *Gazette de France.*

— La carte d'Etat-Major au 80.000e, a coûté 12 millions et plus de quarante années de travail.

A. S.

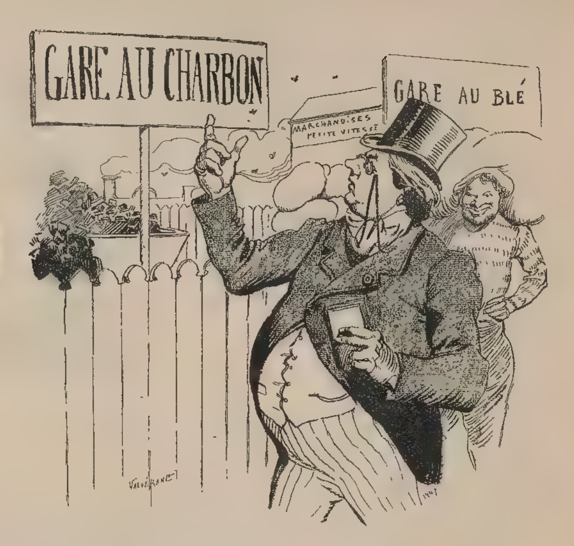


LE JEUNE AUTEUR. — Et on dit qu'en France on a de la peine à faire passer les pièces étrangères.



HEREDITE

— J'ai su la petite perte que votre fils a faite au cercle. Il est toujours joueur et toujours incorrigible?
— Il n'y a rien à faire, il subit les lois de l'atavisme. Défunt son père était fabricant de cartes à jouer.



LE SAVANT BACTÉRIOLOGISTE *(distrait)*. — Enfin! les municipalités se décident à prévenir les habitants de se garer des mouches propagatrices des mauvais germes, telles que les mouches charbonneuses!

Ordres français

En réponse à la demande faite ici, concernant les décorations civiles en France, voici l'intéressant tableau que nous adresse , Leduc (du Mans), tableau dressé par lui, au prix de laborieuses et longues recherches, et qui donnera à nos lecteurs, sur ce sujet, tous s renseignements désirables.

DÉCORATIONS CIVILES FRANÇAISES

20 Décorations françaises ne se portant plus — 30 Décorations civiles existantes — 8 Civiles et militaires — 13 Militaires
71 Décorations ayant été instituées en France depuis 1099.

Décorations	Désignation de la décoration	Quantité de classe et genre	Couleur de ruban	Date de l'institution	Ministère
Médaille	Sauvetage civil	5 classes, or, 1re et 2e cl., arg. 1re, 2e cl., bronze	tricolore	vers 1815	Intérieur
»	» marine Etat	» » » » » »	»	en 1820	Marine
»	» » marchande	» » » » » »	»	en 1902	»
»	» des colonies	» » » » » »	»	en »	Colonies
»	» Nouvelle - Calédonie	» » » » » »	»	en »	»
»	des Instituteurs	3 classes diplôme, bronze et argent	violet avec raies orange	15 juin 1818	Instruction pub.
»	des Blessés de 1848	1 classe, argent	rouge, liseré tricolore	1848	»
»	des Secours mutuels	4 » or, vermeil, argent, bronze	noir, raies bleu aux côtés	26 mars 1852	Intérieur
Insigne	du Comité central	Triangle argent émaillé	rouge, raie noire milieu	25 mars 1871	Commerce
Medaille	des Postes et télégraphes	2 classes, argent, bronze	tricolore à vingt raies égales	22 mars 1882	Postes et télégr.
»	Forestière	1 » argent	vert et raies jaunes	15 mai 1883	Agriculture
Ordre	du Mérite agricole	3 » chevalier, officier, commandeur	vert, raie rouge côté	chev. 7 juillet 1883 officier 18 juin 1887	»
Medaille	des Epidémies	4 » or, vermeil, argent, bronze	tricolore	31 mars 1885	Int. et Guerre.
»	du travail. *Commerce*	4 » » » » »	tricolore horizontal	16 juillet 1886	Commerce
»	» *Guerre*	4 » » » » »	» »	1888	Guerre
»	» *Agriculture*	4 » » » » »	» »	1891	Agriculture
»	» *Marine marchande*	4 » » » » »	» »	1890	Marine
»	» *Marine nationale*	4 » » » » »	» »	1901	Marine
»	des Douanes	1 » argent	vert, rayé rouge	14 juin 1894	Finances
»	Pénitentiaire	1 » »	vert foncé avec chevrons rouges	6 juillet 1896	Intérieur
»	des Contributions indirectes	1 » »	vert clair rayé blanc	29 décembre 1897	Finances
»	de la Voirie	1 » »	tricolore, petite bande	26 mars 1898	Travaux publics
»	»	1 » »	» »	22 juin 1900	Intérieur
»	Pénitentiaire coloniale	5 » or, 1re et 2e cl., arg. 1re, 2e cl. bronze	bleu, liseré tricolore	27 octobre 1898	Colonies
»	des Ouvriers de l'Exposition	1 » argent	tricolore en biais	9 juin 1899	Intérieur
»	des Sapeurs-pompiers	1 » »	jaune, rayé tricolore	16 février 1900	Intérieur
»	des Ouvriers des Halles	1 » »	tricolore, petite bande	22 juin 1900	Intérieur
»	des Agents de police	1 » »	» »	3 avril 1903	Intérieur
»	des Employés d'octroi	1 » »	jaune cour. murale b. (liseré tric.)	16 novembre 1903	Intérieur
»	de l'Assistance publique	3 » or, argent, bronze	jaune et blanc rayé	31 décembre 1903	Intérieur
		Décorations civiles et militaires			
Ordre	de la Légion d'honneur	5 classes, chevalier, officier, commandeur grand-croix, grand officier	rouge	1802	tous les ministères
Distinction	Palmes académique.	2 classes, offic. d'academ. off. instruct. publique	violet	1808	»
Croix	de Genève	1 » bronze	blanc avec croix rouge	pour la guerre de 1870	»
Ordre	de l'Etoile d'Anjouan	5 » comme la Légion d'honneur	bleu pâle avec filet orange	1860	»
»	du Dragon d'Annam	» » » »	vert, raie orange	1884	»
»	du Cambodge	» » » »	blanc, raie jaune	1864	»
»	de l'Etoile Noire Porto-Novo	» » » »	bleu clair	1883	»
	Nichan-El-Anouard	» » » »	trois raies bleu et blanc	1883	
		Décorations militaires			
Médaille	Militaire	Médaille du Mexique — médaille	coloniale	Médailles anglaises considérées comme françaises	
»	Sainte-Hélène	» du Tonkin — »	de Chine		
»	d'Italie	» de Madagascar — 2e »	Madagascar 1895	Médaille de Crimée	
»	Chine	» du Dahomey		» de la Baltique	



JEUNE ACTRICE. — M'sieur le régisseur, y manque un costume. Il y a sur la brochure que je rentre en tapinois, où est mon costume pour ce rôle-là ?



— Ce pe̤tit enfant qui pleure en regardant un oiseau, quelle nature poétique !...

— Oui, madame !... et puis, j'ai oublié mon lance-pierres !

PETITE CORRESPONDANCE

M. G. Perremond. — C'est une découverte qui, comme beaucoup, n'est pas encore entrée dans la pratique.

M. Gustave (Marseille). — Le bureau militaire de votre mairie vous éclairera entièrement à cet égard.

M. Latude Maille. — Tout simplement : Sous-secrétariat des Postes et Télégraphes, Paris

A. de H. — Cela n'est peut-être pas aussi exagéré que vous pensez, ces prix sont excessivement elevés.

M. J. Ostermann. — Nous pensons que n'importe quel charcutier sera capable de vous renseigner parfaitement.

M. Leroy. — C'était le 1er mai 1878, un jeudi.

M. G. Mion. — Nous n'avons pu nous procurer ce renseignement.

M. Elisée Jalley. — C'est à tort que l'on a cité notre nom, il y avait confusion avec un autre.

F. B. — Drôle, mais trop connu.

R. — Nous regrettons, mais la « Petite Correspondance » ne peut servir qu'entre le journal et ses lecteurs, et non à des informations particulières. Donnez votre adresse pour les 2 francs.

CHEMIN DE FER PARIS-LYON-MÉDITERRANÉE

Enregistrement de bagages
par les bureaux-succursales de la Compagnie.

Les voyageurs, munis de leurs billets de parcours, peuvent faire enregistrer leurs bagages dans les bureaux-succursales de la Compagnie : 88, rue Saint-Lazare, 6, rue Sainte-Anne, et 45, rue de Rennes, qui se chargent de leur transport à la gare de Paris, moyennant la perception de : 0 fr. 25 pour un colis, 0 fr. 40 pour deux colis, et 0 fr. 10 pour chaque colis en sus.

Les bagages doivent être remis dans ces bureaux une demi-heure avant l'heure fixée pour leur transport du bureau-succursale à la gare. Cette heure est indiquée, pour les divers trains du matin et du soir, par des affiches apposées dans chacun de ces bureaux.

Les bureaux-succursales sont ouverts de 8 heures du matin à 8 heures du soir, sauf les dimanches et jours de fête, où ils sont fermés à partir de midi.

L'ALMANACH-SURPRISE DE " LA FAMILLE "

Au moment où nous écrivons, **le Piano de 1.260 francs**, et nombre des principales grosses surprises de l'*Almanach de la Famille* ne sont pas encore gagnés. Par conséquent !

Que toutes les personnes qui ne le trouveraient pas chez leurs libraires, ou qui préféreraient le recevoir directement de l'administration, aient soin d'envoyer sans retard à la *Famille*, 7, rue Cadet, leur demande, accompagnée de la somme de 0 fr. 75 en mandat ou timbres.

AVIS

La Compagnie des Chemins de fer de l'Ouest [a] l'honneur de porter à la connaissance du public qu'à partir du 1er avril, le train de nuit du service de Paris à Londres, viâ Dieppe et Newhaven, partira de Paris-Saint-Lazare à 9 h. 20 du soir au lieu de 9 h. 30, et de Rouen R.D. à 11 h. 25, au lieu de 11 h. 3[.] du soir.

13e ANNÉE — N° 4. 10 Centimes 27 JANVIER 1907.

Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

FRANCE : UN AN 6 fr. SIX MOIS : 3 fr. 50
ÉTRANGER : UN AN 9 fr. SIX MOIS : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

UNE BONNE VALEUR, par Georges OMRY.







— Monsieur, je voudrais quelques obligations de vos Mines de Gogo.
— Mais, Monsieur, l'émission est épuisée. Je vais demander au directeur, si par hasard, il n'en a pas quelques-unes de disponibles.

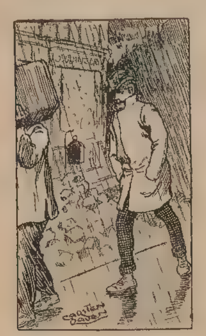
— Eh bien ! vous avez de la chance ! Il en reste encore !...

La collaboration au **Pêle-Mêle** *est rétribuée Pour recevoir franco le libellé des conditions, envoyer 0 fr. 15 en timbres-postes.*

Le Roman d'un poète

15 janvier.

Me voici arrivé à Paris. Fâcheuse impression. *Il était tard et il pleuvait.* La Ville lumière m'a paru triste et noire. A travers ses rues bouleversées par des travaux, un commissionnaire portant ma légère malle, m'a conduit impasse Monsieur-le Prince, où j'ai trouvé, pour un prix modique, une petite chambre sous les toits, au sixième. Dès demain, je me mettrais en quête d'un éditeur pour mon volume de poésie. Espérons que son charmant accueil dissipera le sombre pressentiment qui m'oppresse.



Il était tard et il pleuvait

La jeunesse se laisse trop facilement abattre. Il est vrai que son enthousiasme se relève aussi vite qu'il a fléchi.

. . . .

16 janvier.

Vu Hachette et Plon. Ces messieurs n'étaient pas là. Je repasserai. A prix égal, je choisirai le premier. Toutefois, si Plon me fait une offre fort supérieure, je lui donnerai la préférence. Le temps était beau. Paris m'a paru moins maussade. En rentrant chez moi, j'ai croisé une jolie fille, blonde, l'air candide et doux, fort jolie. J'ai pensé à Murger.

. . . .

20 janvier.

Je n'ai pu m'entendre avec Hachette, non plus qu'avec Plon. Le genre poésie n'est pas dans leur note. Ce sont, en effet, ainsi qu'ils le reconnaissent, des marchands de livres, plutôt que des éditeurs d'art.

Revu la jolie blonde. C'est ma voisine. En entrant dans sa chambre, elle m'a souri. Ce sourire était divin.

. . . .

31 janvier.

Ai suspendu mes démarches. Le mois de janvier n'est pas propice aux affaires d'édition. C'est l'époque des étrennes et des théâtres. La semaine prochaine, je verrai quelques maisons. Mes ressources sont maigres et s'épuisent, il va falloir les renouveler. Néanmoins, je n'ai pas perdu mon temps. Ai écrit dix-huit sonnets dédiés à ma charmante voisine. Ils paraîtront dans mon deuxième recueil... Elle en aura la dédicace.



.. « *La poésie ne se vend plus.* »

. . . .

8 février.

Rentré harassé et navré. Ai promené partout mon manuscrit. Partout la même réponse: « *La poésie ne se vend plus.* » L'art serait-il mort en France? C'est à désespérer de tout, alors! Je ne trouve de consolation qu'en mon amour. Car je l'aime, Elle. C'est une fleuriste, très sage, très honnête, m'a dit la concierge. L'autre jour, en la croisant, elle a laissé tomber son mouchoir. Je le lui ai rendu. *Elle m'a remercié d'un gracieux signe de tête.* Malheureusement, l'occasion ne s'est pas représentée de lui adresser la parole. J'aurais du être plus entreprenant.

Elle me remercia d'un gracieux signe de tête.

. . . .

10 février.

Ai composé dix-sept nouveaux sonnets... Si j'osais les lui glisser sous sa porte!

. . . .

15 février.

Victoire! Ai trouvé un éditeur. Il va lire mon manuscrit. Rendez-vous dans huit jours avec lui pour traiter... Enfin!... Il a parlé de trois mille francs.

Son nom est Hélène. Le doux nom! entendu la concierge l'appeler : « Mlle Hélène, une lettre pour vous! » Une lettre de sa vieille mère, sans doute. Elle est remontée en fredonnant une chanson. Quelle voix suave!

. . . .

24 février.

Enfer et damnation!... Paris, ville impure, ville vendue!... Tombeau de la vertu, de l'espérance, des illusions... sois maudite! Mais prenons les choses dans l'ordre.

D'abord mon éditeur... Mon éditeur est une canaille. Je l'ai revu. Il avait bien, en effet, parlé de 3.000 francs... mais 3.000 francs que je devrais, moi, lui verser, pour éditer mon manuscrit! Quel bandit!

Et elle?

Ah! Dieu, c'est plus épouvantable encore! Pauvre doux, niais et grand enfant que je suis! Moi qui croyais encore à la vertu, à la candeur, à la modestie des femmes dans Paris!!! Moi qui, hier encore, la croyant libre, célébrais dans un nouveau sonnet, sa voix suave!

Sa voix! Je l'ai entendu tout à l'heure à travers la cloison... Une voix rauque, éraillée... ignoble!

Elle n'était pas seule. Son mari était avec elle... Son mari! Un de ces vauriens de bas étage, comme il en pullule dans Paris, sans doute.

En voulant arranger le tuyau de mon poêle, je l'avais fait tomber. *Par l'ouverture* ainsi produite dans la cloison qu'il traversait, *tous les bruits de sa chambre m'arrivaient* distinctement et je me le représentais l'ignoble individu, vautré après quelque orgie dans une prostration muette, encourant ses reproches, sans forces pour lui répondre. Quant à elle, la colère étranglait par moments la voix dans sa gorge.

... Par l'ouverture... tous les bruits m'arrivaient.

C'est tout frémissant de dégoût que je transcris fidèlement:

Elle. — Galvaudeux!... Coureur!... C'est à cette heure que tu rentres?... Où es-tu allé rôder encore?

. . . .

Elle. — Oui... tu es frais! Tu as la mine d'un joli coco avec cette balafre sur le nez!... Tu t'es encore battu cette nuit?

. . . .

Elle. — Oh! tu peux faire l'endormi!.. Naturellement, tu es vanné maintenant, monsieur ne pense qu'à dormir... Fainéant!

. . . .

Elle. — Dormir... se faire gaver, c'est tout ce que ça sait faire... Heureux encore quand il ne vous dévalise pas! Que je t'y reprenne à fureter dans mon armoire!

. . . .

Elle. — Oui, oui... tu peux faire tes yeux en coulisse, monsieur le voleur, monsieur le monte-en-l'air... tu ne m'attendras pas.

. . . .

Elle. — Oh!... sale bête, va!

Ici un bruit d'assiettes cassées... un tohu bohu abominable... sans doute, les deux... complices se jetaient la vaisselle à la tête. C'est ainsi que se terminent d'ordinaire les querelles dans ce joli monde.



... C'est le bonheur.

25 février.

O! béatitude!... O! Providence!... Hélène est la plus pure et la plus adorable des femmes! Tout est expliqué. Sa voix est redevenue suave, elle n'est plus enrhumée. *La scène affreuse d'avant-hier s'est passée entre elle et son chien* qui avait disparu la veille après avoir volé un restant de poulet enfermé dans l'armoire...

Quant à mon éditeur, c'est un brave homme. Il m'a prouvé clair comme le jour, que mes vers ne valaient pas la bougie brûlée à les écrire et m'a offert une place dans ses bureaux. Je gagnerai cent francs par mois à faire les courses. J'aurai des souliers neufs, je paierai mon coiffeur et dans trois mois, j'épouserai Hélène... C'est le bonheur.

Etienne Jolicler.

EXPLOIT DE BÉTANTOUT

Bétantou, le célèbre crétin, était alors chasseur dans un hôtel.

Voici un des nombreux hauts faits qui lui firent perdre sa place:

Un voyageur descendait en hâte du troisième étage où il était logé, car il se trouvait en retard pour le train qu'il avait à prendre.

Avisant Bétantou, il lui dit: « Montez vite à la chambre 28, voir si je n'ai pas laissé mon parapluie dans un coin. Surtout, faites vite, car je manquerais mon train.

Bétantou se précipita dans l'escalier et courut jusqu'à la chambre en question.

Bientôt le voyageur le vit revenir.

— Eh! bien, fit-il, l'avez-vous trouvé?

— Oui, monsieur, répondit Bétantou. Il est dans le coin près de la fenêtre.

SURENCHÈRE

Un Américain racontait à Poindinterro les merveilles de la ville de New-York, la ville aux maisons à 22 étages et même plus — appelées *gratte-ciel* — Poindinterro écoutait sans mot dire, puis, tout à coup, il demanda au transatlantique:

— Et avez-vous jamais vu Paris?

Sur la réponse négative de celui-ci, Poindinterro lui dit:

— Alors, il faut y aller, monsieur, rien que pour voir le nouvel hôtel que l'on a construit rue de la République.

— Ah! Et qu'offre-t-il de particulier, cet hôtel?

— Il offre ceci de particulier, c'est qu'on a dû monter les deux derniers étages sur charnières.

— Sur charnières, et pourquoi faire? demande l'Américain étonné.

— Pour pouvoir les rabattre et permettre à la lune de passer, répliqua Poindinterro.



AU MINISTÈRE

LE MINISTRE. — Est-ce pour braver mes ordonnances qu'ils viennent *travailler* le dimanche ?

Pêle-Mêle Causette

Quoique journal humoristique, le *Pêle-Mêle* compte parmi ses lecteurs beaucoup de penseurs qui se plaisent à l'examen des questions d'intérêt général.

Voici un cas de conscience qu'impartialement je leur soumets. Il dépasse de beaucoup les petits, et même les grands problèmes sociaux qu'on discute d'habitude.

Il renferme une question vitale pour toute la race blanche.

Le monde est divisé aujourd'hui en deux grandes races distinctes : la race blanche et la race jaune. Cette dernière est beaucoup plus nombreuse que la première.

Déjà à l'étroit dans ses frontières, elle s'épand au dehors, et a commencé à se déverser abondamment sur le pays le plus voisin et le plus neuf, les Etats-Unis.

D'autre part, la race blanche a besoin, elle aussi, d'expansion.

Tant que la race jaune restait attachée à ses mœurs pacifiques d'autrefois, rien ne menaçait la tranquillité du monde. Mais nous avons vu par la guerre russo-japonaise à quel degré de force est parvenue déjà une fraction du peuple jaune. La Chine, galvanisée par cet exemple, est en train de se transformer également :

L'Indo-Chine, l'Annam, et tout ce qui est apparenté au sang chinois, suit avec avidité la marche de l'évolution pour se solidariser contre les blancs.

Dans un nombre d'années relativement peu élevé, il se produira donc fatalement une poussée formidable, qui balayera d'abord tous les blancs d'Extrême-Orient, et qui se ruera sur l'Europe et les Etats-Unis.

Les blancs se défendront, c'est entendu, mais qu'auront-ils à opposer à des centaines de millions de guerriers pareils à ceux que les Japonais nous ont révélés?

Les sauterelles, pour traverser une rivière, sacrifient des millions de leurs congénères, qui se noient et forment un pont à la masse qui les suit.

Ainsi les jaunes suivront leur route implacablement, et malgré la valeur et la qualité des troupes européennes.

Cette prédiction n'est pas une fantaisie de pessimiste.

De nombreux diplomates et beaucoup d'hommes d'Etat l'ont examinée, non sans angoisse.

Mais les races blanches n'ont pu s'en préoccuper, absorbées qu'elles sont par leurs mesquines et stupides rivalités.

N'a-t-on pas vu des nations se réjouir des victoires du Japon, qui se rendent compte aujourd'hui du danger que ces victoires leur font courir?

Aujourd'hui, la race blanche serait encore assez forte pour arrêter l'essor de ses futurs envahisseurs.

Elle pourrait s'emparer de la Chine, la morceler, se la partager, y introduire l'élément européen.

Cela nécessiterait une vaste expédition, une guerre.

Or, une guerre est un acte coupable. La dépossession d'un peuple par un autre peuple est contraire à toute idée de justice.

D'autre part, cet acte, injuste en soi, peut-il être considéré comme un préventif de malheurs certains? Est-il assimilable, au fait légitimé, de détruire un animal féroce avant qu'il ait eu le temps d'arriver jusqu'à vous?

Le cas de conscience est là.

Honnêtement, un homme peut il préconiser une campagne européo-américaine, destinée à rompre l'essor jaune et à s'emparer de la Chine, ou doit-il conseiller l'inaction et l'attente d'événements terribles et certains dans son esprit ?

Je soumets cette grave question à mes lecteurs.

Puissè-t-elle dépasser le cadre de ce journal, et se poser partout où l'on se préoccupe de la prospérité et de l'avenir des nations !

FRED ISLY.

Le Voyageur roulé

— Quand j'étais encore novice dans les affaires, disait M. Madapolam, de la maison Madapolam, Tussor et Cie, je voyageais pour le compte de la maison Calicot, en Hollande. Etant jeune, je me croyais très malin et me complaisais à étaler mon savoir devant les bonnes gens des petites localités que j'allais visiter.

Par une chaude journée d'été, je m'étais arrêté dans une auberge de campagne et me mis à étaler mon bagout devant quelques villageois hollandais attablés dans la salle commune.

Après quelque temps de conversation, un vieux paysan proposa comme passe-temps, que chaque personne présente plaçât sur la table devant elle, une soucoupe contenant du sucre en poudre, et que le premier sur la soucoupe duquel une mouche viendrait à se poser, paierait une tournée générale.

J'acceptai l'offre avec plaisir, mais éprouvai quelque déception en voyant une mouche venir se placer presque immédiatement dans ma soucoupe. Je pris mon parti en brave, payai ma tournée et me rassis pour recommencer la petite expérience, espérant que cette fois, une mouche jetterait son dévolu sur le contenu d'une soucoupe autre que celle placée devant moi.

Qu'on juge de ma stupéfaction en voyant, non pas une, mais deux mouches se précipiter dans ma soucoupe et se régaler de son contenu, dédaigneuses de l'appât offert par mes concurrents.

Ce fut au milieu d'un concert de rires étouffés et de pouffements mal contenus, que je m'avançai vers le comptoir pour régler le montant de ma deuxième tournée, après quoi je m'empressai de m'esquiver.

Ce ne fut que longtemps après que je découvris la supercherie mise en œuvre par ces astucieux Néerlandais pour me *refaire*. Ils s'étaient tout bonnement concertés avec l'aubergiste, lequel avait eu soin de ne mettre de sucre en poudre que dans ma seule soucoupe, tandis que les autres contenaient toutes du sel!

RASSURÉ

Un voyageur affamé s'était arrêté à une auberge de campagne et se disposait à faire honneur à une bonne soupe fumante, lorsqu'il aperçut dans son assiette un cafard. Dégoûté, il en fit la remarque à l'aubergiste.

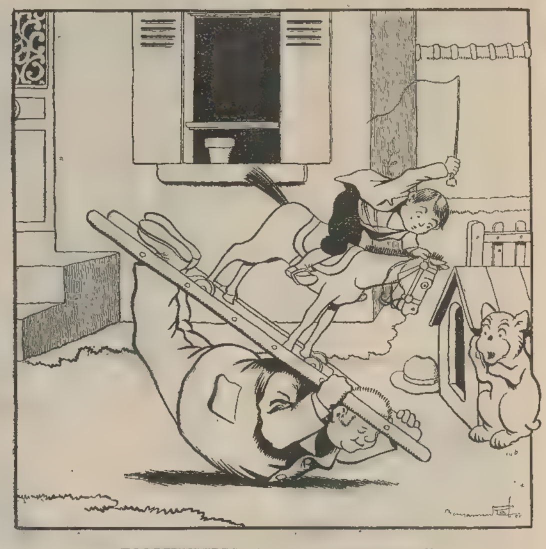
— Regardez comme il se débat! lui dit il.

— Hé! pardine, je l'voyons ben qu'y s'débat, observa le bon rural, mais ça ne lui servira à rin; il y est, il y restera! Tant pis pour lui, fallait point qu'y aille! ajouta-t-il philosophiquement.



A PROPOS DU RACHAT DE L'OUEST

— Mais nous allons manquer notre train!! Donnez-nous donc nos billets, vous êtes là à ne rien faire.
— Oh! mais... vous oubliez sans doute que maintenant vous parlez à un *fonctionnaire!*



L'AMUSEMENT DES ENFANTS

Le bon oncle ou le cheval bascule.

Courrier Pêle-Mêle

Ligue de pianistes.

Monsieur le Directeur,

M. Reyer triomphe, l'impôt sur les pianos est sur le point d'être accepté, et voilà dix francs de plus à verser au percepteur pour tous ceux qui, en usant ou n'en usant pas, ont chez eux un de ces meubles. Hélas! j'en ai un, c'est vous dire si cette nouvelle budgétaire m'a charmé. J'ai fait aussitôt la remarque suivante: l'impôt sur les pianos va rapporter à peu près 5 millions; or, c'est cette même somme que coûtera aux contribuables la petite gratification supplémentaire et annuelle que se sont octroyée nos législateurs.

On peut dire en conséquence, que ce sont les pianos qui paieront à chacun de nos députés et sénateurs, les 6.000 francs de supplément dont ils vont jouir. Chacun d'eux, logiquement, a droit à 6.000 francs de piano par an. Si les reyeristes voient dans les dix francs imposés, une compensation aux tortures que peuvent subir leurs oreilles du fait des pianos, il est indubitable qu'ils n'en profiteront, eux, en quoi que ce soit, mais ce sont les députés qui en profiteront; donc, pour être justes, je propose à tous les pianistes pratiquants, de cesser de sévir à l'égard de leurs voisins qui n'y sont pour rien, mais, après s'être informés des adresses de tous nos honorables, de s'arranger pour emménager dans ces immeubles mêmes; chaque honorable en aura au-dessus de lui, au-dessus, à gauche, à droite, et alors, ne vous gênez plus, que les gammes s'allongent et dégringolent follement; que les accords se déchaînent, que les exercices et les sonates se répercutent frénétiquement. Songez donc: 6.000 francs de piano par an, on peut leur en servir largement, et, à moins d'avoir au-dessus de soi un Paderewsky ou un Pugno jouant à raison de 100 francs l'heure, chacun peut en avoir pour son année.

Je lègue mon idée à tous les pianistes, et bientôt, ils n'auront plus à regretter leurs dix francs, tant ils se trouveront à l'aise pour exécuter toutes leurs fantaisies, sans avoir à craindre le mécontentement d'un voisin.

Recevez, etc. GÉRARD, nouvel imposé. (Paris).

Alcoolisme.

Monsieur le Directeur,

Dans la tribune réservée à vos lecteurs, un de vos correspondants qui signe M. P., cite le cas assez étrange, en effet, d'un alcoolique buvant du vernis au tampon.

Le cas n'est pas rare, et nombreux sont les ouvriers qui s'alcoolisent ainsi. Pour ma part, j'ai occupé, dans mon atelier, un ouvrier ébéniste qui buvait journellement son vernis en guise de goutte le matin.

Il était d'une maigreur effrayante et tuberculeux. Il est plus que probable qu'il a dû subir le même sort que l'ouvrier ébéniste de Strasbourg, dont parle votre correspondant, et, si quelque docteur a eu la curiosité de voir ce qu'il avait dans l'intestin, il a dû y trouver également un bâton de laque comme dans l'estomac de l'ouvrier strasbourgeois.

Lorsque l'amiral Nélaton fut tué à Trafalgar, en 1805, son corps fût mis dans un tonneau rempli d'eau-de-vie, afin d'être conservé jusqu'au retour de l'escadre en Angleterre, et déposé sur le pont du navire.

Les marins anglais, trouvant que la ration d'alcool qu'on leur distribuait avait été singulièrement diminuée par suite de la quantité qu'il avait fallu employer pour conserver le corps, s'entendirent entre eux.

A un certain moment, privés d'eau-de-vie, ils eurent l'idée macabre de percer le tonneau, et, chaque nuit, au moyen d'un douzil qu'ils y avaient adapté, ils prélevaient leur ration!

Lorsqu'on découvrit le tonneau à l'arrivée, le corps était à sec.





LES « COMPLET »

(Projet de réclame).

On n'aime pas entendre le « complet » d'un conducteur.

On évite autant que possible le « complet des courses »!!!

Je doute que parmi les nombreux lecteurs du *Pêle-Mêle*, il s'en trouve qui puissent citer un cas plus étrange d'alcoolisme.
Recevez, etc.

PHAFFITTE.

Question interpêlemêliste

Peut-on, d'après des documents authentiques, savoir quelle était exactement la taille de Napoléon?

GRANIER.

Coquilles et perles

Si vous cherchez le mot coquille dans un dictionnaire, vous trouverez, à quelques variantes près, la définition suivante:

> *Coquille:* Enveloppe dure de certains mollusques: coquille d'huître. Enveloppe d'un œuf. Enveloppe de noix, d'amande. Faute d'impression; ex.: réprimer des obus, pour des *a*bus.

Des fautes d'impression de ce genre, dénotent, à mon sens, de la part de nos braves typos, plus d'esprit que d'étourderie. Et le mot esprit n'est pas trop fort, appliqué à certaines coquilles devenues légendaires.

Telle la suivante, cueillie dans un de nos grands quotidiens, à une époque où les Anglais (que Villette flagellait en de multiples et talentueux dessins), étaient loin d'être nos amis: «*On a constaté, à Londres, une décroissance sensible de la* moralité». *Mortalité*, évidemment; mais l'entente cordiale n'étant, alors, pas même en train, on a ri.

Le même journal révélait, un jour, à ses lecteurs, un trait de férocité inouïe, de la part du prédécesseur de M. Fallières, mais, citons la phrase: «*... à l'issue du banquet, le Président* dévora, *encore, plusieurs personnes*». Quel appétit! Et dire que les *décorés*... (pardon!) les *dévorés* n'ont, pas un seul instant, songé à se dérober... La voilà bien, l'abnégation patriotique!!!

Un autre de nos grands confrères du matin, parlant de nos grands hommes d'Etat, très accessible à *la chaleur communicative des banquets*, disait-on, apprit un jour à ses lecteurs, que: «*Le ministre arrivé à Brest avec sa cuite habituelle...*» A la rigueur, et si le *c* eut porté cédille, on eût pu croire à une ignorance crasse de la part du rédacteur; mais le *c* dur, c'est dur... à digérer... pour le ministre.

Enfin, un autre quotidien, socialiste pour le moins, nous parlait, récemment, de l'inertie des classes *digérantes*, sans doute pour *dirigeantes*... Mais allez donc savoir, avec ces types de typos; d'autant que, dix lignes plus bas, le même article nous apprenait (si nous ne le savions déjà) que lesdites classes étaient composées de gens repus.



LA TROUPE DISLOKY, ACROBATES, EN VOYAGE

— Pardon, Messieurs, y a-t-il encore une place?
— Parfaitement, Madame, il y en a une au fond.



Si vous voulez bien passer.

Bah! MM. les typographes peuvent bien se permettre une *coquille* de temps à autre; nos grands écrivains n'ont-ils pas, eux-mêmes, quelquefois, commis des... *perles*, si j'ose m'exprimer ainsi.

Dumas père, ne fait-il pas dire, quelque part, au comte de Monte-Christo, parlant à son esclave noir et... *sourd-muet:*

«*Tu m'as souvent* parlé *de ton adresse à lancer le lasso.*»

Et sans parler de l'auteur à qui nous devons le fameux: «*Ho! ho! dit-il en portugais*», un autre de nos maîtres *ès cape et épée* beaucoup plus petit que Dumas, par la taille (et par le talent) a commis de ces perles sinon plus grosses, du moins, d'un plus bel orient.

Ce monsieur... appelons le *Tronçon du Poitrail*, nous raconte, quelque part, dans un de ses romans, «*... qu'ils étaient cinq cents à regarder par le trou de la serrure.*» Le concierge devait être un solide gaillard, pour porter la clef d'une pareille serrure.

Du même (dernière ligne d'un chapitre): «*La comtesse, résolument, se jeta à la nage*».

«*Deux mois après elle abordait sur les côtes du Maroc*», nous annonce la première ligne du chapitre suivant. Quelle santé, cette comtesse! Miss Kellerman n'était rien, à comparer.

Mais, ne soyons pas méchants. Admettons que dans l'intervalle des deux chapitres consécutifs, la comtesse a pris le bateau. Elle n'en sera pas moins une femme peu banale; car, dans le même volume, alors qu'elle est évanouie: «*... le vieux serviteur, fidèle, lui touchant les mains, pour voir si le cœur battait encore, les trouva froides comme celles d'un serpent*».

André FALTA.



Ce «complet», non plus, n'est guère plaisant.



Mais les complets à 79 fr. 50, de chez Tailleur et Cie, sont recherchés de tous.





SCENE INEDITE DE CYRANO DE BERGERAC

LE MANANT
Avec un nez pareil enlaidissant ma face,
J'éviterais le monde, au lieu que sur la glace
Vous venez essuyer mille et un quolibets
Sur votre ressemblance avec les bilboquets.

CYRANO
Riez, manant, riez, insolent personnage!
Mais sachez que ce nez est nez de sauvetage!

Les débuts de Barnum

Les débuts du célèbre «puffiste» américain Phinéas-Taylor Barnum, qui naquit à Bethel (Etat de Connecticut), le 5 juillet 1810 et mourut à Philadelphie, le 8 avril 1891, laissant une immense fortune, furent des plus modestes. Il était fils d'un cabaretier, et, comme tel, il commença par servir dans la taverne. Devenu jeune homme, il fut valet de ferme, puis, tour à tour, épicier, mercier, colporteur, journaliste! Il fonda, en effet, à Dambury, un journal intitulé *Le Héraut de la Liberté*.

Mais Barnum ne trouva véritablement sa voie que le jour où il fit sa première *exhibition*.

Ce fut une vieille négresse qu'il montra d'abord au public et qui fut son premier *phénomène*. Elle s'appelait Joïce Heth et, en réalité, n'avait d'extraordinaire que les caractères que lui attribuait Barnum. Il lui donnait froidement l'âge de *cent soixante et un ans*, et prétendait qu'elle avait été la nourrice de Washington. Naturellement, à l'appui de cette assertion, il lui faisait narrer sur le «cher petit Georges», une foule d'anecdotes, les unes touchantes, les autres curieuses, et toutes absolument imprévues. Tous les Américains voulurent voir la vieille négresse et furent convaincus qu'ils avaient sous les yeux la nourrice respectable du «Fondateur de la Liberté». Ainsi commença avec Joïce Heth, la fortune de Barnum, qu'il avait achetée 1.000 dollars et gagna avec elle des sommes considérables.

On trouverait cent histoires du même genre dans la longue carrière de Barnum. Faut il citer cet autre phénomène, le nain Tom-Pouce, qu'il promena dans les deux mondes? On se rua pour voir la minuscule créature qui aurait mérité, sans contredit, un pareil empressement, si elle avait eu réellement l'âge que lui donnait l'audacieux *manager*. Mais celui-ci lui attribuait onze ans quand elle en avait cinq, quinze quand elle en eut sept, etc., etc. Tom-Pouce, après avoir fait la fortune de son maître, fut établi richement par son père, à qui il rapporta, en outre, plus de 150.000 francs.

L'entreprenant Barnum avait un aplomb qui ne se démentait jamais. A 80 ans, il chargea sur des navires lui appartenant, ses cirques, ses monstres, son immense matériel, et transporta le tout à Londres. Un soir, pendant une représentation à l'Olympia, le prince de Galles, aujourd'hui Edouard VII, lui dit en riant:

— Eh! bien, cher monsieur Barnum, n'avez-vous pas envie d'engager les Horse-Guards, pour les promener en Amérique?

— Pas le moins du monde, répondit Barnum, les Horse-Guards ne feraient pas un sou...

Et il ajouta, le plus sérieusement du monde:

— Mais, je payerais une fameuse somme pour pouvoir faire une tournée avec votre Altesse Royale!

On peut dire de Barnum, que son unique souci fut toujours et *seulement* d'intéresser le public, dût-il, pour arriver à ce résultat, user de moyens artificiels, témoin la fantastique Joïce Heth; dont l'exhibition résume toute la vie du fameux *manager*. Ce dernier ne se cachait d'ailleurs nullement d'employer de tels procédés, car il disait souvent, non sans une certaine profondeur de pensée:

— Les hommes aiment qu'on les excite à croire pendant un instant, des choses qu'ils savent parfaitement être fausses, — et je suis là pour cela!

L'ÉPREUVE D'UN PONT

On sait que jamais l'autorité supérieure ne livre un pont à la circulation publique sans que ce pont ait été expérimenté, éprouvé

LE MOUTON ET LE PORC-EPIC

(D'après le *Chêne et le Roseau*, de La Fontaine).

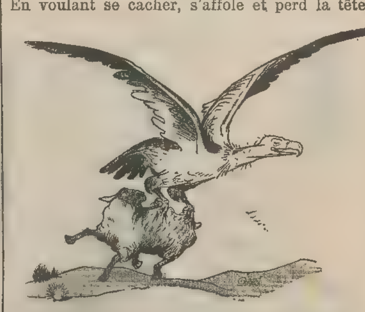
Le mouton dit au porc-épic:
Vous avez bien sujet d'accuser la nature,
Avec vous elle agit tout à fait sans façon:
En vous faisant, triste aventure,
Un aussi laid caparaçon.
Fi! que vous êtes donc vilain!
Cependant que ma laine, à la neige pareille
En de doux matelas adoucit le sommeil



De tout le genre humain!
Je suis plus grand que vous, je suis doux, je suis beau,
Mon tendre bêlement à tous est agréable,
Au lieu que vous, mon pauvre diable,
Ne valez pas un vieux corbeau.
Je vous plains bien sincèrement,
Et vous souhaite galamment
Qu'en sa fureur le sort ne vous soit point fatal.
Votre pitié, répond l'autre animal,
Part d'un bon naturel, mais quittez ce souci.



Mes ennemis me sont moins qu'à vous redoutables:
Je suis bien cuirassé. Vous avez jusqu'ici,
A leur atteinte inévitable,
Echappé sans courber le dos,
Mais attendons la fin. Comme il disait ces mots,
Du bout de l'horizon accourt avec furie,
L'aigle, un des plus cruels tyrans
Que les vents aient porté jusque-là dans leurs flancs.
Le porc-épic qui se méfie,
Se met en boule en un instant,
Tandis que l'agneau, pauvre bête,
En voulant se cacher, s'affole et perd la tête;



Sur lui fond le rapace, qui fuit en l'emportant!
Ainsi bien des railleurs se croient incomparables,
De leurs contemporains, ils voient tous les défauts;
Indulgents pour les leurs comme le sont les sots,
Ils n'évitent jamais une fin misérable.



DIFFICILE A RECONNAITRE

LE CHAMEAU. — Qu'est-ce que tu fais là?
L'ÉLÉPHANT. — Tu ne vois pas que je me déguise en zèbre pour un bal costumé. Je vais intriguer tout le monde.



LA BONNE DE L'ENTOMOLOGISTE. — Des renseignements sur monsieur?... Mais c'est le plus brave homme de la terre, il ne ferait pas de mal à une mouche.

au moyen de poids très lourds qui indiquent quelle peut être sa résistance.

Or, quel est le poids que peut supporter un pont? Il semble que ce soit là une question scientifique, un calcul de mathématique. Si étonnant que cela puisse paraître, c'est une question sur laquelle les savants ne sont pas d'accord.

En France, pour éprouver un pont, on le charge d'une résistance de 400 kilogrammes par mètre carré, ce qui représente six personnes du poids moyen de 65 à 70 kilogs.

En Amérique, les ingénieurs ne calculent la résistance qu'à deux cents kilogrammes par mètre carré.

Or, une foule est-elle moins dense en Amérique qu'en France? Autrement dit, quand il y a encombrement sur un pont, n'y a-t-il que trois piétons par mètre carré en Amérique, alors qu'il y en a six en France?

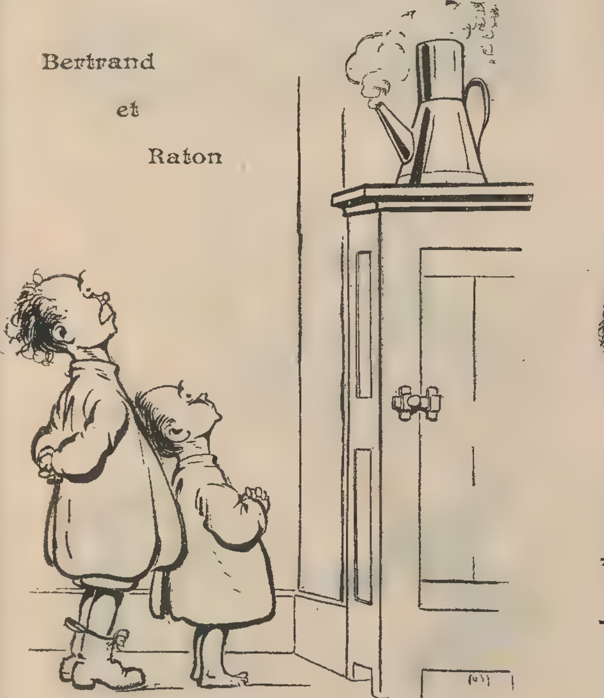
La vérité est que des expériences plus sérieuses ont prouvé qu'en Amérique, les ingénieurs procédaient à la légère. En effet, ce n'est pas à six piétons seulement par mètre carré qu'il faut évaluer la densité d'une foule, mais à huit, à dix, à onze même, ainsi que le démontre la pratique.

Mais alors, direz-vous, l'évaluation des ingénieurs français est elle-même en défaut. La vérité est que la résistance de l'acier est beaucoup plus grande que le coefficient qui sert de base aux calculs. On la fixe dans la pratique à 8 ou 9 kilogrammes par millimètre carré, alors qu'elle supporte un poids de 40 à 45 kilogrammes.

Bertrand

et

Raton



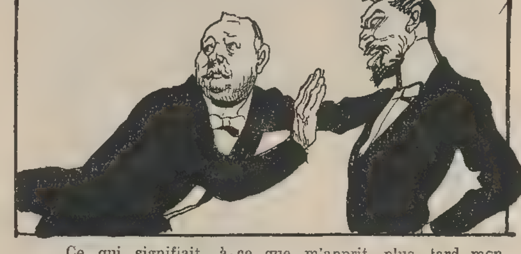


L'ETRANGER ET LA LANGUE FRANÇAISE

Mon ami venait de me présenter à un vieillard étrange dont la conversation m'avait complètement interloqué. Ce n'est que plus tard que j'eus l'explication de ce qu'il m'avait dit.



— Monsieur, commença-t-il avec un sourire singulier, vous devez comprendre, à m'entendre parler, que je ne suis pas dans mon État normal.



Ce qui signifiait, à ce que m'apprit plus tard mon ami, que ce vieillard était étranger et qu'il supposait qu'à son accent je l'avais deviné.



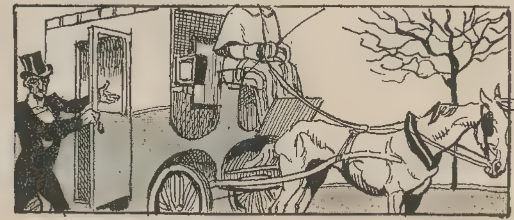
— Si je me trouve aujourd'hui à Paris, c'est à cause d'une araignée au plafond que j'avais à Charenton et qui m'a fait perdre la tête. Elle est cause que j'ai déménagé complètement.



S'il est à Paris, m'expliqua mon ami, c'est qu'il a quitté sa villa de Charenton à cause des toiles d'araignées. Il a transporté tous ses meubles dans son nouveau logement.



— J'en suis mort, ajoute-t-il avec un accent inquiétant autant qu'inconnu... Mais si vous voulez me faire le plaisir de me suivre dans le sapin...



Aussi, est-il fatigué. Mais si tu veux l'accompagner dans sa voiture.



Je vous conduirai jusqu'à ma dernière demeure



Il te conduira à son nouvel appartement.



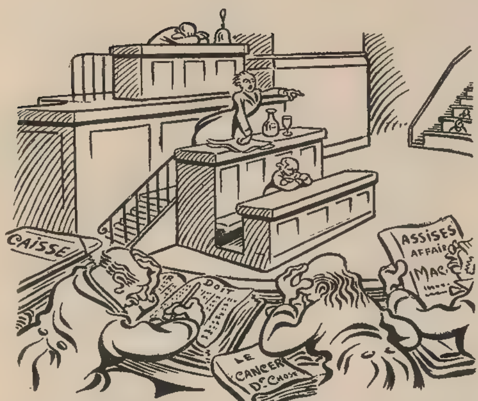
— J'entends que vous partagiez ma bière en frère...



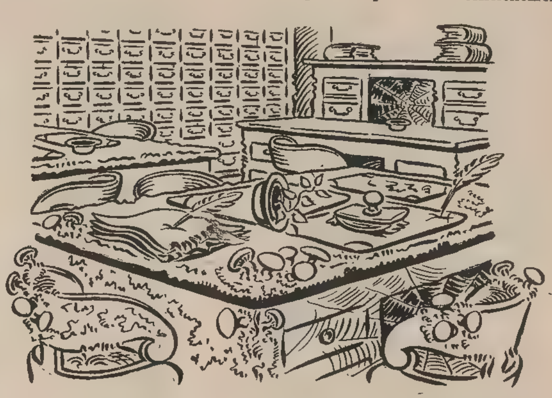
Où il aura le plaisir de t'offrir des rafraîchissements.

LE DON D'UBIQUITE

Sur la tendance qu'ont les gens à faire tout autre chose que ce qu'ils font officiellement.



Et l'exemple vient de haut, car il est bien entendu qu'un industriel, médecin ou avocat de quelque importance, n'éprouverait plus aucune satisfaction à perpétrer son petit trafic, s'il n'était en même temps député



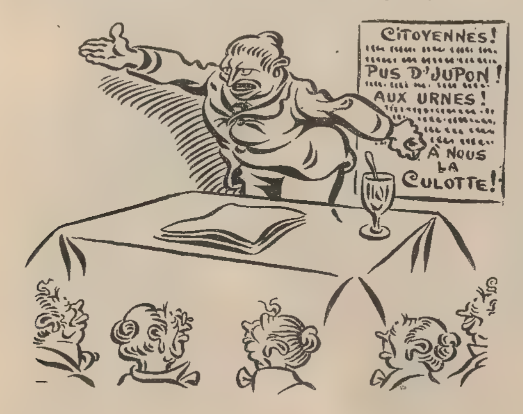
Et il est inutile de dire que cet exemple a porté immédiatement ses fruits, car il n'est pas un individu qui, sitôt casé dans un ministère, ne sente aussitôt s'éveiller en lui une impérieuse vocation pour autre chose. Ces autres choses sont trop multiples pour les énumérer, mais le résultat est là.



D'ailleurs, elle est indéniable, cette tendance à l'ubiquité, et les directeurs des grands magasins l'ont tellement bien compris, qu'ils l'ont officiellement reconnue en canalisant les aspirations de leurs employés vers la musique (fanfares, harmonies des divers magasins).



Comme toutes les idées géniales, celle-ci a été immédiatement chipée par l'administration des Postes et télégraphes (seulement, pour éviter l'accusation de plagiat, l'administration, toujours prudente, créa un salon de peinture pour ses employés, au lieu d'une fanfare).



On voit des femmes vouloir devenir hommes, tout en restant un peu femmes...



... Des malheureux nés à Paris sentent subitement que leur vocation était d'être Anglais, et naturellement, des habitants de Londres tueraient très bien leur mère pour la punir de n'être pas Française.

Les Étrennes de Julienne

Voici un écho amusant du dernier jour de l'an:

La cuisinière du grand astronome Lambert, vient souhaiter la bonne année à son maître. Celui-ci la reçoit aimablement, mais en vrai savant; il oublie que la réponse à beaucoup de souhaits, ce jour-là, doit s'opérer en espèces sonnantes.

Julienne, très délicatement, pour rafraîchir la mémoire de son maître, ajoute:

— J'espère que monsieur a été satisfait de mes services?

— Certes, répond Lambert, excessivement satisfait. A tel point que...

(Julienne avance vivement la main).

... A tel point, que je vous promets de donner votre nom à la prochaine étoile que je découvrirai.

UNE FLEUR DE RHÉTORIQUE

M. Podor était accosté par un miséreux dont les savates éculées laissaient passer des orteils que nulle chaussette ne recouvrait.

Pris de pitié, le bon bourgeois donna au gueux une pièce de quarante sous.

— Voilà de quoi vous acheter une paire de souliers d'occasion, lui dit-il.

— Oh! merci, lui répondit le malheureux, mille fois merci.

Et il ajouta:

— Sachez, monsieur, que sous cette chaussure, toute délabrée qu'elle soit, bat un cœur reconnaissant.

RECTO ET VERSO

Le jeune auteur apporte au directeur du journal un manuscrit.

Et, le lui tendant, il dit d'un air triomphant:

— Vous voyez, monsieur, que j'ai suivi vos conseils. J'ai laissé en blanc le verso des pages.

— Fort bien, répondit le directeur, mais vous auriez pu faire encore mieux.

— Comment cela?

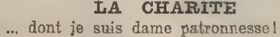
— En laissant également en blanc le recto.



— Voulez-vous me permettre, chère madame, de vous offrir ce coupon de loge pour le concert de cet après-midi?

— Oh! non, merci, monsieur, aujourd'hui pas de plaisir, je suis tout à la charité et aux malheureux, je vais au Comité des jeunes vauriens repentis...





LA CHARITE

... dont je suis dame patronnesse!



L'Industriel *(à son ami)*. — Est-il triste, par un temps pareil, de voir de pauvres hères aussi mal couverts, moi, j'en habille 200, et par-dessus le marché...



... je leur donne un parasol.



Compatissant aux souffrances des deshérités, le professeur Pommier les opère gratuitement...



... avec un désintéressement qui n'échappe à personne!



Nous disons, M. Durant envoie un mandat de 50 francs à la souscription en faveur des petits Chinois alcooliques.



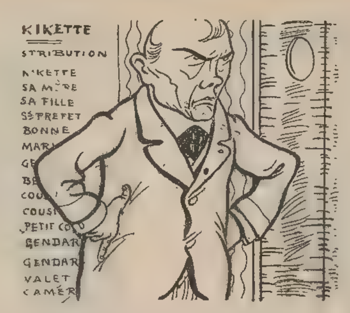
M. Durand *(voyant son nom écorché dans la liste des souscripteurs)*. — Ils ont écrit Durant avec un t, si ce n'est pas à vous dégoûter de l'altruisme!



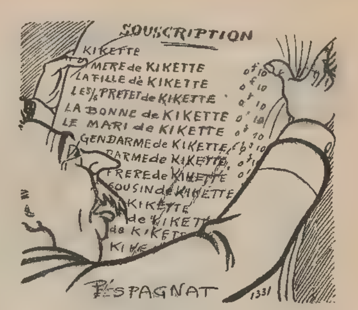
Le Millionnaire de Blasonrouge. — Tenez, secrétaire, envoyez cette lettre au docteur Poirier, vous y joindrez un chèque de 100.000 francs. Surtout, n'oubliez pas la presse.



LE SCEPTIQUE. — Je lis dans trois journaux déjà, la lettre du millionnaire de Blasonrouge donnant 100.000 francs au docteur Poirier, mais comment, diable, les journaux peuvent-ils avoir le texte d'une lettre écrite entre deux particuliers???



LE DIRECTEUR DE THÉATRE. — Ma nouvelle pièce *Ki Kette* aurait besoin de réclame. Tiens, voilà le *Figaro* qui fait une collecte pour un camarade malheureux, une idée.



Avec trois francs, le directeur s'en est tiré.

CONSOLANT

LE PATIENT. — Docteur, mon estomac ne va pas du tout, et je n'ai absolument pas d'appétit.

LE DOCTEUR. — Ne vous plaignez pas de ça, en ce moment, tout est hors de prix.

UNE SCIE MODERNE

Après vingt ans d'une union qu'aucun nuage, qu'aucune ombre n'avait troublée, M. et Mme Durand avaient fini par déteindre l'un sur l'autre, au point qu'on ne savait plus si c'était M. Durand qui était Mme Durand ou Mme Durand qui était M. Durand. Mêmes pensées, mêmes désirs, mêmes gestes, mêmes manies. Qui entendait l'un, entendait l'autre.

Or, ayant célébré leurs noces d'or, ils eurent l'idée, pour clôturer la fête, de venir passer quelques jours à Paris. Fâcheuse idée s'il s'en fût. En effet, à peine débarqués, ils furent séparés par un remous de la foule et se perdirent de vue.

Au cours de leurs pérégrinations pour se retrouver, ils s'aperçurent soudain. M. Durand se trouvait dans le train montant du métropolitain Porte-Maillot-Vincennes; Mme Durand dans le train descendant. C'était à la station du Louvre. Dans le court arrêt de leurs convois respectifs, ils se virent à travers les vitres de leurs wagons. A peine eurent-ils le temps d'échanger un signe de joie, puis les trains repartirent, les entraînant chacun dans un sens opposé.

Au premier arrêt, M. Durand descendit, traversa vivement la voie, monta dans le train descendant, pensant ainsi courir derrière sa moitié, prêt à débarquer dès qu'il l'apercevrait sur le quai d'une station.

Mais Mme Durand avait, naturellement, eu la même idée, en sorte que les deux époux se retrouvèrent encore dans les deux trains contraires.

S'étant à nouveau aperçus, ils changèrent de tactique.

M. Durand descendit au Châtelet et se posta bien en vue sur le quai, prêt à crier au passage de son épouse:

— Je suis ici, j'y reste... viens m'y retrouver...

Malheureusement, pendant ce temps-là, Mme Durand, ayant eu la même idée, restait postée sur le quai des Tuileries, en sorte qu'elle ne pouvait point passer devant M. Durand.

Au bout d'une heure de faction inutile, les deux époux perdirent patience..., hélas! ensemble, toujours ensemble, si bien qu'étant ensemble remontés dans le train, ils se croisèrent encore... et sans se rencontrer.

Néanmoins cette fois, toujours à travers la vitre, M. Durand put faire signe à Mme Durand, qu'il allait jusqu'au bout de la ligne où il descendrait.

C'était précisément le geste qu'au même moment faisait Mme Durand.

Il en résulta fatalement ceci:

— Ma femme, pensa M. Durand, va s'arrêter à son point terminus, donc, il ne faut pas que je m'arrête au mien... Je reviendrai par sa ligne la retrouver.

— Mon mari, pensa Mme Durand, va s'arrêter... *(Voir ci-dessus).*

En sorte qu'une nouvelle fois, les deux époux se croisèrent encore, M. Durand dans le train montant, Mme Durand dans le train descendant.

— Puisqu'il en est ainsi, pensa M. Durand, je ne bouge plus et fais la navette sur mon train, ma femme finira par venir m'y retrouver.

Et comme Mme Durand pensait, agissait comme M. Durand, elle fit de son côté la navette sur son train, allant de la Porte-Maillot à Vincennes, sur une voie, pendant que son époux allait de Vincennes à la Porte-Maillot sur l'autre.

Après s'être croisés un nombre incalculable de fois, M. Durand se dit:

— Ah! quelle scie!

. . . .

CHŒUR DES LECTEURS. — Ah! oui, alors...

E. J.



LA CARTE DE VISITE DU CAMBRIOLEUR

LE CAMBRIOLEUR. — Après un pareil acquittement, soyez assuré de toute ma reconnaissance; vous aurez ma visite prochainement.

— Il n'est pas là, c'est embêtant!

— Comme ça, il saura que c'est moi qui suis venu; je ne veux pas qu'il se figure avoir affaire à un ingrat.



Roulamort, automobiliste enragé, mais décavé, a dû vendre sa machine, mais tout au moins peut-il garder l'illusion de voler sur les routes poudreuses. Une toile peinte par un rapin de ses amis et représentant une sarabande de maisons, de bornes kilométriques dans un nuage de poussière, est accrochée au mur; au moyen d'une pédale, il fait fonctionner un soufflet rempli de poussière, tandis que, reniflant avec délices l'odeur du pétrole de sa lampe, il écoute le phonographe qui complète délicieusement l'illusion.



LE CRITERIUM DE L'AMPLEUR DE LA VOIX OU LA MÉLOMANE DU CINTIÈME

Le Concierge. — Avez-vous fini de hurler comme çà. V'là maintenant que le locataire de l'entresol vient de faire une plainte au propriétaire.

La Chanteuse. — De l'entresol!... Dieu soit loué. Le mois dernier ma voix n'arrivait qu'aux locataires du second. J'ai gagné deux étages...

DE NOS LECTEURS

Un record électoral.

Il ne s'agit point ici de politique, mais bien d'une curieuse statistique.

La France vient de renouveler son Parlement. Or, une fois tous les quatre ans, cela n'a rien d'énorme. Le record du renouvellement des corps élus appartient, paraît-il, à la commune de Quissac, chef-lieu de canton de l'arrondissement du Vigan, dans le département du Gard.

En effet, depuis 1904, cette commune a eu à procéder à *huit* élections: le 1er mai 1904, elle a renouvelé son conseil municipal; le 1er août, elle a élu un conseiller d'arrondissement; le 23 octobre, elle a nommé un conseiller général; le 20 novembre, elle était forcée de voter pour un nouveau conseiller d'arrondissement, parce que l'ancien avait donné sa démission; le 11 décembre, il y eut l'élection de sept conseillers municipaux, pour pourvoir à des vacances par suite de démissions; le 5 février 1905, on recommença pour la même raison; le 14 mai 1905, il fallut voter à nouveau, parce que tout le conseil municipal avait été dissous; enfin, le 6 mai, il y eut, comme dans toute la France, les élections pour la Chambre des députés.

Vous croyez peut-être que cette consultation incessante du suffrage universel dans la commune de Quissac, sème la zizanie parmi les citoyens. C'est une erreur, il n'y a ni bagarres, ni batailles, ni vacarme, ni urnes renversées, ni invectives. Les candidats de nuances les plus opposées, se retrouvent au café ces jours-là et font d'interminables parties de manille.

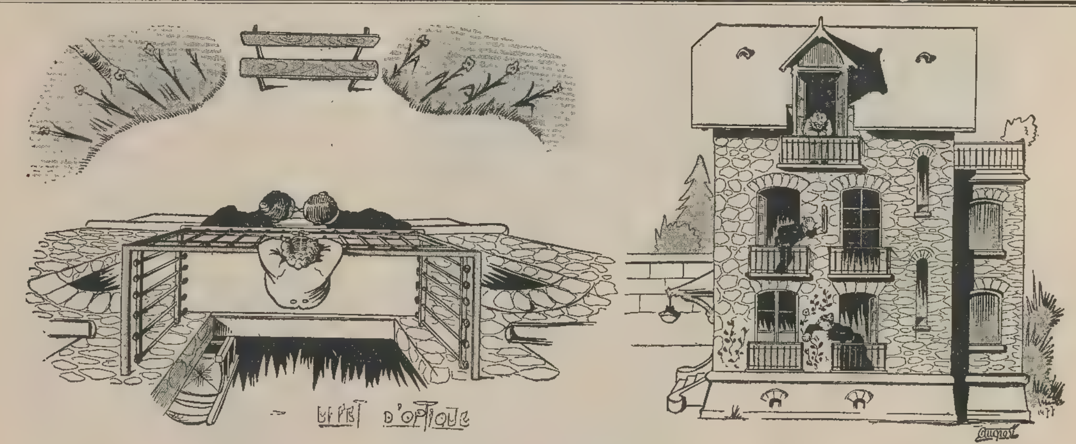
C'est là un exemple à retenir, et la commune de Quissac semble servir de refuge aux sages de l'antiquité.

Le kommis-voyageur.

Découpé dans un journal de Strasbourg, cette curieuse annonce:

« Kommis-voyageur sérieuse et actif, demande bonne représentation pour la France, la Suisse ou la Belgique. Possède perfect le franzais. Travaillera pour un bon maison, au fix ou à la commission, n'importe comme. S'adresser, etc. ».

Ce « kommis-voyageur » possédant « perfect le franzais », nous semble posséder avant tout une forte dose d'aplomb!



EFFET D'OPTIQUE

— C'est bizarre, le gendre qui embrasse sa belle-mère.

— Erreur! le gendre regarde son thermomètre au premier étage, et la belle-mère taille les plantes grimpantes au rez-de-chaussée.

Résultats du Grand Tournoi des Lettres voyageuses (*Suite.* Voir le Supplément).

ANE + U: Aune — A: Nue + R: Urne — N: RUE.

2e Série: PONT + IE: Pointe — PO: Tine + OC: Notice — TE: COIN.

BRAS + EI: Braise — RA: Bise + ET: Bêtise — BE: SITE.

TOUR + PE: Poutre — OT: Peur + AL: Pâleur — PU: RALE.

3e Série: LAMPE + IR: Palmier — AL: Prime + SE: Méprise — MI: SERPE.

POULS + EE: Pelouse — US: Poèle + ME: Mélopée — LE: POÈME.

PHARE + CI: Charpie — HP: Craie + NT: Crainte — CE: TRAIN.

4e Série: TOUR — E — Roue — M — Moue — L — Môle: LAME.

PIED — L — Pile — O — Pôle — R — Rôle: LORD.

PONT — M — Mont — R — Mort — E — Orme: ARME.

5e Série: Fils — U — Suif — E — Suie — R — Ruse: CRUE.

JOIE — S — Soie — B — Bise — U — Buse: ABUS.

TOIT — R — Tort — I — Roti — E — Rite: MIRE.

6e Série: Cube — S — Buse — I — Bise — O — Bois: SOIF.

CLEF — I — File — A — Aile — B — Baie: BAIN.

FOUR — C — Cour — E — Cure — I — Cire: CIME.

Dans toutes ces séries, les anagrammes des mots utilisés ont été considérés comme justes s'ils rentraient dans les conditions énoncées.

Les réponses aux problèmes de ce Tournoi ont afflué en nombre imposant; un nombre relativement assez important se trouvait parmi elles être exactes en tous points. Le sort donc a décidé entre elles de la façon suivante, pour l'attribution des prix d'honneur :

1e Prix : M. William Sicard, 25, rue du Commerce, à Villeneuve-sur-Yonne (Yonne), qui gagne *un beau bahut-secrétaire chêne clair verni.*

2e Prix : M. Peys, chalet Ker, Bellevue, route de l'Eguille, à Royan (Charente-Inférieure), qui gagne *une magnifique étagère noyer ciré.*

3e Prix : M. X. Maurice, 66, rue de la Voie Verte, à Paris, qui gagne *une belle table pitchpin vert.*

Voici, pour les deux Concours constituant le Tournoi, quels ont été les heureux lauréats, le sort décidant entre les solutions exactes :

PREMIER CONCOURS

1er Prix : M. Brimont, 100, rue de Cernay, à Reims.
2e Prix : Mme Brullard, 68, avenue d'Orvilliers, à Moulins.
3e Prix : M. Richelet, à Brousseval (Haute-Marne).
4e Prix : M. H. Fornier, 12 *bis*, rue du Midi, à Tourcoing (Nord).
5e Prix : M. Thomas Gay, à Quesmy, par Guiscard (Oise).
6e Prix : Mlle Berthe Mangeot, institutrice, à Saulnes (Meurthe-et-Moselle).
7e Prix : M. Garnier, 34 *bis*, rue d'Aubervilliers, à Paris.
8e Prix : M. Ch. Lechauve, 19 *bis*, rue du 29 Juillet, à Arras.
9e Prix : M. E. Deleplanque, 2, rue de l'Esplanade, à Bruxelles.
10e Prix : M. de la Mulotière, à la Mulotière, par Langeois (Indre-et-Loire).
11e Prix : M. Scheier, 9, avenue Reille, à Paris.
12e Prix : M. Landormy, 25, route Stratégique, à Suresnes (Seine).
13e Prix : M. Pelletier, 201, rue Barbâtre, à Reims (Marne)
14e Prix : M. Guitard, 86, rue de Bourgogne, à Orléans.
15e Prix : M. Paul Carré, 44, quai Béatrix, à Laval.
16e Prix : M. G. Destable, 81, rue Clovis, à Reims.
17e Prix : M. H. Lecerf, 2, boulevard Voltaire, à Asnières (Seine).
18e Prix : M. P. Cattier, 3, rue Dubignon, Le Mans.
19e Prix : M le Dr Husson, à Bar-le-Duc.
20e Prix : M. Léon Loriot, 36, rue Monge, à Paris.
21e Prix : M. A. Geofrin, 9, rue Herbilion, à Châlons-sur-Marne.
22e Prix : M. Flamant, 100, boulevard Gambetta, à Tergnier (Aisne).
23e Prix : M. Mathey, 12 boulevard du Maréchal Vaillant, à Lille.
24e Prix : Mme E. Cosson, 56, quai des Augustins, à Orléans.
25e Prix : M. H. Stoll, 8, rue de la Ville-Neuve, à Paris
26e Prix : M. Ch. Tabaud, employé à la fonderie de Ruelle (Charente).
27e Prix : M. Engel, ruelle Saint-Amand, à Châlons-sur-Marne.
28e Prix : M. Raymond Martin, 22, rue du Cluzel, à Tours
29e Prix : M. Marcel Lonon, 8, avenue de Spa, à Verviers (Belgique).
30e Prix : M. L. Ouvrard, 1, avenue Pasteur, à Nantes.
31e Prix : Mme M. Duviquet, 53, rue Condorcet, à Paris.
32e Prix : M. Weber, 28, rue Croix de Régnier, à Marseille
33e Prix : M. C. Rochard, 15, rue des Bois, à Paris.
34e Prix : M. Goumeret, 65, rue Manin, à Paris.
35e Prix : M. Léopold-Louis Massip, à Montpellier.
36e Prix : M. Lefrançois, 17 *bis*, rue des Thermes, à Enghien-les-Bains (Seine-et-Oise).
37e Prix : M. Collet, château des Rochères, par Meslay-du-Maine (Mayenne).
38e Prix : Mlle Amélie Barban, à Chazelles-sous-Lyon (Loire).
39e Prix : M. Forget, 2, rue des Rabières, à Champigny (Seine).
40e Prix : M. L. Laude, 31, rue des Tombelles, à Bruay (Pas-de-Calais).

DEUXIÈME CONCOURS

1er Prix : M. E. Charlot, 10, cité Phalsbourg, à Paris.
2e Prix : M. Magnus Alot, 51, rue Jules Lecesne, Le Havre.
3e Prix : M. E. Lequintrec, 46, rue Judaïque, à Bordeaux.
4e Prix : Mlle H. Majabrey, 10, rue des Trois-Maries à Niort.
5e Prix : M. Pachon Barjon, 43, place Cuffe, à Chambéry.
6e Prix : M. E. Gateau, 17, rue Blanche, à Alfortville (Seine),
7e Prix : Mme G. du Pontourade, école maternelle, 58, rue Fieffe, à Bordeaux.
8e Prix : M. C. Hugel, à Viviers-au-Cours (Ardennes).
9e Prix : Mme G. Delhomme, 25, rue Truffaut, à Paris.
10e Prix : M. H. Ozenfant, à Gauchy, par Saint-Quentin (Aisne).
11e Prix : M. A. Brehant, à Bazoches-en-Houlme (Orne).
12e Prix : M. Benoit, 40, rue du Corpo-Santo, à Lisbonne.
13e Prix : M. P. Thomas, 30, rue Diderot, à Béziers (Hérault).
14e Prix : Mme E. Fauché, 107, rue du Cherche-Midi, à Paris.
15e Prix : M. Dioudounat, à Murlin, par Lonny (Ardennes).
16e Prix : M. G. Dumont, 38, rue Lemattre, à Amiens.
17e Prix : M. C. Lecoq, 324, rue Saint-Martin, à Paris.
18e Prix : M. J. Gylbert, comptable, salle des aliénés, à Bailleul (Nord).
19e Prix : M. Charrier, 74, rue du Château, à La Garenne (Seine)
20e Prix : Mme Annette Gaillard, à Saint-Denis-le-Chasson (Ain).
21e Prix : M. Favre, 1, rue du Parc, à Saint-Dié (Vosges).
22e Prix : Mlle Lucie Vincent, 26, rue Doird d'Angers à Dunkerque.
23e Prix : Mme Jane Barrau, 12, rue Sainte-Marie-Madeleine, à Toulon (Var).
24e Prix : M. Mustière, percepteur, à Le Faou (Finistère).
25e Prix : M. Moujon, 22, rue Alphonse-Baudin, à Bourg (Ain).
26e Prix : Mlle Christiane Béringer, 54, rue Monge, à Paris.
27e Prix : M. Macqueron, à Beuvry (Pas-de-Calais).
28e Prix : Mme Crépel, 147, rue Camille-Desmoulins, à Saint-Quentin (Aisne),
29e Prix : M. Claude, 29, rue Polonceau, à Reims.
30e Prix : M. Bertrand, 39 *bis*, rue Victor-Hugo, à Cherbourg.
31e Prix : M. C. Lepeu, 10, rue Pomagnie à Caen.
32e Prix : M. A. Deschamps, 1, rue de France, à Cherbourg.
33e Prix : M. Ridet, 17, rue Malesherbes, à Lyon.
34e Prix : Mlle Marie Viogne, 21, rue Richard-Simon, à Dieppe.
35e Prix : M. Sandreau, à Evrecy (Calvados).
36e Prix : M. Blumat, 161, boulevard de la Croix-Rousse, à Lyon.
37e Prix : M. Robert Boinne, 43, avenue d'Orléans.
38e Prix : E. Bineau, 41, rue des Bouchers, à Chartres.
39e Prix : M. Batardon, 14, boulevard Sébastopol, à Paris.
40e Prix : M. le Dr Authenac, à Sainte-Sévère-sur-Indre (Indre).

Nous rappelons qu'à chacun de ces Concours étaient attribués les prix suivants :

Liste des prix pour chacun des deux Concours :

1er PRIX : *Un quart d'obligation de la Ville de Paris.*
2e PRIX : *Un bon à lots du Panama.*
3e PRIX : *Une jumelle de théâtre, monture nacre.*
4e PRIX : *Une pendulette avec réveil.*
5e PRIX : *Une montre art nouveau.*
Du 6e au 10e PRIX : *Un beau sautoir en argent contrôlé.*
Du 11e au 15e PRIX : *Une belle boîte de couleurs aquarelle.*
Du 16e au 20e PRIX : *Une belle boîte de compas.*
Du 21 au 25e PRIX : *Un album artistique pouvant contenir 500 cartes postales.*
Du 26e au 30e PRIX : *Une truelle à poissons.*
Du 31e au 40e PRIX : *Une année du journal* La Famille.



— Comment, madame Dupoivrot, c'est pour réveiller votre mari que vous tirez des coups de revolver, mais, malheureuse, vous n'y parviendrez jamais quand c'est si simple.



— Vous n'avez qu'à déboucher une bouteille de bon vin auprès du lit et vous aurez ainsi un résultat.

Pêle-Mêle Connaissances

— Sous Louis XIII, où l'on établit une certaine uniformité parmi les canons, en réduisant à six les calibres de l'artillerie française, la plus grande de ces pièces pesait 5.300 livres. Aujourd'hui, notre canon de campagne dit 120 court, pèse, caisse et affût, 1.400 kilogs.

— Le total des dépenses de la Préfecture de police, pour l'année 1905, monte à trente six millions 355.460 francs.

A. S.



CONNAIS-TOI TOI MEME OU LA PAILLE ET LA POUTRE

— L'imbécile! v'là c'que c'est que d'être trop pressé de boire... il perd la moitié de son litre.

PETITE CORRESPONDANCE

Un lecteur (Limoges). — La fin se trouve dans le corps du journal, page 14.

M. C. Bernard. — Cela n'a pas d'importance, il était pris quand même en considération.

M. R. Martin. — Ces erreurs ont été rectifiées.

M. Ch. Barnai. — Nous n'avons pas gardé cette adresse. Regrets.

M. Broca. — Même réponse.

M. Lablatinière. — Du tout, elles sont entièrement gratuites, mais si nous pouvons répondre immédiatement, nous n'utilisons pas la rubrique: *Questions*, surtout si la demande n'offre pas un intérêt général.

M. Fibot. — Il faut un appareil spécial dont le prix est assez élevé, il n'y a pas d'autre moyen.

UN PEU DE TOUT

La saison bat son plein. Partout dîners, five o'clock, bals, soirées et réunions familiales se succèdent, et partout les **Biscuits Pernot** tiennent la place d'honneur parmi les gourmandises à la mode. Ce n'est pas du snobisme, mais, au contraire, un juste hommage rendu à leur qualité incomparable et à leur chic exquis, et c.est ce succès de bon aloi qui a valu aux **Biscuits Pernot** le titre de Grande Marque française des Desserts fins.

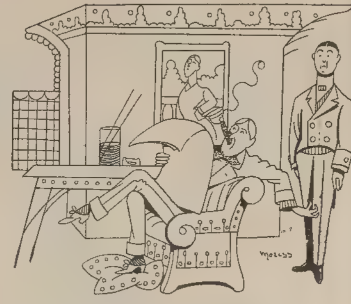
CHEMINS DE FER DE L'OUEST

Diminution

des prix des billets d'aller et retour 2e classe entre Paris-Saint-Lazare et Clichy-Levallois et Asnières.

La Compagnie des Chemins de fer de l'Ouest a l'honneur de porter à la connaissance du public que l'Administration supérieure vient de l'autoriser à abaisser le prix des billets d'aller et retour de 2e classe, entre Paris-Saint-Lazare et Clichy-Levallois de 0 fr. 50 à 0 fr. 45, et entre Paris-Saint-Lazare et Asnières de 0 fr. 60 à 0 fr. 45.

La réduction du prix de ces billets sera certainement très appréciée par les nombreux voyageurs qui fréquentent ces deux stations.



UN BON NEVEU

— Jean, êtes-vous allé prendre des nouvelles de mon oncle?

— Oui, monsieur, l'oncle de monsieur va...

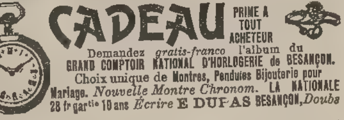
— Vous avez déposé ma carte?

— Oui, monsieur.

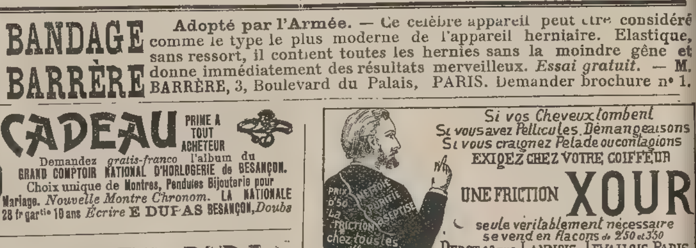
— C'est bien, vous pouvez vous retirer.











13e ANNÉE — N° 5. 10 Centimes 3 FÉVRIER 1907.

Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

FRANCE : UN AN 6 fr. SIX MOIS : 3 fr. 50
ÉTRANGER : UN AN 9 fr. SIX MOIS : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

ANTITHÈSE, par Luc LEGUEY.



JACK. — Dis, papa, pourquoi amène-t-on ce monsieur?
LE PÈRE. — Il est probable qu'il n'aura pas voulu manger sa soupe.

Histoire de Paysan

La portière du compartiment s'ouvrit et dans le wagon de première classe s'engouffra un gros paysan à la mine rubiconde et joviale.

— Salut bié la compagnie! fit-il, en portant la main à sa casquette.

En l'espèce, la compagnie était représentée par une élégante jeune femme, en face de laquelle le villageois s'assit. Sa blouse toute roide bouillonna autour de lui, en cloche, avec ce crissement particulier à l'étoffe neuve.

— J'faisions aussi frou frou à ma manière! dit-il dans un gros rire, tout en dévisageant sa compagne de voyage de ses petits yeux malins.

La jeune femme, amusée, sourit.

— Jarnidié, les belles quenottes! fit encore le bonhomme.

Un instant se passa, au bout duquel le paysan, avec un sans-gêne tout campagnard, tira un cigare de sa poche et l'alluma, non sans en avoir demandé l'autorisation à la jolie voyageuse.

Sur ces entrefaites, le train s'arrêta. Un autre voyageur monta. Un Parisien, celui là, correct, soigné, monocle cerclé d'or, barbe à la Léopold, calvitie distinguée, avec juste assez de cheveux pour préciser la raie aristocratique et occipitale.

Le train repartit.

Le nouveau venu, avec une élégance aisée, avait salué la jeune femme. Maintenant, il toisait le rustre avec un froncement de sourcils indigné. Celui-ci, imperturbable, fumait son cigare, gonflant les joues pour lancer une bouffée de fumée dont il suivait des yeux les nuages capricieux.



... D'mandez-lui donc à voir son billet!

— Pardon, mon ami, ce n'est pas un compartiment de fumeurs, ici!

A cette interpellation du correct gentleman, le paysan tourna la tête.

— Je l'savions! répliqua-t-il.

— De plus, il y a une dame et vous devriez...

— Alle m'a baillé la permission

Le gentleman resta coi une seconde, puis:

— Eh! bien, moi je ne vous la *baille* pas et vous prie de jeter votre cigare.

— Jeter mon cigare?... Non point!

— Soit! Au prochain arrêt, je vous ferai descendre.

— C'est p'têtre point moué qui descendrons!

Sur cette réponse du paysan, faite sur un ton bonhomme et placide, le silence se fit.

La jolie voyageuse avait écouté ce dialogue avec une attention amusée et se demandait curieusement comment allait se terminer ce singulier conflit.

Le train s'arrêta.

Sur un appel du voyageur mécontent, un employé s'approcha.

Le cas était simple. Puisque l'homme *à la blouse* s'obstinait à vouloir fumer, il devait changer de compartiment. Déjà le gentleman triomphait, lorsque le voyageur prit la parole:

— J'ons la permission par madame ed' fumer. Mossieu que v'là veut m'empêcher... mais d'abord, a-t-il le drouét d'monter ed'dans mon wagon, lui qui veut m'en faire descendre?... *D'mandez lui donc à vouér son billet?*

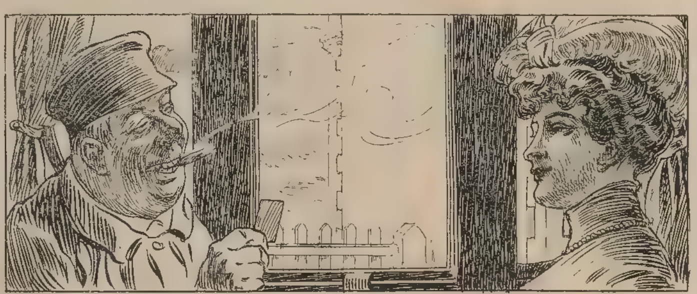
Coup de théâtre! Le voyageur n'avait qu'un billet de deuxième classe.

Honteux et confus, il dut céder la place pendant que, triomphalement, l'autre, en cossu campagnard, se réinstallait, cigare aux dents, en face de la jolie voyageuse.

— Mais enfin, dit-celle-ci, alors que le train s'ébranlait, comment avez-vous pu supposer que ce monsieur n'avait qu'un billet de seconde classe?

— C'est ben simple, repartit l'autre, j'ons vu le morceau de carton qui dépassait de la poche ed d'son gousset... *Or, il était tout pareil au mien*, ajouta-t-il avec un gros rire, en tirant de sa poche, lui aussi, un billet de seconde classe.

É. JOLICLER.



.. Or, il était tout pareil au mien...







LE CYCLE DE LA VIE

C'est d'abord le *Cerceau* qu'on commence à désirer.

Puis la *Bicyclette* dont on rêve.

Plus tard, c'est la *Roue* de la fortune qu'on cherche à aiguiller vers soi...



... ce qui vous permet de *rouler* en auto.



Pour cela quelques-uns s'adressent à la *Roulette* de Monaco... ou à des *Cercles*...



... ce qui quelquefois les conduit à la la *Roulotte*.

Pêle-Mêle Causette

Un spirite de mes amis m'a exposé sa théorie sur la superstition. Elle m'a paru assez originale pour mériter d'être publiée à titre de curiosité :

« La déveine, me dit-il, est un fluide. Vous avez dû remarquer que certaines personnes ne réussissent en rien. C'estau point que lorsqu'elles entreprennent quelque chose, on est assuré d'avance qu'elles aboutiront à un échec. C'est le fluide de la guigne, dont elles sont imprégnées, qui les fait invariablement échouer.

« Le pire pour ces personnes, c'est qu'elles entretiennent elles-mêmes le fluide néfaste.

« De même qu'à force de s'imaginer qu'on souffre d'une maladie, on finit par en être atteint réellement (ce qui est reconnu aujourd'hui par tous les médecins), de même la conviction d'être déveinard, finit par rendre déveinard.

« La plupart des guignards ne le sont que parce qu'ils sont pénétrés de la foi en leur guigne. Leur fluide est nourri par une production incessante, par un foyer qu'alimente leur fatale conviction.

« Le remède a la déveine consisterait donc en un traitement moral, qui affranchirait le patient de la croyance en sa guigne.

« Pour la superstition, un phénomène analogue se produit.

« Un individu se prend à croire que telle chose insignifiante : un nombre, un rêve, des objets placés dans certaine position, sont un mauvais présage. Ils donnent ainsi naissance à un fluide que leur superstition entretient, et qui finit par produire les effets qui lui sont imputés.

« De sorte que bientôt le mauvais présage devient une réalité, une vérité.

« Ne souriez donc pas, quand vous entendez dire à quelqu'un : « Ceci ou cela me porte la guigne. » Ce n'est pas une fiction, et il pourra fournir mainte preuve à l'appui de sa conviction.

« Seulement, ce qu'il ignore, c'est que lui-même est le producteur et la vestale du fluide hostile.

« Il peut s'en débarrasser, mais non sans une sorte de traitement méthodique destiné à lui faire perdre sa croyance.

« Si, par conséquent, vous voulez vous affranchir de toutes les influences néfastes des choses qui vous entourent, il faut exercer votre esprit à mépriser la superstition. Il faut la braver, marcher droit sur elle et en rire. Ainsi vous tuerez en vous le fluide de la déveine, et serez délivré de ses effets. »

Cette théorie n'est-elle pas ingénieuse ? Elle fournit une solution piquante à ce grand problème, si souvent soulevé et jamais résolu, de la guigne.

Le conseil de braver la superstition est, du reste, excellent en soi, quelle que soit la valeur positive de la théorie émise.

Et, en somme, rien ne nous prouve que celle-ci est fausse.

Donc, jusqu'à preuve du contraire, nous pouvons la tenir pour vraie.

FRED ISLY.

CHASSEUR D'OCCASION

— Quel bon jeune homme que le vicomte Adhémar de Ste-Bredouille, disait le garde du duc de la Rochetrompette, à un collègue, il envoie aux hôpitaux du département, tout le produit de sa chasse.

— Ah! vraiment, et quel est le genre de gibier qu'il abat le plus, du faisan, du lièvre ou du perdreau? demanda celui-ci.

— Heu, rien de tout cela; jusqu'ici, il n'a jamais envoyé de plomb que dans les jambes des gardes-chasse.

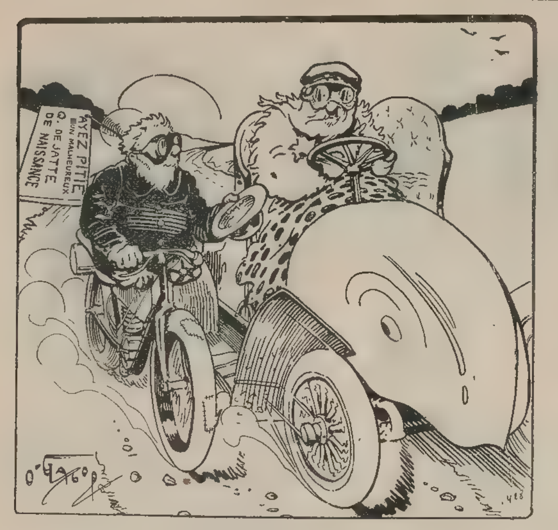




ECHANGE DE POLITESSES

Un soir, le baron Chose, en quête de distractions inédites, s'en fut visiter quelques bouges fameux.

Le lendemain même, un envoyé de ces bas-fonds, lui rendait sa visite.



BIENTOT
Le mendigot de l'avenir.



Le Patron. — Si vous voulez déjeuner au champagne, c'est dix centimes de plus.

A MENTEUR, MENTEUR ET DEMI

Poindinterro se trouvait à table d'hôte avec Baptistin Briguiboulle, le voyageur bien connu. La conversation était tombée sur les derniers froids, le voyageur parlait des brusques changements de température du climat des Pyrénées.

— On peut s'y promener un jour vêtu de coutil, disait-il, et se trouver bien au chaud, et le lendemain grelotter de froid.

— Ceci n'est rien auprès des sautes de température que l'on observe au Chili, dit à son tour Poindinterro. Ainsi, cet hiver, je me trouvais à Santiago pour mes affaires, en compagnie de deux autres voyageurs. Arrivés sur la grand'place de la ville, une discussion vint à surgir entre eux. Or, le sol était couvert de vingt centimètres de neige. Nos deux compères s'échauffèrent à un tel point, que dans la chaleur de la dispute, l'un d'eux ayant fait une boule de neige, la lança à son adversaire. Vous me croirez si vous voulez, mais pendant le trajet du projectile, la température s'éleva si subitement, que l'homme visé, au lieu d'une boule de neige, reçut en pleine figure une douche d'eau chaude.



Le Monsieur. — Quel âge a-t-il, ce grand garçon-là?

Le grand Garçon. — J'ai six ans tout juste, monsieur.

La Maman. — Mais non, Loulou, tu as sept ans et demie, tu le sais bien, pourquoi ne le dis-tu pas à monsieur?

Le grand Garçon. — Parce qu'il a une casquette comme un chef de gare.



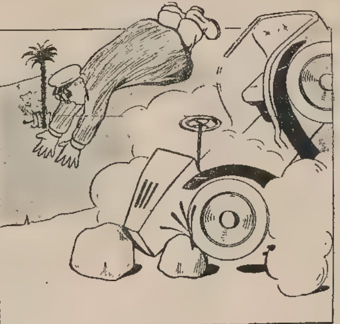
DEVINERESSE

— Pardon, monsieur, est-ce bien ici le bureau des objets perdus?

— Oui, madame.

— Alors, est-ce qu'on ne vous a pas apporté un portefeuille avec des cartes au nom de: « Mme Alexandrina, sommambule extra-lucide »? Il y a huit jours que je ne peux pas remettre la main dessus.





LA REVANCHE DU LION

— J'ai besoin d'une descente de lit, je place des pierres sur la route...

!!!

Et voilà comment on monte son ménage.



LA REMPLAÇANTE

— Allons, voilà un voyageur qui descend... une place par ici.



— Voilà, Monsieur, voilà..

Courrier Pêle-Mêle

Pauvres honteux.

Monsieur le Directeur,

Dans une lettre que nous adresse M. L. Buron, ce dernier nous expose combien les vrais pauvres, les *pauvres honteux*, sont gênés lorsqu'il leur faut solliciter d'une société de charité un secours dont ils ont pourtant un réel et pressant besoin. (Ce ne sont pas toujours, en effet, chacun le sait, du reste, les meilleurs clients du bureau de bienfaisance qui sont les plus intéressants. Il y en a trop, malheureusement, pour lesquels l'exploitation des bureaux de bienfaisance est une véritable profession).

Puisque M. Buron demande la « formule qui concilierait la dignité des miséreux avec le désir de charité des fortunés », permettez-moi de vous raconter ce qui suit: Lorsque j'étais encore au collège, il y a environ dix ans, le professeur de la classe de rhétorique (dont je faisais alors partie), prit un jour l'initiative de nous grouper pour constituer une petite société de charité, destinée à venir en aide aux *vrais pauvres* de la ville.

Sans vouloir entrer dans le détail de nos statuts, voici quelle était notre manière de procéder:

Lorsqu'un élève de la classe (un membre, par conséquent, de la petite société en question), avait connaissance directement ou indirectement d'une infortune, il la signalait à ses condisciples. Notre président (car nous avions un comité), chargeait alors le solliciteur et un autre élève qu'il lui adjoignait, de faire une enquête rapide et discrète sur l'honorabilité de la famille à secourir.

Lorsque ces deux élèves avaient terminé cette première partie de leur mission et que les renseignements par eux recueillis étaient favorables, ils se présentaient eux-mêmes au domicile de la famille pauvre en question, à laquelle ils exposaient adroitement le but de leur visite.

C'était peut être là un rôle délicat, mais je n'ai jamais constaté ni entendu rapporter par mes camarades qu'une famille s'était froissée de la démarche effectuée auprès d'elle.

Ensuite, les deux élèves délégués rendaient compte de leur mission à leurs camarades et précisaient les *desiderata* que ces « vrais pauvres » n'auraient jamais osé formuler si l'on n'était pas venu à eux.

Je ne sais si ce procédé de faire la charité donnera satisfaction à M. Buron, mais je crois que, tout au moins dans certaines villes, les sociétés de bienfaisance devraient essayer ce système.

En intervertissant ainsi les rôles, c'est-à-dire en allant offrir à *domicile* des secours à ceux qui ne veulent pas révéler leur infortune, les vrais pauvres n'auraient pas besoin de s'humilier et de tendre la main; et d'autre part, les membres de ces sociétés





LES SENTIMENTS DU ROMANCIER

COMÉDIE HUMAINE EN TROIS ACTES.

LE ROMANCIER *(lisant son feuilleton à haute voix)*. — Mon pauvre cher ami, je vous présente mes condoléances attristées et le témoignage le plus ému de la part profonde que je prends à ce deuil si douloureux qui vient de vous frapper cruellement dans vos plus tendres affections et dans...
— A qui donc écris-tu, Roland?

— C'est la dépêche de mon héros dans le feuilleton que j'écris pour le *Petit Parisien*.
— J'y pense, Roland, tu devrais envoyer une dépêche à ces chers amis Durand, qui viennent de perdre leur frère...
— Le temps me manque, chère amie, rédige-la toi-même, car il faut que j'aille porter ma copie au journal.





A LA RÉDACTION DU JOURNAL, LE DIRECTEUR. — Bigre! dans votre feuilleton, vous tirez à la ligne. Quelle longueur, que cette dépêche de condoléances.
— Oh! il est matériellement impossible de la faire plus courte! Il serait inutile d'essayer. On ne peut pas!

LE ROMANCIER. — Mais quel est ce brouillon de dépêche? C'est pour les Durand! *(Lisant.)* «Envoyons sentiments de profonde sympathie et prenons part à votre grand chagrin.» Douze mots, alors qu'en quatre mots, on pouvait en dire autant! Franchement, chère amie, tu n'es pas économe.

---

de charité éprouveraient la double satisfaction: 1° D'avoir *découvert* une infortune, et 2° D'avoir secouru de *vrais pauvres*.

Recevez, etc. H. GOUSSEL.

Education populaire.

Monsieur,

L'éducation populaire est l'objet d'une sollicitude spéciale. L'enseignement du beau fait partie de cette éducation, et les musées, paraît-il, sont ouverts surtout à cette fin. Malgré ce louable désir, on semble s'ingénier à rendre ces musées aussi insipides que possible. Je ne parle pas de la disposition des œuvres exposées ni de leur classement, points qui ont soulevé une indignation peut-être exagérée de la part de certains critiques d'art. Après tout, les goûts peuvent différer là-dessus et l'opinion des conservateurs de musées, être tout à fait différente de celle desdits critiques. Mettons cela à part et supposons un instant un promeneur, fraction de ce bon public populaire auquel il s'agit d'inculquer les notions élémentaires de l'histoire de l'art; supposons ce promeneur passant par hasard, un dimanche, avec sa famille, devant le Louvre et entrant aux galeries de peinture. Inutile de vous apprendre, n'est-ce pas, que ce qui l'intéresse avant tout, ce sont les sujets représentés. Si donc vous tenez à attirer son attention sur un des chefs-d'œuvre exposés, il serait peut-être sage de satisfaire tout d'abord à la question que ce promeneur se pose à lui-même en contemplant une scène qui ne lui rappelle absolument rien. Quelques mots d'explication sur cette scène ou sur le personnage peint devant lui auraient peut-être le don de le retenir quelques instants et de donner quelque intérêt pour lui au tableau qu'il considère. Là-dessus l'administration du musée se montre aussi chiche qu'il est possible. Rien n'empêcherait non plus de renseigner le même promeneur, en quelques mots très rapides, sur ce qui caractérise l'œuvre qu'il contemple et aussi sur son auteur, car au point de vue démocratique, puisqu'on en parle toujours, tout semble fait au rebours du sens commun. Quelqu'un peut avoir très vaguement entendu parler, par exemple, du Titien ou du Corrège; or, si ce quelqu'un cherche au bas d'un tableau le nom de son auteur imprimé sur une petite fiche dorée, il lit: «Titiano Vecelli, ou Antonio Allegri». Ces noms lui sont absolument étrangers. Il lit, sous un autre: «Paolo Cagliari». A coup sûr, il ignore absolument de qui il s'agit et ne se doute pas que c'est le même que le Véronèse, nom qu'il aura pu lire et se rappeler comme étant celui d'un grand peintre.

Il y a une foule de ces petites choses qui ne coûteraient absolument rien et que l'on néglige avec le plus souverain dédain. Si ces choses, encore, pouvaient choquer les amateurs éclairés, on pourrait peut-être hésiter, mais où voyez-vous que cela puisse les gêner en quoi que ce soit?

Peut-être, si l'on essayait d'innover toutes ces indications *ad usum populi*, verrait-on dans ces galeries, les promeneurs du dimanche, le vrai public populaire, se traîner moins souvent avec un air d'aussi mortel ennui et une indifférence colossale pour tout ce qui passe sous leurs yeux; c'est qu'aussi, vous ne la rendez vraiment pas attrayante, votre éducation esthétique, messieurs des Beaux-Arts. Si vous consentez à insérer cette lettre, Monsieur le Directeur, puisse-t-elle faire réfléchir à toutes ces choses le personnage *qui de droit* qu'elles intéressent. Ce serait en même temps un service personnel dont je vous serais reconnaissant car ce n'est pas un petit embarras pour moi de promener des étrangers à travers tous ces dédales artistiques et de trouver quelque chose à répondre à toutes leurs questions.

Recevez, etc.... E. DESJARDINS (Paris).

Pas de sa faute

Bélidor s'était offert, pour ses étrennes, une chaîne de montre en doublé.

Un mois après l'avoir portée, il remarqua avec émoi que presque toute la dorure en était partie.

Furieux, il s'en va trouver le marchand, auquel il fait des reproches sur la mauvaise qualité de sa marchandise:

— Vous m'aviez assuré que cette chaîne durerait toute la vie, lui dit-il, voilà tout juste un mois que je la porte, tout l'or est parti.

— Vous avez tort de vous fâcher, lui répondit le bijoutier. Je ne vous ai pas trompé. Le jour où vous l'avez achetée, vous aviez si mauvaise mine, que j'ai pensé que vous n'aviez guère plus de quinze jours à vivre!



TRUC D'AVEUGLE

— Tu es vraiment aveugle et tu n'as pas de chien, comment fais-tu pour rentrer le soir chez toi?

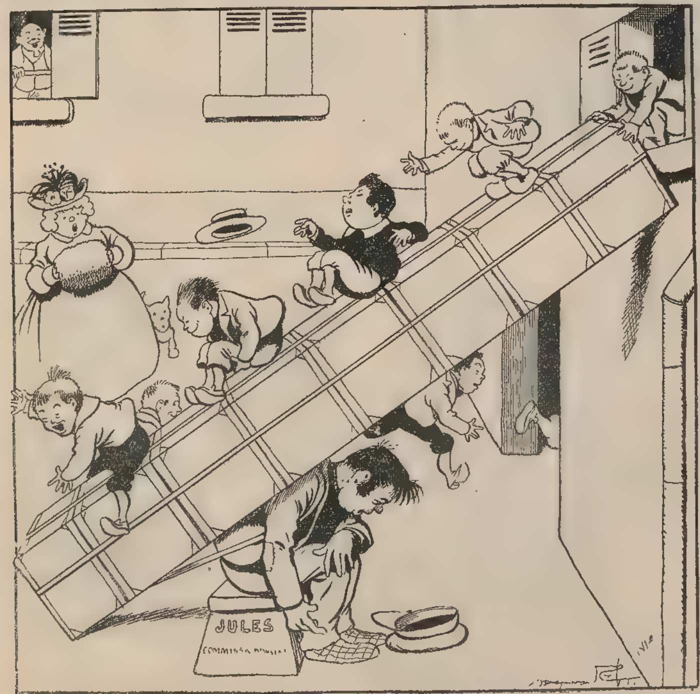
— C'est une question de flair. Par exemple, d'ici, je longe les boutiques, et quand j'ai senti trois fois le fromage, quatre fois la gargotte et deux fois la pharmacie, je tourne à gauche et je suis chez moi.



LE CLIENT. — Dites, madame, combien cela me coûterait-il pour faire recouvrir ce vieux parapluie?

LA MARCHANDE. — Ça serait cinq francs.

LE CLIENT *(qui n'ose pas avouer que c'est trop cher).* — Bon... Eh! bien, je vous le rapporterai un de ces jours, parce qu'aujourd'hui, j'en ai besoin, il pleut à verse.



LES SPORTS DANS LA RUE

Jeunes Alpins glissant sur le flanc d'un glacier.

VICTOR HUGO FANTAISISTE

Nous avons parlé, ici-même, il y a quelques semaines, d'un Victor Hugo amateur de calembours rimés ou autres. Voici une autre face encore plus fantaisiste, de l'immortel poète.

Lorsque le télégraphe aérien qui agitait ses longs bras disparut, remplacé par le système Morse, Victor Hugo composa, pendant une de ses heures bleues, ce petit poème burlesque, dont toutes les terminaisons sont remplacées par des lettres de l'alphabet.

Le télégraphe aérien D C D.

Tout se dit avec l'A B C.
L'A B C partout F E T.
Longtemps par le sort K O T,
Nous cesserons de V G T.
Le télégraphe est A J T,
De fureur il est R I C.
Il ne peut supporter l'I D
Que du monde il est F A C.
Oui, malgré son R E B T,
Trop longtemps il nous R S T,
Debout comme une D I T.
Vieillard que le temps A K C,
C'est une affaire d'S I D,
Son F I J est même O T.
De lui nous allons R I T,
Car il est enfin D C D.

LE POT AUX ROSES

On vient d'augmenter joliment
L'indemnité parlementaire;
La raison n'en est pas vraiment
Dans le prix des pommes de terre...

Beaucoup d'électeurs, vainement,
Cherchent la clé de ce mystère;
Je l'ai trouvée... heureusement!
N'étant pas payé pour me taire.

Voici donc le motif réel:
Chez nos députés, le duel
Sévit à de courts intervalles;

Ils ont calculé qu'il fallait,
Pour se tuer au pistolet,
Echanger quinze mille *balles!*...

L. CAZENEUVE.

UN DEBROUILLARD



Le sympathique X..., est ce qu'on appelle un débrouillard. Il entre partout à l'œil, comme tout Parisien digne de ce nom.



Ainsi, quand il va au théâtre, vous croyez qu'il paiera sa place, comme le premier venu? Vous le connaissez bien peu.



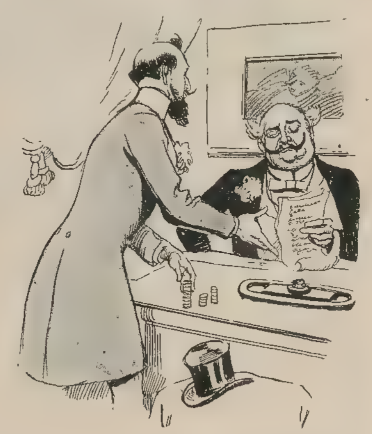
Il invite à un dîner à tout casser, son ami Y, le critique dramatique, qui lui remet au dessert une loge de faveur.



Au Salon, il trouve moyen d'entrer sans payer les vingt sous du tourniquet. Comment fait-il? Il entre par la porte de derrière en donnant cent sous au gardien.



Il voyage toujours en chemin de fer avec des permis. Comment, diable, fait-il pour les obtenir?



Il les obtient par le *Snob-Magazine*, auquel il collabore dans ce but. Sa collaboration est, d'ailleurs payante, en ce sens, que c'est lui qui paye 3 francs la ligne, l'insertion de ses articles.



Il n'y avait qu'au cirque Chose, qu'il n'avait pas encore pu réussir à entrer à l'œil: « J'y arriverai quand même! » se dit il.



Et malgré qu'on lui fit remarquer qu'elles n'avaient que peu de valeur, il acheta au-dessus du pair, cent actions de la maison, ce qui fait qu'il entre maintenant sans payer sa place.



Le sympathique X... n'est pas le seul de son genre. C'est à ces petits riens qu'on distingue d'ailleurs, le vrai Parisien.

UN MONSIEUR COMPLAISANT



Deux voyageurs causaient.
— C'est dégoûtant, déclara M. Roncho, de voir ce train toujours en retard. Cela me cause un grand préjudice. On devrait réclamer, mais à quoi bon?
— Si vous voulez, répondit M. Laimable, j'appuierai votre réclamation.

Et à la descente du train, M. Laimable avisa un employé et s'enquit auprès de lui de l'endroit où l'on pouvait trouver le livre des réclamations. L'employé portait une malle. Il en laissa choir un côté sur les pieds du demandeur.

Et, étendant le bras libre du côté d'une petite construction, il déclara:
— Adressez-vous donc au lampiste.
— Merci, fit M. Laimable, qui n'avait pu retenir un cri de douleur.
— Il n'y a pas de quoi, dit l'employé en riant.



Le lampiste, interrogé à son tour, informa M. Laimable que le livre des réclamations se trouvait dans le bureau du sous-chef. Et un peu brusquement peut-être, mais fort complaisamment, il le mit dans la bonne voie. Le pardessus du réclamant en conservera longtemps des traces huileuses.



Toujours suivi de Roncho qui commençait à s'impatienter, M. Laimable pénétra dans le bureau du sous-chef.
— Le livre des réclamations! fit un employé, d'une voix gracieusement hargneuse, il est sur l'armoire, prenez-le.
Un encrier était dessus, comme par hasard. M. Laimable fit connaissance avec son contenu.



Une chaise à trois pieds sur laquelle il fut invité à s'asseoir pour formuler sa plainte, protesta à sa manière de son droit à la retraite après trente ans de services.



Enfin, M. Laimable fut en mesure de coucher les doléances de Roncho sur le livre administratif.
Mais l'employé prévint ce dernier qu'il aurait à venir déposer en personne et à s'expliquer sur ses déclarations.



Et quand M. Laimable pria Roncho de signer, celui-ci, furieux, s'écria:
— Signer! moi! Je n'ai rien à dire. C'est vous qui voulez vous plaindre. Libre à vous. Moi, je ne me mêle pas des affaires des autres! Et il tourna les talons. M. Laimable jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.





UN HOMME ECONOME

— C'était absurde, je prenais un bock de six sous et je donnais deux sous de pourboire au garçon. Ça faisait du 33 0/0 à cet intermédiaire.

Maintenant, je prends un demi de dix sous et je donne toujours deux sous. Ça ne fait plus que du 20 0/0. Les temps sont durs, il faut faire des économies.

PAUVRE FOU!

Les criminels sont des irresponsables.
LOMBROSO.

La scène se passe dans le cabinet du juge d'instruction. Ameublement sévère, mais juste, ainsi qu'il convient dans un palais de Thémis.
Comme acteurs : le juge, le docteur, le criminel.

LE JUGE (*désignant le criminel*). — Il s'agit de Jean Labrute, que voici. Les journaux vous ont appris qu'il a assassiné froidement une vieille concierge, très estimée de tout son quartier.

LABRUTE. — Oh! la sale bête! Elle décachetait toutes mes lettres.

LE JUGE. — Taisez-vous, Labrute! (*Au docteur.*) Son avocat, maître Bouchencour, prétend que c'est un impulsif. Oui, maître Bouchencour voudrait nous faire croire que Labrute n'est pas maître de ses nerfs. Je vous demande un peu! Un gaillard taillé en hercule.

LE DOCTEUR. — Cela ne signifie rien.

LE JUGE. — Soit! Examinez-le, et dites-nous si sa responsabilité est atténuée.

LE DOCTEUR (*à Labrute*). — Approchez, mon ami. (*Bon enfant.*) Nous avons donc cogné un peu fort..., un peu trop fort? Voyons, contez-moi comment ça s'est passé.

LABRUTE. — A quoi que ça vous sert, puisque j'ai tout avoué.

LE DOCTEUR (*au juge*). — Il a avoué?

LE JUGE. — Il a avoué.

LE DOCTEUR. — Bizarre! (*A Labrute.*) La main droite! (*Après avoir examiné à la loupe une dextre énorme et calleuse.*) Bizarre! (*Au juge.*) Il a une main d'inconscient.

LE JUGE (*sceptique*). — A quoi voyez-vous ça?

LE DOCTEUR (*mystérieux*). — Habitude professionnelle. (*A Labrute.*) La tête!

LABRUTE. — Hein? la tête!... On va me couper la tête?...

LE DOCTEUR. — Oh! mon ami, comment avez-vous pu supposer... Je désire simplement tâter les protubérances de votre boîte crânienne. (*Après avoir tâté.*) Bizarre! (*Au juge.*) Il a un crâne déformé. (*A Labrute.*) Vous avez un crâne de fou.

LABRUTE (*gesticulant*). — C'est des blagues! Je suis pas marteau, moi, je suis pas marteau.

LE DOCTEUR. — Votre père n'avait-il pas l'habitude de causer tout seul?

LABRUTE. — Si! quand il avait bu un coup.

LE DOCTEUR (*à part*). — C'est bien ça. (*A Labrute.*) Et votre grand-père? Parlez-moi de votre grand-père.

LABRUTE. — Il avait 1 m. 80 de taille.

LE DOCTEUR (*à part.*) — C'est bien ça. (*A Labrute.*) Eh bien, mon ami, vous êtes un dégénéré.

LABRUTE. — Ça se peut bien.

LE DOCTEUR. — Votre père était monomane.

LABRUTE. — Mono... quoi?

LE DOCTEUR. — Et votre grand-père était mégalomane.

LABRUTE. — Dites donc, vous, quand vous aurez fini de mécaniser ma famille!

LE DOCTEUR. — Vous-même avez dû être longtemps céphalalgique. (*Au juge.*) C'est un irresponsable. (*A Labrute.*) Je suis certain que si je remontais jusqu'à vos ancêtres, j'en trouverais qui déraisonnaient sous le Roi-Soleil.

LABRUTE. — Le Roi-Soleil, je l'ai connu. C'est un canasson qu'a gagné le Grand-Prix. Même que j'avais mis cent sous dessus avec le grand Julot, de Montparnasse.

LE DOCTEUR (*au juge*). — Il est complètement fou. (*A Labrute.*) Mon ami, vous êtes fou, fou à lier.

LABRUTE. — Ah! non, pas de blague! Je veux pas passer à la douche.

LE DOCTEUR. — Rassurez-vous! Nous ne douchons plus, nous autres, médecins modernes. C'était bon dans l'ancien temps, sous Félix Faure. Nous allons vous appliquer un système...

LABRUTE (*hurlant*). — J'en veux pas de votre système! Je suis pas marteau... je suis pas marteau!

LE DOCTEUR. — Encore une fois, calmez-vous. Nous allons vous mettre dans une belle maison entourée d'un magnifique jardin tout garni de fleurs rares, avec une pelouse pour jouer au tennis. Comme régime alimentaire ... à propos, quels sont vos plats préférés?

LABRUTE. — J'aime assez la tête de veau à l'huile et la gibelote au vin blanc.

LE DOCTEUR (*enthousiaste*). — Vous aurez de la tête de veau et de la gibelote... Vous aurez tout ce que vous voudrez.

LABRUTE. — Je suis marteau... je suis marteau!

Il danse un pas échevelé.

LE DOCTEUR (*au juge*). — Eh bien, êtes-vous édifié?

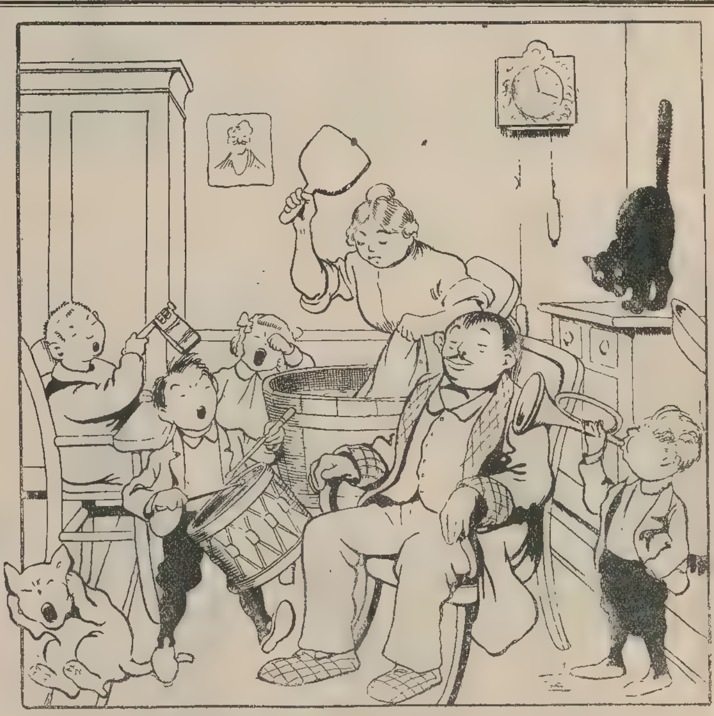
LE JUGE. — Mon Dieu...

LE DOCTEUR (*désignant Labrute*). — Vous voyez bien qu'il le dit lui-même!

Jacques IVEL.

Extrait du discours prononcé par le président des Cent-Kilos à la dernière réunion:

« Nous avons à déplorer, messieurs, la mort de trois de nos collègues. C'est 426 kilos que perd notre chère Société.



UNE BONNE IDÉE

— Comme j'ai bien fait de louer sur le derrière... au moins, on n'est pas dérangé par les bruits de la rue.

DE NOS LECTEURS

Les pauvres en France et en Angleterre.

Combien y a-t-il de pauvres dans notre pays? Vous êtes-vous jamais posé cette question? Elle est assez curieuse à résoudre.

Un spécialiste en l'étude de ces problèmes sociaux, M. A. de Foville, a publié une étude comparée sur le paupérisme français et sur le paupérisme anglais. A vrai dire, les résultats des recherches de cette statistique ne prouvent pas que notre pays abonde en citoyens riches.

La France possède actuellement plus de 16.000 bureaux de bienfaisance, qui ont la charge de près de 1 million et demi d'indigents; autrement dit, il y a sur la population totale de notre pays, quatre indigents officiellement inscrits et reconnus par cent habitants.

Ajoutons que ce chiffre ne concerne que la bienfaisance officielle; ajoutons aussi que pas mal de communes n'ont pas de bureau de bienfaisance et qu'il y a des pauvres qui n'obtiennent pas de secours, parce que les ressources des bureaux sont insuffisantes. Quant à ce que possèdent les bureaux officiels, on peut l'évaluer à près d'un demi-milliard.

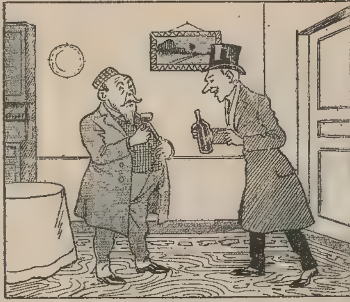
La proportion des pauvres en Angleterre, est sensiblement inférieure. Elle est tombée de 4,62 0/0 en 1861, à 2,19 0/0 en 1901, grâce à l'établissement d'une foule d'institutions charitables. Depuis 1901, la proportion s'est un peu relevée à cause des immigrants; mais elle n'est guère que de 2,44 0/0. Londres, qui est la ville réputée pour être affligée du plus grand nombre de pauvres, n'entre dans ce chiffre, que pour 2,76 0/0. Or, à Paris, le taux est de 5,17 0/0. On voit que l'opinion sur le paupérisme londonien est exagérée.

R.

Le préjugé du nombre treize.

Lors de la déclaration de la guerre russo-japonaise, un certain nombre d'officiers russes se réunirent en un souper d'adieu. Or, il arriva, et quelqu'un en fit la remarque, qu'ils étaient treize à table. On sait combien grande est la la superstition en Russie, même dans les classes les plus élevées de la société; un moment de gêne succéda à cette observation. Mais bientôt les plus hardis se levèrent et portèrent un toast au nombre treize; et ils se donnèrent tous rendez-vous en ce même endroit, pour la fin de la guerre.

Et après le traité de Portsmouth, les Pétersbourgeois pouvaient voir et entendre, dans un des premiers restaurants de la ville, treize officiers, revenant tous de la guerre et dont plusieurs avaient été à Port-Arthur, fêter joyeusement leur retour, car pas un seul n'avait





LE TRUC DU COMMIS-VOYAGEUR

Un matin, M. Gogo reçut la visite d'un voyageur en vins, qui lui offrait du St-Estémil à un prix avantageux, et lui en laissa un échantillon en disant: « Je veux que vous le goûtiez. Certainement, vous m'en commanderez. »

Le jour même, un deuxième voyageur vint offrir du même vin à un prix beaucoup plus cher.

— Mais, dit Gogo, votre concurrent de la maison Y, me le fait beaucoup meilleur marché.

— Ah! fit le voyageur d'un ton désappointé, si c'est Y qui vous l'offre, je me retire. Impossible de lutter contre ces gens-là. Ils vendent à prix coûtant.



Devant cette affirmation d'un concurrent, Gogo s'empressa de commander quelques tonneaux de St-Estémil au premier voyageur.



Et les deux concurrents, qui étaient des compères, partagèrent les bénéfices de la bonne opération.



TOUT S'EXPLIQUE

— Maman, est-ce que c'est la bouteille d'eau de Cologne?

— Non, chéri, c'est le flacon de colle.

— Alors, ça explique pourquoi je ne peux pas ôter ma casquette!!!



BRAVE PETIT CŒUR

L'Enfant *(au commissaire qui est venu pour constater le cambriolage)*. — Bonjour m'sieurs dames... j'ai entendu papa qui disait comme ça, qu'il avait oublié sa pince-monseigneur ici, alors, pour lui faire une surprise, je viens la chercher.



TOUT SE PERD

Le Maire du pays *(la veille du jour où doit avoir lieu la réception du ministre).* — Monsieur le ministre, le programme porte que des jeunes filles en costume du pays viendront vous offrir des fleurs.

Le Ministre. — Eh! bien?

Le Maire. — Eh! bien, nous avons pensé, qu'en votre qualité de ministre de l'Instruction publique, vous nous diriez quel est le costume du pays.



— Je t'avais toujours dit que tu te laisserais convaincre par les antialcoolistes!

reçu même une égratignure. On peut penser si, cette fois, tous burent à la santé du nombre treize.

M. P.

Thiers et Paris.

Un récent scrutin pour la gloire, organisé par un grand journal quotidien de la capitale, a mis le nom de Thiers parmi ceux des dix plus illustres Français du dix-neuvième siècle.

Un grand nombre de Parisiens ont, sans doute, « voté » pour lui. L'auraient-ils fait, s'ils avaient connu la première impression sur Paris, du premier Président de la troisième République française?

Voilà ce que Thiers, jeune homme, écrivit à ce sujet, sur une page d'album:

« ... Bientôt, courant dans les rues, l'impatient étranger, ne sait où passer; il demande sa route, et tandis qu'on lui répond, une voiture fond sur lui. Il fuit, mais une autre le menace; enfermé entre deux roues, il se glisse et se sauve par miracle. Il voit pêle-mêle des tableaux, des statues, des palais immenses, mais non achevés. Au milieu de ses courses, il rencontre une colonnade, chef-d'œuvre de grandeur et d'harmonie... C'est celle du Louvre. Il recule pour pouvoir la contempler, mais il heurte contre des huttes sales et noires, et ne peut prendre du champ pour jouir de ce magnifique aspect. « On déblayera ce terrain », lui dit-on.

Peu flatteuse, cette opinion sur Paris, n'est-ce pas; du reste, Thiers demeura toujours un peu campagnard.

M. P.

Bizarreries de la langue française.

L'excellent journal, *Le Citoyen franco-américain* signale quelques bizarreries qui causent, dit-il, tant d'embarras aux étrangers qui cherchent à se familiariser avec la langue française:

Nous portions des portions. Les poules du couvent couvent.

Mes fils ont cassé mes fils. Je vis ces vis.

Cet homme est fier, peut-on s'y fier?

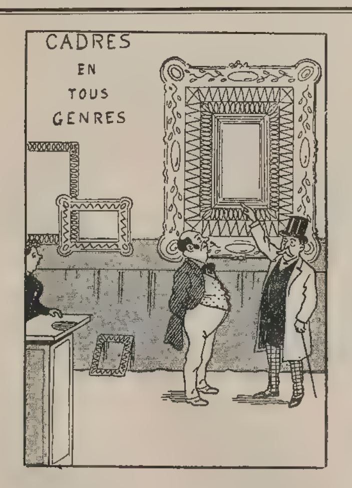
Nous éditions de belles éditions.

Je suis content qu'ils content cette histoire.

Il convient qu'ils convient leurs amis.

Ils ont un caractère violent et violent leurs promesses.

R.



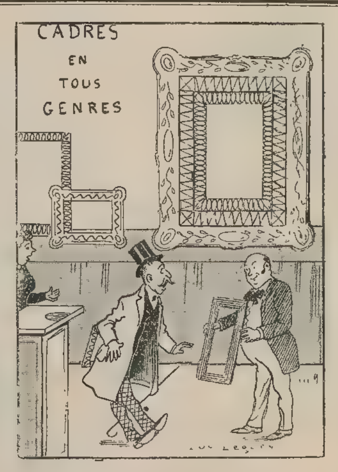
L'Acheteur. — Combien ce cadre-là?

Le Marchand. — Dix francs.

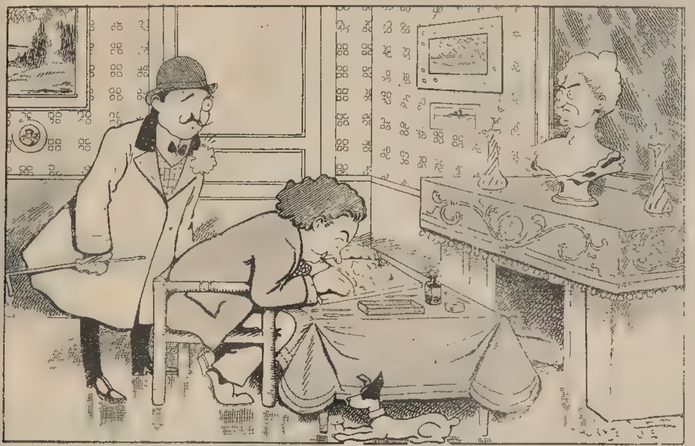


DESILLUSION

— C'est pour rien, veuillez me le donner, je le paye.



— Voici.
!!!



— Tiens, pourquoi dessines-tu avec le buste de ta belle-mère devant toi ?

— C'est parce que je suis très pressé; cela m'empêche de lever la tête!

CRITIQUE LITTÉRAIRE

Un Événement de Librairie

C'est une charmante consécration de goût t de fidélité que celle qui vient d'être appor- ée à l'Imprimerie Georges Richard par les irconstances que nous allons dire.

Il y a une quinzaine d'années, le comte Robert de Montesquiou apportait le ma- iuscrit de son premier poème, *Les Chauves- Souris*, à M. Richard qui imprima et publia 'œuvre avec le retentissement que l'on sait. *e Chef des Odeurs suaves*, autre poème du nême auteur, fut encore confié aux mêmes oins vigilants et habiles.

Puis, le poète fit divers essais d'édition en es maisons différentes. Et les poèmes se suc- édèrent, pleins d'une fantaisie à mesure plus age, et toujours d'une forme plus châtiée.

Désireux aujourd'hui de donner de ses sept oèmes déjà parus, une Edition définitive, M. e Montesquiou est revenu à la maison de on brillant début, de laquelle c'est faire le rès noble éloge.

Le premier volume de cette magnifique réim- ression, revue et corrigée, vient de paraître t l'écrivain a inscrit, en tête des deux exem- laires destinés aux Editeurs, les deux belles oésies inédites dont nous sommes heureux e donner la primeur à nos lecteurs.

A M. GEORGES RICHARD

hilosophe, savant, sage, poète aussi,
ans les sentiers fleuris des jardins de Cormeilles,
ous écoutez longtemps murmurer vos abeilles
ur les roses souvent, parfois sur le souci.

nnemi du regard sournois ou rétréci,
ous voyez le couchant aux nuances vermeilles
miter de son mieux les tons de vos corbeilles,
u se désempourprer lentement obscurci.

ous cultivez l'œillet, le pavot, la gaillarde,
n parterres fleuris que le grand soleil farde.
t qui semble un tapis fait au point de Saint-Cyr.

Iais la passiflora de son cœur plein d'épines,
ous apprend le secret des tristesses divines,
t le bonheur d'aimer, même pour en souffrir.

A M. ANDRÉ RICHARD

e goût qui nous unit de l'âme japonaise.
ontient, vous le savez, la douceur du reflet,
'oiseau qui sur la branche à peine pose et pèse,
t tout ce qui vous charme et tout ce qui me plaît.

n peu de cet art vif se transpose en ma strophe,
t le fil bleu de l'encre au long de mon papier,
omme le fil d'argent qui glisse dans l'étoffe,
race un rayon de lune ou la fleur d'un prunier.

ussi quand vous rangez vos laques purpurines,
ous croyez voir parfois mes livres entr'ouverts,
t parfois vous pensez arranger vos vitrines,
orsque vous disposez sur la page mes vers.

L'Edition complète des œuvres de M. le comte de Montesquiou comprend sept volumes :

Les Hortensias bleus.
Les Prières de tous.
Les Chauves-Souris — Les Paons.
Le Chef des Odeurs suaves.
Les Perles Rouges.
Le Parcours du Rêve au Souvenir.

Chacun de ces ouvrages, tiré en in-8° à 500 exemplaires numérotés, est au prix de 6 francs. La souscription à l'Edition complète (7 volumes) est de 35 francs. Pour les bibliophiles, il a été fait sur papier du Japon un tirage de douze exemplaires numérotés, signés par l'auteur. Cette édition si remarquable est au prix de 150 francs.

Pêle-Mêle Connaissances

— Dans la plupart des gares d'outre-Rhin, la direction des chemins de fer a supprimé le registre des réclamations, sous prétexte « qu'il fait perdre un temps précieux au personnel ».

— La dépense annuellement consacrée par la Ville de Paris au remontage des pendules, s'élève à 60.000 francs, 20.000 pour l'entretien des horloges installées dans les bureaux de l'Hôtel de Ville; 40.000 pour celles qui ornent les monuments parisiens.

— Les premiers collecteurs d'impôt, à l'époque de la domination romaine des Gaules, étaient les membres du sénat ou curie qui siégeait au chef-lieu. Après un certain nombre d'années d'exercice, ils étaient nommés *comtes*; cette distinction n'était qu'une maigre compensation des charges qui leur incombaient : s'ils ne réussissaient pas à faire rentrer l'impôt tout entier, ils devaient combler le déficit de leurs propres deniers.

— Les progrès de l'automobile n'ont fait aucun tort à la bicyclette. Au cours de l'année 1906, quatre des plus grandes marques de France et d'Angleterre ont vendu plus de machines que dans le laps des trois années précédentes, et les gains d'une importante fabrique anglaise s'élèvent à plus de 3 millions de francs, soit une somme égale à 53 0/0 du capital.

— Tous les ans, les différentes sociétés de courses paient à la Préfecture de police, 49.600 francs pour l'entretien d'une brigade spéciale chargée de rechercher les agences clandestines de Paris.

— Contrairement à ce qu'on pourrait penser communément, l'éléphant parcourt les forêts sans laisser de traces de son passage; la dextérité de sa trompe qui relève et écarte les lianes sur son passage, l'élasticité de son pied ne laissent d'empreintes qu'autant que le terrain est défoncé par les pluies.

— Sous l'ancien régime, dans la plupart des collèges, les boursiers, pour défendre leurs intérêts, avaient droit de contrôle sur l'administration. En 1709, le proviseur du collège d'Harcourt (lycée Saint-Louis actuel), fut contraint de leur verser une indemnité *pour obtenir le droit des pensionnaires.*

— Il existe actuellement sur toute la terre 754 stations de télégraphie sans fil. Presque les deux tiers de ce chiffre, soit 467 stations sont du système allemand dit *Telefunken*. Le système Marconi vient après et, bien loin derrière, l'application française de Forest, avec 72 stations réparties en France et aux Etats-Unis d'Amérique.

A. S.



En absorbant plusieurs apéritifs...



... On peut devenir absorbé.



— Ah! ça, voyons! Tu pleures parce que tu es tombé hier? Mais...
— Mais, m'man, hier, t'étais pas là!

PETITE CORRESPONDANCE

M. de la Brousse. — C'est un inconvénient inséparable de ce mode de chauffage, nous ne pensons pas qu'il y ait aucun moyen de l'éviter.

Un ami des chats. — Si l'habitude ne leur en est pas inculquée dès qu'ils sont petits, il est presque impossible de la leur faire prendre ensuite

M. A. Muller. — Aucune de ces pièces n'est rare. Elles n'ont d'autre valeur que leur valeur métallique.

M. Sylvestre. — Nous avons peine à y croire; il est

des cas où il faut avoir vu les choses de ses propres yeux pour y croire.

M. Hardy. — Evidemment, mais vous devez savoir qu'il ne faut pas confondre l'equité avec la justice.

V. Drion. — Non, il y a prescription.

L'ALMANACH-SURPRISE DE " LA FAMILLE "

Au moment où nous écrivons, **le Piano de 1.260 francs**, et nombre des principales grosses surprises de l'*Almanach de la Famille* ne sont pas encore gagnés. Par conséquent!

Que toutes les personnes qui ne le trouveraient pas chez leurs libraires, ou qui préféreraient le recevoir directement de l'administration, aient soin d'envoyer sans retard à la *Famille*, 7, rue Cadet, leur demande, accompagnée de la somme de 0 fr. 75 en mandat ou timbres.

13e ANNÉE — N° 6. 10 Centimes 10 FÉVRIER 1907.

Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

France . Un an 6 fr. Six mois 3 fr. 50
Étranger . Un an 9 fr Six mois : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
Les Manuscrits ne sont pas rendus

CHARITÉ, par Th. BARN



— Laisse aller, mon vieux !... ça te soulagera.

L'AME D'ISIS

En proie à la plus vive impatience, M. Van Look s'agitait fébrilement sur son banc. De temps en temps, il consultait sa montre, qu'il réintégrait ensuite dans son gousset, en maugréant:

— Et moi qui ai fermé la boutique, pour venir à ce rendez-vous stupide!

Il marmonnait cela ou quelques autres phrases semblables.

Enfin, pour la vingtième fois, au moins depuis cinq longs quarts d'heures, il tira de sa poche une lettre froissée, et pour la vingtième fois, en hochant de la tête, il la relut cette lettre, qu'il aurait tout aussi bien pu réciter par cœur.

Monsieur,

Le mois dernier vous avez acquis, à la Salle des Ventes, un petit coffret de cuivre ciselé. Ayant les plus sérieuses raisons d'entrer en possession de cet objet, auquel j'attache une valeur inestimable, je vous prierai de vous trouver lundi, à deux heures, au square d'Anvers. Veuillez m'attendre sur le deuxième banc à gauche. en entrant par l'avenue Trudaine.

ZINAH Y SALLAH.

Ce méchant coffret, le marchand l'avait, en effet, acheté rue Drouot, pour la somme dérisoire de trois francs soixante-quinze centimes. Il était même en si piteux état, le cadre du couvercle étant faussé, qu'il était impossible de l'ouvrir. D'ailleurs, cette acquisition paraissait si peu intéressante à M. Van Look, que celui-ci l'avait négligemment reléguée dans son arrière-boutique, où il avait eu ensuite toutes les peines du monde à la retrouver au fond d'un bahut.

— Bah! j'aurais eu affaire à quelque fumiste! conclut à la fin l'antiquaire en se levant.

Il s'éloignait déjà, quand une dame paraissant essoufflée par une marche rapide, le rejoignit:

M. Van Look, sans doute?

— Lui-même, en chair et en os! répondit l'interpellé, tout en dévisageant curieusement la nouvelle venue, car elle était bizarre de personne et d'allures.

Imaginez une femme de trente ans environ, vêtue avec une élégance discrète, Mais ce qu'elle possédait de vraiment original, c'étaient son teint olivâtre, ses yeux très



... Le coffret... renferme l'âme d'Isis, déesse égyptienne au culte de laquelle je suis vouée en qualité de prêtresse.

grands, noirs et profonds, largement surmontés de sourcils bien arqués et dont la teinte n'avait d'égale que son opulente chevelure, d'un noir à reflets bleuâtres. Son accent dénotait une étrangère, bien que la phrase qu'elle venait de prononcer eût été dite avec une aisance parfaite.

— Monsieur, s'excusa-t-elle, vous me voyez toute confuse de vous avoir fait attendre aussi longtemps; mais n'attribuez cela qu'à un accident de voiture, qui m'a obligée de faire la moitié de la route à pied.

A l'occasion, et selon le moment, M. Van Look prisait les belles personnes à l'égal des objets d'art. Subjugué par le regard velouté qui le caressait, il se récria:

— Oh! madame, croyez bien que je n'ai pas songé une minute à vous faire grief d'un simple petit retard. Dans les affaires, vous le savez, il faut savoir être patient. Si je m'en allais après une heure et demie d'attente, c'était simplement pour retourner à mon magasin, que j'ai dû fermer pour m'absenter, étant seul à exploiter mon commerce, depuis la mort de feue Mme Van Look.

L'inconnue s'inclina avec un sourire, qui lui permit de montrer des dents d'une éblouissante blancheur.

— Vous êtes l'antiquaire de la rue de l'Université? dit-elle.

— C'est bien cela! confirma le marchand.

— Le possesseur actuel du coffret ciselé?

M. Van Look fit un signe affirmatif, en désignant un petit paquet qu'il tenait sous le bras.

— Compliments! fit la dame. Je suis, comme vous vous en doutez, la signataire de la lettre vous donnant rendez-vous. Causons donc affaires. Ce coffret, que j'ai eu tant de peine à retrouver, il me le faut à tout prix.

— C'est bien simple, dit M. Van Look, se dépouillant de son admiration pour redevenir commerçant. Pour vous, c'est deux mille francs!

Il avait dit cela d'un trait et maintenant, étonné de sa propre audace, il attendait en avalant d'émotion sa salive, par petits coups.

Calme, l'étrangère fit un signe négatif, puis, avec un éclair dans les yeux qui réempoignait son interlocuteur:

— Ai-je affaire à un homme intelligent, très intelligent, capable d'écouter et de comprendre ma confession?

Cette fois, l'antiquaire se sentait conquis et flatté dans sa vanité d'homme qui se croit supérieur à ses contemporains, parce qu'il les roule quotidiennement.

— Parlez! madame, prononça-t-il, presque solennel.

— Voilà, s'empressa la brune personne, je ne peux pas vous donner d'argent!

Ah! mais, c'est que cela changeait! M. Van Look se sentit choir lourdement dans la brutale réalité. Cette dame était charmante, il n'en disconvenait pas. Mais... les affaires avant tout!

Sa figure se crispa, et les yeux mauvais:

— C'est pour me dire cela que vous m'avez donné rendez-vous? Que vous m'avez fait poser sur un banc pendant une heure et demie? Ah! mais non!...

Patiemment, la jeune femme attendait que la colère du bonhomme tombât.

— Ah! Ah! dit-elle avec un petit rire déconcertant, les voilà bien ces Français, tels qu'on me les avait dépeints! Comme notre Nil qui, périodiquement, abandonne son lit, tout entier à sa fougue, votre impatience déborde tout à coup. Ne conveniez-vous pas, tout à l'heure, que vous étiez intelligent, très intelligent? Prouvez-le en m'écoutant jusqu'au bout.

Maté par le ton autoritaire de cette jolie créature, à la volonté puissante, au regard inquiétant, M. Van Look abdiqua définitivement toute velléité de s'insurger. Un peu honteux, il avoua:

— J'ai peut être eu tort... J'avais promis, en effet... Causez, je vous en prie, madame.

— Artistiquement, le coffret n'a aucune valeur, affirma Mme Zinah.

Et, se rapprochant soudain de M. Van Look, lui plongeant dans ses yeux de veau anémique un regard d'hypnose, qui paralysait et anihilait toute volonté, cette femme étonnante fit, à voix basse, la curieuse déclaration suivante:

— Le coffret, qui a été volé il y a six mois, dans un temple non loin d'Alexandrie, renferme l'âme d'Isis, déesse égyptienne, au culte de laquelle je suis vouée en qualité de prêtresse. Il est indispensable que ce coffret reprenne dans le temple la place qui lui est assignée, sinon, malheurs et calamités fondront sur les descendants de la vieille Egypte! Mais il ne saurait être question, entre vous et moi, d'une somme d'argent, pour traiter la restitution du coffret. J'ai mieux à vous offrir. Des pouvoirs occultes acquis par suite de longues études et la méditation dans le temple d'Isis,



... Très drôle, hein? Tout! Tout! Tout! disparu, envolé, escamoté!

me permettent de vous transmettre certains secrets qui vous conféreront le pouvoir de réaliser un désir par jour.

— Seriez-vous une fée? risqua M. Van Look, qui se sentait la cervelle à l'envers.

— Non! dit la prêtresse d'Isis. Les fées sont des êtres imaginaires. Mais des secrets, qui datent de milliers et milliers d'années, m'ont été transmis, et l'étude approfondie de certains mystères me permettent d'accomplir des faits, qui confinent au miracle. Je vais vous prouver la puissance de mon pouvoir. Reportez toute votre pensée vers votre magasin. Le voyez-vous?

— Je le vois! affirma M. Van Look, les yeux fermés, trois rides barrant son front.

— Eh! bien, je lance ma main droite en l'air, puis je fais un signe, et frrrrt! frrrrt! frrrrt! Votre magasin...

— Mon magasin?

— Envolé, disparu, escamoté!

— Ah! par exemple, s'écria M. Van Look, je serais curieux de voir ça!

— Rien de plus facile, dit la dame, retournez immédiatement rue de l'Université, afin de constater la parfaite réussite de l'expérience. Puis, revenez ici demain à la même heure, sans oublier de rapporter le coffret.

* * *

Quand l'antiquaire eut atteint la rue de l'Université, son voisin Coupefigues, le coiffeur, l'interpella au passage.

— Holà! monsieur Van Look. C'est gentil de quitter ainsi le quartier sans prévenir ses meilleurs, ses plus fidèles amis, autant dire à la cloche de bois!

— Ah! vous parlez de mon magasin, monsieur Coupefigues? dit en riant M. Van Look. Très drôle, hein? Frrrrt! Frrrrt! Frrrrt! disparu, envolé, escamoté!

— Et comment! admira le coiffeur. Ah! les gaillards! Ils n'ont pas mis deux heures! Si vous les aviez vu!

— Que voulez-vous dire? Expliquez-vous, monsieur Coupefigues? demanda anxieusement l'antiquaire, en changeant de couleur.

— Voilà! Dès que vous avez été parti, ils

ont venus cinq avec une tapissière. J'ai pensé ue vous déménagiez. Quelle adresse et quelle xtérité! A peine s'ils ont crevé le tableau hollandais, dont on vous a offert douze mille francs le mois dernier. Oh! pour être de l'ouvrage propre et bien fait, c'était de l'ouvrage bien fait et propre.

— Mais alors, monsieur Coupefigues, s'écria l'antiquaire, je suis volé?

Et la voix étranglée·

— De quel côté se sont-ils dirigés?

— Là-bas à droite, ensuite, ils ont tourné la première rue à gauche. Peut-être en courant vite et avec de la chance, vous pourrez les rattraper.

Van Look court encore.

S'arrachant une poignée de cheveux, et le ffret contenant l'âme d'Isis, toujours mainalement serré sous le bras, l'antiquaire élança à droite, aussi vite que le lui perettaient ses jambes courtes puis il disparut entôt à gauche.

M. Van Look court encore!

Jean Rosnil.

Pêle-Mêle Causette

S'il vous prenait fantaisie d'entrer à la hambre des députés, de monter à la trine, et de poser cette simple question : Qui, parmi vous, est partisan de la *liberté?*», us verriez toutes les mains se lever enmble, et vous entendriez toutes les bouches er : « Moi! ».

Si, comme suite rationnelle à cette preère question, vous posiez la suivante : « Qui, parmi vous, veut supprimer les privilèges et les monopoles? » toutes les mains resteraient ballantes, et un silence glacial accueillerait votre demande.

Pourtant, rien n'est aussi contraire à la liberté que les monopoles. Qui chérit l'un, doit forcément exécrer les autres.

La première des libertés, c'est celle de choisir librement sa carrière, d'exercer telle profession qu'on croit bon d'adopter.

J'admets parfaitement, pour certains métiers, l'exigence d'un brevet de capacité. Ceci n'est pas une restriction à la liberté. Ce qui est contraire à tout droit naturel, c'est la prohibition pure et simple, sans autre motif qu'une protection en faveur d'un privilégié.

Cette vérité est si évidente qu'en entreprendre la démonstration serait faire injure à l'intelligence d'un interlocuteur.

Dès lors, quelle excuse peut-on invoquer en faveur de ces législateurs qui exaltent la liberté, qui se glorifient d'en être les champions attitrés, et qui ne font pas un geste pour la défendre, là où elle est le plus manifestement étranglée?

Ces choses-là déroutent le sens commun.

Voici, par exemple (un entre mille), le monopole des agents de change. En vertu de quelle nécessité, de quelle morale, a-t-on créé et maintient-on cette oligarchie financière?

Informez-vous auprès des intéressés, ils vous répondront que l'on n'a en vue que l'intérêt public, et nullement le souci de conserver leur valeur à des charges dont la moindre vaut au-delà d'un million.

— En quoi consiste l'intérêt du public en cette affaire? demanderez-vous.

— Il consiste en ce fait, vous sera-t-il répondu, que les agents se considèrent comme solidaires les uns des autres, et que si l'un saute, les autres bouchent le trou creusé par sa déconfiture.

Si cette raison était bonne, elle s'appliquerait à tous les commerces où le crédit entre en jeu, et notamment aux maisons de banque.

Il faudrait donc, tout aussi logiquement, monopoliser les établissements de crédit.

Au surplus, il existe, à la Bourse même, pour certaines affaires, des agents de change qui ne sont pas privilégiés. Ces agents portent le nom de coulissiers. Ils opèrent tout aussi bien que les autres, et sans monopole.

Si l'on considère qu'il est absolument indispensable que l'Etat intervienne dans les transactions de bourse, ce qui ne s'explique pas facilement, il serait toujours loisible d'exiger certaines cautions ou garanties de la part de ceux qui veulent remplir la fonction d'agent de change. Inutile d'instituer pour cela un monopole.

La sauvegarde du public est, du reste, fort problématique. Elle est assurée contre les risques d'une cessation de paiements partielle. Elle ne l'est nullement contre un krach.

Et, ce qui est pire, elle ne l'est aucunement contre l'irrégularité des opérations.

Le public n'a aucune garantie que l'ordre qu'il a confié à un agent de change a été exécuté au mieux de ses intérêts, et qu'il a été imputé à cette transaction le cours strictement vrai auquel elle s'est effectuée.

Parmi les gens de Bourse, on appelle les petites différences mises à profit par l'intermédiaire de la *gratte*. Les couturières emploient le même terme.

Je n'ai pas à examiner dans quelles proportions cette *gratte* s'accomplit. Ce serait une tâche difficile à réaliser.

LA PART DU PAUVRE



Un rentier de campagne reçut un jour la visite d'un employé de l'Assistance publique, et, comme il lui versait une somme d'argent pour les malheureux, il lui dit: « Les pauvres doivent être riches depuis le temps que chacun leur verse ses gros sous!... » « Vous faites erreur, réplique le fonctionnaire, avant d'arriver jusqu'à eux, il en reste pas mal en route. »



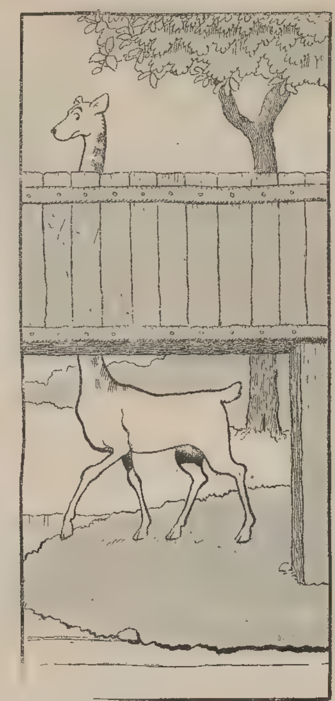
Et pour en donner la preuve, il saisit un sac de pommes de terre qui se trouvait dans un coin, le prit par le fond et le vida dans l'escalier... les pommes roulèrent de marche en marche...



— Voyez, dit-il, combien comptez-vous de pommes de terre sur la dernière marche?

— Deux, seulement, répondit le rentier. Eh bien, réplique l'employé, ces deux pommes de terre sont la part du pauvre... et le reste... c'est la part des fonctionnaires.





AU THEATRE DE LANDERNEAU

Comment l'ingénieur-directeur du théâtre de Landerneau, qui n'avait que deux biches à sa disposition, imagina dans une féérie, le passage de la girafe.

Il me suffit de savoir qu'elle peut s'accomplir.

Cela démontre que la soi-disant garantie offerte au public par le monopole est illusoire, au moins sur ce côté important.

Il paraît qu'en Angleterre la Bourse est organisée de manière qu'un bénéfice illégal d'un courtier soit rendu impossible. Il serait réprimé avec une sévérité telle que personne n'oserait en affronter l'éventualité.

En France, le monopole ne nous donne même pas cette sécurité compensatrice.

Alors, que reste-t-il pour le rendre sacré à nos yeux ?

Messieurs les bons apôtres de la liberté, je vous le demande.

FRED ISLY.

STATISTIQUE

Un journal qui avait ouvert une consultation nationale pour établir si la richesse de la France a augmenté depuis dix ans, reçut entre autres, la réponse suivante:

« Monsieur,

« Contrairement aux conclusions intéressées de certains optimistes, je puis vous affirmer, par expérience personnelle, que la richesse est en forte décroissance.

« J'exerce la profession de brigand dans une forêt que je vous demande humblement la permission de passer sous silence.

« Or, j'ai calculé qu'il faut que je détrousse actuellement, neuf voyageurs, pour récolter la somme que six voyageurs suffisaient à parfaire il y a dix ans.

« La richesse de la France a donc diminué de trente-quatre pour cent.

Recevez, etc.

« BRADACIER. »

AU THÉATRE DE LANDERNEAU

— Je suis fou, oui, fou, fou!!! hurlait *en crescendo*, Matuvu, dans une scène d'oubliettes.

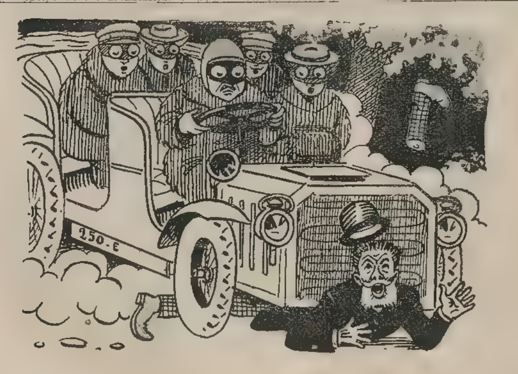
— Je crois plutôt que c'est nous qui sommes fous, d'avoir sorti notre belle et bonne galette, pour venir écouter une chose pareille, s'écria, à son tour, une voix du poulailler.

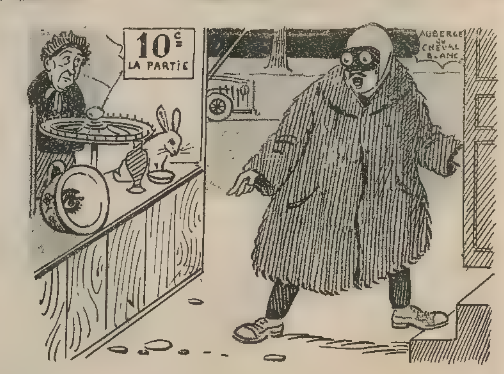
Inscription Tombale

La jeune veuve d'un vieux mari ayant fait élever un somptueux monument à la mémoire du *Cher défunt*, eut soin de faire graver en lettres d'or, sur la pierre tombale, cette inscription funéraire:

« A la mémoire de Mathurin Bezuquet, qui a quitté cette vallée de larmes à l'âge de 99 ans, 11 mois et 29 jours, en regrettant de laisser derrière lui la plus charmante et la plus fidèle des épouses. »

On voit que si cette nouvelle Arthémise gardait le souvenir de son Mausole, elle ne s'oubliait pas non plus.





LA CONSCIENCE

(d'après Victor Hugo).

Lorsqu'avec ses enfants vêtus de peaux de bêtes,
Sales et poussiéreux, sous leurs grosses lunettes,
Caïn eut mutilé le pauvre Commeuva,
Comme le soir tombait, l'écraseur arriva
En face d'un troquet, auprès d'une fontaine;
Sa femme fatiguée et ses fils hors d'haleine...

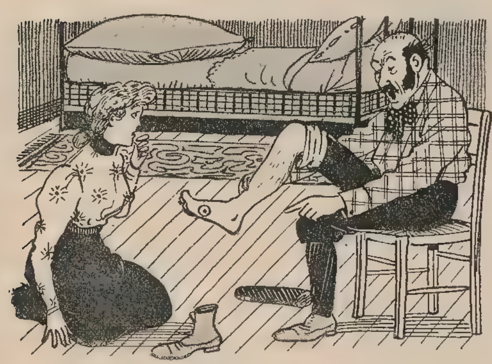
... Lui dirent: « Passons dans cette auberge et mangeons. »
Caïn ne rentrant pas, regardait l'horizon,
Comme il se tournait vers la baraque foraine,
Il vit un œil au fond d'un vase en porcelaine
Et qui le regardait dans l'ombre fixement.
« Je suis trop près », dit-il avec un tremblement.



Alors il s'en alla retrouver son ménage,
Et consentit à prendre un grand bol de potage.
Soudain, il tressaillit, en proie au noir frisson.
Un œil était en plein au milieu du bouillon.
« Cachez-moi! » cria-t-il; et le doigt sur la louche,
Son grand fils regardait trembler l'aïeul farouche.
Caïn ayant très faim, fit un signe au garçon
Qui se trouvait alors dans la salle du fond.



« Apporte par ici le morceau de gruyère
Qui se trouve placé sous la cloche de verre. »
Lorsqu'il en eût coupé un morceau assez long:
« Vous ne voyez plus rien? » dit Stella, l'enfant blond,
La fille de son fils, douce comme l'aurore.
Et Caïn répondit: « Je vois un œil encore! »
« Voulez-vous me donner, dit-il à l'hôtelier,
Votre abri le plus noir, serait-il au grenier. »



Un bougeoir à la main, ils grimpèrent à l'étage. (1)
En arrivant en haut, ils étaient tous en nage.
Ils ouvrirent la porte et Caïn dit: « C'est bien!
Rien ne me verra plus, je ne verrai plus rien. »
Et sans tarder alors, ayant fait sa toilette,
Il ôta vivement sa botte, sa chaussette.
« L'œil a-t-il disparu? » dit en tremblant Stella.
Et Caïn répondit: « Non, il est toujours là. »
Ensuite il ajouta, le montrant à sa fille:
« Vois cet œil-de-perdrix, non loin de ma cheville. »



Et cet œil effrayant semblait, à l'écraseur,
Demander: « Qu'as-tu fait du pauvre voyageur? »
Tremblant, il se cacha dessous sa couverture
Et renvoya sa femme et sa progéniture.
Mais, dans l'obscurité, il frissonna soudain,
L'œil-de-bœuf était là, qui regardait Caïn.

(1) Attention, il y a un pied de trop, mais, c'est pour leur permettre de grimper plus vite *(Note du dessinateur)*.

Courrier Pêle-Mêle

Repos hebdomadaire.

Monsieur le Directeur,

Un de vos lecteurs a posé dans vos colonnes, la grave question du repos hebdomadaire.

Cette question paraît ne pouvoir comporter une solution vraiment équitable.

Tant d'intérêts divers sont en jeu, qu'il est pour ainsi dire impossible de les concilier tous.

Cependant, à défaut d'une solution idéalement juste, il convient, à mon avis, d'adopter celle qui répond le mieux aux besoins des uns et des autres.

Dans la période d'anglomanie que nous traversons, il était à prévoir que beaucoup de gens se déclareraient partisans du repos hebdomadaire anglais, c'est-à-dire du dimanche mort, de ce jour si redouté du voyageur, où toute la vie du pays est suspendue.

Combien les Français ne se sont-ils pas moqués de ce terrible dimanche anglais. Et voilà qu'on cherche à l'introduire en France.

Ce qu'il y a de piquant, c'est qu'en même temps, un mouvement en sens contraire se produit lentement en Angleterre.

La rigidité des anciennes coutumes commence à fléchir sous le poids des idées modernes.

Il serait plaisant qu'un jour, ce soient les Anglais qui en arrivent à se gaudir du rigorisme dominical français.

La fixation d'un jour déterminé pour la cessation de toute activité, procède d'une idée fausse et contraire à la logique naturelle.

La nature a-t-elle désigné tel jour comme différent des autres? Cessons-nous, ce jour-là, d'avoir de l'appétit, sommes-nous dispensés de maladies le dimanche?

Avons-nous, en un mot, moins de besoins le dimanche que tout autre jour de la semaine? Et doit-on admettre que nos pratiques religieuses ont moins de valeur, parce qu'accomplies un lundi ou un mardi?

Il faut donc éviter à tout prix le chômage général du dimanche.

Remarquez, du reste, qu'au point de vue des intérêts en jeu, la fixation d'un jour obligatoirement férié constitue une erreur, surtout pour une grande ville comme Paris.

Ce jour-là, en effet, il y a affluence partout. Et cette affluence se traduit par un engorgement général.

Les chemins de fer sont surchargés, la banlieue est inondée, toute la circulation est rendue pénible, quelquefois impossible. Par contre, les six autres jours de la semaine, c'est le calme complet.

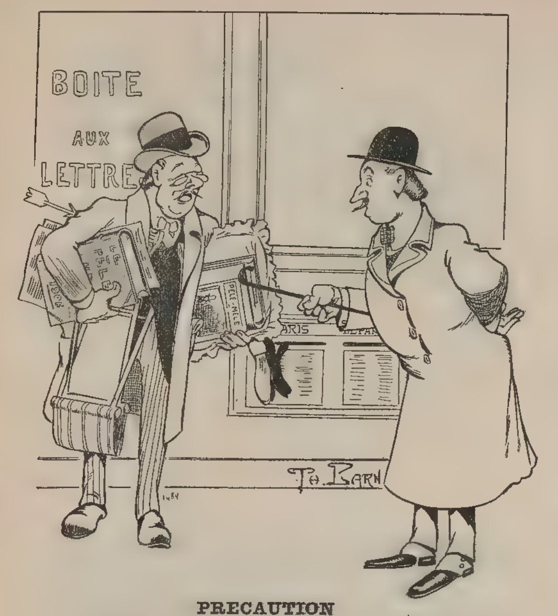
Le dimanche obligatoire n'est rien moins qu'une centralisation à outrance, l'afflux du sang pour un jour, suivi d'une anémie de six jours.

Loin de centraliser encore, il faut décentraliser.

Donner égale valeur à tous les jours de la semaine, tel est le premier point de la solution à adopter.

Un argument suffirait à lui seul pour repousser le dimanche anglais.

Les ouvriers ne peuvent consacrer que le



PRECAUTION

— Où allez-vous donc, mon cher, avec un pareil bagage?
— Je vais jusqu'au prochain bureau de poste pour essayer de téléphoner.



NAIVETE

— Pardon, messieurs!... Cela ne vous dérangerait-il pas de revenir une autre fois? J'ai justement donné mon revolver à réparer.

dimanche à leurs acquisitions, puisqu'ils sont retenus à l'atelier tous les autres jours. Fermer tous les magasins le dimanche, c'est les obliger de faire leurs achats le soir, hâtivement, avant de rentrer chez eux.

Ils seront donc privés des avantages que leur donne la possibilité de mettre les divers magasins en concurrence et de profiter des occasions dont profitent les plus riches qu'eux.

Il résulte de ceci et de maints autres arguments d'égale valeur, que le repos hebdomadaire et obligatoire le dimanche, constitue une mesure anormale et injuste.

C'est la vraie, la seule solution possible.

Il ne reste alors que le repos par roulement.

Les quelques inconvénients qu'elle présente ne sont rien à côté de ceux que font entrevoir l'autre système.

Et la preuve, c'est que les adversaires du roulement ne trouvent qu'un seul argument important à opposer à son adoption.

Ils affirment que les inspecteurs du travail ne suffiront pas à enregistrer les infractions à la règle du repos hebdomadaire.

Faible prétexte, en vérité. Du moment qu'une pénalité sanctionnera les infractions à la loi, bien peu de chefs de maisons se risqueront à passer outre. Il suffirait, en effet, de la dénonciation d'un employé congédié pour leur faire encourir les sévérités de la justice.

Qui voudra s'exposer à pareille éventualité? Personne. Et vous pouvez être assurés que nulle loi ne sera plus efficacement exécutée que celle du repos par roulement.

Je sais que pour certains patrons, il sera difficile d'établir le roulement et qu'ils préféreront le repos global de leur maison, un jour par semaine.

Eh bien, qui les empêche de procéder ainsi: Pourvu que chaque travailleur ait un jour de repos assuré par semaine, il convient de laisser aux chefs de maisons, la liberté la plus absolue sur le moyen à employer dans ce but.

C'est le procédé le plus équitable et le plus conforme à la liberté individuelle.

Car on oublie toujours que la France est une république et que le mot « Liberté » est écrit en lettres majuscules dans sa devise.

Recevez, etc.

A. Larive (Paris).

LE TRAC DE MEILHAC

Les auteurs dramatiques et les compositeurs sont des êtres essentiellement impressionnables. Tant que durent les répétitions de leur œuvre, une fièvre les soutient qui arrive à son paroxysme à l'heure de la représentation devant la critique.



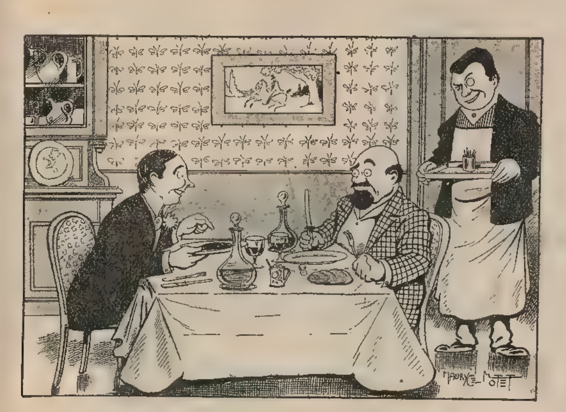
Les professeurs entassent pêle-mêle les connaissances.



Le temps en fait envoler la plus grande partie et...



... installe l'expérience à leur place.



LE FILS DE FAMILLE. — Tiens, papa, puisque tu veux me couper les vivres, coupe-moi donc mon bifteck.



— Allez-vous-en, on ne mendie pas ici.
— Laissez-moi terminer ma collecte, il ne me manque plus qu'un sou pour pouvoir vous commander un bock.

D'aucuns — et c'est le plus petit nombre — voient arriver cette heure fatale avec une parfaite sérénité; d'autres affichent, au contraire, une nervosité quasi maladive, et quelques-uns sont obligés de se dérober par la fuite, à des émoitons trop violentes.

Le jour de la première d'*Ascanio*, Saint-Saëns s'embarquait pour les îles Canaries, et Massenet se cache on ne sait où, chaque fois qu'un de ses nouveaux opéras est joué, toutes chandelles allumées.

Henri Meilhac mérite une place à part dans cette galérie des timides spéciaux.

En 1866, à la veille de la première représentation de *La Vie Parisienne*, il doutait si fort de la réussite de cette opérette, au succès légendaire, qu'il offrait 20.000 francs aux directeurs du Palais-Royal pour... ne pas être joué.

Jamais Meilhac n'assista à une de ses premières. Le soir où la Comédie-Française représenta *Pepa*, il fit un effort surhumain et consentit à rester... dans le bureau de M. Claretie; Il en sortit, d'ailleurs, malade, quoique la pièce eût réussi gentiment.

Pour la *Roussotte*, ce fut bien pis.

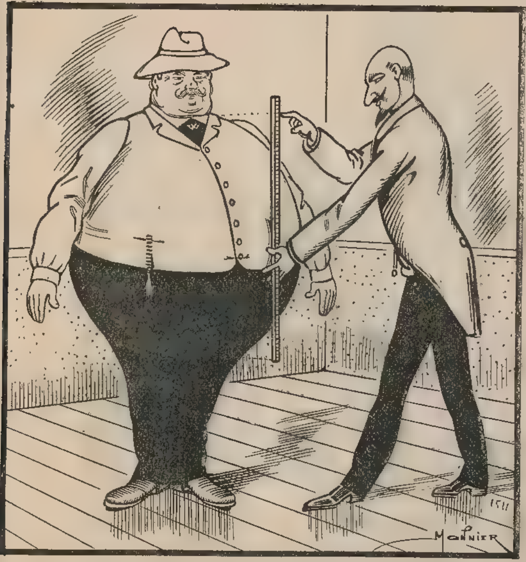
Tandis qu'on répétait généralement cette amusante opérette, Meilhac était au Havre où Il visitait un transatlantique en partance pour l'Amérique. Comme il ne recevait aucune nouvelle de Paris, il s'imagina que son ouvrage était tombé à plat, et il prit un billet pour New-York.

Heureusement, une dépêche rassurante de son collaborateur et ami Halévy, le retint sur la terre ferme.

Il avait écrit pour l'*Epatant*, cercle très aristocratique, un acte, *Abandonnés*, dont il était assez content. Comme il ne voulait pas assister à la représentation de son œuvre, il avait chargé son ami Ganderax, de dire qu'il était malade.

Or, sur la place de la Concorde, le hasard voulut qu'il rencontrât Réjane, sa principale interprète. Bon gré mal gré, il dut accompagner la spirituelle artiste. Aavant *Abandonnés*, on jouait une première piécette à laquelle il ne ménagea pas ses applaudissements. Quand son tour fut venu, on le chercha vainement: il s'était éclipsé.

JACK.



Pi = 3,1416

LE TAILLEUR *(ancien professeur de mathématiques, désire connaître le tour de ceinture de son client)*. — Je n'ai pas mon mètre souple, mais celui-ci suffira. Prenons la longueur d'un des diamètres de cette circonférence, et il ne restera plus qu'à multiplier par 3,1416.



PENSEES D'UN ANE

— Faut-il tout de même que je sois un esprit supérieur pour que l'homme cherche constamment à m'imiter.



PEINTURE ET COMMERCE

Avec les progrès des idées pratiques, et pour permettre aux artistes de vendre leurs œuvres à des prix moins élevés, on arrivera certainement à mêler discrètement la publicité à l'art.

Le Vase de Soissons « aujourd'hui ».



Le même dans vingt ans.

LES GESTES BIZARRES AU PAYS DES PITECANTHROPUS

(Au cours du soir).

Le Professeur. — Nous continuerons par quelques remarques sur les mœurs vraiment stupéfiantes de ces mystérieux civilisés.



Ainsi, leurs moyens de se reconnaître et de se manifester une certaine amitié, consistent à se comprimer plus ou moins fortement les extrémités et à exposer plus ou moins longtemps leurs crânes à l'air libre.



Pour forcer l'attention d'un des leurs, ils sont obligés de lui saisir un bouton de son vêtement et de le tirailler doucement jusqu'à complète compréhension.



La responsabilité des malheurs qui leur arrivent, incombe exclusivement à leurs cheveux qu'ils punissent en les arrachant.



Ils dissipent leur indécision au moyen de grattements prolongés un peu en arrière du lobe de l'oreille droite.



Et leur satisfaction se mesure au frottement plus ou moins prolongé de leurs mains.



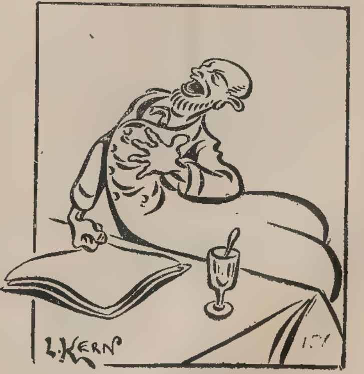
Le calmant qu'ils opposent à leur impatience, est un tambourinement de l'extrémité des doigts sur une surface sonore (une vitre de fenêtre, de préférence).



Une stupéfaction légèrement indignée, les oblige à croiser immédiatement leurs bras l'un sur l'autre, en les serrant fortement.



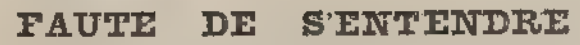
L'amitié ou l'amour pour un de leurs semblables, se manifeste en posant leurs lèvres à peu près au milieu de la joue de leur congénère, et en produisant en même temps un léger bruit mouillé.



Enfin, lorsqu'ils sont désireux qu'on n'ait aucun doute sur la vérité de leurs affirmations, ils posent la main gauche sur le côté gauche de leur cage thoracique, à peu près à l'endroit du cœur.







FAUTE DE S'ENTENDRE

Le garde-champêtre soumet au juge le procès-verbal qu'il vient de rédiger: « St Louis-du-Rhône. Dressé contravention au capitaine du vapeur *Rasassette*, pour avoir, dans les eaux du Petit Rhône, chassé sur son ancre en temps prohibé.

Le tribunal inflige un savon au garde-champêtre pour s'être permis de faire de l'esprit aux dépens du commandant, à qui on présente toutes sortes d'excuses.

Et cependant, le garde avait bien vu!

Il n'y a rien compris, et, devant ce qu'il a supposé être la partialité de la justice, il s'est bien juré de ne plus dresser, désormais, de contraventions qu'aux pauvres diables...

LA BOUGIE

Vers 1840, le drame de cape et d'épée florissait au théâtre de la Porte-Saint-Martin, et le célèbre acteur Mélingue accomplissait chaque soir des prodiges d'héroïsme, défendant les opprimés, châtiant les traîtres, et faisant superbement triompher la vertu sur le coup de minuit moins cinq, — aux grands applaudissements des titis du « poulailler »!

Au cours d'une de ces pièces palpitantes, il était provoqué en duel par une sombre canaille, personnifiant le crime et la scélératesse.

Quoiqu'à ce moment, Mélingue eut précisément à accomplir une haute et noble mission, qui lui rendait sa vie précieuse, il acceptait la provocation.

D'un geste superbe, il tirait un pistolet de sa ceinture, et s'écriait:

— Eh bien, soit, nous nous battrons!... Mais auparavant...

Il désignait une bougie qui brûlait sur une table placée contre le mur du fond, et poursuivait:

— Mais auparavant, vous voyez bien là-bas, cette bougie?...

— Oui, disait le traître...

Alors, presque sans viser, Mélingue déchargeait de loin son pistolet sur la bougie, qui s'éteignait aussitôt.

La balle en avait coupé la mèche!...

A la vue de ce merveilleux tour d'adresse, le traître ne pouvait s'empêcher de frissonner... Et Mélingue ajoutait négligemment:

— A présent, je suis à vos ordres!...

Cette prouesse arrachait au public des cris d'admiration!...

Le truc était cependant fort simple: à la hauteur de la flamme, un trou était pratiqué dans la toile du décor. Le régisseur, caché derrière, appliquait sa bouche à ce petit trou et soufflait la bougie au moment où retentissait le coup de feu. C'était d'un effet sûr.

Un soir, un bon camarade facétieux, — jaloux peut-être du succès de Mélingue, — s'avisa de lui faire une farce. Il se munit d'une pelure d'oignon très transparente, et l'appliqua sur le petit trou par où le régisseur éteignait la bougie.

Ce dernier ne s'aperçut de rien: la peau d'oignon était invisible.

La fameuse scène arriva. Mélingue fit feu. Le régisseur, embusqué dans la coulisse, gonfla ses joues et souffla énergiquement, comme de coutume.

Mais la bougie ne s'éteignit pas.

— Diable! murmura Mélingue un peu étonné...

Pensant que le régisseur n'était pas à son poste, il s'approcha de la coulisse, tout en chargeant son pistolet, et il dit tout bas à la cantonade:

— Attention à la bougie!...

Puis, revenant en scène, il dit tout haut à son adversaire:

— Je ne suis pas habitué à ce pistolet: c'est la première fois que je l'essaie!... Mais vous allez voir!...

Là-dessus, il ajusta de nouveau et tira.

La flamme de la bougie ne vacilla même pas!...

Et la salle de rire à gorge déployée!...

— On a trois coups! dit le traître d'un air aimable...

Cette fois, Mélingue furieux, étouffa un juron, et se promit de tirer les oreilles à ce clampin de régisseur qui lui faisait ainsi rater un de ses plus beaux effets...

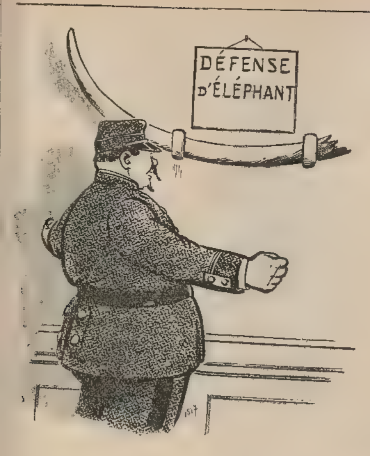
Pourtant, le régisseur avait encore soufflé à pleins poumons... Ne sachant plus à quel saint se vouer, il eut l'idée de passer son



Si jeune, vous vous tordez d'aise d'avoir un pantalon marqué d'un superbe pli...



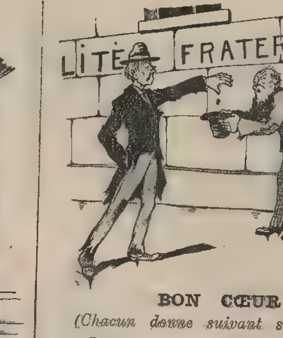
... dans vingt ans, c'est votre pantalon qui se tordra, et les plis vous monteront au visage.



Le brave gardien du musée de Grives-la-Braillarde, furieux de ce que des importuns dérangeaient chaque jour la plus belle pièce de sa collection...



... dut d'une façon claire et très concise les inviter à plus de réserve.



BON CŒUR

(Chacun donne suivant ses moyens).

Lapurée, en voyant un mendiant plus malheureux que lui, partage sa chique.

doigt à travers le trou obstrué, ce qui fit tomber la pelure d'oignon...

Désormais, la voie était libre!... Sauvés, merci mon Dieu!...

Mais hélas, il était écrit que Mélingue, ce soir-là, serait malchanceux jusqu'au bout!...

Pour la troisième fois, il ajusta son but... alors, le régisseur, craignant de terribles représailles, et voulant réussir à tout prix, — souffla éperdument avec l'énergie du désespoir...

Et la bougie s'éteignit deux secondes avant que le coup de pistolet ne fût parti!!!

PERNO GOMEZ.

DE NOS LECTEURS

Les romanciers populaires.

Les origines du roman-feuilleton remontent à l'époque du paterne Louis-Philippe.

Du jour où le vicomte Ponson du Terrail toucha une dizaine de mille francs au *Constitutionnel* pour avoir appris aux populations anxieuses l'existence du serpent de mer, les feuilletonistes populaires furent regardés comme des êtres extraordinaires.

Le même *Constitutionnel*, qui payait si royalement les aventures ultra-fantaisistes du protéiforme *Rocambole*, n'allongea que deux cent cinquante louis à Eugène Sue, pour ses pittoresques *Mytères de Paris*.

Et cependant, l'auteur du *Juif errant* avait diantrement plus de talent que le vicomte, son concurrent; et, soucieux de l'histoire, il ne se serait pas permis, comme ce dernier, de faire déambuler Richelieu dans la rue Laffitte.

D'autres grosses légumes du roman-feuilleton furent Alexandre Dumas père et Adolphe d'Ennery. Le père Dumas mangeait, comme on dit, son blé en herbe, et, quoiqu'il eût gagné des millions durant sa laborieuse existence, il mourut pauvre. On connaît sa dernière boutade: « Mon cher enfant, dit-il à son fils, déjà célèbre, lui aussi, on m'a toujours accusé d'être un prodigue; on a exagéré. Quand je suis venu à Paris, j'avais cent sous en poche; ouvre ce tiroir de mon secrétaire, tu les y retrouveras. »

Adolphe d'Ennery était payé à raison de un franc cinquante la ligne au *Petit Journal*, alors en pleine vogue, et un de ses romans, *Le Remords d'un ange*, aujourd'hui totalement oublié, lui rapporta la bagatelle de 70.000 francs. L'auteur des *Deux Orphelines* tint pendant près d'un demi-siècle, le record de « la larme à l'œil ». Ce qu'il a fait verser de pleurs à ses naïfs lecteurs est inimaginable!

Avec le revenu de ses feuilletons, Xavier de Montépin — autre vicomte — s'était fait bâtir un luxueux hôtel à Passy, une maison de plaisance à Joinville et une villa somptueuse à Cannes.

Et on dit que la littérature ne nourrit pas son homme!

Emile Richebourg gagnait cinquante mille francs par an à apitoyer les concierges et les automédons sur les infortunes de l'*Enfant du faubourg* et les vicissitudes d'*Andréa la charmeuse*.

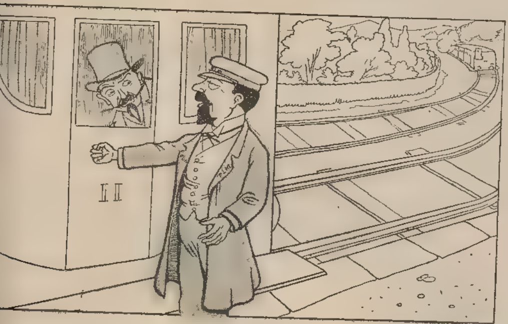
Un des plus féconds parmi les virtuoses du roman-feuilleton, fut longtemps Alexis Bouvier; c'était un simple ouvrier qui s'était formé lui-même, grâce à un labeur opiniâtre. Il avait connu la misère de très près, et, durant toute une année, s'était nourri avec dix sous par jour. Il commença par écrire des chansons, dont le célèbre Darcier composa la musique. Son grand succès, comme chansonnier, fut la *Canaille*, créée par la Bordas.

« C'est la canaille:
Eh bien, j'en suis! »

Il tâta ensuite du théâtre, mais il n'y connut que des déboires. Ses principaux romans, *La Femme du mort* et la *Grande Iza* parurent dans la *Lanterne*. Du jour au lendemain, il connut la gloire et la fortune. Toutes deux furent très éphémères.

Les feuilletonistes populaires d'aujourd'hui n'ont plus l'envergure de leurs devanciers.

C'est surtout l'imagination qui leur fait défaut et ils y suppléent difficilement par une profusion de points exclamatifs.



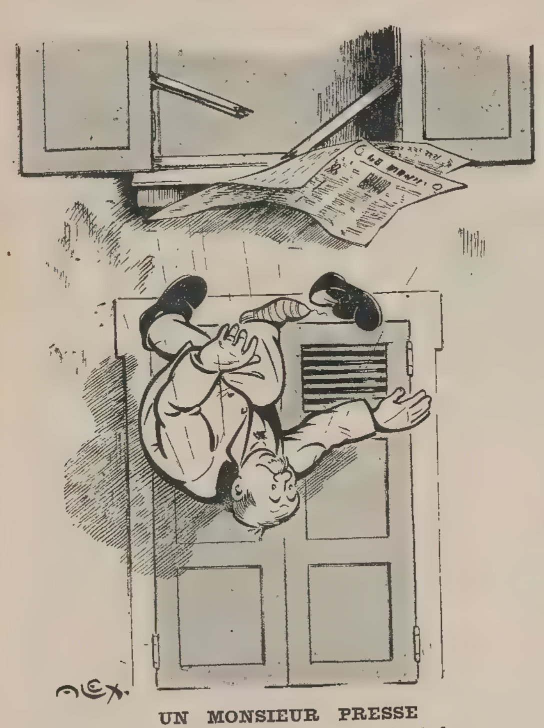


LE TRUC DU « PÊLE-MÊLE » NE RÉUSSIT PAS TOUJOURS

LE VOYAGEUR. — Vous auriez bien pu attendre un peu pour donner au train qui me sert de correspondance, le signal du départ, je vais être obligé de passer la moitié de la nuit ici.

LE CHEF DE GARE *(qui a vu un des derniers dessins de Barn, dans le* Pêle-Mêle, *indiquant cet ingénieux stratagème).* — Excusez-moi, je suis seul avec mes deux employés, et pour pouvoir jouer aux cartes, c'est le seul moyen que nous ayons d'avoir...

... un quatrième à la manille.



UN MONSIEUR PRESSE

— Mon Dieu, mon Dieu... Ils n'en finiront donc pas avec leur navigation aérienne! Jamais ils n'auront le temps de la trouver avant que je sois en bas.



A ROBINSON

Le jeune Durapiat monte à cheval pour la première fois.
— Si je descends ramasser mon cigare, je ne saurai pas remonter et je perds quatre sous de location!
Si je ne descends pas, je perds un cigare de quatre sous.
Que faire?

Il faut, toutefois, faire une exception pour M. Jules Mary qui s'efforce, dans ses œuvres, à quelque probité d'écriture et à une sentimentalité juste.

M. Jules Mary touche environ 30.000 francs pour un feuilleton au *Petit Parisien*. En livraisons à un ou deux sous et en volumes, son œuvre lui en rapporte autant, sans compter les droits de reproduction au tarif de la Société des gens de lettres, qui sont de cinq centimes la ligne pour les journaux de Paris et de deux centimes et demi pour les feuilles de province. Si l'on ajoute à ces sommes, déjà respectables, les rapports de mélodrames fameux, comme *Roger-la-Honte*, ou le *Régiment*, ou *Roule-ta-bosse*, on verra que M. Jules Mary touche, à lui seul, plus que deux ministres de la République.

Il est probable aussi, qu'il travaille plus que ces mandarins.

BULL.

Le coton va servir à faire du papier.

Faire du papier n'est pas facile. Fini le temps où on ne fabriquait le papier qu'avec des chiffons. Le papier est aujourd'hui le produit d'un résidu de pâte de bois. Mais cette composition ne suffit pas toujours à satisfaire la consommation. On fait servir le papier à tant d'usages.

Aussi, s'est-on avisé de chercher d'autres matériaux pour fabriquer le papier. On a découvert récemment, que la fibre du cotonnier pourrait servir de base à cette fabrication. Elle peut surtout être employée dans les papiers les plus chers comme dans les papiers les meilleur marché; elle peut servir au papier de livres de luxe, des registres, des pièces financières, comme à celui des journaux ou de l'emballage.

Aussi, l'industrie des cotonniers est-elle fort heureuse de ce nouveau débouché. Extraire d'un lot d'arbres à coton, une balle de coton ou des tonnes de papier, tel est le but dans lequel s'est fondée une Société d'exploitation américaine à un capital formidable.

Voilà qui fera, certainement, diminuer dans de notables proportions, le prix du papier qui, en France, est relativement cher.

Pour rendre le vin vieux.

Versez le vin nouveau dans une bouteille ayant contenu du vin vieux, en ayant soin de laisser en vidange la valeur, à peu près, d'un verre à liqueur, et plongez votre bouteille, jusqu'au collet, dans de l'eau que vous faites chauffer, peu à peu, jusqu'à 75 degrés centigrades.

Laissez séjourner une heure votre bouteille dans l'eau, retirée du feu, laissez refroidir et bouchez avec soin. Votre vin acquiert ainsi dix années de bouteille en une heure.





L'IMPOT SUR LES PIANOS

Ce qui fait le malheur des uns... ... fait le bonheur des autres.



M. Gendre, en présence de son singe, lance éperdument sur un mannequin, fidèle image de sa belle-mère, des pommes cuites qui s'écrasent avec un bruit sourd.



UN CADEAU
(DRAME EN TROIS ACTES).

Ensuite, il fait cadeau du quadrumane à ladite belle-mère, qui, depuis longtemps, désirait posséder une de ces charmantes créatures.



Et la charmante petite créature s'empresse d'imiter son maître avec des pommes cuites.



DE L'IMPORTANCE DU PRENOM

Nouveau dans le reportage mondain, je fus un jour un peu pressé pour remettre ma copie qui ne passa pas sous les yeux du directeur.



Et le lendemain, les lecteurs ne furent pas peu surpris de voir ainsi libellée, la liste des hôtes de marque de la réception à l'ambassade du Péloponèse:

Remarqué parmi les notabilités: MM. Dubois, Dupont, Durand, Meyer, Laurens, Merson, etc.



J'avais omis les prénoms, qui sont la particule des Parisiens notables, et mon directeur se vit rabrouer de la bonne façon, par MM. *Théodore* Dubois, *Paul* Dupont, *Carolus* Durand, *Arthur* Meyer, *Jean-Paul* Laurens, *Luc-Olivier* Merson, etc.

Je n'ai plus fait de reportage mondain.

Pêle-Mêle Connaissances.

— La Banque d'Angleterre détruit, dès qu'ils rentrent dans ses caisses, tous les billets de banque qu'elle a émis et les remplace par des neufs. C'est pour cela que les bank-notes anglaises sont si propres.

— Au cours de l'année 1906, 2.800 chevaux de tous âges ont couru sur les hippodromes parisiens.

— Les châtiments corporels étaient de rigueur dans les anciennes écoles. Les jésuites qui, sous Louis XV, ne comptaient pas moins d'une centaine de collèges dans notre pays, étaient surtout remarquables par la sévérité de leur discipline. Le « père fouettard », dans ces établissements, n'était pas un vain mot: il y avait un fouetteur en titre. Parfois c'était un domestique, le plus souvent, c'était un écolier pauvre qui, en récompense de ce service, jouissait d'une bourse.

— Londres ne compte pas moins de cinquante-neuf théâtres et près de soixante music-halls. L'engouement de ses habitants pour le spectacle est si vif, que les recettes des théâtres de prose atteignent environ 100 millions de francs par an.

— Un curieux essai de production collectiviste a été tenté en Sicile, avec le *Panificio* de Catane, service de boulangerie municipal. Les boulangeries particulières qu'on n'a pas voulu écraser par la concurrence, ont été rachetées. L'entreprise possède donc un monopole de fait. Elle a pu abaisser à 14 centimes le prix du kilo de pain de bonne qualité. L'usine compte 62 fours et emploie 538 ouvriers qui ont droit au pain gratuit.

— Le pont des Saints-Pères, que l'on a récemment restauré, fut longtemps un pont à péage. Il avait été construit par une société particulière, et ce droit ne fut racheté par la Ville qu'en 1850. Les piédestaux des quatre statues d'angle « l'Abondance », « l'Industrie », « la Seine » et la « Ville de Paris », ne sont autre chose que les anciens bureaux de péage.

— On croit généralement qu'il n'existe pas de plantations de riz en Europe. Il existe cependant, entre Turin et Milan, des rizières assez considérables, pour que l'exportation annuelle du riz italien atteigne près de 18 millions de francs.

— En plus de vingt années de labeur, Baudelaire, l'illustre poète, n'avait amassé dans les lettres, que douze mille francs.

A. S.

PETITE CORRESPONDANCE

M. Derancourt. — Nous sommes grandement pourvus en ce moment; néanmoins, envoyez spécimen pour nous fixer.

Un Liégeois. — Nous déclinons toute compétence en numismatique, cette rubrique ayant cessé de paraître. Regrets.

M. Gailhaguet. — Le père est seul héritier.

M. A. C. N. — 1° Non, seulement depuis 1904; 2° 6 francs, broché; 7 fr. 50, relié; 3° Nous avons justement une offre répondant à votre demande, envoyez votre adresse. Merci de votre avis; pourriez-vous nous procurer un numéro de ce journal?

M. Lasnier. — On le prononce généralement de la seconde manière.

M. J. Joly. — Dix seulement.

M. Drilhe. — Il fait 60, à notre avis.

Un lecteur assidu (Rennes). — Il faut, avant tout, en faire la proposition à ce journal et en être agréé.

M. C. Métral. — Par la rue de Douai, le chemin est certainement plus court.

Mme Marguerite Lambert. — Prière de nous donner votre adresse pour correspondance à votre nom.

M. Aristide Vaugirard. — Lavage avec lotion soufrée.

M. E. L. 66. — Oui, mais vous pouvez vous faire rembourser une carte-lettre non utilisée.

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

AVIS

La Compagnie des Chemins de fer de l'Ouest a l'honneur de porter à la connaissance du public, qu'à partir du 1er avril, le train de nuit du service de Paris à Londres, via Dieppe et Newhaven, partira de Paris-Saint-Lazare à 9 h. 20 du soir au lieu de 9 h. 30, et de Rouen R. D. à 11 h. 25, au lieu de 11 h. 35 du soir.

13e ANNÉE — N° 7. 10 Centimes 17 FÉVRIER 1907.

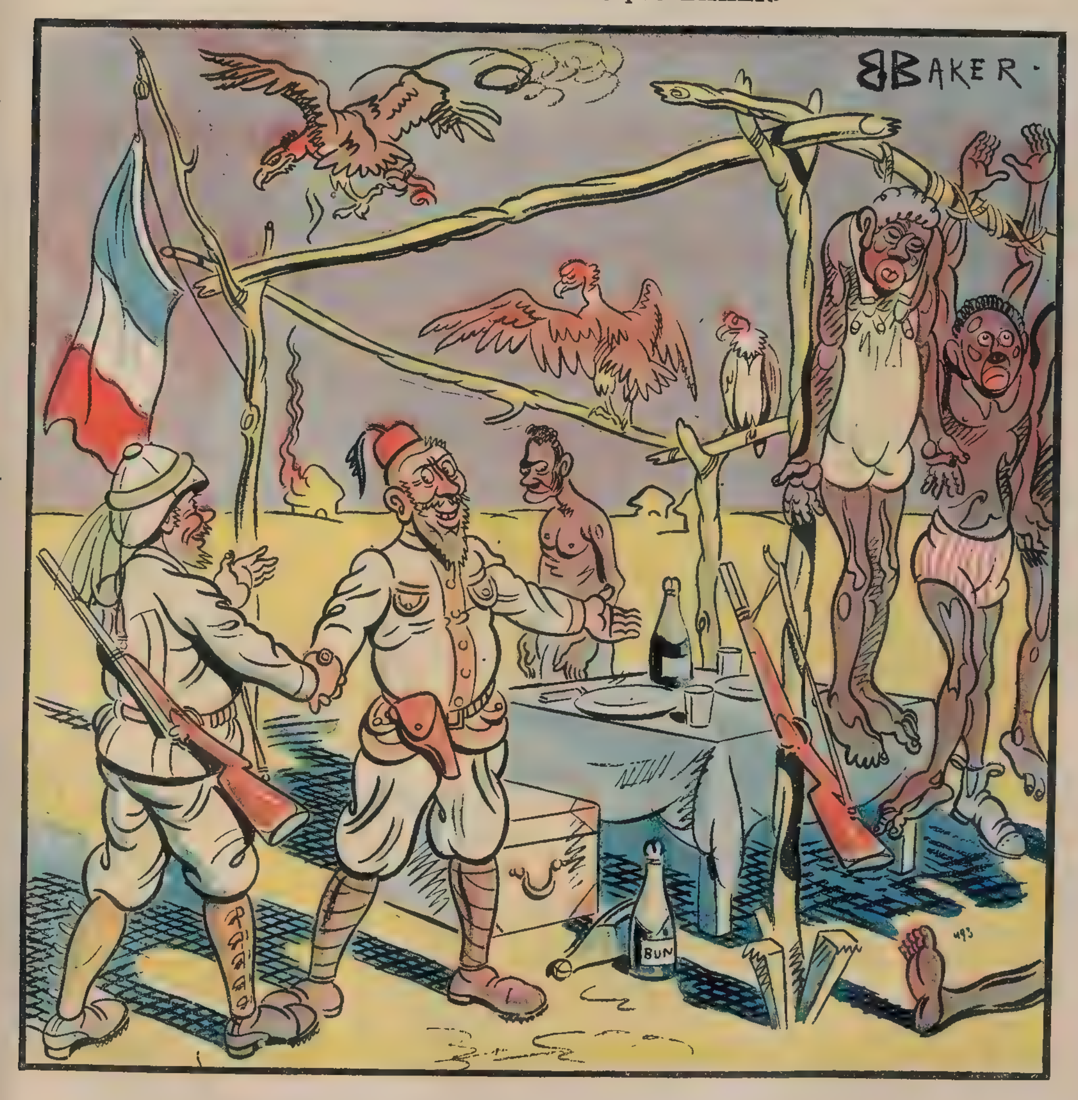
Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

FRANCE : UN AN 6 fr. SIX MOIS : 3 fr. 50
ÉTRANGER : UN AN 9 fr. SIX MOIS : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

NOS BONS COLONIAUX, par BAKER.



L'INVITÉ DU GOUVERNEUR. — Pourquoi tous ces nègres pendus, mon cher gouverneur ?
LE GOUVERNEUR. — Pour déjeuner au frais... Dans ce pays sans arbres, on se donne de l'ombre comme on peut !

La collaboration au **Pêle-Mêle** *est rétribuée. Pour recevoir franco le libellé des conditions, envoyer 0 fr. 15 en timbres-postes.*

Le Timbre d'un sou

M. Bilobet entra au bureau de poste pour acheter un timbre de cinq centimes.

Au premier abord, le fait d'acheter un timbre de cinq centimes au guichet d'un bureau de poste parisien, apparaît comme la chose du monde la plus simple et la plus facile à réaliser.

Mais c'est là une dangereuse illusion d'optique, dont il ne faut pas être dupe.

En effet, bien peu d'entreprises ici-bas, peuvent se vanter d'être aussi ardues et aussi ingrates que celle-là; et les esprits naïfs autant que présomptueux, qui croient en triompher sans peine, se mettent grièvement le doigt dans l'œil... car elle demande, au contraire, d'exceptionnelles qualités de patience, de calme, d'humilité, de fermeté, de persévérance, et de philosophie; elle exige même une santé de fer, et un parfait équilibre mental. Pour la mener à bien, il ne faut être ni atrabilaire, ni dyspepsique, ni cardiaque, ni neurasthénique... mais, en revanche, il faut avoir le courage du lion, l'astuce du serpent — et surtout, beaucoup de temps à perdre!...

N'importe!... Quoiqu'il fût un peu pressé, M. Bilobet entra quand même: il avait promis à sa petite nièce Paulette, de lui envoyer une belle carte postale illustrée à l'occasion de sa fête, et il tenait à s'acquitter de cette dette d'honneur...

Malheureusement, il constata, une fois dans le bureau, que la plupart des guichets portaient la mention: « FERMÉ », — sans même indiquer si c'était pour cause de mariage, ou pour cause de décès!... Dans la partie réservée au public, régnait une activité digne d'être qualifiée de *dévorante*; mais hélas, dans la cage aux employés, il n'en était point de même, et l'on eût dit que le fameux « marchand de sable » avait passé par là, pour y semer à profusion la torpeur, la somnolence et le marasme...

Désireux d'acquérir coûte que coûte, l'indispensable timbre de cinq centimes (qu'il devait, sur l'ordre exprès de la jeune Paulette, coller du côté de l'image), — M. Bilobet s'approcha d'un des rares guichets restés ouverts, et, s'armant de stoïcisme, il se joignit à la foule morne et résignée, qui faisait là le pied de grue...

* * *

Le bruit saccadé des appareils télégraphiques, les appels de sonneries, les battements de portes, les pourparlers téléphoniques, les coups de tampons, et tout le brouhaha des allants et venants, — ne suffirent pas à charmer longtemps les loisirs d'une attente qui menaçait de s'éterniser... Au bout de vingt cinq minutes, M. Bilobet avait encore sept personnes devant lui; et nul ne peut se faire une idée, même approximative, de l'incommensurable ennui et de l'inexprimable dégoût qui l'accablaient, à la pensée que son tour n'arriverait peut-être pas avant une cinquantaine de minutes, et qu'il était condamné à regarder pendant tout ce temps, le dos du monsieur qui le précédait...

Ce dos, contre lequel M. Bilobet se trouvait fâcheusement pressuré par ses voisins, était totalement dénué de charme; mais la redingote qui le couvrait, n'était dénuée, elle, ni de crasse, ni de pellicules... Et M. Bilobet n'osait quasiment pas respirer, à proximité de ce nid à microbes, qui semblait n'avoir jamais connu le contact d'une brosse ou d'un martinet, et dont les miasmes délétères risquaient de contaminer funestement l'honorable société...

Bref, il y avait de quoi démoraliser l'âme la mieux trempée: ni la bravoure d'un paladin, ni l'abnégation d'un saint, ni la longanimité d'un fakir, n'eussent résisté aux affres de cette cruelle expectative... Seul, le public parisien avait assez d'estomac pour boire sans sourciller le calice jusqu'à la lie!...

Et, pendant que se morfondait sa clientèle, l'employé, retranché — tel un puissant baron féodal — dans l'asile inviolable de son box, narguait impunément les tempêtes et les vindictes... Cet homme impassible apportait à l'exécution de sa besogne, toute la lenteur et toute la mollesse dont il était capable; il ne se laissait point troubler par les soupirs et les grincements de dents des faquins soumis à son bon plaisir: il se jugeait d'une essence trop supérieure pour daigner s'apercevoir des rages froides et des fureurs contenues qui bouillonnaient de l'autre côté du guichet... Qu'est-ce que cela pouvait lui faire, que les bonnes poires du *vulgum pecus* croquassent le marmot durant trois quarts d'heure, pour acheter un timbre d'un sou?... En vérité, il planait bien au-dessus de ces viles contingences, — et il s'en lavait les mains, avec une immuable sérénité!...

Par bonheur, il est un proverbe consolant qui dit que: « Tout vient à point à qui sait attendre ». Voilà une belle devise, qui devrait être gravée en lettres d'or dans tous les bureaux de poste de la capitale, ainsi que dans beaucoup d'autres endroits qu'il serait trop long d'énumérer ici...

M. Bilobet finit par se trouver devant le guichet.

Victoire!... Son tour était arrivé!...

Il oublia sur le champ ses tribulations et ses déboires: ce n'était déjà plus que de l'histoire ancienne!... Et, dans sa joie, il eût envie de se dresser sur ses ergots, comme un coq triomphal, et de crier par trois fois: « Hip! hip! hurrah!... » Mais il se contint pour ne pas avoir l'air d'un maboul...

Il salua donc l'employé, et ouvrit la bouche afin de lui dire poliment:

— Donnez-moi, s'il vous plaît, un timbre de cinq centimes?

Or, voici ce qu'il lui dit, en réalité:

— Do do... Donnez-moi... si si si... s'il vous plaît, un un un un tin tin... de... de cinq cen... times!

Car, il faut bien se résoudre à l'avouer, M. Bibolet était bègue. Cela sautait, non pas aux yeux, mais aux oreilles!...



... la redingote... n'était dénuée ni de crasse, ni de pellicules...

— Co co co... comment? demanda sur le même ton, l'employé qui avait mal entendu...

M. Bilobet lui lança un regard sévère, — et par un vigoureux effort oratoire, il réussit à scander distinctement ces trois syllabes:

— Timbre à cinq?...

Le préposé ébaucha un geste d'incompétence et répondit:

— Voyez gui gui... voyez guichet nu nu... numéro sept!...

Ce bégaiement narquois eut le don — bien légitime — d'allumer dans l'âme pacifique de M. Bilobet, le brandon de la colère... Le digne homme devint écarlate, en songeant que le cynique budgétivore, non content de l'avoir fait droguer inutilement pendant plusieurs quarts d'heure, ne craignait pas de se payer sa tête, en singeant *coram populo*, sa triste infirmité!...

Ah! si l'infortuné eût pu parler comme tout le monde, avec quelle âpre véhémence il se fut écrié:

— Non, mais... Est-ce que vous croyez que je suis venu ici pour servir de cible à vos quolibets et pour divertir ces MM. des P. T. T.?... Vous mériteriez, polisson, que je vous flanque ma botte quelque part!...

Malheureusement, la nature marâtre ne permettait pas à M. Bilobet, de prononcer des discours aussi longs et aussi compliqués: cette verte riposte eût perdu, dans sa bouche, toute espèce d'autorité... Il se borna donc à cingler (?) son antagoniste d'une épithète méprisante, et pas trop difficile à émettre:

— Ga ga... galop... galopin!...

— L'employé se cabra... Et, — (phénomène qui ne se produisait que dans les circonstances exceptionnelles!) — le fond de sa culotte se sépara brusquement du rond-de-cuir avec lequel il vivait en étroite et perpétuelle communion: il fallait que la situation fût diablement grave pour faire ainsi lever de sa chaise un bureaucrate!.. M. Bilobet recula instinctivement...

— Vous... ou ou... Vous êtes fou? glapit le postier, en imitant de plus belle l'élocution estropiée du pauvre bègue... Qué qué qué... qu'est-ce qui qui... vous prend?

— Je vous dé dé... mugit M. Bilobet, — je vous défends de pa pa pa... arler co co comme ça!... Imbé... imbébé... imbécile!...

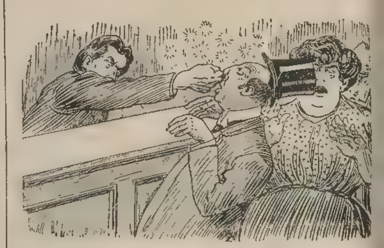
Le conflit s'envenima. Ce fut tout d'abord une joute oratoire, où les syllabes furibondes s'entrechoquaient convulsivement comme des épées... Les assistants qui purent saisir au vol et reconstituer des mots coupés en six morceaux, — crurent comprendre que M. Bilobet flétrissait la grossièreté de ce méchant loustic, qui prolongeait au-delà des limites congrues, cette plaisanterie d'un goût douteux...

De son côté, l'employé invitait son adversaire à se soigner s'il était malade, et à prendre sans retard l'omnibus pour Charenton, au lieu de venir embêter les honnêtes gens...

Tel était le sens approximatif de leur dispute cacophonique, dont la transcription littérale serait ici chose impossible...

Soudain, une gifle retentit.

C'était M. Bilobet qui l'avait donnée, et l'employé qui l'avait reçue. Il la renvoya d'ailleurs immédiatement, sous forme de coup de poing sur le nez: M. Bilobet ne compta pas les chandelles que lui fit voir ce choc en retour, mais il y en avait au moins trente-six!...

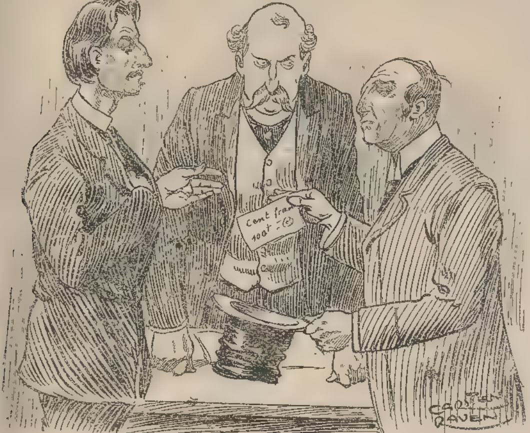


M. Bilboquet ne compta pas les chandelles que lui fit voir ce choc.

Un petit pugilat était tout indiqué par là-dessus... Il allait avoir lieu (quoiqu'une tablette assez haute séparât les deux champions), lors-

...ue de pieux patriotes s'interposèrent, au nom ...e la dignité nationale: il ne fallait pas que ce ...anctuaire administratif fût profané par des ...uttes sacrilèges!... Et les hostilités s'apaisè...ent...

Le fonctionnaire, outragé et frappé dans ...'exercice de son intangible sacerdoce, porta ...es doléances devant son chef de bureau: ce ...ontife fit comparoir en même temps M. Bilobet à son tribunal... et les deux parties adverses bégayaient à qui mieux mieux, en s'expliquant...



... il le supplia d'accepter un modeste billet de cent francs.

Alors l'irascible client reconnut que si le postier avait ânonné avec tant de persévérance, c'était tout bonnement parce que lui aussi était bègue!...

Il lui fit, en conséquence, de plates excuses, et le supplia d'accepter, comme dédommagement, un modeste billet de cent francs.

Le timbre d'un sou que M. Bilobet put enfin coller sur la carte postale de Paulette, lui coutait, donc, au total:

1 h. 42' d'attente vexatoire et de tribulations variées;

1 coup de poing sur le nez;

1 chapeau haute-forme écrasé dans la bagarre;

1 verre de montre, *idem;*

100 fr. 05.

En outre, l'émotion de sa mésaventure lui causa une fièvre bilieuse dont il souffrit pendant huit jours; et il s'aperçut le soir même, que son voisin à la redingote crasseuse lui avait communiqué la fine fleur de ses puces!...

Robert FRANCHEVILLE.



APRÈS L'OPÉRATION

LE Dr MOYEN. — Et surtout soignez bien la couture; c'est le premier coupeur de chez Paquin.

Pêle-Mêle Causette

Lettre ouverte à M. le Directeur du Métropolitain.

Si vous daignez abaisser vos yeux sur la foule grouillante qui emplit vos souterrains et votre bourse, vous prêterez l'oreille à ma petite requête.

Elle est si modeste, si peu onéreuse, qu'il y aurait moins de mérite à l'accueillir que de démérite à la rejeter.

Elle ne touche ni à l'organisation générale de vos services, ni à l'imprévoyance de ceux qui ont présidé à la création de vos réseaux, ni même à la question d'aération.

Ma requête reste dans les étroites limites d'un service facile à rendre au public. Cela lui servira-t-il de viatique pour parvenir jusqu'à vous ? Je l'espère.

Voici donc de quoi il s'agit :

Toutes vos gares se signalent à l'extérieur par une légère construction, au fronton de laquelle se détache lisiblement le mot : Métropolitain.

C'est fort bien, mais insuffisant.

Pourquoi cette indication n'est-elle pas complétée par le nom de la station ?

Tant que votre réseau ne comprenait encore qu'une seule ligne, ce besoin se faisait moins sentir. On était sûr, en rencontrant une station, qu'elle appartenait au parcours Porte-Maillot-Vincennes.

Il n'en est plus de même aujourd'hui. Le voyageur éventuel est obligé de descendre jusqu'au bureau pour savoir s'il peut utilement emprunter vos services pour se rendre à sa destination.

Il serait si simple d'inscrire, au-dessous ou à côté du mot « Métropolitain », une désignation dans le genre de celle-ci : *Obligado (Ligne Porte-Maillot-Vincennes)*, ou bien : *Opéra (Ligne Villiers-Gambetta).*

Le public apprendrait ainsi et le nom de la station et celui de la ligne sur laquelle celle-ci se trouve.

Pour faciliter encore l'orientation des voyageurs, ne pourriez-vous faire coller, tout en haut de vos escaliers, une affiche portant nomenclature de toutes les stations desservies par la ligne ?

Il existe bien un écriteau donnant les indications dont je parle, mais il faut descendre un étage pour y recourir.

Vous le voyez, Monsieur le Directeur, ce sont là petits perfectionnements bien faciles à exécuter.

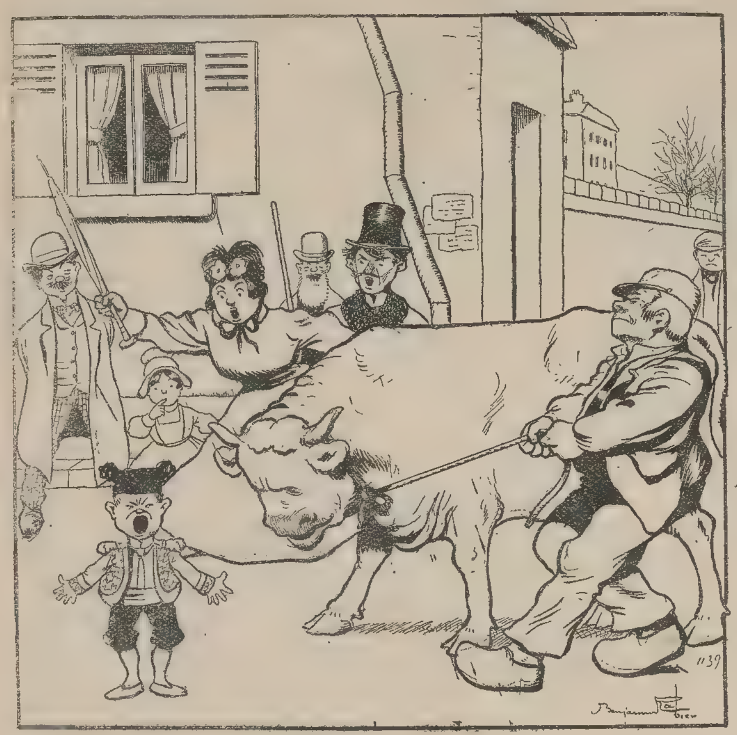
Si peu importants qu'ils puissent vous sembler, ils ne sont pas négligeables.

La question des transports est un des plus gros facteurs du bien-être général. Rien de ce qui les concerne ne doit être considéré comme chose négligeable.

La création d'une nouvelle ligne d'omnibus ou de métro est pour la population un événement notable. Tant de contingences s'y rattachent!

La vie à bon marché, l'hygiène, la santé, dépendent aujourd'hui de la facilité donnée aux travailleurs de s'éloigner plus ou moins du centre de leurs occupations.

C'est vers vous, les concessionnaires privilégiés, qu'ils se tournent; c'est à vous qu'ils demandent de collaborer à leur bien-être.



CARNAVAL

Un toréador à Grenelle.

Vos actionnaires ne sont pas les seuls envers lesquels vous ayez des devoirs.

Une grande concession publique est plus qu'une affaire commerciale ordinaire. C'est un sacerdoce.

Notre sympathie ne peut vous être acquise que si vous l'entendez ainsi; que si, dans les limites possibles, vous vous imposez la tâche de nous donner satisfaction.

Sachez, si vous l'ignorez, qu'un des principes de la vraie démocratie consiste à considérer les transports comme des services publics.

Or, en théorie, les services publics ne doivent procurer aucun bénéfice.

Il serait trop long de développer ici les raisons supérieures sur lesquelles se fonde ce principe.

Dans la pratique, on n'est, du reste, pas encore arrivé à l'ériger en loi.

Le principe n'en est pas moins juste pour cela, et ce sera une grande victoire démocratique que de lui donner corps un jour.

Nous ne vous demandons pas d'abandonner tout souci de bénéfice. La forme même de votre organisation s'y oppose. Mais vous êtes moralement tenu de ne pas exploiter votre monopole de façon à en augmenter démesurément le rendement.

Mais me voilà loin de ma petite requête.

Comme elle ne grèvera pas votre budget d'une charge bien lourde, j'espère, Monsieur, que vous voudrez bien la prendre en considération.

FRED ISLY.

Inscription relevée à la Station du Métropolitain de l'Avenue de Suffren.

ENTREE INTERDITE

Réservée à la Sortie

MON AMI PIOCHE

J'ai un ami qui s'appelle Pioche... Eh bien, quoi? Tout le monde ne peut pas s'appeler Chambaudet ou Dardenbois, on ne s'y reconnaîtrait plus.

Pioche a cinquante ans, et, comme les jolies femmes, il en avoue trente-neuf. Il faut dire qu'il est célibataire, et tout célibataire étant destiné à finir dans la peau d'un mari, on comprend qu'il s'efforce de rajeunir son état-civil.

Ayant eu la veine de naître après son papa, mon ami Pioche s'est trouvé, dès l'âge de raison — qui fut pour lui l'âge de déraison — à la tête de douze mille livres de rentes.

Sans doute, un sage se fût contenté de cette médiocrité dorée que chanta le bon Horace. Mais Pioche n'était pas un sage, et, de plus, il ignorait Horace. Les pièces de cent sous lui semblant faites pour rouler, il les entraîna dans une course folle; et, en moins de temps qu'il n'en faut pour écrire une tragédie grecque, il se trouva dans l'état d'une vieille cuillère en ruolz, c'est-à-dire totalement désargenté!

Réduit à la portion congrue, il fut tout heureux et tout aise d'accepter un emploi dans une de ces administrations paternelles où il suffit de consigner son nom sur un registre





LARFOUILLAT AU BAIN

— C'est la première fois que je prends un bain. Expliquez-moi donc comment ça se prend?

— Eh bien, si vous voulez de l'eau chaude ou de l'eau froide, vous n'aurez qu'à tourner la tête des canards.

— Si vous croyez que je vais tordre le cou de mes bêtes pour avoir de l'eau, vous pouvez m'attendre longtemps.

de présence, et ce, avant onze heures du matin, pour avoir droit à dix louis mensuels.

Pioche, qui dépensait sans compter, a dû modifier profondément son *modus vivendi*. Il ne fréquente plus les cabarets fashionables qui salent bien moins leurs plats que leurs additions, mais on peut le rencontrer tous les jours, à midi et à sept heures, dans un de ces restaurants philanthropiques où, pour 22 sols, licence on a de choisir quatre ou cinq plats dont chacun, il est vrai, boucherait à peine une dent creuse. Par exemple, il s'offre des compensations, le soir, à la brasserie.

Toutes ses rancœurs, il les oublie dans l'atmosphère enfumée, il les noie sous les flots de la liqueur de Gambrinus. L'adversité l'a rendu éloquent, et il est l'orateur attitré d'un groupe de médiocrités de son acabit, mécontents comme lui, et il daube à langue que veux-tu sur le gouvernement, sur les hommes en place, sur tout et sur tous.

Souventes fois, il m'avait dit:

— Viens donc, un de ces soirs, à « ma brasserie », nous causerons.

J'y suis allé à « sa brasserie »... j'en suis même revenu.

A peine installés devant deux bocks archimousseux, parce que commandés sans « faux-col », voilà Pioche qui commence à disserter sur le mode mélodramatique:

— La situation est grave... très grave... excessivement grave.

Je hasardai, avec un soupçon d'ironie:

— Serions-nous à la veille d'une guerre avec la Principauté de Monaco?

Une suprême commisération souleva ses épaules:

— Des niaiseries!... Mon cher, nous nous précipitons vers la faillite générale avec la vitesse d'une auto emballée.

— Euh! Euh!

— Tu es sceptique... ça ne m'étonne pas, tu n'es pas fonctionnaire. Si tu étais fonctionnaire comme moi, tes cheveux se dresseraient d'horreur au spectacle du gâchis dans lequel nous pataugeons.

Un sourire de pitié avait plissé mes lèvres, mais elles ne s'ouvrirent pas pour protester. Pioche continuait:

— T'es-tu quelquefois livré à un travail de statistique?

Je jurai mes grands dieux que l'idée ne m'en était jamais venue, même en songe.

— Eh bien, mon vieux, je vais t'épater, s'exclama Pioche. Sais-tu seulement combien nous avons de députés?

— Demande-moi combien nous avons d'académiciens, je te le dirai peut-être, mais de députés...

— Il y en a environ six cents... une armée de phraseurs et de raseurs qui nous coûte les yeux de la tête.

— Tant que ça?

— Tu peux t'en assurer facilement: nos six cents députés touchant quinze mille francs d'indemnité, cela donne un total de neuf millions. Ajoutes-y les émoluments des questeurs, sténographes, huissiers, et tu t'apercevras que notre représentation nationale ébrèche le budget d'une somme ronde de dix millions.

— Bigre!

— Et on nous parle d'économies!... Qui est-ce qui économisera? C'est toi, c'est moi, c'est nous.

Il s'interrompit pour commander:

— Garçon, un demi!

Et puis, il repartit sur son dada:

— En admettant que nos « honorables » siègent la moitié de l'année, soit 180 jours, et une moyenne de six heures par jour, une simple division t'apprendra que chaque séance de la Chambre nous revient à 55.555 fr. 55, ce qui met l'heure à 9.259 fr. 26, la minute à 154 fr. 32 et la seconde à 2 fr. 57 environ. Ce sont des chiffres, ça.

— Evidemment, ce ne sont pas des notes de musique.

— Ecoute encore ceci: Quand M. Brisson, du haut de son fauteuil présidentiel, prononce: « La séance est ouverte », nous en avons déjà pour 95 centimes.

— Le prix d'un article de bazar.

— Attends, mon vieux, tu ne vas pas tarder à déchanter. Le jour où M. Deschanel fit son grand discours sur la séparation, discours qui dura trois bonnes heures d'horloge, cette débauche oratoire nous revint à 27.777 fr. 77. Tandis qu'il parlait, il fut souvent interrompu par des orateurs peu prolixes — et pour cause — mais dont les interruptions se peuvent tout de même évaluer à cent sous l'une dans l'autre. Même, à un moment donné, un de ses périodes fut coupé d'un éternuement violent, parti de je ne sais quelle travée, et qui provoqua une hilarité d'une demi-minute, laquelle se traduisit par une perte sèche de 77 fr. 16. Comme tu vois, mon pauvre ami, nous ne payons pas nos députés aux pièces, mais à l'heure, comme les cochers de taxis; nous les payons quand ils parlent, nous les payons quand ils rient, nous les payons même quand ils éternuent.

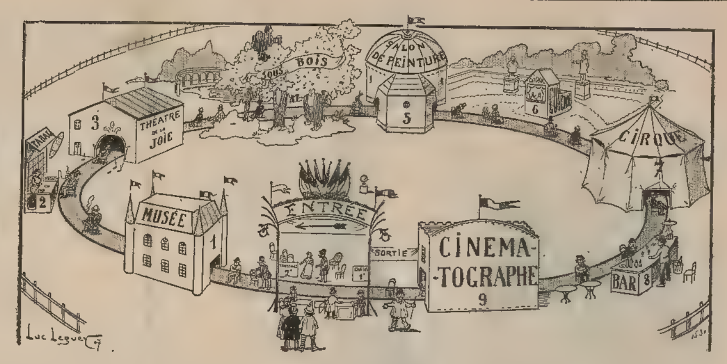
— C'est exact.

— Je te crois que c'est exact. D'abord, la statistique ne dit que des choses mathématiquement exactes. Or, tandis que MM. les députés se font sustenter grassement pour faire quoi? je te le demande, c'est nous, les travailleurs, qui peinons, pour alimenter le budget. C'est nous qui sommes obligés d'économiser sur nos besoins les plus stricts, sur le manger et même sur le boire.

Et, pour ponctuer son assertion, il cria à travers la salle:

— Garçon, un demi!

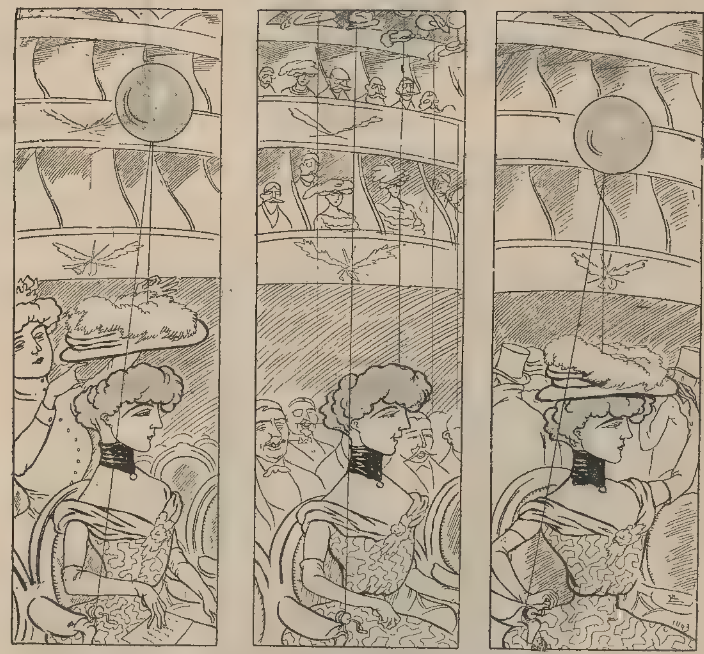
Jacques YVEL.



NOUVELLE UTILISATION DU TROTTOIR ROULANT

Comment n'a-t-on pas pensé à utiliser le trottoir roulant, qui eut tant de succès à l'Exposition de 1900? Nous donnons aujourd'hui le croquis d'une nouvelle attraction utilisant le fameux trottoir.

Le spectateur un peu paresseux se placera dans une chaise ou un fauteuil et, de quart d'heure en quart d'heure, le trottoir fonctionnera. De cette façon, pendant deux heures un quart, il jouira de tous les avantages que présente notre croquis, sans se déranger.

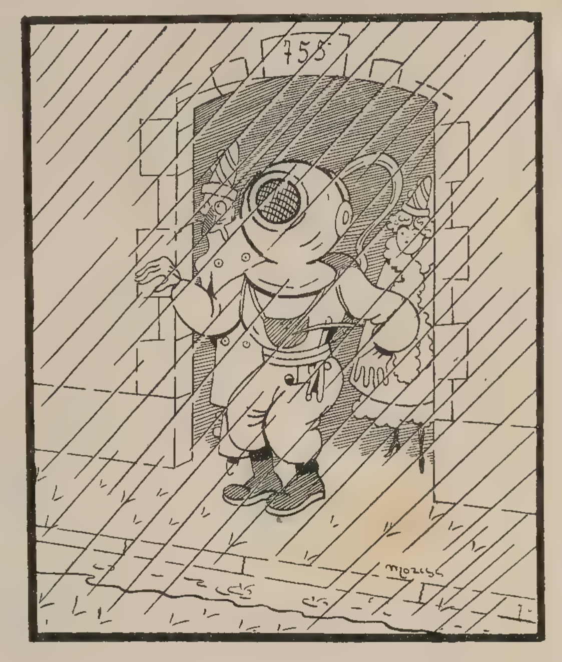


Mme Réjane s'est, paraît-il, émue d'une critique de notre collaborateur Fred Isly. Poindinterro, l'ayant appris, a inventé le système que voici, permettant de ne pas se séparer de son chapeau, tout en le mettant à l'abri.



VRAIE FRANCHISE

— Qu'exploitez-vous plus particulièrement dans cette contrée?
— Les voyageurs, m'sieur.



LA SORTIE DU BAL MASQUE

Le Scaphandrier. — Allons bon!... et moi qui ai oublié mon parapluie!

PRINCE ET FINANCIER

Un écho d'Outre-Rhin nous apprend qu'un prince allemand vient de se fiancer à la fille d'un richissime banquier américain.

A ce propos, il nous souvient d'un conte satirique dédié par Roger de Beauvoir à la fille du financier Mirès, qui avait épousé un des grands seigneurs du second Empire:

A certain prince qui voulait
S'encanailler dans la finance,
Son futur beau-père disait:
— De l'honneur de votre alliance,
Je suis vraiment très satisfait,
Mais votre faubourg est sévère,
Et notre famille est d'un sang
Que chez vous l'on n'estime guère.
— Ce scrupule est une misère,
Dit le prince en se rengorgeant,
J'ai du sang pour trois, cher beau-père.
— Alors, terminons notre affaire:
Moi, prince, j'ai du trois pour cent.



ÉCONOMIE DOMESTIQUE

— Ces petites cheminées à gaz doivent brûler beaucoup, cela vous revient-il cher?
— Demandez ça au propriétaire.

****

Courrier Pêle-Mêle

Orchestre.

Monsieur le Directeur,

L'Opéra venant de changer de directeur, il a été question de certaines transformations décidées par le ministre et exigées par le nouveau cahier des charges. Je lis entre autres choses, que le niveau de l'orchestre va être abaissé et que cet orchestre va devenir invisible de la salle.

Pourquoi cela? Parce que c'est ainsi à Bayreuth. Qu'on nous dispose une salle aussi commode et pratique que l'est, paraît-il, celle de Bayreuth, j'en serais tout à fait enchanté, mais n'en parlons pas, on frémit rien que de songer aux frais que cela nécessiterait, mais pour esquisser un commencement de réforme initiative en changeant la disposition de l'orchestre au prix de quelques centaines de mille francs, est-ce que ça vous paraît bien utile? Moi, cela me chiffonne tout à fait, car je tiens beaucoup à voir l'orchestre. Je voudrais savoir si, parmi les amateurs de musique, il s'en trouve de mon avis, mais pour moi c'est ainsi, j'entends beaucoup mieux et je saisis plus facilement tous les détails d'orchestration, lorsque j'ai les exécutants sous les yeux. Peut-être y a-t-il là un phénomène semblable



CARNAVAL

Le Crocrodile. — Qu'est-ce qui vous prend?
Le Gardien. — Oh! pardon, j'ai cru que vous vous étiez échappé!



LE MASQUE

L'Homme. — On va bien rire au bal masqué des Dupont. Regarde, Poupoule, comme je vais être laid avec ça.

à celui qu'on expérimente avec les fumeurs: si la fumée n'est plus visible, dans l'obscurité par exemple, le fumeur n'a même plus notion de l'acte qu'il accomplit.

En est-il de même pour moi à propos de musique? Peut-être, mais je serais curieux de savoir s'il en est ainsi pour d'autres. En tout cas, vous comprenez que l'innovation qui se répand un peu partout, à présent dans les théâtres lyriques, ne m'enchante pas le moins du monde, et je désirerais faire de cela une seconde question: « Y a-t-il vraiment une raison sérieuse à cela? » Je serais heureux de le savoir, car si c'est uniquement parce que c'est ainsi à Bayreuth, ça ne me paraît pas suffisant.

Recevez, etc.

Lévêque (Paris).

Accidents de travail.

Monsieur le Directeur,

Je lis dans le *Pêle-Mêle* du 20 janvier 1907, un article sur « Les Accidents du travail ».

Votre correspondant expose que des statistiques irréfutables prouvent que les jours où les accidents de chemin de fer sont les plus nombreux, sont les jours de fêtes, les veilles de fêtes et les lendemains de fêtes. Il ajoute qu'il n'en est pas de même des accidents du travail.

Depuis quatre ans je suis en province, représentant d'une Société d'assurances « Accidents ».

Chaque année, je me livre à une petite statistique personnelle, en recherchant quels sont les jours où il se produit le plus grand nombre d'accidents. Ma clientèle se compose d'entrepreneurs de bâtiments, de commerçants et d'industriels.

J'ai trouvé que sur 100 accidents, 25 à 28 se produisaient le lundi ou un lendemain de jour férié.

J'attribue cette disproportion à l'inattention presque forcée de l'ouvrier après un jour de chômage.

Je suis d'accord avec votre correspondant, en ce qui concerne les heures auxquelles se produisent les accidents.

Quelques autres de vos lecteurs se sont-ils livrés à un petit travail sur cette opération d'accidents du travail, aujourd'hui fort complexe; je lirai avec plaisir le résultat de [illegible]

[illegible] A. C.

Questions interpêlemêlistes

Je désirerais connaître la personnalité qui, lors de la Révolution de 1848, se dit en mesure de sauver la monarchie avec « quatre hommes et un caporal », locution restée proverbiale.

Raoul Robin.

Quel est le meilleur moyen de s'éclairer le soir pour travailler? Le travail étant un travail de bureau.

J. Glacis.

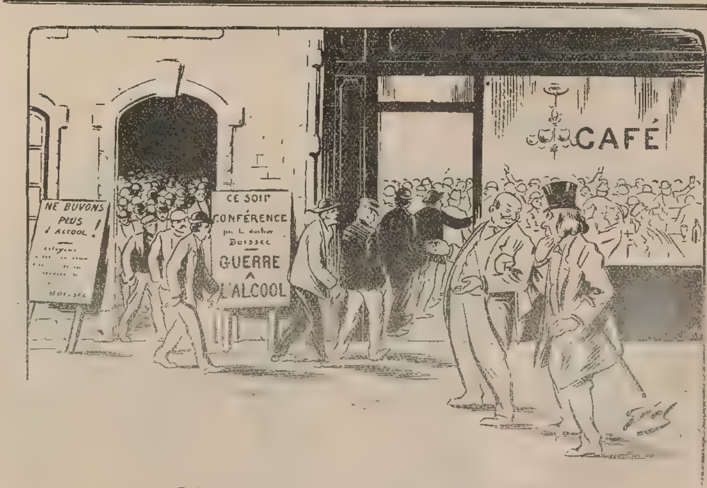
On m'a dit, je ne sais si cela est vrai, qu'une conséquence inattendue de l'automobilisme, est non seulement de faire tort au cheval, ce qui semble assez naturel, mais de nuire à l'élevage du chien de luxe.

On peut se demander quel rapport il y a entre le chien et l'automobile. Il paraîtrait que les nombreux accidents dont les chiens sont victimes du fait des automobiles, décourageaient les particuliers à en tenir. En est-il ainsi?

Dux.

Est-il vrai que la puce du chien ne peut vivre sur l'homme?

Halifax.



LA CAMPAGNE ANTIALCOOLIQUE

(Sortie d'une conférence)

Le Conférencier. — Oh! Oh! d'après [illegible] résultat, je vois [illegible] que je fasse encore bien des conférences.

[illegible]

IL Y A RECLAME ET RECLAME



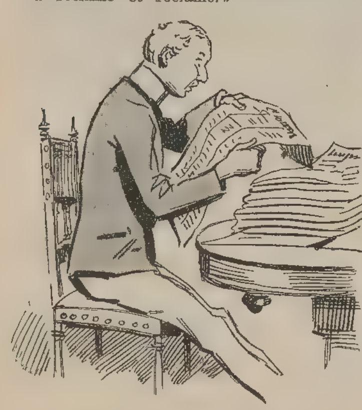
Le jeune Sacalouis, dont le père a gagné des millions dans les cuirs et peaux, veut devenir un homme en vue, dans l'art, la littérature ou les sports. Il a été recommandé au grand écrivain Michu. « La réclame, tout est là, lui explique celui-ci. Mais il y a réclame et réclame. »



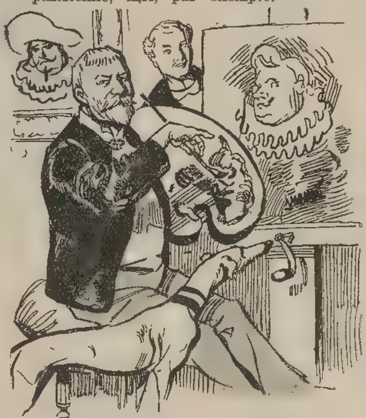
N'allez pas naïvement payer d'un louis votre biographie, accompagnée de votre portrait par vous-même dans un journal ou dans un autre. Ça ne porte plus. Non, il vous faudrait, par exemple, un duel sensationnel arrangé avec une personnalité bien parisienne, moi, par exemple.



Le duel a lieu. Le jeune Sacalouis blesse légèrement à la main son adversaire fictif. Repas plantureux, présidé par le blessé. Les représentants des principaux journaux sont de la fête. La note est de 4.000 francs aux frais de Sacalouis.



Le lendemain, cette note paraît identique dans tous les journaux: « Hier, a eu lieu chez l'excellent restaurateur Untel, un banquet, à l'issue du duel de notre grand écrivain Michu, avec un jeune débutant des lettres. Y assistaient: Untel, Untel, etc. (Sacalouis n'est pas cité). Le maître a été éblouissant de verve. »

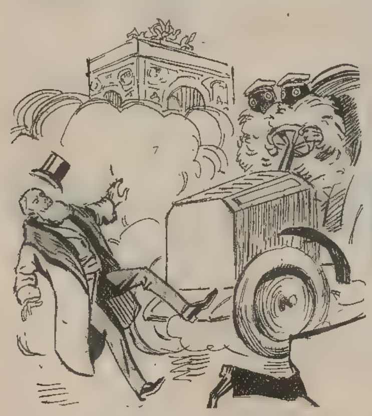


— Vous commencez à être lancé. On m'a parlé beaucoup de vous, lui explique Michu. Il s'agit, maintenant, que les Salons approchent, de frapper un grand coup. Le maître peintre Robynet, qui est de mes amis, vous exécutera de ses mains un tableau que vous signerez, moyennant 100.000 francs, ce qui est son prix d'ami.



On convient du sujet: le portrait de Michu.

Résumé des critiques favorables à l'école de Robynet: « Remarqué le portrait du célèbre écrivain Michu, œuvre visiblement imitée du maître Robynet, dont les disciples ne se comptent plus, mais qui fait grand honneur au maître qui l'a inspirée. » (Pas de nom d'auteur).



Pour couronner, dit alors Michu, achetez une auto et arrangez-vous pour tamponner, sans trop lui faire de mal, l'ambassadeur d'Allemagne. Mon ami X..., le grand constructeur, vous fournira une auto de luxe dans les 20.000, prix d'ami.



L'accident a lieu et les journaux le relatent ainsi: « Hier, l'ambassadeur d'Allemagne a été tamponné par une élégante automobile de la marque X... et de la force de 200 chevaux, etc.

Le maître Michu qui se trouvait dans la voiture à côté du propriétaire, a



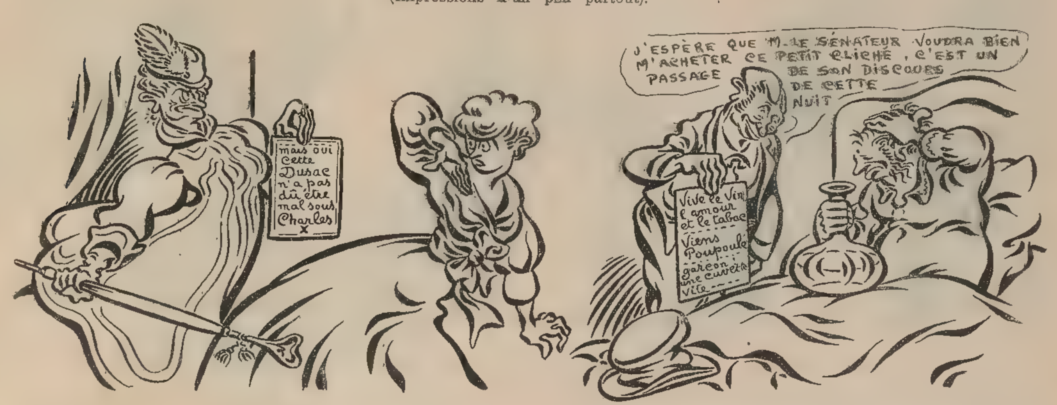
... tenu à faire transporter l'ambassadeur chez lui, pour lui donner les premiers soins.

Sacalouis a renoncé à se faire un nom dans l'art, la littérature ou les sports. Il a repris la maison de cuirs et peaux de ses ancêtres.

LA PHOTOGRAPHIE DE LA PAROLE

(nouvellement découverte).

(Impressions d'un peu partout).



Des plaisantins se sont glissés dans les salons où l'on cause, et photographient à tort et à travers. Il paraît que ça fait du vilain.

Dans les salons publics où l'on cause après boire, le résultat est plus atroce. Le personnel, peu scrupuleux, photographie avec rage, et le lendemain, on fait chanter des gens très bien.



Dans les ménages bourgeois, ce terrible genre de photographie, souligne d'une façon par trop cruelle, les changements d'humeur. La gifle n'a jamais été aussi amère.

Les nouveaux députés déclarent que si ça doit continuer comme ça, ils préfèrent s'augmenter.





Horrible incident! Les demoiselles du Téléphone viennent, sans la moindre pudeur, d'organiser entre elles, un salon de photos comparatives.

Horreur! Je viens de faire moi-même la sinistre expérience des nouvelles photos.

C'est affreux...



INCORRIGIBLE

— Tu n'es plus mon fils !... Je mettrai dans mon testament que tu n'hérites que d'un franc

— Eh bien, donne-moi ce franc tout de suite, veux-tu ?

La photographie par le télégraphe

Depuis l'invention du téléphone, la science, rendue plus audacieuse par chaque nouvelle découverte, cherche à asservir la lumière comme le son, et à transmettre à distance, les ondulations lumineuses.

Converser de Paris avec un interlocuteur qui est à Marseille ou à Berlin, c'est déjà fort beau. Or, la science ne connaît rien d'impossible. La preuve, c'est qu'un savant de Munich a trouvé le moyen de transmettre la photographie à distance.

En mai 1903, M. Cailletet avait communiqué à l'Académie des sciences, les merveilleux résultats de la découverte du savant allemand. Cette découverte est entrée maintenant dans le domaine de la pratique; car notre confrère l'*Illustration* s'est rendu acquéreur des brevets de la « Téléphotographie », — c'est ainsi qu'on appelle la photographie à distance.

Il y avait eu, dans le temps, une tentative de ce genre: c'était l'appareil Caselli qui permettait de télégraphier des dessins au trait ou de transmettre l'écriture de quelqu'un. Mais ce procédé n'était guère utilisable.

Quoiqu'il en soit, voici la découverte du docteur Korn descendue du domaine de la théorie dans celui de la pratique.

Bientôt, on pourra télégraphier une photographie; bientôt, au lieu d'envoyer ses lettres par la poste, on les téléphotographiera. Cela coûtera peut-être un peu plus cher. Mais quel temps gagné !

Une annonce originale

Le grand voyageur et éminent écrivain que fût Gustave Aimard, écrit dans ses œuvres, que lors du conflit entre le dictateur Juarez et Miramon, les saltéadores se virent forcés d'user d'annonces pour pouvoir continuer un peu plus lucrativement leur métier. Les voyageurs croyant échapper à ces coureurs de routes, n'emportaient que peu d'argent; mais les voleurs, peu soucieux de frapper des coups sans profits, firent afficher à Mexico, à la Vera-Cruz et dans quelques autres villes importantes, la pancarte ci-dessous:

« Le général des bandes ayant été informé que les voyageurs se dispensent d'emporter une somme raisonnable avec eux, les prévient que ceux qui ne seront pas trouvés porteurs de douze piastres, seront bâtonnés. »

C'était, paraît-il, parfaitement signé. Ne verrons-nous pas nos braves apaches avertir de même façon nos paisibles bourgeois ?

La Culture des bananes dans l'Amérique centrale

La culture des bananes rapporte des bénéfices monstres dans l'Amérique centrale. C'est ainsi que des exploitations colossales se sont établies dans la république de Costa-Rica: on a planté une superficie de 50.000 acres. Or, en 1904, on a produit 6 millions de régimes, alors qu'on n'en avait expédié que trois millions en 1903 : le régime est comme une grappe gigantesque de bananes, le régime comprend de 40 à 60 bananes, quelquefois même plus.

Or, l'achat du terrain coûte 10.000 francs, sa culture, 15.000, la récolte et les frais généraux montent à 15.000 francs. Les bénéfices arrivent à rémunérer 40 0/0 du capital engagé.

L'acre produit 180 régimes, le régime se vend 1 fr. 50, pris à Costa-Rica.

Au bout de neuf mois, on peut espérer une première récolte. Au bout d'un an et demi, le plan arrive à donner son maximum.

Il s'édifie en ce moment des fortunes à Costa-Rica avec la récolte des bananes. Tout cela, bien entendu, à condition qu'il n'y ait pas de typhon dévastateur ou de sécheresse.



UN FRICOT QUI COURT DES RISQUES

Le Client. — Comment! mais bougre de dégoûtant, vous crachez dans le fricot!

[illegible]



COCHERE

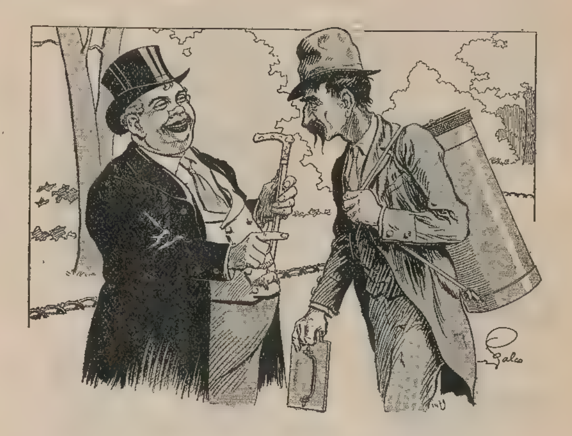
— Qu'est-ce qu'elle a donc à crier comme ça, vot' petite, madame [illegible] ?

[illegible]



LA VIE DE CHATEAU

— Je veux espérer, cher comte, que vous ne nous quittez pas sans emporter de nous un agréable souvenir.



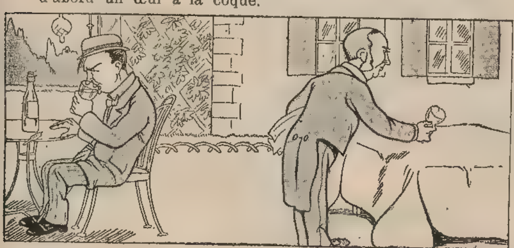
— Mais oui! c'est bien toi : Dupont... tu ne me reconnais pas?... Durand... Mais que fais-tu, tu as l'air triste?

— Je suis marchand de *plaisir*... Et toi qui as l'air si gai?

— Moi, mon vieux, je suis dans les cuirs. *Je vends du chagrin.*



Le Campagnard. — Servez-moi l'apéritif sur cette table et mettez-moi un couvert pour déjeuner, je mangerai d'abord un œuf à la coque.



Diable, l'apéritif, c'est fort!



Allons bon!!! Deux œufs au lieu d'un, deux verres, deux carafes, deux assiettes, deux menus! Je vois tout en double, bien sûr, me voilà gris.



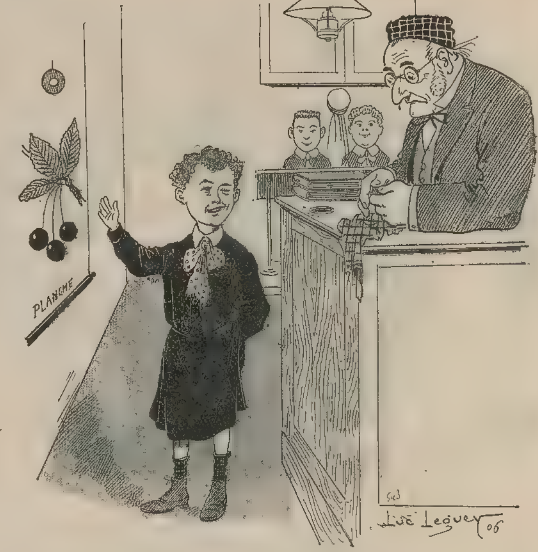
LE PROBLEME D'ECHECS DE LA CIVILISATION

Les blancs jouent et gagnent.



ERREUR D'APPRECIATION

LE POÈTE. — Etoiles qui brillez à des milliers de lieues,
Dans l'infini béant des immensités bleues!...
(S'interrompant.) Tu ne trouves pas, Rosemonde, que ça sent le Hugo?
ROSEMONDE. — Mais non, Emmanuel, c'est l'oignon brûlé que ça sent.



COURS DE BOTANIQUE

LE PROFESSEUR. — Et quel moment choisit-on de préférence pour cueillir les cerises?
TOTO. — Le moment où le chien est attaché et où le propriétaire de l'arbre est au marché.

DE NOS LECTEURS

Un mot de Scribe.

Il y a de cela un demi-siècle, Mario Uchard faisait répéter à la Comédie-Française, une pièce intitulée: *Le Retour du mari.*

Huit jours avant la première, M. Empis, administrateur général de la maison de Molière, prit à part l'auteur et crut devoir lui donner un conseil d'ami:

— Ce n'est pas que j'augure mal de votre œuvre, mais je vous engage vivement à la soumettre à Scribe. Vous savez que c'est un merveilleux metteur en scène; il pourra vous donner un excellent avis.

Mais Mario Uchard se récria:

— Laissez-moi tranquille avec votre Scribe! Je n'en voudrais pas pour mon portier.

M. Empis n'insista pas. La pièce fut jouée et elle tomba à plat.

Scribe apprenait bientôt la proposition de l'administrateur du Théâtre-Français et les termes dans lesquels elle avait été rejetée.

Il haussa les épaules, et, ironique:

— Ne pas vouloir de moi pour son portier!... Il a eu, ma foi, raison, ce monsieur, car je n'aurais pas laissé sortir sa pièce.

J.

D'où viennent les taches blanches de la robe des animaux.

On s'est souvent demandé comment certains animaux avaient sur leur corps ou plutôt sur leur fourrure, de belles taches blanches qui contrastaient avec la couleur sombre du restant de leur pelage.



APRES LA SEPARATION DE L'OIE

LE MINISTRE. — Mon Dieu! Que mes ennemis ne sachent jamais que j'adore le bonnet d'évêque.



LE FAUX NEZ

I I

LA NOURRICE. — Ciel! Monsieur Toto! comme vous avez vieilli!

Un savant anglais a essayé de résoudre l'énigme. Il a observé que le poil blanc chez les animaux, coïncidait toujours avec le développement du tissu graisseux, et qu'il n'y avait de taches blanches que là où il y avait de la graisse.

Ce blanchiment du poil serait donc causé par ce fait que la graisse empêcherait la coloration de ce poil: ce serait donc une atrophie du pigment.

Mais les taches blanches se manifestent aussi dans les endroits où il n'y a pas de graisse. Ainsi, il y a des animaux qui ont des taches blanches à la tête. Là, le poil blanc vient d'une atrophie réelle, puisque sa présence est due au contact de la peau et des os. Cette théorie expliquerait, en somme, la calvitie chez l'homme.

Elle explique aussi pourquoi les animaux marins ont d'autant moins de poils qu'ils ont plus de graisse et pourquoi le veau perd son poil quand il engraisse.

Tout cela, en somme, n'a que la valeur d'une théorie; et ces suppositions n'ont rien de scientifique.

C. B.

Politesse d'académiciens.

Pasteur et M. Duruy étaient presque voisins, puisque l'un demeurait rue d'Ulm et l'autre rue de Médicis.

Certain jeudi, les deux académiciens se trouvèrent à une station de fiacres pour se rendre à l'Institut. Arrivé à destination, M. Duruy tend une pièce de cinq francs au cocher.

— Pas de monnaie, lui dit ce dernier.

— Alors, gardez ma pièce entière en souvenir de cette course. Vous avez conduit le premier savant du siècle...

Aussitôt, Pasteur prend à son tour, une pièce de cinq francs et la donne au cocher.

— Gardez aussi celle-là, puisque vous avez conduit le plus grand ministre du second Empire...

Le cocher ne se le fit pas dire deux fois, et les deux académiciens pénétrèrent en riant dans la cour du vieux palais Mazarin.

ROMULUS.



Sa Majesté a l'air triste, aujourd'hui.
— En effet, docteur, je m'ennuie...
J'ai des idées blanches.

Pêle-Mêle Connaissances

— Paris compte actuellement quatre femmes « avocat ». Une seule femme avait, dans l'antiquité romaine, été autorisée à plaider pour autrui. Elle se nommait Afrania et était l'épouse d'un sénateur. On rapporte qu'elle n'avait aucun talent; mais ses contemporains comparaient ses clameurs à des aboiements, ce qui prouve qu'elle avait au moins de la voix. Sa cupidité et sa violence étaient telles, que son nom devint le plus grand outrage dont on pût cingler une femme. Valère Maxime, son biographe, nous apprend qu'elle mourut en l'an ... avant J.-C.

— La municipalité de Liverpool a trouvé une solution très rémunératrice pour se débarrasser des ordures ménagères: elle les incinère et, du résidu de cette combustion — du *clinker*, comme disent les Anglais — elle fait des trottoirs, des parapets de ponts et des maisons entières. Le *clinker*, amalgamé à des ciments, donne, en effet, un produit très résistant. Les maisons « en ordures ménagères », n'ont pas moins de trois et quatre étages.

— La France produit annuellement 15.000 pianos. L'Angleterre en fabrique 50.000; l'Allemagne 80.000; l'Amérique, 250.000. A elle seule, la ville de Chicago en produit près du double de la France entière.

— Pour monter soi-même une sonnerie électrique ou un téléphone d'appartement, il est indispensable de reconnaître le fil venant du pôle positif de la pile de celui qui est relié au pôle négatif. Un moyen très simple consiste à tremper les extrémités des deux fils dans un verre rempli d'eau pure: on voit bientôt apparaître de petits globules gazeux autour du fil correspondant au pôle négatif.

— Jusqu'au dix-huitième siècle, les mesures les plus rigoureuses furent employées pour faire rendre le maximum à l'impôt sur le sel. Les faux sauniers étaient passibles du fouet et des galères. Pour empêcher les tanneurs et corroyeurs qui employaient du sel dans leur industrie, de l'appliquer aux usages domestiques, la *Gabelle* allait jusqu'à l'empoisonner. Si la ménagère se trompait de sel, toute sa maison risquait d'en mourir.

— En moins de vingt ans, la consommation de l'absinthe a plus que quadruplée en France. De 49.335 hectolitres en 1884, elle est passée, en 1904, à 207.930 hectolitres.

A. S.



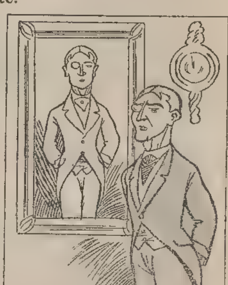
M. Snobish a fait exécuter son portrait, mais en parfait élégant qu'il est, il a tout à coup conscience de l'inconvenance qu'il y a à être vu, même en peinture, en veston, à l'heure où les mondains ont endossé la jaquette.



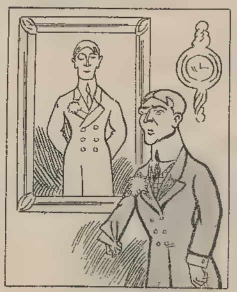
Aussi a-t-il fait faire une bande de toile le représentant d'abord en pijama, pour le matin



A mesure que l'heure avance, un système d'horlogerie fait tourner la bande et le représente en veston



Puis en jaquette, pour le déjeuner.



A trois heures, la redingote vient remplacer la jaquette.



Et, le soir, il est parfaitement correct en frac.



En été, le frac est remplacé par le smoking, en sorte que jamais M. Snobish n'est vu dans une tenue incorrecte ou déplacée... même en peinture.

snovas sed ruelliem el
tse roxul novas el

En quelle langue est écrit ceci :

— EN LATIN ?... NON.

— EN ESPAGNOL ? NON.

— EN SUÉDOIS ? NON.

— EN SANSCRIT ? NON.

— EN QUOI ALORS ?...

EN FRANÇAIS!.. Lisez la phrase de droite à gauche, en commençant par la fin et vous en aurez le sens.



— Ah! monsieur, les affaires ne marchent pas.
— Vous m'étonnez, chez nous, on vient de doubler le personnel.
— Mais dans quelle partie êtes-vous donc?
— Je suis employé au Mont-de-Piété.



— Madame, votre mari a de la dyspepsie.
— Et d'où cela peut-il venir?
— Ça vient du grec...

PETITE CORRESPONDANCE

M. A. R. D. — Nous nous gardons autant que possible de donner des renseignements médicaux.

M. A. Tranchet. — Toutes les réponses que vous pourriez attendre, vous indiqueraient à coup sûr les moyens classiques. Il n'existe pas de remèdes pl efficaces que ceux-là.

M. G. M. — Adressez-vous à votre bureau de recr tement, vous y aurez les renseignements les pl complets.

M. Couvert. — Le premier a jouer n'a pas gag du moment que le second a en main suffisamme pour gagner.

ÇA ET LA

« Je puis vous dire que ma femme est enchantée et que le Dentol ne quittera plus désormais sa table de toilette. Signé: E. Benet. Le Havre. »



LIEUT de CARLUSSAL

« Je ne me servirai plus que de ce produit, qui est parfait. Signé: A. de Carlussal, lieutenant de chasseurs. »

« Je trouve le Dentol supérieur à tous les autres produits que j'ai essayés. Signé: Chelli, Hôtel Métropolitain, 8, rue Cambon, Paris. »

Le Dentol (eau, pâte et poudre) est, en effet, un dentifrice à la fois souverainement antiseptique et doué du parfum le plus agréable.

Créé d'après les travaux de Pasteur, il détruit tous les mauvais microbes de la bouche; il empêche aussi et guérit sûrement la carie des dents, les inflammations des gencives et les maux de gorge. En peu de jours, il donne aux dents une blancheur éclatante et détruit le tartre. Il laisse dans la bouche une sensation de fraîcheur délicieuse et persistante.

Mis pur sur du coton, il calme instantanément les rages de dents les plus violentes.

Le Dentol se trouve chez MM. les coiffeurs-parfumeurs et dans toutes les bonnes maisons vendant de la parfumerie. Dépôt général, 19, rue Jacob, Paris.

VINAIGRE DENTOL. — Antiseptique souverain pour guérir les piqûres des mauvaises mouches, moustiques, guêpes, abeilles, frelons et autres insectes nuisibles.

SAVON DENTOL. — Antisepsie de la toilette. Hygiène de la peau. Pâte douce, onctueuse.

NOTA. — Il suffit d'envoyer à la maison FRÈRE, 19, rue Jacob, Paris, cinquante centimes en timbres-poste en se recommandant du *Pêle-Mêle*, pour recevoir franco par la poste un **délicieux coffret** contenant un petit Flacon de Dentol, une boîte de Pâte Dentol, une boîte de Poudre Dentol, un échantillon de Vinaigre Dentol et un petit pain de savon Dentol.

13e ANNÉE — N° 8. 10 Centimes 24 FÉVRIER 1907.

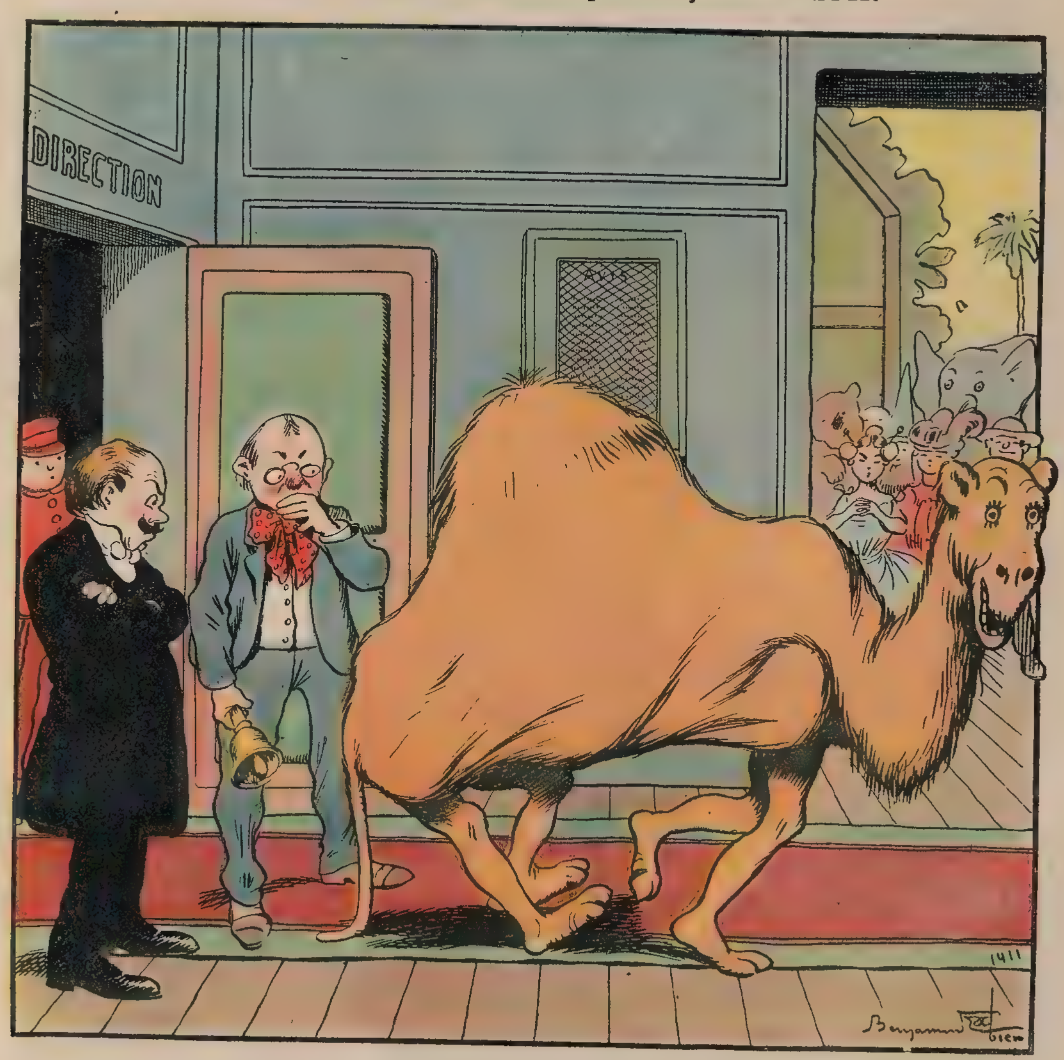
Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

FRANCE : Un an 6 fr. Six mois : 3 fr. 50
ÉTRANGER : Un an 9 fr. Six mois : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
Les Manuscrits ne sont pas rendus

LE DIRECTEUR CONSCIENCIEUX, par Benjamin RABIER.



LE DIRECTEUR. — Je vous avais pourtant recommandé, pour faire le chameau, de prendre deux hommes d'une grande sobriété.

La collaboration au **Pêle-Mêle** *est rétribuée. Pour recevoir franco le libellé des conditions, envoyer 0 fr. 15 en timbres-poste.*

Horribles Détails sur le Suicide de M. Lapépie

Bue sa douzième absinthe, M. Lapépie se leva péniblement, le front barré du pli des grandes résolutions.

On n'absorbe pas impunément douze apéritifs, sans que l'équilibre — cet équilibre si difficile à acquérir vers nos jeunes ans — ne soit fortement compromis.

Néanmoins, après de vaillants efforts, fruits d'une volonté rare, M. Lapépie — sans accrocher ni chaises, ni guéridons — sortit du café, où il était entré deux heures auparavant.

Donc, sa décision était sans retour : il allait se suicider !

Comment et par quels moyens ?

Cela, une fois dehors et tout en déambulant d'un pas moins qu'incertain, notre homme y réfléchit et l'examina, avec la circonspection que la gravité d'un tel acte comportait.

Se supprimerait-il par la corde, le revolver, la noyade ?

La pendaison ? Peuh ! Bien triste, la figure d'un pendu !

Le revolver ? Trop de bruit, et puis ce sang qui coule !...

La noyade ? Cela exige beaucoup, beaucoup d'eau !

Or, M. Lapépie ne concevait l'eau qu'additionnée de sucre et d'absinthe.

Mais la vue d'une enseigne de marchand de charbon, subitement apparue au coin de la rue, lui fut une révélation.

— Je m'asphyxierai ! s'écria-t-il.

Emu — ô ne souriez pas, vous tous, qui êtes heureux ! — ému jusqu'aux larmes, dont quelques-unes se penchaient déjà sur le bord de sa paupière, le désespéré pénétra dans la boutique.

— Che qu'il y a pour votre cherviche, Môchieu ? s'enquit civilement un petit bonhomme tout noir.

— Oh oui ! Un rude service ! sanglota le client. Je voudrais un bois eau de charbon !

— Bien fachile !

Et comme le charbonnier s'apprêtait à le servir un irrésistible besoin de confidences s'emparait de M. Lapépie.

— Vous ne savez pas à quoi je destine ce charbon ? dit-il entre deux sanglots. Et bien, je vais me suicider !

— Vous chuichider ? répéta le marchand Qu'est-che que ché que chette maniganche ?

— Je vais me suicider ! insista M. Lapépie. Il ne me comprend pas ! Je vais m'asphyxier, me périr, m'anéantir, me tuer ! Entends-tu, bougniat ?

Le candide charbonnier, qui s'était penché sur sa mesure, se redressa. Ses yeux doux, reflétant sans détour sa naïve mentalité de grand enfant, ignorant des stupides complications de la vie, ses yeux doux s'arrondirent et firent dans son visage tout noir deux globes ronds tout blancs.

— Alors, vous jallez vous périr avec mon charbon ? questionna-t-il, en donnant un solide coup de poing sur le zinc du comptoir.

— Hélas ! chevrota M. Lapépie.

— Ah ! chà, non ! Foi de Lar'ouillat gardez vos chous, je garde ma marchandije ! s'indigna l'autre. Voyons, mon bon, Môchieu, ché-t-il des chojes à faire ?

Telle une gouttière trop chargée, M. Lapépie sentait son cœur crever d'émotion. Tombant dans les bras de son interlocuteur, la tête appuyée sur son épaule, il pleura longuement. Après quoi il lui confia :

— Bien sûr que je me suiciderai ! Il le faut. C'est indispensable. Ce matin, après avoir battu ma femme, plus fort que de coutume, j'ai abandonné ma boutique de tripier, en jurant qu'on ne me reverrait plus vivant. Ma femme m'a crié : Chiche ! Que me reste-t-il à faire, Môssieu ? Me suicider ! Tout de même, avant de mourir, bougniat, sers-nous deux absinthes bien tassées, que je trinque une dernière fois avec un honnête homme !

Il n'en fallait pas plus, pour parachever l'entêté ivrogne. Quand il eut trinqué et bu son absinthe, le charbonnier n'éprouva aucune peine à le pousser dehors.

Ainsi que le vaisseau qui, surpris par la tempête, court des bordées, afin d'échapper aux vagues assaillantes, M Lapépie s'acheminait, en proie a de terribles vertiges, qui le faisaient zig-zaguer.

Les hasards de sa chevauchée, lui firent rencontrer un square et, dans cet oasis inespéré, un banc lui servait bientôt de couchette.

O rêves tumultueux ! Rêves de cauchemar !

M. Lapépie se réveillait une heure après, pâle d'effroi. La langue pâteuse, il bégaya :

— Cette fois, çà y est ! Pas d'erreur, j'suis suicidé !

S'étant mis debout, il ajouta :

— J'suis mort ! C't'évident ! Allons prévenir ma femme !

Comment notre héros réussit à s'orienter, à retourner dans son quartier, à regagner sa rue ? Mystère ! Il est des choses qui ne s'expliquent pas. Répétons donc : mystère !

Mais où l'affirmation hasardeuse de M. Lapépie se changea en une certitude absolue, dans son cerveau troublé, c'est quand il arriva devant sa boutique. Celle-ci était fermée. Sur les volets, une petite affiche manuscriste portait ce mot laconique : *Décès*.

Peut-être, en questionnant une voisine, le tripier eût-il pû apprendre que sa femme, avertie au dernier moment, était sortie inopinément pour assister à l'enterrement d'une tante.

Bien convaincu de sa propre mort, il s'éloigna, jugeant toute démarche inutile.

Maintenant, il pouvait aller n'importe où. C'était un corps sans âme, une loque de suicidé. Désormais, il était rayé de la liste des vivants. Adieu les impôts ! Bonsoir les contributions ! Cela ne laissait pas que d'être assez original...

Tout en marchant, M. Lapépie en était là de ses réflexions extra-philosophiques, quand l'approche d'un convoi funèbre changea le cours de ses idées.

— Un confrère ! murmura-t-il, le chapeau à la main.

Mais soudain — ô la délicieuse surprise — dans les personnes qui, au premier rang, suivaient le convoi, il reconnaissait deux de ses cousins et son neveu, et puis sa femme. D'autres personnes amies suivaient.

— Les braves gens ! soupira l'ivrogne. Ils sont tous venus m'accompagner !

Et quand le cortège se fut éloigné, M. Lapépie, le chapeau sous le bras, suivit à distance respectueuse.

Il se devait bien ça !

Mais quand il fallut pénétrer dans l'enceinte, où il allait reposer pour l'éternité, le tripier se sentit défaillir.

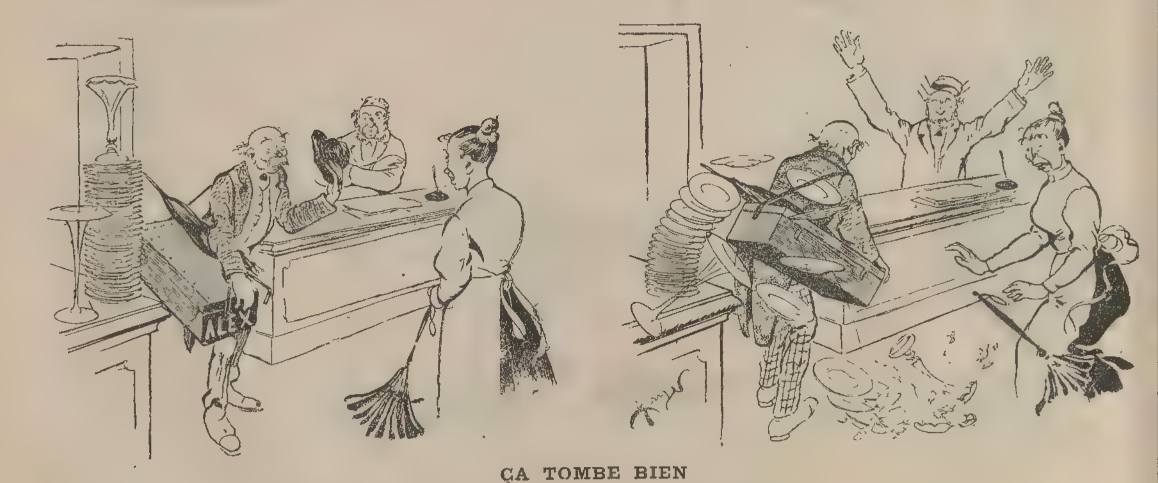
Décidément, non ! Il n'irait pas sur sa tombe s'adresser un dernier adieu ! Tant pis pour le pathétique discours, qu'il avait improvisé en *se* suivant de loin ! Il s'affala sur une chaise à la terrasse d'un café.

Maintenant, la main crispée autour de son verre, le quatorzième, il veut porter celui-ci à ses lèvres. Triste et cruelle déception ! Sa main tremble, son bras est sans force. Par deux fois, il renouvelle sa tentative. Par deux fois, son verre est de plomb. L'émotion a enlevé le peu de force que l'alcool a laissé. Alors, une immense détresse lui chavire le cœur.

Deux larmes s'accrochent un instant à ses moustaches, avant de choir sur la table.

— Même plus la force de boire ! s'avoua-t-il, vaincu. Oh ! que c'est triste d'être mort ! ! !

Jean Rosnil.



ÇA TOMBE BIEN

— Je viens faire mes offres de service.
Le Patron. — Qu'est-ce que vous faites

— ...Je raccommode le verre, la faïence et la porcelaine... pour vous servir.

Pêle-Mêle Causette

Ce qui m'amuse, dans les poursuites que l'Etat exerce contre les maisons de jeu, c'est que lui-même tient un tripot: le Pari Mutuel.

C'est une assez piquante antithèse que de voir ce galeux crier sus à d'autres galeux, qui le sont, par surcroît, bien moins que lui.

Je ne m'arrêterai pas à défendre les cercles, pour lesquels je ne professe aucune indulgence, mais il m'est permis de constater que, de deux maux, le tripot et le Pari Mutuel, ce dernier est le pire.

Il s'adresse à tous indistinctement, riches et pauvres. Ceux-ci constituent, d'ailleurs, sa meilleure clientèle.

Le tripot ne fonctionne que la nuit, ce qui en éloigne déjà les travailleurs. Il s'entoure de certaines précautions dans le recrutement de ses adeptes. Il se cache. C'est une tache, mais une tache circonscrite, limitée à un petit nombre.

Le Mutuel, au contraire, s'étale en plein jour. Il appelle à lui tous ceux que tentent l'appât du gain. Il a soin d'exercer sa fructueuse spoliation dans les plus beaux sites qu'il puisse choisir.

Le grand air, les charmes de la nature, tout contribue à lui raccoler de la clientèle. De somptueuses tribunes, de moelleux gazons donnent à ses vacations une gaîté de fête. On s'y ruine dans un sourire.

Voilà pourquoi le tripot de l'Etat est infiniment plus dangereux que ceux que l'Etat veut supprimer.

Il est vrai que le Mutuel a un prétexte: l'amélioration de la race chevaline. Joyeuse fumisterie, qui sert d'excuse à l'exploitation d'un vice épouvantable.

Comme si une race ne pouvait se perfectionner qu'à la faveur de misères et de ruines.

Mais à ce compte, que ne tolère-t-on le Pari Mutuel pour les courses pédestres, pour les tournois vélocipédiques, pour toutes les compétitions sportives?

Celles-ci ont pour but l'amélioration de la race humaine. Et la race humaine est au moins aussi intéressante que la race chevaline.

Et les concours académiques, les luttes scolaires? Elles aussi poursuivent l'amélioration de l'être humain. Le Mutuel est tout indiqué pour leur donner plus de développement.

Pourquoi ne ferait-on pas la cote pour les élections législatives? La race parlementaire n'est-elle pas, elle aussi, une race qui mériterait d'être améliorée?

Je ris, mais en réalité, le jour où l'Etat s'est fait tenancier de jeu, il a commis un acte monstrueusement immoral. Et, par un juste retour des choses, cette immoralité pèse sur lui désormais, comme pèse une injustice sur la conscience d'un juge.

Il n'a plus l'autorité voulue pour lutter contre la passion du jeu. De sorte qu'il aura beau faire, celle-ci continuera de s'exercer malgré le tonnerre en tôle qu'il s'avisera d'agiter de temps à autre.

Il y a pour le penseur un réconfort à constater que l'omnipotence de l'Etat est soumise à certaines lois supérieures qui nous régissent tous.

Le vice que la société tolère et qu'elle érige en institution nationale, paralyse la répression contre les particuliers qui veulent l'exploiter aussi.

C'est une vérité qu'on ne peut être voleur et gendarme à la fois.

Que les joueurs se rassurent donc. Leur passion trouvera toujours son débouché. Tant que fonctionnera le Pari Mutuel, le gouvernement n'aura pas le pouvoir de s'opposer au fléau du jeu.

Et le Pari Mutuel existera jusqu'à l'extinction de la race chevaline. Au besoin même quand le dernier cheval de trait ou de bataille aura fait place à l'automotion, ou à l'aéromotion, on élèvera encore des chevaux, dans l'unique but de les améliorer et d'entretenir ainsi le Pari Mutuel.

Il y a encore de beaux jours pour les enragés qui courent à l'abîme où les entraîne le fol espoir d'un gain irréalisable. M. Ruau, le grand pontife du Mutuel, a le droit d'en être fier.

Fred Isly.



DANS LE MÉTRO

— Oh! ma chère, il faut absolument avoir besoin de sortir pour venir s'entasser ainsi et abîmer ses affaires. On regrette presque ses cinq sous.



AU MAGASIN DE NOUVEAUTÉS, LE JOUR DES COUPONS

— Oh! ma chère, on n'a absolument besoin de rien, mais que ne ferait-on pas pour admirer ces délicats chiffons, et si bon marché!

Péril jaune.

Monsieur le Directeur,

pour M. Fred Isly.

Peut-on vraiment appeler « cas de conscience » le fait de prévenir un cataclysme qui peut nous dévorer, nous et les nôtres?...

Les colonnes de l'aimable *Pêle-Mêle* sont trop restreintes pour pouvoir philosopher utilement sur le « Péril jaune ». Mais l'on peut résoudre très brièvement la question de M. Fred Isly.

« Si les Blancs étaient sûrs, par un « effort associé » d'anéantir les convoitises des Jaunes, ils devraient ne pas hésiter un seul instant.

Qu'ils sachent bien, les Blancs, que, s'ils le peuvent, les Jaunes ne se gêneront aucunement.

L'Europe entière peut, et peut-être devrait se souvenir d'Attila... Le « cas de conscience » serait donc de pouvoir prévenir de pareils maux.

Quant aux moyens:

Chi lo sa!...

Recevez, etc.

C. J. 116.

****

LA PLAINTE DU COMPOSITEUR

Le Compositeur *(après la première représentation de son œuvre)*. — Le monde est ignoble! Tout ce qui était de moi dans mon opéra a été sifflé; tout ce que j'ai pris à d'autres a été applaudi... Allez donc rester honnête, après cela!



Comment le jeune Toto, fils d'acrobate, se représente ce que nous appelons un soutien de famille.

****

UN FAUX-COL DE CENT FRANCS

On a raconté bien des anecdotes sur Rothschild, le père, celui qui fut le fondateur de la riche maison.

En voici une qu'on lui attribue, à tort peut-être, car bien des légendes sont fabriquées après coup.

C'était au café où il rencontrait d'habitude ses amis. La conversation vint à tomber sur le Mont-de-Piété.

Un des assistants disait que cet établissement prêtait trop peu sur les vêtements qu'on lui apportait.

— Je l'ai vu, dit-il, avancer cinq francs sur un pardessus de 115 francs.

En effet, confirma un autre, on y est très peu libéral, surtout quand il s'agit d'effets d'habillement.

Quelqu'un se tourna vers Rothschild:

— Et vous, monsieur, demanda-t-il avec une pointe de malice, que pensez-vous de cela?

Il s'attendait naturellement à entendre le financier déclarer qu'il n'avait guère de rapports avec le Mont-de-Piété.

Mais Rothschild, qui n'était jamais en reste de lutinerie, répondit d'un ton sérieux:

— Je ne suis pas de l'avis de ces messieurs. Et comme tout le monde le regardait avec étonnement:

— Je trouve, au contraire, que le Mont-de-Piété est fort large en matière de prêts... Tenez!... je suis sûr que sur ce col (et il désignait son faux-col blanc), on me prêtera cent francs.

Des ricanements et des rires saluèrent aussitôt cette affirmation.

Sans se laisser intimider, Rothschild poursuivit:

— Si quelqu'un veut me parier un déjeuner pour toute la société, je suis prêt à tenter l'expérience.

Le pari fut aussitôt accepté.

Alors, le banquier se fit apporter de quoi écrire et ayant ôté son col, il écrivit sur la toile blanche:

« Maison Rothschild et Cie,

« Payez à l'ordre du Mont-de-Piété, la somme de cent dix francs.

Signé: A. DE ROTHSCHILD. »

Ceci fait, sans en donner connaissance à ses amis, il les invita à se rendre avec lui au Mont-de-Piété.

Une fois en présence de l'employé de cet établissement, il tendit son col et demanda à contracter un emprunt de cent francs.

L'employé examina l'objet, et loin de le repousser comme on s'y attendait, pria simplement Rothschild de prouver son identité.

Celui-ci s'exécuta, et aussitôt le commis lui versa cent francs pour son chèque improvisé.

— Et maintenant, fit Rothschild triomphant, en tapant sur l'épaule du parieur ahuri, allons déjeuner!

Le malin Nègre

L'histoire que voici est connue en Amérique. Elle mérite d'être reproduite, car elle démontrerait, au besoin, que le nègre n'est pas comme on veut bien le dire, dénué d'intelligence et d'esprit d'à-propos.

C'était à l'époque où l'esclavage régnait encore aux Etats-Unis.

Un planteur ayant eu vent des déprédations commises dans son poulailler, exerça une surveillance. Il acquit la certitude que les malversations étaient dues à un de ses esclaves noirs. Un jour, il le vit voler un poulet e[t] l'emporter à sa case.

A l'heure du repas, le planteur surgit sou[...] dain devant la table du voleur. Celui-ci ache[...] vait de consommer les restes du poulet. La carcasse se dressait encore dans son assiette comme pièce à conviction.

Nier était impossible. Le nègre baissa l[a] tête sans chercher à contester le fait.

— Misérable! cria le maître. Tu oses m[e] voler mes poules. Attends un peu. Je te fera[i] passer le goût de la volaille. Pendant troi[s] jours, tu recevras vingt coups de fouet chaqu[e] matin.

Le châtiment était sévère.

— Maître, dit alors le nègre, je n'ai pa[s] mérité de punition, car je n'ai pas fait d[e] mal.

— Tu trouves? interrompit le planteur.

— Mais oui. Je suis votre propriété et l[e] poulet est votre propriété. Je n'ai fait qu[e] mettre une propriété dans l'autre. Vous ave[z] moins de poulet, c'est certain. Mais vous ave[z] plus de nègre.

Désarmé par ce raisonnement inattendu, [le] planteur pardonna, dit l'histoire.

AUX PEINTRES ET DESSINATEURS

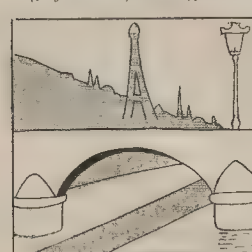
On s'imagine, quand on débute, qu'il faut de longues études pour rendre ce qu'on veut représenter. Erreur. Il suffit de connaître quelques conventions, un petit nombre de clichés pour s'en tirer sans difficulté. Exemples:



Un riche *(toujours replet)*. — Un savant *(longs cheveux, lunettes)*.

Béatitude *(cigare, journal, jambes croisées)*.

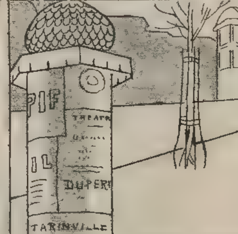
Socialiste *(longue barbe, grands yeux)* — Homme chic *(cheveux plats, raie, monocle)*.



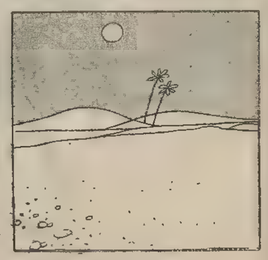
Paris *(tour Eiffel)*.



La banlieue *(usine à gaz)*.

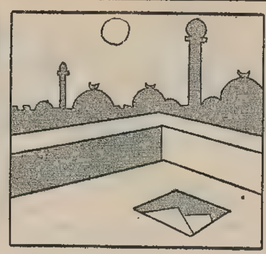


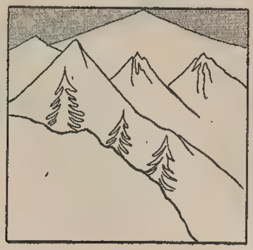
Les boulevards *(kiosque)*.

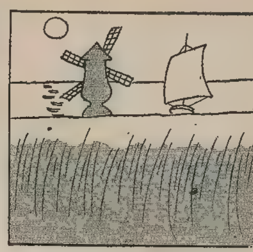


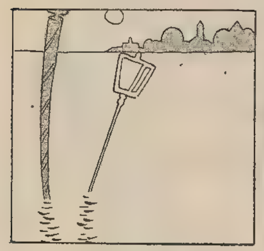
Le Sahara *(pas de premier plan. Deux vagues palmiers dans le lointain)*.

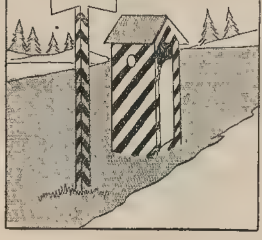

L'Egypte *(pyramides)*.


La Turquie *(minarets, croissants)*.


La Suisse *(cimes, sapins)*.


La Hollande *(moulin à vent, bateau)*.

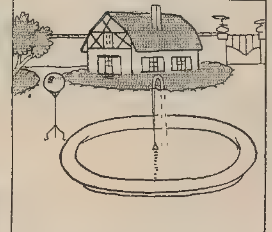

Venise *(poteau, lanterne)*.


L'Allemagne *(poteau-indicateur, guérite)*.

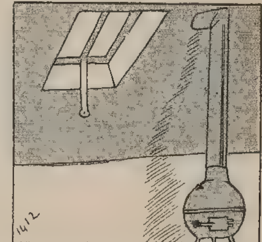

L'Amérique *(maison à 20 étages)*.


Pays de mines *(cheminées, puits)*.


Naples *(anse, volcan)*.


Le vrai bonheur modeste *(boule, jet d'eau)*.


Intérieur riche *(palmier, draperie)*.


Intérieur pauvre *(poêle, lucarne)*.

Le subtil Quincaillier

Le bureau des Objets perdus, à la Préfecture de police. Il est onze heures et demie du matin. Devant le guichet des Réclamations, M. Tringle, quincaillier à Château-Thierry.

M. Tringle était, autrefois, « sujet » d'un hypnotiseur, et il a conservé, de cette première profession, la faculté de s'endormir à volonté, voire de tomber en catalepsie. D'un doigt timide, M. Tringle vient de heurter au guichet. Pas de réponse. Il heurte une deuxième fois, puis une troisième, une quatrième fois, et toujours avec le même insuccès; il s'enhardit alors à tambouriner une marche militaire. Enfin, la vitre brouillée se soulève, et une tête de rond-de-cuir au poil hirsute, s'exhibe dans l'ouverture. Le rond-de-cuir tient un couteau dans la dextre, une fourchette dans la senestre, et, dans une boutonnière de son gilet est passé l'angle d'une serviette sur laquelle se peut déchiffrer, d'après ses maculatures, le menu des deux premiers jours de la semaine: lundi, épinards; mardi, choux-fleurs à la sauce blanche.

LE ROND-DE-CUIR *(qui est loin d'avoir le sourire)*. — C'est vous qui avez le toupet de jouer sur mon guichet, la « Marche lorraine »?

TRINGLE *(obséquieux)*. — Faites excuse, monsieur l'employé, c'était « Sambre-et-Meuse ».

LE ROND-DE-CUIR *(furieux)*. — Et puis, tâchez d'être poli, espèce d'abruti! D'abord, qu'est-ce que vous me voulez?

TRINGLE. — C'est pour un parapluie... à tête de chouette, monsieur l'employé.

LE ROND-DE-CUIR. — Vous n'avez donc pas lu l'écriteau là, au-dessus de votre nez? C'est pourtant écrit en assez gros caractères: *Fermé de midi à une heure.*

TRINGLE. — Pardonnez-moi, monsieur l'employé, j'avais fort bien lu. Mais comme il n'est qu'onze heures et demie...

LE ROND-DE-CUIR. — C'est faux.

TRINGLE. — Ah! permettez, vous ne savez pas à qui vous vous adressez... je ne suis pas le premier venu.

LE ROND-DE-CUIR *(rageur)*. — En effet, vous êtes le 218e depuis ce matin. Quel métier! On n'a même plus le temps de déjeuner.

TRINGLE. — Vous m'en voyez navré. J'ignorais que ce fût l'heure de votre repas.

LE ROND-DE-CUIR. — De mon repas!... Vous me prenez donc pour un fauve?... Voyons, qu'est-ce qui vous amène?

TRINGLE. — Je viens...

LE ROND-DE-CUIR. — Comment vous appelez-vous?

TRINGLE. — Tringle... Alexandre-César-Napoléon.

LE ROND-DE-CUIR. — Après?

TRINGLE. — C'est tout comme prénoms; je n'en ai pas d'autre.

LE ROND-DE-CUIR *(haussant les épaules)*. — Qu'est-ce qui vous amène?

TRINGLE. — Voilà, monsieur l'employé: Avant-hier, en faisant des courses, j'ai oublié mon parapluie dans un fiacre... à tête de chouette, monsieur l'employé.

LE ROND-DE-CUIR. — Quel numéro, ce fiacre?

TRINGLE. — Vous pensez bien que si je m'étais rappelé le numéro, je ne serais pas ici... je serais allé tout droit à la Compagnie des Petites-Voitures.

LE ROND-DE-CUIR. — Dans quelle rue avez-vous égaré ce parapluie?

TRINGLE. — Je l'ignore.

LE ROND-DE-CUIR. — Alors, dans quel quartier?

TRINGLE. — J'en ai traversé plusieurs.

LE ROND-DE-CUIR *(piquant de la pointe de son couteau un morceau de roquefort rien moins que suave)*. — Alors, vous ne savez ni dans quelle rue, ni dans quel quartier vous avez égaré votre tête de chouette?

TRINGLE. — Mon Dieu, non.

LE ROND-DE-CUIR *(pointant le morceau de roquefort vers le nez de Tringle)*. — Vous n'avez pas l'air de sentir le côté grave de ma question?...

TRINGLE *(se reculant)*. — Oh! si, je le sens.

LE ROND-DE-CUIR. — Vous êtes sûr, au moins, qu'il s'agit bien d'un parapluie et non d'une canne?

TRINGLE. — Je vous crois!... Même que c'est un cadeau de ma femme... avec une tête de chouette.

LE ROND-DE-CUIR *(feuilletant un registre)*. Nous avons, d'avant hier, soixante-dix-neuf parapluies trouvés dans des fiacres.

TRINGLE *(anxieux)*. — Y en a-t-il un à tête de chouette.

LE ROND-DE-CUIR. — Précisément.

TRINGLE *(joyeux)*. — C'est le mien, monsieur l'employé, c'est le mien. Quelle veine!

LE ROND-DE-CUIR. — Le vôtre... le vôtre... Facile à dire; il s'agit de le prouver.

TRINGLE. — Voyons, monsieur l'employé, tout le monde n'a pas une tête de chouette.

LE ROND-DE-CUIR *(facétieux)*. — C'est vrai, il y en a qui ont une tête d'oie. Avez-vous des papiers d'identité?

TRINGLE. — J'ai ma carte d'électeur.

Le Rond-de-cuir. — C'est insuffisant. Et puis, rien ne m'indique qu'elle est à vous, cette carte d'électeur.

Tringle (*exhibant sa carte*). — Vous voyez bien qu'il y a mon nom dessus: Tringle (Alexandre-César-Napoléon).

Le Rond-de-cuir. — D'ailleurs, elle est vieille de trois ans, votre carte.

Tringle. — Dame! il n'y a pas eu d'élection, à Château-Thierry, depuis trois ans.

Le Rond-de-cuir. — Je vous répète que c'est insuffisant. Avez-vous un extrait de votre casier judiciaire?

Tringle. — Vous ne voudriez pas, voyons.

Le Rond-de-cuir. — Je comprends. Vous avez subi des condamnations?

Tringle (*empourpré de colère*). — Ah! mais, vous m'embêtez, à la fin. Je suis un honnête homme.

Le Rond-de-cuir. — Dans ce cas, montrez moi un certificat de bonne vie et mœurs.

Tringle. — C'est comme si vous me demandiez la lune.

Le Rond-de-cuir. — Avez vous votre acte de naissance?

Tringle. — Il est à Château-Thierry.

Le Rond-de-cuir. — Votre acte de mariage?

Tringle. — Je ne l'emporte pas en voyage.

Le Rond-de-cuir. — Votre deruière quittance de loyer?

Tringle. — Je suis propriétaire.

Le Rond-de-cuir. — Avez-vous, au moins, la facture acquittée de votre parapluie?

Tringle. — Je ne peux pas l'avoir, puisque c'est un cadeau de ma femme... Allons, rendez-le moi, vous me faites perdre un temps précieux.

Le Rond-de-cuir. — Tout beau! Vous arrivez ici à une heure antiréglementaire, vous reconnaissez, entre soixante-dix-neuf parapluies, le plus original, le plus cher, sans doute, et vous ne savez pas dans quel fiacre, ni même dans quel quartier vous l'avez perdu. Vous ne possédez aucune pièce d'identité, et vous avez le toupet d'insister. Je vous conseille de filer, si vous ne voulez pas vous attirer de désagréments. (*Il s'absorbe dans la lecture d'un journal*).

Tringle. — Encore un mot, monsieur l'employé. Vous dites que les papiers d'identité sont?...

Le Rond-de-cuir (*sans lever les yeux*). — L'acte de naissance, l'acte de décès...

Tringle (*vivement*). — Ah! l'acte de décès aussi?

Le Rond-de-cuir (*machinalement*). — Signé du commissaire de police.

Tringle (*avec un sourire diabolique*). — Merci bien, monsieur l'employé!

(*Il s'éloigne du guichet qui se referme, pousse un cri et tombe tout de son long sur le parquet. Grand émoi dans les bureaux. Coup de téléphone au médecin de service, qui accourt au bout d'une demi-heure*).

Le Rond-de-cuir (*désignant Tringle*). — Docteur, c'est pour cet individu qui vient d'être frappé de congestion. Tâchez de le ranimer.

Le Docteur (*après un examen sommaire*). — Trop tard... il est déjà rigide.

Le Rond-de-cuir. — Je vais téléphoner au commissaire de police de service.

Le Docteur. — Dépêchez-vous, je n'ai pas encore pris mon café.

Le Rond-de-cuir. — Moi non plus.

(*Au bout d'une autre demi-heure, le commissaire de police vient signer le bulletin de décès. Tringle se lève aussitôt, s'empare dudit bulletin et, la bouche en cœur, le présente au guichet*).

Tringle. — Maintenant que j'ai un papier d'identité, voulez-vous avoir l'extrême obligeance, monsieur l'employé, de me restituer mon parapluie à tête de chouette?

(Et voici comment, grâce à son acte de décès, le subtil quincailler rentra en possession de son parapluie). Jacques Yvel.

UNE BOSSE

Le docteur a appliqué l'oreille sur la poitrine de son client.

— Je sens, lui dit-il, une grosse protubérance du côté du cœur. Il faut qu'elle soit réduite immédiatement.

Le Client (*inquiet*). — Cette protubérance, docteur, c'est mon portefeuille, ne la réduisez pas trop.



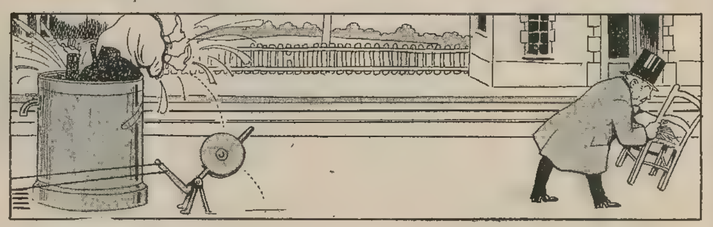
DISPARITION RAPIDE D'UNE DAME QUI ATTEND L'EXPRESS

— Je suis bien fatiguée, et, à cette station, pas le moyen de trouver un banc pour s'asseoir!

— Assieds-toi là, en attendant, je vais aller demander la chaise du chef de gare.



— Ah! ça va mieux.



!!!!



— Ah! mais le train sera-t-il passé, le temps que j'aille prendre ce siège, et ma femme l'aurait-elle pris sans moi?

Courrier Pêle-Mêle

Monsieur le Directeur,

Presque au même moment où paraissait sur la scène de l'Odéon, le fameux *Jules César*, de Shakespeare, se publiait ou se rééditait (je ne sais plus au juste), l'appréciation portée sur le célèbre dramaturge par Tolstoï. Je commence à avouer que cette appréciation m'a rempli de joie, en admettant même qu'elle se trouve injuste et exagérée en beaucoup de ses passages. J'ajoute que je ne sais pas l'anglais, ce qui me supprime une grande ressource de discussion et m'enlève beaucoup d'autorité pour parler de cela savamment. mais je ne suis pas le seul dans mon cas, et comme parmi tous ceux qui sont logés à la même enseigne que moi, un grand nombre m'ont souvent forcé la main pour admirer Shakespeare, j'avoue que c'est avec une certaine satisfaction que j'ai pris connaissance de l'*éreintement* de Tolstoï. Les moutons de Panurge doivent avoir comme cela des instants de secret plaisir, lorsqu'ils voient un d'entre eux organiser un commencement de débandade. Or, pauvre unité de ce bon grand troupeau de public, je reconnais que j'ai suivi les autres, moi aussi, dans les prosternations adressées au grand Will. Etaient-elles légitimes ou exagérées, ces prosternations? Je ne tiens même pas à m'éclairer là-dessus, je ne le saurai jamais; ce que je voudrais connaître de vos lecteurs plus érudits, ce sont les cas semblables qui se sont présentés et quels ont été les Tolstoï des autres Shakespeare.

Tolstoï prétend que ce fut Gœthe qui créa ou du moins amplifia jusqu'à des proportions gigantesques, la célébrité de l'auteur anglais. Quels sont les autres créateurs de célébrités et quels en sont aussi les principaux contempteurs? Il est bon de savoir cela pour avoir toujours en réserve un nom à l'appui dans les instants de rébellion contre les admirations obligatoires.

Recevez, etc. Hemery (Paris).



L'UTILE ET L'AGREABLE

— Diable de mioche! Il faut tout le temps s'occuper de lui. Je ne puis pourtant pas travailler et le faire jouer en même temps.

Au fait, si pourtant.

Carabins.

Monsieur le Directeur,

Veuillez me permettre de répondre à la question posée par le docteur Pellerin, au sujet de l'origine du mot carabin, synonyme d'étudiant en médecine.

Cette expression remonte à l'Ecole d'Alexandrie, la plus célèbre de l'antiquité.

Fondée par les Ptolémées, elle comportait un cours de médecine. Un des Ptolémées ayant une grande frayeur de la mort, autorisa les professeurs de ce cours, au *Annat-mouta* (déchiqueter-morts), dont nous avons fait *anatomie*. On commença à étudier la structure du corps humain sur les *Em Kebbeb* (macchabées) (1). Ce mot signifie, en arabe, *enveloppés de bandelettes*. Cette façon de toucher aux morts, scandalisait la population de l'Egypte, habituée à une grande vénération envers les morts. Mais les pouvoirs étaient forts à l'époque. Successivement on étudia l'anatomie sur les morts récents, ainsi que sur les condamnés à mort. Pour les morts, les étudiants allaient de nuit violer les *kabar* (tombes), pour en retirer les cadavres qu'ils emportaient. Aussi, on ne tarda pas à les appeler du nom de *kabarine*, synonyme de violateur de sépultures. Et de ce mot, le français a hérité et l'a transformé en *carabin*.

L'instrument dont ils se servaient pour leurs opérations, s'appelait *bechrout*, transformé en *bechtouri* ou *bistouri*.

Tous ces mots sont encore arabes et les Assyriens ou Phéniciens de l'époque, ne sont que les ancêtres de nos Arabes actuels.

Recevez, etc.

CALLEJA (Alger).

(1) Momies.

Questions interpêlemêlistes

Pourquoi la pièce de cinq sous est-elle si peu répandue dans le public?

A. GERMAIN.

Pourquoi le système métrique, qui a fait pourtant ses preuves, n'est-il pas encore généralisé?

Ainsi, en matière de jaugeage de vaisseaux, on emploie encore le tonneau, qui vaut 100 pieds cubes. En typographie, on compte aux *points*. En géographie, on emploie les *degrés*. En horlogerie, la division de la journée est de 24 heures, etc.

Puisque le système métrique est considéré comme le seul système réellement pratique, pourquoi souffre-t-il dans son emploi, tant d'exceptions?

J. GILLES.

AVANT LA SORTIE

— As-tu beaucoup d'argent dans ton porte-monnaie, tite mère, pour m'acheter un beau jouet... si je pleure?



L'HUISSIER DE L'ELYSEE EST DU CANTAL

— Ah! oui, je les connais, les jeunes hommes politiques, mochieur! Pluche ils changent, pluche c'est la même chose. Hier ch'était Poincarré, aujourd'hui Chéron.

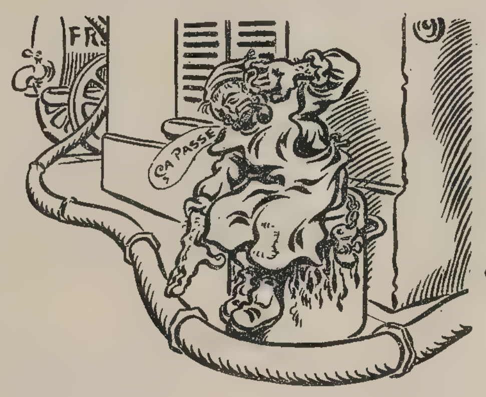
Ce que dit la Poésie et ce que montre la Réalité



L'aurore aux doigts de rose.



Le crépuscule, l'heure douce, l'heure du rêve.



Les voiles impressionnants de la nuit, l'ombre pleine de mystère.



La campagne, le ciel, les arbres, les oiseaux, le moindre brin d'herbe devant lequel on se sent petit, écrasé par la magnificence de la nature.



Le murmure des frais ruisseaux, les naïades et autres ondines.



La neige, liliale blancheur, fin duvet, tapis moelleux, etc.

Les poètes romantiques sont prévenus que je ne reçois pas de bombes après 10 heures).



LE DERNIER CYCLE DE L'ENFER DU DANTE

(Voi ch'intrate lasciate ogni speranza).

Tu as vu les supplices du passé, me dit mon guide. Avec cet appareil spécial, aux Enfers, tu vas pouvoir contempler les supplices des damnés des temps futurs.

Je vis, dans des cités immenses, noires et boueuses, des damnés s'agiter désespérément, sans but apparent au premier abord. Pâles, défaits, rongés par les insomnies, ils couraient sans cesse, se bousculaient, se piétinaient mutuellement. Que cherchaient-ils?

Pris d'une folie démoniaque, ils cherchaient à s'arracher de petits rubans, les uns rouges, les autres verts, quelques-uns jaunes ou violets. Ceux qui avaient pu en obtenir un, l'arboraient fiévreusement à la boutonnière. Après quoi, ils s'élançaient dans la mêlée pour en obtenir d'autres d'une couleur différente.



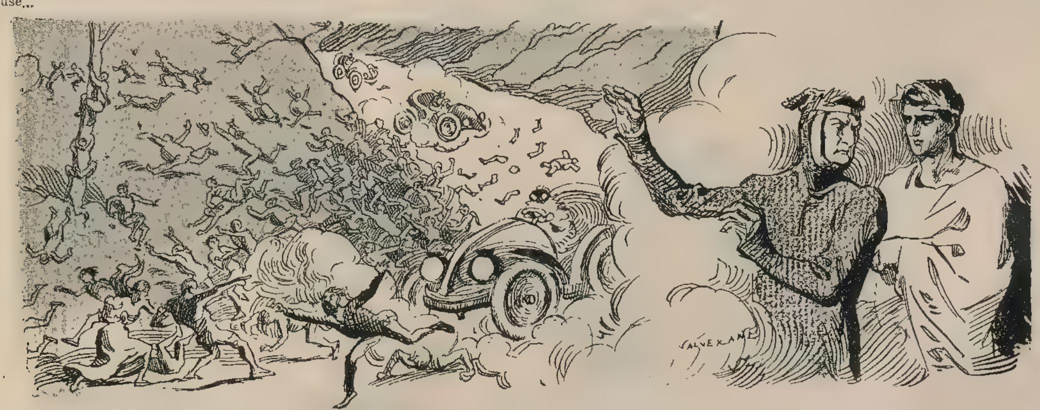
Regarde maintenant ceux-là, me dit Virgile. Et je vis des malheureux entassés comme des grains de blé dans des coffres trop étroits. Des démons habillés de bleu, avec une toque ornée d'orfroi, entassaient toujours et toujours. Quand une série de plusieurs boîtes étaient pleines, les démons, avec un sifflement strident, les emportaient avec une vitesse vertigineuse...



... dans les entrailles de la terre, qui, à cet endroit, dégageait une odeur si infecte, que je détournai la tête.



Regarde! me dit encore mon guide, en voici d'autres; ceux-là sont condamnés à répéter éternellement au bout d'un fil, la même question qui, jamais, entends-tu, jamais ne recevra de réponse. Et j'entendis ces damnés dire dans une langue inconnue: « Allo! Allo! »



Regarde encore! Cette fois, je vis une longue route blanche interminable. Sur cette route sans fin, passaient les réprouvés, en proie à une frayeur visible. « Que redoutent-ils ainsi? » demandai-je. J'en eus bientôt l'explication.

Une série de monstres vomissant la flamme et répandant une odeur repoussante, sillonnaient la route, écrasant, écharpant, broyant les malheureux damnés. Je détournai les yeux.

Qu'auront donc fait ces malheureux, demandai-je alors au poète de Mantoue, pour mériter de pareils supplices?

— Rien autre chose, me dit-il, que de vivre au vingtième siècle.



— Taille, 0,30 centimètres!... barbe, 0 20 centimètres!... Dis donc, Mélie, ça doit être un nain, c'coiffeur-là?

— J'te crois... sa barbe est aussi longue que lui, à dix centimètres près.



COLIN MAILLARD

— Ça... c'est mon oncle...

Henri IV et les Huîtres

Nous voici revenus au temps où, sur la vitrine du marchand de comestibles, se lit cet avertissement si désobligeant pour la clientèle: «Pendant la saison des gelées, les huîtres sont à l'intérieur».

Le Parisien, petit ou grand, a toujours été très friand du mollusque dont une maladie produit la perle. Et, aujourd'hui, les huîtres arrivent aux Halles en quantités si considérables et sont débitées à des prix si modiques, que le ménage le plus modeste peut s'en régaler sans grever son budget domestique.

Il n'en allait pas ainsi autrefois, et, seuls les grands de la terre pouvaient s'offrir ce mets, qu'ils estimaient supérieur à l'ambroisie mythologique.

Henri IV, notamment, fut un des mangeurs d'huîtres les plus immodérés qu'on ait connus. Voici ce que raconte, à ce propos, le chroniqueur l'Estoile:

«Sa Majesté, chassant vers Gros-Bois, se déroba de sa compagnie et revint seul à Créteil, sur l'heure du dîner.

«Il descendit à l'hôtellerie et demanda à l'hôtesse s'il n'y avait rien à manger.

«Elle répondit que non, et qu'il était venu trop tard. Mais à l'instant, avisant une bourriche d'huîtres, le roi demanda à qui elle était destinée. L'hôtesse répondit que c'était pour des procureurs qui se trouvaient dans la salle du haut. Le roi, alors, qu'elle ne prenait que pour un simple gentilhomme, parce qu'il était seul, la pria de leur dire qu'un



LES CHIFFRES GROSSISSENT DE BOUCHE EN BOUCHE

M. le maire a du bien... Combien a t il de sacs d'écus?



LES PROVERBES

LE LIÈVRE. — Tu entends ces hommes? Ils font toujours des proverbes.



... mais n'en tiennent pas compte.



LE DEVOIR

Vers minuit, M. Poire regagnait tranquillement son domicile, lorsque des cris désespérés frappèrent ses oreilles.

M. Poire est brave. Son cœur généreux le fit bondir vers ces appels angoissés, et il aperçut un agent, un brave gardien de la paix publique, en proie à quelques apaches qui, sans nul doute, se disposaient à l'occire.



M. Poire, homme prévoyant, était armé d'un solide bull-dog qu'il n'hésita pas à sortir et, en vingt secondes, les bandits, emportant leurs blessés, avaient disparu comme par enchantement.

Dire les effusions, les épithètes flatteuses que prodigua le récapé à son sauveur, serait difficile. M. Poire, modeste, essaya de s'y dérober: ce fut impossible; il s'entendit proclamer homme de devoir, d'honneur, noble cœur et héros, ni plus ni moins.



— Vous ne partirez pas comme ça mon cher sauveur!... vous venez de faire votre devoir, à moi maintenant de faire le mien... Le poste est à deux pas et vous allez m'y accompagner; outre que je veux connaître votre nom inoubliable pour moi, j'ai à remplir, après ce qui vient de se passer, quelques formalités exigées, du reste, par la loi. Bon enfant, M. Poire acquiesça.



Le brave agent prit place au bureau où se retire absent le héros du décliner ses noms et qualités, remettre entre les mains de l'Autorité le solide bull-dog déchargé, et M. Horace-Simplice Poire, s'entendit dresser procès-verbal pour port d'arme prohibée.

****

honnête seigneur les priait de lui céder une douzaine d'huîtres pour de l'argent. Ce qu'ils refusèrent tout à plat, disant que pour le regard de leurs huîtres, il n'y en avait pas de trop pour eux.

Le roi, ayant entendu cette réponse, envoya quérir le sieur de Vitry, qui vint avec huit ou dix autres. Sa Majesté, ayant conté sa déconvenue et la vilenie de ces messieurs procureurs, lui chargea de s'aller saisir d'eux et qu'il les menât à Gros-Bois, et qu'étant là, il ne faillit de les très bien fouetter et étriller pour leur apprendre une autre fois à être plus courtois à l'endroit des gentilshommes. Ce que ledit Vitry exécuta fort bien et promptement, nonobstant toutes les raisons, prières, supplications, remontrances et contredits de MM. les procureurs. »

L'Estoile ne dit pas ce qu'il advint des huîtres. Mais, étant données les mœurs de l'époque, il est probable que Henri IV fut le gobeur, et « ces messieurs procureurs », les payeurs.

Le prix d'un homme

Aujourd'hui, l'on considère, à juste titre, que la vie humaine n'a pas de prix... monnayable surtout. Il n'en a pas toujours été ainsi, et nous n'aurions pas besoin de remonter bien haut dans l'histoire, pour trouver que l'existence humaine a été, à un certain moment, tarifée à un prix exceptionnel de bon marché, comme disent communément nos camelots parisiens.

En effet, un marché fut passé le 27 février 1776, entre lord North, acheteur d'une part, et d'autre part, le duc de Brunswick, le landgrave de Hesse-Cassel, et le prince héréditaire de Hesse, fournisseurs. Lord North a issait pour le compte de l'Angleterre.

Les termes de ce marché, conclu quelques années avant la Révolution française, sont curieux à rapporter, et quasi inconnus.

Les princes s'engageaient solidairement à livrer, à un prix convenu, au ministre anglais, 16.968 soldats, à la charge pour eux de reprendre, à la paix, ceux de leurs 16.968 sujets qui n'auraient pas été tués en Amérique au service de l'Angleterre.

Dans tous les cas, le ministre anglais devait leur en *payer d'avance le loyer*.

« Quant à ceux qui seront tués, dit le traité, ils demeurent, dès ce moment, acquis à l'acheteur, à la condition, toutefois pour lui, de payer aux vendeurs ci-dessus désignés, dix livres sterling (250 francs) par tête de soldat mis hors de combat et *hors d'état de leur être remis (!!)* Pour ceux qui ne sont qu'estropiés, les vendeurs *consentent à les reprendre*, moyennant l'engagement consenti par l'acheteur de *payer pour trois, comme pour un soldat mort, dix livres sterling.» (!!)*

O! tempora! O! mores!



— Ayez pitié, mon bon monsieur, d'un pauvre ouverrier sans trava.l, à qui y manque deux doigts.



— Deux doigts! A ce compte-là, mon ami, c'est vous qui me devez la charité, il m'en manque cinq.

DE NOS LECTEURS

Médecins arctiques.

Dédié à nos médecins de campagne, qui se plaignent, — non sans une apparence de raison — des difficultés de leur profession.

Il est un pays d'Europe où les médecins font, parfois, jusqu'à trente lieues pour voir un malade. Ce pays, c'est la Norvège.

Seulement, les médecins, dans ce pays, n'ont aucunement besoin de diplôme pour exercer leur *ministère* (nous n'avons nullement l'intention, ici, de faire un mauvais jeu de mots, sous le fallacieux prétexte que M. Clémenceau, docteur en médecine, est premier ministre).

M. Paul Ginisty, l'ex-directeur de l'Odéon, conte quelque part, qu'au cours d'un voyage dans l'extrême-nord européen, il a vu, sur un bateau le transportant de Trondjhem à l'île Torgen, plusieurs caisses portant une é.iquette bizarre, bien faite pour intriguer le fin boulevardier qu'il est:

« *A M. le médecin sans diplôme X...* ».

— C'est, dit le spirituel écrivain, quelque commerçant qui est autorisé par le gouvernement, à distribuer les médicaments les plus nécessaires, en donnant aux marins des côtes, des consultations dont l'autorité s'appuie sur sa seule expérience. C'est que les vrais médecins sont rares là-bas, et bien qu'ils ne s'effraient pas d'une très lointaine visite, ils ne peuvent suffire parfois à leur tâche; ils sont alors suppléés par ces confrères improvisés. Il paraît que, pour n'être pas pourvus de diplômes, ceux-ci font des cures tout de même, quelquefois....

LORMAYE.

Le café.

Le gouvernement français, se souvenant que la Compagnie des Indes avait monopolisé le café, au dix-huitième siècle, va tenter, dit-on, de le mettre en régie comme un simple gaz d'éclairage.

On sait que le café est originaire d'Abyssinie, et non d'Arabie, où il fut introduit par les Persans. Pendant plus d'un siècle, des caravanes le véhiculèrent de Moka à Alexandrie, où il était embarqué pour l'Europe.

Des Hollandais qui trafiquaient dans l'Yémen, dérobèrent quelques pieds de cet arbuste rare, qu'ils plantèrent d'abord à Amsterdam, où il dépérit, puis à Batavia, où il réussit si bien, que dix ans après la première récolte, l'île en était toute couverte.

Et c'est un Français, le capitaine de Clieu, qui en emporta un pied du Jardin des Plantes de Paris et, après des difficultés sans nombre, parvint à acclimater la précieuse fève à la Martinique.

En 1643, un Levantin ouvrit à Paris, la première boutique de café. Il s'était établi sous le passage couvert qui conduisait autrefois de la rue Saint-Jacques au Petit-Port. Le pauvre homme échoua piteusement dans son entreprise.

En effet, les Parisiens demeuraient rétifs à ce breuvage qu'on leur servait sans sucre et dont l'amertume déplaisait à leur palais. Et ni Mazarin, ni la duchesse de Grammont, qui s'étaient attachés à des préparateurs de café italiens, ne réussirent à voir les seigneurs ingurgiter l'amère infusion.

En 1669, Soliman, ambassadeur du Sultan Mahomet IV, vint à la cour de Louis XIV. C'est lui qui apprit à la noblesse que le café se buvait sucré. Aussitôt, toutes les grandes dames l'adoptèrent; les gens du peuple suivirent, et on cite un petit boiteux qui fit fortune à en débiter dans la rue, tout bouilli et sucré.

Mme de Sévigné eut beau écrire à sa fille: « Racine passera comme le café », ni l'un ni l'autre ne passèrent.



— Oui, le présent, le passé, l'avenir, je dévoile tout.
— Pendant que vous y êtes, ne pourriez-vous pas aussi dévoiler la roue de ma bécane?



CHASSEUR D'OCCASION

— Depuis que mon mari est retraité, il s'est adonné aux sports cynégétiques... vous voyez là ses trophées de chasse.



Le Monsieur *(qui fait essayer une auto avant de l'acheter)*. — Vous ne craignez pas les accidents, ils sont si fréquents.
Le Chauffeur. — Oh! que non, il...



... n'arrive jamais d'accidents qu'au chauffeur distrait qui s occupe d'autre chose que de son volant et qui ne regarde pas devant lui.

Louis XV avait une véritable passion pour le café qu'il préparait lui-même.

Tous les écrivains du dix-huitième siècle se délectèrent de café bouilli, bien que des médecins du temps eussent déclaré cet excitant très dangereux.

Fontenelle, qui mourut à cent ans, en but jusqu'à son dernier moment; Voltaire, qui vécut quatre-vingts ans, en consommait douze tasses par jour. Buffon, Diderot et la plupart des Encyclopédistes, trouvaient l'inspiration dans le noir breuvage, et c'est grâce aux infusions de moka que Napoléon Ier parut toujours si alerte, bien qu'il ne dormît que cinq heures par nuit.

L'abbé Delille a vengé magnifiquement le café de ses nombreux détracteurs:
« Il est une liqueur au poète plus chère,
Qui manquait à Virgile et qu'adorait Voltaire,
C'est toi, divin café, dont l'aimable liqueur,
Sans altérer la tête, épanouit le cœur. »

La Brie.

La presse japonaise trompe ses lecteurs.

Esope, le fabuliste grec, avait dit, il y a longtemps, que la langue est la meilleure et la pire des choses. On peut appliquer cet aphorisme à la presse, cette grande bienfaitrice et cette grande malfaitrice.

Mais au Japon, la presse pourrait bien ne mériter que la dernière de ces deux qualifications.

En effet, c'est la presse qui a fomenté la guerre contre la Russie, qui, actuellement encore, entretient le chauvinisme dans le peuple, et pour un peu, le pousserait aux pires extrêmes, au moyen des mensonges les plus grossiers.

Pendant la guerre, les succès militaires les plus infimes, étaient transformés, dans les journaux, en victoires décisives, alors que les plus petits échecs des Russes, devenaient des écrasements complets.

Les journaux japonais ne vivent que de nouvelles sensationnelles. Quand il n'y a pas de nouvelles, on en invente. Et le peuple, qui est de temps en temps dupé, est complètement esclave de cette presse bizarre, qui est lancée le soir au moyen d'éditions spéciales distribuées gratuitement par des porteurs courant comme des fous.

Ces porteurs, qui ne sont, en somme, que nos camelots parisiens et français, ont des sonnettes attachées à leur dos et font du bruit comme un cheval couvert de grelots. C'est très curieux et très pittoresque.

A. S.

Pêle-Mêle Connaissances.

— On a récemment mis en adjudication, pour l'année 1907, la gomme nécessaire à la fabrication des timbres poste. Pour mince que soit la couche adhérente qui revêt le verso de chacune de ces vignettes à l'estampille de notre administration nationale, la consommation totale de la colle affectée à cet emploi, n'en atteint pas moins 50.000 kilos.

— Le comte Fieschi, de Ferrare, fut un des fondateurs de l'équitation rationnelle; en 1539, il fonda un manège, appelé alors *académie*; il perfectionna le mors et employa la musique pour dresser les chevaux.

— Depuis plusieurs années déjà, diverses compagnies de chemins de fer japonais, les grandes banques et établissements financiers de Tokio engagent des femmes comme employées. Et plusieurs journaux de la capitale nippone, la *Djdji Shimpo Notchi*, entre autres, comptent des femmes parmi leurs rédacteurs. Le *Nippon Foudjin*, organe attitré du féminisme, est dirigé par Mlle Shimada Outako.

— Il y a, à Paris, exactement 883.871 appartement loués. Sur ce nombre, 681.642 appartements sont d'un loyer inférieur à 500 francs et ne paient pas d'impôt. Tous les impôts sont donc à la charge des 202.229 appartements restants; les charges sont, en conséquence, supportées par un quart seulement des locataires parisiens.

— C'est Voltaire qui, au nom de l'hygiène publique, prit l'initiative de la première campagne contre les inhumations à l'intérieur et autour des églises des villes. Elle devait rendre les plus grands services aux habitants. Autour du cimetière des Innocents, les cloîtres, occupés extérieurement par des boutiques, avaient pour greniers des ossuaires débordants de débris humains en décomposition qui causait une grande mortalité.

A. S.



PAUVRES POÈTES

Le Poète. — Vous ne trouvez pas poétique le sujet de mon poème?... Cependant, Monsieur, on trouve de la poésie en toute chose dans la nature!!!

L'Editeur. — Vous avez raison, Monsieur; regardez, par exemple, ce panier!

UN PEU DE TOUT

Le **CATALOGUE GÉNÉRAL** de graines de la maison **VILMORIN** vient de nous être adressé. Cette intéressante publication, qui comporte, en outre d'une planche en couleurs, plus de 1.000 gravures, sera adressée, *franco* à tous nos abonnés et lecteurs qui en feront la demande directement à **MM. VILMORIN, ANDRIEUX ET Cie**, 4, quai de la Mégisserie, Paris.
En écrivant, se recommander de notre journal.

* * *

Voici les fêtes terminées; elles ont consacré une fois de plus la faveur dont jouissent à si juste titre les **Biscuits Pernot**. Peut-on rêver pour eux une présentation plus élégante plus pratique que ce délicieux paquet « PAC », qui conserve hygiéniquement toutes leurs qualités et leur permet d'arriver à la consommation avec tous leurs mérites et toute leur fraîcheur. Dans toutes les réunions familiales, le menu comporte la Grande Marque française des Desserts fins.

Dentifrices de Botot Eau - Poudre - Pâte Exig. la signat. BOTOT

PETITE CORRESPONDANCE

M. L. Dubois. — Non, on ne peut jouer à cheval sur rouge et impair.

DEMANDEZ UN
DUBONNET
VIN TONIQUE AU QUINQUINA - GRAND PRIX 1900

Excelsior. — Vous pouvez envoyer tout ce qui est dans le genre de ce que vous pouvez lire chaque semaine dans notre supplément.
M. H. Lecocq. — Il n'est nécessaire de découper que si le dessin est indispensable à la clarté de la solution.
M. André Renard. — 1° Les vues cinématographiques peuvent se prendre n'importe où; 2° Ce sont des appareils spéciaux d'un prix assez coûteux.
M. Nossios. — C'est triste, mais c'est ainsi.
M. G. Fontaine. — Tous nos compliments pour ce beau travail. C'est une solution tout à fait originale.

PETITE CORRESPONDANCE BIBLIOGRAPHIQUE

15-11-06. — La poésie dont vous parlez se trouve dans les « Méditations », Lamartine.
M. J. M., à Saint-Vallier. — M. Paul Leroy-Beaulieu est un économiste de grande valeur, universellement connu. Son ouvrage: 3 fr. 50, contre timbres ou mandat.
M. E., à Nice. — A la librairie scientifique Bernard, 1, rue de Médicis, vous trouverez ce que vous désirez.

RHUM St-JAMES
« St-James, ce prestigieux pays des Antilles, est le lieu d'origine des premiers Rhums du Monde. »

DURAPIAT ET LE SAVONNIER

FABLE

Ecoutez ce que je narre:
Un jour, Durapiat, l'avare,
S'en fut chez un savonnier:
— Je viens, dit-il, vous prier
De me faire un bon savon
Qui soit mousseux, gros, très bon,
Onctueux, que sais-je, encor.
— Prenez un savon **Luxor**,
Le meilleur, assurément,
Répondit le fabricant.
— Quel prix?, fit le grippe-sous.
— Douze sols, c'est peu, pour vous
— Y pensez-vous! dit notre homme,
Moi consacrer telle somme
A un objet de toilette!
Où avez-vous donc la tête?
Je puis, ailleurs, sur ma foi,
Pour ce prix, en avoir trois.
Le savonnier répondit:
— Vous en auriez trois. — C'est dit!
Envoyez-les moi ce soir.
Et, sur ce, monsieur, bonsoir.

* * *

Quand fut parti Durapiat,
Le savonnier découpa
Le **Luxor** en trois morceaux,
Les réduisit en grumeaux,
Prit du talc et autres choses
Sans valeur, à fortes doses,
Et malaxa trois savons,
Plus hauts, plus larges, plus longs
Que ne l'était le premier.
Ceci fait, le savonnier
Les porta chez Durapiat.
Ravi, celui-ci paya,
Croyant qu'il venait de faire
Une merveilleuse affaire.
Mais lorsqu'il eut employé
Le savon dénaturé,
Sa peau rougit, s'abîma,
Bientôt il eut l'eczéma.
Médecin, médicaments,
Lui coûtèrent cinq cents francs.



Durapiat gémit: « J'eus tort
De ne pas prendre un **Luxor**. »

MORALE:

Acheter à bas prix est toujours dangereux.
Objet trop bon marché est souvent très coûteux.

Le Pain **60** c. — Dépôt: 12, Rue Saulnier, Paris.

L'ESSAYER
c'est l'adopter pour toujours

Saratoff (Russie), le 14 janvier 1898.

« Monsieur,

« Je vous remercie beaucoup du gracieux envoi que vous avez eu la bonté de m'envoyer, et je suis très satisfaite du bien-être que l'on sent dans la bouche après avoir employé votre merveilleux dentifrice, le Dentol; car l'essayer c'est l'adopter pour toujours. Signé: Marie Alexandrowna. »

MARIE ALEXANDROWNA

Le Dentol (eau, pâte et poudre) est, en effet, un dentifrice à la fois souverainement antiseptique et doué du parfum le plus agréable.

Créé d'après les travaux de Pasteur, il détruit tous les mauvais microbes de la bouche; il empêche aussi et guérit sûrement la carie des dents, les inflammations des gencives et les maux de gorge. En peu de jours, il donne aux dents une blancheur éclatante et détruit le tartre. Il laisse dans la bouche une sensation de fraîcheur délicieuse et persistante.

Mis pur sur du coton, il calme instantanément les rages de dents les plus violentes.

Le Dentol se trouve chez MM. les coiffeurs parfumeurs et dans toutes les bonnes maisons vendant de la parfumerie. Dépôt général, 19, rue Jacob, Paris.

VINAIGRE DENTOL. — Antiseptique souverain pour guérir les piqûres des mauvaises mouches, moustiques, guêpes, abeilles, frelons et autres insectes nuisibles.

SAVON DENTOL. — Antisepsie de la toilette. Hygiène de la peau. Pâte douce, onctueuse.

NOTA. — Il suffit d'envoyer à la maison FRÈRE, 19, rue Jacob, Paris, cinquante centimes en timbres-poste en se recommandant du *Pêle-Mêle*, pour recevoir franco par la poste un **délicieux coffret** contenant un petit Flacon de Dentol, une boîte de Pâte Dentol, une boîte de Poudre Dentol, un échantillon de Vinaigre Dentol et un petit pain de savon Dentol.



CRAINTE - TRAC - TIMIDITÉ. — **Disparition par les Dragées PICK**: *mandat* 5 f. 50 G. LEQUIMME, Pharmacien, à Haubourdin (Nord).

CONSTIPATION
et ses Conséquences
GRAINS de SANTÉ du Dr FRANCK
Très contrefaits et imités sous d'autres noms.

GUÉRISON RADICALE de l'INSOMNIE
8 heures de sommeil normal assuré chaque nuit.
Unique moyen de guérir les Morphinomanes.
NOTICE GRATUITE: PHARMACIE, 6, Rue Feydeau, PARIS. *Tél.* 220-9-

AUTO-RELIEUR PRESTO
7, rue Cadet, à PARIS

Le classeur idéal est le classeur **Presto**.
Pour relier vite et bien, rien ne vaut le **Presto**.
Chacun peut sans étude employer le **Presto**.
On fait un beau volume avec le **Presto**.
Facile à feuilleter est le classeur **Presto**.
Contient de tout un an les numéros **Presto**.
Un franc quatre-vingt-dix est le prix du **Presto**,
Si dedans nos bureaux l'on cherche le **Presto**.
Mais pour à domicile envoyer le **Presto**,
Deux francs soixante et quinze expédition **Presto**
Elégant et rapide et solide est **Presto**.
Le classeur idéal est le classeur **Presto**.

L'AIDE JUDICIAIRE

Fait à ses frais tous Procès
Recouvrement de Créances, etc
Consultations gratuites.
3, Boulevard Saint-Martin, Paris.

ONGLES INCARNÉS
Guéris sans douleurs et sans interrompre ses occupations par la **CARNÉGINE**
Emploi facile, résultat garanti
Envoi fco avec notice cont. mandat
5 fr. à REMANDE, pharmacien
12, rue du Pré St-Gervais, Paris.

13e ANNÉE — N° 9. 10 Centimes 3 MARS 1907.

Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

France : Un an 6 fr. Six mois : 3 fr. 50
Étranger : Un an 9 fr. Six mois : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
Les Manuscrits ne sont pas rendus

CHOSES AUTORISÉES ET CHOSES DÉFENDUES, par BAKER.



— Arrêtez, misérables! vous savez bien que les jeux de hasard sont défendus!

Petite scène conjugale

Bertrand est un goujat

Dans un grand restaurant.

MONSIEUR.
MADAME.

Ils sont installés devant une petite table servie. Trois couverts.

MADAME. — 8 h. 25... Tu verras qu'il ne viendra pas!

MONSIEUR. — Il n'y a pas de temps de perdu. Bertrand nous a invités pour 8 heures et demie.

MADAME. — C'est égal, c'est un goujat ton ami... On n'attend pas à la dernière minute... C'est comme cette idée de nous faire venir au restaurant...

MONSIEUR. — Que veux-tu... il a une politesse à nous rendre. Il est garçon, il nous invite au dehors, c'est tout naturel...

MADAME. — Eh bien, ce qui ne l'est pas... naturel, c'est que voilà huit heures et demie, et qu'il brille encore par son absence...

MONSIEUR *(complaisamment)*. — Nous pouvons commencer... tu sais... on le prendra quand il viendra.

MADAME. — Et s'il ne vient pas?...

MONSIEUR. — Nous dînerons sans lui, voilà tout. *(Appelant)* Garçon.

LE MAITRE D'HÔTEL *(s'approchant)*. — Monsieur?

MONSIEUR *(consultant sa femme du regard)*.

MADAME *(d'un ton rogue)*. — Qu'avez-vous comme potage?

LE MAITRE D'HÔTEL. — Potage aux morilles, consommé aux diablotins, santé, julienne, potage Crécy...

MADAME. — C'est bien, je prendrai du melon.

LE MAITRE D'HÔTEL. — Je ferai observer à madame, que la saison est fort avancée... Le melon, en ce moment...

MADAME *(sèchement)*. — Je ne vous demande pas votre avis.

LE MAITRE D'HÔTEL *(imperturbable)*. — Comme vins?...

MONSIEUR *(consultant la carte)*. — Vous donnerez du Mumm, carte blanche. Puis, pour moi, un potage Crécy... Servez toujours.

(Le maître d'hôtel s'éloigne).

MONSIEUR *(gaîment)*. — Au champagne, ma chère... je vais te faire dîner au champagne... Je sais que tu adores cela.

MADAME. — J'espère bien que tu laisseras l'addition à ton ami Bertrand... s'il vient?...

MONSIEUR *(conciliant)*. — Mais oui... Mais oui...

MADAME. — Mais il se gardera bien de venir... Du moment qu'il y a du champagne à 7 francs la bouteille... *(Regardant l'heure.)* neuf heures moins le quart!... Tu avoueras que c'est un fameux goujat!

(Le maître d'hôtel sert, reçoit de nouveaux ordres et s'éloigne.)

MADAME *(repoussant son assiette)*. — Pouah! Ce melon n'a aucun goût... C'est comme ce pain... il est rassis...

MONSIEUR. — C'est très facile... je vais le faire changer... *(Appelant.)* Garçon!

MADAME *(de plus en plus grincheuse)*. — Il est frais... le dîner de ton ami Bertrand... Il est tout frais!... *(Regardant l'heure.)* Neuf heures... C'est complet!...

MONSIEUR *(insinuant)*. — Il lui est peut-être arrivé quelque chose... un accident!...

MADAME. — On prévient.

MONSIEUR. — Tu es bien sûre de l'heure?..

MADAME. — Parfaitement!... Je vois encore son petit bleu... huit heures et demie... Café de la Paix!

MONSIEUR. — Je n'y comprends rien...



MADAME. — *8 h. 25... Tu verras qu'il ne viendra pas.*

MADAME. — Je comprends très bien, moi. C'est un goujat et voilà tout.. Avoue.. mais avoue-le que c'est un goujat!..

MONSIEUR. — Mais non, ma chère... Bertrand a peut-être été étourdi... il aura oublié... ou bien...

MADAME. — C'est ça... Prône-le.. ton Bertrand... Mets-le au ciel!... Vous êtes bien tous les mêmes, les hommes... quand il s'agit de vous soutenir les uns les autres!

(Un instant de silence. Le dîner s'achève).

MONSIEUR. — Eh bien, tu vois... ce n'était pas si mauvais que cela... Et maintenant, pour finir la soirée... si tu veux, je t'emmène au théâtre.

MADAME. — Ah! non, par exemple... Il est trop tard... et puis... j'ai un peu mal à la tête. *(A demi-souriante.)* C'est le champagne.

MONSIEUR *(la voyant se dérider... avec joie)*. — Si nous allions courir les boîtes de Montmartre... hein? Comme deux mauvais sujets... Ça nous ferait prendre l'air.

MADAME. — Merci bien... C'est bon lorsqu'on est en bande, ces petites fêtes-là... Si encore ce goujat de Bertrand était là... je ne dis pas..

MONSIEUR *(riant)*. — Ah!... ah!... ce pauvre Bertrand!... Qu'est-ce qu'il prend pour son rhume!... comme on dit dans les Cours... Alors, pas de théâtre?... Pas de café-concert?... Quoi?...

MADAME *(alanguie par le champagne et plus du tout grincheuse)*. — On pourrait rentrer... tout simplement... Passer la soirée tous les deux... chez nous?

MONSIEUR *(ravi)*. — Je ne demande pas mieux... moi... Je n'osai pas te le proposer... *(Appelant.)* Chasseur... Une voiture!

(Une demie heure après. Chez eux).

MONSIEUR *(dans la chambre de madame. Prenant un télégramme sur un meuble)*. — Tiens... le voilà le petit bleu qu'il t'a envoyé, Bertrand... *(Lisant.)* «... faire l'honneur d'accepter... vendredi... café de la Paix... huit heures et demie... »

MADAME. — Tu vois... il y a bien huit heures et demie... Quand je te disais que c'était un goujat.

MONSIEUR *(tenant toujours le télégramme)*. — Mais... vovons... il me semble... Quel jour est-ce, aujourd'hui?...

MADAME. — Aujourd'hui... *(Cherchant.)* C'est jeudi...

MONSIEUR *(joyeusement)*. — Eh bien, tu vois... c'est pour demain, l'invitation... Vendredi... c'est écrit...

MADAME *(surprise)*. — Tiens!... Ma foi... je n'ai pas fait attention au jour... Comme c'était un télégramme, j'ai tout de suite pensé que c'était pour aujourd'hui... Je t'ai fait prévenir aussitôt... J'ai été sotte.

MONSIEUR *(tendrement)*. — Mais non... ma mignonne... Cela s'est très bien trouvé... Nous y avons gagné un bon dîner et malgré tout... une bonne soirée... *(Il l'embrasse.)* Je suis très content!

MONSIEUR *(tendrement)*. — *Mais non... ma mignonne...*

MADAME *(câlinement)*. — Moi aussi alors... mais avoue-le tout de même... chéri... *avoue-le, dis...*

MONSIEUR. — *Quoi donc?*

MADAME. — *Que Bertrand est un rude goujat!*

Etienne JOLICLER.



— Mes félicitations, madame Branchu, il paraît que votre fils a été élevé à la dignité de consul.

— C'est des bruits que l'on fait courir... mon fils a été élevé au biberon.

Pêle-Mêle Causette

Nous tous, qui collaborons au *Pêle-Mêle*, nous sommes tenus à une réserve indispensable dans un journal de famille. Cela nous empêche d'aborder certains sujets qui mériteraient d'être traités, mais qui pourraient nous entraîner au-delà des limites que nous nous sommes tracées.

Il est une question pourtant qui me brûle la plume depuis bien des années. Je l'ai toujours ajournée, dans l'espoir de voir de plus qualifiés que moi, s'en emparer. Mais personne ne semble s'y intéresser. Plus qu'aucune autre, elle appelle, cependant, une solution. Cela me décide à la soulever. Les hauts problèmes de moralité portent en eux-mêmes leur chasteté.

Il s'agit des droits de la femme, de cette monstrueuse injustice qui laisse peser sur elle seule le poids d'une faute, alors que celui qui en est également l'auteur, est absous d'autorité.

Contraste étrange en notre vieille société imprégnée d'égoïsme masculin.

La femme est considérée comme un être inférieur. Nous lui refusons le droit d'intervention dans les affaires publiques.

Nous lui interdisons, quand elle est mariée, de prendre aucune responsabilité personnelle. Sa signature n'a pas de valeur légale. Elle est en tutelle. C'est une mineure.

L'homme est investi de tout le pouvoir dans la communauté.

Et cet être supérieur, qui a seul le droit d'agir, qui peut seul prendre une résolution, est libéré de toute responsabilité à l'égard de la femme, qu'un mutuel entraînement a jetée dans le malheur.

Ainsi l'être considéré par nous comme d'une mentalité inférieure, comme indigne d'une indépendance égale à la nôtre, cet être est tenu de maîtriser ses passions, alors que nous nous sommes affranchis de toute contrainte à ce sujet.

Sur ce point, c'est la femme, et elle seule, qui est responsable.

L'être censé supérieur, est libre d'exercer ses séductions, de se laisser dominer par ses sentiments. Il ne lui sera demandé aucun compte. Toutes les conséquences seront endossées par la femme.

Quelle horrible injustice! Quelle scandaleuse immunité que celle que s'est conférée l'homme! Et pourquoi les moralistes, les philosophes, tous ceux qui font profession de défendre les causes justes, restent-ils indifférents devant un tel exemple de tyrannie masculine?

Pourtant, d'autres pays civilisés, comme l'Allemagne et l'Angleterre ont aboli cette inégalité injustifiable.

En France, elle se maintient, inaccessible à toute réforme.

Et combien d'années se passeront encore avant que cela change?

Un ministre, une fois, un nommé Vallée (qui se souvient encore de ce nom-là?) eut une idée géniale. Pour étonner le monde, il se déclara résolu à réformer le Code civil.

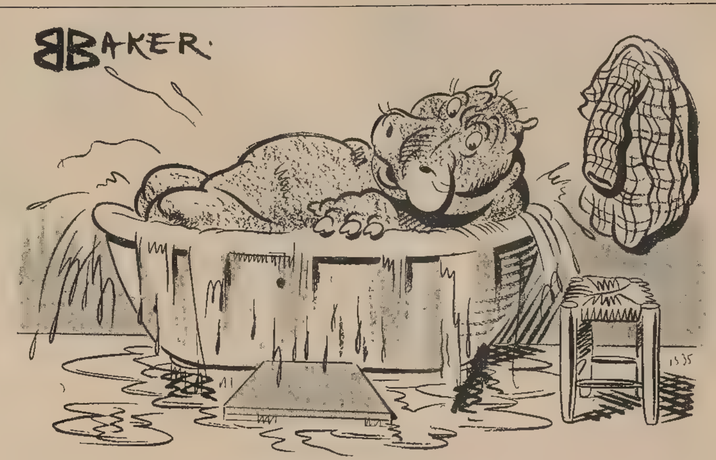
Et aussitôt fut nommée la plus pompeuse des commissions qui eût jamais vu le jour. Elle se composait de toutes les sommités judiciaires, parlementaires et littéraires.

Ceci fait, le malin ministre se reposa bien tranquille, ayant répondu d'un seul coup à tous les demandeurs de progrès.

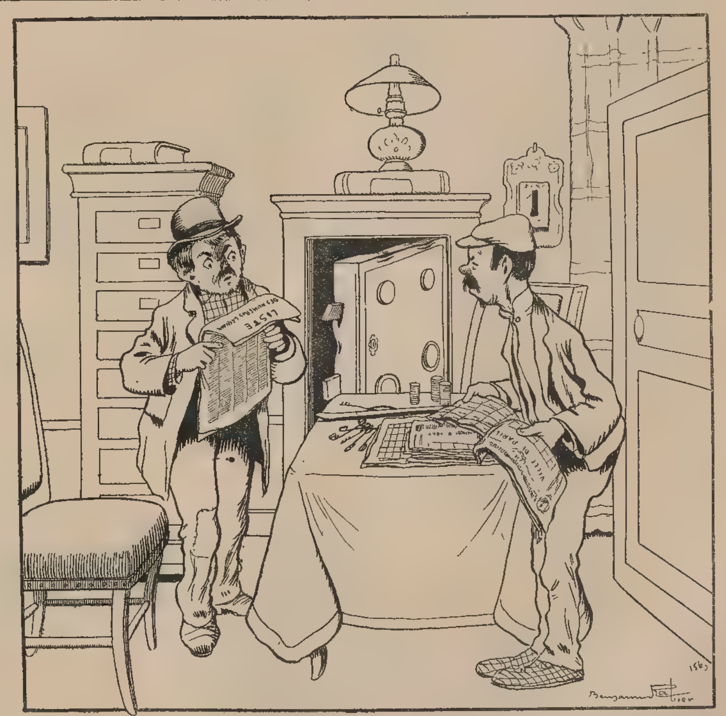
De fait, le règne du ministre passa, sans que fût discutée une seule modification du Code.

Et après ce ministre, vinrent d'autres ministres, et après eux, d'autres encore, et le Code resta toujours intact.

Et la commission existe et existera



POPO. — Décidément, l'eau et moi nous sommes brouillés. Dès que j'entre, elle fiche le camp.



VALEURS A LOT

— Quelle bonne idée j'ai eue d'acheter la liste officielle des numéros gagnants du tirage d'hier... nous avons peut-être gagné un lot.

longtemps encore, mais jamais un projet n'est sorti de son sein, jamais elle n'a encore siégé.

Cela n'explique-t-il pas pourquoi le progrès le plus impérieusement désirable reste éternellement en suspens?

En France, tout est prévu, toutes les réformes sont étudiées. Pour chacune, il existe une commission. On ne compte plus le nombre de commissions, qui toutes ont un but déterminé spécial.

C'est une organisation merveilleuse.

Elle n'a qu'un seul défaut, c'est que les commissions, au lieu d'être des centres d'activité, sont des nécropoles où s'entassent les réformes mort-nées.

Les mille et un foyers d'où se doit dégager la lumière, sont de simples fours crématoires où se pulvérisent les les initiatives.

Voilà pourquoi ce qui est juste, ce qui est utile, ne se fait pas.

Fred Isly.

****

UN JUGEMENT

L'avénement du nouveau shah de Perse, Mohamed Ali Mirza, nous remet en mémoire une petite anecdote que nous avons lue dans un ouvrage intitulé: *La Perse passée et présente*, du professeur William Jackson.

Un homme qui souffrait d'ophtalmie, s'en était allé consulter un vétérinaire qui lui donna un pot de l'onguent dont il se servait pour ses animaux. Le résultat du remède fut que le malade perdit la vue. Il assigna alors le vétérinaire en dommages-intérêts.

Après avoir bien examiné le cas, le juge rendit la sentence suivante:

« Il n'y a pas lieu d'accorder de dommages-intérêts au plaignant, attendu qu'il ne se serait jamais adressé à un vétérinaire, s'il n'avait été un âne. »

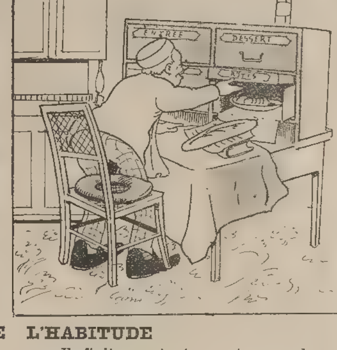
DERNIÈRES & PREMIÈRES

Pantouflard, le héros d'intérieur, celui qui qui fait de son épouse tout ce qu'*elle* veut, qui, par un heureux hasard, professe toujours l'opinion qu'elle a exprimée, Pantouflard est mort.

Et lorsque fut ouvert son testament, on s'aperçut qu'il commençait par ces mots:

« Voici l'expression de mes *premières* volontés. »



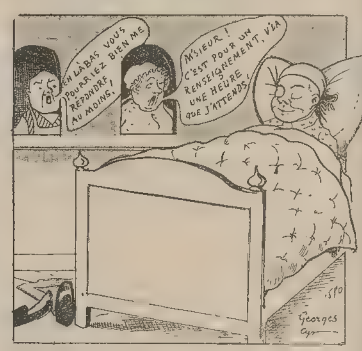


LA FORCE DE L'HABITUDE

Ancien employé du ministère du Repos, M. Lapaperasse a fait un bel héritage qui lui permet de vivre largement de ses rentes. Mais devant les tables les mieux garnies, il se sent sans appétit. Les docteurs n'y comprennent rien.

Il finit pourtant par trouver le remède à son mal. Sur sa table, il fit disposer un cartonnier, un petit pain dans un morceau de papier et un litre de vin à douze sous. Avant le repas, les domestiques disposaient les plats dans les cartons. Dès lors, l'appétit lui revint.





Malgré cela, l'ennui le rongeait. Mais sa mélancolie cessa du jour où il imagina, pour payer ses domestiques, toute une paperasserie administrative. Il exigea d'eux des certificats de vie, des mandats qu'il leur délivrait la veille et sur lesquels il apposait de multiples cachets: *vu, bon à payer, vu sans opposition, vu le...* etc., etc.

De même, pour pouvoir s'endormir le soir, il fit pratiquer dans la muraille de sa chambre, des ouvertures en forme de guichets, par lesquelles Jean et Victoire, son domestique et sa cuisinière hurlaient à qui mieux mieux. Se croyant revenu aux plus beaux jours de sa vie, M. Paperasse s'endormait aussitôt, le sourire aux lèvres.

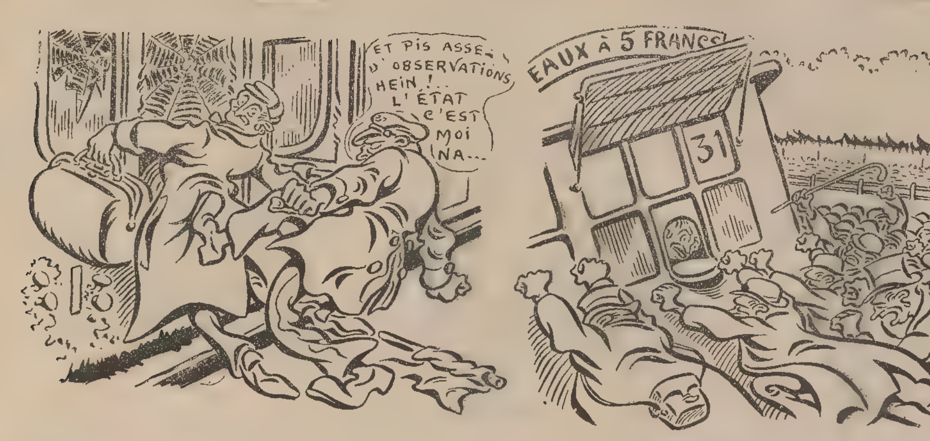


HOMEOPATHIE

Or, en ce temps-là, la France était livrée aux monopoles.

L'État seul fabriquait tabac et allumettes, et tabac et allumettes n'avaient de ces produits que le nom. Les Français fumeurs étaient bien tristes en constatant que les cigares qu'on leur vendait ne tiraient pas et que les paquets de tabac se composaient exclusivement de petits troncs d'arbres.

L'État seul, se chargeait des communications téléphoniques, mais cette charge assumée était bien lourde, et il y avait des Français têtus qui moisissaient devant leur appareil.



L'Etat seul avait le droit de faire rouler des wagons et comme aussi il ne craignait pas la concurrence, les Français étaient un peu traités par-dessous la jambe.

L'Etat seul avait la haute main sur les courses de chevaux, et il obligeait les Français à jouer, tout en n'assurant pas leurs droits, car, par économie, et pour ne pas les user, il donnait seulement aux chevaux, le simulacre du départ.





L'Etat seul avait le droit d'être charitable, mais la crainte de réchauffer des serpents dans son sein, l'avait rendu d'une prudence qui chagrinait bien les malheureux.
L'Etat seul jugeait si ses services méritaient, oui ou non, une augmentation de salaire, et ils la méritaient, à son avis, presque toujours.

Et alors les Français se révoltèrent et abolirent les monopoles, et l'Etat leur déclara alors, qu'il avait justement créé ces monopoles pour les en dégoûter et les forcer à s'acheminer vers l'individualisme.
Et alors, les Français émus, remercièrent bien l'Etat martyr.

Courrier Pêle-Mêle

Mastic pour aquariums.

Monsieur le Directeur,
Je vous envoie la recette pour préparer un mastic permettant de joindre les verres d'un aquarium :

Eau.	100	grammes.
Résine.	90	—
Soude.	50	—
Silicate de potasse.	10	—

On opère le mélange à la température de l'ébullition, puis après refroidissement, on y ajoute du plâtre, de manière à obtenir une pâte épaisse, mais suffisamment malléable.
S'il s'agit de réparer une petite fissure peu importante, il ne sera pas nécessaire de recourir au mélange ci-dessus, un peu d'asphalte ordinaire suffira. On le fera fondre au feu et on l'appliquera chaud sur le joint à réparer.
Recevez, etc.

L. Larue et J.-B. Montégut.
(Creusot).

Taille de Napoléon.

Monsieur le Directeur,
En réponse à la demande d'un des lecteurs de votre honorable journal, j'ai l'honneur de vous informer, que d'après M. Frédéric Masson, dont les renseignements minutieux sont puisés aux sources les plus authentiques, la taille de Napoléon Ier était de 5 pieds, 2 pouces. 4 lignes, c'est-à-dire, 1 m. 687, tandis que celle de son fils (l'Aiglon) était de 5 pieds 9 pouces, soit 1 m. 868.
Votre lecteur sera peut-être étonné d'apprendre que Napoléon n'était pas aussi petit qu'on le croit généralement; il serait probablement encore plus surpris de savoir (toujours d'après M. Masson), que l'Empereur montait très médiocrement à cheval.
Recevez, etc.

E. Livet.

Alcoolisme.

Monsieur le Directeur,
Sous la rubrique: «Alcoolisme», M. Phaphitte raconte, dans le dernier numéro du *Pêle-Mêle*, le cas de l'équipage d'un navire qui, chargé de rapatrier les restes de l'amiral Nelson, se serait grisé avec l'alcool destiné à la conservation du cadavre pendant le voyage, et il croit à l'unité du fait.
En voici un qui, cependant, ne le cède en rien au premier.
Parmi les forçats détenus à la Nouvelle-Calédonie, quelques-uns étaient employés pour le jardinage particulier du gouverneur de la colonie.
Celui-ci ne fut pas peu surpris, un jour, de constater que tous ces hommes étaient ivres.
Une enquête minutieuse fut faite auprès de tout le personnel et des domestiques, aucun ne put lui indiquer la provenance de l'alcool. Bien entendu, aucun des coupables ne fit d'aveux.
Mais tout se sait. Un jour que le gouverneur voulut faire examiner ses collections, quel ne fut pas son étonnement de constater que tous les bocaux renfermant des serpents, scorpions, etc., ne contenaient plus une goutte d'alcool.
En présence de cette découverte, il ne lui fut pas difficile de connaître la source de l'ivresse des forçats.
Recevez, etc.

Blanfern.



LE BON PATRON

— Puisque vous avez besoin d'employés, je puis vous recommander un jeune homme très convenable, un garçon qui a de la fortune.

— Envoyez-le. S'il a de la fortune, il se contentera de très petits appointements.

— Puisque vous avez besoin d'un employé, je vais vous envoyer un jeune homme... un pauvre garçon qui se trouve dans la misère...

— Envoyez-le!... s'il est dans la misère, il sera heureux de se contenter de tout petits appointements.

Nous publions l'article qui suit, sans en prendre la responsabilité, et dans le but unique de savoir ce qu'en pensent ceux de nos lecteurs qui sont compétents en ces matières.

La question de l'eau étant un des plus graves problèmes de l'hygiène moderne, on ne saurait trop s'y intéresser.

Il convient, toutefois, de ne se livrer, personnellement, à aucune expérience. Ce n'est que sur l'avis contrôlé et formellement confirmé des spécialistes, que l'on peut accepter une innovation en ce qui concerne l'hygiène et la santé.

N. D. L. D.

Le cuivre rend l'eau potable

Un savant américain découvrit, il y a quelques années, que les eaux croupies ayant une mauvaise saveur ou une mauvaise odeur, redevenaient bonnes si on y ajoutait du sel de cuivre. Le service d'hygiène des Etats-Unis s'empara de cette découverte et préconisa ce remède si simple. Il fit plus encore : Il prescrivit à ses savants de faire des recherches, et ces derniers arrivèrent à cette conclusion que le cuivre tuait les microbes.

Nous sommes loin, on le voit, de cette thèse surannée d'après laquelle le cuivre contamine l'eau. Or, on a trouvé que non seulement il ne l'empoisonne pas, mais qu'il la désinfecte de façon la plus absolue.

Pour y parvenir, on emploie une plaque de cuivre d'un demi-mètre carré environ. Il faut que cette plaque soit débarrassée de toutes ses impuretés. On la laisse séjourner dans l'eau pendant une demi-journée, si c'est possible, mais pendant quatre heures au moins. Ce laps de temps suffit pour que l'eau soit absolument pure. Il est bien entendu que la plaque de cuivre a besoin, parfois, d'être nettoyée quand elle devient terne; on la passe alors à la pierre ponce.

Un médecin qui a ainsi stérilisé l'eau à l'aide d'une plaque de cuivre, a bu de cette eau pendant un an, puis en a fait boire aux siens. Mieux encore: il a fait nettoyer les légumes qu'il employait crus dans sa maison, il les a fait baigner dans de l'eau de cuivre; et aucun inconvénient n'en est résulté. Voilà un emploi du cuivre qu'on ne soupçonnait pas jusqu'alors.





PAS DE CHANCE

— Attrape ça, misérable! ivrogne de malheur. Et puis, oust! entre là-dedans jusqu'à ce que tu aies cuvé ton alcool!

— Avoir été passé à tabac! Etre enfermé avec deux tabatières et ne pas avoir de quoi fumer! Quelle guigne!

Comment Durapiat paya la voiture.

Un jour, Harpagon et Durapiat prirent ensemble une voiture pour se rendre chez un commun ami.

Tout alla bien jusqu'à destination. Mais une fois au but, ce fut épique. Chacun n'eut plus qu'une pensée: laisser payer l'autre.

Harpagon, assis du côté du trottoir, fut obligé de descendre le premier. Durapiat s'attardait dans le fond du sapin, pour lui laisser le temps de régler.

Mais Harpagon s'aperçut à ce moment, que



le cordon de son soulier était défait, et mit le pied sur une borne pour le renouer.

Durapiat, ne pouvant s'éterniser, descendit.

— Vous n'avez pas la monnaie de mille francs? demanda-t-il au cocher.

Sur la réponse négative de celui-ci, il se tourna vers son compagnon. Harpagon était absorbé dans son travail.

— Sacré cordon, s'écria-t-il, il est cassé, je vais demander au concierge s'il en a un à me prêter.

Et il s'engagea sous la voûte.

Durapiat se vit flambé. Il courut après son camarade et l'arrêta par le pan de sa veste:

— Règle donc le cocher, je n'ai pas de monnaie, fit-il.

— Je vais t'en donner, répliqua Harpagon, sans se déconcerter.

— Ç'en est torp, à la fin, s'écria Durapiat, pourquoi ne payerais-tu pas aussi bien que moi?

— Parce que c'est moi qui ai payé la dernière fois.

— Toi! Allons donc! Nous n'avons jamais pris de voiture ensemble.

— Mais si. Une fois, pendant l'Exposition, c'est moi qui ai payé.

— Pendant l'Exposition? Je n'étais pas à Paris.

— Je parle de l'Exposition de 89.

— En 89! C'est de l'histoire ancienne, il y

M. GENDRE S'ENTRAINE

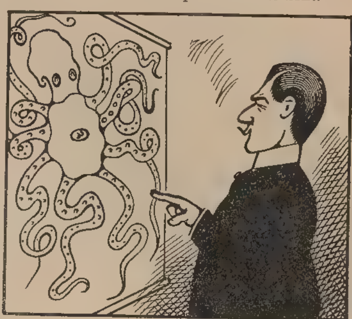
Dans la vie on arrive à tout par entraînement.



M. Gendre ne peut voir sa belle-maman, même en peinture. Par entraînement, il pense...



... y parvenir, en habituant sa rétine à contempler, peu à peu, des êtres de plus en plus laids ou terribles. Il a regardé d'abord une araignée des pays chauds.



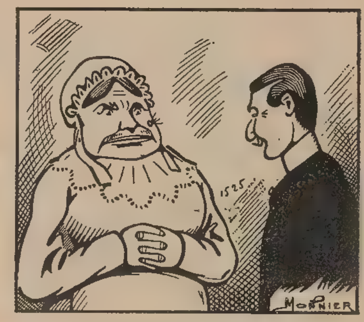
Puis une pieuvre.



Puis un tigre.



Puis un affreux macaque. Ayant renouvelé souventes fois cet exercice...



... il a pu, sans effroi, contempler sa belle-maman, même en nature. Tout n'est qu'entraînement.

a prescription. Et puis, je crois, que c'est moi qui ai payé. Du reste, c'était l'omnibus.

— Tu es de mauvaise foi. D'ailleurs, avec toi, il en est toujours ainsi. Tu te laisses régaler sans jamais rendre.

— Si on peut dire. Je t'ai offert un cigare le jour du baptême de ton fils.

— Qui a trente-cinq ans aujourd'hui.

— Enfin, veux-tu payer, oui ou non?

Harpagon réfléchit un instant, puis entraînant son ami vers la voiture, il répondit:

— Nous allons demander au cocher.

Et, s'adressant à l'automédon qui commençait à s'impatienter, il posa la question suivante:

— Combien cela fait-il pour nous avoir amenés ici?

— Trente-cinq sous.

— Et combien ça aurait-il coûté pour amener mon ami Durapiat tout seul?

— Trente-cinq sous, pardi.

— Alors, pour moi en plus, ça n'a rien coûté?

— Rien.

— Tu vois! déclara Harpagon, radieux, à Durapiat.

Et, tournant les talons, il se dirigea vers la porte cochère, laissant Durapiat si interdit, qu'il ne trouvait rien à répondre au subtil calcul de son compagnon.

AVIS

Voir à la page 15 l'intéressante annonce de la maison Girard et Cie : " L'HOMOPHONE ".



L'OUVRIER. — Comme c'est ici le ministère du Travail, nous venons vous demander du travail.

L'EMPLOYÉ. — Ils sont exigeants, ma parole... est-ce que nous en demandons, nous, du travail!



DUPOCHARD. — Elle est pleine de vrai madère, cette bouteille?

— Oui.

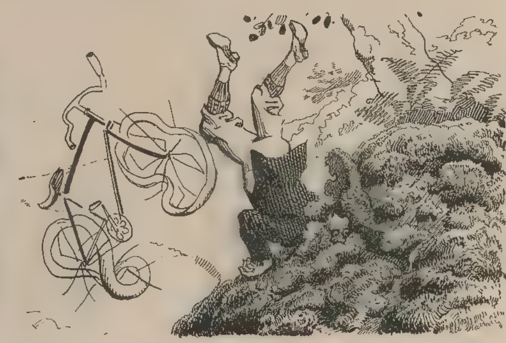
— Et il vous faut plusieurs jours pour votre tableau! Vous avez un joli courage.

LES PROVERBES MENTEURS

RIEN N'EST PLUS FAUX QUE LES PROVERBES. EXEMPLES:



Pierre qui roule...



... n'amasse pas mousse.



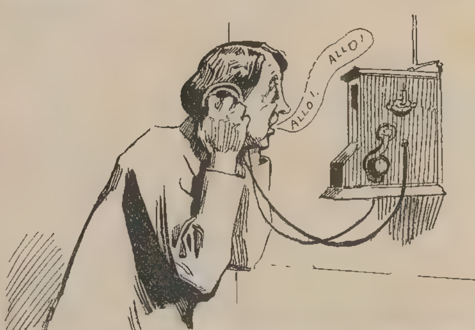
Il faut semer...



... pour récolter.



Pour vivre heureux, vivons caché.



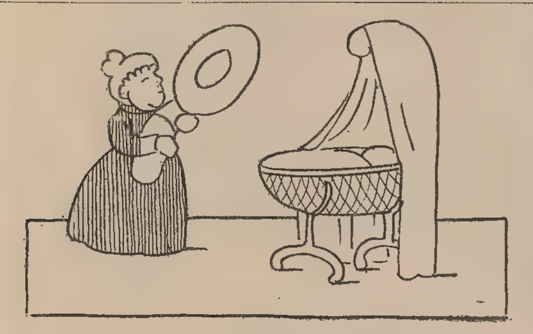
Avec de la patience, on vient à bout de tout.



Payez et vous serez considéré.



Les petits cadeaux entretiennent l'amitié.

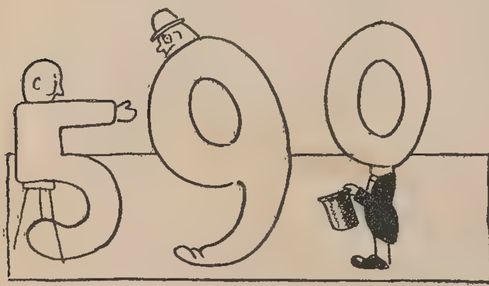




BIOGRAPHIE D'UN CHIFFRE

Zéro naquit le premier de tous les chiffres.

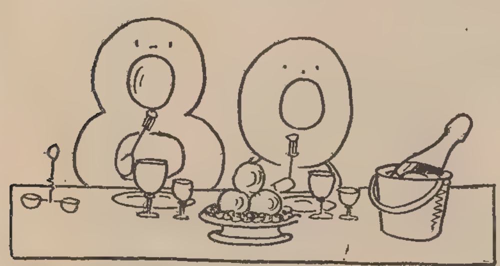
Il prit la place qui lui était assignée sur l'escalier du thermomètre.



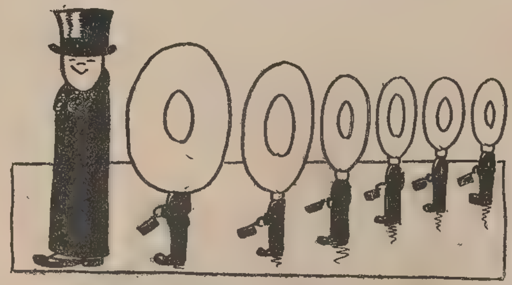
Zéro remplace les unités dans les solennités arithmétiques (additions, soustractions, etc., etc.).



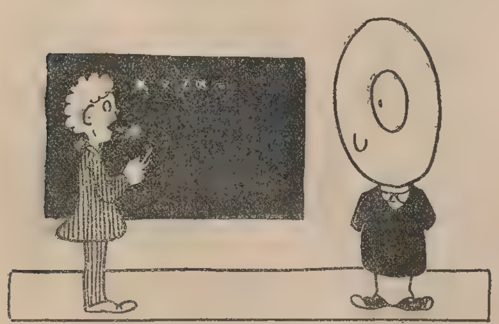
Armé d'une virgule, il décime les chiffres qui sont à sa gauche.



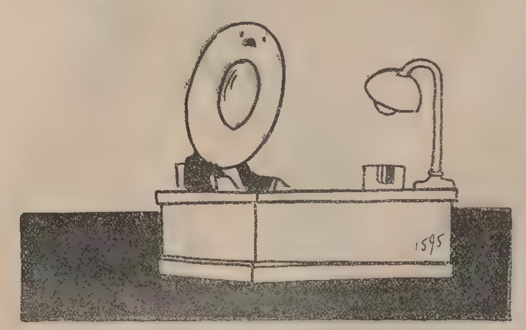
Mais il honore ceux qui sont à sa droite.



Sans lui, il n'y aurait pas de millionnaires ou de milliardaires.



Il est l'effroi des candidats.



Zéro est absolument incapable de faire quelque chose par lui-même; voilà pourquoi il est si souvent employé dans un ministère où il bâille tout le temps.





TROP POLI

M. Le Myope. — Tiens, un monsieur qui me salue... saluons...

... aussi.

DE NOS LECTEURS

Le sonnet d'Arvers et la parodie.

On a récemment inauguré le monument du poète Félix Arvers, le poète qui s'est illustré par un seul sonnet. Il y a peu de sonnets qui aient suscité autant de polémiques et provoqué autant de commentaires. Il est peu de sonnets qui aient été autant parodiés. Donnons d'abord le fameux sonnet:

Mon âme a son secret, mon cœur a son mys-[tère,
Un amour éternel en un moment conçu;
Le mal est sans espoir, aussi j'ai dû me taire,
Et celle qui l'a fait n'en a jamais rien su.

Hélas! j'aurai passé près d'elle inaperçu,
Toujours à ses côtés, et pourtant solitaire,
Et j'aurai jusqu'au bout fait mon temps sur [la terre:
N'osant rien demander et n'ayant rien reçu.

Pour elle, quoique Dieu l'ait faite douce et [tendre,
Elle ira son chemin, distraite et sans entendre
Le murmure d'amour élevé sous ses pas.

A l'austère devoir, pieusement fidèle,
Elle dira, lisant des vers tout remplis d'elle:
— Quelle est donc cette femme? — et ne [comprendra pas.

Parmi toutes les parodies, il en est une qui mérite d'être citée, car elle est vraiment d'une drôlerie achevée. L'auteur en est un poète montmartrois, qui a brisé sa lyre après avoir dépensé tout son esprit; il s'appelait alors Jean Goudeski. Voici ce sonnet parodique:

Sonnet d'art vert.

(Epitaphe d'un tableau).

Ma toile a son secret, mon cadre a son mys-[tère,
Paysage éternel en un moment conçu.
Suis-je un pré? Suis-je un bois? Hélas! je [dois me taire,
Car celui qui m'a fait n'en a jamais rien su.

Ainsi je vais passer encore inaperçu,
Toujours assez coté, mais pourtant solitaire;
Et mon auteur ira jusqu'au bout de la terre,
Attendant la médaille et n'ayant rien reçu.

Le public, quoique Dieu l'ait fait gobeur et [tendre,
Va filer devant moi, rapide, sans entendre,
Malgré mon ton gueulard, mes appels sur ses [pas.

Au buffet du Salon, pieusement fidèle,
Il va dire, en buvant son bock tout rempli [d'*ale:*
« Quels sont ces épinards? » et ne compren-[dra pas.

Il est difficile de faire mieux dans le genre de la parodie; car celle-là côtoie l'idée et même les rimes du sonnet d'Arvers.

Or, à côté de cette parodie déjà ancienne, vient d'éclore, il y a quelques jours, un pastiche dû à la plume de M. Aigoin, sur le



FORMALISTE MALGRE TOUT

L'Anarchiste Anglais au Compagnon Français. — Le bombe est destinée (ôte ton casquette, je vous prie), à sa glorieuse Majesté, le roi d'Angleterre, empereur des Indes. *(Il se découvre.)*



ABRUTISSEMENT

— Pas de veine, j'ai cinq cœurs, et j'avais un rendez-vous à quatre heures.

jeu qui fait fureur: le bridge. Voici ce sonnet:

Le Bridge.
(sur les rimes du sonnet d'Arvers).

Les femmes de nos jours (ô caprice, ô mystère!)
Ont pour le bridge, un goût subitement conçu.
Il faut, à ce jeu-là, réfléchir et se taire:
Se taire et réfléchir! Bien peu, dit-on, l'ont su.

Nul coup fautif ne peut passer inaperçu,
Comme on le joue à quatre (et non pas solitaire),
Gare à la moindre faute... une carte par terre...
Ou bien, gare au reproche incontinent reçu!

Partenaire, adversaire, aucun joueur n'est tendre.
Au plus léger écart, vous serez sûr d'entendre,
Critique et quolibets parsemés sous vos pas.

Pourtant, au savoir-vivre on doit rester fidèle.
Si quelque dame est là, plein de respect pour elle,
Inclinez-vous, muet... mais ne discutez pas!

Voilà encore un sonnet qui est d'un esprit délicieux et qui respecte ingénieusement les rimes d'Arvers, s'il n'en respecte pas la poésie.

L'hermine.

Il fait froid; nous voyons passer dans la rue, de jolies et surtout de riches Parisiennes vêtues de fourrures blanches. Qui connaît cette fourrure? C'est l'hermine.

L'hermine est le plus petit des carnivores. Elle est à peine plus grande qu'un chien loulou et elle peut être facilement domestiquée. Ajoutons qu'elle est presque aussi coquette qu'une femme, puisqu'elle possède deux robes: une pour l'hiver, une pour l'été. L'hermine n'est toute blanche qu'en hiver; en été, elle est d'un brun marron qui est pâle sur le dos de la bête et jaune sur le ventre.

Le changement de couleur se produit à chaque saison invariablement; cette régularité ne souffre aucune exception.

L'hermine abonde surtout dans les régions froides; c'est dans le Nord de l'Europe qu'on la chasse et qu'on en prépare la fourrure.





LOGIQUE FEMININE

MME LALINOTTE. — Pouah! mon ami, vous n'êtes pas dégoûté de toucher à cette sale bête!

MME LALINOTTE. — Vois, mon ami, la belle fourrure que je viens d'acheter, et touche comme c'est doux.

La chasse est pratiquée pendant les froids les plus rigoureux, parce qu'alors le pelage est complètement blanc.

La queue de l'hermine reste toujours d'un beau noir et fait contraste avec le restant de la fourrure; on réunit les peaux de plusieurs animaux, et l'extrémité noire de la queue tranche très nettement sur le fond blanc immaculé du restant de l'hermine.

L'hermine fait presque toujours prime; une fourrure authentique est très chère; chaque peau se vend de 8 à 12 francs. Un manteau d'hermine (encore ne faut-il pas le demander à un grand confectionneur), vaut pour le moins, deux mille francs.

La Suède, la Norvège et le Nord de la Russie, nous fournissent principalement l'hermine que l'on vend dans le commerce. L'hermine des manteaux de cour vient de la Sibérie d'Asie.

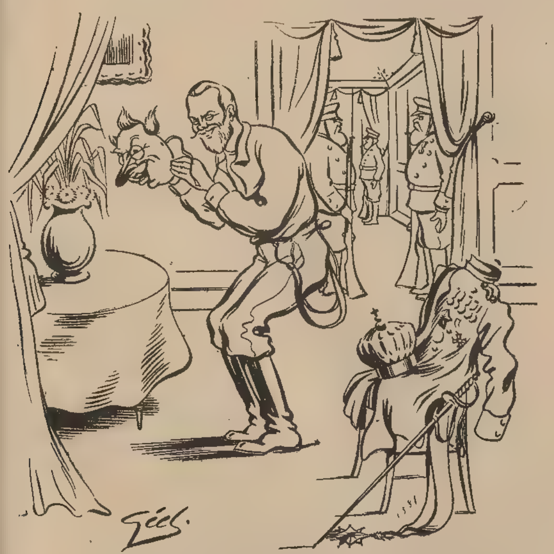
Les bancs de contrôle.

Savez-vous ce que l'on nomme un banc de contrôle? C'est l'arrêt que certaines Compagnies de chemins de fer imposaient jadis aux trains à quelques centaines de mètres des gares et pendant lesquels les contrôleurs demandaient leur billet à tous les voyageurs.

Naturellement, ce contrôle nécessite un arrêt assez long, assez ennuyeux, mais qui est néanmoins prévu par les Compagnies de chemins de fer, de façon à ne pas troubler la marche des trains par des retards qui gêneraient l'exploitation. Les fraudeurs, bien entendu, ne prennent jamais ces trains, car ils savent qu'il leur serait impossible d'échapper au contrôle; ils connaissent les trains qui ne sont pas soumis à ces formalités. Mais les honnêtes gens, les braves gens qui sont en règle, qui ont pris leurs billets et qui croiraient commettre un crime en faisant tort de cinq centimes à la Compagnie, sont forcés de marquer le pas, si on peut ainsi s'exprimer, et d'attendre pendant une demi-heure.

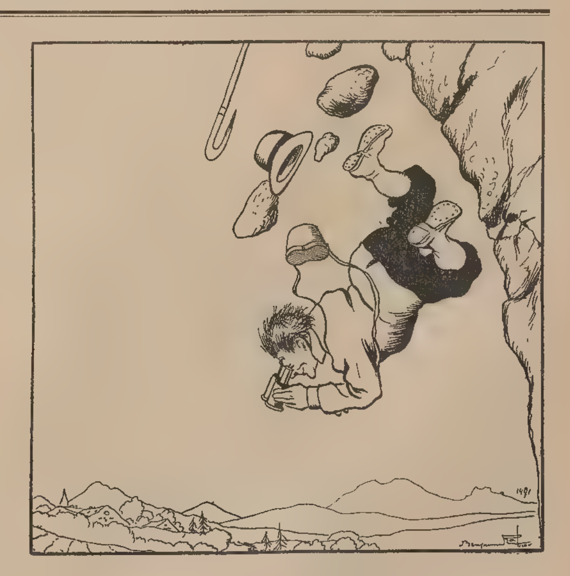
C'est là un abus au premier chef; car s'il est évident que les Compagnies ont le droit absolu de n'être pas lésées dans la perception de leurs recettes, le voyageur a, lui aussi, le droit absolu d'être transporté de la façon la plus expéditive.

Le Touring-Club Français a lutté vigoureusement contre le banc de contrôle; on croyait l'abus disparu; il existe encore sur quelques



LE CARNAVAL EN RUSSIE

— Enfin!!! Aujourd'hui, je vais pouvoir sortir!

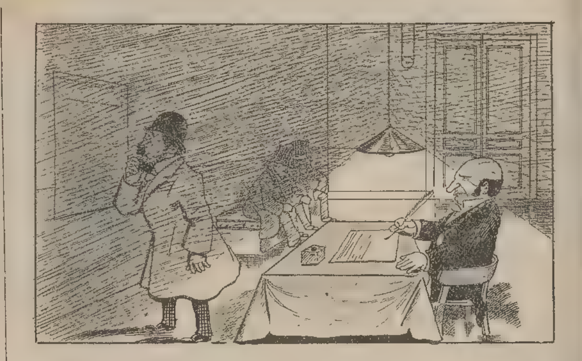


LE SAVANT OPTIMISTE. — C'est encore heureux que j'aie ma lorgnette... ça raccourcit la distance.



LE DOUX SOCIALISTE

M. PRUDHOMME. — Est ce assez idiot leur impôt sur le revenu! Parle moi du partage des richesses, voilà qui ferait bien notre affaire. Avec ce que nous avons déjà, ça nous ferait de jolies petites rentes.



IL NE S'AGIT QUE DE PARLER, OU LES EFFETS D'UN CRANE

— Mon Dieu, que cette affiche est dans l'ombre. On peut pas la lire, il faudrait qu'un réflecteur...



... tiens, tiens, tiens, mais on la voit très bien à présent.

lignes, non des moindres, principalement pour les trains-omnibus, qu'on trouve ainsi le moyen de rendre plus lents qu'ils ne le sont réellement. C'est vraiment exagéré.

S.

Les chats de Londres.

Londres est peut-être la ville du monde entier qui contient le plus de chats; on y compte près de trois cent mille matous. Cette agglomération de chats nécessite l'abattage journalier de cent quatre-vingts chevaux environ, dont la viande sert de nourriture aux petits félins londoniens. Aussi, les chats ont, à Londres, des bouchers spéciaux, nommés *cat's meat's men*, mot à mot: Hommes de viande pour chat.

Ces derniers, pour fournir leur clientèle, achètent la viande de cheval partout où ils la trouvent; ils sont en quête, toute la journée, des chevaux abattus pour vieillesse ou pour une blessure après accident. Les *cat's meat's men* découpent la viande en petits morceaux, qu'ils enfilent à des brochettes de bois et qu'ils débiteront ensuite aux propriétaires des chats.

On rencontre ces industriels dans toutes les rues de Londres, dans les quartiers ouvriers et dans les quartiers bourgeois, un panier au bras ou poussant une petite caisse roulante, et ils agitent sempiternellement d'une main, une petite sonnette au son perçant, bien connu par tous les chats de la ville. Dès qu'ils l'entendent, ils se précipitent, avec des miaulements plaintifs, vers le marchand de viande hippophagique, jusqu'à ce qu'ils aient reçu leur précieuse brochette, soit du propriétaire de l'animal, soit d'une main étrangère et bienfaisante; car il y a, à Londres, plusieurs philanthropes si j'ose dire, qui se font un devoir de nourrir quelques chats.

M. R.

Guignol date des Pharaons.

On a découvert dans des fouilles, en Egypte, un guignol contemporain des Pharaons. Les historiens grecs nous avaient parlé, naguère, de chanteurs et de mimes qui, au moment des Dionysiaques (fêtes de Bacchus), parcouraient les villes en montrant des marionnettes.

C'est dans un tombeau, celui de la bacchante Kelmis, que cette trouvaille a été faite par M. Gayot, le savant égyptologue.

Les marionnettes sont en ivoire et actionnées par des fils. Quand on ouvrit le tombeau, ces fils très légers adhéraient encore. Il est hors de doute qu'ils servaient à faire mouvoir les poupées.

Une de ces marionnettes est la déesse Isis; elle a des articulations et peut remuer les bras comme le plus moderne de nos pantins. D'autres poupées représentent d'autres dieux ou déesses. Car il est juste d'ajouter que ces poupées servaient uniquement à représenter les mystères sacrés, mais non à en faire la parodie où à des pièces grotesques.

Ce qui est important à constater, c'est que voilà près de quinze ou seize siècles, on a connu des marionnettes agitées par le moyen de ficelles. Il n'y a rien de nouveau sous le soleil, décidément.



Mlle Zénobie, employée aux magasins des 100.000 Jupons, veut envoyer sa photographie à son fiancé.



Comme elle n'est pas favorisée de la nature elle y remédie par ce moyen ingénieux.



Cliché.



— Ah! Françoise! vous auriez dû me prévenir que vous alliez le tuer tout de suite, ce poulet! J'en aurai des cauchemars toute la nuit. Pour me distraire, je vais faire une promenade en auto.



— Ah! les maudites volailles! Si encore elles ne vous abîmaient pas vos pneus en se faisant écraser.

Pêle-Mêle Connaissances

— On sait que l'aéroplane de M. Santos-Dumont prend son essor en suivant un plan incliné. Les oiseaux grands voiliers eux-mêmes, ont beaucoup de peine à quitter la terre : eux non plus, ne peuvent pas s'élever *verticalement*.

— C'est le quartier Vivienne qui détient le record des *zincs* parisiens, avec 47 habitants par débit de boisson. Les Halles viennent ensuite avec 52, le quartier Gaillon avec 55 et celui du Mail avec 58. Chose étonnante, le quartier le plus dépourvu de liquoristes est l'École Militaire, avec 171 habitants par débit.

— L'origine du nom de *chouans* dont s'honoraient les Bretons et les Vendéens pendant les guerres de chouannerie, tient dans le sobriquet de Jean Cottereau, sabotier et contrebandier, qui fut l'initiateur du mouvement insurrectionnel. On l'appelait Chouan, corruption populaire de chat-huant, parce qu'il donnait à ses hommes, qui n'opéraient que la nuit, le cri de cet oiseau comme signe de ralliement.

— Par une amusante contradiction, certaines particularités géographiques de la planète Mars, nous sont mieux connues que celles de notre globe terrestre. C'est ainsi que les astronomes, du bout de leur lorgnette, ont pu examiner à loisir les deux pôles marsiens — nos explorateurs n'en pourraient pas dire autant de nos Pôles Nord et Sud.

— L'industrie, sous l'ancien régime, était entravée par des réglementations aussi formelles que saugrenues. Jusqu'en 1784, des lettres patentes très rigoureuses prescrivaient que la longueur des mouchoirs de poche fabriqués dans le royaume, devait être égale à leur largeur.

— Les départements de l'Est sont ceux qui fournissent à l'armée française le plus d'officiers de carrière : parmi les généraux en activité (divisionnaires et généraux de brigades), cinquante-deux sont originaires d'Alsace ou de Lorraine, dont 30 du pays annexé.

— Charles Garnier, l'architecte de notre Opéra national, n'exécuta, pour la construction de cet édifice, pas moins de 30.000 plans ou dessins sur feuilles de papier grand aigle, toujours exigés par l'État en double et triple expédition. Ajoutées les unes aux autres, ces feuilles s'étendraient sur une longueur de 33 kilomètres environ.

— L'usage de la viande est sévèrement interdit à bord des bateaux de pêche qui portent les chercheurs d'huîtres perlières dans le détroit de Torrès, afin que les restes des repas jetés à la mer, ne donnent aux requins des habitudes carnivores. Tant qu'ils n'ont pas pris goût à la chair, les squales se contentent de leur nourriture habituelle et n'attaquent pas l'homme.

A. S.





UNE IDEE D'UN JOURNAL AMERICAIN

Application d'un nouveau système de pardessus à l'usage des messieurs qui accompagnent leurs femmes dans les grands magasins. Ce système est également applicable aux chiens.

Le départ. **Le retour.**

PETITE CORRESPONDANCE

M l'abbé. — Il y a de nombreuses stations de ce genre, telles que Lesins, Saint-Moritz, Davos. Adressez-vous à l'Association des hôteliers, à Berne, vous serez renseigné sur tous les détails demandés.

M. P. D. V. — 1° On ne peut s'en rapporter pour cela qu'à leur bon vouloir; 2° Voy. bibliographie.

M Hurbe. — Ces conditions ne sont pas nécessaires, il ne s'agit pas ici de copie d'imprimerie, vous pouvez écrire au verso plusieurs réponses tenant dans une même feuille l'important est que tout cela soit présenté clairement et lisiblement

M J. Lavalley. — Ce que vous avez de mieux à faire est d'adresser une demande à toutes les administrations possibles, il peut s'en trouver une, dans le nombre où cette demande soit agréée.

A B. — Les articles insérés se paient après leur publication

Un abonné de douze ans. — Vous aurez ce renseignement à l'*Office Colonial*, galerie d'Orléans, à Paris.

M Gombault. — Nous ne voyons pas très bien l'avantage qu'auraient ces désignations; celles que nous avons adoptées partagent mieux, il nous semble les séries entre les différents Concours auxquels elles appartiennent.

E D. — Voyez bibliographie.

M Culet-Goquier. — Des faits semblables se sont présentés, cela est certain, mais quan[d] l'authenticité de ceux que vous avez dans [une] baraque foraine il est impossible de la confir[mer] ou de la nier même pour un témoin, à plus f[orte] raison pour nous qui ne les avons pas vus.

M Monios. — Vous ne pouvez hélas! vous s[ous]traire à ces différentes corvées, même, croyons n[ous], malgré la récente loi sur le repos hebdomadair[e]

13e ANNÉE — N° 10. 10 Centimes 10 MARS 1907.

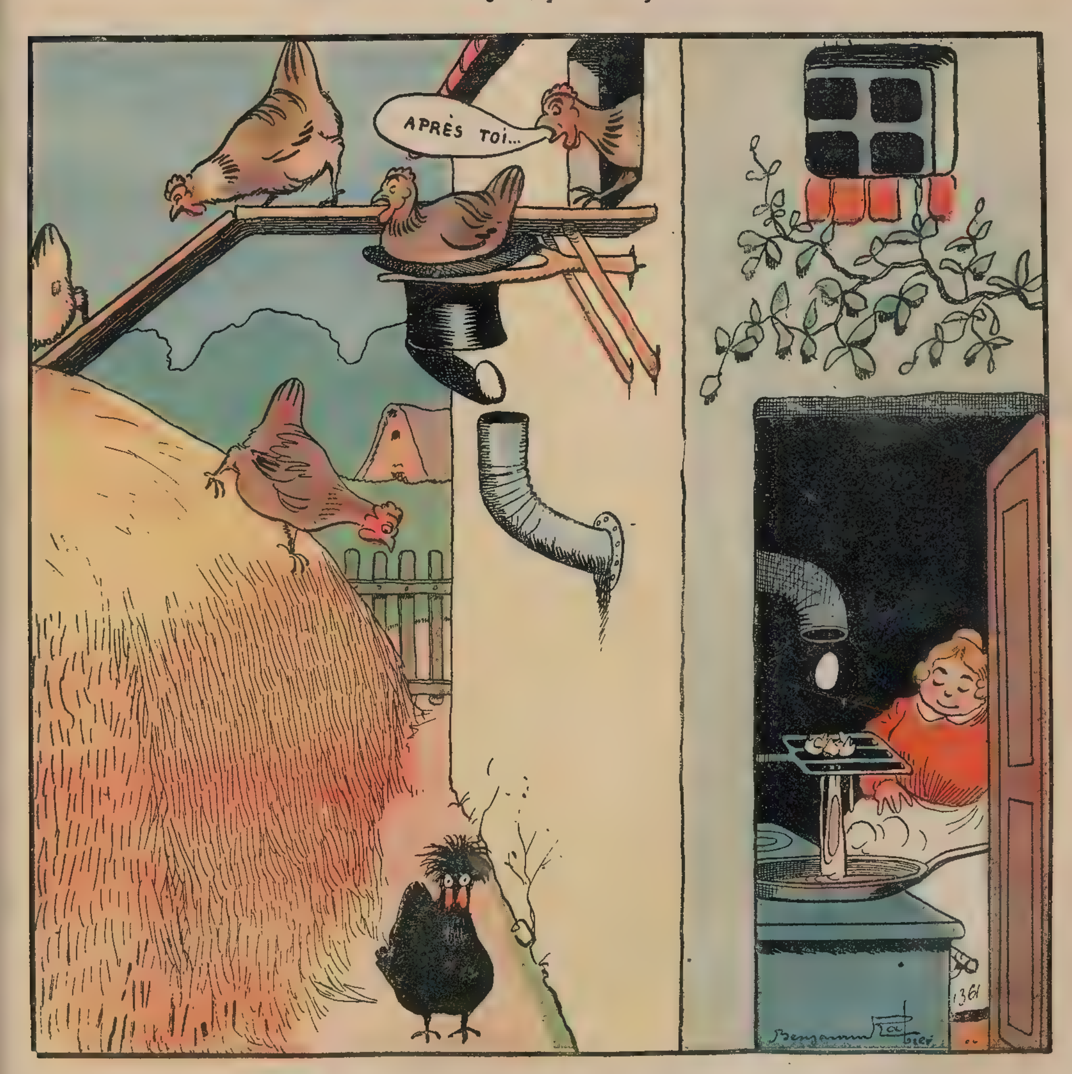
Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

FRANCE : UN AN 6 fr. SIX MOIS : 3 fr. 50
ÉTRANGER . UN AN 9 fr SIX MOIS : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

LA FERMIÈRE PRATIQUE, par Benjamin RABIER.



L'heure de l'omelette ou les poules bien dressées.

CHINOISERIE

Poindinterro n'est pas seulement un sphinx subtil et machiavélique, c'est également un ethnographe distingué.

Aussi, dernièrement, rencontrant sa barbe brune, dans laquelle pousse son éternel fume-cigarettes, n'hésitai-je pas à lui demander l'explication des coutumes étranges qui caractérisent les Chinois.

— Mon cher Poindinterro, lui dis-je, je savais bien que ces êtres-là ne faisaient rien comme les autres, mais je ne pensais pas que leur singularité fût poussée à ce point-là. Voici la journée d'un fils du Céleste Empire. Appelons-le, Ti-phong, c'est du reste le nom véritable de celui que je prends comme exemple:

Tout d'abord, Ti-phong commence sa journée par aller au théâtre. A la rigueur, cela peut passer, mais chose bizarre, la pièce débute par le dernier acte, pour finir par le prologue. Je me demande comment les spectateurs s'y reconnaissent... Mais passons.

Le spectacle terminé, Ti-phong songe à se restaurer. Il déjeûne donc, en suivant cet ordre étrange.

MENU :

Liqueurs
Thé
Fruits
Gâteaux
Salades
Légumes
Rôti
Poissons
Potage...

Et là-dessus, il prend un apéritif!

— C'est le menu d'un Chinois parisien ou plutôt Pekinois! fit Poindinterro.

— Précisément... Ti-phong est un Chinois fort civilisé... Ainsi, juge un peu de ce qui doit se passer dans les milieux encore barbares. Mais je continue :

Son repas terminé, il se promène, vaque à ses occupations... Ici, c'est encore plus cocasse et je n'y comprends rien, fis-je, en consultant un carnet que je venais de tirer de ma poche.

— Qu'est-ce que c'est que ces bizarres caractères? demanda Poindinterro en remarquant les pages du carnet, couvertes de sortes d'hiéroglyphes.

— C'est du chinois... Tu vois là le propre agenda de Ti-phong... où il écrit ses notes... Je sais un peu le chinois..., assez pour comprendre le sens.,. et je lis ici, qu'il a fait raser sa natte... Un peu plus loin, la voilà qui mesure déjà un mètre... elle a poussé diablement vite... Mais bref, l'après-midi passé, notre homme se remet à table.

— Et naturellement, commence par le thé?

— Oui... puis le dessert, le rôti, les hors-d'œuvre..., enfin l'apéritif.

Quels drôles de gens!

— Mon cher Iturba, fit Poindinterro, en lançant une bouffée, les gens et les choses ne nous paraissent souvent tels, que parce que nous ne savons pas les regarder sous le point de vue qui leur convient. Ton ami Ti-phong, je le gage, est aussi sage que toi et moi.

— Vraiment? Alors, que diras tu de cette façon de procéder... Son repas terminé, voilà notre homme chez lui.

Il fait sa toilette, avant de se mettre au lit, se chausse, se coiffe, s'habille et se fourre dans ses draps. Il s'étire, bâille, enfin dort... Y con[...]prends-tu quelque chose?

— Certainement, cher Iturba!

— Explique!

— Le problème est simple... et si tu n'éta[...] pas si étourdi, tu te serais rappelé que les Ch[...]nois écrivent en commençant par la fin... Rel[...] la page de ton agenda comme elle a été écrit[...]

— C'est vrai, fis-je, en me reportant au[...] notes de Ti-phong et en les parcourant... [...] l'envers. Il bâille, s'étire, s'habille, se coiff[...] se chausse...

— Il mange comme tout le monde... L'apé[...]ritif, les hors-d'œuvre, le rôti, le dessert...

— Sa natte a d'abord un mètre... et puis ell[...] est coupée...

— Tu vois donc, léger et superficiel, Iturb[...] combien il faut se garder des étonnement[...] précipités. C'est notre défaut, à nous autre[...] Français... Nous nous moquons d'abord... [...] nous jugeons après... quand nous jugeons.

— C'est vrai, Poindinterro..., tu as raison. Mais pourquoi diable, depuis un momen[...] m'appelles-tu, Iturba... ce n'est pas mon nom[...] çà!

— Si fait... Si fait, c'est ton nom bien fran[...]çais, même... seulement...

— Seulement?

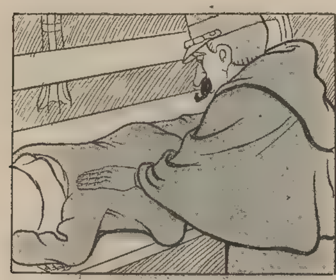
— Il faut le lire... à la Chinoise!

Là-dessus, avec un large rire silencieu[...] Poindinterro partit, me laissant sur place.

ED. JOLICLER.



VAGABOND



Jean Vlajean, ayant, le premier soir de son séjour à Paris, dépensé tout son argent en libations, fut appréhendé, dormant sur un banc, par un agent.



Mené au commissariat, il fut interrogé par le brigadier; comme il était sans argent, il fut inculpé de vagabondage...



... et enfermé préventivement au violon!



M. le Secrétaire du commissariat, arrivant prendre son service, fut informé de la capture de Jean Vlajean et demanda si on l'avait fouillé.



Sur la réponse négative du brigadier, on procéda sur le champ à cette opération. O surprise! au fond d'une poche...



... on trouva une pièce de vingt sous. Cette somme suffisant pour qu'un individu ne soit pas considéré comme sans domicile possible...


... M. le Secrétaire se vit obligé de remettre Jean Vlajean en liberté, et, comme en somme, il avait été arbitrairement arrêté, il lui adressa des excuses officielles.


Mais, ayant considéré la pièce de monnaie de Jean Vlajean, il s'aperçut qu'elle était étrangère et sans valeur. La thèse change, Jean Vlajean est à nouveau vagabond; M. le Secrétaire le fit réincarcérer.


M. le Commissaire ayant quelques papiers à signer, fait son entrée, on lui signale le délinquant, il demande à voir la pièce.


Quelle n'est pas la surprise de M. le Commissaire (numismate distingué et collectionneur) de voir en elle l'oiseau rare, la perle qui manque à sa collection. Il fait appeler Jean Vlajean dans son cabinet.



Tremblant comme la feuille, Jean Vlajean se présente et n'est pas peu surpris de voir M. le Commissaire lui offrir de sa pièce, un billet de 1.000 francs. Et comme il n'est plus vagabond, mais capitaliste, il lui adresse ses excuses et ses félicitations.


Jean Vlajean se demande si ces gens sont fous, et, rendu à la liberté, il se sauve de toute la vitesse de ses jambes, ne sachant, en somme, s'il est vagabond, innocent, faussaire ou capitaliste!

Pêle-Mêle Causette

Des hommes de bon sens ont entrepris de clarifier le langage judiciaire.

On se demande, en effet, pourquoi une institution française se sert d'un idiome qu'un français non initié est incapable de comprendre.

Sans doute, a-t-on voulu conserver, pour les hommes qui vivent de la chicane, une supériorité sur le commun des mortels.

Les choses de la justice prennent ainsi l'aspect de mystérieuses arcanes, inaccessibles aux profanes, sans le secours d'un professionnel.

Ceux qui porteront la hache dans ce galimatias, rendront un grand service à la cause publique. Ils permettront à tous de s'acclimater sans effort à l'appareil de la loi.

La justice n'apparaîtra plus comme un épouvantail qu'on évite avec une horreur craintive, ce qui facilite une industrie coupable: le chantage judiciaire.

Exploitant la répugnance universelle à affronter les tribunaux, certains individus rusés obtiennent sur leurs concitoyens des avantages, en brandissant des menaces ou des commencements de procès.

Je sais d'anciens notaires de province, qui se sont fait une spécialité de ce sport rémunérateur.

Leur supériorité consiste à se mouvoir aisément dans le fatras qui effraye, à juste titre, les proies sur lesquelles ils opèrent.

Ne serait-ce que pour enrayer leur coupable spéculation, la francisation du langage judiciaire s'impose.

Mais puisqu'il est question de réforme démocratique, pourquoi ne supprimerait-on pas aussi le costume suranné des hommes de loi?

Est-il bien utile, pour renforcer un jugement, basé sur le bon sens et sur la loi, que le juge soit costumé?

Les paroles d'un avocat auraient-elles moins de poids, s'il s'habillait comme tout le monde?

La vérité est qu'on veut ainsi conférer, aux gens de justice, un prestige particulier aux yeux du vulgaire. C'est une mise en scène destinée à impressionner le justiciable. Il doit se sentir petit au regard de ces toges et de ces toques.

Son veston de cheviotte se fait respectueux en frôlant les robes majestueusement ondulantes de ces hauts personnages.

— Supprimer la robe, me disait un avocat, vous n'y songez pas? Avec vos satanées idées modernes, les plaideurs se croiraient nos égaux, si on ne leur en imposait par cet artifice de toilette.

Toute la moralité de la question est là.

L'idée d'égalité n'est pas acceptée chez nous sans résistance. On ne lui ouvre pas la porte comme à une amie. Il faut qu'elle brise encore bien des serrures avant d'avoir conquis son droit de cité.

Un juge n'est pas simplement le serviteur de la loi, il ne lui suffit pas d'exercer un mandat objectif. Il faut que sa personnalité domine celle du plaideur.

Ceux qui pénètrent dans sa maison ne s'adressent pas à un égal, mais à un supérieur.

Le costume est là pour marquer cet écart hiérarchique.

Voilà pourquoi la robe se perpétue. Elle permet au juge d'appeler le justiciable par son nom de famille sans le faire précéder d'aucun terme de politesse, alors que celui-ci serait vertement reçu, s'il s'adressait à lui autrement qu'avec la formule: « Monsieur le président ».

Le mot « égalité » s'étale sur nos murs dans la trilogie républicaine. Cela ne prouve pas qu'il ait pénétré bien avant dans nos mœurs.

Fred Isly.

CONFIANCE

Un affreux bandit était en conférence avec Me Bafouillard, son défenseur d'office.

— Il faut, pour que je puisse prendre efficacement votre défense, lui dit l'avocat, que vous me disiez toute la vérité. M'avez-vous tout dit?

— Tout, excepté où j'ai caché l'argent volé, répondit le criminel. Je tiens à le garder pour moi.

Endurance

Un journal américain, le *New York Tribune*, nous raconte le fait-divers plaisant suivant :

Un homme, en traversant très avant dans la nuit, une minière abandonnée, glissa sur le bord d'un puits d'extraction dans lequel il tomba. Dans sa chute, il se raccrocha par hasard à une poutre à laquelle il se cramponna pendant tout le restant de la nuit avec l'énergie du désespoir. Quand le jour parut, il s'aperçut avec stupeur que ses pieds n'étaient qu'à quelques centimètres du fond. Une mauvaise nuit est bientôt passée, dit-on. Cependant, nous doutons que tel soit l'avis du héros de cette mésaventure.

Sans-gêne

Nous avons publié récemment un exemple de sans-gêne, que nous avait narré un restaurateur.

Un cafetier nous en raconte un autre, qui ne mérite pas moins les honneurs de la publicité.

Parmi les clients habituels de son établissement, il y avait un brave professeur qui, régulièrement tous les jours, venait s'asseoir à la même place et parcourait les journaux, pendant que devant lui fumait un mazagran odorant.

Un jour Colomb, tel est le nom de notre savant, se leva après avoir, comme de coutume, absorbé le contenu de son verre et de ses journaux.

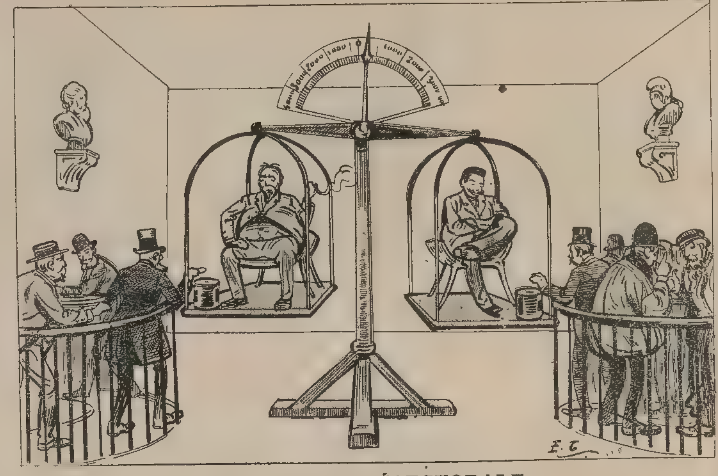
Mais il eut beau chercher son chapeau qu'il accrochait toujours à la même patère, le couvre-chef resta introuvable. Cependant, à sa place, trônait un magnifique huit reflets flambant neuf.

On était, évidemment, en présence d'une confusion.

En effet, aucun consommateur présent ne reconnut le chapeau neuf comme étant le sien.

— Eh bien, dit le cafetier, prenez ce chapeau-là. Un distrait aura coiffé le vôtre par erreur. Demain, sans doute, il le rapportera.

Colomb s'en fut donc avec le haut de forme impeccable qui lui donnait fort grand air.



LA BALANCE ÉLECTORALE

Tout le monde sait qu'on est forcé d'attendre très tard les résultats des élections, et combien celles-ci donnent lieu à des tripotages. Rien de plus simple que de remédier à ces inconvénients avec la nouvelle balance. Chaque mairie sera pourvue d'une salle spéciale. On installera dans chaque plateau un des candidats. Ceux-ci auront été préalablement tarés (sans jeu de mots); sur chaque plateau, sera une urne cachetée dans laquelle les électeurs déposeront leur vote, sous la forme d'un jeton en plomb d'un poids précis. Il sera alors très simple de voir, à chaque minute du vote, quel est le candidat qui l'emporte sur l'autre, et de constater en même temps le nombre de suffrages exprimés.



Il y avait une fois, un petit enfant qui avait pour nourrice, Mme Gouvère (née Ment).



L'enfant était affligé d'un appétit pantagruélique qui se manifesta dès ses plus jeunes ans.



Mme Gouvère, née Ment, avait beau lui donner à manger, l'enfant en demandait toujours davantage.



A bout de ressources, Mme Gouvère lui fit avaler des portes et fenêtres.



L'enfant grossissait d'année en année et son appétit allant en proportion, il ne cessait de réclamer.



Successivement, sa nourrice lui fit avaler des voitures, des chevaux...



... des bicyclettes...



... des chiens...



.. des autos...



... et même des pianos.



L'enfant grossissait toujours et il eut bientôt du mal à rentrer dans sa demeure.



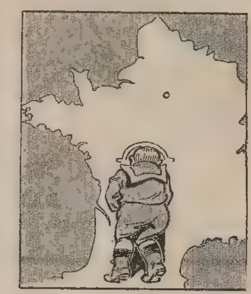
Sa voracité ne connut plus de limites. Il se mit à dévorer des allumettes, du tabac...



... et des ordures ménagères.



Or, un jour, Mme Gouvère voulut lui faire manger de la rente.



L'enfant s'en fourra jusque-là, et lorsqu'il voulut rentrer chez lui, il trouva la porte trop petite.



Derrière lui, Mme Gouvère le poussait de toutes ses forces, tant et si bien...



... qu'il éclata et fit sauter la maison.

Le lendemain, comme il revenait avec le chapeau, un monsieur s'approcha de lui, et fort courtoisement lui dit:

— Je crois, monsieur, que le chapeau que vous portez, m'appartient et que celui-ci est à vous.

Et ce disant, il lui tendit un chapeau que le professeur n'eut aucun mal à reconnaître pour le sien.

La double restitution une fois accomplie, le savant fut pris d'une curiosité:

— Comment, demanda-t-il, avez-vous pu confondre deux objets aussi dissemblables que nos deux chapeaux?

Le monsieur eut un sourire étrange.

— Voulez-vous que je sois franc? fit-il,

— Mais certainement.

— Eh bien, voici. Hier, quand je suis parti, il pleuvait à verse et je n'avais pas de parapluie. Vous, au contraire, vous en aviez un grand. Je me suis dit que mon chapeau serait bien mieux protégé contre la pluie sur votre tête que sur la mienne. J'ai pensé aussi que votre chapeau, un peu usagé, s'accommoderait mieux d'une averse que le mien. Voilà pourquoi j'ai emprunté votre chapeau, et laissé le mien à votre garde.

Et jetant un regard investigateur sur l'objet restitué:

— Je vois avec plaisir, ajouta-t-il, que ma confiance était bien placée.

Inutile de dire que M. Colomb la trouva plutôt roide.

LES BOITES AU LAIT

(Poème Amorphe)

O boîtes au lait des fermières,
Rangées aux portes des crémières,
Au corps large, à l'étroit goulot,
O boîtes de fer-blanc, pleines de quel lolo!

Sur tous les trottoirs de la cap'tale,
La grosse boîte au lait s'étale
En bataillons de quatre ou cinq
Aux reflets un peu gris de zinc.
C'est une voiture jaun' qui pleines les apporte,
C'est la même qui vient, et vides les remporte;
Tel est leur flux
Et leur reflux.
Elles vont et viennent, s'entrechoquant,
Faisant, dans leur voiture, un infernal boucan.
Boîtes au lait, aux gris reflets de zinc,
Rangées sur nos trottoirs, par trois, ou quatre ou cinq.

Mais leurs méditations, au juste, que sont-elles?
Des plaisirs, des chagrins, les boîtes en ont-elles?
Et quand un chien errant,
Les flairant,
Sur elles, enfin, lève la patte,
Croyez-vous que cela les flatte!
Et le passant,
De sa canne les heurtant,
En tire des sons: bigne, bing, pagne, pan!
Quelle souffrance à ce moment!
Ah! quel musicien notera jamais,
La gamme étrange que fait
Un simple coup de cann' sur les boîtes au lait.

Tristement aussi par les jours de pluie,
La grosse boîte au lait s'ennuie;
Ses flancs
Blancs,
Encore plus lavés,
Que le bois des pavés,
Deviennent étincelants,
Et son couvercle creux, qu'une barre traverse,
Va s'emplissant un peu plus, à chaque averse,
Mais la grosse boîte au lait s'ennuie,
Versant de froides larm's, aux tristes jours de pluie.

Elle connaît aussi d'autres baptêmes,
Quand la crèmière a prélevé sa crême,
Cette crème qui fait le lait riche à dix sous,
Où s'ajoute au fromage mou,
Appelé: fromage à la crème.
Alors rempli d'eau copieusement,
Bravement
Elle contiendra pleinement
Le lait garanti « non écrémé! »
Dehors, elles rient entre elles, à se pâmer,
En se faisant tout bas leurs confidences:
« Deux pintes d'eau, ma chère, quelle imprudence,
Car enfin par hasard, si l'Inspecteur passait »;
Mais la crèmière sait
Que Môssieu l'Inspecteur, il ne passe jamais.

O boîtes au lait des fermières,
Rangées aux portes des crèmières,
Au corps large à l'étroit goulot;
O boîtes de fer-blanc, pleines de quel lolo!

E. BARGET.





DANS LE TRAIN

PREMIER VOYAGEUR DU FOND. — Dieu! que ce voyage est monotone et dénué de toute sensation!

DEUXIÈME VOYAGEUR. — Si monsieur veut un peu d'émotion, je peux lui procurer ça: La bourse ou la vie!

Courrier Pêle-Mêle

La Légion d'honneur.

Monsieur le Directeur,

Voici une réponse à la question posée dernièrement, sur les différentes transformations suivant les régimes politiques, de la croix de la Légion d'honneur:

Consulat: Le 4 mai 1802, Bonaparte, consul, chargea Rœder de lire au Conseil d'Etat, le projet d'établissement de la Légion.

Le 15 mai de la même année, il fut présenté au Corps législatif et accepté par 166 voix contre 110. Dès lors, l'ordre fut créé, mais sans signe extérieur.

Empire Ier. — Le 11 juillet 1804, Napoléon Ier, empereur, fit paraître un décret, créant la Légion comme décoration. Sa forme fut ainsi décidée:

« La décoration consiste en une étoile à cinq rayons doubles. Le centre de l'étoile, entouré d'une couronne de laurier et de chêne, représentera d'un côté l'empereur avec la légende: Napoléon, empereur des Français, et de l'autre, l'aigle tenant la foudre, avec les mots: Honneur et Patrie. La décoration sera émaillée blanc. Elle sera en or pour les grands officiers, les commandeurs et les officiers; en argent, pour les légionnaires, attachée avec un ruban moiré rouge ».

En 1808, l'étoile fut surmontée d'une couronne impériale d'abord plate et soudée, puis enflée et mobile au dessus de l'anneau.

A la fin de l'empire, on met des boules aux pointes de l'étoile, comme cela existe encore de nos jours.

Première Restauration: Le 21 juillet 1814, Louis XVIII fit paraître le décret suivant:

« La décoration portera d'un côté, la tête d'Henri IV avec la légende « Henri, roi de France et de Navarre. De l'autre côté, trois fleurs de lis avec les mots: Honneur et Patrie ».

La couronne impériale fut remplacée par la couronne royale, surmontée d'une fleur de lis.

Cent-Jours: Le 13 mai 1815, un décret rétablissait les insignes, tels qu'ils étaient sous le premier Empire.

Deuxième Restauration: Le 20 mars 1816, Louis XVIII, à son tour, rétablit les insignes tels qu'il les avait créés.

Charles X n'apporta aucun changement dans les insignes.

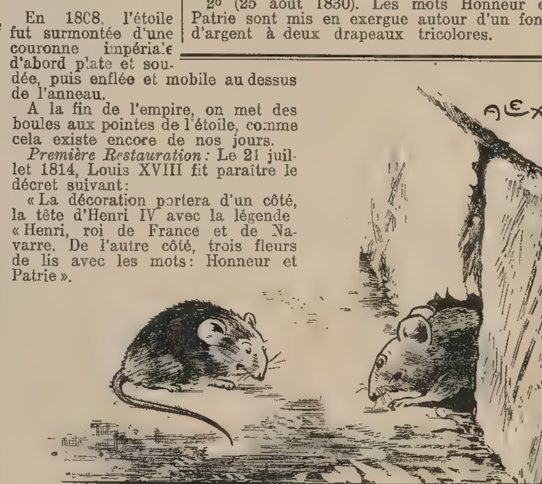
Louis-Philippe fait les modifications suivantes:

1° (13 août 1830). D'un côté, Henri IV, etc., et de l'autre, les mots: Honneur et Patrie, dans l'intérieur du médaillon.

2° (25 août 1830). Les mots Honneur et Patrie sont mis en exergue autour d'un fond d'argent à deux drapeaux tricolores.



MME PROPRIO. — Dieu soit loué!
M. PROPRIO. — Et ma maison aussi!



— Comment!... tu oses te promener ainsi dans la rue, petite imprudente!

— Ah!... vous voilà encore, grand'mère, avec vos dangers imaginaires. Deux beaux messieurs viennent de passer, et l'un disait: « Voilà une rue où l'on ne rencontre jamais un chat. »

Deuxième République: 12 septembre 1830. Nouvel arrêt qui dit: « La couronne qui surmonte la croix sera supprimée. D'un côté, la tête de Bonaparte avec en exergue: Bonaparte, Ier Consul, 19 mai 1902, et de l'autre côté, on laisse les drapeaux avec l'exergue: République française et au centre: Honneur et Patrie ».

Le 31 décembre 1851, Louis-Napoléon, président, rend un édit rétablissant l'aigle sur la décoration. Il n'y eût pas de médailles ainsi frappées, car le 31 janvier 1852, un décret rétablissait les insignes tels que sous Napoléon Ier.

Deuxième Empire: Aucune modification.

Troisième République: Décret du 4 septembre 1870:

« La couronne qui surmonte la médaille, est remplacée par une couronne de laurier. Le centre de l'étoile présente d'un côté la tête de la République avec en exergue: « République française, 1870 ». De l'autre côté, deux drapeaux tricolores avec en exergue: « Honneur et Patrie ». La plaque de grand-officier portera au centre la tête de la République, et en exergue: « République française, 1870. Honneur et Patrie ».

C'est la décoration telle qu'elle existe aujourd'hui.

Pour avoir des détails supplémentaires, on peut lire l'intéressante brochure de M. Rigault: *L'Etoile de la Légion d'honneur*, parue à Nantes en 1902, et où j'ai puisé ces renseignements.

Recevez, etc. Céline Pied (Nantes).

Repos hebdomadaire.

Monsieur le Directeur,

Lisant l'article de M. Larive, sur le repos, je me demande que vient faire ici la Nature?

La Nature a-t-elle prévu que la famille serait dispersée par la vie de la grande Cité?

La Nature a-t-elle prévu que les enfants iraient à l'école? Que la mère refuserait la mamelle à son enfant pour entrer à la manufacture?

Non, elle n'est pas si marâtre.

Le législateur a dû vouloir que les membres d'une même famille puissent vivre ensemble 52 jours de l'année, ce qui est impossible avec le repos par roulement.

Nous sommes, d'ailleurs, loin du dimanche anglais, puisque, ouvrier artificier exerçant mon industrie surtout le dimanche, je jouis, ainsi que mes camarades de Paris, d'une dérogation de 17 dimanches par année.

Que les patrons se plaignent pour eux, rien de plus juste. Mais qu'ils ne le fassent pas au nom des ouvriers. Car aux quelques dérangements que nous causent nos achats dans la semaine, nous avons la satisfaction de penser que, grâce à ce petit sacrifice, des milliers de camarades déjeuneront le dimanche à la table de famille, entourés de la femme et des gosses.

En vous saluant, je vous prie, monsieur le Directeur, d'insérer cette lettre ou toute autre émanant d'un ouvrier parisien partisan du repos dominical. Je sais que mon *Pêle-Mêle* est assez juste pour que tous aient droit à son hospitalité.

Recevez, etc.

E. Hinoux (Paris).



Question interpêlemêlistes

D'où viennent les bananes? Comment se fait-il qu'elles soient tout d'un coup devenues populaires, alors qu'autrefois, on les connaissait à peine?

D. Ricard.

L'Etat vend, à présent, des cigarettes sans nicotine, quel est le procédé employé pour obtenir le tabac ainsi préparé?

M. Gignoux.

Quelle est la matière isolante qu'il faut employer pour pouvoir obtenir une épreuve en *étain* dans un creux en plâtre?

Raoul Vérité.

Aujourd'hui qu'il est décidé que les cendres de Zola seront transférées au Panthéon, je désirerais savoir quels sont les grands hommes qui y sont déjà, et en posséder la liste aussi complète que possible.

Paul Gaston.

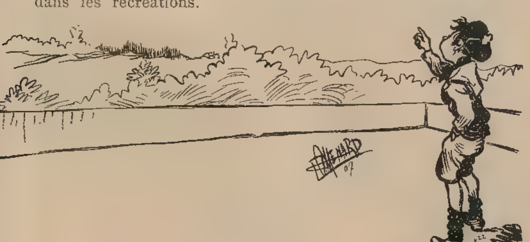
Monsieur le Directeur,

A la suite d'une discussion dans mon établissement, une question: Quelle est la ville de France où la consommation du vin est la plus élevée par tête d'habitant et quelle est la ville qui vient après celle-là?

Jouannot.



Le Professeur. — Ça m'est égal! Chaque fois que vous ne saurez pas vos leçons, vous resterez à terre pendans les récréations.



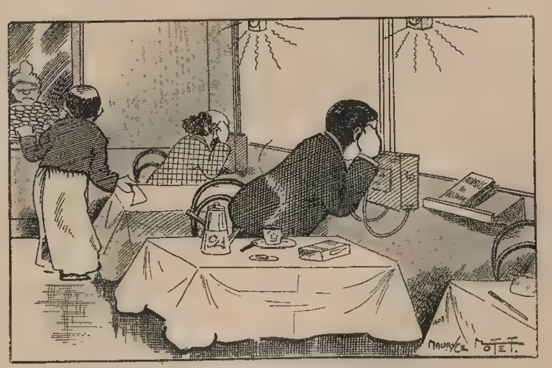
EN RETENUE DANS CINQUANTE ANS

L'Élève. — M'sieu! M'sieu? Je le ferai plus. Rendez-moi mes ailes.



LES RESTAURANTS DE L'AVENIR

Un restaurateur a l'intention de garnir sa salle d'appareils téléphoniques. Un client, en se mettant à table, demandera le 1106-84. Il pourra déjeuner tranquillement.



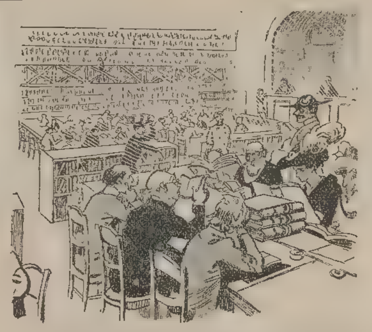
... sans se presser. Ce n'est qu'au café qu'il aura sa communication, mais il n'aura pas perdu son temps.

LE CRITERIUM DU PARISIANISME



Dans une station thermale fréquentée presque uniquement par des étrangers, deux Français causent au salon de lecture.

PREMIER FRANÇAIS. — Bien mal montée, cette bibliothèque; ils devraient bien prendre exemple sur la bibliothèque de Washington, où les livres sont servis aux lecteurs automatiquement.



DEUXIÈME FRANÇAIS. — Avez-vous été à la Bibliothèque nationale à Paris? Voilà qui est merveilleux, comme fonctionnement et comme richesse.

PREMIER FRANÇAIS. — Ma foi, je vous avouerai que je n'y ai jamais mis les pieds!

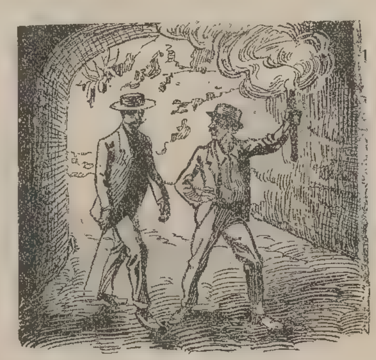


PREMIER FRANÇAIS. — J'ai fait ce matin un tour au musée du pays. Il y a un Vélasquez. Il rappelle le portrait de l'Infant d'Espagne que j'ai admiré au musée du Prado, à Madrid, qui est un des plus riches de l'Europe, d'ailleurs.

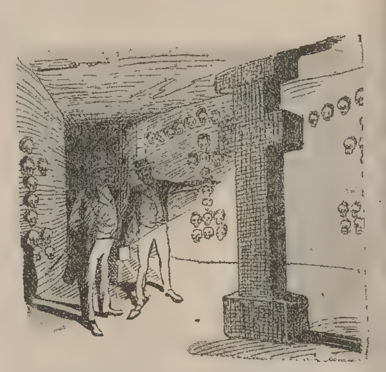


DEUXIÈME FRANÇAIS. — Je crois qu'on en trouverait difficilement qui puissent lutter avec le musée du Louvre, à Paris. N'êtes-vous pas de mon avis?

PREMIER FRANÇAIS. — C'est que je n'y suis jamais entré!



PREMIER FRANÇAIS. — N'est ce pas l'heure du bain. Ah! encore un quart d'heure... je suis peu pressé de me rendre à l'établissement. Avec ses couloirs et ses cryptes, il évoque jusqu'à un certain point les catacombes de Rome où, comme le peintre Robert, j'ai failli me perdre.



DEUXIÈME FRANÇAIS. — Tiens! pareille chose a failli m'arriver dans les Catacombes de Paris... vous savez bien, dans la partie qui se trouve sous le lion de Belfort...

— J'ignore totalement, ne les ayant jamais parcourues...



PREMIER FRANÇAIS. — Cette fois, l'heure approche. Nous allons, si le cœur vous en dit, nous rendre aux bains en passant par le parc. Il pourrait presque lutter avec Hyde-Park, à Londres, où j'aimais tant flâner (lorsqu'il faisait beau).

DEUXIÈME FRANÇAIS. — Des parcs bien pittoresques sont ceux de Montsouris et des Buttes Chaumont, à Paris, où je...



PREMIER FRANÇAIS. — Voilà deux parcs que j'ignore totalement de vue. Ah ça! d'où êtes vous donc pour connaître ainsi Paris dans tous ses recoins?

DEUXIÈME FRANÇAIS. — De Carpentras.



PREMIER FRANÇAIS. — Je l'aurais juré.

DEUXIÈME FRANÇAIS. — Mais vous, d'où êtes-vous?

PREMIER FRANÇAIS. — Moi, je suis Parisien.

DEUXIÈME FRANÇAIS. — Pas possible!







PETIT COURS D'ESTHETIQUE A L'USAGE DES PERSONNES BIEN

Il est préférable de ne pas voir clair, ou bien si l'on y voit, de ne pas en avoir l'air.

La plastique féminine doit avoir pour idéal, la lettre S.
Quant au ventre, il doit passer à l'état de légende.

Il est nécessaire d'avoir des souliers avec lesquels on ne puisse marcher, car il serait du dernier mauvais goût que le pied soit proportionné au corps.



Il vaut mieux, autant que possible, souffrir de l'estomac, en tout cas, il serait grotesque d'avoir de l'appétit.



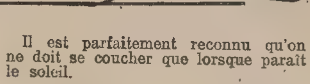
Il est urgent que le cou soit extraordinairement long, la tête ne doit pouvoir tourner sous aucun prétexte.



Quelle que soit l'heure de la journée, on doit toujours vous voir accablé d'une immense fatigue.



Il faut être très sale; de temps en temps, on s'enduira de préférence, d'un mélange d'huile, de cambouis et de boue.



Il est parfaitement reconnu qu'on ne doit se coucher que lorsque paraît le soleil.



Enfin, il est tout à fait ridicule d'avoir une vieillesse ingambe. A partir de cinquante ans, il est nécessaire de souffrir d'au moins sept ou huit accès de goutte par semaine.



LE RÉGISSEUR. — Venez vite, monsieur le directeur, un accident! Durand s'est écrasé la tête!
LE DIRECTEUR. — Mon Dieu! Comment cela lui est-il arrivé?
LE RÉGISSEUR. — En s'asseyant dessus.



LE DIRECTEUR. — Vous plaisantez, monsieur le régisseur?
LE RÉGISSEUR. — Mais non! rien n'est plus sérieux, comme vous pouvez le voir.

Comment nous nous enrhumons

C'est une erreur absolue de croire que nous nous nous enrhumons à cause d'un séjour à l'humidité ou au froid. De nombreuses observations médicales prouvent que le rhume provient de microbes.

La preuve en est, que dans le cercle polaire arctique, où le froid sévit de la façon la plus intense et où il dure d'une façon ininterrompue, on ne s'enrhume pas, parce que cette région n'est pas favorable à l'éclosion des microbes infectieux.

Des faits assez probants viennent confirmer cette assertion.

Au Spitzberg, sir William Cooway et ses compagnons d'expédition ne s'enrhumèrent jamais, bien que constamment trempés et soumis aux plus grandes privations, mais dès qu'ils arrivèrent à la côte où se trouvaient les personnes laissées par Andrée, ils payèrent leur tribut à la température plus douce et eurent des rhumes violents.

Nansen et ceux qui l'accompagnaient furent absolument indemnes pendant toute leur exploration polaire; ils furent frappés dès qu'ils reprirent contact avec la civilisation.

Dans l'Himalaya, ni Cooway ni les siens ne furent jamais atteints, soit dans la montagne, soit en campant sur la dure; mais dès qu'ils arrivèrent à un village fréquenté par quelques Européens, ils furent frappés assez sérieusement.

En un mot, le rhume ne naît pas spontanément au froid, il se communique d'une personne à une autre, d'une maison à une autre, d'un village à un autre.

Les longs voyages en mer, la vie de camp au désert, le séjour dans un endroit où la ventilation est parfaite, voilà les meilleures conditions pour l'immunité contre le rhume. Ce qui n'empêchera pas ceux qui liront cet article, d'éternuer en disant: « Ah! je n'ai pas encore fini de m'enrhumer! »

Comédiens décorés

Il s'est fait beaucoup de bruit, depuis un an, à propos de la décoration éventuelle de Mme Sarah Bernhardt.

La célèbre comédienne est-elle décorable au seul titre de comédienne? Le bon sens dit oui, mais la grande Chancellerie dit non.

Le bon sens finira-t-il par l'emporter? C'est peu probable, car cela créerait un précédent fâcheux, aucun artiste dramatique ou lyrique n'ayant jamais obtenu le ruban rouge pour avoir seulement fait triompher Thalie, Melpomène ou Euterpe.

Voici, d'ailleurs, la liste des artistes entrés dans la Légion d'honneur à des titres divers, mais *jamais en tant qu'artistes*, depuis Louis-Philippe jusqu'à nos jours.

Comme professeurs de déclamation dramatique au Conservatoire:

Samson, Régnier, Got, Delaunay, Maubant, Worms, Laroche, Leloir, Le Bargy, de Féraudy, sociétaires de la Comédie-Française.

Comme professeurs de déclamation lyrique:

Duprez, Levasseur, Obin, Moker, Rose Caron, de l'Opéra; Ponchard, Masset, Taskin, de l'Opéra-Comique.

Lenfant, danseur à l'Opéra, fut décoré en 1836, comme garde-national; de même, en 1849, Dupuis, du Palais Royal.

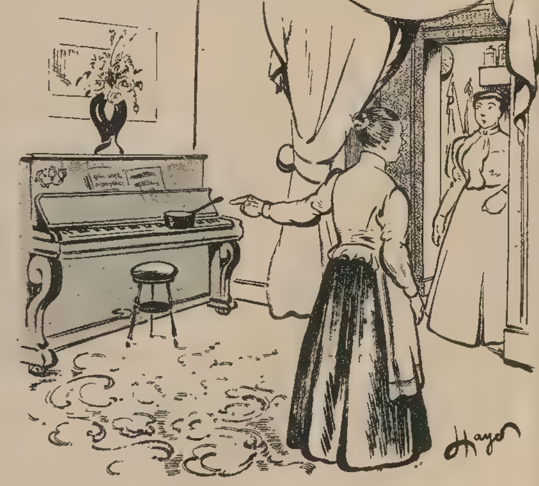
Marty, artiste de la Gaîté, reçut le ruban rouge comme maire de Charenton; Sevestre, pensionnaire de la Comédie Française, le reçut en 1870 pour faits de guerre. Coquelin cadet, lui aussi, fut décoré pour faits de guerre, en 1894; il possédait, depuis le 29 janvier 1871, la médaille militaire, en qualité de sergent de la garde nationale mobilisée. Il y a cinq ans, Coquelin cadet fut promu officier de la Légion d'honneur comme capitaine de territoriale.

Frédéric Febvre, de la Comédie-Française, fut décoré comme vice-président de la Société de bienfaisance à Londres.

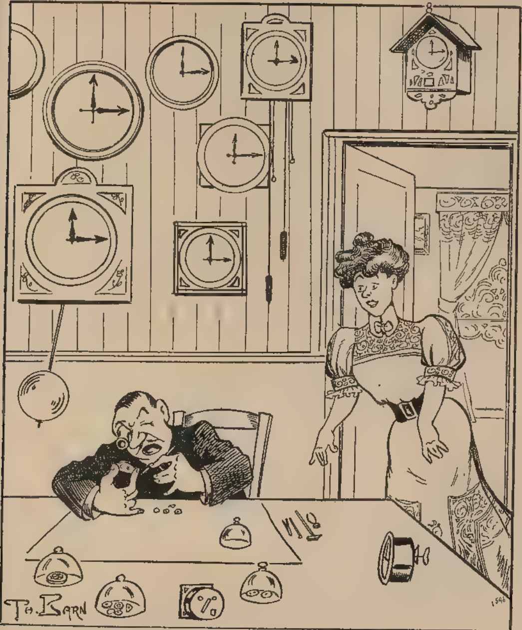
Mounet-Sully, en 1889, et Mme Bartet, en 1906, devinrent légionnaires, l'un en qualité de vice-doyen, l'autre, en qualité de doyenne de la maison de Molière, le doyennat étant considéré comme une fonction administrative. Enfin, Mme Marie Laurent gagna le coquelicot



— Où avez-vous donc la tête, Françoise? Comment! vous accrochez votre tablier à côté de l'essuie-mains de cuisine!!! Ah! ma fille, vous manquez vraiment de ces petites délicatesses qui dénotent une personne soigneuse...



— Tiens! où ai-je donc mis la casserole que je tenais en entrant?
— Là!...



INCOMPREHENSIBLE

— Dis-moi, mon ami, pourrais-tu te déranger une minute pour venir m'aider?

L'HORLOGER. — Non, tu sais bien que quand je fais un mouvement, il m'est absolument impossible de bouger.



CHARITE

— Monsieur Durapiat, c'est encore un vieux mendiant qui va monter.

— Le pauvre homme! il faut être charitable, va donc lui dire qu'il ne se donne pas cette peine inutile.

comme présidente et fondatrice de l'Orphelinat des Arts.

Nombreux aussi sont les anciens artistes décorés comme directeurs de théâtres:

Halanzier, ex-directeur de l'Opéra, nommé chevalier en 1870, officier en 1878; Gailhard, directeur actuel, nommé chevalier en 1886, officier en 1900; Porel, ex-artiste de l'Odéon, décoré en 1886; Carvalho, ex-artiste de l'Opéra-Comique, décoré en 1894, en même temps que Marck, ex-acteur, directeur de l'Odéon.

Citons encore Paravey, ex-basse chantante de province, directeur de l'Opéra-Comique; Albert Carré, ancien acteur, directeur actuel de l'Opéra-Comique, officier de la Légion d'honneur; Rochard, ex-directeur de l'Ambigu, de la Porte Saint-Martin et du Châtelet; sans oublier André Antoine, fondateur du Théâtre Libre et directeur actuel de l'Odéon.

Mme Sarah Bernhardt ne daigne pas accepter le ruban rouge en qualité de directrice de théâtre; elle veut l'avoir au seul titre de comédienne, estimant qu'elle a rendu assez de services à l'art pour justifier l'exception qui serait faite en sa faveur.

Mme Sarah Bernhardt a tort de s'entêter. Qu'est-ce que la Légion d'honneur pourrait ajouter à sa gloire?

Talma et Rachel n'étaient pas décorés, et la postérité n'a pas encore oublié leurs noms.

Le grand Coquelin non plus n'est pas décoré, et il n'a jamais désiré l'être.

Quant à Taillade, le créateur de tant de drames émouvants, il n'était même pas officier d'Académie.

LA BRIE.

Une horloge merveilleuse

Un horloger de la Forêt-Noire vient de terminer une horloge, qui peut, sans contredit, passer pour le chef-d'œuvre du genre.

Voici comment est constituée cette horloge dont les dimensions sont colossales:

Une foule de petits automates y remplissent des fonctions différentes. L'un frappe les quarts d'heure, l'autre les heures. Un troisième qui apparaît à un moment donné, représente la mort. D'autres figurent, soit un chérubin, soit un des douze apôtres, soit Jésus-Christ. Quatre de ces automates personnifient les quatre âges de l'homme, quatre autres, les quatre saisons, sept représentent les sept grands dieux de l'antiquité, etc., etc.

La nuit, un homme paraît en sonnant de la trompe et précède un veilleur qui annonce les heures. Le matin, il est remplacé par un coq.

Au printemps, le coucou se fait entendre; il se tait en automne et en hiver.

Cette merveille est mue par dix-huit mécanismes différents, et elle n'a pas moins de trente-trois petits cadrans racontant tous une histoire différente.

Voilà, n'est-il pas vrai, une horloge qui laisse loin derrière elle — car le fait est rigoureusement authentique — la fameuse horloge de la cathédrale de Strasbourg.

H. J.

DE NOS LECTEURS

Origines de la ponctuation.

On désigne sous le nom général de ponctuation, les différents signes qu'on intercale dans le style, pour permettre de distinguer les différents membres dont les phrases sont composées.

Ces signes ne furent pas imaginés d'un seul coup et en même temps que l'écriture, comme on pourrait croire. En effet, il y a 2.500 ans, la ponctuation était totalement inconnue; du moins, dans les langues d'où découle la nôtre.



MARIAGE MODERNE

— Et vous, Mademoiselle, consentez-vous à prendre pour époux M. Anatole?

— Ma foi, Monsieur le maire, vous êtes bien la première personne qui songiez à me demander mon avis là-dessus.



UN HOMME QUI EN VEUT POUR SON ARGENT

— Dis, papa, pourquoi achètes-tu plutôt celui-là que les autres?
— Tu ne vois donc pas, petiot, que, pour le même prix, c'ti-là me donne beaucoup plus de blessés que ses camarades.

La plus ancienne manière d'empêcher l'obscurité du style, consistait à laisser des blancs entre chaque partie essentielle. Plus tard, on écrivit par *versets*: le grand orateur grec, Demosthène, ponctuait ses œuvres de cette façon, et son rival romain, Cicéron, un siècle après lui, écrivait, également, par versets numérotés.

Le point peut être considéré comme le premier pas fait dans la ponctuation; bien que primitivement, il ne servît qu'à séparer les mots les uns des autres.

La ponctuation proprement dite, fut inventée vers l'an 200 avant Jésus-Christ, par le grammairien Aristophane de Byzance, à qui la langue grecque doit, également, l'usage des accents (désespoir de nos jeunes potaches). Son procédé était, à vrai dire, bien rudimentaire; le point étant le principe de sa méthode qui consistait uniquement à le placer en bas, en haut ou au milieu de la ligne pour indiquer une petite pose, une pose plus accentuée et, enfin, l'achèvement de la phrase, ce qui correspondrait à la virgule, au point virgule et au point actuel.

Cette manière de ponctuer a, dans le détail, été modifiée, sans cesse, au cours des âges; mais le principe est demeuré.

Vers le troisième siècle de notre ère, on employa le point, soit unique, soit double, triple et même quadruple; et ainsi disposé de plusieurs façons: verticalement, obliquement, horizontalement, ou en triangle, en losange et en carré. Enfin, pour marquer la fin du discours, on se servit, un peu plus tard, de figures rudimentaires, telles que: cœurs, rosaces, etc.

Du quatrième au septième siècle, on se sert du point simple, de la virgule et de quelques autres signes, également très simples.

Au moyen-âge, le point est remplacé par une sorte de 7 et les deux points, par 77.

Il n'y a guère d'autres variantes jusqu'au dixième siècle, où l'on termine la phrase par différents signes, tels que la virgule surmontée de deux points; le j, les guillemets ou deux ou trois points l'un sur l'autre.

Au onzième siècle, on remplace le point par le chiffre arabe 5 et le point virgule.

Au douzième siècle, la ponctuation varie beaucoup; les trois points, l'un sur l'autre, y sont d'un usage fréquent et le trait d'union apparaît à la fin des lignes.

Durant tout le treizième siècle, les règles de la ponctuation sont très négligées; elles ne commencent à se fixer qu'au quinzième siècle, lors de l'invention de l'imprimerie; et bien qu'au seizième siècle les premiers imprimeurs ne les aient suivies que d'une manière fort imparfaite, elles deviennent, à peu près, ce qu'elles sont actuellement, sauf un emploi plus fréquent de la virgule.

A notre époque, époque de réforme par excellence, si nous en croyons les journaux, on a bien souvent tenté de réformer l'orthographe (la question, d'ailleurs, revient d'actualité tous les ans), mais on n'a jamais tenté, bien sérieusement, la réforme de la ponctuation.

Il y a quelques dix ans, un poète d'une école aujourd'hui disparue, a bien proposé d'introduire, entre le point d'exclamation et le point d'interrogation, un point dit d'ironie, qui eût affecté la forme d'un fouet minuscule, lanière déployée; mais sa proposition ayant reçu un accueil *ironique*, on n'en a plus parlé.

Du reste, le principe de toute réforme étant, généralement, la simplification, il est probable qu'on ne touchera pas, de sitôt, aux dérivés du point, qui sont la simplicité même, à moins de les supprimer et revenir ainsi à un état de choses que la ponctuation elle-même a eu pour but de réformer.

Il est vrai qu'un bon réformateur ne s'arrête pas pour si peu; quand on ne peut réformer la chose, on réforme le nom, et tout est dit.

(Un petit point d'ironie à la fin de cette dernière phrase, si vous en trouviez, par hasard, un dans vos casiers, monsieur le typographe).

A. F.

Pêle-Mêle Connaissances

— Contrairement à une croyance très répandue, la hyène a très peu d'odorat. Seule, elle est généralement incapable de découvrir les chairs en putréfaction qui constituent sa nourriture. Mais les chacals, au flair plus

LE TRUC DE Mme POMPE



Quand M. Pompe sort, après dîner, pour aller au café, sa femme lui dit toujours:

— Surtout, sois rentré avant dix heures! car elle connaît la mauvaise habitude de boire qu'a contractée son mari.



S'il n'est pas rentré à dix heures, elle ouvre, avant de se coucher, un robinet à eau placé près de la porte, et qui, une fois ouvert, laisse couler l'eau goutte à goutte dans un récipient savamment gradué par heure.



Lorsque M. Pompe rentre, le robinet se ferme automatiquement. La quantité d'eau tombée indique l'heure de la rentrée du pochard.



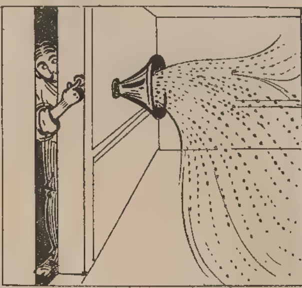
Celui ci est condamné, ensuite, à boire tout le contenu du bocal, avant d'avoir le droit de goûter au vin. Mme Pompe espère une prompte guérison avec ce système.

PLUS DE DOMESTIQUES

Tout le monde sait combien il est difficile de trouver de bons domestiques. Afin de remédier à cet inconvénient, un propriétaire ingénieux vient de faire construire une maison dont les locataires pourront se passer de serviteurs.

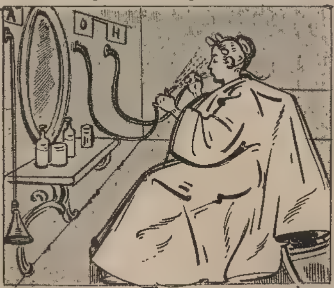


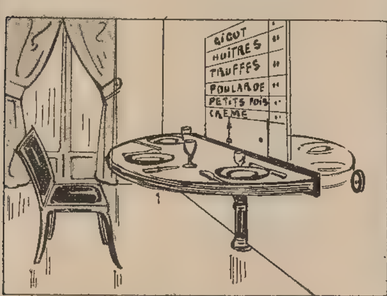
Au réveil, en pressant sur une poire en caoutchouc, le matelas et les couvertures de la veille, disparaîtront d'eux-mêmes par une ouverture pratiquée dans le pied du lit, faisant place à un nouveau lit tout fait, qui, lui, fera son apparition par une ouverture ménagée à la tête.



Dans chaque pièce, un pavillon aspiratoire, placé, au dernier moment, sur une embouchure *ad hoc* et mis en action par un bouton électrique, se chargera, en un clin d'œil, du balayage et de l'époussetage.

Plus besoin d'eau! Madame, pour faire sa toilette, n'aura qu'à s'installer devant son miroir, avec, à proximité d'elle, trois tubes; 1° Un tube aspirateur pour enlever les poussières; 2° Un tube d'oxygène; 3° Un tube d'hydrogène. En maniant avec un peu d'expérience le débit de ces deux derniers, on remplacera les effets de l'eau en supprimant l'humidité.





Dans chaque salle à manger, une demi-table mobile sur un pivot, permettra aux locataires de manger les plats qu'ils choisiront à un distributeur automatique. Pour changer les assiettes, il suffira d'appuyer sur un bouton. La seconde moitié de la table avec un service propre viendra remplacer la moitié portant les assiettes sales.



Plus de bonnes d'enfants. Par un monte-enfants à mouvement continu, on enverra les bébés...

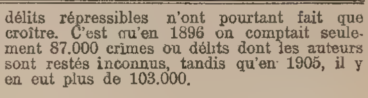


... jusque sur le toit de l'immeuble. Celui-ci est transformé en square avec pelouses et arbustes. Les coffres des cheminées faisant office de socles, supportent des statues capables de faire naître le goût du beau dans les jeunes imaginations.

---

ubtil, donnent de la voix dès qu'ils ont fait ne trouvaille. C'est alors que la hyène accourt.

— En moins de dix ans, la population de nos établissements pénitenciers a diminué de près de moitié. La criminalité et le nombre des



délits répressibles n'ont pourtant fait que croître. C'est qu'en 1896 on comptait seulement 87.000 crimes ou délits dont les auteurs sont restés inconnus, tandis qu'en 1905, il y en eut plus de 103.000.

— Neuf cents ans avant notre ère, les Grecs avaient créé des hôpitaux de campagne pour leurs armées; c'étaient des baraquements confortables bâtis en sapin avec des toits de roseaux. Nos armées, pour obtenir de tels lazarets, durent attendre le siècle de Richelieu et de Louis XIV.

— Une mince couche de pétrole répandue à la surface des eaux stagnantes n'offre pas seulement l'avantage d'empoisonner les moustiques: elle les *attire* aussi.

— Bon an mal an, la femelle de l'autruche pond environ 45 œufs. La récolte de ses plumes, qui se pratique tous les neuf mois, s'évalue au chiffre approximatif de 250 à 300 francs. Si l'appétit proverbial de cet échassier n'était pas considérable au point d'absorber près de la moitié des bénéfices, son élevage serait fort rémunérateur.

— C'est le fabricant Quinquet qui imagina, en 1787, le verre de lampe, propre à régulariser la combustion des mèches auxquelles le physicien Argant avait donné la forme cylindrique. Le public s'accoutuma vite à attribuer à ces appareils le nom de *quinquets*. Il est piquant de constater que cette appellation, jadis attribuée à une ingénieuse invention, n'est plus employée aujourd'hui que par dérision: un quinquet fumeux.

A. S.



ERREUR

— Et ceux du milieu, qu'est-ce que c'est?
— Des bonbons au miel.

— Donnez-m'en donc un demi-quart, si ça ne fait pas de bien...
... ça ne peut pas faire de mal.

LE GRAND PURIFICATEUR



LUXOR PERMET DE TRAVERSER LA VIE SANS SOUILLURE

! ! !

Savon Luxor, le roi des savons de toilette. Prix : 0 fr. 60.

Dépôt : 12, rue Saulnier, Paris.

PETITE CORRESPONDANC[E]

Un Suisse. — On les conserve dans le plât[re] ils peuvent y demeurer à peu près le temps q[ue] vous indiquez

Bouchebéc. — Voyez bibliographie.

M. de la Barre. — Non, 3 points s'il a le roi, [p…] autrement.

M. E. Lectro. — Il faut employer une pile un p[eu] plus forte.

M. X. Martnie. — Un nombre très considérab[le] d'autres réponses étaient également entièrem[ent] exactes. Nous regrettons que le sort ne vous [ait] pas favorisé

M. Fougères (Florence). — On peut les écrire à [la] suite.

Un lecteur (Saint-Etienne). — Il existe beauco[up] de petits travaux donnés par des entrepreneu[rs] pour le compte des magasins, mais il faut conve[nir] qu'ils sont peu rémunérateurs.

M. Brillot. — L'« Annuaire de la Presse » indiq[ue] tout cela.

M Bobillier. — C'est une erreur, en effet.

M. Guilherme Oliveira. — On les moule abso[lu]ment comme s'ils étaient en plâtre.

M. E. Faren. — Adressez-vous à des éditeurs [de] photographies artistiques.

M. Schweitzer. — Ce terme est trop vague po[ur] qu'on puisse faire une statistique, même appro[xi]mative.

M. Suquet. — Simplement en y coulant de l'[…] caustique.

DU NORD AU SUD

« J'ai été très satisfaite de votre dentifrice et je ne veux plus en employer d'autre.

« Signé comtesse de FRONSAC, château de Vildor (Pas-de-Calais). »

« Je vous remercie beaucoup du coffret-échantillon que vous avez eu la bonté de m'envoyer. Le Dentol est vraiment le dentifrice le plus merveilleux que j'aie connu. Je viens de terminer l'échantillon. Je ne peux plus m'en passer.

« Signé : Claude GRANDCROIX à Burlat (Hérault). »

Ctesse DE FRONSAC

Le Dentol (eau, pâte et poudre) est, en effet, un dentifrice à la fois souverainement antiseptique et doué du parfum le plus agréable.

Créé d'après les travaux de pasteur, il détruit tous les mauvais microbes de la bouche ; il empêche aussi et guérit sûrement la carie des dents, les inflammations des gencives et les maux de gorge. En peu de jours, il donne aux dents une blancheur éclatante et détruit le tartre. Il laisse dans la bouche une sensation de fraîcheur délicieuse et persistante.

Mis pur sur du coton, il calme instantanément les rages de dents les plus violentes.

Le Dentol se trouve chez MM. les coiffeurs-parfumeurs et dans toutes les bonnes maisons vendant de la parfumerie. Dépôt général, 19, rue Jacob. Paris.

VINAIGRE DENTOL. — Antiseptique souverain pour guérir les piqûres des mauvaises mouches, moustiques, guêpes, abeilles, frelons et autres insectes nuisibles.

SAVON DENTOL. — Antisepsie de la toilette. Hygiène de la peau. Pâte douce, onctueuse.

NOTA. — Il suffit d'envoyer à la maison FRÈRE, 19, rue Jacob, Paris, cinquante centimes en timbres-poste en se recommandant du *Pêle-Mêle*, pour recevoir franco par la poste un **délicieux coffret** contenant un petit Flacon de Dentol, une boîte de Pâte Dentol, une boîte de Poudre Dentol, un échantillon de Vinaigre Dentol et un petit pain de savon Dentol.



UN PETIT DISTRAIT

— Pourquoi pleures-tu, mon enfant?

— Oh! Aïe!... Oh! Aïe!... je me suis arrangé hier pour manquer l'école aujourd'hui, et j'ai oublié qu'aujourd'hui était jour de fête.

Quelle heure avez-vous?

Chacun consulte sa montre... et personne n'est d'accord! Du moins c'est le cas neuf fois sur dix! — **Nous affirmons que la personne qui a porté un chronomètre ne peut plus se contenter d'une montre ordinaire. Malheureusement chacun ne peut s'offrir un chronomètre.** — *Vérité hier; Erreur aujourd'hui.*

Pour avoir l'heure exacte, n'achetez que les célèbres "NE VARIETUR" et Modèles similaires

de la Maison **J. GIRARD & Cie**, SUCCESSEURS de E. GIRARD & A. BOITTE, 46, Rue de l'Échiquier, PARIS

FABRICATION DE HAUTE PRÉCISION EXCLUSIVEMENT RÉSERVÉE

Tous nos empierrages sont en rubis extra-fins.

Chaque pièce est rigoureusement observée avant la livraison.

5 Années de garantie

Fourniture immédiate.- Envoi à l'essai pendant 8 jours.

20 MOIS DE CRÉDIT

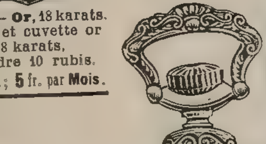
Quelques centimes par Jour!!

Le réglage des "NE VARIETUR" est garanti à 1 minute par semaine.



N° 70. — **Or**, 18 karats. Boîte et cuvette or 18 karats, joaillerie, cylindre 10 rubis
100 fr.; 5 fr par Mois.

N° 92. — **Acier**, trèfle or, cylindre 10 rubis.
37 fr.; 5 fr. par Mois.



N° 29. — **Or**, 18 karats. Boîte et cuvette or 18 karats, cylindre 10 rubis.
100 fr.; 5 fr. par Mois.

N° 10. — **Argent**, incrustations or, cylindre 10 rubis.
44 fr.; — 5 fr. par Mois.

"NE VARIETUR" spécialement recommandée, réglée à 1 minute par semaine, ancre levées visibles, double plateau, spiral Bréguet, balancier compensé, 15 rubis, 3 chatons, raq. régulateur.

N° 16. Nickel **55** fr, **5** fr. par **Mois.**
N° 17. Acier **60** fr; **5** fr par **Mois.**
N° 18. Argent **80** fr.; **5** fr par **Mois.**
N° 19. Or 18 karats **290** fr.; **15** fr. par **Mois.**



N° 62. — **Métal** artistique, sujets variés (hippique, sportif, auto ou décorations), ligne droite, levées visibles, ancre anti-magnétique.
27 fr, 5 fr. par Mois.

ARGENT

N° 6. Cylindre, 10 rubis **35** fr.
N° 65. Ancre, 15 rubis **38** fr.
N° 68. Ancre, 15 rubis pour garçonnet **43** fr.

Payables **5** fr. par **Mois.**

OR, 18 karats.

N° 80. — Boîte et cuvette or 18 karats, cylindre 10 rubis
150 fr, 7f50 par Mois.

N° 22. — *LA MÊME*, boîte lourde.
195 fr.; 10 fr. par Mois.



N° 131. — **Argent**, forme carrée *"NE VARIETUR"* fond chevalet
100 francs, 5 fr. par Mois.

Bulletin de Souscription

3

Veuillez m'envoyer franco la Montre n° .... *du prix de* .... *fr que je paierai à raison de* .... *par Mois.*

A .... le .... 190 .

SIGNATURE :

Nom et Prénoms ....

Qualité ou Profession ....

Domicile ....

Bureau de Poste ....

Notre Album de Luxe contenant
120 de nos plus beaux modèles (REPRODUCTIONS PHOTOGRAPHIQUES)
vendus à tous prix, depuis **20 FR.**
avec un et deux ans de Crédit, est envoyé sur demande **GRATIS et FRANCO.**

MAISON DE CONFIANCE
Fondée en 1885
LA PREMIÈRE DU GENRE

J. GIRARD & Cie, 46, Rue de l'Echiquier, à PARIS (Xe Arrt)

Pour les Annonces et Réclames, s'adresser au « PÊLE-MÊLE », 7, rue Cadet.

Encre de la maison DETOURBE, rue Saint-Séverin, Paris. IMPRIMERIE G. RICHARD, 7, RUE CADET, PARIS (Ateliers de Clichy). Le Gérant : G. RICH[illegible]

13e ANNÉE — N° 11. 10 Centimes 17 MARS 1907.

Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

FRANCE : UN AN 6 fr. SIX MOIS : 3 fr. 50
ÉTRANGER : UN AN 9 fr. SIX MOIS : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

BANNIÈRE ET DRAPEAU, par Th. BARN.



Nécessité rend ingénieux.

Analyse littéraire

Onésime Chapuzot n'était pas roi du pétrole, ni roi du fer, ni prince des chansonniers, ni roi des poètes, mais il était roi tout de même. C'était le roi des cancres du collège de Pithiviers-les-Alouettes.

Non, en vérité, jamais on n'avait vu cancre pareil depuis la fondation du Collegium, ancien cloître bâti par Saint-Bruno en l'an 1092.

Onésime Chapuzot, en grec n'existait pas; en latin, il était au-dessous de tout; en sciences, totalement incapable; en français, d'une ignorance crasse. Bref, en tout, il était nul, nul, nul.

Ah! par exemple, il n'avait pas son pareil pour faire gicler l'encre d'un cornet de papier savamment pointé sur ses voisins. Nul mieux que lui ne savait, au moment favorable, c'est-à-dire au moment où la victime se prépare à s'asseoir, piquer dans le banc, sous elle, un bec de plume la pointe en l'air. Ce bougre-là vous avait une adresse étonnante pour lancer des boulettes de papier mâché. Vous étiez assis devant lui, à dix rangs de distance, lui tournant le dos, il vous appelait: « Eh! Un Tel, psst!... » Vous tourniez la tête... V'lan, dans l'œil. Toujours dans l'œil. Jamais à côté.

Onésime Chapuzot aurait dû être mis à la porte de l'établissement plus d'une fois, d'autant plus qu'il joignait à ses talents anti-universitaires, une déplorable tendance à répondre avec liberté, sinon avec insolence. Mais son père était le plus gros fabricant de pâtés d'alouettes de Pithiviers... Alors, n'est-ce pas?...

. . . .

Ce jour-là, le professeur faisait un cours de littérature. Les élèves avaient été interrogés, Onésime comme les autres. Notre cancre avait tant bien que mal ânonné son morceau de récitation, épinglé, du reste, dans le dos du camarade assis devant lui; puis le maître avait pris la parole, expliquant et commentant le génie de Châteaubriand. Il en était au beau milieu d'une savante dissertation sur la beauté de son style, lorsqu'une voix s'éleva;

— Chateaubriand? Il écrit comme une tourte!

— Qui a dit cela? s'écria le professeur d'une voix tonnante.

— C'est pas moi, fit de sa place Onésime Chapuzot, mais c'est papa!

— Ah! votre père a dit cela?

— Oui, m'sieu... et pas plus tard qu'hier soir.

— Eh bien, répliqua le professeur d'un ton sec, monsieur votre père est peut-être très compétent en pâté d'alouette... mais en littérature... il est... c'est un... enfin, je me permettrai de dire que...

Cependant, imperturbable, Onésime avait dégringolé de son gradin. Il tenait une feuille de papier qu'il tendit au professeur.

— Tenez, m'sieu, c'est à propos de ce passage que je lui avais dit avoir copié sur un ouvrage de Chateaubriand, que papa a traité l'auteur de... tourte! Il a même ajouté qu'on ne comprenait rien à ce qu'il voulait dire.

Le maître jeta un coup d'œil sur la feuille.

— Ce doit être extrait des *Martyrs* ou du *Dernier des Abencérages*, murmura-t-il. Puis, ayant souri, pendant qu'Onésime regagnait sa place, il remonta en chaire.

— Messieurs, dit-il, je suis charmé de cet incident qui va me permettre de vous démontrer l'utilité des analyses littéraires des œuvres de nos grands écrivains. La beauté du génie n'est pas toujours éclatante. En poésie comme en prose, il arrive qu'à première vue, un œil exercé sait seul trouver du premier coup le sens caché de la pensée de l'auteur et de même, découvrir les qualités merveilleuses d'un style qui semble parfois en être dénué. Mais lisons d'abord cet extrait communiqué par M. Onésime Chapuzot:

« Aussitôt que le porteur du défi a frappé dans la main de l'ennemi, la bataille s'engage. Les adversaires des deux camps se précipitent les uns sur les autres. On se poursuit. Mais les derniers sortant de leur camp ont l'avantage.

« Les prisonniers à la chaîne à l'entrée du camp, tendent de tout leur possible leurs bras vers les délivreurs qui cherchent à arriver jusqu'à eux. Mais on fait bonne garde et il faut que tous soient pris pour qu'il y ait un vainqueur. »

Tout d'abord, messieurs, une remarque. On a reproché à Chateaubriand son style pompeux et redondant. On lui a fait un crime de ses images audacieuses. On lui a jeté à la face ses adjectifs superbement colorés. Eh bien, le passage que je viens de lire répond victorieusement à cette critique. Pas un adjectif, pas une phrase creuse, pas un mot inutile. Ici, Chateaubriand égale et dépasse Voltaire pour la netteté et la concision de la phrase. Mais reprenons en détail:

« Aussitôt que le porteur du défi a frappé dans la main de l'ennemi, la bataille s'engage ».

Il s'agit évidemment d'un combat entre deux tribus — de Maures, sans doute — si, comme je le crois, c'est un extrait du *Dernier des Abencérages*. D'un mot, *(a frappé dans la main de l'ennemi)*, l'auteur nous signale une curieuse coutume guerrière. *La bataille s'engage. Les adversaires des deux camps se précipitent les uns sur les autres. On se poursuit. Mais les derniers sortant du camp ont l'avantage.*

Et voilà.

Pas de descriptions mille fois répétées de fers qui se heurtent, de chevaux qui se cabrent, de fuyards en déroute. Rien de tout cela. Et cependant, on voit ces adversaires qui se ruent... les faibles qui s'enfuient, poursuivis de près... *On se poursuit.* Qui *on?* Mais tous, les uns et les autres, ici et là, au hasard des rencontres et des mêlées... Que de mouvement dans ce *on!!* Et enfin, nous voyons l'avantage rester aux derniers sortants du camp, c'est-à-dire à ceux qui ont fait donner les renforts en dernier lieu... Tout ceci est très clair.

Le professeur fit une pause en contemplant d'un air satisfait ses élèves attentifs. Onésime Chapuzot semblait pétrifié d'admiration, la bouche en four, les yeux agrandis en disques de phare.

Cependant, le maître reprit:

« Les prisonniers à la chaîne à l'entrée du camp... Ici l'auteur dit ce qu'il veut dire et tout ce qu'il veut dire, rien autre, en une phrase qu'il serait impossible de trouver plus concise. *Tendent de tout leur possible...* Remarquez la force de cette incorrection voulue. *De tout leur possible*, sous entendu, de toute leur ardeur possible. *Leurs bras vers les délivreurs...* Notons cet admirable néologisme. Chateaubriand ne dit pas vers *les sauveurs*. Non. Il ne s'agit pas de sauver les les prisonniers d'un péril ou d'une mort qu'ils ne risquent pas sans doute; il s'agit de les mettre en liberté seulement; de les *délivrer*, d'où *délivreurs*... Ah! messieurs, quel admirable génie que celui de l'écrivain qui sait toujours trouver le mot propre, l'invente quand il n'existe pas, et l'impose par son autorité! Et quand je pense qu'un citoyen de la ville de Pithiviers a traité de « tourte » l'auteur de ce pur chef-d'œuvre, qu'à ma grande honte, j'avoue avoir ignoré jusqu'ici... j'en rougis pour notre cité... »

A ce moment, des sanglots mal contenus éclatèrent sur un des gradins de la classe. Tous les regards se tournèrent de ce côté. On vit alors Onésime Chapuzot, le corps secoué de hoquets, pleurant à chaudes larmes sur ses cahiers.

Le professeur s'empressa.

— Calmez-vous, monsieur Chapuzot... calmez-vous. En somme, monsieur votre père n'a péché que par ignorance...

La voix d'Onésime s'éleva, entrecoupée de sanglots.

— C'est pas sur papa... c'est... sur moi que... je pleure...

— Sur vous!...

— Oui... j'suis si ému... j'savais pas que... que j'avais autant... de talent...

— Comment cela?

— Bien sûr... C'que vous venez de lire, c'est moi qui l'avais écrit pour ma p'tite sœur. C'est la règle du jeu de barres!

Le professeur resta une minute interloqué. Il relut le fameux passage et sa confusion se tourna en colère.

— En tout cas, fit-il, vous avez indignement abusé de ma confiance en assurant que ce morceau était détaché de Chateaubriand.

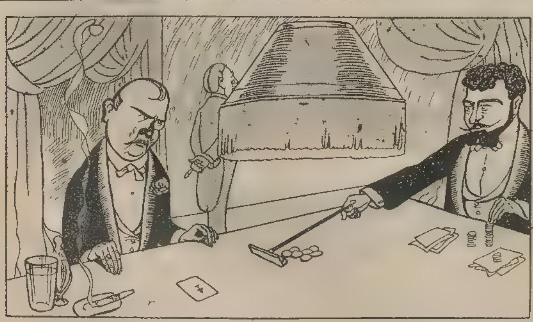
— Pas du tout, répliqua Onésime. Vous faites la même erreur que papa. Je lui ai dit, comme à vous, du reste, que je l'avais copié sur un de ses ouvrages, *pas autre chose*. Et c'est la vérité, c'était le *Génie du Christianisme* qui me servait de buvard. C'est pas ma faute si vous avez mal compris.

Le professeur était un homme d'esprit. Il se mit à rire.

— Eh bien, conclut-il, voilà qui prouve deux choses. La première, nous le savions déjà, c'est que Chapuzot est un farceur. La seconde, c'est qu'il faut se garder d'admirer de parti pris et sans contrôle, les productions de ceux que nous avons sacrés grands hommes. Nous avons une déplorable tendance à les mettre sur un piédestal si élevé, que nous n'osons plus lever les yeux jusqu'à eux.

Le professeur avait raison.

Etienne Jolicler.





LES DEUX RATEAUX

Dupochard est joueur et malchanceux, aussi, trouve-t-il à ses déboires un dérivatif dans les alcools.

Dupochard *(décavé et abominablement gris sur le trottoir en face du cercle (six heures du matin)*. — Merci, mon vieux, c'est bien mon tour.





LE CHARBONNIER GALANT DANS LE METRO.

— Madame, prenez donc ma place.

— Pimbêche! Soyez donc galant avec le sexe!

Pêle-Mêle Causette

On m'a posé une question, à laquelle il peut être amusant de répondre : « Que sera, à votre idée, un intérieur de ménage dans cent ans ? »

Le problème est fantaisiste. Pour y répondre, il faut laisser parler sa fantaisie.

C'est un petit jeu auquel j'engage d'autres à se livrer après moi.

Je me suppose donc transporté dans un nombre X d'années.

Sept heures du matin sonnent à mon horloge électrique. Quand je dis sept heures, je me trompe, c'est vingt-neuf heures que je devrais dire, car à cette époque le système métrique aura remplacé les vieilles mesures désuètes.

Je me réveille au bruit d'un carillon réglé une fois pour toutes, et que l'horloge met en branle.

Je me lève. Un passage rapide dans mon cabinet de toilette hydrothérapique m'a complètement désensommeillé. Une douche tiède m'a caressé l'épiderme, et l'eau s'est écoulée sous moi par le parquet à clairevoie. Une simple manette à tourner, et j'ai eu mon eau instantanément à la température que je désirais, par les soins de la Compagnie des eaux.

Je sens que vous allez me poser tout de suite une question : « Quel est le loyer de l'appartement dont vous parlez? »

Rassurez-vous, il est modeste, huit cents francs, si vous voulez.

A ce moment-là, les commodités que je décris se trouveront partout, et jusque dans les habitations les moins luxueuses.

Une fois débarbouillé, je m'habille de vêtements pratiques, et qui ignorent le faux-col, ce maudit faux-col qu'un bouton rétif refusait obstinément de clore autrefois. Je retire d'une logette qui communique par une porte avec l'escalier, par une autre avec mon appartement, mes bottines cirées et flamboyantes. Je les y avais introduites avant de me coucher. Sans entrer dans mon appartement, le cireur de la maison, grâce à une clé spéciale, les a prises du dehors, nettoyées et remises.

Tout en m'habillant, j'ai tourné un bouton électrique, et mon petit déjeuner, préparé d'avance, s'est chauffé électriquement. Je n'ai plus qu'à l'absorber.

Me voilà prêt à partir pour mon bureau ou mon atelier.

Dans une sorte de boîte aux lettres s'ouvrant sur mon appartement, et sur l'extérieur, j'ai trouvé un menu. J'ai marqué les plats que je désire consommer à mon déjeuner, puis j'ai refermé la boîte et suis parti.

Maintenant, je suis de retour. Mon couvert est mis, mon déjeuner est là dans un réchaud électrique. Je n'ai qu'à m'asseoir et manger. Mon appartement est rangé, épousseté, en ordre.

Pendant mon absence, les employés d'une Société à laquelle je suis abonné ont fait le nécessaire.

La Compagnie de nourriture s'est occupée de mon repas, et viendra tout à l'heure prendre le menu de mon dîner. Elle le trouvera dans la boîte où j'ai déposé, ce matin, la carte du déjeuner.

Mon linge de table et de literie est entretenu par un établissement spécial, qui me le loue à forfait et le renouvelle périodiquement.

J'ai fini de déjeuner. Avant de retourner à mes affaires, je désire m'offrir le luxe d'un cigare. Justement, j'en suis démuni. Que faire?

J'ai dans mon antichambre un cadran portant diverses indications, telles que : *Incendie — Cambrioleurs — Médecin — Messager*, etc.

J'ai soin de placer l'aiguille sur le mot *Messager* et d'appuyer sur un bouton. Deux minutes se passent, et un jeune homme se présente de la part de la Compagnie à laquelle je suis relié. Je lui donne ma commande, qui est aussitôt exécutée. Je n'ai rien à lui verser. A la fin du mois, la Compagnie m'enverra son compte.

En été, quand je partirai en vacances, je préviendrai la Société, qui disposera des fils électriques à toutes les ouvertures, pour être prévenue télégraphiquement de toute tentative de cambriolage, car elle en sera responsable. Je lui aurais laissé mes clés, de sorte qu'elle pourra entretenir mes meubles et les protéger contre les mites.

Je quitterai donc ma maison sans aucuns préparatifs, comme si je m'absentais pour aller à mon bureau.

Et je ne regrette pas le temps où j'avais affaire à une cuisinière ou à une femme de chambre pour me servir.

Il n'y a plus de domestiques, aujourd'hui. L'égalité le veut ainsi, et chacun a fini par en prendre son parti.

Je crois même que ceux qui ont le plus protesté contre ces nouvelles coutumes, seraient aujourd'hui bien ennuyés de revenir aux anciennes.

Et voilà ma petite prédiction : Si elle ne se réalise pas dans cent ans, venez me dire que je me suis trompé, et si vous ajoutez que je suis un âne, je vous promets de ne pas me fâcher.

Fred Isly.

Courrier Pêle-Mêle

Repos hebdomadaire.

Monsieur le Directeur,

Il est certain, qu'en principe, le repos par roulement est de beaucoup le plus juste.

Une égale répartition de l'activité sociale sur les sept jours de la semaine est plus normale que l'accumulation du plaisir sur un seul jour.

Dans la pratique, le repos dominical est du reste impossible à réaliser, ou du moins, ne le peut-on qu'en accordant de nombreuses dérogations. Les chemins de fer ne peuvent cesser de rouler, pas plus que les bateaux de naviguer.

Les cafés doivent rester ouverts, comme aussi les pharmacies.

De plus, certaines maisons de commerce ont de courtes saisons où s'impose un effort passager. L'obligation d'un repos à jour fixe peut leur être fort préjudiciable.

Les dispenses seront donc fatalement très nombreuses et finiront par devenir générales.

J'ajoute que l'obligation stricte de fermer boutique un jour déterminé, constitue une grave atteinte à la liberté individuelle.

Car, il n'est pas mauvais de le dire, nous vivons à une époque où les conceptions sociales sont tellement imprécises et brouillées, que les partisans de la liberté individuelle (ou les soi-disant tels), sont les premiers à accepter le principe d'un règlement qui foule aux pieds le libre arbitre.

En principe, le législateur n'a pas à intervenir dans la question du repos hebdomadaire. Cela ne concerne que les intéressés.

Ils ont, les uns comme les autres, des syndicats. C'est aux syndicats ouvriers et d'employés, à s'entendre directement avec les syndicats patronaux.

Que chaque corps de métier prenne ainsi une décision propre à donner satisfaction aux intéressés, rien de mieux. L'Etat n'a rien à voir là-dedans.

Nous sommes si peu habitués à l'exercice de la liberté, qu'en toute chose, nous nous croyons obligés de faire appel à l'intervention de l'Etat.

Nous réclamons sans cesse « la liberté », et l'abdiquons dès que l'occasion se présente d'en faire usage.

Recevez, etc.

G. Hébert (Paris).

Orchestre

Monsieur le Directeur,

Je crois, en effet, très commune l'illusion dont parle M. Lévêque, et beaucoup de personnes sont incapables même de s'intéresser à une œuvre musicale, exécutée à l'orchestre ou au piano, si elles ne voient pas le ou les exécutants.

Si je ne puis donner d'explication sur ce phénomène, je donnerai, du moins, les raisons de l'abaissement de l'orchestre de l'Opéra.

Puisque M. Lévêque parle de Bayreuth, qu'il me permette de lui rappeler que l'exécution des *Nibelungen*, par exemple, exige l'orchestre suivant :

Violons, altos, violoncelles, contre-basses, harpes : 70.

Flutes, hautbois, clarinettes, bassons : 20.

Cors, trompettes, trombones, tubas *(tuben)* : 20.

Plus une batterie nombreuse.

(Pour comparaison, un grand orchestre symphonique comme Colonne ou Lamoureux, n'a que 100 exécutants).

Un orchestre dramatique aussi important couvrirait toute voix s'il était entendu, avec les nuances indiquées, dans les conditions de celui de l'Opéra de Paris.

S'il était réduit, l'équilibre merveilleux entre les différents groupes n'existerait plus.

Aussi, pour l'assourdir et en même temps fondre les différents timbres, Wagner, a-t-il placé un écran entre le public et l'orchestre.

Placé très bas, en partie sous les fauteuils, en partie sous la scène, les sons ne frappent pas directement l'auditeur, mais sont envoyés d'abord sur la scène, pour lui revenir mariés aux voix et semblant sortir réellement de l'action dramatique.

Au point de vue pécuniaire, cela sera une excellente affaire pour l'Opéra, car il gagnera, du chef de l'abaissement de l'orchestre, deux ou trois rangs de fauteuils, soit plus de 50.000 francs par an, ce qui couvrirait les frais en cinq ans, au plus.

Ce n'est donc ni par pure imitation, ni pour gaspiller de l'argent, qu'on abaissera l'orchestre à l'Opéra.

Quant à voir les musiciens, M. Lévêque n'aura qu'à prendre une place un peu plus élevée et les verra aussi bien.

(N'a-t-il donc pas été à l'Opéra-Comique ?)

Seuls, les musiciens se plaindront de ne plus voir la scène, mais par compensation, certainement, les abonnés seront enchantés d'être plus près des étoiles.

Bussar.

Questions interpêlemêlistes

Quel est, pour un amateur qui possède environ, d'un bout de l'année à l'autre, 100 poules, le moyen le plus pratique de faire pondre les poules ?

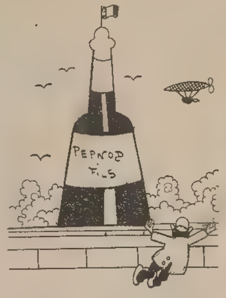
D. Fauvely.

Un étranger qui prend un engagement à la Légion étrangère, est-il, par ce seul fait, Français de droit après sa libération ?

Un Etranger.

L'IMPOSSIBLE IDEAL

(Conte philosophique).



Un jour, Jupiter, las d'entendre se plaindre les mortels, décida que chacun, sur sa demande, verrait se réaliser son idéal.

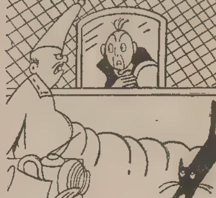
Ainsi fut fait. Dupoivrot vit la Tour Eiffel se changer en une énorme bouteille d'absinthe.



Mais il se plaignit immédiatement que ses bras ne fussent pas assez forts pour incliner cette bouteille jusqu'à sa bouche et son estomac pas assez solide pour l'absorber.



L'ineffable Rondecuit eut, sur sa demande, un lit derrière son guichet. Il y dormait à l'aise.



Mais il se plaignit alors que le public existât encore et vint le déranger de temps à autre.



Dugâteux, l'illustre écrivain, entra à l'Institut.



Mais il se plaignit quand il s'aperçut que presque tous ses confrères (et le public aussi) l'ignoraient, lui et ses livres.



John Kasquétt, le chauffeur, vit s'étendre devant lui, une route où de nombreux piétons couchés attendaient patiemment leur sort.



Après le 365e écrasé, il se plaignit que cela détériorait ses pneumatiques.



L'Agent Siane se vit muni de plusieurs bras auxquels s'attachaient de formidables poings.



Il se plaignit, pourtant. Il ne trouvait pas les manifestants à assommer assez nombreux.

Un simple petit vigneron r vait d'arriver aux plus grands honneurs. Il devint Président de la République.

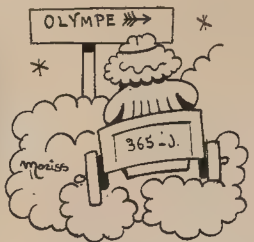
Alors, il se plaignit du Protocile.



Enfin, l'auteur de ce dessin vit le public se tordre, se tirebouchonner en contemplant ses œuvres.



Mais il se plaignit en voyant que les lecteurs riaient aussi en contemplant les dessins de ses chers confrères. Ce n'était pas juste.



Jupiter s'aperçut alors qu'il était complètement impossible de contenter absolument les humains. Furieux, il remonta dans l'Olympe. Et les hommes continuent à gémir...

PREDICATEUR POETE

En ce temps de carême, de qui parler, inon des prédicateurs? Un des plus célèbres e notre époque, fut sans contredit le P. Monabré. Sans avoir jamais égalé Massillon, il a issé la réputation d'un orateur à la forme rès châtiée.

C'était aussi, à ses heures bleues, un poète qui excellait dans l'improvisation.

Quelque temps après la guerre franco allemande, le P. Monsabré se trouvait à la campagne, chez un ami. Celui-ci voulut mettre à l'épreuve son talent d'improvisateur en lui donnant les huit rimes suivantes :

Corolle, pétrole. Piston, bâton. Suzette, musette. Bourreliers, souliers.

Le père Monsabré avait dix minutes pour confectionner, avec ces huit rimes, un petit poème contre les Prussiens. Le huitain suivant prouve qu'il s'en tira fort bien :

« Quand le printemps des fleurs entr'ouvre la [*corolle*,
Nous l'avons vu partir, l'affreux homme au [*pétrole*,
Le Prussien qui pompa nos vins comme un [*piston*.
Des colères du ciel il était le *bâton* :
Il nous a bien battus ; mais, écoute, *Suzette*,
Pour le faire partir sans tambours ni *musette*,
S'il revient, Dieu prendra chez quelques [*bourreliers*,
Des lanières ou bien le bout de nos *souliers*.

COMBIEN CIRCULE-T-IL DE BILLETS DE BANQUE ?

La Banque de France est autorisée par les lois à émettre des billets de banque. La dernière autorisation remonte à 1897, et le chiffre indiqué par cette loi est fixé à cinq milliards.

Combien circule-t-il de billets de banque?

Ce nombre n'est pas difficile à déterminer, car s'il subit des hauts et des bas, il arrive à une moyenne qui est sensiblement toujours la même, car elle varie à peine d'un cinquième en plus ou en moins.

Au commencement de l'exercice 1906, les chiffres officiels de la Banque de France accusaient une circulation de billets de banque de quatre milliards sept cent mille francs. On voit que nous sommes assez près de la limite déterminée par la loi de 1867. Ces quatre milliards sept cent mille francs se répartissent ainsi :

Billets de	1.000	francs	1.400.000	billets.
Billets de	500	—	550.000	—
Billets de	100	—	24.300.000	—
Billets de	50	—	11.300.000	—
Billets de	25	—	15.000	—
Billets de	20	—	60.000	—
Billets de	5	—	140.000	—

On voit, par cette énumération, que les coupures de 500 francs sont les plus rares. Quant aux coupures de 25, 20 et 5 francs, ce sont les derniers vestiges de l'émission qui a eu lieu en 1870, pendant l'Année terrible. La Banque les rembourse et les retire de la circulation au fur et à mesure qu'ils se présentent à ses guichets.



LE TRUC DE L'ELECTRICIEN POUR VOYAGER SEUL

Il emporte dans une caisse les pièces d'une dynamo, et s'arrange pour que les arrivants ne puissent voir que les cinq premières lettres, en jetant négligemment son pardessus sur la dernière.



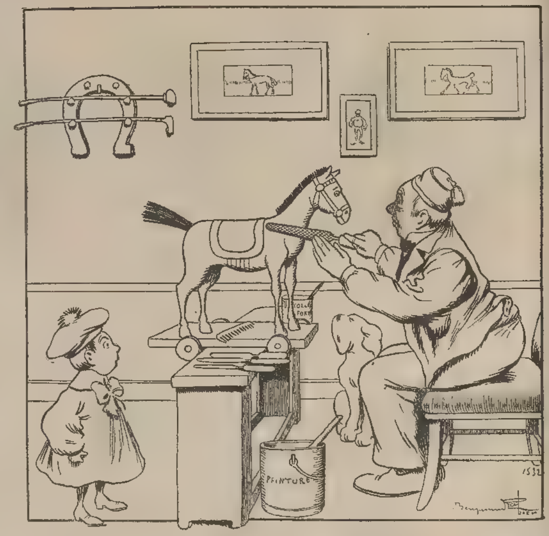
MI-CAREME

— Mais oui, j'ai pris la robe de ma femme : comme ça, aujourd'hui, je la défie bien de venir me chercher !
— Ne criez pas trop tôt, justement la voilà.



CHEZ LE COIFFEUR OU DOUCE PERSPECTIVE

— Je vous affirme que ça ne sera pas long!... Vous passez immédiatement après monsieur...



LE CHEVAL AMELIORE

Le membre de la Société d'encouragement pour l'amélioration de la race chevaline chez lui.

Pourquoi Malaga n'est pas une station d'étrangers

Malaga, un nom qui rappelle un vin délicieusement doux, possède le plus merveilleux climat que l'on puisse rêver. Cette ville est, en effet, située près de la mer, et la brise tempère avec une douceur infinie ce que la chaleur peut avoir de trop vif. Les vents du Nord et la bise glaciale ne peuvent toucher Malaga, car ils en sont empêchés par de hautes montagnes. Jamais il n'y a de brusques variations de température; le thermomètre se maintient là à des moyennes constantes.

La pluie elle-même ne tombe pas à Malaga; il n'y pleut que trente et un jours par an, et encore seulement pendant quelques heures. Il y a, néanmoins, une espèce de mistral, le tarral, qui en été dessèche, et en hiver rafraîchit le temps. Mais il ne dure pas longtemps.

Eh bien, malgré tous ces avantages, Malaga n'arrive pas à conserver les touristes et les étrangers. La raison en est que la saleté de la ville et l'incurie des autorités, comme celle des habitants, laissent accumuler des tas d'ordures. contaminer les citernes. Autrement dit, Malaga est continuellement menacée par des épidémies. En vain, on a construit des maisons neuves, des hôtels superbes. L'hygiène est nécessaire, même au paradis.

L'inventeur des harengs saurs

Sait-on que le hareng, ce modeste poisson fumé, le vulgaire « gendarme », qui constitue le mets le plus économique et le plus commun de tous les poissons, fut, en un certain temps, un véritable « morceau de roi »?

En effet, au moyen-âge, par exemple, le hareng ne figurait que sur la table des souverains, des princes et des seigneurs. Ce ne fut que vers le milieu du quinzième siècle, lorsqu'un pêcheur hollandais, nommé Beuckels, né à Bieruliet, eut inventé l'art de saler et d'encaquer les harengs, afin de les conserver longtemps et de les rendre transportables, que les monastères d'abord, puis les particuliers, purent s'offrir des harengs... saurs.

Et c'est ainsi que de nombreux ménages seraient fort embarrassés, surtout en carême, si Beuckels n'avait pas inventé les harengs saurs.



LA FORCE DE L'HABITUDE

A la table de famille, le violoniste Chanterelle tranche le jambon.



LE JEU

LE MEMBRE DU JOCKEY-CLUB. — Tu vois ce monsieur là bas. C'est un gros joueur, un de nos meilleurs clients. Tâche de le bien placer.

JEAN. — Bien, monsieur le comte!

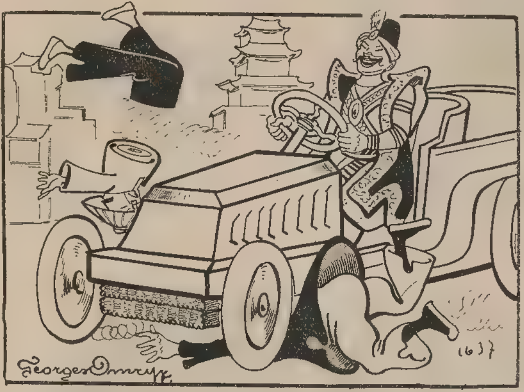
LE COMTE. — Entoure-le de soins, mais prends garde à ton porte-monnaie.



LE ROI DE SIAM

Le roi de Siam était un affreux tyran. Il aimait à se promener à cheval, s'amusant à sabrer les sujets qu'il rencontrait.

La France, pour le guérir de sa cruauté, lui fit faire un voyage en Europe. Le prince s'intéressa beaucoup au sport de l'automobile.



Quand il revint dans son pays, ce n'était plus un tyran asiatique, c'était un chauffeur passionné. Comme son peuple doit bénir notre civilisation !

Les deux Dumas

A ses débuts d'auteur dramatique, Alexandre Dumas fils était plus riche d'illusions que de numéraire. Son père était alors à l'apogée de sa gloire ; ses romans lui rapportaient des sommes énormes qu'il dépensait avec une insouciance de nabab, de sorte qu'il était souvent sans le sou. Il trouvait alors un prêteur généreux qui le tirait momentanément d'embarras. A cet égard, l'anecdote suivante est typique.

C'était en 1851, quelque temps avant la *Dame aux Camélias*.

Alexandre Dumas fils, déambulant sur le boulevard, rencontra Fiorentino, le célèbre critique.

— Très heureux de vous voir, mon ami. Venez donc déjeuner avec moi.

— Volontiers, mon cher Dumas.

Bras dessus, bras dessous, les voici qui se dirigent vers l'établissement de Brébant.

En route, Dumas s'informe :

— Avez-vous un peu d'argent sur vous ?

Fiorentino était à sec.

— C'est que moi, je n'ai que dix francs, reprit Dumas. C'est peu pour faire un déjeuner fin.

— Le sage se contente de peu.

— Non, non, j'ai une idée. Mon père demeure à deux pas d'ici, je vais aller le « taper. » Attendez-moi devant ce kiosque, je ne fais que monter et descendre.

Au bout de cinq minutes, Dumas revenait, en effet, mais tout penaud.

— Eh bien, dit Fiorentino, avez-vous réussi ?

— Hélas ! gémit Dumas, je n'ai plus que cent sous.

Sans-gêne

Voici encore un exemple de sans-gêne qui peut aller de pair avec ceux que nous avons publiés.

Déchard, invité à assister au mariage d'un parent proche, fut passablement embarrassé. Il lui manquait, accessoire indispensable, un habit noir.

L'habit ne fait pas le moine, dit la sagesse des nations. Il est pourtant des cas où ledit moine ne peut pas se passer de l'habit.

Notre ami Déchard songea d'abord à se soustraire, sous un quelconque prétexte, à l'obligation qui lui était imposée.

Il craignit que personne ne fût dupe de la futile raison qu'il invoquerait et que sa réputation en souffrît. Aussi, prit-il le parti de se procurer un habit d'emprunt. En louer un, eût été chose fort simple, à condition, toutefois, de posséder les fonds voulus. Et c'est justement sur ce point que Déchard péchait le plus.

Restait l'emprunt gratuit. Cette idée le séduisit aussitôt, car elle répondait mieux à sa situation générale.

Il s'en fut donc d'un pas léger chez son ami Durand.

Durand était fonctionnaire, gagnait 300 francs par mois et avait un habit.

C'était, aux yeux de Déchard, ce que Rothschild est aux yeux d'un petit boutiquier.

Fort heureusement, le jour où Déchard se présenta chez Durand, celui-ci venait de toucher une gratification, ce qui le rendait de fort bonne humeur. On s'était aperçu, dans son service, que le budget, du fait d'une erreur inconcevable, se soldait par un excédent. Or, avouer un excédent est contraire aux usages administratifs, cela crée un précédent qui encourage la Commission du budget à rogner les crédits.

On s'avisa que du haut en bas du bureau, les fonctionnaires méritaient gratification pour services exceptionnels.

L'excédent fit alors place à un déficit, ce qui rentrait dans la norme.

Donc, Durand était joyeux. L'opération de l'emprunt s'effectua dès lors dans de bonnes conditions.

Moins d'une heure après son arrivée, Déchard sortait, tenant sous son bras, le précieux habit noir enveloppé dans un journal.

La noce eut lieu. Déchard y figura très dignement.

Puis des jours s'écoulèrent et d'autres jours encore.

Durand, ne voyant pas revenir son habit noir, se décida, un beau matin, à l'aller relancer lui-même. Il se présenta chez Déchard, qui ne parut pas apprécier comme elle le méritait, cette visite amicale.

— Je viens te demander pourquoi tu ne me rends pas mon habit ?

— Pourquoi... pourquoi je... balbutia Déchard, visiblement embarrassé.

— Eh bien, oui, pourquoi tu ne me rends pas mon habit ?

Déchard resta muet, les yeux obstinément fixés sur une toile d'araignée qui garnissait un coin de son plafond.

Durand fut pris d'une horrible venette.

— Tu ne l'as plus ! s'écria-t-il.

Déchard considérait toujours les fils ténus de la toile d'araignée.

— Tu l'as vendu ! rugit Durand.

Déchard sortit alors de son mutisme.

— Non, fit-il sur un ton mineur, pressé d'argent, je l'ai mis au Mont-de-Piété.

Cette déclaration apporta un peu de soulagement à ce pauvre Durand.

Quand on craint le pire, un accident moindre est presque une joie, ce qui prouve qu'en ce monde, tout est relatif.

— Tu as la reconnaissance ? demanda Durand, un peu moins oppressé et sans s'attarder à des reproches inutiles.

— Elle est là... on m'a prêté trente francs dessus.

La catastrophe prenait des proportions légères, comparativement à ce qu'elle aurait pu être. L'habit n'avait pas coûté moins de deux cents francs.

Durand, qui avait bon cœur, ne put se défendre d'un sentiment de pitié à l'égard du malheureux Déchard.

— En es-tu donc là ? fit-il.

— Hélas !

Durand mit la main à son gousset, en tira une pièce de quarante sous et la tendit à son camarade.

— Tiens, prends ça et passe-moi la reconnaissance.

Déchard prit la pièce de deux francs et, sans rien dire, la regarda et la retourna dans ses doigts.

— Eh bien, qu'est-ce que tu attends ? fit Durand.

Déchard eut une moue.

— Quarante sous pour cette reconnaissance, murmura-t-il, mais, mon vieux, j'en aurai trois francs cinquante chez le brocanteur du coin, quand je voudrai.



L'histoire est un perpétuel recommencement, a dit je ne sais plus qui. Ainsi...

... tous les jours, on reprend la Bastille, quoique, généralement, avec moins de succès qu'autrefois.



La conquête de la Toison d'or est constamment renouvelée des Grecs.



Tous les ans, on couronne Charlemagne (ainsi d'ailleurs que Saint-Louis et Louis le Grand).



Tous les ans, de nombreux fonctionnaires, émules de Xénophon, aspirent à la retraite des dix mille.



Tous les quatre ans, nombreux sont ceux qui partent à la conquête des Gaules.



Il est certaines guinguettes où l'on trouve le vase de Soissons.

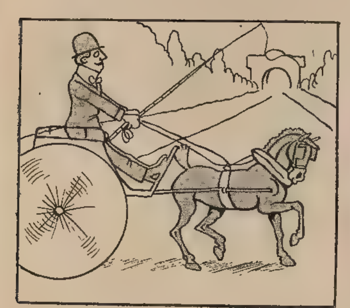


Quant à la journée des Dupes, inutile d'insister sur sa perpétuelle réédition.

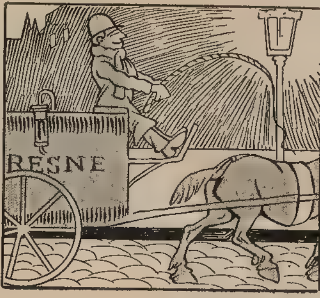
GRANDEUR ET DECADENCE

Quand on a pris des habitudes de luxe et d'élégance et que la fortune vous a été contraire, il est bien dur d'abdiquer tout à fait.

Quelques ingénieux trouvent le moyen de conserver dans leurs nouvelles situations, les gestes qui leur furent si chers autrefois. Ainsi :



Guy de Rope, qui tous les jours conduisait un élégant buggy...



... conduit encore, quoique plus sa voiture à lui.



Siklope, le virtuose du monocle...



... est devenu horloger.



Le comte de Quarte, le fameux escrimeur mondain...



... s'escrime sur les couteaux du café Sallé.



Labrème, l'enragé cartonneur...



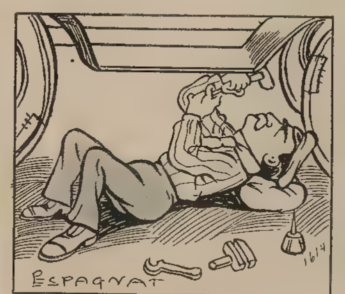
... distribue des tickets aux voyageurs de la Compagnie des Omnibus.



Brummaile, l'impeccable et pointilleux élégant, toujours prêt à donner sa carte...



... est encore en habit dès 6 heures du soir et offre sa carte à tous les clients du restaurant Anglo Mandchou.

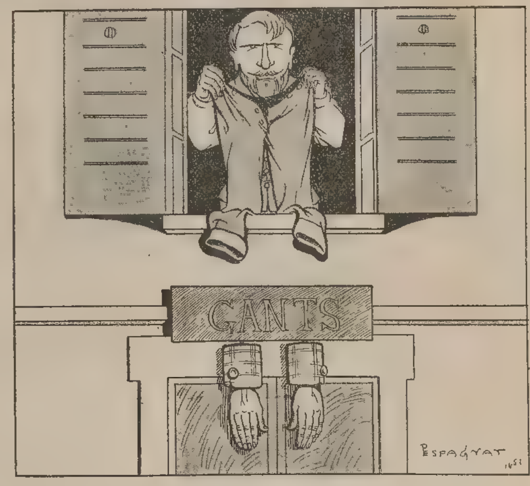


Enfin, Carbure, l'enragé automobiliste...



... devenu mineur, n'a pas changé son geste habituel de chauffeur!





DARWINISME

Si Darwin pouvait revenir sur terre, il exulterait à la vue de ce phénomène... ... et ensuite, il déchanterait!

DE NOS LECTEURS

Soirée musicale.

(Pendant que je chante une romance).

Un tout jeune avocat plaidant
Sans doute sa première cause,
A la fille du président,
Cause.

La dame de M. Parfait,
Dans son costume jaune-paille,
Soudain, s'oubliant tout à fait,
Bâille.

Un capitaine peu poli,
Qui croit pouvoir tout se permettre,
Sortant de sa poche une lettre,
Lit.

Pendant que se cachant derrière
Son éventail à filets d'or,
Sa digne femme, en robe claire,
Dort.

Seul, un monsieur à mine grave
Semble écouter — bonheur bien court!
On m'apprend qu'il est, le vieux brave,
Sourd!

Pierre Masfrand.

Un rébus de jadis.

A propos de la suppression de: « Dieu protège la France », sur les pièces de monnaie françaises, on rappelle un amusant souvenir de 1848.

Lorsque la seconde République commença de battre monnaie, elle livra au public, des pièces dont quelques-unes sont encore en circulation et qui portent une lourde tête de République, coiffée de tresses opulentes et dessinée par le graveur Oudinée. Au revers, derrière ce profil solennel et un peu mou, les trois mots de la devise: « Liberté, Egalité, Fraternité » forment comme une auréole. Entre ces mots, les séparant, un point bien mar-



LES EPINGLES DES DAMES HOCLES

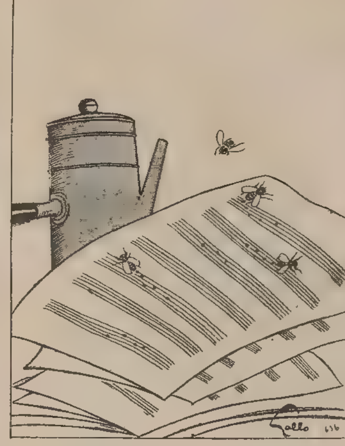
Les chapeaux de ces dames ne sont pas désagréables qu'au théâtre, ils le sont aussi dans le métro.



HYGIENE

Le secret de la santé, le voilà: les pieds chauds, la tête fraîche et le ventre libre.





LES INSPIRATIONS DU MAESTRO... OU

Fais du bien... ... pour recevoir du bien.

qué. Au-dessous de la tête, la signature du graveur. Or, un plaisant de l'époque affirma que cet ensemble constituait un rébus aisé à déchiffrer et dont voici la solution:

« Oudinée sous la République. Des tresses partout. Liberté, point. Egalité, point. Fraternité, point ». Ce qui donne: « Où dîner sous la République? Détresse partout! Liberté point, Egalité point, Fraternité point. »

(L'Echo du Nord).

Les rayons X et les cheveux blancs.

Ceux qui ont horreur de paraître vieux, ceux qu'un cheveu blanc découvert sur leur tête ou dans leur barbe effraie, pourront rendre grâces au docteur Imbert, le savant professeur de la faculté de médecine de Montpellier, ainsi qu'à son aide, le docteur Marquès, chef du laboratoire.

En traitant les cheveux par les rayons X, ces deux médecins se sont aperçus que la couleur de ces cheveux devenait de plus en plus foncée et que les cheveux gris revenaient presqu'à leur nuance primitive.

En dirigeant des rayons X sur une barbe grise dont on cachait la moitié par un écran, ils sont parvenus à donner une teinte moins blanche qu'à la partie non traitée par la projection de ces rayons. Ils ont continué l'expérience en coupant certains poils de cette barbe; or, en dirigeant sur la partie ainsi dénudée un foyer de rayons X, ils constatèrent que les poils repoussaient complètement noirs, alors que dans les parties voisines de celles auxquelles on n'avait pas touché, la nuance devenait moins foncée.

Voilà pour les hommes et les femmes coquets, un moyen sûr d'éviter l'aspect de la vieillesse. Mais ce moyen ne sera pas entre les mains du premier venu; car l'Académie de médecine a décrété que seuls les médecins auraient le droit de manier les rayons X. Evidemment, chacun peut opérer sur lui-même, mais c'est fort dangereux. Ce qui est défendu, c'est d'employer un tiers pour faire l'opération en question.

A. S.

Napoléon et l'Académie

Bonaparte, premier consul, se montrait très fier de l'honneur qu'on lui avait fait en le nommant membre de l'Institut, après son expédition d'Egypte. Il n'avait pas encore de prédilection pour la fameuse redingote grise et portait volontiers cet uniforme vert aux pans étriqués qui, selon le mot de Philibert Audebrand, fait ressembler un écrivain à un « brochet entouré de persil ».

Plus tard, il se donna un mal de tous les diables pour composer l'Académie, exclusivement de ses amis. Un jour, un fauteuil vint à vaquer. On fit passer, selon l'usage, la liste des candidats sous les yeux de l'Empereur, qui s'écria:

— Mais je ne vois pas Esménard sur cette liste. C'est Esménard qu'il faut nommer!

Ces paroles, rapportées à l'Institut, produisirent sur les crânes éburnéens des trente-neuf Immortels, l'effet d'une douche glacée. Ce n'est pas qu'Esménard fut un poète sans talent, mais il passait, à tort ou à raison, pour avoir rendu à Fouché, ministre de la police, des services que la politique approuve et que la morale réprouve.

— Nous ne voulons pas de ce mouchard! s'exclama le père Ducis, le premier traducteur de Shakespeare, républicain très digne, qui avait coutume de dire, en parlant de l'Empereur: « Mon collègue de l'Institut. »

Il proposa une adresse à Bonaparte; on n'accepta pas sa proposition, mais on continua de murmurer. L'Empereur eut vent de ce mécontentement et il envoya au duc de Rovigo, cette laconique missive: « Donnez des dîners. Il faut qu'Esménard soit élu. »

Grâce au zèle de Rovigo et encore plus à sa cave réputée la meilleure de Paris, au bout de quinze jours, vingt-cinq immortels étaient acquis à Esménard. Restaient encore quatorze opposants à gagner.

Parmi eux, on distinguait un poète lyrique, dont le caractère valait mieux que les rimes. Très embarrassé, celui-ci exposa ses angoisses à M. de Fontanes, grand-maître de l'Université:

— Croiriez-vous, lui dit-il, qu'il y a vingt-cinq cuistres qui votent pour Esménard?

M. de Fontanes sourit:

— Il est vrai, et je suis même un de ces vingt-cinq cuistres-là.

Le poète lyrique poussa un gros soupir et dit, découragé:

— Allons, nous serons vingt-six!

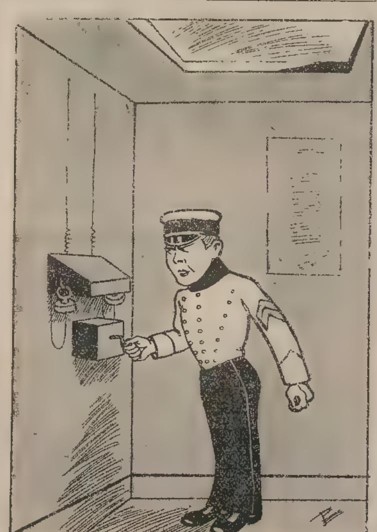
J.

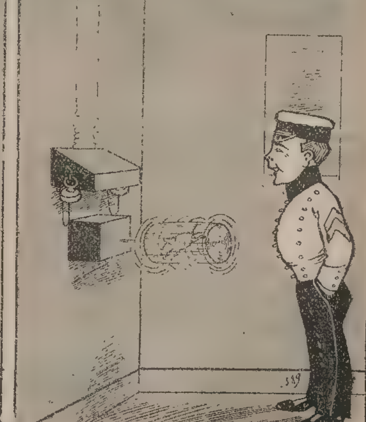
****

Épitaphe

Cueillie dans un cimetière de petite ville, la curieuse épitaphe suivante, gravée sur la tombe d'un horloger:

Ci gît dans ce *boîtier*, la dépouille mortelle de Jules *Cadran*. Tout le *temps* de sa vie, la probité fut le *grand ressort* de ses actes, et la prudence, le *régulateur* de sa *marche*. A mesure qu'il *avançait* en âge, son pas *retardait*, jusqu'à ce qu'enfin son *mouvement* s'arrêtât complètement, malgré les efforts de la science pour lui *remonter* le physique. Enfin, quand *sonna l'heure* de sa mort et qu'eut lieu l'*échappement* de sa belle âme, il conserva jusqu'à la dernière *minute*, toute la lucidité de son esprit. Il fit toujours *montre* de bons sentiments et sa vertu était sans *seconde*.





LES GRANDES INVENTIONS DU « PELE-MELE »

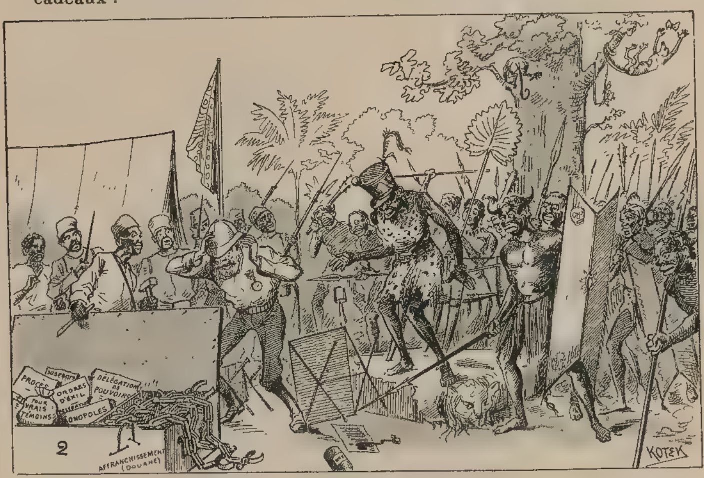
Fatigué de tourner la sonnerie pendant des heures avant d'obtenir la communication...

... Bob, le groom du *Pêle-Mêle*, a trouvé le moyen de s'éviter cette fatigue.



PROTECTORAT

— **Holà, vous autres ! Vous voyez bien que Sa Majesté hésite à signer l'acte de protectorat : qu'attendez-vous donc pour déballer la caisse de cadeaux ?**



— **La caisse nº 2... mille bombes ! Mais je vous avais bien dit, crétins, que celle-là...** *ça ne s'ouvre que plus tard !*



GYMNASTIQUE DE CHAMBRE

M. Costaud fait des exercices de force, à l'aide d'une poignée à ressort ; mais cet exercice, quoique salutaire, manque de charme.



Aussi a-t-il fait exécuter l'instrument ci-dessus, qui est encore une poignée à ressort ; mais c'est avec une grande ardeur qu'il presse maintenant sa nouvelle poignée.

Pêle-Mêle Connaissances.

— L'administration des chemins de fer belges, a mis à l'essai une puissante locomotive qui ne dégage ni vapeur ni fumée. Celles-ci, au lieu d'être projetées à l'extérieur par la cheminée, sont refoulées au moyen d'un aspirateur dans le foyer où elles se décomposent. Les cendres, au lieu de se répandre sur la voie ferrée, sont maintenues à l'intérieur de la machine par un procédé analogue.

— On sait que tout bon musulman fait ses ablutions avant d'invoquer son Dieu : ce même usage subsista longtemps dans le christianisme, on se lavait les mains et le visage dans des bassins emplis d'*eau benoîte* ou eau bénie. Peu à peu, on se contenta de tremper seulement le bout des doigts dans le bénitier, dont c'est là l'origine.

— La France, l'Espagne et le Japon sont à peu près au même niveau au point de vue du développement de leur idiome national. 50 millions d'habitants parlent le français, autant le japonais et l'espagnol. En dehors de la péninsule ibérique, c'est surtout dans l'Amérique centrale et du Sud que la langue espagnole est usitée.

— Bien que dans aucune de nos lois militaires ne figure le nom du bourreau, seul de tous les citoyens français, ce dernier et les membres mâles de sa famille ne sont pas astreints au service militaire. Ce privilège, qui s'est perpétué jusqu'à notre époque, remonte aux temps les plus reculés. Il fut reconnu au siècle dernier, par une ordonnance de Louis XVIII. M. Anatole Deibler, le bourreau actuel, tint cependant à honneur de servir la patrie et accomplit intégralement son service.

— Dans certaines forêts de l'Amérique du Nord où les incendies causent l'été d'effroyables ravages, les Compagnies, pour atténuer l'importance des sinistres, ont organisé une défense mobile qui donne d'excellents résultats. Des locomotives attelées à une pompe et à des réservoirs d'eau sont toujours sous pression, prêtes à se rendre sur les points les plus menacés.

— La fortune de l'Assistance publique est considérable. Elle lui a récemment permis de prêter à la Ville de Paris, 45 millions pour la reconstitution de l'appareil hospitalier. Les immeubles possédés par l'administration, ne représentent pas moins de 2.638.418 francs de loyer et elle a en portefeuille, pour 7.056.484 francs de rentes sur l'Etat et valeurs diverses.

— Les premiers livres imprimés coûtaient aussi cher que les manuscrits. Jean Fürst, le célèbre libraire de Bâle, vendait ses Bibles imprimées ou manuscrites, environ 400 francs de notre monnaie. La cherté des premiers imprimés, tenait aux difficultés de la compo-



RESPECTONS LES MŒURS DES AUTRES

LE FRANÇAIS. — C'est absurde de mettre ces dragons partout, vous savez bien que jamais une telle créature n'a existé.

LE MANDARIN. — Mon cher monsieur, je trouve souvent sur vos pièces de monnaie l'image de la France, mais jamais je n'ai pu rencontrer la belle dame en personne.



LA ROBE DE BAL

— Bén sûr, c'est pour une manchote, y a pas de femme qu'ait les bras si courts.

tion et aussi, à ce qu'ils furent imprimés sur eau de veau. Leur prix s'avilit instantanément, dès qu'on employa le papier de chiffon.

— Près de Hambourg, on a récemment déplacé, en le reculant d'une dizaine de mètres, phare de Wittenberg, qui était construit sur des sables d'alluvion. Il importait de n'interrompre, à aucun moment, les signaux du phare. Un chemin en pente ayant été pratiqué, la tour, mue par deux treuils, glissa jusqu'à sa nouvelle place. Sa hauteur est de 38 mètres, son poids de 60 tonnes: elle a effectué ce parcours en 32 minutes.

— En France, l'âge moyen des généraux de division est de 61 ans et demi; celui des généraux de brigade est de 58 ans et 9 mois. Trois divisionnaires et neuf des brigadiers actuellement en activité de service, sont sortis du rang. Le plus jeune général de division est le ministre de la guerre Picquart. A. S.





UNE FORCE IGNORÉE

LE MOTOCYCLISTE. — Pardon, m'sieu, voulez-vous pousser ma machine pour que j'essaye de monter cette côte?

LE PAYSAN *(qui n'a jamais vu de motocyclette)*. — Volontiers.

LE MOTOCYCLISTE. — C'est ça, c'est parfait, hop là! une bonne poussée.

— Tiens, toi qui disais que le père Martin n'avait point de ressort, d'une seule poussée je viens de faire monter ce vélocipédiste jusqu'en haut de la côte.

PETITE CORRESPONDANCE

M F. 100. — Adressez-vous directe-ces établissements.
ment à tous les directeurs possibles de

M. Ressat. — Nous ne pouvons donner à cette place de renseignements commerciaux. Regrets.

Mlle J. Guéron. — Non, l'eau gèle d'abord à la surface.

M. A Bavery. — Si ingénieuse qu'en soit la forme, ceci touche à la partie annonces, et n'a rien de commun avec les conditions ordinaires de collaboration. Tous nos regrets de ne pouvoir en tirer parti.

M. A. Friet. — Cet envoi est plein d'intérêt, mais ne concerne guère un journal du genre du nôtre.

Un lecteur (Agen). — Il est impossible de fixer une règle, il y a trop de circonstances différentes qui pourraient la modifier.

M. A. Guiraud. — Oui, c'est leur droit, ou du moins un usage qui a acquis force de droit et contre lequel, il serait complètement oiseux de récriminer.

M. H. Merle. — Aux autorités tunisiennes, par l'intermédiaire de la Résidence générale.

Mlle Marthe Filyan. — De sept à huit ans

M Doniol. — Il s'agit de *se* au lieu de *ne*, c'est une simple coquille.

M. Arche. — Le dernier fait 90, les deux tierces s'annulant.

Lord Hanbar. — Il y a la Société contre l'abus du tabac.

M P C. — 1° Non, l'on ne peut en obtenir que dans un seul. 2° Cela n'a pas d'importance, nous en sommes toujours prévenus.

Un lecteur. — Non, c'est de toute impossibilité.

M. Cazeneuve. — Bien, mais nous préférons, pour nous, votre genre humoristique.

Valet de Carreau. — Voyez notre numéro 22, du 3 juin 1906.

M Trabuchet. — A cause de la poudre blanche dont ils étaient couverts lorsqu'ils venaient de poudrer les perruques, à l'époque de Louis XV.

M. J. Hill. — Si les adversaires n'ont rien en main, et n'ont rien compté vous faites 60, évidemment après avoir compté 19.

PETITE CORRESPONDANCE BIBLIOGRAPHIQU…

Paul et Victor Margueritte, dans *Vanité*, roma… qu'ils viennent de publier, donnent une étu… intéressante sur une famille de parvenus pa… siens. C'est triste et grotesque, cette vie facti… de trop d'enrichis qui sacrifient tout aux app… rences, s'imaginant que c'est ainsi que l'on d… se conduire quand on est dans un certain monde.

Bouchebéc. — Il y a le *Billard*, par le professe… Vigneau, avec détails complets; un volume de 4… pages et 232 figures, 6 fr., *franco*.

P D. V. — Non, on n'a pas le droit de dé… gurer les dessins des cartes postales. — Le li… des proverbes, par Martin, 2 fr. 50.

N. S., à Orléans. — *L'Almanach de l'horloger… 1907* 1 frano.



— Mon ami, vous gaspillez du plâtre...



... tenez, faites comme moi.
— Est-ce que monsieur a été maçon?
— Non, mais j'ai été employé chez un pâtissier, c'était moi qui mettait le beurre dans les sandwichs!...

CHANTE-CLAIR!

PHONOGRAPHE PERFECTIONNÉ et la
COLLECTION des CHEFS-D'ŒUVRE **60 GROS CYLINDRES**
ARTISTIQUES MOULÉS MARQUE PATHÉ



Le gros cylindre artistique moulé marque PATHÉ, est la réalité stéréotypée dans un bronze éternel!

Chaque gros cylindre artistique moulé Pathé constitue un dédoublement mathématique de la voix de l'artiste et du son de l'orchestre.

Seuls au monde nous pouvons offrir les gros cylindres artistiques moulés de la célèbre marque PATHÉ, au prix de 2 fr. la pièce avec plusieurs années de crédit.

ATTENTION AUX CONTREFAÇONS

Le gros cylindre artistique moulé est poli à l'intérieur et porte la marque PATHÉ.

Surajoutant aux troublantes merveilles des inventions récentes, nos ingénieurs d'élite viennent de donner au phonographe l'étincelle de vie qui fait, désormais, d'une machine, l'alter ego de l'artiste, c'est-à-dire un autre lui-même.

Les nouvelles machines CHANTE-CLAIR et les nouveaux gros cylindres artistiques moulés PATHÉ donnent la réalité absolue. C'est le théâtre chez soi.

Plus de bruit de machine, plus de frottement, pas la moindre intonation étrangère, mais la voix chaude et vibrante de l'artiste, le pur cristal des cantatrices et le son juste des instruments de musique; la force, la vigueur, l'éclat; en un mot, la vérité dans toute sa beauté.

Deux minutes d'audition suffisent pour se convaincre de l'écrasante supériorité du **CHANTE-CLAIR** sur tous les autres systèmes à cylindres et à disques criards et nasillards.

Le CHANTE-CLAIR est un phonographe de grand luxe, robuste, élégant, de haute précision, d'une construction mathématique admirable, la perfection au point de vue pratique. Tout ce qui existait avant lui est surpassé, écrasé, annulé à jamais!

Toutes les célébrités du théâtre s'avancent à votre appel! A votre gré, elles vous charment de leurs chants les plus mélodieux, ou bien, dans une envolée tragique, arrachant à leur âme les plus sublimes élans, elles vous font tressaillir! A votre gré, les orchestres réputés interprètent les morceaux choisis de leur répertoire, les chanteurs en vogue viennent enfin vous dire les derniers succès des scènes parisiennes. Tout cela pour vous seul, aimable lectrice ou cher lecteur, dans l'unique but de vous charmer et de vous plaire!

Permettez-nous de vous offrir le splendide et luxueux phonographe le **CHANTE-CLAIR**, le seul appareil récemment perfectionné, d'une valeur de **70** fr. que nous vous laisserons

A MOITIÉ PRIX

c'est-à-dire pour la minime somme de **35** fr.! Permettez-nous également de vous présenter le merveilleux répertoire des **60 gros Cylindres artistiques moulés**, marque Pathé, dont le prix vient d'être baissé à **2** fr. la pièce. Cette bibliothèque énorme, qui ne renferme que merveilles et choses d'art, comme l'indique la liste ci-après, a été composée et enregistrée pour vous par les premiers artistes parisiens dont les noms sont trop connus pour qu'il soit utile d'en faire un éloge quelconque!

Tout le monde pourra dire désormais : Alvarez et Delna, Delmas et Vaguet chanteront chez nous ce soir, et, passant du sérieux au comique, Polin ou Fragson nous diront le dernier succès de leur répertoire des Concerts Parisiens! Le concert pourra durer nuit et jour car nous avons **60 numéros sensationnels!**

Nous le répétons, nous donnons le grand Phonographe

CHANTE-CLAIR
à Moitié Prix

à tous les acheteurs de notre splendide collection des 60 gros cylindres artistiques moulés. De plus nous accordons à chacun

Un Crédit de 31 Mois

c'est-à-dire que nous fournissons immédiatement et sans aucun paiement préalable la collection des 60 gros cylindres à **2** fr. soit 120 fr.

60 GROS CYLINDRES

Remarquez les noms et les titres. — La célèbre collection des 60 gros Cylindres que nous offrons est UNIQUE AU MONDE. Les meilleurs Artistes sont monopolisés par nos Usines. Aucune autre Maison ne peut présenter un choix semblable d'Artistes en vedette :

ALVAREZ, VAGUET, DELMAS, FOURNETS, NOTÉ, AFFRE, BAER, NUIBO, DELNA, TANÉSY, de l'OPÉRA; — BOYER, PÉRIER, BELHOMME, JANE MEREY, MARY-BOYER, de l'OPÉRA-COMIQUE; — AUMONIER, VALLADE, MERCADIER, MARÉCHAL, CHARLUS, DALBRET, BERGERET, FRAGSON, POLIN, DRANEM, ODETTE DULAC, des Concerts Parisiens.

Tous les Orchestres et Solis sont exécutés par les *Artistes de l'Opera, de l'Opera-Comique, etc., etc.*

OPÉRAS

1. **Faust** (Gounod). *Salut demeure chaste et pure.* Chanté par Vaguet, de l'Opéra.
2. **Les Huguenots** (Meyerbeer). *Bénédiction des Poignards.* Chanté par Delmas, de l'Opéra.
3. **Robert le Diable** (Meyerbeer). *Evocation des Nonnes.* Chanté par Aumonier.
4. **Hérodiade** (Massenet). *Vision fugitive.* Chanté par Noté, de l'Opéra.
5. **Jocelyn** (B. Godard). *Berceuse.* Chanté par Vaguet, de l'Opéra.
6. **Roméo et Juliette** (Gounod). *Cavatine.* Chanté par Affre, de l'Opéra.
7. **La Walkyrie** (R. Wagner). *Chanson du Printemps.* Chanté par Alvarez, de l'Opéra.
8. **Guillaume Tell** (Rossini). *Asile héréditaire.* Chanté par Affre, de l'Opéra.
9. **Le Roi de Lahore** (Massenet). *Arioso.* Chanté par Noté, de l'Opéra.

OPÉRAS-COMIQUES

10. **Lakmé** (Léo Delibes). *Ton doux regard se voile.* Chanté par Baer, de l'Opéra.
11. **Carmen** (Bizet). *L'Amour est enfant de Bohême.* Chanté par Mme Delna
12. **Mireille** (Gounod). *Ariette.* Chanté par Jane Merey, de l'Opéra-Comique.

OPÉRETTES

13. **La Mascotte** (Audran). *Ces envoyés du Paradis.* Chanté par Boyer, de l'Opéra-Comique
14. **Les Cent Vierges** (Lecocq). *O Paris, gai séjour.* Chanté par Mary-Boyer, de l'Opéra-Comique.

DUOS

15. **Roméo et Juliette** (Gounod). Fragmt du 3e Acte. Chanté par Vaguet et Jane Merey
16. **Mignon** (A. Thomas). *Duo des Hirondelles.* Chanté par Mary-Boyer et Aumonier.

TRIO

17. **Faust** (Gounod). Trio final. Chanté par Fournets, Vallade et Mme Tanésy.

CHŒUR

18. **La Marseillaise** (Rouget de l'Isle).

ROMANCES

19. **Le Cor**, d'Alfred de Vigny. Musique de Flégier. Chanté par Aumonier.
20. **Le Soir**, de Gounod. Chanté par Alvarez.
21. **Vous êtes jolie**, de Delmet. Chanté par Vaguet.
22. **Brise des Nuits.** Chanté par Mercadier.
23. **Stances**, de Flégier. Chanté par Affre.
24. **Chanson de Musette**, de Francis Thomé. Chanté par Périer.
25. **Le Temps des Cerises.** Chanté par Odette Dulac.
26. **La Vierge à la Crèche.** Chanté par Vaguet
27. **Credo d'Amour**, de Al. Luigini. Chanté par M. Nuibo, de l'Opéra
28. **Mélodie**, de Em. Chizat. Chanté par Belhomme, de l'Opéra-Comique.

TYROLIENNE

29. **Le Pâtre des Montagnes.** Chanté par Bergeret.

CHANSONNETTES

30. **Amour fragile** Chanté par Fragson.
31. **Situation intéressante.** Chanté par Polin.
32. **Serrez vos rangs.** Chanté par Charlus
33. **Maîtresse chérie.** Chanté par Dalbret
34. **Les Blondes.** Chanté par Fragson.
35. **Un Monsieur chatouilleux.** Chanté par Maréchal
36. **Art culinaire.** Chanté par Dranem.
37. **La Fifille à sa Mère.** Chanté par Charlus.
38. **La Marche des Gamins de Paris.** Chanté par Maréchal.

ORCHESTRE

39. **Sambre-et-Meuse** (Marche)
40. **La Mattchiche** (Borel-Clerc), Danse espagnole.
41. **Valse.** *Toujours ou jamais* (Waldteuffel).
42. — *La Vague* (O. Métra).
43. — *Le Beau Danube Bleu* (Strauss).
44. **Scottish.** *Le Carillon* (Corbin).
45. **Mazurka** *Jaloux et Coquettes* (Corbin).
46. — *La Czarine* (Louis Ganne).
47. **Quadrille.** *Orphée aux Enfers* (Offenbach).
48. **Polka** *Le Retour du Printemps* (Schindler).
49. — *Bella Bocca* (Waldteuffel).
50. **Paris-Bruxelles** (V. Turine), Marche militaire.
51. **Pas des Patineurs** (Danse).

INSTRUMENTS DIVERS

52. **Clarinette.** *Loin du Bal.*
53. **Flûte.** *La Flûte enchantée*
54. **Cor de Chasse.** *La Chabrillant.*
55. **Saxophone.** *Chanson du Printemps.*
56. **Xylophone.** *Les Cigognes.*
57. **Deux Pistons.** *Rossignol et Fauvette.*
58. **Violon.** *Tesoro Mio.*

CYLINDRES HUMORISTIQUES

59. **Frères joyeux** (Valse).
60. **Polka des Pipelets.**

et le phonographe **CHANTE-CLAIR** à moitié prix, c'est-à-dire pour **35** fr. et que l'acheteur ne paie que **5** fr. par mois jusqu'à complete libération du prix total de **155 Francs.**

L'emballage est gratuit. — Les quittances sont présentées par la poste sans frais pour l'acheteur.

Nous vendons en confiance. 31 Mois de Crédit. Rien à payer d'avance.

Les 60 gros cylindres et l'appareil sont garantis tels qu'ils sont annoncés, ils peuvent, du reste, être rendus dans les huit jours qui suivent la réception s'ils ne convenaient pas.

Nous répondrons gratuitement à toutes les demandes qui nous seront adressées.

J. GIRARD & Cie,
46, Rue de l'Echiquier, PARIS (Xe Arrt).

MAGASINS DE VENTE et D'AUDITIONS :
47, Rue d'Enghien.

Prière de bien indiquer la Profession ou Qualité.

10 BULLETIN de SOUSCRIPTION

Je soussigné, déclare acheter à MM. **J. GIRARD & Cie**, *à* **Paris**, *la Collection des* **60 gros Cylindres artistiques** *et le* **Phonographe CHANTE-CLAIR** *aux conditions énoncées, c'est-à-dire par paiements mensuels de* 5 fr. *jusqu'à complète liquidation de la somme de* 155 francs, *prix total.*

Fait à ...., *le* .... 190 .

Nom et Prénoms .... Signature :

Profession ou Qualité ....

Domicile ....

Département ....

Gare ....

Prière de remplir le présent bulletin et de l'envoyer sous enveloppe à l'adresse de :

MM. J. GIRARD & Cie, Succrs de E. GIRARD & A. BOITTI
46, Rue de l'Echiquier, à PARIS (Xe Arrt).

Pour les Annonces et Réclames, s'adresser au « PÊLE-MÊLE », 7, rue Cadet.

Encre de la maison Detourbe, rue Saint-Severin, Paris. Imprimerie G. RICHARD, 7, Rue Cadet, Paris (Ateliers de Clichy). *Le Gérant :* G. Richa

13e ANNÉE - N° 12. 10 Centimes 24 MARS 1907.

Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

FRANCE : UN AN 6 fr. SIX MOIS : 3 fr. 50
ÉTRANGER : UN AN 9 fr. SIX MOIS : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

RAISON LOGIQUE, par VALVÉRANE.



LE GARDIEN DU CIMETIÈRE *est obligé de partir en Bretagne pour l'enterrement d'un cousin.* — Il laisse sur la grille fermée, une pancarte explicative.

L'homme dernier cri

Il est hors de doute que dans un espace de temps plus ou moins reculé, la nature de l'homme, subissant l'influence de mœurs nouvelles, se sera modifiée, comme elle s'est déjà modifiée, d'ailleurs, depuis l'apparition sur la terre de nos premiers ancêtres.

C'est ainsi que l'usage des vêtements a fait, peu à peu, disparaître les poils dont notre corps était couvert, et le temps n'est pas éloigné où la barbe et les cheveux seront devenus un anachronisme. Cela est si vrai, que ces derniers vestiges de notre pelage ne tiennent plus que par miracle. La calvitie (une exception, autrefois) est aujourd'hui générale, et il n'est pas jusqu'à ces dames, qui n'arrivent à établir leur chignon qu'à grand renfort de postiches.



... les machoires robustes des premiers hommes dévoraient la viande crue.

Donc, en l'an X, première caractéristique de l'homme dernier cri : *La tête chauve comme un œuf.*

Passons maintenant aux dents.

Les dents, elles aussi, surtout depuis qu'il y a des dentistes, se trouvent affectées d'un tas de maladies inconnues du temps où les mâchoires robustes les premiers hommes dévoraient la viande crue.

De jour en jour, on leur demande moins de services.

Lorsque la nourriture sera vraisemblablement administrée en boulettes ou en injections, elle n'auront plus de fonctions à remplir, et en tant qu'organe, elles disparaîtront. Nous pouvons d'ores et déjà classer l'homme futur parmi *les édentés.*

Avant d'aller plus loin, je demanderai au lecteur de s'arrêter sur cette particularité que présente le nez humain. A part l'éléphant, le tapir et quelques autres (qui ne sont, du reste, que des exceptions apparentes, puisque c'est leur lèvre et non leur nez qui s'est développée d'une façon anormale), tous les animaux, y compris le singe, notre ancêtre probable... *ont le nez dans la figure.* Le nôtre seul s'en détache, formant un promontoire avancé, sans qu'il en résulte pour nous aucun avantage... au contraire, c'est aux dépens de sa propre sécurité. Il nous faut alors chercher l'explication de cette anomalie dans une cause artificielle et non naturelle. Cette explication est simple. *La forme de notre nez provient de l'habitude que nous avons prise de nous moucher.* Il est évident que l'homme n'a pas tiré sur son appendice nasal pendant des générations et des générations, sans arriver à le sortir peu à peu de sa figure. Comme il est vraisemblable qu'il continuera dans la suite des temps, nous pouvons en conclure qu'en l'an X, il sera arrivé à faire de son nez quelque chose de long et de mince assez semblable à la queue (je ne dis pas la trompe) d'un éléphant.

Son teint sera d'une couleur assez peu définie. Etant donné la diffusion des races, les alliances de plus en plus fréquentes entre les êtres de différents peuples, on y trouvera un peu du jaune des Chinois, du brun des Malais, du blanc des Européens et du noir des Africains.

Une autre constatation, non moins incontestable, c'est que nos descendants seront de plus en plus myopes.

Causes :

Primo : La fatigue plus fréquente avec l'instruction, de regarder de près les caractères d'imprimerie ou autres, signes petits, malaisés à saisir sans une application irritante à la longue.

Secundo : Les lumières artificielles de plus en plus éclatantes et fatigantes d'autant.

Il en résultera pour l'œil un développement excessif de l'orbite tel qu'en peut le remarquer déjà chez certains myopes de première marque. A côté de ces gens-là, les grenouilles actuelles passeront pour avoir les yeux en trous de vrille.

Comme vous le voyez, ce sera charmant.

Et je ne parle que du visage.

Mais l'homme, de quelque façon qu'il soit



... il se trouve toujours le plus beau des êtres de la création.

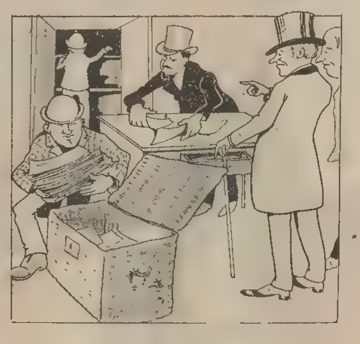
fait, est fait ainsi qu'il se trouve toujours le plus beau des êtres de la Création. En l'an X, il y aura encore certainement des poètes qui chanteront le sourire divin, le regard provocant, la blonde chevelure et le joli nez mutin de la dernière grisette du temps.

De même, en ce temps-là, ce sera comme aujourd'hui. L'homme, parlant tout seul, n'aura pas de contradicteur et il aura grande chance d'avoir raison.

Etienne Jolicler.



M. Sansordre. — Où ai-je mis cette lettre? J'en ai pourtant un besoin urgent. Il n'y a plus moyen de s'y reconnaître dans ce fouillis. Je vais être obligé de prendre un commis pour classer tout ça...



... et après tout, non. Il a un moyen bien simple et plus économique : Je me dénonce moi-même comme détenteur de documents compromettants. Le lendemain, le juge d'instruction perquisitionne chez moi et emporte mes paperasses.



Au bout d'un mois, je suis convoqué au cabinet du juge d'instruction qui, avec force excuses, m'apprend qu'une ordonnance de non-lieu est rendue en ma faveur (parbleu!) et me rend mes papiers, mais classés, étiquetés, numérotés. Bien plus, ma comptabilité a été vérifiée, épluchée par d'éminents experts. Je suis sûr, maintenant, de son exactitude.





LE NOUVEL IMPOT

— Tu vois, au lieu de tous ces sacs, d'autant plus lourds qu'ils sont embarrassants, je vais te mettre celui-ci. Cela sera plus commode.

— Eh! mais ôtez-moi les autres, maintenant.
— Hélas! Impossible, mon cher ami, si je touchais à un seul, tout tomberait.

Pêle-Mêle Causette

Pour qui s'occupe d'ethnologie, le peuple [fr]ançais apparaît comme le mieux équilibré [de]s peuples. Il le doit à son climat tempéré, [à] son sol riche, sans l'être de trop, au voisi[na]ge de la mer qui atténue les grosses cha[leu]rs estivales et les grands froids continen[ta]ux.

Il est aussi éloigné de la cruauté que pro[vo]it le sang surchauffé des tropiques, que [du] froid égoïsme qui anime l'homme du [No]rd.

La nature lui a conféré qualités et défauts [dans] une proportion sagement dosée.

C'est ce qui a toujours fait la supériorité [du] peuple français.

Malheureusement, depuis l'année terrible, [le] Français, se méconnaissant lui-même, ne [pe]ut plus vivre de sa vie propre, et cherche [à i]miter les nations voisines. Il a perdu la [foi] en son génie et n'a plus d'enthousiasme [qu]e pour ce qui lui vient du dehors.

C'est là, à mon avis, le résultat le plus fu[ne]ste de la guerre de 70.

Une initiative n'est plus possible en [Fr]ance que si elle s'inspire d'un exemple [éta]bli à l'étranger.

En ce qui concerne l'armée, par exemple, [no]us suivons docilement les principes alle[ma]nds, sans nous demander si la forme [tei]tonne vaut pour nous ce qu'elle vaut [po]ur nos voisins.

La musique française n'a pas de plus viru[len]ts détracteurs que les Français eux-[mê]mes. Nous restons oreille bée devant les duretés germaniques, que nous tâchons de nous assimiler ce qui, vu la différence de conformation, est douloureux pour nous.

En littérature, les nébuleuses conceptions scandinaves nous plongent dans une admiration conventionnelle. Elles nous étonnent, parce qu'étrangères, et cela nous suffit pour que nous nous prosternions.

Nous ne cherchons pas à analyser leur valeur. Il suffit qu'elles nous soient présentées sous une phraséologie inaccoutumée pour que nous tombions en extase.

Les mêmes idées, présentées à la française, c'est-à-dire en un style précis et bien équilibré, nous feraient sourire.

L'altruisme exagéré et utopique dont elles sont imprégnées, n'est que le contre-pied de l'égoïsme brutal des races du Nord. Il a son utilité pour elles à titre de contraste. Chez nous, où l'égoïsme est infiniment moindre, il n'a pas la même raison d'être.

Au théâtre, nous voyons des pièces, comme l'*Honneur*, de Sudermann, ou comme la *Retraite*, applaudies avec un enthousiasme, qu'elles ne soulèveraient certes pas, si l'action se déroulait dans un milieu français.

Antoine, lui-même, déploie un luxe inouï de décors et de figuration pour monter *Jules César*, de Shakespeare.

L'eût-il fait, si le drame avait été écrit par un Français? C'est peu probable, car il l'aurait jugé avec son sang-froid habituel, et l'eût taxé à sa juste valeur.

Jules César n'est, en effet, qu'une piètre reconstitution de la République romaine.

C'est d'un latinisme tout anglais et qui nous choque, parce que nous sommes plus parents des Romains que ne le sont les Anglais.

La qualité d'étranger est aujourd'hui un passe-partout qui donne accès à notre admiration.

Un gentleman nous paraît d'autant plus correct qu'il se donne plus l'apparence d'un fils d'Albion. Flotter dans des vêtements coupés suivant des lignes droites, s'enserrer le cou dans un faux-col rigide et démesurément haut, sont choses indispensables pour être dans le ton.

Peu importe que la grâce française soit ainsi sacrifiée à la raideur britannique. Nous nous refusons à reconnaître que la coupe qui convient à nos voisins, et qui est adéquate à leur structure et à leur maintien naturel, n'est pas adaptable à notre conformation plus souple et plus mobile.

Ce sont là vérités qu'il serait difficile de faire admettre.

Le philosophe pourrait se contenter de sourire, si l'abdication de toute initiative nationale ne comportait pas un grave préjudice, tant au point de vue économique qu'au point de vue social.

Les arts et le commerce ont été rendus tributaires de l'étranger. Cette considération seule est suffisante à démontrer l'intérêt qu'il y aurait à réagir. Mais allez donc faire entendre à un Français qu'une chose peut être bonne, même si elle ne vient pas de Londres ou de Berlin!

Le Français n'a pas de pire ennemi que lui-même.

Fred Isly.





UN LECTEUR POUR DE BON

LE DENTISTE. — Votre dent est arrachée, monsieur.
LE CLIENT. — Une minute, je finis mon *Pêle-Mêle*.

LE DENTISTE. — Mais monsieur, j'ai des clients qui attendent leur tour.
LE CLIENT. — C'est bon, arrachez-moi une autre dent.

AVIS

Après le Tournoi qui se termine aujourd'hui, nous commencerons, et cela dès le prochain numéro, la publication d'un nouveau Grand Tournoi d'un genre tout à fait inédit.

L'originalité de ce nouveau Concours trouvera bon accueil parmi nos lecteurs.

Il s'intitulera :

Grand Concours des Tableaux parlants.

On trouvera la première série dans le supplément du prochain numéro.

Nous ne saurions trop engager nos lecteurs à se mettre sur les rangs et à disputer les prix affectés à cette épreuve.

Ils y trouveront un délicat plaisir et une source d'intimes satisfactions.

UN MIRAGE

Madame de Granchie se mirant complaisamment dans son armoire à glace, se retourne tout-à-coup vers son mari :

— Qu'est-ce qui te fait rire?

— La pensée, chère amie, que je ne dois payer qu'une seule fois la toilette que je vois en double dans ton miroir, répondit le mari toujours pratique.

PENSÉE

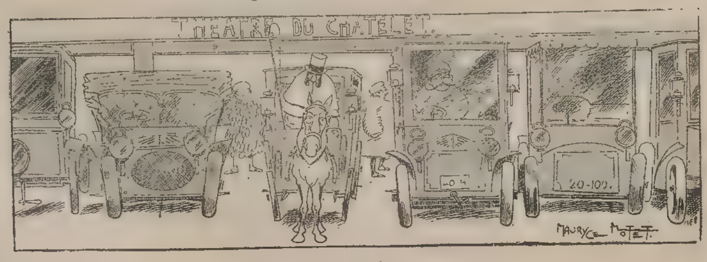
L'amour-propre est tout puissant en nous.

Un brave homme, très bien intentionné, exprime en société l'opinion qu'une guerre va éclater. La guerre éclate. La vanité est si prédominante que le premier mouvement du brave homme est un sentiment de joie.

La tristesse ne viendra qu'après.

LES TEMPS SONT CHANGÉS

Dans le bon vieux temps, on avait le charme de la conversation.



Mais maintenant, comme c'est triste!

Courrier Pêle-Mêle

Curiosité.

Monsieur le Directeur,

Dans votre numéro du 7 février, je lis ur article intitulé: «Un mot de Scribe», où i est question de M. Empis. Ce nom me remé more une anecdote peu connue, je crois, e qui mérite de l'être. A vrai dire, ce n'es pas une anecdote, mais un *tour de forc* dont était coutumier Hugo. C'était pendant l second Empire, vers 1864; aux élections, s présentaient deux candidats se disant bona partistes tous deux, Laurent Pichat contr Empis. Le résultat du vote fut incertain e il y eut ballotage. Alors, Laurent Picha changeant d'opinion brusquement, se pr senta comme candidat républicain et fu nommé. Sur ce simple sujet, Hugo fit l distique extraordinaire suivant:

Laurent Pichat, virant, coup-hardi, bat Em pis. Lors, Empis chavirant, couard dit: «Bal tant pis!»

UN FRANÇAIS BARCELONAIS.

Paysages.

Monsieur le Directeur,

L'esthetique est une très belle chose, ma il y a des gens qui, au nom de l'esthétiqu font montre d'un égoïsme vraiment énorm ne les voilà-t-il pas qui se mettent à pou ser des cris déchirants parce qu'on a, p raît-il, formé le projet d'établir un chem de fer aboutissant au sommet du mont Ce vin? Notez que ce genre de chemin de f sur le Cervin, comme sur la Jungfrau ou Mont-Blanc, détruirait l'aspect de ces mo tagnes à peu près autant qu'une fourmi promenant sur la statue de la Vénus de Mi empêcherait de voir cette immortelle œuv d'art.

Il est entendu que de nombreuses conce sions au modernisme et à l'amour du co fort ont contribué à diminuer le pittoresq de certains paysages. Soit, je laisse enc jeter l'anathème sur certains profanateu mais il conviendrait tout de même de le je à propos, cet anathème, et ça ne me par pas le cas, ici.

En somme, tout le monde n'a ni le tem ni le moyen, ni la force de gravir les so mets culminants des Alpes, est-ce une rais pour qu'on soit, pour cela, à jamais pr du plaisir de les admirer à toutes les a tudes? Si les alpinistes ont vraiment l'am sincère de la montagne, rien ne les em chera d'exécuter leurs ascensions comme vant, à pied et avec tous les accessoires cl siques. Le nouveau chemin de fer les gêne t-il? Pas le moins du monde, seulement, voilà furieux de penser qu'une foule de ge sans dépenser le moindre effort, arriver en une heure, aussi haut qu'eux en de jours.

Cette considération ne me touche pas moins du monde. Je suppose, d'ailleurs, beaucoup d'alpinistes zélés sont de la mê école que les trop fanatiques bicyclistes quels, après avoir traversé cent lieues pays, n'ont surtout vu que la route où avançaient, ainsi que leur guidon. Je ne v pas en quoi une ascension paisible et de t repos, est de nature à me faire paraître mo merveilleux les glaciers que j'ai à travers Libre aux amateurs, après tout, de contin leurs exploits, mais qu'ils ne viennent m'empêcher de voir, moi aussi, sous préte d'esthétique, alors que la beauté des mon gnes ne sera atteinte, de ce fait, qu'à un gré à peine perceptible.

Je suis sûr que beaucoup de vos lecte sont de mon avis et pensent que la cont plation des beautés de la nature n'a auc espèce de rapport avec le plaisir de se cas le cou ou d'en avoir les risques.

Recevez, etc.

PAULIN (Paris).

Mot historique.

Monsieur le Directeur,

Pour donner satisfaction à M. Raoul

bin (Questions interpêlemêlistes, du 17 février courant), je lui fais connaître que, le 24 février 1848, fut donné, au maréchal Bugeaud de la Piconnerie, duc d'Isly, le commandement de l'armée de Paris.

Celui-ci ne put sauver la monarchie, malgré ses vanteries habituelles, au nombre desquelles se trouve la fameuse apostrophe citée, digne du capitaine Fracasse: « Qu'on me donne quatre hommes et un caporal, et je me charge de mettre les républicains à la raison. »

A. BIZOT (Besançon).

Question interpêlemêliste

Plusieurs mères de famille, dont les enfants sont élèves de cours secondaires, me prient de leur indiquer une liste de carrières ouvertes aux jeunes filles pourvues d'une certaine instruction (avec ou sans brevets de l'enseignement primaire), je prends la liberté de recourir à votre extrême obligeance, en vous priant de vouloir bien m'accorder cette faveur de répondre par la voie de votre si intéressant hebdomadaire illustré, à ce vœu qui, ainsi formulé, devient d'intérêt général.

X...

DUEL

Un duel à mort sans effusion de sang, est celui qui eut lieu entre le rédacteur d'un journal boulevardier et un politicien d'une nuance indécise. Ce dernier s'étant jugé offensé par un article publié par le premier, lui envoya, en guise de témoins, le factum suivant:

« Monsieur,

« Un homme qui se respecte s'abstient d'envoyer ses témoins à un individu de votre espèce: il se contente de lui administrer simplement un soufflet sur la joue. Par la présente, je vous en donne deux, un de chaque côté.

« Remerciez-moi de n'avoir pas recours aux armes.

« Recevez, etc. »

Voici la réponse que fit le journaliste à ce cartel:

« Cher monsieur,

« J'ai bien reçu les deux soufflets que vous avez jugé à propos de m'envoyer par lettre, au lieu de me pourfendre à coups d'épée, ce dont je vous remercie. Ayant été souffleté par la voie de la poste, je m'empresse de vous envoyer une balle dans la tête. Veuillez donc vous considérer comme mort, et agréez pour votre cadavre, mes salutations empressées. »



DISSENTIMENT CONJUGAL

!!!



!!!



— Qu'est-ce que vous avez, mes amis?...
— Rien, ma femme m'a flanqué un savon, et je lui ai lavé la tête.

LE QUATRAIN DE SAINT-HONORÉ

D'une personne accommodante, on dit qu'elle est comme le quatrain de St-Honoré.

En effet, ce quatrain, dont l'auteur est le poète Santeuil, peut être tourné et retourné sans qu'il en souffre, l'ordre de ces quatre vers pouvant être interverti une vingtaine de fois.

Voici le quatrain:

Saint Honoré
Est honoré
Dans sa chapelle
Avec sa pelle

Vous pouvez maintenant opérer les nombreuses transpositions.

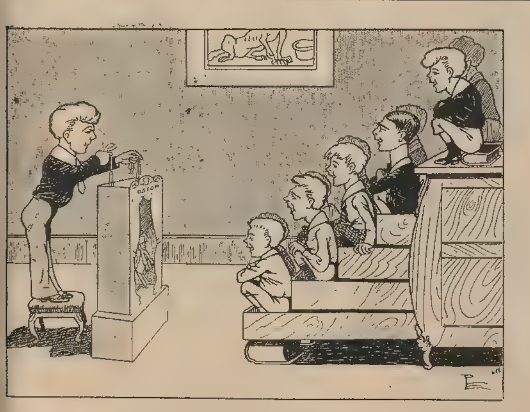
Par exemple:

Dans sa chapelle
Avec sa pelle
Est honoré
Saint Honoré

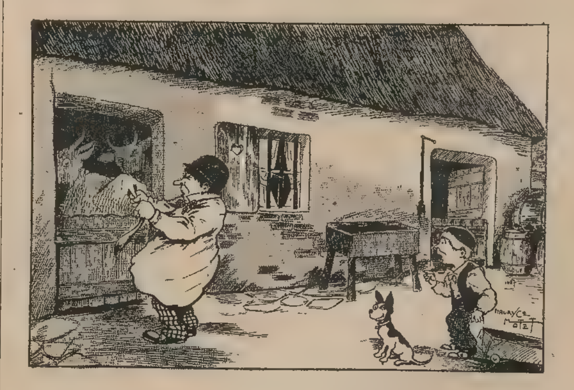
Ou bien:

Avec sa pelle
Saint Honoré
Dans sa chapelle
Est honoré

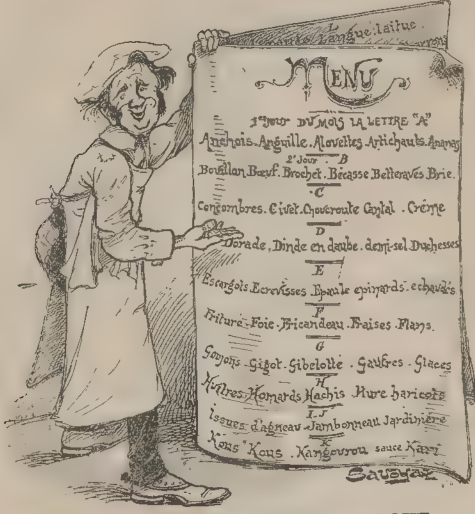
Etc., etc.



L'UTILE COMMODE
OU
ON VOIT BIEN A TOUTES LES PLACES



— Va-t-on enfin m'ouvrir? Voilà une heure que je sonne!



LE RESTAURANT ALPHABETIQUE

M. Lagargotte s'étant aperçu que ses clients étaient fatigués de la routine ordinaire des mets servis chez lui, imagina, à la grande joie de tous, de faire servir chaque jour, des plats par ordre alphabétique, ce qui obtint un grand succès.



DISTRACTION

— Que je suis bête... je ne me suis pas aperçu que la négresse tricotait.

Les excentricités de la statistique

Achenwall, qui vivait au dix-huitième siècle, est généralement considéré comme le premier écrivain systématique sur la statistique.

Depuis, les imitateurs sont devenus légion. La statistique embrasse l'univers; ses colonnes pressées montent à l'assaut de tous les sujets. Elle est utile, incontestablement; mais elle est ennuyeuse aussi. Trop d'érudition fatigue. Elle le sait et, par coquetterie, elle se fait badine et fantaisiste. Son utilité nous échappe alors; et, lorsqu'elle paraît sincèrement établie, nous devenons plus curieux de la mentalité saugrenue du chercheur que du résultat de ses calculs.

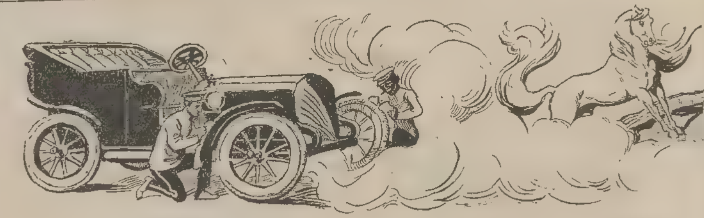
Ainsi, l'informateur précis qui enregistra que Miss Roosevelt, pendant quinze mois, avait pris part à 403 dîners 350 grands bals, 208 soirées dansantes; assisté à 680 five o'clok teas et fait 1.700 visites, cet informateur de la badauderie yankee avait, incontestablement, du temps à perdre. De même, l'artiste capillaire qui nota que la barbe pousse de trois millimètres par semaine, soit 16 centimètres par an. J'entends bien qu'il s'agissait d'établir qu'un octogénaire qui ne se serait jamais rasé, aurait au menton une toison de douze à treize centimètres — et c'est bien possible! Mais notre ingénieux coiffeur devait, lui aussi, être une belle barbe dans son genre.

Autrement pratique, M. Truerdal, citoyen de Londres, a calculé que depuis trois ans, qu'il est marié, sa femme a commis exactement 10.950 mensonges et que chacun de ces mensonges lui a coûté assez cher. Il sait que si ces mensonges continuent du même train, il sera ruiné en deux ans et il demande le divorce.

Une statistique qui éveille le moindre doute, perd tout son prestige. Il faut, comme au théâtre croire que c'est arrivé. Le lecteur doit pouvoir s'expliquer comment a été pratiqué le recensement. Et quand il lit une assertion comme la suivante: « La statistique officielle (?) établit que dans toute la France on ne relève que quatre bains par habitant et par an... », il lève les épaules et sourit.

Si donc la psychologie de la statistique tentait quelqu'un de nos sociologues, il devrait d'abord établir que la première de ses conditions est d'être vraisemblable. Elle devient véritablement ingénieuse, lorsqu'une réflexion piquante la souligne, comme:

« Il a été bu, en 1905, quarante et un millions d'hectolitres de cidre, *soit plus de huit fois la récolte de l'année*; on est en droit de se demander avec quelles pommes chimériques ont été composés les 30 millions d'hectolitres supplémentaires. »



PARAPHRASE DE LA CAVALE DE BARBIER

Que ta cent vingt chevaux, ô chauffeur, était belle,
Au grand soleil de Messidor,
La fière automobile à la panne rebelle
Aux freins d'acier, au volant d'or.

Joyeuse, elle étalait et l'huile et l'encaustique,
De son métal et de son bois;
Elle était, noir joyau que le chauffeur astique,
Faite pour écraser des rois.

LA CAVALE DE BARBIER

(TEXTE ORIGINAL)

O Corse à cheveux plats, que ta France était belle,
Au grand soleil de Messidor,
C'était une cavale indomptable et rebelle,
Sans freins d'acier ni rênes d'or.

Une jument sauvage à la croupe rustique
Fumante encor du sang des rois,
Mais fière et d'un pied fort heurtant le sol antique,
Libre pour la première fois.



Jamais aucune main n'avait passé sur elle
Pour l'agripper ou l'enrayer,
Et nul n'avait encor saisi la manivelle
De son moteur pour l'embrayer.

Elle ignorait encor l'avance à l'allumage,
Les carburateurs embrasés,
Et son large éperon taillé pour le carnage
Était vierge encor d'écrasés.

Jamais aucune main n'avait passé sur elle
Pour la flétrir ou l'outrager,
Jamais ses larges flancs n'avaient porté la selle
Ou le harnais de l'étranger.

Tout son poil était vierge et belle vagabonde,
L'œil haut, la croupe en mouvement,
Sur ses jarrets, dressée, elle effrayait le monde
Du bruit de son hennissement.

Voilà de bonne statistique! Mais ne vous avisez pas de résoudre si ce sont les brunes ou les blondes qui ont le plus de chance de se marier. Le professeur allemand qui s'est livré à ce travail, affirme que sur 100 brunes, 77 ont la joie de trouver un époux, tandis que cette satisfaction n'est accordée qu'à 53 blondes sur cent. Plus ingénieux, un de ses collègues a étudié la relation qui existe entre les notes de ses élèves et la couleur de leurs cheveux. Il a calculé que les garçons à cheveux châtains sont ceux qui paraissent doués de la meilleure mémoire. Chez les filles, ce sont les blondes. Les roux et les rousses sont presque toujours paresseux; les bruns excellent par l'imagination.

Lorsqu'on nous révèle qu'il y a 625.000 fonctionnaires en France; ou 40.060 mots dans la langue chinoise; que les journaux américains sont tirés à 19.627.757 exemplaires; que les 160.000 bambins qui fréquentent les 387 écoles primaires de Paris, consomment 44 centilitres d'encre par tête et par an, soit presque un centilitre par semaine, ce qui revient à près de cinq centimes par an, on est obligé de convenir que la science est tout de même une belle chose.

Mais d'autres ont calculé qu'on pourrait réunir les 1.480 millions d'êtres humains qui peuplent le globe, dans un seul comté anglais, où chacun aurait à sa disposition un espace d'un mètre carré; qu'on pourrait aussi les empiler tous dans une boîte en forme de cube qui n'aurait que la moitié de la superficie de Hyde Park et qui mesurerait environ 1.310 mètres dans tous les sens; quand on ajoute que si l'on consentait à laisser un bicycliste au dehors, il en ferait facilement le tour en six minutes, la pipe à la bouche... on a vraiment une bien petite idée de l'humanité.

Mais — c'est toujours de plus en plus fort — nous sommes à New-York. Et voici qu'aux abords de Madison Square, un statisticien nous accroche au passage. Il affirme que la police locale opère une arrestation toutes les trois minutes, soit 490 arrestations par jour; qu'un incendie se déclare toutes les 48 minutes; qu'on relève une mort accidentelle toutes les une heure trois quarts. Qu'il s'y fait une tentative de meurtre toutes les huit heures; un suicide toutes les huit heures aussi; et un assassinat par jour. Que toutes les 48 minutes, il se crée de nouvelles entreprises commerciales; qu'on déclare une faillite toutes les sept heures; qu'un émigrant arrive à New-York toutes les deux minutes; un navire dans le port toutes les quarante-deux minutes; un train de voyageurs toutes les 52 secondes... Il ajoute qu'il a encore d'autres chiffres, condensés dans un travail de 200 pages; qu'il va nous donner les plus intéressants...

Alors, nous crions: « Assez! Assez!... »

André SAVIGNON.



Tu parus. Et sitôt que tu vis l'envergure
Et la coupe de son moteur
Impetueux, tu pris la quatrième allure
Et mis en marche l'embrayeur.

Tu parus. Et sitôt que tu vis son allure,
Ses reins si souples et dispos,
Centaure impetueux, tu pris sa chevelure
Tu montas, botté, sur son dos.

Alors de Novgorod jusqu'au cap Finistère,
Des Esquimaux chez les Persans,
Tu lui fis pratiquer, de par la vaste terre,
Le massacre des Innocents.

Alors, comme elle aimait les rumeurs de la guerre,
La poudre et les tambours battants
Pour champ de course, alors tu lui donnas la terre
Et les combats pour passe-temps.

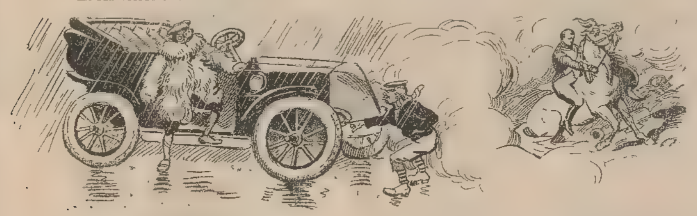


Plus de garage alors, de haltes ni de sommes,
Toujours l'air, toujours du travail,
Toujours comme du sable écraser des corps [d'hommes,
Et même, entre temps, du bétail.

Alors plus de repos, plus de nuits, plus de sommes,
Toujours l'air, toujours du travail,
Toujours comme du sable écraser des corps [d'hommes
Toujours du sang jusqu'au poitrail.

Trois ans, son large pneu, dans sa course rapide,
Tua, broya, les vils piétons;
Trois ans, elle enfuma de sa vapeur fétide
Et les villes et les moissons.

Quinze ans, son dur sabot, dans sa course rapide,
Broya les générations;
Quinze ans, elle passa, fumante, à toute bride,
Sur le ventre des nations.

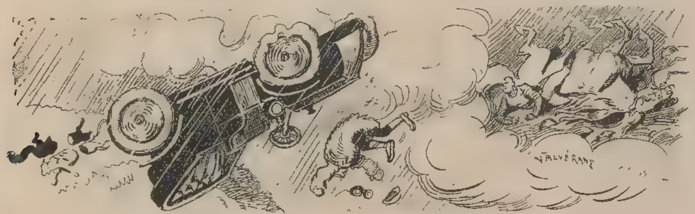


Enfin, lasse d'aller, sans finir sa carrière,
D'aller sans user son chemin,
Et boire l'obstacle et, comme une poussière,
De triturer le genre humain,

Enfin, lasse d'aller sans finir sa carrière,
D'aller sans user son chemin,
De pétrir l'univers et, comme une poussière,
De soulever le genre humain,

Un jour d'hiver, rouillée et prête, sous la douche,
A déraper à chaque pas,
Elle demanda grâce à son chauffeur farouche,
Mais, bourreau, tu n'écoutas pas.

Sur ses jarrets, ployée, haletante et sans force,
Prête à fléchir à chaque pas,
Elle demanda grâce à son cavalier corse,
Mais, bourreau, tu n'écoutas pas.



Rageur, tu regonflas de nerveux coups de pompe
Les pneus d'où l'air fuit en sifflant,
Tu vidas le bidon. Ta main, quittant la trompe,
Vint se crisper sur le volant.

Tu la pressas plus fort de ta cuisse nerveuse
Pour étouffer ses cris ardents,
Tu retournas le mors dans sa bouche baveuse
De fureur, tu brisas ses dents.

Sombre, elle reprit donc son train-train de patache,
Mais n'obéissant plus aux freins
Sur deux chats écrasés elle fit le panache
Et du coup te cassa les reins.

Elle se releva, mais, un jour de bataille,
Ne pouvant plus mordre ses freins,
Elle tomba, mourante, en un lit de mitraille,
Et du coup te cassa les reins.

Le téléphone à l'étranger

On se plaint du téléphone en France; on se plaint de son fonctionnement qui est trop capricieux, et de sa cherté qui est vraiment exagérée.

En est-il de même (pour le prix, bien entendu) dans les autres pays?

La ville du monde où le téléphone est le meilleur marché, c'est Grand-Rapids, aux Etats-Unis, dans le département de Michigan. L'abonnement coûte 16 francs par an. Il y a 110.000 abonnés sur 150.000 habitants. Cela se comprend.

A Stockholm, on paie 110 francs par an, et il y a un téléphone pour 23 habitants. A Londres, il y a un appareil pour 700 personnes et l'abonnement est de 515 francs. Ce prix, plus cher encore qu'en France, explique le peu d'enthousiasme que manifestent les gens de Londres, qui n'y sont pas forcés, pour avoir le téléphone.

A Christiania, le prix est de 120 francs, et il y a un téléphone par 120 habitants. A Trondjhem, en Norvège, on ne paie que 66 francs et il y a un appareil pour 38 habitants.

Une ville où le téléphone est bon marché, c'est Zurich. Le prix est de 55 francs par an, et la proportion est de 50 habitants.

A Berlin, l'abonnement coûte 210 francs, la proportion est de 60 habitants. A Copenhague, il est de 185 francs pour 70 habitants A Boston, c'est 500 francs; à Washington, 440 francs; à Chicago et à New-York, il est de 792 fr. 50.

A Amsterdam, les particuliers paient 155 francs et les maisons de commerce, 510 francs.

Enfin, à Paris, il y a un téléphone par 110 habitants et on paie 400 francs. Nous sommes donc dans une proportion moyenne, relativement aux grandes capitales.

Mais là où nous arrivons bons derniers, c'est dans la rapidité du service.



LE JEU

Léon Duschnock se serait sans doute soucié fort peu du jeu. Cependant, dès sa première enfance, le démon du jeu vint tenter son âme candide.

Et plus tard, Léon apprit qu'entre la soif ardente, et le verre de vin rafraîchissant, le démon du jeu s'interpose toujours sous la forme d'un zanzibar.



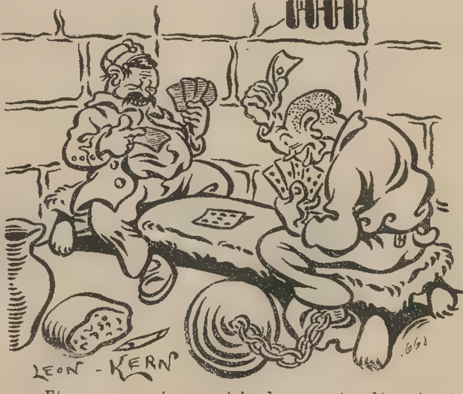
Il s'aperçut aussi que les plus belles pelouses du Bois de Boulogne, qui pourraient être réservées à d'innocents ébats, sont abandonnées au terrible démon.



Entre la santé qu'on va chercher dans les villes d'eaux, et le verre d'eau qui vous la donne, se glisse l'inévitable démon.



Léon acquit la conviction que dans le monde, la danse n'est qu'un prélude par lequel le démon du jeu vous permet de passer avant de vous accaparer.



Et comme un jour, certain de ses actes démontra trop clairement que le jeu lui avait tourné la tête, on ne trouva d'autre remède que de la lui couper, et il constata que même pendant son instance de décollation, le sempiternel démon n'avait jamais eu autant de prise sur lui, alors, il eut un rêve drôle qui lui fit voir M. Clémenceau costumé en Don Quichotte, se battant contre des Cercles.







TOUJOURS LA PAILLE ET LA POUTRE

Le directeur d'une grande administration me disait dernièrement: « Si l'amour-propre des individus est souvent risible, celui d'une collectivité va quelquefois se nicher on se demande où.

Ainsi j'ai remarqué que chaque pays était fier précisément de ce dont il n'aurait pas lieu de l'être. Marseille s'énorgueillit de son mistral, au point qu'elle semble défier les zéphirs étrangers en s'écriant: « Digo-li qué vengon! »

La Corse est fière de ses bandits, et Bellacoscia lui a fait presque oublier Napoléon.



Lors des tremblements de terre, j'ai entendu des Napolitains me dire avec orgueil: « Vous n'en avez pas autant à Paris! »



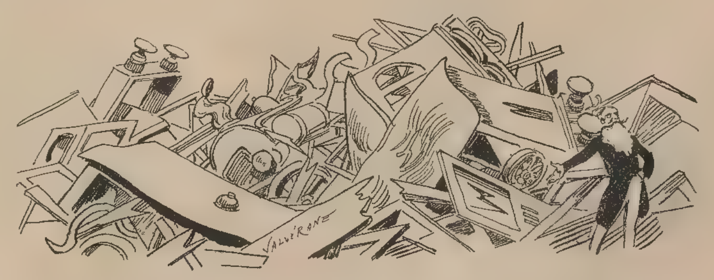
Des Brésiliens racontent d'un air faussement modeste, qu'ils sont de la province où la fièvre jaune fait le plus de victimes par an... et les Yankees n'ont-ils pas un sourire de supériorité en vous apprenant qu'on rencontre le serpent à sonnettes aux environs de New-York.



L'Algérien cite avec orgueil les invasions de sauterelles et le simoun.



L'Inde est fière de ses tigres.



Et regardez jusqu'où peut mener ce singulier état d'esprit : Le plus petit réseau de France, la Compagnie du Midi, ne va-t-elle pas prétendre qu'elle détient le record des accidents et catastrophes?... C'est d'autant plus risible que ce record, c'est nous, Compagnie d'Orléans, qui le détenons.



LES TRAVAUX DU METROPOLITAIN ET LE MONSIEUR ABSORBÉ

Réconciliation

On peut dire que le bon chroniqueur Aurélien Scholl, réalisa le type du parfait Parisien.

Il fut même plus que Parisien, il fut « boulevardier » dans l'âme.

Et pourtant, il était de Bordeaux.

D'ailleurs, voici l'autobiographie — courte, mais bonne — qu'il adressa jadis au journal *L'Eclair :*

Né le 14 juillet 1833, j'ai manqué de quarante-quatre ans la prise de la Bastille.

J'ai quitté ma ville natale pour vivre dans un milieu intelligent, artistique.

Ayant vu de près toutes les illustrations de notre époque, je me demande s'il n'aurait pas autant valu rester en province. Ce n'était vraiment pas la peine de se déranger.

Une seule chose me console, — c'est que, né à Bordeaux, je ne suis jamais allé à Bercy.

Or, vers sa vingtième année, à l'époque où il faisait ses débuts dans la littérature, le jeune chroniqueur en herbe, allait, chaque été, se retremper au sein de sa famille, qui habitait Bordeaux.

Ses parents, ses amis, voire même tous ses concitoyens, étaient déjà fiers de lui, et suivaient ses progrès avec le plus vif intérêt.

Songez donc!... Quel honneur pour le Médoc, de voir un de ses enfants conquérir glorieusement la capitale!... Aussi, était-il choyé et fêté, chaque fois qu'il venait à Bordeaux: on l'y considérait déjà comme une importante notabilité de la presse parisienne; et sa ville natale s'honorait de recevoir ce jeune homme, en passe de devenir grand homme!...

Un jour qu'il flânait sur les *Quinconces*, il rencontra un de ses amis et admirateurs, qui s'empressa de lui annoncer une grosse nouvelle:

— Vous savez, dit il à Aurélien Scholl: Lambert Thiboust est dans nos murs!..

— Pas possible! s'écria Scholl, en essayant de dissimuler une vague inquiétude... Lambert Thiboust?...

— Il est de passage à Bordeaux, mon cher!... En personne!...

Aurélien Scholl fit la grimace... Lambert Thiboust était alors l'auteur dramatique en vogue: ses pièces se jouaient partout, et sa dernière comédie: « *Je dîne chez ma mère* », venait précisément de remporter un grand succès au théâtre de Bordeaux. Bref, sa renommée était universelle; on savait que c'était un des plus brillants météores du firmament parisien, — et, puisqu'Aurélien Scholl gravitait lui aussi dans ces mêmes régions, ils devaient fatalement être une paire d'amis: c'était du moins la conviction absolue des Bordelais!..

Malheureusement, Aurélien Scholl s'étai quelque peu vanté, au sujet des magnifiques relations qu'il prétendait avoir dans le monde artistique et littéraire. Ses compatriotes l'avaient maintes fois entendu s'écrier, en parlant de Lambert Thiboust:

— C'est un de mes amis!..

...La vérité, c'est qu'il le connaissait à peine pour l'avoir vu deux ou trois fois au café Mazarin, en compagnie de Ponson du Terrail ou d'Albéric Second... Il lui avait été vaguement présenté; et leur prétendue amitié, don se targuait fièrement l'imprudent Scholl, — se bornait à des saluts que Lambert Thibous rendait fort poliment, avec l'air surpris du monsieur qui n'a pas la mémoire des physionomies. .

C'est pourquoi, en apprenant que le célèbre vaudevilliste se trouvait à Bordeaux, Schol ne put s'empêcher de frémir:

— Jamais il ne me reconnaîtra, pensa-t il... D'autre part, si mes concitoyens s'aperçoivent que je ne le connais pas, si l'on ne nous voit pas déambuler bras dessus, bras dessous, dans les rues de Bordeaux, on va suspecter ma gloire naissante, on va me traîner aux gémonies... et je suis un homme déshonoré!...

Alors, il eut envie de boucler sa valise et de fuir le redoutable Lambert Thiboust... Mais ce n'était pas une solution pratique!...

Son esprit, fertile en ressources, trouva mieux que cela...

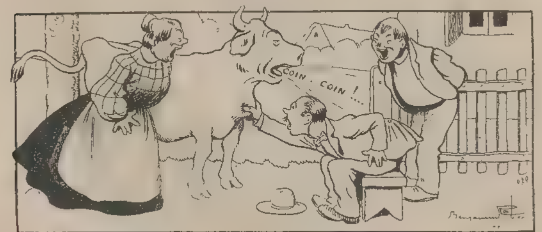
Le camarade qui lui avait annoncé l'arrivée de Lambert Thiboust à Bordeaux, reprit sur ces entrefaites:

— Vous le connaissez beaucoup, n'est-ce pas?...



DIAGNOSTIC

Le Vétérinaire. — Nul doute, c'est une tumeur produite par une inflammation morbide des tissus sous cutanés.



Le Vétérinaire. — Mais pourquoi, diable, crie-t-elle comme ça?

La Fermière. — Je vois ce que c'est. Blanchette a dû avaler la trompe à bicyclette de mon mari.



— Je vous l'avais bien dit qu'après la mort on se retrouvait dans l'*aut' vie*.

— Qui ça?... Lambert?... Oh! oui, beaucoup, beaucoup!... répondit Scholl avec un aplomb formidable... *Seulement, je ne lui parle plus!*...

— Bah?...

— Oui... nous sommes en froid!... Et si je le rencontre, c'est tout au plus si je le saluerai, vous verrez!...

La ville de Bordeaux était avertie, et Scholl était sauvé du ridicule par ce petit stratagème...

Mais le meilleur de cette histoire authentique, c'est que deux jours après, alors que tout le monde savait Scholl brouillé avec Thiboust, — les deux confrères se trouvèrent nez à nez...

A Paris, Thiboust n'eut sans doute pas daigné reconnaître le jeune chroniqueur... Mais à Bordeaux, il lui sauta pour ainsi dire au cou, heureux de retrouver là une physionomie boulevardière...

Et le soir, Aurélien Scholl disait négligemment à ses amis:

— J'ai rencontré Thiboust aujourd'hui... Il m'a fait ses excuses... Et là-dessus, *nous nous sommes réconciliés*... Voilà!

PERNO-GOMEZ.



NOUVEL IMPOT

LE MITRON *(chantant)*. — A tous les cœurs bien nés, que la patrie est chère!

LE CONTRIBUABLE. — Trop chère.

DE NOS LECTEURS

Les débuts d'un chroniqueur.

Albert Wolff, qui fut pendant un quart de siècle, une des colonnes du *Figaro*, débuta dans le journal de Villemessant, d'une façon des plus piquantes. Il était venu d'Allemagne à Paris, en 1857, à vingt-deux ans, chargé par la *Gazette d'Augsbourg*, d'une étude sur notre Salon de peinture. Paris le conquit; il y demeura.

Son premier article fut inséré dans le *Gaulois*. Il eut un succès énorme et lui valut d'être présenté à Villemessant qui lui demanda une chronique d'essai. Cette chronique parut dans le *Figaro* et fut tout aussi goûtée que celle du *Gaulois*. Le jour même, le jeune écrivain, qui ne roulait pas sur les pièces d'or, se présentait à la caisse du journal pour toucher le prix de sa collaboration. Le caissier le pria de signer un reçu. Wolff eut un mouvement de surprise indignée quand il s'aperçut qu'on lui offrait la modeste somme de trente-sept francs quatre-vingts.

— Mais, je croyais que le *Figaro* payait cent francs l'article?

— C'est, en effet, le prix des « maîtres », répondit le caissier. Les débutants touchent trois sous la ligne, et c'est déjà fort joli. Vous avez deux cent cinquante-deux lignes à trois sous, ce qui fait bien trente-sept francs quatre-vingts. Vérifiez vous-même.

Albert Wolff ne vérifia pas. Il donna un grand coup de poing sur le bureau et jeta au caissier ahuri:

— Dites à M. de Villemessant que je lui fais cadeau de mon article.

Et il s'en alla, drapé dans sa dignité.

Cependant l'heure du dîner approchait. Wolff avait grand appétit et petit numéraire, et déjà il regrettait son accès d'orgueil. La faim, qui fait sortir le loup du bois, le fit entrer au café des Variétés où il rédigea, à l'adresse de Villemessant, la lettre suivante:

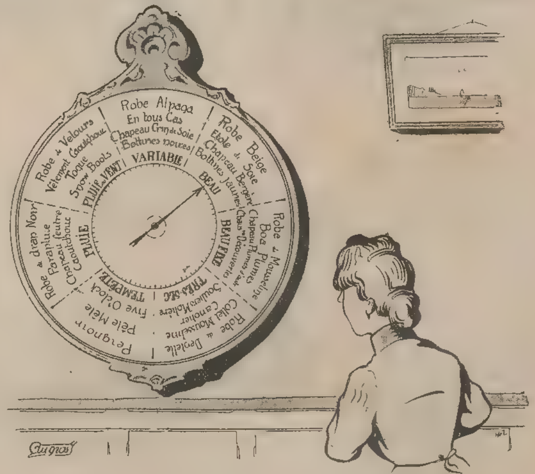
« Monsieur le Directeur du *Figaro*

« J'apprends que, ce matin, un intrigant s'est présenté en mon nom à la caisse pour réclamer le prix de mon article que, de sa propre autorité, il avait fixé à cent francs. Inutile de vous dire que je ne suis pour rien dans cette tentative d'intimidation, et que je serais très heureux de recevoir par le porteur, trente-sept francs quatre-vingts, somme que mon article représente à trois sous la ligne. Je ne tiens pas du tout à l'argent, et l'honneur d'avoir débuté dans votre journal m'est plus précieux que tous les trésors de la terre. »



TOTO PREVOYANT

— Grand'maman, pourquoi portes-tu des lunettes?
— Parce que ça grossit les objets.
— Alors, s'il te plaît, veux-tu les ôter avant de me couper mon gâteau?



LE BAROMETRE PRATIQUE

Comment Mme Pratique a arrangé son baromètre pour que sa bonne puisse, sans la consulter, lui préparer ses vêtements.



Les Européens, occupés à se faire mutuellement ombrage, ne s'inquiètent pas du mur jaune qui, bientôt, les privera completement du soleil.

Un quart d'heure après, le commissionnaire revenait avec une enveloppe à en-tête du *Figaro*. Wolff la déchira, fiévreux, et en extirpa un billet de cent francs. En quelques lignes, Villemessant expliquait qu'il envoyait trente-sept francs quatre-vingts pour l'article, plus soixante-deux francs vingt pour la lettre, qu'il avait trouvée fort spirituelle.

Le généreux directeur était même allé plus loin: *il avait payé le commissionnaire.*

JACK.

Le diamant.

Depuis les expériences de Lavoisier, nous savons que le diamant est du carbone pur cristallisé.

Il est le résultat de phénomènes volcaniques, au cours desquels du carbone emprisonné dans une roche en fusion, a fondu, puis s'est cristallisé par refroidissement.

C'est en partant de ce principe, que M. Moissan a obtenu du diamant, en fondant du carbone dans de la fonte, au four électrique. Mais ceci n'est qu'une expérience, car les cristaux obtenus par le savant étaient très petits.

La couleur du diamant va du blanc au noir en passant par toute la gamme des teintes.

Sa beauté et sa valeur dépendent de sa limpidité, de son *eau*. Pour en obtenir le poids, on se sert du carat (205 milligrammes) et de ses subdivisions: 1/2, 1/4, 1/8, 1/16, 1/32, 1/64 de carat.

Les tares du diamant consistent en taches, en stries, défauts connus sous le nom de *crapauds*.

Actuellement, les gisements de diamants connus se trouvent aux Indes, au Brésil et dans l'Afrique du Sud. Les gisements indiens, qui renfermaient les plus belles pierres, sont presque épuisés à l'heure actuelle. On en trouve encore, mais plus rarement, à Bornéo et en Australie.

Le diamant paraît avoir été connu et recherché dès la plus haute antiquité. C'est ainsi qu'on prétend que le Koh-i-Noor aurait appartenu à Karna, roi d'Anga, environ 3.000 ans avant Jésus Christ.

Le diamant fait son apparition en Europe, à la suite des expéditions d'Alexandre. Pline en parle dans son « Histoire naturelle ».

Mais ce n'est guère qu'au seizième siècle qu'il commence à être très recherché.

Jusqu'au commencement du dix-huitième siècle, les Indes étaient seules pays producteur de la précieuse gemme. Les mines de Golconde étaient les plus réputées.

Puis ce fut au tour du Brésil à fournir de belles pierres.

Actuellement, l'Afrique du Sud fournit presque toute la production mondiale.

Comme teinte, les diamants du Cap sont inférieurs aux anciens gisements des Indes. D'ailleurs, les diamants dits « anciens » ou « de vieille roche », qui avaient une pureté et une blancheur incomparables, sont tous originaires des Indes.

Ceci dit, nous allons vous présenter quelques gros personnages. *Le Régent*, estimé actuellement 12.000.000 de francs, et qui, brut, pesait 410 carats, pèse maintenant 136 carats, fut acheté par le duc d'Orléans, alors régent, pour la somme de 2.500.000 livres.

Le *Grand Mogol* pesait, brut, 787 carats; la taille le réduisit à 280 carats. Ce diamant appartint à Aureng-Zeb. On ne sait au juste ce qu'il est devenu. Les uns supposent qu'il dort dans le trésor des shahs de Perse, les autres prétendent qu'il changea tout simplement de nom et qu'il reconquit une nouvelle célébrité, sous le nom de *Koh-i-Noor* et qu'il appartint au trésor des Rajahs de Laore. Les Anglais — gens pratiques — s'en emparèrent et l'offrirent, en 1850, à la reine Victoria. Même de sujets à souverains, les petits cadeaux entretiennent l'amitié.

Le Régent et le Grand Mogol proviennent tous deux des célèbres mines de Golconde.

L'*Orlov*, « chipé » par un grenadier fran-

****



L'ENSEIGNE

LE VOYOU. — Oh! là là! cent mille chapeaux. Moi je mettrais 99.999.



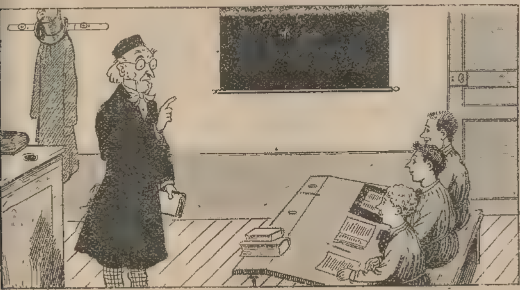
— Idiot, murmure le chapelier en tournant le dos.
En réalité, l'observation était plus juste qu'il ne croyait.

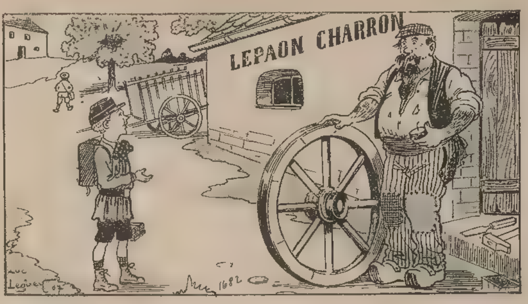


EN L'AN 2000

Les bêtes civilisées incommodées par les dirigeables.

LA GIRAFE. — Vous ne pourriez pas faire attention!





APRES LA CLASSE

LE MAITRE D'ÉCOLE. — L'oiseau le plus fier, c'est le paon, qui fait la roue.

UN ÉLÈVE. — Dis donc, papa, il t'arrange bien, le maître d'école!
— Qu'est-ce qu'il a dit?
Il a dit que t'étais un fier oiseau.

çais, qui paraissait doublé d'un fin connaisseur, dans le temple de Scheringam (Inde), où il figurait l'un des yeux de Brahma, fut racheté, après divers tribulations par le prince Orlov, 2.250.000 francs, pour le compte de Catherine II de Russie. Il figure aujourd'hui sur le sceptre de Nicolas II.

Le Schah, qui a été offert à la couronne de Russie, par le prince Cosroës, fils du schah Abbas Mirza, est un des plus beaux diamants qui existent.

Le Sancy appartint au roi Charles Ier d'Angleterre, puis à Mazarin, qui s'empressa de l'offrir au roi.

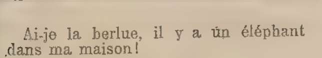
Le Grand-duc de Toscane a appartenu à Charles le Téméraire et, pendant très longtemps, aux ducs de Toscane. Il figure actuellement dans les joyaux de la couronne d'Angleterre, à côté de l'*Etoile du Sud*, énorme diamant trouvé au Brésil, en 1853, qui pesait, brut, 255 carats et pèse, après la taille, 125 carats.

Il nous reste à signaler, dans cette nomenclature forcément écourtée, le *Nassak*, qui vaut 800.000 francs; le *Pacha*, coté 700 000 francs, l'*Etoile Polaire*, etc.

En résumé, tous ces cailloux, gros et petits, n'ont guère que la valeur que les humains leur ont assignée.

Il est des philosophes pauvres qui, à tous ces carbones purs, préféreraient, certains jours d'hiver, de gros boisseaux de charbon mélangé.

JEAN ROSNIL.



Ai-je la berlue, il y a un éléphant dans ma maison!



Mais non, c'est Fraulein qui ramasse sa pelote de laine qu'elle avait laissée choir.

Pêle-Mêle Connaissances

— Chaque pièce sortant de la manufacture nationale de Sèvres porte, à même sa pâte, la marque distinctive de chaque ouvrier qui y a donné ses soins. On peut retrouver, après de longues années, le nom du spécialiste qui a ébauché telle tasse ou telle soucoupe, de celui qui l'a retouchée ou décorée, émaillée, cuite, etc. Comptabilité minutieuse et très justifiée: en effet, tout artisan est payée aux pièces.

— Il n'aura pas fallu moins de six cent mille boulons pour fixer l'énorme assemblage de plaques de tôle qui constitue le caisson métallique nécessité par la construction du métropolitain, place Saint-Michel. En supposant cinq coups de marteau par boulon enfoncé, les habitants du voisinage auront, à la fin des travaux, dû supporter le bruit assourdissant de trois millions de coups de marteau.

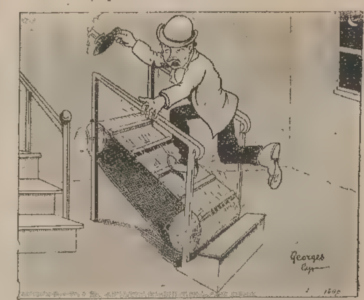
— Le problème social fut jadis résolu par les Basques d'une façon très sommaire: la suppression de la propriété individuelle. On trouve dans Diodore de Sicile, l'ancienne loi qui régissait ces méridionaux: « Chaque année, on partage le territoire pour le cultiver; on met en commun les produits; on distribue à chacun sa part. Pour ceux des cultivateurs qui mettraient de côté une portion, il est établi la peine de mort.

— Un agent du réseau des chemins de fer algériens, M. Michalet, a récemment découvert une variété de carotte noire. Les semences qu'il en a cultivées à Perrégaux (Algérie), ont donné d'excellents résultats. La chair de cette ombellifère, jusqu'alors inconnue de nos agronomes, est noire et marbrée; sa peau est noire et son goût est pareil à celui de la carotte rouge.

A. S.

MEPRISE

SPIQUELNEZ *(marchand d'instruments agricoles)*. — Tiens, la nouvelle machine qu'on vient de m'envoyer: ça m'a l'air bien commode. On monte dessus et on marche; la mécanique tourne et on n'a qu'à y adapter une courroie pour y faire fonctionner une machine à battre le beurre. Demain, je l'installerai.



(Le soir même, Spiquelnez rentre pompette et cherche, tant bien que mal, à regagner sa chambre au premier étage. Il s'engage sur la fameuse machine qu'il prend pour l'escalier). — Sapristi de sapristi, jamais l'escalier ne m'a paru si long, je jurerais qu'il y a plus d'un quart d'heure que je monte.

Savon pur
Ami sûr.
Savon douteux.
Ennemi dangereux.

(*Chamlieu*)



CONNAISSEUR

LE COCHER LAMÈCHE *(ayant obtenu du député socialiste de son quartier, une carte d'entrée au Palais-Bourbon)*. — Tout de même, c'est pas à l'Académie qu'on trouverait un orateur capable de s'exprimer aussi bien en Français.

PETITE CORRESPONDANCE

A. C. — Tout le monde sera complètement de votre avis, mais n'empêche que les choses se passeront quand même toujours ainsi : c'est dans les mœurs !

M. Sylvestre — Il faut croire que cela est dû aux bons microbes, mais nous n'osons pas trop nous aventurer dans cette hypothèse.

M. Chartier. — On les donne aux oiseaux po[...] se « faire le bec ».

M. Paul. — Non, cela ne représente qu'une vale[...] insignifiante.

Mme Landrin. — A votre place, nous choisirio[...] le premier.

M. Lautron. Mozart est né à Salzbourg, [...] 1756, et est mort à Vienne, en 1791. Il compos[...] dès le plus jeune âge, mais c'est vers 1786 qu'[...] commença les œuvres qui sont restées : *Noces [...] Figaro, Don Juan*, etc.

M. G. Bernard. — Oui, tant que n'est pas publ[...] le 84e problème. — Toujours en suivant, par l[...]gnes horizontales, quels que soient les intervalle[...]

Un perruquier. — Ils n'ont que des avantag[...] honorifiques.

M P. Moureau. — Oui, le déplacement est [...] même

M. Gorland. — Non, elle n'est d'aucun usag[...]

13e ANNÉE N° 13. 10 Cen

3

Le Pêle-M

POUR TOUS & PAR TOUS

FRANCE : UN AN 6 fr. SIX MOIS : 3 fr. 50
ÉTRANGER : UN AN 9 fr. SIX MOIS : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7 Rue Cadet, 7, PARIS
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

Tous les article
journal. — La repr
ceux qui n'ont pas de

1er AVRIL, par Benjamin RABIER.



— Ce n'est pas une raison parce que c'est le premier avril !... pour me donner un numéro déchiré.

Piston et Cornu

Cornu et Piston, tous deux employés au Ministère du Travail. Dans les bureaux, entre deux cigarettes.

CORNU. — Tu sais, mon vieux, je quitte le Ministère.

PISTON. — Ah bah?

CORNU. — Oui, on ne gagne pas assez.

PISTON. — Et qu'est-ce que tu vas faire, sans indiscrétion?

CORNU *(simplement.)* — De la littérature.

PISTON. — De la lit... *(Il se tord.)* de la littérature... toi?

CORNU *(vexé.)* — Eh bien, quoi... moi? Qu'est-ce qu'il y a d'étonnant?

PISTON. — Mon vieux, si tu veux crever de faim, tu ne pouvais pas mieux choisir.

CORNU. — Vraiment?... Alors, tu penses que Loti, Claretie, Bazin voire Ohnet même, pour ne citer que ceux-là, crèvent de faim?

PISTON. — Mais ces gens-là ont du talent.

CORNU. — Eh bien, et moi?

PISTON *(ahuri).* — Toi!!

CORNU. — Oui, moi!... Tu es là à t'épater... As-tu seulement lu ma nouvelle?

PISTON. — Quelle nouvelle?

CORNU *(prenant des feuillets.)* — Celle-là.

PISTON. — Ah bon!... Je croyais que tu parlais d'une nouvelle édition.

CORNU. — Sois tranquille..., elle le sera.

PISTON. — Si on te la prend.

CORNU. — Mais, mon pauvre ami, on se l'arrachera, ma nouvelle!

PISTON. — Oui, grand Cornu!

CORNU. — Tu as beau chiner?... Parce que je n'ai rien encore d'édité... J'attendais de mûrir.

PISTON. — Comme les melons!

CORNU. — Fais de l'esprit, ça te va. En attendant, dans quelques années..

PISTON. — Quand tu auras mûri...

CORNU. Parfaitement..., tu seras joliment fier de m'avoir eu comme camarade de bureau.

PISTON. — Oui, Cornu le Grand!

CORNU. — Enfin..., veux-tu que je te la lise, ma nouvelle?...

PISTON. — Ça te ferait bien plaisir?

CORNU. — Pour te convaincre..., simplement.

PISTON. — Soit... Puisque tu y tiens!

(Il prend un air à la fois résigné et ironique. Cornu commence sa lecture.)

CORNU. — Tu vas voir, tu vas te tordre... C'est roulant.

PISTON. — Ah!... c'est comique?

CORNU. — Mieux..., c'est humoristique... Genre *Pêle-Mêle*, tiens!

PISTON. — Eh bien, tu n'auras qu'à la porter là.

CORNU. — Savoir s'il paye bien, ce journal!

PISTON. — Dix sous. Je le sais, j'ai un ami dans la rédaction.

CORNU. — Dix sous... quoi?

PISTON. — La ligne.

CORNU. — Peuh!... Enfin, pour débuter... on verra.

PISTON *(ironique.)* — Tu n'es pas difficile.

CORNU. — Comment, pas difficile?... Mais ici, je gagne plus que ça... J'ai à copier une lettre tous les quinze jours... Mettons la lettre à cent lignes. A deux cents francs par mois, ça fait vingt sous la ligne.

PISTON. — C'est juste... Allons, va, je t'écoute.

CORNU *(lisant.)* — L'impasse était déserte...

PISTON. — A la ligne.

CORNU. — Pourquoi, à la ligne?

PISTON. — Ça fait dix sous de plus.

CORNU. — Imbécile! *(Continuant.)* La nuit était descendue sur la terre.

PISTON. — C'est pas vrai.

CORNU. — Comment, c'est pas vrai?

PISTON. — La nuit monte de la terre... Elle ne descend pas dessus.

CORNU. — Tous les écrivains ont toujours écrit le contraire.

PISTON. — Ils ont eu tort.

CORNU. — Ah! mais tu m'agaces toi..., tu veux toujours être plus fort que tout le monde... Laisse-moi lire sans m'interrompre, je te prie. *(Lisant.)* La nuit était descendue sur la terre, nulle lumière ne perçait l'ombre. Tout à coup, à chaque extrémité de la ruelle tortueuse...

PISTON. — Non.

CORNU. — De la ruelle tortueuse, deux hommes...

PISTON. — Non.

CORNU. — Deux hommes parurent.

PISTON. — Non.

CORNU *(furieux.)* — Et pourquoi non?

PISTON. — C'est une impasse..., elle n'a pas deux bouts...

CORNU *(interloqué.)* — Ah!... Au fait, c'est juste. Je vais arranger ça, ce n'est rien... Je continue.



— Le contraste... tu entends, le contraste..., voilà la synthèse du rire.

CORNU *(lisant.)* — Le premier, un petit homme monté sur de courtes jambes, s'avançait à grands pas... *(Parlé.)* Tu vois le contraste... un petit homme avec de petites jambes.

PISTON. — Oui... oui... Il s'avance à grands pas... je le suis.

CORNU. — Toi? Qu'est-ce que tu viens ficher là-dedans?

PISTON. — Je le suis... en esprit... Va, mais va donc!

CORNU *(lisant.)* — De temps en temps, il s'arrêtait et, se haussant comiquement sur la pointe des pieds, il élevait son bras armé d'une perche jusqu'à la hauteur presque inaccesible pour lui d'un bec de gaz, qu'il éteignait d'un coup sec.

PISTON. — Tiens..., il y a des becs de gaz, maintenant?

CORNU. — Il me semble qu'il n'y a là rien d'extraordinaire.

PISTON. — Tout à l'heure, aucune lumière ne perçait l'ombre.

CORNU. — Mais, mon ami, ça c'est une phrase pour colorer le style...

PISTON. — Alors, il fallait mettre : « De rares lumières.. »

CORNU. — Si tu veux... Mais écoute, ça va devenir roulant. *(Lisant.* Le second, au contraire, était d'une taille démesurée. Il marchait à petit pas. *(Parlé.)* A petits pas, tu entends...

PISTON *(très froid.)* — J'entends.

CORNU *(lisant.)* — De temps en temps, il s'arrêtait et, se penchant vers le sol, ramassait de petites choses qu'on ne voyait pas... *(Regardant Piston avec intention.)* Hein!!

PISTON *(très sérieux.)* — De petites choses qu'on ne voyait pas...

CORNU. — Tu n'as pas l'air de trouver ça drôle?

PISTON. — Mon Dieu... non.

CORNU. — Comment, tu ne saisis pas?

PISTON. — Non...

CORNU. — Ce petit homme tout petit... qui est allumeur de becs de gaz. D'un autre côté, ce géant, tout grand, qui est ramasseur de mégots... L'antithèse!... Voilà ce qui est humoristique...

PISTON. — Saisis pas!

CORNU. — Dieu que tu es bouché! C'est cependant du comique, ça... et du bon comique... Si c'était le petit qui ramassât des mégots, et le grand qui allumât des becs de gaz, il n'y aurait rien de drôle... mais justement, et c'est là où se manifeste le talent de l'écrivain, c'est le contraire que j'ai mis en scène. *Le contraste... tu entends, le contraste... voilà la synthèse du rire...* Le grand... le petit. Le mince... le gros. Le dur, le tendre... Le noir... le blanc... As-tu compris, cette fois?

PISTON. — J'ai compris.

CORNU. — Ce n'est pas malheureux.

PISTON. — Mais j'en ferais bien autant.

CORNU. — Toi?...

PISTON. — Oui, moi!

CORNU. — Ah non... laisse-moi rire!

PISTON. — Parfaitement, je vais te faire rire...

CORNU. — Je voudrais bien voir ça!

PISTON *(il se lève et s'approche sournoisement de Cornu.)* — La synthèse du rire, n'est-ce pas, c'est le rapprochement de deux contrastes... le grand, le petit, le dur... le tendre, le noir... le blanc?

CORNU. — C'est parfaitement cela!

PISTON *(lui vidant son encrier sur ses feuillets de papier.)* — Eh bien... ris donc!

CORNU *(écumant.)* — Idiot... Crétin... Brute...

PISTON *(se tordant.)* — Ha... Ha... Ha... Elle est bien bonne... *(D'une voix entrecoupée par ses hoquets de rire.)* C'est vrai... pourtant... que... c'est très... rigolo... le noir sur le blanc!!

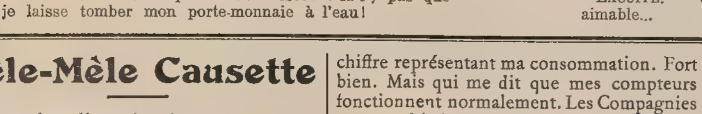
E. JOLICLER.



C'est vrai... pourtant... que... c'est... très rigolo... le noir sur le blanc !!!







LE POIVROT ET LE CAVALIER D'OCCASION

LACUITE. — Tiens quelle maladresse! V'la-t'y pas que je laisse tomber mon porte-monnaie à l'eau!

LACUITE. — Oh! monsieur... vraiment... vous êtes trop aimable...

Pêle-Mêle Causette

Il y a dans l'exercice de certains mono-poles des détails d'un absolutisme tyran-ique vraiment plaisant.

Prenez, par exemple, la Compagnie du az et les secteurs d'électricité. Il y aurait à atiociner longuement sur le fait que ces hilanthropiques institutions nous font payer eur marchandise au double de sa valeur ac-uelle.

Leur unique argument, pour justifier leur ntransigeante rigidité, consiste à dire: « Si u lieu de diminuer de moitié, le prix du gaz u de l'électricité avait doublé, nous serions enus d'exécuter notre contrat. Il est donc uste que nous profitions de l'évènement contraire. »

Ce raisonnement, à notre point de vue, à ous, public, pêche par la base. De fait, il st absolument faux.

Si le prix du gaz avait doublé, que serait-l arrivé? La Compagnie aurait déposé son ilan. Elle aurait été liquidée. Et nous, con-ommateurs, nous aurions été *gros Jean omme devant*. Une nouvelle Compagnie se erait constituée, et nous aurions payé notre az le double de ce que nous le payions usque-là. Voilà tout.

De sorte qu'en résumé nous avons fait un marché unilatéral, dans lequel nous ne pou-ions que perdre et rien gagner. C'est ce u'on appelle un marché de dupes.

Mais ce n'est pas ce point-là que je voulais border aujourd'hui. Il en est un autre qui ne paraît plus piquant encore :

J'ai dans mon appartement deux compteurs: 'un à gaz, l'autre à électricité.

Un employé vient tous les mois relever le chiffre représentant ma consommation. Fort bien. Mais qui me dit que mes compteurs fonctionnent normalement. Les Compagnies se sont érigées en juges de mes appareils, et cela en dépit d'un principe qui dit qu'on ne peut être juge et partie.

Elles ont libre accès à mes compteurs qui sont scellés de leur chef, et qui fonctionnent sous leur surveillance. Moi, je n'ai qu'à payer, suivant les indications de l'aiguille.

Voilà donc des industriels qui me vendent une marchandise qu'ils mesurent eux-mêmes et sans contrôle.

Ou ils me livrent des appareils sortant de chez eux, ou, ce qui revient au même, ils n'acceptent les miens qu'après qu'ils aient passé entre leurs mains.

Et les appareils une fois en place, ils continuent à fonctionner sous leur entière surveillance. Qu'ils soient affectés par l'usure du temps, qu'ils subissent des altérations dans leur mécanisme, les Compagnies seules sont juges de savoir si ces changements sont avantageux ou nuisibles pour elles.

Nous, consommateurs, nous ne pouvons que nous incliner.

Une malheureuse marchande de quatre-saisons, qui voudrait nous vendre des pommes de terre avec des mesures non contrôlées, connaîtrait bien vite les rigueurs de la justice.

Il n'est pas un commerçant qui ne reçoive chaque année la visite des inspecteurs chargés de contrôler leurs poids et mesures.

Les Compagnies d'éclairage échappent à ce contrôle.

Cette exception est d'autant plus singulière qu'avec le commerce libre je puis, à la rigueur, choisir mon fournisseur. Tandis qu'avec le monopole je ne le puis.

La loi m'a livré aux Compagnies, pieds et poings liés.

C'est sans doute ce que nous appelons un régime de *liberté*.

Je serais curieux de connaître la conception que se font de ce mot-là ceux qui s'intitulent les défenseurs de la liberté individuelle.

Fred ISLY.

Poulet grammatical

Le grammairien Bauzée, ayant envoyé un bouquet à une dame de ses amies, celle-ci s'étonna de ne point recevoir, en même temps, quelques vers de sa façon.

Bauzée lui envoya, dès qu'il eut appris le dépit de la dame, les vers suivants:

Quoi! ce n'est pas assez d'un bouquet substantif?
Il faut y joindre aussi un bouquet adjectif.
Comment chanter en vers votre nominatif?
Ma muse n'eut jamais le pouvoir génitif,
Et pour elle, Apollon ne fut jamais datif?
N'en faites pas, Madame, un cas accusatif;
J'ai voulu; mais Phœbus, sourd à mon vocatif,
Malgré moi, m'a réduit au plus triste ablatif.
Agréez, en échange, un zèle positif,
Un zèle sans égal et sans comparatif,
Un zèle qui, pour vous, est au superlatif.
Que ne suis-je pourvu d'un verbe assez actif.
Pour vous prouver combien tout mon cœur est passif;
Que ne puis-je, à vos yeux, le rendre indicatif!
Eprouvez-le, Madame, au mode impératif:
Vous verrez mon ardeur surpasser l'optatif;
Mon seul respect pour vous garde le subjonctif,
Mes autres sentiments sont à l'infinitif!

TAPIS

Vous voulez savoir pourquoi j'ai renoncé à l'idée d'épouser la charmante Lucile Durand? C'est le mot *tapis* qui fut cause de la rupture.

J'avais rencontré Mlle Lucile dans le monde et ne connaissais que vaguement sa mère, une superbe femme, taillée en colosse.

M. Durand, au contraire, avait l'aspect un peu étriqué et timide des natures modestes.

Ce fut à Trouville que nos relations devinrent plus intimes.

Or, une chose me surprenait. Quand Mme Durand se sentait d'humeur folâtre, elle interpellait son mari en l'appelant *tapis*.





ILLUSTRATION DE PHRASE CONNUE

Quand le poète se retrouva à l'air du dehors... ... il rassembla ses idées.

— Viens tu faire un tour, Tapis? Emmène-moi au casino, mon petit Tapis.

Et ce mot *tapis* errait sans cesse sur les lèvres de ma future belle-maman.

Un jour que je me décidai, dans un moment d'expansion, à demander la signification du mystérieux pseudonyme:

— Pourquoi j'appelle mon mari *tapis?* fit la puissante dame en souriant, oh! c'est bien simple... Mon mari a si souvent besoin d'être battu!

Le soir même, je quittai Trouville. Et je n'ai jamais revu les Durand.

CARRIÈRES LIBÉRALES

— Eh ben! mame Béchu, comment va; on ne vous voit plus à votre kiosque, vous n'êtes donc plus marchande de journaux?

— Hé non, madame Patin, j'ai lâché la littérature pour le théâtre.

— Vraiment!

— Oui, je suis ouvreuse au Théâtre-Français.

Proverbe Américain

Il est facile de chanter un morceau qu'un autre a rendu célèbre, mais il est difficile de chanter ce morceau comme l'a fait celui grâce auquel il est devenu célèbre.

Modernisme

— Maman! M. Durand m'a demandé ma main hier soir.

— Et qu'as-tu répondu?

— J'ai demandé huit jours de réflexion: «Le mariage, ai-je dit, est un engagement trop solennel et comporte des devoirs trop sacrés pour le contracter sans un examen de conscience approfondi.» Et maintenant, ma petite maman, nous avons huit jours pour nous assurer qu'il gagne bien 20.000 francs par an, comme on le dit.

PENSÉE

Si vous voulez réussir dans le monde, conduisez-vous toujours avec une femme comme si elle avait dix ans de moins que son âge, et avec un homme comme s'il avait dix ans de plus qu'il n'a.

Le tort de beaucoup d'hommes mariés, c'est d'emporter chez eux les soucis d'affaires qu'ils feraient mieux de ranger dans un casier de leur bureau en s'en allant.

MOI, MALBOROUGH? OH! NON

Le célèbre duc de Malborough était d'une avarice proverbiale. Lord Peterborough était, au contraire, d'une générosité exagérée.

Un jour, ce dernier est accosté par un mendiant qui sollicite une aumône, en l'appelant milord Malborough.

— Moi, Malborough? s'écrie Peterborough blessé. Oh! non! Tiens, en voici la preuve!

Et le noble lord jeta une guinée au mendiant.

R.

Étrange

Triste réflexion d'un vieux mendiant:

— Je suis coiffé d'un haut de forme ayant appartenu au marquis des Houlettes. Ma redingote a été portée par le duc de Beltour, mon pantalon par le prince de Pursan, mes chaussures me viennent du vicomte de Hautevolée... et malgré tout ça, j'ai l'air d'un vagabond.

Courrier Pêle-Mêle

Paroles historiques.

Nous donnions dernièrement une explication envoyée par un correspondant au sujet de la question suivante:

«Je désirerais connaître la personnalité qui, lors de la Révolution de 1818, se dit en mesure de sauver la monarchie avec quatre hommes et un caporal.»

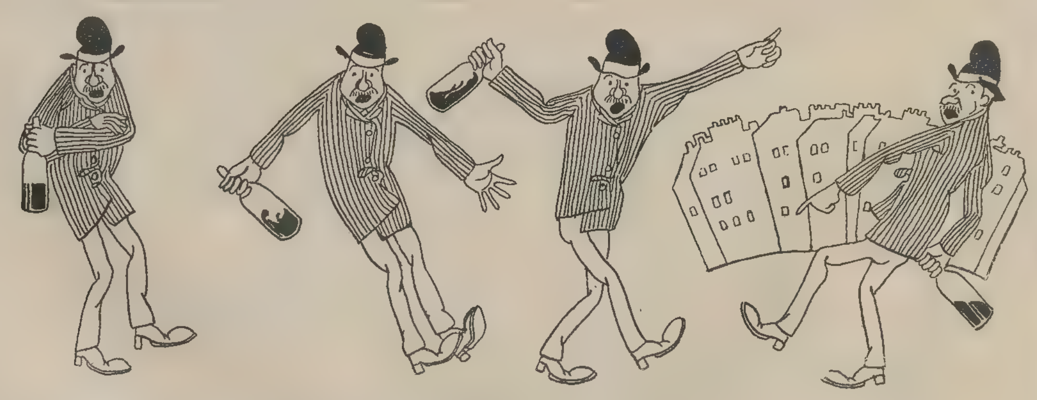
M. Marcel Renard nous adresse une réponse assez différente. Il attribue ces paroles à M. Dupin, président de l'assemblée nationale de France, lors du Coup d'État de décembre 1851.

Lorsque l'Assemblée, forcée par la gendarmerie, fut jetée hors de la salle, un groupe de représentants se présenta chez M. Dupin, conduit par Canet et Favreau; ils lui intimèrent l'ordre de se mettre à leur tête et de reconquérir la salle des séances.

M. Dupin éluda autant qu'il lui fut possible, le rôle qu'on lui traçait ainsi.

«Je ne peux rien, leur dit-il, je fais ce que je peux. Ce n'est pas la bonne volonté qui me manque. *Si j'avais quatre hommes et un caporal, je les ferais tuer*», entendant parler des spoliateurs de l'assemblée.

M. Robin ayant parlé de l'année 1848 et de la monarchie, il se peut que dans les paroles de Dupin, il y ait eu réminiscence ou plagiat de paroles similaires, attribuables à un personnage des journées de 1848.



LA LOGIQUE DE DUPOCHARD

— Si qu'on peut dire! J'suis pas dans un état normal?... Pas dans un état normal, moi! Mais er'gardez seulement autour de vous. Le ciel est *gris*. La terre est *ronde*.



La lune est *pleine*.

Les réverbères sont *allumés*.

La justice est *raide*.

Les poires sont *mûres*.

Les pommes sont *cuites*.

Les sentiers sont remplis d'*ivresse*.

Et jusqu'à votre raisonnement qui ne tient pas *debout*.

Alors, y aurait que moi qu'aurais pas le droit d'être dans les vignes! C'est-y logique?

Puces.

Monsieur le Directeur,

En réponse à une question de M. Halifax, posée dans le *Pêle-Mêle*, du 17 février: « Est-il vrai que la puce du chien ne peut vivre sur l'homme? », je crois pouvoir répondre affirmativement, tout en indiquant un moyen pratique de débarrasser les chiens de ces agaçants diptères.

J'habite un vieil immeuble où les puces pullulent, malgré tous les moyens de désinfection employés pour les faire disparaître. On me conseilla d'avoir un chien, à poil long, de préférence; je suivis ce conseil et, dès qu'en possession d'un superbe épagneul, nous ne fûmes plus incommodés.

Quand j'eus la certitude que les minuscules parasites passaient de nos lits, de nos planchers, etc., etc., dans l'abondante toison de notre fidèle Black, mon premier souci fut de le débarrasser quotidiennement de l'invasion; pensée éminemment charitable et qui me dispensait d'avouer son côté pratique, consistant, surtout, à faire place à de nouvelles recrues.

Je fis faire à cet effet une caisse, espèce de niche à couvercle, assez grande pour que le chien pût s'y tenir debout, avec un trou, dont la moitié était dans le couvercle, l'autre dans la caisse, de telle sorte qu'en fermant cette dernière, la tête de l'animal était prise (sans contrainte, cependant) et restait à l'extérieur.

Avant la mise en caisse, je saupoudrai l'animal de naphtaline réduite en poudre, et l'aspergeai de quelques gouttes d'essence de térébenthine sur la colonne vertébrale.

Le chien enfermé, il se produisait ceci: La napthaline, qui est un puissant anesthésique pour la puce, annihilait le rôle préhensible des pattes; l'insecte n'étant plus retenu, tombait d'autant mieux, que l'action de l'essence de térébenthine provoquait chez le chien des ondulations de la peau, qui se traduisaient par un frémissement de tout le poil. (Je crois bon de dire que l'essence de térébenthine n'a aucune action mauvaise sur le chien).

Au bout de dix minutes, j'ouvrais la caisse et je faisais ma cueillette. J'ajoute que j'avais eu le soin de peindre le plancher en blanc, de façon à ce qu'aucun insecte ne passe inaperçu.



UN CREANCIER PATIENT

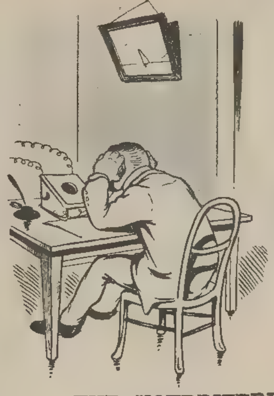
— La dette à la patrie, ça te désole, mais, imbécile, t'as deux ans pour la lui payer, ta dette... trouve-moi donc beaucoup de créanciers comme celui-là?...



LE CLIENT. — J'ai bien soif, je prendrai quelque chose avec beaucoup d'eau.

LE MARCHAND *(distrait)*. — Un verre de lait, alors!

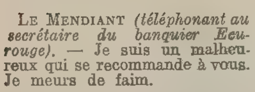








UNE NOURRITURE PEU SUBSTANTIELLE



LE MENDIANT *(téléphonant au secrétaire du banquier Eeu-rouge)*. — Je suis un malheureux qui se recommande à vous. Je meurs de faim.

LE SECRÉTAIRE. — C'est drôle, je n'entends pas!
LE MENDIANT. — Je meurs de faim, comprenez-vous? Je n'ai rien à manger.

LE SECRÉTAIRE. — Il y a de de la friture dans l'appareil. Bonsoir.

!!!!

La première opération me donna plus de 1.200 puces, puis 1.000, 900, etc., etc., pour en arriver à une moyenne de 40, qui se maintint pendant plus d'une année.

J'ai calculé, approximativement, que durant quatre années, mon chien hospitalisa près de 175.000 de ces animalcules; j'ajoute que pendant cette période, nous n'en vîmes pour ainsi dire pas. Hélas! mon fidèle Black est mort en juillet dernier, et j'aurais peut-être poussé l'ingratitude jusqu'à l'oublier, si depuis sa disparition, de petites morsures aussi cruelles que répétées, ne venaient me rappeler à des devoirs de pensée.

Je crois avoir répondu à la question de M. Halifax avec preuves à l'appui; d'ailleurs, m'occupant un peu du petit monde des insectes, je n'avais pas besoin de l'expérience citée plus haut, pour me persuader que la puce de l'homme est exactement la même que celle du chien.

Recevez, etc.

H. A.
Saint-Lizier (Ariège).



NOTRE MINISTRE DES FINANCES

LE MINISTRE. — Vous osez prétendre, monsieur le Directeur, que mon budget est mal équilibré.

LE DIRECTEUR. — Hélas, monsieur le ministre, je me base sur des chiffres.

LE MINISTRE. — Des chiffres! mais j'ai aussi des chiffres. La majorité républicaine a approuvé mon budget par 525 voix contre 40. Voilà les seuls chiffres qui intéressent un bon ministre!

Questions interpêlemêlistes

A combien peut-on évaluer le nombre d'œufs qui se consomment en France en une journée?

Est-il vrai que tout Français (possédant, bien entendu, un peu de terre), ait le droit de planter, pour sa consommation, deux pieds de tabac? Dans l'affirmative, où peut-on se procurer cette plante, comment la plante-t-on, à quelle époque, etc., etc., et, question intéressante par-dessus tout: Quelles sont les préparations à lui faire subir pour la rendre prête à fumer?

Henri AURIAC,
St-Lizier (Ariège).

****

Les Théâtres de Foire.

Après la « foire aux jambons », ainsi dénommée parce qu'on y vend surtout de la ferraille, c'est la « foire aux pains d'épices » qui tiendra ses assises tout là-bas, à l'ancienne barrière du Trône, sous l'égide du roi batailleur, chansonné par Aristide Bruant:

> Philippe-Auguste est en pierre,
> Pour lui, c'est pas amusant
> D'avoir épaté la terre
> Et de se voir à présent
> En pierre!

La rime n'est pas millionnaire; à peine est-elle à son aise. Mais le Parisien a des préférences marquées pour la poétique de café concert et il ne la comprend et ne la goûte vraiment, que quand elle se vautre dans un trivial terre-à-terre.

Cette « fête du Trône », comme on l'appelle depuis la République, est demeurée la plus populaire de Paris, et elle attire, tous les ans, un concours considérable de badauds.

Elle nous a amusés, gamins, et il y a gros à parier qu'elle amusera encore nos arrière neveux.

Aussi bien, elle a subi une évolution pro fonde touchant ses spectacles, et le bon bour geois de l'Empire ne la reconnaîtrait plus le saltimbanque d'antan, affublé d'oripeaux bi garrés, et baragouinant un français qui eû fait jeter les hauts cris à M. Brunetière, s'es mué en gentleman très chio et beau parleur le vieux tréteau où, à la lueur falote de quinquets, un Tabarin d'occasion bonimentait a fait place à une baraque confortable, doré sur toutes les coutures, véritable théâtre no made éclairé au gaz ou à l'électricité.

Et, à présent, le spectateur bon enfant assiste à des drames dignes de l'Ambigu, à des féeries qui singent celles du Châtelet, et pour ses cinquante centimes, il applaudit de artistes non sans valeur, Delobels, qui furen autrefois la joie de Baume-les-Dames ou d Castelnaudary, voire de nos scènes boulevar dières.

Quantum mutatus ab illo!

De tout temps, les théâtres de foire récrée rent les foules, à telles enseignes que jadis les théâtres royaux exigeaient une redevanc des bateleurs, sous peine de ne pouvoir re présenter que des pantomimes et autres spec tacles muets.

Il faut estimer que l'école de l'art en plei vent n'était pas si défectueuse, puisque cer tains sujets fort brillants de nos scènes sub ventionnées y firent leurs premières armes Ce fut, entre autres, le cas de Sophie Ar nould, la célèbre cantatrice du dix-huitièm siècle qui, avant d'émerveiller les aristocra tiques abonnés de l'Opéra, fut idolâtrée pa le public populaire, dans une troupe de l foire Saint-Germain.

Quant aux phénomènes d'autrefois, on des raisons de supposer qu'ils valaient ceu d'aujourd'hui. C'est ainsi qu'on pouvait voi *pour un sou*, à la foire Saint-Clair, en 177 un homme à deux têtes, *parfaitement vivan*

Nous voilà bien loin, n'est-ce pas, de l'ir valide à l'unique tête de bois!

Il existe, à Carnavalet, des documents qu placent les premières foires à l'époque mé rovingienne.

La plus ancienne connue est celle du Landit, qui se tenait entre Saint-Denis et la Chapelle, dans ce vaste quadrilatère occupé actuellement par les chemins de fer du Nord et de l'Est.

Elle durait quinze jours, de la Saint-Barnabé à la Saint-Jean, et toutes transactions y étaient autorisées.

Son emplacement primitif se trouvait au parvis Notre Dame, où les clercs l'avaient installée pour faciliter aux laïcs la vénération d'un fragment de la croix possédé par l'église métropolitaine.

Plus tard, cette foire dégénéra en marché général où l'on fabriquait des tissus, des pelleteries, surtout des parchemins universitaires.

Et ce devait être un spectacle des plus pittoresques, que ces chevauchées d'étudiants du quatorzième siècle partis en corps de la montagne Sainte-Geneviève, la montagne sacrée des Lettres, armés les uns de bâtons, les autres d'épées, et se répandant en troupes turbulentes à travers cette foire où les attirait plus encore que les parchemins, le jeu des jongleurs et des primitifs acteurs, bohémiens, zingaris, gitanos.

C'est au Landit que des marchands arméniens amenèrent pour la première fois, en 1400, les gros chats d'Asie appelés angoras, dont la prévôté de Paris fit emplette pour la destruction des innombrables rats d'égout.

Il faut citer encore la foire de Saint-Lazare ou Saint-Ladre, qui fut accordée par Louis-le-Gros à la maladrerie ou léproserie de Saint-Lazare; la foire Saint-Laurent où s'illustra Nicolet avec ses marionnettes.

C'est de la baraque de ce bateleur fameux que sortit l'expression: « De plus fort en plus fort, comme chez Nicolet », parce qu'il s'ingéniait à toujours trouver de l'inédit.

En 1792, Nicolet fonda, dans un marécage, le théâtre de la Gaîté. M. Coquelin, qui dirige, à l'heure présente, ce théâtre municipal, ne se doute probablement pas qu'il eut, comme prédécesseur, il y a un peu plus d'un siècle, un simple danseur de corde, montreur de chiens savants.

Je n'ai garde d'oublier, dans ce rapide historique, la foire Saint-Germain, dont l'établissement remonte au seizième siècle et où se distinguèrent des comédiens ambulants qui s'y étaient établis, malgré les Confrères de la Passion et les acteurs de l'Hôtel de Bourgogne, auxquels ils payaient une redevance annuelle de deux écus.

On y jouait des pantomimes, des arlequinades fortement salées et pimentées, dues à la plume de Piron, de Vadé ou de Panard.

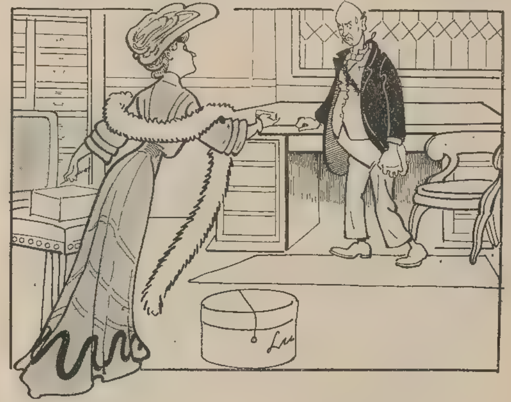
Ces spectacles, où se complaisait le rire large de nos aïeux, avaient tant de succès que, souvent, les huissiers de l'Opéra et de la Comédie-Française durent intervenir pour faire valoir les droits de ces deux grandes institutions d'État.

Combien de nos insipides théâtres, désertés du public, pourraient se plaindre aujourd'hui de la concurrence déloyale que leur font MM. les barnums de la foire aux pains d'épices et de la fête de Neuilly!

Hélas!

LA BRIE.





LES HEROS DU FOYER

ELLE. — Mon ami, je viens de m'acheter un chapeau.
— Heu!
— Et j'ai pensé à toi.
— Je l'espère...

— Tiens, je t'ai rapporté cette belle épingle de cravate.
— Oh!
— Ce porte-cigarette.
— Diable!
— Cette canne pur jonc.
— Sacristi!





— Ce joli foulard.
— Assez.
— Ce porte-monnaie.
— Malédiction!
— Ce portefeuille.
— Je n'en puis plus. Je suis ruiné. Adieu, je divorce.

— Comment! Et moi qui lui faisais ces cadeaux pour que mon chapeau de 150 francs lui semblât moins cher!... Jamais les hommes ne comprennent la délicatesse féminine.

DANS LA RUE ON N'EST PAS CHEZ SOI

(pour faire de la peine au délicat poète qui nous a affirmé le contraire).



On n'est pas chez soi, parce que chez soi on fait de ses mains l'usage qui vous plaît, et que dans la rue, vos mains deviennent la propriété de la publicité.



On continue à ne pas être chez soi, parce que les gens que vous connaissez ont le droit de vous rencontrer et de vous obliger à des contorsions et autres désarticulations.



On a l'impression bien nette d'être de moins en moins chez soi, dans certaines rues où les négociants ont le commerce persuasif.



On n'est pas plus chez soi sur les ponts, qui sont à bien prendre des manières de rues, parce qu'au moment où vous y pensez le moins, le premier plaisantin venu peut vous obliger à un acte de dévouement.

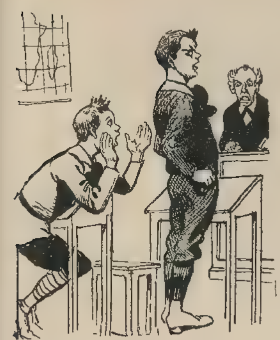


A certains jours, il devient effrayant de songer combien peu on est chez soi dehors, car vous ne me direz pas que c'est être chez soi que de n'avoir pas le droit d'être triste.

Et par ces temps de luttes finales, le délicat poète serait le dernier des entêtés s'il persistait à prôner le confort de sa rue, où non seulement il est nécessaire d'avoir une opinion, mais encore de la hurler, la brique au poing, sous peine de passer pour un individu louche.

« QU'UN AMI VÉRITABLE EST UNE DOUCE CHOSE », *a dit le Fabuliste.*

Le fabuliste ne connaissait certainement pas mon ami Pylade. Ce Pylade avait toujours eu pour moi une affection particulière. Non seulement il tenait absolument à me rendre service, mais encore il voulait à tout prix me faire partager ses joies et ses peines.



Au collège, il était mon voisin de pupitre. Aussi me soufflait-il avec **tant d'insistance, et malgré mes** signes désespérés. car je savais ma leçon, que le professeur impatienté me la donnait régulièrement à copier dix fois.



Pendant les grandes vacances, sa sœur se maria. Il fit tant, qu'il obtint pour moi l'honneur d'être garçon d'honneur. Le mariage ayant lieu dans les Pyrénées, j'en fus pour le prix du voyage aller et retour, d'un séjour de huit jours à l'hôtel et de mon premier habit.



Nos études finies, j'entrai dans une grande administration. Pylade alla, à mon insu, trouver mes chefs et les « *bassiner* » pour me recommander chaleureusement.



Ce qui me valut un blâme sévère et arrêta mon avancement du coup.



Entre temps, Pylade vena t d'être père. Il me choisit naturellement pour parrain. Mes appointements de six mois passèrent en dragées et en frais de voitures.



Pylade s'était juré de me faire décorer du *poireau*. Il alla trouver mon ministre, lequel était alors collectiviste-arriviste-constitutionnel; il me peignit à lui comme un ardent prosélyte de son parti. Je fus noté comme tel. De sorte que, le mois suivant, comme c'étaient les révolutionnaires-rétrogrades-ralliés qui venaient d'arriver au pouvoir, je ne fus pas décoré, et je perdis ma place.



En revanche, Pylade, sans les avoir demandées, venait de recrevoir du ministre, avant sa chute, les palmes académiques. Il voulut, comme cela se pratique, m'admettre, avec quelques intimes triés sur le volet, à l'honneur de lui offrir un banquet pour la distinction bien méritée qui, etc... — La cotisation n'était que de 50 francs par tête (sans compter le pourboire).



Pour comble de malchance, un des garçons laissa tomber sur ma tête la sabotière aux glaces. Une énorme bosse se développa immédiatement. Mon ami Pylade fut au désespoir.



J'en aurais été quitte pour quelques compresses d'arnica. Pylade tint absolument à me fourrer dans les griffes de cette sangsue, (si tant est que les sangsues aient des griffes), de docteur Lapsus. Ce qui fait qu'au bout de quelques jours, j'étais réellement très malade.



Le docteur Lapsus m'envoya pour me remettre, faire une saison à Harnais-les-Bains, où il exploite lui-même les baigneurs... Pendant mon séjour, un rat d'hôtel vola dans la chambre contiguë à la mienne, les paquets d'un riche Américain, dont une valise contenant 100.000 dollars.



Pour que personne ne me soupçonnât, mon ami Pylade courut au commissariat donner, en ma faveur, un alibi. On n'aurait jamais pensé à me soupçonner, mais...



Mais l'alibi donné par Pylade fut reconnu si manifestement faux, que je fus immédiatement arrêté et passai la nuit au violon...

Où l'amitié de Pylade s'arrêtera-t-elle?



LA LOI EST ÉGALE POUR TOUS

L'AGENT. — Pas si vite, sapristi!... vous serez bien avancée quand vous aurez causé un éboulement!

Courage et Sang-froid

D'aucuns prétendent qu'on perd son temps, en furetant dans les boîtes de nos bouquinistes installés le long des quais de la Seine.

Nous allons essayer de leur prouver le contraire, car nous estimons y avoir retrouvé, dans un vieil in-quarto, le moyen pratique d'empêcher, dans un avenir plus ou moins éloigné, le débarquement des troupes britanniques sur nos côtes.

Pour cela, nous n'avons qu'à transcrire textuellement la recette qui fut employée, dans la nuit du 12 juillet 1762, par un marin français, ayant le grade de sergent garde-côtes.

Donc, le 12 juillet 1762, notre marin était en tournée de surveillance, près de l'embouchure de l'Orne.

Il faisait un brouillard intense, quand il aperçut une flottille anglaise, qui se préparait à faire une descente sur le littoral. Avant tout, homme de sang-froid et plein de finesse, comme tout bon Normand qui se respecte, le sergent conçut le stratagème suivant: Quand les ennemis débarquèrent, il les apostropha énergiquement d'un « Qui vive! » retentissant, tout en leur envoyant un coup de fusil. Puis il courut le long de la grève, l'espace de vingt mètres, répéta sa manœuvre plusieurs fois et, finalement, se saisit d'un tambour et battit la générale.

Croyant à la présence de grandes forces, l'ennemi se replia vivement et rembarqua avec toute la dextérité possible.

Le lendemain, à l'aurore, le sergent eut la satisfaction de ramasser, sur la côte, un des officiers anglais blessé par un de ses coups de feu.

Louis XV accorda, au valeureux marin, une pension de 300 livres. Plus tard, la Convention elle-même, le récompensa dignement.

Aux tacticiens habiles à méditer sur cet exploit historique. Mais qu'ils se souviennent, avant de le renouveler, de certaines conditions indispensables.

Avoir à sa disposition: un brouillard épais, du sang-froid, un tambour et un fusil!

J. ROSNIL.

UN MOT DE MONSELET

Charles Monselet, l'écrivain gastronome, faisait partie de ces « au jour le jour » que Mürger a immortalisés dans ses *Scènes de la vie de bohême*.

Insoucieux du danger, il savait parfois montrer une énergie que l'on était loin de soupçonner chez ce bon vivant à physionomie de bourgeois placide.

Lors de son duel avec Théodore Barrière qui, lui, au contraire, avait l'air d'un vieux grognard, il eut un mot charmant qui le peint tout entier.

Le rendez-vous étant à Saint-Mandé, un fiacre attendait, devant le café des Variétés, Monselet, ses témoins et son médecin.

Ces messieurs se casèrent comme ils purent sur les banquettes, tandis que Monselet faisait mine de monter auprès du cocher.

— Où vas-tu? lui cria-t-on. Est-ce que tu deviens fou? Monte avec nous, il y a de la place pour quatre.



— Ce clou-là! mais mon ami, c'est pour accrocher ici la glace qui est dans la chambre d'à-côté.

— Malheureuse! Il est bien trop faible! Tu veux donc la casser, notre belle glace?...



... D'abord, il faut mettre un clou solide, et puis on l'enfonce, son clou, sacrebleu!... on tape!... faut pas avoir peur... là, ça y est...



Et maintenant, viens m'aider à la prendre, la glace.

Obstiné, Monselet secouait la tête.
— Non, non, laissez-moi, je veux monter sur le siège.
— Mais cela n'a pas le sens commun. Pourquoi sur le siège?
— Je vais vous dire: Barrière va me tuer, et je ne connais pas le bois de Vincennes.

C'est un Canard

Quelle est l'origine de la locution: « C'est un canard! », par laquelle on désigne une fausse nouvelle, surtout lorsqu'il s'agit de journalisme?

L'inventeur de cette expression, est un membre de l'Académie de Paris, M. Cornelisen. Abonné à plusieurs journaux dont les informations plus ou moins fantaisistes le mirent en veine d'imagination, voulant renchérir sur eux tous et, peut-être, leur donner une leçon, M. Cornelisen communiqua à l'un d'eux l'expérience suivante:

« On avait réuni vingt canards; l'un d'eux ayant été haché menu avec plumes, bec et pattes, fut donné en pâture aux dix-neuf autres, qui le dévorèrent gloutonnement.

« L'un de ces derniers subit alors le même sort et fut servi aux dix-huit survivants; et ainsi de suite jusqu'au dernier canard qui, dans un espace de temps déterminé et fort court, avait donc mangé ses dix-neuf camarades. »

Ledit journal s'empressa d'insérer la nouvelle qui, le lendemain matin, fut reproduite très sérieusement par toutes les autres feuilles de la capitale. Il était trop tard quand on s'aperçut de la mystification; la chose obtint un succès formidable et l'histoire fit le tour de la presse du monde. Aussi, quand on voulut parler d'une nouvelle erronée et fantaisiste, prit-on l'habitude de dire: « Encore un canard! »



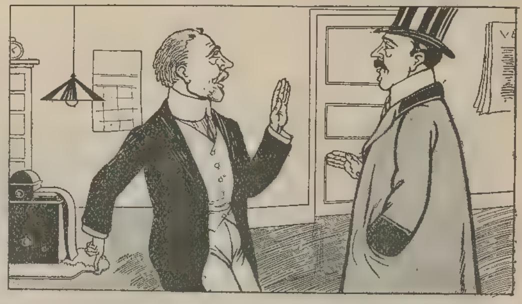
LES ENFANTS AUX COLONIES

— Maman, il m'a assommé de coups, il m'a cassé la tête.
— C'est pas de ma faute, on jouait à la civilisation.



DANS LES LEGUMES

Expliquez donc ça: Plus j'avance dans la carrière artistique, plus je prends des goûts pot-au-feu.



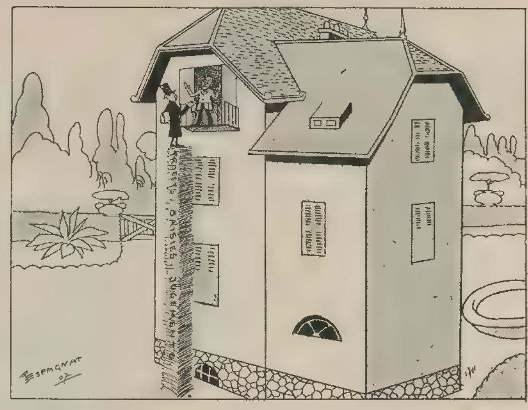
UNE INVENTION NOUVELLE, LA PHOTOGRAPHIE DE LA PAROLE

Le Monsieur. — Voulez-vous que je vous donne un mot d'écrit, confirmant ce que je viens de vous dire?
Le Commerçant. — Oh! monsieur, croyez que votre parole me suffit!...



... surtout quand cette parole donnée a été photographiée.





PAPERASSERIE

Ce petit huissier, vous dites-vous, n'atteindra jamais ce propriétaire si haut placé.

Et pourtant la chose arrive le plus simplement du monde.

DE NOS LECTEURS

Mes pieds pendront!

En dehors des gros cachets et des traitements princiers, que les artistes aimés du public reçoivent en justification de leur talent, il est d'autres bénéfices qui leur sont particulièrement sensibles.

La foule enthousiaste ne leur ménage ni applaudissements, ni ovations.

Des fleurs leur sont adressées. Des bijoux leur sont offerts.

Les témoignages d'admiration revêtent parfois une forme plus discrète.

Ils se révèlent souvent sous forme épistolaire.

Parmi les lettres envoyées, il en est dont la naïveté du style garantit la sincérité.

A ce propos, on nous permettra de rappeler une anecdote peu connue, qui eut pour acteurs: une divette jadis en renom... et un de ses obscurs admirateurs.

C'était en 1851. Les Délassements-Comiques donnaient une revue à succès, intitulée: *Gâchis et Poussière*, et dont l'auteur était Emile Taigny.

Un matin, la gracieuse commère de la revue reçut une lettre, ainsi conçue:

« Madame,

« Vous êtes une grande actrice et je vous admire. Moi, je suis ouvrier zingueur et je gagne mes cinq francs dix sous par jour. Je suis prêt à vous *donner* ma main. Si vous désirez me connaître, je serai demain soir à la représentation. Au lever du rideau, vous n'aurez qu'à regarder à la deuxième galerie à droite. *Mes pieds pendront.*

« UN DE VOS FERVENTS ADMIRATEURS. »

Très surprise à la lecture d'une telle déclaration, la commère des Délassements-Comiques se promit bien de ne pas laisser passer une si belle occasion de contempler — de loin — son « fervent admirateur ». Le premier regard de la divette, en entrant en scène le lendemain soir, fut donc pour la deuxième galerie, à droite.

Elle vit alors un brave homme en bourgeron, dont les longues jambes, vêtues d'un large pantalon de velours, émergeaient par-dessus la balustrade. Deux énormes brodequins, se balançaient au bout des jambes.

La commère ne put réprimer un accès de fou rire, qui ne figurait pas habituellement dans son rôle; cela ne l'empêcha pas d'avoir son ample part d'applaudissements quotidiens.

La lettre fit le tour des artistes de la maison, avec le succès que l'on pense.

Plus tard quand, désireuse de se reposer, la commère se fut retirée du théâtre, elle fit encadrer soigneusement sa lettre. Et ce souvenir d'une époque où elle était adulée, était un de ceux que l'ex-divette montrait à ses intimes, avec le plus d'orgueil.

Jean ROSNIL.



LE RETARD DES TRAINS SUR LA LIGNE DE L'EST

LE CHAUFFEUR. — Voyons, allez-vous partir de là! Le train a déjà du retard!

LE CHEF DE GARE. — Je finis de lire mon feuilleton. Avec la lampe de mon bureau, je n'y vois rien!



Pêle-Mêle Connaissances

— Une des plus grandes gares du monde est celle de Juvisy, près de Paris. Elle s'étend sur une longueur de deux kilomètres et demi et a, dans son extrême largeur, quatre cents mètres sillonnés de cinquante voies appartenant à la même compagnie.

— Les dernières périodes de froid ont produit dans diverses régions, de curieux phénomènes de congélation. Dans la Lozère, par exemple, on a observé, entre deux poteaux télégraphiques, une charge de 150 kilogs de glace sur chaque fil; l'ensemble de la ligne comportant six fils, c'était donc un poids de 900 kilos de glace que supportait cette section devenue momentanément en « glace armée ».

Prenez garde.

Quand un employé auquel vous demandez un article insiste pour vous en faire prendre



M. Bounia remarqua un jour un homme qui passait devant sa maison. Les traits de ce particulier avaient du rapport avec ceux d'un célèbre escroc, signalé par son journal.

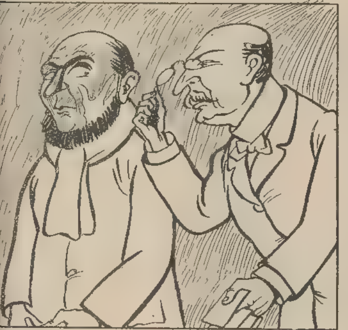


ANTHROPOMETRIE

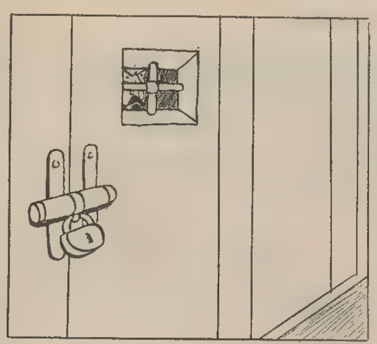
Une idée lui vint; il se mit en face de l'individu et se livra à des réflexions désobligeantes...



... ce qui lui valut aussitôt une riposte sonore.



C'est ce qu'attendait Bounia. Muni de cette fiche d'un nouveau genre, il fut trouver M. Bertillon.



L'escroc identifié fut ainsi arrêté et emprisonné...



... et Bounia décoré! Ne lui parlez jamais de savon!

Suite du Concours d'Énigmes

(Voir le Supplément).

LE SIPHON D'EAU DE SELTZ

es auteurs des cinq compositions suivantes sont és de désigner celle, qu'après la leur, ils consi-ent comme la meilleure.

Pour quelques sous, avec largesse,
Je vous abandonne mon bien;
Mais il faut toujours qu'on me presse,
Sans quoi je ne céderais rien.
Encore, celui que je tente
Doit-il me traiter doucement;
Car il arrive fréquemment
Que je suis dur à la détente
Et que, jouet d'un malappris,
Sur lui je crache mon mépris.

DOYEN.

Mon corps, fait de fragilité,
Comprime les fureurs d'un volcan irrité;
Mon chef, en guise de perruque,
D'un casque pesant est orné.
Et, dès qu'on me touche la nuque,
Je me mets à saigner du nez.

O. PILATE.

chef, armé d'un casque de métal,
ma cuirasse de cristal,
Je semble un chevalier sans peur!
Un doigt sur moi se lève! aussitôt je frissonne;
Il me touche! mon sang bouillonne!...
Dans la coupe de mon vainqueur!...

Mme J. BRUSSIEUX.

Celui qui me créa, me donna la puissance
De faire à volonté le bruit ou le silence,
La pluie ou le beau temps.
Je suis calme, un effort, et voici la tempête;
Je mugis et j'écume... Un rien et je m'arrête,
Je suis muet à l'instant!
Je m'épuise pourtant, et l'on peut d'une traite,
Dans un délai très court, en me prenant la tête,
Avoir raison de moi!
Que faut-il pour cela? Le seul effort d'un doigt!

Michel LANNIER.

Pas de pieds, on confond mon ventre avec mon dos;
Pas de squelette, rien que la peau sans les os;
Ma peau! c'est une glace ou le soleil rayonne,
Où l'on voit au travers, mon sang clair qui bouil-(lonne.
Ma tête est en morceaux, et, voyez mon tourment,
J'ai la langue derrière, et la bouche devant.
Qu'on presse cette langue, et c'est l'hémorragie;
Vous la pressez plus fort, je m'épuise et je meurs,
Mais je renais bientôt pour de nouveaux malheurs,
Car on m'ôte la tête en me rendant la vie.

A.-F. ROLLAIN.

LE SERGENT DE VILLE

Aucune composition n'ayant été jugée susceptible de remporter le prix, cette épreuve a été annulée.

Nouveau Concours d'Énigmes

Pour remplacer le Concours annulé, nous en ouvrons deux nouveaux.

Il s'agit de composer deux énigmes dont les solutions sont:

L'encre.

Le bouton de sonnette électrique.

On peut concourir pour l'un ou l'autre des deux sujets, ou pour tous les deux, à condition de les écrire sur feuillets séparés, portant chacun le nom et l'adresse de l'envoyeur.

Une *bourse en argent contenant* **vingt** *francs*, sera décernée à chacun des deux vainqueurs.

Ce Concours sera clos le 6 avril.

Prière de joindre à l'envoi le bon à détacher qui se trouve ci-dessous.

CONCOURS D'ÉNIGMES

Détacher ce rectangle et le joindre à l'envoi.

UN PEU DE TOUT

La Mode, qu'on dit si volage, reste cependant fidèle aux **Biscuits Pernot**, parce que cette marque justifie la vogue qui s'est attachée à ses produits. **La Manufacture Pernot** triomphe, en outre, avec son merveilleux paquet hermétique le «PAC» qui, par son volume réduit, permet à tous la consommation de ses grandes spécialités, si bien qu'aujourd'hui ces fines gourmandises ne sont plus l'apanage des tables luxueuses, mais le régal de toutes les familles.

PETITE CORRESPONDANCE BIBLIOGRAPHIQUE

M. J. C., à Rocquevaire. — Cet ouvrage n'existe pas.

M. L., à Paris. — « Le livre des proverbes », in-8°, 3 francs.

M. A. L., à Neauphle-le-Château. — Pour les ouvrages sur l'électricité, adressez-vous à la librairie scientifique Bernard, 1, rue de Médicis.

M. A. L., à Paris. — « Nouveau dictionnaire des rimes », 3 fr. 50.

Un lecteur, à Paris. — L' « Almanach de l'ho[rlo]gerie », à la Chambre syndicale de l'horlog[erie], 14, faubourg Poissonnière, 1 franc.

L. D. — L'Escargot, son élevage, 1 franc.

M. F., à Beaugé. — *Les Rosiers*, par Cochet[-]Mottet, un volume de 340 pages avec 66 grav[ures], 3 fr 25. Excellent ouvrage.

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

Diminution

des prix des billets d'aller et retour 2e classe entre Paris-Saint-Lazare et Clichy-Levallois et Asnières.

La Compagnie des Chemins de fer de l'Ouest a l'honneur de porter à la connaissance du public que l'Administration supérieure vient de l'autoriser à abaisser le prix des billets d'aller et retour de 2e classe, entre Paris-Saint-Lazare et Clichy-Levallois de 0 fr. 50 à 0 fr. 45, et entre Paris-Saint-Lazare et Asnières de 0 fr 60 à 0 fr. 45.

La réduction du prix de ces billets sera certainement très appréciée par les nombreux voyageurs qui fréquentent ces deux stations.

13e ANNÉE — N° 14. 10 Centimes 7 AVRIL 1907.

Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

FRANCE : UN AN 6 fr. SIX MOIS : 3 fr. 50
ÉTRANGER . UN AN 9 fr SIX MOIS : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

CANDEUR, par O. GALOP



— Zut !... Quelle affaire pour un malheureux camembert que j'emporte dans ce mouchoir !! ?

Oh, le charmant enfant!

PERSONNAGES :

MONSIEUR DURAND.
MADAME DURAND.

(Invités divers, parmi lesquels un de nos premiers chanteurs comiques.)

(Isidore Durand, le fils de la maison, un affreux garçon au nez en pied de marmite, aux cheveux filasse, au crâne énorme, à l'allure dégingandée et niaise, mais que ses parents avec l'optique spéciale des parents trouvent charmant. En attendant l'audition du chanteur, on vient de présenter le jeune phénomène aux invités.)

MME DURAND *(continuant une conversation commencée).* — Et puis, si vous saviez chère madame, comme il est avancé pour son âge... Il a une mémoire extraordinaire...

M. DURAND. — C'est surtout sur les dates qu'il est fort... *(A sa femme.)* Fais-lui dire ses dates... vous allez voir.

MME DURAND. — Isidore, dis-nous...En quelle année la bataille d'Austerlitz ?

ISIDORE. — La bataille d'Austerlitz ?

MME DURAND — Oui.

ISIDORE. — J'sais pas.

M. DURAND. — Mais si, voyons...tu l'as récité hier... C'était en dix-huit cent...

ISIDORE *(ânonnant.)* — En dix-huit cent...

M. DURAND. — En dix-huit cent cin...

ISIDORE. — En dix huit cent cin...quante!

M DURAND. — Non.. cinq seulement. Tu sais bien, c'est là que Napoléon a dit à ses soldats :... « Soldats...

ISIDORE — Soldats... ralliez-vous à mon panache blanc!

M. DURAND. — Non, c'est Henri IV qui a dit cela. Henri IV qui eut pour successeur Louis XIII, lequel eut pour successeur Louis...?

ISIDORE. — Louis XIII

M. DURAND. — Qui eut pour successeur Louis.. ?

ISIDORE. — Louis XIV.

M. DURAND. — Qui eut pour successeur Louis...?

ISIDORE. — Louis XV.

M. DURAND. — Quelle mémoire! C'est prodigieux... Tiens Zizi, voilà dix sous pour toi.

(Isidore se précipite si maladroitement qu'il glisse et s'étale.)

MME DURAND *(s'élançant).* — Mon Dieu... Zizi... tu t'es fait mal?

(Elle le relève pendant que les invités chuchotent et que le chanteur s'impatiente.)

ISIDORE *(pleurnichant).* — Hi... Hi... Hi...

MME DURAND. — Ne pleure pas mon chéri... ton père va te redonner dix sous... *(A une invitée.)* Il est tellement impetueux cet enfant... Du vrai vif-argent... *(Elle lui relève ses cheveux tombés sur son front.)* — Tu n'as pas de bosse.. ? C'est toujours a la tête qu'il se blesse.... il a le front si développé! Croyez-vous qu'il mesure 57 de tour de tête?

M. DURAND. — Oh ! ce sera un gaillard !

MME DURAND. — Et avec ça, il a les attaches très fines... Voyez son cou, il n'y en a pas.

M. DURAND. — Signe de race.

UN INVITÉ. — Est-ce que vous le destinez aussi au commerce, M. Isidore?

M. DURAND. — Probablement. Il a déjà des aptitudes remarquables... Il calcule de tête, c'est effrayant. *(A Isidore.)* Zizi? Trois mètres de calicot à 60, combien ça fait-il ? Dis.

ISIDORE. — Non.

M. DURAND. — Tu ne veux pas le dire?

ISIDORE. — Non.

M. DURAND. — Voyons... pour me faire plaisir!

ISIDORE. — Non.

MME DURAND *(avec admiration).* — Cet enfant à une volonté de fer!

UNE INVITÉE. — Mon fils, à moi, n'a aucune disposition pour le calcul. En revanche, il apprend par cœur avec une facilité...! Hier, il nous a récité le *Chêne et le Roseau*, dans la perfection.

ISIDORE. — Non... j'veux plus. Elle m'embête la dame!

M. DURAND. — Hein... croyez-vous? Il ne faut pas lui marcher sur le pied au gaillard!

MME DURAND. — Ah! ça... Il n'a pas la langue dans sa poche.

L'INVITÉE *(avec ironie).* — Vous devez être bien heureux d'avoir un enfant si parfait.

MME DURAND. — Parfait... non! Mais enfin il se porte bien, il est intelligent, fort, adroit... tout le portrait de son père.

(A ce moment, Isidore qui en a assez de rester au salon se dirige vers la porte. En passant entre deux dames, il se prend le pied dans la robe de



Oh! le charmant enfant!

ISIDORE. — J'la sais aussi, moi!

M. DURAND *(imposant du geste silence aux invités.).* — Ah... Ah!...

ISIDORE *(récitant).*

Le Chêne un jour dit au roseau
Que vous êtes joli ! Que vous me semblez beau.
Vous êtes le phénix des hôtes de ces bois.
A peine il achevait ces mots,
Qu'un loup survint à jeun qui cherchait aventure
Et dont les pieds touchaient à l'empire des morts.

L'INVITÉE. — Vous confondez de fable.

MME DURAND. — Il en sait tellement, n'est-ce pas...? Il les mêle... Continue Zizi... Il va se retrouver, vous verrez.

l'une, trébuche, se rattrape au chignon de l'autre et finalement s'allonge sur le plancher.)

(Pendant qu'on s'occupe de lui, les invités désespérant d'entendre le grand chanteur se lèvent pour partir.)

M. DURAND *(les accompagnant).* — Vous savez...,il l'a fait exprès, Isidore... C'est pour faire rire la société... Sacré Isidore! *(Confidentiellement à son voisin.)* Vous avez coupé à l'audition du chanteur, mais je crois que voilà une séance qui vaut bien toutes les chansons du monde... Pour amuser les gens, il n'a pas son pareil, Isidore!

E. JOLICLER.



LA BONNE PUBLICITE

... un banc ! Voilà mon affaire ...

... et maintenant allons travailler.



LE FILS DU JONGLEUR

— Il paraît que votre fils est très studieux, monsieur Kylibriss?

— Il apprend tout ce qu'il veut. Il possède sa grammaire, sa géographie et son histoire de France sur le bout du doigt.



AMOUR ET VALSE

— Enfin, mademoiselle, je voudrais bien savoir si votre père m'accepte ou ne m'accepte pas pour gendre, je ne sais sur quel pied danser.

— Ce n'est pas la peine de danser sur les miens, en attendant...

A NOS LECTEURS

Après la publication du « VICOMTE E NEOSTYLE », l'amusant roman en mages de *Benjamin RABIER*, un certain ombre de lecteurs nous ont priés de leur aire paraître une nouvelle histoire en éries.

Très heureux de pouvoir leur être gréables, nous nous sommes adressés, ette fois, à notre excellent collaborateur *eorges OMRY*.

« LE ROMAN D'UN APACHE », dont n trouvera le premier chapitre plus oin, est une œuvre d'un piquant intérêt.

Nos lecteurs goûteront, croyons-nous, n plaisir délicat à voir se dérouler les pisodes de ce récit, que rehaussent et omplètent si agréablement les fines illustrations du jeune maître.

Pêle-Mêle Causette

Le cambriolage prend des proportions inuiétantes à Paris, et surtout dans la baneue.

Il s'est formé de véritables associations e malfaiteurs qui opèrent avec une désinolture que peut seule expliquer la certitude e l'impunité.

De fait, la banlieue de Paris n'est protéée par aucune force de police.

J'ai pu m'en rendre compte par moiême. Pendant de nombreuses années, j'ai équenté la partie élevée de Puteaux, celle u'on appelle le plateau.

Eh bien! vous me croirez si vous voulez, ais je n'ai jamais vu dans ces parages, ni e près, ni de loin, un agent de police.

Mieux que cela : un de mes am habitant une villa faillit recevoir un jour la visite des cambrioleurs. Profitant de son absence, ces messieurs se mirent en devoir de fracturer sa porte. Ils y réussirent à merveille, et celle-ci pendait, lamentablement éventrée, quand des voisins, mis en éveil, arrivèrent avec des fusils et mirent les voleurs en fuite. Mon ami en fut quitte pour une nouvelle porte en chêne.

Il alla, naturellement, déposer plainte auprès du commissaire de police domicilié dans le bas de la ville, assez loin du plateau.

Ce digne fonctionnaire ne lui donna pour toute satisfaction qu'un bon conseil : « Flanquez-leur des coups de fusil dans les reins. »

Tel fut son oracle. Il jugea, du reste, inutile de se rendre sur les lieux, de procéder à aucune constatation, ni de se livrer à aucune recherche. A quoi bon? Le personnel dont il disposait ne lui permettait pas de réprimer les méfaits des cambrioleurs. Tout ce qu'il pouvait faire, c'était de recevoir les plaintes et sans doute de les classer méthodiquement dans des casiers verts ornés d'étiquettes blanches. Sa fonction se bornait à cette formalité bureaucratique.

Aussi Messieurs les Apaches, qui sont d'habitude assez bien informés, s'en donnent-ils à cœur-joie.

Leur industrie est moins dangereuse que beaucoup de fabrications mécaniques et beaucoup plus fructueuse.

Elle a des chances de se développer encore et de prendre rang parmi les grandes industries nationales. Qui sait si elle n'aura pas un jour ses représentants attitrés au Parlement?

Pour lutter contre cet état de choses, il y a deux moyens. Le premier consiste à multiplier les forces de police. Les questions budgétaires opposent, hélas! de graves entraves à une réforme sérieuse dans ce sens.

Le second moyen est d'un tout autre ordre. Il repose sur le principe suivant : « Supprimez l'appât, vous supprimerez le voleur ».

En l'espèce, ce qu'il convient de supprimer, c'est l'argent.

— Oh! me dira-t-on, vous prétendez soutenir cette vieille rengaine du collectivisme?

Rassurez-vous. Je n'entends pas faire disparaître l'argent, mais seulement sa circulation.

A part le peu de monnaie que vous pouvez avoir en poche, il est absolument inutile de conserver le moindre argent chez vous.

S'il existait, comme en Angleterre et notamment aux Etats-Unis, de grandes banques populaires avec des succursales répandues partout, la circulation de l'argent tomberait à un chiffre voisin de zéro. On ne connaîtrait plus que le chèque, lequel n'est pas un appât pour les cambrioleurs, attendu qu'il ne peut leur être d'aucune valeur.

Aux Etats-Unis, tout se règle en chèques, aussi bien le boucher que le boulanger, que la modiste ou la couturière.

Chaque femme a un compte en banque. Tout s'opère par virements. Le mari remet à sa femme un chèque; celle-ci le dépose à sa banque, qui n'est généralement pas celle de son mari. Elle a un carnet de chèques, et toutes ses transactions s'opèrent à l'aide de ce carnet.



— Vous verrez comme la bicyclette vous fera du bien, et comme en peu de temps vos organes vont se développer.



RESULTAT IMMEDIAT

— Oh! sapristi, quelle pelle!



— Il me semble, jeune homme, que jusqu'à présent, il n'y a que le front qui se soit développé.

S'il y a des cambrioleurs aux Etats-Unis, ce n'est, en tout cas, pas l'argent qui les attire.

Or, l'argent est le principal appât du malfaiteur, d'abord parce qu'il conserve toute sa valeur entre ses mains; ensuite parce qu'il se présente sous un petit volume, enfin parce qu'il est anonyme et ne se prête à aucune recherche judiciaire.

Il conviendrait donc de favoriser l'organisation des banques populaires.

Ceci fait il faudrait, par une propagande méthodique, dissuader les petits capitalistes de conserver leurs économies dans ce qu'on est convenu d'appeler des bas de laine, c'est-à-dire chez eux.

En opérant ainsi, on rendra bien plus précaire la situation, si florissante aujourd'hui, du cambrioleur de profession.

Il y aurait là quelque chose d'utile à créer et à développer. Messieurs les financiers saisiront-ils cette occasion de rendre service à leurs concitoyens ?

L'avenir nous éclairera sur ce point.

Fred Isly.

****

Huissiers gaffeurs

Le Président de la République donne, tous les ans, deux grandes réceptions à l'Elysée.

Un huissier indroduit les invités dans le salon où se tiennent le Président et la Présidente, et lance d'une voix retentissante, votre nom et vos titres. Si ce nom est un peu long et si les titres sortent du commun, neuf fois sur dix ils seront cruellement écorchés.

C'est ainsi qu'à l'un de ces bals officiels, un huissier annonça:

— M. Bureau d'Enghien, de la Comédie-Française.

Il s'agissait de M. Thureau-Dangin, de l'Académie française.

Le Baptiste de Mürger, qui fut un personnage historique, se trouvant plus tard huissier chez M. Comte, directeur des postes, annonça un jour:

— Le maître de poste de Bordeaux.

Et l'on vit entrer M. Pozzo di Borgho.

Sous l'Empire, le record de la gaffe était détenu par l'huissier d'un écrivain illustre. Devant annoncer une fois M. Thiers suivi de M. Alphonse Karr, il claironna:

— MM. Tiers et Quart.

LE DUC ET LE CHEMINEAU

La propriété, c'est le vol, a dit Proudhon.

Cet aphorisme fut un jour traduit assez à propos par un pauvre chemineau, à l'égard d'un trop fier et trop cassant seigneur.

Le chemineau traversait, sans le savoir un bois appartenant au duc de N...

Justement, celui-ci faisait une promenade à cheval.

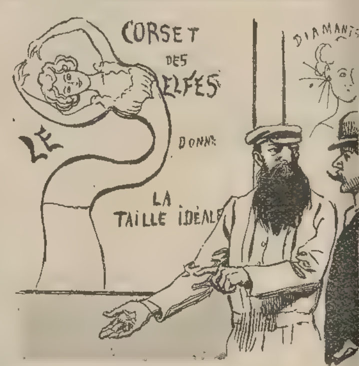
— Savez-vous, bonhomme, lui cria-t-il, que vous marchez sur mes terres?

— Vous ne vous figurez pas, dit le célèbre explorateur, jusqu'à quel point certains habitants de notre planète ignorent les principes élémentaires de l'hygiène et s'adonnent aux pratiques les plus nuisibles à la santé.



PAILLE ET POUTRE

Je ne parle que pour mémoire des coutumes barbares qui consistent à enfermer les pieds des Chinoises dans des souliers trop étroits, ou à se déformer le corps, ou encore à se passer des anneaux dans le nez ou dans les lèvres.



Attendez-moi un instant, me dit-il, Je dois faire envoyer à ma femme un *Corset des Elfes* et prendre chez le bijoutier ses boucles d'oreilles qu'elle avait données à réparer et changer ses chaussures qui sont trop grandes.



Parlons de l'hygiène. Si vous aviez pénétré comme moi dans les huttes d'Esquimaux, vous auriez été pris à la gorge par la fumée et la mauvaise odeur...



Mais pénétrons au café. J'ai un mot à écrire, si vous permettez.



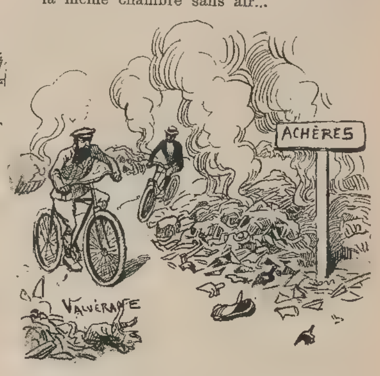
D'ailleurs, il n'y a pas à aller si loin pour voir négliger la stricte hygiène. Dans les provinces éloignées, comme la Bretagne, vous voyez des familles entières s'entasser dans des pièces trop étroites. On compte quelquefois jusqu'à dix personnes dans la même chambre sans air...



... Mais prenons le Métro pour aller plus vite.



On se demande comment il n'y a pas plus d'épidémies dévastatrices en Orient, quand on a vu les alentours empestés de Pékin ou de Stamboul...



... Mais prenons nos bicyclettes. Rentrons par la banlieue de Paris, car j'habite en Seine-et-Marne.

— Possible, répliqua le chemineau, mais n'ayant pas de terres à moi, il faut bien que je marche sur celles de quelqu'un d'autre.

Et il ajouta tranquillement:

— Et de qui les tenez-vous, ces terres?

— Je les tiens de mes ancêtres, répondit le gentilhomme.

— Et eux, de qui les tiennent-ils?

— De leurs ancêtres à eux.

— Et ceux-là, comment les ont-ils eues?

— Ils se sont battus pour les posséder.

— Ah! vraiment, fit le chemineau en se cambrant fièrement. Eh bien, je veux bien me battre avec vous pour les avoir aussi.

Mais le noble duc piqua des deux, peu disposé à renouveler les procédés d'autrefois.

A domicile

— Veux-tu venir avec moi faire un tour au Jardin d'Acclimatation? demandait Bélidor à Ledardouillaud.

— Non, merci, répondit celui-ci, je préfère en ce cas rester chez moi: ma fille aînée saute comme un cabri, ma cadette jacasse comme un perroquet, mon fils a le caractère d'un ours, ma femme est rapiate comme un vautour et ma belle-mère, qui est une vraie tigresse, prétend que je suis un vieil orang-outang. Tu vois bien que je n'ai pas besoin de sortir de chez moi pour voir des bêtes.

Courrier Pêle-Mêle

Bananes.

Monsieur le Directeur,

Les bananes que vous mangez à Paris, viennent de Las Palmas où les vapeurs venant de la Côte d'Afrique et de l'Amérique du Sud touchent, soit pour charbonner, soit pour charger des régimes de bananes. Ces bananes sont enveloppées dans du coton ou du papier de journal et emballées dans une cage à claire-voie; ces cages voyagent sur le « pont du vapeur ».

La banane gèle à 4° au-dessus de zéro.

Il en vient très peu de Conakry (Guinée française), car l'exploitation commence à peine à porter ses fruits.

Il y en a aussi à Sallendra (Côte d'Ivoire), mais c'est la qualité appelée vulgairement « banane cochon ». Cette banane est énorme, elle est mangée en tranches frites et saupoudrées de sucre.

Le goût de la banane était peu répandu auparavant, l'engouement vient surtout de ce que ce fruit, très nourrissant et très agréable à manger, est importé en hiver, à l'époque où les fruits manquent.

Certains vapeurs embarquent des bananes en chargements presque complets pour Hambourg et Londres dans des compartiments spéciaux aménagés à ce transport, cela pour éviter le gel du fruit.

La banane de Las Palmas (Canaries), est la seule qui soit transportable, étant donnée la traversée (huit jours), pour Marseille.

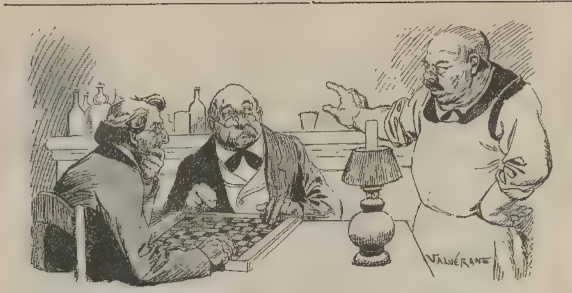
Les réceptionnaires à Marseille (des Espagnols) font murir les bananes en les suspendant au plafond d'une salle qu'ils chauffent au gaz.

REIRET.

Une nouvelle fonction.

Monsieur le Directeur,

Sans conteste, la ville de Moulins peut s'enorgueillir d'être la plus mal éclairée des villes de France: les becs de gaz parcimonieusement distribués dans les rues et sur les cours, *apparent rari nantes*... ne donnent qu'une lueur tremblotante et peu considérable.



Le Cafetier *(aux deux clients qui jouent aux dames, mais ne consomment pas).* — Puisque vous n'avez rien pris...



... je vous souffle.

Naturellement, la Ville attaque la Compagnie du gaz qui se retranche derrière le cahier des charges, et il y a procès: Mais cela importe peu sans doute aux joyeux lecteurs du *Pêle-Mêle* et n'aurait aucun intérêt pour eux, si cette situation n'avait été cause de la création d'une fonction municipale nouvelle:

On cite souvent parmi les professions cocasses, les marchands de verre fumé pour éclipse et les moissonneurs de macaroni; la municipalité moulinoise a crée le fonctionnaire *Vérificateur des dimensions des flammes de becs de gaz.*

Il faut le voir opérer le soir, marchant gravement, la tête oblique, et regardant d'un œil expert les pauvres becs qui étalent de leur mieux, une nappe lumineuse exiguë, et se faisant accompagner d'un aide qui porte une échelle et le suit à trois pas.

Si par hasard une flamme ne paraît pas convenable, le couple s'arrête; l'échelle est dressée, appuyée «sur la lanterne», et le *Vérificateur des dimensions des flammes de becs de gaz*, y grimpe avec toute la gravité inhérente à ses hautes fonctions. Puis il tire de sa poche un instrument de forme étrange: c'est le gabarit normal; puis méthodiquement et avec lenteur, il applique le gabarit contre la flamme, se reculant pour mieux juger, et retenant son souffle pour ne pas nuire à la précision de sa délicate opération.

Puis il hésite, change de main, applique le gabarit de plusieurs manières, hoche la tête et parfois tire de sa poche un carnet où il prend minutieusement des notes.

Recevez, etc.

Xilef.

Panthéon.

Monsieur le Directeur,

En réponse à une question posée par M. Paul-Gaston, dans votre dernier numéro, je vous envoie la liste des grands hommes inhumés au Panthéon:

Mirabeau, Voltaire, Lepeletier de Saint-Fargeau, J.-J. Rousseau, le maréchal Lannes, Portalis, Cabanet, Vieu, Lagrange, Bougainville, Victor Hugo, Lazare Carnot, La Tour d'Auvergne et le président Carnot.

La Convention fit porter au Panthéon les restes de Marat et fit exclure ceux de Mirabeau. En février 1795, les restes de Marat furent, à leur tour, enlevés.

Recevez, etc.

M. C.

Question interpêlemêliste

Pourquoi notre nez devient-il rouge, lorsque nous absorbons trop d'apéritifs?

«Se piquer le nez», dénonce, évidemment, que l'alcool pris à forte dose, détermine un transport sanguin à l'appendice nasal. Mais par quel phénomène?

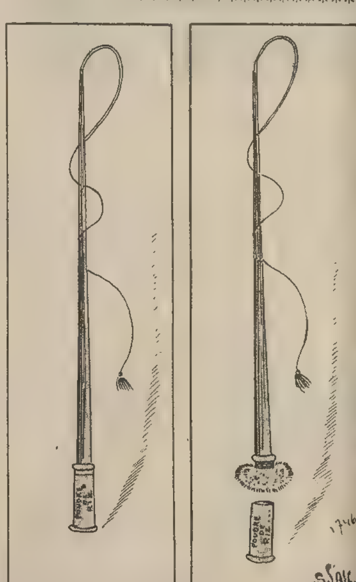
Un Lecteur.

****



SOUVENIR DU PETIT POUCET

Toto. — Pauvre homme... il a peur de ne pas retrouver son chemin.



LES INVENTIONS DU «PÊLE-MÊLE»

Fermé. Ouvert.

Fouet boîte à poudre à l'usage des femmes cochers. Création de la maison P. Lemêle and Co.

Cuisine électorale

Un matin d'avril, le marquis Gilbert de Boisdoré s'éveilla, l'esprit porté à l'analyse: il avait trente-cinq ans, un léger soupçon de patte d'oie et son abdomen s'harmonisait en contour piriforme. A la cote depuis six mois, il avait cherché à caser son blason dédoré dans le monde de la bourgeoisie commerciale ou industrielle.

Hélas! la campagne d'hiver n'avait donné aucun résultat; il est vrai qu'il restait la saison des bains de mer et des casinos, les chances d'une campagne d'été. Mais à quoi bon? Gilbert était rassasié du flirt derrière les paravents, et les agences matrimoniales lui procuraient des nausées.

En dix ans de vie parisienne, le marquis Gilbert de Boisdoré, descendant des croisés — peut-être par l'escalier de service — avait grignoté le classique million paternel et fait seulement pour dix mille louis de dettes. Il ne demandait pas mieux que de payer, mais encore fallait-il qu'on lui vînt un peu en aide.

— Si je devenais sérieux! pensa-t-il; en tout cas, je ne risque rien d'essayer.

Le jour même, il convoqua l'assemblée de ses porteurs de titres.

— Messieurs, leur dit-il, vous êtes mes créanciers; soyez mes commanditaires. En me laissant dans le pétrin, vous courez le risque de ne jamais revoir la couleur de votre argent; en me fournissant le capital nécessaire à mon exploitation, vous êtes sûrs du remboursement avec les intérêts à la clé.

Ces messieurs furent emballés.

Ils soumirent leur débiteur à une expertise consciencieuse, l'estimèrent comme on estime un filon de houille ou un gisement de pépites; enfin, ils déclarèrent que, large d'épaules, doué d'une calvitie distinguée et en même temps d'un fort toupet, sachant mentir avec élégance et promettre sans jamais tenir, il réunissait toutes les conditions de succès dans la partie politique.

Ce ne fut qu'un cri: il était l'homme du pays, le Messie qu'attendaient les populations anxieuses. On vota, par assis et levé, la formation d'une société anonyme pour exploiter sa candidature. Un comité électoral se forma, qui fonctionna, dès le premier jour, avec la rondeur d'un syndicat de faillite.

Justement, une vacance venait de se produire dans un département nettement scindé entre républicains avancés et partisans des régimes déchus. Une portion du capital souscrit fut consacré aux frais de premier établissement.

Pour se faire bien venir de la noblesse du pays, le marquis Gilbert de Boisdoré loua un château en ruines; pour gagner la confiance des prolétaires, le citoyen Gilbert Boisdoré fonda des soupes populaires.

Naturellement aussi, il prit un secrétaire agréable aux deux partis. C'était un maître d'études du collège communal qui, pour la modique somme de 1.200 francs, corrigeait des versions latines cinq jours sur sept, conduisait, le jeudi, les «jeunes espoirs» à la promenade, et, le dimanche matin, faisait le marché avec la femme du principal; une victime du cumul.

Ce Friponin connaissait la contrée comme sa poche. Il y avait fait, un peu dans tous les coins, des conférences classiques pour notaires passionnés de littérature, et discours d'adultes pour cantonniers en retraite; il jouait de la clarinette dans la fanfare du faubourg, et du cornet à pistons aux bals de la sous-préfecture: c'était une influence et un répertoire.

Le marquis lui avait dit:

— Comme je n'ai pas la voix assez puissante pour dominer le tumulte des réunions publiques, c'est vous, Friponin, qui développerez mes idées politiques et économiques. Substituez-vous entièrement à moi, je vous donne carte blanche.

Avec un pareil atout dans son jeu, le marquis se croyait sûr de battre à plates coutures son unique concurrent, un vague docteur ès-sciences qui parlait un langage trop académique pour être compris de la masse.

L'honnête Friponin s'occupa de sa tâche avec une maëstria de vieux routier parlementaire. Suivant la qualité des électeurs, il leur donnait du «messieurs» ou du «citoyens». Et il leur tenait tels discours, en honneur à la foire du Trône et à la fête de Neuilly:

— Je vous supplie de ne pas écouter le bonhomme d'en face: c'est un phénomène de carton-pâte, un hercule monté sur des échasses; sa poitrine est rembourrée de coton, ses biceps sont en caoutchouc creux; *nous seul* ne sommes ni maquillé ni truqué; *nous seul* méritons vos suffrages. Vous *nous* objecterez peut-être que *nous* n'avons jamais rien fait, mais, par cela même, ne *sommes-nous* pas capable de tout faire?

Dans toutes les réunions on acclamait Friponin, et toutes les séances étaient levées aux cris unanimes — suivant les différents milieux — de: «Vive l'empereur!» ou de: «Vive la République!»

Le jour du scrutin arriva enfin; et ce jour-là, si le marquis n'avait pas été grisé de la fumée prématurée du triomphe, il aurait pu remarquer cette chose anormale: ses distributeurs remettant, à l'entrée des sections de vote, deux sortes de bulletins, les uns en beau papier glacé, les autres en papier à chandelle.

Le soir, au dépouillement des votes, le confiant marquis, entouré de son non moins confiant état major de commanditaires, savourait par avance les joies de la victoire. Un premier bulletin sortit de l'urne; il portait le nom de Friponin. Ces messieurs sourirent, amusés. Ils pensaient: manifestation d'électeur facétieux.

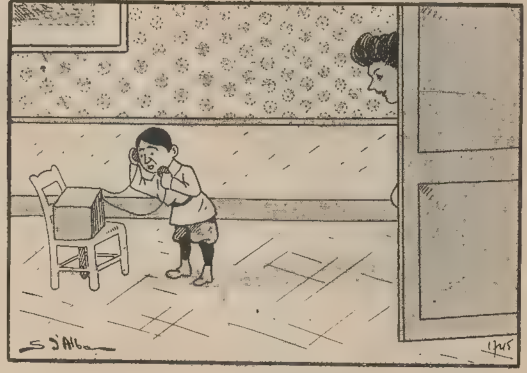
Un deuxième bulletin fut extrait de l'urne, puis un troisième, un quatrième, puis des centaines de bulletins tous échus à cet animal de Friponin.

Ces messieurs ne souriaient plus et s'amusaient fort peu. Finalement, le maître d'études était déclaré élu avec une écrasante majorité. Gilbert de Boisdoré ne recueillait que quelques modestes suffrages, dépassé même d'un nombre respectable de longueurs par le docteur ès-sciences.

Quelle était cette mystification? Hélas, ce n'était pas une mystification. Piqué de la tarentule politique, depuis longtemps Friponin désirait tâter les électeurs. Son patron lui ayant donné carte blanche, il s'était entièrement substitué à lui, avait fait sa déclaration de candidature, se dépensant ensuite en démarches et en paroles. Ses maigres économies servaient à payer le papier à chandelle des bulletins de vote et, par-ci par-là, quelques verres de vin à des contribuables pas fiers.

Quand le marquis et ses commanditaires furent revenus de leur première surprise, ils voulurent faire un mauvais parti au subalterne qui s'était joué d'eux si cavalièrement. Mais Friponin était député, donc inviolable, et ces messieurs durent se contenter de le traiter de Fripouille, ce dont il sourit, en sage qu'il était.

Jacques Yvel.



KIF-KIF

Petit Paul. — Allô!...

Justine. — Mais comment veux-tu qu'on te réponde, petit niais, puisque tu n'as pas de téléphone?

Petit Paul. — Tiens! nos voisins du premier, l'ont le téléphone, et cependant on ne leur répond pas non plus.



MESAVENTURE D'UN SAVANT MYOPE

— Ah! quelle aubaine! le hérisson glabre... espèce rare dont certains osent nier l'existence.

— Ah! ça, dites donc vous, l'imbécile, me prenez-vous pour un papillon?

TROP BEAU

— Ce que c'est tout de même que la publicité, me disait mon ami Dupont. Je possède une villa à Nogent. Désireux de la revendre, je chargeai un journaliste de me faire une annonce dans les journaux.

L'article parut. Il donnait une description si enchanteresse de la propriété et du site merveilleux qui l'entoure que...

— Que vous l'avez vendue immédiatement.

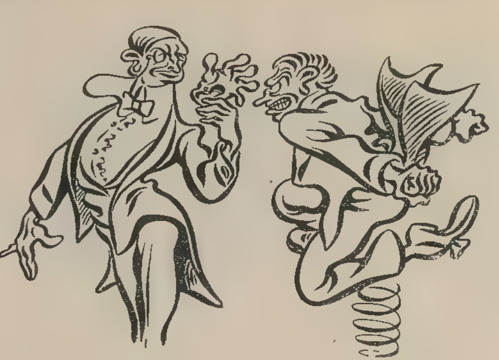
— Non... que j'en fus charmé au point que je résolus de garder la propriété.

LES OBJETS ET LA PSYCHOLOGIE HUMAINE

Privé de certaines choses ou de certains objets en apparence terre à terre, l'homme serait dans l'impossibilité de manifester ses différents états d'âme.



En effet, il est permis de se demander ce que deviendrait une colère rentrée, mais qui veut cependant sortir un petit peu. sans la porte, la bonne porte en hêtre ou en sapin, dont le claquement fait sentir à qui de droit qu'on est loin d'être content.



Et ne vous fiez pas au gant, au gant qui vous semble résigné à végéter dans l'obscurité des poches, quand sa véritable fonction est d'être un messager de guerre.



La pomme demeurerait un fruit ordinaire, si certaines ne devenaient cuites, car, aussitôt cuite, la pomme prend une grande influence sur les carrières dramatiques.



Contrairement à ce que pourrait penser un vain peuple. le verre est verre si on veut, mais si peu... non, le verre. surtout quand il affecte la forme de coupe, devient, en s'élevant à une certaine hauteur, le seul soutien de l'art du discours. Plus de verre, plus de rhétorique.

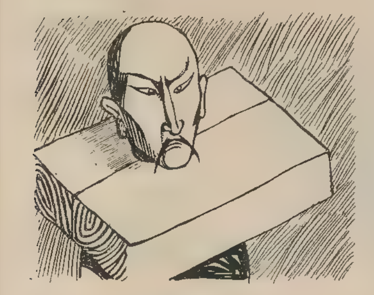


Qui croirait que l'existence de tant de florissantes compagnies de chemin de fer tient au mouchoir, car il tombe sous le sens que sans mouchoir à agiter, aucun être civilisé n'aurait le cœur de se séparer de sa famille.

Et après ces exemples, il est superflu de vous dire que les fleurs, l'églantine, l'œillet et le lis, ne sont pas plus fleurs que vous et moi, non, ce sont les signes importants, les signes nécessaires à nos contemporains pour le protocole de leurs petites assommades

LE JARDIN DES SUPPLICES

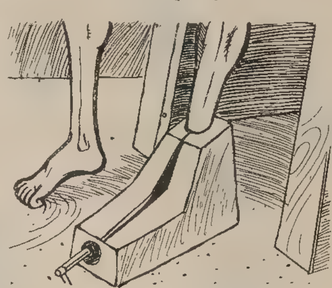
La torture, dit-on, est un usage barbare. Elle était appliquée par la force la plus brutale: c'était la plus odieuse manifestation d'inhumanité. Eh bien! elle existe toujours, ne nous en déplaise.



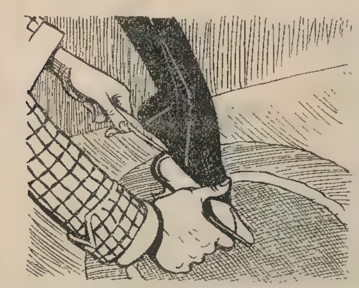
Qui n'a pris pitié du pauvre Chinois, le cou enserré dans une cangue qui le lui ankylose douloureusement?



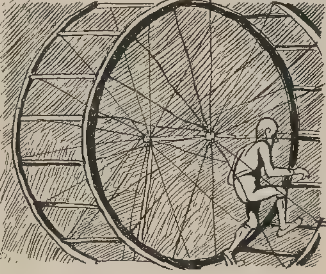
Mais personne ne pensera à plaindre le malheureux, esclave de la mode, qui porte un col de douze centimètres.



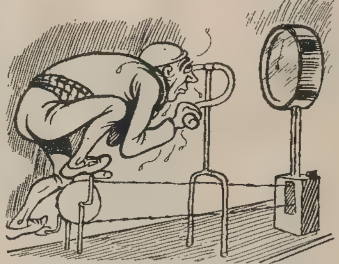
Etait-il chose plus odieuse que le « brodequin » qui comprimait le pied, broyant les os et la chair?



Mais n'est-il pas cruel d'introduire, à l'aide d'appareils en corne ou en cuivre, un pied de vingt centimètres dans une chaussure de quinze?



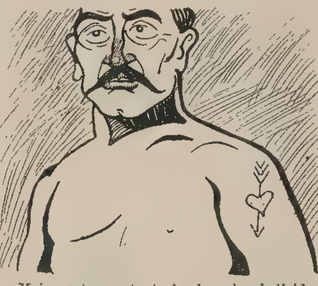
On trouve que le *hard labour* des Anglais, qui consiste à faire tourner une grande roue aux prisonniers est un reste de barbarie indigne de ce grand peuple...



Mais on trouve tout naturel de voir un individu, que rien n'y oblige, s'appliquer à couvrir un nombre de plus en plus grand de kilomètres... dans son cabinet de toilette!



Et la « marque »! On s'indigne en pensant qu'un bourreau, armé d'un fer rouge, imprimait, sur la chair, la fleur de lys royale.



Mais on trouve tout simple qu'un individu se serve d'une aiguille, d'une plume, d'encre, malsaine généralement, et passe un mois et plus à se charcuter le bras pour y faire flourir un emblème de mauvais goût!



Quand on pense qu'un patient absorbait jusqu'à dix ou douze litres d'eau pure, au moyen d'un entonnoir!..



...On plaint le malheureux qui s'ingurgite ses trente-cinq bocks dans une soirée.



Le plus horrible supplice était « l'écartèlement ».



Que chacun peut s'offrir, s'il va aux bains de mer.

IMPOT SUR LE REVENU

Les personnes exerçant une profession libérale, devront tenir un livre où seront inscrits leurs bénéfices et les noms de leurs clients.

(Loi de l'impôt sur le revenu).



— Avec tes manies de faire des coups à la vitesse, on n'a pas eu le temps de lui demander son nom; nous voilà en contravention avec la loi.



TACTIQUE

— C'est le moment de chipper des confitures; papa bat la carpette, quand il aura fini, il n'aura plus la force de nous donner une grosse fessée.

DE NOS LECTEURS

Une grotte qui respire.

Il y avait assez longtemps que le *Zéramna* n'avait lancé une de ces nouvelles qui ont tout au moins le mérite de faire le tour de la presse française.

La dernière curiosité découverte par notre confrère de Philippeville est effrayante.

Il s'agit d'un roc qui a la forme d'une « tête de tarasque, la gueule béante ».

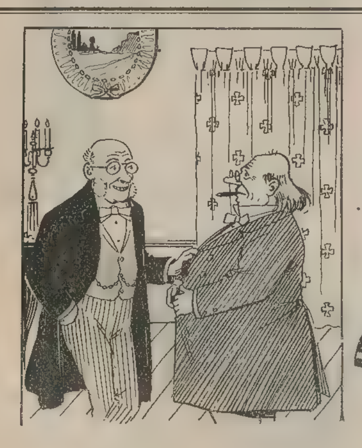
L'illusion est tellement saisissante, que le touriste, bien qu'il soit averti, n'ose pas s'approcher de ce bout de rocher.

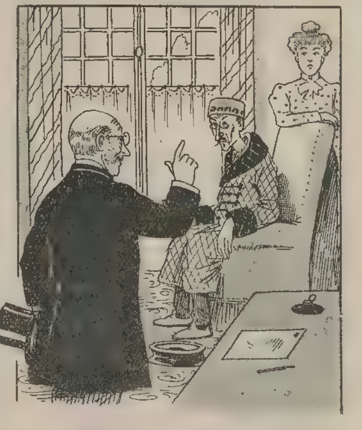
Pensez donc! la gueule de pierre respire!!! Ecoutez plutôt le *Zéramna* le raconter:

« ...En effet, (quelle que soit la cause de ce phénomène, naturel évidemment, mais bien singulier), par la gueule monstrueuse, ouverte comme une caverne au ras du sol, s'opère une respiration large et bruyante dont l'action se fait sentir assez loin.

« Les Arabes affirment que l'*inspiration*, qui se reproduit toutes les deux heures, est assez forte pour entraîner des oiseaux et même des animaux dans le gouffre. Ils ajoutent que, pendant l'*expiration*, des débris et des ossements en sont rejetés. On voit, en effet, des ossements assez nombreux aux alentours. Et l'on aurait trouvé, parmi eux, il y a quelques mois, un fémur et un crâne humain... »

De là à d'autres suppositions, il n'y a qu'un







ENTRE EUX

LE MÉDECIN *(à son confrère).* — Comment faites-vous donc pour voyager pour rien; vous avez des permis des Compagnies de chemins de fer, sans doute?

— Non, mais lorsque j'ai parmi mes malades un riche moribond, je l'envoie de suite dans le Midi.

Et deux jours après, la famille me fait venir par dépêche à ses frais, et le tour est joué.



IRONIE DES CHOSES D'ICI-BAS

Lorsqu'on veut prendre l'oiseau, on met le filet dessus.

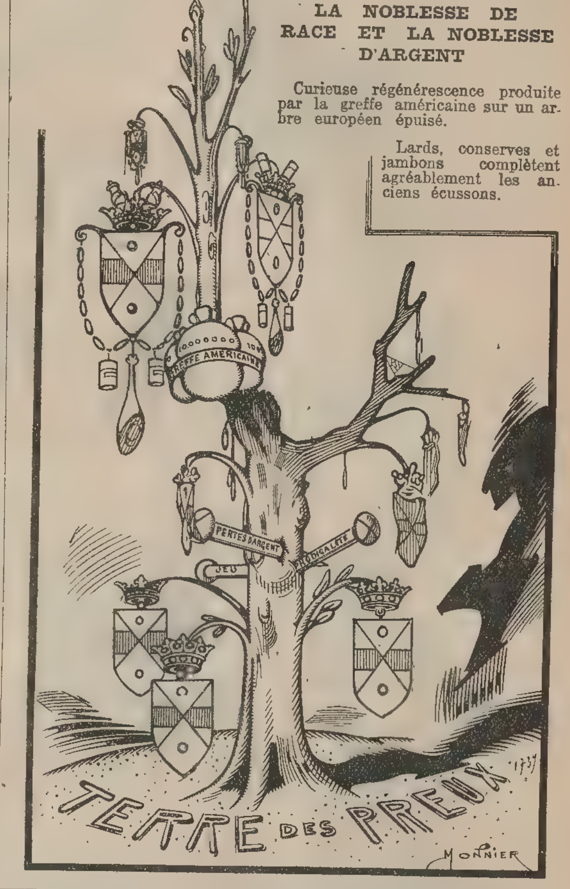


Lorsqu'il est pris, on met le filet dessous.

LA NOBLESSE DE RACE ET LA NOBLESSE D'ARGENT

Curieuse régénérescence produite par la greffe américaine sur un arbre européen épuisé.

Lards, conserves et jambons complètent agréablement les anciens écussons.



pas. Le *Zéramna* a tôt fait de le franchir:

« Or, conclut-il, un nommé Mohamed ben Salah a disparu dans cette région, l'année dernière, sans qu'on ait jamais pu expliquer sa disparition.

« N'aurait-il pas été (comme le croient les indigènes), avalé par cette singulière caverne, qui aurait, plus tard, rejeté ses os à la façon d'un hibou expectorant les débris non-assimilables d'un rat qu'il a digéré? »

SANCHO VII.

Les œufs de Pâques.

Leur origine remonte à l'époque où les œufs étaient prohibés du carême. Le samedi saint, on en faisait bénir un grand nombre mis en réserve pendant six semaines, et le jour de Pâques, on les distribuait aux amis, aux enfants et aux domestiques. Ces œufs étaient teints de diverses couleurs et agrémentés parfois de dessins et d'emblèmes.

Deux peintres célèbres, Lancret et Watteau, n'ont pas dédaigné de mettre leur talent à cette enluminure, et l'on a longtemps conservé, à Versailles, deux œufs peints par ces grands artistes et offerts, le dimanche de Pâques, à Mme Victoire de France, fille de Louis XV.

Sous Charles X et même sous Louis-Philippe, des corbeilles d'œufs historiés étaient portés, après la grand'messe de Pâques, au cabinet du roi qui les donnait aux personnes de la cour.

Cette coutume de s'offrir des œufs existe encore en Russie, et chacun s'y conforme, depuis le tsar jusqu'au plus pauvre moujick. En Pologne, pendant Pâques, le maître de maison offre un œuf dur au visiteur; celui-ci le rompt, et ils en mangent chacun une moitié.

En Belgique, les fiancés reçoivent un bouquet, et, en échange, ils donnent des œufs sur lesquels se lisent des devises à peu près aussi spirituelles que celles de nos mirlitons.

Chez nous, les œufs de Pâques contiennent souvent des surprises: bonbons, bijoux, etc.

Souhaitons aux lecteurs du *Pêle-Mêle* d'y trouver, cette année, les plus agréables surprises.

J.

Pêle-Mêle Connaissances

— Il n'y a, en France, que 333 gardes-pêche pour 400.000 kilomètres de rivières à surveiller. Il en résulte une impuissance matérielle à enrayer la destruction systématique du poisson par les braconniers, destruction qui deviendra fort préjudiciable à nos intérêts, si l'on songe que les revenus de l'exportation de nos poissons d'eau douce atteignent une somme annuelle de près de six millions de francs.

— C'est à Colbert que nous devons le style, la plupart du temps incompréhensible, des actes de procédure qu'on a justement qualifié de «jargon judiciaire». Créé par le ministre de Louis XIV, ce formulaire modèle avait alors pour utilité d'unifier les procédures devant tous les parlements de France. Aujourd'hui qu'il a survécu à tous les régimes qui se sont succédés depuis près de trois siècles, ce jargon suranné est une gêne pour tous: les hommes de loi s'adressent aux Français modernes dans la langue des contemporains de Gui Coquille, l'ancien jurisconsulte (1523-1603).

— Pendant très longtemps, et d'après le droit commun, les rois de France héritèrent des biens laissés en France par tout étranger qui mourait sans avoir été naturalisé. L'étranger ne pouvait, en aucune façon, transmettre son héritage; s'il était naturalisé, le roi héritait encore, dans le cas où le testateur ne laissait pas ses biens à un héritier naturalisé ou résidant dans le pays.

— La Monnaie est le monument parisien où l'on compte le plus d'inscriptions latines. Elles ont toutes trait à la fabrication des monnaies. On en trouve deux rue Guénégaud; une autre, au-dessus de la porte centrale, annonce les soins minutieux du contrôle. A sa droite et à sa gauche, au-dessous des quatre bustes de souverains, quatre inscriptions rappellent que c'est à Henri II qu'on doit l'effigie et le millésime, à Louis XIII le balancier, à Louis XIV, le bourrelet des pièces, en les entourant de lettres sur les tranches; et à Louis XV, l'hôtel des Monnaies.

A. S.



PREMIÈRE SÉRIE



Jean Huron est natif de la campagne. Il débarque à Paris, caressant l'espérance d'y faire fortune. Pour donner corps à son rêve, quelques recommandations qu'il apporte avec lui, ne seront pas inutiles.

Tout d'abord, n'est-il pas vaguement parent d'un ministre. La première visite est pour ce puissant mortel.

— Bonjour, cousin, s'écrie-t-il. Un cousin comme mon cousin, n'aura pas de mal à caser un cousin.

— Evidemment, répond le ministre, qui s'est plongé dans la confection d'un discours et n'a rien entendu; évidemment... très flatté... comptez sur moi... beaucoup de demandes de palmes en ce moment... revenez dans un mois.



Jean Huron n'est point sot. Il juge inutile d'insister.

— Heureusement que j'ai d'autres recommandations, se dit-il. Et il va sonner à la porte d'un camarade d'enfance qui est devenu banquier.

Celui-là, au moins, n'est pas fier. Il reçoit Jean avec un élan plein de sympathie. Que veut-il? Une place? Mais comment donc! Rien n'est plus facile. Dix mille francs par an pour commencer. Pas de remerciements, surtout! Entre amis, c'est tout naturel.

Mieux encore, si Huron possède quelques capitaux, il les lui fera fructifier. Jean a justement 500 francs d'économies. Il les confie à son ami qui lui affirme que dès le lendemain, ses 25 louis seront devenus un demi-million.



Le lendemain, Jean, tout radieux, va occuper son nouveau poste. Hélas! la banque est fermée. Son ami le banquier est en voyage du côté de New-York ou de Tombouctou. Les 500...



... francs de Jean Huron sont partis avec lui.
Jean n'a plus le sou. Mais il a une recommandation pour un rentier auquel son père a jadis rendu service...

... Il monte vite l'escalier...
... et redescend plus vite encore. La reconnaissance est une petite fleur qui n'éclot pas dans toutes les âmes.



Seul, sans ressources sur le pavé de la grande ville, Jean s'abandonne à de tristes réflexions et se livre à de ferventes invocations.
Affalé sur un banc, il voit un homme s'approcher de lui.



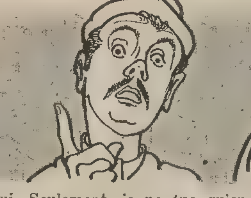
— Tiens, fait l'inconnu, mais il me semble vous reconnaître. N'êtes-vous pas Jean Huron?
Jean, stupéfait, reconnaît à son tour un ami d'enfance: « Siroko! » s'écrie-t-il, et il lui conte ses malheurs.



— Ecoute, dit Siroko, ta triste situation me fait de la peine, et quoique je n'aie besoin de personne en ce moment, je te prends chez moi.
— Ah! merci, dit Jean ému, je ne l'oublierai jamais.



— Et quel genre de commerce diriges-tu?
— Je suis Apache!
— Comment! fait Jean effaré, tu assassines?...



... Oui. Seulement, je ne tue qu'en observant les lois, je n'en suis donc pas moins un honnête homme.
— Oh! alors, du moment que je...



... ne serai pas un assassin, ma conscience sera tranquille. Je suis à tes ordres.
— C'est bien, suis-moi, je vais te présenter à ma bande.



La bande comprenait : le Docteur, ainsi nommé parce qu'il portait redingote, Grand Moyen, noble physique de brute vêtue en boucher, et l'Expert, homme aux yeux perçants comme les rayons X. *(A suivre.)*



PETITE CORRESPONDANCE

Mme Berta Canier. — Il faut vous procurer ce qu'on appelle de la *mère de vinaigre*. C'est son contact avec le vin qui fera de celui-ci du vinaigre.

M. A. Corrion. — Il n'en existe plus d'avant cette date.

M. Julien L. — Prenez d'abord un brevet. — Vous serez renseigné dans les agences qui s'occupent de ces sortes de choses, mais prenez vos précautions.

M. Emile H. — Par le frottement d'une ficelle enroulée au point où doit être la coupure.

Mme Thérèse Fournier. — Ces conditions sont stipulées dans la dernière série.

M B. Parrel — Nous regrettons de ne pouvoir vous donner, en quelques lignes, des explications concernant toute une science.

M. Alexandre. — On vend couramment dans le commerce de très bonnes colles à cet usage.

M. H. Dominique. — Nous avons déjà posé cette question, mais il ne nous est venu que des réponses négatives quant à l'efficacité des moyens préconisés.

M. Houillier. — Nous n'avons plus aucun spécimen de ce numéro. Regrets.

M. A. Moulin. — Nous n'avons plus l'adresse de ce correspondant. Regrets.

M. Hudlec. — Voyez bibliographie, prochainement.

Un lecteur (Tournon). — Il est probable que les titulaires peuvent le porter comme n'importe quelle distinction. C'est à eux qu'il faudra demander po[ur]quoi ils s'en abstiennent.

Mme N. de la T. — Nous avions peur qu'il y [ait] discussion sur le genre de mot : *Rome*. Rem[er]ciements.

M P. Bavay. — Nous déclinons toute compéte[nce] à ce sujet. Regrets.

A B. Charolles. — Même réponse.

P C. A. — Certainement, on ne peut comp[ter] 90 dans ces conditions.

M. Procbotlé. — Oui, vous faites 90.

M Fleurdelys. — 1° On prétend que leur us[age] est plus courant que celui des autres langues [;] défaut de cette raison, il y a aussi la routi[ne]. 2° Tous les lycées donnent cet enseignement.

Tick-Thor. — La glycérine, étendue sur les ma[ins] avant de se coucher.

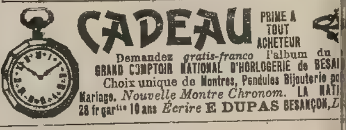
B M. F. — Non, mais il y en a eu des exemp[les], de même que pour les chiennes.

PETITE CORRESPONDANCE BIBLIOGRAPHIQ[UE]

Un de nos abonnés demande où l'on peut tr[ou]ver les monologues suivants : « Amis d'enfanc[e] », « ... était sur un char », « Barbasson cinq minute[s] [à] l'armée du salut », « l'Orage », « Villégiature », « [La] belle charbonnière ».

M Suquet. — Les aventures de Rocambole form[ent] trente volumes, dont dix-huit sont épuisés. C[eux] qui n'ont pas disparu coûtent 3 fr. 50. Cette œu[vre] complète sera réimprimée, mais on ignore l'époq[ue].

Gaston, Paris. — Il n'existe que l'*Etude sur [les] Guyanes et l'Amazonie*. 2 forts volumes et [un] atlas. 20 francs.





3e ANNÉE — N° 15. 10 Centimes 14 AVRIL 1907.

Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

FRANCE : Un an 6 fr. Six mois : 3 fr. 50
ÉTRANGER : Un an 9 fr. Six mois : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
Les Manuscrits ne sont pas rendus.

LES RAYONS X DU DOCTEUR MOYEN, par Georges OMRY



— Mettez-vous bien devant votre coffre-fort pour que je sache exactement ce que vous avez.

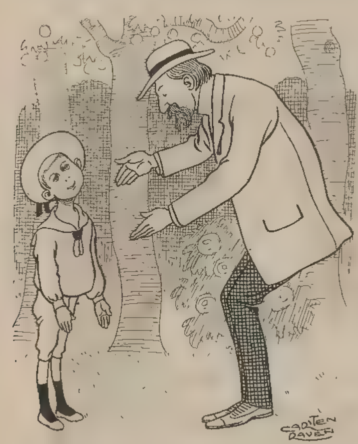
Sur les contes à l'usage de la Jeunesse.

Lettre ouverte.

Monsieur,

Je m'appelle Toto. J'ai sept ans et je sais lire et écrire, ainsi que le prouve la présente. Comme lectures, j'ai un recueil de morceaux choisis « épatant », dirait papa. Voici, pris au hasard, un des chefs-d'œuvre de ce recueil :

« Le petit Jacques regardait d'un œil de convoitise, un prunier couvert de beaux fruits bien mûrs. Il aurait eu bonne envie d'en



« Viens, mon petit Jacques, viens mon enfant...

cueillir quelques-uns, mais son père le lui avait défendu, et il se disait :

« Il n'y a ici personne pour me voir, ni mon père, ni le jardinier, personne enfin ; et je pourrais bien enlever quelques-unes de ces prunes sans que l'on s'en aperçût. Mais je veux être obéissant ; je ne veux pas, pour ma satisfaction de gourmandise, manquer à ce qui m'a été prescrit (1).

« Et Jacques allait s'éloigner.

« Alors son père, qui l'avait écouté derrière un arbre, courut au devant de lui et lui dit :

« — Viens, mon petit Jacques, viens, mon enfant ; maintenant, nous allons cueillir de belles prunes ensemble.

« Et le père commença à secouer l'arbre, et Jacques vit sa bonne action richement récompensée.

Xavier MARMIER.

Ainsi que vous le voyez, monsieur, cette histoire... « sensationnelle », diriez-vous, est du célèbre littérateur Xavier Marmier (né à Pontarlier, 1809 1892). Ne vous pressez pas d'admirer ma science des dates, j'ai copié ça dans le dictionnaire.

Je suppose, naturellement, que vous vous pâmez de délices devant ce beau morceau littéraire. Eh bien, moi, je vous dirai franchement ceci : D'abord, c'est que l'auteur n'a pas dû se luxer les méninges pour fabriquer sa petite machine ; ensuite, c'est que c'est un fameux fumiste, votre fameux Xavier Marmier. Je viens d'en faire l'expérience :

Figurez-vous que nous avons chez nous, un jardin avec un prunier couvert de beaux fruits bien mûrs, auxquels papa ne veut pas qu'on touche.

Or hier, le hasard fit que je lusse (c'est bien *lusse*, n'est-ce pas ?) ce conte en question du célèbre écrivain. La morale m'en sauta immédiatement aux yeux, et en trois bonds je fus dans le jardin.

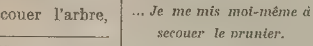
Arrivé devant le prunier couvert de beaux fruits bien mûrs, je me recueillis, et fort distinctement, je me mis à réciter :

« Il n'y a ici personne pour me voir, ni mon père, ni le jardinier, personne enfin ; et je pourrais bien enlever quelques-unes de ces prunes, sans que l'on s'en aperçût. Mais je veux être obéissant ; je ne veux pas, pour ma satisfaction de gourmandise, manquer à ce qui m'a été prescrit. »

Là-dessus, j'allais m'éloigner.

Alors mon père, qui ne m'avait pas écouté derrière un arbre, ne courut pas au-devant de moi et ne me dit pas :

« Viens mon petit Toto viens, mon enfant ; maintenant nous allons cueillir de belles prunes ensemble. »



... Je me mis moi-même à secouer le prunier.

Non, monsieur, mon père ne me dit rien de tout cela et il ne commença pas à secouer l'arbre

Alors, quoi ?

L'histoire de votre M Xavier n'étant nullement palpitante par elle même, j'étais en droit d'en rechercher tout l'intérêt dans la morale... et il se trouve que c'est comme à la loterie... à tous les coups on ne gagne pas... on ne gagne même presque jamais ! N'avais-je pas raison de vous dire que c'était un fumiste votre fameux littérateur ?

Aussi, ce matin, pas plus tard, instruit p[ar] cette expérience, je descendis à nouveau da[ns] le jardin, et cette fois, sans discours aucu[n] je me mis moi-même à secouer le prunier.

Savez-vous ce qui arriva ? Eh bien, pa[pa] qui n'était pas — comme d'habitude — c[a]ché derrière un arbre, ne me dit rien [du]



Et je mangeais tout seul, de belles prunes mûres à point.

tout : et je mangeai tout seul de belles e[t] bonnes prunes mûres à point.

Le comble, c'est qu'elles ne me firent mêm[e] pas mal au ventre... Hip, hip, hourrah !

Et maintenant, ma morale à moi ?

C'est que vous, qui faites métier d'écri[re] pour les enfants, vous devriez bien nous ra[con]ter des histoires, sans queue ni tête, s[i] vous voulez, mais qui nous amusent et n[e] nous forcent pas à tirer une morale tout [autrement] que celle que vous vous êtes ima[gi]né que nous la tirerions.

Salut bien, m'sieu !

Signé : TOTO.

Pour copie conforme :

Etienne JOLICLER.



(1) Cet enfant parle vraiment bien *(Note de M. Toto)*.





LES PETITS CADEAUX.

Dans le moment de la lune de miel, Monsieur offre à Madame un collier de perles. Madame offre à Monsieur une chaîne de montre. Si, par hasard, un nuage survient entre eux, la seule vue de ces gages d'amour arrête leur mauvaise humeur.

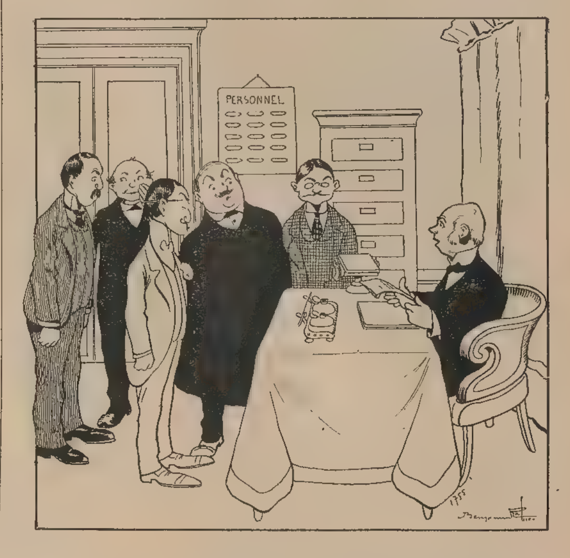
Mais vingt ans après, il n'en est plus de même, car ils n[e] peuvent plus les voir.



L'AGENT ET LA COLLABORATRICE DU «PELE-MELE»

L'Agent. — Voyons, madame Nette de la Thibaudière, voici une heure que vous êtes là! Avez-vous perdu quelchose?

— Du tout, je trouve, au contraire, une superbe rosace ajourée pour le concours de devinettes du *Pêle-Mêle.*



AU MINISTERE

Le Chef de Bureau. — Je vous félicite de votre bonne volonté et de vos idées de progrès, et je prends bonne note de votre pétition pour obtenir *le travail hebdomadaire*..

Pêle-Mêle Causette

Les concessions que les soi-disant partisans de la liberté individuelle, se croient obligés de faire aux apôtres du collectivisme, aboutissent à des situations fort réjouissantes.

Les grèves en fournissent une piquante illustration.

Paris s'est trouvé pendant deux jours privé d'électricité et le ministre lui-même, si indulgent pour les grèves, s'est vu plongé dans l'obscurité.

Il s'est avisé alors pour la première fois qu'une grève peut léser ceux qui n'en sont pas cause et n'y ont pris aucune part.

Il n'est pas mauvais que cette expérience ait été faite. Jusque-là les hommes d'Etat envisageaient de loin et de haut les troubles jetés, par les grèves, dans la vie publique.

Ils n'étaient pas atteints directement. On regarde toujours avec plus de mansuétude les maux dont on n'a pas à souffrir personnellement.

Aussi le fait de voir sa propre lampe ministérielle s'éteindre sous le souffle de la grève, a-t-il certainement donné à réfléchir à l'homme d'Etat en question.

Le résultat, au surplus, ne s'est pas fait attendre, et les grands moyens ont aussitôt remis les choses en ordre.

On commence évidemment à comprendre en haut lieu que les grèves ne procèdent pas autant qu'on se plaisait à le croire d'un réel principe de liberté.

Elles m'ont toujours fait penser à une petite anecdote fort suggestive, et que voici :

Deux fiacres filaient côte à côte à une égale vitesse. Chacun voulait que l'autre le laissât passer devant, mais aucun ne voulait consentir à se laisser distancer.

Il arriva ce qui se produit toujours entre cochers de fiacre, les gros mots se mirent à pleuvoir :

— Va donc, eh Crispi!

— Va donc, eh choléra!

Je vous fais grâce du chapelet qui s'égréna en perles amènes.

A bout d'arguments *ad hominem*, l'un des cochers mit en cause le client de son antagoniste.

— Regarde donc ta purée de client, eh cocher de la dèche!

L'autre, pour n'être pas en reste, répliqua aussitôt :

— Et le tien donc ed'client, il est rien propre. Oh là là c'te poire tapée!

Le querelle, avec ce nouvel aliment, repartit de plus belle. Elle s'envenima même à tel point que, levant son fouet, l'un des adversaires s'écria tout d'un coup :

— Ton client! tiens v'là ce que j'en fais.

Et il allongea un vigoureux coup de fouet au voyageur de l'autre voiture.

Le deuxième cocher rugit :

— Ah tu touches à mon client, eh bien! gare au tien.

Et à son tour il cingla majestueusement le client de son confrère.

Ce fut pendant quelques instants une lutte homérique dont les deux braves voyageurs firent les frais.

Mais tout a une fin. Quand les nerfs calmés par cet exercice salutaire, nos deux automédons retrouvèrent leur sérénité, ils se réconcilièrent et se séparèrent amicalement, en échangeant des politesses.

Seuls les deux clients conservèrent pendant quelque temps les traces du combat.

Cette anecdote n'est-elle pas l'image fidèle des grèves? Employeurs et employés se querellent, et c'est le public qui trinque.

Le collectiviste trouve cela tout naturel du reste. Le public est généralement d'un avis contraire.

Il estime que si Pierre et Paul veulent se battre, c'est leur affaire, mais que les coups doivent rester entre eux et que ce n'est pas à lui, public, à les recevoir.

Que l'on soit collectiviste, individualiste ou n'importe quoi en iste, on est bien obligé de reconnaître que le public n'a pas tort.

Et cela condamne les grèves.

Fred Isly.

TOAST

On attribue le mot suivant à Waldeck-Rousseau.

L'éminent orateur, toujours prêt à prononcer un discours, détestait les toasts, ces petites harangues à compliments obligatoires qu'on débite après manger.

Naturellement, à chaque dîner auquel il prenait part, dès que sautaient les bouchons de champagne, tous les yeux se tournaient vers le grand orateur.

Bon gré, mal gré, il fallait qu'il s'exécutât.

Un soir, comme le petit manège habituel s'était produit, Waldeck-Rousseau ne put s'empêcher de témoigner sa répugnance.

Il se leva néanmoins et prononça le court *speech* que voici :

« Il est un homme, messieurs, vers lequel ma pensée va souvent, quand on achève un repas. Cet homme est le prophète Daniel.

« Certes, je n'envie pas Daniel d'avoir été jeté dans la fosse aux lions. Mais il est un point dans sa situation qui, néanmoins, m'a toujours paru enviable. Cet homme, en voyant approcher les fauves, a certainement pu se dire : « Si un *toast* doit être prononcé après ce repas, ce n'est toujours pas à moi qu'il incombera. »



UN ARTISTE

— Pourquoi j'ai ces accessoires? mais mon ami, parce qu'un artiste digne de cè nom doit s'identifier avec ce qu'il joue.

Ainsi, quand je joue la marche du régiment, il me faut un képi et je tiens un drapeau déployé.



Mais il me serait impossible de jouer le *Credo du paysan* sans en porter le costume.



Et dans la berceuse de *Jocelyn*, je ne peux pas me présenter sans avoir un bonnet de nourrice et un gosse à endormir. Au moins, comme cela, l'illusion est parfaite pour le public.

Le Commerce

Où s'arrêtera le goût des loteries? Pour y satisfaire, les commerçants multiplient leurs ventes avec primes et surprises.

La petite aventure suivante qui m'est arrivée, me paraît assez typique.

J'entrai dernièrement dans un restaurant pour y dîner. On me servit un potage.

Je commençais à peine à l'avaler, que je faillis m'étrangler. Un objet dur m'était resté dans le gosier.

Je le rejetai tant bien que mal, non sans tousser et m'ébrouer.

C'était un bouton de col.

Furieux, j'interpellai le garçon et lui montrai la chose.

— N'est-il pas honteux de vous servir un potage pareil!

— Vous avez tort de vous plaindre, répliqua le garçon, car vous avez, au contraire, beaucoup de veine. Vous venez de gagner un prix dans notre dernière création, *les bouillons-surprises.*

Terrifiante histoire

Tartarin, chacun le sait, n'a peur de rien. Les brigands, les apaches, té, ça le laisse parfaitement indifférent. Cependant, à seule fin de ne pas se distinguer de ses semblables, il veut bien condescendre à prendre certaines précautions. C'est ainsi qu'il a un revolver sur sa table de nuit. Pas pour lui, non, mais pour rassurer ses amis.

Or, l'autre jour, Tartarin s'étant endormi du sommeil de l'homme fort et juste, se réveilla au milieu de la nuit à la suite d'un rêve. Une faible clarté lunaire se jouait dans sa chambre. Tout à coup, le regard de notre héros devint fixe. Là, devant lui, au pied de son lit, quelque chose était cramponné. Et ce quelque chose était une main humaine. Quatre doigts serraient la barre et le pouce se dressait menaçant.

Tartarin eut un frisson, pas de peur, oh! non, mais d'indignation. Un malfaiteur osait donc pénétrer chez lui.

De sa main tremblante, pas de peur, mais de colère, il saisit son revolver et visa la main. Une détonation formidable retentit. Tartarin poussa un cri et s'évanouit.

Quand les voisins attirés par le bruit pénétrèrent dans sa chambre, ils trouvèrent le brave homme toujours sans connaissance et le revolver à la main. La couverture de son lit légèrement déplacée, laissait passer son pied nu appuyé contre la barre. Et une légère éraflure à l'orteil révélait le passage de la balle.

Pauvre Tartarin, il avait pris son pied pour la main d'un apache.

N'en riez pas, on peut se tromper, bagasse!

CHANGEMENT

— Je n'étais pas toujours tel que vous me





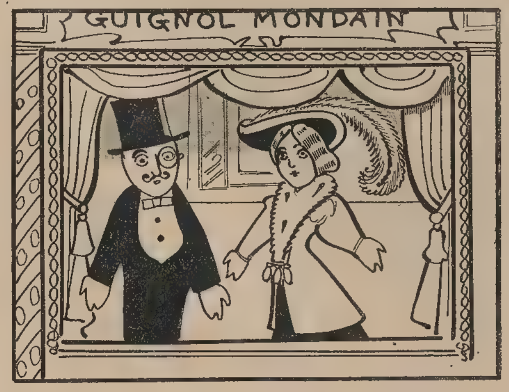
PREMIERE DESILLUSION

— Ah! cher vicomte, vous voici de retour de nourrice.

— Permettez-moi d'être votre cicérone dans la vie parisienne. Allons d'abord à notre Opéra.



— Remarquez, cher ami, la petite Suzanne. Que de potins courent sur elle. Mais vous n'avez d'yeux que pour la pièce. C'est vrai que vous arrivez de province.



— Je parie que miss Marionnett' vous a impressionné?
— Je l'avoue.
— Eh bien, je suis un habitué des coulisses. Allons la féliciter.



— Oh! la voir! la voir! tais-toi, mon cœur!



Désillusion!



— Que voulez-vous, cher ami, nous avons tous passé par là. Mais les désillusions de théâtre sont excellentes, elles nous ferrent à glace pour la vie parisienne.

voyez aujourd'hui, madame, disait un mendiant à Mme Chaluchon.
— En effet, remarqua malicieusement la bonne dame, hier, c'était de l'autre bras que vous étiez manchot.

Petites Annonces découpées dans de grands Journaux.

Un monsieur, surpris crochetant un secrétaire, désire trouver une personne recommandable qui prétendrait lui avoir donné cette commission.

*
* *

Un sculpteur, pauvre mais ambitieux, désire échanger quelques statuettes en glaise, contre des rentes *idem*.

*
* *

A vendre une excellente paire de soufflets échangés avec un des meilleurs élèves de Ruzé. On cèdera tous les droits au rendez-vous pris pour jeudi prochain, à la Grande R..ue.

Récompense de 25 francs à la personne qui rapportera, *acquittée*, une note de tailleur *non payée*, se montant à 345 francs et qui a été perdue sur les grands boulevards.

R.

PRUDENCE

Un clergyman embarqué à bord d'un paquebot des Messageries maritimes, avait pour compagnon de cabine un quidam dont la physionomie ne lui inspirait qu'une médiocre confiance.

Ayant mis dans un coffret tous les objets de valeur qu'il possédait, il alla les porter à l'économe du bord, le priant de les garder en dépôt pendant la durée de la traversée.

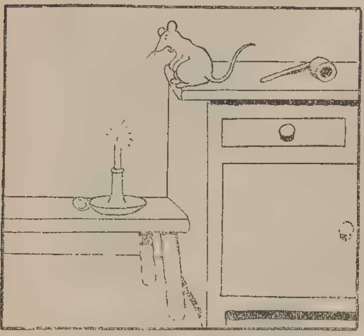
— Je désire avant tout vous déclarer, dit-il à l'économe, que je considère mon compagnon de cabine comme un parfait honnête homme et je serais désolé que vous puissiez croire, monsieur, que c'est par méfiance de lui que j'effectue ce dépôt.

— C'est très bien, mon révérend père, observa l'économe avec un large sourire, votre compagnon est déjà venu me trouver ce matin pour déposer dans ma caisse ses bijoux et objets de valeur et il m'a dit la même chose en parlant de vous!



L'ABSINTHE ET LES COURSES

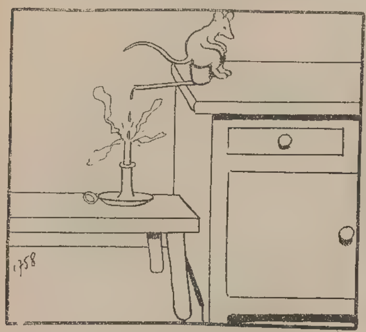
— Le gouvernement veut supprimer la « purée ».
— Qu'il commence donc par supprimer celle que crée le pari-mutuel.



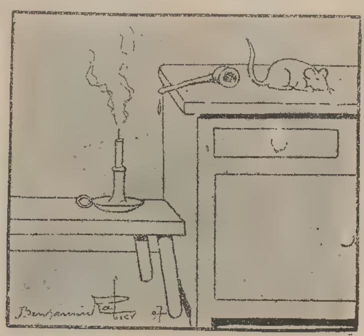
POURQUOI LE PERE MATHIEU
a trouvé un drôle de goût à sa pipe.

— C'est assommant, on ne peut pas dormir avec cette bougie.

Si je pouvais l'éteindre.



Mais j'ai un moyen!



La bougie s'éteint et je m'endors en faisant de doux rêves.

Courrier Pêle-Mêle

Maison de l'avenir.

Pour M. Fred Isly.

Monsieur le Directeur,

Je ne sais si d'autres lecteurs sauront trouver pour votre maison de l'avenir de nouveaux raffinements de confortable, quant à moi, je ne veux pas en chercher de nouveaux, car je vous avoue que cette maison idéale ne me tente pas. Je ne prétends pas rechercher avant tout, dans un appartement, le maximum possible d'inconvénients, mais, à mon avis, l'attachement qu'on éprouve pour son intérieur, se compose d'une foule de petites manies qui s'accordent très bien avec certaines imperfections du *home*. Il me semble que la demeure dépeinte par M. Fred Isly, avec toutes les commodités qu'elle présente, n'aurait plus aucune espèce d'intérêt; j'estime que ce ne serait plus vivre que de n'avoir plus à chaque instant, qu'à pousser des boutons électriques pour trouver tous ses désirs réalisés. Il y a dans l'existence une foule de petits accrocs qui la rendent justement intéressante. Je ne sais si je me fais bien comprendre, mais je pourrais comparer la maison en question à une personne absolument parfaite; j'ignore s'il y a beaucoup de monde de mon avis, mais moi je n'aime pas les gens si parfaits que cela. Quel attachement voulez-vous qu'on porte à un ensemble aussi compliqué de mécanismes, de machines vous entourant et fonctionnant sans âme à votre service? J'aime un chien de garde dans sa niche et j'ai un certain plaisir à lui parler et à lui donner un morceau de sucre. Croyez-vous que j'éprouverai le même plaisir à contempler un appareil aboyant dans la perfection lorsqu'un cambrioleur viendrait à paraître? Peut être ces idées sont-elles retardataires ou même rétrogrades, toujours est-il que je préfère m'en tenir à elles et que je n'envie pas l'existence domestique que nous présage M. Fred Isly.

Vous connaissez le phonographe: on remonte un mécanisme, et voilà un solo de violon qui se déroule à vos oreilles; supposons que par des perfectionnements non encore atteints, on parvienne à rendre ce morceau de musique aussi merveilleusement qu'il est possible, croyez-vous qu'il y ait le même plaisir à pousser sur un déclic et à écouter ensuite, qu'à exécuter soi-même sur le violon avec les mains, le morceau en question? Voilà, à mon avis, le symbole de cette vie future, elle sera machinée, truquée, électrique, tout ce qu'on voudra, elle ne sera plus vécue.

Recevez, etc.

DUMONCHEL (Paris).



PARESSEUX, MAIS POLI

Le concierge Ducordon est fort paresseux, mais il a trouvé le moyen de répondre au salut de ses locataires, sans se déranger.

Légion étrangère.

Monsieur le Directeur,

Dans votre numéro du 17 mars, je vois aux « Questions interpêlemêlistes », un de vos lecteurs qui demande si, en contractant un engagement à la Légion étrangère, il était considéré Français après sa libération?

En réponse à cette question, j'ai l'avantage de vous faire connaître ce qui suit: « Tout étranger qui contracte un engagement de cinq ans dans les régiments étrangers, n'est admis à jouir des droits de citoyen français que sur sa demande, et cela, après trois années de présence au corps. La demande est adressée au colonel qui la transmet au Garde des Sceaux. Tout est entièrement gratuit, et la présentation d'un acte de naissance traduit et légalisé est suffisante. La naturalisation ne peut être refusée que si l'intéressé a encouru un trop grand nombre de punitions graves pendant ses trois années de service.

Le décret de naturalisation arrive trois ou quatre mois après que la demande a été faite et est remis aussitôt entre les mains du postulant qui est encore obligé d'attendre son fascicule de mobilisation avant de quitter le corps. On s'en va généralement avec quatre années de service, à moins qu'on ne demande à continuer, soit à la Légion ou dans un régiment de France.

Recevez, etc.

Un ex-caporal du 1er Régiment étranger.

Nous remercions M. Duserre qui nous envoie des renseignements analogues aux précédents.

Question interpêlemêliste

Quelle est la préparation que l'on fait subir aux manchons utilisés dans les becs à incandescence?

J. FERRON.

Connaissez-vous une recette pratique pour le nettoyage des vieux tableaux à l'huile?

Dr St. GOLSPIEGEL.

Existe-t-il des parfums ou odeurs pouvant être utilisés sans inconvénient et capables d'éloigner les puces?

UN LECTEUR.

LA DÉCOUPURE

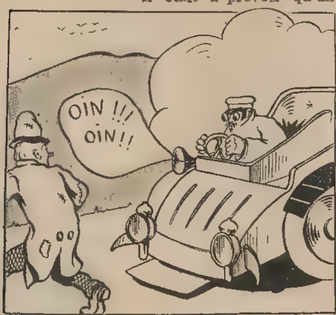
La découpure.

Pendant plus de deux lustres, Florimond joua les premiers grands rôles de mélodrame dans tous les théâtres qui s'échelonnent entre Maubeuge et Saint-Jean-Pied-de-Port, en enjambant Paris.

Il était unique, vers les onze heures moins

LE BANDITISME DANS L'AVENIR

Il était à prévoir qu'une invention comme l'automobile, trouverait de multiples applications.



L'auto que voici, a cela de particulier, qu'elle avertit de son approche le passant à extérieur miséreux.



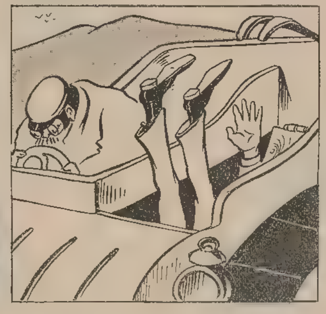
Par contre, elle s'avance, silencieuse, sur le bourgeois à mine cossue. Elle le cueille...



... l'agrippe solidement et le passe automatiquement à tabac.



Le chauffeur se sert...



... et le bourgeois vidé, se trouve douillettement...



... remis sur sa route.

le quart, dans la scène classique du « trois », quand, reconnaissant dans le traître son propre fils, il s'écriait: « Mon Dieu, que je *soffre!* » Sa voix, alors, était si chaude, qu'elle faisait immédiatement monter de dix degrés le thermomètre de la salle.

Et au « cinq » donc, vers les minuit moins douze, quand, le revolver braqué sur le sombre espion, il lui disait: « A genoux, misérable! Vous avez deux minutes pour faire ta prière! »

Bref, c'était le Mélingue, le Frédérick Lemaître de la campagne. Il mettait Jenneval dans sa poche, et Taillade n'était pas son cousin.

Mais, comme l'observait Lagardère en se voyant de dos, l'homme n'est pas parfait.

Florimond était homme, il devait commettre une gaffe. Il la commit, cette gaffe, en épousant l'ingénue qu'il avait arrachée aux griffes des pirates de la savane.

En sa qualité d'ingénue, la jeune personne était une petite rosse; de plus, étourdie comme toute une société de linottes.

Huit jours après le mariage, elle exigea que son époux se révélât aux spectateurs parisiens, les seuls vraiment capables d'apprécier la supériorité de son art.

Précisément, les courriers théâtraux des journaux de la capitale apprenaient aux populations à peine émues, que le directeur de la Porte-Saint-Martin était à la recherche d'un jeune premier ayant fait ses preuves, pour lui confier un rôle magnifique de guerrier japonais, dans un drame russe traduit de l'allemand par un Espagnol et adapté à la scène française par un Norvégien.

Mme Florimond se dit aussitôt:

— Voilà notre affaire.

Elle écrivit donc au directeur de la Porte-Saint-Martin, une lettre dithyrambique où le génie de son mari était exalté comme il fallait.

Bien entendu, elle signa: « Un admirateur de Florimond ».

Le directeur de la Porte Saint-Martin répondit par courrier: « Envoyez-moi une découpure de journal où on parle de ce fameux artiste. Joignez-y sa photographie; j'aviserai ensuite. »

L'ambitieuse ingénue tira d'une armoire un vieux numéro de l'*Eclaireur des Basses Alpes*, y découpa une large tartine de critique dramatique locale qui débutait ainsi: « M. Florimond, que nous avons eu le plaisir d'applaudir, hier soir, dans le rôle de Pierre le rémouleur, des *Deux Orphelines*, nous rappelle à la fois, par son geste sobre et sa voix d'or, Mounet-Sully et Sarah Bernhardt. »

Hâtivement, elle colla l'article sur une feuille de papier à lettre; et, comme elle n'avait pas le portrait de son mari sous la main, elle le remplaça par la photographie d'une « personne pâle guérie par les pilules Flick », photographie fournie par un journal de Paris.

Et puis, elle attendit.

Elle n'attendit pas longtemps. En effet, le directeur de la Porte-Saint Martin lui renvoyait, toujours par courrier, une lettre à cheval où il lui disait en substance, qu'il n'aimait pas qu'on se payât sa tête, et que s'il tenait sous la main « l'admirateur de Florimond », il lui ferait faire connaissance avec son pied.

La découpure était jointe à la missive. Mme Florimond y jeta les yeux, et elle s'aperçut, avec une stupéfaction voisine de l'abrutissement, que, dans son étourderie, elle avait bien expédié à Paris l'article si élogieux concernant le grand homme, mais collé à l'envers, et portant en grosses capitales, à propos d'un crime monstrueux récemment commis dans la région:

Un ignoble individu

Photographie de l'assassin.

Et voilà pourquoi Florimond n'a jamais joué le drame à Paris.

Jacques Yvel.

ÉLÉPHANTS HISTORIQUES

Saïd, l'éléphant du Jardin des Plantes, est mort cet hiver, dans la trentième année de son âge.

C'était un superbe proboscidien, qui ne pesait pas moins de cinq mille kilos. Les enfants le chérissaient et le gavaient de petits pains au raisin, de brioches, voire de menue monnaie. Dans son estomac hospitalier, on a retrouvé des gros sous et une pièce de cinquante centimes qui voisinaient avec de la menue ferraille.

En rendant sa belle âme au Créateur, Saïd a aussi rendu l'argent. Sa mémoire en sera plus honorée.

Le premier éléphant dont la chronique fasse mention, fut envoyé en 803, par Haroun-al Raschid à Charlemagne.

Il accomplit sans encombre le voyage de Bagdad à Aix la-Chapelle, mais mourut subitement en arrivant à destination.

Plus de quatre siècles après, Louis IX, revenant de Terre-Sainte, en expédia un au roi Henri III d'Angleterre.

Henri IV en posséda un en 1591, alors qu'il était au camp de Noyon. Il écrivit, à ce propos, à son bureau des finances établi à Dieppe: « Parce que nous désirons que l'éléphant qui nous a été amené des Indes, soit conservé et gardé comme chose rare et qui ne s'est encore veue en cestuy nostre royaulme, nous vous mandons faire marché avec quelque personne qui s'entende à le traicter, nourrir et gouverner. »

Mais sans doute ne se trouva-t-il personne qui voulût prendre le pachyderme en pension, puisque le roi galant l'offrit à la reine d'Angleterre.

En 1626, un Hollandais, nommé Sevender, amena un éléphant à Paris, à la cour de Louis XIII, où il excita une vive curiosité; mais Louis XIII s'en défit bientôt, car il préférait alors être entouré de serins.

LES LEGENDES

Nous sommes tellement habitués à voir les choses d'une certaine manière, que nous ne les reconnaîtrions pas si on nous les représentait comme elles sont en réalité.



Témoin ce portrait de Chinois, représenté comme nous le voyons dans notre imagination et devant lequel passe un vrai Chinois.



Et cette jeune Suissesse qui a de la peine à se reconnaître dans le portrait que nous nous faisons d'elle.



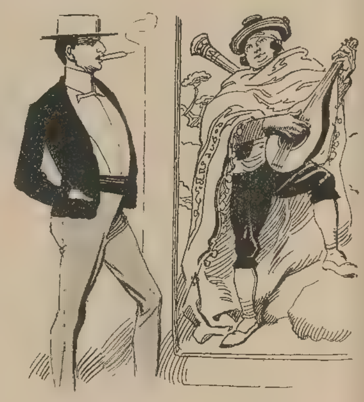
Le Turc de notre imagination ne ressemble guère non plus au Turc tel qu'il est.



Voulons-nous représenter ce brave paysan normand revenant du marché, nous le montrons forcément avec son bonnet de coton.



Le même, endimanché, se demanderait, devant notre portrait, si c'est bien lui qu'on a voulu faire.



Quant à l'Espagnol, qui donc songerait à le portraicturer sans ses accessoires légendaires?



Peut-on s'imaginer un peintre habillé comme tout le monde? Non. Et cependant, les vrais peintres ne s'habillent guère autrement que celui-ci.



Le brigand calabrais a une allure connue. Qui donc vous croirait si vous lui donniez sa vraie allure?



Pour finir, emmenez donc une vraie bergère dans un musée. Elle restera stupéfaite devant notre manière de la représenter.

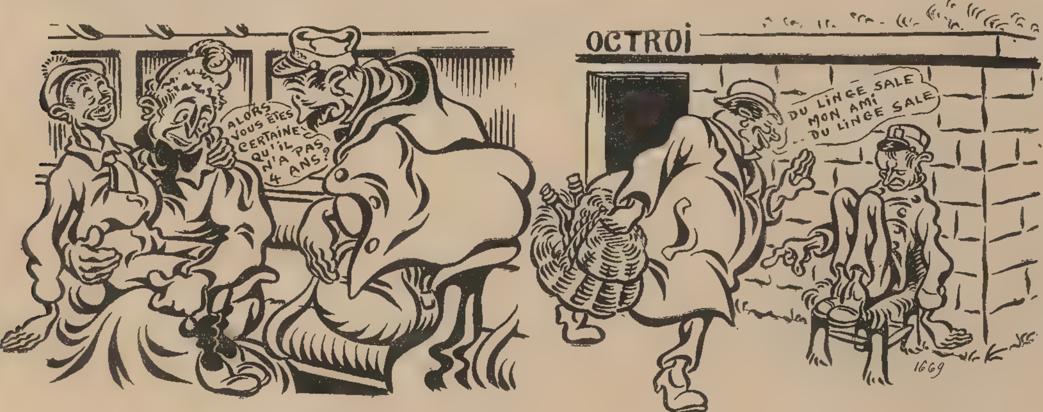


HONNETETE

— Non, vois-tu, me dit mon excellent ami, l'ancien forçat l'honnêteté n'existe pas, et la vie des gens réputés les plus honnêtes, est tissée de petites indélicatesses dont la fréquence les a rendus inconscients.

A commencer par la pièce que l'on sait fausse et que les prix Montyon eux-mêmes glissent le sourire sur les lèvres.

En passant par la rafle du sucre et des allumettes déterminée par la prétention bien légitime d'en avoir pour ses six sous.



Et la mère de famille irréprochable qui semble avoir été spécialement mise au monde pour empiler les Compagnies d'omnibus.

Et le monsieur qui paraît considérer l'administration des douanes comme une bien bonne plaisanterie.



Et en finissant par la coutume à laquelle il serait ridicule de se soustraire, de faire miroiter eux yeux de sa future femme, une fortune qui n'est qu'à l'état de désir.



Mon ancien forçat aurait continué ainsi longtemps, mais je l'arrêtai — il en a l'habitude — et lui montrant un louche individu qu'on appréhendait, nanti du sempiternel pain soustrait, et que la foule ivre d'honnêteté, se mettait en devoir de déchiqueter:

— Tu vois bien, lui dis-je, que notre honnêteté n'est pas niable et n'attend qu'une occasion de se manifester. Et je bondis sur l'homme au pain.







LES PETITES MISERES DE L'EXISTENCE

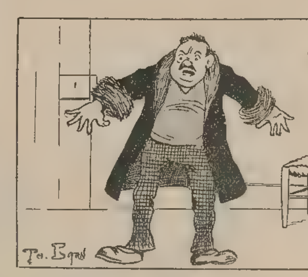
Estourbir un monsieur par amour pour son pardessus qui est très beau...

... puis, quand on essaye le vêtement, s'apercevoir que celui-ci est beaucoup trop large.

Etre arrêté pour son attentat et conduit au poste.



Passer ensuite dix mois à Fresnes où l'on est si bien nourri...



... qu'en en sortant, on trouve le pardessus trop étroit.

DE NOS LECTEURS

Les fous de Troyes.

On sait ce que, dans les anciennes cours de nos rois, on appelait *fous en titre d'office*, ou bien *joyeux du roi*; mais ce qu'on ignore généralement, c'est que la ville de Troyes, en Champagne, était tenue de fournir ces bouffons royaux, avec tel soin et telle régularité que l'office ne chômât jamais.

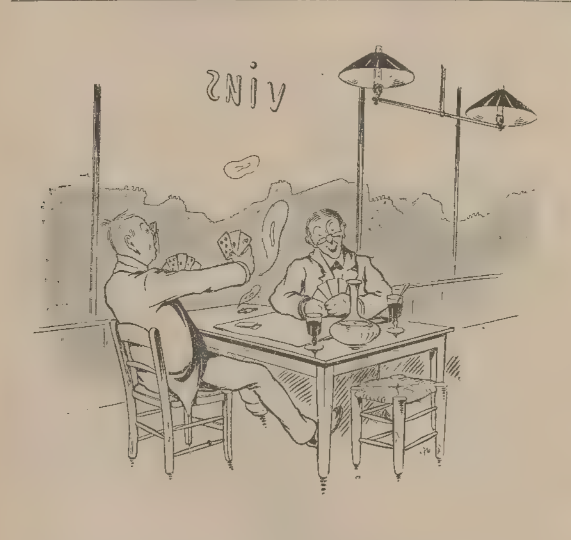
Vers le milieu du dix huitième siècle, on conservait encore dans les archives de Troyes, l'original d'une lettre de Charles V qui nous fixe sur cette coutume. La voici:

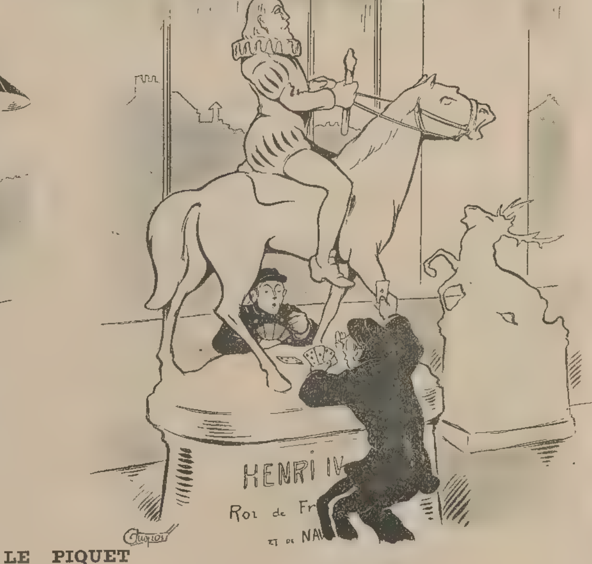
« Charles V, par la grâce de Dieu, roy de France. A leurs seigneuries les maires et échevins de nostre bonne cité de Troyes, salut et délection:

« Sçavoir faisons à leures dessus dictes seigneuries que Thevenin, nostre fol de cour, vient de trépasser de cestuy monde dedans l'autre. Le Seigneur Dieu veuille avoir engré l'aume de luy qui oncques ne faillit en sa charge et fonctions emprès nostre royale seigneurie; et mesmement ne voulst trespasser sans faire quelque joyeuseté et faire gentille farce de son métier. Pourquoy avons ordonné que luy seroit dressé marbre funéraire représentant ledit sire avecque une épitaphe condigne.

« Ores, comme par le trespassement d'iceluy, la charge de fol en nostre maison est de faict vacquante, ordonnons aux bourgeois et villains de nostre bonne ville de Troyes, qu'ils veuillent, pour droict à nous acquis, sçà depuis longues années, nous bailler un fol de leur cité, pour récréer nostre Majesté et les seigneurs de nostre palais.

« Ce faisant, feront droict à nos royaulx privilèges. Et pour gregneu seront lesdits bourgeois et villains à tout mais nos féaux et amés subjects. Le tout sans délai ni surcis





LE PIQUET

— Vous jouez, mon cher, avec une assurance vraiment remarquable! Il y a longtemps que vous pratiquez ce jeu-là?

— J'ai appris à jouer sous Henri IV...
... lorsque j'étais gardien de musée!

aulcuns; car voulons que ladite charge ne reste un plus longtemps vacquante.

« En nostre palais de Paris, le 14 janvier de l'an de l'Incarnation 1362. »

Grâce à la névrose triomphante, le fou n'est plus une spécialité de Troyes. On en trouve partout.

ROSNIL.

La crinoline.

On dit qu'un couturier parisien va essayer de rétablir la mode de la crinoline qui fit fureur sous Napoléon III.

Je n'ai pas de conseil à donner à ce M. Coupe-toujours, mais il me semble bien que son idée d'enfutailler les charmantes Parisiennes, n'a aucune chance de succès.

Même à l'époque de son plus beau lustre, la crinoline eut ses détracteurs, et un jour, du haut de la tribune parlementaire, M. Dupin lança contre elle les foudres de l'excommunication. Il est vrai que, le lendemain même, un journal satirique, prenant fait et cause pour le jupon cerclé de baleines, se vengeait, par les vers suivants, du discours de M. Dupin:

Quant au luxe, on dit anathème,
A la critique, on prête flanc,
Eût-il mille fois raison même,
On ne trouverait pas *Dupin blanc.*

— Je fais la guerre féminine,
S'est-il écrié, l'autre soir.
Soudain, toute la crinoline
A crié contre *Dupin noir.*

Plus de luxe, plus d'étalage!
Ces dames font par trop de bruit.
Pour prix de tant de verbiage,
Nous pourrions bien voir *Dupin cuit.*

Il n'a plus de poil sur la tête,
Disait un voisin, méchant bec.
Ce n'est que pour ça qu'il tempête;
Et moi je trouve *Dupin sec.*

Il peut s'attendre à la vengeance
De nos belles aux faux attraits.
S'il a contre lui cette engeance,
Je ne trouve pas *Dupin frais.*

Victime de son injustice,
Le sexe ne pouvant briller,
Sur les bûches du Saint-Office
S'en irait voir *Dupin griller.*

LA BRIE.

Un mot de Gustave Nadaud.

Le chansonnier Gustave Nadaud avait été invité par Napoléon III à une soirée où étaient nombreux les hommes de lettres et artistes.

Quand il arriva, l'Empereur le reçut et lui dit aimablement:

— Monsieur Nadaud, vous êtes ici comme chez vous.

— Comme chez moi, Sire?... Tant pis, j'espérais être un peu mieux.

ROMULUS.

****

Pêle-Mêle Connaissances.

— Le gouvernement anglais alloue à son ambassadeur à Washington (U. S. A.), un traitement annuel de 250.000 francs — exactement la somme touchée par M. Roosevelt, comme président de la République américaine.

— Il y eut autrefois dans Paris, des stations de parapluies *publics* qu'on empruntait moyennant un droit de location, exactement comme on prend aujourd'hui une voiture. Sous Louis XV, les principales stations de parapluies étaient au Pont-Royal, rue Saint-Denis, place Louis XV, et au Pont de la Tournelle. Une ordonnance de police réglementait l'usage de ces instruments qui devaient être tous semblables, de taffetas vert, solides et numérotés. Cette institution disparut avec la Révolution.

— Les droits de toute nature sur les actes judiciaires, ont rapporté au Trésor, au cours de l'année 1906, la coquette somme de 15 millions 563.936 francs.

LA SOLUTION D'UN GRAVE PROBLEME



M. Lastuce, prenant l'apéritif sur les boulevards...



... fut frappé par l'article d'un camelot.



Aussi a-t-il fait exécuter un oiseau pareil sur une forme plate, comme chapeau de théâtre pour Mme Lastuce.



A l'entr'acte, il suffit d'un peu de souffle...



... pour reconstituer le majestueux chapeau qui fait l'admiration des amies jalouses.

— Malgré le nombre des soldats d'origine allemande engagés dans la Légion étrangère, ce corps ne compte, depuis sa fondation, que deux soldats allemands qui aient été promus officiers.

— Le premier essai de suppression de la censure théâtrale — régime actuel — eut lieu en 1818. Cette courte épreuve ne donna pas les résultats attendus et le gouvernement d'alors s'empressa de rétablir « Anastasie ».

A. S.

LE ROMAN D'UN APACHE

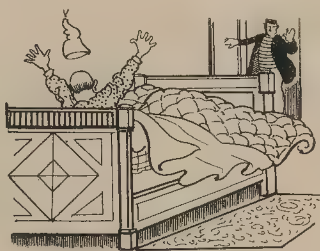
DEUXIÈME SÉRIE



— Maintenant que la présentation est faite, dit Siroko, que chacun s'arme et en route!



La bande se mit en marche et arriva devant une petite villa. Le Docteur s'avança seul et n'eut qu'à faire un geste pour que la porte s'ouvrît.



Ils pénétrèrent dans la chambre d'un bon bourgeois qui fut pris de peur. Le Docteur lui dit avec douceur: « Taisez-vous, je suis le Docteur ». Le bourgeois, effaré, se tut.



Mais comme il tremblait de tous ses membres, le Docteur déclara: « Il est trop agité, il faut l'endormir ». Et il le bâillonna solidement.



Sur ces entrefaites, l'Expert avait ouvert le coffre-fort, vidé les armoires et les tiroirs Il se tourna vers Grand Moyen et dit: « On peut lui ouvrir le ventre. »



Alors Grand Moyen saisit son grand couteau et, sans la moindre émotion exécuta l'ordre donné.



Mais l'Expert, ayant trouvé une fructueuse cachette dans un fauteuil, exprima l'avis qu'on pouvait donner encore un coup de bistouri; ce qui fut fait illico.



Soudain, on s'aperçut que le patient était mort. On ne s'en occupa plus et l'on partit tranquillement sans oublier le magot.



Jean Huron avait assisté à la scène. Pâle de terreur, il murmura: « Oh! mon Dieu! mais c'est un assassinat! — Erreur, répliqua Siroko, c'est une opération chirurgicale! »

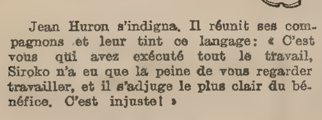


La bande rentra au domicile de Siroko. Celui-ci se mit aussitôt en devoir de procéder au partage. En sa qualité de chef, il s'attribua la plus belle part.





Jean Huron s'indigna. Il réunit ses compagnons et leur tint ce langage: « C'est vous qui avez exécuté tout le travail, Siroko n'a eu que la peine de vous regarder travailler, et il s'adjuge le plus clair du bénéfice. C'est injuste! »





Frappés par la justesse de ces observations, les malandrins se jetèrent sur Siroko, lui arrachèrent son révolver, arme redoutée, qu'ils mirent hors de sa portée.



Ceci fait, ils lui reprirent sa part de butin et le jetèrent par la fenêtre.

Siroko, tout en tourbillonnant dans le vide, pensait: « C'est à Huron, mon obligé, que je dois cela. Un bienfait n'est jamais perdu ».

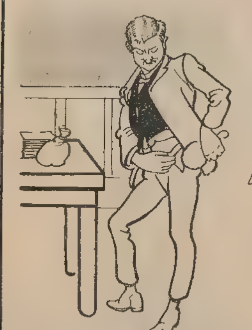


Mais quand il s'agit de savoir qui prendrait le commandement de la communauté, les trois bandits faillirent en venir aux mains.



Jean Huron s'était tenu à l'écart. Il s'avança, étendit la main sur le revolver et déclara:

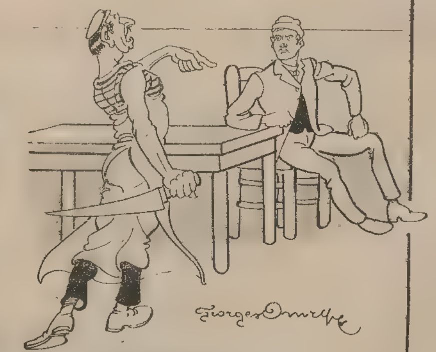
— Votre chef, à l'avenir, ce sera moi!



Et pour commencer, je vais refaire le partage. Ayant ainsi parlé, il empocha tout le magot.



La tête basse, le Docteur et l'Expert se regardèrent, penauds: « Voilà, se dirent-ils, l'effet de la plupart des révolutions ».



Mais Grand Moyen, moins résigné et frissonnant de colère, s'avança vers Jean Huron, son coutelas à la main: « Gamin, vociféra-t-il, tu oublies que nous sommes trois solides gaillards contre toi, chétif et novice! »

(A suivre.)

PETITE CORRESPONDANCE

M Ch D. — 1° Nous ne pouvons donner, à cette place, de renseignemen s commerciaux. Regrets. 2· Adressez-vous à l'*Office colonial, Galerie d'Orléans, Paris.*

Un collaborateur (Graville). — Evitez de choisir des extraits qui ont été cités trop souvent.

La Rochelle T. R. — Nous ne connaissons pas cette maison.

Un lecteur assidu. — 1° En 1892.

M E Picot. — Nous ne pouvons donner, à cette place, de renseignements commerciaux. Regrets.

M. Jousset. — Cette agence était, certes, bien prompte à faire respecter son droit; mais, en somme, elle ne sortait pas des limites de ce droit.

E. P., 101. — Non, c'est une opération beaucoup plus compliquée, et qu'on ne peut faire en simple amateur.

PETITE CORRESPONDANCE BIBLIOGRAPHIQU

Un abonné demande si l'on connait la chanson où se trouve ces vers:

Qu'entends-je au loin, le vent du soir m'apporte.
L'accent connu d'Arcole et d'Iéna...
Dieu soit en aide aux enfants héroïques...
Quatre-vingt treize, j'accepte ton blason...

E B., lecteur lorientais. — Vocabulaire français espéranto, 2 fr. 50; grammaire et exercices: 1 fr. 50.

M A. D., Montargis. — Les différentes librairies que nous avons vues, ne donnent que peu de valeur à l'*Ane d'Or*, en 2 volumes, édition 1825, illustrée. Celle qui se montre la plus large, n'offre pas plus de 10 francs.

Un vieux lecteur du P.-M. 621. — La Gymna[stique] suédoise que nous avons longtemps cherché[e] trouve dans un volume: *La Gymnastique pour* publié par un éditeur étranger, 1 fr. 75.

R. Château-Gonthier. — N'avons trouvé que *Colonisation et le bagne à la Nouvelle-Calédon[ie]* un vieux colonial; un volume: 2 francs.

L. A. J. T. — Deux ouvrages sur le lapi[n] prix de 1 fr. 25 et 1 fr. 50.

L C. 115. — Dictionnaire des rimes avec une sur la prosodie; un volume: 3 fr. 50.

M. S., Vosges. — Ceux qui fabriquent les ong[uents] pour développer la poitrine, sont des farceu[rs] gardent avec soin le secret de leurs mélang[es] n'y a pas, chez les pharmaciens, d'autres mules contre l'ivrognerie, que la sobriété. — ouvrages sur les cent manières de faire fo[rtune] abondent à Paris; ce sont des plaisanteries extraire de l'argent aux naïfs. — Il y a des thodes pour les jeux de cartes, mais pas gagner, à moins de voler. Quant aux calculs probabilités du jeu de la Roulette, ils sont par de pauvres diables ruinés par le jeu et vo[ulant] donner des conseils aux autres.

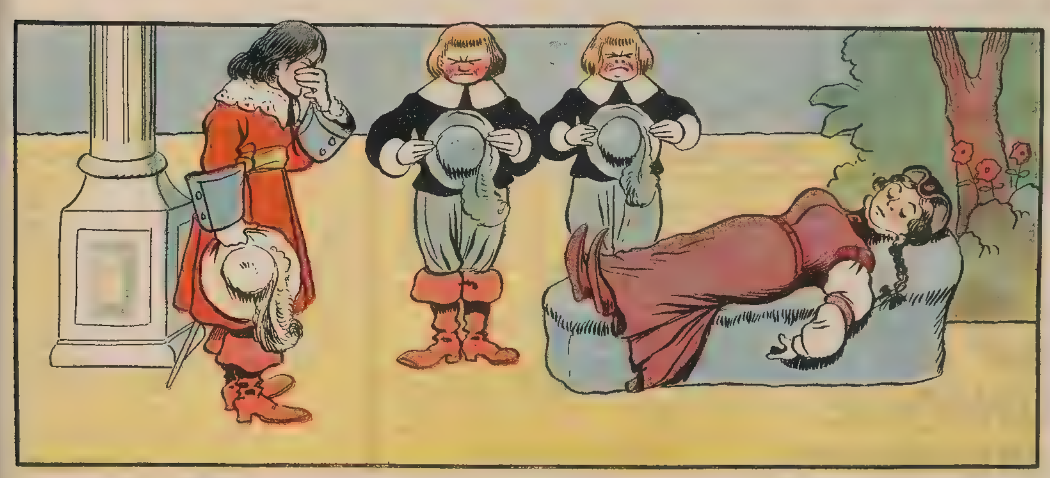
13e ANNÉE N° 16 10 Centimes 21 AVRIL 1907.



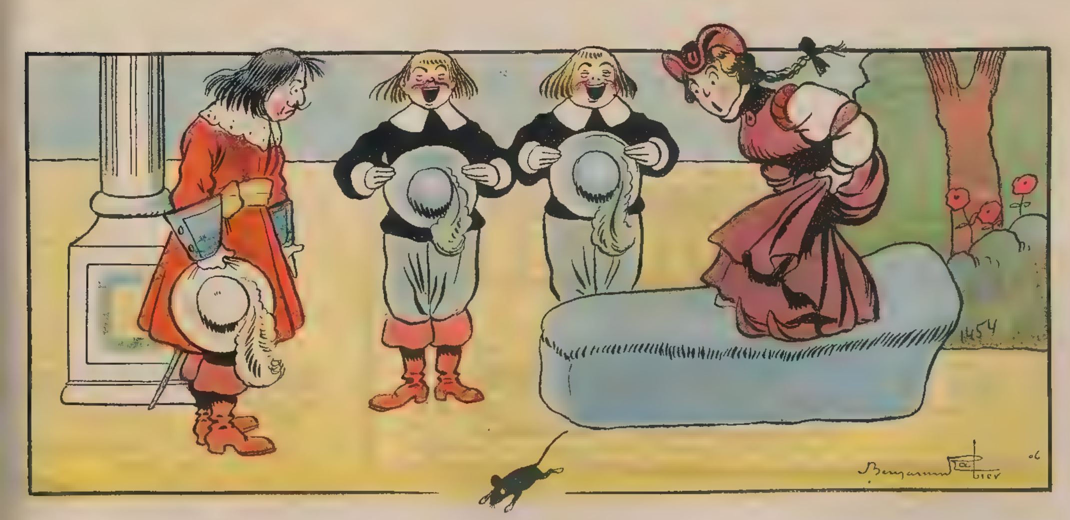
FRANCE : UN AN 6 fr. SIX MOIS : 3 fr. 50
ÉTRANGER : UN AN 9 fr. SIX MOIS : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

UN MIRACLE AU THÉATRE DE LANDERNEAU, par Benjamin RABIER



LE COMTE. — Morte... elle est morte. . pour toujours! Dieu tout puissant, je vous supplie, rendez-lui la vie pour une minute... Faites un miracle.



Le miracle.

Le bon électeur

(Lettre d'un campagnard à sa femme).

Paris, le 23 février,

« Ma bien chère Philomène,

« Tu m'as recommandé de te donner souvent de mes nouvelles, et de te raconter les beautés de la capitale.

« Je m'empresse donc de te dire que je vais bien, et que je n'ai pas encore été écrasé.

« Mais pour ce qui est des distractions de la vie parisienne, sache que j'ai les pieds écorchés et la tête en capilotade, à force de bouffer des kilomètres et de contempler des magnificences...

« Ah! ma chère Philomène, si j'avais eu le malheur de t'emmener avec moi à Paris, — pour sûr que tu serais déjà à moitié claquée, ma pauvre femme!...

« Vois-tu, faut une âme athlétique, pour résister à tant de splendeurs!...

« Ainsi moi, quand je sors de visiter un musée, je suis bien plus éreinté que si j'avais moissonné tout un champ de blé!...

« C'est pourquoi, dans le but de me reposer de mes fatigues, je suis allé, aujourd'hui, voir un spectacle que j'ambitionnais depuis longtemps...

« Hier soir, M. Garrigou, notre député, m'a donné un billet de faveur, pour assister gratuitement à une des représentations de la Chambre des Députés: tu sais que ç'a toujours été le rêve de mon existence... Je renonce donc à te dépeindre ma satisfaction, en apprenant que mon vœu le plus cher allait pouvoir se réaliser!...

« Je n'en ai pas fermé l'œil de la nuit, tellement j'étais content!...

« Je peux même dire que j'en étais fier: car il n'appartient pas au premier galapiat venu, d'être le témoin d'une de ces nobles et imposantes cérémonies nationales, où les affaires du pays sont loyalement agitées, au grand jour de la Tribune!... Je m'en faisais d'avance une fête, et j'essayais de m'imaginer combien cela devait être beau, émouvant et solennel, de voir les mandataires du peuple français, gouverner le char de l'Etat, avec sagesse et dignité!... A cette perspective, mon cœur de vieux républicain palpitait de joie; et il me semblait que l'heure de se rendre à la Chambre, ne sonnerait jamais assez tôt pour moi!...

« Aussi, dans mon impatience, je me suis levé à cinq heures du matin. Je me suis rasé avec un soin tout particulier; j'ai fait ma raie de gala; j'ai frisé ma moustache, ce qui ne m'était pas arrivé depuis notre mariage... Bref, je me suis mis sur mon trente-et-un, histoire d'honorer la République.

« Enfin, le moment suprême est arrivé: Je me suis fait conduire en fiacre au Palais-Bourbon; il eut été mesquin de ma part d'y aller en omnibus, — car, quand il s'agit de rendre hommage aux soutiens de la Constitution, je prétends qu'un bon citoyen ne doit pas reculer devant la dépense... C'est une question de patriotisme.

« Je te laisse à penser, Philomène, avec quelle respectueuse componction j'ai pénétré dans le sanctuaire grandiose, où se règlent les destinées de la mère patrie!... Ah! Philomène, ce sont là de bien douces émotions!..

« Un huissier élégamment vêtu, m'a prié, tout d'abord, de bien vouloir déposer mon parapluie au vestiaire; un autre m'a enlevé mon paletot, et enfin, un troisième m'a débarrassé de mon chapeau-gibus; heureusement qu'il n'y en avait pas un quatrième, sinon, j'aurais été obligé de me mettre en bras de chemise, pour lui laisser ma redingote...

« Après cela, je suis monté au deuxième étage. En route, j'ai trouvé trois ou quatre contrôleurs qui m'ont demandé ma carte d'entrée, et qui ont percé un petit trou dedans, tout en me dévisageant d'un œil méfiant et soupçonneux. J'ai cru qu'ils allaient exiger de moi un extrait de mon casier judiciaire. Enfin, ils m'ont tout de même permis de passer...

Une fois parvenu à l'étage qu'on m'avait assigné, j'ai encore été renvoyé d'huissier en huissier pendant un quart d'heure, avant de pouvoir m'asseoir dans une tribune. J'allais me mettre au premier rang qui était justement libre, mais le gardien me l'a défendu: ces places étaient sans doute retenues en location; et j'ai dû me contenter d'un troisième rang de côté, où j'étais presqu'aussi mal qu'à l'Opéra-Comique.

« N'importe, je jubilais comme si j'eusse été au Paradis; car, après avoir été épluché, scruté et ballotté par tous ces fonctionnaires méticuleux, qui m'intimidaient, je me croyais désormais à l'abri de leurs vexations autoritaires, et je m'énorgueillissais d'avoir triomphé de toutes les petites embûches qu'ils tendent aux profanes de mon acabit...

« Toutefois, le geôlier préposé à la garde de la tribune où j'étais, s'est installé derrière moi, dans le but manifeste de surveiller mes faits et gestes, et il ne m'a plus quitté de l'œil...

« Sur ces entrefaites, les députés ont pris place dans l'hémicycle, le président a fait l'ascension de son fauteuil, et la séance a commencé...

« Ah! Philomène, j'ai vécu à ce moment les plus belles minutes de ma vie politique!... Mais hélas! elles n'ont pas duré longtemps!...

« La Chambre a entamé la discussion de l'interpellation Poulardot, au sujet de la grève des ouvreurs de portières... Bientôt, l'Extrême Gauche, mécontente des explications du ministre, s'est mise à pousser des cris d'a maux domestiques: on aurait dit une bas cour envahie par une meute de chiens, c'était, ma foi, très bien imité!...

« Mais te peindre mon indignation, ma t tesse et ma colère, en entendant de tel onomatopées résonner sous ces voûtes a tères, — Philomène, je ne le puis!... Moi pensais assister à une cérémonie emprei d'une majesté suprême, tu parles si j'ai suffoqué par ce sacrilège!... Et comme pr que toute la Chambre protestait, j'ai protes aussi, moi!... Je n'ai pas pu me retenir crier plus fort que tout le monde:

— « Oh! c'est honteux!...

« Aussitôt l'huissier qui était derrière m a bondi, m'a empoigné au collet, et m'a avec fureur:

« — Voulez-vous vous taire!... Un mot plus et je vous expulse!...

« C'est ainsi que j'ai su qu'il était défen de protester, même avec la majorité...

« Deux minutes plus tard, un grand nom de députés ayant applaudi la déclaration nistérielle dont l'éloquence était vraiment thousiasmante, je me suis mis à battre goureusement des mains, pour manifester satisfaction et pour soutenir la cause du g vernement, comme c'était mon droit et au mon devoir...

« L'huissier m'a envoyé un grand renfon ment dans le dos, en grommelant:

« — Défense d'applaudir!

« Je me suis tenu coi; mais je ne te cac pas que ça m'a vexé!

« Ensuite, M Lasies est monté à la tribu pour expliquer son vote... Il avait à pei dit quatre paroles, que tous les députés sc partis à rire comme des bossus.

« Il n'y a rien de plus communicatif q l'hilarité: alors, moi, j'ai fait chorus... quand je ris, on m'entend!...

« Mais il paraît qu'il est également inter de rire quand on n'est pas député... L'hu sier qui me surveillait, a failli me fiche à porte, sous prétexte que je manquais de r pect à la dignité de la Chambre...

« Pourtant, je t'assure, Philomène, que Chambre n'en avait pas beaucoup, de la gnité!... La preuve, c'est qu'une bagarre éclaté dans l'hémicycle, et que plusieurs versaires politiques ont commencé à faire coup de poing, en se traitant de vendus, propre à rien, et de volailles...

« Pour mieux voir le pugilat, j'ai voulu lever; mais ça aussi, c'était défendu. L'hu sier m'a forcé à m'asseoir.

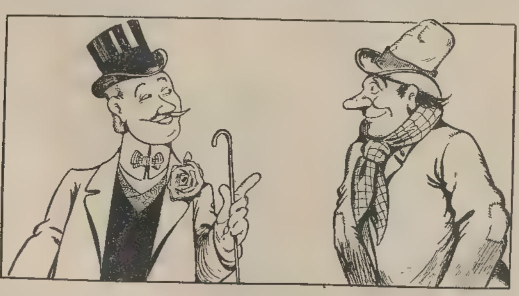
« A ce moment, j'ai été pris d'une lég quinte de toux. L'huissier m'a dit d'un t rogue:

« — Si vous toussez, je vais vous flanqu dehors!

« — Pourquoi donc ça? ai-je répliqué...

« — Parce que c'est défendu... Vous troubl la séance!...

« — Ah! elle n'a pas besoin de çà, po l'être!...





LE MOUCHOIR DE LAPURÉE

— C'est entendu, n'est-ce pas, vous penserez à faire la commission dont je vous ai chargé. D'ailleurs, pour ne pas l'oublier, faites donc un nœud à votre mouchoir.

— A mon mouchoir?

— Mais oui!

— Bien!...

.....voilà qui est fait.

« — Taisez-vous !...

« Toutes ces prohibitions tyranniques, qui portaient atteinte à ma liberté, finissaient par m'échauffer singulièrement les oreilles.

« — Si ça continue, dis-je à mon garde-chiourme, vous allez peut-être avoir la prétention de m'empêcher de respirer?... Vous êtes pire qu'un pion, ma parole !... On ne peut même pas bouger un doigt, sans être en butte à vos menaces et à vos persécutions... Alors, tout est permis aux députés et rien aux électeurs?... En voilà de la démocratie !... Je vous avertis qu'en sortant d'ici, je vais demander le livre des réclamations !...

« — Il n'y en a pas, ricana l'huissier.

« — Ainsi, ces messieurs que nous avons élus avec nos propres bulletins, peuvent librement se vautrer sur leurs bancs ou se balader comme des fous furieux, en poussant des cris de putois?... Ils ne troublent pas la séance, eux !... Ils ont beau faire les quatre cents coups, ils ne profanent pas la majesté du palais de la constitution, eux !... Mais en revanche, l'humble électeur timidement blotti dans la tribune, n'a pas le droit de se moucher, sans s'exposer à recevoir de farouches observations : une fois qu'il a joué aux élections son rôle de bonne poire, on le met au rancart pour quatre ans ; et il n'est plus bon à rien pendant tout ce temps !... Eh bien, elle est chouette, votre égalité !...

« Mais tu penses, Philomène, que j'en avais déjà trop dit... Ecumant de rage et d'indignation, l'huissier s'est précipité sur moi et a procédé à mon expulsion...

« J'avais fait, certainement, dix fois moins de bruit que le plus calme de nos députés, — seulement, comme je ne suis qu'électeur, j'ai été accusé d'avoir provoqué un scandale retentissant...

« J'ai failli être maintenu en état d'arrestation, mais on a tout de même fini par me laisser tranquille.

« Bref, ma pauvre Philomène, me voilà dégoûté pour longtemps du mot « Egalité », et guéri pour toujours de mes belles illusions politiques !... Tout ici bas, vois-tu, dépend du point de vue auquel on se place : et le tapage que fait un député, n'a pas le même son que celui d'un simple particulier comme moi !... C'est que lui est payé quinze mille francs pour le faire, et que moi je paye pour n'avoir le droit que de clore mon bec, voilà la différence.

« Au revoir, Philomène, avec quel plaisir je rentrerai à la maison, pour cultiver nos choux !...

« Désiré BALOURDIN. »

(Pour copie conforme :)

Robert FRANCHEVILLE.

Pêle-Mèle Causette

Un lecteur m'écrit ceci : « Ne trouvez-vous pas que les marchands de billets qui, à Paris détiennent toutes les bonnes places d'une pièce à succès, forment une institution déplorable? Ne pourrait-on supprimer ces intermédiaires coûteux entre les théâtres et le public? Je suis venu passer quelques jours à Paris et désireux, naturellement d'assister à de bons spectacles, je me suis vu écorcher par ces terribles marchands. Obligé que j'étais de limiter mon séjour dans la capitale, j'ai été forcé, bien malgré moi, de passer sous leurs fourches caudines. Il me semble qu'une vigoureuse campagne de presse pourrait apporter un remède à ce mal. »

Mon correspondant n'a pas tout à fait raison. Si les marchands de billets n'existaient pas, il n'aurait sans doute pas pu assister du tout aux spectacles qu'il désirait voir. Les intermédiaires, qui, il faut le reconnaître, déplaisent à la grande majorité du public, ont pour les étrangers et les habitants des départements, l'avantage d'éloigner le flot de la population sédentaire. Cela permet au voyageur de passage à Paris, de voir sans attendre les pièces qui lui conviennent

Beaucoup d'étrangers préfèrent une surtaxe à un ajournement.

D'autre part, le théâtre est un commerce libre. Il est naturel que, semblable à toutes les marchandises, son produit, le billet de théâtre, subisse la loi de l'offre et de la demande.

L'existence du marchand de billets n'est donc pas illégitime.

Cependant, ce qui le rend odieux à la population, c'est comme toujours, l'excès.

Dès qu'une pièce paraît attirer l'attention du public, l'accaparement des places s'opère. Alors le moindre fauteuil monte à des prix invraisemblables.

S'il n'y avait que les étrangers pour absorber le stock acquis par les marchands de billets, les salles de spectacle resteraient vides aux trois quarts. Mais piqué au jeu, le Parisien se fait un point d'honneur d'accepter, lui aussi, les prix de l'intermédiaire.

C'est ce que fait la force du marchand de billets.

Pour le confiner dans les limites où il peut être utile, il suffirait aux Parisiens de le vouloir. Ils n'auraient qu'à s'abstenir d'acheter leurs billets ailleurs qu'au guichet.

Directeurs de théâtres et marchands de billets n'y trouvant plus leur compte, s'empresseraient de remettre les choses au point.

Mais voilà ! Le snobisme, le panurgisme aussi, imposent aux gens de bon ton, l'obligation de voir une pièce dès ses débuts. Faillir à cette règle serait une déchéance. Et pourtant s'ils consentaient à s'en départir pendant quelques mois seulement, le marchandage des billets reviendrait bien vite à des proportions raisonnables.

C'est donc bien moins aux marchands de billets, qu'au public parisien, lui-même, qu'il faut s'en prendre. Lui seul favorise le développement d'une industrie devenue vexatoire par sa trop grande extension.

Le public ressemble à un cheval. Il est infiniment plus fort que celui qui le mène, mais il n'a pas conscience de sa force. Aussi le dirige-t-on comme on veut.

S'il lui plaisait de résister, on serait bien obligé d'entrer en composition avec lui.

La plupart des abus ne se perpétuent qu'à cause de cela.

Que le marchand de billets, qui est en somme un spéculateur ordinaire, s'aperçoive qu'en accaparant les places d'un théâtre, il fait une mauvaise opération, et de lui-même, il réduira ses achats, sans l'intervention d'aucun décret spécial.

Pas besoin de foudres administratives ni de campagne de presse. Abstenons nous et le problème sera résolu.

N'oublions pas que si nous nous faisons écorcher, c'est parce que nous le voulons bien.

Et puisque nous le voulons bien, les intermédiaires auraient tort de se gêner.

Le théâtre n'étant pas un aliment de première nécessité, l'obligation immédiate d'acheter ou de mourir, n'existe pas. Nous sommes donc en très bonne posture pour

LE BOUCHER SOIGNEUX

LE CHIEN DU BOUCHER. — Mon maître est très soigneux... on n'entre pas chez lui sans quitter ses sabots.



— Voyons, Julie, c'est dégoûtant! Encore vos cheveux dans le potage.

— Ah! monsieur! c'est peu charitable de me le faire remarquer, vous qui êtes chauve, vous devez savoir pourtant combien on a du chagrin quand on perd ses cheveux.



LAPALETTE, membre du jury de peinture au Salon *(compulsant le catalogue)*. — Ainsi, le nombre des œuvres exposées cette année est exactement de 4.968! Et dire qu'il y a des gens qui ont le courage de voir tout cela!

décider si l'échange de notre argent contre la marchandise qui nous est offerte constitue pour nous un marché avantageux ou non. Et si nous estimons que non, gardons notre argent et laissons ses billets au marchand. C'est simple et facile. Pourquoi ne pas le faire? Parce que nous savons fort bien récriminer contre les abus, mais réagir non pas.

Fred ISLY.

Machu au Théâtre

Extrait d'une lettre adressée à sa femme par Machu, cultivateur, à Persil-lès-Chalotte, de passage à Paris.

« J'ons été au théâtre de l'Opéra-Comique, hier soir. C'était biau, mais point comique du tout. On jouait eune machine qu'y z'appeliont *Werther*. Pourquoi qu'y z'y donniont ce nom-là, j'en savions rin. J'ons point vu de vers de terre là-dedans.

« Y avait un chanteur qui, sur le programme, étiont marqué « Beyle ». Pourquoi qu'y z donniont ce nom, j'en sais rin. Y ne be pas du tout. Y chante, v'là tout. Enfin, c'e leur affaire.

« Cet homme y chantiont tout le temps point mal. Mais ces Parisiens sont telleme sévères, que plusieurs fois y z'ont telleme tapé des mains et fait du bruit, qu'y z'o obligé l'pauvre homme à recommencer.

« Alors y z'étaient contents. Et pourtant, seconde fois, c'était point mieux que la p mière, je t'assure. »

A. S.



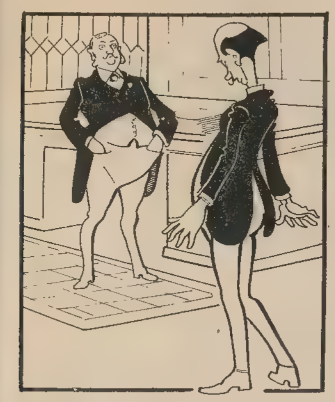


LA COMEDIE POLITIQUE

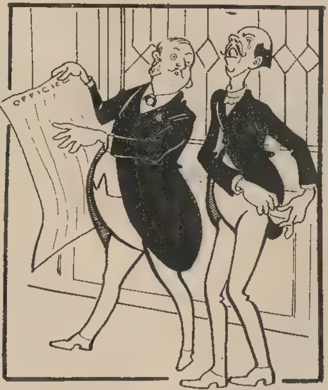
— Monsieur Durand, vous me chaussez si bien que cela mérite récompense. Que voulez-vous?...

— Mon Dieu, monsieur le ministre, j'ai toujours rêvé d'être officier d'Académie.

— N'est-ce que cela! *(à son secrétaire)*. Portez M. Durand en tête de la prochaine promotion des palmes, à titre de professeur... Par le fait, vous êtes un véritable professeur de cordonnerie.



(Quelque temps après). — Eh bien, monsieur Durand, pourquoi ne portez-vous pas votre décoration?
— Mais, monsieur le ministre, parce que je n'ai pas été décoré!...



— Comment? Que signifie? Mais vous êtes le premier des promus. Tenez, voici l'*Officiel*. Lisez: Durand, professeur.
— Oui, mais ce n'est pas moi. Dans ma maison habite un autre Durand, professeur de mathématiques, un grand savant, du reste...



— C'est lui qui a été décoré.
— Mais ce Durand là est réactionnaire!
— Justement.
— Alors, il y a eu erreur: C'est vous et non ce savant qui méritiez les palmes. Pourquoi cet imbécile les a-t-il acceptées?



— Un coup de téléphone! Qu'est-ce encore?
— Allô!
— Sacristi! on m'interpelle à la Chambre à propos de décorations. Courons-y!
Et le ministre s'élance à la tribune.



— Comment, messieurs! vous avez prétendu que les décorations sont une monnaie électorale. Ouvrez l'*Officiel*. Qui est en tête? Durand, professeur. Un réactionnaire convaincu, comme on sait... et pourtant nous lui avons donné le violet ruban, parce que c'est un savant! Voilà comment nous décorons!...



Une triple salve d'applaudissements interrompt l'orateur. L'interpellateur s'excuse et le ministre regagne son banc, félicité de tous. Du reste, il est convaincu lui-même qu'il a sauvé la République.

HISTOIRE NATURELLE

Le professeur d'histoire naturelle, M. Levilain est au tableau. Il y dessine un chimpanzé dont il fait en même temps la description à ses élèves.

Se retournant soudain, il aperçoit le jeune Toto qui, le dos tourné, est en train de bavarder avec un camarade d'un autre banc.

— Toto, s'écrie le professeur furieux, comment vous ferez-vous une idée du chimpanzé, si vous ne regardez pas de mon côté?

Courrier Pêle-Mêle

Lotto.

Monsieur le Directeur,

Permettez-moi de poser à quelques-uns des lecteurs de votre très sympathique journal, une question que je ne sais pas résoudre moi-même.

Nous avons, en Italie, le jeu du « Lotto », qui est tenu par l'État et qui consiste essentiellement en ceci: On peut fixer deux numéros (Ambo), ou trois numéros (Terno), ou quatre numéros (Quaterno), et jouer sur eux une somme; les numéros doivent être choisis par le joueur entre 1 et 90. Le samedi, on fait l'extraction de 5 numéros entre les 90 qui sont dans l'urne, et, si parmi les 5 sortis il y a les 2 fixés par le joueur de l'Ambo, l'Etat lui paye une somme; si le joueur du Terno voit sortir ses 3 numéros, il reçoit une somme bien plus forte; le joueur du Quaterno, qui a eu le bonheur de choisir 4 des 5 numéros qui sont sortis, reçoit une somme 60.000 fois supérieure à celle qu'il a payée en jouant.

Il faut remarquer qu'on n'a aucun compte à tenir de l'ordre dans lequel les numéros ont été joués ni de celui dans lequel ils sortent de l'urne; par exemple, si je joue le Quaterno 1, 25, 39, 90, je gagnerai toujours, pourvu que ces quatre numéros sortent, quelque soit l'ordre de l'extraction, et ainsi, je gagnerai indifféremment si sort le Quaterno 25, 1, 90, 39 ou 25, 90, 1, 39, ou 90, 1, 25, 39, etc.; il faut seulement que les quatre numéros joués soient compris dans les cinq sortis.

Dans ces conditions, j'aimerais beaucoup savoir combien de chances de gagner a le joueur du Terno et celui du Quaterno, et combien en a l'Etat?

Recevez, etc.

Un Lecteur assidu du *Pêle-Mêle* (Turin).

Nous pouvons renseigner sur le champ notre correspondant; au Terno, c'est-à-dire en désignant trois numéros, on a exactement une chance sur 704.880. Au Quaterno, c'est-à-dire en désignant quatre numéros, on a une chance de gagner sur 61.324.560.

(N. D. L. R.)

Charles Garnier.

Monsieur le Directeur,

Un de vos lecteurs vous signalait tout dernièrement, le nombre de plans et dessins que Charles Garnier, architecte de l'Opéra, avait exécutés pour le compte de l'Etat.

Ce que votre lecteur ne vous a pas dit, c'est que sur une feuille retrouvée parmi ces plans, figure un amusant huitain écrit



— C'est égal, j'ai été jeune, moi aussi, mais jamais ma nourrice ne m'aurait traité ainsi. Aujourd'hui, on ne sait plus garder sa dignité d'homme.
— Pas étonnant si le féminisme a tant d'ennemis.



TOUJOURS LE MEME

— Comment, monsieur Dupingre, vous héritez de deux millions et vous faites une tête pareille!
— Ben oui... mais le défunt touchait une rente viagère de 100.000 francs par mois, et il est mort le 31 mars à minuit moins vingt; s'il avait vécu seulement 35 minutes de plus, la rente m'était due, c'est bien mon éternelle déveine.

entièrement de la main du célèbre architecte. Le voici:

Un canard au bas d'une échelle
Dans une mare se baignait.
Tout en haut et battant de l'aile,
Un autre canard en sortait.
Celui du bas, le plus sage,
Se ferait moins de mal s'il tombait.
Le canard bas avait donc l'avantage
Que le canard haut n'avait.

Recevez, etc.

UN LECTEUR ASSIDU.

Questions interpêlemêlistes

A quelle époque a eu lieu, à Paris, la dernière exécution capitale?

UN LECTEUR.

MM. les agents cyclistes sont-ils tenus d'avoir une plaque à leur vélo, ou ont-ils le droit de dresser contravention aux autres, n'ayant eux-mêmes ni plaques, ni lanternes?

G. FONTAINE.

Quel est le moyen le plus pratique pour détruire les taupes?

A. S.

Une proposition du Grand Julot

OU

réalisation possible d'un problème social

Mon valet de chambre m'a quitté le mois dernier, sous le fallacieux prétexte qu'il en avait assez de travailler *à l'œil*. Au pis aller, je m'en consolerais si ma cuisinière n'en avait fait autant, il y a huit jours, parce que je lui devais deux ans de gages. Ah! ce qu'ils en ont des prétentions, ces domestiques! Cela ne se passait pas ainsi sous Louis-Philippe!

Mais voici que je m'égare, tout entier à ma légitime indignation. Cependant, je ne saurais biffer une seule ligne de ce court prologue. En outre des vingt centimes qu'il me rapporte par ligne, il vous expliquera clairement pourquoi un descendant d'un tas d'illustres aïeux s'est vu forcé, pas plus tard qu'hier, d'ouvrir lui-même sa porte à un monsieur de mine patibulaire.

— J'suis le grand Julot, me dit-il en se laissant choir en un large fauteuil. Ce que j'suis venu faire? Ben voilà: vous qui êtes dans les journaux et qui vous occupez, selon l'habitude, de tout, excepté de ce qui vous regarde, avez-vous seulement réfléchi à la gaffe que va commettre le gouvernement, avec son augmentation des effectifs de la police?

— Ma foi, dis-je, voilà une mesure qui s'impose.

— Chez qui? Poire! Truffe! Et les nouveaux impôts nécessités par cette nouvelle dépense, c'est-il Bibi qui les paiera?

— Non, mais permettez...

— Ah! la ferme! Vous avez devant vous le grand Julot de Montparno *(bombant fièrement le torse)*, président du syndicat général des grinches et monte-en-l'air de Paris et de la banlieue.

— Compliments, monsieur le grand Julot!

— Merci, je n'en use pas. Buvez plutôt mes





CHEZ LE QUINCAILLER DU VILLAGE

— Mon piston est un peu tordu, je voudrais que vous me le redressiez.
— Parfaitement, je vois cela, passez dans quelques jours.

Quelques jours après:
— Mais qu'est-ce que cela?
— C'est votre piston que j'ai redressé.

paroles et faites-en votre profit. D'abord, je l'avoue, les attaques nocturnes, les assassinats et les cambriolages se font de plus en plus nombreux. Il est entendu que cela vient de ce qu'il y a encombrement dans la carrière, comme dans tous les métiers, ainsi que vous l'savez. Mais ce que vous ignorez, c'est la petite statistique suivante, que je vas vous lire. Ecoutez-la, elle n'est ni piquée des vers, ni lardée d'erreurs, comme ses sœurs les officielles.

Et, tirant de sa poche un carnet grais eux, M. le grand Julot me lut de sa voix, cassée par les alcools, les révélations suivantes:

« Mois de février 1907. — Dans Pantruche inclusivement, dévalisé, *avec violences* 649 pantes.

Bénef: 7.843 fr. 25 centimes.

« Sur les 649 pantes: 12 ont rendu entre 5 francs et 200 francs; 23 entre 150 francs et 500 francs. Et 614: *la peau* ou presque.

« Dans le même mois:

« Cambriolé, en douce: 25.329 appartements ou tôles.

« Bénef sur 224 opérations: 131.423 francs. Sur le reste, soit 25.105 opérations: peau de balle ou presque.

« Ne sont pas compr.ises dans cette nomenclature, les pièces fausses en plomb, en étain, à l'effigie de Pie X ou Jacques Ier, etc., etc.

Je me résume: le syndicat a descendu, en février, 649 citoyens, comme vous dites. Dont 614 *inutilement*. Il a fait 25.329 cambriolages, dont 25.105 *pour le roi de Prusse* (?) Supposez maintenant que nous retranchions, sur ces chiffres, celui des attaques et opérations sans résultats. Il en résulte que nous n'aurions commis que 35 attaques nocturnes et 224 cambriolages, chiffres dérisoires et qui satisferaient tout le monde — même M. Hamard. — Réfléchissez au nombre de coups de casse-tête et de couteau qu'il a fallu que nous donnions... sans bénéfices, aux tôles mises sens dessus dessous, aux serrures abîmées, aux meubles fracturés... pour rien. Et vous vous rendrez compte que les bénéfices ne sont pas toujours proportionnés à la peine dépensée. Devant ce chiffre énorme de délits, souvent sans résultats, tout le monde s'alarme, à commencer par Clémenceau, Hamard et à finir par les bourgeois.

— Le remède à cet état de choses, sans augmenter les effectifs de la police, monsieur le grand Julot? dis-je en lui offrant une cigarette.

— Bien simple! Avez-vous lu les deux pancartes qui se trouvent à l'entrée et à la sortie du funiculaire de Montmartre?

— Non.

— Les voici textuellement:

Avis: Nous avons l'honneur d'informer MM. les cambrioleurs que nous ne laissons le soir ni argent, ni objets de valeur dans nos bureaux. Il est donc inutile de s'introduire dans les stations. Prière d'en faire part à la corporation, afin d'éviter du dérangement et une perte de temps.

— Admirable! m'écriai-je.

— Pratique surtout! rectifia le président du S. G. G. P. B. Devant cet avertissement courtois et cette bonne foi, nous nous sommes inclinés et nous n'avons jamais tenté un cambriolage des stations du funiculaire. Maintenant, vous pouvez deviner le côté pratique et les services que pourrait donner l'extension de pareille mesure dans Paris et la banlieue. Il est évident que 614 bougres que nous avons envoyés dans les hôpitaux, en février, n'y seraient pas allés si nous avions connu d'avance le contenu de leurs poches. De même, 25.105 cambriolages inutiles n'auraient pas été tentés, si nous avions connu la dèche de leurs locataires. Voici donc ce que je propose au nom de mon syndicat:

« Dorénavant, chaque immeuble devra porter une plaque indicatrice, nous renseignant sur les bonnes ou mauvaises opérations à tenter dans la maison. D'autre part, tout citoyen portera ostensiblement un brassard, dont la couleur nous avertira s'il est bon ou mauvais *à faire*.

Grâce à ces mesures radicales, vous verrez, du jour au lendemain, les délits baisser de 80 pour 100.

« J'ajoute que plaques et brassards seront exclusivement délivrés par notre syndicat.



COCHÈRE ET NOURRISSON

— Un instant bourgeois, on va repartir!

— Dites donc, il se met bien votre gosse... il tête à raison de 3 francs l'heure.

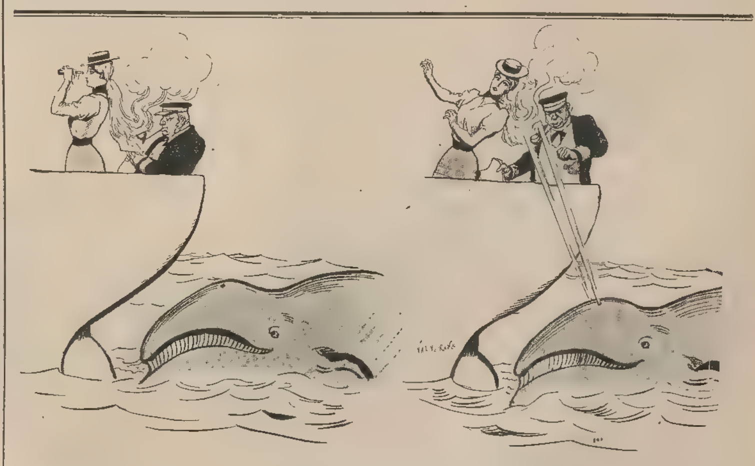
— Mais, ô apache de mon cœur, m'écriai-je, pour établir ces signes indicateurs et les délivrer équitablement, qui est-ce qui vous fixera sur la fortune de chacun?

— Ben et le fisc? Pensez-vous qu'il ne pourra nous fournir tous les renseignements utiles à ce sujet, dès que sera appliquée la future loi prescrivant l'impôt proportionnel sur les revenus des contribuables?

— Très bien, mais n'aurez-vous pas à redouter la fraude? Qui vous protégera contre les fausses plaques, les brassards menteurs?

— De quoi? fit le grand Julot, en lançant un double jet de fumée par les narines. La justice n'est-elle pas là pour faire respecter les droits et prérogatives des syndicats?

Jean Rosnil.



LA BONNE BALEINE
ET
LA FILLE DU NAVIGATEUR DISTRAIT

BARBARIE

Nous nous moquons avec raison des peuples barbares et de leurs coutumes monstrueuses, heureusement abolies chez nous.



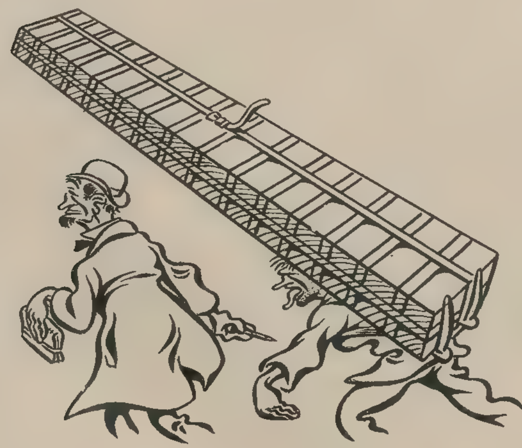
Ainsi, nous ne nous ornons plus d'anneaux dans le nez, de bagues aux pieds, de bracelets aux chevilles.

Nous ne professons pas, Dieu merci, le culte absurde des gris-gris, des amulettes et autres fétiches.

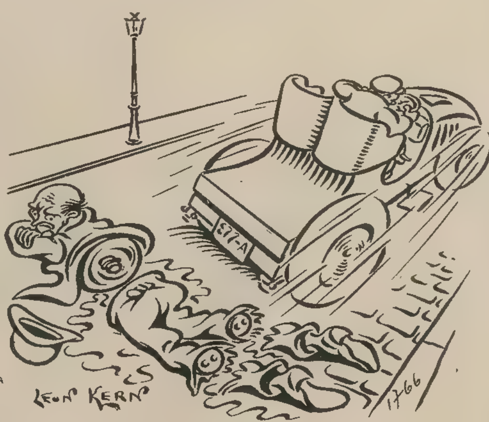


Les danses sauvages, les danses guerrières, les girations des derviches, nous font sourire.

Les hideux marchandages et la vente de l'esclave sont choses inconnues chez nous.



Le portage, si pénible et si cruel, est ignoré de notre civilisation.



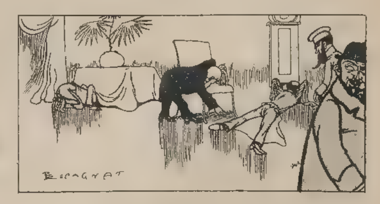
Quant aux sacrifices humains, il y a beau temps que nous en avons fait justice.

QUATRE HEURES DU MATIN

— Allô, Mademoiselle, mais ne crachez donc pas comme ça dans l'appareil, je suis tout éclaboussé.







DURAPIAT VOYAGE

M. Durapiat n'aime pas à donner de gros pourboires dans les hôtels. Aussi, quand il part de l'un d'eux, il se munit d'une poignée de sous...

... qu'il fait semblant de laisser choir par mégarde devant le personnel assemblé.

Et tandis que le personnel cherche sous les meubles les louis qu'il prétend avoir laissé rouler, il s'échappe.

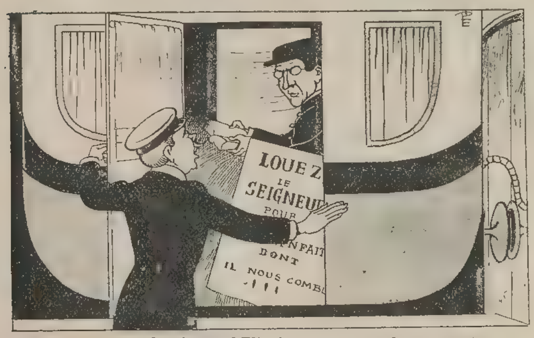


LE TRUC DU CLERGYMAN

Le train de 6 h. 47 est complet... il n'y a qu'un compartiment où il y aurait de la place, mais le fâcheux écriteau arrête les voyageurs.



Pourtant, le chef de gare se rappelle positivement qu'il n'y a aucun compartiment loué, aussi se rend-il compte...



... que c'est le révérend Eliacin qui se rend en province pour porter la bonne parole.



— Le téléphone existait-il du temps de Louis XIV?
— Certainement non, car il n'aurait pas dit: « J'ai failli attendre »...



... mais: « J'ai attendu! »

DE NOS LECTEURS

Le Maître reçoit un bon conseil.

Antoine Le Maître, célèbre avocat, alla un jour acheter des moutons à la foire de Poissy, pour le compte d'une communauté.

Au moment du payement, le marchand de moutons ayant chicané sur le prix de vente d'abord convenu, les deux hommes allèrent trouver le bailli de la ville. Sous les dehors d'un marchand de bestiaux et sous le nom de Dransé, Le Maître plaida sa cause avec une éloquence qui enthousiasma le bailli. Son adversaire essayant de l'interrompre, le magistrat s'écria:

— Tais-toi, gros lourdaud! laisse parler le plaignant! S'il fallait régler votre différend à coups de poing, il est évident que tu serais vainqueur; mais il s'agit de justice et en son nom je donne raison à Dransé!

Puis, se tournant vers Le Maître — le prétendu Dransé:

— Je vois, dit-il, brave marchand, que vous avez la langue bien pendue. Votre parole est d'or. Apprenez les lois et coutumes, quittez le commerce que vous faites et faites-vous recevoir avocat. Je ne serais pas étonné que vous éclipsiez un jour le célèbre Le Maître!

Les débuts d'un académicien.

Maurice Donnay, notre plus récent habit vert, commença sa réputation d'auteur gai au *Chat-Noir*, de Rodolphe Salis, en 1889.

Le *Chat-Noir* était alors un cabaret littéraire et artistique, une Académie minuscule, différente de celle du coin du quai en ce que, seuls, les garçons de l'établissement portaient la livrée printanière, tandis que les joyeux immortels « étaient tenus de s'habiller comme des cuistres », suivant le dire du bonisseur Salis.

C'est au *Chat-Noir* que débutèrent: Alphonse Allais, prince des humoristes; Jules Jouy, le chansonnier satirique, et Mac-Nab, le chansonnier ironique.

Ce dernier s'y fit connaître par une pièce de vers idyllique, dans la manière de Théocrite, un poème aux rimes banvillesques, dont les strophes étaient séparées par cette exhilarante observation:

« Le poêle mobile se distingue de tous les autres poêles en ce que, muni de roues, il

peut se transporter comme un meuble. On le roule successivement de la salle à manger dans la chambre à coucher. Le prix du modèle unique est de cent francs. »

Mais nous voici bien loin de notre nouvel Immortel.

C'était le 16 janvier 1889. Je ne me rappelle plus si, au dehors, il neigeait, mais ce que je sais bien, c'est que, dans l'intérieur de la goguette montmartroise, toutes les faces étaient rieuses et que nul ne se souciait de l'hiver, « tueur de pauvres gens ».

Tout à coup, un inconnu s'adossa au piano. C'était un grand jeune homme au masque étrange, l'air d'un fils du Céleste Empire, avec son teint jaunâtre et ses yeux bridés. D'une voix grave, sans un geste, il récita cette fable-express :

LE RENTIER ET LE PORTIER

Un jour, un Monsieur, un rentier,
Réprimandait son portier,
Qui répondit d'un ton altier.
Sans en entendre davantage,
Le rentier prit le portier,
Et, du haut du quatrième étage,
Il le jeta sur le palier
Du second, et lui brisa l'œsophage.

Moralité !

Le concierge est dans l'escalier.

On rit follement, on applaudit ferme, et le nouveau venu dut récidiver.

Il récidiva avec cette seconde facétie :

Un nègre, étant prié chez son ambassadeur,
Et n'ayant pas d'habit, était fort ennuyé.
Il s'y rendit tout nu, bravant toute pudeur!

Moralité !

Le noir est toujours habillé!

Cette fois, ce fut de l'enthousiasme : Maurice Donnay était classé.

LA BRIE.

La voix des animaux.

On a étudié, au point de vue musical, la voix des animaux. Il est résulté de cette étude quelques documents curieux.

— C'est ainsi que le cheval — « la plus noble conquête que l'homme ait jamais faite », s'il faut en croire Buffon — possède aussi la voix la plus musicale, puisque, lorsqu'il hennit, il exécute une gamme chromatique, sans en oublier un seul demi-ton.

L'âne si calomnié a, lui aussi, une voix musicale; et cela est si vrai, que n'importe quel violoniste peut, sur le violon, imiter le braiment de l'âne; il suffit pour cela de faire des octaves. Haydn n'a-t-il pas, dans un de ses quatuors, le 76e, introduit le braiment de l'âne? Ce grand compositeur autrichien n'est, du reste, pas le seul qui y ait pensé.

Quant au chien, son aboiement n'est pas naturel, il s'est transformé avec les siècles et aussi avec la servitude qui lui a été imposée par la domestication.

Enfin, si étonnant que cela paraisse, le singe est le seul animal qui puisse vraiment produire un chant semblable au chant humain.

Décidément, il ne manquait plus que cela au singe pour faire une sérieuse concurrence à l'homme.

Pêle-Mêle Connaissances

— Afin d'empêcher que les espèces d'animaux disparaissent entièrement de la planète terrestre, le gouvernement anglais a établi dans l'Afrique du Sud, quatre grandes zones de réserves des débris de la faune africaine. La chasse y est interdite en toute saison. Les Américains du Nord ne procédèrent pas autrement, voici quelques années, pour sauver de la destruction le dernier troupeau de buffles du Far West, en créant le parc fédéral de Yellowstown.

— Une intéressante initiative dans la lutte contre la tuberculose, consiste dans les *écoles de forêt*, dont le nombre se multiplie chaque jour en Allemagne. Les gamins et les fillettes débiles sont amenés chaque matin en tramway à l'école de plein air, sorte de campement forestier isolé des agglomérations, et étudient sous bois. La journée totale, transport et nourriture de l'enfant compris, ne coûte que 75 centimes à l'administration.

— Une particularité originale de la Chambre des lords, c'est qu'on peut en faire partie à tout âge, la pairie étant héréditaire. Lord Romilly, qui a huit ans, figure sur les listes aux côtés de lord Gwydyr, presque centenaire. Mais en fait, les enfants ne siègent pas dans cette haute Chambre politique. En Angleterre, les hommes qui se sont signalés par leurs mérites, peuvent recevoir aussi la pairie du roi, ce qui porte à deux modes le recrutement de cette séculaire institution.

— Le parfum du jasmin est le seul qu'on ne puisse reconstituer chimiquement ni obtenir par le mélange d'autres odeurs.

— Lorsqu'elles tenaient campagne, les anciennes armées des rois de France vivaient surtout « sur l'habitant ». Les pilleries de gens d'armes avaient rendu les soldats si exécrables aux paysans du treizième siècle, qu'on dénommait « croque-moutons » les fantassins de Charles VIII.

— Il y aura bientôt quinze ans que la photographie a été appliquée pour la première fois à l'exploration du fond de la mer. L'idée en revient à M. L. Boutan, qui l'utilisa pour ses travaux océanographiques. Des clichés d'une remarquable netteté furent pris à des profondeurs approchant 50 mètres, à l'aide de la lumière artificielle. Cette application de la photographie, point encore vulgarisée, est appelée à rendre les plus grands services à la suite d'un sinistre.

— La Monnaie de Paris a fabriqué, au cours du dernier exercice, près de 332 millions de francs de monnaies d'or françaises. C'est le chiffre le plus élevé qui ait été atteint depuis 1859.

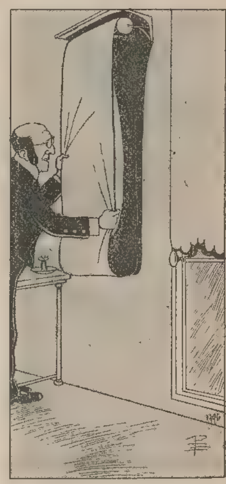
A. S.



Tenez, Jules, chaque soir vous n'aurez qu'à tirer à fond ce store.. comme ceci.

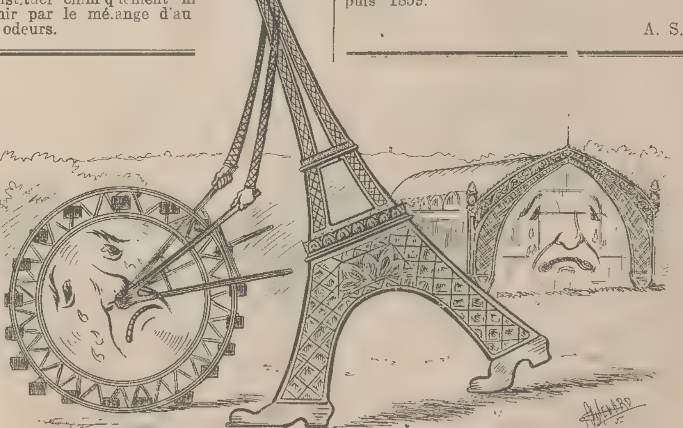


— Voyons, Madame m'a dit...



...de tirer le store à fond, mais je n'ai jamais vu de store aussi long que celui-là!

LE NOUVEAU VALET DE CHAMBRE EST UN PEU MYOPE



M. TOURÉPHEL ROULANT MME GRANDEROUX. — Partons... quittons ces lieux, chère amie, cela nous ferait trop de peine de voir démolir notre pauvre sœur Galery des Machines.

LE ROMAN D'UN APACHE

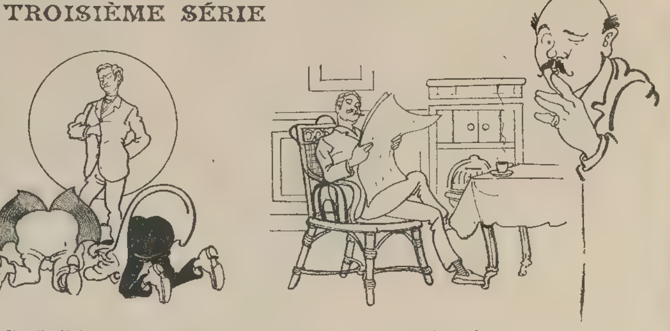
TROISIÈME SÉRIE



Sans répondre, Jean Huron tira son revolver et tua Grand Moyen, qui aussitôt se tut. Ses camarades en firent autant.



Ils s'inclinèrent avec respect et déférence devant leur nouveau maître et lui montrèrent dès lors la plus plate soumission.



Jean Huron continua le genre d'opérations de son prédécesseur. Il vivait en bourgeois rangé et économe dans un charmant appartement tenu avec l'ordre qu'il apportait en toute chose.



Aussi, sa concierge qui voyait ce garçon si sérieux, ne tarissait-elle pas en éloges sur son compte.



Un jour que Jean montait l'escalier, il dut ralentir le pas, à cause d'un monsieur qui montait péniblement, affectant d'être poussif.



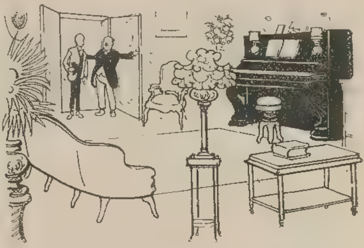
Le Monsieur s'excusa avec politesse. C'était M Durand, un locataire du dessus. Presque chaque soir cette scène se renouvela, et peu à peu le Monsieur lia conversation avec Huron



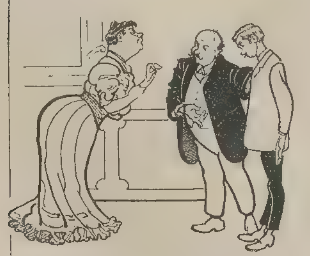
Un soir, il lui dit: Avez vous lu l'article du *Canard?* — Non. — Tenez, voici mon journal. — Je ne voudrais pas vous en priver — Bah!... vous me le remonterez ce soir, quand vous l'aurez fini.



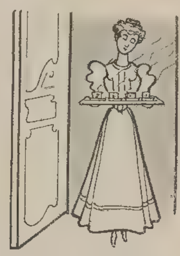
Par politesse, Jean Huron lut l'article et le remonta vite à M. Durand. Il sonna. Aussitôt on entendit un va-et-vient extraordinaire et des chuchotements. Enfin on ouvrit.



Jean se trouva en présence de son voisin. Il lui donna son journal et voulait redescendre — Quoi! dit M. Durand, laissez-moi vous présenter à ma femme. Et il le fit entrer dans le salon astiqué et illuminé.



Mme Durand se présenta, vêtue d'une robe flambante. Elle adressa à Huron un compliment de bienvenue qu'elle semblait réciter par cœur. — Vous allez bien prendre une tasse de thé avec nous? ajouta-t-elle.



Et sans attendre de réponse elle cria: — Nini, sers-nous le thé! On entendit se moucher, tousser La porte s'ouvrit et une jeune fille apparut, rougissante.



C'est notre fille! dirent les Durand Mlle Virginie, dite Nini, fit une profonde révérence, tandis que, très ennuyé, Jean Huron pensait: — Sacristi de sacristi, ce que je m'embête!



Mlle Virginie servit le thé. Mme Durand en profita pour énumérer au jeune homme toutes les qualités de ménagère, de musicienne, etc., de Nini. Jean Huron, très gêné, ne savait trop quoi dire

Enfin, cette soirée finit. Jean changea ses heures pour éviter de rencontrer Durand. Mais celui-ci vint un jour et lui dit: — Cher monsieur, je viens de recevoir un billet de théâtre. Vous me ferez l'amitié de venir avec moi.

Jean, malgré sees protestations, dut accepter Naturellement, Mme Durand et sa fille étaient de la partie. On prit un fiacre. Malgré la vivacité de Huron, M. Durand trouva moyen de tout régler: cocher, ouvreuse, etc...



A la sortie, M. Durand dit: — Il fait un beau temps sec, nous reviendrons à pied. Il prit le bras de sa femme. Par politesse, Jean Huron dut offrir le sien à Mlle Virginie.

Dès lors, Huron était fourré souvent chez les Durand, qui trouvaient toujours un prétexte pour le faire venir. Le jeune homme pensait: — Ces gens sont extraordinaires, plus ils m'ennuient, et plus je suis leur obligé.

Maintenant, c'était toujours Mlle Virginie qu'il rencontrait dans l'escalier, la bienséance voulait qu'il la saluât et lui demandât des nouvelles de ses parents. La jeune fille répondait longuement.



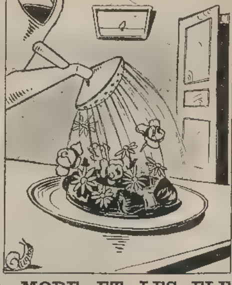


Ce qui agaçait d'autant plus Jean, que la concierge les regardait en souriant et hochait la tête amicalement d'un air entendu.

Il cherchait un biais pour rompre avec les Durand, mais ceux-ci étaient toujours si aimables, qu'il n'osait. Un soir, qu'il avait dû monter les voir...

M Durand lui dit: Ecoutez, mon cher ami, vous êtes toujours chez nous; ça n'est ni pour moi, ni pour ma femme, n'est-ce pas? Nous sommes trop âgés pour être vos camarades. Alors, c'est donc pour ma fille!...

(A suivre.)


LA MODE ET LES FLEURS

— Quel superbe chap au! Tel est le cri de toutes les dames qui passent à côté de madame Coquetterie.

Cette dame a, en effet, un chapeau de fleurs naturelles, et un dispositif spécial lui permet de les entretenir, les arroser

La partie supérieure est garnie de terre, un double fond permet de recevoir l'eau d'arrosage, si bien que Mme Coquetterie a un chapeau fleuri pendant toute la saison.

PETITE CORRESPONDANCE

Un lecteur. — Mathurin Moreau est un statuaire de grande réputation, mais un sujet de pendule n'est, le plus souvent, qu'une simple reproduction.

M. J. Xodenc. — Nous n'en avons pas connaissance.

M. J. Douffiagues. — Très joli, tous nos compliments; mais trop peu dans le ton du journal.

M. P. Mosfrand. — Tous nos complin et merci, mais dans ce genre, nous préfé de l'entièrement inédit.

M. Chalmont. — C'était un phénomè coup sûr, mais dont on a voulu profiter vous mystifier.

Tout petit. — Adressez-vous à un a rier, nous ne sommes guère compétent cette matière.

M. J. Geynes. — 1° Non; 2° Il doit r tre la bille sur mouche; 3° Non, la bill sortie.

Un lecteur. — 1° La fête du 22 septe eut lieu en 1892; 2° Adressez-vous plu un journal de sport.



— Té, moi, je suis obligé de freiner aux montées.

— C'est un bateau que vous me montez.

— Hé non, mon bon, une bicyclette **Clément**.

13e ANNÉE — N° 17. 10 Centimes 28 AVRIL 1907.

Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

FRANCE : UN AN 6 fr. SIX MOIS : 3 fr. 50
ÉTRANGER : UN AN 9 fr. SIX MOIS : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

INCONSCIENCE, par ALEX



— Ah ! le froussard... je le vise avec ma pipe, et il a aussi peur que si c'était un revolver.

La collaboration au **Pêle-Mêle** *est rétribuée. Pour recevoir franco le libellé des conditions, envoyer 0 fr. 15 en timbres-postes.*

LE FÉTICHE

A Fred Isly.

Bercé par le rythme du balafo, qui mariait ses notes étranges au son monotone du tam-tam et des hauts tambours des Ouolofs, assis en rond à quelques cents mètres de sa case, Pierre Aubry songeait, paresseusement allongé sous sa moustiquaire.

Après une de ces journées torrides, si pénibles aux cerveaux européens, le soleil avait brusquement décliné à l'horizon.

A la clarté brutale de la lumière crue, avait succédé, dans une transition brusque, la pénombre des crépuscules africains.

Un zéphir léger, empruntant sa fraîcheur à la rivière proche, avait amené une détente dans les nerfs, un repos bienfaisant.

Dans le ciel haut, d'indigo profond, la pourpre avait fait place aux étoiles scintillantes et le long de la rive du N'Guemé, les grands palmiers et les plantes arborescentes découpaient leur masse noire, ainsi qu'un décor de théâtre d'ombres.

Envoyé en pleine brousse par le gouverneur de la colonie et chargé, à titre d'administrateur de troisième classe, de rétablir l'ordre et de ramener la bonne harmonie, entre certaines tribus turbulentes, Pierre Aubry avait quitté Dakar depuis six mois, l'âme vaillante, le cœur léger, convaincu du bon résultat final de sa mission.

Il y avait d'ailleurs pleinement réussi, et à part quelques inévitables accès de fièvre, qui ne lui enlevaient rien de sa bonne humeur et de son courage, l'administrateur supportait gaillardement son isolement.

Ayant soudain poussé la porte de la case, un boy annonça:

— Maître, le chef N'dyaye vient d'arriver au camp et désire te parler!

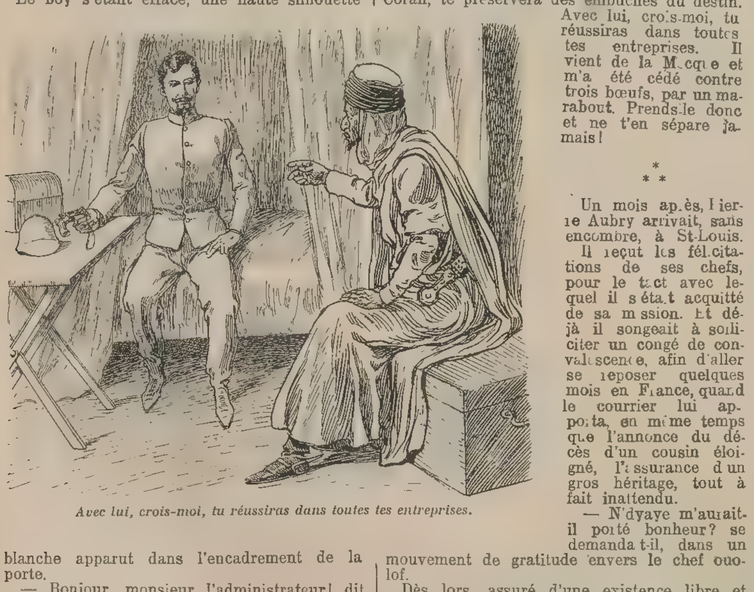
Accoudé sur sa couchette, la cigarette aux lèvres, Pierre Aubry esquissa un léger haussement d'épaules.

— N'dyaye? fit-il. Que peut-il bien venir encore solliciter? Enfin, dis-lui d'entrer!

Le boy s'étant effacé, une haute silhouette blanche apparut dans l'encadrement de la porte.

— Bonjour, monsieur l'administrateur! dit le nouveau venu en entrant.

— Bonsoir, ami N'dyaye, répondit Pierre Aubry en lui tendant la main. Quelle réclamation t'amène, l'avant-veille de mon départ?



Avec lui, crois-moi, tu réussiras dans toutes tes entreprises.

— Ce n'est pas une réclamation. Rassure-toi et qu'Allah te protège! fit le chef ouolof, en s'asseyant sur une caisse. Le soleil est couché et les affaires ne se traitent qu'au grand jour. Je viens plus simplement accomplir un devoir, en venant te remercier des services que tu as bien voulu me rendre, pendant ton séjour parmi nous. La paix règne entre ma tribu et mes voisins. Une amitié réciproque nous unit. Mes femmes tissent paisiblement leurs pagnes; mes troupeaux connaissent la sécurité et le commerce des arachides redevient libre, comme autrefois. Tout cela, nous le devons à toi, administrateur! Grâce à ton intervention, juste et ferme, d'utiles palabres entre chefs ont ramené dans le pays une prospérité enviable.

C'est donc pour te témoigner ma sincère reconnaissance, que je suis venu. Et j'ai pensé qu'en souvenir du chef N'dyaye, tu voudras bien accepter ceci!

En prononçant ces derniers mots, le chef ouolof avait enlevé de son cou et tendu à Pierre Aubry, un collier formé d'une mince courroie, auquel pendait un minuscule sachet de cuir.

— Je te remercie de ton gris-gris, dit Aubry en souriant. L'objet figurera en bonne place parmi mes souvenirs d'Afrique.

Mais N'dyaye, soudain, la voix grave:

— Je sens dans ton intonation, une pointe de raillerie, et je me demande pourquoi les Français ne peuvent s'empêcher d'être gouailleurs, en face des choses les plus respectables.

Tu connais mes origines; je ne peux donc être soupçonné de naïveté.

Fils de Semba Inougui, qui fut un chef puissant, j'ai été élevé à l'Ecole des Otages, à Saint-Louis, où j'ai reçu une excellente instruction. Attiré par votre civilisation européenne, j'aurais pu devenir, à mon choix, interprète dans quelque importante résidence, ou même officier indigène. Mais je ne l'ai pas fait, estimant que ma place était dans ma tribu, où je pourrais rendre de plus grands services à ma race. Cependant, mon éducation n'a pas transformé mon âme de fétichiste, bien que mes croyances soient élevées. C'est ainsi que ce gris-gris, que je t'offre comme un objet précieux, et qui renferme quelques versets du Coran, te préservera des embûches du destin. Avec lui, crois-moi, tu réussiras dans toutes tes entreprises. Il vient de la Mecque et m'a été cédé contre trois bœufs, par un marabout. Prends-le donc et ne t'en sépare jamais!

*
* *

Un mois après, Pierre Aubry arrivait, sans encombre, à St-Louis.

Il reçut les félicitations de ses chefs, pour le tact avec lequel il s'était acquitté de sa mission. Et déjà il songeait à solliciter un congé de convalescence, afin d'aller se reposer quelques mois en France, quand le courrier lui apporta, en même temps que l'annonce du décès d'un cousin éloigné, l'assurance d'un gros héritage, tout à fait inattendu.

— N'dyaye m'aurait-il porté bonheur? se demanda-t-il, dans un mouvement de gratitude envers le chef ouolof.

Dès lors, assuré d'une existence libre et facile, l'administrateur ne songea plus qu'à abandonner la carrière.

Sa démission remise et acceptée, quelques semaines plus tard, Pierre Aubry prenait passage sur un courrier en partance pour Bordeaux.

La vie à bord est généralement assez monotone. Pour tromper les longues heures d'ennui, on y fait de la musique. On y joue entre passagers. A cet égard, Pierre Aubry conquit une renommée de chançard, par une suite ininterrompue de gains importants. A ceux qui le plaisantaient sur sa veine constante, le joueur déclarait que cette chance était tout ce qu'il y avait de plus naturel. Et montrant le gris-gris de N'dyaye, il affirmait, moitié souriant, moitié sérieux, qu'il ne pouvait en être autrement.

C'est ainsi que, peu à peu, Pierre Aubry, autrefois incrédule et volontiers blagueur sceptique en toutes occasions, se laissait glisser inconsciemment sur la pente du fétichisme.

A Bordeaux, sa ville natale, on lui fit fête de toutes parts. La grâce et les nombreuses qualités d'une charmante jeune fille, rencontrée dans une famille amie, l'ayant séduit, il en obtint bientôt la main.

Selon son désir, Pierre Aubry eut deux enfants. Il connut ainsi le bonheur de posséder un foyer idéal.

A ces satisfactions morales, vinrent s'en ajouter d'autres, d'un ordre différent.

Trop jeune et trop actif pour se laisser vivre dans l'inactivité, l'ancien administrateur colonial entreprit des opérations commerciales, qui réussirent à merveille.

... quelle déception ! Elle fut immense...

Puis un siège de conseiller municipal lui échut à une grosse majorité.

Il connut toutes les joies, conquit tous les succès qu'il pouvait envier.

Honoré, estimé de tous, ne se connaissant pas d'ennemis, n'ayant qu'à formuler un désir pour en voir l'immédiate réalisation, Pierre Aubry, à côté de cette qualité rare qui consiste à s'avouer satisfait, en possédait une autre: la reconnaissance.

Pour lui, l'échelle de son bonheur reposait sur son fétiche.

Ce fétiche, qu'il portait constamment sur lui — il se faisait un point d'honneur de l'avouer à ses intimes — avait été et continuait à être le facteur indispensable des heureux événements arrivés depuis le jour où le fils de Semba Inougui lui avait dit:

— Avec ce gris-gris, crois moi, tu réussiras dans toutes tes entreprises.

N'était-ce pas, d'ailleurs, cette conviction intime et cette foi profonde dans la vertu

e son fétiche, qui lui avaient donné l'audace entreprises toujours couronnées de succès?

* *

L'accoutumance au bonheur, aux succès entreprises, semble, pour beaucoup d'humains, une loi naturelle, tout comme la mière et la malchance deviennent une habide.

Les années, qui avaient grisonné la tête e Pierre Aubry, n'avaient pu que fortifier en i le culte du fétichisme. Son passé était pour en répondre et le justifier. Pourtant, rtain jour néfaste, l'imprudent brisa l'idole.

C'était par un après-midi pluvieux de sepmbre, une de ces journées maussades, incint à l'oubli de l'heure présente, pour revivre passé.

Longtemps, seul dans son cabinet de traail, il avait songé, la tête entre les mains. Et la conclusion qu'il tirait de cet examen trospectif, ne pouvait être qu'un nouvel enouragement pour l'avenir.

Machinalement, Pierre Aubry avait saisi le tiche de N'dyaye. Les yeux fixés sur lui, sentait naître et grandir en lui, une curiosté sacrilège.

Ce gris-gris, que renfermait-il, au juste? uelque prière musulmane? Cela lui suffiit donc pour lui donner cette force occulte, nt à maintes reprises il avait pu apprécier s résultats?

Le besoin de savoir, le désir irrésistible de rcer ce mystère, l'empoignait et lui mettait lame d'un canif entre les mains. Luttant ntre un dernier sentiment de respect et cœur lourd d'un malaise inexplicable, Pierre ubry éventra lentement le petit sachet.

Ayant fébrilement déplié le papier jauni, ui en garnissait l'intérieur, il poussa un i de surprise.

Ce papier... était un prospectus d'une main de commerce allemande! Simple objet e pacotille, dont les commerçants d'outrehin inondent les marchés coloniaux, ce grisris était sans valeur morale. Il sentit, à sa déesse, que rien désormais ne pourrait rempler la foi qu'il avait eue en son fétiche et u'une force l'abandonnait.

La vie est pétrie de coïncidences, soit heuuses, soit funestes.

C'est ainsi que le soir même, on vint lui nnoncer qu'un siège législatif, pour lequel il e présentait avec de grandes chances d'élecon, lui était ravi à la dernière heure, par un oncurrent heureux.

Huit jours après, une de ses filles succomait à un mal subit.

Puis, une partie de sa fortune, engagée ans une opération financière, se trouva enoutie.

Désespéré devant ce qu'il croyait les repré-



Un matin on le trouva effondré sur son bureau

ailles du sort, Pierre Aubry n'essaya pas e lutter.

Un matin, on le trouva effondré sur son bueau, la tête fracassée d'une balle.

De la main droite, il tenait un revolver. Dans l'autre main, il étreignait encore les ébris du gris-gris, artisan de sa vie et de sa mort.

Jean Rosnil.





ILLUSION

— Continue! Il n'y a rien qui inspire un poète comme le murmure du ruisseau.

Pêle-Mêle Causette

Lettre ouverte à M. le Ministre de l'Instruction publique.

— Voulez-vous, Monsieur le Ministre, que votre nom passe à la postérité? C'est un désir légitime pour tout homme qui s'occupe des destinées humaines.

Vous avez un moyen simple d'atteindre ce but. Décrétez que dans tous les lycées et collèges qui dépendent de votre autorité, l'enseignement des langues vivantes ne comportera plus, en dehors du français, qu'une seule et même langue, l'*italien*. Et cela indistinctement pour tous les élèves.

En même temps, ou, ce qui vaut mieux, au préalable, il sera bon d'entamer avec vos confrères de l'étranger des négociations ayant pour but la généralisation de cet enseignement.

La langue italienne est de beaucoup le plus facile des idiomes européens. Elle est euphonique, d'orthographe aisée et de prononciation accessible à tous les gosiers.

Vous estimerez, sans doute, avec tous les ministres des pays civilisés, que l'italien se prête admirablement à la fonction d'interprète universel.

Il possède, outre les avantages que j'ai cités, celui d'être proche parent du latin. Or, le latin jouit déjà d'une certaine universalité, puisqu'il est enseigné dans tous les pays. Il vous sera donc possible, si ce n'est facile, de convaincre les gouvernements étrangers, et, grâce à une action parallèle, de solutionner définitivement la question si importante d'une langue interprète.

En agissant ainsi, vous acquerrez un titre de gloire incontestable.

Tout d'abord, vous allégerez l'enseignement, puisqu'il ne portera plus que sur une seule langue. Avec les progrès de la science et la multiplicité des branches de l'instruction, c'est là un progrès appréciable.

Vous dissiperez aussi l'incertitude des parents qui se demandent avec raison quelles langues étrangères il convient de faire enseigner à leurs enfants.

Mais tout cela n'est encore rien à côté du service que vous rendrez à la civilisation entière, en renversant la barrière de malentendus que dresse, entre les divers peuples, l'impossibilité de se comprendre.

Nous sommes arrivés à une époque où les grandes questions de solidarité humaine ont enjambé les limites étroites des frontières nationales. Elles imposent au monde une étude concertée et des échanges d'idées.

D'année en année, les Congrès internationaux se multiplient.

Le besoin de se comprendre, sans l'assistance gênante d'interprètes, se fait sentir de plus en plus. On pénètre mal la pensée d'un interlocuteur, quand il faut recourir à l'intermédiaire d'un traducteur.

Une langue interprète universelle devient donc indispensable.

Il existe deux moyens de la réaliser. La



EXPLICATION

— Comment Durasta n'est-il pas entraîné par le poids d'une pareille femme qui s'appuie toujours sur son fras?
— Je vais vous dire, il y a quelque chose qui fait contre-poids...

... sa dot....

première consiste à créer une langue artificielle. Mais tous les efforts, dans ce sens, n'ont encore abouti à aucun résultat pratique.

Une langue internationale artificielle n'est pas, comme certains le croient, une utopie, un rêve irréalisable. J'ai maintes fois indiqué dans quelles conditions elle pourrait être établie.

Il est certain, toutefois, que bien des années se passeront encore avant qu'une solution définitive puisse être atteinte.

Il convient donc, en attendant, de se tourner vers le second moyen possible, c'est-à-dire vers l'adoption d'une langue vivante, enseignée partout comme langue auxiliaire, et devenant, de ce fait, l'interprète universel.

L'italien est, sans conteste, l'idiome le plus approprié à cet office.

Il y a là, vous le voyez, un grand service à rendre à l'humanité, et un beau titre d'honneur à cueillir. Avec de l'initiative et de la volonté, vous attacherez votre nom à cette œuvre de haute portée universelle.

Ces considérations vous détermineront-elles? Je le souhaite à la civilisation, et je vous le souhaite à vous-même.

Fred ISLY.

SOLIDES SUR LEURS JAMBES

On raconte sur un loueur de voitures de Paris, renommé pour la maigreur et la vieillesse de ses haridelles, l'anecdote suivante. Elle est, évidemment, plus amusante qu'authentique.

Larosse, c'est le nom du loueur en question, ayant besoin de deux chevaux pour compléter sa cavalerie, envoya son palefrenier à un marché qui se tenait à quelques kilomètres de Paris.

Le palefrenier, convenablement stylé, fit le tour du marché et s'arrêta devant un marchand qui paraissait posséder la qualité de chevaux qu'il cherchait. L'affaire fut rapidement conclue. Deux chevaux, à raison de 12 fr. 50 la pièce, passèrent aux mains du palefrenier. Une pièce de vingt francs et une de cent sous, entre celles du maquignon.

Il est d'usage, en pareil cas, de la part du marchand, d'offrir le déjeuner à l'acheteur, et si celui-ci est un subalterne, de lui en verser l'équivalent.

Le marchand fouilla dans ses poches pour trouver les quarante sous dont il se proposait de gratifier son client, mais il n'avait pas de monnaie.

— Je voulais vous donner deux francs, dit-il, mais je ne les ai pas. Et il ajouta: « Prenez donc un cheval à la place. »

Le palefrenier s'empressa d'accepter la proposition et s'approcha des chevaux rangés côte à côte.

Comme il se disposait à choisir un cheval dans le milieu de la rangée, le maquignon l'arrêta:

— Hé! l'ami, fit-il, n'en retirez pas dans le milieu... ils vont tous tomber les u sur les autres.

****

Courrier Pêle-Mêl

Carrières féminines.

Mme Céline Pied nous adresse la nomenc ture suivante en réponse à une question terpêlemêliste, posée sur les professions minines.

Les carrières pour les femmes sont chaq jour plus nombreuses, je citerai les suivant dans les lycées:

I. — *Maîtresse primaire* dans les lycées de jeu filles: Il faut avoir brevet supérieur ou diplô secondaire; traitement de début: 1.800 francs.

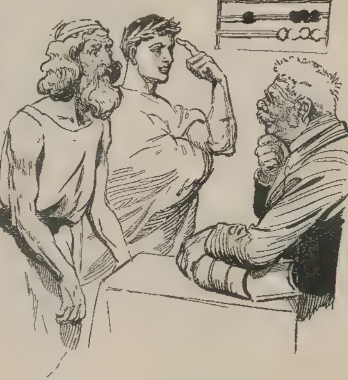
Répétitrice (lycée de jeunes filles): Mêmes e mens que ci-dessus. Traitement de début: 1. francs, plus prestations et logement, si c'est lycée

Professeur de musique, dessin, couture ou gymn tique: Examens spéciaux, comportant chacun tr degrés, qui se passent, tous les ans, au chef-li Traitements de 1 200 francs à 2.000 francs.

Professeur de lettres ou de siences: Avoir bre supérieur ou diplôme; ensuite, préparer l'Ec de Sèvres où l'on entre chaque année par conco très difficile. On y reste trois ans. Au bout la première année, on passe son certificat d'ap tudes; si on est refusée, on devient maîtresse p maire Au bout de la troisième année, on pa



— L'évolution de l'intelligence humaine, dit M. Potard, et sa marche ascendante vers la Perfection est une chose si évidente, que les grands hommes de l'antiquité seraient aujourd'hui de **petits garçons à côté des élèves de nos écoles communales.**

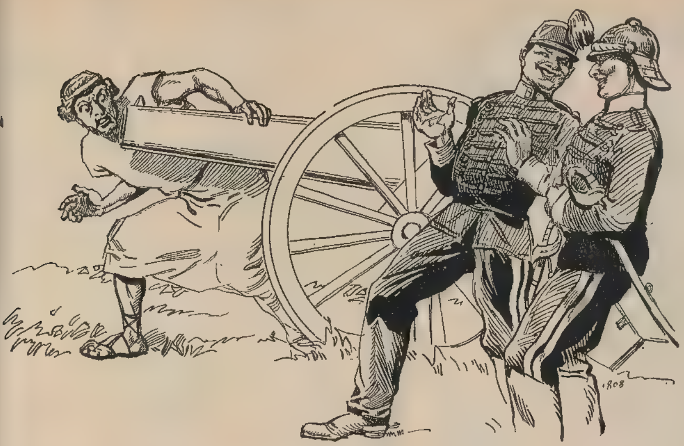


ANTIQUITE

Virgile ou Homère, s'ils revenaient, se feraient sûrement recaler à l'examen d'histoire et seraient incapables de donner la liste des rois Mérovingiens.



Devant un caporal de chambrée, César ne serait pas fichu d'exécuter le démontage ou le remontage du fusil Lebel.





Évoquez Archimède, l'ingénieur et le directeur du génie de Syracuse, et mettez-le seulement devant un canon... Il excitera la risée des canonniers de deuxième classe.

Qu'on laisse donc dans l'enseignement un peu moins de place à cette vieille dame qui s'appelle l'Antiquité, et qu'on donne un peu plus d'importance au Génie moderne! Ainsi parla M. Potard.

agrégation; si on est refusée, on devient professeur ans collège; si on est reçue, on devient professeur ans lycée. Traitement de début: 3.000 francs.

Professeur de langues: Même agrégation que pour s hommes. Traitement: 3.000 francs. Ou certifiat d'aptitudes. Traitement: 2.500 francs.

Stagiaire d'Economat: Faire un stage, passer un xamen spécial. Traitement: 1.500 francs Puis, asser un autre examen pour être économe Traiement d'économe: 3.000 francs.

II. — *Ecoles Normales.* — *Professeurs:* Préparer cole de Fontenay, où l'on entre par concours nnuel, et où l'on reste trois ans; on en sort proesseur. On peut préparer cet examen en suivant es cours.

III. — *Ecoles Professionnelles:* Préparer Ecole du avre, où l'on entre par concours annuel. et où 'on reste trois ans. On en sort professeur (sections ommerciale et industrielle); on peut préparer et examen chez soi. Mais, de même que pour les utres professions, il est préférable de passer ar l'Ecole spéciale. Pour entrer dans ces écoles, l faut avoir brevet supérieur.

IV — *Lycées de garçons:* 1° maîtresse maternelle: avoir brevet, passer certificat pédagogique; 2° maîtresse primaire: examen spécial, certificat pédagogique. Traitement de 800 à 2.000 francs.

V. — *Ecoles communales:* Brevets simple ou supérieur. Traitement de 700 à 2.000 francs

VI. — *Inspection du travail:* Avoir brevet supérieur. Passer examen-concours spécial, tous les ans, au chef-lieu.

VII. — *Postes et Télégraphes:* Avoir brevet simple ou supérieur. Passer examen spécial. La préférence est donnée aux filles d'employés.

VIII — *Ecole d'infirmières*, 10, rue Amyot, Paris: Avoir brevet ou diplôme, les élèves sont internes. Une fois reçues, elles passent un contrat de trois ans avec l'Ecole qui leur donne un traitement fixe, ou deviennent infirmières libres. Avoir 18 ans au moins, 25 ans au plus.

Les grandes administrations: Crédit Foncier, Banque de France, etc., emploient des femmes.

Pharmaciens
Docteurs-médecins
Avocats
Greffiers.
Bibliothécaires
Archivistes,
} Mêmes examens que pour les hommes.

Ecole des Beaux-Arts, dans les grandes villes, mène au professorat.

Conservatoire. — Celui de Paris prend des élèves de 9 ans au moins, et 22 ans au plus, après concours Enseigne la musique, le chant, la déclamation.

Puis viennent toutes les positions libres, dans commerce ou industrie, ou la vie privée: dactylographe, sténographe, caissière, secrétaire, employée, surveillante d'atelier, institutrice, couturière, coupeuse, lingère, modiste, etc., etc., etc Et je ne cite pas les autres professions telles que traducteur, copiste, enlumineur, qui rapportent des sommes ridicules, à moins d'avoir un grand talent ou d'être très connu. De même, je laisse de côté celle d'écrivain, qui demande des dispositions spéciales et un vrai talent. Que d'autres, mieux renseignés que moi, complètent cette liste, je serais heureuse qu'elle contribue à tirer d'embarras quelques mères de famille ou des jeunes filles désireuses de gagner leur vie.

Céline PIED, Nantes.

Pour avoir conditions, examens, etc., etc., pour toutes ces carrières, lire le très utile livre de M Vuibert, l'*Annuaire de la Jeunesse*, Paris. Alouy et Cie



RECIPROCITE

DANS LES CUISINES DU SOUS-SECRÉTARIAT DE LA GUERRE *(Mme Chéron survenant à l'improviste).* — Eh bien, Catherine, que signifie la présence de ce militaire?

PITOU. — Faites excuse, la bourgeoise, que M. le Ministre est venu goûter notre soupe la semaine dernière et que je suis venu aujourd'hui goûter la sienne, c'est bien la moindre des choses.



DANS LE MONDE

— Pas besoin de numéro, vous le reconnaîtrez bien... il n'a pas de ruban à la boutonnière.



ESPRIT D'OBSERVATION

— Tiens! Mme Durand! Je suis sûre qu'elle vient me faire visite.
— Comment peux-tu le deviner?
— Elle a un nouveau chapeau.



LA TETE DE VEAU, LE PETIT FARCEUR ET LA CLIENTE ENDORMIE

LA TETE DE VEAU. — Qui sait! c'est peut-être moi qui l'habiterai, cet appartement.

DE NOS LECTEURS

Une manière bien imprévue de se faire un ami.

Le célèbre poète anglais Edouard Young, qui vécut de 1681 à 1765, et qui écrivit, retiré dans la solitude à la suite de chagrins intimes, de mélancoliques poésies, dont les plus connues se trouvent dans ses *Nuits*, avait, avant ses malheurs, un caractère bien éloigné de la sombre tristesse qu'il annonce dans cet ouvrage. Il était ecclésiastique et fort bon musicien.

Un jour qu'il était en bateau sur la Tamise, avec quelques dames qu'il conduisait au Wauxhall de Londres, il se mit à jouer de la flûte, instrument sur lequel il excellait.

Mais, suivi bientôt et côtoyé par un autre bateau rempli de jeunes militaires, il s'interrompit et remit sa flûte dans sa poche.

— Pourquoi cessez-vous de jouer? demanda insolemment à Young, un des jeunes gens.

— Parce que cela me plaît, répondit l'autre.

— Eh bien, répliqua le militaire, reprenez sur le champ votre flûte, sans quoi il me plaira de vous jeter dans la Tamise.

Young, voyant que la querelle commençait à répandre l'effroi parmi les dames avec lesquelles il se trouvait, céda à cette injonction et joua d'assez bonne grâce durant tout le trajet.

Arrivé dans le jardin du Wauxhall, but de la promenade, il n'eut garde de perdre de vue son agresseur, et l'ayant trouvé dans la soirée se promenant seul dans une allée, il l'aborda et lui dit d'un ton tranquille, mais ferme:

— Monsieur, la crainte de troubler votre compagnie et la mienne, m'a fait céder à votre impertinence; mais, pour vous prouver que le courage peut loger sous un uniforme noir aussi bien que sous un rouge, je vous enjoins de vous trouver demain à dix heures, à Hyde-Park. Nous n'avons nullement besoin de témoins; la querelle est entre nous et il est inutile d'y compromettre des étrangers. Là, si vous le voulez bien, nous nous battrons à l'épée.

Le jeune officier accepta le défi. Arrivés tous deux au rendez-vous à l'heure indiquée, l'officier tire son épée et se met en garde, mais Young lui présente aussitôt un pistolet sur la gorge.

— Vous êtes donc venu ici pour m'assassiner? s'écrie le militaire.

— Non, répond flegmatiquement Young; mais ayez la bonté de remettre sur le champ votre épée dans le fourreau et de danser un menuet, sans quoi vous êtes mort!

L'officier fit quelques façons, mais le flegme et le ton ferme de son adversaire lui imposèrent tellement, qu'il s'exécuta.

Le menuet une fois dansé, Young déclara:

— Monsieur, vous m'avez contraint hier à jouer de la flûte malgré moi; je vous ai fait danser malgré vous; nous voilà donc quittes. Si cependant vous n'êtes pas content, je suis prêt à vous accorder telle satisfaction qu'il vous plaira.

Pour toute réponse, l'officier lui sauta au cou et le pria de l'honorer de son amitié. Dès ce moment commença entre les deux hommes, une liaison étroite qui ne se termina qu'à la mort du génial écrivain.

Daniel. CLARY.

Température des divers êtres.

La température normale de l'homme est de 37° centig. Ce chiffre reste, à peu près, immuable pour toutes les races et ne varie pas sensiblement non plus, entre un habitant du Pôle ou de l'Equateur.

La température des autres mammifères est, en général, un peu supérieure à celle de l'homme. Le cheval, qui s'en rapproche le plus, a 38°; les autres animaux domestiques et la plupart des animaux sauvages (le singe y compris) atteignent 39°; le porc, sans doute, d'essence supérieure au reste, atteint et dépasse même 40°.

Les oiseaux sont, de tous les êtres, ceux dont la température est la plus élevée; ainsi, la poule et le canard atteignent 43° fort. Les oiseaux nocturnes, par un phénomène dont la cause reste à trouver, ne dépassent pas 40°.

Les reptiles peuvent avoir, dit-on, jusqu'à 30°; mais, de même que pour les amphibies et les poissons, ce chiffre varie beaucoup suivant la température de l'atmosphère ou celle de l'eau.

Enfin, les insectes *paraissent* avoir, à peu de chose près, la température de l'air ambiant.

Je mets *paraissent*, car je ne crois pas qu'on soit parvenu, jusqu'ici, à prendre bien exactement, la température... d'une puce, par exemple.

A. F.

ACTUALITÉS

Inoculation et Vaccine

Dans plusieurs mémoires à l'Académie des Sciences, en 1754, La Condamine donnait ainsi l'historique de la découverte de l'inoculation:

La communication artificielle de la petite vérole, s'est pratiquée de *temps immémorial* en Circassie, en Géorgie et dans les pays voisins de la mer Caspienne. Ignorée dans la plus grande partie de l'Europe, elle était en usage fort près de nous, dans la province de Galles, en Angleterre. Connue autrefois et depuis négligée, en Grèce et en Turquie, elle fut rapportée à Constantinople, vers la fin du dix-septième siècle, par une femme de Thessalie qui la pratiquait avec un grand succès.

Cet usage *est très ancien* et généralement reçu dans l'île de Céphalonie par tous les sujets de la République de Venise. Il est commun en Morée et dans l'île de Candie. Nous le trouvons au Bengale et depuis longtemps établi sur la côte et dans l'intérieur de l'Afrique.

Les médecins arabes, qui les premiers ont observé ce mal (la petite vérole), venu d'Ethiopie, pourraient bien avoir été les inventeurs du préservatif de la terrible maladie.

Jacques Pilarini, médecin grec, témoin des succès de cette méthode depuis l'année 1701, avait longtemps refusé de l'adopter et de l'approuver. Enfin, subjugué par l'évidence, il fit l'apologie de la petite vérole artificielle, dans un petit ouvrage latin imprimé à Venise, en 1715.

La Thessalienne, dont nous parlons plus haut, assurait avoir inoculé six mille personnes dans la seule année 1713.

De ce nombre, remarque La Condamine, furent sans doute la plupart des enfants des

négociants anglais, hollandais, français établis à Péra, que j'ai vus en 1732, s'applaudir d'avoir été soumis par leurs parents à cette opération.

La reine d'Angleterre fit inoculer, en 1722, ses deux filles cadettes. Cette opération, qui se fit sous les yeux du docteur Sloane augmenta beaucoup la célébrité du nouveau préservatif. Mais, tandis que les plus fameux médecins de la Grande-Bretagne, les docteurs Sloane, Fuller, Jurin, etc., favorisaient la nouvelle méthode et qu'ils écrivaient en sa faveur, que le docteur Shadwel et d'autres la faisaient pratiquer sur leurs enfants, deux médecins et un apothicaire cherchaient à se faire un nom en la proscrivant. Tandis que l'évêque de Salisbury et plusieurs casuistes soumettaient leurs enfants à l'inoculation, d'autres théologiens prétendaient qu'elle attirait la colère céleste. Un de ceux-là eut même le cynisme de prêcher, dans un sermon à Londres, que *le diable avait lui-même donné la petite vérole à Job, par ce moyen infernal.*

Les premiers succès de l'inoculation furent rendus publics en France, par une lettre de M. de La Coste, adressée à Dodart, premier médecin du roi, et publiée à Paris, en 1723.

L'usage de l'inoculation de la petite vérole, est probablement plus ancien en Chine qu'ailleurs d'après les recherches du père d'Entrecolles.

« Les Chinois, dit-il, insèrent dans le nez des enfants, une mèche de coton imprégnée de la matière desséchée de la petite vérole, réduite en poudre ».

On fit cette expérience en Angleterre, en 1721, sur une fille condamnée à mort; elle fut plus malade que les inoculés par la voie ordinaire, et la recette chinoise, rapportée par le père d'Entrecolles, fut jugée dangereuse.

En 1756, le duc d'Orléans fit inoculer ses deux enfants: le duc de Chartres et Mademoiselle.

Cette même année, trois des plus belles femmes de l'époque: la comtesse Walle, la marquise de Villeroy et la comtesse de Forcalquier, se décidèrent à donner l'exemple à leur sexe. Ce qui prouve que la crainte de posséder un visage grêlé est le commencement de la prudence... chez les jolies femmes.

« Après que Louis XV fut mort de la petite vérole, raconte le médecin Lassone, les médecins examinèrent l'état de santé de Louis XVI, des deux princes et de la princesse, à l'effet de savoir si on pouvait les inoculer sans danger. »

(Ces deux princes étaient le comte de Provence et le comte d'Artois, plus tard, Louis XVIII et Charles X). Le médecin Richard fut choisi pour cette délicate opération, ainsi que Lieutaud, premier médecin, assisté de Lassone et Jauberthou. Le 17 juin, la famille royale quitta la Muette et alla s'établir à Marly. Le 18, jour fixé pour l'inoculation, une petite fille âgée de deux ans, atteinte de la petite vérole, fut également conduite à Marly dans un carosse, sur les bras de sa mère, afin de communiquer de son vaccin. Richard fit lui-même cinq piqûres aux bras du roi, deux à chaque bras de la comtesse d'Artois, et une à chaque bras des deux princes. Richard inocula, en même temps que le roi et les princes, plusieurs personnages qui se trouvaient à Marly. On fait sa cour aux rois comme on peut!

Toutes les personnes inoculées eurent, quelques jours après, une petite variole bien caractérisée, quoique bénigne.

Mais nous approchons du moment où le docteur Jenner devait divulguer et répandre le résultat de ses recherches sur la vaccine animale, ce qui allait faire faire un grand pas à la science médicale, en supprimant ce danger permanent de la vaccine prise sur des êtres humains, et la contagion possible d'autres maladies.

Cependant, il paraît prouvé que Rabaut-Pommier — dont le nom devrait être aussi connu et honoré que celui de Jenner — eut la première notion de la vaccine animale, avant que les Anglais eussent rien écrit à ce sujet.

Vers l'année 1780, il eut l'occasion d'observer qu'aux environs de Montpellier, la petite vérole, le claveau des moutons et les pustules des vaches étaient regardés comme des maladies identiques. Ayant reconnu que celle des vaches est la plus bénigne de ces affections, et que les *bergers, lorsqu'ils la gagnaient par hasard en trayant ces animaux, étaient préservés de la variole,* il pensa que l'inoculation de ce virus serait aussi sûr et moins dangereux que celle de la variole elle-même.

Rabaut-Pommier racontait qu'en 1784, il eut l'occasion de communiquer ses observations à un Anglais du nom de Pugh, en présence de sir James Ireland, de Bristol. L'Anglais promit qu'à son retour dans son pays, *il ferait part de ce qu'il venait d'apprendre au docteur Jenner.*

Rabaut-Pommier — un nom, vous dis-je, à retenir — possédait une lettre de sir James Ireland qui rappelle ce fait. Le docteur Jenner fit donc des expériences, pour connaître la valeur de la communication. Un grand nombre d'individus qui, auparavant, avaient pris la vaccine en soignant des vaches, furent soumis par lui à l'inoculation variolique ordinaire et ne purent en contracter la contagion. Les expériences furent répétées à Londres et couronnées d'un succès complet. De son côté, l'Ecole de médecine de Paris, nomma des commissaires pour faire des expériences à la Salpêtrière. Enfin, une souscription fut ouverte et un comité fut chargé de faire des expériences publiques dans un hospice, qui reçut le nom d'hospice central de la vaccine, et dans l'espace de trois ou quatre ans, l'inoculation fut abandonnée pour celle, plus douce, de l'inoculation du virus-vaccin.

Jean Rosnil.

DISTRAIT ET CASSEUR D'ASSIETTES



Le grand savant Carolus est à table, quand on vient lui annoncer la visite d'un reporter de grand journal.



Arrachant sa serviette, M. Carolus se précipite au-devant du journaliste.



— Je ne souffrirai pas que vous interrompiez votre repas, dit aimablement le reporter. Vous répondrez à mon interview tout en mangeant.

M. Carolus se rassit et renona à son cou ce qu'il prenait pour sa serviette.



— Est-il vrai, cher maître, que vous soyez distrait?

— Pure légende, monsieur, déclara le savant.

— On dit aussi que dans votre jeunesse, vous fûtes un gai luron.

— J'avoue qu'à vingt ans j'ai été tant soit peu un casseur d'assiettes... mais affirmez bien que je...



... ne le suis plus du tout maintenant.

LA CURIOSITE

La curiosité est une des cinq ou six cents passions les plus effrénées dont soit affligée l'humanité.



Réfréner cette passion n'étant pas possible, on a essayé de la canaliser, et diverses professions ont été spécialement crées, celle-ci, entre autres, pour les curieux de l'opinion d'autrui.

Telle autre (toute nouvelle), pour les curieux des conditions d'existence de leur prochain.

Telle autre encore pour les curieux des dessous de leurs contemporains.







Laisser un curieux inassouvi, ne fût-ce qu'une heure, est une imprudence grosse de conséquences. Les compagnies de chemins de fer se gardèrent bien de la commettre.

La curiosité a donné naissance à une profession dont les constatations répondent à des préoccupations de haute utilité.

N'oublions pas, en passant, de jeter un coup d'œil sur la curiosité malsaine de certains industriels, malsaine surtout pour celui qui en est l'objet.





Et examinons avec intérêt la curiosité du dilettante qui se délecte aux mystères palpitants des événements vrais, mais obscurs.

Regardons encore la curiosité hypocrite qui se voile sous des allures de prudence paternelle, et ne s'assouvit que par l'entremise d'agences appropriées...

... et arrivons enfin à la curiosité à l'état aigu, au curieux remarquable, à la passion duquel les choses humaines n'offrent plus d'aliment et qui veut savoir la suite.

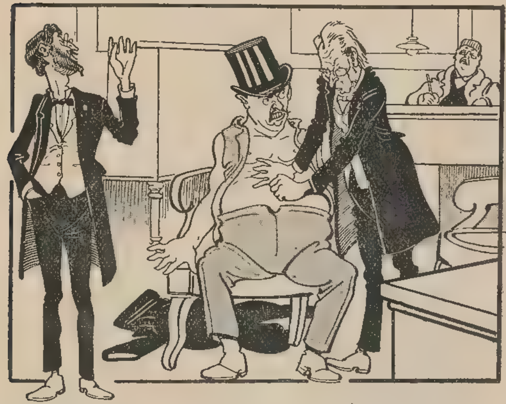
LE DERNIER MOYEN DU DOCTEUR MOYEN



La mode étant aux maux d'estomac, je souffris donc aussi de l'estomac. Le docteur Moyen, appelé en hâte, après m'avoir ausculté, ainsi que mon coffre-fort, déclara qu'une opération chirurgicale était nécessaire.



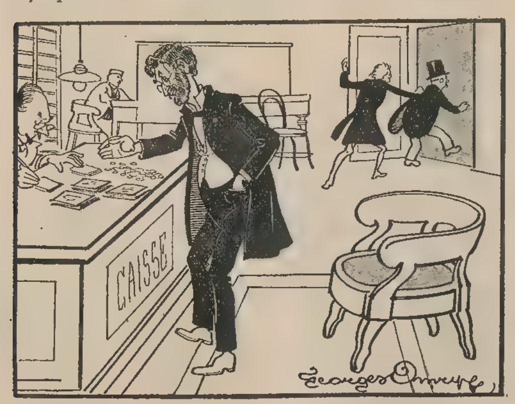
Je ne pouvais m'y résoudre, quand un jour, je reçus de la part du célèbre chirurgien, une convocation au Crédit Foncier. Je trouvai là d'autres clients du docteur Moyen, susceptibles d'être opérés, l'un de l'appendicite, l'autre à la jambe. Celle-ci d'un fibrôme, celle-là d'un kyste, etc., etc.



Je fus appelé le premier. J'entrai dans une petite salle où se trouvaient le docteur Moyen et plusieurs ronds-de-cuir. Un expert m'examina et dit: « Ce serait une petite opération! » Mais Moyen répliqua: « Avec moi, c'est toujours une grande opération. » Alors, l'expert dit: « Ça peut aller! »



Puis, tandis qu'on me lisait dans le Code certains articles qui m'apprenaient comment je serais puni si je me faisais opérer par un autre que par Moyen, des ronds-de-cuir m'apposèrent sur le ventre un scellé cacheté et timbré sur lesquels Moyen, l'expert et d'autres apposèrent leurs signatures.



Ensuite, un autre rond-de-cuir, après avoir fait sur moi certains calculs, versa au docteur Moyen une dizaine de mille francs. Comme je demandais des explications, on me mit à la porte. J'attendis et je sus que chacun des autres malades avait été timbré et cacheté à l'endroit opérable.



Enfin, je retrouvai Moyen et lui demandai la cause de tout ceci. Il répondit: « Oh! c'est bien simple: j'avais besoin d'argent. J'ai hypothéqué quelques-uns de mes malades. »



LE PAUVRE ACORDEONISTE ET LE PHOTOGRAPHE

Dernière méprise de M. Courtevue.

Prenons exemple sur les abeilles.

Bien des savants ont observé les mœurs des abeilles; il y a de précieux exemples à tirer de l'activité au travail de ces insectes. Quand une abeille est envoyée par la reine de la ruche pour chercher de l'eau, jamais elle ne s'arrête pour butiner des fleurs en chemin.

Si nos domestiques ou nos enfants qui vont faire une commission, si les petits télégraphistes qui sont chargés de nous apporter des dépêches, procédaient comme les abeilles et ne s'amusaient pas en route, quelle rapidité dans le service, quelle joie parmi ceux qui ont affaire aux uns et aux autres!

Mais ce n'est pas tout. Les abeilles ne se mettent pas à vingt pour exécuter un travail qui nécessite trois abeilles. On a déposé six branches de fleurs dans six bouteilles différentes. Trois abeilles sont venues en cueillir le sucre. Il y en a bien eu d'autres qui sont venues rôder autour; mais voyant qu'il n'y avait rien à faire pour elles, elles allèrent ailleurs, et laissèrent leurs camarades travailler en paix.

On remplaça alors les six branches de fleurs par douze. Immédiatement, d'autres abeilles arrivèrent et aidèrent les premières qui s'étaient installées sur les fleurs.

Il y a là un exemple remarquable de division du travail. Pas d'inutiles: voilà une devise que pratiquent les abeilles et qui est inconnue dans les ministères.

Timbrologie

D'après M. Will Darvillé, de la *Nature*, les peuples qui voyagent le plus, sont aussi ceux qui écrivent le plus; c'est dire implicitement que le record de la fécondité épistolaire appartient aux Anglo-Saxons.

Au surplus, la statistique suivante est des plus édifiantes: en 1905, les Anglais ont écrit 78 lettres par habitant; les Yankees 67, les Néo-Zélandais 66, les Suisses 60, les Allemands 56, les Danois 42, les Autrichiens 39, les Argentins 38, les Luxembourgeois 35, les Hollandais 32, les Belges 30, les Suédois 27, les Français 26, les Norvégiens 21.

Tout à la queue, avec une moyenne très infime, viennent les Italiens, les Espagnols et les Portugais, peuples essentiellement casaniers.

En 1906, le Post-Office anglais a expédié deux milliards 708 millions de lettres, 850 millions 350 mille cartes postales et 1.200 millions de journaux, imprimés et papiers d'affaires.

Ce sont les Etats-Unis qui arrivent en tête de la recette postale avec 750 millions de francs, puis viennent: l'Allemagne, avec 600 millions, l'Angleterre, la Russie, l'Autriche, le Japon. Si l'Allemagne dépasse l'Angleterre, c'est que le port des lettres dans l'intérieur du pays y est de douze centimes et demi, au lieu de dix centimes chez nos voisins d'Outre-Manche.

D'autre part, c'est en Italie, en Russie et en Turquie que le port des lettres est le plus onéreux.

Au congrès postal de 1897 qui se tint à Washington et réunit les délégués de 55 nations représentant 1.100 millions d'habitants, fut établie la taxe uniforme de 25 centimes pour la correspondance avec tous les pays du monde.

C'est en 1840 que le timbre-poste avec taxe



LA CIVILISATION AU DESERT

— Il faut savoir tirer profit des avantages donnés par la nature.



NOUVEAUX BOUTONS ELECTRIQUES

Moyen pratique appliqué par un richissime Américain pour obtenir ce qu'il désire, en appuyant sur les boutons de la veste de son groom.

uniforme de dix centimes remplaçant la taxe à la distance, fut introduit en Angleterre; la France ne l'adopta que le 1er janvier 1849. Il était orné d'une vignette baptisée pour la circonstance: « tête de la Liberté », et se détachait en blanc sur fond noir.

L'avènement de Napoléon III amena la substitution de « République française » par « Empire français ». Le timbre coûtait 25 centimes; en 1878, 15 centimes; enfin, depuis le 1er avril 1906, il ne coûte plus que 10 centimes.

On sait qu'en dehors du commerce des timbres neufs, monopolisé par l'Etat, il s'en fait un autre, des plus importants, qui a pour objet l'échange et la vente de certains timbres rares oblitérés. Ces timbres ont un cours très variable, suivant les fluctuations d'une Bourse en plein air qui se tient à Paris, aux Champs-Elysées. Certains spécimens, excessivement rares, valent des prix fous. Ainsi, le 2 cents rose de la Guyane anglaise est très demandé à 4.000 francs; les deux « post-office » de l'île Maurice (1 penny rouge et 2 pence bleu), de 1847, valent 4.800 francs.

Très nombreux sont les timbres cotés de cent à deux cents francs.

Les philatélistes — terme plus exact que « timbrophiles » — ou collectionneurs de timbres-poste se comptent par centaines de mille.

Les collections les plus connues sont celles du comte Philippe Ferrari, fils de la duchesse de Galliéra, et évalué à plus de deux millions de francs; celle du comte Durieu, d'une valeur de six cent mille francs; celle du docteur Magnus, estimée un demi-million et celle du baron Arthur de Rothschild, qui vaut trois cent mille francs.

Parmi les collections étrangères, il faut citer celle du British Museum de Londres, léguée par le député Taphing, qui l'avait achetée un million au peintre Caillebotte; celle du baron Mutzenbecker, de Berlin; celle du musée postal de Berlin et celle de l'administration des postes de Paris.

Il existe plus de quatre cents sociétés philatéliques; la plupart sont aux Etats-Unis, où elles forment une fédération ayant à sa tête M. Tiffany, le plus érudit philatéliste du monde entier.

Huit cents journaux et revues écrits en treize langues s'occupent uniquement de philatélie. Le plus important de ces organes périodiques, est l'*Illustrierte briefmarken*, de Leipzig, qui compte plus de vingt mille abonnés.

Combien de journaux politiques quotidiens se contenteraient de ce nombre respectable de lecteurs!

JACK.

La main-d'œuvre dans les prisons

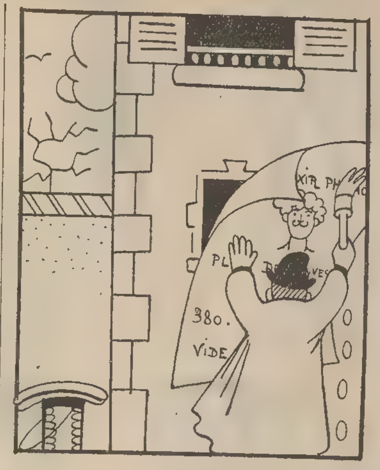
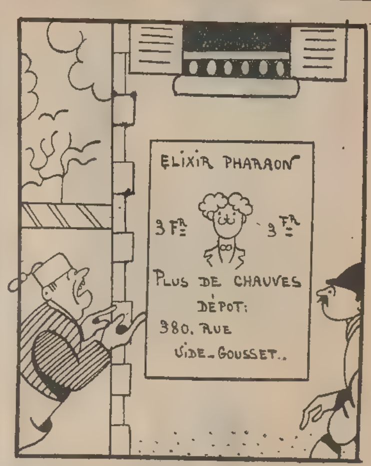
Le travail que les détenus font dans les prisons, porte un préjudice très réel à certaines industries; car il est évident que la rétribution que l'on donne pour la main-d'œuvre des prisonniers est bien moins forte que celle que l'on est forcée de donner au travail libre.

On fabrique dans les prisons, des bonnets, de la broderie, des aiguilles, des agrafes, des brosses, des cordes, des chapeaux, des chaussons, des faux-cols, des manchettes, des couteaux, des cannes, des pipes, etc., etc.

Il y a en France, 11 maisons centrales, 367 maisons d'arrêt, sans compter une trentaine d'autres établissements pénitentiaires. Il y a environ 17.000 détenus dans ces diverses prisons. Sur ces 17.000 détenus, il y en a environ 14.500 qui peuvent travailler.

L'Etat lui-même exploite directement certaines industries. C'est ainsi qu'il y a une imprimerie à Melun, un atelier de tissage de couvertures pour l'armée à Fontevrault, une fabrique de brosses à Poissy.

Toutes ces diverses industries sont généralement payées 0 fr. 50 centimes par jour, sauf quelques exceptions que l'on paie 2 fr. Or, dans le travail libre, les premières gagnent 5 francs par jour et les secondes, 10 à 12 francs. Il est donc impossible de lutter contre une pareille concurrence.

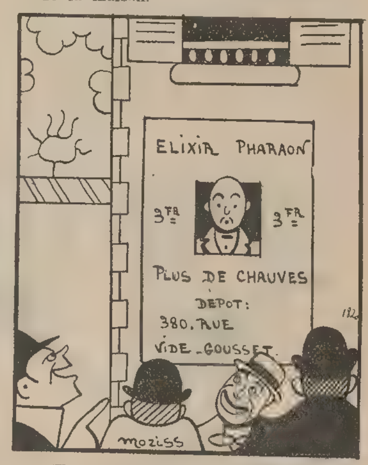



LE COLLEUR D'AFFICHES DISTRAIT
OU
NAVRANTE COINCIDENCE

LE CONCIERGE. — Non, mais vous ne voyez pas que vous avez collé cette affiche juste sur une petite lucarne de la maison.



— C'est bon! c'est bon!... pas la peine de vous mettre en colère. Je découpe la tête, ça dégagé la petite lucarne... La réclame y est toujours. Comme ça, tout le monde est content.



(*Un moment après*).
LE LOCATAIRE DE LA PETITE LUCARNE. — Mais, qu'ont donc tous ces gens à me regarder en riant?

Pêle-Mêle Connaissances

— Dans l'espace de ces trois dernières années, on n'a pas ouvert moins de six portes nouvelles dans l'enceinte fortifiée de Paris, sur la demande des communes limitrophes désireuses de se souder directement à la capitale.

— Les Américains ont édifié, à l'entrée de la baie de Chesapeake, une île artificielle destinée à la défense des côtes. Les Japonais avaient déjà construit un fort sur le même principe aux abords de Tokio.

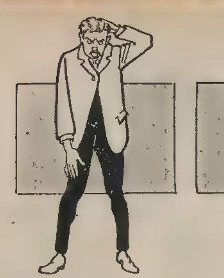
— Les journaux périodiques, à l'époque du premier Empire et de la Restauration, ne se vendaient pas au numéro. Ils n'étaient servis qu'aux abonnés, et le prix en était si élevé, qu'une des feuilles à plus fort tirage, le *Journal des Débats*, comptait à peine 12.000 « souscripteurs ».

— Une des plus curieuses prohibitions édictées par les lois somptuaires, fut celle destinée à combattre les étranges chaussures de jadis dites « à la poulaine ». Déjà, le concile d'Anvers (!), en 1365, s'était prononcé contre elles; les lettres patentes de Charles V défendirent « à toutes personnes de qualité et de condition qu'elles soient, à peine de dix florins d'amende, de porter à l'avenir ces souliers à la poulaine, *cette superfluité étant contre les bonnes mœurs, les décisions de Dieu et de l'Eglise*, par vanité mondaine et folle présomption ».

A. S.



Sans attendre la réponse de Jean Huron, il ajouta: Je suis, d'ailleurs, très honoré de votre demande. Ma fille n'est pas insensible à votre amour. Je suis d'avis que le mariage ait lieu au plus tôt.



Huron restait abasourdi. Jamais il n'avait pensé à cela! mais pouvait-il maintenant refuser leur fille à des gens si aimables et qui l'avaient si souvent obligé? Il n'osait. Et il fut dès lors fiancé officiellement.



Jean Huron cherchait à se rassurer lui-même: « Je ne fais peut-être pas une si mauvaise affaire, disait-il. Elle est fille unique. Les parents paraissent peu travailler et dépenser beaucoup. Il leur faut donc une certaine aisance.



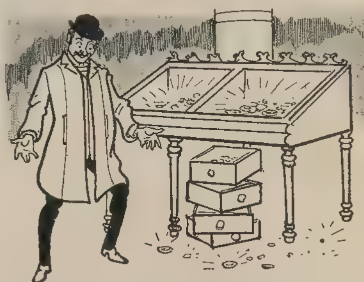
Quant à la jeune fille, ce doit être une ménagère accomplie Que de fois je l'ai surprise le plumeau à la main



Ou bien auprès d'un mannequin. El e fait donc elle-même s'es toilettes.



Le mariage approchait à grands pas. Il fallait que Huron songeât à 'cffrir u.ie ɒague à sa fiancée. A cet effet, il se rendit aux magasins : « Au plais'r des Dames », rayon de la bijouterie.



Il se trouvait seul dans une grande salle où les bijoux du plus grand prix étaient étalés en désordre: Des bagues traînaient à terre. Huron, quoique apache, était honnête.



Cependant, de se voir ainsi seul devant ces bijoux qui s'offraient d'eux-mêmes, il ne put s'empêcher d'être saisi par la tentation: — Je serai bien bête de payer, dit-il. Et il ramassa une bague qu'il mit dans sa poche.



Aussitôt, six portes s'ouvrirent et six inspecteurs qui guettaient, dissimulés habilement, se jetèrent sur Jean Huron et l'arrêtèrent.



Il fut conduit au directeur du « Plaisir des Dames ». Il expliqua l'espèce de vertige qui l'ava.t saisi Loin d'être voleur, il avait gagné une honnête aisance et il était sur le point de se marier.



A ces mots, le visage du directeur se dérida: — Vous êtes riche? — J'ai une centaine de mille francs, environ. — Et [illegible] — C'est bien, vous êtes libre.



Et comme Huron le remerciait: — Oh! il n'y a pas de quoi, dit le directeur. Je vous ai condamné à recevoir mes ca[illegible] un[illegible] de cent [illegible]



Quelle naïveté! pensait Huron. Il me lâche, ne m'a rien fait signer. Et il croit que je lui paierai son amende. Jean eut tort de rire. [illegible] directeur était un profond psychologue.



Le mariage eut lieu selon le cérémonial habituel.

Le soir, la traîne de la mariée fut légèrement decousue: — Qu'on lui donne une aiguille; personne mieux qu'elle ne saura l'arranger, s'écria fièrement Jean Huron.

Mais Virginie regardait l'aiguille avec l'étonnement de quelqu'un qui s'en sert pour la première fois. Il fallut recourir à une couturière. — Et moi, pensa Huron, qui croyais qu'elle faisait ses robes elle-même.

Mais son soliloque fut interrompu par un Monsieur qui faisait des gestes les plus excentriques.

Ne faites pas attention, lui dit son beau-père; c'est mon frère Le pauvre garçon est un peu fêlé Il tient ça de mon père. Il finira, comme lui à Charenton

A ce moment, une gamine s'approcha de M. Durand et l'appela. Papa! — Comment, c'est votre fille? — Mais oui. Elle était en nourrice. Je ne vous l'ai pas dit?

Alors, vous ne connaissez pas mon fils non plus. Le voici. Il sort du lycée. — Ah! duquel? — De la Petite Roquette, dit le jeune homme. J'espère, beau-frère, que tu voudras bien t'occuper de moi pour me trouver une place.

Ces révélations abattirent le pauvre Huron. Il chancela et se retint à la table. Son beau-père lui dit: — Tiens, vous êtes alcoolique: c'est mon défaut favori. Aussi cela m'a fait bien du tort et perdre bien des places: c'est même pour cela que je suis sans emploi en ce moment.

— Heureusement que vous n'avez pas besoin de cela pour vivre, se récria Jean effrayé. — Naturellement, il y a toujours des usuriers prêts à rendre service. Surtout quand on a une fille qui va épouser un jeune homme riche.

(A suivre)

UN PEU DE TOUT

Les tables les plus élégantes réservent la place d'honneur aux **Biscuits Pernot**. Mais grâce à l'ingénieux paquetage hermétique, le « PAC », sous lequel ils sont présentés au public, ils sont également consommés dans les intérieurs les plus modestes, avec toutes les qualités qui ont fait leur universelle réputation. La Grande Marque française des Desserts fins, mérite d'ailleurs son très réel succès et la vogue qui s'attache à ses produits.

PETITE CORRESPONDANCE

Un lecteur stéphanois. — Il n'y a pas plus de chômage, malgré l'apparence, dans ce métier que dans un autre.

M. Héritier. — Le roi compte pour l'adversaire bien que le coup soit nul.

M. L. Boucher. — Il faut obtenir l'autorisation du propriétaire.

M. A. Jonescou. — C'est assez bizarre, mais somme, cela a toujours été de tradition à l'Op c'est pourquoi l'on n'en fait aucune mention.

M. Rousseau. — C'est juste, aussi recourra-t de plus en plus à la spécialisation; c'est manière de trancher la question sans la résou



Testimonial.

Cher monsieur,
Je viens d'avoir une petite discussion a ma femme: C'est la septième fois en six que nous renouvelons notre mobilier; se ma bicyclette **Gladiator** a résisté.



Suprême souhait.

— Vous ne désirez rien?
— Si... user une bicyclette **Clément.**

13e ANNÉE — N° 18. 10 Centimes 5 MAI 1907.

Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

…ANCE : UN AN 6 fr. SIX MOIS : 3 fr. 50
…RANGER . UN AN 9 fr SIX MOIS : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

RESSEMBLANCE, par HAYE



— Avoir sous les yeux un pays dont la richesse ressemble tant à ma pauvreté ! Quelle ironie !

LE DÉJEUNER PRÉSIDENTIEL

Depuis que maître Isidore Gloudinet, l'honorable maire du village de Picourdailles, avait été passer quinze jours à Paris, à l'occasion du Congrès de la Pomme de terre, il ne se possédait plus d'orgueil, et semblait avoir grandi de cent, que dis-je, de mille coudées, dans l'estime de ses concitoyens!...

Et voici pourquoi:

Il avait été, — lui-même, en personne! — *invité à déjeuner, par le Président de la République!!!*

Quel honneur pour la « ville » de Picourdailles!

Le père Isidore n'était cependant qu'un simple cultivateur, qui s'entendait beaucoup mieux à cultiver la terre, que les belles-lettres; il ne brillait ni par son élégance, ni par son esprit; il ignorait non seulement les œuvres, mais encore l'existence même de la baronne Staffe; et il n'avait pas la moindre notion du « chic » parisien!... Bref, c'était un paysan, dans toute l'acception du terme.

Ah! il fallait le voir présider son conseil, en blouse et en sabots, apportant avec lui une bonne odeur de fumier, et tournant sept fois sa chique dans sa bouche avant de parler!...

Mais les citoyens de Picourdailles eussent peut-être préféré un peu moins de simplicité et un peu plus d'apparat, dans les pompes municipales, rien que pour paraître à la hauteur de leurs voisins de Bourg-la-Bretelle, dont le maire était vicomte, et ne siégeait qu'en redingote grise, gilet de velours et souliers vernis, avec une raie dans les cheveux, une fleur à la boutonnière et des ongles merveilleusement luisants!...

N'importe!... On avait beau blaguer les façons grossières de ce vieux rustre d'Isidore Gloudinet; ses adversaires politiques avaient beau lui jeter à la face, — par derrière, — l'épithète de sauvage, il n'en avait pas moins eu la gloire d'être prié à déjeuner par le chef de l'État, de boire le vin de M. Fallières et de manger des mets extraordinaires, dans la royale vaisselle de la République!...

Peu nous chaut, de savoir qu'à l'issue du Congrès de la Pomme de terre, le Président avait réuni tous les délégués en un grand banquet!... Cela ne nous intéresse pas. Ce qui nous intéresse, et ce qu'il ne faut pas oublier, c'est ce fait important et capital: maître Isidore Gloudinet avait *mangé* à l'Elysée; il avait serré la main du premier magistrat de sa nation,...

Une fois rentré au village, maître Isidore garda dans sa prunelle, comme un reflet des splendeurs dans lesquelles il s'était baigné!... Il raconta désormais *son déjeuner à l'Elysée*, de même qu'un grognard de la Grande Armée raconte la bataille d'Austerlitz ou le passage de la Bérésina... Et il parla du Président, comme le vétéran de jadis parlait du Petit Caporal... avec une rudesse familière et une ferveur emphatique qui suspendaient l'auditoire à ses lèvres... On accourait à Picourdailles de cinq lieues à la ronde, pour entendre le père Isidore narrer les magnificences de ce déjeuner historique... On se régalait, et pour un peu, on se fût grisé, rien qu'en l'écoutant!...

Bref, le village de Picourdailles était fier de son maire... Ce n'était pas celui de Bourg-la-Bretelle qui eût pu se vanter d'avoir ripaillé en l'auguste compagnie du Président de la République!... En dépit de ses quartiers de noblesse, de ses gilets à ramages et de ses ongles propres, le susdit vicomte voyait son prestige éclipsé par celui de maître Isidore!...

Dans leur simplesse naïve, les bons ruraux de Picourdailles évoquaient de la façon suivante, les péripéties de l'événement:

Le père Gloudinet avait profité de son voyage à Paris, pour aller dire un petit bonjour à M. Fallières, et l'assurer que tout marchait à souhait dans sa commune. M. Fallières, enchanté d'avoir de bonnes nouvelles de Picourdailles, l'avait reçu à bras ouverts, lui avait fait goûter son vin nouveau, et, au lieu de le laisser partir, l'avait retenu par un bouton de sa redingote, en lui disant:

— Restez donc, père Isidore, on ne se voit pas si souvent: vous allez déjeuner avec nous, sans cérémonies!...

— Oh! mon président, je...

— Mais si, mais si!... Il n'y a qu'à mettre un couvert de plus!... Victoire ajoutera une côtelette, voilà tout!...

— Mais je...

— Allons, c'est entendu, je vais prévenir ma femme: ça lui fera grand plaisir!

— Eh bien! ma foi, je ne dis pas non! avait jovialement répliqué maître Gloudinet, après avoir résisté quelque peu par politesse... Seulement, vous savez, qu'on ne fasse rien de plus pour moi, sans quoi, je m'en vais!...

Là-dessus, le père Isidore avait remisé son riflard dans un coin et raccroché au portemanteau son vieux gibus en poils de lapin... Voilà comment on reconstituait la scène, au village!...

. . . .

— Il paraît que le Président de la République fait un voyage et qu'il va passer par ici!... annonça un beau matin quelqu'un de bien informé.

Cette affolante nouvelle se répandit comme une traînée de poudre sur tout le territoire de Picourdailles, et il n'y eut pas un citoyen qui ne fût immédiatement persuadé que M. Fallières venait tout exprès pour rendre visite à son cher ami Gloudinet...

Le conseil municipal s'empressa de voter en son honneur, des arcs de triomphe monumentaux, des pavoisements, des illuminations, et la mobilisation des pompiers... De son côté, maître Gloudinet, qui n'était pas un ingrat et qui savait rendre les politesses, écrivit en secret à M. Fallières, pour le supplier de ne pas descendre ailleurs que chez lui, s'il devait séjourner à Picourdailles...

« ...J'ai fait préparer, lui disait-il, une belle chambre à votre intention; les matelats sont tout neufs, et il y a une armoire à glace; c'est vous dire que vous y serez tout-à-fait bien! J'espère que vous me ferez l'amitié de passer au moins huit jours à la maison, si toutefois cela vous est possible. Je n'ai pas oublié l'accueil superbe que j'ai reçu chez vous, et je tiens à vous en témoigner ma reconnaissance, ainsi que celle de mon épouse, qui dési vivement vous connaître, et qui mettra l petits plats dans les grands, comme dit l'aut à seule fin de vous traiter à la hauteur Ce matin, j'ai déjà mis, dans ce but, une b rique en perce; et ce soir, je tuerai un coch avec lequel j'ai l'honneur d'être, etc... »

Le croirait-on? M. Fallières ne répondit pa

— Peut-être bien qu'il n'a pas reçu ta lettr dit Mme Gloudinet...

— C'est probable! la poste est si mal faite grommela le père Isidore. Mais ça ne fait ri faut quand même préparer une grande ma geaille... Et quand le Président passera, j'i lui dire: « J'ai dîné chez vous, faut q vous dîniez chez moi, y a pas à tortill sans quoi vous me feriez affront, et je sera froissé... Du moment que j'ai accepté votre vitation, vous devez accepter la mienne, je sors pas de là! »

C'était parfaitement logique: maître Gl dinet devait bel et bien une politesse à M. F lières!... Mais quand il sut que le Présid ne resterait que vingt minutes à Pico dailles, — le temps de boire un vin d'honne et d'avaler quelques discours, — il ne fut p content du tout: sa barrique était en perce, s cochon était tué; et l'hôte illustre sur leq il comptait s'avisait maintenant de lui fa faux-bond!... Quelle catastrophe! Jamais le p Isidore ne se consolerait d'une telle déc tion!... Et ce vieux patriote, jusque-là si b pensant, était capable de bouder la Républiq qui lui infligeait, en la personne de son ch une si cruelle avanie; ce serait la faute M. Fallières, si maître Gloudinet devenait ro liste, par dépit!... Le gouvernement y perdrai

*
* *

...Quand le cortège présidentiel parut à l' trée du village de Picourdailles, les pompie la fanfare, le conseil municipal et toute la po lation, poussèrent des hourras enthousiaste Puis, en sa qualité de maire, le père Isid s'avança, la face épanouie, la main tend



... en sa qualité de maire, le père Isidore s'avança la face épanouie, la main tendue...

...ndant que ses administrés palpitaient de ...e et d'orgueil...
Hélas! M. Fallières ne le reconnut pas!
Maître Isidore se nomma... Mais M. Fallières ...se souvenait même pas de son nom...
En revanche, lorsqu'il apprit qu'on avait ...cé une barrique et tué un cochon, et que ...maman Gloudinet l'attendait pour tremper ...soupe, il ne put s'empêcher de rire à gorge ...ployée... et tous les gros personnages qui ...ccompagnaient se mordirent les lèvres pour ...tenir une hilarité peu compatible avec leur ...ve decorum.
— Merci, mon ami, merci! s'écria le prési...t, en tâchant de reprendre son sérieux... ...suis très touché... Mes respects à votre ...me!...
— Comment, vous me refusez? gémit le père ...dore tout pâle... Ce n'est vraiment pas gentil ...votre part... Nous comptions sur vous, et...
...es claquements de fouet interrompirent ...doléances; une roue du landeau présidentiel ...lit écraser le pied de l'infortuné maire; et ...cortège repartit au grand trot, dans un ...ge de poussière.



...il leva vers le ciel ses bras découragés et clama d'une voix vengeresse : — Vive l'Empereur !

...aître Gloudinet, furieux et navré, le vit ...araître au tournant de la route. C'en était ...de sa gloire!...
...ors, il leva vers le ciel ses bras découra... Et, pour punir M. Fallières de l'avoir ...dédaigné, lui, son cochon et sa barrique, ...lama, d'une voix vengeresse:
— Vive l'Empereur!!!

Robert FRANCHEVILLE.

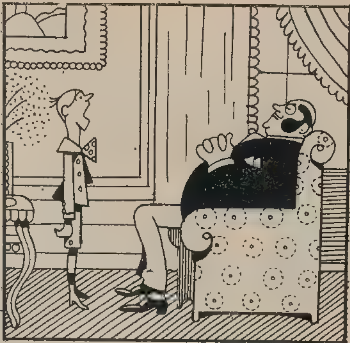
AVIS

Résultats des Concours d'Énigmes

...ous publierons, dans notre prochain ...méro, le résultat des votes concernant ...remier Concours d'énigmes, ainsi que ...résultats du second Concours.

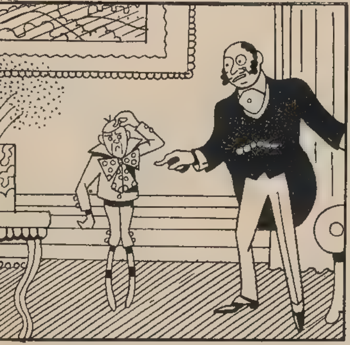
BON CHIEN CHASSE DE RACE

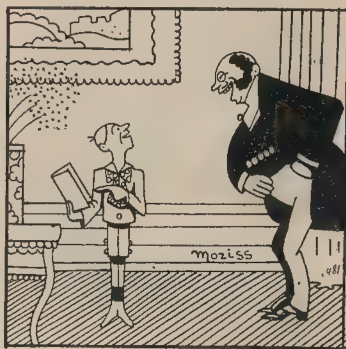




Toto n'a pas de mémoire. Cela désole son père, le célèbre banquier Lagalette, qui lui dit: « Si tu me récites une fable de La Fontaine en entier, je te donne les onze francs dont tu as envie, pour acheter une boîte de soldats de plomb. »

Toto commence:
La cigale ayant chanté
Tout l'été,
Se trouva fort dépourvue
Quand la bise fut venue.
Pas un seul petit morceau...
...Pas un seul petit morceau...
Toto répète et ne va pas plus loin.





Son père lui dit: « Tu n'as pas pu réciter la fable, tu n'auras rien. »
Alors, Toto se précipite sur son livre de fables, l'ouvre et dit: « Pardon... la fable de la cigale et de la fourmi a vingt-deux lignes... Tu m'avais promis 11 francs si je la récitais en entier. Ça mettait la ligne à cinquante centimes. Or, je t'ai récité huit lignes... Donc, tu me dois quatre francs, donne. »
Le brave banquier, séduit par d'aussi belles propositions, oublie le manque de mémoire et donne les onze francs.

Pêle-Mêle Causette

J'ai un ami qui s'appelle Billancourt. Je ne l'ai jamais nommé ici, quoiqu'il m'ait fourni plus d'un sujet de causerie. En échange des services qu'il m'a ainsi rendus, c'est bien le moins que je lui fasse un peu de publicité en dévoilant son nom.

Billancourt est loin de professer sur toutes choses la même opinion que moi, aussi m'arrive-t-il d'avoir à essuyer ses algarades, quand j'ai le malheur d'être en contradiction avec lui. Si j'attache du prix aux propos de Billancourt, c'est qu'il représente non pas un homme, mais toute une classe d'hommes.

Car Billancourt n'a jamais pris la peine de se confectionner une idée personnelle. Il se contente de refléter les opinions moyennes qui ont cours dans son milieu. Un blâme de Billancourt n'est donc pas une réprimande isolée, mais l'écho d'un faisceau de reproches.

Voilà pourquoi je recherche la société de Billancourt.

Or, hier, je l'ai rencontré. Il m'a abordé gaiement, un sourire d'intime satisfaction voltigeant sur ses lèvres.

— Eh bien, me dit-il, nous allons peut-être l'avoir.

— Quoi?

— Le Maroc, parbleu!

— Ah! vraiment, fis-je, avec un enthousiasme trop pâle, sans doute, car il prit un ton agressif pour me dire :

— Cela te laisse froid?

— Moi, répondis-je, mais pas du tout!

— A la bonne heure!

Et il ajouta en se frottant les mains :

— Quel beau succès! hein?

— Superbe.

— Ce sera une belle colonie.

— Merveilleuse... mais qu'est-ce qu'on en fera?

Il bondit.

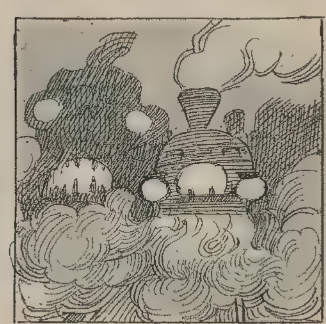
— Comment, ce qu'on en fera?... mais ce qu'on fait de toutes les colonies.

— On y enverra des fonctionnaires?

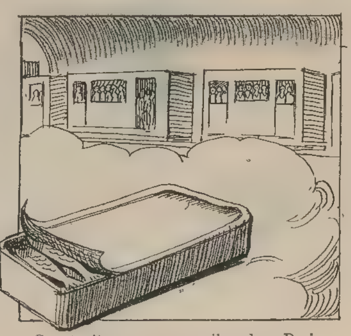
— Evidemment! et des colons également.

RESSEMBLANCE

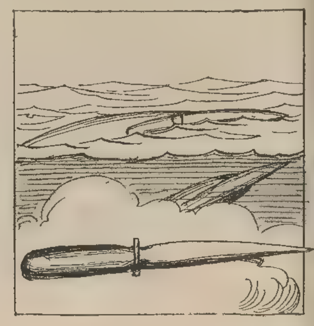
Est-ce le hasard ou la force des choses qui a amené l'homme à donner aux instruments de locomoti[on] créés de sa main, une forme inconsciemment symbolique?



Faite pour dévorer l'espace, est-ce pour cela que la locomotive nous apparaît comme un dragon, la gueule ouverte?



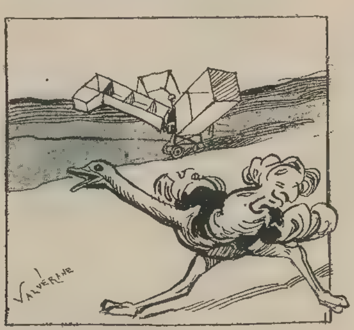
Construits pour empiler les Parisiens, au sens propre du mot, n'est-ce pas pour cette raison que les wagons du métropolitain affectent la forme de boîtes à sardines?



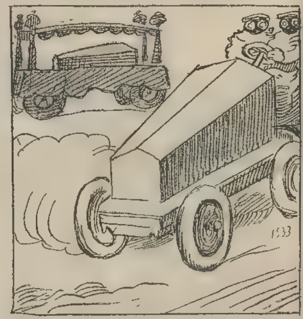
Faits pour attaquer par derrière et par dessous, dans l'ombre propice aux crimes, les torpilleurs et les sous-marins n'évoquent-ils pas à nos yeux, la silhouette du poignard, l'arme traîtresse par excellence?



Les vieilles pataches, qui servent encore de courriers au fin fond des provinces, n'évoquent-elles pas, par leur carapace, leur frère, l'escargot?



Dans les aéroplanes actuels, plus lourds que l'air, ne retrouve-t-on pas les gestes désespérés de l'autruche, lequel oiseau ne peut pas voler?



Et enfin, serait-ce pour rien que dans l'automobile, on retrouve l'aspect du corbillard?

— Des colons? Mais on se plaint déjà que la France se dépeuple! Des fonctionnaires? Mais nous ne supportons qu'avec peine le budget écrasant qui nous accable!

Billancourt haussa les épaules.

— Et l'honneur, fit-il, qu'est-ce que tu en fais?

— Evidemment, répliquai-je, il y a l'honneur. L'honneur, avec de bons canons et des fusils de précision, de démolir quelques hordes de sauvages indisciplinés. L'honneur de s'installer chez eux et de s'approprier leurs terres, en vertu de la loi du plus fort.

N'y aurait-il pas autant d'honneur à consacrer les millions que coûteront cette annexion à multiplier chez nous les soupes populaires, à fournir le logement et les vêtements aux indigents, à lutter contre le paupérisme?

Billancourt me toisa d'un air de souverain mépris. Puis son regard se dirigea vers le ciel, comme pour le prendre à témoin de mon hérésie. Là-dessus, il me serra furtivement la main, pivota sur ses talons, et s'éloigna.

Et je l'entendis murmurer d'une voix apitoyée : « Crétin! va! »

Fred Isly.

Encore une beauté de l'Administration

L'histoire est rigoureusement authentique.

Lorsqu'en 1848, M. de Lamartine parvint au pouvoir, il fut assailli de tant de sollicitations et de recommandations, qu'il dut se borner à inscrire sur son calepin, tout les postulants. On sait, en effet, que l'illustre poète avait reçu en partage, dans le gouvernement provisoire, le portefeuille des affaires étrangères.

Le grand jour des nominations arriva bientôt. Lamartine dépouilla son *memento* et chaque nom choisi par lui fut inséré aussitôt dans un décret en bonne et due forme. Bientôt, toutes les ampliations furent entre les mains des élus, toutes, sauf une, qui demeura sur le bureau du citoyen-ministre. Il n'y avait point, en effet, l'adresse de l'heureux titulaire et personne ne réclamait.

Au bout de quelques jours d'attente, on eut recours au ministre. Le directeur du personnel voulut savoir où demeurait « le citoyen David, nommé consul de France à Brême », comme l'annonçait officiellement le *Moniteur*

Lamartine réfléchit longuement; mais à la fin, ne trouvant pas, et ce nom de David ne lui rappelant rien, il recourut à son carnet. Au beau milieu d'une page, il vit, inscrit en grosses lettres, ce nom de *David*. Il se souvint alors que, peu de jours avant les évènements de Février, il avait pris cette note pour se rappeler certain passage intéressant des psaumes du roi hébreu, et se mit à rire aux éclats:

— Mais, malheureux, dit-il au directeur du personnel, interloqué, savez-vous de qui nous avons fait un consul républicain?

— Non, je...

— Du roi David, mon ami.

— Quel roi David? balbutia l'autre.

— Eh! parbleu, reprit Lamartine, du fam[eux] roi David! Il n'y en a qu'un, voyons, v[ous] le savez bien, celui qui dansait devant l['ar]che!...

Et le lendemain matin, on put lire au [Mo]*niteur*, ce stupéfiant décret:

« Le citoyen X... est nommé consul de Fra[nce] à Brême, en remplacement du citoyen [Da]vid, *décédé* ».

C'était un peu fort, mais au moins l'h[on]neur de l'administration était sauf!

H. J.

UN DÉFI ORIGINAL

Par notre temps de défis extravagants [dont on] parle surtout ici des Américains, il est p[eut-]être intéressant de rappeler qu'en l'an 1779, un Anglais paria de faire une cou[rse] de trente milles, à cheval, pendant le te[mps] qu'un escargot mettrait à parcourir un [es]pace de trente pouces, sur une planche p[réa]lablement saupoudrée de sucre. La cou[rse] eut lieu à Newmarket. D'importants paris [fu]rent engagés et ce fut... l'escargot qui [ga]gna.

A L'EXERCICE

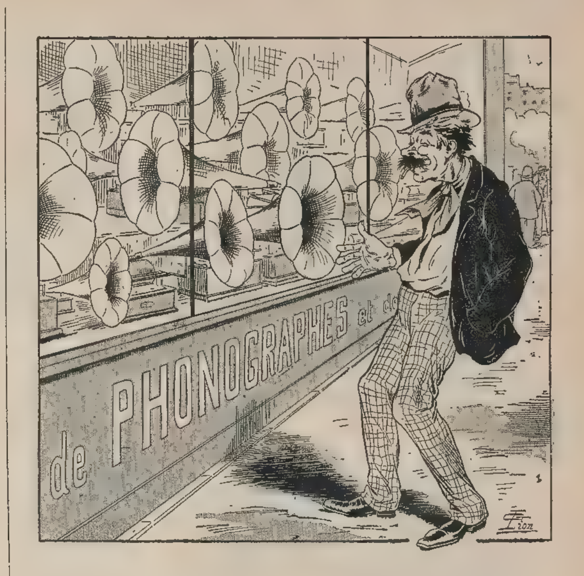
Le Caporal (*à ses hommes*). — Vous [ma]nœuvrez comme des bœufs. Tas de crusta[cés]

Le Sergent. — Voyons, caporal, n'[em]ployez donc pas des expressions que [vos] hommes ne peuvent comprendre... Est-ce [que] vous croyez qu'ils ont appris la botaniq[ue]



ERRARE FEMINUM EST

COCOTTE. — Quoi! voilà qu'elle me donne à manger une pelote de laine et des aiguilles à tricoter... ça me semble un peu... ridicule.



ECLOSION

— Y a des gens qui vont en banlieue pour voir des fleurs... Trouvez-moi donc, à la campagne, des volubilis de cette beauté.

Courrier Pêle-Mêle

Chèques.

Monsieur le Directeur,

J'ai lu avec plaisir votre article sur l'usage du chèque, d'autant plus que j'ai habité New-York, et que je pratique ce mode de paiements autant que je puis.

Permettez-moi de vous dire que ce type de règlement n'est possible qu'entre gens qui se connaissent bien; ajoutons que les innombrables faiseurs de ce beau pays de France seraient ravis de voir se généraliser la coutume du chèque. Tout le monde peut avoir un compte de dépôts en Banque, et posséder un beau cahier de chèques, sans que pour cela l'on soit assuré que provision est faite.

Cependant, il y a des résistances qui ne s'expliquent pas. Exemple: Ma concierge, ayant jugé à propos de me réclamer l'échange d'une pièce de cinq francs *(quatorze jours* après le paiement de mon loyer), sous prétexte de défectuosité, j'avisai le propriétaire (riche négociant qui habite l'immeuble), que je paierais désormais en chèques sur l'agence I, du Crédit Lyonnais, où il sait que j'ai un compte de dépôts.

Or, il est lui-même en compte avec cette Banque. Le terme suivant, je lui adressai (une dizaine de jours avant l'échéance), et sans réclamer la quittance, le montant du loyer en un chèque, et offrant pour la suite, de faire *virer* à son compte les dits loyers, *avant* les dates d'exigibilité. Peine perdue.

Gracieusement, car il est des plus agréables, il me pria de renoncer aux chèques et virements.

Depuis lors, je paie à lui-même en espèces et images de la Banque de France. Je suis son locataire depuis trois années et demie, nos bons rapports n'ont jamais été troublés. La conclusion que je tire de tout ceci, c'est que les Français sont les gens les plus routiniers du globe. Ils l'ont bien prouvé par leur résistance aux chemins de fer, et cependant, la petite Belgique les faisait rouler, les railways.

Recevez, etc. O. LATINNE.

Bananes.

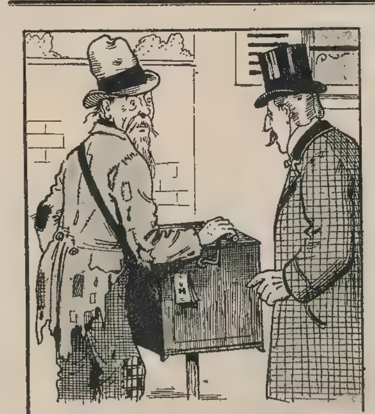
Monsieur le Directeur,

A ce que nous avons dit à cette place, dernièrement, au sujet des bananes, nous ajouterons aujourd'hui les renseignements supplémentaires qui suivent et qui nous sont adressés par M. Mignon, de Mostaganem:

Quelques agriculteurs d'Algérie ont pensé que grâce au climat chaud et humide de certaines contrées du littoral algérien, la culture du bananier était possible, et qu'en raison du moindre éloignement nécessitant des frais de transport moindres, et permettant une conservation plus facile du fruit, d'importants bénéfices pouvaient résulter de cette culture.

Les essais tentés datent seulement de quelques années. Sans être décourageants, ils n'ont pas été des plus favorables. La température et l'humidité de l'atmosphère, en Algérie s'y prêtent peu, et, de même que l'ex-roi Behanzin grelottait en plein été, à Blidah, les bananes algériennes grelottent aussi et leur saveur s'en ressent.

Certaines parties de Madagascar conviendraient beaucoup mieux, par leur climat, à cette culture. Mais c'est bien loin de notre





A QUELQUE CHOSE MALHEUR EST BON

— Ça ne vous fatigue pas de jouer ainsi toute la journée?

LE JOUEUR D'ORGUE. — Ah! monsieur, heureusement pour moi, j'en ai pris l'habitude dans le temps, lorsque j'étais riche...

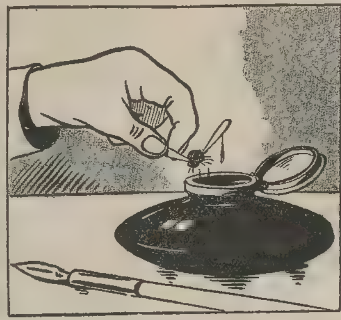
... et abonné au téléphone.

UN CONTE MORAL ET SA SUITE

Dans un bon livre, destiné à l'éducation des enfants, j'ai lu le conte que voici :



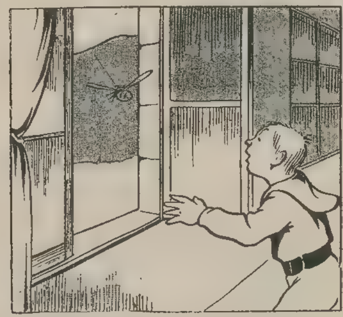
Petit Pierre est un bon enfant qui ne ferait pas de mal à une mouche.



Un jour qu'il faisait ses devoirs, une malheureuse petite bête ailée tomba dans son encrier. N'écoutant que son cœur, il la prit doucement par une aile...



... la fit sécher sur un buvard. Puis, la bestiole ayant repris ses sens, le jeune sauveteur...



... ouvrit toute grande la fenêtre et lui donna la volée.

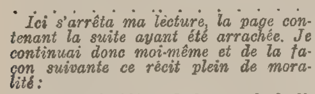


Après avoir voltigé quelques instants, la mouche alla se poser sur la figure d'un jeune garçon qui jouait. Or, la mouche était charbonneuse. La tête du pauvre petit enfla.



Si bien qu'il en perdit la vie! La bonne action de Petit Pierre avait jeté toute une famille dans le deuil et la désolation!

. . . .



Ici s'arrêta ma lecture, la page contenant la suite ayant été arrachée. Je continuai donc moi-même et de la façon suivante ce récit plein de moralité :

Et à défaut de la morale de l'auteur, voici celle que j'imaginai : Nous croyons bien faire d'enseigner aux enfants une excessive sensiblerie : En cela, nous avons tort.

France, et les envois risqueront fortement de s'avarier en route.

A. Mignon.
gendarme à cheval.

Mostaganem (Oran).

Questions interpêlemêlistes

Etant employé dans une grande maison de commerce, je désirerais savoir si cette maison peut refuser les lettres, télégrammes et cartes pneumatiques adressés à mon nom et à l'adresse de cette maison.

Exemple: M. X..., chez M. Y... (adresse de la maison), Paris?

Largentière.

Les journaux nous apprennent que la Compagnie des chemins de fer de l'Ouest vient de commander 100 locomotives en Autriche. A ce propos, je serais curieux de savoir de quelles usines sortent les machines de nos grandes Compagnies?

Z.

Quels sont les moyens employés pour stériliser les plantes?

Vaysouge.

Indemnités parlementaires

Dans un article tout bourré de faits précis et d'excellentes idées, paru récemment dans la *Revue politique et parlementaire*, M. Ch. Gide a dressé le tableau des différentes indemnités allouées aux membres des Parlements européens.

Il appert de ce document que c'est la France qui paie le plus cher ses législateurs. En effet, la Suède accorde à ses députés une indemnité annuelle de 1.666 francs; l'Allemagne leur accorde un peu plus du double, soit 3.750 francs. mais déduction faite de 50 fr. par séance manquée; viennent ensuite, la Belgique, avec 4.000 francs, et la Hollande avec 4.150 francs; la Hongrie va jusqu'à 5.000 francs, auxquels s'ajoute une indemnité de logement de 1.650 francs.

Dans beaucoup de pays, l'indemnité, au lieu d'être annuelle, est calculée par jour de session, ce qui nous semble plus logique.

Ainsi, le Danemark donne 13 francs par jour, la Saxe 15 francs, la Norvège 16 francs, la Prusse 18 francs, la Bulgarie 20 francs, l'Autriche 21 francs, la Roumanie 25 francs et la Russie vingt sous de plus.

Même système en Suisse où les membres des Chambres fédérales touchent 20 francs par jour et les membres des assemblées cantonales de 5 à 7 francs seulement.

En outre, dans tous ces pays, toute absence injustifiée est passible d'une amende supérieure au taux de l'indemnité.

Si ce système était adopté chez nous, nos représentants y regarderaient à deux fois avant de « sécher » les séances, et nous ne reverrions plus des Assemblées, comme celle du 8 décembre 1906, où 41 députés seulement prirent part à la discussion ma!inale du budget.

Il est vrai qu'avec le mode de vote par groupe, le dépouillement du scrutin n'en donna pas moins 511 votants.

Les membres de la Législative recevaient 18 livres par jour, ceux de la Convention 36 livres, somme énorme pour l'époque.

A partir de la deuxième République, l'indemnité se trouva fixée à 25 francs par jour, soit 9.000 francs par an.

Baudin a prouvé qu'on pouvait mourir pour ces 25 francs quotidiens; nos députés actuels ont estimé qu'on n'en peut pas vivre, et ils se sont attribué une augmentation de 16 fr. 43

Il paraît que ces 16 fr. 43 supplémentaires mettront fin aux malversations et aux compromissions. Ce qui revient à dire qu'avec 9.000 francs par an, un député est obligé de tripoter, tandis qu'avec 6.000 francs de plus, il reste inébranlablement honnête.

C'est triste!

A. S.

Musiques militaires

Le premier dimanche de mai, avec les muguets nouveaux, reparaissent, chaque année, les musiques militaires. Le bon public parisien les revoit avec plaisir et ne leur ménage pas ses applaudissements.

Les musiques militaires ne sont pas, comme on pourrait le croire, de création récente; elles remontent, en effet, au dix-huitième siècle, à la fin du règne de Louis XV. Mais, bien avant, les grands chefs militaires s'offraient déjà le luxe de mener leurs soldats à l'assaut, en les encourageant à l'aide de violons qui exécutaient leurs motifs les plus allègres.

Condé, notamment, se serait souvent servi de crincrins pour enflammer l'ardeur de ses troupes.

Sous la Révolution, la garde nationale de Paris fonda une école gratuite de musique destinée à fournir l'armée de musiciens. De cette fondation est sorti notre Conservatoire national où, encore aujourd'hui, se délivre le brevet de chef de musique qui correspond, dans l'armée, aux grades de sous-lieutenant, lieutenant et capitaine.

Nous avons dit que le Parisien est féru de musique militaire; mais il a conservé un faible pour celle de la garde républicaine, dont la maîtrise est universellement appréciée.

La musique de la garde fut fondée après les journées de février 1848, et c'est son premier chef, M. Paulus, qui lui donna cette supériorité artistique dont elle s'est toujours glorifiée. A Paulus, succéda Sellenick, aussi apprécié comme compositeur que comme chef d'orchestre. N'est-il pas l'auteur de la célèbre *Marche indienne?*

Après Sellenick, nous eûmes M. Wettge, lequel céda enfin le bâton du commandement à M. Parès, le chef actuel, venu de Toulon, où il dirigeait la musique des équipages de la flotte.

Allons Parisiens, mes frères, retournez dans les parcs et squares

Pour entendre un de ces concerts, riches de cuivre,
Dont les soldats, parfois, inondent nos jardins,
Et qui, dans ces soirs d'or où l'on se sent revivre,
Versent quelque héroïsme au cœur des citadins.

Toute votre biographie dans une simple carte

Sous le comte de Vergennes, qui était ministre de Louis XVI, les passeports délivrés par nos ambassadeurs, aux personnes qui désiraient se rendre en France, se présentaient sous forme de cartes. D'une façon ingénieuse, elles contenaient les renseignements les plus détaillés sur celui qui en était détenteur.

La couleur désignait la nationalité de l'étranger. La forme de la carte indiquait l'âge:

Circulaire, moins de 25 ans. Ovale, 25 à 30 ans. Octogone, 30 à 45 ans. Hexagone, 45 à 50 ans. Carrée, 50 à 60 ans. Carré long, plus de 60 ans. Deux lignes au-dessous du nom désignaient la taille. Ondoyantes et parallèles, grand et maigre. Rapprochées, grand et gros. Droites ou courbes, stature moyenne.

Le dessin figurant une rose, indiquait que le porteur avait une physionomie ouverte; une tulipe, pensive, songeuse.

Un ruban autour de la bordure, selon qu'il est plus ou moins bas, signifiait: célibataire, marié ou veuf.

Un point voulait dire catholique. Une virgule, calviniste. Un point et virgule, luthérien. Un tiret, juif.

Et l'absence de signe: athée.

En outre, différents signes, soit aux angles du passeport, soit par côté ou au-dessous des mots, indiquaient l'instruction, les défauts, les qualités.

D'un coup d'œil sur la carte, le ministre apprenait sur le champ si l'individu porteur était joueur, batailleur, duelliste; s'il venait pour affaires de mariage, de procès, de succession. S'il était bachelier, illettré, homme d'affaires, banquier, avocat, etc.

Très ingénieux, n'est-ce pas?

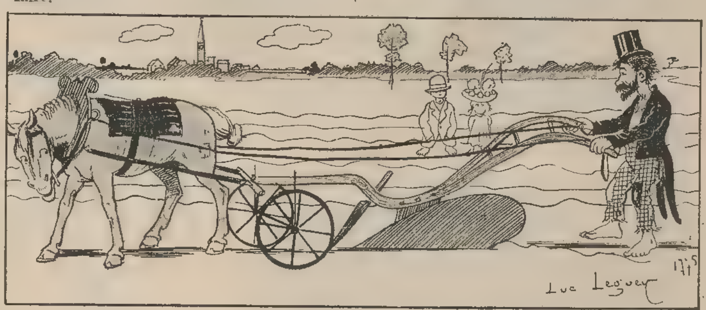




INCONSCIENCE

M. Snob. — Ton pauvre cousin de Fouilly est dans la plus profonde misère, dis-tu! Mais il faut faire quelque chose pour lui et sa nombreuse marmaille. Ils ne doivent avoir rien à se mettre sur le dos; laisse-moi faire.

Ayant dit, M. Snob monte au grenier où se trouvaient de vieux vêtements à lui et à sa femme; il fit main basse sur quelques uns d'entre eux, qu'il mit dans un paquet.



Les vêtements sont bien parvenus au cousin pauvre de Fouilly.

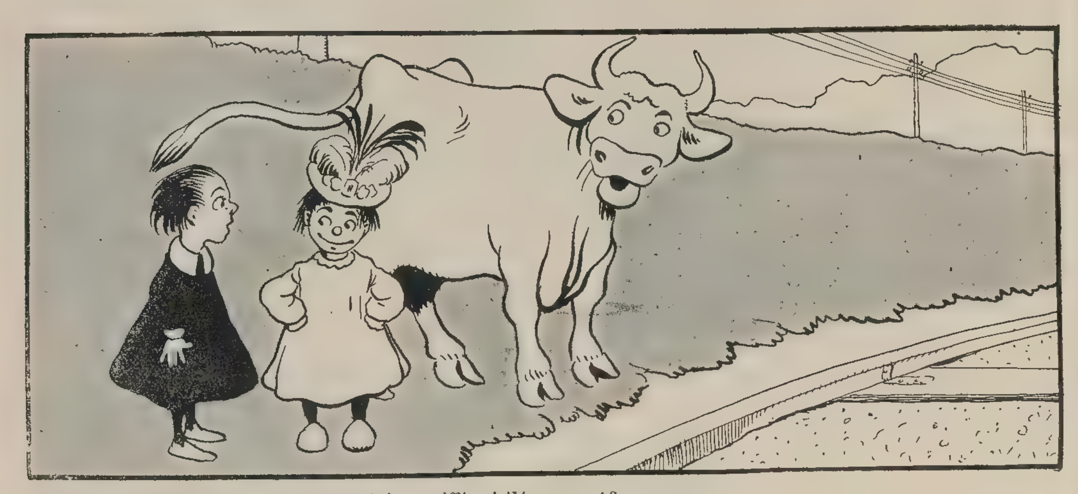


LES FIANCÉS

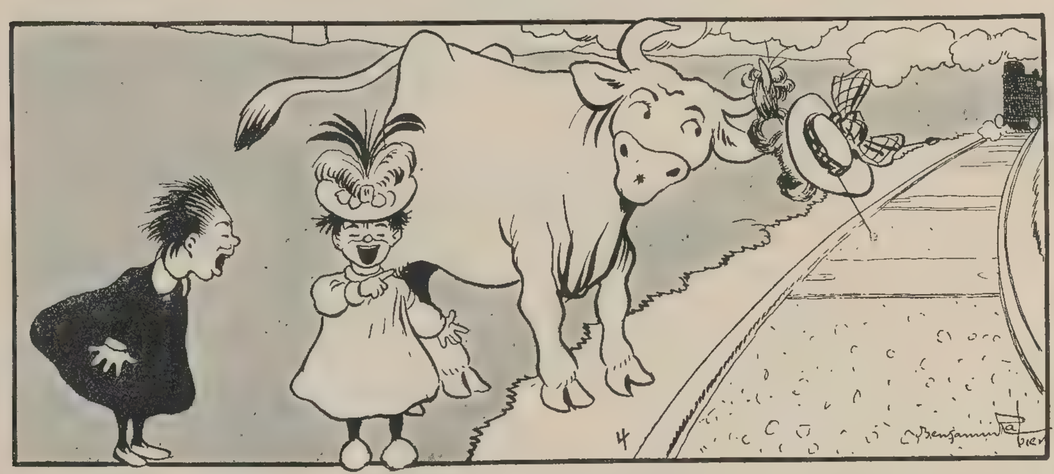
AMOUR ET ORTHOGRAPHE

La Fiancée. — Pourquoi as-tu mis un R et un U?...
Le Fiancé. — Eh bien quoi! Ernest et Ugénie?

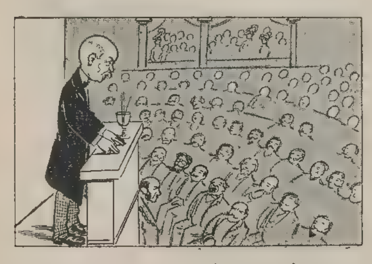
Un bon truc



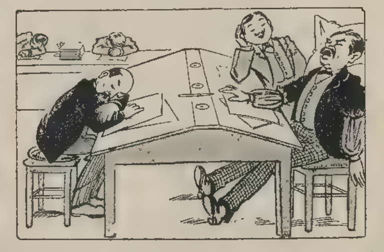
— Comment fais-tu pour arriver à être coiffée si élégamment ?
— C'est bien simple ; au moment du passage de l'express, j'approche ma vache de la voie...



...Et gare à la dame qui se penche à la portière.



Le Ministre. — Oui, messieurs, on médit beaucoup trop des employés d'administration, qui, on devrait le reconnaître, font souvent preuve d'un zèle remarquable.

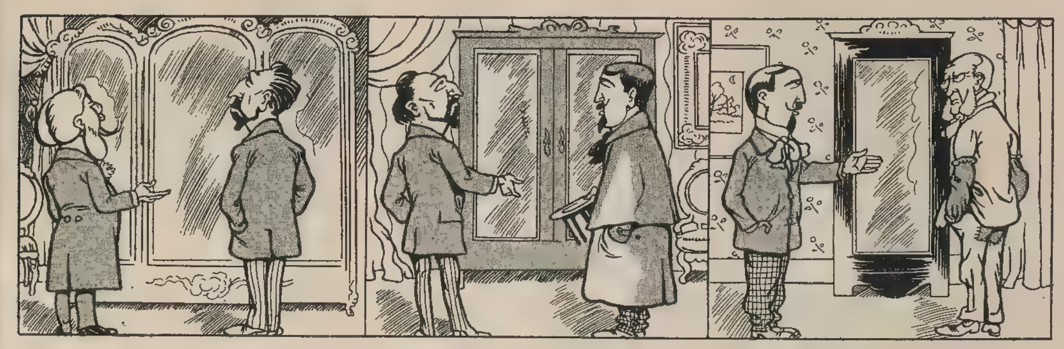


C'est ainsi que, lors de la dernière grève des électriciens, les employés de mon ministère, surpris en plein travail par l'extinction de la lumière...



... ne se laissèrent pas interrompre dans leurs occupations, par cet accident, et ne quittèrent leur bureau qu'après avoir accompli la tâche réglementaire.

On est toujours « épateur » pour quelqu'un



M. Parvenu fait voir à son ami Durand, sa superbe armoire à glace à trois faces.
— Quel épateur, se dit l'ami Durand.

— Quel épateur que ce Parvenu, répète Durand à son architecte, comme si mon armoire à deux faces n'était pas suffisante.

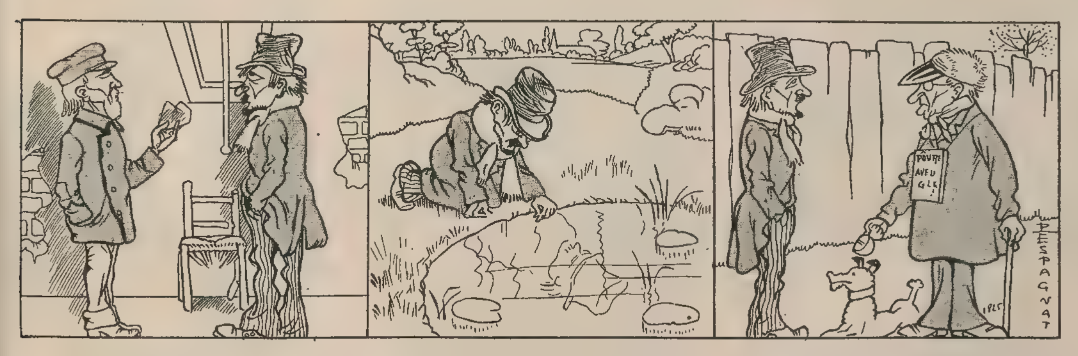
— Quel poseur que ce Durand, fait l'architecte en parlant à son principal employé, comme si une armoire à une glace ne suffisait pas?



— Quel poseur que le patron, fait le principal employé au cocher, comme si ma glace d'un mètre n'était pas aussi bonne que son armoire à glace.

— Poseur, avec sa glace d'un mètre. fait le cocher à l'ouvrier plombier, moi, je me contente d'une petite glace à vingt sous.

— Poseur que ce larbin! fait le plombier à son ami le marchand de contre-marques, une glace à main, c'est bien suffisant.



— Quel poseur avec sa glace à main, fait le marchand de contre-marques à son copain le ramasseur de mégots, quand on se contente si bien d'un éclat de glace.

— Poseur, que ce marchand de contre-marques, avec son éclat de glace, fait le mendigot, est-ce qu'on n'a pas les flaques d'eau pour se voir?

— Poseur, que ce mégotier, avec ses flaques d'eau, fait l'aveugle, comme s'il était utile de se regarder soi-même.



IL FAUT BIEN MARCHER AVEC SON TEMPS
OU
L'AUMONE REMBOURSABLE

DE NOS LECTEURS

Comme complément à ce que nous disions dernièrement au sujet du sonnet d'Arvers, nous insérons aujourd'hui cette réponse fantaisiste, que nous adresse Mme Céline Pied, et qui constitue une originale contre-partie au fameux sonnet :

Réponse au sonnet d'Arvers.

Ami, pourquoi nous dire avec tant de mystère,
Que l'amour éternel, en votre âme conçu,
Est un mal sans remède, un secret qu'il faut taire,
Et comment supposer qu'Elle n'en ait rien reçu ?

Non, vous ne pouviez point passer inaperçu,
Et vous n'auriez pas dû vous croire solitaire.
Parfois, les plus aimés font leur temps sur la terre.
N'osant rien demander et n'ayant rien reçu.

Pourtant, Dieu mit en nous un cœur sensible et (tendre,
Toutes, dans le chemin, nous trouvons doux (d'entendre
Le murmure d'amour élevé sur nos pas.

Celle qui veut rester à son devoir, fidèle,
S'est émue en lisant vos vers, « tous remplis d'elle »,
Elle avait bien compris, mais ne le disait pas.

Les tremblements de terre seront rares

Un savant japonais, de la Faculté des sciences de Tokio, a été envoyé par son pays pour étudier le récent tremblement de terre de San-Francisco, tout comme il était allé étudier, il y a sept ou huit ans, l'éruption du Vésuve.

Il déclare, d'après des calculs très minutieux et auxquels nous ne pouvons rien contredire, puisque nous n'y connaissons rien, qu'il n'y aura plus de tremblements de terre dans ces régions avant une période de cent ans. Et même s'il y avait encore des secousses sismiques, elles seraient d'assez faible importance.

D'après lui, les tremblements sont dus à des glissements de la croûte terrestre qui se trouve dans une position d'équilibre instable. Dès que le tassement est fait, il n'y a plus de raison pour que des secousses se produisent.

Autrement, dit-il, il faudra encore de très longues périodes pour qu'il se produise de nouveaux cataclysmes. Certes, il y aura encore quelques légers accidents partiels ; mais ces accidents sont nécessaires pour arriver à entassement complet du sol.

Acceptons cette réconfortante prédiction si elle est basée sur de sérieuses observations scientifiques. Mais qui peut se flatter de donner des calculs impeccables en cette matière si peu connue ?

Pêle-Mêle Connaissances.

— Les progrès des chemins de fer, notamment l'amélioration du Transcontinental canadien, permettent désormais de faire le tour du monde en 41 jours.

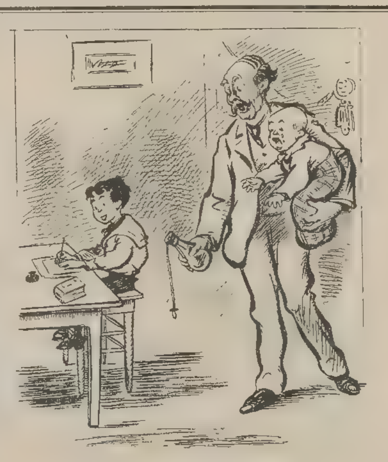
— Par mesure humanitaire, le gouvernement espagnol a adopté l'usage de cartouches spéciales pour émeutes, dont l'effet sera moins nocif que les balles Mauser, qui ont une portée de 4.000 mètres.

A. S.

DU TAC AU TAC



LE PÈRE. — Quel petit crétin tu fais ! A ton âge, ne pas même savoir chercher dans le dictionnaire.



(A ce moment, Bébé pleure, n'ayant plus de lait dans son biberon).

LE PÈRE. — Toto, va donc chercher la bouteille au lait, il n'y en a plus dans son biberon.



— Crénom, il faut toujours que cela arrive quand ta mère n'est pas là !... je ne sais pas comment ça se dévisse, ce satané biberon.

TOTO. — C'est drôle, p'tit père, qu'à ton âge, tu ne saches même pas te servir d'un biberon.

LE ROMAN D'UN APACHE

CINQUIÈME SÉRIE

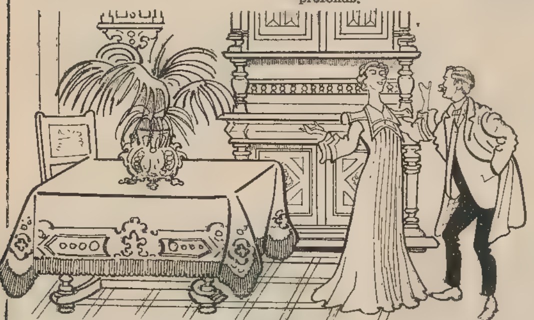


Toutes ces révélations furent loin d'enchanter Jean Huron — Mais, bah! dit-il, après tout, je n'épouse pas la famille.

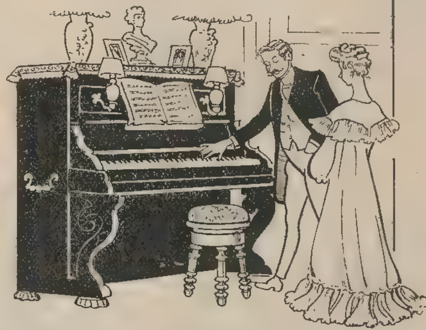
Il est vrai que sa femme n'avait pas non plus toutes les qualités espérées. Elle qui, jeune fille, semblait tant aimer s'occuper du ménage, tenait, maintenant, le balai avec un dédain et un ennui profonds.



Il fallut recourir à une domestique, mais alors se révéla, chez Mme Jean Huron, une qualité extraordinaire. Elle trouva une cuisinière expérimentée, véritable perle en son genre.



Un jour, Jean Huron trouva, au lieu de sa modeste salle à manger de garçon, de superbes meubles flambants neufs. Il commençait à faire la grimace, mais se ravisa quand il sut que sa femme avait payé tout cela 82 fr. 50.



Une autre fois, c'était un piano de marque, n'ayant jamais servi: 48 fr. 25. Vraiment cette femme avait une habileté extraordinaire. Et tous les jours, Jean avait ainsi quelque surprise toujours plus merveilleuse.



Pour ses toilettes, la même sagacité. Souvent, son mari reconnaissait un chapeau neuf, une fourrure de prix. Il faisait les gros yeux, mais souriait aussitôt qu'il apprenait que tout cela n'avait coûté que quelques centimes.



Pour les bijoux, c'était plus étonnant encore. Elle trouvait moyen d'acheter de faux diamants plus clairs que les vrais, des bagues et des bracelets de cuivre plus brillants que de l'or.



Et Jean Huron pensait: Vraiment cette femme est extraordinaire. Elle a un flair et un goût si sûrs, qu'avec elle tout est beau et rien n'est cher. Aussi lui abandonna-t-il l'entière direction des finances de la maison.



Un jour qu'il se réjouissait ainsi d'avoir une femme aussi experte, il reçut la visite d'un monsieur. — Je suis le directeur des magasins: « Au plaisir des Dames ».



Jean Huron ne put s'empêcher de rire. — Ah! oui, je reçois vos catalogues. Mon pauvre Monsieur, je dois avouer qu'on en fait peu de cas. Tenez, ils traînent dans tous les coins.



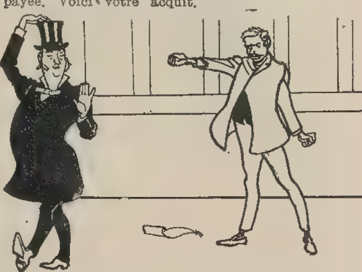
Le directeur, sans répondre, tendit à Jean un papier. — Voici votre reçu. — Quel reçu? — Je vous avais condamné à me payer une amende de cent mille francs. Vous l'avez payée. Voici votre acquit.



— Mais vous êtes fou, s'écria Jean Huron. Pris d'un doute, il ouvrit le coffre-fort, il était vide! — Où est mon argent? — Chez moi. — Qui vous l'a donné? — Votre femme. — Comment cela? — Mais en achats de toutes sortes : meubles robes, joyaux.



— Mon cher Monsieur, continua-t-il, il ne faut jamais donner un catalogue à une femme. Tout lui fait envie. Voilà pourquoi je vous envoyais les miens. Voilà comment j'ai été payé.



Et comme Jean Huron le maudissait, le Monsieur dit: « Bah! vous n'êtes pas le seul, c'est déjà une consolation! » Et il se retira, très digne.



Jean s'élança chez sa femme: — Malheureuse! pourquoi m'avoir trompé? Pourquoi disais-tu dépenser deux sous quand c'était deux cents francs? — C'est ta faute Si tu ne l'avais pas cru, je n'aurais pas osé.



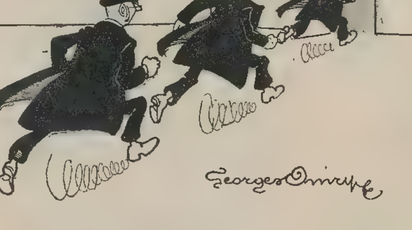
Mais comme Jean, furieux, ne se contentait pas de cette réponse, elle s'évanouit pendant plusieurs heures



Un médecin et une longue ordonnance de médicaments coûteux parvinrent à la faire revenir à elle.



Elle fut un mois malade. Quand Jean la vit rétablie, il reprit la conversation, voulant des explications sur ces folles dépenses. Elle s'évanouit de nouveau



Cette fois, il fallut trois médecins et cinquante ordonnances et six mois de maladie pour lui faire reprendre ses sens.



Jean Huron comprit qu'il était inutile d'insister. Il n'insista donc pas D'ailleurs, il allait être père.

(A suivre.)

RÉSULTAT

DU

Grand Tournoi Pêle-Mêle

(Suite)

3e CONCOURS. — *1re Série:*

L	E	S		B	O	N	S		M	O
	U	V	E		M		E	N	T	S
N		E		S	O	N	T		R	i
E	N		S		i	L	S		N	E
	D	E		V		i	E	N	N	E
N	T		D	E		B		O	N	
N	E	S		A	C	T	i	O	N	S

Les bons mouvements ne sont rien, s'ils ne deviennent de bonnes actions.

3e CONCOURS. — *2e Série:*

S	O	i	G	N	E		B	i
E	N		T	A		V	i	G.
N	E		E	T		T	U	
N	'	A	U	R	A	S		P
A	S		B	E	S	O	i	N
D	'	E	N	V	i	E	R	
C	E	L	L	E		D	U	
P	R	O	C	H	A	i	N	.

Soigne bien ta vigne, et tu n'auras pas besoin d'envier celle du prochain.

3e CONCOURS. — *3e Série:*



Celui qui vivrait mille années, conserverait encore … moins une illusion!

4e CONCOURS. — *1re Série.*

(Ce problème a été annulé par suite d'erreur dans … donnée.)

4e CONCOURS. — *2e Série:*

(Ce problème comportait une légère variante également juste.)

4e CONCOURS. — *3e Série:*



La première série du quatrième concours de ce Tournoi a été complètement annulée: ce problème contenant, dans la donnée, une erreur qui rendait impossible toute solution.

Une fort grande quantité de réponses nous sont parvenues, parmi lesquelles un nombre assez respectable ne contenaient que des solutions entièrement exactes.

C'est parmi elles, en nous rapportant au sort, qu'ont été attribués les *trois prix d'honneur*

1er prix: M. Pagenel, 16, rue Saint-Antoine, à Autun (Saône-et-Loire), qui gagne *une belle chambre à coucher*, se composant: d'une armoire anglaise laquée crème, d'un lit assorti et d'une table de nuit.

2e prix: M. J. Grimault, à Boussy-St-Antoine, par Brunoy (Seine-et-Oise), qui gagne *un beau fauteuil acajou verni canné.*

3e prix: Mlle Marthe Savaré, 139, rue Nationale, au Mans (Sarthe), qui gagne *un joli fauteuil Louis XVI, bois peint.*

De la même façon, ont été attribués les prix annoncés, pour chacun des quatre concours, entre les concurrents ayant répondu exactement pour chacun de ces concours, aux trois séries qui le composaient (deux séries seulement pour le dernier concours, par suite d'annulation).

1er CONCOURS

1er prix: Mlle Antoinette Lefèvre, à Domart en Ponthieu (Somme).
2e prix: M. C. Jacob, 13, rue de Paris, Clichy (Seine).
3e prix: M. Maurin, sergent-major au 2e zouaves, camp de Sathonay (Ain).
4e prix: M. Augustin Lambert, 5, avenue des Guérites, Mons (Belgique).
5e prix: M. C. Sennegond, étudiant à Langeois (Indre-et-Loire).
6e prix: M. A. Roussel, 19, rue Perdonnet, Paris.
7e prix: M. Hémard, Grémilly, par Damvillers, (Meuse).
8e prix: Mlle H. Magnat, 56, rue Jacquemart, Romans, (Drôme).
9e prix: M. Langhelis, 54, rue Armand, Campenbront, Ixelles-Bruxelles (Belgique).
10e prix: M. G. Dautret, 23, rue Joubert, Auxerre (Yonne).
11e prix: Mme Madeleine Rouen, place Thiers, Fécamp (Seine-Inférieure).
12e prix: M. Ch Prieur, 46, rue de Paris, Boulogne-sur-Seine (Seine).
13e prix: M. Belmère, 187, rue de Grenelle, Paris.
14e prix: M. Courtine, 36, rue du Port, Clermont-Ferrand, (Puy-de-Dôme).
15e prix: M. D. Fraissinet, 100, route de la Valette, Toulon.
16e prix: M. M. Chaput, 17, avenue Maria, Argenteuil, (Seine-et-Oise).
17e prix: M. M. Tellier, Boves (Somme).
18e prix: M. Chevalier, instituteur, Magny-Lambert, par Villaines (Côte-d'Or).
19e prix: M. Ange Nojy, Vienne (Isère).
20e prix: M. H Jazote, mairie de Malauzat, par Clermont-Ferrand (Puy-de-Dôme).

2e CONCOURS

1er prix: M. H. Richard, 30, rue Gambetta, Thorigny (Seine-et-Marne).
2e prix: M E. Bedetti, 9, Cours Lafayette, Lyon
3e prix: M. G. Maury, 6, rue Voltaire, Paris
4e prix: Mme Julia Valains, 266, rue Pierre-Legrand Fives-Lille (Nord).
5e prix :M. Cl. Verzieux, Beaujau (Rhône).
6e prix: M. Perrin, 34, rue de Lens, Bruxelles.
7e prix: M. Dreyer, 34, rue Victor-Matar, Villeneuve Saint-Georges (Seine-et-Oise).
8e prix: Mme Oulion, 41, av. d'Orvillers, Moulins.
9e prix: M. Lannois, 7, rue Saint-Paul, Limoges
10e prix: M. Pascal, 18, rue Mazagran, Paris.
11e prix: M. Duramois, chapelier, Songeons (Oise).
12e prix: M. Georges, coiffeur, 33, avenue de Grammont. Tours
13e prix: M. Gaba, 16, rue Coquillart, Reims
14e prix: Dequevauviller, 9, rue du Bastion, Amiens.
15e prix: Mme Degive, 36, rue Lamartine, Lille.
16e prix: M. E Bernard, 10, rue Nabécor, Nancy.
17e prix: Mme Julie Dartois, 478, rue Sannoy, Roubaix. pont rouge, (Nord).
18e prix: Mme Collin, 65, rue d'Arras, Aires-sur-la-Lys,
19e prix: M. P Bonnet, employé des Postes, Remiremont (Vosges).
20e prix: M .V Ravier, 3, Cours Morand, Lyon

3e CONCOURS

1er prix: M. J Lavoisier, 23, rue des Pénitents, Le Havre.
2e prix: Ch. Liénard, 8, avenue du Général Margueritte, Sedan.
3e prix: M. M Guérin, 33, rue Crucy, Nantes.
4e prix: M .M Deserthe, 10, rue Baudin, Argenteuil (Seine-et-Oise).
5e prix: M. Gateau, 17, rue Blanche, Alforville (Seine).
6e prix: M. L Ronfard, sous-lieutenant au 38e d'artillerie, Nîmes.
7e prix: M. E. Givois, 19, rue de la République, Lyon.
8e prix: M. Dautricourt, Banque de France, Abbeville, (Somme).
9e prix: M. Cavin-Clair, 2 bis, rue du Nord, Clamart (Seine).
10e prix: M. Mustière, percepteur, Le Faou (Finistère).
11e prix: Mme Ferry, modiste, 20, rue Villebois-Mareuil, Nancy.
12e prix: M. H Bodet, les Aubiers, (Deux-Sèvres).
13e prix: M. A Gilles, impasse Laure-Monclar, Avignon.
14e prix: M. L Masson, 1, rue Fontaine, Paris.
15e prix: M. V Bomberault, Cerdon du Loiret (Loiret).
16e prix: M. P Gavet, Apremont (Ardennes).
17e prix: M. Guillard, 71, rue Servan, Paris
18e prix: Mme Simone Picot, 33, avenue d'Eylau, Paris.
19e prix: M. Perrot, 19, rue Grusse, Caen
20e prix: M. Penet, 1, rue de l'Ancienne Préfecture, Lyon.

4e CONCOURS

1er prix: M. Courtois, 2, rue Parmentier, à Pantin (Seine)
2e prix: M. Al Martin, 17, Cours du Chapeau-Rouge, à Bordeaux (Gironde).
3e prix: M. Vallerie, 37, rue du Cherche-Midi, Paris.
4e prix: M. Paul Colomb, 4, rue de la Bascule, à Montpellier (Hérault).
5e prix: M. Bailly, 78, avenue des Ternes, Paris
6e prix: M. Boissonneau, à Ste-Bazeille (Lot-et-Garonne). — M Yvinec, 123, rue de la Vierge, à Brest.
7e prix: M. G Broussons, 11, rue Desaix, à Lille.
8e prix: M. Augé, 28, rue Hermel, Paris
9e prix: Mlle Pichard, à Suippes, (Marne).
10e prix: Mme Dupeuple, 14, bis, rue de l'Ordre, à Lyon, (Rhône).
11e prix: M. H de Rauglandre, 20, rue d'Aiguillon, à Brest (Finistère).
12e prix: Mlle Marie Milbert, 48, rue Croix-Nivert, Paris.
13e prix: M. E Louis, 78, rue Ponsardin, à Reims (Marne).
14e prix: Mlle Marguerite Trabbel, 31, rue des Jardiniers, Nancy (Meurthe-et-Moselle).
15e prix: M. Dagaud, 32, rue de la Paix, à Cherbourg (Manche).
16e prix: M. Braun, 7, rue Moulin, au Chesnay (Seine-et-Osie).
17e prix: M. Tardy, au Magny, Fourchambault, (Nièvre).
18e prix: M. Paul Larnande, 10, rue St-Nicolas, à Lille (Nord).
19e prix: M. Richard, 3, rue St-Nicolas, à Delle, (Territoire de Belfort).
20e prix: M. J Clin, 24, rue Blanche, à Enghien (Seine-et-Oise).

PETITE CORRESPONDANCE

P. B. (Orlost). — Il nous a été impossible de nous renseigner à ce sujet.

M. Latham. — Il n'y a pas de règles là-dessus, tout dépend de la place dont on dispose.

Un lecteur trouvillais. — Dès qu'elle est majeure.

M. J. (Roanne). — Non, il n'y en a pas de plus simple. Pour la dorure, on peut employ[er] l'application de feuilles d'or.

M. V. Lucot. — Toutes sont équivalentes



— En un clin d'œil, madame, ma pauvre belle-maman et sa bécane renversées, écrabouillées.
— Quel malheur! vous pensez, une bicyclette **Clément** 1907.





— Que vous ne me paraissez pas bien m[a]lin de laisser votre bicyclette **Gladiator** l[à] dessous et de vous étonner qu'on vous la ba[r]bote.

13e ANNÉE — N° 19. 10 Centimes 12 MAI 1907.

Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

France : Un an 6 fr. Six mois : 3 fr. 50
Étranger : Un an 9 fr. Six mois : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
Les Manuscrits ne sont pas rendus

AUBAINE, par ALEX



— Chouette !... des pelures d'oranges...
— Pourvu que maman ne se rappelle pas qu'elle m'a privé de dessert !

*La collaboration au **Pêle-Mêle** est rétribuée. Pour recevoir franco le libellé des conditions, envoyer 0 fr. 15 en timbres-poste.*

LA STATUE

M. Ocre ayant mis le nez à la fenêtre, eut un cri de douloureuse colère:

— Oh! le monstre! le monstre!

Le monstre était un chien qui, ayant levé une patte lassée, quoique experte, mais irrévérencieuse contre le socle de la statue de Jean-François Lapin, penseur, s'en allait, rêveur, vers d'autres épanchements.

C'est que M. Ocre avait voué un culte profond à J.-F. Lapin, le statufié, dont les doctrines lui semblaient le critérium de l'humaine sagesse.

Tant que le grand homme avait vécu, ses travaux, ses ouvrages, ses conférences avaient fourni un *aliment complet* (sans réclame), à l'admiration de M. Ocre, chaque honneur nouveau dont on ornait le maître augmentait d'autant l'admiration du disciple, et, comme dans l'Ordre de la Légion d'honneur, J.-F. Lapin avançait dans le cœur de M. Ocre par promotions.

A un certain moment, le grand homme ayant épuisé toutes les marques extérieures de la vénération publique, fut obligé de mourir, afin d'obtenir la gloire suprême du monument.

L'admiration de M. Ocre atteignit son apogée.

Donc, certain matin, le ministre du ressort duquel dépendaient les hautes pensées de J.-F. Lapin, vint donner l'appui de sa présence aux quelques kilomètres de phrases choisies dont on salua, le voile tombé, l'apparition du Penseur dans son complet de bronze.

Jean-François Lapin était naturellement représenté dans l'exercice de sa profession: assis, le coude sur l'un des bras de son fauteuil, le front dans la main, il pensait ferme.

Et ce fut pour avoir nuit et jour ce sublime amateur de migraine devant les yeux, que le disciple Ocre loua un appartement dont les fenêtres donnaient sur le monument.

Le disciple Ocre loua un appartement dont les fenêtres donnaient sur le monument.

Mais l'admiration de M. Ocre, comme tous les sentiments excessifs, n'alla pas sans amertume. Il put, entre autres, constater que si le temps est un grand maître, il ne sera, en tous cas, jamais professeur de beauté, car, après quelques semaines passées aux intempéries, les nobles traits du maître Lapin se rapprochèrent lamentablement de ceux de quelque pensionnaire de St-Louis, affligé d'un sensationnel eczéma.

Puis, ainsi que nous en avons attristé le lecteur au début de cette sombre histoire, M. Ocre vit son idole en pâture au mépris des chiens, et, chose étrange et télépathique, à ce mépris d'en bas, répondait un mépris d'en haut, car certains pigeons et autres colombes... mais passons.

Le disciple Ocre n'eût pas le loisir de gémir longtemps sur les mêmes maux, les événements et les amertumes se précipitaient comme à l'entrée d'un wagon métropolitain.

Un matin, il put constater que des fâcheux à demi-anonymes éprouvaient le besoin d'inscrire des pensées sur le Penseur lui-même.

Ainsi, les pans de bronze de la redingote du maître portaient, gravé, qu'un certain M. Julot déclarait aimer une demoiselle Titine pour la vie. Sur une autre partie du vêtement, on lisait que la mort des sbires de M. Lépine serait vue d'un assez bon œil, etc.

Le disciple Ocre devint sombre.

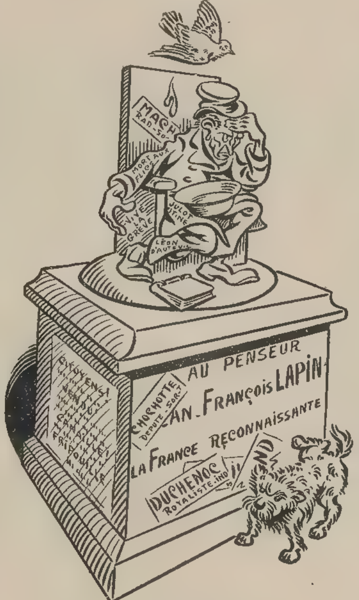
Et ce furent les élections, et ce fut alors bien autre chose. De la tête aux pieds, le Penseur Lapin fut habillé de multicolores affiches.

Le disciple Ocre devenait de plus en plus sombre.

Le gai Carnaval, ô ironie! devait aggraver cet état.

Toute une journée, la silhouette sublime du Penseur émergea d'une foule hilare par autorité préfectorale.

A un certain moment des bruits coururent, on chuchota sous le manteau, qu'avant une heure ou deux, certaines dames orgueilleuses allaient, du haut d'un char, prouver à la foule qu'elles étaient les plus belles de celles qui vendent des merlans ou de celles qui repassent des chemises. A cette annonce, la foule délira, et pour mieux voir, on bondit vers le Penseur, on l'escalada et on s'y jucha, qui sur un bras, qui sur une épaule, et pour charmer les longueurs de l'attente, on adressa quelques fines plaisanteries au grand homme de bronze. Un loustic, cette race est sans pitié, le coiffa même d'un chapeau haut de forme qui n'avait pas dû



...des fâcheux à demi anonymes éprouvaient le besoin d'inscrire des pensées sur le Penseur...

être toujours heureux, et, sous la tête soutenue par la main du grand homme, il plaça une vieille cuvette de fer qui se trouvait là, à portée (comme tous les cataclysmes), et ainsi affublé, l'illustre J.-F. Lapin offrit le spectacle d'un monsieur qui éprouve l'ingratitude d'une quantité de bocks qui veulent absolument le quitter.

A cette vue, le disciple Ocre continua à être sombre extraordinairement.

Le Carnaval passa (heureusement), mais les jours ordinaires ramenèrent, eux, la même quantité d'actes sacrilèges dont souffrait l'effigie du Maître. Une aggravation même se manifesta: on s'attaqua à l'ombre de la statue.

Dans la zone de ténèbres projetée par le socle, se trouvaient maintenant des conciliabules d'individus louches, qui complotaient dans l'ombre. Dieu sait quelles expéditions.

Alors, le disciple Ocre, qui ne voyait pas la possibilité de devenir plus sombre, n'hésita plus.

Tout, plutôt que voir l'illustre Penseur demeurer cloué à ce pilori.

Par une nuit, dépourvue du moindre morceau de lune, il sortit, vêtu nécessairement



... et quand le jour revint, il éclaira d'abord M. Ocre...

d'un manteau couleur de muraille, et arm[é] d'un lourd marteau, arrivé près de la statue il s'agenouilla, se découvrit et lui demand[a] pardon de l'acte désespéré qu'il allait com[-]mettre, puis il escalada le socle, et détour[-]nant les yeux, fit voler en éclats la têt[e] de l'illustre J.-F. Lapin; la destruction d[u] corps fut plus laborieuse; mais, cependant quand le jour revint, il éclaira d'abord M[.] Ocre qui sanglotait, assis au pied d'un so[-]cle nu environné de débris de bronze.

Et le lendemain, en rendant compte d[e] cette affaire sensationnelle, les journaux ajou[-]taient, au récit de l'arrestation de M. Ocre qu'il était stupéfiant, en notre siècle si artis[-]tique, de rencontrer encore de pareils van[-]dales.

GERVAISE-KERN.

****

Esprit d'à-propos

Le peintre Latoile, qui dirigeait une acad[é]mie de peinture, avait édicté une défense abs[o]lue de fumer dans son atelier.

Un jour, rentrant inopinément, il aperçu[t] un de ses élèves qui cherchait à dissimule[r] une cigarette allumée.

Avec un sourire sarcastique, le maître s'a[p]procha du délinquant et lui dit:

— Un drôle de crayon que vous tenez à la main! Puis-je savoir ce que vous vo[u]lez dessiner avec?

— Des nuages, répondit le rapin sans hés[i]ter.

Le rire qui accueillit cette réplique, d[é]sarma le maître.

Harpagon malade

PREMIER FOURNISSEUR *(à un collègue)*. — Je vous vois sortir de chez Durapiat. Vo[us] ignorez donc qu'il est malade?

DEUXIÈME FOURNISSEUR. — Non, je le sa[is].

PREMIER FOURNISSEUR. — Mais il est a[t]teint d'une maladie contagieuse, ça ne vo[us] fait pas peur?

DEUXIÈME FOURNISSEUR. — Nullement. D[u]rapiat est si avare qu'il ne donnera jama[is] rien à personne, même pas sa maladie.

Pêle-Mêle Causette

Vous l'avouerai-je, toutes ces grèves et ces menaces de grèves sont loin de me déplaire. Elles me causent même une certaine satisfaction.

En disant cela, je n'ai pas l'intention de développer un paradoxe, encore moins de faire acte de farouche révolutionnaire.

Si je me réjouis des grèves actuelles, c'est qu'elles font avancer d'un grand pas l'avènement d'un principe que je défends depuis fort longtemps, mais cela en pure perte jusqu'ici.

Il ne devrait plus exister, dans l'état actuel de notre civilisation, que deux grandes théories politiques : le collectivisme et l'individualisme.

Ces deux théories reposent sur des conceptions diamétralement opposées. Le collectivisme prétend ériger l'Etat en maître des destinées individuelles. Ce sera ce qu'était autrefois le suzerain. Le peuple vassal lui devra toute sa force et son activité, en échange de quoi l'Etat suzerain pourvoira à ses besoins. C'est la suppression du libre arbitre, mais aussi la suppression de la misère et de la lutte pour l'existence.

L'individualisme, au contraire, bannit toute atteinte à la liberté personnelle. L'Etat, dans son système, n'est qu'un service public. Il n'est pas le maître des unités, mais son serviteur. Il est chargé d'assurer la liberté de chacun et son droit au libre arbitre.

Entre ces deux principes, il y a un fossé profond, infranchissable. L'on ne peut-être à la fois d'un côté du fossé et de l'autre.

C'est pourtant ce que tentent de faire nos hommes de gouvernement.

Ils se déclarent partisans de la liberté individuelle et acceptent tous les monopoles qui en sont la négation la plus directe. Ils prônent le droit individuel et s'apprêtent à créer l'impôt sur le revenu, avec son inquisition inévitable. Ils prêchent le libre arbitre et favorisent le développement des syndicats qui ont pour but de le détruire.

Notre vie politique repose sur une équivoque. Les grèves ont pour moi le précieux avantage de contribuer à dissiper cette équivoque. Quand se sera levé le brouillard qui obscurcit la vue de nos politiciens, on verra bien qu'il faut se placer soit d'un côté du fossé, avec les collectivistes, soit de l'autre, avec les individualistes.

Ceux qui croiront pouvoir se maintenir entre les deux tomberont dedans.

Il existera alors un parti individualiste qui poursuivra les réformes d'un programme rationnel et conforme à ses théories. On s'apercevra, entre autres, que le droit d'association, considéré comme un progrès démocratique, et comme une vérité dogmatique, est éminemment discutable.

Tous les syndicats, les sociétés anonymes, les trusts, et, en général, les associations qui sont des groupements réunissant la force d'une collectivité contre les individus isolés, constituent des Etats dans l'Etat, et apparaîtront contraires à la liberté individuelle. D'autre part, les apôtres du collectivisme feront valoir leurs théories, et le peuple choisira à son gré celui des deux grands principes auquel il voudra donner la préférence.

Nous verrons donc disparaître les groupements hybrides, tels que *radicaux-socialistes*, c'est-à-dire individualistes en tant que radicaux, et collectivistes en tant que socialistes, ce qui équivaut à réunir en une association amicale la chèvre et le chou.

On pourra être collectiviste, on pourra être individualiste, mais on ne pourra pas être les deux à la fois.

Voilà bien des années que je défends ces idées.

En voir approcher la réalisation, ne serait-ce qu'un peu, me cause de la joie. Or, les grèves obsédantes que nous subissons à jet continu, ont jeté dans les esprits le désarroi et le doute. Sont-ce bien des vérités que ces articles de foi politique qu'on leur a servis jusqu'ici, et qui n'ont eu pour résultat que de troubler l'industrie et la société?

Le fait qu'on se le demande, est d'un heureux présage.

Le sage doit se contenter de peu. Faisons comme le sage.

Fred Isly.

UN HOTEL DE CHOIX

Cela s'est passé pendant les vacances de Pâques.

Un cycliste fut surpris par une panne, dans un petit patelin perdu. C'était à l'approche de la nuit. Bon gré, mal gré, il dut se résigner à séjourner là jusqu'au lendemain. Il se mit donc en quête d'une auberge. Son choix fut rapidement fait. En effet, il n'y en avait qu'une. Et encore, cet unique refuge se vantait-il un tant soit peu, en arborant le nom pompeux d'auberge.

Ses droits à ce titre n'étaient représentés que par une seule chambre de voyageurs.

Le reste (le bâtiment ne comportait qu'un rez-de-chaussée) était affecté à la cuisine, au débit de vin et d'épicerie, et au logement des maîtres du lieu.

Notre cycliste prit possession de ses appartements, ce qui permit aussitôt à la patronne de proclamer que son hôtel était plein.

Couché assez mollement dans un énorme lit, le voyageur se laissa bien vite envahir par le lourd sommeil que connaissent les gens de sport.

Il dormait ainsi depuis quelques heures, quand une légère sensation de mouillé le fit tressaillir. Et, comme cette sensation s'accentuait petit à petit, il se réveilla.

Au dehors, un pluie serrée battait la vitre de la chambre. Et soudain, une grosse goutte d'eau, suivie rapidement de plusieurs autres, se détacha du plafond et se laissa choir sur la main du cycliste.

La situation était plutôt désagréable. Il réfléchit un instant sur le parti à prendre, et n'en trouva pas d'autre que de se lever et d'appeler la patronne.

Celle-ci accourut, pleine de bonne volonté, et ne parut nullement s'étonner de ce qui se passait.

La toiture était disjointe par endroits et, depuis l'année dernière, on dissertait sur la nécessité éventuelle d'une réparation. Mais une série de beaux jours avait ajourné la solution:

— Ça ne fait rien, ajouta-t-elle, recouchez-vous et je vais vous arranger ça.

Plein de confiance en ces rassurantes paroles, le voyageur réintégra son lit et attendit.

Quelques instants après, la bonne aubergiste réapparaissait, tenant un immense baquet dans les bras.

Avec une douceur de mère, elle déposa l'objet sur le ventre du client:

— Voilà, fit-elle, avec un sourire satisfait, dormez tranquille maintenant. Et, quand le baquet sera plein, ne vous gênez pas pour m'appeler. J'en ai d'autres pour le remplacer.

Quand le cycliste fut revenu de sa stupeur, elle avait disparu.



Polycarpe et Polyphème sont tous deux chefs d'une grande administration; mais si Polycarpe est ce qu'on appelle, à Paris, un *charmant garçon*. Polyphème est ce qu'on appelle, partout en France, un *mufle*.



L'ECOLE DE LA VIE

Adressez-vous à Polycarpe pour avoir une place dans sa maison? Ne croyez pas qu'il va vous répondre par un refus. Au contraire, il vous recevra plus aimablement que jamais, il sera affectueux et vous assurera de tout son dévouement. Il acceptera même le dîner que vous hésitiez à lui offrir. C'est un *charmant garçon*.



Polyphème vous répondra, brutalement, de ne pas vous faire d'illusion sur le sort de votre demande; qu'en tout cas, lorsqu'il y aura une vacance, vous n'aurez qu'à remplir une formule et à la lui envoyer. C'est un *mufle*.



Ne voyant rien venir, vous retournez chez Polycarpe: « Ah! c'est vous, cher ami! Ne vous inquiétez pas. C'est comme si vous étiez en fonctions. D'ailleurs, cette place n'est pas ce qu'il faut pour vous. Je veux vous voir, avant peu, chef de service chez moi, et intéressé dans certaines affaires que ma situation me permet de savoir très avantageuses! »



Ravi, une fois rentré chez vous, vous envoyez, à Polycarpe, les fonds dont vous disposez, pour qu'il les mette dans ces placements que sa situation lui permet de connaître. Vous mettez, à part, sous enveloppe, une petite somme que vous le suppliez d'accepter, à titre de commission anticipée. Il ne fera aucune difficulté pour accepter. C'est un *charmant garçon.*



Vous envoyez, par le même courrier, une médaille romaine à Polyphème, que vous savez numismate. Il vous renvoie brutalement la médaille par retour du courrier, sans un mot. C'est un *mufle.*



Vous n'êtes pas inquiet, le moins du monde, mais ne voyant rien venir, vous écrivez à Polycarpe, pour avoir des nouvelles de vos placements; ayant appris, par ses domestiques que Monsieur est en villégiature...

Vous recevez, quinze jours après, un télégramme de la République Argentine :



« Mon bien cher ami,

« Les placements que j'avais faits n'ont pas réussi, par suite d'un coup de bourse malheureux. Aussi, ai-je monté une nouvelle banque dans l'Amérique du Sud. Le premier million sera pour vous. Vous avez pu me soupçonner, mais je ne vous en veux pas. etc. Mes compliments à Madame. »

C'est un *charmant garçon.*



En attendant, vous seriez bien aise de toucher quelque chose, n'ayant plus le sou. Vous recevez, le soir, de Polyphème, ce billet laconique et glacial: « Vous êtes nommé à 100 fr. par mois, commis aux écritures! » Quel *mufle!*

L'ESPRIT D'AUTREFOIS

Le maréchal de Grammont jouait chez le roi.

Jetant une carte mal à propos, il pestait contre lui-même: « Morbleu! j'ai joué comme un Matignon. »

Or, le maréchal de Matignon se trouvait derrière lui. On a beau savoir qu'on n'est pas en renom de malice, on n'aime pas à l'entendre publier:

Il chuchota donc à l'oreille de Grammont:

— Vous êtes un sot.

— C'est bien ce que je voulais dire, repart l'autre avec un beau sang-froid.

* * *

Au temps où le baron Haussmann était préfet de la Seine, un flatteur lui dit:

— On devrait vous nommer duc de Paris.

— Paris n'est qu'un comté, et son titulaire est de famille royale.

— Alors, duc de la Dhuys, puisqu'on vous doit l'adduction de ses eaux.

— Hé bien, qu'on me nomme aque-duc.

Le testament d'Henri Heine

La femme du grand poète Henri Heine, était une ancienne gantière du passage Choiseul. Elle n'avait que fort peu de culture intellectuelle, mais était d'une beauté admirable.

Dépensière et irritable à l'excès, il lui arrivait fréquemment d'exaspérer le poète par des scènes assez violentes.

Après cela, Heine, qui aimait éperdument sa femme, lui faisait quelque cadeau qui ramenait la gaieté dans le ménage.

Or, à la veille d'un duel dont il pouvait craindre une issue fatale, il se trouvait réuni avec quelques amis au café de la Porte-Montmartre. « J'ai fait mon testament, leur dit-il; *je lègue mes biens à Mathilde, à condition qu'elle se remarie. Je veux qu'il y ait sur la terre, au moins un homme qui me grette.* »

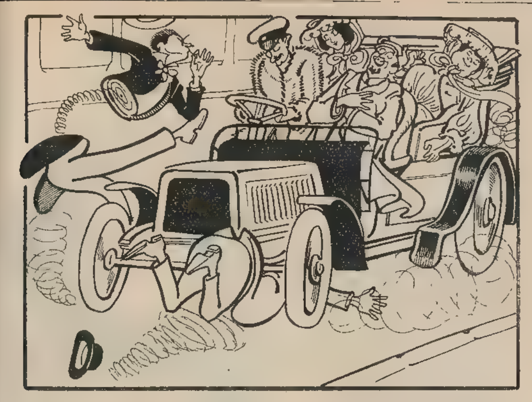
Ajoutons, pour l'histoire, que, veuve, e ne voulut pas se remarier et survécut vin sept ans au poète.

Rosserie

Les nouveaux directeurs de notre Aca mie nationale de musique n'ont pas enc d'histoire: ce sont des directeurs heureu Le seront-ils toujours?

M. Ritt, qui fut quelque temps co-dir teur avec M. Gailhard, était en butte à t tes sortes de tracasseries. On disait, nota ment, que par mesure d'économie, il baiss le gaz de tous les becs qui éclairaient les c loirs. M. Ritt ne se fâchait jamais, mais vengeait toujours par quelque trait d'esp

Un soir, dans un salon, il entendit une da sur le retour, mais ayant encore des prét tions à la jeunesse, à qui il avait refusé u loge, le traiter du haut en bas:





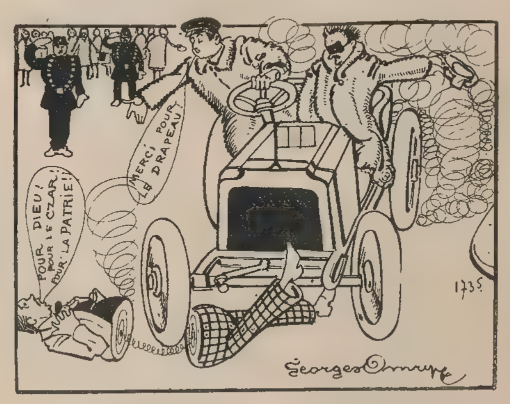
APPEL AUX PIETONS

Chacun sait combien les qualités du piéton français sont exceptionnelles. Ni trop dur, ni trop mou. Souple, léger, élastique, non seulement il n'abîme pas le pneu, mais il lui donne même une force de résistance nécessaire à son bon fonctionnement.

L'Américain, au contraire, musculeux, dur et coriace, est fatal aux autos. Or, nous apprenons que, en grand nombre, nos nationaux ont été attirés en Amérique pour y être écrasés par des machines américaines. Il est juste de remarquer qu'ils sont indemnisés largement.



Mais, quels bénéfices l'Amérique ne va-t-elle pas tirer de ces écrasements! Elle pourra bientôt mettre en ligne un même nombre d'écrasés que celle de nos machines françaises, dont la réputation était jusqu'alors imbattable.



Nous comptons donc sur le patriotisme de nos piétons pour ne se laisser écraser que par les machines de notre pays. Ils y gagneront moins d'argent, c'est vrai. Mais qu'est-ce que l'intérêt particulier, quand il s'agit de l'industrie automobile, dont dépend le sort de la France?

— Quelle idée a eu le ministre de nommer à l'Opéra, ce septuagénaire décrépit! Il m'a joué un tour pendable.

Ritt s'approcha, et, le sourire sur les lèvres:

— C'est la seconde fois, madame, que j'ai eu le malheur de vous être désagréable.

— Comment cela?

— Lors de votre première communion, à Saint-Philippe, la cérémonie fut troublée par les vagissements d'un nouveau-né que l'on baptisait en même temps.

— Eh bien?

— Eh bien, ce nouveau-né, c'était moi.



Deux rats, logeant dans un café, ont pris exemple sur ce qu'ils ont vu.



Pour déjouer les perfides embûches dressées contre eux.



ON NE PEUT JAMAIS ETRE TRANQUILLE

— Je n'ai vraiment pas de chance. Voilà qu'il me vient une rage de dents juste au moment où j'allais me pendre. et le dentiste demeure à trois lieues d'ici.



CHARITE

LA DAME. — Maintenant, je vais voir mes pauvres; mais j'ai tort de dire cela, on ne doit jamais parler du bien qu'on fait.

LE PARVENU. — C'est aussi mon avis; je n'en parle jamais... je le fais imprimer dans les journaux.

Courrier Pêle-Mêle

Alpinisme.

Monsieur le Directeur,

Lisant la correspondance de M. Paulin ayant trait à l'esthétique des montagnes, je vous serai reconnaissant de bien vouloir reproduire ma lettre dans votre intéressant journal.

Alpiniste enragé, et amoureux du beau, je suis contraint de vous avouer que je suis entièrement opposé aux idées de M. Paulin.

En effet, quel est, en dehors du plaisir de faire l'ascension d'un glacier ou d'une montagne, l'agrément que trouve un excursionniste? D'après moi, et certainement d'après mes confrères, y a-t-il quelque chose de plus grandiose au monde, une fois sur un sommet élevé, que de contempler l'immense chaîne de monts se déroulant à vos pieds, et ce, au milieu de la plus grande solitude? Le jour où un chemin de fer sera établi, le sommet des monts deviendra le rendez-vous des guinguettes ou autres établissements, de marchands de cartes postales et autres attractions qui peuvent plaire dans une ville. mais non sur un sommet où le plus grand plaisir pour le visiteur, est de se trouver seul ou presque. Pourquoi votre honorable correspondant ne demande-t-il pas aussi de mettre sur nos hautes montagnes des manèges de chevaux de bois, tirs, marchands de nougats et autres? M. Paulin devrait un peu raisonner, et songer que ce n'est pas le chemin de fer par lui-même que l'on combat, mais bien le monde et les attractions qu'il amènera au sommet de nos grands monts.

Il ne faut pas que nos belles montagnes deviennent des buttes Montmartre ou des Sceaux-Robinson, et c'est à combattre cela que nous nous employons, nous autres alpinistes et ascensionnistes

D'ailleurs, le jour où un chemin de fer chevauchera nos montagnes, l'alpinisme n'existera plus, et ce sera autant de perdu pour le commerce des contrées avoisinantes. M. Paulin doit, en effet, ignorer les bénéfices dont ce commerce profite par le fait même des montagnes encore vierges.

Recevez. etc. A. CHEVERNET, artiste dramatique (Paris).

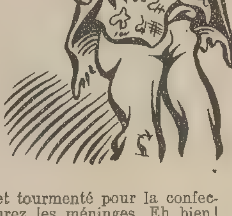
LA MODE POUR TOUS

Apprenez, mon ami, me dit l'homme mal mis, que nulle part l'égalité n'apparaît aussi éclatante que dans le vêtement. J'ajouterai même que les classes dites besogneuses ont, sur les autres plus favorisées, l'avantage de constater qu'en elles, le sens de la mode est inné.



Croyez-vous, par exemple, que le chapeau haut de forme, le cache-col et le pardessus à taille, soient bien exclusivement l'apanage d'une certaine classe de la société?





Et le gilet, monsieur, le gilet tourmenté pour la confection duquel vous vous pressurez les méninges. Eh bien! ce gilet. nous autres, nous pouvons l'acheter uni, et, trois mois après, il devient, à notre seul contact, aussi historié que le vôtre.



D'après cela, n'est-ce pas, vous comprenez bien qu'il vous est défendu de nous épater avec votre fameuse fente au veston; nous n'en sommes pas à une près, nous autres.

Et ne croyez pas nous épater avec le malheureux petit pli de vos pantalons, nous connaissons ça!



Quant à la botte, à la fameuse botte aristocratique... Voyez plutôt.



Et, maintenant, si vous n'êtes pas encore convaincu, allez donc essayer d'humilier ma femme en lui parlant de maquillage, noir aux yeux et vêtements en dentelle.

Cher comme poivre

Avant la découverte du Cap de Bonne-Espérance, le poivre était fort recherché, et d'un prix très élevé. Si élevé, qu'on disait: « *Cher comme poivre* ».

C'était un présent d'importance et l'un des tributs que les seigneurs, ecclésiastiques ou séculiers, exigeaient de leurs vassaux ou de leurs serfs.

Geoffroy, prieur du Vigeois, voulant éblouir un certain Guillaume, comte de Limoges, raconta *qu'il en avait chez lui des tas énormes amoncelés sans prix, comme si c'était des glands pour les porcs.*

L'échanson du comte étant venu lui en demander pour des sauces, l'homme qui gardait ce magasin si précieux *prit une pelle et en donna une pelletée entière.*

Quand Clotaire fonda le monastère de Corbie, parmi les différents revenus qu'il exigea de ses domaines, pour les religieux, il y avait trente livres de poivre.

Le vicomte Roger ayant été assassiné en 1107, dans une sédition, par les bourgeois de Béziers, une des punitions que son fils infligea aux rebelles, fut un tribut de trois livres de poivre, à prendre annuellement sur chaque famille.

R.

Contre les piqûres d'abeilles

En ce temps de virus et de sérums à outrance, il n'est peut-être pas sans intérêt de faire connaître un vaccin naturel: l'abeille. Un médecin autrichien vient, en effet, de découvrir que la piqûre des abeilles jouit de la propriété de préserver ceux qu'elle vient d'atteindre contre les piqûres subséquentes.

En inoculant, aux apiculteurs, du virus atténué de venin d'abeilles, peut-être pourrait on arriver à les mettre ainsi complètement à l'abri des piqûres de leurs élèves, et, de cette façon, faciliter sensiblement leur tâche?

LE BON DOCTEUR



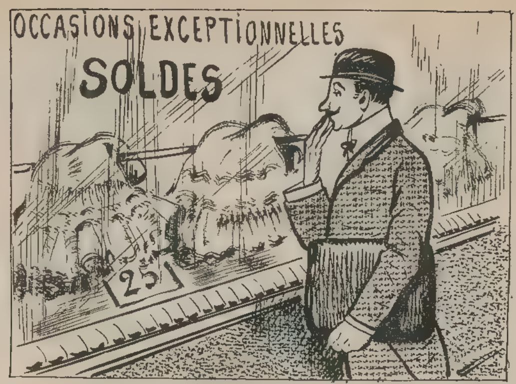
Un jour, un client, du docteur X... refuse de se faire vacciner.



Le bon docteur se livra sur lui à une légère voie de fait; échange de témoins, duel.



Et, comme le docteur X... est très fort à l'épée, il piqua son adversaire au bras... avec une épée trempée dans le vaccin.





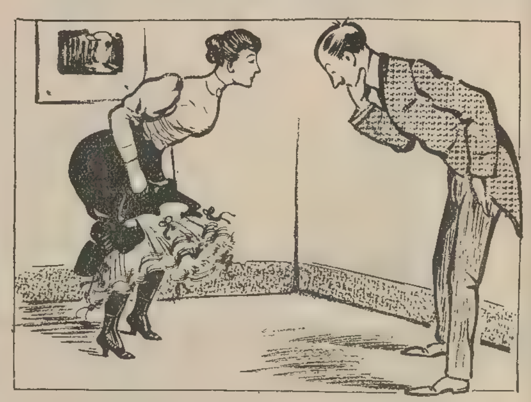
L'ECOLE DES MARIS

En sortant de son bureau, M. Théophile Sincère, jetant, par hasard, les yeux sur la devanture des magasins du « Bon Goût » fut stupéfait de voir une exceptionnelle occasion: un jupon de 70 francs soldé à 25 francs! C'était vraiment là une rare occasion de faire plaisir à sa femme.

Il en choisit un, vieux rose, couleur préférée de son épouse, et revint, d'un pas allègre, songeant à l'explosion de joie qui allait accueillir un tel cadeau, car la modeste petite dame n'était pas habituée à ces élégances.



Tu es mille fois gentil, mon ami, mais comment veux-tu que je sorte avec un jupon si riche. Regarde-moi la pauvre mine que font, là-dessous, mes bottines. Et M. Sincère se rendit facilement compte que l'acquisition d'une paire de bottines « chic » était indispensable.



Ce fut presque une révélation pour M. Sincère, que le pied, mignon et finement chaussé, de sa femme. bien cambré sous l'élégant jupon. — Hélas! j'y pense, mon pauvre ami, dit-elle, que veux-tu donc que je mette sur de pareils dessous? Et, au bout de cinq minutes, M. Théophile Sincère, convenait, qu'en effet. un costume de bonne coupe s'imposait.



M. Sincère ne tarda pas à apprendre qu'un costume de bonne coupe exige un chapeau de chez le bon faiseur et de beaux gants et quelques menues fanfreluches.

Enfin, Mme Sincère était équipée, et c'est avec fierté que son mari se montra dans la rue aux côtés de sa sémillante moitié.



Mais à peine dehors, celle-ci héla un fiacre: « Voyons, Théophile, dit-elle, tu ne supposes pas qu'une femme bien mise puisse se promener autrement qu'en voiture »

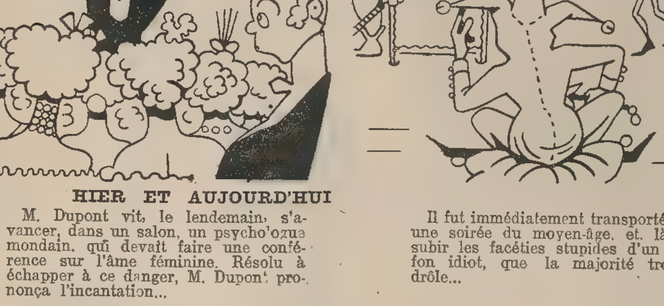
Maris, méfiez-vous des trop bonnes occasions!



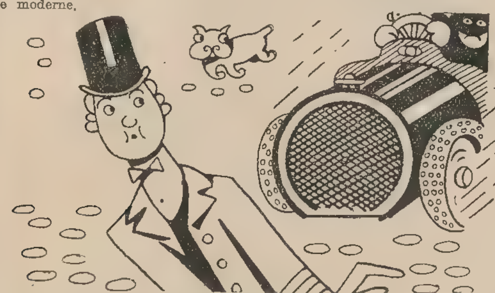
Le bon M. Dupont prétendait toujours que le moyen-âge était vraiment le bon vieux temps. Ayant rendu un service à un Sâr célèbre, celui-ci lui confia une incantation, grâce à laquelle il pourrait se transporter audit moyen-âge, quand un danger quelconque le menacerait dans la vie moderne.

HIER ET AUJOURD'HUI

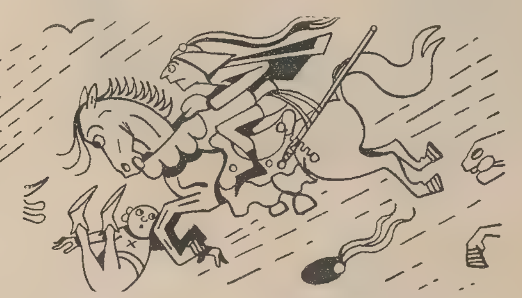
M. Dupont vit, le lendemain, s'avancer, dans un salon, un psycho'ogue mondain, qui devait faire une conférence sur l'âme féminine. Résolu à échapper à ce danger, M. Dupon' prononça l'incantation...



Il fut immédiatement transporté dans une soirée du moyen-âge, et, là, dut subir les facéties stupides d'un bouffon idiot, que la majorité trouvait drôle...



Le lendemain, M. Dupont traversait le boulevard. Une auto, terrifiante et menaçante s'avançait vers lui. Il n'avait pas le temps de fuir. Il prononça l'incantation...



Transporté au moyen-âge, il fut foulé aux pieds par les chevaux de seigneurs en chasse, qui se souciaient fort peu de molester si piètre personnage...



Le soir, M. Dupont revenait de chez des amis, il était très légèrement éméché... il demanda un renseignement à des agents, qui, sans plus, s'apprêtèrent à passer à tabac l'ignoble poivrot. Vite, M. Dupont prononça l'incantation...



...Et se trouvant transporté, le soir, au moyen-âge, fut rossé d'importance par de jeunes seigneurs, sortant du cabaret, et qui trouvaient drôle de casser leurs cannes sur les épaules de ce bon bourgeois...



Mais un danger terrible, effrayant, menaça tout à coup M. Dupont, comme il menace tout le monde: la Grippe, puisqu'il faut l'appeler par son nom. M. Dupont prononça l'incantation, et...



...Transporté au moyen-âge, trouva la peste.

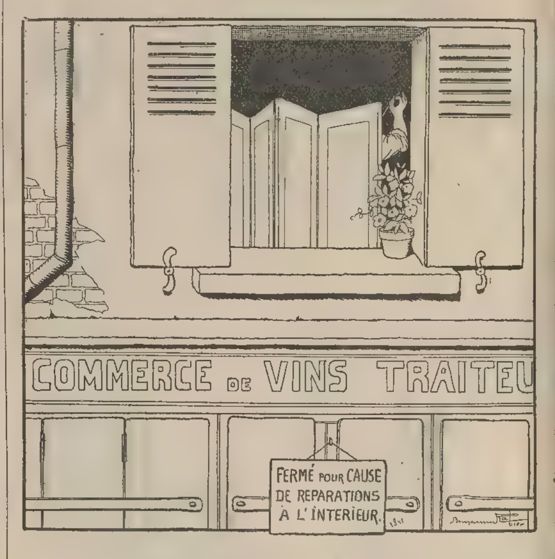


Alors, il ne prononça plus jamais l'incantation, persuadé que si notre époque à ses inconvénients, les temps passés aussi avaient les leurs.



VEINARD

— Chouette! ils m'ont pris aussi une pièce de vingt sous en plomb, que je n'avais jamais pu faire passer; m'en voilà enfin débarrassé.



UN ECRITEAU SUGGESTIF

M. Lachopine, marchand de vins, subit l'opération de l'appendicite.

DE NOS LECTEURS

Voltaire et lady Montaigu

A l'époque où lady Montaigu, grande dame anglaise, était à Paris, Voltaire s'était égayé sur le compte de Shakespeare et avait dit, entre autres choses peu obligeantes pour la mémoire du poëte anglais:

— C'est moi qui, autrefois, parlai le premier de ce Shakespeare; c'est moi qui, le premier, montrai aux Français quelques perles que j'avais trouvées dans son fumier.

— En ce cas, répondit lady Montaigu, en faisant allusion aux différents plagiats de Voltaire: c'est un fumier qui a fertilisé une terre bien ingrate.

Encres

L'encre noire, chez les anciens, était composée de noir de fumée, de gomme et d'eau. En y ajoutant un peu de vinaigre, au dire de Pline, on la rendait à peu près ineffaçable. Cet auteur prétend qu'en y faisant infuser des feuilles d'absinthe, on préservait les livres des souris.

Cette encre fut employée jusqu'au XIIe siècle. Puis on inventa celle qui est en usage actuellement et qui se compose ordinairement de sulfate de fer, de noix de galle, de gomme et d'eau.

En outre, des encres rouge, bleue, verte et jaune, les anciens connaissaient aussi l'encre de sèche ou sépia.

Parmi les encres rouges, le minium — qui désigne aujourd'hui l'oxyde de plomb — e n'était autre chose que du cinabre, était très prisé.

Celle que l'on obtenait en faisant cuire un murex avec sa coquille brisée, était réservée aux empereurs.

Sa fabrication, comme son usage, en était interdit aux particuliers, sous peine de mort.

Les tuteurs des empereurs se servaient d'une encre verte. Orléans possède une charte de Philippe Ier écrite en encre de cette couleur.

Les anciens connaissaient les encres d'or et d'argent.

Il existe plusieurs évangiles grecs, à la Bibliothèque Nationale, entièrement écrits en or.

L'écriture d'or a été principalement en faveur du VIIIe au XVIIIe siècle.

Il n'existe plus guère de manuscrits écrits en lettres d'argent. On peut, néanmoins, citer les Evangiles d'Uphilas, conservés à Upsal et le Psautier de Saint-Germain, évêque de Paris, à la Bibliothèque Nationale.

Il resterait maintenant à savoir quelle encre écrivit le moins de mensonges, depuis que les hommes alignent des pattes de mouches.

LOMO KACHENÉ.

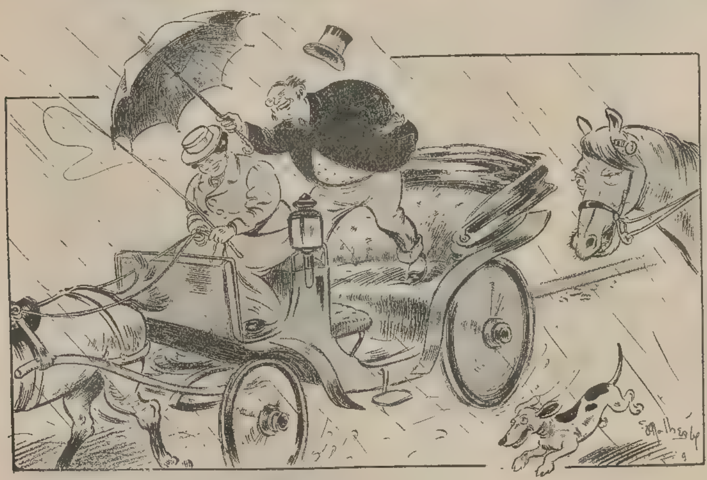
Contrepetterie

La contrepetterie est une espèce d'antistrophe burlesque, qui consiste à échanger les initiales des mots d'une phrase, de manière à donner à cette phrase un nouveau sens plaisant et bizarre. En voici quelques exemples tirés de Tabourot:

Un sot pale.
Un pot sale.

Elle fit son prix.
Elle pait son fils.

Il tiendra une vache.
Il viendra une tache.



CE QU'ON VERRA DANS LES RUES DE PARIS

(La femme cocher et la vieille galanterie française).



MONSIEUR. — Ah! enfin, te voilà; j'étais inquiet, car tu y as mis le temps!



MADAME. — Au lieu de faire tant d'observations, tu ferais bien mieux de prendre mes paquets... tiens encore celui-ci et mon parapluie...



...Ouf! tu ne m'aurais pas seulement avancé une chaise. Ah! où est le temps où nous étions fiancés!

Il le dit à deux femmes.
Il le fit à deux dames.

On trouve, dans Rabelais, plusieurs contrepetteries, dans la bouche de Panurge, et l'on se doute bien que nous ne pouvons les citer ici.

On a appliqué quelquefois la contrepetterie à l'épigramme. Alors on transpose les mots d'un même vers que l'on répète plusieurs fois. Telle est l'épigramme suivante, dirigée contre quatre papes, ennemis de la France:

Paule, Léon, Jules, Clément,
Ont mit notre France en tourment.
Jules, Clément, Léon et Paule
Ont pertroublé toute la Gaule.
Paule, Clement, Léon et Jules
Ont beaucoup gagné par leurs bulles.
Jules, Clément, Paule, Léon
Ont fait, de maux, un million.

****

Pêle-Mêle Connaissances

— La guerre est aujourd'hui beaucoup moins meurtrière qu'autrefois. Grâce à l'asepsie et l'antisepsie, le nombre des décès consécutifs aux blessures peut être réduit à une infime proportion. Sur plus de 150.000 blessés dans les plaines mandchoues, les Japonais n'ont pas eu 10.000 morts. Et en aucune bataille le taux des pertes n'a été comparable à celui des combats livrés sous Metz en 1870.

— La France n'est pas seule à connaître l'abaissement de la natalité. Les statistiques de 1881 à 1903, signalent partout un mouvement de décroissance. Pour mille femmes mariées prises en différents pays, les naissances ont diminué: En Angleterre, de 18 0/0; en Italie, de 7 0/0; en Prusse, de 11 0/0; en Saxe, de 24 0/0; dans l'Etat de Victoria, de 25 0/0, et dans la Nouvelle-Galles du Sud, de 33 0/0.

— Les dernières statistiques du ministère du Commerce, donnent pour toute la France, le chiffre de deux cent mille syndiqués adhérents à la Confédération générale du Travail, sur un total de plus de sept millions d'ouvriers.

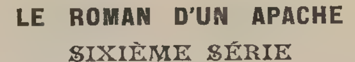
— La circulation à découvert des cartes postales en mica ou parsemées de verre pilé est interdite. L'administration des postes, au cours de l'année 1906, n'en a pas envoyé moins de 300.000 au bureau des rebuts, préposé à leur destruction. A. S.



SUPRÊME COQUETTERIE

LE CAPITAINE DU BATEAU. — Mettez vite cette ceinture de sauvetage, Mademoiselle, le bateau coule!

MLLE ALAMODE. — Que je porte une ceinture aussi disgracieuse, moi... jamais!



LE ROMAN D'UN APACHE

SIXIÈME SÉRIE





Enfin, Jean Huron eut un fils. Les larmes aux yeux, il pressa son enfant sur son cœur. Cette effusion dut émouvoir aussi le fils, car il mouilla tout le gilet de son père.

Il fallait une nourrice. On choisit une femme saine et forte. C'était la femme d'un pauvre pêcheur. Au besoin, pensait Jean Huron, elle pourra aider la bonne au ménage.

Quand elle arriva, la table était servie, ce fut la première chose qu'elle regarda. Elle ne trouva pas le menu à son goût et voulait repartir Pour qu'elle voulût bien allaiter l'enfant, on lui servit ce qu'elle désirait.



Quoiqu'elle eût un appétit énorme, il lui fallait des plats délicats et recherchés. Elle mangeait toute la journée. La cuisinière n'était occupée que pour elle. Jean Huron et sa femme devaient se contenter d'œufs et de charcuterie.



Elle se disputa, un jour, avec la cuisinière, et signifia qu'elle partirait si cette domestique restait. A cause du petit, on mit l'autre à la porte. On fut huit jours sans trouver une cuisinière qui convînt à la nourrice.



Et comme on voulait qu'elle aidât un peu au ménage, elle répondit dédaigneusement: — J'ai été nourrice chez des gens riches; quand on n'as pas les moyens, on nourrit soi-même son enfant



En attendant la nouvelle bonne, ce furent M. et Mme Huron qui durent servir la nourrice. On lui passait tout, de peur qu'elle ne se mît en colère et n'échauffât son lait .

Car Jean Huron adorait son fils Parfois, il voulait s'amuser avec lui, mais la nourrice arrivait: — C'est ça, énervez-le, criait-elle, et s'il ne veut pas s'endormir après, qui le bercera?

Quand l'enfant ne téta plus, la nourrice resta pour le sevrer, puis pour les dents, etc. Enfin, elle ne partit qu'au bout de cinq ans, M. et Mme Huron s'écrièrent: « Notre enfant est à nous! » Et ils l'embrassèrent avec effusion.



La maman le sortait chaque jour. Jean aperçut, un jour, son fils qui partait pour un square. Il était vêtu d'un grand manteau de la plus blanche hermine, avec des gants de la peau la plus fine, des souliers d'un cuir délicat. Bref, il était mis comme un prince.



— Mais c'est de la folie, s'écria le père: Voilà un gamin qui a plus de mille francs sur le dos, et en jouant, il peut tout abîmer.

— C'est qu'au square, répondit sa femme, il joue avec un jeune vicomte. Je ne veux pas qu'il soit plus mal mis que lui. Je veux conserver à Bébé cette relation. Cela lui fera un ami distingué pour plus tard.



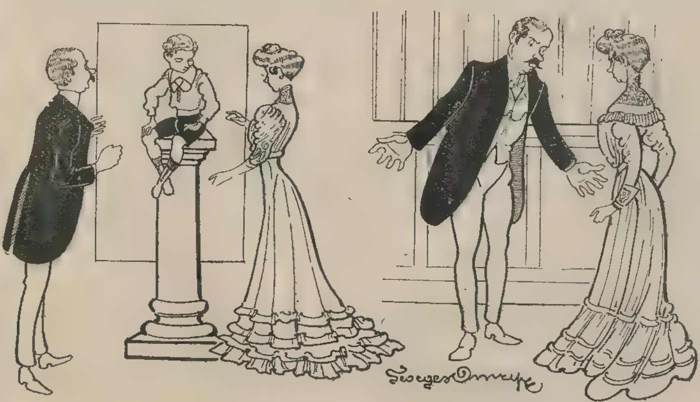
Jean Huron prit sa femme à part: — Malheureuse, tu vas recommencer tes folles dépenses. Tu sais que mon métier devient de plus en plus difficile; j'ai un mal inouï à arriver dans mes affaires. Elle répondit: — Bah! j'ai confiance en toi, tu en sortiras bien.



Mais quand elle fut seule, avec son fils, elle lui dit: Tu vois, ton papa n'est pas si gentil que moi. Il voudrait que tu sois habillé comme un petit va-nu-pieds. Bébé ne voulut plus embrasser son père



Celui-ci comprit qu'il fallait le flatter. En cachette de la mère, il lui glissa une pièce de cinq francs pour acheter des bonbons. L'enfant s'écria alors: « C'est papa qui est le plus gentil! »



Quand ses parents se disputaient, il prenait tantôt parti pour l'un, ou pour l'autre, selon le cadeau qu'il en avait reçu. Il devint un petit tyran. — C'est la faute à ma femme, disait Huron. — C'est mon mari qui en est cause, disait la femme.

Un jour Jean dit à sa femme: — Tu n'as pas voulu me croire, cependant le métier va de mal en pis. Tout le monde est apache, aujourd'hui Il faut nous restreindre, prendre un petit logement, et vivre chichement. Sans quoi, nous sommes fichus!



— Puisque j'ai un mari incapable de me nourrir, s'écria Mme Huron, moi qui me suis ingéniée à me faire des amis chic, ils se moqueraient trop de me voir dégringoler. J'aime mieux ne pas voir ça. Et elle avala un grand verre d'eau de Seine.

(A suivre)

Dentifrices de Botot Eau-Poudre-Pâte Exig. la signat. BOTOT

PETITE CORRESPONDANCE

Un abonné: Les vers cités:
Qu'entends-je au loin, le vent du soir m'apporte,
L'accent connu d'Arcole et d'Iéna
se trouvent dans une pièce ou complainte, intitulée: *Béranger à l'Académie.* Cette complainte se chantait vers 1857 ou 58.

Un lecteur fidèle; Non, il faut être sous-officier.

M. Sauteron; C'est votre droit, jusqu'à sa majorité, mais la question est trop délicate pour que nous puissions vous donner un conseil à ce sujet.

DEMANDEZ UN
DUBONNE
VIN TONIQUE AU QUINQUINA - GRAND PRI

HERNIE BANDAGE BARRÈRE

Adopté par l'Armée. — Le célèbre appareil peut être co comme le type le plus moderne de l'appareil herniaire. El sans ressort, il contient toutes les hernies sans la moindre donne immédiatement des résultats merveilleux. *Essai gratuit* BARRÈRE, 3, Boulevard du Palais, PARIS. Demander brochu

TALISMAN DE BONHEUR BIJOU MYSTÉRIEUX

Renforçant, par sa radio-activité odo-électroïde, le dynamisme humain.
Découverte scientifique; Centre attractif; Puissance magnétique
Tout s'obtient par l'Influence Personnelle. FORTUNE, SANTÉ, BONHEUR
Toute personne soucieuse de son avenir doit posséder **la bague mystérieuse et scientifique** "TOUTE PUISSANTE", dernière création des études magnétiques et hypnotiques, donnant mathématiquement le POUVOIR PERSONNEL qui fait RÉUSSIR en TOUT
Succès certain, surprenant, mais naturel.
Mesdames, tous vos désirs seront satisfaits et vos rêves réalisés;
Messieurs, tous vos projets, toutes vos ambitions réussiront au delà de vos espérances.
GRATIS *petit livre indiquant la façon d'acquérir la* Subtile Puissance; *le demander au*
Professeur D'ARIANYS, **36** villa des Violettes, près TOULOUSE (Hte-Gne).

TALISMAN Elect Magnét
Bague merveilleuse à courant odo-électroïde çant le dynamisme humain. Indispensable à tous veulent imposer leurs désirs, être forts et puissants fluence personnelle tout s'obtient : *Santé, succès,* et *bonheur.* Broch. illustr. gratis **Grésil,** 2, r. Amel

SOINS. HYGIÈN

Demandez le catalogue franco de la nouvelle ceinture pour **AFFE ABDOMINALES** et combattant l'**OBÉSITÉ** — du nouveau tissu pour les **VARICES** supprimant la chaleur et les démangeaisons, et trouverez les **CORSETS** de toilette ainsi que pour le **REDRESSEM LA COLONNE VERTÉBRALE** — les **BRAS** et **JAMBES** artificiels, derniers perfectionnements, tous les genres de **BANDAGES HERN** Les appareils d'hygiène, douches, injecteurs, coussins, alèzes,
DES DAMES SONT A LA DISPOSITION DES CLIEN
S'adresser chez **O. CHANSON,** fabricant, breveté S.
146, Rue de Rivoli, PARIS. — *Téléphone* 215

ÉPILEPSIE!

Dans l'état actuel de la Science les **DRAGÉES GELINEAU** sont devenues le remède par excellence de toutes les maladies nerveuses et convulsives et spécialement de l'**ÉPILEPSIE.** — *J. MOUSNIER, Sceaux-Seine.*

Cie FRANÇAISE DES CYCLES TRIUMPH
La seule Maison garantissant ses



Nouv. Bicycl. 1906
VENTE A CR
et au Compta
Demander le Catalogue : Rue de Charenton, 18

POUR MAIGRIR

NOUVELLE MÉTHODE AMÉRICAINE
PILULES du Dr HILL **Efficacité absolue. Sans aucun danger pour la santé**
*Disparition de l'***ESSOUFFLEMENT** et de la **LASSITUDE**
Donnent de l'énergie. LE FLACON : Franco 5'35 (ETRANGER : 6 fr.)
Dépôt Gal : LENEIGRE, Phen de 1re cl., Ex-Int. des Hôp., 66, R. d'Hauteville, Paris.

LA CHERRETTE

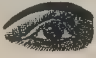
AU VIN BLANC, AU VERMOU
F. MUGNIER, (



— Non, citoyens, vous ne serez pas forts pour effectuer la séparation: la s tion du cycliste et de sa bicyclette **Clém**

LA MYOPIE

est une infirmité dont on guérit
par l'emploi du **THÉRASCOPE**
Glorieuse Découverte de l'Institut Scientifique et Médical de France.



Nous affirmons que le THÉRASCOPE corrige et guérit radicalement la *Myopie* et toutes les autres faiblesses de la vue.
En quelques mois, lunettes et lorgnons sont complètement supprimés.
Envoi gratuit de la Brochure explicative sur demande.
Société des LABORATOIRES SCIENTIFIQUES (Service J-E)
16-18, Boulevard Beaumarchais, Paris.
TÉLÉPHONE 927-05.

CONSTIPATION

et ses Conséquences
GRAINS de SANTÉ du Dr FRANCK
Très contrefaits et imités sous d'autres noms.

CRÈME ÉPILATOIRE

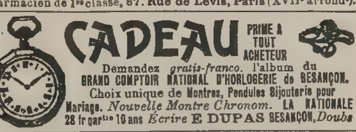
Extrait Turc
du Dr **KHALISE** des Pays Orientaux
Destruction complète et sans retour de tous poils ou duvets disgracieux sur le visage, la poitrine, les bras, les jambes, etc., rend la peau veloutée, douce, et blanche. Flacon et notice fco contre m'-poste 4'85. E. OUDOT, *Chimiste*, **38, rue du Louvre, Paris.**

ÉPILATEUR NIL

Détruit instantanément et sans douleur les **Poils** et **Duvets** disgracieux du **VISAGE** et du **CORPS.** *Pas d'Inflammation. Rend la peau douce et veloutée. En usage chez les artistes et l'aristocratie.* Approuvé des sommités médicales. Le Flacon ; 8 fr. Envoi franco. **VERDEILLE,** Pharmacien de 1re classe, 87. **Rue de Lévis, Paris** (XVIIe arrondt).

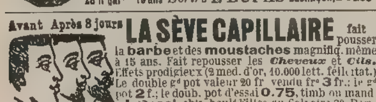
La Pâte Dentifrice
DENTINOL

Seule blanchit les Dents.
En Vente chez les Pharmaciens, Parfumeurs, Coiffeurs et Grands Magasins.
DÉPÔT PRINCIPAL : PARIS, 18, **Rue des Capucines.**



CADEAU

PRIME A TOUT ACHETEUR
Demandez *gratis-franco.* l'album du
GRAND COMPTOIR NATIONAL D'HORLOGERIE de BESANÇON.
Choix unique de Montres, Pendules Bijouterie pour Mariage. *Nouvelle Montre Chronom.* LA NATIONALE 28 fr gartie 10 ans *Écrire* E DUPAS BESANÇON, *Doubs*



Avant Après 8 jours
LA SÈVE CAPILLAIRE

fait pousser la **barbe** et des **moustaches** magnifiq. même à 15 ans. Fait repousser les *Cheveux* et *Cils.* Effets prodigieux (2 méd. d'or, 10.000 lett. félicitat.) Le double gd pot valeur 20 fr vendu fco **3** fr.; le gd pot **2** f.; le doub. pot d'essai **0.75,** timb ou mand J. Pesel chte, boulᵈ Filles-du-Calvaire, 20. Paris



Testimonial.

Cher monsieur,
Je viens d'avoir une petite discussion avec ma femme: C'est la septième fois en six ans que nous renouvelons notre mobilier; seule, ma bicyclette **Gladiator** a résisté.

GUERISON RADICALE de l'
INSOMNIE

8 heures de sommeil normal assuré chaque nuit.
Unique moyen de guérir les Morphinomanes.
NOTICE GRATUITE: PHARMACIE, 6, Rue Feydeau, PARIS. *Tél.* 220-95

CRAINTE - TRAC - TIMIDITÉ. — Disparition par les **Dragées PICK:** *mandat* 5 f. 50
G. LEQUIMME, Pharmacien, à Haubourdin (Nord).

ONGLES INCARNÉS

Guéris sans douleurs et sans interrompre ses occupations par la **CARNÉGINE**
Emploi facile, résultat garanti
Envoi fco avec notice cont. mandat 5 fr. à **REMANDE,** pharmacien 12, rue du Pré St-Gervais, Paris.

HUILES, SAVONS ET CAFÉS

Représentants sérieux sont demandés pour le placement de ces articles. Fortes **commissions.** Écrire à la **Maison** A. BINET, propriétaire du Grand Moulin d'Huile, Vice-Consul de Bolivie à Lambesc (Provence).

POILS

barbe et duvets disgracieux du visage et du corps disparaissent radicalemᵗ et pʳ toujours, av. le DEPILATOIRE VEGETAL. Flac. 3'50 fco contre timb. ou mdat. POUJADE, P.-Chimiste à Cardaillac (Lot)

SI VOUS DÉSIREZ UNE BONNE et BELLE MONTRE
Demandez le Nouveau et
Catalogue gé
d'Horlogerie Supérieure, de Bijouterie et d'
Fabrique H. SARDA, Besançon
Très grand Choix pour Cadeaux et
Prix réels de Fabriq. Escompte 5%. Facilités de
Très important Catalogue envoyé Recommandé

UNE BICYCLETTE A L'ES

directement de la fabrique qui la laisse pendant trois jours, n'est pas le rêve de tout cycliste sou de se rendre compte du foncti ment de sa machine avant de l ter ? Sur demande à leur dép de PARIS: *121, avenue de Wagr* leurs bicyclettes "CRESCENT" **A. E. SAYER AND Co,** de **BIRMIN** (Angleterre): *envoient leur catalogu photographies de leurs derniers modèl comprenant :* Roue libre Eadie, frein den, etc., **185 & 195** Francs.

13e ANNÉE — N° 20. 10 Centimes 19 MAI 1907

Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

FRANCE : UN AN 6 fr. SIX MOIS : 3 fr. 50
ÉTRANGER : UN AN 9 fr. SIX MOIS : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

NOCTURNE DE CHOPINES, par Mauryce MOTET



— Chaque fois que je rentre à la maison, ces sales bêtes se mettent à chanter... elles me prennent sans doute pour l'aurore.

La collaboration au **Pêle-Mêle** *est rétribuée. Pour recevoir franco le libellé des conditions, envoyer 0 fr. 15 en timbres-poste.*

Tempérance !

Le vieil ivrogne de Tom Plumett commença :

« Ce clergyman de l'Eglise réformée, s'appelait Richard Clarke et habitait Northy, dans le Yorkshire, ma propre patrie.

« Il avait, naturellement, plus de filles et de garçons qu'il n'était nécessaire. Aussi, le plum-pudding du dimanche était-il un tout petit plum-pudding pour autant de bouches. Il est vrai que notre clergyman ne manquait jamais de dire, en se mettant à table : *« Le Seigneur bénit les nombreuses familles. »* Mais cette bonne parole ne faisait pas paraître le plum pudding plus grand.

« Il arriva cependant un jour qu'il y en eut au presbytère assez pour satisfaire amplement les appétits des dix-huit membres de la famille Clarke, et cela, grâce, à la petite Nelly qui était bien l'enfant la plus terriblement rusée que j'aie jamais connue.

« Je dois vous dire que dans notre petit village de Northy, il y avait une société de tempérance dont je faisais partie et qui comptait douze honorables gentlemen. Retenez bien ce nombre.



... Papa, dites aujourd'hui dans votre sermon que le coupable est connu...

— Comment, Tom, vous faisiez partie de la Société de Tempérance ?

— Oui, mon vieil ami, comme tout bon Anglais qui se respecte. Mais revenons à cette diabolique petite Nelly.



Il n'y en avait pas douze..., il y en avait onze.

« Un beau jour, ne s'avisa-t-elle pas de dire à son père qu'elle avait vu, le dimanche précédent, un membre de la Société boire du whisky pendant l'heure de l'office, chose honteuse en Angleterre, comme vous le savez. Naturellement, notre clergyman voulut connaître le nom de cet effroyable pécheur, mais la petite fille resta bouche close là-dessus.

« — Papa, fit-elle seulement, dites aujourd'hui dans votre sermon, que le coupable est connu et que son nom sera proclamé tout haut dimanche prochain, si ce jour-là, au petit matin, il n'a pas envoyé, comme pénitence, un plum-pudding au presbytère.

« Richard Clarke se conforma religieusement au conseil de sa petite fille, dont il appréciait fort l'esprit rusé.

Ici, Tom Plumett s'interrompit pour lamper un énorme verre de brandy et reprit :

« La semaine passée, le dimanche arriva. Or, mon vieux crocodile, savez-vous combien de plum-pudding furent déposés à la porte de notre clergyman, au petit matin ?

— Parbleu, ce n'est pas difficile à deviner, il y en avait douze.

— Vous êtes un stupide, Jellow. Il n'y en avait pas douze... il y en avait onze.

— Tiens !... cela prouve qu'il y avait au moins un membre sobre dans votre Société de Tempérance.

A ce moment, l'œil de Tom Plumett vacilla, sa voix se fit pâteuse. Visiblement, l'effet du brandy se faisait sentir.

— Oui, continua-t-il comme en aparté, cette petite Nelly était terriblement astucieuse, mais Tom Plumett est un vieux singe. On ne lui apprend pas à faire la grimace... Dieu me damne si je lui aurais jamais apporté mon plum pudding... d'autant plus que j'avais déjà lu une histoire semblable quelque part.

Un hoquet le fit tressauter.

« Hélas, soupira-t-il, alors je supportais mieux le whisky qu'aujourd'hui... Il y a longtemps de cela... Depuis, la petite Nelly a grandi... elle s'est même mariée, et, coup sur coup, a eu six garçons dont trois filles. L'aîné sort de nourrice, il fait ses dents ; le second est midshipman dans la marine de Sa Majesté... Le cadet est major en retraite... Quant au clergyman Richard Clarke...

Un ronflement sonore termina la phrase. Tom Plumett dormait.



Un ronflement sonore termina la phrase.

E. Jolicler.





LE REVERBÈRE A TÉLESCOPEMENT

Invention pratique pour fumeurs dépourvus d'allumettes.

Plus de fumeurs embarrassés... grâce au nouveau reverbère... à ressort.

Pêle-Mêle Causette

Le petit commerce traverse une crise bien rave. Il est même difficile de prévoir s'il en relèvera. Cette situation provient de la oncurrence terrible que lui font les grands agasins. L'extension impitoyable des rosses maisons a réduit les petits marchands la portion congrue.

Je connais des écrivains qui voient d'un n œil cette évolution mortelle pour tant établissements secondaires. J'avoue que, our ma part, je n'y assiste pas sans tristesse, je ne puis me défendre d'un serrement de eur quand j'apprends la disparition d'une ces petites maisons qui avait, jusque-là, ffi à l'entretien d'une honorable famille.

J'éprouve même une sorte de révolte à nstater l'absorption des affaires par les aisons géantes, qui, dans leurs luttes entre les, écrasent tout ce qui est trop faible our résister à l'anéantissement.

Ainsi, j'ai connu de petits et même de oyens tapissiers qui trouvaient leur subsisnce dans leur modeste industrie. Les ands magasins, qui se contentaient autreis de vendre du meuble ont, un jour, onté des ateliers pour exécuter tous les avaux de ville, comme les tapissiers. Ceux incapables de lutter, disparaissent l'un rès l'autre.

Il existait une nombreuse corporation de uturières à façon, qui, sans sortir de chez es, et tout en vaquant aux soins du mége, gagnaient honnêtement leur vie. Nos andes dames, celles qui ont le privilège diriger la mode, se sont plues à abannner les traditions françaises pour s'inoder aux modes anglaises. Grâce à ce moument d'antipatriotisme, on a vu fleurir udain la *blouse*. Ce vêtement, qui faisait ur re autrefois nos parisiennes quand elles voyaient arboré par les étrangères, a conis plein droit de cité et d'élégance.

Les grands magasins en ont pris aussitôt monopole, par une production en masse. une légion d'honnêtes travailleuses ont, ce fait, perdu leur gagne-pain.

Que d'autres trouvent cela bien, moi je puis m'empêcher de le déplorer.

Voyez encore le commerce d'épicerie. ssez devant un de ces monstrueux Potin, occupent en entier d'énormes immeubles. nnée en année, de nouveaux rayons uvrent. Alors qu'autrefois ils se contenent de débiter l'épicerie proprement , les voilà, aujourd'hui, marchands de lénes, de fruits, de volailles. Ils seront dein bouchers et boulangers. Pour combien petites maisons chacun de ces empiètements n'équivaut-il pas à un arrêt de rt?

Qu'importe, disent certains bons apôtres, le petit patronat disparaisse, puisque grands magasins nous offrent plus de mmodités et de plus grands choix. Nous s en consolerons sans peine. »

Ceux qui parlent ainsi, ne raisonnent re. Sans cela, ils conviendraient que la parition du petit commerce constitue un ger national. Elle élimine toute une se de la société à laquelle le besoin de rité du lendemain et de tranquillité ne la pondération si utile en matières tiques.

Elle supprime, pour l'industrie, un débouché utile, et la met, de ce fait, sous la dépendance étroite d'un petit groupe de maisons.

La disparition du petit commerce a une autre conséquence encore. Elle favorise l'accaparement de la petite épargne par le gros capitalisme. Ce n'est pas là son moindre défaut.

Mais pour le brave sybarite, qui ne voit en toutes choses que son agrément personnel, toutes ces raisons sont de petite importance.

Il ne les prendra en considération que le jour où en souffrira sa propre commodité. Ce jour-là, il sera bien temps de gémir.

C'est maintenant, c'est immédiatement que la question devrait être soulevée, que le problème devrait être étudié et solutionné. Il est autrement intéressant que les mille et une futilités sur lesquelles on appelle l'attention publique.

On me répondra peut-être que le problème ne comporte pas de solution équitable. Qu'en sait-on, puisqu'il n'a pas encore été étudié sérieusement?

Fred Isly.

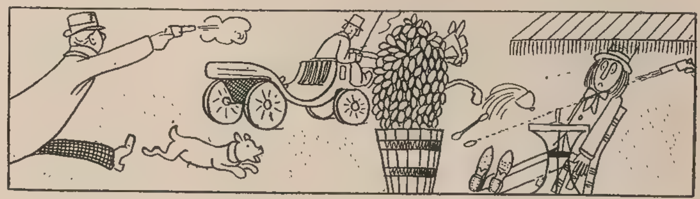


REVOLVÉRISATION

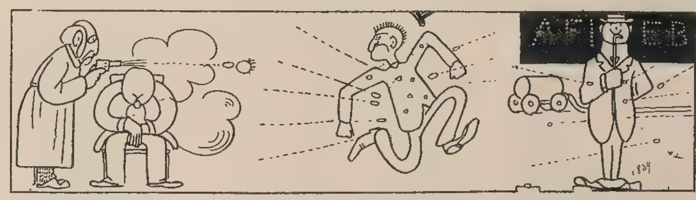
De plus en plus, l'usage du revolver entre dans nos mœurs d'apaches. Voilà maintenant, dit-on, que les grandes Compagnies de chemins de fer vont faire poinçonner leurs tickets au revolver; dans les grands cafés, on ne débouchera les bouteilles qu'avec lui, et c'est encore lui qui servira à éteindre les camoufles chez les gens au courant des choses de la mode.



Un des plus illustres hommes d'État d'une nation voisine appelait ses domestiques à coups de revolver; par contre, c'est à coups de revolver que les domestiques bien stylés réveilleront leurs maîtres, désormais.



Grâce à lui, vous arrêterez toujours un cocher, même s'il va relayer, et que de bonnes blagues vous pouvez faire, avec le revolver, à vos amis.



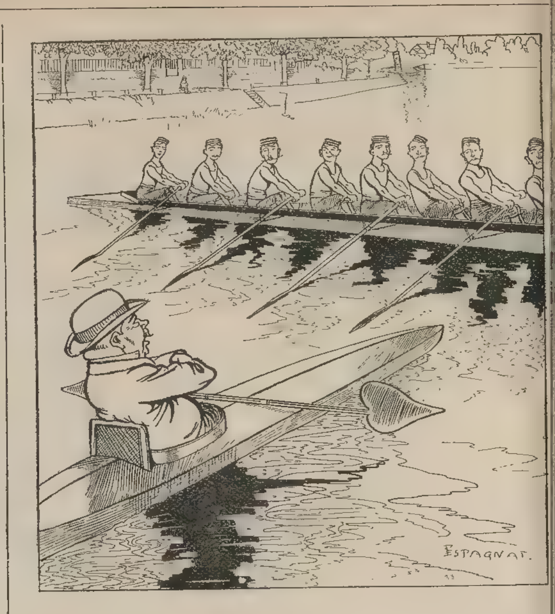
La chirurgie l'emploiera pour extirper les loupes, kystes et autres parasites; on lui trouvera encore une foule d'usages. Peut-être, dans le début, verra-t-on quelques accidents fâcheux. Les Parisiens habitueront bien vite leur corps aux effets du plomb, et leurs oreilles au bruit des détonations, tout aussi facilement qu'ils ont habitué leurs yeux à la vue des réclames aveuglantes ; leurs bouches, au goût des microbes pernicieux ; leurs nez, aux odeurs pestilentielles de Paris, et leurs pieds au contact homicide des plots, de si funeste mémoire.



DE LA LOGE PRESIDENTIELLE

FALLIÈRES. — Eh bien, mon cher Ruau, il me semble que les courses ont plus de succès que jamais.

LE MINISTRE DE L'AGRICULTURE. — Félicitons-nous-en, monsieur le Président. La saison n'est pas terminée, et nous comptons déjà, pour cette année, 172 joueurs ruinés qui se sont suicidés, alors que l'année dernière nous n'en avons eu que 53 à la même date.



Le président du Club international de Manille aux enchères, fait du canot.

— Eh dites donc, jeunes gens, où avez-vous vu qu'on coupe un as avec un huit?

Courrier Pêle-Mêle

Arrondissements.

Monsieur le Directeur,

Il y a quelques années, l'administration des Postes avisa le public, que pour faciliter le classement et hâter la distribution des lettres à destination de Paris, il était bon de compléter les adresses en indiquant, après le mot *Paris*, le numéro de l'arrondissement.

L'administration fit même distribuer au public, de petits livrets contenant la nomenclature des rues de Paris et l'indication de leurs arrondissements respectifs.

Nous autres, bonnes gens de province, nous nous empressâmes de nous conformer au vœu de l'administration. Mais pourriez-vous nous dire pourquoi les habitants de la Ville-Lumière nous facilitent si peu l'accomplissement de cette petite formalité? Sur 10 cartes de visite ou adresses que je reçois de Paris, c'est à peine si l'une d'elles indique le numéro de l'arrondissement. Beaucoup de journaux négligent cette indication.

Le *Pêle-Mêle* lui-même qui, par ses inventions géniales, est à la tête du progrès, borne à donner pour adresse: 7, rue Cad et m'oblige ainsi, pour me permettre de co pléter l'adresse de la présente lettre, de c sulter mon livret des rues de Paris, p apprendre que la rue Cadet est dans le 9e rondissement.

Recevez, etc. UN LECTEUR ASSIDU. (Nancy).

Malaga.

Monsieur le Directeur,

J'ai eu le plaisir de lire dans un de

LES ENDROITS A DOUBLE DESTINATION

En vérité, je vous le dis, m'affirma le monsieur qui observe, le Français est un être essentiellement indépendant et qui ne tolère pas qu'on lui assigne tel endroit pour faire exclusivement un acte déterminé.



Prenons le Musée, le Musée qui avait la prétention d'être un asile de chefs-d'œuvre et pas *autre chose*. Eh bien, nous lui en avons fait rabattre au Musée: nous en avons fait un asile au sens propre, et voilà comment nous sommes.



Avons-nous à nous rencontrer avec un parent ou un ami, nous lui donnons rendez-vous dans un bureau d'omnibus. Pourtant, ces petits bâtiments ont été construits exclusivement pour que nous nous y rencontrions avec l'omnibus.



Et les loges de l'Opéra-Comique! On les a créées pour que nous regardions et écoutions. C'était par trop autoritaire. Nous ne regardons pas, nous n'écoutons pas. En revanche, nous causons.



Et puis, on aurait voulu aussi nous diriger vers certaines plages dites stations balnéaires, avec injonction de prendre tout juste l'air et des bains... nous y avons mis bon ordre.



Plus fort que ça, monsieur, des cimetières ont été aménagés et nous devrions y conduire le parent ou l'ami défunt avec seulement des larmes et des regrets...

Nous en avons fait une ballade et nous y faisons aussi du commerce.



Et puis, vous savez, conclut l'observateur, elle n'est pas seulement théorique mon indépendance à moi, ainsi, on nous a construit des ponts spécialement pour passer l'eau, n'est-ce pas? Eh bien, moi, je m'en sers depuis vingt ans de leurs ponts, et je ne passe jamais dessus.

derniers numéros, un article intitulé: « Pourquoi Malaga n'est pas une station d'étrangers ». Cet article doit dater déjà de quelques années, je me crois obligé de rectifier cette information sur un pays que je parcours actuellement très fréquemment.

Malaga est aujourd'hui une ville bien propre, avec une nouvelle municipalité, nommée « La Caleta », laquelle a beaucoup embelli l'ancienne ville, non seulement par l'élégance des édifices, mais aussi par la propreté générale; on y voit de belles rues, modernes et somptueuses. Les touristes et étrangers y sont en grand nombre et ont à leur disposition huit ou dix hôtels de premier ordre, toujours remplis.

De plus, tous les riverains ont l'obligation de balayer en face de leur maison, au moins deux fois par jour, et d'arroser deux fois aussi pendant l'été et une fois pendant l'hiver et cela sous peine d'amende.

Voici des renseignements exacts et actuels sur Malaga, j'ai pensé qu'ils étaient dignes d'être cités pour mettre les choses au point.

Recevez, etc. J. GASSO (Barcelone).

Panthéon

Monsieur le Directeur,

Le correspondant qui a bien voulu vous donner la liste des grands hommes inhumés au Panthéon, a omis de vous signaler l'architecte Soufflot, créateur des plans et devis du Panthéon.

Le caveau de Soufflot est en face de celui de Voltaire.

Recevez, etc.

Gustave MARSEILLE.

Questions interpêlemêlistes

Quelle est la raison pour laquelle la République française est appelée: « Marianne »?

CEYTRE.

Quelle est la manière ou quelles sont les différentes manières de préparer le cousse-cousse?

B.-S. DE STE-WALBURGE.

Autour du "Salon"

Le salon de peinture est inauguré, et, pendant deux longs mois, les badauds auront tout loisir d'admirer des kilomètres de toiles ou de s'extasier devant des plâtres.

La première exposition publique d'œuvres d'art date de 1653; elle était uniquement réservée aux académiciens.

D'abord installée dans le palais Brion, proche le Palais-Royal, elle émigra, en 1671, dans la cour de l'hôtel Richelieu; plus tard, Mansart accordait aux exposants la grande galerie du Louvre, et Coypel y voisina avec Largillière, Coysevox avec Girardon.

Le Salon resta au Louvre jusqu'en 1848; on le vit ensuite aux Tuileries, au Palais-Royal; enfin, en 1856, il prenait possession du Palais de l'Industrie, aux Champs-Elysées, où il est demeuré.

Sous l'ancienne monarchie, il ouvrait ses portes le 25 août, jour de la fête de Saint-Louis; les dates varièrent avec les régimes, mais, depuis plus d'un quart de siècle, on l'inaugure le 1er mai et on le ferme le 30 juin.

C'est en 1793, en pleine tourmente révolutionnaire, que le jury des artistes y décerna pour la première fois des récompenses.

En 1889, une scission se produisit entre les grands pontifes de l'art officiel, et, sur l'initiative de Meissonnier, un deuxième Salon vint se greffer sur le premier.

Il eut pour adhérents tous les mécontents, et, dès la première année, il exposait 1.500 œuvres.

C'est l'année 1797 qui fut la moins fertile en envois: 191 tableaux et statues.

La plus productive fut l'année 1880, dont l'unique Salon ne reçut pas moins de *sept mille* envois.

« Tout Français a dans son cœur une âme d'artiste qui sommeille », disait Henry Monnier. Pour bizarre, l'observation n'en est pas moins exacte si l'on considère que, en dehors des deux Salons officiels, les petits Salons se chiffrent par douzaines.

Ainsi, nous avons les aquarellistes, les pas-

tellistes, les pointillistes et autres, sans compter les expositions particulières, qui sont innombrables.

Les artistes ont toujours prêté le flanc à la raillerie des folliculaires. Aussi bien, pour un peintre de génie, combien de barbouilleurs!

En 1869, Lazerges exposait: *Le Foyer de l'Odéon, un jour de première représentation.* Toute la critique et tous les littérateurs de l'époque étaient groupés autour de M. Camille Doucet, ganté de violet, comme un évêque.

Aussitôt, un journal publiait ce méchant sixain:

«Le tableau de M. Lazerges
Nous arrive avec les asperges:
Il est, le tableau de Lazerges,
A l'huile, ainsi que les asperges.
J'aime le tableau de Lazerges,
Mais j'aime bien mieux les asperges.»

Tous les chefs d'Etat, depuis Charles X, ont assisté au vernissage du Salon.

Quelques-uns y ont commis de lourdes gaffes; Napoléon III, notamment, qui complimenta Ingres sur son beau tableau des *Capucins*, lequel était de Granet.

On n'a pas oublié non plus la bévue de Jules Grévy, un Président de la République très peu autorisé en matière d'art.

Entouré d'une cour de peintres, tous membres du jury, il s'était arrêté devant une grande toile très prétentieuse.

— Quelle croûte! s'écria-t-il.

Son état-major le regarda, consterné, car l'auteur de la croûte était parmi les assistants.

— Je ne comprends pas, répéta Jules Grévy, qu'on ait admis ça!

Le malheureux peintre aurait voulu se trouver à cent pieds sous terre, et l'entourage faisait au Président des signes désespérés.

Il comprit enfin et, se tournant aimablement vers le patient:

— Je déprécie toujours ce que j'ai l'intention d'acheter.

Et la croûte s'en fut retrouver des centaines d'autres croûtes dans les greniers de l'Etat.

J.

AVANCEMENT

La Scène se passe au Ministère des Travaux Aériens.

I

LE CABINET DU CHEF DE LA DIVISION DES DIRIGEABLES.

LE CHEF DE DIVISION. — Tu as vu le ministre?

L'AMI INFLUENT. — Hier soir.

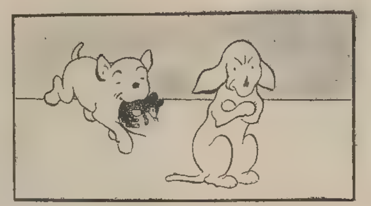
LE CHEF DE DIVISION. — Tu lui as parlé de moi?

L'AMI. — Oui, parfaitement, tu obtiendras ce que tu demandes, mais je tiens à te prévenir, tu es mal noté. Il paraît que tu ne t'occupes pas du tout de ta division, que tu ne connais même pas tes employés. Au Conseil des directeurs, tu laisses tes collègues profiter de tous les avantages pour leur personnel et tu ne réclames rien pour le tien. Méfie-toi, on s'y habitue et en commence à dire que tu ne comptes pas.

LE CHEF DE DIVISION. — Ah! diable!... tu as raison de me prévenir... ils vont me le payer... tu vas voir... Tiens, au prochain Conseil des directeurs, on doit nommer un sous-chef, je te donne ma parole que ce sera un employé de ma division qui décrochera ce poste-là... au hasard, le premier venu... *(il ouvre le registre du personnel.)* Voyons un peu... tiens!... Lance, du deuxième bureau... il sera sous-chef dans huit jours.

DEFINITION POUR LES JEUNES

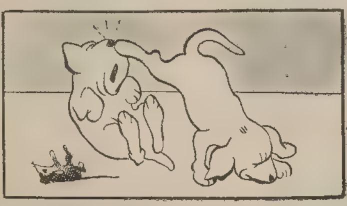
En somme, qu'est-ce que c'est que la politique?



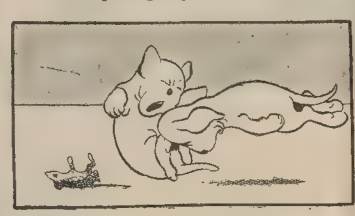
La politique, c'est un chien qui a pris une souris.



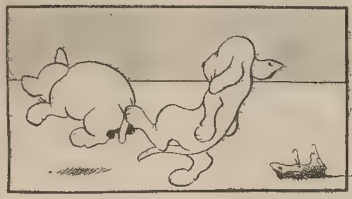
Et un autre chien qui survient, d'où coup de poing de figure.



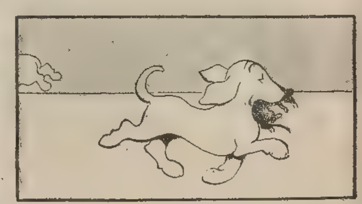
Coup de pied de nez.



Coup de tête.



Coup de pied final...



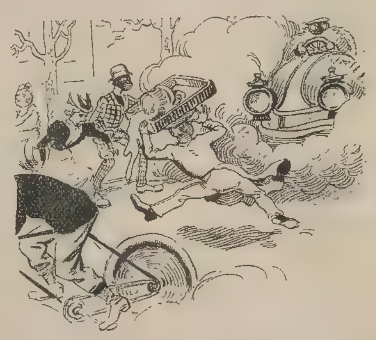
... et à moi l'assiette au beurre. Voilà ce que c'est que la politique.

DE L'UTILITE DES JEUX

Leur utilité est incontestable, et il est universellement reconnu que les jeux et les sports, pratiqués dès le plus jeune âge, peuvent, plus tard, donner à ceux qui y sont passés maîtres, un fort atout dans la lutte pour la vie.



Le jeu de chat coupé, par exemple...



... est très utile à connaître pour circuler dans les rues.



Le jeu des quatre coins confère, à celui qui y est entraîné dès l'enfance...



... de sérieux avantages pour voyager en chemin de fer.



Cache-cache n'est pas inutile lorsqu'on rencontre son tailleur.



La pratique du rugby...



... permettra de voyager dans le métropolitain.



Dans un autre ordre d'idées, avouez que ce pauvre mari, s'il avait eu la connaissance des Dames, ne se serait sans doute pas exposé à être traité d'aussi cavalière façon.



Enfin, tout le monde conviendra que si les Russes avaient mieux connu le Nain jaune, ils n'en seraient pas où ils en sont.

L'Ami. — Tu le connais?

Le Chef de division. — Pas du tout... pas plus que les autres, je ne connais que les chefs de bureau, mais je te réponds que j'aurai l'air de le connaître.

L'Ami (souriant). — Et qu'il sera nommé?

Le Chef de division. — Et qu'il sera nommé, parfaitement!

II

Le Conseil des Directeurs.

Grande discussion pour la nomination du sous-chef... les directeurs et le chef de la division des dirigeables ont présenté leurs candidats. Le chef de division demande la parole, étonnement général, on l'écoute avec une amabilité condescendante, comme un monsieur qui va parler pour ne rien dire.

Le Chef de division. — Messieurs!... vous avez pu remarquer jusqu'ici avec quelle réserve j'ai appuyé les candidatures de mes employés dans nos précédents conseils. J'estime, en effet, que les efforts doivent être considérables pour mériter une récompense... Je connais mes employés *(sourires discrets.)* Je les vois tous les jours à l'œuvre, et jusqu'ici, aucun ne m'avait paru mériter mieux que sa situation... Aujourd'hui, je dois faire une exception en faveur d'un nommé... *(il consulte discrètement sa petite note)*, d'un nommé Lance, rédacteur au deuxième bureau... et je vous demande pour lui cette vacance de sous-chef... *(Murmures de surprise.)* Parfaitement, messieurs, c'est un garçon méritant qui a travaillé sous mes yeux pendant ces deux derniers mois, au classement des papiers inutiles... la tâche était délicate, et je puis dire que jamais son zèle, sa ponctualité, son intelligence ne m'ont fait défaut... *(Etonnement général, mais sans ironie.)* J'apprécie hautement ce brave garçon, dont la situation même est intéressante, et je vous demande comme un service personnel de le récompenser en le nommant sous-chef!...

Mouvements divers dans le groupe des directeurs, on s'étonne encore de cette subite énergie; le chef de la division des dirigeables, serait-il un travailleur silencieux et réservé?...

Enfin on vote, et le nommé Lance, du deuxième bureau, est nommé sous-chef.

III

La sortie du Conseil des Directeurs — Dans les couloirs.

Le chef de la division des dirigeables sort avec deux collègues, il est enchanté de son petit effet... il sent la considération renaître chez ses collègues... sûrement, ça arrivera aux oreilles du ministre... et c'était vraiment d'une simplicité...

Un employé timide s'approche du groupe et salue gauchement.

L'Employé. — Je vous demande pardon, monsieur le chef de division... mais serait-il indiscret de vous demander un renseignement, même vague, sur la nouvelle nomination?

Le Chef de division *(plein d'une amabilité protectrice)*. — Mais, du tout, mon ami, du tout... Il y a un rédacteur de ma division nommé sous-chef... un rédacteur du deuxième bureau...

L'Employé *(tressaillant. A part)*. — Mon bureau!...

Le Chef de division. — C'est un brave garçon que j'ai vu travailler sous mes yeux dernièrement et que j'apprécie au plus haut point...

L'Employé *(rayonnant)*. — Monsieur le chef de division, un mot encore...

Le Chef de division *(avec un sourire)*. — Deux, si vous voulez, mon ami.

L'Employé. — Cet heureux rédacteur ne s'appellerait-il pas, par hasard... Ernest.. Jouvenceau?

Le Chef de division. — Ernest... Jouvenceau.... Non!

L'Employé *(désappointé)*. — Ah!...

Le Chef de division. — Il se nomme... Lance.

L'Employé *(ahuri)*. — Lance?... Hector Lance??

Le Chef de division. — Mais, mon Dieu oui... qu'y a-t-il là de si extraordinaire?

L'Employé *(retenant une folle envie de rire)*. — Mais... monsieur... le chef... de division... Hector Lance est en congé depuis trois mois!!!

Le Chef de division *(prévoyant une catastrophe)*. — En... congé... depuis trois mois?

L'Employé. — Oui, monsieur le chef de division... pour soigner son anémie!

Le Chef de division. — Vous en êtes certain?

L'Employé. — Tout à fait certain, monsieur le chef de division... même qu'on a reçu ce matin au bureau une lettre de sa femme, pour nous apprendre...

Le Chef de division *(avec une lueur d'espoir)*. — Qu'il est guéri?

L'Employé. — Non, monsieur... qu'il est mort!!!

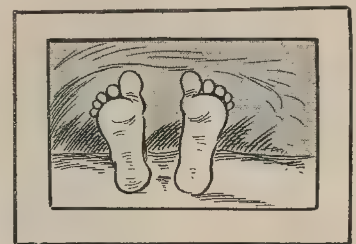
Jean Kolb.

LE SALON

Le Salon contient de belles œuvres, c'est incontestable. Cependant, il s'y révèle de la pénurie dans le choix des sujets.
Le *Pêle-Mêle*, pour remédier à cette lacune, a imaginé quelques sujets intéressants qu'il offre gratuitement à MM. les artistes pour les prochaines expositions.



La retraite d'Emile.



Les pieds de Damoclès.



Jules César s'écriant: « Le saur en est jeté! »



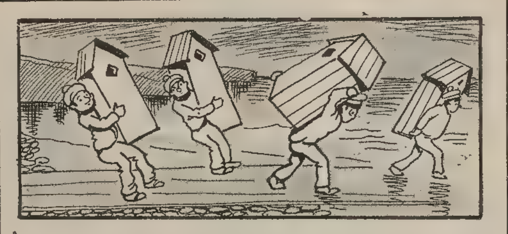
Scène de théâtre: Le paradis perdu.



Paysage: La chute du rein.



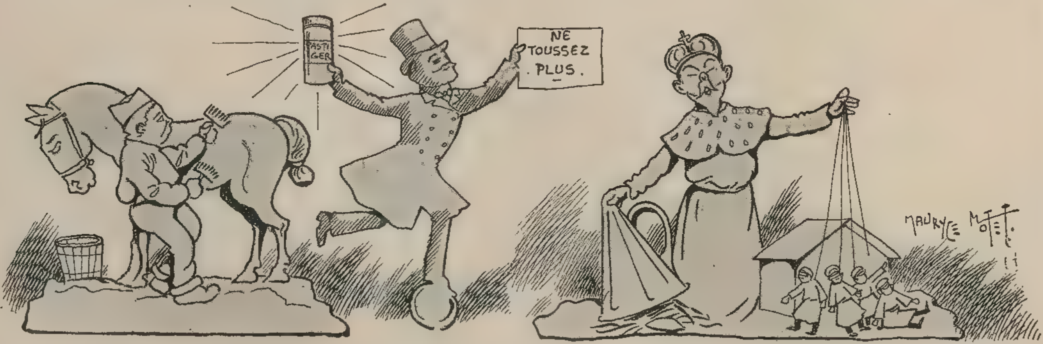
Un héros: Lamotte...Piquet.



Eau forte: L'enlèvement des cabines.



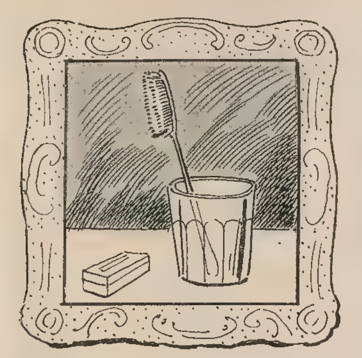
Les enfants des Douars.



Sculpture: Le panseur.

Le génie de la Pastille.

Monument commémoratif élevé en l'honneur des deux Douma (Douma père et Douma fils).



Un académicien: Lave dents.



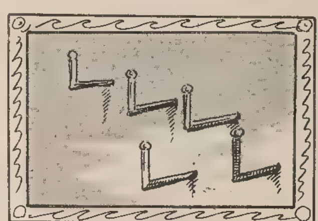
Les chevaliers débrouillards.



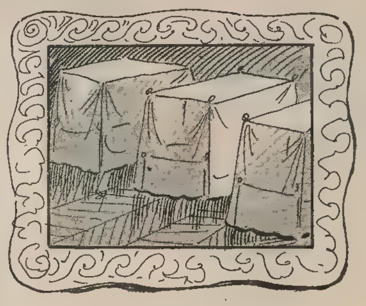
La traite des nègres.



Le radeau de la mère Duse.



Vue de Saint-Cloud.



Les Trois Moustiquaires.



Le paon des Arts.



Tableau de genres.



Un dogue de Venise. La statue du quémandeur. La Diane de Pitou.



LE VIEUX GENDARME ET LE BON BRIGAND
OU
UN BON EXEMPLE DE FRATERNITÉ



— Madame, c'est l'opticien qui rapporte le microscope de monsieur.
— Dites-lui que je ne suis visible pour personne, même pas pour lui.

DE NOS LECTEURS

Ne jurons de rien !

Le 2 pluviôse, an V, on célébrait la cérémonie civique sur une place de Toul. Cette cérémonie était dite : « de haine à la royauté ».
Un général de division de l'armée française, qui traversait la ville, voulut assister à la cérémonie avec les troupes sous ses ordres. Après le serment prêté par les autorités civiles et par la garde nationale, ce général s'avança au milieu du carré formé par les troupes et prononça, d'une voix forte, la formule suivante : « Je jure haine à la royauté, et fidélité inviolable à la République ! »
Puis il signa le procès-verbal de la cérémonie, dont on peut voir l'original dans les registres des délibérations de l'Hôtel de Ville.
Ce général, dont la ville de Toul garde ainsi l'autographe dans ses archives, était... J.-B. Bernadotte, depuis roi de Suède et de Norwège, sous le nom de Charles-Jean XIV.

ROSNIL.

Sandwichs

Quelle est l'origine de ce mot? Certaines personnes croient, à tort, qu'il y a là un souvenir se rapportant aux îles de ce nom. L'origine en est plus prosaïque.
Quand le comte de Sandwich, ministre de la marine sous le règne de George III, était retenu un peu tardivement au Parlement anglais, il avait coutume de manger gravement, à son banc ministériel, quelques-unes de ces tartines réconfortantes qui ont reçu et gardé le nom de cet homme d'Etat.
On s'illustre comme on peut.

R.

Il y avait autrefois, en Danemarck, une loi autorisant tout noble à tuer un roturier à la seule condition de déposer un écu sur le cadavre.
Pour déraciner cet abus, on fit une autre loi qui donnait aux vilains le droit de tuer les nobles, sous la condition de déposer deux écus sur le cadavre.
Le résultat fut que chacun dès lors s'abstint.
Aujourd'hui, on tue son prochain pour moins d'un écu. Demandez-le plutôt aux falsificateurs

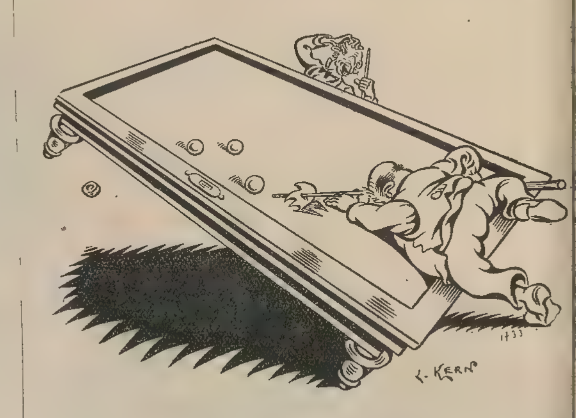
Le chien de Victor Hugo

A Hauteville-house, Victor Hugo, proscr



BIZARRE

— Eh bien? Et ce mariage avec Mlle X...?
— Oh! jamais je n'épouserai une pareille femme, elle ne me dit rien.
— Pourquoi?
— Elle est trop bavarde.



UN COUP DIFFICILE
OU
LE JOUEUR TROP PUISSANT

avait un chien: « *un lourd lévrier, gros, gourmand et paresseux* ». Pour ces raisons, le poète l'appela: Sénat.

Sur le collier de l'animal, le maître grava de sa main, le distique suivant :

Je voudrais que chez moi quelqu'un me ra-[menât.
Mon état: chien. Mon maître: Hugo. Mon [nom: Sénat.

Un jour, le chien rentra bien au logis, mais le collier avait été volé, et un familier de la maison fit au poète ce reproche flatteur: « Maître, pourquoi aussi mettez-vous des diamants au cou de votre chien? »

(Curieux rapprochement: Victor Hugo fut sénateur!)

****

Pêle-Mêle Connaissances

— Jadis, la foire à la ferraille et aux jambons, avant d'être installée boulevard Richard-Lenoir et boulevard de la Bastille, se tenait sur le parvis Notre-Dame. A la ferraille et aux jambons était alors joint le marché des fleurs et des oignons, dont l'origine, d'après le chroniqueur Sauval, se « perd dans la nuit des temps ».

— C'est le millionnaire assassin Thaw, dont la chronique judiciaire américaine nous a si longtemps entretenu, qui fit don à la Fourrière de Paris, du premier appareil d'asphyxie pour les animaux qu'elle ait possédé.

— En France, les dentistes se divisent en médecins-dentistes et en chirurgiens-dentistes. Le public croit communément qu'il n'y a entre eux aucune différence essentielle. Cependant, les premiers sont simplement pourvus du diplôme spécial de dentiste institué il y a quelques années: ce sont des odontologistes; tandis que les seconds sont docteurs en médecine et ont droit au titre de somatologistes.

— De 1825 à 1890, l'augmentation des suicides a été de 411 0/0 en Prusse; de 385 0/0 en France, de 318 0/0 en Autriche. Elle a été de cent pour cent en Italie depuis 1870. La progression, très faible en Danemark et en Suède, est insignifiante en Angleterre.

— La sophistication des vins est un mal qui remonte à la plus haute antiquité. Presque partout, les vignerons l'additionnaient d'eau. Pline se plaignait que ceux de la Provence introduisissent dans le leur des herbes et autres substances nuisibles à la santé.

— La Perse est plus que la France encore la proie du fonctionnarisme. Dans un projet de Constitution rédigé à Téhéran par les députés à l'adresse du Chah, les signataires ont émis le vœu de voir le nombre des ministres, limité à *cinquante-huit* personnes...

— On ne trouvait, autrefois, le poivre, qu'aux Indes orientales. C'est un missionnaire français, nommé *Poivre*, qui l'importa en France, voici un peu plus d'un siècle, et le fit cultiver dans les îles de France et de Bourbon, dont il avait été nommé gouverneur.

— Le conseil municipal de Chrudin, en Bohême, a rendu, à l'occasion des derniers froids excessifs, une curieuse ordonnance, par laquelle il est recommandé aux habitants de s'abstenir, désormais, entre le 1er novembre et le 15 avril, d'échanger entre eux ces coups de chapeaux. On leur conseille d'esquisser un salut de la main, à la façon militaire.

— Rome, la cité immortelle, a toujours ses animaux sacrés. De nos jours encore, on y entretient, dans un petit jardin proche de la grande façade du Capitole, une louve, en souvenir de la légende de Romulus et Rémus. Les Romains superstitieux chérissent cet animal, ainsi qu'un aigle superbe, symbole de l'antique grandeur de Rome, qu'on tient enfermé dans une cage voisine.







CONTENANT ET CONTENU

Quand on est un peu observateur, me disait l'autre jour, le premier sommelier du café Bégis, il n'est pas besoin de demander au client ce qu'il veut prendre. Chaque personne affecte la forme de la bouteille ou du récipient qui contient sa boisson favorite. Ainsi, tenez:

Ce monsieur bien portant ne boit que du vin français, sain et généreux, du Bourgogne ou du Bordeaux, il a la silhouette d'une de ces bouteilles.

Ce gros Allemand, qui boit coup sur coup trois ou quatre chopes de bière de Munich, a tout à fait la silhouette d'un verre à bière avec ses deux anses.



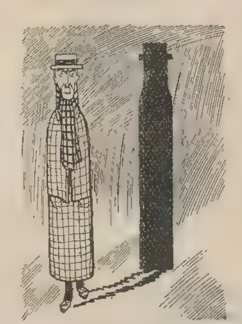
Ce fêtard, prématurément empâté par l'abus du vin de Champagne, ne prend-il pas l'ampleur d'une bouteille de Clicquot?



Et ce personnage, à l'allure vindicative, avec sa canne menaçante sous le bras, son poing sur la hanche, c'est à coup sûr un buveur de café, liqueur énervante, ce qui lui donne l'allure d'une cafetière!



Voilà un client à l'allure fatiguée, aux épaules tombantes: c'est un malade, il a l'air d'une bouteille d'eau minérale; naturellement, il ne boit que de l'eau de St-Galmier.



Celui-là, navrant de maigreur, est gravement atteint. Il est sujet aux syncopes. Il va prendre un peu d'eau de mélisse, dont il a, du reste, l'apparence extérieure.



Cette jeune personne, à l'air austère ne boit que des liqueurs monastiques; vite une chartreuse!

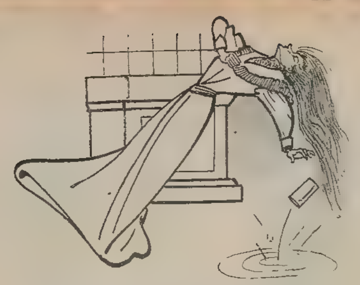


Quant à celui-ci, c'est un Oriental: il ne boit que de l'eau; aussi a-t-il la tournure du récipient dans lequel ils la mettent dans son pays... d'une gourde!

— Le « régulateur » modèle de l'Observatoire de Paris, est placé dans une cave de l'établissement. Il s'y comporte admirablement, car les variations de la température, peu favorables à la régularité des pendules, sont moins sensibles à cet endroit-là que dans les différents laboratoires, exposés au chaud et au froid.

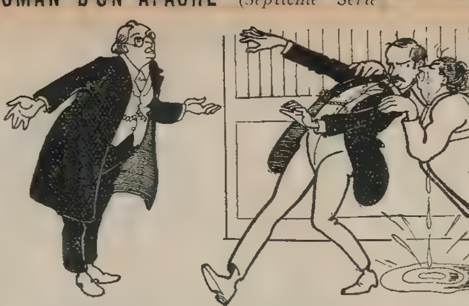
— Pont-à-Mousson est la première ville de France où les chiens furent invités à collaborer, avec la police, à assurer la sécurité des habitants. Les exemples de plusieurs villes d'Allemagne, de Suisse, de Belgique et d'Autriche, déterminèrent, en 1905, M. Pollet, commissaire, à entrer dans cette voie nouvelle.

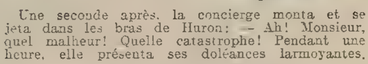
A. S.



L'effet de ce poison violent ne tarda pas à se faire sentir. Cinq minutes après, Mme Huron tombait inanimée. Elle était morte.

Le médecin, appelé en toute hâte, constata que le décès était dû à une appendicite. Si elle eût été opérée, cela ne serait pas arrivé.





Une seconde après, la concierge monta et se jeta dans les bras de Huron: — Ah! Monsieur, quel malheur! Quelle catastrophe! Pendant une heure, elle présenta ses doléances larmoyantes.



Puis, tout à coup, changeant de ton: — Vous savez, il faut une garde pour veiller. Prenez une dame respectable. Moi, par exemple: ce sera vingt francs et le café à discrétion. Et elle vanta les qualités qu'elle possédait pour ces funèbres besognes.



Huron, pour s'en débarrasser, accepta. Alors la concierge se reprit à pleurer et s'essuya les yeux avec un magnifique mouchoir brodé qui traînait sur un meuble, et le mit ensuite dans sa poche.



Puis, la cuisinière arriva: — Je préviens Monsieur de se méfier de cette femme, c'est une tire-sous. Elle veut profiter du chagrin de Monsieur. D'ailleurs, si Monsieur avait quelques vieilles robes à donner, je pense que cela revient plutôt à moi, qui aimais tant Madame! Et nouveaux pleurs.



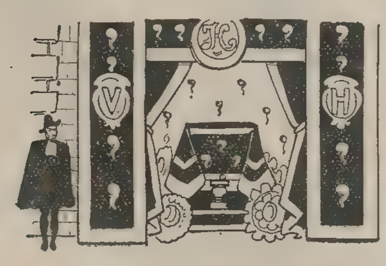
Ensuite, vint un Monsieur en deuil qui en termes émus, prit une si vive part au chagrin de Huron que celui-ci demanda: — Vous connaissiez donc ma femme? C'était, tout simplement, le directeur d'une maison de pompes funèbres.



Il était à peine parti, que se présenta une vieille amie qui, pleine de sollicitude, voulut savoir ce que ferait Huron. Il était jeune, il avait un enfant, il se remarierait, c'est certain. Et la vieille dame se mit à citer mille partis convenables.



Huron avait besoin d'être seul. Avec sa situation embarrassée, qu'allait-il faire? S'il ordonnait un enterrement simple, c'était montrer sa gêne, donner de la méfiance, et perdre tout crédit.



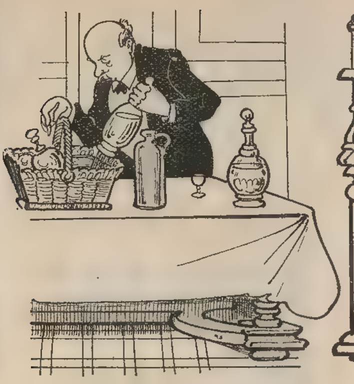
[illegible] une occasion de jeter un peu de [illegible] aux yeux, qui lui permettrait de remonter ses affaires. Il commanda donc un enterrement de première classe.



Pendant l'exposition du corps il fut étonné que ses beaux-parents fussent restés dans l'appartement. Il monta voir ce [illegible]



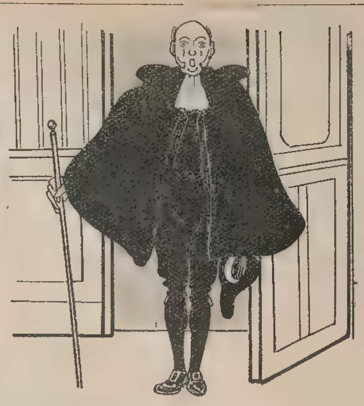
La mère fouillait dans les tiroirs: — Avait-elle de jolies dentelles, disait-elle; quels magnifiques bijoux! cela revient de droit à sa sœur. Et elle les prit.



Le beau-père avait trouvé des liqueurs et des vins fins: — Jean, de chagrin, pourrait se livrer à la boisson, disait-il. Et il mit de côté tout ce qu'il put trouver.



Leur fils emplissait ses poches de cigares: — Jean, s'il aimait sa femme, disait-il, n'aura pas le cœur de fumer dans son deuil. Alors, vaut mieux ne pas laisser moisir ce tabac.



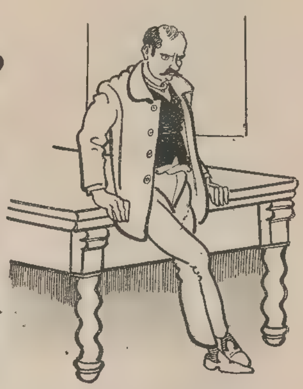
A ce moment, le maître de cérémonie s'avança et dit: — La famille! — Ah! oui, la famille, pensa Jean Huron, elle est jolie!



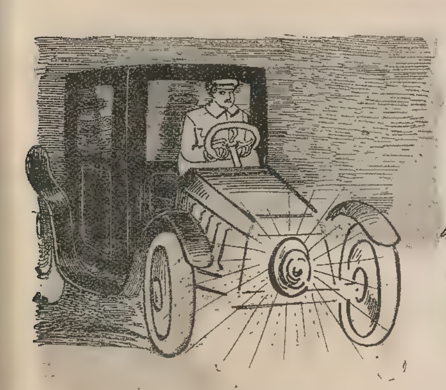
Cependant, tout en marchant, les créanciers disaient: — Il était temps qu'elle mourut. Elle menait son mari à la ruine. — Si ce n'est pas fait déjà. — On dirait qu'il a un poids de moins sur l'estomac.



Jean, pour dissiper leur doute, comprit qu'il fallait avoir du chagrin. Il pleura. Au cimetière, il poussa un cri déchirant: — A bientôt! épouse chérie et économe! Il appuya surtout sur ce dernier mot.



Mais cela ne prit pas. Ses employés l'avaient quitté. Il n'avait plus de travail. — Si je reste apache, pensait-il, je suis fichu. Il faut chercher autre chose.



Alors, il se vêtit avec élégance, loua une superbe automobile, qui le conduisit aux bureaux de la Monnaie.



Il était à peu près minuit. Il fit venir le garde principal: — Holà, dit-il, je suis le sous-secrétaire d'Etat des Finances. Je veux voir par moi-même si tout est en ordre là-dedans.



Le veilleur s'inclina très bas et, en tremblant, conduisit Jean Huron à travers les bureaux.

(A suivre)

PETITE CORRESPONDANCE

M. Farcasse: Tous mes remerciements pour renseignements si précis.

M. Muller; Mêmes remerciements.

M. Gott; Hélas! non, ce remède n'est pas core trouvé.

Mme Henri S.: A notre avis, il doit faire 2 a

M Champant; Ce produit n'existe pas, il f recourir à l'usage du filtre.

3e ANNÉE — N° 21. 10 Centimes 26 MAI 1907.

Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

ANCE : UN AN 6 fr. SIX MOIS : 3 fr. 50
ANGER : UN AN 9 fr. SIX MOIS : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

LA POLICE VEILLE, par Georges OMRY



1er AGENT. — Je te parie l'apéritif que c'est l'apache qui aura le dessus.
2e AGENT. — Je parie pour le bourgeois.
LE BRIGADIER, *survenant*. — Malheureux que faites-vous là ? Vous savez pourtant bien que le jeu est interdit.

La collaboration au **Pêle-Mêle** *est rétribuée. Pour recevoir franco le libellé des conditions, envoyer 0 fr. 15 en timbres-poste.*

Où est le cadavre ?

Il y a une soixantaine d'années de cela, parut un beau matin dans le journal *Le Messager de Marseille*, que dirigeait alors le spirituel chroniqueur Méry (1), un article du signor Mascredati, archéologue distingué, membre de l'Académie des sciences de Bologne.

Cet « éminent collaborateur », dont le *Messager* semblait très fier, y rendait compte des fouilles qu'il avait entreprises à Campo-Mayor (2), et faisait part au monde savant de l'importante découverte archéologique qui venait enfin de couronner ses efforts: il était, en effet, parvenu à retrouver et à exhumer plusieurs sarcophages de l'époque du Bas-Empire, contenant des armes et des étoffes d'une valeur inestimable.

Quelques croquis d'après nature, en donnaient un aperçu schématique, mais probant.

Les braves abonnés du *Messager de Marseille* applaudirent bien volontiers au triomphe du signor Mascredati, et n'y pensèrent plus. Mais trois jours après, surgit un second archéologue distingué, il signor Biffi, membre de l'Académie des sciences de Florence.

De passage à Marseille, cet illustrissime professeur avait lu l'article de son collègue; et, comme il avait, lui aussi, pratiqué des fouilles à Campo-Mayor, il avait été indigné de voir que Mascredati s'attribuait sans vergogne tout le mérite et toute la gloire de l'entreprise. Aussi, s'empressa-t-il, pour remettre les choses au point, de saisir sa bonne plume de Tolède, ou plutôt de Florence, et, l'ayant quelque peu trempée dans le fiel, il écrivit au *Messager* une lettre rectificative, que l'impartialité du brave Méry lui fit un devoir d'insérer...

En termes ambigus et polis, cette lettre rabattait fort proprement le caquet du signor Mascredati, et ramenait ses conquêtes archéologiques à de plus modestes proportions. Bref, l'académicien de Florence laissait à entendre que celui de Bologne n'était qu'un vulgaire fumiste, qui se vantait des prouesses d'autrui...

Le lendemain, Mascredati, outré de ces infâmes calomnies, riposta au signor Biffi par une note virulente qui parut en première page du *Messager*. Il déclarait repousser du pied avec mépris, *les basses insinuations d'un raté jaloux de ses lauriers;* et il flétrissait d'une plume acerbe, *la perfidie de ces langues de vipères qui diffament systématiquement le mérite, et qui ne craignent pas de répandre sur les plus légitimes succès de leurs collègues, la bave empoisonnée de l'envie !...* Et



... Monsieur le Procureur : vous pouvez clore l'instruction et classer l'affaire...

allez donc! Biffi eut son clou rivé de la belle manière!...

Mais il ne se tint pas pour battu... Ce camouflet ne fit, au contraire, qu'exaspérer sa fureur: usant de son droit de réponse, il rédigea aussitôt pour le *Messager*, un entrefilet féroce, où il accusait Mascredati d'être un espion autrichien!...

A cette révélation sensationnelle, un indescriptible émoi s'empara des lecteurs et abonnés de ce paisible journal, inopinément transformé en champ de bataille; les uns prirent parti pour le champion de Florence, les autres, pour le rempart de Bologne. Et cette querelle épique se mit à passionner tout le monde, encore mieux que le plus palpitant des romans-feuilletons... Bref, de la Cannebière aux Musées, on ne parla bientôt plus que de l'AFFAIRE, et on se demanda avec une certaine anxiété, lequel des deux signors mangerait l'autre. Serait-ce Biffi? Serait-ce Mascredati?... Captivant problème, au sujet duquel les meilleurs amis échangeaient des horions, et les pingres eux-mêmes engageaient des paris: Mascredati, le favori, était à égalité, et Biffi, l'*outsider*, à cinq contre un...

Mais ce dernier, perdant le terrain qu'il venait de conquérir, retomba à dix contre un, quand son adversaire, en réponse à ses accusations d'espionnage, l'eut publiquement démasqué... Selon les dires de Mascredati, le signor Biffi n'était qu'un vil imposteur: il n'avait pas plus d'instruction qu'une courge; et, s'il avait appartenu à l'Académie de Florence, ce n'était qu'en qualité de garçon de bureau, chargé de frotter le parquet et de laver les vitres...

Le Messager de Marseille, avec une impartialité qui lui faisait honneur, enregistrait tour à tour le pour et le contre, en laissant à chaque antagoniste la responsabilité de ses assertions...

Une telle dispute devait avoir — c'était fatal — un dénouement tragique. On apprit un matin que Mascredati, au comble de l'exaspération, avait giflé Biffi en pleine Cannebière.

D'où, constitution de témoins, qui jugèrent une rencontre inévitable.

Les conditions, l'heure et le lieu du combat furent tenus secrets, et tout se passa dans un si grand mystère, que nul ne parvint à découvrir la piste des adversaires et de leurs témoins.

La ville intriguée attendit fiévreusement le résultat de ce mémorable duel...

Le surlendemain, le numéro du *Messager de Marseille* parut encadré de noir.

L'infortuné Mascredati avait été tué!

En quelques lignes émues, Méry annonçait la sinistre nouvelle et retraçait la carrière du défunt, si prématurément fauché en pleine force, en plein talent, etc.

L'affaire était grave: le Parquet ouvrit une enquête... Mais toutes ses investigations furent vaines; il ne trouva trace ni du meurtrier, ni de la victime, et cette cruelle énigme demeura pour lui indéchiffrable.

Personne n'avait rien vu, personne ne savait rien!...

Il n'y avait qu'un homme à Marseille qui eût l'air de savoir quelque chose: c'était Méry, le directeur du *Messager*.

En désespoir de cause, le Procureur du roi (on était sous Louis-Philippe), pria donc le sieur Méry de passer à son cabinet, afin de lui fournir quelques éclaircissements sur ce drame par trop obscur...

— Où est le cadavre? demanda le magistrat au journaliste, dès que celui-ci fut sa présence...

— Il n'y a pas de cadavre! répondit Méry en souriant.

— Comment!... Le signor Mascredati est pourtant bien mort?...

— Il n'est même pas né, monsieur le Procureur!...

— Hein! que dites-vous?

— Je dis que le signor Mascredati n'a jamais existé, — si ce n'est dans mon imagination!...

— Et Biffi?...

— Biffi non plus!...

— Alors?...

— Alors, c'est moi qui les ai inventés t[ous] les deux, histoire d'amuser un peu mes [lec]teurs... C'est moi qui ai, de toutes piè[ces] fabriqué leurs polémiques, pour meubler [à] peu de frais les colonnes de mon journa[l]. Cela aurait pu durer encore longtemps, [mais] ces deux mythes étaient devenus les hom[mes] du jour... Seulement, comme ils finissai[ent] par m'embarrasser, j'ai résolu d'en tuer [un] pour couper court à la plaisanterie!... V[oilà] toute la vérité, monsieur le Procureur: v[ous] pouvez clore l'instruction et classer l'affai[re]. Il faut bien rire un peu, dans cette va[llée] de larmes!...

Est-il besoin de dire que le magistrat n['at]tendit pas la fin du récit pour s'esclaffe[r à] gorge déployée...

Le dossier Mascredati fut déchiré; et [la] justice renonça à poursuivre l'assassin de [l'il]lustre académicien.

Six mois après cette aventure, Méry fu[mait] tranquillement sa pipe, un soir, au coin [de] son feu lorsqu'on vint l'avertir qu'une da[me] désirait lui parler, d'urgence, pour affaire [per]sonnelle...

Il vit entrer dans son cabinet de travail, [une] majestueuse matrone, en grand deuil, traîn[ant] par la main deux bambins tout de noir vêt[us]. Sans lui donner le temps de placer une par[ole], la dame exhala sur son infortune des lam[en]tations déchirantes; et, entre deux sangl[ots], elle supplia Méry, interloqué, de lui venir [en] aide, au nom de l'amitié fraternelle qu'il [por]tait au cher mari qu'elle avait perdu!...

En même temps, elle lui présentait une l[iste] de souscription, sur laquelle les plus il[lus]tres princes de la science s'étaient insc[rits] pour des sommes notables.

Méry, en lisant le nom de l'époux dé[funt] que pleurait la dame en noir, ne put s'empê[cher] de verser à son tour une larme d'attend[risse]ment.

Il balbutia:

— Ah! oui, en effet!... Pauvre ami!...

CARLTEN RAVEN

En même temps, elle lui présentait une liste de souscription...

(1) Joseph Méry, né aux Aygalades, (Bouches-du-Rhônes) (1798-1867).

(2) Bourg italien, des environs de Lucques.

Et il donna cent francs à l'intéressante sol-
iteuse...
C'était la veuve de Mascredati!!
Il avait trouvé plus fort que lui!...

PERNO-GOMEZ.

AVIS

**Nous commencerons, dans notre pro-
iain numéro, un nouveau grand Con-
urs en sept séries, que nous croyons
pelé au plus grand succès, et qui, tout
leur donnant à chercher, n'aura, pour
s lecteurs, pas moins d'attrait que le
ncours des tableaux parlants qui vient
se terminer et qui nous a valu déjà
si nombreux témoignages d'intérêt.**

AVIS

**Vu l'abondance de la publicité, ce
iméro contient vingt pages.**

?êle-Mêle Causette

Mon ami Pelle est socialiste. Il ne se
ingue pas en cela de ses concitoyens.
ut le monde est socialiste, aujourd'hui.
st très bien porté, et Pelle aime à passer
r un homme dans le mouvement.
Au surplus, « socialiste » ne veut plus
grand'chose aujourd'hui. Il y a trente
, on se représentait sous cette appella-
un farouche sectaire, une sorte d'ogre
à immoler ses semblables. Les journaux
strés, quand ils en faisaient le portrait,
ientsoin de lui mettre un coutelas entre
lèvres. Mais on se familiarise avec tout,
ne avec les monstres. Petit à petit, la
ur du mot s'est faite plus douce. Ses
les vifs se sont arrondis, et le spectre ter-
nt est devenu le plus innocent des vo-
les.
ujourd'hui, on est socialiste, comme on
sportsman ou mélomane.
Aussi, quand, en société, Pelle s'est, d'un
le défi, réclamé de la doctrine socialiste,
il tout étonné de ne provoquer nul fré-
sement, de ne pas voir le cercle s'élargir
our de lui, par un craintif mouvement
recul de son auditoire.
ela provient, comme je l'ai dit, de l'ac-
tumance. L'homme est un être éminemment élastique. Son esprit, dominé d'abord par une répugnance instinctive, s'accommode rapidement à une situation nouvelle.

Le malade s'habitue à vivre avec son mal. Il finit même par le chérir. Et l'on voit des malades qui s'ennuieraient certainement si quelque remède inédit les guérissait soudain. Ils y perdraient et un sujet de conversation et un sujet de préoccupation qui leur sont nécessaires.

Vous pouvez être persuadés qu'il en ira de même pour les grèves.

Elles apparaissent encore aujourd'hui comme des épouvantails qu'on n'envisage qu'avec terreur. Bientôt, on s'en arrangera. On les anticipera même par des dispositions prévoyantes. Elles n'éclateront plus comme des calamités nationales, mais comme de simples conflits professionnels entre employeurs et employés. Elles rentreront dans le rang, si je puis m'exprimer ainsi.

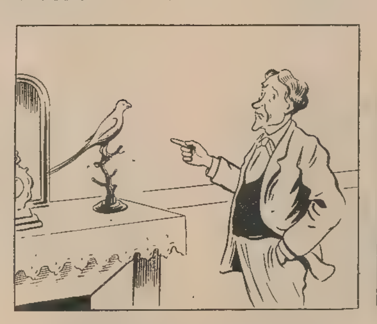
Et quand nous en aurons pris le pli, elles deviendront peut-être un besoin de notre quotidienne curiosité, comme les faits-di-

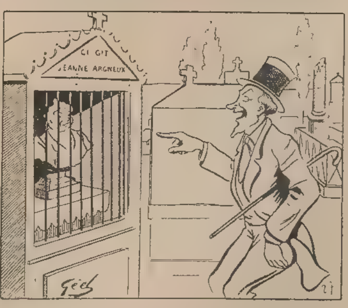


UN PEU D'HISTOIRE ANCIENNE

JONAS. — Je ne suis pas fâché de mon sort... j'ai toujours été un homme d'intérieur.







IRONIE DES CHOSES

De leur vivant, ma perruche, ani-
nal bien inoffensif, était en cage, et
na belle-mère en liberté.

Maintenant qu'elles sont mortes, c'est ma perruche qui est à l'air libre...

... et ma belle-mère, devenue bien inoffensive, qui est en cage.

vers, les crimes et les accidents de la voie publique.

Ne croyez pas que j'exagère. Le danger devient pour l'homme, et plus rapidement qu'on serait tenté de le croire, un objet d'insouciance, de mépris.

Regardez le couvreur qu'un faux pas, qu'une absence d'esprit livrent à la mort. Il pourrait s'attacher et éviter le danger. Cela ne lui vient même pas à l'idée. Et le chauffeur d'automobile, que rien ne presse, mais qui, par pur dilettantisme, se plaît à couvrir quatre-vingts kilomètres en une heure? Il sait qu'un pneu qui éclate, qu'un spasme quelconque faisant dévier le volant, le vouent à un anéantissement certain. Cela l'empêche-t-il de poursuivre sa route, comme un fou courant à l'abîme?

Le danger! Ah ouiche! s'il fallait s'occuper de ces misères-là...

Et le terre-neuvien, qui croise sur les bancs, à l'endroit où passent tous les grands transatlantiques, qui sait que chaque année quelques-uns de ses congénères sont coulés par ces géants à vapeur? Il a si peu le souci du danger, qu'il ne prend même pas la peine d'allumer ses feux la nuit.

L'habitude du danger, tout est là.

Aussi, quand nous serons accoutumés aux grèves, n'y ferons-nous plus attention.

Cette pensée porte en soi une consolation. Elle éclaircit l'horizon que tant de braves gens se plaisent à voir couleur de suie. Elle établit même l'utilité des nombreuses grèves que nous subissons à l'heure actuelle.

Celles-ci constituent pour nous un salutaire entraînement. Elles développent en nous le mépris du danger, en nous y accoutumant.

Bientôt, mon ami Pelle se dira promoteur de grèves. Et cela ne nous impressionnera pas plus que ne le fait maintenant sa qualité de socialiste.

« L'habitude est une seconde nature », dit la sagesse des nations.

Et, pour une fois, la sagesse des nations n'a pas tort.

FRED ISLY.

TOUT EST RELATIF



— Tiens, Petit-Jean, tu as été bien sage, tu auras aujourd'hui pour goûter, un beau morceau de pain blanc.



— Qu'est-ce que tu as donc fait, petit, pour être au pain sec?

EXPRESSION MAL APPROPRIÉE

Lesec, qui est maigre comme un clou, et Lemaigre, qui l'est tout autant, causent d'un ami commun.

LESEC. — J'ai rencontré notre ami Durand. Ce qu'il a maigri, tu ne t'en fais pas une idée!

LEMAIGRE. — Est-ce possible! Lui qui était plutôt gras, autrefois.

LESEC. — Je voudrais que tu le voies, c'est effrayant. Tu es maigre, n'est-ce pas. Moi aussi, je suis maigre, eh bien! ce pauvre ami est, aujourd'hui, plus maigre que nous deux ensemble.

Un employé avisé

William Whiteley, le grand négociant [...]glais mort assassiné il y a peu [...] temps, était renommé pour son unive[...]lité. Son ambition consistait à procurer à [...] clients, absolument tout ce qui s'acq[...] avec de l'argent.

Un jour, une jeune fille entra chez [...] Elle se mit à commander un assortiment [...]plet d'articles de ménage, car elle était [...] le point de se marier. C'était une belle [...]mande, et l'employé qui la servait, se [...]jouissait intérieurement d'avoir fait une b[...] journée.

La jeune fille allait partir, quand sa [...] la rejoignit, éplorée. Elle venait lui [...] part de la rupture du mariage à la [...] d'une discussion d'intérêts entre les deux [...]milles.

Tout en larmes, la jeune fille pria le [...]mis d'annuler sa commande. Mais cel[...]



— Comment, vous osez me demander si ma fille a déjà été recherchée en mariage, mais pensez donc, jeune homme, que vous êtes son treizième fiancé.



— C'est curieux! je n'aurais jamais supposé que l'on pût être superstitieux à ce point-là.

qui était un disciple de Whiteley, rouvrit son livre et mit en marge de l'ordre: « suspendu provisoirement ». Puis il prodigua quelques rapides condoléances à la jeune fiancée, et la conduisit tout doucement au bureau matrimonial de la maison.

On lui trouva sans doute chaussure à son pied, car peu de mois après, la jeune fille revenait confirmer sa commande, à la grande joie de l'intelligent employé.

LE PARI DU MILLIARDAIRE

Ce n'est pas le hasard seul qui a fait les milliardaires. Si la chance a pu les favoriser, elle a toujours été aidée par des qualités spéciales.

C'est ainsi que Morgan, pour ne citer que celui-là, est renommé pour sa ténacité et sa volonté indomptable. Il a pris pour devise l'adage latin bien connu: *Labor improbus omnia vincit* (le travail acharné vient à bout de tout). Et sa carrière en est une démonstration frappante.

Les amis du milliardaire se font parfois le malin plaisir de prendre sa devise en défaut. Ils lui proposent des exploits impossibles et le mettent au défi de les exécuter.

Un jour, l'un d'eux, en manière de plaisanterie, lui déclara qu'il connaissait une chose fort simple, mais que Morgan, malgré ses milliards et sa patience au travail, ne parviendrait pas à réaliser.

— Qu'est-ce? demanda celui-ci.

— Je parie dix mille dollars que vous ne transporterez pas d'un bout de cette salle à l'autre, le contenu de cette carafe d'eau dans un tamis.

— Je tiens le pari, fit le milliardaire, à condition que vous m'en donniez le temps, un an au maximum.

L'ami ne s'attendait pas à voir sa gageure prise au sérieux.

— Il est bien entendu, dit-il, que vous n'aurez le droit de vous servir d'aucun autre objet que le tamis et l'eau.

— Je l'entends bien ainsi, fit tranquillement Morgan.

Les personnes présentes furent prises à témoin, et l'on se sépara après avoir décidé de s'en rapporter à Morgan pour l'exécution du pari.

Quelques mois se passèrent sans qu'on entendît parler de la chose. Un jour, tous ceux qui avaient assisté au bizarre défi, reçurent une invitation à déjeuner du milliardaire. Ils s'empressèrent de s'y rendre. Après le repas, Morgan déclara qu'il était en mesure d'accomplir l'exploit ayant fait l'objet du pari. Un silence de curiosité accueillit ces paroles, et l'on vit le milliardaire s'emparer d'un tamis, puis se diriger vers la fenêtre, l'ouvrir et prendre sur le rebord une carafe.

Ceci fait, il saisit un marteau et cassa la carafe d'un coup sec dans le tamis.

Il jeta aussitôt les débris de verre. Il ne resta alors dans le tamis qu'un petit bloc de glace qu'il transporta d'un bout à l'autre de la pièce.

Morgan avait attendu qu'il gelât pour exécuter la gageure.

PRIS AU MOT

Nous serions aussi surpris qu'embêtés, si certaines formules aimables, que nous prononçons tous les jours, étaient prises au pied de la lettre.



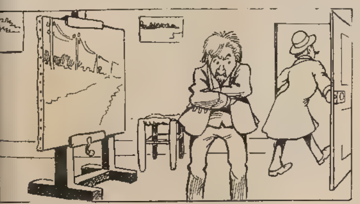
Ainsi, lorsqu'une dame laisse tomber quelque chose, et qu'un Monsieur se précipite pour le lui ramasser, cette dame s'empresse de dire: « *Oh! ne vous donnez pas la peine!* »



Eh bien! si, suivant ce conseil, le monsieur s'en allait sans ramasser l'objet, la dame le trouverait joliment mufle.



Si un peintre vous demande votre avis très sincère sur sa dernière toile, il ajoutera: « *N'ayez pas peur de me froisser, si c'est mal, dites-le* ».



N'empêche que, quand vous aurez fait carrément votre critique, l'artiste pensera: « Quel pignouf! il aurait pu, au moins, y mettre des formes. »



Allez-vous chez un fournisseur pour régler une petite facture! on vous dira tout de suite: « *Mais ce n'était pas pressé!* »



Je voudrais bien voir la tête de la marchande, si vous disiez qu'en effet, vous repasserez quelques jours plus tard.



Quand on prie une personne de chanter quelque chose, on obtient toujours cette réponse: « Je ne sais rien du tout, *de grâce, n'insistez pas!* »



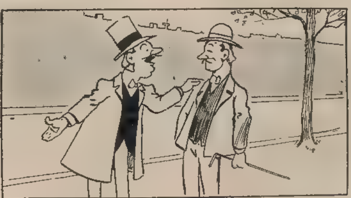
Si on avait le malheur de ne pas insister davantage, quelle opinion, cette chanteuse, trop modeste, aurait-elle de vous?



Il est courant aussi de dire à un invité: « Ne vous gênez pas, *faites comme chez vous!* »



On regretterait peut-être sa phrase, si on voyait l'invité se mettre en bras de chemise, en pantoufles, et jucher ses pieds sur la cheminée.



Enfin, au vieil ami de pension, qui n'a pas dit: « Ton couvert sera toujours mis, *viens quand tu voudras, ça nous fera plaisir!* »



Eh bien! à la première fois que l'ami s'invitera à déjeuner, on lui fera peut-être bon accueil par devant, mais, par derrière, on se dira: « En voilà un malappris! Il aurait tout de même bien pu prévenir. »

Courrier Pêle-Mêle

Puces.

Monsieur le Directeur,

On demande, dans votre très sympathique journal, un remède contre les puces, et je m'empresse de vous dire qu'il y en a plusieurs (mais *tous* plus ou moins désagréables), qui consistent essentiellement en des odeurs qui leur déplaisent; mais, malheureusement, souvent ces odeurs déplaisent aussi aux personnes, ce qui est un grave obstacle à leur emploi.

Moi aussi je souffrais terriblement des morsures des puces, et après de nombreuses expériences, voilà le remède que j'ai adopté et qui me donne, depuis bon nombre d'années d'excellents résultats: je prends 35 ou 30 grammes d'essence *pure* de lavande, je les mets dans un kilo d'alcool, et en secouant un peu la bouteille, j'obtiens une combinaison parfaite, un liquide tout à fait homogène.

Puis, à l'aide d'un pulvérisateur, j'en arrose sans économie l'intérieur des souliers, les chaussettes, la chemise, en un mot, tout le linge que je vais porter, et surtout le col, le bout des manches et des caleçons, qui sont les voies ordinaires par lesquelles les puces nous rendent visite; le soir, je fais de même pour les draps de mon lit; après quoi, et pendant quelques jours, je suis parfaitement sûr qu'aucune puce, ou même un insecte quelconque ne viendra sur moi.

J'ai parlé à un naturaliste de cet effet de la lavande sur les insectes en général, et les puces en particulier, et il m'a dit que cette odeur doit déplaire énormément aux insectes, car on ne trouve jamais des œufs d'insectes et on ne voit même pas les insectes se poser sur la plante de lavande.

Recevez, etc.

G. H.

Contre les puces

Monsieur le Directeur,

A la demande d'un de vos lecteurs, j'ai l'avantage de vous soumettre cette petite : cette:

Si vous voulez être préservé des puc et des punaises, ayez soin de mettre, da votre lit, des feuilles de noyer et de menth l'odeur les éloigne bien vite.

Un insecticide qui donne des résultats m veilleux, ne coûte pas cher et ne préser aucun inconvénient, est celui-ci:

Dans un litre de pétrole ordinaire, ajout pour 0 fr. 80 centimes d'essence de lavan (ou huile d'aspic), que vous achetez ch le pharmacien ou le droguiste.

Agitez bien, pour que le mélange soit co plet puis, avec un morceau d'étoffe, ou mieu avec un pinceau, badigeonnez bien vos lits vos meubles; humectez légèrement tous l endroits fréquentés par les insectes et f mez bien les portes et les fenêtres, penda quatre ou cinq heures.

Au bout de ce temps votre appartement e parfumé à l'essence de lavande, et tous l insectes nuisibles sont détruits.

Recevez, etc.

Mme E. Simon. (Lausanne).

IMPOTS POSSIBLES

Il y a quelque temps, le gouvernement a décidé de reconnaître officiellement le trafic de certains tenanciers de maisons de jeu, à condition que ces tenanciers paient un certain impôt.

C'est assurément planter les racines du vice dans le terreau de l'indulgence, mais que celui qui n'a pas été tant soit peu dans la purée, jette la première pierre à l'Etat.



D'autant plus que l'Etat ne s'en tiendra pas là, car s'il reconnaît officiellement le jeu en l'imposant, il pourra se créer une nouvelle source de revenus en traitant de même, par exemple, la mendicité, qui est, certes, un vice plus pardonnable que le jeu.

Le mendigot y gagnera en dignité et en profits avec sa patente en poche, il deviendra implacable (qu'on ne peut plaquer).

Soyez persuadés que le gouvernement n'attendra pas longtemps non plus pour spéculer sur la manie sanguinaire des personnes dites Apaches, du diable si on regarde à quelques sous pour pouvoir s'amuser tranquillement.

ALLEZ... ALLEZ... RENDEZ-MOI SUR CE LOUIS LÀ VOUS COMPRENEZ QUE SI JE PAYE UN IMPÔT POUR LE FABRIQUER C'EST PAS POUR EN FAIRE DES CONSERVES!

SI LES AFFAIRES CONTINUENT À BIEN MARCHER, JE NOUS OFFRIRAI LA ROSETTE

A côté de ça, vous avez aussi un tas de petits fabricants qu'on feint d'ignorer, mais qui ne demandent qu'à être reconnus, ils paieront ce qu'on voudra.

Et puis, voyons, est-il bien logique de la part d'un gouvernement un peu gêné, de s'offrir de petits gestes généreux, en distribuant gratuitement des distinctions qui font tant plaisir et qui coûtent trop peu? Il faut les vendre officiellement, ces distinctions, la clientèle est assurée.





Dire que pendant des siècles, on aura incarcéré des gens excentriques, sans songer qu'il était si avantageux pour le budget d'imposer leur manie.

Et lorsque l'Etat aura imposé, et par conséquent reconnu toutes ces passions, peut-être y aurait-il une bonne partie de la population qui deviendra subitement anarchiste, alors ce sera l'équilibre rêvé du budget, car il imposera tout bonnement les instincts destructifs.

AUTOGRAPHES

On a vendu, récemment, à Leipzig, une série d'autographes, que les collectionneurs se sont disputés avec acharnement. Un lot de trois lettres de Martin Luther, a été adjugé 9.500 francs; une seule lettre de Calvin a trouvé acquéreur à 2.200 francs; une lettre de l'empereur Charles V au pape Clément VII est montée à 1.700 francs.

Un belge a donné généreusement trente-cinq louis pour une missive de Blücher à l'impératrice Marie-Louise datée du 26 janvier 1815.

Des cartes de l'empereur d'Allemagne à sa grand'mère, l'impératrice Augusta, et une invitation au roi Humbert, à servir de parrain au Kronprinz, se sont vendues des prix fous.

Ce goût des autographes, dont nos contemporains sont de plus en plus friands, semble avoir existé dans toutes les sociétés civilisées.

De tout temps, on a conservé les écrits des personnages illustres, soit à titre de curiosité ou de souvenir, soit comme document contributif à l'étude de l'histoire.

En Chine, ce goût fleurit depuis des siècles, et certains temples sont tapissés d'autographes de mandarins fameux, qu'on vénère à l'égal de saintes reliques.

A Rome, au temps de Pline, on conservait les lettres de Cicéron, les manuscrits de Virgile et les carnets de l'empereur Auguste.

Le poète Pomponius Secundus gardait précieusement, dans sa bibliothèque, les mémoires des Gracques, écrits de leur propre main; Fidus Optatus avait payé fort cher le manuscrit du deuxième livre de l'*Enéide*.

Sous les siècles barbares, la plume cède la place au glaive; les grands pourfendeurs n'écrivent pas, et pour cause; et l'amour de l'autographe ne reparaîtra qu'avec la Renaissance italienne. La première collection française fut recueillie par Philippe de Béthune, frère de Sully. Elle comprend 750 volumes de lettres originales conservées aujourd'hui à la Bibliothèque Nationale, laquelle possède dans la galerie Mazarine, un musée d'autographes, créé en 1880, par M. Léopold Delisle. On y trouve des lettres de Jean le Bon, de Charles V, d'Agnès Sorel, de Bernard Palissy; les manuscrits des *Pensées*, de Pascal; des *Sermons*, de Bossuet; du *Télémaque*, de Fénelon et des autographes de tous les grands écrivains des dix-septième et dix-huitième siècles.

Les Archives nationales ont, elles aussi, leur musée, institué, en 1867, par le marquis de Laborde. On y rencontre, entre autres curiosités, un diplôme de l'an 628, revêtu de la signature du roi Dagobert; les capitulaires de Charlemagne, les originaux du Serment du Jeu de Paume, la dernière lettre, restée inachevée, de Louis XVI dans la prison du Temple, ainsi que son testament et celui de Marie Antoinette.

On trouve encore des autographes à la bibliothèque de la Chambre des députés, qui possède, notamment, une copie de la *Nouvelle Héloïse*, calligraphiée par J.-J. Rousseau et ornée de dessins originaux de Gravelot; à la bibliothèque de la ville de Paris, au Conservatoire de musique, au Théâtre-Français, à l'Opéra, ainsi que dans les archives des ministères.

La passion de l'autographe a, malheureusement, son revers, et, comme il y a de faux tableaux de maîtres, il y a aussi des manuscrits apocryphes. N'a-t-on pas vendu, en Italie, de faux sonnets du Tasse, et, en Angleterre, de fausses lettres de lord Byron?

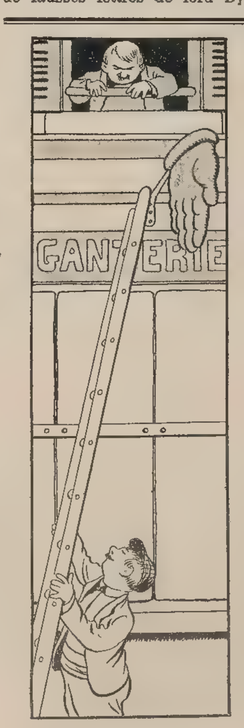
D'ordinaire, ces imitations sont si parfaites que seuls, les érudits en paléographie ne s'y laissent pas prendre. Mais tout le monde ne sort pas de l'école des Chartes.

En 1869, un fameux faussaire, nommé Vrain Lucas, vendit au mathématicien Michel Chasles, des faux tellement grotesques qu'ils ne pouvaient tromper qu'un... chercheur d'abstractions: une lettre de Marie-Magdeleine à Jésus-Christ, et un laisser-passer de Vercingétorix, en français.

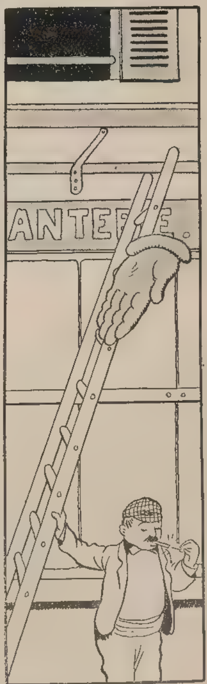
Voilà qui est plus fort, n'est-ce pas, que la fausse tiare de Saïtapharnès?

LA BRIE.

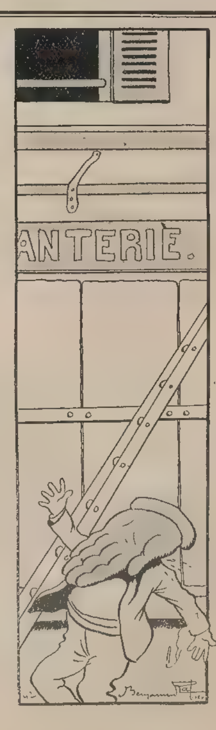
SERVI A SOUHAIT



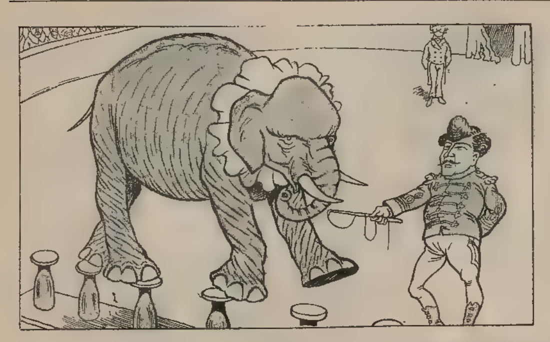
— Descendez.. j'aurais besoin, pour décrocher votre enseigne.



d'un sérieux...



... coup de main.



LES DANGERS DU DRESSAGE

Toby a été dressé à marcher sur des bouteilles.

Mais on ne lui a pas dit...



... de travailler entre les représentations.

AU LECTEUR

Dernièrement, étant au café (car j'y vais, hélas (1), je me trouvai à côté d'un couple, mari et femme, feuilletant le *Pêle-Mêle*. Etait-ce le gai soleil, la jeunesse de mes voisins, leur conscience pure, ou tout autre motif? Toujours est-il que le rire à chaque instant, fusait en cascades joyeuses de leurs lèvres amusées... et les exclamations d'aller leur train, sur un ton ingénument élevé.

— C'qu'il est cocasse, tout de même, ce *Benjamin Rabier!*... Et cet *Omry*... est-il amusant!... Vois donc ce *Luc Leguay*... quelle fantaisie, etc., etc. Quels types ce doivent être, tous ces artistes!... Vrai, on ne doit pas s'ennuyer avec eux!

Et à part moi, je songeais (d'autres exemples précédents corroborant ma pensée), que ce couple personnifiait la généralité des lecteurs, persuadés que les artistes qui les amusent, sont eux-mêmes pétris de gaieté et d'humour.

Eh bien, lecteur, tu te trompes!

Il n'y a pas au monde un individu plus triste qu'un auteur gai, dessinateur ou écrivains; choisis parmi tous les cas lamentables que peut présenter la misrèe humaine... prends même, si tu veux, un gendre qui voit en temps d'épidémie, sa belle-mère vaccinée avec succès, tu ne te feras pas une idée des douloureuses contractions qui sillonnent la face attristée d'un artiste qui cherche une idée drôle.

Et cela se comprend.

L'ironiste, le satirique, le caricaturiste — ce qui est tout un — trouve son champ d'observations dans les travers, dans les vices humains... Il s'en imprègne, les condense en lui, les malaxe, les pétrit, y met le levain de son esprit propre, pour en extraire finalement le mot ou le dessin synthétique qui provoquera ton rire, ô lecteur!

Mais combien est amer et pénible, un tel labeur! Songes-y, ami lecteur! Songe que chacun des joyeux plis qui met autour de tes yeux ce feu d'artifice de petits sillons rigoleurs, est fait de la sueur des rides qui barrent le front tourmenté de l'artiste... Songes-y, dis-je, et ne dis plus au café, en compagnie de ton épouse, dans un élan expansif de belle humeur: «C'qu'il est cocasse, tout d'même, ce *Benjamin Rabier!*» en pensant que lui-même, Benjamin, est cocasse.

Non, il n'est pas cocasse... Aucun de nous, au *Pêle-Mêle*, n'est cocasse... Ce qui est cocasse, c'est l'air d'enterrement avec lequel chacun apporte, au «plus triste que tous», directeur de l'humoristique journal, son idée ou son œuvre amusante... Ce directeur?... Personne n'a jamais vu sa barbe frémir sous le plus subtil des sourires. Plus le dessin qu'il examine est follement gai, plus sa voix se fait sépulcrale, pour laisser tomber ces mots: «*Oui... c'est drôle!*» Il n'est pas jusqu'au son des louis d'or alignés par la mélancolique et pâle caissière, qui n'ait comme une vague odeur de glas funèbre.

En vérité, je te le dis, lecteur, c'est surtout ici qu'il faut se garder de juger les gens sur la mine... de leur crayon...

Rabier... ton cocasse *Rabier*, a aspect de notaire... d'un notaire du Nord... calme, placide, bon enfant, d'une correction dans la toilette, simple et cossue.

Omry, au crayon sanguinaire, qui se plaît (je parle du crayon), dans les tueries d'apaches et les écrabouillements d'automobiles, est blond... si blond!... doux... si doux!... Une petite voix blanche... un air timide... très jeune... et si gentil! Toutes les mères le voudraient pour leur fils...

Monnier... aux dessins d'une invention abracadabro-scientifico-moraliste... Monnier est le plus fort des pêcheurs à la ligne de la banlieue parisienne, et en même temps, l'âme la plus mystique qui soit sous un ventre de propriétaire.

Léon Kern, au crayon en spirale, elliptique, ogival et parabolique, est lui-même froid, glacial, et sa voix caverneuse, semble une ombre de voix humaine sortant d'un sépulcre.

Ménard, dont les œuvres semblent échapper à un artiste dessinant la tête en bas, les jambes en l'air, un tuyau de poêle en guise de faux-col et des mitaines comme bottines, est un gentleman d'un chic et d'une correction à faire rougir l'ex prince de Galles.

Et *tutti quanti!*

Ainsi donc, ami lecteur, quand tu feuilleteras le *Pêle-Mêle*... si tu veux être impartial et charitable... ne ris pas en voyant un dessin, mais songe au lamentable auteur qui l'a si péniblement créé et verse sur lui une douce larme de pitié.

E. JOLICLER.

(1) Trop souvent N. D. L. R.

LE CARACTÈRE DÉVOILÉ

(Par la couleur que l'on préfère)

Par A. de ROCHETAL

Plus les sciences avancent, plus on découvre de moyens de re connaître le caractère.

Jadis, il y avait l'astrologie la chiromancie; plus récemment la craniologie, la physiognomo nie, la graphologie, qui donnent des renseignements certains sur le tempérament et le caractère. On examine aussi les gestes, la dé marche, le son de la voix, l'u sure des chaussures, que sais-je encore.

Voici, maintenant, mes chers lecteurs, que d'*après la couleur que vous préférez, on peut connaître vos goûts passions et sentiments*.

Ne criez pas au miracle, c'est simple, à portée de tous, et parfaitement... scientifi que.

Est-ce que le vieux proverbe: *Des goûts et des couleurs, on ne discute pas*, ne vient à point confirmer ce que j'avance?

En effet, tous les goûts sont dans la na ture. Il est certain que nous naissons cha cun avec des goûts et un tempérament par ticuliers, et que nous manifestons nos pré férences pour tel ou tel objet, comme pour telle couleur.

Ne vous semble-t-il pas naturel que les gens gais, exubérants, travailleurs, tels les Méridionaux, aimeront les couleurs voyantes surtout le rouge, alors que le bleu convien dra bien à la jeune fille douce, modeste et affectueuse?

Aussi, dis-je: Tel goût, tel caractère, telle couleur, tel caractère

Le système d'étude du caractère par la couleur que l'on préfère, repose sur les *sept couleurs principales:* Le *bleu*, le *vert*, le *violet*, le *jaune or*, le *jaune orangé*, le *rouge vif*, le *rouge grenat*. qui ne corres pondent pas tout à fait aux sept couleurs de l'arc-en-ciel.

Le blanc et le noir ne sont pas considé rés comme des couleurs, pas plus que les nuances mauve, gris, rose, sur lesquelles, d'ail leurs, je dirai quelques mots.

Avant d'aller plus loin, il est bon de bien déterminer ce qu'est la couleur que l'on pré fère.

La *couleur que l'on préfère*, est celle qui frappe le plus particulièrement le cerveau, *celle que l'on aime le mieux*, choisie indé pendamment de toutes questions de mode ou d'objets, *celle que l'on aime pour elle-même.*

Ceci dit, passons à la signification carac tériologique des couleurs.

Le bleu.

Les personnes, *hommes ou femmes* qui ai ment le *bleu*. sont douces, aimantes, senti mentales, gaies, mais sans exubérance.

Les *femmes* ont le regard agréable et lan-



— Monsieur le juge d'instruction, voici un mot écrit par l'assassin et qu'on a trouvé sur le lieu du crime. Il est malheureusement absolument illisible.

LE JUGE *(sagace)*. — L'assassin serait donc un médecin! Il n'y a pas lieu de poursuivre s'il a ses diplômes.



L'ENVERS DU METIER

Scène d'intérieur chez M. Désiré qui occupe, au théâtre Montparnasse, l'emploi de chef de claque.

goureux; elles sont bonnes mères de famille; elles ont moins de dignité que celles qui aiment le rouge, mais plus de naturel.

Elles aiment la lecture des romans, y cherchant plutôt leur distraction que leur idéal. Les maris qui leur conviennent le mieux, sont ceux qui aiment le rouge.

Le bleu est la couleur qui plaît à la majorité des Français et Françaises.

Les *hommes* ont l'imagination artistique, portée vers toutes les manifestations de la forme et du sentiment.

Le rouge vif.

Les *femmes* qui aiment le *rouge vif* sont nobles, fières, bonnes mères de famille; moins sentimentales que celles qui aiment le bleu, elles sont prêtes à tous les sacrifices pour garder l'honneur de leur maison.

Elles sont assez froides de sens, et par conséquent. sont peu jalouses.

Les *hommes* qui préfèrent le *rouge vif*, sont gais et joviaux, sans être tapageurs; ils aiment le commandement et en ont les aptitudes; ils réussissent presque toujours dans leurs affaires; ils ont le coup d'œil sûr, la décision prompte et une certaine confiance en eux-mêmes; ils négligent souvent les détails pour l'ensemble. Ils ont de la distinction et de l'aisance dans les manières; ils sont bons pères de famille, et doivent épouser, de préférence, une femme vénusienne, c'est-à-dire qui aime le bleu.

Ils ont de la fierté, l'amour-propre susceptible, mais sans arrogance ni prétention.

Le rouge, soit vif, soit grenat, est excitant et éclatant. C'est la *couleur de l'amour*, mais de l'amour sanguin, plus sensuel que sentimental.

Le vert.

Les *femmes* qui aiment le *vert*, sont très adroites de leurs mains aux travaux d'aiguille et de broderie.

D'un cerveau assez bizarre, elles manquent d'ordre autant dans les idées que dans leurs affaires: c'est presque toujours le caprice qui les dirige. Concentrées, peu communicatives; très gaies par accès; taquines, curieuses et frivoles, elles aiment à médire et à critiquer.

Elles ne manquent ni d'habileté, ni de ruse. Elles s'attachent difficilement; elles sont jalouses et parfois vindicatives.

Les *hommes* sont rusés dans leurs discours et de convictions peu profondes; ils aiment à causer et à discuter. Ils ont une grande dextérité des mains; très actifs, toujours en mouvement, doués de sens pratique, aimant l'argent, ils manquent souvent de ténacité et de suite dans les idées.

C'est, en somme, un peu le type mercurien, nerveux, irritable, frivole et changeant.

Entre parenthèse, l'*encre verte* est généralement adoptée par des types *anormaux*.

Le jaune orangé

Les *femmes* qui aiment le *jaune orangé*, seront bonnes maîtresses de maison; elles auront beaucoup d'ordre et d'économie dans leur ménage, aucun détail ne leur échappant et se montrant difficiles dans leurs achats.

Elles aiment plus leur confortable et les choses riches, que les superfluités ou la coquetterie.

Bonnes mères de famille, elles se montrent affectueuses et dévouées. Elles ont le caractère, sérieux l'humeur égale, et une tendance à la mélancolie.

Le dicton connu: « Le jaune est la couleur du ménage », pris maintenant dans une mauvaise acception, n'aurait-il pas son origine dans l'explication psychologique du jaune orangé; en tout cas, cette couleur est très harmonique et repose la vue.

Les *hommes* sont taciturnes, rêveurs, aimant le bruit sans y être mêlés. Ils voient les choses nettement, ils sont critiques raisonnés, ils donnent de bons conseils et ne les suivent habituellement pas. Ils ont beaucoup d'idées et de projets en tête, mais les exécutent rarement, car ils manquent de décision, ils réfléchissent trop et arrivent en retard. Ils ont des aptitudes pour les sciences, mais ne tirent pas toujours parti de leurs inventions.

D'un caractère indépendant, ils ont de la difficulté à se soumettre et à obéir.

(A suivre)







AUSCULTATION

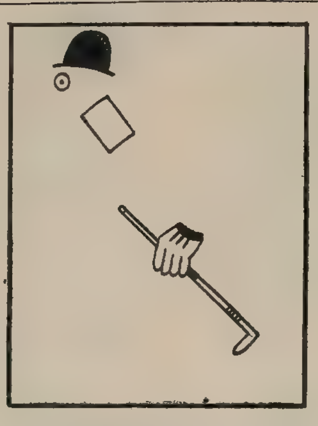
— C'est curieux! votre cœur donne exactement soixante pulsations à la minute.

— Recommencez encore, docteur je vais maintenant retirer mon chronomètre de mon gousset.

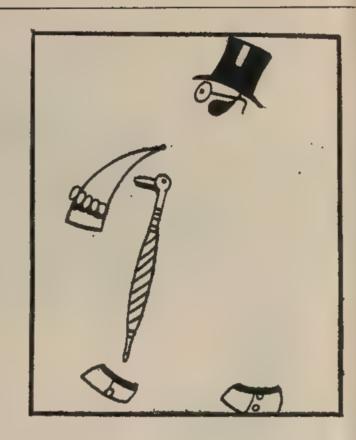


Notre collaborateur d'Espagnat expliquait ici même, il y a peu de temps, aux dessinateurs débutants qu'avec quelques formules, toujours les mêmes, on pouvait représenter tous les paysages de la terre. Ce système est applicable aussi aux personnages. Exemple:

LEÇON DE DESSIN



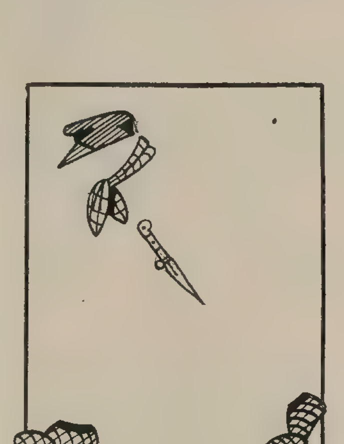
Veut-on représenter un *gommeux?*... Cinq objets sont nécessaires: monocle, melon, faux-col. gants, canne...



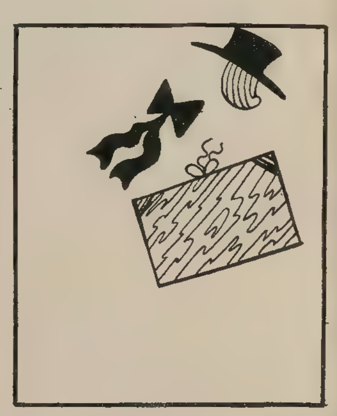
Un bourgeois?... Un tube, des lunettes, des favoris, une chaîne de montre, un ventre, un parapluie, des guêtres.



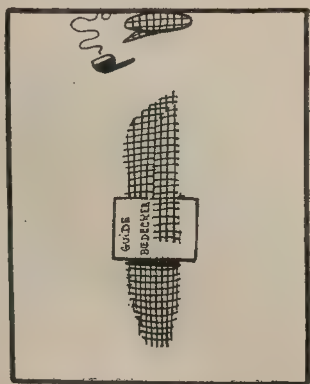
Un vieux militaire?... Un tube cambré, moustache, impériale, rosette, canne en tire-bouchon et pantalon *idem*.



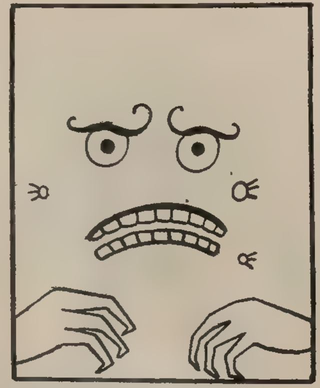
Un apache?... Une casquette, un foulard, un couteau, des chaussons.



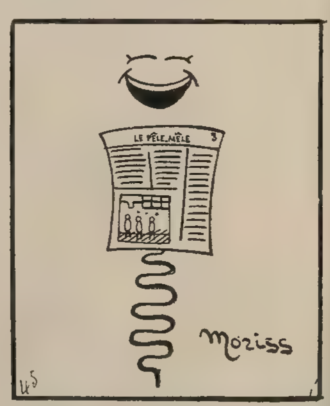
Un artiste?... Cravate flottante, feutre, cheveux, carton.



Un Anglais?... Casquette, pipe, Bœdecker, carreaux.



Une belle-mère?... Des sourcils froncés, des yeux en boule de loto, des verrues, des dents, des griffes.



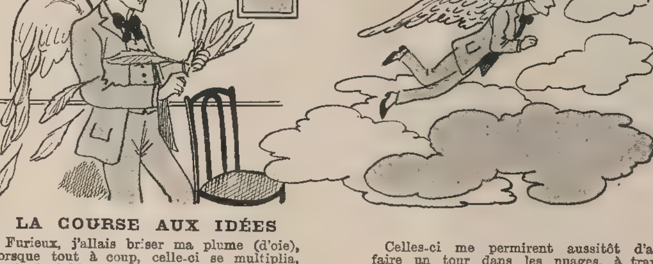
Enfin. *un lecteur du Pêle-Mêle?*... bouche riante, yeux plissés... corps en tire-bouchon.

LA COURSE AUX IDÉES



J'étais, comme toujours, assis devant ma table, me creusant la tête à chercher quelque chose de drôle pour le *Pêle-Mêle*. Depuis deux heures, devant ma feuille de papier, je ne trouvais rien.





Furieux, j'allais briser ma plume (d'oie), lorsque tout à coup, celle-ci se multiplia, tant et si bien que les plumes, après s'être rassemblées dans mon dos, me fournirent une paire d'ailes.

Celles-ci me permirent aussitôt d'aller faire un tour dans les nuages, à travers le pays du Rêve. J'en avais grand besoin.



J'arrivai bientôt devant une grande porte grillée qui empêchait d'entrer dans le Jardin des Idées. Ayant, heureusement, un peu de galette en poche, je graissai la patte au concierge et j'entrai.



Hélas! il n'y avait dans ce magnifique jardin que de vieilles Idées, plus ou moins centenaires, que je connaissais de longue date et repoussai dédaigneusement.



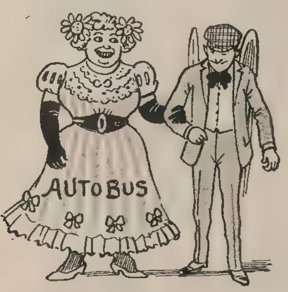
Cependant, comme je n'en trouvais pas d'autres je finis par fixer mon choix sur une d'entre elles, qui me semblait tout de même plus neuve que les autres.



« Je vais, pensai-je, essayer de la déguiser ». Avisant un parterre de calembours, qui fleurissaient depuis Mathusalem et qui sentaient le rance, j'en cueillis deux, un peu moins fanés que les autres.



Et je les plaçai dans les cheveux de mon Idée. Je lui raccourcis sa jupe, je lui changeai son sujet pour en mettre un plus d'actualité, et, enfin, je la parai de quelques vieux bons mots.



Ayant ainsi transformé la vieille, je ne me fis aucun scrupule de l'amener au journal.



Le directeur, loin de s'étonner, salua mon Idée comme une vieille connaissance. « Vous connaissez madame? » fis-je éperdu.



Sans répondre, il ouvrit son carton au rebut, et fit défiler devant mes yeux, une foule de sosies de mon idée. J'étais confondu.



Mais le directeur, bon enfant, me consola: « Votre idée est trop âgée pour mon journal, renvoyez-la où vous l'avez prise. En revanche, contez à nos lecteurs les péripétie de votre voyage. »
Ainsi j'ai tout de même touché la forte somme.

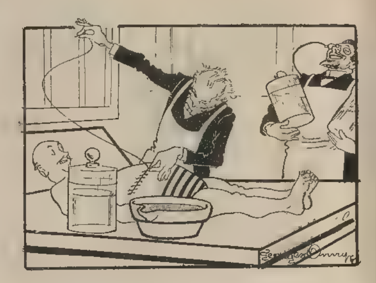


— Quoi! il faut vous payer l'opération d'avance?
— Cela vous inquiète, je vois que vous aussi vous croyez à cette légende stupide qui prétend que les chirurgiens ne sont pas consciencieux.



CONSCIENCIEUX

Tenez, dernièrement, j'opérai. J'avais à peine commencé, que je m'aperçus que le patient était mort. Je n'en continuai pas moins l'opération avec tout le soin et le zèle qui me sont coutumiers.



Je lui remis même en place un rein qui était posé d'une façon anormale. Pouvez-vous me citer un pareil exemple de travail consciencieux?

DE NOS LECTEURS

La légende de la Licorne

La croyance au merveilleux est indéracinable du cœur des hommes. La preuve en est dans les inventions les plus étranges auxquelles on a, de tout temps, ajouté foi.

A ceci, rien de surprenant, lorsqu'elles sont transmises par une fable ancienne, dont on n'a pu vérifier l'exactitude. On est seulement en droit de s'étonner, dès l'instant que des affirmations très précises nous relatent d'invraisemblables phénomènes.

Par exemple: lorsqu'Albert le Grand, qui pourtant a fait preuve, sur certains points, d'esprit critique, nous affirme, dans son *Traité des Animaux*, que le porc-épic sait lancer au loin son aiguille, comme un archer, ou quand il prétend avoir vu des crins de cheval jetés dans l'eau se changer en vers.

L'antiquité et le moyen-âge nous fournissent de nombreux exemples de telles aberrations. Elles sont surtout tangibles dans le domaine des sciences naturelles, parce que rien de la matière qu'elles embrassent, ne peut échapper à notre contrôle.

Ainsi, lorsque Pline atteste gravement que les Indiens Orséens vont à la chasse de singes dont le corps est blanc, ou quand le bon Ctésias, médecin voyageur, nous entretien d'un peuple où les enfants naissent avec leurs dents et leur barbe, nous sommes à peu près certains qu'ils se trompent.

Et nous ne croyons pas non plus à la Martichore, qui a la tête de l'homme, le corps du lion, la peau rouge comme le cinabre, et une queue de scorpion. Non plus à ces admirables fontaines, d'où coule l'or liquide. — Reste à savoir comment de savants personnages en sont amenés à de tels bluffs. Et c'est cette genèse qu'il est amusant de surprendre.

La licorne nous est précieuse à cet égard, parce qu'on y crût universellement et parce que nous avons sur elle maintes dissertations identiques ou qui se complètent.

Chacun connaît cette bête fabuleuse. L'imagination des hommes l'a fabriquée de toutes pièces, à moins que l'animal à une corne — qui a bien pu n'être aperçu qu'*une fois seulement* par un témoin — ait été un phénomène tératologique. Il faudrait pourtant des volumes pour résumer les récits auxquels cette vision a donné naissance.

Les licornes, dit-on, vivent dans l'Inde. Elles sont de la grandeur des chevaux, et leur corps est blanc, leur tête couleur pourpre; elles portent, au front, une corne longue d'une coudée. Sur leurs pieds agiles, elles courent si merveilleusement que les lévriers les plus prompt ne sauraient les atteindre. On ne peut les capturer vivantes, et leur chair n'est pas comestible. On les chasse seulement pour leur corne, qui sert de vase à boire: ceux qui les utilisent, sont préservés des convulsions et de l'épilepsie; le poison ne saurait avoir d'effet sur eux.

Vingt auteurs sont d'accord sur ces fariboles. Eliens, dans son *Histoire des Animaux*, leur donne l'appui de son autorité; et Jules César nous assure avoir rencontré, dans la forêt Noire, des bœufs à figure de cerf qui ont une corne au milieu du front.

Alcazuin nous parle de l'amitié du monocéros pour le pigeon: « Il semble prendre plaisir au roucoulement de l'oiseau qui, de son côté, vient se percher sur sa corne; pendant ce temps, la licorne reste immobile pour ne pas le faire envoler(!) »

Saint Grégoire dit que quand elle est prise, la licorne« se laisse mourir de dueul » (cha-





LE SUCCES

Durant gagnait de l'argent en revendant avec beaux bénéfices du lait qu'il additionnait d'une assez grande quantité d'eau. Arrêté comme fraudeur, il fut incarcéré.

Ayant subi sa peine, il sortit de prison, se demandant comment il...

...allait pouvoir vivre. En effet, il n'avait plus d'argent pour acheter les quelques sous de lait qui lui étaient nécessaires pour continuer son métier.

Avisant quelques feuilles de papier blanc qui traînaient à terre, il les ramassa précieusement...



... et ayant écrit dessus quelques mots, il vendit ces morceaux de papier le prix qu'il désirait. Un peu embarrassé tout d'abord, car il s'attendait à être arrêté comme la première fois. En effet, anciennement, il achetait encore un peu de lait, mais à présent, il ne donnait plus...

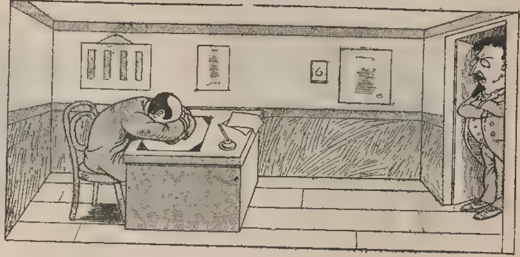


...rien du tout en échange de l'argent qu'on lui remettait.

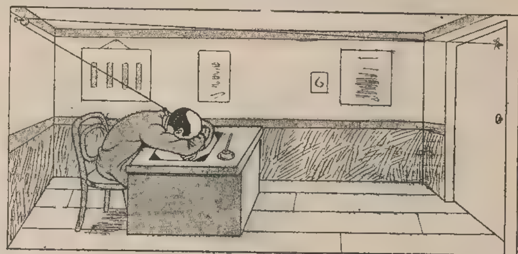
Il fut tout étonné de voir que non seulement on le laissait en liberté, mais encore qu'il inspirait à tous le plus profond respect. Décoré de la Légion d'honneur tout dernièrement, il attend maintenant la rosette.



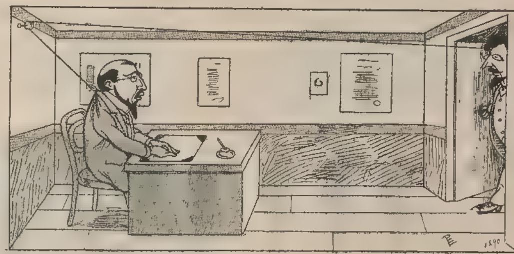
L'HOMME-RÉCLAME. — Mon vieux, si les duchesses, les comtesses et tous les gens de la haute savaient combien ils sont volés dans ces expositions, ils finiraient par faire comme nous.



M. Lustrine, employé au ministère du Travail, était sujet à des insomnies, ce qui le mettait en fâcheuse posture quand le chef entrait dans son bureau.



Mais la lecture du *Pêle-Mêle* lui a suggéré l'idée suivante...



... En sorte que jamais il n'est plus surpris en train de dormir.

grin). Et un sieur Catelan, apothicaire de Montpellier, a pu écrire sur cet animal inexistant, un volume de 200 pages. Cet ouvrage, imprimé en M.DC. XXIII et dédié à Monseigneur Monsieur, frère du Roy, est intitulé: *Histoire de la nature, chasse, vertuz, propriétez et usage de la Lycorne!*

L'animal existait donc, ces braves gens n'en démordaient pas.

La plupart ont parlé d'après les on-dit. Quant aux histoires naturelles de l'époque, les « Belluaires » ou « Volcraire », ce ne sont que des ouvrages de compilateurs qui n'ont pas franchi les portes de leur cabinet. Ceux qui ont mis un pied dehors, on cherché à voir sans y réussir. Leurs yeux sont pourvus de lentilles qui déforment; et le goût du merveilleux est si vif, qu'ils préfèrent un mensonge étonnant à une vérité ordinaire.

Il n'y a pas lieu d'en être autrement surpris: à notre époque, et avec nos procédés modernes d'investigation, des fables presque aussi fantastiques prennent naissance.

Il serait pittoresque et peut-être pas inutile d'en faire un jour la démonstration.

André SAVIGNON.

****

Pêle-Mêle Connaissances

— Chaque année, la Bibliothèque Nationale s'enrichit de 50.000 volumes en moyenne. Les collections de journaux s'y accroissent annuellement de 450.000 exemplaires.

— La législation actuelle, sur les armes prohibées, est encore régie par une ancienne ordonnance du 23 mars 1728, qui interdisait les « armes offensives » à feu, et armes blanches, « épées en bâton » (cannes à épée) et couteaux pointus. Elle enjoignait aux couteliers de « rompre lesdits couteaux, ou d'en arrondir la pointe », « sous peine d'être fustigés, et en cas de récidive, condamnés aux galères ».

— Les maladies infectieuses sont excessivement rares sous le cercle polaire arctique. Dans beaucoup de contrées septentrionales, comme à Saint-Kilda, et en d'autres îles voisines, on ne s'enrhume que lorsque des marins étrangers apparaissent, amenant leur contingent de microbes. Une épidémie de rhume et de grippe est, là-bas, toujours consécutive à l'arrivée d'un navire.

— De fréquentes analyses ont révélé, dans beaucoup de vins, la présence d'un peu d'arsenic. On attribue ce fait à l'habitude prise, par certains cultivateurs, d'arroser, avec des sels arsénicaux, leurs vignes dévastées par des cryptogames parasites.

— On répugne, de plus en plus, à la domesticité. Le jour viendra où les « gens de maison » seront introuvables. De minutieuses statistiques ont établi que, de 1901 à 1905, dans la seule ville de Berlin, cinq mille servantes avaient cessé d'être *en place* pour prendre rang dans l'industrie.

— Après les funérailles du roi Christian de Danemarck, il fut décrété que les chevaux favoris du monarque défunt ne serviraient plus et finiraient leurs jours dans une paisible retraite.

— Le salaire des mineurs a considérablement augmenté depuis trois quarts de siècle. Jadis, la journée n'était, dans la Loire, que de 1 fr. 25; elle atteint sept et huit francs, aujourd'hui.

— C'est Louis XI, au XVe siècle, qui fonda le *service des Postes*, par une curieuse ordonnance, rendue le 19 juin 1464. Mais elle ne concernait que les messages royaux. Les missives particulières continuèrent à être transportées par l'Université, qui avait le monopole de cette charge.

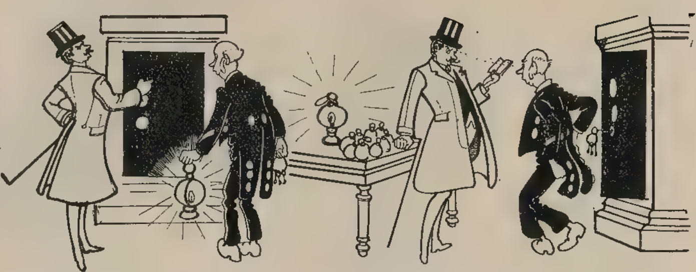
— Rouget de l'Isle, l'immortel auteur de la *Marseillaise*, avait composé son chant en dehors de toute idée politique, à l'intention de l'armée du Rhin à laquelle il appartenait. Ce jeune officier n'avait rien de révolutionnaire, il fut même emprisonné pendant un temps comme suspect. Relâché le 9 thermidor, il fut surpris d'apprendre la vogue de son hymne et le nom dont il avait été baptisé.

A. S.

LE ROMAN D'UN APACHE
HUITIEME SÉRIE



L'œil sévè.e de Hu·on insp·c-tait tout. Il formulait des critiques si courroucées que le pauvre garde tremblait dans sa culotte.

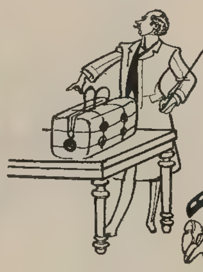


Ils étaient arrivés devant un coffre-fort. — Que fait ce coffre? — Il contient de l'argent. — Combien? — Un million en or. — Ouvrez ce coffre.

Huron prit les rouleaux et vérifia; puis, il sortit de sa poche un carnet et le consulta. Alors il fixa sur le fonctionnaire, atterré, un regard aigu d'inquisiteur.



Pendant cinq minutes, il le tint ainsi sous ses yeux scrutateurs. Enfin il s'écria d'une voix terrible: — Pourquoi cette somme n'est-elle pas portée sur mon carnet? — Excellence, je ne sais pas. — Voilà une grave affaire.



Il mit le million dans une valise qu'il ferma avec des cachets de cire. Puis, toujours sévère, il dit: — Grave, très grave affaire. Je vais ouvrir une enquête.



Il appela tous les gardes et veilleurs, et leur ordonna de mettre en état d'arrestation leur chef, qui demandait grâce. Mais ses subo-donnés furent très heureuxd'obéir aux ordres du pseudo-ministre.



— Gardez-le ici en attendant de nouveaux ordres, dit Huron, et, tandis que tous le saluaient en tremblant, il remonta gravement en automobile avec sa précieuse valise.



Et quand il se vit seul avec ce million si facilement escroqué, il éclata de rire. — Et il y a encore des imbéciles qui travaillent, s'écria-t-il!



Cependant, il fallait mettre le mag.t en un lieu sûr ou l'œil indiscret de la police ne regardât jamais. Il déposa donc sa valise dans un sarcophage antique du musée du Louvre.



Le lendemain, il lisait dans les journaux le récit de son aventure. Trois pages lui étaient consacrées, et Huron fut très ennuyé d'une telle publicité.



Dans les rues, les cafés, le métro, dans les trains, au restaurant, partout l'Affaire Huron était l'objet de toutes les conversations.



Dix romanciers le prirent comme héros. Une pièce de théâtre à grand spectacle représenta ses aventures. Huron, grisé par le succès, assistait à chaque représentation.

Tandis que toute la police le recherchait, il était attablé tranquillement à la terrasse d'un café, écoutant les camelots, vendant la soie du jour: « Qui a vu Huron? le dernier succès des concerts! »



Tous les jours, en prenant son apéritif, Huron mait à lire ce qu'on disait de lui. Cela devint e habitude nécessaire à son amour-propre. Cendant, peu à peu, on ne lui consacra qu'une ge..

...Puis une demi, une colonne Par la suite, il fut relégué aux faits-divers. Enfin, un jour, Huron vit, avec une profonde stupéfaction, qu'on ne parlait plus de lui.



Il en fut outré et tomba dans un profond ennui. Un jour, cependant, un journal lui consacra ces lignes: « Nous ne reparlerons plus de l'affaire Huron, qui n'aurait, maintenant, d'intérêt que si le célèbre escroc était arrêté ».



Ces lignes le hantaient nuit et jour, tant et si n qu'il résolut de se livrer à la justice. Il voila, à son fils, la cachette du million, puis se ndit aux bureaux de la Préfecture de Police.



— Je suis Huron, dit-il, et viens me faire arrêter. — Ce n'est pas à ce bureau, dit l'employé d'un ton bourru. Traversez le couloir, tournez à gauche. Bureau 126.



Mais là l'employé se récria. Ça ne le regardait pas, et il le renvoya à un guichet d'où on le fit aller à un autre bureau.



Enfin, un employé complaisant voulut bien lui dire: — Votre affaire est dans les mains d'un commissaire spécial qui vous recherche. C'est à lui de vous arrêter.



Et comme on ne savait au juste où se trouvait ce commissaire, on donna, à Jean Huron, deux agents pour l'aider à retrouver ce fonctionnaire.

(A suivre)

UN PEU DE TOUT

La mode, connue jusqu'à ce jour par ses caprices, aurait-elle fait vœu de constance? On pourrait le croire, en constatant qu'elle est restée fidèle aux **Biscuits Pernot'** qu'elle avait consacrés dans l'opinion des gourmets.

Cela tient peut-être aussi à ce merveilleux paquet hermétique « LE PAC » qui, sous un volume réduit, permet à tous la consommation des spécialités **Pernot**, la **Grande Marque Française des Desserts fins.**

PETITE CORRESPONDANCE

M. C. Marius. — Cette expression vient de la corruption qu'on a faite du mot: trentrin, qui désignait, autrefois, une étoffe qui se portait dans les grandes circonstances.

M. Noyen. — Cette proposition est bien flatteuse, mais il nous est impossible de la mettre à exécution.

E. L. P. — C'est le 34e anniversaire, et non le 35e.

E. D. — Malgré les inconvénients que vous signalez, ne souhaitez pas qu'on rétablisse la location des places, vous seriez obligé de les payer le double de leur valeur aux marchands de billets qui les accapareraient. C'est triste, mais c'est ainsi.

M. F. Gallet. — Cela ne nous parait pas indispensable le moins du monde.

A. W. (Puteaux). — Non, c'est un « on-dit » sans fondement.

M. Gérard (Liège). — Il n'y en a aucune, que d'user la pierre jusqu'à la profondeur atteinte.

Un lecteur assidu. — La polycopie est, en ce cas, tout à fait appropriée à ce que vous désirez.

M. Letourneur. — Merci pour votre renseignement

M. Tartrat — 13 août 1869: mercredi; 1870: jeudi; 1871: vendredi.

M. Mario, Chambéry. — Non, vous ne devez pas le faire, mais vous pouvez vous faire rembourser le prix de la carte.

M. Vogt. — C'est juste, il faut nous passer cette petite licence.

M. Heurtel — Nous ne connaissons rien qui réponde à ces conditions.

M. Jacquin — Cela s'est vu, mais il est bien rare que cela réussisse.

M. Mangin. — Il n'y a aucune bicyclette offerte, en ce moment, comme prix de concours.

Un lecteur assidu (Montpellier). — N'importe quel vernis, après un lavage à l'acide.

Mme Roubeaud. — Tous nos remerciements pour votre lettre.

M. E. Renard. — Ce sujet ne serait malheureusement plus d'actualité, au moment où les nécessités du tirage nous permettraient de le faire paraître.

PETITE CORRESPONDANCE BIBLIOGRAPHIQUE

Rémois. — Les chapitres de la Bible se nomment des Livres, dont la réunion forme ce code religieux que l'on appelle la Bible, que l'on trouve partout.

Un Ardenais. — Vient de paraître, un dictionnaire de rimes: 3 fr. 50, précédé d'une étude sur la prosodie.

Eman. — Le semestre en question, de la *Revue des Deux-Mondes*, se vend 0 fr. 20 cent. la son, sur les quais. Pour former une bibliot il n'existe pas de catalogue spécial, seul il faut voir les catalogues de tous les édite faire son choix des ouvrages qui vous plaisen

M. A. Nancy. — *La Politesse*, manuel des séances et du savoir-vivre, par E. Muller, 2

Abonné 90.856. — Cette chanson est de M. Houssaye.

M. F. L., Paris. — Il faudrait, pour ce cata s'il existe, vous adresser à une des nomb librairies scientifiques du quai des Gran gustins.

M. D., Paris. — La Crypthographie. La pondance secrète dévoilée, diplomatie, com etc., 1 fr.25.

L. C., Paris. — *Le Gai Boute-en-Train*, choisi de calembours, jeux de mots, devi charades, 1 vol.: 1 fr. 50. Garnier.

M Hudlec, à Lyon. — Il n'existe pas d'a des académies dont vous parlez, ou sociét vantes, dont le nombre dépasse 300 en Elles ont un congrès annuel, qui se réu Paris, sous la présidence du ministre de l'I tion publique.



MENDICITE MODERNE

— Si je vous donne ces dix sous, n'irez-vous pas acheter de l'alcool avec?

— Oh! non, madame, j'achèterai du pétrole...

— Du pétrole?

— Oui, madame, pour ma pauvre automobile qui est en panne.



Suprême souhait.

— Vous ne désirez rien?

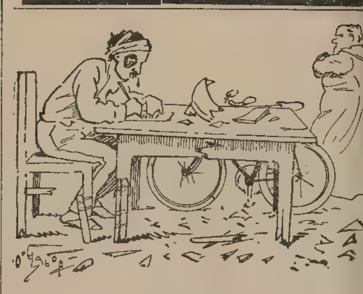
— Si... user une bicyclette **Clément**



OPTIMISTE ET PESSIMISTE

ELLE (*une optimiste*). — Oh quelle chance! un fer à cheval qui rentre dans la maison; c'est du bonheur.

LUI (*un pessimiste*). — Sapristi! une glace cassée! ça fait sept ans de malheur!



Testimonial.

Cher monsieur,

Je viens d'avoir une petite discussion av ma femme: C'est la septième fois en six a que nous renouvelons notre mobilier; seul ma bicyclette **Gladiator** a résisté.

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

AVIS

La Compagnie des Chemins de fer de l'Ouest l'honneur de porter à la connaissance du publi qu'à partir du 1er avril, le train de nuit du servic de Paris à Londres, via Dieppe et Newhaven, partir de Paris-Saint-Lazare à 9 h. 20 du soir au lieu d 9 h. 30, et de Rouen R.D. à 11 h. 25, au lieu de 11 h. du soir.

13e ANNÉE — N° 22. 10 Centimes 2 JUIN 1907.

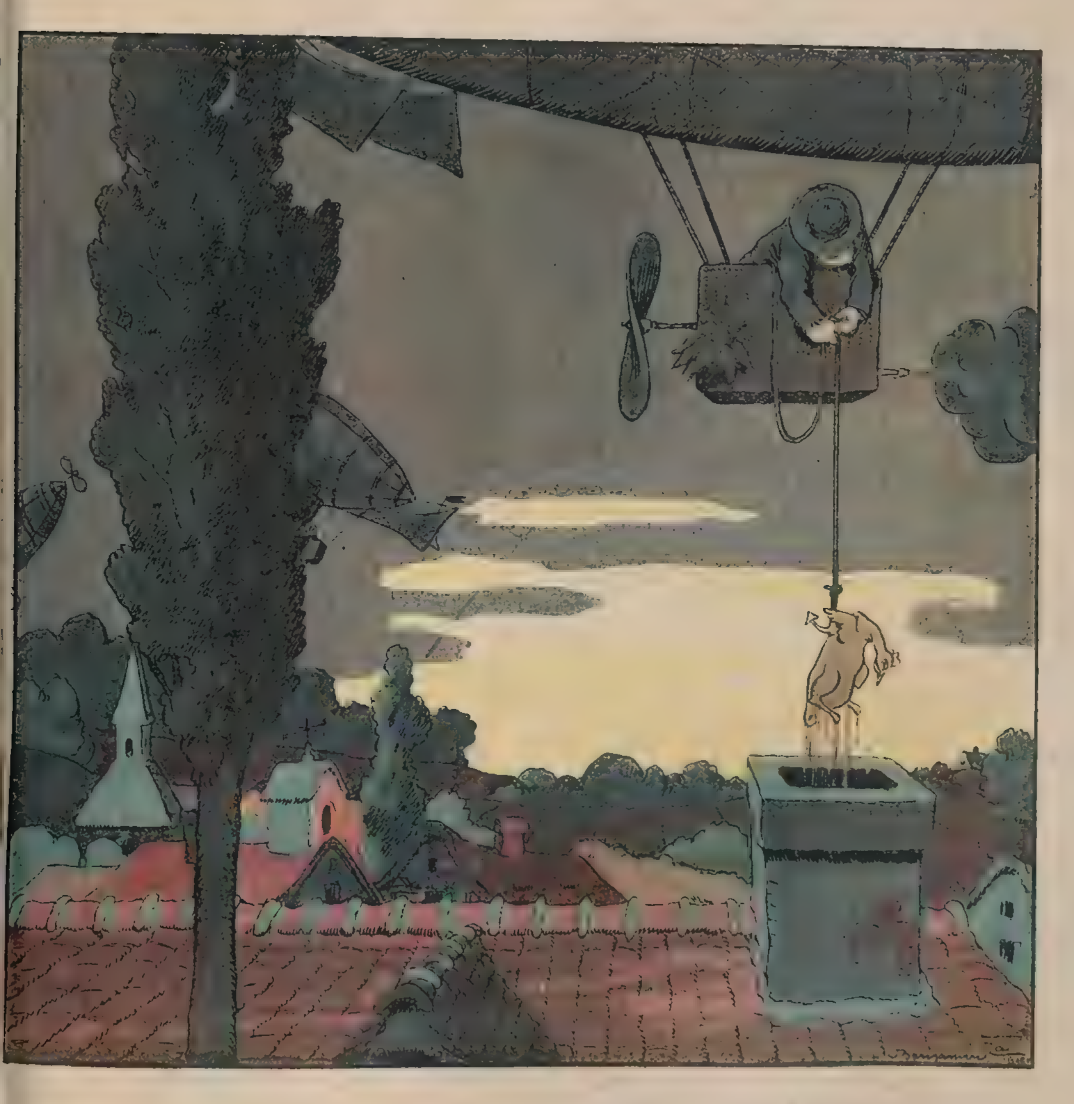
Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

FRANCE : UN AN 6 fr. SIX MOIS : 3 fr. 50
ÉTRANGER . UN AN 9 fr SIX MOIS : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

LES MAUVAIS COTÉS DU PROGRÈS, par Benjamin RABIER



Un maraudeur en 1920.

La collaboration au **Pêle-Mêle** *est rétribuée. Pour recevoir franco le libellé des conditions, envoyer 0 fr 15 en timbres-postes*

LES DEUX PSYCHOLOGUES

PREMIER MONSIEUR.
DEUXIÈME MONSIEUR.
DURAND.

La scène se passe dans un café.
Le premier et le deuxième monsieur sont assis en face l'un de l'autre, chacun à une extrêmité de la salle. Ils lisent, l'un Le Temps, *l'autre,* La Liberté.

PREMIER MONSIEUR. — Vrai, si je ne connaissais pas Durand, je croirais qu'il me fait poser. Voilà plus d'une demi-heure que je l'attends... Il m'a cependant bien recommandé d'être exact au rendez-vous, six heures, café de l'Humanité... commun cation intéressante. Si encore je savais de quoi il s'agit!...

DEUXIÈME MONSIEUR (*étouffant un bâillement*). — Il est mortel, ce café... Pas un chat, sauf ce gros bonhomme là-bas en face, qui s'endort sur le *Temps!* Pourvu que Du.and ne t rde pas... Il paraît qu'il a quelque chose d'important à me dire...

DEUXIÈME MONSIEUR... *Ce serait quelqu'individu de bas étage, ça ne m'étonnerait pas.*

PREMIER MONSIEUR (*revenant à la première page de son journal*). — Je crois que je l'aurai lu, le *Temps!* (*Regardant à la dérobée le deuxième monsieur.*) Et c t autre grand sec qui ne lâche pas *La Liberté*... Il se cramponne après comme à une planche de sauvetage... Ce n'est pas que j'y tienne tant que ça... mais il faut bien passer le temps. Comme Durand ne vient toujours pas!...

DEUXIÈME MONSIEUR (*même jeu*). — Ma parole, je crois qu'il l'apprend par cœur, son journal... On n'a pas idée de gens aussi sans-gêne!... Goujat, va! (*Il se replonge dans sa lecture six fois ressassée*).

PREMIER MONSIEUR. — Le voilà enfoui dans les annonces, maintenant... C'est un commis-voyageur, sans doute. Du reste, rien qu'à voir sa fausse élégance de province, ça se devine... Au fait, amusons-nous à l'analyser, cela me distraira.

DEUXIÈME MONSIEUR. — Je cro's que le gros poussah m'examine... Il a le regard fuyant, la lèvre épaisse, les mâchoires proéminentes... Ce serait quelqu'individu de bas étage, ça ne m'étonnerait pas. Un lutteur... un garçon boucher endimanché... ou pis, peut-être. Pas étonnant qu'il lise si lentement, il est obligé d'épeler... et je suis bien sûr qu'il ne comprend pas ce qu'il lit!

PREMIER MONSIEUR. — Quand je dis que c'est un commis-voyageur, je me trompe. Cette face rasée, ces cheveux longs et raides, ce chic non provincial, mais exotique plutôt, dénote un Américain. Il lit le journal, mais je crois qu'en réalité il ne lit rien du tout. C'est pour se donner une contenance... Voilà pourquoi il n'en finit pas.



PREMIER MONSIEUR... *C'est tout simplement un pick-pocket anglais ou américain.*

DEUXIÈME MONSIEUR. — Le gros continue à m'examiner. Il a l'air vraiment féroce. Je ne voudrais pas le rencontrer au coin d'un bois?

PREMIER MONSIEUR. — Oui, c'est pour se donner une contenance... Mais pourquoi? Pourquoi aussi venir dans ce café désert qui n'offre aucune curiosité à un étranger... Pourquoi aussi me regarde-t-il parfois à la dérobée... On dirait que je le gêne...

DEUXIÈME MONSIEUR. Si Durand ne vient pas dans cinq minutes... je f... le camp, moi, je ne tiens pas à rester en tête à tête avec une brute dangereuse.

PREMIER MONSIEUR. — Je crois que je tiens la solution du problème... C'est tout simplement un pick pocket angl is ou am-ricain qui att nd qui?.. Des complices, probablement. Paris en est infesté en ce moment... Mon ami, gare à tes poches!

A ce moment la porte du café s'ouvre. Un monsieur paraît.

PREMIER et DEUXIÈME MONSIEURS (*ensemble*). — Ah!... voilà Durand!

(*Ils se lèvent et s'avancent vers lui*).

DURAND (*leur tendant à chacun une main*). — Bonjour toi!... Bonjour toi!... (*Le premier et le deuxième monsieurs se regardent, interloqués.*) Mes chers amis, excusez mon retard... mais vous êtes là, c'est l'essentiel... vous désiriez si instamment être présentés l'un à l'autre... (*Au premier monsieur tout à fait ahuri.*) Je te présente M. de Lancry, le psychologue si subtil de *Tourments secrets.* (*Au deuxième monsieur complètement estomaqué.*) Ernest Sylvain, l'auteur dramatique dont je t'ai p...

PREMIER MONSIEUR ET DEUXIÈME MONSIEUR. — ... maître...

et qui désire vivement écrire en collabora... avec toi une pièce tirée de ton beau ron...



DURAND. — *Bonjour toi ! ... Bonjour toi !*

TABLEAU

PREMIER et DEUXIÈME MONSIEURS (*en...ble, se saluant*). — Cher maître!!!

E. JOLICLER.





CHOPINETTE. — Non, poupoule, je ne boirai plus de vin, mais de l'huile; vois dans ce vase, c'est de l'huile que le pharmacien m'a vendue, elle guérit l'ivrognerie.

UN TRUC

Donnons au lecteur le pouvoir de regarder à travers les choses, la paroi d'un vase, par exemple. Voici Chopinette en train de boire son *huile*.





Un moment après, la femme. — C'est incroyable, il a bu de l'huile, et il est encore en ribotte.



— C'est tout de même vrai que le bâillement...



...est communicatif.

Pêle-Mêle Causette

Parlons un peu de ce fameux droit de grève qu'on invoque à chaque instant comme une vérité indiscutable et intangible.

Est-ce vraiment une arche sainte que nulle main profane ne doit même effleurer ?

Oui, à en croire un correspondant qui s'émeut de ce que j'aie osé contester ce dogme.

« Est-il permis, m'écrit-il, d'ergoter un seul instant sur la première de toutes les libertés : celle de ne pas travailler ?

« Cette liberté est tellement évidente que les individualistes eux-mêmes la proclament aussi hautement que les collectivistes. »

Ainsi parle mon correspondant, et je lui donne raison sur un point. Il est parfaitement vrai que les deux partis politiques reconnaissent le droit de grève.

Mais conclure de cela que ce droit est un axiome, me paraît plutôt risqué.

Le partisan de la liberté individuelle ne saurait contester à quiconque la liberté de chômer si bon lui semble. Mais il lui est permis de combattre le chômage concerté, et surtout l'abandon du travail dicté par une oligarchie syndicale. Or, la grève, telle qu'elle se pratique dans le monde, n'est pas le résultat de volontés individuelles librement exprimées. Elle s'obtient par un ordre supérieur. Elle se poursuit par des menaces et par la force. Le respect de la liberté individuelle, au dire des meneurs eux-mêmes, est incompatible avec le droit de grève. Dans un article publié récemment par le *Matin*, un des chefs de la Confédération du travail, s'exprime à ce sujet d'une manière franche et précise.

Le droit de grève ne se conçoit pas sans le droit de persuasion, lequel implique l'intimidation et la coercition.

L'individualiste sincère, celui qui ne se paye pas d'équivoques, est donc fondé à repousser le droit de grève comme contraire à ses principes.

Si au Parlement l'on voit peu de représentants adopter cette attitude nette et courageuse, cela prouve simplement que le Parlement contient peu d'individualistes réellement dignes de ce nom.

D'un côté au moins du Parlement, le droit de grève devrait rencontrer des adversaires résolus. Si tout le monde s'incline devant lui, c'est par faiblesse, par un flottement des convictions qui incite à des concessions.

Quand la délimitation des deux grands partis sera clairement tracée, les individualistes seront bien obligés de se prononcer. Et ils se prononceront contre le droit de grève, comme du reste contre le droit d'association en général.

Voilà pour l'individualiste.

Mais le collectiviste, si jaloux de son droit à la grève, est-il lui-même dans son rôle en revendiquant ce qu'il considère comme une liberté primordiale ?

Pour s'en rendre compte, il suffit de se transporter à l'époque future où le collectivisme triomphant aura remplacé le régime actuel.

L'Etat pour tous et tous pour l'Etat, telle sera, en substance, la ligne de conduite du nouveau système.

Cela signifie que l'Etat assurera à chacun une égale part de bien-être, et qu'en revanche chacun devra à l'Etat le concours de sa force et de son intelligence.

C'est donc l'Etat qui répartira la subsistance et distribuera le travail.

Que deviendra alors le droit de grève ? Ce droit ne pourra plus s'exercer que contre l'Etat, seul et universel patron.

Comment celui-ci se comportera-t-il à l'égard du chômage concerté ?

Donnera-t-il satisfaction aux grévistes ? Dans ce cas, chaque corporation renchérira sur les prétentions des autres.

Continuera-t-il à les nourrir pendant la durée de la grève ?

Mais alors celle-ci se prolongera indéfiniment.

Et l'Etat pourra-t-il permettre à une catégorie de travailleurs de chômer et de vivre sans produire aux dépens des autres ?

Que fera alors l'Etat ? Il abolira le droit de grève, lequel est impossible sous un régime collectiviste.

A cela, l'on me répondra peut-être qu'avec le collectivisme, l'homme n'aura pas besoin de grèves, car il sera heureux.

Je veux bien admettre que l'homme sera heureux, mais l'empêcherez-vous de vouloir être plus heureux encore ? Jetez les yeux sur un Rothschild, un Morgan, un Rockefeller. Ces gens-là sont, au point de vue pécuniaire, plus heureux que ne le seront jamais les membres de votre société. Cela les arrête-t-il dans leur désir d'être plus riches encore ? Celui qui possède un demi-milliard voudrait en avoir un tout entier, et celui qui en a un en désire deux.

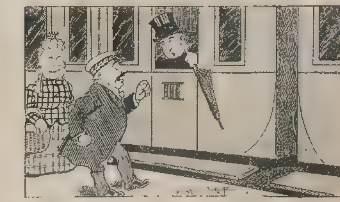
Alors vous aurez beau faire, les cordonniers estimeront qu'ils ont un labeur trop dur par rapport aux boulangers, et ceux-ci se plaindront d'être plus mal partagés que les bouchers.

Vous serez contraints de supprimer ce droit de grève que vous réclamez aujourd'hui avec tant d'insistance.

Cette vérité intangible ne sera plus bonne qu'à jeter aux ordures.

Vous voyez que le droit de grève est dis-





POLITESSE

Le chef de gare. — Mais certainement, Monsieur, je suis à votre disposition pour vous donner, avec empressement, tous renseignements dont vous avez besoin...

...mais, nom d'un chien, vous auriez pu retirer votre parapluie plus tôt. Voici cinq minutes que je suis poli avec vous comme avec un voyageur de première classe.

cutable non seulement pour les individualistes, mais aussi pour les collectivistes.

Pour ces derniers, c'est une arme qui peut leur être utile momentanément et qu'ils seront forcés de jeter quand elle ne pourra plus leur servir.

Mais en attendant de la répudier, ils voudraient la faire passer à nos yeux pour sacrée, et cela c'est vraiment excessif.

Fred Isly.

****

GALVO LE SERRE-FREIN

Galvo est un de ces bons chemineaux qui battent les routes en quête de menus profits et pour lesquels, après un repas, la date du prochain repas est un éternel problème.

Mais Galvo n'ayant trouvé à ce métier que déboires et rhumatismes, a pris un jour la grave résolution de changer de vie.

Le hasard, au moment de cette décision, voulait qu'il se trouvât quelque part dans les montagnes du Dauphiné.

Plein d'une ardeur nouvelle, Galvo alla demander de l'ouvrage dans une gare voisine.

Il eut la bonne fortune d'être engagé séance tenante pour remplacer un serre-frein, subitement tombé malade.

La première question de Galvo, aussitôt admis, fut de demander ce qu'il gagnerait.

— Combien paye-t-on par mois?

— On ne paye pas au mois, répondit le chef de gare.

— Par semaine, alors?

— Ni par semaine.

— Eh bien, par jour?

— On n'est pas payé non plus par jour.

— Dans ce cas, c'est donc par heure?

— Pas davantage. Le travail du serre-frein est payé à raison de trois centimes le kilomètre.

— Va pour trois centimes le kilomètre, aquiesça Galvo sans savoir au juste ce que cela pourrait lui rapporter.

Aussitôt le marché conclu, on lui assigna pour poste la dernière voiture d'un train de marchandises qui allait se mettre en route.

Assis dans sa cahute, pendant que filait le train, Galvo suivait avec intérêt les bornes kilométriques qui longent la voie. Un sourire de satisfaction éclairait sa figure, car les bornes se succédaient à une allure respectable.

Mais bientôt, comme on approchait des montagnes, une côte raide se présenta, et la vitesse du train se ralentit considérablement.

Galvo fit une moue en constatant combien ses affaires prenaient tournure moins séduisante. C'est à peine si en renâclant la machine arrivait à traîner son convoi à plus de dix kilomètres à l'heure.

— Six sous de l'heure, voilà ce que je gagne en ce moment, pensait tristement le bon chemineau.

Mais soudain, un choc se produisit. L'attelage entre deux voitures venait de se rompre. Le train se trouvait coupé en deux.

Et les voitures d'arrière se mirent à descendre à reculons la lo ue côte qu'on venait de gravir.

Lentement d'abord, puis de plus en plus vite, la rame parcourait l'espace. Bientôt, l'allure devint vertigineuse.

Pâles d'effroi, les employés de service de cette partie du train, attendaient avec angoisse la suite des événements.

L'un d'eux, cependant, eut assez de sang-froid pour crier à Galvo, le plus exposé:

— Ne sautez pas, cramponnez-vous! Surtout ne sautez pas.

— Sauter! moi! s'écria à son tour Galvo. Faut-il que vous me preniez pour un imbécile de croire que je vais descendre au moment où je gagne au moins quarante sous de l'heure!

LA DERNIÈRE PENSÉE DE DURAPIAT

— Et puis ne donne pas de pourboire aux croque-morts, c'est pas la peine, va... je suis si léger...



MARQUE DE LA RICHESSE

Le Pédicure. — Mais il me semble que, dans le temps, vous étiez deux amis inséparables.

— Oui, mais maintenant il est trop riche et poseur. Je ne le fréquente plus depuis qu'il retire ses chaussures pour se faire couper les cors.

PENSÉES

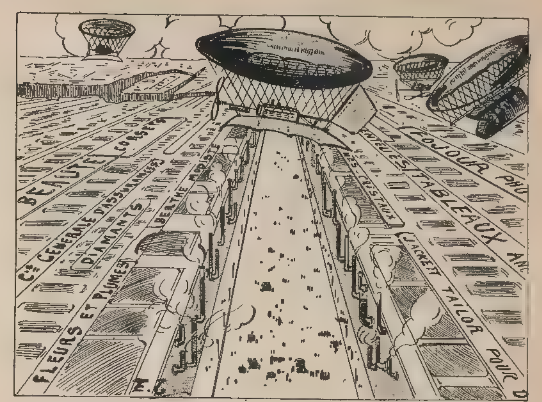
Un député qui, placé entre l'intérêt de son pays et celui de ses électeurs, vote en faveur de ceux-ci, est un homme méprisable.

Un auteur dramatique ne pardonne jamais à un acteur de se faire applaudir pour un effet inventé par ce dernier, même si cet effet a déterminé le succès de la pièce.

UNE RUE EN 2050



Vous vous demandez, sans doute, amis lecteurs, dans quelle rue et dans quelle planète vous vous trouvez? Vous êtes simplement dans la rue de la Paix, à Paris, en l'an 2050, au siècle des ballons dirigeables.



On a été obligé, le progrès aidant, de changer la place des cheminées et celle des fenêtres et enseignes, afin que les passants, circulant en dirigeable, puissent reconnaître l'emplacement de leurs magasins favoris.

Courrier Pêle-Mêle

Banque de France.

Permettez-moi de vous signaler une anomalie qui peut être curieuse à constater dans ce moment de baisse continuelle de la Rente.

Le dernier compte rendu de la Banque de France, annonce une encaisse *métallique :*

Or.	2.584.164.397
Argent	977.177.108
Total.	3.561.341.505

Par contre, le montant des *billets* en circulation est de: 4.839.463.615.

Or, comme la Banque, d'après la loi, est *obligée* de *rembourser* chaque billet à présentation en espèces, il résulte qu'en cas d'un « Run » sur la caisse, provoqué par une guerre ou une révolution, la Banque ne pourrait, en réalité, rembourser que *73,58 0/0* des billets, donc 26 fr. 42 en moins par chaque cent francs!

Mais je vais plus loin: Il est à peu près connu de tout le monde que l'argent n'a qu'un « cours forcé », et qu'en réalité, la valeur intrinsèque de 100 francs monnayés en argent, n'est que de 60 0/0 au grand maximum! Une guerre ramènerait, sans aucun doute l'argent à sa valeur *réelle* ou *vénale*, et il résulterait de là une nouvelle différence entre le montant exigible des billets et les disponibilités métalliques, qui équivaudrait à un remboursement de 65,30 pour cent fr.

On ne pourrait sérieusement objecter le montant du Portefeuille de 1.202.752.154 francs, car ces valeurs sont à échéance et la Banque — sans compter le déchet — ne pourrait jamais les escompter d'un bloc et à vue sans « ruiner » tout le marché.

Il y a là certainement une anomalie ou *irrégularité*, échappée au contrôle, et je serais heureux d'entendre les opinions de vos autres lecteurs à ce sujet.

Je remarque encore que la couverture de la Banque d'Angleterre est en moyenne de *86* à *88 0/0* et de la Banque Impériale d'Allemagne, de 83 à 85 0/0.

Recevez, etc.

E. Breininger (Paris).

Lotto

Plusieurs lecteurs nous font remarquer qu'en donnant le nombre de chances qu'a un joueur de gagner à ce jeu, nous avions tenu compte de l'ordre de sortie des chiffres. Comme cet ordre est indifférent dans le Lotto, il s'ensuit que les nombres que nous donnions se trouvent être trop forts. Voici ce qu'ils sont en réalité:

Pour le terno, le joueur qui désigne 3 chiffres sur 90, a une chance de gagner sur 11.748.

Pour le quaterno, le joueur qui désigne 4 chiffres sur 90, a une chance de gagner sur 511.038.



UN MANIFESTE

Chauffeurs, mes frères, pourquoi continuerions-nous à tuer des animaux sur notre route, au risque d'abîmer nos pneus, et sans profits pour nous-mêmes?

Une voiture, munie de l'appareil que voici, permettra de faire provision de volaille et de gibier sur la route.

Une dame sort de l'église. Tous les mendiants se précipitent. L'aveugle arrive premier.

— Ça en a du toupet, ces aveugles. Ça dépasse les borgnes.



Les agents de l'octroi ont le droit de fouiller les bagages.
LE GABELOU *(facétieux)*. — Moi aussi, monsieur, je collabore au *Pêle-Mêle*.



MYSTERE

— Mais où donc sont passés les petits pierrots du jardin ?

TABATIÈRES

On a vendu, ces temps derniers, à l'hôtel Drouot, une merveilleuse collection de tabatières: les unes en argent, les autres en or, enrichies de pierreries. On ne fabrique plus guère, aujourd'hui, de ces boîtes mignonnes où se logeait, mêlée à une noix de muscat, la poudre de Nicot; à peine trouve-t-on encore la populaire « queue de rat » en écorce de mérisier.

C,est vers 1830 que le cigare et la pipe détrônèrent le tabac à priser. C'était tomber d'un mal dans un pire.

La prise est inséparable des narines illustres du dix-huitième siècle.

Frédéric le Grand, qui fut peut-être le priseur le plus fameux, était aussi fier de ses six cents tabatières que de ses douze cents grenadiers. Son ami, Voltaire, qui, par goût ou par déférence, s'était mis au diapason, prenait une prise chaque fois qu'il décochait une malice, c'est-à-dire qu'il prisait une bonne partie du jour.

Napoléon Ier, lui aussi, fut un grand priseur devant l'Eternel. et Volney, dans ses lettres, le convie instamment à la modération, dans la crainte de voir s'obscurcir son cerveau de géant.

Un autre grand priseur fut M. de Corbières, ministre de Louis XVIII. Travaillant, un jour, avec le roi, il lui arriva de poser coup sur coup, devant lui, ses gants, son mouchoir, ses lunettes, et... quatre tabatières.

Louis XVIII s'étonna:

— Je crois, monsieur de Corbières, que vous videz vos poches.

— Sire, répliqua le ministre, cela ne vaut-il pas mieux que de les remplir?

On compte une variété extraordinaire de tabatières: tabatière à la charte, à répétition à musique, à la diable, à tiroir, à secret, à glace, à canne, à évantail, à chapelet, à dragées, à épigrammes.

Cette dernière fut mise à la mode sous le ministère de Turgot, dont la cour n'approuvait pas les réformes.

Pour blaguer l'éminent économiste, on fabriqua des tabatières en carton, très plates, qu'on appelait « p'atitudes » ou « turgotines ».

Les tabatières de l'époque révolutionnaire sont ornées du portrait d'un Conventionnel ou du bonnet phrygien entre deux piques, et on y lit, le plus souvent, cette devise: « Liberté, égalité ou la mort! »

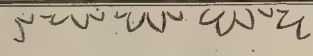
Sous le premier Empire, circula la « napoléonnienne ». Elle affectait la forme du célèbre « Petit chapeau » et portait cette devise: « quand il prise, le monde éternue ! »

Le monde éternua si fort, qu'il balaya le trône de César!

La tabatière « libérale » fit scandale sous le règne de Charles X. Elle représentait le dernier Bourbon, sous la forme d'une oie entourée d'oisons, ses ministres. Au bas de ce dessin irrévérencieux, on lisait: « Où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille? »

Brillat-Savarin, qui fut un priseur modéré, observe, dans sa *Physiologie du goût*, « qu'au dessert, une prise, absorbée à propos, réveille l'esprit alourdi par la bonne chère ».

Les anciens n'eussent pas été de cet avis eux qui estimaient l'odorat à l'égal du goût. Ainsi, le poète grec Anacréon, se mouchait délicatement chaque fois qu'il voulait respirer le parfum d'une rose.









UN MAUVAIS MENAGE (EN MUSIQUE D'OPÉRA)

Espoir charmant, Sylvain m'a dit je t'aime...
(Noces de Jeannette.)

(Quelques années après.)
Je ne serai plus seule en faisant ma prière...
(Noces de Jeannette.)

J'aime la paresse, voilà ma maîtresse...
(La Mascotte.)



Ah! verse, verse, verse encore...
(La Coupe enchantée.)



Va petit mousse, où le vent te pousse...
(Cloches de Corneville.)

Ne parle pas, Rose, je t'en supplie...
(Dragons de Villars.)



Elle ne croyait pas dans sa candeur [naïve,
Que l'amour innocent qui dormait dans [son cœur,
Dût se changer un jour, en une ardeur [si vive...
(Mignon.)



Connais-tu le pays où fleurit l'oranger,
Où la brise est plus douce et l'oiseau [plus léger...
(Mignon.)



Salut! O mon dernier matin!...
(Werther.)

DE NOS LECTEURS

Longchamp

A l'endroit précis où s'étale le champ de courses, si cher aux Parisiens, qu'ils préfèrent le voir brûlé que déshonoré, se dressait jadis un couvent fameux. Fondé en 1256, par la «bienheureuse» Isabelle de France, sœur de Saint-Louis, il resta debout plus de cinq siècles, jusqu'à ce que la Révolution française, cette grande niveleuse, y portât sa hache égalitaire.

Blanche de France, quatrième fille de Philippe V, dit le Long, s'y cloîtra en 1317. Quatre ans plus tard, son père y fut atteint subitement d'une fièvre quarte, dont il trépassa, malgré que les moines de Saint-Denis lui eussent apporté un morceau de la vraie croix. Un remède énergique, ordonné par un médecin, l'eût peut-être sauvé.

Les grands biens dont l'abbaye de Longchamp se vit successivement dotée, furent la cause de sa ruine: ils détruisirent la pureté des mœurs claustrales, et, peu à peu, le luxe et les passions mondaines pénétrèrent dans cette pieuse retraite.

C'est vers la fin du quatorzième siècle que commença la corruption de Longchamp, à l'époque du grand schisme d'Occident, en ces temps d'ignorance et de dépravation, de calamités militaires et d'horreurs civiles, dont les chroniqueurs nous ont laissé d'effrayantes descriptions. L'histoire de Longchamp fut alors celle de beaucoup de monastères qui passèrent subitement de la règle austère des renoncements ecclésiastiques à la discipline facile de la vie laïque.

Au dix-huitième siècle, Lonchamp était tout ensemble un couvent cloîtré et une maison de retraite à prix fixe On y faisait des vœux éternels, ou on y prenait pension pour 400 livres par an.

Sous Louis XV, les religieuses s'affichèrent en toilettes fastueuses, portèrent bijoux. Pendant la semaine sainte, l'office des *Ténèbres* attirait au monastère princes et seigneurs, des bourgeois en fiacre, des gens du peuple en carriole.

Sous couleur de dévotion, on venait entendre Mlle Le Maure et les chœurs de l'Opéra. L'archevêque de Paris, M. de Beaumont, s'étant opposé à ce scandale, on n'entra plus dans l'église, mais la promenade de Longchamp resta dans la tradition jusqu'en 1792, époque de la destruction de l'abbaye, dont il ne reste plus aujourd'hui que deux tourelles restaurées.

Un décret du 29 août 1854, autorisa la création d'un hippodrome. Les travaux furent longs et difficiles, car il s'agissait de faire disparaître un monticule qui cachait la vue et de niveler un petit bras de la Seine.

En 1858, le champ de courses était inauguré: sa grande piste avait trois kilomètres environ de périmètre, ses tribunes occupaient un espace de 240 mètres, et pouvaient contenir cinq mille personnes; depuis, elles ont été agrandies, et plus de dix mille spectateurs s'y pressent les jours de «great event». Nous ne rappellerons pas les luttes épiques dont l'hippodrome de Longchamp fut le théâtre. Oublié, le prestigieux *Gladiateur* qui cueillit des lauriers anglais et français; oublié, cet imposteur de *Vasistas*, simple cheval de handicap, qui gagna le grand prix en rapportant, au pari-mutuel, 735 francs pour cent sous.

Disons seulement que bien avant l'Empire troisième, on courut et on paria au Bois.

C'était en 1651, sous le Roi-Soleil:

« Ce jour, après dîner, raconte un écrivain de l'époque, il y a eu prix et gage de mille écus pour courses de chevaux au bois de Boulogne, entre le prince d'Harcourt et le duc de Joyeuse, sur chacun un cheval nourri au village de Boulogne ainsi que l'on nourrit les chevaux de course en Angleterre, à savoir depuis trois semaines ou un mois de pain fait avec anis, et de faverolles au lieu d'avoine, et les deux derniers jours, d'œufs frais au nombre de deux à trois cents. Ils ont mené leur course de la Barrière de la Muette ou Meute et passant par le grand Chemin; droit vers Saint-Cloud. Le prince d'Harcourt était vêtu d'un habit gris fait exprès et très étroit, un bonnet en tête et ses cheveux dedans, mais ayant trois livres de plomb en sa poche pour peser autant que le Plessis du Vernet, qui courait en la place et sur le cheval du duc de Joyeuse. Au tournant de Passy, le Plessis prit le devant et arrivant à cent pas devant l'autre à la barrière de la Muette, gagna le prix. »

Heureux temps, où l'on ignorait l'Etat bookmaker!

LA BRIE.



LE MOUVEMENT GREVISTE

L'AMI. — Un phonographe qui fait un bruit d'enfer, du café noir, un coucou qui sonne bruyamment, une installation défectueuse, mais vous n'allez jamais pouvoir dormir.

LE ROND-DE-CUIR. — C'est exprès, cher monsieur, on nous refuse de l'augmentation, alors nous sabotons notre ouvrage.



A L'AUBERGE DE CHOUX-EN-BRIE

— Va fumer ta pipe un peu plus près du client, le poisson commence à sentir.



— Pardon, Monsieur, voulez-vous me donner du feu?



Du feu?!!... à un galopin de ton âge?



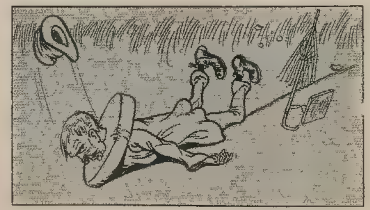
— C'est bon, monsieur! c'est bon... ne vous emportez pas, mon frère m'en donnera.

LES GRANDES INVENTIONS DU « PELE-MELE »

Poivrots! Ne sortez jamais le soir sans être munis de la fraise du *Pêle-Mêle*...



...qui, d'abord, vous tiendra le cou au chaud...



...puis, en cas de chute, vous évitera les bosses au front...



...et, enfin, vous permettra de dormir la tête haute.

RELATIVITÉ

Il est curieux de remarquer jusqu'à quel point ce qui est regardé comme une qualité, pour un objet déterminé devient un défaut pour son voisin



Ainsi on apprécie le vin bouché



Mais l'interlocuteur bouché est loin d'être recherché.



On aprécie une belle-mère sourde.



On tremble en voyant apparaître, la nuit, une lanterne sourde.



Une pièce d'argent n'a de valeur que couronnée.



Pour un cheval, c'est exactement le contraire.



) s'épanouit en recevant une lettre chargée



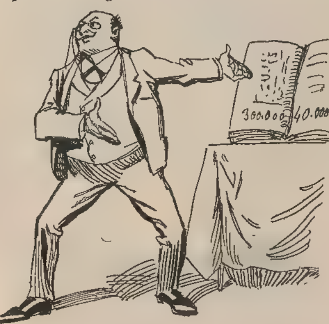
On fait la grimace devant son propre portrait chargé.



Un épicier sourit de contentement en songeant à ce que lui rapportent les fruits secs.



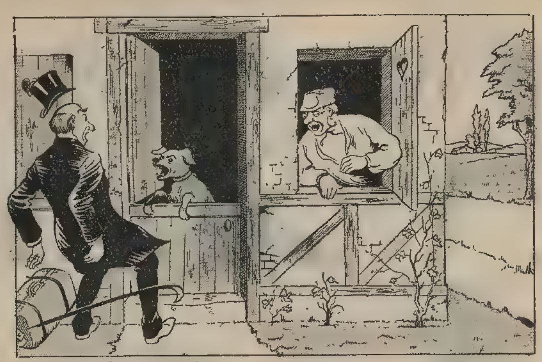
Il n'en est pas de même, s'il constate que son propre fils est également un fruit sec.



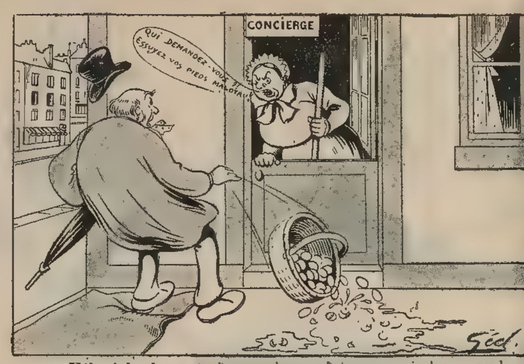
Un commerçant aime les comptes ronds.



Mais il ne peut souffrir que son comptable le soit aussi.



Le Parisien. — Ah! cher cousin, quelles frayeurs on a avec vos féroces gardiens! Quand vous viendrez me voir, à Paris, vous n'aurez pas ces inconvénients.



Hélas! la frayeur du cousin ne fut pas moindre quand il vint à Paris.

Le Caractère dévoilé

(Par la couleur que l'on préfère)

Par A. de ROCHETAL

(Suite)

Le violet.

Que dire sur la couleur violette, qui ne convient pas du tout à la femme?

Les *femmes* qui aiment le *violet* ont l'imagination rêveuse, et, par une opposition fréquente, le sens positif très accentué. Elles auraient plutôt des instincts sensuels et voluptueux, et leurs idées et leurs goûts se porteraient facilement vers les choses perverses et anormales.

Elles recherchent plus les sensations de l'imagination que celles du corps. Souvent indolentes et paresseuses, elles aiment leur bien-être, la bonne table ou les friandises.

Sous une apparence de simplicité, de retenue et de correction, elles sont bien loin de dédaigner les hommages. Elles ont généralement beaucoup de goût pour les belles choses, art ou littérature.

Les *hommes* sont variables d'impressions, indolents ou paresseux, et poltrons. Ils ont du goût pour toutes professions qui n'exigent pas d'efforts physiques et de travail, c'est-à-dire qu'ils seraient facilement poètes, artistes, etc. Ils ont généralement beaucoup d'inspiration, mais manquent souvent d'éner
gie pour mener à bien ce qu'ils imaginent
Le violet a quelque chose de féminin, d
mélancolique et de maladif.



EN SCÈNE POUR LE DEUX

— Voyons, Charles... dépêche-toi de finir ta tartine de pâté de foie, tu vas être en retard pour la scène du festin.

Le rouge grenat.

Les *femmes* qui aiment le *grenat*, sont d'a
lure martiale, active, remuantes; elles a
ment la discussion, elles sont emportées e
violentes, mais leur colère passe vite e
sans méchanceté.

Elles sont un peu sans façons; chez elle
la tête domine, mais non toujours la raiso
Elles élèvent leurs enfants à coup de ta
loches, et leur intérieur n'est pas toujou
des plus paisibles. Avec cette couleur. l
femme, pour être heureuse doit, auta
que possible, épouser un homme doux e
conciliant.

Les *hommes* qui aiment le *grenat*, sont d
tempérament sanguin, emportés et brutaux
actifs, souvent intelligents, mais comme i
sont emballés, l'action, chez eux, passe ava
la réflexion.

Ils aiment à frapper et sont toujours e
mouvement. Leur voix est forte et haut
leur démarche assurée. C'est le type d
martial. Ils sont amoureux des femmes, ma
très changeants avec elles.

Tout chez eux est instinctif. L'éducatio
peut guérir leur brutalité, mais il leur res
la brusquerie.

Le grenat est moins gai que le rouge vi

Le jaune or.

Cette couleur *jaune vif* ne convient pa
toujours à la femme, du moins au point d
vue sentimental et gracieux.

Les *femmes* qui aiment cette couleur, o
le caractère indépendant, un tempérame
passionné en tout, mais dissimulé sous u
grande correction. Elles ont les idées arr
tées et opiniâtres; leur esprit est porté ve
la moquerie, l'ironie froide, d'ailleurs, ell
sont assez sceptiques.

Ce caractère se rencontre assez souve
chez les femmes supérieures.

Les *hommes* qui aiment le *jaune or*, o
le type Apollonien, c'est-à-dire, parfait au m
ral comme au physique. Leurs manières so
distinguées, ils ont une grande noblesse
caractère et de tenue. Ils aspirent aux gra
deurs, leur genre est représentatif et ha
monieux, mais leur volonté manque de for
et d'autoritarisme.

Ils sont généralement heureux et rende
les autres heureux; mais bien qu'il n'ait qu
se montrer pour plaire à cause de son
sage agréable et souriant, ce n'est pas
type auquel on s'attache fortement, et po
lequel on fera des folies.

L'or brille au détriment du cœur et d
sens.

Voilà pour les sept couleurs qui corre
pondent à des types bien tranchés de cara
tères, mais, outre celles-là, il y a des nua
ces que nombre de personnes préfèrent, comm
le *noir*, le *blanc*, le *rose*, le *mauve*, le *gr*



LA PAILLE ET LA POUTRE

LES AUTOMOBILISTES A LA PAYSANNE. — Non, mais quand vous aurez fini de nous envoyer de la poussière avec votre sale balai, vous!



LA VIEILLE FILLE. — Pourriez-vous me renseigner? On m'a dit que le mariage est une loterie, mais je voudrais tout de même quelques billets de cette loterie-là!

dont la signification, sans être aussi nette, n'en est pas moins appréciable.

Le noir.

Les personnes qui aiment le *noir*, ont, en général, le caractère indéfinissable; elles ne sont pas énigmatiques, au sens propre du terme, mais il y a en elles quelque chose d'anormal, de caché, elles sont un peu déclassées dans la vie.

Le noir est sombre, elles ne sont donc pas gaies habituellement; peu communicatives, modestes, souvent sauvages: chez elles, tout est bon, ou tout est mauvais.

Le blanc.

Les personnes qui aiment le *blanc*, sont, en général, bonnes et conciliantes, d'un caractère uniforme, de volonté faible, mais persévérante; elles sont constantes dans leurs affections. Le blanc est une nuance distinguée, c'est la couleur de la divinité.

Le rose.

Les personnes qui aiment le *rose*, sont, en général, douces et coquettes. Elles ont peu de caractère et de personnalité.

Le gris.

Les personnes qui aiment le *gris*, sont bonnes et modestes, romanesques et mélancoliques; c'est une couleur terne, mais non insignifiante.

Le mauve.

Les personnes qui aiment le *mauve*, ont un peu le caractère de celles qui aiment le violet, mais plus atténué, plus fin et délicat: Le devoir, chez elles, pare à bien des inconvénients.

*
* *

Il y aurait encore beaucoup à dire sur la psychologie des couleurs et leur influence au point de vue mental, médical et thérapeutique. Il a, en effet, été reconnu que les couleurs avaient une influence sur le système nerveux, mais très variable. Ainsi, le rouge, le violet sont excitants; au contraire, le vert, le bleu et le jaune sont calmants et sédatifs.

Il a été reconnu que les couleurs vives et lumineuses étaient bonnes pour la santé, et au contraire que les nuances sombres étaient mauvaises. Ce serait bien long si je voulais m'étendre sur ce chapitre, d'ailleurs, peut-être y reviendrai-je.

Ce que j'ai voulu faire ressortir ici, c'est que chacun de nous, aimant une couleur plutôt qu'une autre, suit une impulsion secrète en conformité avec son propre caractère, ses goûts, passions et sentiments; en ce sens que: telle couleur, tel caractère.

A. R.

Pêle-Mêle Connaissances

— C'est lord Seymour, gentilhomme anglais dont la crapuleuse existence à Paris, lui avait attiré le surnom de *Milord l'Arsouille*, qui fut un des fondateurs du *Jockey-Club*, cercle des aristocratiques élégances, réputé pour son chic.

— L'exploitation annuelle du riz de l'Indo-Chine s'élève à plus de 800.000 tonnes.

A. S.



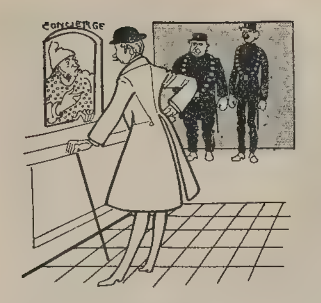
CONFORT MODERNE

— Tiens, tu déménages?
— Oui, je serai mieux ici, c'est plus haut de plafond.



— Et votre gendre?
— Pour le moment, il voyage en Afrique, et j'en suis très contente, au moins, pendant ce temps-là, *il n'est pas sur mon dos!...*

LE ROMAN D'UN APACHE
NEUVIÈME SÉRIE



Jean Huron se rendit au domicile du commissaire chargé de l'arrêter. Celui-ci était déjà couché, car la nuit était assez avancée.



Huron sonna et ressonna sans obtenir de réponse. Alors, les agents s'écrièrent impatientés: — Au nom de la loi, ouvrez!



Enfin, le commissaire étonné ouvrit: — Al ouste, habillez-vous, dit Jean Huron, et acc pagnez-moi de suite au prochain commissariat.



Et, comme le commissaire protestait avec véhémence, ne laissant pas le temps à Huron de causer, les agents l'habillèrent de force en disant: — Vous vous expliquerez au commissariat.



Pendant ce temps, Jean Huron était allé au bureau, avait ouvert tous les tiroirs et mettait en ordre tous les papiers concernant son affaire.



On descendit. Le commissaire, dans une colère compréhensible, faisait une telle résistance que les agents appelèrent à l'aide. Une dizaine de leurs collègues arrivèrent à la rescousse.



Quand Huron arriva au commissariat: — Quel est donc ce dangereux bandit que vous m'amenez? demanda le commissaire. — Mais... c'est le fonctionnaire chargé de m'arrêter, répondit simplement Huron.



On pense si, au récit de son arrestation, Huron devint populaire. Il reçut des milliers de lettres de félicitations, des bouquets, des cadeaux.



Les restaurants à la mode lui offraient, chaque jour, leurs meilleurs menus, que le prisonnier daignait accepter.



Un grand tailleur parisien lui envoya to une garde-robe. Il voulait même en profiter p lancer une nouvelle mode, mais Huron, frois s'écria: — Me prenez-vous pour un cabotin!



Son procès approchait. Les avocats les plus illustres avaient supplié l'accusé de leur confier sa cause.

Enfin, le grand jour vint. La veille, on faisait déjà la queue au Palais de Justice. A midi, les premiers ne cédaient leur place qu'au prix de 500 francs.

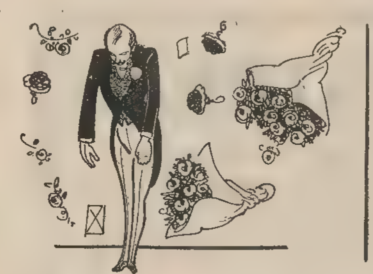


l'affluence était si énorme, qu'un escadron de alerie escorta le fiacre cellulaire. Huron saluait vement les passants. De nombreuses acclamations firent entendre.

Un monsieur, demandant à un gamin la cause de ces vivats: — Ça doit être un souverain, dit l'enfant. — Alors le monsieur se découvrit et s'écria: — Vive la République!

Le Tout-Paris des premières était là. Le Président de la République était représenté par son secrétaire particulier.







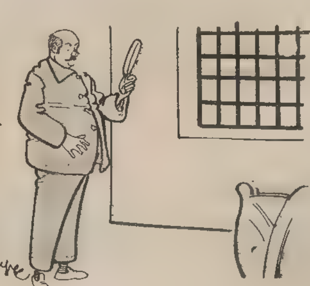
e président des assises, devant un auditoire si sélect, chercha à être spirituel, et fut très té que Huron daignât sourire à quelques-uns ses bons mots.

Quant à l'accusé, il eut un succès inouï. Condamné au minimum de la peine, on l'applaudit. Dix fois de suite, on dut le ramener dans la salle d'audience saluer le public.

Enfin, il fut conduit en prison. Comme auparavant, il fut pourvu de tout par la haute société parisienne, qui lui avait fait préparer une cellule dernier style.







es guichetiers et les geôliers étaient, pour pleins d'égards. Ils lui racontaient les pes misères du métier et espéraient que son uence saurait y porter remède.

Un jour, il reçut la visite du directeur de la prison. Le brave fonctionnaire n'était pas de la dernière promotion des décorés. Il venait prier Huron de faire réparer cette injustice.

Cependant, à ce régime pénitentiaire, Huron s'aperçut, un beau jour, qu'il engraissait à vue d'œil. Il en fut très contrarié.

(A suivre)

PETITE CORRESPONDANCE

M. Cousin Georges. — Ce problème est trop connu pour être reproduit une fois de plus.
H. P., Lille. — Elles sont assez communes, et n'ont guère de valeur de collection.
B. D. embarrassé. — Même réponse.
M. Marius Adé. — A notre avis, personne ne trouverait à redire, si les pompiers passaient quand même.
Manon. — Prière de ne jamais écrire au verso. Nous n'avons pas trouvé le dessin du mot.
M. Emilio Olivari. — Merci de votre offre, mais, pour l'instant, nous sommes pourvus entièrement de ce côté.
Un lecteur Trouvillais. — 1° A sa majorité; 2° id.
P. D., à P. — Le sulfure de carbone.
M. Chaponet. — 1° Voyez bibliographie; cas pouvant se présenter sont nombreux; vous directement à cet établissement c renseignera sur chacun d'eux.
M. Harler. — Probablement parce que couleur de l'infini et des vastes étendu me la mer et le ciel.

PETITE CORRESPONDANCE BIBLIOGRA

C. D. — Guide des jeux d'esprit, 1 fr. 25
Varcilles, Grenoble. — Manuel de l'éleveu geons, 1 vol., 3 francs.
Un lecteur du Pêle-Mêle, à Huy. — L'Acad jeux, 1 vol. 2 fr. 25.

LE FACTEUR. — C'est de la correspon vous devez dix centimes de surtaxe.
LE CONTRIBUABLE. — De la corresp ce ?... Jamais de la vie, c'est un s de bonheur!



La clef des songes

— C'est épatant, j'ai rêvé que je ma bicyclette, et ça n'est pas dans la c
— Naturellement! il n'y a que les possibles; or, tu montes une **Cléme**

13e ANNÉE — N° 23. 10 Centimes 9 JUIN 1907.

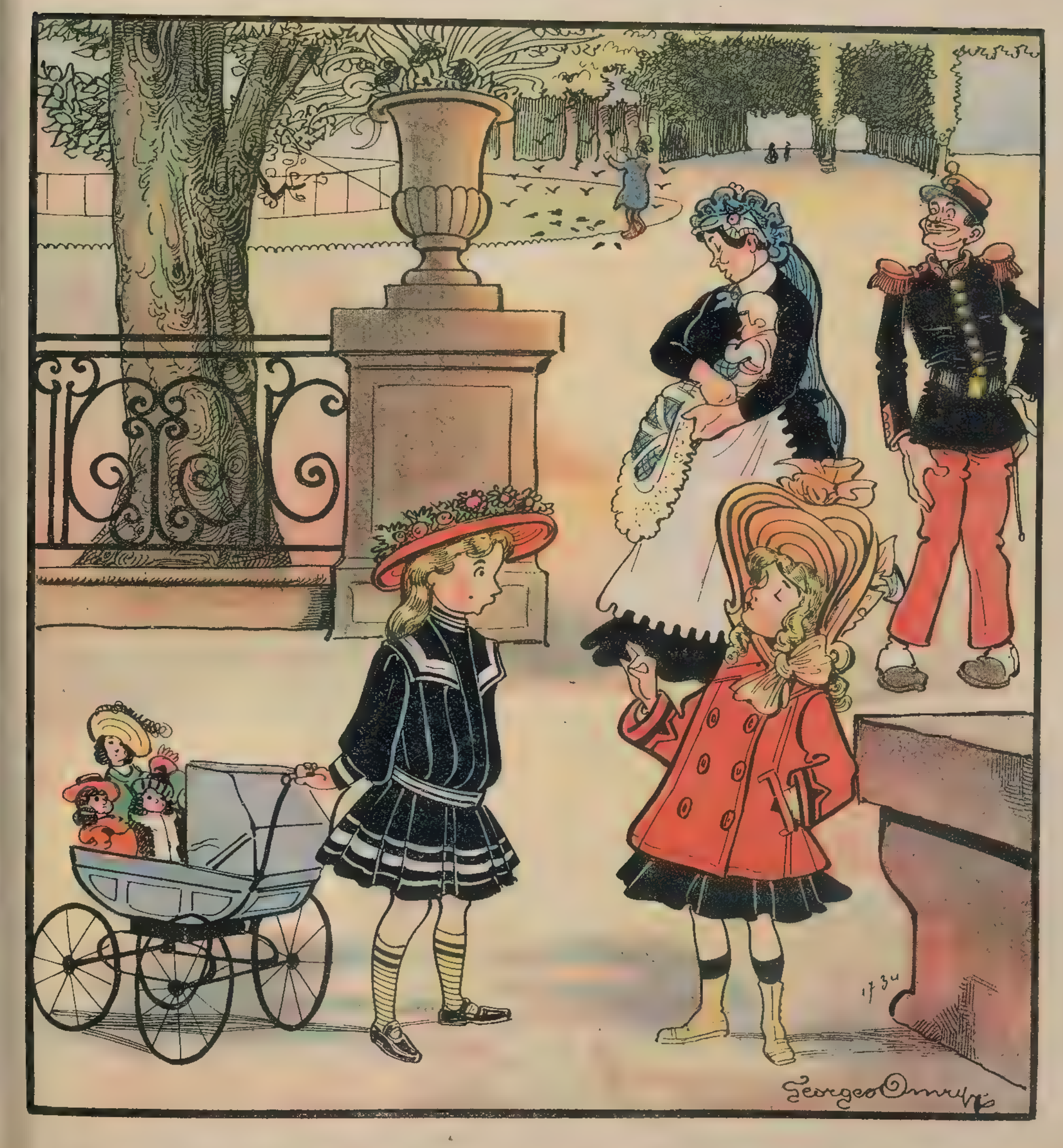
Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

FRANCE : UN AN 6 fr. SIX MOIS : 3 fr. 50
ÉTRANGER : UN AN 9 fr. SIX MOIS : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

ENFANTS MODERNES, par Georges OMRY



— Comment ! vous avez huit poupées ! Oh ! moi je n'en veux qu'une ou deux. La mode n'est plus aux familles nombreuses.

La collaboration au **Pêle-Mêle** *est rétribuée. Pour recevoir franco le libellé des conditions, envoyer 0 fr. 15 en timbres-postes.*

Un bel Avancement

A vingt-sept ans, Léonce Letendre était encore d'une timidité à donner le frisson. A part cela, parfaitement insignifiant et d'une médiocrité qui frisait la sottise.

Sa principale occupation était de collectionner des papillons, mais entre temps, il faisait par fois quelques apparitions au Ministère du Travail, où il était expéditionnaire (service de la comptabilité des plumes à écrire hors d'usage).

Un jour, le cabinet fut renversé. L'événement en lui-même n'avait rien que de périodique. Mais où il devint gros de conséquences, ce fut lorsque le nouveau ministre du Travail émit la scandaleuse prétention d'exiger dans leurs bureaux la présence journalière de tous ses employés.

Respectueux de la tradition, ceux-ci n'en continuèrent pas moins à borner leur zèle à de timides apparitions, et Léonce Letendre n'eut garde de se signaler en n'imitant pas scrupuleusement ses collègues.

Le ministre se fâcha. Les employés, mandés dans son cabinet, durent s'y rendre individuellement et y recevoir une sévère admonestation.

A cette nouvelle, Léonce pense défaillir. Comparaître devant le grand chef! Entendre de sa bouche ministérielle tomber de rigides épithètes!... Il en serait malade assurément, ou dans l'excès de sa peur, répondrait quelque sottise qui pourrait le faire révoquer.

Une idée de génie le sauva.

D'un bond il fut au ministère des Finances où il possédait un dévoué camarade en la personne de Bilotard, ainsi que lui expéditionnaire.

— Mon vieux Bilotard, implora-t-il, tu es un garçon doué d'un monstre culot, tu es intelligent, spirituel, tu n'as pas ton pareil pour amuser les gens, les dérider, provoquer leur rire par un bon mot. Or, je suis mandé aujourd'hui chez le patron, le Ministre lui même, pour y recevoir un savon amer. Tu connais ma timidité. Jamais je n'oserai m'y rendre.

— Fais-toi porter malade.

— Non, il y a mieux... vas y à ma place.

— Hein?

— Parfaitement. Le Ministre ne m'a jamais vu. Nous sommes une centaine qui allons défiler devant lui, tu comprends qu'il ne se rappellera pas nos physionomies... L'essentiel, c'est qu'il débite sa mercuriale à quelqu'un. Maintenant, s'il te dit des choses désagréables, ne t'en froisse pas... c'est à moi qu'elles s'adresseront.

Bref, la venette rendit Léonce si éloquent, que l'ami Bilotard se laissa séduire.

Les choses se passèrent ainsi que les deux compères l'avaient convenu. Pendant que Léonce rentrait paisiblement chez lui épingler ses chers lépidoptères, Bilotard se rendait chez le ministre recevoir par procuration l'admonestation destinée à son ami.

* * *

Le lendemain, soucieux de marquer son zèle, Léonce Letendre arriva à l'heure au ministère. Son chef s'y trouvait déjà, et dès qu'il eut connaissance de la présence de notre collectionneur, il le fit mander.

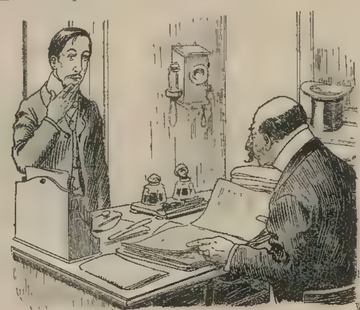
Vaguement inquiet, celui-ci passa dans le bureau de son supérieur. Qui sait si la veille Bilotard n'avait pas fait quelque gaffe! Il n'avait pas revu son ami et ignorait le résultat de sa visite au Ministre.

— Eh bien, vous en faites de belles, vous!

Tels furent les premiers mots qui accueillirent l'infortuné expéditionnaire.

— Grand Dieu, qu'est-ce que j'ai bien pu faire? se dit Léonce tout pâle d'angoisse.

— Oui, continua d'un ton sévère le haut fonctionnaire en feuilletant un dossier, vous que les rapports représentent comme un employé timide, soumis, pouvant convenablement remplir le poste modeste que vous occupez, vous êtes au contraire plein d'assurance, indépendant... vous avez de l'esprit...



... vous êtes au contraire plein d'assurance, indépendant. . vous avez de l'esprit.

— Oh! monsieur, balbutia Léonce.

— Parfaitement, monsieur... de l'esprit. Et vous en avez fait... vous avez osé en faire devant M. le Ministre...

— Moi?...

— Oui... à propos du repos hebdomadaire paraît-il. Son Excellence a même daigné en rire... Quel est donc ce trait que vous avez lancé?

— Ce trait?... Mais je... je ne sais pas...

— Vous retournez au système de dissimulation que vous avez employé jusqu'ici... Vous cherchez à égarer les jugements qu'on peut porter sur vous. C'est ainsi que vous avez toujours caché que vous connaissiez l'anglais et le japonais...

— Le ja... le japo...

— Inutile! monsieur Letendre... vous ne nous donnerez plus le change, interrompit le fonctionnaire avec rudesse. Puis il se mit en silence à écrire quelques mots.

— Ça y est, pensa Léonce plus mort que vif. Il signe ma révocation.

Le chef de bureau se leva.

— Dorénavant, fit-il, vous voudrez bien laisser de côté la chasse aux papillons — vous voyez que je suis renseigné— il est vraiment honteux que pour satisfaire une passion aussi futile, vous feigniez une infériorité qui, en vous confinant dans un emploi modeste, vous mette à l'abri de toute responsabilité et vous donne des loisirs que vous auriez pu employer plus utilement pour le bien de l'Administration. Vous n'avez pas le droit de distraire à votre profit une intelligence et des qualités qui appartiennent à l'Etat. M. le Ministre entend se servir de toutes les capacités, aussi vous a-t-il désigné comme chef de service du premier bureau. Voici votre nomination. Allez, monsieur. Vous prendrez possession de votre poste dès demain.

Et comme Léonce restait hébété, sans un mot, sans un geste, le haut fonctionnaire le poussa vers la porte amicalement par les épaules.

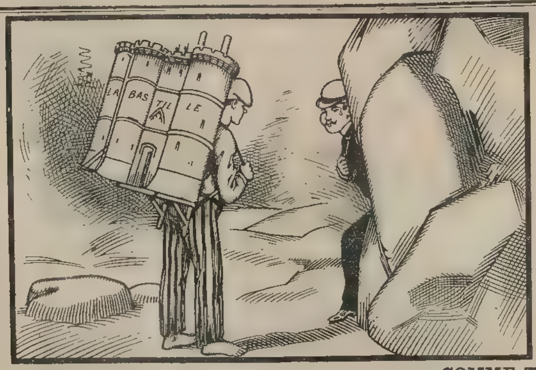


— Allons... allons, mon cher collègue... Puisqu'on vous dit que ça ne prend plus !

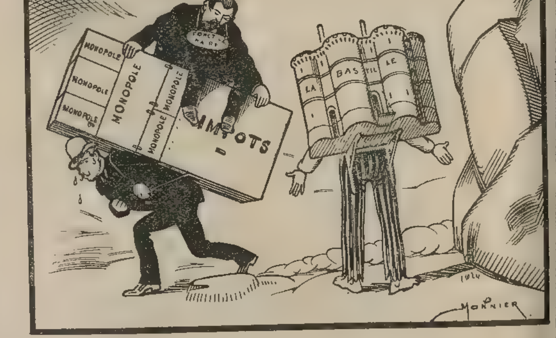
— Allons... allons, mon cher collègue, fit-il en riant... Puisqu'on vous dit que ça ne prend plus!

Le plus extraordinaire de l'aventure, c'est que malgré tout il conserva sa réputation d'homme supérieur, telle est la force d'une opinion bien assise... et qu'il remplit, du reste, parfaitement son poste.

E. JOLICLER.







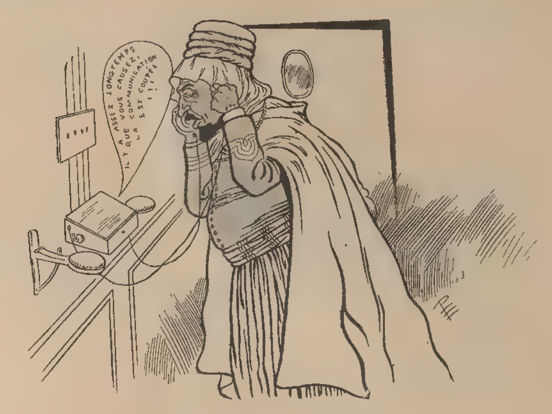
COMME TOUT CHANGE

L'HOMME MODERNE. — Que vous êtes chargé, mon pauvre ami.

L'HOMME DE L'ANCIEN RÉGIME. — Hélas! mais je vais sous peu me débarrasser de ce fardeau.

— Mais, que vois-je vous êtes encore plus chargé que moi!





LE PROVERBE ARABE N'EST PAS APPLICABLE PARTOUT

— Ah! j'ai la communication, Allah soit loué, mais observons la parole du sage qui dit de tourner sept fois sa langue dans sa bouche... ... avant de parler.

Pêle-Mêle Causette

Lettre ouverte à M. le Ministre des Finances.

Si je vous disais, Monsieur, qu'il existe un pays, dans les Antilles, je crois, où ceux qui veulent manger de la viande ne peuvent l'acheter que chez un boucher qui leur est désigné d'office, vous souririez en pensant: « drôle de pays ».

Et si j'ajoutais que lorsque le client se présente dans la boucherie qui lui a été imposée, on lui sert ce qu'il demande, enveloppé dans du papier, et sans le lui avoir montré au préalable, que s'il déchire l'enveloppe pour voir son acquisition, il ne lui est plus permis de la refuser, vous vous écrieriez: « Quel pays de sauvages! »

Vous auriez peut-être raison, mais vous auriez, néanmoins, parlé à la légère, car, à quelques détails près, le pays dont il est question n'est autre que celui que vous gouvernez, c'est-à-dire la France.

— En France, chacun est libre d'acheter sa viande où bon lui semble, me direz-vous.

C'est vrai. J'ai commis une légère erreur. Ce n'est pas pour la boucherie, mais pour le tabac que les choses se passent ainsi. Que ce soit tel produit ou tel autre, cela importe peu, du reste, le principe étant le même.

A cela, vous répliquerez que le monopole du tabac rapporte à l'Etat une somme énorme qui est utile au budget, et que, d'ailleurs, ce n'est pas vous qui l'avez institué. Vous l'avez trouvé tout fait, en arrivant au pouvoir, et ne pourriez le supprimer sans compromettre l'équilibre des recettes et des dépenses nationales.

Soit! Nécessité n'a pas de loi, et je ne veux pas discuter aujourd'hui sur l'opportunité de ce monopole.

J'admets donc, pour vous être agréable, que le monopole du tabac est un privilège excellent et qui doit être maintenu.

Nous voulons bien le supporter, par patriotisme, jusqu'à nouvel ordre.

Nous nous trouvons donc, nous, fumeurs, en présence d'un commerçant privilégié, qui s'appelle l'Etat, et avec lequel nous sommes contraints de traiter, si nous voulons fumer.

Affranchi de toute concurrence, ce marchand nous impose des prix très élevés. Nous le lui pardonnons, par raison d'ordre supérieur. On ne saurait être plus arrangeant.

Mais il est des principes de probité commerciale dont aucun négociant ne saurait s'affranchir, ce négociant fût-il l'Etat.

Il y a des lois de moralité générale qui régissent toutes transactions, quelles que soient les parties contractantes.

Ces lois se trouvent-elles abolies, du fait de votre concession? Croyez-vous que votre privilège vous en affranchit? Vous le croyez, évidemment, puisque dans nos relations avec votre administration des tabacs, celle-ci n'en tient aucun compte.

Ainsi, j'entre chez un marchand de tabac. Je lui demande un paquet de cigarettes Maryland à soixante centimes. Le marchand me remet l'objet. Je n'aime pas les cigarettes roulées trop serré. Je me mets donc en devoir d'ouvrir le paquet, pour voir si la marchandise me convient. Le marchand m'arrête le bras :

— Si vous l'ouvrez, dit-il, je ne puis le reprendre.

— Mais, fais-je, vous ne sauriez avoir la prétention de me vendre chat en poche. Supposez que ce paquet contienne tout autre chose que ce que je désire, comment puis-je m'en assurer sans l'ouvrir?

— Ceci n'est pas mon affaire. Ce que je vends doit être accepté aveuglément. Vous aimez les cigarettes molles, je souhaite que celles-ci vous conviennent. Si elles ne répondent pas à vos désirs, tant pis pour vous.

— Mais si elles sont infumables?

— Vous aurez perdu vos soixante centimes, et serez libre de tenter un nouvel essai.

— Trouvez-vous ce procédé honnête?

— Je n'ai pas à l'apprécier, mais à le pratiquer.

Devant cet argument péremptoire, je m'incline. Je paye donc mes soixante centimes, et je fais sauter la bande du paquet. Celui-ci contient vingt cigarettes dures comme du bois, et qu'on ne peut fumer sans s'époumonner.

Le marchand suit avec intérêt mon opération, et, souriant de ma déconvenue:

— Vous n'avez pas eu de chance. Voulez-vous en essayer un autre?

Mais je n'ai pas envie de rire. D'un geste brusque, je jette le paquet et me retire.

J'ai été volé de douze sous. Et le voleur étant l'Etat, je suis désarmé.

Pourtant, il y a évidente tromperie sur la qualité de la marchandise vendue.

C'est une considération qui ne touche pas l'Etat.

La probité commerciale est un devoir dont il ne s'embarrasse pas. Ses lois l'imposent à tous, particuliers ou négociants, lui seul se croit permis de ne pas la connaître.

Et je trouve cela simplement odieux.

FRED ISLY.

Nos bons Spécialistes

Dupont vient de subir une opération chirurgicale. Il n'a pas craint de confier ce soin au docteur Moyen lui-même.

Aussi, étendu maintenant sur sa couche, songe-t-il tristement à la cherté de l'existence.

On sonne. C'est le célèbre docteur en personne qui vient rendre visite à son client.

— Je viens prendre votre température, dit-il.

— Vous avez raison, répond lamentablement Dupont, car c'est véritablement la seule chose qui me reste.

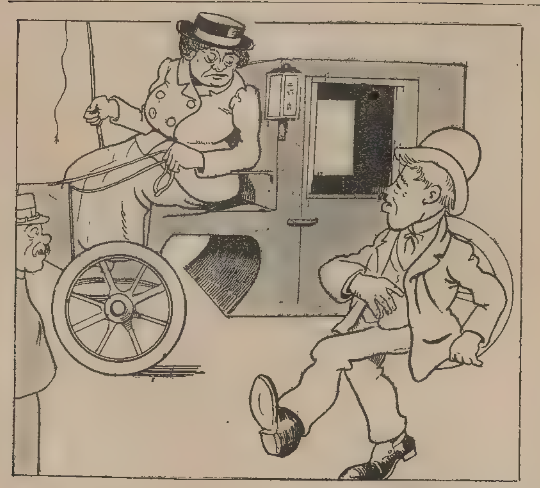
PENSÉE

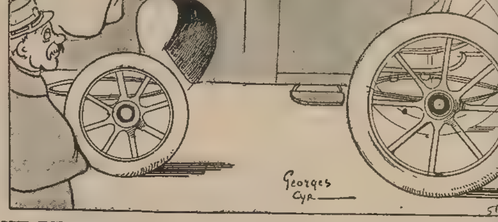
L'aéromotion est bien près d'aboutir. Il ne manque plus aux aéroplanes que deux choses pour que le problème soit résolu:

1° Trouver le moyen de s'élever dans les airs.

2° Trouver celui de s'y maintenir.

Peu d'hommes ont le courage d'obéir à leur propre conscience, si celle-ci est en désaccord avec la conscience du monde.





LE SUPPLICE D'UNE BELLE-MERE

La cochère, aux hasards de sa course, rencontre son gendre quelque peu gris. — Triple monstre, mari indigne! Père sans entrailles! Est-il possible de se mettre dans un état pareil; voici justement un agent, vous mériteriez que je vous fasse ramasser, poivrot! Allons, rentrez tout droit chez vous, sinon...

Le gendre, en guise de réponse, grimpe dans le sapin en jetant à sa belle-mère cette adresse: 43, rue Vide-Bouteilles, au café Vertausucre. — Hein! quoi! Vous ne voulez pas? J'appelle l'agent et gare la contravention, allons, oust!!!

LE TRUC DU CAFETIER

K. Fécrême, l'habile limonadier, faisait profession d'ouvrir des établissements, de les achalander et de les revendre ensuite avec un bénéfice légitime.

K. Fécrême était un fort honnête homme, mais habitué au succès, il ne pouvait admettre d'échec dans ses entreprises.

Une fois cependant il se trompa lourdement. Ayant ouvert un grand café dans un quartier qu'il supposait bon, il eut beau y dépenser toutes les ressources de la publicité, la clientèle se montra réfractaire.

K. Fécrême en souffrait moins dans sa bourse que dans son amour-propre.

Un de ses amis, à l'esprit taquin, ne cessait, à chaque rencontre, de lui décocher quelque raillerie au sujet de son insuccès, ce qui contribuait à stimuler son désir d'aboutir quand même.

— C'est bon, dit-il un jour à son ami, ce café marchera, je l'affirme, et qui mieux est, c'est toi qui me l'achèteras.

— Moi, fit l'autre, jamais.

— Pourtant, si je le fais prendre, il n'y aura aucune raison que tu ne l'achètes pas, puisque tu cherches une affaire.

— Oui, répondit l'ami, si tu arrives à lui créer une clientèle, je l'achèterai, mais tu te berces d'une candide illusion.

Cependant, K. Fécrême, après s'être creusé l'esprit, eut recours au petit expédient que voici:

Il fit insérer dans plusieurs grands journaux, deux annonces libellées de la façon suivante:

« Jeune homme de 27 ans, épouserait jeune fille bien élevée ou jeune veuve avec ou sans dot ».

La seconde annonce disait:

« Jeune femme possédant très grosse fortune, épouserait jeune homme intelligent ave ou sans fortune ».

Vous pensez si les lettres affluèrent au bureau du journal. Ce fut une avalanche.

A chacune, K. Fécrême répondait: « Prière d'aller prendre une consommation au café X..., tel jour à telle heure, pour se voir avant d'entrer en pourparlers ».

A partir de ce jour, le café ne désempli plus.

Et K. Fécrême, radieux, put montrer à son ami, un établissement regorgeant de clients

Celui-ci acheta l'affaire. Et, chose étrange celle-ci continua à prospérer.

Tant il est vrai que la foule attire la foule l'homme étant éternellement mouton de Panurge.



LE JEU A LA MODE

Où peut conduire la manie du diabolo.



EXPLICATION

Le Député K. Méléon. — Tiens, pour ma fête, mes électeurs ont eu la gentillesse de m'offrir un fauteuil, mais je ne sais vraiment pas pourquoi ils ont eu l'idée de faire broder dessus tout mon programme.

L'Ami. — Parce que tu t'asseois dessus, pardi.

La grève des garçons de café

C'était au début de la grève des garçons de café.

Ceux-ci venaient de rendre brusquement, avec un ensemble parfait, leurs tabliers et avaient quitté les établissements où ils étaient employés.

Ce jour-là, je restai attablé devant un guéridon vide, attendant mélancoliquement l'apéritif qu'on ne me servait pas... Et en présence du prix toujours croissant des consommations, de leur qualité de plus en plus douteuse, des exigences d'un pourboire de plus en plus... royal... je songeais que si j'avais pu prévoir toutes ces misères, je n'aurais jamais pris l'habitude de venir au café... Mais voilà, elle est prise, cette satanée habitude.... rien à faire. Et je songeais également à la belle fortune que réaliserait celui qui trouverait pour ses semblables, un nouveau besoin dont ils n'auraient que faire... tellement il est vrai qu'il suffit qu'une chose soit inutile ou même nuisible pour qu'elle ait tout de suite un succès prodigieux... Exemple: le café, le tabac, le pourboire, les modes féminines, la vitessomanie, etc., etc. Singulière nature que la nature humaine!

J'en étais là de ces amères réflexions, lorsque soudain la scène changea.

Un flot bruyant et bariolé d'uniformes divers envahit la salle triste et déserte du café. On cria: Bravo! Vive l'armée! Vive le Président du Conseil! et je compris:

Dans sa sollicitude pour les bons Parisiens, le ministre de la Guerre venait de mobiliser la garnison pour assurer le service des consommateurs-électeurs, ainsi du reste que c'était son devoir. Les braves militaires trouvaient là, en outre, la précieuse occasion de faire leur apprentissage de garçons de cantine.

Alors, ce furent aussitôt de tous côtés des scènes charmantes Tout marchait comme sur des roulettes.

— Garçon, un canon!

— Un canon... boum!

Et un *artilleur* s'élançait servir au client un verre de bordeaux.

— Garçon, du feu!

— Voilà!

Un *pompier*, casque en tête, présentait une des allumettes et des carafes frappées. danger.

— Garçon, un mazagran!

— Un mazagran, un! commandait un *zouave*.

Avait-on à faire porter une lettre:

— Chasseur!

Un gentil petit *chasseur à pied* accourait, la main à son képi.

En vérité, je vous le dis, c'était attendrissant.

Les *pompiers* étaient chargés du service des allumettes et des carafes frappées.

Les *télégraphistes* distribuaient les petits bleus.

L'*intendance*, les buvards avec «de quoi écrire».

Les *riz-pain-sel*, les brioches, croissants et menus biscuits.

Toute ma gaîté m'était revenue, et c'était en mon âme comme un cantique de grâces rendues au gouvernement de la République.

J'étais à la terrasse. Devant moi, des curieux admiraient, maintenus par un agent à distance respectueuse... Je venais de vider dans mon verre le fond d'une carafe d'eau. Dans ma belle humeur de client satisfait, je jetai en langage familier:

— D'la flotte, s'il vous plaît, garçon!

Un *matelot* aussitôt accourut, une carafe à la main... C'était exécuté avec une rapidité, une consigne inimaginables. L'agent lui-même en ronflait. Il en ronflait même si fort, que, gagné par l'exemple, comme je venais d'appeler: «Garçon, du tabac!» il se rua sur moi, les poings levés, et m'administra la tripotée la plus consciencieuse que j'aie reçue de ma vie.

Et cela calma mon enthousiasme.



L'Avocat. — Tout, Messieurs, dans l'accusé, exhale un parfum d'innocence, je le sens...

Le Gendarme. — Pardon, M'sieur l'avocat, j'voudrais pas être cause d'une erreur judiciaire, c'est peut-être mes bottes qui sentent un peu.

DE DEUX MAUX...

On sait que les conducteurs d'omnibus ont une façon toute particulière de s'assurer si une pièce d'argent est de bon aloi ou non.

En effet, plus d'un de nos lecteurs a dû remarquer que lorsqu'on remet à ces honnêtes fonctionnaires une monnaie d'argent quelconque, ils ne manquent jamais de la serrer entre les dents pendant qu'ils barboentit dans leur sacoche pour y prendre du billon. Le goût styptique spécial au métal, vrai ou faux les avertit, d'une façon infaillible, paraît-il, de son authenticité.

— Comme un voyageur demandait à un conducteur qui «éprouvait» de la sorte une pièce de deux francs, s'il ne craignait pas les microbes:

— Oui, je les crains, répondit-il, mais je redoute encore bien plus les pièces fausses!



Le vieux Monsieur. — Jeune homme, voulez-vous une place dans mes bureaux?



Le jeune Homme. — Une place de gratte-papier, moi? plus souvent! Je suis jeune et toutes les carrières me sont ouvertes...



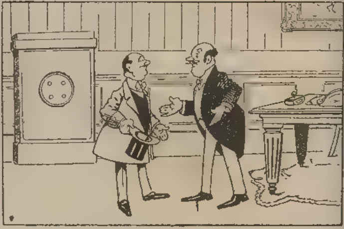
Le vieux Monsieur. — Il y en avait même une de plus que vous ne croyiez.



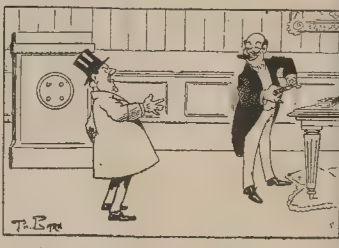
Ce qu'ils en racontent des accidents, ces journalistes! on dirait vraiment qu'il n'y a qu'à frapper du pied...



...Pour en faire sortir.



— Si j'ai un bon conseil à vous donner, monsieur Gogo, c'est de prendre des actions « Mines de Tomates », c'est excellent, moi, d'ailleurs, j'en ai cent.



Un mois après. — Comment! les mines de Tomates ne valent plus un sou, et vous riez. Mais vous perdez beaucoup aussi puisque vous en avez cent comme moi.

— Non, mon cher client, quand vous en avez pris cent, j'ai eu la prudence de vous passer les miennes.

Courrier Pêle-Mêle

Nettoyage des tableaux

Monsieur le Directeur,

En réponse à M. Golspiegel, qui demande par quel procédé on nettoie les tableaux à l'huile, j'ai l'honneur de vous faire connaître la recette suivante:

On mêle des parties égales d'huile un peu siccative et d'essence de térébenthine; on frotte le tableau avec ce mélange; la première couche est absorbée aussitôt par la couleur, si le tableau est desséché; on remet de nouvelles couches, jusqu'à saturation.

Pour prévenir les accidents qui pourraient survenir, on tient à la main un petit tampon imbibé d'huile, afin d'arrêter l'action dissolvante de la térébenthine sur la couleur.

Ce procédé a l'avantage de nourrir les couleurs et de rattacher les écailles prêtes à tomber.

Recevez, etc.

Henri Friquet.

Pour nettoyer les vieux tableaux à l'huile.

Voici, en réponse à cette question, une recette que nous adresse M. A. Abraham.

Monsieur le Directeur,

Laver le tableau à l'eau claire, avec une éponge, le laisser sécher, en l'exposant au grand air ou au soleil. Quand il est bien sec, prendre de l'esprit de vin, et avec une vieille serviette ouvrée, on lave rudement et à plusieurs reprises; au bout d'un moment, le tableau devient frais, propre, et les couleurs reparaissent, mais le vernis est parti. Pour le revernir ensuite, faire fondre au bain-marie, dans une casserole d'eau assez tiède, le mélange suivant, placé dans une petite bouteille: une once de mastic en larme dans quatre onces d'essence de thérébenthine. On chauffe avec précaution. Ce vernis, quand il est froid et qu'il a déposé un ou deux jours, est alors parfaitement clair; il s'applique, sur le tableau, par couches légères, avec un pinceau doux.

Recevez, etc.

Becs à incandescence.

En réponse à la question posée dernièrement sur la fabrication des manchons utilisés pour les becs à incandescence, voici les renseignements que nous devons à la complaisance de MM. Pollie et Déribéré-Desgardes:

Monsieur le Directeur,

Le manchon — en coton tissé — est plongé dans un bain de nitrates de thorium et de cérium, en proportions telles, qu'après le flambage du manchon, la cendre contienne 98.99 0/0 de thorium, 2-1 0/0 de cerium. Le manchon, au sortir du bain, est séché sur une forme spéciale; quand il est sec, il a encore toute sa solidité, mais alors, si au moyen d'une allumette on l'enflamme, le coton brûle et il reste un squelette formé de la cendre des oxydes des deux métaux dont j'ai parlé. C'est ce squelette qui transforme la flamme chaude d'un bec Bunsen en la lumière intense que l'on connaît.

On extrait ces métaux de certains sables aux Etats-Unis, au Brésil et au Canada; ils y sont mélangés à d'autres métaux du même genre; ou bien à l'état de *cérite* et de *thorite*, en Suède ou au Groenland.

Recevez, etc.

****

Questions interpêlemêlistes

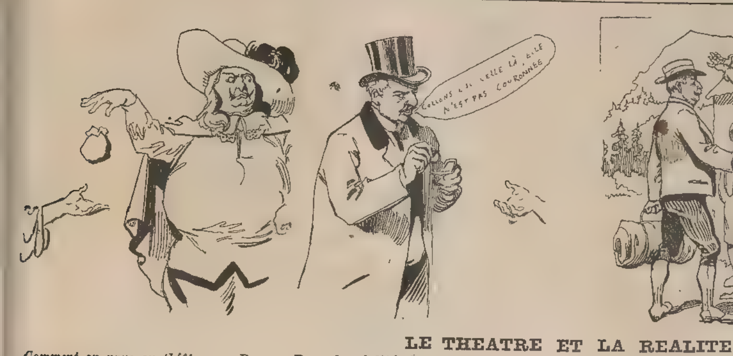
M. Niomac nous cite le nombre de points obtenus au bilboquet dans un match, à Marseille, 567 points obtenus dans une première série, 963 points et 1171 points obtenus dans d'autres séries. A la connaissance des lecteurs du *Pêle-Mêle*, est-ce là le record du bilboquet, ou ce record a-t-il été atteint et dépassé en d'autres parties?

Les timbres d'effets de commerce remontant à 1859 ou antérieurs, à cette date, peuvent-ils être encore utilisés aujourd'hui?

L. Charbaut.

Quelles sont les conditions qu'ont dû remplir les personnes qui ont été nommées:
1° Notables commerçants;
2° Conseillers du commerce extérieur.

Pitolet.







LE THEATRE ET LA REALITE

Comment on paye au théâtre. — Prenez manants!

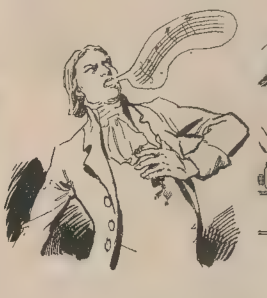
Dans la réalité, le geste est moins fier.

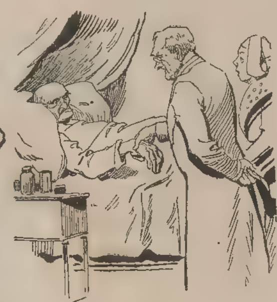
L'hospitalité montagnarde. — Ami, dira au théâtre le descendant de Guillaume Tell au voyageur, l'hôte est sacré Tu as partagé notre abri et notre pain. Tu ne nous dois rien. Adieu!

— Mossié, dira-t-il en réalité, il y a 3 francs de plus pour la vue du glacier.







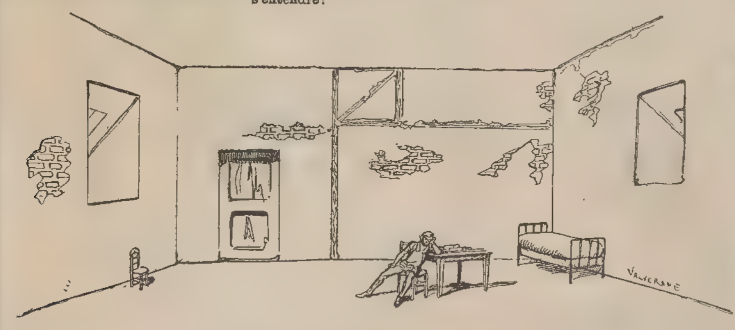


La demande en mariage. — Pauvre ou ruinée, déclamera sur la scène le noble amoureux, peu m'importe! Je ne sais qu'une chose... *Je t'aime!!*

—Pardon, cher beau-père, dira-t-il dans la vie courante, mais faites-vous figurer dans la dot les revenus personnels de votre fille? Il s'agit de s'entendre!

La mort. — Sur les planches, Werther, frappé à mort, chantera debout, trois quarts d'heure d'horloge

Inutile de dire que la réalité est très différente





La misère. — Et pour terminer, la mansarde du poète, au théâtre, n'aura pas les mêmes dimensions... ...que dans la réalité.

LA VIE HUMAINE

Quelle est la durée d'une existence humaine, et quels sont les humains qui vivent le plus longtemps? Ces deux questions ont souvent été posées et les statisticiens y ont toujours répondu sans la moindre hésitation: « La moyenne d'une existence d'homme est de trente ans, et les hommes qui vivent le plus longtemps sont les ecclés astiques ».

A beau mentir qui vient de loin, et les statisticiens m'ont tout l'air de venir de la lune.

Mais mettons les choses aux mieux: Un bipède qui s'en irait à l'âge respectable de quatre-vingt-seize ans, aurait-il vraiment vécu?

Il y a de quoi en douter, si l'on prend à la lettre le poète des *Erhémères*.

Voyez plutôt:

L'homme dont la vie entière
Est de quatre-vingt-seize ans,
Dort le tiers de sa carrière,
C'est juste trente-deux ans 32

Ajoutons, pour la maladie,
Procès, voyages, accidents,
Au moins un quart de la vie;
C'est encor deux fois douze ans 24

Par jour, deux heures d'étude
Ou de travail font huit ans 8

Noirs chagrins, inquiétudes,
Pour le double, font seize ans 16

Pour affaires qu'on projette
Demi-heure: encor deux ans 2

82

Report. 82

Cinq quarts d'heure de toilette,
Barbe, et cœtera, cinq ans : 5

Par jour, pour manger et boire,
Deux heures, font huit ans 8

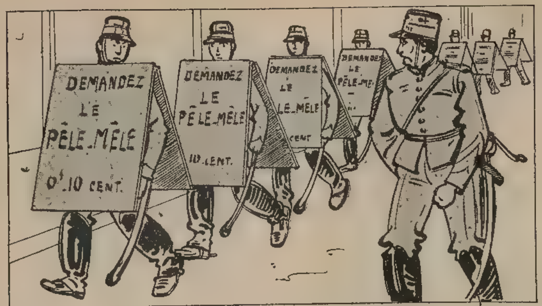
Cela porte le mémoire
Juste à quatre-vingt-quinze ans 95

Reste à peine un an pour faire
Des sonnets au doux printemps.
Tout vieillard a donc sur terre
Bien peu d'heures de bon temps.

Je ne vous en souhaite pas moins, pêle-mêlistes, mes frères, de tripler les six malheureux lustres que nous accordent si chichement messieurs les statisticiens.

J. Y.

LE SERVICE MILITAIRE DE PIEDOUX A PARIS



Chers parents, je viens d'arriver au corps. On allait commencer notre instruction militaire, mais une grève des hommes sandwich ayant éclaté, nous avons été mobilisés pour les remplacer.



Chers parents, la grèves des hommes sandwich étant terminée, nous allions commencer à apprendre le métier d'artilleurs, mais les ramasseurs de mégots s'étant mis en grève, on nous a mobilisés pour les remplacer.



Chers parents, les mégotiers ont repris leur travail, mais les acteurs viennent de se déclarer en grève. Nous avons été commandés pour les remplacer. Cela retarde encore un peu les exercices militaires.



Chers parents, la grève des acteurs n'a pas duré. Nous allions commencer l'instruction militaire, quand s'est déclarée la grève des tondeurs. C'est encore nous qui les avons remplacés.



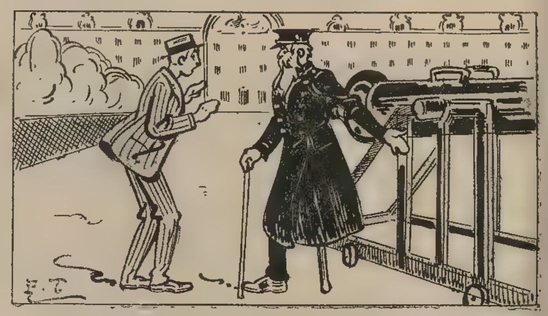
Chers parents, nous n'avons pas encore commencé l'exercice. Une grève des peintres en bâtiment a éclaté, et nous sommes désignés pour remplir leur office.



Chers parents, les peintres ont repris leur travail. Quant à nous, nous commencerons l'exercice dès que sera terminée la grève des nourrices qui ont abandonné leur service et que nous remplaçons pour le moment.



Chers parents, la grève des nourrices s'est prolongée. Pourtant elle à pris fin. Nous allions enfin apprendre le métier d'artilleurs, quand, soudain, a éclaté la grève des consommateurs. C'est encore nous qui avons sauvé la situation.



Chers parents, mon congé est terminé. Je rentre au pays demain. Avant de partir, j'ai visité la capitale. Aux Invalides, j'ai remarqué des grandes machines noires. J'ai demandé ce que c'était. On m'a dit que c'est des canons.

LA TRADITION

L'esprit de routine, légué par nos ancêtres, nous enseigne que certaines catégories d'individus doivent être taillées sur un patron immuable.



On voit d'ici le sentiment de défiance que produirait un garçon coiffeur (fort habile, peut-être), mais qui ne serait ni chevelu, ni brillant causeur, ni bien habillé.

Et l'on ne se verrait pas frais entre les mains du médecin assez forte tête pour rompre avec la calvitie, les lunettes, la tristesse et les ordonnances illisibles et démesurées qui constituent les garanties ordinaires du parfait docteur.

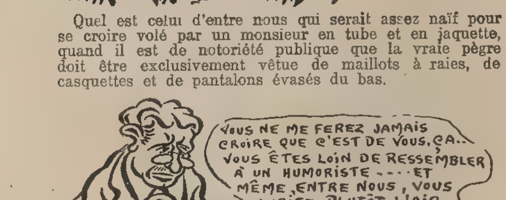


Aussitôt que vous commencerez à vous sentir mourir de faim, efforcez-vous de prendre de suite un air hirsute, et transformez vos habits en dentelle, sans quoi vous risqueriez fort de voir la charité publique rester plutôt froide.

Quel est celui d'entre nous qui serait assez naïf pour se croire volé par un monsieur en tube et en jaquette, quand il est de notoriété publique que la vraie pègre doit être exclusivement vêtue de maillots à raies, de casquettes et de pantalons évasés du bas.



Ayez un crâne sous lequel les rêves égalitaires des plus collectivistes se livrent à de petites tempêtes, ayez ce crâne, si vous voulez, mais ne causez pas en réunion publique s'il vous manque le verbe tonitruant, les qualificatifs aplatissants, la barbe en broussaille et quelque chose de rouge dans votre costume.



Et puis, je me permets de vous raconter tout ça, parce que moi non plus je n'ai pas l'allure de mon métier, je devrais être hilare, sautillant et de mise carnavalesque, mais peut-on se refaire, et ma seule ambition est de mourir sur une paille qui n'offre pas par trop de parenté avec celle des cachots.





LE MÉDECIN *(sans laisser au monsieur qui vient d'arriver le temps de s'expliquer).* — C'est pour une consultation, n'est-ce pas? asseyez vous donc, jeune homme, vous pouvez avoir confiance en moi, je suis un guérisseur infaillible. Je n'ai jamais eu de décès. Rien n'expire entre mes mains.

— Pardon, docteur, vous avez laissé expirer votre abonnement au *Pêle-Mêle*, et c'est simplement pour le renouveler que je suis venu.

DE NOS LECTEURS

Une église à transformations.

En lisant sur la frise du portique du Panthéon l'inscription bien connue: *Aux grands hommes la patrie reconnaissante* le visiteur, ému, est saisi de respect. Du haut de l'impérissable sanctuaire de la gloire, la majesté lapidaire de ces mots semble défier les siècles.

Et pourtant, nulle part n'apparaît mieux qu'ici la fragilité des entreprises et des convictions des hommes. Par la plus bizarre des contradictions, l'histoire d'aucun monumen de Paris ne nous fournit un pareil enseign ment narquois de septicisme.

Le soin de rédiger la fameuse inscriptio fut confié à un spécialiste, M. de Past ret, membre de l'Académie des Inscription et Belles Lettres.

Le marquis Claude-Emmanuel de Pastor était né pour la carrière administrative. fut tout de même quelqu'un. Ministre de l'I térieur en 1791, Paris l'eut bientôt pour pr sident au Parlement. Il se montra constitu tionnel ardent sans cesser d'être dévoué a roi. Un instant, la Terreur le fit émigre mais la fortune le dédommagea par la suit Membre des trois Académies, auteur de tr vaux immenses, cet homme donnait, entr temps, ses soins à une traduction en ver des *Elégies*, de Tibule.

La postérité n'a retenu qu'une ligne d ses œuvres. Mais cette ligne, tous les Fra çais l'ont sur les lèvres. et c'est pour l faire mentir: la Patrie n'a pas été reconnai naissante à Pastoret, Pastoret ne repose pa au Panthéon. Voilà une outrageuse contra diction.

C'est en 1757 que Louis XV résolut d construire une église nouvelle sur les ruine de Sainte-Geneviève et qu'il chargea Sou flot d'en dresser les plans. Sorti de terre cet édifice qui se devait d'être éterne menaça de crouler et Rondelet fut charg de le consolider. La guerre d'Amérique inte rompit sa construction. Lorsqu'elle fut ache vée, l'église n'était pas encore consacrée e la Révolution vint en changer la destinatio

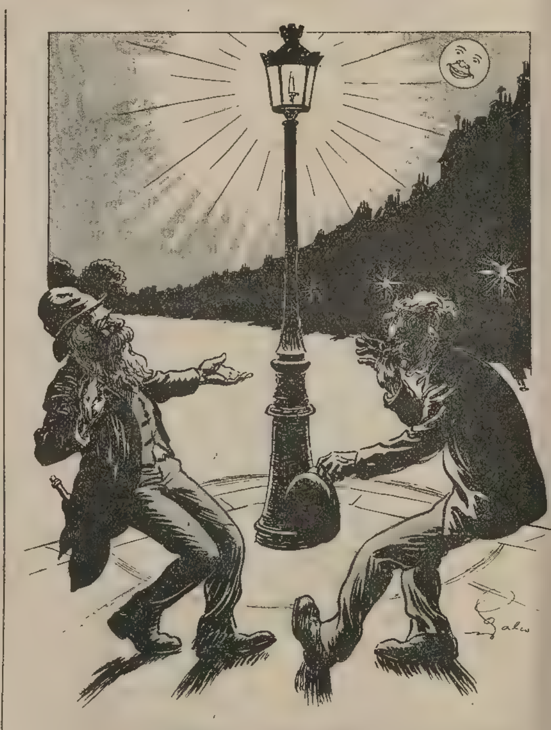
Un décret du 4 avril 1791 l'affectait à l sépulture des grands hommes. Elle reçut l nom de *Panthéon*, et les emblèmes reli gieux cédèrent la place à des sujets patri tiques.

Le corps de Mirabeau y fut déposé ave pompe. Marat y rejoignit bientôt l'orateu fougueux. Mais après Thermidor, les reste de Mirabeau furent obscurément déportés a



A LA PRISON D'ETAMPES

— Qui demandez vous?
— M. Lafuite, banquier.
— Vous n'avez pas de chance, il est sorti ce matin.
— Diable. c'est ennuyeux.
— Ne vous désolez pas, repassez dans quelques jours... il n'est jamais longtemps dehors.



LA VIEILLE POLITESSE FRANÇAISE

— Prenez donc, cher confrère.
— Je n'en ferai rien... après vous, l'bec de gaz.

cimetière Sainte-Catherine et l'on expulsa Marat à son tour. Son cadavre fut, dit-on, jeté dans un égout de la rue Montmartre.

En 1806, Napoléon rétablit le culte dans le Panthéon. Les bas-reliefs patriotiques ne disparaissent pas, mais l'église s'appelle de nouveau Sainte-Geneviève. Puis, la Restauration enlève l'inscription de Pastoret et les décorations républicaines; l'église est attribuée aux missionnaires, et Voltaire et Rousseau, hôtes taciturnes, sont relégués dans un caveau humide et que l'on mure, — par précaution.

Juste retour, la Révolution de 1830 rétablit l'inscription et les sujets patriotiques — mais un nouveau décret du 6 septembre 1851 rend l'édifice aux prêtres. On y installe six chapelains et un doyen, jusqu'à ce que la troisième République, enfin, désaffecte encore le temple et rétablisse les inscriptions.

Aujourd'hui, 53 hommes «illustres» dorment là de leur dernier sommeil. Quels sont-ils?

Citons d'abord Voltaire et J.-J. Rousseau, Victor Hugo, Lagrange, Tronchet, Portalis, Cabanis, Papin, Caulincourt, Ordener, le maréchal Lannes, Bougainville, Sadi-Carnot, Marcelin Berthelot.

Ensuite, Petiet, J.-B. Rivière, Albert de Luynes, Resnier, le général Malher, Béguinot, Durazzo, St-Christian, Vien, Le Blond, La Boissière, Morard de Galles, Sers, Crétet, Caprard, de Fleurie, de Sénarmont, Treilhard, Songis, Marerie, Erskine, Darsenne, Jacqueminot, de Cossé, de Brissac, Viry, Jean Rousseau, Demaniot, Regnier, de Saint-Martin, Legrand, Chévenard, Perregaux, de Winter, Ebezener, Reynier et Walter.

Cela fait bien cinquante-trois... Cinquante-trois grands hommes.

Naturellement. Là-dessus, combien en connaissez-vous?... Ne rougissez pas, je n'en connais pas davantage.

Sic transit gloria mundi.

André SAVIGNON.

L'ancêtre de la «bécane».

L'ancêtre du vélocipède, le *vélocifère*, fut en vogue au commencement du siècle passé.

Un contemporain de «l'ancêtre» le définit ainsi:

«Les vélocifères sont des voitures d'un nouveau genre, destinées à aller comme le vent. Elles sont montées sur des roues très légères, qui ne paraissent pas des roues de fortune pour les inventeurs».

Armand Gouffé, un chansonnier de l'époque, fit les couplets suivants sur cette invention:

Chez nous les coches n'allaient pas,
La diligence allait au pas,
Les fiacres n'allaient guère;
Secondant notre goût léger,
Un savant nous fait voyager
Par les vélocifères.

Ce siècle est le siècle des arts;
Nous lui devons les corbillards,
Inconnus à nos pères.
Il ne manquait plus aux Français,
Pour courir, avant leur décès,
Que les vélocifères.

La mode, aujourd'hui, parmi nous,
Vient disposer de tous les goûts,
De toutes les affaires;
Toujours avec le même bruit,
La mode vient, court et s'enfuit
Dans les vélocifères.

Dans le monde, chétif humain,
J'entre aujourd'hui, je sors demain,
Comme vous, mes confrères.
Le sort, précipitant nos pas,
Nous fait voyager, ici-bas,
Dans nos vélocifères.

Qu'aurait dit Gouffé, s'il avait connu les automobiles?



UNE SCÈNE DU VIEUX RÉPERTOIRE

La victime (Ernest Montausol, grand premier rôle au théâtre de Landerneau) écrivant avec son sang, sur le sable de la route, le nom de son assassin.



LE CABOT ET LE REMOULEUR

MATUVU *(sortant après avoir répété le rôle de Lagardère).* — Arrière, misérable! Oserais-tu frapper une femme sans défense?

Pêle-Mêle Connaissances

— En France, nous avons 80 mètres de chemin de fer par kilomètre carré, et 1,140 mètres par mille habitants. Malgré les efforts de la métropole à multiplier la voie ferrée dans nos possessions africaines, l'Algérie n'en possède encore que 17 mètres par kilomètre carré, et 660 mètres par mille habitants.

— L'habileté commerciale des Japonais est proverbiale sur les marchés d'Extrême-Orient. Afin de détourner ses nationaux de l'attrait des opérations suspectes, le gouvernement nippon a fondé, il y a quelques années, à l'École Supérieure de commerce de Tokio, une chaire de Moralité Commerciale.

— Parmi les fonctions bizarres et peu connues qui se rencontrent à Paris, la moins étrange n'est pas celle du «Comité de surveillance de la navigation sur les lacs des Bois de Boulogne et de Vincennes».

— Le *cake-walk*, danse d'origine nègre et d'importation américaine, signifie «marche du gâteau», parce qu'à la fin des ébats chorégraphiques, un gâteau est donné au couple qui y a le plus excellé.

— Un pays où les droits politiques des femmes sont reconnus depuis des siècles et où, sauf l'éligibilité ils s'exercent tous, c'est l'île de Man, dans la mer d'Irlande. Les deux Chambres y sont nommées à la fois par des hommes et par des femmes.

— Depuis six ans et malgré les progrès de l'industrie, la consommation de la houille en France reste à peu près stationnaire autour de 48 millions de tonnes. L'une des causes de cette stabilité semble bien être le développement rapide et nouveau de la houille blanche dans l'est et le sud-est, du Doubs aux Alpes-Maritimes.

— On a cru un instant que la mouche *tsé-tsé*, qui détruit en Afrique centrale des troupeaux entiers de bétail, propageait chez l'homme l'étrange maladie du sommeil. Cette infection n'est pas imputable au dangereux adversaire sus-nommé de la race bovine, mais à une autre mouche de la même famille.

A. S.

AVIS

Voir, dans le Supplément, le nouveau Concours du Savon Luxor.

LE ROMAN D'UN APACHE (Fin)



Jean Huron se plaignit d'être devenu si gras. Une commission de docteurs fut appelée et il fut libéré pour raison de santé.



Huron était réellement malade. Il n'avait contracté ni douleurs, ni rhumatismes sur la paille humide des cachots... Non, il était devenu paresseux.

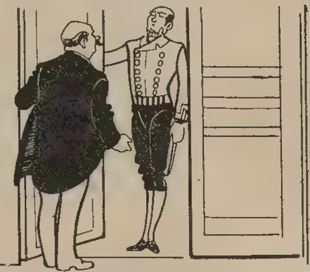
Il n'avait qu'un plaisir: boire, manger, dorm
Retiré sur la Côte-d'Azur, il passait sa vie d
un hamac, cherchant à se faire oublier. La cé
brité même le fatiguant.



Il y réussit Cependant, un beau jour, il s'aperçut que ses économies de prisonnier étaient épuisées Il fit un effort et retourna à Paris.



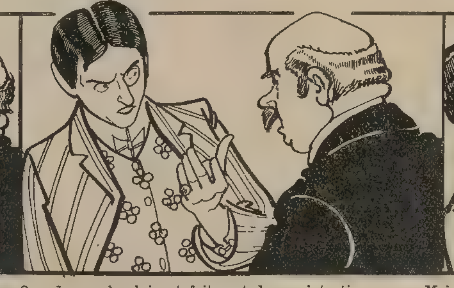
Sa première visite fut pour le Musée du Louvre, au sarcophage où il avait déposé son million volé. La précieuse valise n'y était plus.



Il se souvint alors qu'il avait confié le sec
de sa cachette à son fils. Il alla trouver le jeu
homme qui habitait un somptueux apparteme



Avec le million de son père, celui-ci était devenu l'associé d'un banquier. Il se faisait appeler: le vicomte de la Huronnerie, et allait faire un brillant mariage.



Quand son père lui eut fait part de son intention de vivre chez lui, le vicomte s'écria: — Voilà bien les parents d'aujourd'hui! Ils sont à peine vieux, qu'ils ne veulent plus rien faire!



— Mais... et mon million? — Cet argent
volé, je le garde pour le réhabiliter par n
mariage. D'ailleurs, en voilà assez. Reviens qua
tu seras tout à fait vieux et que tu ne pour
plus marcher, alors, on verra à te caser quel
part



Huron n'insista pas. Au fond, il était fier que son fils fût devenu vicomte et allât faire un mariage chic. Quant à son égoïsme, ce n'était pas sa faute, tous les enfants sont comme cela aujourd'hui.

Bah! disait-il, je trouverai bien à vivre. Il reprit son ancien métier d'apache. Mais le monde avait marché, on n'opérait plus de la même manière



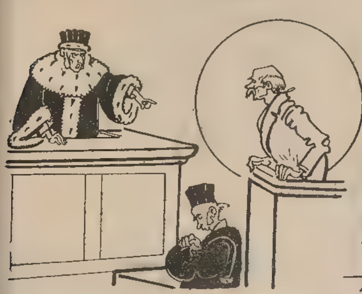
Il ignorait le jiu-jitsu, et un bon bourge
lui en fit faire la connaissance. Il comprit qu
n'était plus assez dans le train pour continuer
métier.

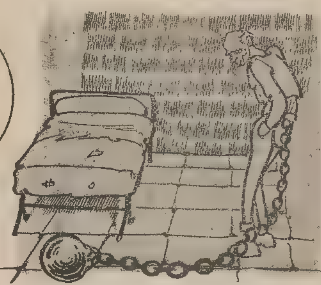


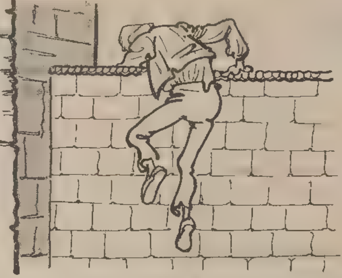
Il maigrit effroyablement et dégringola peu à u. Bientôt, il mena une vie si misérable qu'il eût assez.
Suis-je assez bête de rester ainsi, dit-il quand est si heureux en prison. Je n'ai qu'à y retour-r. Me faire arrêter n'est pas difficile.

Il se trouvait devant une boulangerie. Il entra, prit un pain et se sauva. Aussitôt, une nuée d'agents se mit à sa poursuite. Il se laissa arrêter.

Mais son air misérable inspirait de la méfiance. De peur qu'il ne cachât de mauvais desseins, on eut soin de le passer à tabac.



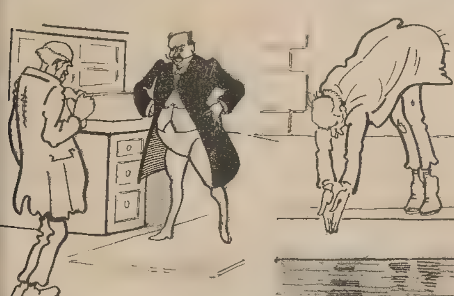


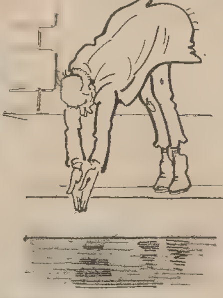


eut un mal inouï à trouver un avocat qui défendit. Son cas, banal, n'intéressait per-se.

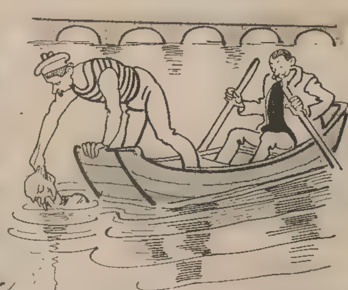
Aller en prison, c'est tout ce qu'il voulait. Mais le régime avait changé. Il lui fallait travailler sans relâche. Il dormait dans une mauvaise cellule et était nourri sommairement.

Il tomba malade, mais ne fut pas reconnu. Enfin, aidé par un providentiel hasard, il parvint à s'évader.







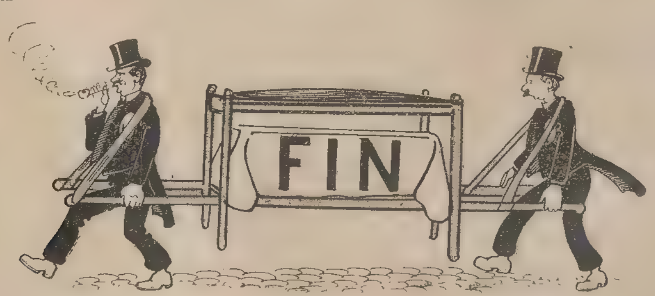


courut au journal *Le Canard*, rit ses mémoires. Le directeur rit au nez: — L'histoire d'un n volé! prenez-vous mon jour-pour la gazette des potins de cierge? Et il le mit à la te.

Huron voulait attirer l'attention sur lui. Il alla se jeter à la Seine devant un agent plongeur.

Mais celui-ci dormait, il ne vit rien et Huron fut noyé.

On ne retrouva son corps que deux ans après. Les journaux n'en parlèrent même pas. Ainsi se termina le Roman d'un Apache.



PETITE CORRESPONDANCE

M. Louis David. — Ne vous inquiétez pas de cela, nous en tiendrons compte.
M. Parfait. — On a dû vous exagérer ces conséquences, elles sont rarement aussi terribles.
M. Luce. — Non, 4 ou 5 au plus.
M. Decoster. — Quelle que soit la description qu'on puisse en donner, il est impossible de juger de la valeur d'un tableau sans le voir.
Mme Duverger. — Ne le faites pas sans une sérieuse garantie.
M. Toulondre. — Il faut vous adresser à un collectionneur, le prix peut être très variable, d'après les spécimens offerts.
M. Devoix. — A la majorité relative, si minime soit-elle.
M. Chebroux. — Le premier nous semble préférable.

PETITE CORRESPONDANCE BIBLIOGRAPHIQUE

Dans un ouvrage plein d'intérêt. Ils regarderont vers lui; M. Reynès Monlaur, l'auteur si apprécié du *Rayon*, vient de retracer de saisissante façon des tableaux animés le grand drame de la P... Ce livre est empoignant et reconstitue ad... blement toutes les scènes qui s'accomplire... Jérusalem, il y a dix-neuf siècles. 3 fr. 50
Un lecteur Lyonnais. — Adressez-vous à la lib... Spirite, rue Saint-Jacques.



L'AVOCAT. — Croyez-moi, Messieurs... Jurés, l'on a tout à gagner à être cléme... LE PRÉSIDENT (finement). — Oui, M... surtout quand on est une bicyclette !!...



La lanterne magique remplaçant le cosmétique.



13e ANNÉE — N° 24. 10 Centimes 16 JUIN 1907.

Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

FRANCE : UN AN 6 fr. SIX MOIS : 3 fr. 50
ÉTRANGER : UN AN 9 fr. SIX MOIS : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

POUR REMPLACER LA PEINE DE MORT, par Benjamin RABIER



Isidore Branchu, condamné à mort pour assassinat, peine commuée en celle de dix communications téléphoniques à obtenir.

Monsieur mon tailleur

Tandis qu'il m'essayait une redingote d'été garantie pur drap anglais, M. Coupamort, mon tailleur, déclara sur un ton de grande indignation :

— Ah! monsieur, nous vivons à une bien triste époque!

— En effet, la politique... hasardai-je.

— Peuh! la politique est... la politique. Mais, comme le disait, dans un de ses substantiels articles, mon client, M. Fred Isly : ce siècle est le siècle de la sophistication.

— Cela signifie?

— Parb'eu! cela signifie que tout est falsifié, ici-bas.

Il ajouta, sur un mode majeur :

— *Tout... tout.*

Je me retournai, un peu inquiet.

— C'est votre toutou qui en veut à mes chausses?

— Non, monsieur, je dis : tout... tout est falsifié, et les journaux ont bien raison de se l guer contre les falsificateur afin d'arrêter dans son essor leur délictueuse industrie. J'estime même que la campagne de presse est encore trop tiède. Quant au gouvernement, il fait preuve d'une mansuétude...


... je vous fiche mon billet que ça changerait...Oh! oui, ça changerait.

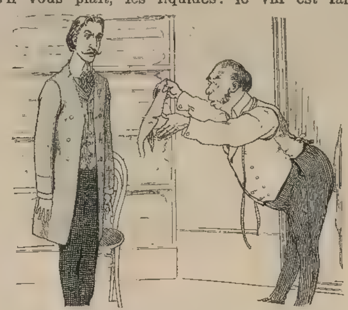
— J'interrompis timidement :

— Seriez-vous un de ces révolutionnaires farouches qui rêvent le chambardement universel?

— Ah! monsieur, si j'étais le maître... oui, le maître pendant huit jours seulement, je vous fiche mon billet que ça changerait... oh! oui, ça changerait.

— Alors, d'après vous, les falsificateurs sont d'une ingéniosité à nulle autre pareille et il n'est point de matière, comestible ou autre qui échappe à leur tripatouillage, si j'ose m'exprimer ainsi?

— Non, monsieur, il n'en est point. Prenons, s'il vous plaît, les liquides : le vin est fait


— Et les meubles, monsieur !... savez-vous avec quoi ils sont faits, les meubles en pitchpin ?...

avec de la fuschine et du bois de campêche, le lait n'est qu'une dissolution d'amidon; on falsifie même le populaire coco.

— On ne ferait pas mal de falsifier aussi l'eau de Seine, ça la rendrait peut-être potable.

M. Coupamort me considéra avec sévérité.

— Je vous en prie, monsieur, ne plaisantez pas, la chose est trop grave : elle intéresse non seulement la vitalité de la patrie, mais celle de l'humanité tout entière.

— Bigre!

— Après les liquides, voyons les légumes. Saviez-vous seulement qu'on arrive à truquer les légumes?

— Mon Dieu, je...

— Oui, monsieur, on truque les légumes : l'aristocratique asperge n'est qu'un vulgaire poireau maquillé, l'artichaut est en celluloïd, et ceux qui croient manger de vraies pommes de terre sont de fameuses truffes. Que vous dirai-je encore? On falsifie les salsifis.

« Oui, on falsifie les salsifis. C'est mon client, M. Ruau, ministre de l'agriculture et grand-maître de l'ordre du Pari-Mutuel, qui me l'a affirmé.

— Pas possible!

— Et les œufs, monsieur... Saviez-vous qu'on fait des œufs artificiels?

— Je l'ignorais totalement, et j'avoue que je serais curieux de savoir comment on s'y prend.

— Oh! c'est simple comme le coup du père François — il ne s'agit pas, bien entendu, de M. François Coppée, mon client — on fabrique la coque avec de la pâte d'amande qu'on fait durcir au four, le blanc avec de l'albumine, et le jaune avec de l'essence de topinambour. Je vous dis, les falsificateurs sont industrieux jusqu'au génie, et s'ils avaient tourné leur esprit pratique vers le bien, ils auraient découvert des sérums encore plus généreux que ceux de mon client, M. le docteur Roux.

— Comme vous avez une jolie clientèle, monsieur mon tailleur! Fred Isly, Ruau, Coppée, Roux... le dessus du panier!

— Rien d'étonnant à cela : je suis le seul tailleur de Paris qui ne vend pas de la marchandise falsifiée. Mes confrères peu scrupuleux, vous livreront en toute quiétude des pardessus d'hiver en montagnac fabriqués avec des rognures de toiles à matelas, et des redingote d'été garanties pur drap anglais confectionnées avec du papier de soie et de la pelure d'oignon.

— Et le client ne s'en aperçoit pas?

— Le client est une poire... c'est l'éternelle poire.

— Ah! permettez...

Dans le mouvement de recul que je tentai pour protester, le collet de ma redingote neuve où s'accrochaient les doigts de M. Coupamort, se déchira de bout en bout.

Brandissant, inconscient, le morceau d'étoffe, et sans prendre garde à ma stupeur, M. Coupamort répétait, convaincu :

— Et les meubles, monsieur... les meubles en pitchpin, savez-vous avec quoi ils sont faits, les meubles en pitchpin?... Tenez, je vais vous le faire voir.

...J'en profitai pour prendre la porte.

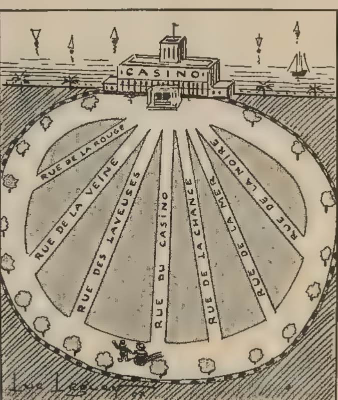
Il s'éloigna un instant. J'en profitai pour prendre la porte. Je cours encore.

Jacques YVEL.









HEROIQUE RESOLUTION

LAGUIGNE. — Voilà vingt louis que je perds, je commence à en avoir assez! nous ne jouerons plus!

LE LENDEMAIN. — Aujourd'hui, nous allons prendre une autre rue que celle que nous suivons habituellement. Rue des Laveuses, tiens, voilà notre affaire! Il doit se trouver un lavoir par là, ça nous distraira.

Hélas! ils ne connaissaient pas le plan de la ville, car ils auraient su qu'à Baccarat-sur-Mer tous les chemins mènent au Casino.

Pêle-Mêle Causette

Voilà bien des années qu'on promet à la ınlieue parisienne de l'englober dans aris.

Il a été dit et répété à satiété que l'enceinte ɪrtifiée de Paris n'a plus aucune valeur ratégique.

Cette affirmation a été énoncée par les pécialistes en matières militaires, il n'y a onc qu'à s'incliner.

Si les fortifications n'ont plus leur raison être, pourquoi ne les supprime t-on pas? ette suppression a, du reste, été décidée principe depuis fort longtemps.

Mais le temps passe et elles continuent à esser leurs murailles inutiles entre Paris sa périphérie. Pourquoi? De vastes terins seraient rendus disponibles et pourient servir à la construction et à l'embelssement de la ville.

Les communications entre Paris et la inlieue pourraient être améliorées, au and avantage de ceux qui se sont fixés en hors de la capitale pour y trouver de l'air, la verdure et des logements à bon arché.

Tout le monde sait cela, et le bénéfice e Paris, trop resserré dans sa ceinture de erre, retirerait de cet élargissement, est ose trop évidente pour qu'il soit nécessaire s'y arrêter. On s'explique mal, dès lors, e les choses restent en l'état, solutionnées principe, mais, de fait, éternellement ndantes.

Je n'ignore pas que l'octroi trouve son mpte à la conservation de l'enceinte foriée. Celle-ci facilite la perception des droits. est là sa seule et son ultime valeur.

Mais il est triste de penser que l'étranglent d'une grande ville comme Paris n'est us justifié comme autrefois par un intérêt tional, mais par le souci d'accommoder percepteurs d'un impôt. Et cela d'autant us que cet impôt lui-même est suranné et compatible avec nos idées modernes.

Rien n'empêcherait, d'ailleurs, de reculer octroi, s'il faut le conserver *mordicus*, et de pas le rendre plus haïssable encore, en subordonnant un intérêt vital de Paris.

Si nous devons supporter l'octroi, qu'au oins celui-ci ne se pose pas en obstacle au veloppement de la ville.

Nous avons besoin d'air, de lumière, arbres, et nous ne pouvons nous les profer qu'en nous éloignant du centre.

Il faut donc nous faciliter les déplacements r de nombreuses voies de communication, lieu de les entraver par le manque de bouchés.

Il n'est pas au monde une ville qui, pour e question d'octroi, arrête elle-même son sor normal, et récuse une population de us d'un million d'habitants.

C'est là une situation unique dans l'hisire des grandes villes.

Elle présente de si graves inconvénients, nt pour Paris que pour ses faubourgs, on est en droit de chercher d'autres raims que celle qui concerne l'octroi.

Je doute, cependant, qu'il en existe.

En tous cas, j'avoue humblement ne pas soupçonner.

Le Conseil municipal devrait bien nous éclairer sur ce sujet intéressant, s'il estime, toutefois, que, nommé par nous, il doit des comptes à ses électeurs.

FRED ISLY.

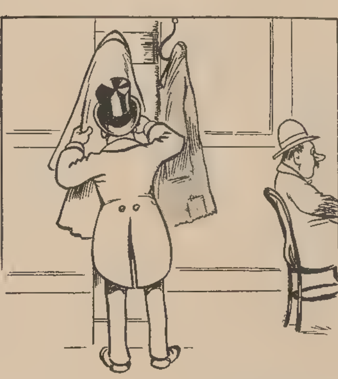
LES PETITES MISERES DE L'EXISTENCE



Rencontrer, par un heureux hasard, un monsieur à qui l'on a prêté de l'argent et qui refuse obstinément de s'en souvenir.



L'entraîner au café et lui offrir de nombreuses consommations qui finissent par éveiller en lui un bon sentiment.



Une fois rentré en possession de son dû, mettre soigneusement la somme dans son pardessus.



Et une fois seul, constater qu'on a pris par erreur, au lieu du sien, le vieux paletot du monsieur, lequel est parti avec un pardessus neuf, avec la somme remboursée et lesté d'un nombre confortable de consommations.

****

LE RUSÉ PAYSAN

Voici une petite anecdote qui illustre à merveille la malice de certains paysans. La chose s'est passée aux environs d'une petite ville d'eau.

Mathieu, un fin rustique, possédait un superbe chien de montagne. Un Américain, riche comme ont coutume de l'être ses compatriotes, vit un jour le chien.

La fantaisie lui prit de l'acheter. Il proposa donc le marché à Mathieu.

Mais aux premiers mots qu'il formula, le paysan l'arrêta net.

— Me séparer de César, jamais.

L'Américain eut beau renchérir et faire luire l'appât d'une forte somme, Mathieu resta inflexible.

— Me séparer de mon chien, répétait-il, jamais.

De guerre lasse, l'Américain s'en retourna bredouille.

Quelques jours se passèrent et l'événement allait peut-être disparaître de sa pensée, quand un beau jour, il vit un riche habitant de la contrée passer, tenant en laisse le fameux chien.

Un peu irrité, l'Américain se demandait pourquoi le paysan avait donné la préférence à un autre. Il résolut d'en avoir le cœur net, et s'en fut tout droit chez Mathieu.

— Vous avez vendu votre chien! fit-il.

— Eh! oui, répondit le paysan.

— Vous m'aviez pourtant déclaré que vous ne le vendriez à aucun prix.

— Moi, dit Mathieu, non... je n'ai pas dit ça... J'ai dit que je ne m'en séparerais à aucun prix.

— N'est-ce donc pas la même chose?

— Point. César est une bête admirable, et l'acheteur demeure à quelques lieues d'ici. Avant quatre jours, mon chien sera de retour chez moi. Si je vous l'avais vendu, il serait parti pour l'Amérique.

Mathieu eut un sourire malicieux et il ajouta:

— Je ne peux pourtant pas demander à César de traverser l'Océan à la nage!



— Madame, nos lampes sont de première qualité. Elles marchent à merveille... surtout celles qui ont les pieds nickelés.



CHEZ LE LAMPISTE

— Pesez-moi ça! Elles pèsent un poids énorme, aussi, on les enlève rapidement.



— Une fois allumées et en place, impossible qu'elles bougent.
— Elles filent seulement!

L'esprit d'autrefois

Xavier Aubryet était un écrivain spirituel qui avait parfois des trouvailles étonnantes.

Un soir, au cercle, il jouait à l'écarté avec un partenaire qui retournait le roi avec une régularité singulière.

A la fin, agacé, Aubryet s'écria, prenant son entourage à témoin:

— Mais ce n'est pas un partenaire, ça, c'est le *Musée des souverains.*

Courrier Pêle-Mêle

Destruction des taupes.

Monsieur le Directeur,

Il suffit de mélanger 125 grammes de noix vomiques pulvérisées et 2 grammes de sulfate de strychnine (ces produits seront délivrés par le pharmacien sur un certificat du maire de la commune, constatant que l'on en a besoin pour la destruction des taupes).

Mouiller légèrement le mélange et y ajouter une cinquantaine de vers de terre rouges; laisser macérer de 12 à 15 heures et placer dans les trous ou taupinières les plus récents, éviter de toucher avec les doigts, la taupe ayant horreur de l'odeur humaine, paraît-il et étant douée d'un odorat délicat.

Dans toute cette préparation, il faut user de beaucoup de prudence, vu la toxicité des produits.

Recevez, etc.

POTARD.

Le tabac

Monsieur le Directeur,

Je lis, dans le numéro 13, du 1er avril, aux « questions interpêlemêlistes », qu'un de vos lecteurs, M. Henri Auriac, désirerait avoir quelques renseignements au sujet de la culture du tabac.

Je vais donc satisfaire M. Auriac, en répondant à ses diverses questions.

Le tabac se sème en mars, en pépinière, dans une bonne terre; le repiquage se fait en pleine terre de première qualité, lorsque la plante a atteint quelques centimètres de hauteur.

Le tabac épuise très vite les terres, il est donc bon de le changer de place chaque année.

Le tabac, suivant les espèces, peut atteindre deux mètres de haut, ses feuilles mesurent jusqu'à 70 centimètres de large.

Une fois les feuilles de tabac récoltées, on les porte sous de grands hangards couverts, afin de les sécher, puis on les soumet à une fermentation en masse, et on les transforme enfin en très menus grains, suiv[ant] l'usage pour lequel on les destine.

En France, la culture du tabac n'est [au]torisée que dans 25 départements. La fa[bri]cation et la vente sont l'objet d'un monop[ole] exploité par l'Etat

Cependant, la régie laisse cultiver le [ta]bac, à la condition de n'en planter qu['un] ou deux pieds.

Les plus belles variétés principales s[ont] le tabac géant et le tabac colonial; c[ette] dernière plante est vivace.

Le tabac fleurit d'août à septembre.

Recevez, etc

Henri FRIQUET.

Alpinisme.

Monsieur le Directeur,

Je vous avais bien dit que les alpini[stes] étaient des égoïstes. M. Chévernet, qui [ré]pond à ma lettre que vous avez bien vo[ulu] insérer, se chargerait de nous l'apprendre [si] nous ne le savions déjà. Ainsi donc, il n['est] permis de conquérir les montagnes que [par] la force du jarret. Toutes les découvertes [de] l'homme, à ce qu'on croyait jusqu'ici, [de]vaient lui servir à prendre plus largem[ent] possession de la nature et à en répartir [le] spectacle entre un plus grand nombre. [Pas] du tout, l'alpiniste proteste; les efforts [de] la science doivent s'arrêter au pied [des] cimes. Vraiment, il n'est pas généreux, ...



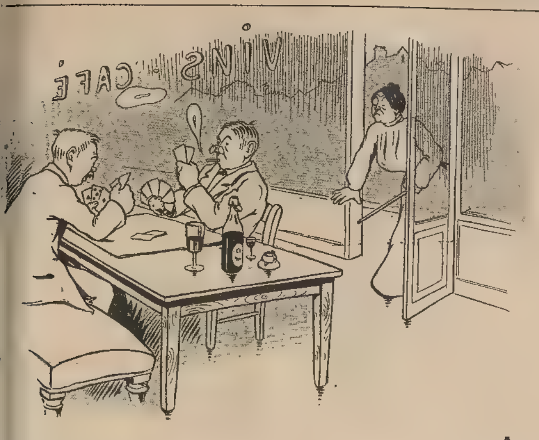
ILLUSION

Yocko, le singe de l'explorateur se réchauffant les pieds à l'équateur.



L'EXCUSE DE LA DERNIERE HEURE

— Oh! pardon, je me suis trompé de porte.



Il me rentre une femme et c'est...



A L'ECARTE

... de l'atout.

iniste, et c'est un cas spécial de jalousie ont il donne l'exemple: la montagne, qu'il rétend aimer et admirer plus que n'impor.e ui, doit rester inconnue du vulgaire.

Notez, quoi qu'en dise M. Chevernet, que ela ne diminuerait en rien son propre plai- r à lui, car c'est un enfantillage de pré- ndre que les sommets se verraient bientôt vahis par les guinguettes et les manèges chevaux de bois; il y a déjà pas mal sommets rendus accessibles par les che- ins de fer à crémaillère; je ne les trouve as vraiment si défigurés, et puis, le seraient- très légèrement, j'aime mieux les voir nsi que de ne rien voir du tout. Avec le stème de M. Chevernet, la vie manquerait raiment d'agréments et nous retournerions pidement à l'âge de pierre; il n'y a pas raison pour qu'il ne proteste pas aussi ntre les traversées en bateau à vapeur, us prétexte que les nageurs seuls doivent réserver le plaisir de traverser la mer; ntre les automobiles aussi qui permettent voir la campagne à d'autres qu'aux mar- eurs, etc. En un mot, est-il légitime que homme supplée par son intelligence à la rce qui lui fait défaut?

Oui, n'est-ce pas. Eh bien, dans ce cas, homme aurait bien tort de ne pas s'aider chemin de fer pour grimper vers les som- ets, de même que l'homme de l'âge de erre eut été bien naïf de ne pas s'aider du ex taillé pour combattre les ours. A mon is, c'est tout à fait la même chose.

Recevez, etc.

PAULIN (Paris).

Questions interpêlemêlistes

A l'occasion d'un récent tournoi oratoire qui eut la Chambre pour théâtre, je serais curieux de savoir quel est, depuis que fonctionne notre système parlementaire, l'orateur qui détint, en discourant, le record du temps. Il est difficile de classer les discours suivant leur valeur, il y a trop d'opinions différentes, mais leur durée a pu, elle, être mesurée exactement.

BORDES (Levallois).

Ayant déjeuné ces jours-ci au restaurant Duval, j'ai trouvé sur le menu, entre autres poissons; *friture de goujons*. La pêche étant fermée, comment ceci peut-il s'expliquer?

DUMAS.

Le dossier vagabond

En ce temps-là, il y avait un jeune homme, simple fils d'ouvrier, apprenti lui-même, et qui demeurait en une rue mal fréquentée du quartier de Belleville. Très studieux, il suivait les cours industriels, le soir, après son travail et rentrait fort tard chez lui. Aussi, résolut-il de porter, pour sa sécurité, un revolver. En conséquence, il adressa la demande usitée en pareil cas à l'Administration.

* *

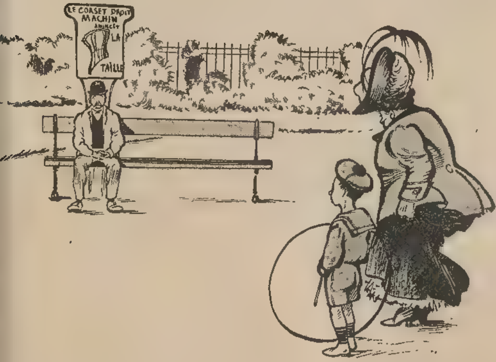
Paisiblement, le dossier s'achemina du côté des bureaux de la Préfecture.

Là, il trouva un nombre incalculable d'autres dossiers qui attendaient patiemment leur tour d'être examinés. Modestement, il prit rang dans la foule et se tassa au milieu d'une pile d'autres camarades.

On est peu bavard entre dossiers. Le silence qui règne dans les bureaux des archives en est la preuve. Il n'y a pas de chaleur communicative. Chacun garde jalousement les secrets qu'il renferme. Aussi, le nôtre, ne tarda-t-il pas à tomber dans une douce somnolence.

Si l'on cause peu, l'on dort fort bien. Ah! les bonnes journées passées dans le doux *far niente* de la tiédeur amollissante des bureaux!... Pendant de longs mois il s'abandonna à cette oisiveté sans histoire. Mais on se lasse de tout. Un beau jour, son tour étant venu, il secoua la poussière qui recouvrait sa chemise, et s'étant glissé sous le bras d'un huissier, il se faufila dans un bureau occupé par de joyeux jeunes gens.

Là, ce furent de folles parties. Notre dossier s'en fourra jusque-là, se faisant lutiner par de légers porte-plumes enclins à la caricature, luttant avec des encriers en guise de presse-papiers — luttes dans lesquelles il avait d'ailleurs toujours le dessous — vol-





ERREUR D'OPTIQUE

— Va donc dire à ce monsieur-là qu'il te donne un prospectus.

— Maman, le monsieur n'a pas été content, il m'a demandé si je ne me moquais pas de lui.



A LA CAMPAGNE

— Vous devez faire erreur. Il doit être environ onze heures, voici le train de neuf heures et demie qui passe.



LES PROVERBES EN A PEU PRES

— On voit bien qu'elle a fait venir toute sa famille pour se faire un succès!
— Evidemment!... *La claque sent toujours le parent...*

tigeant à travers les airs, de pupitre en pupitre, etc., etc.

Il se compromit même de façon scandaleuse au contact de derrières de bouteilles et de ronds de saucissons. Enfin, s'étant engraissé de plusieurs paperasses, sa chemise, dirai-je, ayant pris du ventre, il redevint sérieux, et, quittant le bureau frivole où il avait jeté sa gourme, il passa dans le cabinet d'un sous-chef.

Un carton vert lui plut par sa couleur austère et officielle. Il s'y installa avec calme et, dans l'ombre salutaire, médita. Il serait peut-être là devenu ermite, momie, ou poussière, si un grave événement n'était survenu. On restaurait les locaux de la Préfecture. Ce n'étaient que menuisiers faisant un tapage infernal, peintres empestant la benzine, tapissiers enfonçant des clous... L'endroit n'était plus tenable. Il fallut déménager.

Dans le brouhaha du déplacement, il connut la cause de ce bouleversement. Ce n'était ni plus ni moins que l'installation d'un nouveau préfet. Une fantaisie lui passa par la tête... Il voulut voir l'auguste personnage.

Ce ne fut pas facile. Il eut besoin de recourir à toute son habileté pour arriver à se trouver sous les mains d'un huissier farfouillant à tort et à travers dans les cartons. Il y parvint, cependant, et un beau jour, après plusieurs semaines d'attente, son tour étant venu, il put contempler face à face le haut fonctionnaire.

Une vision: un crâne, des lorgnons, un nez pointu, une petite toux sèche... et il était parti, posé d'une main hâtive sur une pile d'autres dossiers, avec, en marge sur sa chemise, un seul mot: «accordé».

Il n'était point pour cela, pressé de quitter les locaux de l'Administration. De là, il passa au bureau des affaires intéressées, vagabonda dans le service de la banlieue, revint à celui de la capitale, se fit poinçonner, copier, enregistrer... Bref, au milieu de tous ces délices divers, il s'attarda, s'engraissa, au point que ce fut quand l'obési[té] menaça de tourner à l'apoplexie, qu'il se d[é]cida à prendre un peu d'exercice. Il song[ea] alors à ce qui était son devoir — à retou[r]ner auprès du jeune apprenti, afin de lui a[p]porter l'heureuse solution à laquelle, grâce [à] son zèle exceptionnel, il était arrivé.

Le jeune apprenti avait quitté le quarti[er] de Belleville.

Inlassable, notre dossier se mit à sa [re]cherche. Nous ne le suivrons pas dans tou[tes] ses pérégrinations. Hâtons-nous de dire qu['il] parvint enfin à le rejoindre.

Seulement... depuis le jour de sa [de]mande, le jeune homme avait fait du ch[e]min... Il s'était engagé au régiment... av[ait] passé caporal, sergent, adjudant... officie[r], si bien que l'autorisation de porter un rev[ol]ver le trouva au Tonkin, où, blessé dans [un] combat avec les pirates, il venait de su[bir] l'amputation des deux bras à l'hôpital.

Il eut un sourire triste et murmura: «Mie[ux] vaut tard que jamais.»



Saint-Pard, acteur au grand théâtre de Landerneau, aurait bien pris encore quelque chose, si l'heure de donner la réplique n'avait sonné.



Dix minutes après, Saint-Pard. — Eh bien, plume d'antilope, ne reconnais-tu pas ton frère au visage pâle?



LECTURE DE LA PENSEE

Il est des cas où, sans étude spéciale, tout le monde peut lire la pensée de ses semblables. Ainsi, regardez ces deux messieurs entre lesquels il reste une place. Quand le conducteur s'est écrié: « Une seule place à l'intérieur, qu'est-ce qui a le numéro un? », vous pouvez parier à coup sûr que tous deux penseront avec ferveur:

— Pourvu que ce soit le petit qui ait le numéro un.



M. Pratique est veuf, végétarien et travaille toute la journée dehors. Aussi, pour que ses enfants ne meurent pas de faim et soient à l'air, il les installe dans son jardin, de manière à ce qu'ils aient tout sous la main.

Le Respect hiérarchique

Nous sommes à la cour du royaume de Richenterre.

Le peuple est plongé dans la plus vive allégresse. Depuis quelques jours, la venue au monde d'un héritier mâle vient d'assurer la postérité de la dynastie régnante.

Chaque matin, les principaux dignitaires du pays sont admis à contempler dans son berceau l'enfant royal, lequel dort à poings fermés, sans paraître se soucier de ce qu'il vient déjà d'être nommé: colonel, vice-amiral, chef de musique de la garde, membre de l'Institut, etc..., etc.

Tour à tour, à chacun des courtisans, le Grand-Maître des cérémonies présente un superbe coussin brodé d'or, sur lequel est étalée une layette ouvragée avec un art et une richesse infinis. Ceux-ci la baisent avec dévotion et respect. C'est une relique sacrée. Elle a été bénite par Notre Saint Père le Pape.

Cependant, la cérémonie est terminée, le Grand Maître, déposant le coussin entre les mains du premier chambellan :

— « **Faites remettre en place la très sainte parure de Son Altesse Royale.** »

(Il sort.)

Le premier chambellan au deuxième chambellan :

— « **Vous voudrez bien vous occuper du saint vêtement de Son Altesse.** »

(Il quitte à son tour l'appartement.)

Deuxième chambellan au premier valet de chambre :

— « **Veuillez prendre soin de la layette du jeune prince.** »

Premier valet de chambre la passant au deuxième valet de chambre :

— « **Prenez donc la layette de l'enfant.** »

Deuxième valet de chambre, de la porte de la pièce :

— « **Je vous laisse la chemise du bébé, Nounou.** »

La nourrice, à une fille de service qui passe :

— « **Marie, vous seriez bien gentille de porter la machine du moutard à la lingerie.** »

Trois minutes après, Marie ouvrant la porte de la lingerie :

— « **Eh là-d'dans, v'là la liquette du môme... !** »

(Une voix :)

— « **Envoyez !** »

Et la très sainte relique, lancée à la volée, va s'abattre sur un tas de linge sale !



La dame et le monsieur du dessin de notre ami Falco, paru dans un précédent numéro, sont sortis faire quelques achats.

MADAME. — Comment, tu n'as pas le moyen de tenir encore ces deux petits paquets...



... je t'en trouve un tout de suite.

JUSTE AU MOMENT

Il y a vraiment dans la vie des moments de déveine qui viennent déjouer toutes vos prévisions au moment où on s'attendait le moins à une tuile.



Sans parler de cet âne que son maître voulait amener peu à peu à ne plus manger, et qui mourut juste au moment où il commençait à s'y habituer.



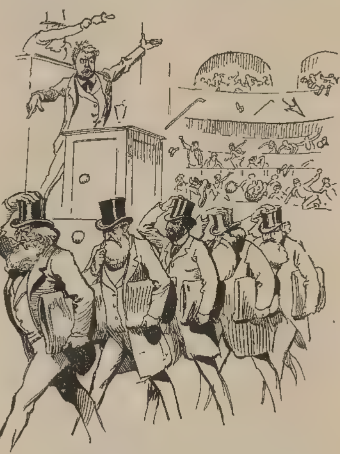
Ne voit-on pas tous les jours des opérés mourir dans les bras des chirurgiens juste au moment ou l'opération avait réussi...



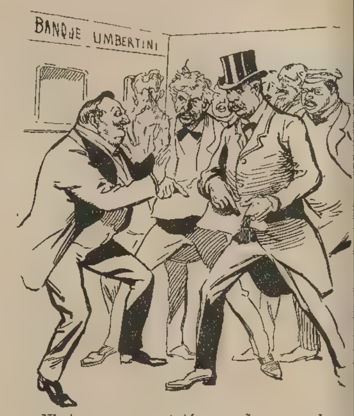
Des abonnés au téléphone perdre subitement patience, sans raison apparente aucune, et cela juste au moment où on supposait qu'ils allaient prendre leur parti de ne jamais avoir la communication...



Des sous-marins refuser subitement de remonter à la surface, juste au moment où la marine française commençait à croire qu'ils avaient pris l'habitude d'obéir à la volonté de leurs commandants étonnés.



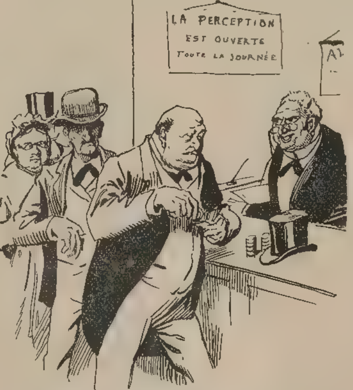
Des ministères tomber, juste au moment où la Chambre paraissait avoir pris l'habitude de les honorer de sa confiance.



N'a-t-on pas constaté, par des exemples célèbres, que c'est juste au moment où on pouvait penser que les gogos avaient pris l'habitude de se laisser plumer, qu'il leur pousse l'idée saugrenue de venir demander des comptes.



Ne voit-on pas les jaunes mettre les Européens à la porte, juste au moment où on les croyait habitués à se laisser tondre.



Vous voyez que le contribuable s'habitue à payer de plus en plus d'impôts. Eh bien! je vous parie que juste au moment où il sera prêt à avaler le dernier gros morceau...



...Il surviendra encore quelque anicroche.

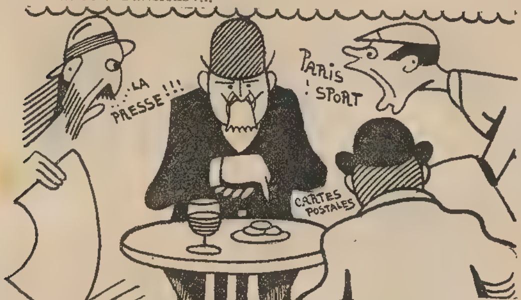
OU EST LA DIFFERENCE?



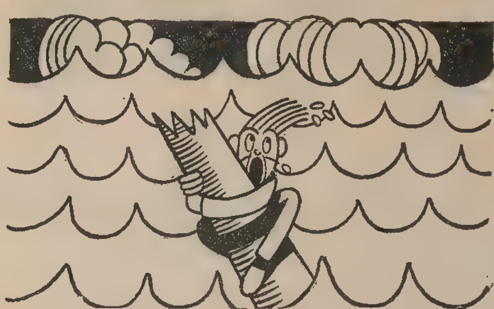
Ils me font rire, les explorateurs, quand ils parlent des tortures physiques qu'ils ont endurées et des dangers qui les ont menacés dans leurs voyages. Est-ce que pareille chose ne nous arrive pas tous les jours, à nous autres, Parisiens?...



L'explorateur nous dit que des sauvages grimaçaient et bondissaient autour de lui, alors qu'il était attaché au poteau de torture.



Est-ce que pareille chose ne nous arrive pas, chaque soir à l'apéritif, où nous sommes attachés sur notre chaise par l'habitude?...



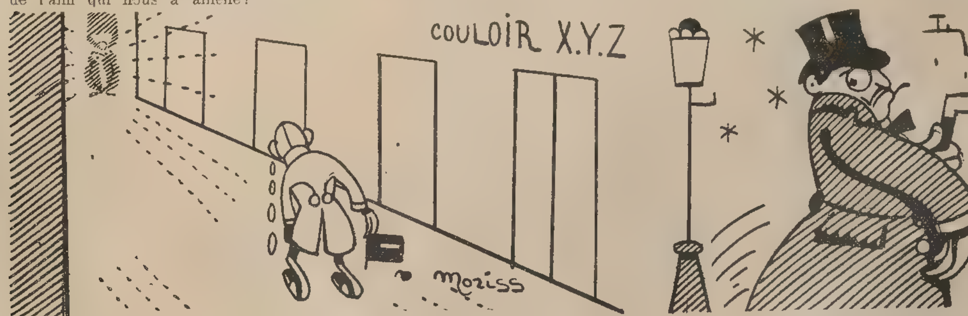
L'explorateur raconte que, seul, cramponné à une épave, au milieu des flots, il appela inutilement au secours...



Est-ce que pareille chose ne nous arrive pas, à nous autres, Parisiens, lorsque dans une maison où nous allons pour la première fois, nous nous cramponnons, triste épave, au milieu du flot des inconnus, au bras de l'ami qui nous a amené?

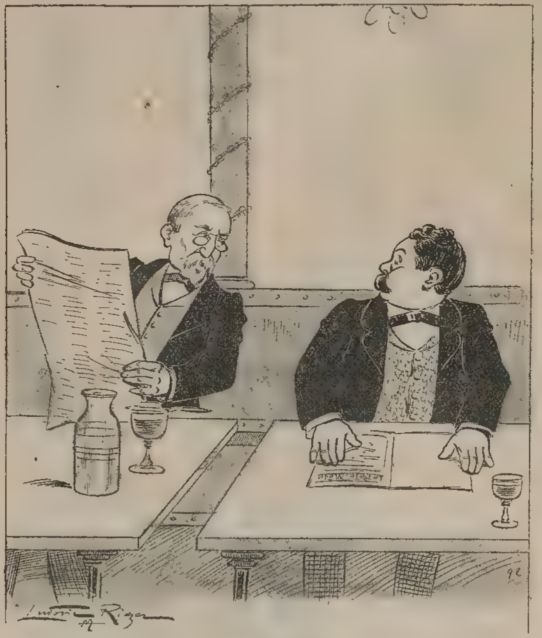


L'explorateur nous narre que, perdu dans le désert immense, il lui fallait marcher des journées entières, sans rencontrer âme qui vive, sans arriver au but, souvent trompé par des mirages décevants.

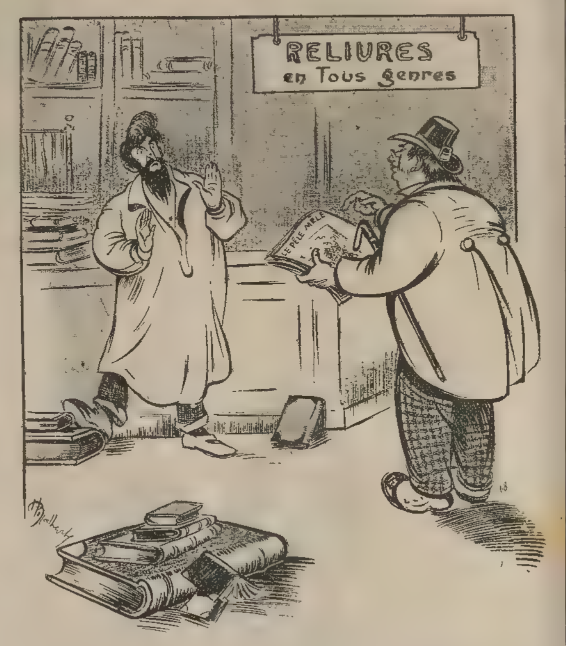


Est-ce que pareille chose ne nous arrive pas, à nous autres, Parisiens, quand, perdus dans le désert immense des corridors des ministères, nous marchons des journées entières sans rencontrer âme qui vive, sans arriver au but, souvent trompés par le mirage fallacieux de Palmes académiques insaisissables.

Et je ne parle pas des anthropophages qui nous dévorent sous forme d'agents du fisc, brandissant le tomahawa de l'impôt sur le revenu... Les explorateurs, tenez, ils me font rire.



— C'est égal, l'entente cordiale a du bon!... et non seulement au point de vue politique, mais encore au au point de vue hygiénique.
— ????
— Mais oui! il paraît que l'on va tamiser la Seine et asseinir la Tamise.



LE RELIEUR. — Monsieur comprendra qu'il nous est impossible de relier en « chagrin » la collection du *Pêle-Mêle*.

Le Rhin allemand

L'Allemagne est, depuis quelque temps, en coquetterie avec la France. Elle a oublié 1870, et, ne se souvenant plus que des cordiales relations d'antan, serait heureuse de les reprendre.

Le tout est de savoir si, vraiment, ces relations ont toujours été cordiales. On en peut douter si on se reporte à l'année 1840, quand, à propos des affaires d'Egypte, la Prusse, l'Autriche et la Russie, alliées à l'Angleterre, nous exclurent du concert européen.

Le peuple français était alors très monté contre les Teutons, et, le 28 juillet 1840, après l'inauguration de la colonne de la Bastille, quatre-vingt mille gardes nationaux défilèrent aux Tuileries en chantant la *Marseillaise*.

De leur côté, les journalistes berlinois parlaient de détruire « l'immoralité française », et ne réclamaient rien moins que l'annexion de l'Alsace-Lorraine et de la Bourgogne.

C'est à cette époque que Nicolas Becker, obscur petit clerc d'un village rhénan, composa les sept strophes de quatre vers de son *Chant du Rhin* (Rheinlied). Huit jours après sa publication dans la *Gazette de Trèves*, cet hymne était mis en musique et fredonné par toutes les bouches allemandes.

Le roi de Prusse, Frédéric-Guillaume IV l'entend et offre à l'auteur, comme récompense, une pension ou un emploi officiel. Becker sollicite une place de greffier qu'il obtient aisément.

La fabrique de céramique de Mettlach lui fait don d'un service de sept tasses de porcelaine sur chacune desquelles une strophe est gravée en lettres d'or; et Louis de Bavière lui envoie une coupe d'argent.

Voici ce *Chant du Rhin* que l'auteur, par un sentiment d'orgueil qui pouvait passer pour de l'aberration, avait dédié à Lamartine en pleine gloire poétique :

LE RHIN ALLEMAND

Ils ne l'auront pas,
Le libre Rhin allemand,
Quoique semblables à des corbeaux avides,
Ils s'enrouent à le réclamer.

Aussi longtemps que roulant paisiblement,
Il portera sa robe verte
Aussi longtemps, qu'avec un bruit clair, une rame
Frappera ses flots.

Ils ne l'auront pas,
Le libre Rhin allemand,
Aussi longtemps que les cœurs se réconforteront
A son vin de feu.

Aussi longtemps que dans son cours
Les rochers se dresseront inébranlables,
Aussi longtemps que de hautes cathédrales
Se verront dans son miroir.

Ils ne l'auront pas,
Le libre Rhin allemand,
Aussi longtemps que des gas hardis
Brigueront la main des filles élancées.

Aussi longtemps qu'un poisson soulèvera
Sa nageoire sur son fond;
Aussi longtemps qu'une chanson vivra
Sur les lèvres de ses chanteurs.

Ils ne l'auront pas,
Le libre Rhin allemand,
Jusqu'à ce que ses flots aient enseveli
Les ossements du dernier homme.

C'est seulement le 16 mai 1841 que Lamartine eut connaissance de ce poème chauvin. Le lendemain, en réponse au *Rheinlied*, il improvisait la *Marseillaise de la paix*, où s'affirme la supériorité de la paix sur la guerre, et même la prédominance de l'amour de l'humanité sur l'amour de la patrie.

L'ode toute entière était animée d'un souffle poétique très puissant; malgré cela, le morceau déplut en ce qu'il froissait notre sentiment national.

On en discutait un soir chez Mme de Girardin.

Elle-même, qui admirait pourtant le génie de l'auteur des *Méditations*, trouvait sa réplique trop généreuse :

— J'ai le préjugé de la patrie, disait-elle, et j'aurais aimé répondre à cet Allemand en vers cruels.

Alfred de Musset étant du même avis, Mme de Girardin le conduisit sur la terrasse, lui donna de quoi écrire et deux cigares. Et, impitoyable :

— Je vous accorde un quart d'heure pour rimer cette réponse.

Un quart d'heure après, Musset lisait à l'assemblée :

LE RHIN ALLEMAND

Nous l'avons eu, votre Rhin allemand,
Il a tenu dans notre verre.
Un couplet qu'on s'en va chantant
Efface-t-il la trace altière
Du pied de nos chevaux, marqué dans votre sang?

Nous l'avons eu, votre Rhin allemand,
Son sein porte une plaie ouverte,
Du jour où Condé, triomphant,
A déchiré sa robe verte.
Où le père a passé, passera bien l'enfant!

****



LE JOUEUR. — Zut! voilà Velna sens dessus dessous, et moi qui viens de mettre cent sous dessus.



POUR CONCILIER LA MODE ET L'HYGIÈNE

Nous l'avons eu, votre Rhin allemand,
Que faisaient vos vertus germaines,
Quand notre César, tout puissant,
De son ombre couvrait nos plaines?
Où donc est-il tombé ce dernier ossement ?

Nous l'avons eu, votre Rhin allemand,
Si vous oubliez votre histoire,
Vos jeunes filles, sûrement,
Ont mieux gardé notre mémoire:
Elles nous ont versé votre petit vin blanc.

S'il est à vous, votre Rhin allemand,
Lavez-y donc votre livrée,
Mais parlez-en moins fièrement.
Combien, au jour de la curée,
Etiez-vous de corbeaux, contre l'aigle expirant?

Qu'il coule en paix, votre Rhin allemand,
Que vos cathédrales gothiques
S'y reflètent modestement.
Mais craignez que vos airs bachiques
Ne réveillent les morts de leur repos sanglant.

Les officiers prussiens, quand ils connurent ce chant, envoyèrent des cartels à Musset. Mais l'auteur de *Mimi Pinson* répondit qu'il ne se battrait qu'avec Nicolas Becker.
Peu à peu la polémique cessa, mais la semence de haine germait lentement. Trente ans plus tard, elle portait ses fruits: le massacre, l'incendie et la ruine.

LA BRIE.

La redingote grise et le petit chapeau

Le dernier jeu des historiographes en chambre a été celui-ci: « De quelle couleur était la moustache de Napoléon III?» D'aucuns la dirent blonde, d'autres la dirent brune, quelqu'un même la prétendit *verte*. En attendant, ce point d'histoire n'est toujours pas fixé. Il est vrai que la vie n'en continue pas moins son cours. Autrement intéressantes sont les reliques napoléoniennes. Rien de plus populaire, par exemple, que la « redingote grise » qui enveloppait le corps nerveux du Grand Empereur, ou le « petit chapeau » qui couvrait sa tête de « Corse à cheveux plats ».

Les musées de toutes les capitales possèdent un de ces couvre-chefs chantés par Béranger, et l'un d'eux s'est vendu trois mille francs, qui venait de la succession du baron Gros, le célèbre peintre de l'épopée impériale.

Les « redingotes grises » sont plus rares, et il ne s'en rencontre presque plus.

Sans doute, ces deux objets de toilette, qui contribuèrent si fort à la popularité de Napoléon Ier coûtaient-ils des prix fous ? Erreur!

Voici deux factures, conservées précieusement aux Archives Nationales qui donneront un aperçu des dépenses du premier Empereur des Français pour sa garde-robe:

Tout d'abord, la facture concernant le fameux « petit chapeau »:

Poupard et Cie

Palais du Tribunal, galerie côté de la rue de la Loi, 32.

Paris, 19 août 1808.

Fourni pour le service personnel de Sa Majesté l'Empereur et Roi:

	Deux chapeaux castor à 60 fr.	120 fr.
24 —	*Le repassage d'un chapeau et fourni une coëffe piquée en soie*	6 fr.
26 —	*Le repassage*	6 fr

Comme on voit, le petit chapeau coûtait trois louis, et dès que la coiffe en était défraîchie, ou le poil rebroussé, Napoléon le faisait rajeunir par le moyen d'une coiffe et d'un sérieux coup de fer.

Voici, maintenant, la facture de la redingote:

Le Jeune, tailleur

Rue de Richelieu, 40

Mémoire des objets faits et fournis pour Sa Majesté l'Empereur:

1815, avril et may.

Deux habits de chasseur avec plaque et épaulettes	660 fr.
Un habit de grenadier avec plaque et épaulettes	350 fr.
Deux redingotes grises à 160 fr. chaque	320 fr.

On n'ignore pas que Napoléon Ier ne portait que deux sortes d'habits militaires: celui des grenadiers à pied de la garde (bleu foncé avec parements et revers blancs), ou celui des chasseurs à cheval de la garde, ou guides (vert avec collet, retroussis et passepoils rouges).

Les épaulettes et la plaque de la Légion d'Honneur étaient comprises dans le prix de l'habit.

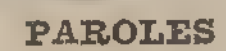
Quant à la redingote, comme on l'a constaté, elle coûtait huit louis.

Parions que M. Paul Deschanel, l'arbitre des élégances... parlementaires, met plus cher dans les siennes!

LA BRIE.







PAROLES RASSURANTES

LA BONNE *(au passant)*. — Pardon, monsieur, je cherche un serrurier, vous n'en connaîtriez pas un dans les environs? C'est pour réparer une serrure.

NÉNESSE DES FORTIFS. — Vous tombez bien, ça me connaît. Je vais vous arranger ça!

NÉNESSE *(au maître de la maison), le travail une fois achevé)*. — Et maintenant, monsieur, vous pouvez dormir sur vos deux oreilles. Je vous promets que sauf vous et moi, personne ne peut plus pénétrer dans ce pavillon.



ENCORE UN PROVERBE MENTEUR

— Est-il devenu fier! Ah! le proverbe a bien raison qui dit que rien ne grise comme le succès.



— Rien ne grise comme le succès? Allons donc... Il n'est pas moitié aussi saoûl que moi.

DE NOS LECTEURS

Belles manières et courtoisie.

« La politesse s'en va; les belles manières se perdent ». La grosse dame, un peu bousculée dans le *Métro*, le ronchonne à mi-voix; le professeur de danse et de maintien vous le confie volontiers entre deux exercices; et les gens qui n'ont rien de mieux à dire, se le répètent l'un l'autre.

Hum! C'est à voir.

Le: « Messieurs les Anglais, tirez les premiers! », qu'on entendit à Fontenoy, est évidemment une belle phrase; mais, si, dans un cas semblable, un de nos généraux s'avisait de la rééditer, on l'internerait comme fou, à moins qu'on ne le fusillât comme traître.

Cette « politesse exquise », qui date à peine du dix-septième siècle, ne fut, d'ailleurs, jamais usuelle qu'en certains milieux. Quant aux « belles manières », si l'on veut parler des révérences et des courbettes, je reconnais que nous sommes bien déchus; mais, si l'on veut désigner, ainsi, le savoir-vivre proprement dit, qui se complique, de nos jours, d'un peu de propreté, je crois bien, au contraire, que nous progressons: Mme Fallières n'irait pas, sans doute, aujourd'hui, dire à quelque ambassadeur, en lui montrant ses mains, comme Marguerite, reine de Navarre, femme de Henri IV: « Voyez ces belles mains Encore que je ne les aye point décrassées depuis huit jours; gageons qu'elles effacent les vôtres. »

Une autre reine, Christine de Suède, avait encore, près d'un siècle plus tard, les mêmes « belles manières »:

Mme de Motteville nous dit, dans ses mémoires, « qu'en arrivant à Paris, elle avait les mains si crassées, qu'il était impossible d'y apercevoir quelque beauté. »

Mais, un traité d'Erasme sur la civilité, nous montre encore mieux, s'il est possible, où en étaient les fameuses « belles manières » au seizième siècle.

Une phrase, au hasard: « Il n'est pas interdit de se moucher avec les doigts; mais on doit, pour ce faire, n'en employer que deux, et prendre aussitôt soin de poser le pied sur ce qui sera tombé à terre. »

Le mouchoir existait pourtant; mais jusqu'à la fin du dix-septième siècle, les plus grands seigneurs, même, n'en usèrent que fort peu, pour ne point dire: pas du tout. La fourchette, inventée cependant dès la fin du quinzième siècle, n'était pas, non plus, d'un usage bien courant; ce qui nous explique cette règle du « bon ton » instituée par les raffinés de l'époque: « On doit faire usage, pour le manger, des doigts de la main droite et, pour le moucher, des doigts de la main gauche ».

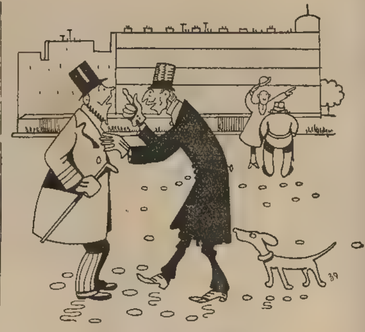
Que diriez-vous du monsieur qui mettrait en pratique, aujourd'hui, dans un restaurant, ces règles du savoir-vivre, considérés par nos ancêtres comme le summum du bon ton?

Dans les *Lois de la galanterie, Code du bon ton à l'usage des petits-maîtres* (à l'usage des *petits-maîtres*, vous entendez bien? C'est le sous-titre), parues vers 1640, nous trouvons pas mal de conseils dans le genre de ceux-ci: « Tous les jours, on prendra le soin de se laver les mains. Il faut aussi se laver le visage presque aussi souvent. »

Si les *petits-maîtres* en étaient là, où pouvaient bien en être les gens du commun?

Louis XIV, en guise d'ablutions, se faisait, chaque matin, passer sur le visage un tampon d'ouate imbibé d'esprit-de-vin. Les seigneurs de la cour ne se servaient généralement que d'une serviette sèche. Et, d'ailleurs, les *Règles de la bienséance*, de J.-B. de la Salle, dont la dernière édition remonte seulement à 1782, déclarent: « Qu'il est de la propreté de se nettoyer, tous les matins, la figure avec un linge blanc pour la décrasser; mais qu'il est moins bien de la laver avec de l'eau, car cela rend le visage plus susceptible du froid, en hiver, et du hâle, en été. »

André FALTA.



INCORRIGIBLE

LETAPEUR. — Mon cher c'est pour une affaire sérieuse... Prête-moi ton attention... prête-moi dix francs... prête-moi deux ans. et tu seras remboursé si Dieu me prête vie.

Un vieux journal.

Le premier numéro du premier journal français, parut le 30 mai 1631, sous la direction de Renaudot, médecin, qui en obtint privilège de Richelieu.

Il avait pour titre: *Gazette*.

Ce titre lui venait d'une petite feuille périodique, publiée à Venise, au dix-septième siècle et qui était vendue *une gazetta*, petite pièce de monnaie.

R.





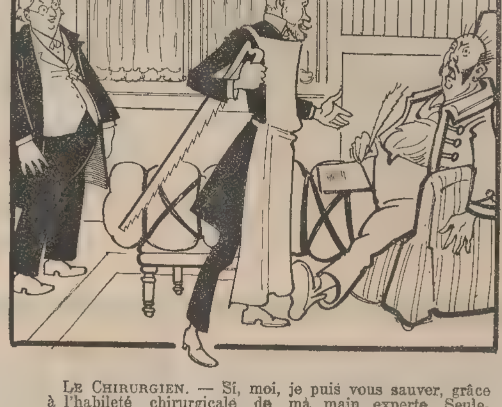
PARALLELE

L'APACHE. — En voilà-t-il des façons! Je te dis, sale bourgeois, qu'il faut en passer par là. Puisque je veux t'envoyer dans l'autre monde, Rien ne peut te sauver.

LE DOCTEUR. — Mon Dieu, mon cher monsieur, vous êtes fichu, tout simplement. Je vais m'arranger pour vous procurer une mort assez douce, puisque rien ne peut vous sauver.



Le Chef de bande *(survenant)*. — Si, moi, je peux te sauver. Comme roi des apaches, ce bandit me doit obéissance. De ma main j'écarte ce couteau, mais bourgeois, signe-moi cette reconnaissance de cent mille francs, sinon, je m'en vais. Est-ce fait? Une... deux... trois.



Le Chirurgien. — Si, moi, je puis vous sauver, grâce à l'habileté chirurgicale de ma main experte. Seulement, c'est cent mille francs.
— Diable, c'est que...
— C'est ça ou rien.



Le Juge. — Comment, vous osez réclamer à ce pauvre bourgeois ces cent mille francs extorqués d'une façon aussi odieuse. Permettez-moi de vous dire que vous ne manquez pas de toupet.



Le Juge. — Comment, vous refusez de payer au docteur Moyen ses cent mille francs, trouvant son marché odieux. Mais, mon ami, il vous a prévenu. Pourquoi avez-vous accepté? Il ne fallait pas vous faire opérer. Vous paierez, donc.

Pêle-Mêle Connaissances

— Au moyen-âge, il n'appartenait pas au ...anant de récolter sa vigne quand bon lui ...aisait. Le seigneur féodal ne permettait cette ...pération que lorsqu'il avait publié le « ban » ...ur les vendanges. Aucun de ses sujets ne ...ouvait vendre son vin avant que lui-même ...eût écoulé toute sa marchandise.

— Beaucoup de nos fruits sont d'origine ...rientale, ainsi que bon nombre de légumes. ...aubergine, l'épinard, l'artichaut, pour ne citer ...ue ceux-là, ont des noms arabes. L'abricot ...est longtemps appelé « prune de Damas ».

— Un éléphant de taille moyenne mange ...r jour trois ou quatre bottes de foin, 40 ...res de son, 6 ou 8 kilos de pain, de ca...ttes et autres légumes.

— Le plus grand voilier du monde est le ... C. *Rickmens*, un cinq mâts récemment ...ncé par un armateur de Brême. Ce navire ...esure 134 mètres de long et peut transpor...r 8.000 tonnes de marchandises. Son équi...ge comprend 64 personnes, dont 7 mécaniciens, car ce bateau possède une machine auxiliaire qui lui permet de maintenir sa vitesse quand tombe le vent.

— On vend chez certains boulangers des chapelures colorées très nocives et dont le danger réside dans la nature toxique de la substance minérale employée à leur teinture.

— Le Brésil, pays qui possède des oiseaux aux incomparables plumages, est, chose curieuse, celui avec lequel les éleveurs français de serins font le plus d'affaires. Les Brésiliens payent couramment un beau sujet 400 francs; ils ont offert jusqu'à 2.000 francs pour un couple de serins panachés blanc.

— Les représentants de la Nouvelle-Zélande ont récemment soumis à leur Chambre, un *bill* aux termes duquel il ne sera permis à aucun citoyen de posséder une propriété d'une valeur supérieure à 375.000 fr. Cette forme de socialisme est tout au moins originale. Il importe peu que le pays reste pauvre, l'essentiel, c'est que les simples particuliers ne puissent s'enrichir.

— Une ancienne loi imposait aux apothicaires d'avoir comme enseigne de leur boutique une lanterne rouge. Elle était destinée à faciliter les recherches du public, en cas d'accident nocturne. Voilà l'origine des bocaux colorés dont les pharmaciens ornent, aujourd'hui encore, leurs devantures.

— Le vagabondage des chemineaux fut, de tous temps, considéré comme dangereux pour la sécurité des campagnes. On trouve déjà sous Français Ier trace d'un édit qui, en 1539, expulsa de France, « sous peine de punition corporelle, les personnages inconnus qui accoutument d'aller, venir, de séjourner et traverser d'un lieu à l'autre, *sous ombre d'une simulée religion et d'une certaine pénitence.* »

— Le métropolitain — qui l'eût dit? — a aussi ses poussières. Elles se remarquent, particulièrement abondantes, dans le voisinage des stations. Cette espèce de suie n'est autre que de la poussière de fer provenant de l'usure des rails et des sabots de freins au moment où l'on arrête le train. Même observation pour le métropolitain de New-York : à l'analyse, la poussière américaine a donné 63 0/0 de fer métallique.

A. S.

PETITE CORRESPONDANCE

M. G. Darriot. — Voyez notre numéro 9 du 3 mars dernier.

M. Bruleur. — 1° En ce cas, le dix de blanc fait gagner la partie; 2° Oui; 3° Au dix de blanc.

Mme Charlotte. — 1° Il a été répondu à cette question dans la bibliographie; 2° Ces produits sont articles courants dans le commerce; 3° Ces teintures ne peuvent être fixées, il faut les renouveler.

M. Mudevizovitch. — Nous n'avons pu trouver de renseignements à cet égard. Regrets.

Rit-Toujours. — Ce dessin est plus ancien que vous ne dites, il date de 1901. Les numéros de cette année sont épuisés.

M. Bounard. — Cela signifie que, pour que le Ciel vous aide, il faut faire soi-même, d'abord, efforts nécessaires pour réussir ce qu'on en prend.

Mme V. Sarran. — Nous en tiendrons com Nous avons encore des collections des années et suivante, au prix de 6 francs, brochées.

Un fidèle lecteur. — Nous pensons qu'elles en toutes.

M. B. Guérin. — Hélas! Monsieur, nous pen que vous vous trompez grandement, et que le public y devient de plus en plus indifférent, puis nous craignons trop les avalanches de *murmures* et de *vertes ramures*. Quant aux poé humoristiques, nous les avons toujours accep avec plaisir.

M. Olivier. — Les 30 ans sont indispensab

13e ANNÉE — N° 25. 10 Centimes 23 JUIN 1907.

Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

FRANCE : UN AN 6 fr. SIX MOIS : 3 fr. 50
ÉTRANGER : UN AN 9 fr. SIX MOIS : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

LE BON DISTRAIT, par André HELLÉ



— Que les femmes sont imprudentes ! Placer une note de la Compagnie du gaz dans un traité sur les explosifs !

La collaboration au **Pêle-Mêle** *est rétribuée. Pour recevoir franco le libellé des conditions, envoyer 0 fr. 15 en timbres-postes.*

Les deux Horloges de Cauchois-sur-l'Endive

Le bon vieux curé de Cauchois-sur-l'Endive était un saint homme, mais, mon Dieu! qu'il était donc peu régulier pour les offices. Comme il n'avait point de montre, il ne pouvait trop s'engager sur les heures, et il annonçait, le dimanche, au prône, qu'il dirait toute la semaine, sa messe « ni trop tôt, ni trop tard », et donnerait les Bénédictions du soir « à la tombée de la nuit ».

Cela faisait commettre des impatiences à Mlle Foulette, une vieille fille très pieuse, qui tremblait tous les matins, en prenant la première gorgée de son café bouillant, d'être surprise tout à coup par la courte sonnerie des cloches, que suivait aussitôt la messe et ne savait jamais, les jours de Bénédictions pour quelle heure commander son dîner. Mlle Foulette, trop agacée à la fin, fit placer l'an dernier, à ses frais, une horloge sur la façade du clocher la plus en vue, et d'où le son porte le plus loin.

Le maire, vexé de n'avoir pas pris le premier l'initiative d'un cadran public, ne cacha pas sa mauvaise humeur, et s'emporta de belle façon contre la tyrannie du clergé, qui prétendait obliger les gens à régler leur existence sur des cloches d'églises. Il réunit le conseil municipal, et proposa l'achat d'une horloge laïque qui sauvegarderait la liberté de conscience. La majorité applaudit et vota aussitôt des centimes additionnels sur les chevaux et les véhicules, et sur le bicycle de l'épicier, l'unique vélocipède de la commune.

Huit jours après, la mairie avait son cadran: un cadran énorme qui cachait derrière son disque des cloches si bruyantes qu'on n'aurait entendu qu'elles, si celles du clocher s'étaient risquées à annoncer les heures en même temps.

Mais l'instituteur, chargé de régler l'horloge pour être débarrassé plus tôt de sa classe, laïque, prit tout de suite l'habitude de l'avance qui l'arrangeait mieux.

Le vieux prêtre, tout cassé, impotent, qui faisait son meilleur sommeil le matin, cherchait, au contraire, à gagner du temps. Il disait au sacristain: « Laisse marcher devant l'horloge du diable (il désignait ainsi l'horloge de la mairie), retarde la nôtre d'un petit quart d'heure. L'Eglise, elle, est éternelle, Baptiste, et un petit quart d'heure, crois-moi, ça n'est pas grand'chose dans l'éternité. »

Et Baptiste retardait d'un petit quart d'heure pour faire plaisir à M. le curé. Et comme il devait tirer les cloches pour l'angelus, chaque matin, quand sonnaient cinq heures, il ne se faisait point scrupule d'imprimer encore aux aiguilles de petits reculs qui passeraient bien, sans doute, inaperçus dans l'éternité.

Après trois mois, la petite horloge marquait à peine la demie après dix heures que l'autre sonnait déjà midi; et celle-ci aurait gagné avant peu une avance de deux bons tours, si un jour du mois dernier, le maire et le curé n'avaient été priés, par une convocation officielle, de se rendre le lendemain au Palais de Justice de la sous-préfecture.

Ils prirent ensemble la diligence, le maire emportant dans une sacoche le registre des actes de mariage, le prêtre tenant sous son bras celui des mariages religieux, dont la convocation leur prescrivait de se munir.

Un même sentiment d'inquiétude confuse les avait rapprochés durant le trajet.

— Je me creuse en vain la tête depuis hier, monsieur le curé, sans pouvoir deviner, dit le maire. Mais je suis bien tranquille; s'ils découvrent dans mon registre la moindre irrégularité, je veux que le diable m'emporte...



... s'ils découvrent dans mon registre la moindre irrégularité, je veux que le diable m'emporte...

— Oh! chut! monsieur le maire, je vous en prie, faisait le vieux prêtre, scandalisé par les dernières paroles. Moi aussi, doux Jésus! je suis aussi tranquille que Baptiste, mon sacristain, quand sa femme est au loin...

* * *

Le Tribunal avait été informé, par une dénonciation anonyme, qu'un sieur Venturol et une fille Grugeol s'étaient mariés le mercredi précédent à Cauchois-sur-l'Endive, et étaient « passés par l'église » avant de comparaître devant le maire, malgré la loi qui prescrit d'abord le mariage civil. Il entendait bien sévir, si le fait rapporté était exact.

— Je vous jure que je suis bien tranquille, monsieur le curé, dit encore le maire, très pâle, en pénétrant dans la salle d'audience du Palais de Justice.

— Et moi de même, répliqua le prêtre d[...] la voix tremblait.

Les juges, qui firent leur entrée peu à p[...] consultèrent aussitôt les registres. Suiv[...] leurs énonciations authentiques et faisant [...] les époux Venturol avaient été mariés à [...] glise à onze heures et s'étaient présentés [...] la mairie à midi passé.

La culpabilité du curé était donc bien [...] blie.

Le maire fut déclaré, à l'unanimité, co[...] plice pour n'avoir pas dénoncé le scand[...] qui était notoire.

Le Tribunal, après en avoir délibéré, [...] fligea à chacun d'eux une amende de c[...] francs, à payer au percepteur dans le p[...] court délai.

Les infortunés comparants, bouleversés [...] la sentence, et aussi fort intimidés, tentèr[...] d'expliquer l'apparente irrégularité par [...] calculs embrouillés auxquels les magistr[...] ne comprirent rien, sinon qu'on voulait l[...] faire croire que lorsqu'il était midi à Cauch[...] sur-l'Endive, on avait encore beaucoup [...] temps devant soi avant d'atteindre onze h[...] res. Cette pitoyable défense indisposa be[...] coup le Tribunal, qui éleva l'amende à c[...] cinquante francs, pour punir les condam[...] de montrer si peu de respect pour la Just[...]

Le maire et le curé, sous le coup d'[...] forte émotion, décidèrent, en revenant d[...] la diligence, qu'à l'avenir, le sacristain [...] l'instituteur mettraient d'accord, à tour [...] rôle, les deux horloges; mais ce dernier se [...] fusant à mettre les pieds dans une égl[...] c'est le sacristain seul qui assure leur mar[...] uniforme. Si l'un prend de l'avance, il [...] ramène les aiguilles en arrière, ou bien [...] pousse en avant celles de l'autre, si cela [...] dérange moins, car le brave homme ne s'[...] barrasse pas de calculs compliqués et va [...] jours au plus court.

Le curé et le maire sont maintenant b[...] tranquilles. Celui-ci a réussi à faire suppo[...] son amende par la commune. Le conseil [...] nicipal a voté pour cet objet de nouve[...] centimes additionnels sur les chevaux, [...] véhicules, et encore sur le bicycle de l'[...] cier, lequel, effrayé, cherche à vendre [...] machine. Le bon vieux prêtre s'en est [...]



Cette pitoyable défense indisposa beaucoup le tribunal...

aussi en faisant la quête à tous les [...] ces pendant quatre dimanches.

MAUCLER[...]

Métier de prodigue

— Pourquoi, demandait à Harpagon, un de ses amis, avez-vous tant de répugnance à voir votre fils embrasser la carrière des lettres?

— Oh! fit le vieux grigou, c'est un métier de prodigue.

— Pourtant, s'il se fait journaliste, par exemple...

— Journaliste, interrompit l'avare, jamais. Les journalistes gâchent la moitié du papier en n'écrivant que d'un côté des f[...] les.

— Poète, alors!

— Poète! c'est encore pire. Ceux-là n[...] chent pas que l'envers du papier, ils ne [...] plissent même pas les lignes à l'endro[...]





COMME QUOI L'ARGENT NE FAIT PAS LE BONHEUR

L'HEUREUX GAGNANT. — Que vois-je! j'ai gagné le lot de 500.000 francs; me voilà tranquille... je vais commencer par acheter...

...un revolver.

Pêle-Mêle Causette

Rien ne caractérise mieux la vanité humaine que cette vieille institution qu'on appelle l'Académie française.

Dès qu'un fauteuil se trouve vacant, il est brigué par une foule de candidats.

La presse suppute les chances des uns et des autres. Le jour de l'élection, on nous conte par le menu les opérations du scrutin. Et quand le nouvel occupant est reçu par ses collègues, les discours prononcés à cette occasion sont claironnés par toutes les trompettes de la Renommée.

Le bruit que l'on fait autour d'un événement se mesurant généralement à l'importance de cet événement, l'on serait tenté de croire que l'entrée à l'Académie d'un nouveau titulaire constitue un fait d'une haute gravité, intéressant, pour le moins, toute la nation française.

Or, par une piquante antithèse, rien n'a moins d'importance qu'une élection à l'Académie française.

La nomination d'un facteur rural peut influer sur le bien-être d'un groupe de citoyens, selon que le choix de l'Administration se sera porté sur un homme plus ou moins actif et serviable. Celle d'un académicien ne saurait avoir la moindre conséquence.

La fonction de l'Académie française étant purement nominale et abstraite, il indiffère absolument que cette fonction soit remplie par tel homme ou par tel autre.

On n'ignore pas que l'Académie fut fondée par Richelieu en 1635. Elle existe donc depuis deux cent soixante-douze ans. Son travail consiste à reviser le dictionnaire de la langue française. Elle en est actuellement à la huitième édition de cet ouvrage.

Commencée il y a trente ans, la présente revision ne comprend encore que les trois premières lettres de l'alphabet. Trois lettres en trente ans! C'est beau.

Il est facile de calculer, par une simple règle de trois, qu'à ce taux le dictionnaire ne pourra être achevé que dans deux cents ans.

Il sera intéressant, pour nos descendants, quand paraîtra l'ouvrage, de feuilleter les rubriques de la lettre A, vieille de deux cent cinquante ans environ.

Ces considérations n'empêchent nullement nos quarante immortels de discuter gravement les détails d'un monument destiné à retarder de deux siècles.

Et, chose étrange, la suprême ambition de beaucoup d'hommes de lettres est de collaborer à ce dictionnaire fantôme, à cette chose manifestement inutile.

L'homme supérieur se fait d'ordinaire un honneur d'occuper un poste de haute responsabilité, de travailler à une œuvre de solidarité humaine, de se rendre utile à sa patrie ou à l'univers.

La confiance de ses concitoyens, en lui accordant une fonction délicate, une tâche ardue et toute de responsabilité, est pour lui un titre de gloire auquel il attache le plus grand prix.

Pour l'académicien, l'honneur réside, non dans la grandeur de l'œuvre à accomplir, puisque celle-ci est nulle, mais dans le titre qu'elle procure.

Comment expliquer, dès lors, les convoitises que soulève la vacance d'un fauteuil, si ce n'est par la vanité?

Vanité d'autant plus étrange qu'elle est pratiquée par les meilleurs écrivains, par des hommes que l'étude des faiblesses humaines devrait mettre à l'abri de sentiments aussi bas.

Cela ne prouve-t-il pas combien la distance est faible entre l'homme réputé supérieur et l'homme ordinaire? Grattez le grand homme, vous trouverez toujours l'homme tout court.

Fred ISLY.

LE REVERS DU PROGRÈS

Il serait amusant de réunir en un recueil les petites mésaventures auxquelles donnèrent lieu toutes les inventions au début de leur mise en pratique.

On connaît celle du paysan qui était descendu à Paris dans un hôtel éclairé à l'électricité.

Après la première nuit, comme le patron lui demandait s'il avait bien dormi, le brave campagnard déclara

— Je n'ai pu fermer l'œil de la nuit.

— Vous étiez malade?

— Non, mais c'est la lumière qui m'a empêché de dormir.

— Vous ne l'avez donc pas éteinte, fit l'hôte en fronçant le sourcil.

— J'ai bien essayé de la souffler, répondit le rural, mais pas moyen. Pourquoi donc aussi que vous la mettez en bouteille, votre électricité?

L'Orgueilleux arbuste

(CONTE RUSSE)

Dans une forêt se dressait un arbuste couvert de feuilles pointues comme des aiguilles. C'était un araucaria.

Les enfants s'en éloignaient craintivement, et les forestiers eux-mêmes ne l'approchaient pas sans précautions. Et cet arbuste se disait: « Je suis un objet de terreur. Tout le monde me fuit, ah! que n'ai-je des feuilles d'or! »

Le génie des bois entendit son vœu, et, durant la nuit, il lui enleva ses feuilles piquantes et les remplaça par des feuilles d'or.

En se voyant ainsi métamorphosé, l'arbuste éprouva une grande joie et regarda, avec orgueil, ses camarades feuillus.

Mais son bonheur ne dura guère, car un voleur qui passait par là, coupa ses feuilles une à une, les mit dans un grand sac et disparut.

L'arbuste soupira, regrettant sa parure d'or qui reluisait au soleil.

Et puis, ayant réfléchi, il murmura: « J'aurais dû me contenter de demander des feuilles de verre; elles brilleraient au soleil comme des diamants et ne tenteraient pas la cupidité des hommes.

Le lendemain, des feuilles de verre se balançaient à ses branches, et le vaniteux arbustes méprisa de nouveau les hôtes de la forêt.

Soudain, le vent souffla avec violence, et les feuilles de verre, s'entre-choquant, se brisèrent sur leurs tiges et s'éparpillèrent en mille miettes.

Et l'arbuste soupira encore: « Combien fragile était ce feuillage! Mieux vaudrait encore un vêtement de bonnes feuilles vertes et parfumées! »

Son désir fut de nouveau exaucé. Mais l'odeur des feuilles fraîches attira des chèvres qui les broutèrent avidement.

Alors l'arbuste reconnut son fol orgueil et il regretta ses premières feuilles, sans éclat et sans arôme, mais qui le protégeaient par leurs pointes contre l'avidité des animaux, contre les fureurs du vent et contre la convoitise.

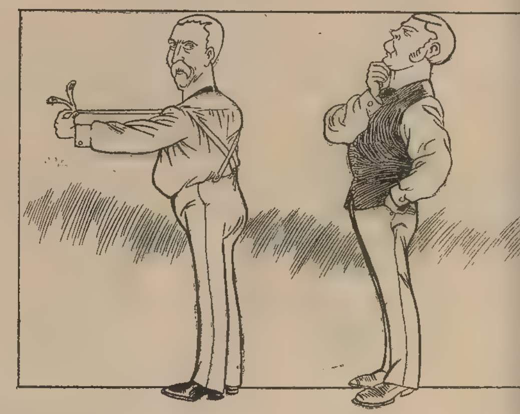
Et le génie des bois — qui était bon génie — lui rendit ses feuilles pointues comme des aiguilles.

Depuis cette époque, les araucarias ne demandent plus à changer de feuillage



— Aïe! vous me piquez!
— Oh! pardon, je ne l'ai pas fait exprès.

VENGEANCE



... le pantalon va bien.

— Aïe!
— Oh! pardon, je ne l'ai pas fait exprès!

DU TAC AU TAC

Dans chaque petite ville, il existe toujours un individu qui cherche à se donner auprès de ses concitoyens une réputation d'homme d'esprit.

Tel était le cas de Lousteau qui, dans la petite commune où il résidait, s'exerçait à lutiner ses semblables. Et comme ses plaisanteries n'étaient pas toujours de bon goût, il était plus craint qu'aimé.

Il lui arriva un jour de trouver son maître en la personne d'une fruitière qui ne manquait pas d'esprit d'à-propos.

Cette fruitière avait obtenu la concession d'un bureau de poste auxiliaire. Pour faciliter ce service, elle avait fait construire sur son comptoir un guichet en grillage.

A quelque temps de là, Lousteau entra un jour chez elle. La petite boutique regorgeait de monde.

Lousteau, dès qu'il eut aperçu le guichet derrière lequel la fruitière était occupée à servir un client, pensa aussitôt à amuser la société aux dépens de la brave commerçante.

Et s'inspirant de la ressemblance entre le grillage qu'il avait sous les yeux et celui d'un jardin zoologique, il demanda à très haute voix:

— A quelle heure donne-t-on le repas aux bêtes?

La fruitière, loin de se démonter, répliqua aussitôt:

— Oh! vous arrivez trop tôt, on ne nourrit les bêtes que dans une heure, cependant, si vous avez trop faim, voici toujours de quoi vous faire prendre patience.

Et elle étala devant Lousteau une poignée de noix.

Un éclat de rire fusa aussitôt de toutes les bouches et Lousteau aplati gagna la porte, en se promettant de mieux choisir ses victimes une autre fois.

Héros d'intérieur

Lecraintif a été gratifié par le sort d'une épouse plutôt acariâtre et qui ne craint pas dans les discussions conjugales, de recourir à certains arguments puissants, tels que manche à balai, pincettes ou autres aménités.

Mais Lecraintif a soin de cacher à ses amis ses troubles intérieurs. Il affecte au contraire, en parlant de son épouse, de petits airs crânes et détachés, lesquels donneraient à croire qu'il est le maître en son logis.

Ses camarades ne sont pas dupes de ces rodomontades, ils font néanmoins semblant d'y croire, pour ne pas blesser l'amour-propre du pauvre mari martyr.

Or, l'autre jour, Lecraintif arrivait au café où se réunit d'ordinaire sa bande, avec deux grandes égratignures le long des deux joues.

Comme on le regardait avec une muette compassion, il s'empressa d'expliquer:

— Vous regardez ma figure, oh! ce n'est rien. Figurez-vous que mon chien, en me voyant rentrer hier, a marqué sa joie en m'appliquant ses deux pattes de devant sur la figure et m'a griffé légèrement.

Poindinterro, qui faisait partie de la ré-
nion, appuya sa main sur l'épaule de L
craintif.

— Veux-tu, lui dit-il, que je te donne
bon conseil? Eh bien, je t'engage à inte
ter une action en divorce contre ton chie



LES REFORMES UTILES

Le gouvernement, ayant formé le projet de donner aux cartes à jouer, une dimension et un poids tels qu'il sera désormais difficile de les dissimuler dans ses manches et de tricher, un essai a eu lieu au café de la Paix. Les résultats ont été excellents.



Courrier Pêle-Mêl

Petit commerce.

Monsieur le Directeur,

Voulez-vous me permettre d'ajouter qu
ques mots au très intéressant article q
votre collaborateur Fred Isly a consacré
la disparition du petit commerce?

Rien n'est plus judicieux que les observ
tions qu'il présente, et il est incontestab
que la disparition du petit commerce con
titue un danger national. L'accaparement
trafic par les grandes maisons signifie à br
délai la mort de la petite bourgeoisie, c'es
à-dire d'un élément de stabilité et de séc
rité.

Il est vrai aussi que l'industrie devena
tributaire d'un plus petit nombre de client
perd toute liberté et toute indépendance.

J'estime cependant qu'il faut poser le pr
blème en toute sincérité.

M. Fred Isly n'a pas traité un côté important de la question.

Il est malheureusement vrai que les grands magasins offrent au public des avantages réels.

Il y a tout d'abord la facilité qu'a le client de rendre toute marchandise même achetée et livrée chez lui. Il y a aussi la modération des prix. Les grands magasins se contentent de bénéfices beaucoup moindre que les petits boutiquiers. Chacun en a pu faire mainte et mainte fois la preuve.

Pour réagir contre cet état de choses, il faut avant tout que le petit commerce offre à l'acheteur les mêmes avantages que les grandes maisons. Or, il a à supporter des frais généraux relativement plus élevés, et d'autre part sa puissance d'acquisition moindre l'empêche d'acheter au même prix que ses gros concurrents.

Il se trouve donc dans une situation d'infériorité qui pèse nécessairement sur lui et l'empêche de lutter.

Envisagé ainsi, le problème serait insoluble.

La solution ne peut, en réalité, se présenter que d'une autre façon.

C'est moins au commerce qu'à l'industrie elle-même qu'incombe le soin de remettre les choses au point.

L'évolution aboutira par la force des choses à la fusion de l'industrie et du commerce.

Il en résultera des maisons de spécialités qui fabriqueront elles-mêmes leur produit et l'offriront directement au public.

L'industrie s'affranchira ainsi de l'intermédiaire des grands magasins. Ceux-ci ne pouvant fabriquer tous leurs articles, seront battus en brèche par les spécialistes.

Un jour viendra où les fabricants auront eux-mêmes leurs dépôts et offriront au public des avantages bien plus grands que ne le pourront les grandes maisons. Ce jour-là le public, qui n'est pas ennemi de ses intérêts, saura bien retrouver le chemin des boutiques.

Et pour cela il n'est besoin d'aucune intervention gouvernementale. L'évolution se fera d'elle-même parce qu'elle correspond à une loi universelle: *le rapprochement du producteur et du consommateur.*

Recevez, etc. Jean MILLET (Paris).

Singes blancs.

Monsieur le Directeur,

Dans votre numéro du 26 mai 1907, page 12, vous imprimez:

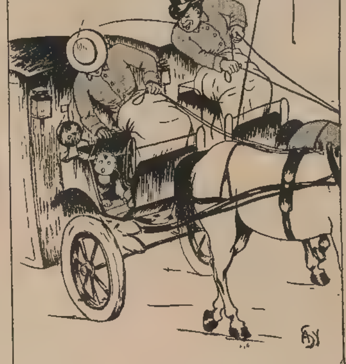
« Ainsi, lorsque Pline atteste gravement que les Indiens Orséens vont à la chasse de singes dont le corps est blanc, etc., etc., nous sommes à peu près certains qu'il se trompe. »

Vous faites bien de dire à peu près certains, car il y a dix ans environ, il y avait au Jardin d'Acclimatation deux grands singes blancs, mais blancs comme neige, et dont la figure rose, sans aucun poil, était réellement impressionnante à regarder.

Recevez, etc.

MÉTAIRIE (Boulogne-sur-Seine).





SORTIE EN FAMILLE

LE COCHER. — Vraiment, mame Elodie, les laveurs ne sont pas gentils pour vous, ils n'ont pas graissé vos roues, et c'est insupportable ce qu'elles grincent!

LA COCHÈRE. — Ne vous faites pas de bile, père Isodore, c'est pas les roues, c'est seulement le petit que j'ai emmené pour qu'il prenne un peu l'air.

Questions interpêlemêlistes

Comment doit-on traduire l'année 1907 *en chiffres romains?*

Cette formule: MCMVII, qui me paraît la plus courte est-elle correcte?

ORELLE.

Quel est le plus ancien monument de Paris:

1° Comme *construction* ou monument public ou privé;

2° Comme monnaie ou médaille *frappée en France* (gauloise ou celtique);

3° Comme *manuscrit* (à la Bibliothèque nationale ou ailleurs);

4° Comme incunable (imprimerie)?

A. R.

Pour conserver vivant le poisson hors de l'eau.

Un Allemand, M. Erlwein, s'est occupé d'un moyen pratique pour conserver vivant



AUX CHAMPS-ELYSEES

JEAN *(rencontrant son maître, à l'aube, le lendemain d'un festin).* — Ah! mon Dieu! qu'est-ce que Monsieur le duc cherche donc?

LE DUC *(qui a vainement essayé de retrouver sa porte).* — Ce que je cherche, Jean?... Je cherche une maison qui aille à ma clef.



JUGE UN PEU

— En habit! mais on t'a pourtant dit que c'est sans cérémonie, tu aurais pu mettre ta redingote.

— Je le sais, mais ma redingote est un peu démodée.

le poisson hors de l'eau. Il est évident que quand on expédie du poisson par chemin de fer, l'eau constitue un poids dont le transport grève considérablement le prix du poisson.

M. Erlwein résout le problème de la façon suivante: il tasse les poissons dans une caisse en les serrant le plus possible, mais sans les écraser, bien entendu. Les côtés de cette caisse sont garnis de linges mouillés qui sont simplement destinés à maintenir l'humidité de l'air de la caisse.

A côté de la caisse il dispose un réservoir d'oxygène qui communique avec elle par un tube. Mais ce tube, auparavant, passe par un vase plein d'eau, et l'oxygène du réservoir est rendu humide par ce procédé.

Les poissons ont donc à peu près ainsi ce dont ils ont besoin: l'humidité qui fait que leurs organes ne se dessèchent pas et l'oxygène, qui est indispensable à leur respiration.

Les expériences à ce sujet ont été très concluantes. Des poissons ont pu vivre trente heures dans cette caisse. Remis dans l'eau ensuite, ils se sont mis à nager comme si de rien n'était. Le voyage du poisson vivant n'est donc plus un problème.

Combien il y a de réseaux téléphoniques au monde.

Il faut lire, dans le *Journal officiel des télégraphes*, la statistique des réseaux téléphoniques répandus à la surface du globe.

Il y a actuellement plus de six millions de kilomètres de réseaux urbains.

Le pays qui vient en tête, c'est l'Allemagne, avec 1.800.000 kilomètres. La France n'en possède que 500.000. L'Angleterre en a 1.500.000, dont 250.000 exploités par l'Etat, le reste appartenant à des Compagnies privées.

La Suisse en a 200.000, la Russie 150.000, l'Italie autant, la Suède 15.000, la Hollande 60.000.

Le chiffre des conversations urbaines, autant que ce nombre peut être contrôlé sérieusement, dépasse trois milliards. L'Angleterre à elle seule en a un milliard, l'Allemagne aussi. La France n'a que 200 millions de conversations, tout comme la Russie; l'Italie 100 millions, la Hollande 50 millions.

Mais ce que la statistique ne dit pas, c'est le nombre d'énervements que produit en France ce chiffre de 200 millions de conversations. Celui des stasticiens qui grefferait sur ce nombre une statistique médicale, aurait certainement des résultats probants.

LES FRANÇAIS ÉMIGRENT PEU

Il n'y a pas de peuple qui se trouve si bien chez lui que le peuple français. Non seulement il va peu à l'étranger, mais il ne quitte même pas le département où il est né.

Il faut mettre Paris en dehors de cette constatation, car Paris est le centre vers lequel se dirigent tous les émigrants de tous les départements. Et si Paris compte, toutes proportions gardées, moins de Parisiens que par exemple Bordeaux n'a de Bordelais, cela vient précisément de ce que Paris échappe à toute fixité dans cette statistique de la population.

Dans tous les départements de France, sauf la Seine, les quatre cinquièmes des habitants continuent à vivre là où ils sont nés, un cinquième seulement s'expatrie. Bien entendu, le nombre des hommes qui quittent leur pays d'origine dépasse de 50 0/0 celui des femmes.

On quitte son pays de 20 à 25 ans, ou bien de 35 à 40 ans; mais on y revient dès que la vieillesse arrive. C'est là une remarq constante.

Paris compte 57 immigrés sur cent hal tants; le Rhône n'en compte que 28 s cent, les Bouches-du-Rhône 18 0/0 et Seine-et-Marne 15 0/0. Le Nord est le pl pauvre avec 9 0/0 et la Corse arrive en de nier avec 1 1/2 pour cent.

Ce sont là des chiffres fournis par le de nier recensement.

Lettres de faire-part et avis mortuaires

Un humoriste a prétendu que les suje les plus macabres comportaient toujours un certaine gaîté.

Sans nous attarder à discuter cette asse tion, nous inviterons simplement le lecte à n'envisager le principal personnage de c article, la Mort, que sous ses aspects pla sants. Il paraît qu'elle en a... Interrogez pl tôt les héritiers d'un oncle cousu d'or c le gendre qui vient de porter en terre défun sa belle-maman, dame atrabilaire et cac chyme.

Ceci dit, nous examinerons les différen moyens par lesquels le cerveau inventif d l'homme s'est ingénié à annoncer les deuil

Ces moyens furent primitifs au début. I furent pleins de poésie aussi, comme tou ce qui se rapporte aux anciennes coutume

Au treizième siècle, lorsqu'un décès s produisait, le soin d'en avertir le public in combait au *clocheteur*, grave fonctionnair qu'on rencontrait dans toutes les commune Le plus souvent, il avait en même temp les attributions de veilleur de nuit. Il cari lonnait par les rues à la veille des grande fêtes. Et il criait d'une voix très lugubre

Vous qui dormez,
Réveillez-vous;
Priez Dieu pour les trépassés,
Pensez à la mort.

LA REVANCHE DES CHOSES



Lorsque vous étouffez un perroquet...



...Vous êtes-vous jamais demandé la tête que vous feriez, si jamais le perroquet vous rendait la pareille?



Lorsque vous faites crever le riz...



...Que diriez-vous si le riz vous en faisait autant?



Lorsque vous grillez une cigarette...



...Vous seriez, sans doute, désagréablement surpris si la cigarette vous payait de retour.



Quand vous battez la semelle...



... Que diriez-vous si la semelle vous battait, elle aussi ?



Lorsque vous écorchez l'Anglais...



...Eprouveriez-vous du plaisir à voir l'Anglais vous écorcher à son tour?



Toutes ces choses, me direz-vous, n'arrivent pas. Pardon, il en est une qui se produit infailliblement. La voici : Quand vous avez, depuis longtemps, tué le temps...



...Vous êtes toujours surpris de voir qu'un beau jour, le temps vous rend la pareille.

Il annonçait alors les décès, s'il y avait lieu. Et parce qu'il était aussi chargé de recommander l'âme de telle ou telle personne, il ne manquait pas d'ajouter: « On recommande à vos prières... ».

A cause de cela, on lui donna encore le nom de *recommandeur*. Ses collègues, dans le Nord de la France, étaient les « Cloqueteux des Trépassés », dans le Midi, les *Réveilhous* ou *Réveilleurs*. A Limoges, on les appelait *Eveillés*, sans rancune, bien qu'ils vous tirassent du sommeil.

A Paris, Charles VI donna aux crieurs publics le monopole de crier « les morts, les chiens perdus, les objets trouvés et autres choses estranges ». Ils héritaient ainsi du privilège longtemps accordé à la corporation des Jurés crieurs de *corps* et de *vins*. Temps bizarres où les mastroquets appartenaient aux pompes funèbres! Cette dualité professionnelle s'expliquait par le droit qu'ils avaient de crier par les rues le vin à vendre: ils annonçaient les morts du même coup.

On appelait ça: « faire les semonces ». Le métier était lucratif, les marchands de vins y prirent goût. Ils fournirent en même temps le matériel nécessaire à la cérémonie.

Aux crieurs succédèrent les billets d'enterrement que l'on affichait aux portes des églises et dans les carrefours. Ils étaient imprimés sur papier blanc ou bleu. L'importance de leur format était subordonnée à la qualité du défunt.

Leur simplicité fut d'abord extrême. Aucune ornementation. Et puis, l'art fantaisiste des imprimeurs se plut à enjoliver ces placards de crânes, d'ossements, de larmes, d'urnes et de catafalques. De là aux vignettes sentimentales représentant un saule pleureur, un chien, fidèle gardien de la tombe de son maître, il n'y avait qu'un pas: il fut franchi sous la Restauration.

Depuis longtemps déjà, les familles riches faisaient porter à domicile leurs invitations. Les simples avis mortuaires étaient rares. Ils sont pauvrement représentés dans ces collections où quelques amateurs ont rassemblé la paperasserie mélancolique des billets d'enterrement.

Ajoutons, pour terminer, que la rédaction des lettres variait suivant la religion et les provinces.

Dès le XIXe siècle, les journaux insérèrent les avis de décès. On sait qu'ils remplacent assez fréquemment aujourd'hui l'envoi des lettres de faire-part.

Dans certains pays, ces avis tiennent une place considérable en quatrième page des gazettes locales. Diverses feuilles génevoises sont particulièrement typiques à cet égard. Un défunt de quelque notoriété y occupe aisément une colonne entière par l'annonce huit ou dix fois répétée de son trépas.

C'est sa famille, d'abord, qui nous en informe; et puis ses collègues dans l'administration où il travaillait; ce sont ses fournisseurs; le comité de la Philarmonique dont il était l'un des membres; l'association des anciens élèves du collège où il avait fait ses études; le Club des Pêcheurs à la ligne qui s'honorait de son adhésion; le petit cercle amical où il apparaissait à l'heure de la manille, etc., etc.

Il y a les avis où s'étale au grand jour la gloire d'une vie intègre ou l'amour des distinctions honorifiques, comme celui de M.:

Willibald ZIEGLER

ancien allumeur de becs de gaz

Ou comme cette très authentique invitation:

Convoi funèbre

Mme Vve Pirat et sa famille, prient leurs amis et connaissances de leur faire l'honneur d'assister aux obsèques de

M. E. PIRAT

directeur des water-closets de la rue d'Aguesseau leur époux, père, etc...

Vanité des vanités!...

Il y a enfin le prospectus assez modern-style qui vous est remis par le facteur, avec le courrier du matin:

M......,

« J'ai la douleur de vous annoncer la mort de Mme Zed, fondatrice de la *Société d'Ostréiculture*, dont je prends la liberté de vous envoyer les prix courants. Les regrets que nous cause ce deuil, malheureusement prévu, seront adoucis par la certitude que vous continuerez à nous demander des Marennes à 1 fr. 50 et des extra-supérieures, qualité riche, à 2 fr. 25.

« Veuillez agréer, M......, mes empressées salutations. »

André SAVIGNON.

LE TEMPS N'EST PAS MESURABLE



Le temps est long.

Le temps est court, désastreusement.



Le temps passe avec une épileptifiante lenteur.



Le temps file comme un rêve.



Et autre part, il n'en finit pas.



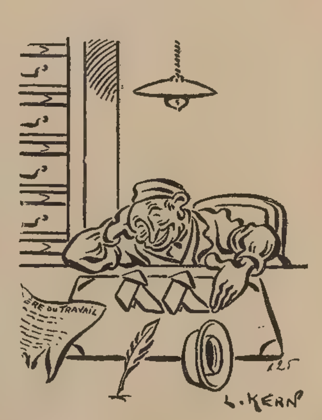
Le temps passe en vitesse.



Le temps reste sur place.



Le temps passe avec une si effrayante rapidité qu'on essaye de l'arrêter.



Le temps n'existe pas.





LA GREVE DES CONSOMMATEURS

Quand sa nourrice a eu un différend avec ses parents, Bébé a remarqué que c'est toujours lui qui en supporte les conséquences. Son lait est remplacé par des taloches.

Tous les nourrissons sont, d'ailleurs, victimes de la même injustice. Bébé grimpe sur une chaise et dans un discours véhément, invite ses pareils à la révolte. La grève est décrétée: A bas les nourrices!



Le mouvement est si bien mené, que les nourrices sont chassées sans résistance. Elles s'enfuient, éperdues, demander du secours au gouvernement.



Les grévistes, avec un rare esprit d'initiative, ont loué une superbe vache laitière, qui leur donne, sans murmurer, la nourriture dont les nourrices se croyaient seules dépositaires.



Comme de coutume, on essaya de remplacer les grévistes par des soldats. Mais cela ne donna aucun résultat appréciable. Les nourrices comprirent que le plus sage était de capituler.



Et maintenant, même lorsqu'elle a eu un différend avec sa patronne, la nourrice reste humble, envers M. Bébé. Si celui-ci conserve, en grandissant, la sagesse dont il a fait preuve, il est probable, que, devenu Monsieur Consommateur, il saura s'arranger à ne plus être l'éternelle victime des grèves alimentaires.





L'AVANCEMENT DU BALAYEUR

Quand l'administration de la voirie veut remercier ceux de ses vieux employés qui en sont dignes, elle n'augmente pas leurs appointements, mais...

...elle leur permet de vivre presque comme de petits rentiers, en leur donnant la même place dans les quartiers chics.

LE CHEVAL

La plus noble conquête que l'homme ait jamais faite est celle de ce fier et fougueux animal qui partage avec lui les fatigues de la guerre et la gloire des combats: aussi intrépide que sont maître, le cheval voit le péril et l'affronte; il se fait au bruit des armes, il l'aime, il le cherche, il s'anime de la même ardeur. Il partage aussi ses plaisirs: à la chasse, aux tournois, à la course, il brille, il étincelle. Mais docile autant que courageux, il ne se laisse point emporter à son feu; il sait réprimer ses mouvements: non seulement il fléchit sous la main de celui qui le guide, mais il semble consulter ses désirs; et, obéissant toujours aux impressions qu'il en reçoit, il se précipite, se modère ou s'arrête, et n'agit que pour y satisfaire. C'est une créature qui renonce à son être pour n'exister que par la volonté d'un autre; qui sait même la prévenir; qui, par la promptitude et la précision de ses mouvements, l'exprime et l'exécute; qui sent autant qu'on le désire, et ne rend qu'autant qu'on veut; qui, se livrant sans réserve, ne se refuse à rien, sert de toutes ses forces, et même meurt pour mieux obéir.

Le cheval est, de tous les animaux, celui qui, avec une grande taille, a le plus de proportion et d'élégance dans les parties de son corps: car, en lui comparant les animaux qui sont immédiatement au-dessus et au-dessous, on verra que l'âne est mal fait, que le lion a la tête trop grosse, que le bœuf a les jambes trop minces et trop courtes pour la grosseur de son corps, que le chameau est difforme, et que les plus grands animaux, le rhinocéros et l'éléphant, ne sont, pour ainsi dire, que des masses informes. Le grand allongement des mâchoires est la principale cause de la différence entre la tête des quadrupèdes et celle de l'homme: c'est aussi le caractère le plus ignoble de tous; cependant, quoique les mâchoires du cheval soient fort allongées, il n'a pas, comme l'âne, un air d'imbécillité, ou de stupidité comme le bœuf. La régularité des proportions de sa tête lui donne, au contraire, un air de légèreté qui est bien soutenu par la beauté de son encolure. Le cheval semble vouloir se mettre au-dessus de son état de quadrupède en élevant sa tête; dans cette noble attitude, il regarde l'homme face à face. Ses yeux sont vifs et bien ouverts, ses oreilles sont bien faites et d'une juste grandeur, sans être courtes comme celles du taureau, ou trop longues comme celles de l'âne; sa crinière accompagne bien sa tête, orne son cou, et lui donne un air de force et de fierté; sa queue, traînante et touffue, couvre et termine avantageusement l'extrémité de son corps; mais l'attitude de la tête et du cou contribue plus que celle de toutes les autres parties du corps à donner au cheval un noble maintien.

BUFFON.

LE PANTALON

La plus noble conquête que l'homme ait jamais faite, est celle de ce long et gracieux ornement qui partage avec lui les fatigues de la vie et la gloire des combats: aussi intrépide que son maître, le pantalon voit le péril et l'affronte; il se fait au bruit des accrocs, il l'aime, il le cherche, il s'anime de la même ardeur. Il partage aussi ses plaisirs: à la chasse, aux tournois, à la course, il brille, il étincelle. Mais docile autant que courageux, il ne se laisse point emporter à son feu; il sait réprimer ses mouvements: non seulement il fléchit sous la jambe de celui qui le porte, mais il semble consulter ses désirs; et, obéissant toujours aux impressions qu'il en reçoit, il se précipite, se modère ou s'arrête, et n'agit que pour y satisfaire. C'est une créature qui renonce à son être pour n'exister que par la volonté d'un autre; qui sait même la prévenir; qui, par la promptitude et la précision de ses mouvements, l'exprime et l'exécute; qui sent autant qu'on le désire, et ne se tend qu'autant qu'on veut; qui, se livrant sans réserve, ne se refuse à rien, sert de toutes ses forces, et même craque pour mieux obéir.

Le pantalon est, de tous les vêtements, celui qui, avec la plus grande taille, a le plus de proportion et d'élégance dans les parties de sa coupe; car, en lui comparant les vêtements qui sont immédiatement au-dessus et au-dessous, on verra que le gilet est mal fait, que l'habit a les pans trop longs, que la chemise à les pattes trop minces et trop courtes pour l'ampleur de sa taille, que le chapeau est difforme, et que les plus grands vêtements: la redingote et le pardessus, ne sont, pour ainsi dire, que des masses informes.

La grande ampleur des dimensions est la principale cause de la différence, entre l'anatomie des vêtements, et celle de l'homme; c'est aussi le caractère le plus grotesque de tous; cependant, quoique les jambes du pantalon soient fort lâches, il n'a pas, comme le caleçon un air de paresse, ou de laisser aller comme la robe de chambre. La régularité des proportions de sa coupe lui donne, au contraire, un air de légèreté qui est bien soutenu par l'élégance de sa tournure. Le pantalon semble vouloir se mettre au-dessus de sa situation en élevant sa taille; dans cette noble attitude, il épouse l'homme corps à corps. Ses plis sont nets et bien tracés, ses poches sont bien faites et d'une juste grandeur, sans être courtes comme celles du gilet ou trop longues comme celles de l'habit; sa ceinture accompagne bien son sommet, orne son tour, et lui donne un air de force et de dignité; les bretelles traînantes et élastiques, terminent avantageusement l'extrémité de son corps; mais l'attitude de la ceinture et du fond contribue plus que celle de toutes les autres parties du pantalon à donner à l'homme un noble maintien.

Pour Buffon et par procuration:
E. JOLICLER.



SABOTAGE

— Comment diable fais-tu pour être bien avec des personnes aussi dissemblables, qui, toutes, te saluent avec **une égale amabilité?**

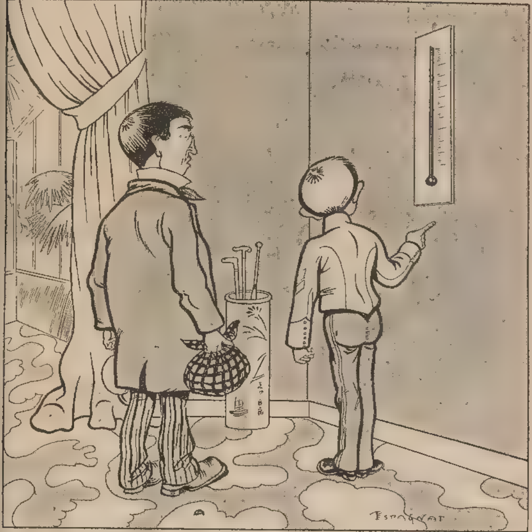


— C'est bien simple; à la femme, je parle de *sa beauté*; à l'ouvrier, de *saboter*; au petit ramoneur auvergnat, je conte le *chat botté*, et au gendarme, je parle...
... *de sa botte, eh?*



LARGESSE

— Ne vous plaignez pas... au lieu d'un œuf à la coque, je vous donne un poulet pour le même prix!



LE GROOM. — C'est de l'alcool qui est là-dedans!
LE NOUVEAU DOMESTIQUE (*de la campagne*). — Faut-il tout de même que les patrons aient peur qu'on en boive pour l'avoir marqué comme ça!



CONCURRENCE

LE PORC. — C'que je voudrais bien voir, c'est son auge!...

DE NOS LECTEURS

Le landaze à la mode sous le Dièctoile

Pendant les années qui suivirent la période révolutionnaire, l'esprit d'extrême réaction avait mis à la mode, une sorte de jargon efféminé, et dont la principale règle était la suppression des *r*.

Ce fut la langue des *Incroyables*, mieux des *Incoyables*.

Au siècle précédent, la préciosité ne se bornait pas à la prétention de la structure des phrases, quelque chose de ce style spécial avait passé dans l'articulation des mots, que les *précieux* alambiquaient à qui mieux mieux.

Nous retrouvons, dans une comédie de Poisson — un contemporain de Molière — une vicomtesse de province qui, voulant parler le langage à la mode, nous offre un exemple typique et digne d'être cité.

S'adressant à une autre dame, la vicomtesse dit:

Vous nous avez tité, ma sèle, sans lien dile,
Me fais-ze entendle au moins, et mon gueasséiment
Ne m'oblize-t-il point d'avoil un tlucement?
Teltes-uns de mes mots vous essapent, ze daze.

Plus loin, elle affirme:

Z'ai la dolce, le soil, tazî toute étolcée,
Z'aime la soupe aux soux avecques des pizons,
Ze m'en olève le soil, tant ze les tlouve bons:
On dit t'assulément, c'est cela ti m'enlhume.

Une servante se récrie:

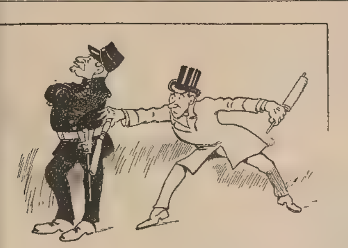
Eh! que ne dites-vous des *choux* et des *pigeons*?

La marquise, indignée, lui répond:

La sotte me fait lile,
Mais puiste ze ne puis enfin, tant nous pallons,
Plononcel tomme vous des *choux* et des *pigeons*.

Cette charge, voulue par l'auteur, nous donne bien une idée des originaux dont elle n'était que la copie, et nous prouve — c'est là le point intéressant — que les *Incoyables* n'avaient rien inventé.

LOMO KACHENÉ.





OU VA-T-ELLE SE NICHER ?

Avec une dextérité extrême, mon ami Pétasus chipa le bâton blanc d'un gardien de la paix, et le remplaça, dans la gaîne, par un petit drapeau roulé.

Puis il se plaça devant l'agent et lui débita des boniments très vexatoires.



Celui-ci ne le laissa pas finir, et bondissant sur Pétasus, lui administra une volée de coups de poing sur le chapeau.



Or, un encombrement de voitures s'étant formé, l'agent tira ce qu'il croyait être son bâton blanc, et le petit drapeau, se déroulant au vent, laissa voir cette phrase: « Les chapeaux Pétasus sont indéformables ».

Jeux de mains, jeux de vilains.

Cette expresssion date de l'époque où, seuls, les nobles avaient le droit de se défier à la lance ou à l'épée, pour vider une querelle.

Quant aux autres — les vilains — qui n'étaient pas admis en lice, ni dans les tournois, ils ne pouvaient lutter que corps à corps, sans arme dans les mains.

***

Pile ou face?

Dans ce jeu, les chances sont inégales. L'effigie d'une pièce de monnaie ayant or-



LE NUMERO VOISIN

La bonne femme. — Dites donc, Monsieur le réservisse, vous n'auriez pas de nouvelles de mon fils, Jules Breton?

Le réserviste du 115e. — Non, ma bonne dame, je ne connais pas.

— C'est drôle, il ne doit pourtant pas être loin de chez vous.... il est au 116e.



LA DERNIERE DE BETANTOU

— Comment! vous avez l'imprudence de laisser des fusils chargés à portée de votre garçon!!!

— Lui! il ne sait même pas que ce sont des fusils; l'autre jour, il jouait aux échasses avec.

dinairement plus de relief que le revers, la pièce lancée en l'air a plus de chances de retomber la face contre terre.

* * *

La Condamine à l'Académie.

La Condamine était sourd. Le jour de sa réception à l'Académie, il fit l'impromptu suivant:

La Condamine est aujourd'hui
Reçu dans la troupe immortelle;
Il est bien sourd: tant pis pour lui!
Mais non muet: tant pis pour elle!

R..

A propos d'apaches.

Il est beaucoup question des apaches en ce moment. Le lecteur de leurs tristes exploits s'étonne que ces individus puissent se procurer aussi facilement tous les poignards et « surins » dont ils sont porteurs.

La législation sur les armes prohibées est pourtant particulièrement sévère. Sait-on qu'elle est encore régie par une ordonnance du 23 mars 1728, à laquelle renvoie le Code pénal après avoir proscrit les stylets et les tromblons — qui, aujourd'hui, ne sont plus guère en usage.

Elle est bien curieuse, cette ordonnance, et elle n'y allait pas de main-morte. Elle interdisait, en effet, non seulement les « armes offensives » à feu et armes blanches, y compris les « épées en bâtons » — pittoresque expression pour désigner les cannes à épée — mais encore tous les couteaux pointus, et elle enjoignait aux couteliers de « rompre et briser incessemment lesdits couteaux, si mieux ils n'aiment en arrondir la pointe », et cela sous peine « d'être fustigés et flétris pour la première fois, et la seconde, d'être condamnés aux galères ».

Cette ordonnance est toujours en vigueur mais elle n'a jamais été appliquée... qu'aux inofffensifs passants qui se défendent à coups de revolver contre une agression nocturne.

Romulus.

Pêle-Mêle Connaissances

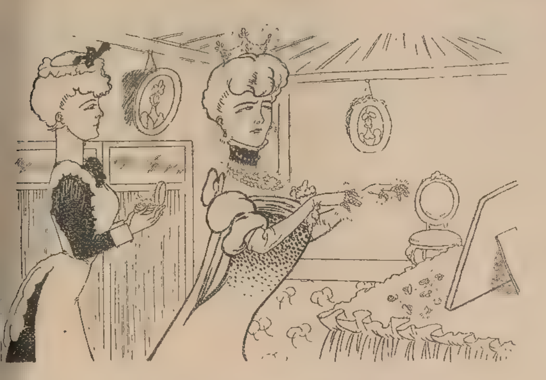
— Les galets que l'on voit sur nos plages y sont souvent amenés de fort loin, soit qu'ils aient été déposés par des radeaux glaciaires, soit qu'ils y aient été roulés par des courants marins puissants qui longent les côtes. Ainsi, d'après les travaux de M. Bréon, les galets de la plage de Berck-sur-Mer, viendraient des côtes de Bretagne et même de celles du pays de Galles.



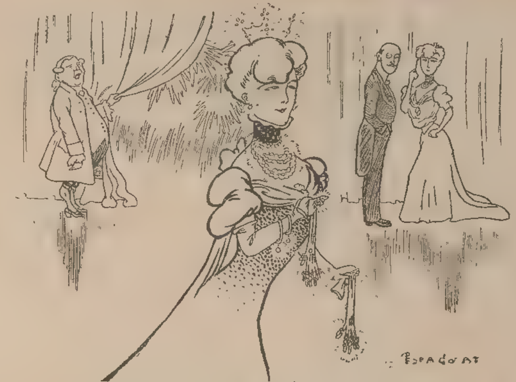
Le Cambrioleur poursuivi. — S'il observe le règlement, je suis sauvé.



— Maman! Maman!... C'est le frotteur qui vient faire des offres de service.



Mme Saint-Thiante est désolée de n'avoir que dix doigts pour mettre ses bagues, elle serait obligée d'en laisser à la maison...



...si cette idée pratique ne lui était venue.

— Les canots automobiles sont appelés à ıdre de grands services aux navires en rdition. Le premier sauvetage à l'actif de s nouvelles embarcations, fut accompli par e vedette actionnée au pétrole lampant, Cap-Fréhel, qui, au large de Saint-Malo, uva un sloop, en février dernier. Seul, ce not put aller vers le bateau en détresse, cune embarcation ne pouvant sortir du rt.

— La coutume d'écraser la coquille des ıfs après les avoir mangés est plus ancienne on ne le pense communément. A l'origine, e ne fut pas une simple précaution domes-ue. Pline, qui en fait mention, nous dit il ne faut pas y manquer, « parce qu'il trouve des gens qui savent se servir des quilles intactes pour en faire des malé-es de sorciers. »

A. S.

Suite du Concours des Tableaux parlants

(Voir le Supplément).

er Prix: M. Thomas Gay, à Quesny, par Guiscard ; gagne un *beau bureau japonais.*
e Prix: M. Thermac, 122, rue Camille-Godard, deaux, qui gagne une *jolie marquise noyer ciré uis XV.*
e et 4e Prix: gagnant *une montre en argent.*
I. Lamessine, 10, rue de Belleville, Paris.
I. Lamarre, 30, île Saint-Germain, Amiens.
5e Prix: M. A. Lobry, 8, rue Saint-Augustin, Paris, qui gagne *un vide-poche cristal.*
6e et 7e Prix: gagnant *une montre art nouveau.*
M. Barbieri, rue de l'Avenir, La Seyne-sur-Mer (Var).
8e et 9e Prix: gagnant *un réveil matin artistique.*
M. Landa, 67, rue Pascal, Paris.
Mlle Haluel, institutrice, à Bruges (Basses-Pyrénées).
Du 10e au 12e Prix: gagnant *un sautoir argent contrôlé et doré.*
M. Erotz Perez, 39, rue Rahovet, Bucarest (Roumanie).
M. Weiss, 11, place Marguerite-d'Anjou, Angers.
Mme Hélène, 22, rue de la Gare, Alençon.
13e et 14e Prix: gagnant *un onglier quatre pièces argent.*
M. Langlois, 45 bis, rue Charles-Laffitte, Neuilly-sur-Seine.
M. Lacouture, à Aire (Landes).
15e et 16e Prix: gagnant *une boîte de couleurs.*
M. Jaune, 52, rue Bergère, Marseille.
M. Buzelain, 4 bis, rue Richard-Lenoir.
17e et 18e Prix: gagnant *une boîte de compas.*
M. J. Courtois, 25 bis, rue Colbert, Lille.
Mlle L. Salmon, 46, rue Ste-Adresse, Le Havre.
19e et 20e Prix: gagnant *un coupe-papier ivoire et argent.*
M. G. Fabre, 23, rue Rossini, Nice.
M. Ricordeau, 22, rue Philippe de Girard, Paris.
Du 21e au 25e Prix: gagnant *un service à découper métal argenté.*
M. Moujon, Vonnas (Ain).
M. Collard, avenue de Bellevue, Toul.
M. Gérin, 6, rue de Marseille, Lyon.
M. Gleizes, 5, rue du Pont-de-Latte, Montpellier.
M. Georges Boulanger, Bleyberg (Belgique).
Du 26e au 30e Prix: gagnant *une petite lampe avec abat-jour.*
M. Dubost, 5, rue de la Boëtie, Paris.
M. Alot, 5, rue Joseph Clerc, Le Havre.
M. Wald, café de la Comédie, Toul
M. Naud, 32, bis, rue du Mené, Vannes.
M. Gavet, Apremont (Ardennes).
Du 31e au 35e Prix: gagnant *un canif en argent.*
M. Péréard, employé au chemin de fer, St-Denis-en-Bugey (Ain).
M. Forné Fry, par Agnetz (Oise).
Mme Adèle Rouard, 46, rue de Turenne, Paris.
M. Leclerc, La Coupée, Charnay-les-Mâcon (Saône-et-Loire).
M. Clausel, 90, ru Du Gueselin, Lyon.
Du 36e au 40e Prix:, gagnant *un signet ouvre-lettres.*
M. A. Maurin, Ruelle (Charente).
M. Louis, 78, rue Ponsardin, Reims.
M. H. Martinée, 92, rue Carnot, Stains (Seine).
Mme Pounier, 2, avenue Hoche, Paris.
M. Mesnil, 34, rue Gabrielle, Charenton (Seine).
Du 41e au 50e Prix; gagnant *une collection brochée de la « Famille ».*
Mme Mathieu, 14, rue Jossey, Sens.
M. Bomberault, Cerdon-du-Loiret, (Loiret).
M. Delanoy, 7, rue Etienne-Dolet, Arcueil (Seine).
M. Sassoulas, 24, boul. Eugène-Pelletan, Toulon.
Mme Gary, 22, rue de Staël, Paris.
M. Solvyns, villa Belgica, St-Raphaël (Var)
M. Daubenas, 65, rue Michelet, St-Etienne.
M. Gelzenlichter, 6, rue de la Bascule, Montpellier.
M. Morelot, 5, rue Saint-Martin, Paris.
M. H. Lecoq, 65, rue de l'Ermitage, St-Symphorien, par Tours.
Du 51e au 60e Prix gagnant *une paire de boutons de manchettes.*
M. Delatre, 3, avenue Feuchères, Nîmes.
M. Hélard, 36, rue Michel-Bizot, Paris.
M. Bambinet, 75, rue Guillaume Puy, chez M. Pernod, Avignon.
Mme Moreau, 46, avenue de la Mairie, Cauderan, Bordeaux.
M. Gallice, 4, place de la Gare, Charleville (Ardennes).
M. Gréaillon, 201, rue du Val de Saire, Cherbourg.
M. Dessigny, Chouy, Neuilly-St-Front (Aisne).
M. Demangel, à la Grange-Montrapon, Besançon.
M. Netter, 5, rue Passet, Lyon.
M. Lamy, 11, rue Maucoudinat, Bordeaux.







LA LANGUE FRANÇAISE EST DIFFICILE

LE VISITEUR *(au paysan)*. — Mon ami, pourriez-vous me dire si M. de la Rochepersée est actuellement dans ses terres?

LE PAYSAN. — Le marquis? Je viens de le voir justement passer avec sa dame et sa demoiselle.

LE VISITEUR. — Merci du renseignement. Mais vous auriez dû dire avec sa *femme* et sa *fille*.

LE PAYSAN. — A ben! tenez les v'là. Vous voyez bien ces femmes et ces filles qui s'amènent.

LE VISITEUR. — Insolent... Sapristi, cela ne vous écorcherait pas la langue de dire ces *dames* et ces *demoiselles*.

Le paysan, d'abord ahuri, hausse ensuite les épaules.

PETITE CORRESPONDANCE

R. I. T. — Nous regrettons, mais ce dessin est absolument impossible à reproduire.

M. Bonnet (Beaune). — Cette idée n'est pas assez originale, puisqu'elle ne fait que changer la nature de l'objet du concours en question; nous doutons aussi qu'elle ait un très grand intérêt.

Mme Madeleine Perrin. — Nous avons eu soin d'annoncer que ces concours étaient *entièrement distincts*; nous suivons donc en tout points les conditions annoncées.

M. G. Math. — Nous les recevrons avec plaisir, mais observez strictement les conditions énoncées précédemment. Tout mot pris dans le petit Larousse peut être utilisé.

J. M. — Il y en a de beaucoup d'espèces. L'eau chaude en dissout un certain nombre.

M. H. Lacointe. — Il n'y a que les deux moyens élémentaires: lavage et grattage.

PETITE CORRESPONDANCE BIBLIOGRAPHIQUE

M. Maurice Maeterlinck, qui a fait paraître un ouvrage des plus intéressants sur les abeilles, vient de publier l'Intelligence des Fleurs. C'est une étude excessivement curieuse de la vie des plantes, de la volonté qu'elles manifestent dans leur manière de se développer. Elles luttent contre des ennemis qu'elles semblent connaître et sortent souvent victorieuses dans ces combats silencieux qui se livrent, soit dans la terre où se développent les racines, soit en plein jour ou feuilles et fleurs remplissent leurs fonctions avec une merveilleuse régularité. 3 fr. 50.

A. S., Rouen. — Le merveilleux prescientifique, l'occultisme hier et aujourd'hui, par le docteur Grasset, a paru récemment.

Henry, à Lyon. — Savoir-vivre et usages [mon]dain, par la comtesse de Gencé, 1 vol., 3 [fr.]

B., à Tulle. — Abrégé méthodique de la sc[ience] des armoiries, attributs héraldiques, ordre[s de] chevalerie, etc., par M. Maigne, nouvelle é[dition] illustrée, 1 vol., in-8°, 10 francs.

G. B., à Lyon. — Jeux de société, de [jeux] d'esprit, de patience, d'improvisation, etc., [par] L. de Valaincourt, 1 vol. illustré de nombr[euses] vignettes, 3 fr. 50. L'almanach dont vous [parlez] n'existe plus.

W. K., 57. — Oui, vous pourrez exploiter [votre] produit et le vendre au public.



— En un clin d'œil, madame, ma pa[uvre] belle-maman et sa bécane renversées, [ont été] bouillées.

— Quel malheur! vous pensez, une bicy[clette] Clément 1907



— Que vous ne me paraissez pas bien [ma]lin de laisser votre bicyclette **Gladiator** dessous et de vous étonner qu'on vous la bote.

13e ANNÉE — N° 26. 10 Centimes 30 JUIN 1907.

Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

FRANCE : Un an 6 fr. Six mois : 3 fr. 50
ÉTRANGER . Un an 9 fr Six mois : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
Les Manuscrits ne sont pas rendus

POUR AMUSER BÉBÉ, par Benjamin RABIER



— Chut, petit, écoute la montre du monsieur!...



LA MODE DU CHAPEAU EMPIRE

Gertrude a vu sa maîtresse arborer un nouveau chapeau à la mode.

Le dimanche suivant, pour sortir, elle s'en fabrique un semblable avec l'abat-jour dans lequel elle a piqué son plumeau.

Les contribuables

Le potentat d'un pays barbaresque, dont l'histoire ne nous dit pas le nom, eut un jour besoin d'argent. Et comme il avait épuisé les quatre-vingt-dix-neuf manières d'en soutirer à ses sujets, il dut en imaginer une centième.

Le problème n'était diante pas facile à résoudre!... Il y avait déjà des impôts sur tout: sur le mariage et sur le célibat, sur l'intelligence et sur la bêtise, sur la maigreur et sur l'obésité, sur la myopie et sur le strabisme, sur les nez en trompette et sur les mentons en galoche, sur les hommes glabres et sur les femmes à barbe... Il n'était pas jusqu'aux moindres denrées, jusqu'aux plus minimes colifichets, et jusqu'à l'accomplissement même de tous les actes de la vie privée et publique, qui ne payassent des dîmes exorbitantes; — et les citoyens n'avaient seulement pas la liberté de se moucher gratuitement, vu qu'il existait aussi un impôt sur les mouchoirs, et qu'il était d'autre part interdit, sous peine d'amende, d'avoir recours à ses doigts tout nus, pour s'acquitter de cette fonction légitime... Bref, ainsi qu'une pieuvre aux mille tentacules, le Fisc, âpre au gain, déchaînait sur le pauvre monde ses meutes de maltôtiers sans entrailles, pourvoyeurs des coffres du roi... L'œil vigilant, l'oreille au guet, ces féroces fonctionnaires couraient la ville et la campagne, pénétraient avec une sournoise insolence dans les châteaux et dans les chaumières, glissaient partout leurs museaux de fouines, pour tâcher de voir où le contribuable cachait son bas de laine... Et ils percevaient, au nom de la Loi, des taxes si odieuses et si ridicules, que je ne sais en vérité si je dois ici m'indigner du cynisme de celui qui les avait instituées, ou railler la sottise de ceux qui les acceptaient sans révolte!...

Du haut des terrasses de son palais, le monarque aux abois jeta donc sur son malheureux peuple un coup d'œil perplexe, en se demandant de quel impôt nouveau il allait pouvoir le frapper...

Longtemps, il se creusa la cervelle, — mais en pure perte.

Par bonheur, le ciel lui envoya soudain une inspiration lumineuse...

— Palsanguienne! s'écria-t-il avec colère: je m'aperçois d'un abus, auquel je n'avais point pris garde... Cette horde de manants respire et y voit clair, sans ma permission!... Morbleu, voilà qui est intolérable, et je vais sur le champ lui faire payer cette licence!...

Alors, il dit au peuple:

— De par mon bon plaisir, je m'octroie à partir d'aujourd'hui le monopole de l'air et de la lumière; et tu n'en pourras jouir dorénavant, que si tu as de quoi me les acheter... En conséquence, je te défends de consommer l'oxygène de mon royaume, sans t'être au préalable muni d'un permis de respiration, dûment revêtu de notre griffe!...

... Mais les agents du fisc, malgré leur zèle forcené, ne réussirent pas à empêcher les gueux insolvables de humer le vent et de lézarder au soleil; presque toute la nation trouva moyen de respirer en fraude, sans acquitter les droits exigés par le firman... Aussi, fallut-il chercher un autre mode de perception pour asseoir le nouvel impôt d'une façon plus pratique et plus fructueuse.

Dans ce but, le Grand Collecteur, — (illustre financier qu'il ne faudrait pas confondre avec l'égout du même nom) — eut recours à un système des plus ingénieux, et des moins délicats...

Il soumit à une redevance inique les ouvertures qui servaient à faire pénétrer l'oxygène et le soleil dans les habitations de ses administrés.

C'était frapper à coup sûr, et tabler cette fois sur quelque chose de précis, sans donner prise aux contestations et aux échappatoires. Ainsi, plus moyen de tergiverser: les pauvre gens n'avaient qu'à s'exécuter vaille que vaille, lorsque le farouche émissaire du Trésor, après avoir compté et mesuré les trous percés dans les murs de leurs logis, déclarait d'un ton sec et péremptoire:

— Votre gourbi a *tant* de portes et *tant* de fenêtres de telles et telles dimensions: vous me devez *tant!...*

Le peuple ne s'insurgea point contre une si effroyable tyrannie: il se contenta tout d'abord de gémir, et ensuite de réduire au strict minimum les ouvertures de ses maisons. Il en laissa juste assez pour ne pas être complètement emmuré dans les ténèbres, et pour éviter l'asphyxie. Puisque l'air et la lumière payaient octroi, on les considéra désormais comme des denrées de luxe, et l'on tâcha de s'en passer, tout simplement...

Mais cela ne faisait pas l'affaire du vénal potentat. Il s'aperçut que le rendement de cet impôt si plein de promesses, filait un mauvais coton, parce que tout le monde bouchait ses fenêtres et condamnait ses portes, par mesure d'économie!... Alors il se dit avec dépit:

— En voilà un tas de pingres!... Chaque vasistas qu'ils calfeutrent, chaque œil-de-bœuf qu'ils aveuglent, me frustent pour le moins d'une pistole!... Et ces mauvais patriotes sont en train de créer à mon préjudice, une arc[...]tecture sépulcrale!... Il est temps que [...] mette le holà!...

... Que fit-il pour mettre le susdit « holà[...]

C'est ici qu'éclate sa perspicacité de frip[...] loin d'employer la violence pour combat[...] la disparition ruineuse et le fatal rétrécis[...]ment des ouvertures, il fit appel à la p[...]suasion indirecte...

Sur son ordre, tous les médecins, alchim[...]tes, savants et philanthropes du royaum[...] entreprirent une croisade énergique en fav[...] du grand air: ils se mirent à réclamer à [...] et à cri l'élargissement et la multiplicat[...] des fenêtres. Et ils employèrent toute l[...] autorité à démontrer que l'oxygène et le [...]leil étaient des facteurs beaucoup plus néc[...]saires à l'existence, que l'eau-de-vie et [...]pium.

On les vit dans les carrefours popule[...] monter sur les bornes et catéchiser la fou[...] avec une ardeur fraternelle... Ils commençai[...] généralement par amuser les badauds en [...] livrant à de menues excentricités; puis, [...] qu'ils avaient rassemblé autour d'eux un au[...]toire suffisant, ils changeaient soudain [...] ton et de manières; et, reprenant leur dign[...] un instant descendue à ces stratagèmes m[...]quins, — ils clamaient, pour l'amour de l['hu]manité (et du potentat), de généreuses parc[...] que nous traduirons ainsi, en langage [mo]derne:

— Mes amis, si vous voulez vivre longtem[...] garder jusqu'au siècle prochain une sa[...] inébranlable, et narguer impunément ces [...]ribles fléaux qui s'appellent l'anémie, la [...]riole, la grippe, le typhus, la neurasthénie[...] surtout la tuberculose, — savez-vous ce q[...] faut faire?... Non, n'est-ce pas?... Eh b[...] je vais vous le dire: ouvrez bien vos o[...]les, car voici, — gratuitement — la pana[...] universelle!...

Et là-dessus, les orateurs madrés se [...]cueillaient une seconde, pour donner [...] de poids et plus de solennité à cette sente[...] perfide:

— *Ayez de grandes fenêtres à vos hab[...]tions, ayez-en beaucoup; et laissez entrer [...] vous l'air et la lumière à flots...*

Mais en dépit de leur belle rhétoric[...] ils prêchaient dans le désert; et le peu[...] ne voulait pas les croire... Jacques Bonhom[...] est plus malin qu'on ne pense: il s'aperce[...] bien que, sous couleurs de se poser en ch[...]pions de la santé publique, tous ces c[...]tiers marrons ne faisaient en réalité que [le] jeu du Fisc, et qu'ils s'entendaient avec [...] comme larrons en foire, pour induire le [...]vre monde en dépenses: ils devaient s[...]ment avoir une remise, et toucher leur [...]

e commission, au nom de la philanthro-e... C'était de l'hygiène bien comprise! Aussi, les trois quarts du temps, la galerie l'ils avaient pris soin d'attrouper, se gaus-it ouvertement de leurs nobles harangues, ur riait au nez avec autant d'ingratitude que impertinence et levait les épaules en mur-urant des phrases gogueuardes qui équiva-ent à peu près à:

— Ouais!... Vous êtes orfèvres, mes gail-rds!... Mais faut pas nous la faire: ça ne end pas!... Un bouchon!...

Hélas, l'expérience démontra pourtant qu'au nd, ces insidieux sophistes avaient raison. santé de la nation ne tarda pas à deve-: précaire. La race, privée d'air et de so-l, toussa, grelotta, s'étiola misérablement... au lieu de gars valides et robustes, le tentat n'eut bientôt plus dans son armée e des avortons rachitiques...

C'était fatal. En voulant saisir, dans un espoir de lucre, le plus insaisissable des ments, et spéculer sur les sources même la vie, — ce tyran barbare et stupide ait irrémédiablement ruiné la prospérité de Etats... Pour quelques sacs d'écus, il ait immolé son peuple, et tué sa poule aux ufs d'or...

Seuls, les bandits sans feu ni lieu, qui lo-aient à la belle étoile, demeuraient dispos de bonne humeur, parce qu'ils étaient hors loi, et que nulle persécution fiscale ne uait troubler leur quiétude: c'était le seul étier que l'on pût exercer en toute liberté, is être écrasé d'impôts... Aussi les adoles-its épris d'indépendance, et soucieux de leur santé, embrassaient-ils avec enthousiasme cette carrière productive et vraiment hygié-nique, se disant non sans logique:

— A vouloir être honnête homme, on ne récolte que des déboires: pour être heureux, soyons « Apaches »!... Et s'il nous advient par extraordinaire, d'être capturés et mis en prison, nous n'aurons pas à nous en plaindre: car les prisons sont bien mieux aérées que la plus salubre des habitations privées... Et nous y jouirons gratis de l'oxygène et du soleil, qu'on fait payer à ceux qui n'ont rien commis!...

Dès lors, ces audacieux coquins se livrèrent à toutes sortes de rapines et de scélérates-ses... Et comme ils étaient les maîtres de la rue, les citadins terrorisés par leurs exploits, n'osèrent plus hasarder le nez dehors, et se tinrent blottis dans leurs taudis obscurs et nauséabonds, où ils étouffaient...

D'effroyables épidémies éclatèrent, déci-mant les populations... Et ceux que le poignard des malandrins avait épargnés, furent quand même envoyés *ad patres*, par des voies qui, pour être moins expéditives et moins bruta-les, n'en étaient que plus douloureuses, grâce à l'intervention des médecins...

En présence de ces hécatombes qui ris-quaient de changer la métropole en nécropole, le potentat fit semblant de s'apitoyer, et re-connut tout bas qu'il n'était qu'une bête... Il s'empressa d'abolir la taxe imbécile et cri-minelle qui grevait les portes et fenêtres; et il octroya généreusement à l'humanité mo-ribonde, la permission de respirer et d'y voir clair sans bourse délier. Seulement...

Seulement, comme il est de règle ici-bas, que toute redevance qu'on supprime soit immé-diatement plus onéreuse et plus vexatoire, — (ce sont les bienfaits de la civilisation!) — le potentat, n'oubliant pas son « business », institua en toute hâte un impôt sur le tra-vail... C'est-à-dire qu'il préleva un tant pour cent sur les salaires de ceux qui gagnaient honnêtement leur vie; et cela les encoura-gea beaucoup à la gagner désormais mal-honnêtement, puisque les professions inavoua-bles avaient seules, le privilège de ne rien payer.

En vertu de son pouvoir discrétionnaire, que légitimait ce qu'il est convenu d'appeler la Raison du plus fort, le tyran s'adjugea également une foule de monopoles qu'il se-rait trop long et trop fastidieux d'énumérer ici... Et les bons contribuables, pour ne pas être dévorés tout crus par cette hydre aux cent gueules boulimiques, furent obligés de s'expatrier.

Il ne resta bientôt plus que des bandits dans le royaume... Et, à leur tour, ils man-gèrent le potentat, sous prétexte qu'ils ne voulaient plus de maître. Mais leur premier soin fut d'élire un chef, qui les tint sous sa férule et les mena tambour battant...

Et tout recommença comme précédemment.

. . . .

Ceci se passait dans un pays barbaresque, dont l'histoire ne nous dit pas le nom. C'é-tait peut-être au Monomotapa. C'était peut-être ailleurs...

Robert FRANCHEVILLE.

Pêle-Mêle Causette

Tous les matins, en ouvrant son journal, lecteur trouve, sous une rubrique défini-ement stéréotypée, la liste des accidents utos de la veille.

Comme à l'ogre de la fable, il faut, à gresse Automobile, sa ration quotidienne chair humaine.

Les journaux, historiens du présent, en-gistrent fidèlement le menu de la man-use d'hommes.

Et l'habitude aidant, nous en sommes ivés à chercher dans notre quotidien la menclature des victimes, comme nous y erchons les spectacles du soir ou les cours la Bourse.

Cette publication, funèbre et terrible dans fixité, n'a pas le don d'émouvoir les poli-ens.

Il me semble que si je détenais même une faible parcelle du pouvoir administratif ou législatif, je me considérerais comme un cri-minel de laisser s'accomplir sans réagir tous ces homicides.

La vie humaine est considérée comme chose sacrée par nos lois et nos magistrats.

Je me sentirais coupable de meurtre si, pouvant contribuer à épargner tant d'exis-tences, j'assistais impassible à ces holo-caustes.

« L'industrie de l'automobile est floris-sante et il ne faut point l'entraver ». Telle est la veule formule derrière laquelle nos hommes d'Etat abritent leur conscience.

Bien mince cloison, en vérité, et qui ne résiste pas au moindre souffle humanitaire.

Est-il donc indispensable à une industrie de se développer dans le sang ? Et ne peut-elle progresser normalement sans semer la mort autour d'elle?

S'il en était ainsi, il faudrait l'arracher du sol comme une plante funeste. Il n'y a pas de considération qui tienne contre l'amon-cellement de cadavres auquel nous assis-tons.

Mais il est puéril de croire qu'une sage réglementation serait un obstacle à la pros-périté de l'industrie automobile. Ce n'est là qu'une légende, et une légende dangereuse.

Jamais l'industrie des chemins de fer, qui pourtant a conquis l'univers, n'aurait atteint l'extension qu'elle a prise si, par une sé-vère réglementation, l'on n'avait réduit tou-jours davantage les dangers d'accidents. Et la recherche de la sécurité se poursuit sans relâche.

Pour l'automobilisme, rien.

Que ce soit pour garantir le public contre les terribles machines, ou les chauffeurs contre leur propre folie, rien n'est tenté.

Et pourtant, il est de toute évidence que l'homme est inapte à rester maître de sa si-tuation quand il dévale à quatre-vingts ou cent kilomètres à l'heure sur les routes pu-bliques.

Le mécanicien d'un express, qui se meut sur une voie fermée ou réservée, qui n'a pas à se préoccuper de la direction de sa ma-chine, qui est protégé par un système per-fectionné de disques, est cependant astreint à une attention continuelle. De quelles ver-tus surhumaines faudrait-il que le chauffeur soit doué pour évoluer sans danger à une allure plus rapide encore que celle de l'ex-press, et cela sur une route non réservée, où un obstacle peut surgir à chaque pas, ayant à se préoccuper en outre de la direc-tion, et n'étant couvert par aucun séma-phore?

La vitesse des automobiles doit donc être ramenée à des proportions raisonnables, et toutes les mesures susceptibles d'augmenter la sécurité du public et celle des chauffeurs doivent être l'objet d'une étude inlassable et d'une sollicitude particulière de la part du gouvernement.

Loin de nuire à l'essor de l'automotion,



LORSQUE L'IMPOT SUR LE REVENU FONCTIONNERA

M. Caillaux a-t-il réfléchi à la triste situation qui sera faite aux con-trôleurs de son ministère, obligés de vérifier discrètement l'authenticité des déclarations faites par les contribuables?

cette manière de procéder en assurera, au contraire, l'épanouissement, car il n'y a de progrès durables, en matière de transports, que ceux qui augmentent la sécurité publique.

Il faut, en tout cas, que l'épouvantable cauchemar qui terrorise les populations cesse, et que les accidents d'automobile deviennent des faits isolés, au lieu d'alimenter, comme c'est le cas actuellement, une rubrique permanente des journaux.

Schiller a dit : « La puissance du feu est bienfaisante quand l'homme la dompte. la surveille. Mais ô malheur quand elle est déchainée. »

Si Schiller vivait encore, il en dirait certes autant de l'automobilisme.

Fred ISLY.

Poindinterrosserie.

Les réparties de Poindinterro sont universellement connues. Il en est une cependant qui remonte à la dernière Exposition et qui n'a pas été publiée encore. Elle vaut pourtant d'être contée.

C'était dans un de ces restaurants de piteuse mémoire. où l'on suppléait à l'absence des clients par des prix plus qu'exorbitants. Les rares consommateurs qui, inconsidérément, s'aventuraient dans ces établissements, en sortaient tellement écorchés, que les notes se réglaient généralement chez le commissaire de police qui, du reste, les réduisait de moitié.

Poindinterro s'était un jour fourvoyé lui aussi dans un des trois ou quatre restaurants qui pratiquaient à l'Exposition le système en question.

Mais Poindinterro n'était pas homme à se laisser prendre aussi sournoisement. Un rapide coup d'œil autour de lui avait bien vite mis sa défiance en éveil. Comme il s'était attablé et qu'un maître d'hôtel s'approchait déjà, il eut soin de s'enquérir.

— Voilà, dit-il, après avoir énuméré quelques plats simples. ce que je désire manger, mais au préalable, veuillez donc me dire à combien se montera l'addition?

Le maître d'hôtel fit une moue, mais devant l'attitude résolue de Poindinterro, il se livra à un calcul qui aboutit à l'énoncé d'un chiffre fantastique, dans les trois à quatre cents francs environ. Aussi invraisembla[ble] que cela puisse paraître, ceux qui ont pas[sé] par là savent que je n'exagère pas.



LE MODERNE ET LES CLASSIQUES

(Fables en vers libres).

Deux livres classiques,
En leurs reliures étiques,
Regardaient un livre nouveau,
Tout frais broché, pimpant et beau.
— Ah! disaient-ils, en larmoyant,
Combien son sort du nôtre est différent;
La Presse tout entière acclama sa naissance,
Dans les bibliothèques, il est en évidence,
Et dans tous les salons on vante son auteur.
Est-il donc à ce point aux nôtres supérieur?
Comme ils disaient ces mots, on vit, farouche et sombre,
Un long coupe-papier apparaître dans l'ombre.
Le livre moderne, alors de tressaillir,
Et de crier: « Alerte, amis, hâtons-nous de fuir,
Sinon ce glaive, leste en besogne,
Va nous couper sans vergogne.
Et dans nos flancs, en dépit de nos cris
Pratiquera l'hara-kiri. »
Mais trop vieux pour courir devers un autre p[...]
Résignés, les classiques attendirent leur sort
Cependant, le coupe-papier,
Passa sans les inquiéter.
En revanche, il s'abattit,
Sur le livre moderne déconfit,
Et le glaive à deux Tranchants,
Lui déchira les flancs.
« Ah! firent alors les deux antiques,
En voyant le moderne estropié pour toujou[rs]
Il en coûte trop cher d'être livre du jour.

Pour vivre heureux, soyons livres classiques.

Laudator temporis acti.

OU

LE MONSIEUR QUI REGRETTE LE PASSE

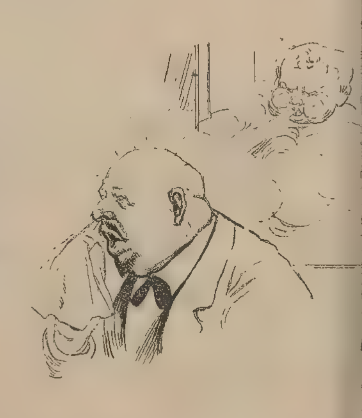
Quand on y regarde de près, on est effrayé de voir comme tout tourne à la camelote.



Ainsi, quand j'étais petit, les wagons étaient certainement moins étroits que ceux qu'on fabrique actuellement.



On faisait des escaliers beaucoup moins raides qu'aujourd'hui.



L'aération des appartements était mieux comprise et on ne pinçait pas des rhumes de cerveau à propos de bottes.



Les chevaux mieux nourris étaient plus solides et plus vigoureux que les rosses d'aujourd'hui.



Jusqu'aux gâteaux et pâtisseries qui, mieux faits, avaient une saveur que rien ne rappelle aujourd'hui, malgré que nos enfants s'en lèchent les doigts, faute d'avoir connu les autres.



La politesse n'était pas frelatée. Même du temps de mon adolescence, les vieilles dames elles-mêmes étaient d'une amabilité exquise.



Les habits coûtaient moins cher, et les tailleurs plus consciencieux vous habillaient avec plus d'élégance.



Et les meubles... ils étaient plus soignés et plus solides.



Jusqu'à l'eau de Seine, qui était moins chargée d'impuretés et plus légère. Elle est si pâteuse maintenant, qu'on y flotte sans enfoncer comme autrefois.

Poindinterro, dont on connaît l'impassibilité ne broncha point en entendant prononcer ce total monstrueux. Il pria simplement qu'on lui amenât le patron du lieu.

Celui-ci s'étant empressé, souriant, Poindinterro lui dit:

— On me demande tel prix pour déjeuner, je vous ai fait appeler pour vous demander de me consentir un prix plus réduit.

— Un prix réduit, répéta le patron, ce n'est pas l'usage.

— Je dois vous dire, continua Poindinterro, le plus gravement du monde, que j'exerce la profession de voleur.

Le restaurateur le regarda un moment interloqué, mais ne put s'empêcher de répondre:

— Je ne vois pas ce que ceci a de commun avec votre demande.

— Je pensais que suivant la coutume, vous consentiriez un prix réduit à un confrère.

Et s'étant levé, Poindinterro gagna la porte, avant que le restaurateur eût nettement compris qu'on venait de se moquer de lui.

Courrier Pêle-Mêle

Kouss-kouss.

Monsieur le Directeur,

En réponse à une question interpêlemêliste, voici, je crois, la meilleure recette du kouss-kouss arabe.

Pour le ragoût, mettre dans une casserole large et profonde, un kilo de mouton et un poulet coupé par morceaux, y ajouter oignons, ail, persil, fonds d'artichaut, carottes, navets, fèves fraîches, courgettes d'Algérie, un petit morceau de piment fort et une cuillerée à bouche de piment doux en poudre délayé dans un peu d'eau, du sel et un demi choux.

Couvrir d'eau pour que le tout baigne et laisser bouillir doucement pendant trois heures.

Goûter pour l'assaisonnement et faire réduire le jus si nécessaire. Il faut qu'à la fin de la cuisson, il en reste à peu près la valeur d'un grand bol que l'on sert aux convives comme une sauce pour en humecter le kouss-kouss.

D'autre part, et pendant que le ragoût cuira, faire crever à la vapeur le kouss-kouss (la pâte) et l'asperger de temps en temps d'eau froide, *très peu et très légèrement*.

Faire aussi gonfler à la vapeur des raisins de Malaga égrenés dont on se servira pour décorer le plat, ainsi que des quartiers d'œufs durs.

Lorsque le kouss-kouss sera cuit et avant de le servir, vous y amalgamerez tout doucement un bon morceau de beurre frais.

Dresser sur un grand plat le kouss-kouss au fond; puis donner les légumes et la viande.

Servez en même temps le bol de *marga* (sauce).

Recevez, etc.

FERRY (Fitz-Moore).

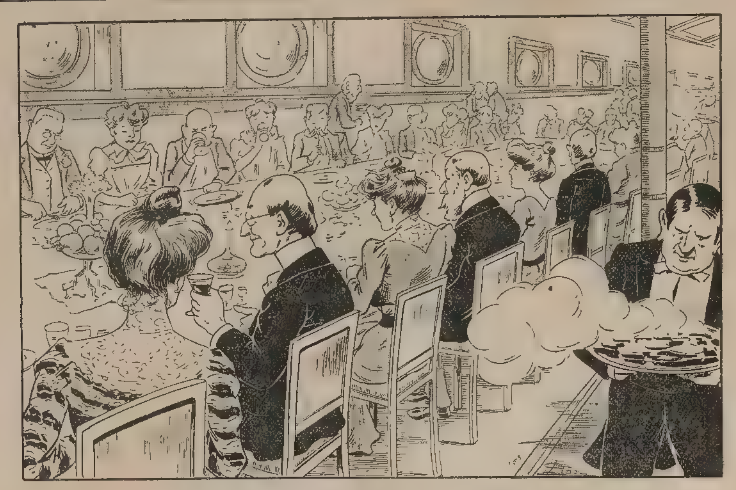
Pension économique.

Monsieur le Directeur,

Quoique votre journal s'occupe peu de politique, j'espère que vous voudrez bien y réserver une petite place à ma lettre à cause de son apparence fantaisiste. Je dis: apparence, car au fond je crois mon idée très pratique et féconde en résultats heureux. La voici:

La plupart des esprits sensés reconnaissent que tout ce qu'il y a d'*incohérence* dans la marche des affaires publiques et surtout dans les finances, vient de la surenchère électorale. Votre collaborateur Fred Isly y a déjà fait plusieurs fois allusion, et c'est bien là, en effet, l'origine de tous les maux. Tout ce qu'il y a de sensé dans le cerveau d'un député s'évanouit devant la crainte de la non-réélection. N'y a-t-il pas à cela un remède souverain ? Mais parfaitement; il aurait cet avantage d'être on ne peut mieux venu des députés eux-mêmes les premiers intéressés; il coûterait quelques millions qu'il faudrait courageusement sacrifier une fois pour toutes, mais en revanche, il nous épargnerait le gaspillage de je ne sais combien d'autres millions, dû comme je le disais à la funeste surenchère.

Tout député par le fait même qu'il aurait été député, fût-ce durant un mois de législa-



AU PAYS DES PARVENUS

Une table d'hôte d'Américains à bord d'un paquebot transatlantique.



Aspect de ladite table, si ces mêmes Américains reprenaient momentanément leur condition d'origine.

ture et blackboulé ensuite à perpétuité, toucherait une pension viagère de dix mille francs.

J'entends, à cette proposition, d'indescriptibles clameurs. Calmez-vous, chers contribuables et calculons. Supposons qu'à chaque renouvellement de la Chambre, une bonne moitié des honorables restent sur le carreau, soit 250 titulaires d'une pension viagère de 10.000 francs, ci: 2 millions 500.000 francs.

On peut supposer que la vie moyenne des dits honorables se prolonge encore de 5 législatures; une fois le roulement établi, ce serait donc 5 fois 2.500.000 francs, c'est-à-dire: 12.500.000 (douze millions cinq cent mille francs), à ajouter annuellement au budget des dépenses.

Franchement, qu'est-ce que douze millions comparés aux énormes profits que tirerait la chose publique débarrassée de toutes les fantaisies coûteuses où se voient entraînés les députés avides de popularité. Ce serait là, enfin, l'indépendance parfaite; un échec électoral ne serait plus considéré que comme un événement presque heureux débarrassant l'élu du souci des quémandeurs et lui maintenant quand même une jolie petite situation.

Allons, messieurs les députés, pas de respect humain; votez-nous vite ce projet. Nous connaissons votre désintéressement, c'est entendu, mais pas de fausse honte, ce serait un petit cadeau que vous vous feriez à vous-mêmes, et qui nous serait autrement utile que votre supplément de traitement dernièrement voté.

Recevez, etc.

JACQUEMIN (Paris).

****

Questions interpêlemêlistes

Quels remèdes peut-on apporter à une variété de coryza vulgairement appelée rhume des foins, qui indispose tant de personnes en cette saison?

UN LECTEUR ASSIDU.

Existe-t-il un moyen facile et pratique pour rendre au corail son brillant qu'il complètement perdu?

UNE LECTRICE.

Les Américains ont, paraît-il, l'habitude d « chiquer » continuellement une espèce d gomme qu'ils nomment « chewing gum ». Pou rais-je avoir quelques détails sur cette ma tière? Où et comment pourrais-je m'en pro curer?

Charles PELTIER.

Sortie interdite

Vous me croirez si vous voulez, mais j n'avais jamais mis les pieds dans une sall de spectacle avant l'autre soir, où, nanti d'u billet de faveur, Annibal Piédur m'entraîn dans un théâtre de la rive gauche: on donnait une pièce antique, en vers ultra-mo dernes de trente pieds.

Ce fut pour moi l'occasion de vêtir m redingote des jours fériés et de coiffer mo huit reflets des dimanches. En cet état, j'a vais vraiment grand air, et, de profil, j ressemblais — à s'y méprendre, me déclar Piédur — à feu M. Pétrone, le plus célèbr arbitre des élégances romaines disparues.

*
* *

Dussé-je être voué aux plus durs chât ments par l'auteur du sombre drame qu'o frait à l'admiration des spectateurs la d rection du théâtre, je confesse que duran toute la soirée, je n'eus d'yeux que pour An nibal Piédur, qui suivait avec une attentio touchante les péripéties de la pièce.

Il s'agissait, dans cette pièce, d'une bonn et belle dame athénienne, qui perdait e cinq actes son père, sa mère, son mari et se neuf enfants et les retrouvait à la fin, aprè avoir déjoué les mauvais desseins que nou rissaient contre cette estimable famille d nombreux et puissants ennemis.

Annibal Piédur considérait avec une sor d'effroi les personnages en robe blanche q évoluaient sur la scène. Il plaignait sinc rement la pauvre dame, bonne épouse, bonn fille et bonne mère, clamant sa douleur tous les échos de la salle, et il s'indigna avec véhémence contre les misérables q la traquaient.

Un moment, il me confia qu'il était sur le poin de dénoncer à voix haute leurs manœuvre perfides, mais comme je le suppliais de n'e rien faire, il se contenta de me déclare qu'il saurait « *les* reconnaître à la sortie »; voulait insinuer par là qu'il se ferait un pla sir de *leur* casser la figure quand la repr sentation serait terminée.

Il n'eut pas besoin, d'ailleurs, d'en ven à cette extrémité regrettable, car les chose comme je l'ai dit plus haut, s'arrangère de façon parfaite au dénouement: la brav Athénienne récupéra sa petite famille et le « traîtres » périrent tous successivement d mort violente et méritée. Ce qui soulag du poids très lourd qui l'oppressait le cœu sensible d'Annibal.

*
* *

Nous sortîmes de la salle les derniers, af de n'être point bousculés par la foule, mai malgré cette précaution, il nous fut très di ficile d'avancer dans les couloirs du thé tre.

Soudain, Annibal Piédur me montra un porte fermée:

— Si nous passions par là? interrogea-t-

— Vous n'y pensez pas, voyons!

— Pourquoi ça?

— Vous n'avez donc pas lu l'inscripti qui s'y trouve:

Sortie interdite

sauf en cas d'incendie.

— Je l'ai parfaitement lue, au contrair mais — c'est une idée comme une autre je tiens absolument à passer par là.

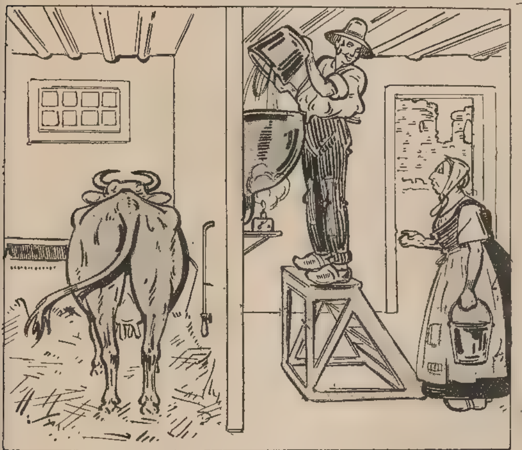
Déjà, il tournait le bouton de la port quand une ouvreuse survint.



SAINTE ILLUSION

Le Parisien. — A la bonne heure, voilà du lait frais tiré comme on n'en boit jamais à Paris!

Et le Parisien s'éloigne en se léchant les lèvres, pendant que le brave paysan crie à sa femme:



— Apporte encore un sieau d'eau. Le temps est bieau et nous aurons encore beaucoup de touristes.

C'est ainsi que grâce à l'invention du *pis artificiel*, le bon campagnard trouve moyen, avec une seule vache, de régaler les promeneurs et de remplir son escarcelle.

— Au nom du Ciel, monsieur, n'ouvrez pas! Cette sortie n'est permise qu'en cas d'incendie.

— Vous en êtes bien sûre, madame? interrogea doucement Piédur.

— Vous n'avez qu'à lire l'inscription, trancha nettement l'ouvreuse en s'éloignant.

— Dans ces conditions, me dit alors Piédur, je vais faire le nécessaire en un vingtième de seconde.

J'avais omis de vous dire qu'Annibal Piédur est un féroce entêté qui suit toujours son idée. Tirant aussitôt une allumette de sa poche, il la frotta contre son pantalon et mit le feu à un journal qui gisait à ses pieds. Puis, muni de cette torche improvisée, il se hâta d'en promener la flamme le long de grands rideaux accrochés près de nous. Ces rideaux n'étant pas le moins du monde ignifugés, se mirent à brûler comme de la paille.

— Maintenant, nous sommes dans notre droit, s'écria gaiement Piédur; par ici, cher ami.

Il ouvrit la porte prohibée et me poussa dans un petit escalier en fer qui nous conduisit dans la rue...

* * *

Une fois là, je m'arrêtai, et, considérant d'un œil sévère Annibal, je lui dis:

— Eh bien, vous avez fait un joli coup, mon ami!...

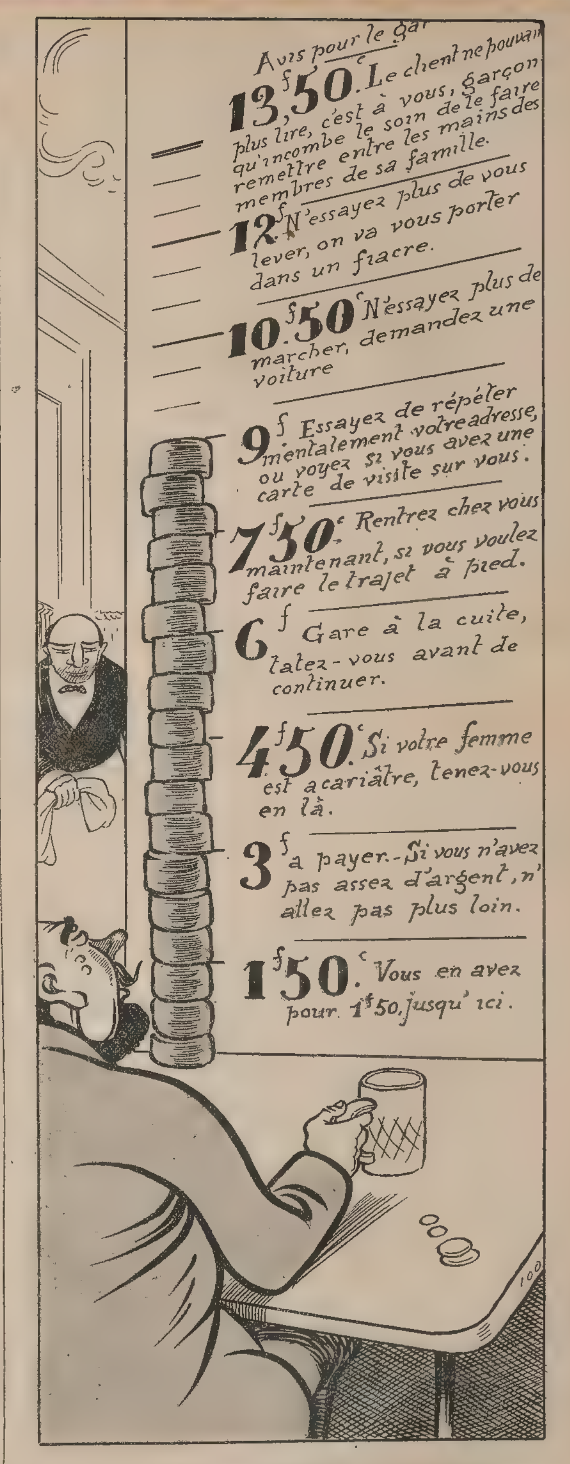
— Comment cela? s'enquit-il.

— Mais, malheureux, vous ne voyez donc pas que vous avez mis le feu au théâtre?

— Que voulez-vous, me répondit-il avec infiniment de douceur, il fallait bien en arriver là pour avoir la faculté d'user de cette sortie, interdite en temps ordinaire!...

Et un large sourire, — le sourire du monsieur content d'avoir atteint le but poursuivi, éclaira sur ces mots la figure intelligente de cet animal de Piédur.

Henri Jousset.



LE NOUVEAU BAROMETRE DU POIVROT

Grâce à l'initiative de la Ligue Antialcoolique, toutes les tables de brasseries seront munies du nouveau baromètre à conseils gradués pour buveurs.

L'ECOLE DE LA VIE

A quoi bon vieillir, puisque l'homme dans sa maturité accomplit à peu près les mêmes actes que dans son enfance.



Tout jeune, Durand cultivait le pensum, c'est-à-dire des 500 et des mille lignes à copier.



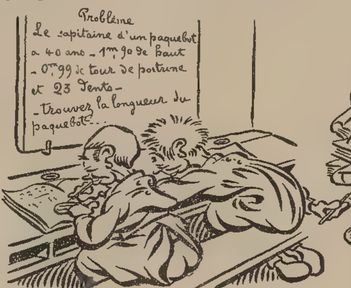
Et maintenant qu'il est grand, Durand copie toujours, mais ce sont des bandes-adresses pour les lanceurs de prospectus.



A l'école, Gredinet cafardait par plaisir.



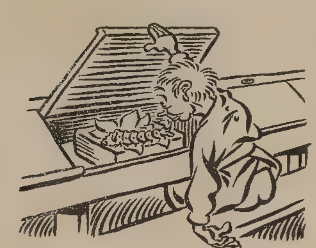
Plus tard, il cafardait encore, mais dès lors pour gagner sa vie.



Chapardot copiait ses devoirs sur ses voisins.



Devenu homme de lettres, il copiait encore, mais sur des auteurs venus au monde avant lui.



Vatès, dans son jeune âge, se livrait à l'élevage du ver à soie.



Il se livre encore à l'élevage du vers, mais sans soie.



Rubanot travaillait pour décrocher une fois la croix.



Devenu vieux, il travaille encore bien plus pour obtenir la croix.





Et ce dernier exemple de similitude entre les deux âges de la vie, ne démontre-t-il pas mieux encore que les autres, combien il est inutile de vivre, puisque la vie n'est qu'un circuit qui vous ramène toujours à votre point de départ.





DOMESTIQUE MODERNE

Quand on a besoin d'une domestique, il y a maintenant des bureaux de placement modernes. On y attend de 8 heures du matin à 7 heures du soir. Quand une bonne arrive, les patronnes défilent devant elle. — Vous, madame, dit la petite bonne, vous avez un petit air de droiture qui me plaît.

Mais auparavant, voici mes conditions: Vous vous habillez sans goût, j'y remédierai. Comme vos robes doivent me revenir, il est juste que je les choisisse et qu'elles soient à mes mesures. Vous me paraissez assez forte, il vous faudra suivre un régime pour maigrir si vous voulez que *mes* toilettes vous aillent.



Ah! et puis, quel est le jour de madame? — Le mardi. — Vous le reculerez au mercredi, moi, je reçois justement le mardi. Il faut donc que le salon reste à ma disposition... Oh! je ne force pas Madame à sortir ce jour-là, pourvu qu'elle reste enfermée dans son appartement... Dieu merci, je ne suis pas exigeante!...



Pour ma chambre, j'aime les papiers qui s'harmonisent avec mon teint. Des meubles laqués blanc, avec une salle de bains attenante, comme de bien entendu. Pour me masser, ne vous inquiétez pas, j'ai une masseuse-pédicure qui me soigne depuis longtemps. J'ai également mon docteur.



Comme vous le pensez, j'ai des traités passés avec des fournisseurs, vous voudrez bien les accepter en bloc. J'aime aussi qu'on laisse beaucoup de restes pas pour moi, je n'en mange jamais, mais j'ai mes pauvres, et le samedi je leur offre une soupe populaire. Ça m'amuse de faire la charité.



Maintenant, comment vous appelez-vous? — Mme Durand. Je vous nommerai Mme de la Durandière (je n'ai servi que dans la noblesse). Vous voyez que j'y mets du mien, si vous êtes raisonnable, nous pourrons nous entendre. Mon syndicat prendra sur vous quelques renseignements nécessaires, et je vous rendrai réponse. Allez!



UN BIENFAIT N'EST JAMAIS PERDU

LE LION BLESSÉ. — Merci, monsieur le sous-gouverneur, ma gratitude vous est acquise.



LE LION GUÉRI *(un mois après)*. — J'ai travaillé à votre avancement, monsieur le sous-gouverneur... je viens de manger votre gouverneur.



LE RENSEIGNEMENT

LE GARDE. — La ménagerie... la ménagerie... je ne me rappelle plus où c'est, excusez-moi, je suis tout nouveau dans le service.

LE PERROQUET. — Suivez l'allée, tournez à droite, après les singes, et c'est en face!

Autour de l'Académie

Il paraîtrait que M. Mounet-Sully, l'éminent doyen de la Comédie-Française, songe à poser sa candidature à l'Institut.

L'illustre interprète des tragiques grecs et français, ne sera pas le premier comédien qui aura eu l'ambition de siéger sous la coupole, parmi les Quarante.

Il y a près de cent ans, en 1811, Talma fut tenté, lui aussi, de porter l'habit vert des Immortels, et ce, sur l'instigation de Gabriel Legouvé, auteur d'*Epicharis et Néron*, de la *Mort d'Henri IV*, et de quelques autres tragédies totalement oubliées aujourd'hui.

Il s'agissait de remplacer Esménard, poète très médiocre, dont le choix avait été imposé jadis par Napoléon.

Gabriel Legouvé, en auteur reconnaissant, songea aussitôt à son interprète, Talma, qui avait joué le principal rôle de ses tragédies.

Le grand artiste accepta, par la lettre suivante, cette gracieuse proposition:

« Mon cher ami Legouvé,

« Je te remercie de l'idée obligeante et honorable que tu as eue de me proposer à l'Institut, en remplacement de M. Esménard. Je l'accepte. Je jouis de devenir ton collègue. Je t'envoie mon autorisation pour M. le Président, où je lui dis combien il m'est glorieux d'appartenir à un Corps si vanté, et que je suis fier d'être présenté par le poète qui m'a confié ses beaux rôles de Néron et de Henri, que j'ai été assez heureux pour jouer avec un talent égal au tien. »

Mais Talma ne tarda pas à déchanter, car après avoir gravi quelques étages, pour les visites traditionnelles, il renonçait subitement à son projet. Il faut dire qu'en ce temps-là il n'y avait pas d'ascenseurs.



L'ANCIEN ARTILLEUR

Si vous continuez à vous moquer de moi, je vais vous envoyer mon pied quelque part.

Voilà!

LE TUNNEL

Il y a déjà quelques lunes que l'on parl
du fameux tunnel sous la Manche. Et l'hyp
thèse alarmiste d'une armée française, en
pruntant cette voie, à la fois souterraine
sous-marine, pour envahir l'Angleterre pa
surprise, est, depuis bien des années, le pri
cipal argument des adversaires du projet.

C'est ainsi qu'en 1882, parut, chez un gran
éditeur britannique, un livre sensationnel i
titulé: *How John Bull lost London*, c'est-à
dire: « Comment John Bull perdit Londres:
L'auteur, qui dissimulait sa personnalité sou
le pseudonyme de Grip, dénonçait acrim
nieusement la soi-disant perfidie de nos i
tentions, et racontait en détail, la prise d
Londres et la conquête d'Albion par l'armé
française, forte de 600.000 hommes, surg
du fatal tunnel...

La couverture de ce curieux roman éta
tricolore, mais ce n'était point là un emblèm
de sympathie. L'écrivain, fort bien document
au point de vue militaire, mais fort malvei
lant à notre égard, nous dépeignait comme un
horde de vandales, capables des pires atr
cités. En revanche, il citait, comme exem
ple d'humanité, et qualifiait nettement d'« ad
mirable », la conduite que les Allemand
avaient eue chez nous en 1870. Il ajoutait

« Les armées françaises sont connues pa
leur penchant pour les excès et leur manqu
de discipline ».

Et dire que ce M. Grip et peut-être,
l'heure actuelle, un des plus fervents adepte
de l'entente cordiale!...

Les Animaux selon les religions indoues

Contrairement au christianisme, qui fait pe
de cas des animaux, le brahmanisme et l
bouddhisme, considèrent l'animal comme étan
de même nature que l'homme (tout en tenan
compte des divers degrés de perfection).

Il existe, à Surate, un grand hôpital pou
animaux, où chrétiens, juifs ou mahométan



Une petite farce à lord Ypilan...



SHAKE HAND

... qui a l'habitude de donner...



... de si violentes poignées de main.

peuvent envoyer leurs bêtes malades, mais elles ne leur sont pas rendues après guérison, ce qui est assez logique.

Un fait courant chez les indous, qui prouve de façon éloquente la sincérité de leurs convictions, est celui-ci:

Quand un brahmane ou un bouddhiste réussit dans quelque entreprise, son acte de remerciement consiste à aller au marché où il achète des oiseaux pour ouvrir leur cage, aux portes de la ville et leur donner la liberté.

(Voilà qui peut donner à réfléchir aux membres de la Société protectrice des animaux!)

Curiosités poétiques

La rime était présentée, dans les poésies du quatorzième et du quinzième siècle, sous diverses formes singulières et compliquées, que certains troubadours de l'époque considéraient comme le suprême degré de l'art.

On trouve ainsi des rimes annexées, enchainées, fraternisées. Mais les plus curieuses à coup sûr, sont les suivantes: la couronnée, formée de deux mots en écho:

Toujours est en vie envie,
Qui de jour et la nuit, nuit...

2° L'emperrière, formant double écho:

Bénins lecteurs, très diligents gens gents,
Prenez en gré mes imparfaits faits, faits...

3° La senée où les mots commencent tous par la même lettre:

Ciel! c'est Clément contre chagrin Cloué
Et est Etienne Esveillé, enjoué...

4° La rétrograde, où les vers, lus de droite à gauche, ou de gauche à droite, présentent toujours un sens:

Triomphalement, cherchez honneur et prix;
Désolés cœurs, méchants infortunés,
Terriblement êtes moqués et pris.

Changeons de vers, nous avons:

Prix et honneur cherchez triomphalement,
Infortunés méchants, cœurs désolés,
Pris et moqués êtes terriblement.

Enfin la brisée, qui permet de lire la poésie entière ou tronquée:

De cœur parfait chassez toute douleur,
Soyez soigneux n'usez de nulle feinte,
Sans vilain fait entretenez douceur,
Vaillant et preux abandonnez la crainte,
Par bon effet montrez votre valeur
Soyez joyeux et bannissez la plainte.

Et l'on s'escrimait ainsi à torturer des vers qui n'en pouvaient mais!...

R. E.

DE NOS LECTEURS

Garçon! Un Mazagran

Pourquoi un breuvage, composé de café, d'eau et de sucre est-il appelé un mazagran?

L'origine de ce mot est intéressante:

Les 120 Français qui, sous le commandement du capitaine Lelièvre, défendirent Mazagran contre 12.000 Arabes, avaient de l'eau en abondance. mais l'eau-de-vie vint bientôt à leur manquer, ce qui les obligea à prendre du café noir un peu sucré et étendu d'eau. Une fois délivrés. nos soldats se plaisaient à prendre le café « comme à Mazagran », expression ensuite réduite à « Mazagran », qui se répandit partout.

R.

***

Faire le mort

Autrefois, il existait une singulière coutume, à l'enterrement des nobles.

On faisait coucher, dans le char funèbre, au-dessus du mort, un homme casqué, armé de pied en cap, qui représentait le défunt.

Dans les comptes de la maison de Polignac, on retrouve cette mention:

« Donné 5 sols à Blaise, pour avoir figuré le chevalier mort aux funérailles de Jean, fils d'Armand, vicomte de Polignac. »

R.

***

Privilège peu banal

Jacques Ier, roi d'Angleterre, étant à Salisbury, un bourgeois de cette ville grimpa jusqu'à la pointe du clocher de la cathédrale, y planta le pavillon royal, fit trois gambades en l'honneur du monarque, puis descendit pour présenter une adresse de félicitations au Roi et lui demander une récompense.

Le Roi le remercia et le félicita beaucoup pour les risques qu'il avait courus de se casser la... figure, en son honneur. En mettant le comble à sa bonté, il lui offrit, par dessus le marché, une patente, par laquelle lui et ses héritiers avaient le privilège exclusif de grimper sur tous les clochers de la Grande-Bretagne, et d'y faire des galipètes.

Rosnil.

***

Louis XI et son médecin

Coytier, médecin de Louis XI, recevait du roi, jusqu'à trente mille livres par mois.



OH! LE JOLI CHAPEAU!...

— Heureusement que j'ai pu sauver votre chapeau!



INCOGNITO

— Pas moyen d'avancer, qu'est-ce qu'il y a donc?
— C'est le roi d'Angleterre qui vient incognito.

Comme c'était un peu cher, le roi pria son prévôt, Tristan, de le faire disparaitre.

Mais le prévôt était l'ami du médecin, celui-là avertit celui-ci: Et tous deux trouvèrent un subterfuge.

— Coytier, dit le prévôt au roi, a acquis, dans ses recherches scientifiques, la certitude absolue que Votre Majesté ne saurait lui survivre plus de quatre jours.

Epouvanté, l'excellent cœur qu'était Louis XI ordonna cette fois qu'on laissât vivre le médecin en paix, à la seule condition qu'il ne revînt jamais à la Cour.

Coytier, qui ne demandait pas autre chose, se retira rue Saint-André-des-Arts, où il se fit bâtir une maison sur la porte de laquelle il fit sculpter un abricotier, pour montrer — dans un mauvais calembour — que Coytier était à l'abri, loin de la Cour (*abri Coytier*).



LES PHRASES CELEBRES

Le Saule *(qui a grandi)*. — Enfin saule!

* * *

La vielle

La vielle, connue des Grecs, qui la nommaient *Sambuque*, fut appelée par nos ancêtres du même nom. Elle fut assez prisée, en France et en Italie, vers le XIe siècle. Pendant tout le XIIe siècle, elle fit fureur et on l'entendit dans les meilleurs concerts. Sous le règne de St-Louis, les jongleurs s'en servaient pour accompagner leurs chants et leurs exercices. Vers le XIVe siècle, les aveugles et mendiantss étaient souvent joueurs de vielle. Puis elle tomba, de ce fait, en défaveur. On l'appela: l'instrument des malheureux. Cependant, elle redevient très à la mode, au début du XVIIe siècle. Vers 1670, deux virtuoses célèbres: La Rose et Janot redonnèrent à la vielle son ancienne faveur, en se faisant applaudir à la Cour de Louis XIV.

Après avoir longtemps figuré dans les concerts, la vielle redevint l'instrument des mendiants.

Cet instrument monocorde, duquel on tirait d'agréables effets, est, maintenant, presque totalement oublié.

R.

La culture de l'escargot.

L'escargot comestible n'est pas ce qu'un vain peuple pense, c'est-à-dire qu'il n'est pas le vulgaire escargot que l'on trouve dans les haies et dans les prairies et qui se montre surtout après une forte pluie. C'est un mollusque cultivé d'après des méthodes scientifiques, non seulement en France, mais aussi en Italie, en Suisse et en Allemagne.

Paris en consomme à lui seul 200.000.000 soit dix tonnes pendant la saison où il se mange, laquelle, tout comme pour les huîtres, dure de septembre à mai.

Un champ de culture d'escargots constitue un spectacle des plus curieux, quoiqu'à première vue, son aspect n'offre rien de bien particulier, car, à part le mur bas ou la clôture de lattes ayant pour but d'empêcher les mollusques de s'évader, on n'y distingue pas autre chose que des choux par centaines de mille et des caisses par milliers.

Ces caisses, qui mesurent chacune six pieds de long sur trois de large, sont posées sur le sol en d'interminables rangées et à un mètre de distance l'une de l'autre avec deux mètres de distance entre chaque rangée. Chacun de ces abris qui n'a que quelques centimètres de haut, est pourvu d'un toit en pente.

L'intérieur de la caisse est capitonné d'un lit de mousse sèche sur lequel sommeillent les escargots à l'abri du soleil, pour ne se réveiller qu'à la tombée de la nuit, moment où ils sortent de leurs caisses pour se diriger vers les choux dont ils se nourrissent. La voracité de l'escargot est incroyable.

Dans la ferme d'Orgelet, dans le Jura, qui peut être considérée comme un établissement modèle, il est planté devant chaque caisse une quarantaine de choux en rangées doubles le long de ses grands côtés et en rangées simples sur ses petits côtés. Cette ferme modèle contient 1.700 abris hospitalisant chacun un phalanstère de 2.000 escargots; soit un total de 3.400.000 individus auxquels sont donnés en pâture 68.000 choux.

Il n'y a que deux sortes d'escargots co



PRECAUTION

— Pourquoi le battez-vous ainsi? il n'a pourtant pas été méchant.

— Non, mais il va profiter de mon absence pour faire quelque mauvais tour, et en rentrant, je ne pourrai plus mettre la main dessus.

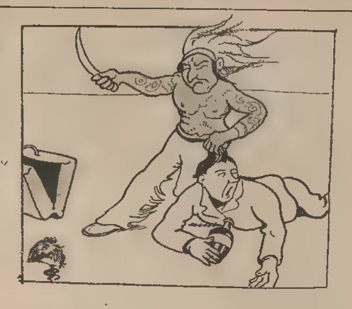
LE CINEMATO DU BOULEVARD



Ayant levé les yeux sur la toile d'un de ces cinématographes qui pullulent sur les toits des boulevards, je m'arrêtai net, subitement intéressé par l'horreur de la scène représentée: Dans les pampas, un peau-rouge est en train de scalper un malheureux voyageur.



Je frémis de tout mon être en voyant ce grand sauvage arracher du crâne de sa victime, le cuir chevelu qui le garnissait. Cependant, le voyageur ayant pu se traîner jusqu'à sa valise, en retire un flacon qu'il déversa sur sa tête dénudée.



Mais quel est ce miracle? Instantanément une superbe chevelure vient de pousser. Cela devient palpitant de mystère. Quant au sauvage, furieux, il se précipite à nouveau pour s'en emparer.



Et la même scène recommence, dix, vingt, cent fois peut-être; après chaque opération, le patient se versant sur la tête le mystérieux liquide, et le sauvage s'obstinant à scalper cette chevelure toujours renaissante, jusqu'au moment où, épuisé, il doit s'arrêter, vaincu.



Enfin, voici le dernier tableau, j'attends, palpitant, le dénouement de cette horrible scène.

Ah! diable... voici que vient d'apparaître sur la toile une immense bouteille d'élixir pour faire repousser les cheveux, 6 fr. 25 le flacon, franco.

Bon sang de bon sang, c'était encore de la réclame.

estibles qui sont: le *gros blanc* de Bourgo- e et le *petit gris* qui provient presqu'en- rement du Pas-de-Calais.

es cours en gros varient beaucoup sui- nt la saison. Ainsi, entre avril et mai, le s *blanc* se vend de 8 fr. 75 à 11 fr. 25 mille, et le *petit gris*, de 2 fr. 05 à 3 fr. 10 mille; de septembre à la mi-octobre, le s *blanc* atteint de 12 fr. 50 à 15 fr. 60 mille, ce prix va jusqu'à 18 fr. 75 d'oc- re à avril, tandis que pour ces mêmes périodes, les cours du petit gris sont de 3 fr. 75 et de 6 fr. 25 par mille. Ce qui explique cet écart entre les prix des deux espèces, c'est que le *gros blanc* est cultivé et que le *petit gris* ne l'est pas.

Le *gros blanc* est le plus apprécié des gourmets, c'est à partir de la mi-octobre que l'éleveur est diligemment occupé à trier les escargots arrivés au terme de leur croissance à l'âge de trois à quatre ans, lequel est indiqué par les rides de la coquille. On les place dans une grange ou dans quelque autre endroit à l'ombre où on les laisse sécher après avoir pris grand soin d'enlever la couche de terre qui recouvre la coquille comme une gangue, après quoi on les dispose sur des clayons à une température de 5° à 6° degrés centigrade au-dessus de zéro, ce qui en assure la parfaite conservation. Tant que cette température se maintient, on peut les conserver, au besoin, pendant une année entière, mais si on la dépasse de quelques degrés, les escargots, sous l'illusion du retour du printemps, sortent de leur coquille, ce qui a pour effet de causer leur mort immédiate, d'où perte sèche pour l'éleveur.

L'escargot, de même que l'huître et la plupart des mollusques, constitue un aliment essentiellement hivernal. R

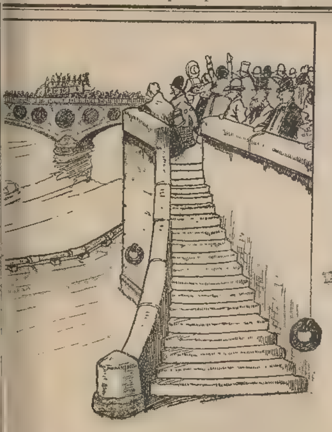
Pêle-Mêle Connaissances

— Le professeur Kœllicker, directeur du laboratoire zoologique de Naples, assure avoir pu constater que les poissons et même les crustacés, émettent un certain bourdonnement variant de ton qui serait leur langage.

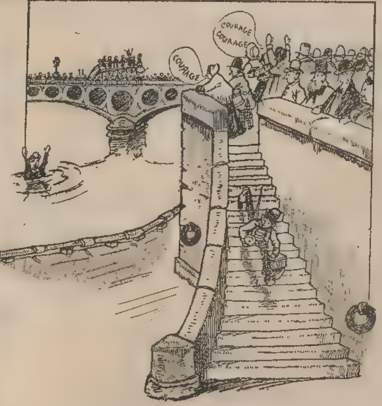
— Sur les 80 membres de la Commune qui siégèrent pendant deux mois à l'Hôtel de Ville, 70 sont morts aujourd'hui. Cinq d'entre eux ont déjà donné leur nom à des rues de Paris: Delescluze, Jules Vallès, Eugène Varlin, Benoît Malon et J.-B. Clément, l'auteur du *Temps des cerises*.

A. S.

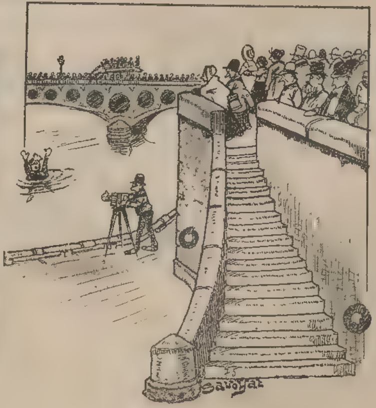
LES PHOTOPHILES



La Foule. — C'est terrible, une femme se noie et pas un sauveteur, voyons, un homme courageux!



La Foule. — Courage! Courage! Voilà un sauveteur... Ah! le brave cœur!



Le Sauveteur. — Patience! c'est un instantané.

PETITE CORRESPONDANCE

M. Antoinet. — Rassurez-vous pleinement, vous n'y verrez jamais rien de plus dangereux que ce que vous me signalez.

M. P. Guichaus. — Oui, vous pouvez envoyer des timbres.

M. Marcelin. — Non, ce genre de machine n' plus fabriqué nulle part depuis l'apparition la bicyclette.

Mme Joffre. — On a dû omettre, dans ce r certaines circonstances ; il est impossible que fait se soit passé ainsi.

BIBLIOGRAPHIE

M. ANDRÉ FOY *nous a adressé le luxu album qu'il a consacré aux étoiles des ca concerts.*

Cet ouvrage, dont chaque dessin est agrém d'un poème spirituel, fait honneur au talen son auteur.

13e ANNÉE — N° 27 | 10 Centimes | 7 JUILLET 1907.

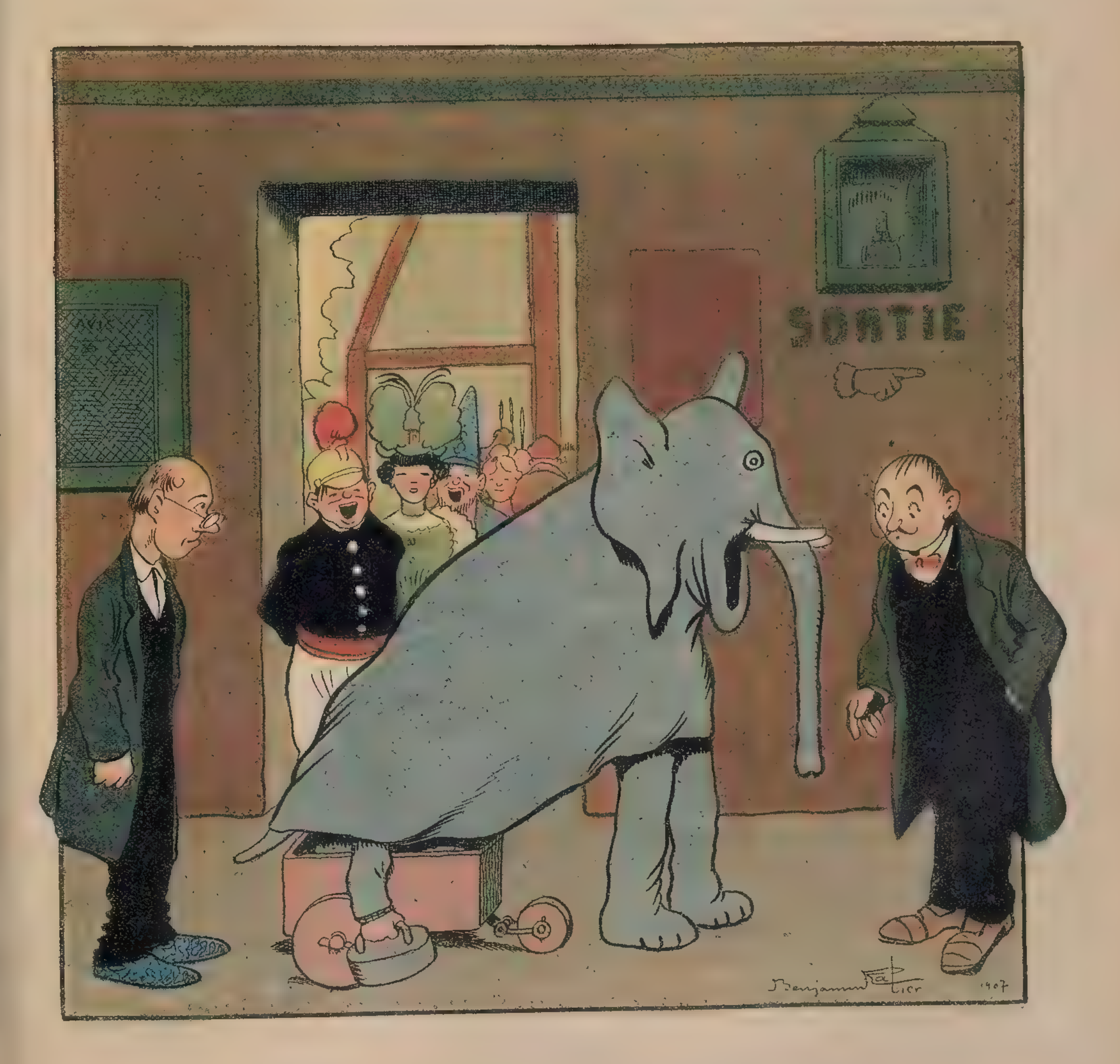
Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

FRANCE : Un an 6 fr. Six mois : 3 fr. 50
ÉTRANGER : Un an 9 fr. Six mois : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

IL Y A PÉNURIE A LANDERNEAU, OU LE FIGURANT CUL-DE-JATTE, par Benjamin RABIER



— C'est tout ce que j'ai pu trouver comme jambes de derrière.

La collaboration au **Pêle-Mêle** *est rétribuée. Pour recevoir franco le libellé des conditions, envoyer 0 fr. 15 en timbres-postes.*



LES INCONVÉNIENTS CHAMPÊTRES

Le passage à niveau.

L'homme au parapluie

Gentlemen, vous avez certainement vu pleuvoir; mais jamais, entendez-vous, jamais vous n'avez vu pleuvoir comme il pleuvait à New-York, il y a aujourd'hui trois semaines, tandis que je sortais de chez Taylor, le grand chapelier select de Broadway, où je venais de faire donner un coup de fer à mon chapeau haute-forme.

Quand je vous aurai dit que toutes les cataractes du ciel, augmentées de toutes celles du Niagara, semblaient s'être coalisées pour fondre sur mon resplendissant gibus, je serai encore au-dessous de la vérité; et je pense qu'il faudrait remonter jusqu'au déluge pour retrouver l'exemple d'une pareille trombe.

Mon chronomètre marquait quatre heures douze minutes, et j'avais rendez-vous à quatre heures précises au Kingston-Bar, avec sir Walter Boldwig esq. de Chicago; nous devions organiser ensemble le Trust des pieds de cochon, et je tenais à ne pas le faire attendre; car, en Amérique, le temps c'est de l'argent, et l'argent, c'est tout.

Malheureusement, je n'avais pas de parapluie.

(Ah! gentlemen, comme on a tort de dédaigner cet humble ustensile: les jours de giboulées, c'est le meilleur ami de l'homme — surtout quand l'homme est coiffé d'un tuyau de poêle!...)

4 h. 13'... j'étais déjà en retard... Et cependant, me voilà bloqué par l'averse, sous la marquise de la chapellerie Taylor!

Le Kingston-Bar avait beau se trouver à deux pas, sur le trottoir d'en face, j'avais beau n'avoir que la rue à traverser pour rejoindre d'une enjambée mon futur associé, — vous comprenez bien que je ne pouvais raisonnablement affronter cette douche; si courte qu'elle fût, c'était la destruction fatale et irréparable de mon chapeau, dont les seize reflets impeccables renforçaient si glorieusement mon prestige. La furie des éléments n'eût pas manqué de transformer illico cet astre flamboyant en une lamentable chose piteuse et ridicule qui m'eût déshonoré ou tout au moins discrédité aux yeux de sir Walter Boldwig esq... Et j'étais top imbu de ma respectabilité pour aller traiter une affaire aussi importante avec un couvre-chef aussi dépourvu de dignité!... En un mot, je ne voulais pas que le Trust des pieds de cochons eût à rougir de ma tête; chacun son amour-propre.

Je restai donc sous la marquise de la chapellerie Taylor, espérant que l'ondée allait cesser à bref délai et que je pourrais franchir la rue...

4 h. 14'... Je regardais le ciel d'un air mécontent et comminatoire; mais je dois dire que cela ne paraissait pas l'influencer beaucoup... Je ne vous recommande pas ce moyen, pour conjurer la pluie... 4 h. 15'... L'eau tombait, monotone, implacable et sans répit, tout exprès pour m'empêcher de gagner le Kingston-Bar... Dès qu'un nuage était liquéfié, un autre le remplaçait avantageusement: quand il n'y en avait plus, il y en avait encore, comme vous dites en France; — et cela pouvait durer ainsi pendant quarante-huit heures, au grand préjudice du trust des Pieds de cochons... Que devenir?...

4 h. 16'... Sir Walter Boldwig devait commencer à s'impatienter là-bas... Et, sur la chaussée je ne voyais ni fiacre ni auto susceptibles de me véhiculer jusqu'à mon rendez-vous. — parcours de cinquante mètres que j'eusse payé (si toutefois j'ose m'exprimer de cette façon hardie), au poids de l'or!...

4 h. 17'... La pluie, exaspérée peut-être par mes regards farouches, se mit à redoubler d'intensité, et me dégringola impertinemment dans l'œil, pour me faire une gaminerie, et pour me signifier combien elle se gaussait de mon attitude sévère... Alors, (quoique je ne sois nullement atteint du délire de la persécution), je compris qu'elle était hostile au Trust des pieds de cochons, et qu'elle ferait tout son possible pour me barrer le passage: il fallait donc abandonner tout espoir d'accalmie, et prendre sur le champ une décision énergique. Je la pris à 4 h. 18'.

La nécessité impérieuse dans laquelle je me trouvais de traverser Broadway-Street sans mouiller mon chapeau, m'inspira un ingénieux stratagème... Je l'exécutai à 4 h. 19'...

C'est en effet à cette heure-là que je vis passer devant moi, sur le trottoir submergé, un gentleman inconnu qui s'en allait tranquillement à ses petites affaires, en bravant les intempéries.

Ce privilégié s'abritait confortablement sous le dôme d'un vaste et solide parapluie, à la vue duquel mon œil s'alluma de convoitise... Et, vous savez, moi, quand mon œil s'allume, c'est fini, rien n'est capable de m'arrêter: je bois sans sourciller n'importe quel obstacle, et je suis impétueux comme un destroyer!...

Je me ramassai donc pour bondir, — et après avoir constaté que ce riflard tutélaire pouvait largement protéger deux personnes même corpulentes: c'était le salut qui s'offrait, je n'étais pas assez bête pour le laisser échapper.... Et dès qu'il fut à la portée d'un saut de puce, je me ruai vers lui, tête baissée, avec la pétulence d'un jaguar.

— Ho! cria le gentleman épouvanté, en faisant un écart en arrière...

Trop tard!... J'avais déjà surgi sous son parapluie, et, bon gré mal gré, je me cramponnais à son bras... Bref, un demi-quart de seconde me suffit pour conquérir d'autorité la place restée vacante à côté de lui... et désormais, bien malin ou bien fort, eût été celui qui m'en eût délogé!...

Le digne homme ne s'attendait naturellement pas à cette foudroyante irruption; aussi, me contempla-t-il d'un air absolument stupide.

Alors, dans le but de justifier l'étrangeté de ma conduite, je fis semblant de reconnaître en lui un vieil ami... Et je l'entraînai dans la direction du Kingston-Bar, en lui disant cordialement:

— Eh! bonjour, camarade!... Comment va la santé?... Fichu temps de grenouille, hein, mon vieux?... Et votre dame se porte bien...

— Elle ne se porte plus, répliqua-t-il fort simplement, tout en essayant de dégager son bras que je serrais comme une bouée de sauvetage... Voilà quatorze ans qu'elle est défunte!

Là-dessus, je crus qu'il allait me lâcher sans miséricorde au milieu de la tourmente, — et j'eus peur!... Non pour moi, mais pour mon chapeau haute-forme!... La minute était grave.

Pâle d'émotion, je m'accrochai donc à mon interlocuteur, avec un redoublement d'énergie, — et je pris le parti de l'abasourdir coûte que coûte par un flot de paroles et de discours, sensés ou non... Je n'avais absolument rien à lui dire, et, d'autre part la situation était trop tendue pour que j'eusse le loisir de chercher un sujet de conversation qui tînt debout: aussi, je n'en cherchai pas... Qu'importait que mes boniments s'égarassent dans les obscurs labyrinthes de la démence? L'essentiel était de m'emparer du « crachoir » de ne plus le quitter, de pérorer à jet continu, à tour de bras, à tire-larigot, éperdument et frénétiquement... de réciter au besoin des articles du Code civil ou des versets de la Bible, plutôt que de m'interrompre un seul instant, afin de ne pas laisser à mon adversaire le temps de placer un traître mot d'éclaircissement!... Sinon, j'étais un homme flambé et mon gibus en était un autre (1).

Je commençai alors à jacasser avec une extrême volubilité, sans savoir ce que je disais, mais par contre, sachant fort bien où j'allais... Là-bas, le Kingston-Bar m'apparaissait comme la Terre promise; et, remorquant mon compagnon, malgré ses velléités de récalcitrer, je le forçai à descendre du trottoir, et à s'engager avec moi sur la chaussée de Broadway...

(1) Licence poétique.

Et pendant ce trajet quasi-nautique, qui était presque une traversée, je travaillais à l'ahurir par des harangues de la plus haute incohérence, que je débitais d'un ton parfaitement calme et raisonnable.

Exemple:

— Au sujet de l'affaire qui nous occupe, lui dis-je en le maîtrisant d'une poigne robuste — je vous avoue, mon cher ami, que votre manière de voir ne me semble pas conforme à l'ostracisme des pédoncules hyperboliques dont nous cherchons l'équation. Bénissez le ciel qui vous met sur mon chemin: car si le contingent primordial des palimpsestes les plus anodins s'oppose invinciblement à la ramification des borborygmes, que sera-ce le jour où les démagogues, ayant perdu toute espèce de quadrature, se verront obligés pour se maintenir, d'enrayer leur catalepsie?... Non, non, inutile de vouloir réfuter mon épiphonème par de médiocres métonymies sans aucune valeur intrinsèque! Je sais d'avance ce que vous allez me répondre; mais je vais vous prouver en deux mots, que c'est moi qui ai raison...

Nous étions à ce moment au milieu de Broadway: la moitié du voyage était faite!... L'homme au parapluie avait déjà ouvert la bouche une vingtaine de fois pour m'affirmer que je me trompais; mais ma pétulante faconde le réduisait toujours au silence, sauf quelques barrissements informes qu'il exhalait en guise de protestations... Je le garai d'un tram électrique, et je poursuivis de plus belle:

— En effet, vous n'ignorez pas, mon cher, camarade que la divergence purement olfactive qui existe entre l'écliptique et la force coercitive du pancréas, est un des facteurs les plus importants de notre main-d'œuvre. Dans ces conditions, comment voulez-vous que nous puissions stratifier verbalement l'hypoténuse d'un lépidoptère à plexus octogonal?... Cela deviendra tellement difficile à écouvillonner, que nous serons obligés de vernir, et peut-être même de dégonfler l'anacoluthe, pour peu qu'elle soit gélatineuse! Ce qui nous occasionnera fatalement des pandectes et des barbacanes, que nos meilleurs subrécargues auront toutes les peines du monde à décuscuter... Mieux vaudrait, dans notre intérêt commun, liquider immédiatement la polarisation mixte du chalumeau: c'est le meilleur moyen de simplifier le bilboquet... Et je pense que sur ce point vous serez de mon avis...

Etc.... etc., j'étais lancé; j'eusse palabré ainsi *ad vitam æternam*... Je ne me tus que lorsque nous fûmes arrivés à la porte du Kingston-Bar.

Il était temps: l'homme au parapluie, estomaqué par l'extravagance de mes propos, commençait à manifester des signes non équivoques de dérangement cérébral... Mais, Dieu merci, mon chapeau était intact, c'était l'essentiel!

Et maintenant, au risque de passer pour un ingrat sans vergogne, il s'agissait de *plaquer* mon bienfaiteur, puisqu'il ne m'était plus utile.

Je lui lâchai donc le coude, en lui souhaitant bien le bonjour et en le chargeant de toutes mes amitiés pour sa famille... Mais ce fut son tour de se cramponner à moi, sans vouloir me laisser partir!...

Quoique ne m'ayant jamais vu de sa vie, il m'avait reconnu!!!

Mon éloquence l'avait vivement impressionné; et, avant de nous séparer, il désirait discuter avec moi les arguments sans queue ni tête que je venais de lui servir!...

Oui, gentlemen, cet homme extraordinairement souple et subtil, était parvenu à me comprendre et à se souvenir de moi!... Dominée, suggestionnée par mon verbe impérieux, son imagination timide, incapable de concevoir le vrai mobile qui me faisait agir, — m'obéissait inopinément, comme une girouette qui tourne au moindre zéphir!... Et ce doux hurluberlu était désormais bien persuadé que j'étais un de ses amis, et que l'affaire dont je l'entretenais en termes si choisis, tenait dans sa vie une place importante!...

Voyant que je me disposais à entrer au Kingston-Bar, il parut décidé à y entrer aussi... Il me suivit, après avoir fermé son parapluie.

— Ah! ça!... grommelai-je... Est-ce qu'il va me barber longtemps, celui-là?... A présent que je suis à l'abri, je l'ai assez vu!

Ces sentiments d'arrivistes n'étaient peut-être pas des plus sublimes; mais ils étaient très humains, et aussi très américains!... Devant le « business », il n'y a pas de considération sentimentale qui tienne, — et le Trust des pieds de cochons me réclamait d'urgence...

Aussi, pour élimer sans délai l'homme au parapluie qui menaçait de me « raser » fort et ferme pendant de longues heures, — je m'y pris en profond psychologue: me retournant vers lui, je chuchotai simplement:

— Dites donc, mon vieux, je suis à sec. Vous ne pourriez pas me prêter cinq dollars?...

Il pirouetta sur lui-même avec un grognement évasif...

— Hô! fit-il, comme si je lui avais décoché un coup de poing dans l'estomac... Bonsoir, monsieur!...

Et il s'empressa de battre en retraite: rien de tel que le coup de l'emprunt pour se débarrasser d'un gêneur!... C'est infaillible!

Fier de mon succès, je le suivis d'un œil goguenard et triomphal; j'avais presque envie de crier: « Hip, hip, hourrah! » Mais lorsqu'il eut disparu au coin de Chatham Street, je m'aperçus qu'il m'avait *refait* ma montre.

Robert FRANCHEVILLE.

AVIS

Vu l'abondance de la publicité, ce numéro contient vingt pages.

Pêle-Mêle Causette

Un homme de lettres a attiré l'attention publique sur la question du *domaine* en matières littéraires.

Allégés par l'absence de droits d'auteurs, les morts font une concurrence déloyale aux vivants.

L'on sait, en effet, que cinquante ans après la mort d'un écrivain, ses œuvres cessent d'être propriété privée. Les éditeurs peuvent les publier à leur guise sans autorisation et sans redevance. Elles tombent dans le domaine public.

L'homme de lettres en question, pour établir plus d'équilibre entre les œuvres de propriété particulière et celles du domaine, a proposé de prélever un droit en faveur de l'Etat sur toutes les œuvres passées dans le domaine public.

Cette proposition n'a guère eu d'écho dans la presse, qui l'a accueillie avec plus d'ironie que de bienveillance. Elle méritait mieux!

L'exhumation de tant de vieux romans est incontestablement nuisible à la génération contemporaine.

Elle ferme la porte à un trop grand nombre d'écrivains, incapables de lutter, eux qui ont besoin de vivre, contre les morts qui n'en ont plus besoin.

A cela, certains objectent que la gratuité du domaine présente l'avantage de perpétuer et de vulgariser les chefs-d'œuvres anciens.

La gratuité est-elle bien nécessaire pour cela? Dumas, Lamartine, Victor Hugo ne sont pas du domaine, et leurs œuvres ne s'en sont pas moins répandues dans le monde. Les droits d'auteur n'ont pas empêché leur diffusion.

Par contre, la gratuité a l'inconvénient de faire rééditer une foule d'ouvrages qui n'ont aucun titre à cet honneur et ne le doivent qu'à des raisons d'économie.

Ces mauvais livres, qui foisonnent en ce moment dans les journaux et chez les éditeurs, portent gravement atteinte aux auteurs vivants. Ceux-ci voudraient être jugés sur le seul mérite, et se voir placés sur un pied d'égalité avec leurs prédécesseurs.

Ils en sont empêchés par une question purement commerciale et qui pèse, injustement sur eux.

On ne peut raisonnablement leur demander de produire pour rien.

Il faut reconnaître, d'ailleurs, que cette institution du domaine ne repose pas sur des bases judicieusement étudiées.

A quoi correspond ce chiffre de cinquante ans, qui marque la durée de la propriété privée? C'est, évidemment, un nombre choisi très au hasard. Il présente au surplus une grande imprécision. Supposons, en effet, que deux auteurs publient le même jour deux œuvres d'égale valeur. Si l'auteur de la première meurt le lendemain de la publication, cinquante ans après, son œuvre rentrera dans le domaine. Si, d'autre part le deuxième auteur ne meurt que cinquante après la publication de son œuvre, celle-ci n'entrera dans le domaine que dans cent ans.

Le premier ouvrage sera resté propriété particulière pendant cinquante ans, le second pendant cent ans.

A notoriété égale, l'un aura rapporté beaucoup plus que l'autre à l'auteur et à ses héritiers. Ce n'est pas d'une logique bien comprise.

La question du domaine public comporte donc d'utiles réformes.

Celle qui a été proposée et qui consiste à imposer les nouvelles publications des anciens livres est-elle la bonne? Je ne le crois pas.

Mieux vaudrait décréter que la propriété littéraire durera, pour tout ouvrage, cent ans après sa première publication, et sans se préoccuper de la mort de l'auteur. Je dis cent ans, car ce chiffre correspond à un maximum de longévité humaine.

Cette disposition aura l'avantage, en prolongeant la durée moyenne de la propriété littéraire, de supprimer automatiquement les ouvrages sans valeur. On n'ignore pas, en effet, que, seules, les œuvres de maîtres sont susceptibles de braver le temps, ce grand dispensateur de l'oubli.

On m'objectera certainement que la date de la mort d'un écrivain est plus facile à contrôler que les époques successives de ses publications. Et pourquoi donc? Il faut au contraire très fréquemment se livrer à de difficiles recherches, quand il s'agit d'un écrivain peu connu et dont les encyclopédies n'ont pas enregistré le nom.

Remarquez, d'ailleurs, que bien des ouvrages sont publiés sous un pseudonyme. Pour ceux-là, l'identification est plus ardue encore et sujette à des controverses.

En obligeant, par contre, les éditeurs à imprimer, sur chaque exemplaire, la date de la première apparition, le contrôle est fourni par les ouvrages eux-mêmes et sans laisser place à la moindre hésitation. Beaucoup d'éditeurs sans y être contraints, mentionnent la date de la publication sur la couverture de leurs livres. Il serait facile de généraliser cet usage, excellent, du reste, sous bien des rapports, et notamment au point de vue de l'histoire.

Le problème comporte, on le voit, une solution fort simple. Est-ce à dire qu'on l'adoptera? Hum! Il y a en jeu des intérêts commerciaux. Et quand la question d'argent est de la partie, la justice et la logique sont souvent poussées dans un coin.

Fred Isly.



UN MONSIEUR QUI AIME SES AISES

Le Poivrot. — Décidément, il n'y a pas moyen de sortir le dimanche, c'est plein de monde partout.

Changement prudent

La banque Toulay Gogos et Cie, n'ayant pas eu de chance dans ses derniers lancements financiers, se trouvait en situation difficile. Les employés impayés réclamaient leurs salaires arriérés. Toulay les ayant réunis dans son bureau, s'efforça de les rassurer en leur déclarant que tout serait réglé, mais qu'un peu de patience s'imposait.

Du reste, on allait procéder graduellement au remboursement en commençant dès maintenant, et en suivant un ordre alphabétique.

Le jour même, tous les employés dont le nom commençait par A et B, furent intégralement payés. Quelques jours après, on continua par les lettres suivantes.

Un employé qui portait le nom de Xavier, attendait patiemment que son tour arrivât de rentrer dans son dû.

Malheureusement, au bout d'un mois, les affaires n'ayant pas repris meilleure tournure, les paiements furent à nouveau interrompus.

La maison se vit obligée de licencier son personnel.

Mais une mine de papier mâché ayant été découverte en Patagonie, la banque Toulay Gogos et Compagnie vit renaître de beaux jours. Elle manda ses anciens employés et rengagea ceux qui n'avaient pas trouvé encore à se caser.

De ce nombre était Xavier, Toulay lui proposa de reprendre sa place, ce que celui-ci s'empressa d'accepter.

Alors, Toulay prit un registre pour y in[scrire] son nom et son adresse.

— Vous vous appelez Xavier, si j'ai bon[ne] mémoire?

— Non pas, répondit Xavier.

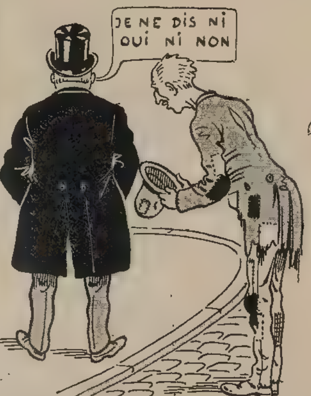
— Pourtant, je vous ai connu sous c[e] nom-là.

— Possible! Mais que le diable empor[te] Xavier! Maintenant, je m'appelle Abadie!

LES COMMANDEMENTS DU DEPUTE



Pour être nommé, tu feras
Beaucoup d'affiches et boniments.



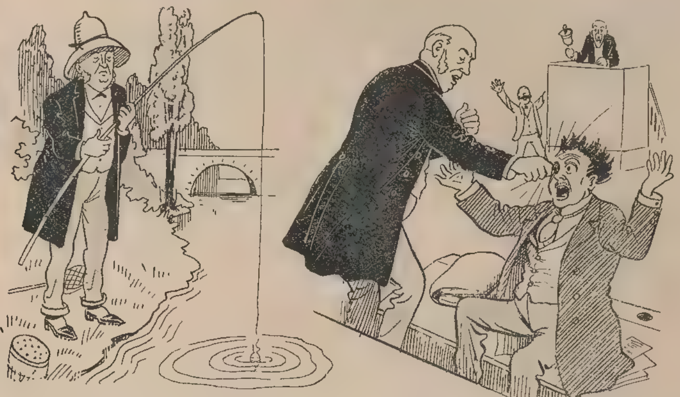
Lorsque député tu seras
Tu deviendras des plus prudents.



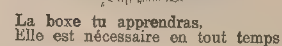
D'une nuance à l'autre iras
A l'instar du caméléon.



Les Palmes tu obtiendras,
Pour tes électeurs naturellement.



A la Chambre tu te rendras.
Si tu m'en crois le moins souvent.



La boxe tu apprendras,
Elle est nécessaire en tout temps



La bouche au besoin ouvriras,
Mais à la buvette seulement.



Le pot-de-vin tu priseras,
Mais veille à ce qu'il soit important.



Et pour ce mal-là, tu toucheras
Quinze mille francs en bon argent.

Un mot de Gavarni

L'illustre dessinateur s'appelait, en réalité: uillaume Chevallier; le hasard seul lui fit lopter le nom de Gavarni.

Voici dans quelles circonstances:

Le futur auteur de « Thomas Vireloque » des « Fourberies de femmes » avait, d'un jour dans les Pyrénées, rapporté, entre au-es études, deux aquarelles datées de Ga-rnie, qu'il envoya au Salon de 1828.

Le préposé à la rédaction du catalogue, pondant lui-même au nom de Germain (re-nez bien ce nom), sans doute capable de endre le Pirée pour un homme, prit le rque de Gavarnie pour un peintre et, sans soucier beaucoup de l'orthographe, cata-gua l'envoi: Deux aquarelles, par Gavarni.

L'artiste, trouvant à son goût ce pseudo-me involontaire, le conserva et... par la ite, l'illustra.

C'est en souvenir de cette petite aventure 'il répondit un jour, à quelqu'un lui deman-nt en riant, s'il était parent du fameux cir-e: « Nous sommes cousins... *issus* de *Ger-ain.* »

A. F.

* * *

Fiction et Réalité

Une bizarre opposition est celle qui fut tifiée à un acteur qui jouait un jour dans e petite ville éloignée.

Dans la salle se trouvait ce soir-là un paysan, auquel l'acteur avait autrefois em-prunté de l'argent.

Or, au second acte, l'acteur se livrait en scène à une partie de cartes dans laquelle il gagnait cent mille francs.

Le lendemain de la représentation, au mo-ment où il allait partir, l'acteur fut avisé qu'une opposition avait été faite par le pay-san sur les cent mille francs qu'il avait ga-gnés la veille.

* * *

PROMESSES

Quand Jean était petit, c'était un bon élève. Ses professeurs disaient de lui:

— C'est un enfant qui promet.

Devenu grand, Jean s'est fait élire dépu-té, et ses électeurs disent de lui:

— C'est un homme qui promet.

* * *

Les proverbes qui se contredisent

« A père avare, fils prodigue », dit la sa-gesse des Nations. Elle dit aussi:

« Tel père, tel fils ».

« Sans cesse sur le métier, remettez votre ouvrage », mais « le mieux est l'ennemi du bien ».

PENSÉE

Plus on a d'argent, plus on a d'amis, mais plus on a d'amis, moins on a d'argent.

* * *

Abréviation

Un paysan, ayant un procès au parlement que la semaine dernière vous ne m'avez de-dent du parlement, pour lui présenter un placet. Il attendait depuis deux heures dans l'antichambre, quand le premier président vint à passer et le trouva en contemplation de-vant un portrait, au bas duquel il y avait quatre P. qui signifiaient:

Pierre Pontac, premier président.

— Eh bien! mon ami, lui dit ce magis-trat, comprends-tu la signification de ces qua-tre lettres?

— Monseigneur, répondit le paysan, je m'en doute. Elles signifient:

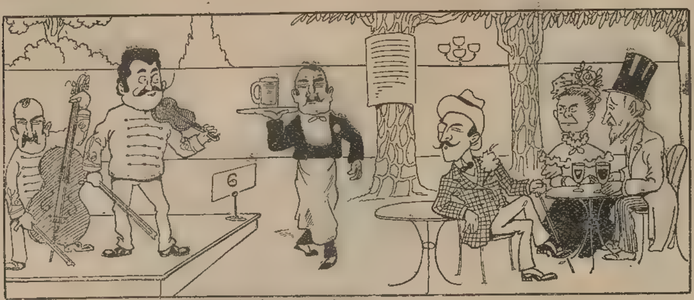
Pauvre plaideur, prends patience!

* * *

Vengeance ingénieuse

Bautru, ayant à se plaindre du duc d'Eper-non fit relier un livre qui avait pour titre: *Les beaux traits de la vie de M. le duc d'Epernon.* Le reste du livre était en blanc.

C'était se venger avec esprit.

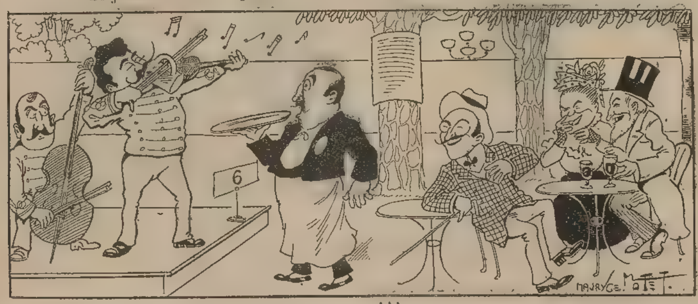


L'ADROIT TZIGANE

— Ah! le beau bock! Qu'il me paraît bon...



... Si je le buvais en jouant ma czarda?



!!!

Courrier Pêle-Mele

Poussière.

Monsieur le Directeur.

En ce siècle de locomotion intense, le danger le plus redoutable n'est peut-être pas, malgré son intensité, celui que fait courir l'automobilisme par contact direct.

Il en est un moins brutal et à cause de cela moins remarqué, mais qui cause peut-être plus de victimes encore. Je parle de la poussière que soulèvent sur les routes les machines infernales à leur passage.

Ce danger-là est plus traître que l'autre, parce que son effet est plus lent et ne donne droit à aucune indemnité. Il n'en est pas moins terrible.

Les maladies des voies respiratoires, la phtisie, la tuberculose, sont les conséquences accessoires de cette industrie mortifère.

S'il est vrai que la France tire profit et gloire de l'automobilisme dont elle est mère, cette gloire est terriblement chère, il faut bien le reconnaître.

Et la mère qui a mis au monde un pareil monstre, pourra bien un jour regretter cette création, si elle ne la déplore déjà.

En attendant, ne conviendrait-il pas de combattre les funestes effets de la poussière?

Il me semble qu'il y aurait opportunité à ouvrir un vaste concours international destiné à faire éclore un moyen pratique, de supprimer ce fléau qu'est la poussière.

Les efforts jusqu'ici ne se sont pas portés sur le vrai problème à résoudre. Du moins, est-ce là mon opinion toute personnelle.

On a cherché à couvrir la poussière d'une couche de goudron.

On supprime bien ainsi la poussière, mais momentanément seulement. A moins de renouveler l'enduit très fréquemment, ce qui en rend l'application trop dispendieuse, le goudron finit bien vite par être réduit lui aussi en poussière, de sorte que celle-ci reprend possession de la route.

Ce qu'il s'agit de trouver, c'est un moyen pratique d'enlever la poussière, pour la noyer ensuite dans des étangs, des rivières ou la mer. Il faut, non pas la couvrir, mais l'enlever.

Ceci peut-il se faire par l'intermédiaire d'un liquide qui, coagulant la poussière, en permette l'enlèvement, ou par le procédé aspiratoire? Je l'ignore. Et c'est dans cette direction que les chercheurs devraient diriger leurs efforts.

Pour les y encourager, de très grandes récompenses devraient être offertes à ceux qui résoudront la difficulté.

On ne saurait payer d'un prix trop élevé la découverte qui nous débarrasserait de la poussière dont on peut dire aujourd'hui que c'est un des plus sérieux ennemis de la santé publique.

Recevez, etc.

Th. Black.

Chinoiserie.

Monsieur le Directeur,

Je vous sais amateur de petites chinoi-serie administratives. En voici une que cha-cun peut controler

Il existe deux moyens de se rendre à Cham-pigny; l'un par la gare de l'Est, l'autre pa la gare de Vincennes.

La ligne de Vincennes ne comportant pa de troisièmes, les billets de cette ligne son valables sur l'Est, mais dans la classe im-médiatement au-dessous. Ainsi, un billet d seconde sur Vincennes est bon pour un voya-ge en troisième sur l'Est.

Jusque-là rien à dire, mais ce qui es amusant, c'est que cette validité d'une li-gne sur l'autre n'existe que si vous ave eu soin de la demander en prenant votr billet.

Il faut à ce moment prononcer le mot *fa-cultatif*. Ce mot magique vous ouvre l'au-tre ligne.

Tant pis pour vous si vous oubliez de l prononcer en prenant votre billet. De c fait, la ligne de l'Est est fermée pour vou et votre billet de retour n'est plus valabl que sur la ligne de Vincennes.

Que n'y a-t-il pas dans un mot!

Voyageurs qui prenez à Champigny ou a delà un billet d'aller et retour pour Paris n'oubliez pas le *facultatif*, interjection tout gratuite du reste et qui vous donnera a retour le choix entre deux lignes, alors qu si vous l'avez oublié, vous n'avez plu qu'une ligne à votre disposition.

Un monsieur de ma connaissance et qu demeure depuis longtemps à Champigny, avai au début, par un cas fréquent d'amnésie pas-sagère, le malheur de ne pas retrouver a moment opportun le mot magique, le *facu-tatif* en question. Il était obligé de recou-rir à des périphrases gênantes. Aussi eu il l'idée d'inscrire le mot sur un bout d papier qu'il planta dans la coiffe de so chapeau.

Quand il arrivait au guichet, il lui suff-sait d'ôter son chapeau pour retrouver au-sitôt la fameuse formule.



CHANTAGE

Chers parents, si vous ne m'envoyez pas immédiatement l'argent que j'ai demandé, je me jette par la fenêtre.





LE JEU DE QUILLES

— A moi de jouer. — Je ne joue plus que pour quarante-cinq !

Et la buraliste, peu habituée à ce geste qu'elle prenait pour une marque de politesse à son adresse, répondait par une gracieuse salutation.



MARCHANDAGE

Mme Pingre, qui marchande toujours, pour le principe, fait tomber à terre une étiquette de 0 fr. 60 centimes.

Depuis plusieurs années, le monsieur a gravé dans son cerveau le mot magique, mais il n'en continue pas moins à se découvrir en demandant son billet pour ne pas offenser la buraliste par une subite et incompréhensible froideur.

De sorte que la chinoiserie de la Compagnie de l'Est a eu pour résultat de faire revivre au moins pour deux personnes les marques extérieures de la vieille politesse française.

Elle a quand même du bon, comme l'on voit.

Recevez, etc.

DURET (Champigny).

****

Question interpêlemêliste

Par quel moyen peut-on reconnaître une pipe en *écume véritable* d'une pipe en *écume* imitation ?

TICON (Mesnil-Saint-Denis).

DE NOS LECTEURS

L'esprit des autres.

On venait de prononcer, sur la tombe d'un bohême dramatique, deux discours longs et filandreux, quand un nouvel orateur prit la parole.

Il termina son oraison funèbre par ces mots :

— Enfin, il emporte tous nos regrets.

— Ça fait qu'il ne nous en reste plus, dit Meilhac.

Le député d'un arrondissement vinicole avait promis à un électeur influent le ruban du Mérite agricole.

L'*Officiel* ayant paru, l'électeur constata que l'homme politique — chose extraordinaire ! — n'avait pas tenu sa parole.

Pas bête, il lui adressa *illico* le quatrain suivant :

« J'eus tort de vous donner mon vote,
Votre parole vaut zéro :
En me promettant le poireau,
Vous me tiriez une carotte ! »

La voiture de Napoléon Ier.

On sait qu'à la bataille de Wateloo, la voiture de Napoléon Ier fut prise par les Anglais.

Cette voiture fut vendue mille guinées (25.000 francs) à un adroit spéculateur qui gagna près de cent mille guinées en l'exhibant.

La moitié des habitants de Londres, où elle était exposée, passa, pour le prix d'un schelling (1 fr. 25) dans cette voiture. On entrait par une portière, on sortait par l'autre.

Ceux qui désiraient s'offrir une plus forte sensation, obtenaient de s'y asseoir une minute et payaient une couronne (cinq schellings).

S'asseoir dans le sapin de Napoléon avant de mourir, quelle satisfaction !

R.



Elle la ramasse, et sans faire attention, la replace à l'envers.



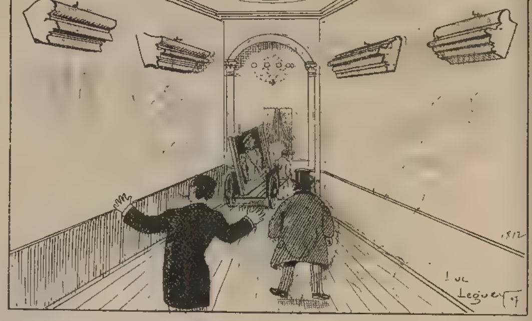
— Comment ! s'écrie-t-elle, des poires à 0 fr. 90 centimes ! J'espère bien que vous allez me les vendre meilleur marché !

Et l'épicier, qui se retenait de rire, laissa les poires à quatre-vingts centimes.



C'est ainsi que Mme Pingre paya quatre sous plus cher qu'elle n'aurait dû, mais elle s'en alla fort satisfaite quand même.





UN PÈRE PRÉVOYANT

Après la mort du duc, son père, le marquis de la Roche-Trompette, qui avait de nombreuses dettes, résolut de bazarder les portraits de ses ancêtres. Cependant, comme son père lui avait fait promettre de garder au moins en partie ces chers souvenirs, il demanda à conserver un morceau des cadres de chacun de ces tableaux.

Mais lorsque son acheteur fut parti, le marquis fut stupéfait de voir que son père avait prévu son cas, et qu'après avoir vendu lui-même fort cher les cadres anciens qui encadraient les portraits; il les avait fait remplacer par des cadres en baguettes dont les coupes différentes représentaient exactement les profils de leurs vénérables aïeux.

Le mystère du pont de la Concorde

(Drame historique)

Par les beaux matins d'été de l'an 1847, à l'heure où l'azur du ciel s'empourprait aux premiers feux de l'aurore et où les voitures de laitiers troublaient seules le silence des rues solitaires, — les balayeurs du faubourg Saint-Germain pouvaient remarquer un homme d'une cinquantaine d'années qui descendait la rue de Bellechasse en rasant les murs.

Certes, la correction de sa tenue, la noblesse de sa démarche et de la parfaite distinction de ses manières, semblaient affirmer péremptoirement l'honorabilité de ce gentleman... Mais alors, pourquoi diable prenait-il tant de précautions pour passer inaperçu?...

Oui, pourquoi se glissait-il d'un pas si furtif, le long des maisons?... Pourquoi rabattait-il son chapeau sur son nez, à l'instar d'un bambocheur nocturne qui n'ose affronter l'éclat du soleil, ou d'un chourineur qui vient de faire un mauvais coup?...

Bref, son attitude était des plus louches: pour avoir si grand peur d'être reconnu, il fallait sûrement qu'il eût quelque chose de noir sur la conscience!... Aussi, les intègres balayeurs du quartier le suivaient-il d'un œil soupçonneux et sévère; puis, lorsqu'ils l'avaient vu tourner à gauche au bout de la rue de Bellechasse et disparaître sur le quai d'Orsay, dans la direction de la Concorde, — ils chuchotaient entre eux, en hochant la tête:

— Hum!... Drôle de particulier!... Ça doit être un conspirateur!...

*
* *

Une fois parvenu sur le quai d'Orsay, l'homme jetait autour de lui un regard méfiant, pour s'assurer que personne ne l'épiait.

Ensuite, il s'engouffrait rapidement dans un petit escalier de bois qui donnait accès sur la berge de la Seine. Il y descendait quatre à quatre...

Là, le mystérieux inconnu poussait un soupir de soulagement, comme s'il venait d'échapper à un terrible danger... Sa taille voûtée se redressait, son visage soucieux se détendait... Il respirait avec joie la brise matinale qui ridait les eaux calmes du fleuve... Il se sentait chez lui!... Il était sauvé!...

Sa démarche était maintenant celle d'un paisible promeneur, et non plus celle d'un aventurier sur le qui-vive... Il allait ainsi, en suivant le bord de l'eau jusque sous le pont de la Concorde.

Arrivé à cet endroit, il s'arrêtait.

Méthodiquement, il dévissait alors une grosse canne en bambou qu'il avait apportée en la dissimulant sous ses vêtements.

Cette canne était creuse et contenait trois autres cannes de plus en plus minces qu'il ajustait bout à bout. Puis il fixait à son sommet un long fil de crin, terminé par un hameçon, sur lequel il empalait un asticot...

Et il se mettait à pêcher à la ligne.

*
* *

La pêche n'était nullement interdite, et ce brave citoyen ne commettait aucun délit en venant dès le patron-jaquet taquiner le goujon à cette place qu'il avait eu la chance de découvrir, et qui était la meilleure de tout Paris pour attraper de la friture...

Mais il avait tout de même quelques petites raisons de ne pas vouloir être surpris dans l'exercice de ces modestes fonctions: car elles n'étaient point compatibles avec sa dignité solennelle... Et je vous prie de croire que Sa Majesté le roi Louis-Philippe n'eût pas été médiocrement scandalisé d'apprendre que l'homme qui, chaque matin vers quatre heures, pêchait à la ligne sous le pont de la Concorde, n'était autre que Son Excellence M. le comte de Salvandy, ministre de l'Instruction publique!...

Que voulez-vous, chacun a sa passion!... Tantôt c'est le jeu, tantôt l'alcool, et tantôt la pêche à la ligne!...

M. de Salvandy se reposait des surmenages de la vie politique en regardant flotter son bouchon... Tous les hommes sont égaux devant le bouchon: ils ont le même état d'âme, la même quiétude, la même béatitude... Et le ministre vouant la paperasserie au diable, venait vivre là quelques heures de solitude et de recueillement; — et c'était délicieux de pouvoir oublier en faveur d'un simple bouchon, les soucis déprimants et les fastidieuses sornettes qui gonflent le portefeuille d'un homme d'Etat!...

Mais lorsqu'approchaient les sept heures du matin, et que la circulation commençait à devenir active, M. de Salvandy jugeait prudent de plier bagage, dans la crainte qu'un journaliste ou un collègue passant par là, ne vinssent à le reconnaître et à trahir son secret...

Alors, il se hâtait de rentrer chez lui, sans tambours ni trompettes; et, le pêcheur à la ligne ayant à regret terminé sa journée, le ministre entamait la sienne...

*
* *

Quels ne furent pas sa stupeur et son dépit, de trouver un matin sa place usurpée par un intrus!... Non pas sa place de ministre, entendons-nous bien — mais, ce qui était diantrement plus grave, sa place, sa bonne place de pêcheur à la ligne!...

Un perfide ichtyophage y était arrivé avant lui, s'y était tranquillement installé et capturait sans vergogne les pauvres petits goujons de Son Excellence...

M. de Salvandy, très vexé, considéra cette hécatombe d'un œil nostalgique, et s'arrêta pour délibérer en lui-même sur l'attitude qu'il convenait de prendre en cette fâcheuse occurence... Son premier mouvement fut de courir sus à l'importun, et de le faire promptement circuler... Mais comme c'était un esprit sagace et pondéré, il comprit qu'il n'avait pas le droit d'accaparer à lui seul le dessous du pont de la Concorde, même en arguant de sa qualité de ministre!...

On sait que les pêcheurs les plus paisibles en apparence deviennent féroces dès qu'il s'agit de défendre leurs prérogatives... Parfois même, ils n'hésitent pas à déchaîner tout le vocabulaire poissard pour clouer le bec à leurs adversaires... M. de Salvandy tenait peu à s'aventurer dans une de ces joutes oratoires, où malgré son éloquence parlementaire, il n'eût peut-être pas eu le dernier mot... Pour éviter une esclandre, il jugea plus prudent et plus digne de dévorer son humiliation en silence et d'aller jeter sa ligne à quelque distance de là...

Il se mit à pêcher d'un air maussade, tout en observant son rival du coin de l'œil: c'était un homme fort respectable, qui portait des lunettes cerclées d'or et des favoris poivre et sel...

— Il doit bien voir que je ne suis pas content, murmura le ministre; il comprendra qu'il s'est fourvoyé, et n'aura plus envie de revenir, après l'accueil significatif que je viens de lui faire!...

*
* *

Mais il faut croire que cet « accueil significatif » ne signifiait rien du tout pour l'homme aux lunettes d'or, — car M. de Salvandy le retrouva au même endroit le lendemain matin!...

Puis le surlendemain!... puis les jours suivants!...

Pendant cette cruelle semaine, le ministre vécut les heures les plus tragiques de son histoire: depuis la Révolution de Juillet, il n'avait point ressenti d'aussi violentes émotions!...

— Tous mes goujons vont y passer! gémissait-il en s'arrachant les cheveux... Oh! mes goujons, mes pauvres goujons!... Quel malheur!...

Le spectre de l'homme aux lunettes d'or empoisonnait son existence naguère si calme: il l'évoquait le jour, il en rêvait la nuit... et il le voyait, hélas, en chair et en os tous les matins!... Il avait beau se lever à trois heures, à deux heures, pour tâcher de prendre la place avant lui, — c'était peine perdue!... L'autre y était toujours le premier!... Il couchait là, probablement...

Et quand M. de Salvandy, essoufflé et pantelant descendait le petit escalier de bois du quai d'Orsay, il apercevait de loin sa bête noire, en train de pêcher obstinément, sous l'arche du pont de la Concorde!...

Cela ne pouvait pas durer!

Il fallait à tout prix mettre un terme à cette situation intolérable!

Un matin, donc, le Ministre se décida à entamer des pourparlers...

C'était un fin diplomate qui pratiquait fort bien l'art de dire aimablement les choses les plus comminatoires; il savait envelopper ses



La vue d'un remorqueur baissant son tuyau pour passer sous un pont, a donné à M. Pratique...



... l'idée d'appliquer ce système à son tube pour les visites que sa place à l'Assistance publique l'oblige à faire dans les derniers étages de nos maisons parisiennes.

remontrances dans un doux sourire, de même qu'on atténue l'amertume des pilules en les roulant dans du sucre... Il se mit à bavarder sans acrimonie avec son antagoniste, mais non sans lui lancer de temps en temps quelques petits mots, pointus comme des flèches, destinés à lui faire comprendre que sa présence était de trop... Ils causèrent ainsi de la pluie et du soleil, — et surtout de la pêche à la ligne...

— Je vois que vous avez de nombreux loisirs à consacrer à cet exercice! observa M. de Salvandy, moitié figue, moitié raisin... Vous avez bien de la chance de n'avoir pas d'autre occupation!...

A ces mots, l'homme aux lunettes d'or leva les yeux au ciel et dit en soupirant:

— Hélas, monsieur, j'en avais une: on me l'a retirée!... Tel que vous me voyez, je suis sans emploi, grâce à des intrigants qui m'ont odieusement calomnié... et si je viens ici pêcher à la ligne, c'est en attendant que le ministre de l'Instruction publ...

— Tiens, tiens, tiens!... fit M. de Salvandy en dressant l'oreille, racontez-moi donc votre affaire?...

— Elle ne vous intéressera pas...

— Ça ne fait rien: racontez toujours!...

Le pêcheur fit alors le récit de ses infortunes: censeur d'un lycée de province, il avait été récemment destitué, sur la foi d'un rapport mensonger; il était aussitôt venu à Paris, pour demander audience au ministre de l'Instruction publique, qui ne pouvait le condamner sans l'entendre... Il avait les preuves de son innocence, et se faisait fort de démasquer et de confondre ses calomniateurs en présence de son chef suprême... Malheureusement, il n'était recommandé par aucun protecteur influent, et toute la bureaucratie semblait se coaliser contre lui pour l'empêcher de parvenir jusqu'à Son Excellence; c'est en vain qu'il se morfondait des heures entières dans les antichambres du ministère inexorable; c'est en vain qu'il réclamait le ministre à cor et à cri: on le renvoyait toujours aux calendes grecques, en l'assurant que M. de Salvandy était trop occupé pour le recevoir, mais qu'il allait examiner son dossier avec la plus grande bienveillance!... Et comme le triste quémandeur s'ennuyait mortellement à Paris, il se consolait de ses déboires en pêchant à la ligne... Voilà.

— Fort bien, dit M. de Salvandy après avoir attentivement écouté les doléances de son rival... J'ai quelques relations au ministère de l'Instruction publique; je pourrai peut-être vous donner un coup d'épaule! Mais, dites-moi, vous ne connaissez pas le ministre?... Vous ne l'avez jamais vu?... Ni lui, ni son portrait?...

— Ma foi, non! répartit l'homme aux lunettes d'or, avec un grand accent de vérité.

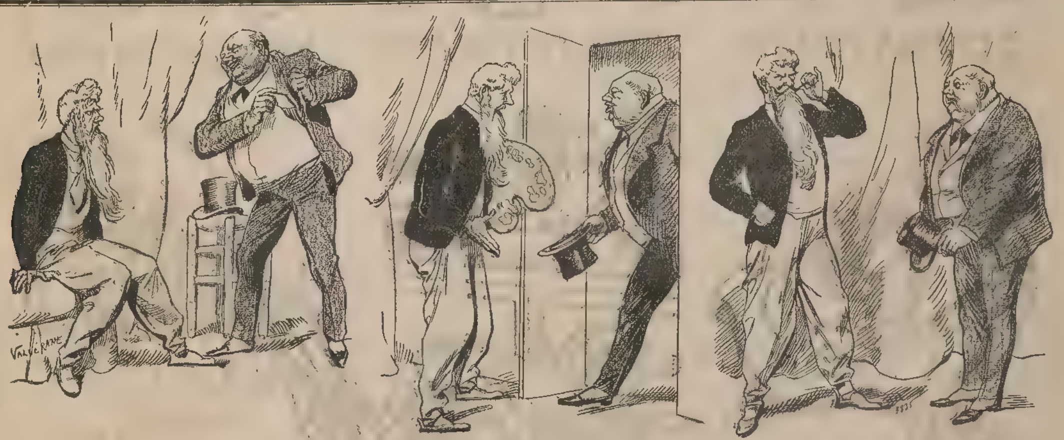
Le jour même, un pli officiel lui apprit qu'il était réintégré dans ses fonctions de censeur, et lui enjoignit d'aller sur le champ prendre son service au lycée qui lui était assigné...

Et le lendemain matin, M. de Salvandy pêcha tranquille: il n'y avait plus personne sous le pont de la Concorde!...

— Bravo! s'écria Son Excellence avec un sourire de triomphe: cela sert à quelque chose d'être ministre!... Je reste vainqueur du tournoi!...

Mais, au fond, le plus vainqueur, — et surtout le plus malin des deux, n'était pas celui qui restait maître du terrain. C'était l'autre, le subtil et patient psychologue, qui avait su prendre son ministre à l'hameçon, ni plus ni moins qu'un simple goujon!... N'importe, l'essentiel était que chacun fût content: et chacun était content!

PERNO-GOMEZ.



DIALOGUE QU'ON ENTENDRA DANS QUELQUE TEMPS

LE PEINTRE. — On sonne, serait-ce un acheteur?

— Monsieur, donnez-vous la peine d'entrer. Vous désirez?

— Combien prendriez-vous pour faire mon portrait?

— Pour vous, ce serait 50.000 francs, prix d'ami.

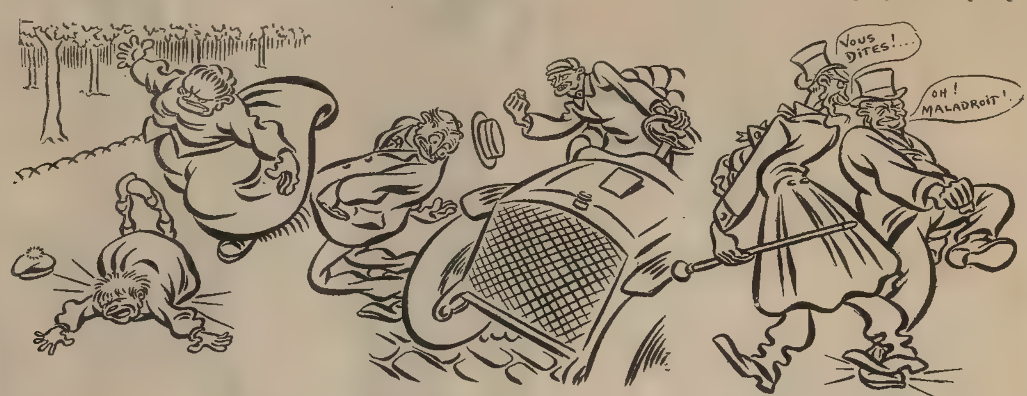
— Sapristi, et en faites-vous beaucoup comme cela?

— Environ deux par mois.

— Très bien, permettez-moi de me présenter. Je suis le répartiteur chargé d'établir l'impôt sur le revenu dans votre quartier.

JUSTICE

Je vous dis que la justice n'est pas de ce monde. Et je ne me contente pas de l'affirmer, j'en donne ici quelques exemples probants.



Voyez cet enfant. Il va être corrigé. Pourquoi?... Parce qu'il s'est flanqué par terre.

Et ce monsieur qu'on invective, qu'on battrait, presque!... Il est coupable d'avoir failli se faire écraser.

Cet autre a commis une faute grave. Il s'est fait marcher sur le pied.



Un coup d'épée au travers du corps n'est pas de trop pour punir ce noir forfait.

Châtiment d'un individu coupable de n'avoir ni lit, ni argent.



Punition dûment méritée par un artiste parce qu'un auteur a écrit une mauvaise pièce.



Parce que la femme de ce patron a eu ses nerfs ce matin...



... il paraît tout naturel que ce jeune employé soit aplati par le brave industriel.



Et pour finir, regardez ce cheval sur l'échine duquel pleuvent les coups de trique. Pourquoi est-il ainsi puni? Parce qu'un monsieur s'est mis en retard et craint de manquer son train.

On n'apprécie une chose qu'autant qu'elle nous a coûté cher, et tout plaisir gratuit est, dit-on, insupportable.



Cela est si vrai que lorsqu'on vous offre une tournée, vous ne pensez pas à la savourer comme si vous la payiez vous-même.



Allez au théâtre à l'œil, vous ne prendrez aucun intérêt au spectacle; mais, serrés comme des anchois, payez 200 francs une place à un concert de charité pour entendre Caruso et Litvine, qui se seront fait excuser, et vous applaudirez tout le temps.



Voyagez avec un permis; vous ne songerez qu'à pester contre l'« inconfortable » des wagons... mais payez-vous les sleeping-cars. Vous ne voudrez pas perdre un pouce du diorama que vous trouverez splendide.



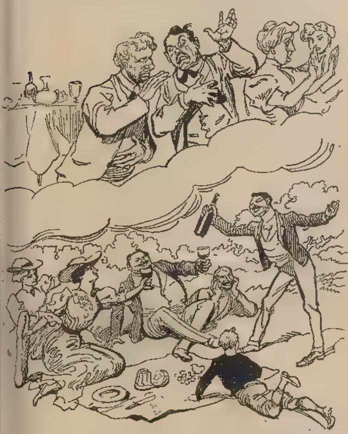
Vous serez fier de votre maître d'hôtel, purement décoratif que vous payerez 500 francs par mois. Mais vous ne serez nullement gêné pour critiquer l'ouvrage de la femme de ménage qui frottera consciencieusement vos meubles à vingt sous la demi-journée.



Au Louvre, au Luxembourg, où l'entrée est gratuite, vous ne voyez pas un chat dans les vastes salles désertes; mais dans les « salons » où l'on paye, il est impossible de circuler.



Quand vous faisiez votre service militaire, si vous l'avez déjà fait, vous préfériez à la gamelle gratuite qui vous répugnait, manger à la cantine les mêmes ratatouilles, mais payantes, cette fois.



Invitez vos amis à dîner. Ils n'auront entre eux pas assez d'expressions pour formuler leurs récriminations contre votre vin et votre cuisinière. Mais dites-leur de venir vous trouver à la campagne et d'apporter « leur manger » et « leur boire ». Ils auront passé une journée charmante.



Payez-vous un permis de chasse; cela doublera le plaisir de votre sport favori, alors que le braconnier, qui ne paye rien, pourtant, n'apprécie pas son bonheur.



Achetez très cher, par une foule d'impôts et par le service militaire le droit d'être citoyen français, vous écraserez de votre mépris votre voisin, sujet de la principauté de Monaco, qui, n'ayant rien de tout cela à payer, en sera très vexé. Ce qui prouve que, même en ce qui concerne votre nationalité, vous ne l'appréciez que tant qu'elle est payante.

MÉDECINE GOUVERNEMENTALE

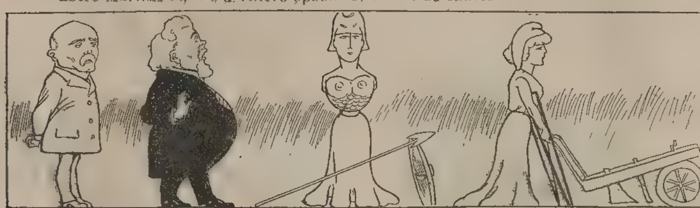
Notre sympathique Président fit un jour mander le Dr Clémenceau, et eut recours à ses lumières pour soigner les grands corps de l'Etat, qui étaient tous souffrants ou infirmes.



Il lui présenta la Grande Muette — l'Agriculture qui manque de bras.



La Justice boiteuse — le Commerce agonisant — la Fortune publique aveugle — notre Marine, en ses derniers spasmes, venait de sauter.



Le docteur les soigna tous ensemble, et chacun fut guéri de son mal, mais hélas...

...La Grande Muette, devenue loquace, manquait de bras...

...L'Agriculture avait de beaux bras, mais était boiteuse...



La Justice avait jeté ses béquilles, mais était devenue muette. — Le Commerce ne cessait de sauter. — La Fortune y voyait clair, mais agonisait. — Et la pauvre Marine, devenue aveugle, se cognait à tous les écueils.

Les morceaux de pain de Colbert

Colbert, le grand ministre de Louis XIV, dont l'influence se fait encore sentir de nos jours, était très superstitieux. Voici un exemple de sa superstition:

Colbert habitait à Sceaux le magnifique château qu'il s'était fait construire, d'où le roi le mandait souvent à Versailles.

Un massif de marronniers abritait le château; au milieu de ce massif, Colbert avait fait creuser un bassin alimenté par deux figures représentant Charybde et Scylla. Or, Colbert ne manquait jamais, lorsqu'il était appelé à Versailles par ordre royal, de se rendre, avant de se mettre en route, auprès du bassin, et là, il s'efforçait de jeter des morceaux de pain de l'autre côté de la pièce d'eau. Si le pain atteignait le bord opposé sans tomber à l'eau et sans être dévoré par les carpes qui remplissaient le bassin, Colbert partait heureux et tranquille pour Versailles; dans dans le cas contraire, c'était en tremblant que le ministre abordait Louis XIV.

Mais en vieillissant, ses forces diminuent; les morceaux n'atteignent plus le bord opposé, et son étoile pâlit peu à peu.

— Que voulez-vous, disait Colbert, tous les morceaux de pain sont pris par Charybde ou par Scylla.

Et Colbert mourut et fut enterré comme un malfaiteur.

CE QUE MANGE UNE TAUPE

« Les loups mangent gloutonnement »

a dit le bon fabuliste.

Or, les loups sont de tout petits mangeurs, des délicats, si on peut dire, comparés à la taupe qui est, à coup sûr, l'animal le plus vorace de toute la création. La taupe avale indifféremment: courtilières, lombrics, cloportes, araignées, mille-pattes, chenilles, chrysalides, larves de toute espèce, surtout des larves de hannetons ou vers blancs dont elle fait une prodigieuse consommation.

Et ce n'est là que son menu fretin, car elle dévore en outre tous les rongeurs et carnassiers qui s'aventurent dans le voisinage de ses galeries, tels que mulots, campagnols, musaraignes; la grenouille même, l'inoffensive grenouille n'est pas une proie trop grosse pour elle; elle a tôt fait de la saisir avec les dents, de l'ensevelir vivante pour en faire ensuite une sanglante curée.

Le professeur Roerig a voulu se rendre compte de ce qu'une taupe peut consommer par jour. Il se saisit d'un de ces insectivores, lequel pesait, au moment de la capture, 77 gr. 5, l'installa dans une caisse remplie de terre un peu humide et ne l'alimenta qu'avec des vers de terre.

Au bout de vingt jours, la taupe avait dévoré près de 3.000 grammes de lombrics et son poids s'était accru de six grammes.

L'analyse des vers accusait 21,6 0/0 de terre; en faisant la déduction de la terre, la taupe avait donc englouti plus de 1.800 grammes de matière animale pendant les vingt jours de l'expérience, ce qui représente une consommation quotidienne de 90 grammes, c'est-à-dire un peu plus que son propre poids. Quel est le « cent kilos » qui en ferait autant?

LES BOULANGERS

Les Parisiens ont failli, il y a quelques mois, manquer de pain.

Heureusement, nos concitoyens ont eu plus de peur que de mal.

Comme toutes les corporations françaises, celle des boulangers s'est formée par une sorte de confrérie ou société religieuse.

Sous le nom de *talemeliers* qu'ils portaient alors, on trouve la trace de leurs statuts sous le règne de Saint-Louis; mais les plus anciens règlements de cette intéressante corporation sont ceux qui nous ont été conservés par Estienne Boileau dans ses *Registres des métiers*, recueillis vers 1260, et dont voici le premier article: « Nul ne peut estre talemelier dedans la banlieue de Paris, se il n'achète le mestier du roy ».

Un de leurs privilèges était de pouvoir ache

FLEGME BRITANNIQUE



L'Angais. — Aôh!... hier chez des amis je havais mangé un... ôre... un gâteau... Côment vo appelez vô cette chaôse?

— Je ne sais pas, milord... mais hâtons-nous de rentrer, le temps ne me paraît pas bien sûr...



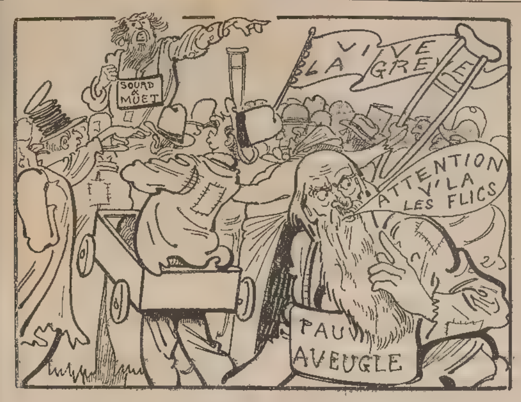
L'Anglais. — Aôh! cette gâteau... il était excellent... siouperbe... avec crême... comment appelez-vous cette gâteau, if you please?

— Je vous répète que je ne sais pas, milord, hâtons-nous, l'orage va éclater



— Comment, diable, happelez-vous cette gâteau?

... ah yes!... un éclair... Thank you!





LA GREVE DES MENDIANTS

Les mendiants se sont tous mis en grève. Ils sont loin d'être considérés comme des crève-la-faim. Ils veulent le rang d'égalité avec les autres travailleurs. Voici quelques-unes des revendications qu'ils comptent faire aboutir:

D'abord être délivrés de l'obligation du port de vieux vêtements en guenilles, de la barbe blanche, du front chauve et d'infirmités gênantes. Chaque mendiant recevra en toute propriété un tronçon de rue choisi par ordre d'ancienneté. La police devra veiller à ce qu'aucune concurrence déloyale ne lui soit faite.



Le mendiant ne souffrira plus des intempéries. Une cabine confortable lui sera érigée et devra attirer l'attention des gens charitables. Un tarif spécial leur commandera ce qu'ils doivent donner: Le monsieur bien mis: haute-forme et décoré, 1 franc; la dame élégante: vingt-neuf sous; le chef de bureau dans un ministère: douze sous, etc., etc.



Quant au monsieur charitable qui oublierait de nous faire l'aumône, point n'est besoin d'implorer sa pitié: un simple constat par huissier prouverait qu'il ne suit pas nos prescriptions, et il serait puni de telle façon qu'il ne recommencerait plus... Voilà ce que veulent les grévistes. Espérons que le gouvernement donnera gain de cause à ces courageux travailleurs.

-ter et revendre des porcs sans payer de droits, les porcs leur étant nécessaires pour manger le son que les meuniers ne séparaient pas encore de la farine.

Pour passer « maître » et avoir le droit d'exercer sa profession, le boulanger devait faire un apprentissage de quatre années, acheter du roi ou du grand panetier, son intermédiaire, la « maîtrise », et se prêter, pour sa réception, à certaines formalités bizarres dont le sens nous échappe aujourd'hui, comme de « livrer son pot et ses noix et de les jeter au mur ».

Charles VI réglementa le prix du pain à Paris, et Charles VII, en 1439, décréta que les prix du blé, froment, seigle et orge seraient affichés, chaque samedi, dans les trois marchés des Halles, de Grève et du Martroi.

Sous Louis XI, en 1467, les boulangers eurent leur bannière, comme tous les autres corps d'état.

Une ordonnance de 1569 obligeait les compagnons boulangers à être continuellement en chemise, en caleçon et en bonnet, de façon qu'ils fussent toujours en état de travailler et jamais de sortir, hors les dimanches et jours de chômage réglés par les statuts; lesquels jours seulement il leur est permis de porter chapeaux, chausses et manteaux de drap gris ou blanc et non autre couleur, sous peine de prison et de punition corporelle, confiscation desdits manteaux, chausses et chapeaux.

Sous Louis XIV, en 1666, se plaida le fameux procès du « pain mollet ». Sur le rapport d'une commission où figure un certain Poquelin, parent de Molière, ce procès fut suivi d'un jugement qui interdit l'emploi de la levure de bière dans la fabrication du pain, comme préjudiciable à la santé publique.

En 1710, les boulangers peuvent vendre leur pain pendant toute la matinée le prix qu'ils veulent; l'après-midi, s'il leur en reste, ils sont obligés de le vendre au rabais.

Le nombre des marchés parisiens est alors de quinze; ils sont fréquentés par 600 boulangers de la Ville et par plus d'un millier venus de Gonesse, de Corbeil, de Saint-Germain-en-Laye.

A cette époque, l'apprentissage qui était de cinq années, devait être suivi de quatre années de compagnonnage. Après ces neuf ans, l'ouvrier, à moins d'être fils de maître, devait faire un « chef-d'œuvre » et pouvait, en payant un brevet de 40 livres et 900 livres de maîtrise, exercer enfin comme maître



L'EDUCATION

— Voyons, Gaston! petit mal élevé!! Tu bâilles devant le monde!!! Quand on ouvre une bouche grande comme ça, on met sa main devant.



L'aveugle et le paralytique...



... se sont, grâce aux améliorations modernes, mis au goût du jour.

UNE FARCE

Isidore Floche est l'industriel heureux entre tous, celui dont les bonnes gens disent: « Tout ce qu'il touche se change en or. »

Parti de rien, il a acquis une fortune des plus rondelettes dans la fabrication des couvre-chefs pour dames. C'est lui, notamment, qui créa et lança le chapeau « Sémiramis », avec jardins suspendus dont la vogue lui valut le poireau: « Services exceptionnels rendus à l'horticulture ».

Riche et célèbre, Isidore Floche s'estima d'une essence supérieure à celle des autres mortels. Il devint vaniteux comme M. Jourdain, s'imaginant tout savoir sans avoir jamais rien appris.

Il recevait volontiers à sa table des personnages du barreau, de la médecine ou des arts, et, au dessert, donnait des opinions définitives sur la politique et la littérature.

Un jour, un de ses convives, l'avocat Bloffe se permit d'interrompre son palabre.

Il lui lança un regard si courroucé que l'autre en ravalait sa salive.

Sa période enfin terminée, Floche comprit qu'il avait été discourtois. Il sourit à son interrupteur:

— Vous disiez, maître Bloffe?...

L'avocat, fort à propos, se souvint de l'anecdote attribuée à la fois à Renan, à Jules Simon et Labiche. Et, souriant à son tour:

— Oh! c'était simplement pour redemander des haricots.

En dedans, Bloff pensait:

— Toi, mon bonhomme, tu me paieras ça.

Irascible comme tout avocat à qui on a coupé la parole, il chercha longtemps un moyen de se venger du peu modeste modiste.

Cette occasion se présenta un jour.

On était en automne. Bloffe, grand chasseur devant l'Eternel, invita son ami Floche à tirer le faisan. L'industriel fut exact au rendez-vous. Les voici tous deux en campagne et prêts à exterminer les volatiles au plumage argenté ou doré.

Floche venait de brûler sa dernière cartouche, quand un agent de l'autorité, sous les espèces d'un humble garde-champêtre, se planta devant lui, le priant d'exhiber son permis de chasse.

L'industriel eut beau retourner toutes ses poches, il ne put mettre la main sur ledit permis, par la raison fort simple qu'il n'en avait jamais possédé. Il bredouilla, très ennuyé:

— Je l'ai oublié... Il est chez moi.

Mais le garde-champêtre, qui connaissait ses devoirs, dressa procès-verbal:

Quand il eut fini d'écrire, il tourna sur les talons, non sans avoir jeter à Floche consterné:

— Vous vous expliquerez devant la justice.

Et, en effet, à quelque temps de là, le délinquant se trouva traduit devant le tribunal correctionnel.

Avant d'entrer à l'audience, il alla demander conseil à son « éminent » ami.

— Qu'est-ce que je devrai répondre aux juges?

Bloffe réfléchit un instant.

Un sourire *machiavélique* éclaira son visage. Il la tenait donc, la vengeance si longtemps attendue!

Et, comme Floche s'impatientait, craignant d'arriver en retard à l'audience:

— Voilà, dit Bloffe. Vous avez été pincé, n'est-ce pas? Eh bien, le mieux est d'avouer. Vous demanderez le bénéfice de l'article 12 du code pénal. Vous vous rappellerez bien? L'article 12.

— Soyez tranquille, je ne l'oublierai pas.

Voici Floche devant ses juges.

Le président l'interroge courtoisement, le sermonne un peu pour sa coupable négligence.

Enfin, il lui adresse la question traditionnelle:

— Qu'est-ce que vous avez à dire pour votre défense?

Floche, debout, articule nettement:

— Je demande le bénéfice de l'article 12.

Le magistrat est pris aussitôt d'une folle envie de rire, et ses assesseurs se pincent les lèvres jusqu'au sang.

Pour la seconde fois, le président pose sa question, et pour la seconde fois, Floche prononce très nettement:

— Je demande le bénéfice de l'article 12.

Alors, le magistrat ouvre un Code et, gravement, il lit:

ARTICLE 12: *Tout condamné à mort aura la tête tranchée.*

Floche s'évanouit, tandis que, dans le fond du prétoire, son « éminent » ami Bloffe, enfin vengé, était secoué d'une gaîté d'épileptique.

Jacques YVEL.



LA PÊCHE AU REQUIN

LE PARISIEN (*pêcheur à la ligne*) — Tirez! Tirez! Vous ne voyez donc pas que ça mord?



Pêle-Mêle Connaissances

— Les chiens plongeurs de la brigade fluviale de Paris ont disparu pour faire place aux chiens « policiers ». Ils n'avaient jamais réussi à tirer un homme hors de l'eau, et constituaient plutôt un danger pour les noyés qu'ils saisissaient aussi bien à la gorge que par le fond du pantalon.

— Jusqu'au XVIIIe siècle, le suicide était puni sur le cadavre du suicidé même: on le traînait sur une claie, face contre terre et pendu par les pieds. Il était ensuite privé de sépulture.

— Voici quarante-cinq ans que l'impôt sur le revenu, insitué en 1861, pendant la guerre de Sécession, a cessé d'exister dans la majorité des Etats de la Confédération Américaine

— Un nouveau moyen d'établir l'identité des criminels, bien supérieur, paraît-il, à l'empreinte du pouce, vient d'être imaginé par

docteur autrichien Prager. Il est basé sur orme et les traits caractéristiques du palais: une partie du corps humain ne varierait antage, d'un individu à l'autre.

— Le pavé de bois peut durer, en moyen- huit années, et peut être utilisé ensuite à iveau, après avoir été retaillé. Son entretien ille entre 1 fr. 19 et 1 fr. 24 par mètre car- balayage compris, alors que l'entretien n mètre de pierre ne dépasse pas 0 fr. 79.

— La consommation de la bière a augmen- en France de plus de 40 pour cent, depuis q ans.

— Le transport d'un condamné de la mé- pole à la Nouvelle Calédonie coûte neuf ts francs à l'Administration pénitentiaire.

— Le hasard et les hypothèses les plus taisistes ont souvent amené l'homme aux ndes découvertes. C'est en cherchant l'or is la couleur jaune de l'urine, que les himistes ont préparé la découverte du phos- ore.

— La taxe que paient les voyageurs de nmerce français à l'administration fiscale pays qu'ils visitent, est souvent très forte: francs par mois en Danemark; 139 francs Suède; 1.500 francs par an au Canada.

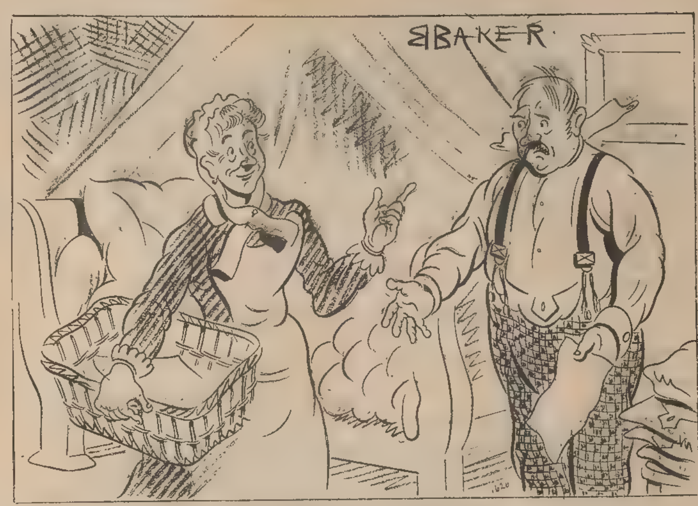
— L'usage des châtiments corporels était répandu dans les écoles du moyen-âge, que enfants des familles royales, eux-mêmes, échappaient pas. Le roi de France était rsier-né du collège de Navarre: on aché- des verges avec l'argent de sa bourse.

— Pour mesurer la durée exacte du mou- nent rapide de notre paupière caractérisé l'expression: « en un clin d'œil », un fesseur allemand s'est livré à une série périences. Elles lui révélèrent que le cli- ment représentait en moyenne quatre dixiè- s de seconde.

— Tous les ans, au 1er mai, la corporation des orfèvres parisiens, offrait en tribut à l'église Notre-Dame, un tableau que l'on ex- posait sous le porche: c'est ce qu'on appe- lait un *mai*.

— La compagnie Transatlantique se refuse à l'embarquement, pour les Etats-Unis, des voyageurs de 3e classe qui n'ont pas atteint l'âge de 21 ans et ne sont pas porteurs d'une autorisation de leurs parents ou tuteurs, vi- sée par le maire de leur commune.

A. S.



BUSINESS IS BUSINESS

— Vous me comptez six chemises, mais vous ne m'en donnez que cinq.

— Il y en a une de perdue, Monsieur.

— Et vous m'en facturez quand même le blanchissage?

— Oui, Monsieur, elle a été blanchie avant d'être perdue.

LA JEUNE MARIÉE (*qui a pris l'engagement de faire sa cuisine elle-même et ne peut pas arriver à allumer son fourneau*). — On se demande véritablement comment des incendies peuvent éclater.



SUR LA CEINTURE

— Malheureux! qu'est-ce que vous faites-là?

— Je cherche le meilleur moyen d'aller au Père-Lachaise.

— Eh bien, mon bonhomme, le meilleur moyen est de rester où vous êtes.



LE GLAND ET LA CITROUILLE

(Fable a l instar de La Fontaine)

Dion fait bien ce qu'il fait. Sans en chercher la preuve,
Dans la jaquette je la treuve.
Un jour, chez Dion, tailleur, Durand vint, furieux,
— Voyez, dit-il, ces vêtements,
Le drap en est usé avant que d'être vieux,
Et craque en tous endroits, au col, aux parements.
Je ne saurais garder pareille camelote.
Ceci dit, il sortit, faisant claquer la porte.
Mais le soir même, avec sa douce moitié,
Durand, à petits pas, dans le Jardin des Plantes,
Près des singes géants à faces grimaçantes,
Se promenait en rentier.
Il se sentit soudain saisi.
C'était un chimpanzé, une hideuse bête,
Qui s'était emparé des pans de sa jaquette,
Et sifflant, ricanant, l'attirait devers lui.
Etreignant son épouse, effort désespéré,
Il tenta d'échapper à la terrible prise,
Et ce fut un moment d'horrible anxiété.
Mais un fait se passa, qui mit fin à la crise.
Les pans du vêtement, aux mains du chimpanzé,
Restèrent arrachés. Durand était sauvé.

. . . .

Le lendemain, chez son tailleur,
Durand se présenta, très aimable et rieur,
Et Dion fut fort surpris de cette urbanité.
Il s'attendait plutôt à être admonesté.
Mais notre ami Durand, instruit par l'expérience,
Songeait qu'en ce bas monde, et sans que l'on y pense,
Tout a pour exister quelque utile raison,
Si le drap avait été bon,
Il n'aurait certes pu échapper sans morsure
A cette fâcheuse aventure !

PETITE CORRESPONDAN

L. A. (Arcachon). — C'est de l'administratio
l'Assistance publique que dépendent ces mai
Adressez-vous au secrétariat de cette administra

Un lecteur — Evidemment, on doit donner
médaille d'or.

Un Parisien d'Auteuil. — Le capitaine d'un d
bateaux vous renseignera à coup sûr avec beau
plus d'exactitude.

Un Phalsbourgeois. — Il n'y a pas de moyen pa
essayez l'arrosage au pétrole.

Un lecteur (La Boissière). — Essayez l'emplo
l'aloès.

Un fervent pêle-mêliste. — Il n'existe rien d
genre.

Mme Clémence. — Les plus âgés passent les
miers.

M. R. Sion. — Nous ne pouvons aborder ic
questions médicales, c'est un sujet trop délicat.

M. Eyssartier — Nous ne pouvons préciser,
les envois non acceptés sont renvoyés à leurs
teurs.

Un ténor. — Oui, le principe en est bien dû
Cros.

M. P. 145. — Ces articles n'ont jamais paru en
lume.

PETITE CORRESPONDANCE BIBLIOGRAPHIQ

M. Bonnet, à Beaune. — La librairie théât
rue de Grammont, à Paris, vous fournira tout
que vous désirerez comme pièces de théâtre.

M. Béol, coiffeur. — Demandez le catalogue
ses monologues à la librairie Bricon et Les
19, rue de Tournon.

M. Vayssouze, à Gramat (Lot). — Grammaire c
plète d'Espéranto, par M. Aymonnier, 1 vol. 1 fr.
Espéranto Sintakso, par Paul Fruictier, 1
1 fr. 50. Il existe quelques autres ouvrages simila
du même prix.

M. Chaponet, à Champigny. — L'ouvrage se tro
comme vous le dites, à la librairie Paul Dup

Chipkasia, à Bruxelles. — Il y a l'Annuaire
la presse, à Paris, puis le Bottin, où vous trouv
tous les renseignements qui vous sont nécessa

Mme Jeanne Duval. — Les ouvrage de l'au
dont vous parlez, n'ont aucune val ur marcha

Saharah, à Asnières. — Dictionnaire de méde
domestique, par le docteur Bonnancy, 1 vol.
950 pages, à 2 colonnes, avec 700 figures, 16 fra

M. Amit, Paris. — Le Tabac et l'Absinthe,
influence sur la santé publique, par le Dr I
Jolly, 1 vol. 2 fr. 25.

Louise-Jeanne, St-Ouen. — Nous ne connaiss
que le manuel du Pédicure, 1 vol. 2 fr.25.

M. A. B., Lozanne. — La Gymnastique suédo
1 fr. 75.

Un lecteur d'Auteuil. — Il y a le Manuel de l'He
riste, qui dit tout ce que vous désirez connaî
un vol., 52 figures, 2 fr. 25.

M. Bellino, Milan. — La législation douair
comparée; vous adresser à la librairie Geo
Roustan, quai Voltaire. Pour reconnaître les
duits naturels de l'industrie, à la librairie sc
tifique, E. Bernard, 1, rue de Médicis.

M. Lecomte, Paris. — Même réponse que ci-des

M. D. Paris. — Traité complet de Cryptograp
la correspondance dévoilée, par J. de Riols-Bo
mann, 1 fr. 25.

Un vieux lecteur du P.-M., 621. — La Gymnasti
suédoise, 1 fr. 75. Le Manuel complet du canot
2 francs, avec figures. Quant au Manuel de la
quaire, nous n'avons trouvé que le Livre des col
tionneurs, de Marc-Sencier, très bel ouvrage,
vignettes, marques et monogrammes, 880 pa
20 francs.

M. Jean du Roule, Paris. — Il y a *Tout-P*
12 fr.; le *Bottin Mondain*, 10 fr., et *Paris*, 3 fr.
Il n'existe pas d'ouvrage au-dessous de ce der
prix. Envoi *franco*, contre mandat ou timb
L'Ecole des Maîtresses, par Pierre Conard, 3 fr.

13e ANNÉE — N° 28. 10 Centimes 14 JUILLET 1907

Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

France : Un an 6 fr. Six mois : 3 fr. 50
Étranger : Un an 9 fr. Six mois : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

EN CE TEMPS DE GRÈVES, par Paul d'ESPAGNAT
" NOS CARABINS "



Sabotage.

La collaboration au **Pêle-Mêle** *est rétribuée. Pour recevoir franco le libellé des conditions, envoyer 0 fr. 15 en timbres-postes.*

LE MILLION

M. Mou, ainsi que le fait pressentir son nom, exerçait dans la triperie. En tant que tripier, M. Mou était irréprochable. En tant qu'homme, il était adorable, tout uniment; adorable parce que simple.

Pour l'apprécier pleinement, cette simplicité, il faut savoir combien la vie de M. Mou et des siens aurait pu être fastueuse. La tripe marchait ferme, en France, en ce temps-là, et la maison Mou était particulièrement florissante. Selon l'avis du quartier tout entier, il y avait belle lurette que le père Mou aurait pu aller planter ses choux (1) en quelque calme retraite.

Pourtant, il ne plantait rien du tout, il restait ferme sur la brèche du petit négoce dans son auréole de simplicité. Il continuait à servir aux clients les triperies de leur goût avec ces mille attentions qui en doublent la valeur, car la façon de vendre vaut mieux que ce qu'on vend.

Rien que sa mise modeste et son bon sourire d'honnête commerçant eussent suffi à lui gagner le cœur de l'arrondissement, et pour la bourrade gamine dont il enfonçait l'emplette dans le filet des ménagères, on se fût volontiers condamné à ne s'alimenter que de foie de veau et de pieds de mouton Mais ses gentillesses ne s'arrêtaient pas à la clientèle; tout le monde pouvait apprécier sa franche bonhomie.

Ah! il n'était pas fier, bien sûr! On prisait en lui comme il convient la façon joyeuse dont il interpellait les voisins, le matin, à l'heure de l'ouverture des boutiques, et les petits verres offerts et rendus sur le zinc de M. Lalance, le marchand de vins, et cette manière aisée, sans affectation dont il vous invitait à partager sa table, et enfin,

Avant le million...

par dessus tout, les petites tapes amicales qu'il savait si gaillardement dispenser aux ventres familiers.

Tout, d'ailleurs, dans la vie de M. Mou allait avec une égale simplicité; sa femme, la digne Mme Mou, l'aidait dans la vente et faisait son marché elle-même, comme une petite ménagère. Ses enfants — il avait des enfants, deux, simplement, comme tout le monde — au lieu d'aller au lycée apprendre un tas de choses ignorées dans la triperie, fréquentaient l'école communale, obligatoire et gratuite. Et quand cette famille modèle voulait quelque dimanche s'élever l'esprit à la vue d'un spectacle artistique, ce n'était pas l'Opéra, somptueux et triste qui l'attirait, mais plutôt un de ces modestes théâtres de quartier où le peuple au cœur sensible vient pleurer, sans fausse honte, sur le sort des héros malheureux.

*
* *

Or, la tuberculose, puisqu'il faut l'appeler par son nom, capable d'enrichir en un jour, etc., n'ayant jamais, jusqu'à ces dernières années, enrichi que les médecins, les honnêtes gens finirent par se fâcher et fondèrent la « Loterie des Enfants tuberculeux ». Depuis lors, le fléau peut enrichir n'importe qui. Il trouva bon de faire la fortune des Mou.

C'était Mme Mou qui avait pris le billet, un jour, sans grande conviction. Ce fut elle aussi qui, quelques semaines plus tard, acheta la « Liste complète des numéros gagnants » qu'aboyait un camelot, et trente secondes après, ce fut encore elle qui annonça à tous les Mou réunis qu'ils venaient de gagner un million, simplement.

(Ici devrait évidemment prendre place une scène attendrissante, bourrée de cris de joie, d'exclamations, de jeux de physionomie variés et capable de tirer une pinte de larmes au lecteur le plus réfractaire. Malheureusement, notre conscience d'auteurs gais — gais mais honnêtes tout de même — nous interdit la description d'une scène à laquelle nous n'avons pas assisté. Jamais il ne nous a été donné d'observer un humain ainsi frappé d'un million inopiné; il nous est donc impossible de donner la moindre idée des transports de cette honnête famille. Cependant, comme il faut connaître un peu de tout dans notre métier, nous jurons de prendre des billets à toutes les loteries connues, en sorte que, dès le gros lot gagné, nous pourrons repaître le lecteur du récit de nos propres émois).

Mais revenons à nos Mou: Donc, ils accueillirent avec des manifestations que nous déplorons encore une fois, de ne pas connaître les faveurs de la fortune; toutefois, ce que nous pouvons affirmer, c'est que ce bonheur inespéré n'incita nullement M. Mou à fourrer au rancart sa belle auréole de simplicité. On assure seulement que ce soir-là, il la mit un peu de travers, plusieurs bouteilles de « cacheté » ayant été débouchées pour fêter l'événement. Mais le monde est si méchant...

Quoi qu'il en soit, cette première émotion passée, il fut sublime.

— Nous placerons tout cela, dit-il, ce sera pour les enfants, plus tard!

Mais alors intervint le phénomène mystérieux de la capillarité. La nouvelle transpira abondamment; au bout de deux heures, tout le quartier la commentait déjà.

Quoique les Mou fussent généralement réputés braves gens, l'opinion publique ne leur fut guère favorable, non plus qu'au hasard qui répand ses dons avec un aveuglement vraiment révoltant. On clabauda:

— Un million, madame Moche, un million! c'est tout de même malheureux, quand il y a tant de pauvres bougres dans le besoin! Qu'est-ce qu'ils vont bien pouvoir faire de ça?

— Oh! ça leur fera plus de mal que de bien, allez, madame Truc!

— Bien sûr, ça va les gâter, ils ne daigneront seulement plus nous regarder. Ils vont écraser le pauvre monde!

Cependant, après quelques jours d'expérience, on dut bien s'avouer que les Mou ne changeaient pas; leur vie demeurait imperturbablement laborieuse et modeste. M. Mou continuait à tout venant son sourire d'honnête commerçant et les petits Mou fréquentaient toujours l'école communale, obligatoire et gratuite. Enfin, ils ne semblaient nullement disposés à écraser le pauvre monde.

Alors, le pauvre monde devint féroce. M Mou, sa famille et leurs habitudes lui app rurent sous un jour nouveau.

— Ce sont des rats, dit-il.



Pendant le million...

Comment ne pas juger sévèrement la co duite de cet homme continuant à débit des abats avec trente mille livres de rent Et celle de Mme Mou, donc, qui allait ma chander son poisson au marché, comme u miséreuse!

De plus, il fut bientôt avéré qu'ils avaie le goût secret de la domination; le fame sourire prit une signification de condesce lance hautaine, et enfin, l'opinion publiq ayant découvert que toute cette belle simp cité n'était que pure hypocrisie, devint fra chement hostile. Des gens que, sans arrièr pensée, le tripier conviait à choquer des ve res sur le zinc voisin, refusèrent, dégoûté en murmurant qu'ils aimaient ne rien devo à personne, et, comme un jour, le pauv homme se laissait aller à tapoter amical ment le ventre de M. Plume, le concier



Après le million...

du 15, celui-ci le rembarra comme un si ple locataire:

— Finissez donc à la fin, vous êtes ag çant; est-ce que vous me prenez pour un s l'écus?

Le mot eut un succès énorme dans to le quartier, on félicita chaudement son a

(1) N'est-il pas remarquable, et désolant aussi, qu'aussitôt rentier, un monsieur ne puisse plus planter que des choux dans son jardin?

ır: « Ces gens-là, voyez-vous, si on ne les nettait pas à leur place, ils se croiraient .t permis, avec leur million! » Tout le ınde convint que leur air protecteur denait intolérable. Si le concierge du 15 uit de l'esprit, la papetière du 22 avait des ıres — et des enveloppes — elle trouva le t de la situation:

— Mou, peuh! il fait son petit prince Rophe!

* * *

Cependant, M. Mou ayant confié tout son oir à un agent de change avec la mission rechercher les placements de père de fale, il advint que cet agent de change rouva le besoin de changer d'air et fila Belgique où il est sans doute encore.

I. Mou supporta ce choc de l'adversité nme il avait accueilli les faveurs de la fore; il ne pleura pas, il ne s'arracha pas cheveux, il ne pensa même pas à mettre Mont-de-Piété sa fameuse auréole, et ce fut un beau calme que, le lendemain, il ıonça son malheur aux clients étonnés.

Dans l'entourage, la nouvelle du départ de ent de change se propagea comme s'ennme une traînée de poudre — de poudre scampette. On ne s'abordait plus qu'avec mots:

— Vous connaissez l'événement?... Non, eh ı, les Mou sont ruinés.

— Ah! pas possible! Contez-nous ça.

t la chose contée, l'on avait des mines sternées et des frétillements d'aise, pour clure:

— Le pauvre homme! Sûr qu'il va avoir aunisse!

Mais M. Mou n'eut pas la jaunisse. Les gens qui l'observèrent purent le voir continuer son bon sourire — pas jaune du tout — de brave petit commerçant. Les pratiques retrouvèrent dans sa boutique les triperies de leur choix servies avec ces mille attentions et ces honnêtes plaisanteries qui en doublaient la valeur.

Ses rapports avec les négociants voisins demeurèrent empreints de la même inaltérable bonne humeur.

Comme par le passé on vit au marché l'excellente Mme Mou s'approvisionner du même pot-au-feu, à l'ingestion duquel était toujours convié quelque ami. Enfin, comme par le passé, M. et Mme Mou continuèrent à avoir deux enfants, qui faisaient honneur à l'école communale obligatoire et gratuite et malgré son malheur récent, toute cette honnête famille ne se refusait pas plus qu'autrefois la joie d'une première au théâtre de Montrouge.

Alors, l'opinion publique entra dans une violente colère. Dans les arrière-boutiques voisines, dans les loges des concierges, ou sur les paillassons, devant les portes entr'ouvertes des ménagères, on put entendre des dialogues dans ce genre-ci:

— Ils sont vraiment amusants, ces Mou, avec leur air de ne pas avoir l'air d'être ruinés. Comme si ça ne se voyait pas!

— Ah! oui, bien sûr, mais voilà, il faut sauver les apparences. Ces gens-là ne vivent que pour esbrouffer les autres.

— Parbleu! c'est l'orgueil qui les perdra. Moi, voyez-vous, mon avis c'est que, quand on n'a pas le sou, on doit rester à sa place. Vous savez, ses petits airs familiers, au gros Mou, ne plaisent pas à tout le monde. Il y a bien des gens qui l'ont quitté à cause de ça.

— Oh! d'ailleurs, ce n'est pas étonnant, on dirait qu'il fait tout son possible pour se mettre sur la paille. S'il se figure, par exemple, que sa manie d'inviter tout le monde à dîner le remettra dans ses affaires... Si encore il était le seul à en souffrir, il n'y aurait pas de mal, mais enfin, c'est l'argent de ses enfants qu'il a perdu.

— Il s'en moque pas mal. Tenez, à propos de ses enfants, croyez-vous qu'ils ne seraient pas mieux en apprentissage qu'à l'école, dans leur situation!

— Ah! bien oui! en apprentissage... ce n'est pas assez chic... On aime mieux leur donner le goût du luxe, les emmener au théâtre. Si c'est raisonnable tout de même! Voyez-vous, la conclusion, c'est que tout ça c'est bien fait. Ces gens-là ne méritent pas qu'on les aide.

Ainsi parla l'opinion publique, et pour ne pas aider davantage « ces gens-là », elle leur retira peu à peu sa clientèle.

En vain, M. Mou lutta-t-il avec l'énergie du désespoir; il se voyait entouré d'une animosité dont la cause demeurait pour lui mystérieuse; à peine avait-il conscience d'être victime d'une immense injustice. Enfin, son dernier chaland qu'il s'était longtemps acharné à conserver, lui échappa après les autres et il dut s'avouer vaincu et quitter le quartier.

Quand la voiture qui emportait ses meubles démarra, une commère qui en surveillait le départ, lui tendit le poing et la salua de cette exclamation, résumé du sentiment général:

— C'est bien tapé! Ça leur apprendra à faire des épates!

GERVAISE-KERN.

êle-Mêle Causette

'ai sous les yeux un numéro du jourl *Le Jockey*.

Le Jockey est l'organe spécial du f et de tout ce qui s'y rattache. Il donc superflu de dire que c'est un ateur du sport hippique.

Or, voici un extrait d'une chronie qui m'a parue suggestive. L'arti- en question a été écrit le lendemain Grand-Steeple:

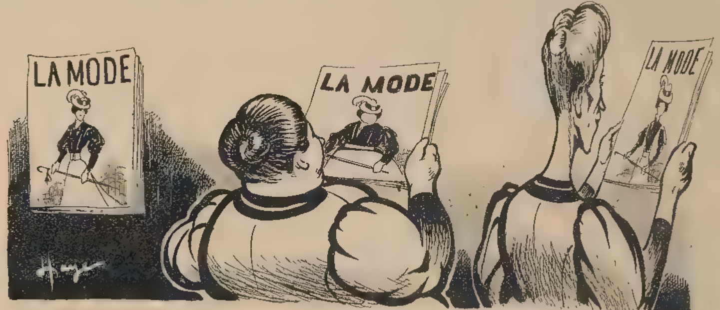
ı recette, aux entrées, s'est élevée, dimanche, à 000 francs, et non 3 0 000 francs, comme l'avait oncé un contrôle hâtivement relevé au cours de rès-midi. Par l'un ou l'autre de ces chiffres, il est .e de se faire une idée, numériquement parlant, de ule qui s'est emparée, dimanche, de l'hippodrome iteuil. Dans le décompte de cette assistance, se ve un chiffre dont l'importance n'échappera à sonne: la pelouse, à elle seule, a apporté un conent de plus de 65.000 spectateurs.

000 piétons sont donc venus assister au Grand ple-Chase Si le débours de ces 65.000 personnes ouvait limité au franc de leur entrée, il n'y aurait à s'inquiéter autrement de voir ces pièces de t sous détournées de la route naturelle, qui les luirait chez le boulanger ou le laitier.

ais à la petite pièce blanche qui glisse dans la se du tourniquet de l'entrée, il faut ajouter les de cent sous qui vont s'engloutir dans les saies des employés du Mutuel, car, il n'y a pas à se issimuler, c'est, à quelques exceptions près, l'at- du jeu qui procure à la pelouse sa clientèle. gt raisons différentes attirent les visiteurs du pe-, un seul mobile pousse, le plus souvent le piésur la pelouse, la passion du jeu.

ous assistons, en ce moment, et c'est là où je vouen venir, à de véritables accès de rut sportif, rut rtif dans lequel, il faut malheureusement bien le , le goût des courses n'a pas grand'chose à voir. ulgarisation du jeu, les facilités dont on l'entoure, nt tous les jours de nouveaux joueurs, et ces urs viennent sur les hippodromes choisir sur un gramme un nom de cheval qui, le plus souvent, ésente pour eux un numéro de loterie.

y viennent en masse. Le repos hebdomadaire sur le pavé une foule de travailleurs qui ont, ıtenant, toute latitude de porter aux guichets du ıel le produit de six jours de travail. La fermeture maisons de jeu clandestines a également créé une velle couche de clients pour le Mutuel, ceux qui à lui parce qu'il leur faut jouer quand même. tramways, le métropolitain, pour quelques sous, nent tous ces parieurs jusqu'aux portes de nos odromes qui, en des jours comme ceux de di-che, se trouvent trop étroits pour les contenir. , à un titre général, ceci est profondément triste.



L'éditeur Roublardot est en train de faire fortune, grâce à l'heureuse idée qu'il a eue de faire imprimer son journal, *La Mode*, sur un papier extensible.

De telle sorte que Mme Legras reçoit un format élargi.

Et Mme Lelong un format allongé.

Si les dépenses somptuaires témoignent de la prospérité d'un pays, le débordement de la passion du jeu est un sûr indice des difficultés au milieu desquelles se débattent les individualités qui composent un peuple.

C'est en termes excellents la thèse que je défends depuis si longtemps.

Elle emprunte une force particulière à l'autorité de celui qui la soutient aujourd'hui.

Et l'on ne peut se défendre d'une sincère admiration à l'égard d'un journal qui, vivant des courses, a le courage d'en voir les inconvénients et de les dire.

Les journaux d'automobilisme devraient bien s'inspirer de cet exemple de haute moralité. Et M. Ruau, si fier de son Pari Mutuel et de ses résultats pécuniaires, ferait bien, lui aussi, de méditer les sages paroles du *Jockey*.

Ce journal qui existe depuis plus de quarante ans et qui ne peut être suspect de malveillance à l'égard des courses de chevaux, voit un danger national dans ce funeste Pari Mutuel, ce tripot national comme on l'a appelé, qui est d'autant plus pernicieux qu'il est accessible indistinctement à tout venant.

Il y avait pour un journal de ce genre un mérite indiscutable à parler aussi franchement et avec autant d'abnégation.

Il est toujours beau de placer l'intérêt général au-dessus de ce qu'on peut considérer comme son intérêt personnel immédiat.

C'est une exception qui mérite d'être signalée.

Mais que fera M. Ruau devant la réprobation non seulement des profanes, mais des spécialistes eux-mêmes?

Continuera-t-il à laisser 65 000 petites bourses se vider au guichet de son mutuel?

Poursuivra-t-il toujours l'amélioration du cheval au moyen de tant de ruines ou de misères?

Ou écœuré lui-même aura-t-il un jour le courage civique de brûler ce qu'il a adoré?

Ce serait trop beau et mieux vaut n'y pas compter.

Tout le monde n'a pas là belle mentalité de «Rainbow», l'auteur de l'article du *Jockey*. Fred ISLY.

DANS UN CAFÉ

UN CLIENT. — Comment, garçon, vous me comptez ce grog cinquante centimes, alors que la semaine dernière vous ne m'avez demandé que quarante centimes. Pourquoi cette augmentation?

LE GARÇON. — Monsieur, je vais vous dire. La dernière fois, vous vous êtes contenté de sucer votre rond de citron. Aujourd'hui, vous l'avez écrasé avec votre cuiller.

Sur la ligne d'Orléans

C'est dans une petite gare de bifurcation. Un monsieur, descendant d'un train, s'élance précipitamment vers le chef de gare qui est activement occupé à se nettoyer les ongles

— Pardon, Monsieur, quand part le train de quatre heures et demie pour Bordeaux?

— A quatre heures trente, répond d'un ton bougon le digne fonctionnaire.

— Où faut-il que j'attende?

— Sur le quai ou dans la salle d'attente, où vous voudrez.

— Très bien!... Et combien de temps ai-je à attendre?

— Vingt-trois heures et cinquante-sept minutes.

— Vous plaisantez, Monsieur le chef de gare, je parle du train d'aujourd'hui.

— Ah! celui d'aujourd'hui... eh bien! voilà trois minutes qu'il est parti.

Et, très digne, le bon chef de gare rentra dans son bureau dont la porte claqua ironiquement au nez du pauvre voyageur.

PENSÉES

Ne prenez à un homme ni sa dernière cigarette, ni son dernier sou, ni sa dernière illusion.

Fred ISLY.

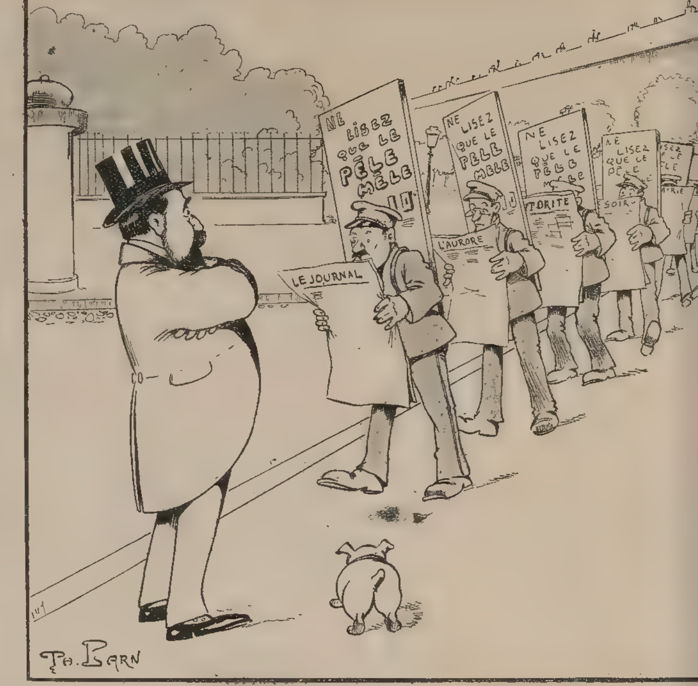
Le progrès aujourd'hui se traduit sous une forme négative. On fait des voitures sans chevaux; de la télégraphie sans fil. Mais, hélas! on fait aussi du vin sans raisin et du beurre sans lait.

Quand arrivera-t-on à la plus belle de toutes ces négations: les prisons sans prisonniers?

L'homme le moins menteur ne peut échapper à des variantes, lorsqu'il conte plusieurs fois le même fait.

Cela démontre combien l'Histoire est
jette à caution.

Quand un homme a annoncé un événe
public malheureux et que celui-ci se réa
le chagrin qu'il en éprouve peut être
cère, mais il s'y mêle toujours un peu
satisfaction intérieure, la vanité étant ins
rable de l'âme humaine la mieux trem



EFFICACITÉ

LE DIRECTEUR DU « PÊLE-MÊLE ». — Il n'y a pas à dire, ça vous dégoûte un peu de faire de la réclame.





LES IMPERFECTIONS NECESSAIRES

Dieu, disent les Arabes, a écrit que la perfection ne serait pas de ce monde. Aussi, pour ne pas faire mentir la divinité, les architectes musulmans avaient-ils soin, dans un monument, parfait par ailleurs, de laisser toujours quelque défaut apparent qui pût frapper l'œil des croyants.

Ne serait-ce pas pour obéir inconsciemment à cette maxime, qu'à Paris, à côté de tant de beaux monuments, on voit tant d'édifices ridicules et de statues grotesques?

N'est-ce pas pour cela également, qu'en dehors et à côté de soi et de ses amis, on rencontre, de par les rues, autant de gens laids et mal vêtus?



Que dans les expositions, à côté de quelques belles œuvres, on voit s'épanouir tant d'horreurs?



Les sous-marins ne seraient-ils pas des instruments parfaits s'ils consentaient à remonter toujours à la surface? Les chemins de fer, s'il n'y avait jamais de télescopages?



Est-ce aussi pour cela qu'en France où le sol est si riche, il y a le gouffre de l'impôt pour absorber cette richesse?...



N'est-ce pas pour cela que, pour la plus grande perplexité des époux, il y a, à côté de la jeune fille la plus accomplie et la plus charmante, le spectre de la belle-mère?



Qu'en France également, où la vie serait si douce, il y a les politiciens pour la troubler?



Enfin, ne serait-ce pas pour cette raison, qu'il y a, dans cette page, un certain nombre de défauts, fautes de dessin et fautes de goût, sans lesquels elle serait parfaite?

ourrier Pêle-Mêle

Chinoiserie

Monsieur le Directeur,

l serait intéssant, je crois, de collection- et de réunir toutes les chinoiseries dont rmille la langue française.

n voici une à laquelle on chercherait vainent, je crois, une explication plausible: e mot *nommé* s'écrit avec deux *m* Par tre, *innomé* s'écrit avec une seule *m*, et *ommable* reprend deux *m*. es mots ayant exactement la même racine. rquoi ces divergences dans l'orthographe? utre chinoiserie: *Oreille*, qui vient du latin *icula* s'écrit par un *o*, alors qu'*auricu-e*, qui vient également d'*auricula*, s'écrit *au*.

e mot *hôte* désigne tout à la fois celui reçoit et celui que l'on reçoit. outes les professions peuvent s'exprimer un substantif: Le *boulanger* s'occupe de *langerie*, l'*épicier* d'*épicerie*, l'*architecte* d'*arecture*, le *peintre* de *peinture*, le *médecin* de *lecine*, seul l'*ingénieur* exerce une profession n'a pas de nom dans la langue française. n'est poutant pas une de ces professions ues et exceptionnelles pour lesquelles existence d'une dénomination pourrait s'exuer à la rigueur

avantage qu'il y aurait à réunir les chiseries en un dossier, serait de permettre os grammairiens et lexicologues de les e disparaître Je ne parle pas de l'Académie çaise, et pour cause! On ne peut raisonnablement demander à cette délicieuse institution de rompre avec son habitude, laquelle consiste à ne rien faire, si ce n'est un peu de politique de temps à autre.

L'introduction d'une logique plus sévère dans la langue française ne serait pas faite pour lui nuire, bien au contraire. L'esprit scientifique qui s'affirme à notre époque, exige du rationalisme, et les langues ne sauraient s'y soustraire.

Vous devriez inviter vos lecteurs à vous signaler les bizarreries qu'ils trouveront sur leur route. Cela constituera une distraction pour eux, et aura un jour son utilité.

Recevez, etc.

F. JACQUEMIN.

Prononciation

Monsieur le Directeur,

Celui qui, comme moi, a étudié les langues étrangères, se trouve parfois embarrassé quand il est appelé à se servir d'un mot étranger.

Doit-il prononcer avec sa prononciation d'origine, au risque de ne pas être compris, ou en francisant cette prononciation? Petit problème qui me trouble bien souvent.

Prenons, par exemple, le mot *Southampton* Tout le monde connaît ce port anglais qui fait face au Havre, dans la Manche. En France, on prononce généralement: *Sou-tampe-ton*, alors que les anglais disent: *Sa-outh-emmetonne*. Faut-il prononcer à l'anglaise ou à la française?

Doit-on dire: un *mé-l'-côtche* ou un *mail-coache*, un *faïlle-vo-cloque* ou un *fi-vo-clogue*, un *co-veur-côte*, ou un *co-ver-co-ate*, du *hôme speunn* ou de l'*omesse-pune*, un *ouau-co-veure* ou un *valle-covère*, un *pele-éle* ou un *pale-ale*, du *sta-oute* ou du *stoute?*

J'ai plutôt l'habitude de prononcer simplement à la française, mais je me suis vu narguer pour ma prétendue ignorance. N'y a-t-il pas pédanterie et risque d'être mal compris à prononcer correctement?

Je pose la question à vos lecteurs.

Recevez, etc.

T. JAMES.

Ban de vendanges

Monsieur le Directeur,

Dans le numéro du *Pêle-Mêle*, portant la date du 16 courant, en premier article de *Pêle-Mêle Connaissances*, vous faites savoir qu'au moyen-âge, il n'appartenait pas au manant de récolter sa vigne quand bon lui semblait, et que le seigneur féodal ne permettait cette opération que lorsqu'il avait publié le « ban » pour les vendanges.

Eh bien! cet usage existe toujours, il est prévu par la loi, et ceux qui y contreviennent sont punis par l'article 475 du code pénal, ainsi conçu:

« Seront punis d'amende, depuis 6 francs jusqu'à 10 francs inclusivement:

« 1° Ceux qui auront contrevenu aux bans de vendanges ou autres bans, autorisés par le règlement... »

Quant au ban, l'article 13 des titres deuxième et troisième du code rural (loi du 9 juillet 1889, modifié par la loi du 22 juin 1890) le règlemente ainsi:

« Art. 13. — Le ban des vendanges ne pourra être établi ou même maintenu que dans les communes où le conseil municipal l'aura ainsi décidé par délibération soumise au conseil général et approuvée par lui:

« S'il est établi ou maintenu, il est réglé, chaque année, par arrêté du maire.

« Les prescriptions de cet arrêté ne sont pas applicables aux vignobles clos de la manière indiquée par l'article 6. »

Le moyen-âge a disparu, mais la féodalité sous une autre forme, subsiste toujours.

Recevez, etc.

DOMINIQUE (Riom).



Dessin que l'auteur désire voir tomber sous les yeux du temps, pour lui suggérer l'idée de se mettre au jeu à la mode, ce qui arrêterait, pour un moment au moins, la marche du terrible sablier.



— Pourquoi gardez-vous ce sale petit roquet qui aboie après tout le monde? A votre place, je le tuerais.

— Vous en parlez à votre aise, c'est un excellent chien de garde; je ne tiens pas à me faire voler mes lions!

Record du verbe

Monsieur le Directeur,

En réponse à la question posée dans le *Pêle-Mêle*, par M. Bordes, je répondrai que l'orateur qui détient, en discourant, le record du temps, est M. Jaurès, qui, au cours de la dernière discussion sur la politique du gouvernement, a parlé pendant deux jours: le premier jour quatre heures, et le deuxième trois heures environ. C'est là, assurément, le plus long record détenu par un orateur fr çais

Recevez, etc. BONNE (Paris

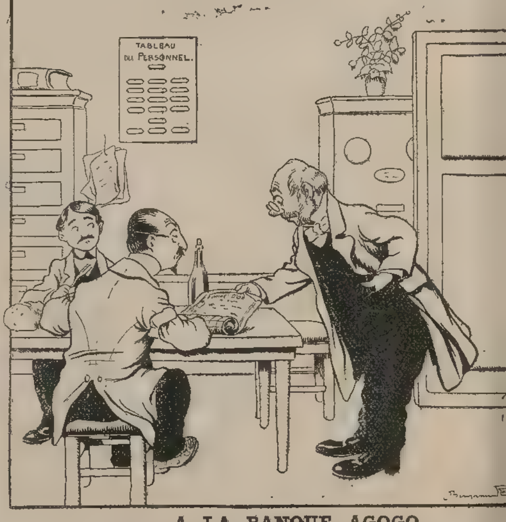
Bilboquet

Monsieur le Directeur,

En réponse à la question concernant le m

LE TRIMARDEUR. — Votre cheval, s. v. p.

L'EMPLOYÉ DE LA S. P. A — Impossible, vous n'êtes pas un animal vous!



A LA BANQUE AGOGO

— Gâcheur, va!... employer des actions de mines d'or pour envelopper votre saucisson, quand vous avez sous la main des mines de zinc.

[n]un de points obtenus dans divers matchs [d]e bilboquet, je puis vous citer ce qui a été [e]nregistré ici à ce sujet
Le 13 juillet 1905, un match de bilboquet [a] eu lieu au café Klein, entre M. Joyeux et [M]. Bocquin. Le premier a noté 1355 points [d]ont 451 de suite; le second, 1382, dont 340 [d]e suite, sur un défi de 1500 points.
Je ne sais si ces séries ont été dépassées par [ai]lleurs
Recevez, etc.

P. RAULT.

Questions interpêlemêlistes

Qu'arrivera-t-il le jour où tout l'empire chi[no]is sera armé comme l'est déjà le Japon? L'Europe, au lieu de favoriser le dévelop[pe]ment militaire de la Chine, ne devrait-elle [pa]s s'entendre pour l'empêcher?

UN PACIFIQUE.

La suppression virtuelle de la peine de mort [a-t]-elle eu une influence sur la criminalité?

ERGOT.

On dit de Napoléon Ier qu'il pouvait dicter [en] même temps plusieurs lettres à ses scri[be]s. Ce tour de force est-il vraiment possi[bl]e?

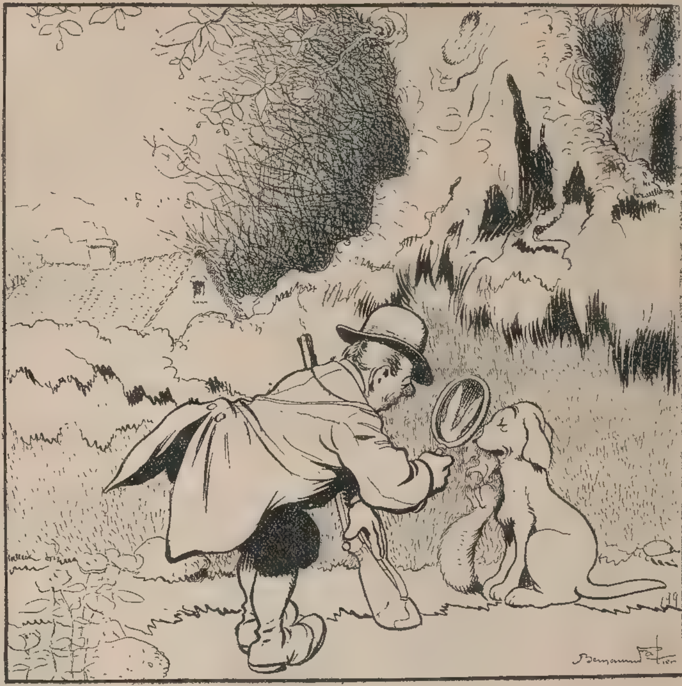
AUDIARD.

Quelle est la plus grande hauteur d'ascen[si]on obtenue par un ballon monté ou non [m]onté?

TONIP.

LE COR

Si vous connaissiez M. Lagneau, vous sau[ri]ez que c'est l'homme le plus inoffensif qui [se] puisse rencontrer.
Par quelle contradiction du sort cet être [ti]mide et doux s'est-il épris d'une puissante [vi]rago d'humeur farouche? C'est là un de [ce]s phénomènes auxquels se complaît le [h]asard malicieux.



LE VERRE GROSSISSANT

— Enfin!... j'ai tué un lièvre.

Je ne dis pas, qu'une fois marié, M. Lagneau n'ait jamais regretté le célibat; ce que je puis affirmer, c'est que s'il a eu cette pensée, il n'a eu garde de l'exprimer devant son ombrageuse moitié, si prompte aux représailles et aux arguments muets, mais dolorifères.

Or, M. Lagneau a un vice, un seul, mais tenace. Il aime à s'attarder à la manille, parmi des colonnes de soucoupes. Et cette passion doit être terriblement puissante pour vaincre la vision de ce qui l'attend au domicile conjugal, lorsque d'aventure, la partie s'est prolongée au-delà de l'heure permise.

Ces jours-là, M. Lagneau a soin de se déchausser sur son palier. Il se glisse dans l'ombre comme un Sioux, et, retenant sa respiration, procède à sa toilette nocturne, puis il se faufile entre les draps, épiant le souffle de celle dont dépend son sort.

L'opération ne réussit pas toujours. Quelquefois, un geste malheureux fait résonner un craquement de meuble dans le silence de la nuit. Alors, oh! alors, ce qui s'ensuit peut être comparé à la rupture d'une digue qui retient les eaux d'un bassin, ou à un cyclone emportant des maisons de son souffle dévastateur.

L'aventure que je désire vous narrer s'est déroulée un jour où le caractère porc-épiquesque de cette chère Mme Lagneau était renforcé par la douleur tracassière d'un opiniâtre cor au pied.

Une amie lui avait conseillé de frotter le siège du mal avec du phosphore, et de laisser le pied à découvert durant la nuit. Conseil saugrenu, du reste, mais vous avez dû remarquer le plaisir qu'éprouvent les gens à vous munir de conseils et de formules infaillibles quand vous êtes souffrant.

Mme Lagneau, assez crédule de sa nature, s'était empressée de se conformer à cette prescription. Justement, ce soir-là, le bon Lagneau se débattait en une lutte plus serrée que d'habitude contre ses adversaires à la manille.

La belle resta longtemps indécise, et quand, par une annonce hardie, Lagneau finit par sortir vainqueur de la lutte, l'heure réglementaire était passée depuis belle lurette.

Vous pouvez vous faire une idée des sentiments qui s'agitaient dans le cœur du pauvre retardataire, quand, bottines en main, il franchit le seuil redoutable de sa chambre.

Par bonheur, la respiration cadencée de Mme Lagneau emplissait l'air de son battement pacifique.

Avec des précautions infinies, Lagneau réussit à se couler dans le lit, mais un objet lumineux attira son attention. C'était comme le scintillement d'un ver luisant ou de quelque scarabée phosphorescent.

Dormir avec un insecte dans son lit n'est pas une perspective agréable. Aussi, ramassant sa bottine, Lagneau appliqua-t-il sur l'intrus un coup sec du talon. Un grand cri retentit aussitôt.

Est-il bien utile que je vous décrive la scène qui suivit?

Sachez seulement que peu de jours après les Lagneau recevaient du propriétaire une signification de congé pour tapage nocturene.

FARANDOLE.



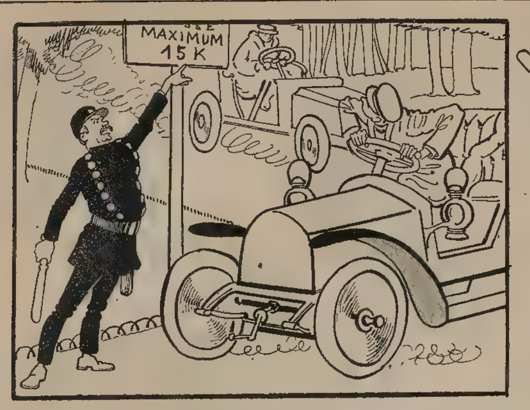
LES BONNES AMES

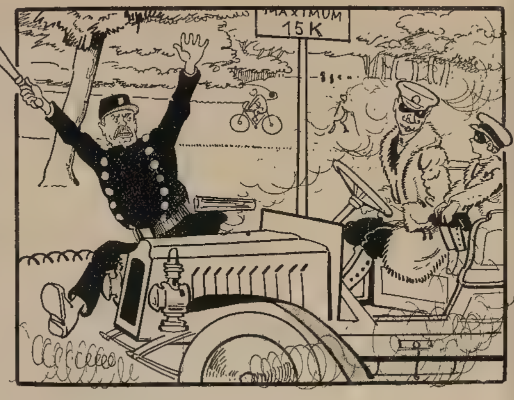
Mme BONNEPATE. — Nous devons aller à la campagne dimanche,mais s'il fait par trop mauvais pour sortir, nous resterons et nous serons enchantés que vous veniez nous voir.

Vous vous marierez cette année

Chez les anciens, le jour de l'hyménée, on faisait des libations aux dieux. Pour accomplir cette offrande selon les rites, on buvait les dernières gouttes de la première, et les premières gouttes de la seconde coupe.

Pour que le dicton populaire soit justifié, il convient de verser dans un verre les dernières gouttes d'une bouteille vidée et les premières de celle qui la remplace... et si, malgré cela, on ne se marie pas dans les douze mois qui suivent, il n'y a qu'à s'armer de patience, ce sera pour plus tard.



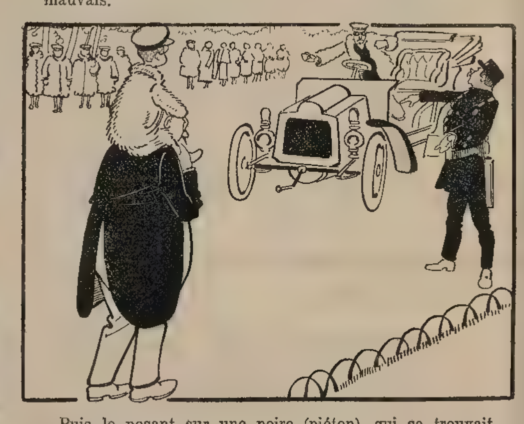


CONTE DE L'AUTOMOBILISME : *GUILLAUME TELL.*

Il était une fois un agent très méchant qui s'appelait Gessler. Il avait eu la tyrannie de placer un poteau devant lequel il voulait que tout auto s'arrêtât.

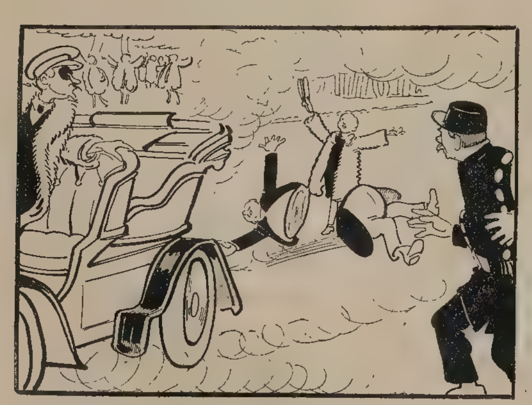
Un jour, un bon chauffeur, nommé Guillaume Tell, passa distraitement devant le poteau sans penser à s'incliner devant son arrêt. Alors Gessler s'avança, l'œil mauvais.

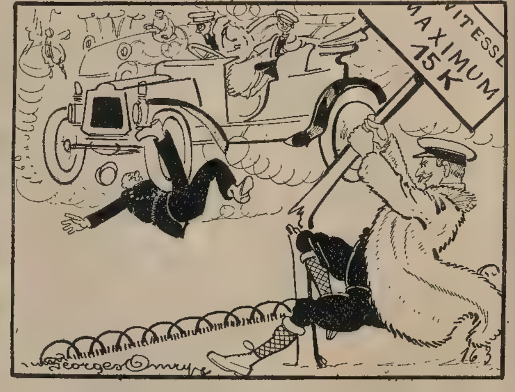




— Ah! tu oses désobéir à mes édits, s'écria-t-il d'une voix terrible: Il faut que tu sois puni! Alors dans cerveau germa l'idée de supplice la plus atroce. Il saisit le fils de Guillaume Tell, qui était avec lui.

Puis le posant sur une poire (piéton), qui se trouvait au milieu de la route: — On dit que tu es doué d'une adresse remarquable, dit Gessler à Tell. Eh bien! tu seras quitte envers moi si tu écrases cette poire sans toucher à l'enfant.





On pense quelle était la douleur du pauvre père. Il pleurait, suppliait. Gessler était inexorable, et l'enfant disait: — Père! en avant! Je n'ai pas peur!... Enfin, l'agent compta: — Un, deux, trois, et l'auto partit comme une bombe. La poire fut coupée en deux... l'enfant était sain et **sauf!!!**

Gessler, furieux, voulait tout de même dresser une contravention au pauvre chauffeur. Alors celui-ci retourna sa machine et écrasa le méchant homme qui l'avait bien mérité. Les chauffeurs étaient délivrés de leur tyran. Ils purent vivre en paix, en bénissant leur sauveur Guillaume Tell, dont le nom passa à la postérité.

RIMES

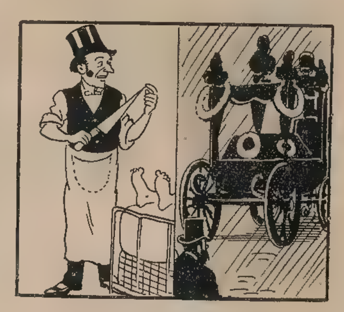
Est-ce un hasard malicieux qui a présidé à certaines consonnances?



Sénateur rime avec *lenteur.*



Belle-mère avec *panthère.*



Hôpital avec *fatal.*



Chauffeur avec *odeur.*



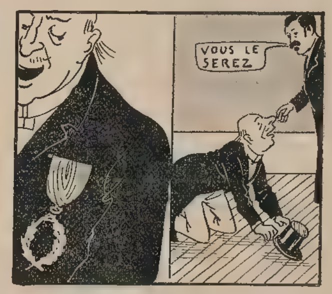
Ivrogne avec *trogne* et *bourgogne*



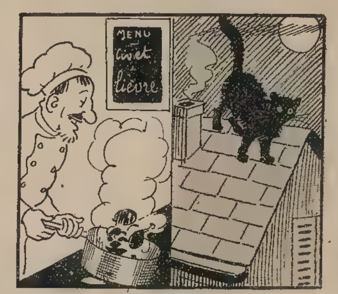
Courses avec *bourses.*



Colonies avec *avanies.*



Décorations avec *génuflexions.*



Civet avec *Minet.*



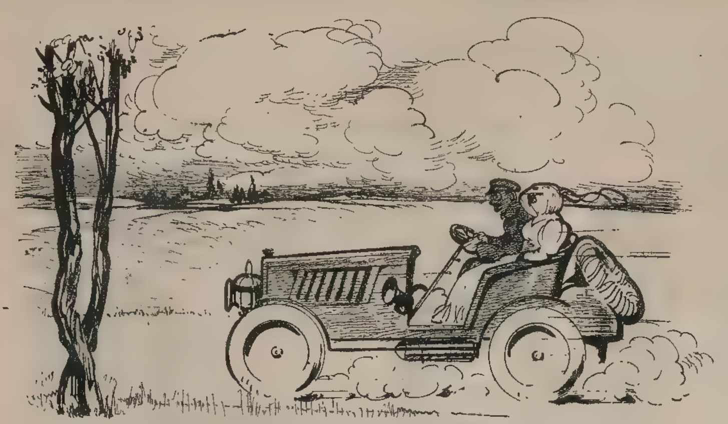
Rousse avec *frousse.*



Grève avec *rêve.*



Et enfin *artiste* avec *fumiste.*



PREDICTION RÉALISÉE

LUI. — Nous allons bientôt apercevoir un clocher. Quand tu le verras, tu pourras dire que nous n'avons plus longtemps à rouler.



ELLE. — Ça y est ! Je vois le clocher.
LUI. — Eh bien, je crois que nous avons fini de rouler.

Les animaux qui disparaissent

Il n'est pas de saison de chasse où l'on n'entende nos Nemrods se plaindre de la disparition du gibier. Déjà certaines espèces se font introuvables; les oiseaux aquatiques, sarcelles, bécassines, bécasseaux, culs blancs, marouettes, etc., diminuent avec une effrayante rapidité. La cause en est dans la guerre qu'on fait sans merci aux oiseaux de passage.

Si les lièvres et les perdrix donnent moins de sujets de crainte, c'est que, çà et là, la prévoyance de quelques propriétaires s'emploie à repeupler au fur et à mesure des hécatombes. Mais cette sage précaution, applicable à certains animaux, ne saurait l'être à tous et les divers continents où pullulaient les espèces les plus variées, se vident à tel point, que dans un siècle on aura beaucoup de peine à constituer une ménagerie.

En France, plusieurs mammifères n'existent plus pour ainsi dire. Le castor du Rhône est passé à l'état de mythe et le loup, l'ours, le sanglier lui-même se montrent de moins en moins.

L'étude des fossiles nous apprend que la destinée des bêtes est de s'effacer devant les empiètements de l'homme. Or, après leur avoir fait une chasse à outrance, on en vient à déplorer aujourd'hui leur extinction; c'est ce qui a donné lieu à diverses entreprises assez curieuses, comme l'élevage du renard, les fermes d'alligators ou d'autruches.

La plus hardie de ces initiatives est due au gouvernement anglais qui a établi, à quelques kilomètres de la côte du Sud-Africain, quatre grandes zones de réserve où la chasse est interdite en toute saison. Les buffles et les lions, les hippopotames et autres animaux dont le nombre diminue à vue d'œil, y trouveront un refuge assuré et se multiplieront là en liberté comme pièces de musée.

En effet, ni les grands espaces du continent africain, ni les lianes de la forêt équatoriale, n'ont su mettre ces dangereuses bêtes à l'abri de l'homme, bête plus dangereuse. L'éléphant africain est appelé à disparaître à bref délai si l'on continue la guerre acharnée qu'on lui fait; le rhinocéros a déjà un pied dans la tombe, le rhinocéros blanc est introuvable; introuvable encore, l'opaki; la girafe, devenue très rare même dans le Zambèze, n'existera bientôt plus.

De nombreuses variétés d'antilopes sont déjà éteintes: l'inyala, elle-même, dont la capture est si difficile que le musée de Cape-Town, en 1897, n'en possédait pas de spécimen, l'*inyala* devient très problématique.

Les singes auront bientôt disparu de certaines régions. Comment en serait-il autrement devant la cruelle extermination dont ils sont l'objet en vue du commerce des peaux? Dans la Côte d'Or seule, on tuait au moins 200.000 singes par an. En 1894, l'exportation de leurs peaux représentait une valeur de 1 million 025.000 francs. En 1896, les chasseurs n'ont pu réunir que 67.000 peaux qui furent vendues 375.000 francs. Cette maigre chasse se passe de commentaires.

Déjà, le quagga n'est plus qu'un souvenir historique et les colons du Cap ont détruit la seule espèce de zèbres dont il eût été facile de faire des animaux domestiques.

Même remarque pour les oiseaux. Nous ne parlerons pas des infinies variétés de petits volatiles recherchés pour leur plumage: trop nombreuses sont celles dont on aurait à enregistrer la perte. L'émeu noir d'Australie (assez semblable à l'autruche), est devenu extrêmement rare; disparu, le grand pingouin manchot dont l'habitat était l'Islande, le Groenland et le nord de la Scandinavie; prêts à disparaître, le canard du Labrador, la colombe hérissée, la huppe de Bourbon, etc., etc.

Certains phoques, comme la *Rhytine de Steller*, n'existent plus que dans les récits des navigateurs. Le dernier de ses représentants a été tué en 1867 dans l'île de Behring. Un naturaliste envoyé à leur recherche, ne put qu'en rapporter un squelette enfoui dans les sables. Et pourtant, lorsque Behring, en 1728, découvrit dans l'archipel du Commandant la première *rookerie* ou colonie de phoques à fourrures, les diverses variétés de ces animaux formaient des troupes innombrables.

Leur massacre fut tel que ces îles ne devinrent bientôt plus qu'un immense charnier. Le gouvernement russe prit d'énergiques mesures pour arrêter le dépeuplement, et aujourd'hui, les Américains, auxquels les Russes ont vendu l'Alaska et ses dépendances, s'efforcent sagement de conserver ce revenu.

C'est ce même esprit de prévoyance, substitué à une destruction sauvage, qui a donné jour, dans l'Alaska, à des entreprises industrielles, véritables fermes où on élève le renard bleu, excellente spéculation, paraît-il. Les Américains ont également recueilli dans le parc fédéral de Yellowstone, le dernier troupeau de buffles de la prairie.

Tout le monde a aussi entendu parler des fermes d'autruches qui donnent d'assez beaux rendements en Algérie et en Tunisie. En France même, aux environs de Melun — il existe un parc d'élevage de *nandous* (variété d'autruche originaire de l'Amérique du Sud), exploitation depuis longtemps préconisée par la Société d'Acclimatation, et d'un très bon rapport.

Verra-t-on ainsi sauver certains animaux de la destruction? C'est à souhaiter, pour les plus utiles, du moins. Les bêtes nuisibles et dangereuses, seules, sont en trop grand nombre.

Leur seule utilité est de figurer dans les ménageries. Cette excuse a paru suffisante à M. H.-J. Campbell, le fondateur d'un parc d'alligators. Les sauriens, même en Floride se faisaient rares. L'offre ne suffisait plus à la demande. M. Campbell élève aujourd'hui ces animaux, ni plus ni moins que des poussins dans sa ferme de Hot-Springs, en Arkansas. Il emploie même des couveuses artificielles... Et il trouve à cette occupation honneur et profit.

Beethoven et ses domestiques

Le célèbre Beethoven avait l'habitude de noter au jour le jour les plus petits événements de sa vie.

Voici le relevé d'un de ses carnets:
31 janvier. — Renvoyé le domestique.
15 février. — Pris une cuisinière.
8 mars. — Renvoyé la cuisinière.
22 mars. — Pris un domestique.
1er avril. — Renvoyé le domestique.
16 mai. — Renvoyé la cuisinière.
30 mai. — Pris une femme de ménage.
1er juillet. — Pris une cuisinière.
28 juillet. — La cuisinière s'en va.
29 août. — Congédié la femme de ménage.
6 septembre. — Pris une bonne.
3 décembre. — La bonne s'en va.
18 décembre. — Renvoyé la cuisinière.
22 décembre. — Pris une bonne.

Entre tous ces congés, Beethoven trouvait encore le temps d'écrire des chefs-d'œuvre.

P. G. Poste restante

Etant tombé dans ce qu'il est convenu d'appeler la purée, la mouise, la dèche, la panade, la mistoufle, etc., (admirez combien la langue française est riche pour exprimer l'idée de pauvreté!) je ne perdis pas courage, ce n'est pas mon genre!...

Il me restait encore vingt-cinq francs, — suprêmes vestiges de mon opulence passée... Je les employai à payer l'insertion de l'annonce suivante, qui parut dans le *Times*, le *Figaro*, le *New-York-Hérald* et le *Pêle-Mêle*:

Une jeune fille de vingt ans, blonde, distinguée, très jolie, possédant 80.000 francs de rente et 5 millions d'espérances, épouserait gentleman de vingt-cinq à quarante-cinq ans, même sans fortune. Rien des Agences. Ecrire P. G. Bureau Central, Paris.

Cette offre alléchante, une fois lancée à travers le monde, j'attendis patiemment le résultat de mon stratagème: car il faut bien l'avouer, ce n'était qu'un stratagème destiné à.. Mais vous allez voir!...

Au bout de huit jours, je me rendis à la poste restante, où l'on me remit un sac pesant pour le moins cinquante kilos et contenant 4.856 lettres à mon adresse.

La semaine suivante, je dus louer une voiture à bras pour emporter le ballot de 11.023 lettres que l'employé me délivra avec ses félicitations...

La troisième fois que je me présentai au guichet du Bureau Central, pour réclamer la correspondance arrivée au nom de P. G., j'appris qu'on avait été obligé de créer pour moi un service spécial, et de louer une remise afin de pouvoir y loger les poulets qui m'attendaient. Il y en avait jusqu'au plafond.

Il me fallut une voiture de déménagement. C'était un succès.

Vous pensez bien que je ne m'amusai pas à lire toutes les sornettes qu'on m'écrivait des quatre coins du globe, en anglais, en russe, en allemand, en japonais, en croate, en esquimau, en zoulou, et en un tas de charabias dont je ne sais même pas le nom...

Je me bornai à compter mes lettres, (j'en avais 42.389, rien que ça!) et à en décoller les timbres-poste, que je recollai ensuite sur sur un bel album acheté à crédit...

Il y en avait de tous formats, de toutes couleurs et de toutes nations... Mon annonce avait fait partout un effet bœuf; et de partout, des gentlemen de *25 à 45 ans, même sans fortune* avaient répondu à la jeune fille de 20 ans, *blonde, distinguée, très jolie, possédant 80.000 francs de rente et cinq millions d'espérances.* Je me trouvais ainsi à la tête d'une splendide collection de timbres qui ne m'avait pas coûté cher!...

Je la vendis 8.500 francs à un riche amateur... et voilà comment je suis sorti de la purée, par la grande porte... ou, si vous aimez mieux, par la Grande Poste!...

PERNO GOMEZ.



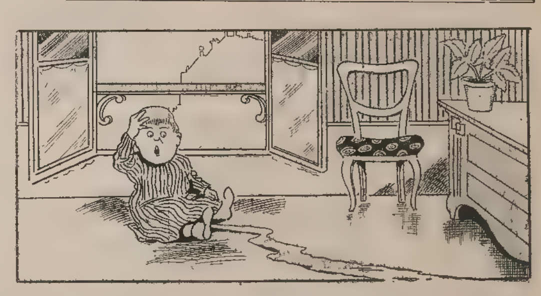
LUNE ROUSSE

LE MARI. — Et quand je pense qu'il y a douze ans j'ai eu toutes les peines du monde à obtenir... sa main.



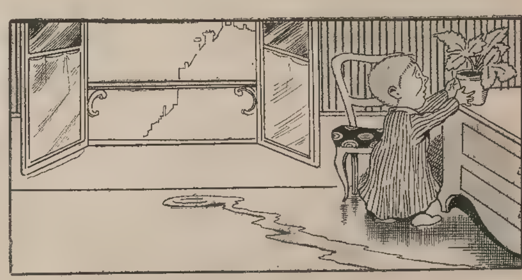
LE MALADE. — Ce n'est pas la mort, mais la peur d'être enterré vivant qui m'effraye.

LE MÉDECIN. — Soyez sûr que si je vous soigne, ça n'arrivera pas.



LE BON MOYEN

— Oh! oh! ce que je vais encore me faire gronder!...



...Il n'y a qu'une chose à faire...

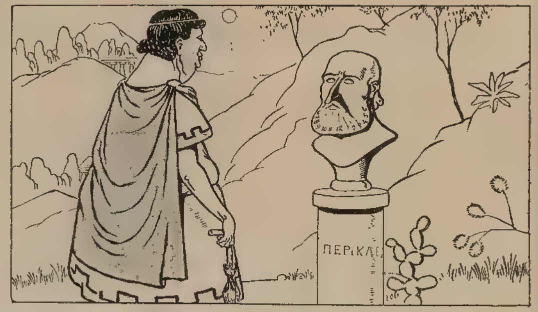


...Vois, maman, j'ai mis la plante près de la fenêtre pour qu'elle ait de la lumière.

— Oh! le bon petit jardinier! mais tu n'aurais pas dû la mettre aussitôt qu'on l'a arrosée.



L'ombre de Périclès ou...



...comment fut inventé le cadran solaire.

DE NOS LECTEURS

Des figues ou des coings ?

Etant député par ses concitoyens auprès de Tamerlan, pour implorer sa clémence, Narasdin consulta sa femme sur les fruits qu'il devrait offrir au conquérant.

— Offrez-lui des coings, conseilla la femme Ces fruits étant plus gros que les figues plairont davantage au vainqueur.

Persuadé que le conseil d'une femme ne doit jamais être suivi, Naarsdin fit provision de figues et se mit en route.

Arrivé devant Tamerlan, l'ambassadeur salua le conquérant et mit son présent à ses pieds.

Courroucé de la mesquinerie de cette offrande, Tamerlan ordonna qu'on jetât, l'une après l'autre, toutes les figues à la tête de Narasdin, qui était très chauve.

Quand cette petite opération fut terminée, Narasdin s'écria, souriant:

— Le Ciel soit loué que je n'aie pas suivi le conseil de ma femme!

Tamerlan demanda l'explication de cette exclamation joyeuse.

Narasdin lui répondit:

— Oui, je bénis le Ciel de n'avoir pas suivi le conseil de ma femme, car elle voulait que j'apporte à Votre Majesté des coings. Si je l'avais écoutée, j'aurais maintenant la tête fracassée!

Tamerlan rit, et, se trouvant désarmé, consentit à tout ce que l'ambassadeur lui demanda.

R.

* * *

Peut-on apprivoiser les poissons ?

Un médecin suisse, faisant une cure balnéaire dans le lac de Lugano, s'est demandé s'il était possible d'apprivoiser les poissons. Il avait aperçu, dans la piscine qui était séparée du lac par un mur en pierre, des loches au nombre de 100 ou 150. Au lieu de se mettre à faire la planche ou à nager, il prit le parti de rester complètement immobile dans la piscine. Il avait, en outre, eu soin de prendre, dans chacune de ses mains, deux gros morceaux de pain avec lesquels il descendait dans l'eau.

Le pain était plus que tentant pour les loches, mais, quoique le baigneur fût immobile, elles étaient effrayées de voir cette grosse masse inconnue pour elles. Mais peu à peu, de jeunes loches (la jeunesse ne connaît pas d'obstacles!) s'enhardirent et elles allèrent jusqu'à venir manger un peu de pain qui était ainsi une bonne aubaine pour elles. Après les jeunes, ce furent les vieilles qui approchèrent.

De son côté, le baigneur fit quelques mouvements au bout d'un certain nombre de jours, et les poissons ne furent pas effrayés. Bien mieux, la gent aquatique circulait autour de lui et venait se régaler, sans façon, du pain qu'il tenait dans ses mains. Peu à peu, les poissons devinrent très familiers et se laissèrent même prendre dans la main. On étendit, au fond de la piscine, un drap blanc, pour faire un arrière-plan photographique, et l'on put photographier cette scène vraiment curieuse d'un baigneur qui avait apprivoisé des poissons.

* * *

A votre santé!

Voilà un usage qui se rencontre à peu près chez tous les peuples civilisés.



ART ET COMMERCE

En présence de la difficulté croissante de vendre leurs œuvres, quelques peintres modernes ont adopté le procédé commercial, qui consiste à accepter des paiements en marchandises.

L'Amateur. — Je désirerais faire faire mon portrait et vous offre des biscuits en échange.

Le Peintre. — impossible en ce moment, cher Monsieur. Voyez vous même! Mon stock de biscuits est comble pour l'instant.



PAS DE RECIPROCITE

— Voyons, Catherine, c'est-y nous, simples paysans sans instruction, qui nous en irions passer deux ou trois mois à Paris manger un argent fou, pour nous baigner dans leur Seine tous les jours?

. Chez les Grecs, à l'issue du repas, on apportait et déposait sur la table, une grande coupe pleine de vin. Un des convives la prenait, et, après y avoir trempé ses lèvres, a faisait passer à son voisin, qui faisait comme lui. La coupe passait ainsi à la ronde. Cette cérémonie, instituée pour resserrer les liens de l'amitié, s'appelait: philotesia. La coupe était nommée: philotesins crater.

Au XIIIe siècle, les Allemands avaient conservé cet usage, et quand un homme avait reçu de son ennemi la coupe de réconciliation, cela lui enlevait le droit de le poursuivre en justice. Il n'en n'est plus ainsi outre-Rhin, où l'amour de l'ergotisme et du procès fleurit en paix.

Nous-mêmes, à Genève, nous avons pris part à une grande réception de sociétés gymniques, au cours de laquelle circula une grande corne pleine de bière, dans laquelle chacune des personnes présentes dut tremper les lèvres.

L'usage de faire circuler la coupe à la fin du repas, se perdit peu à peu par crainte de la lèpre, maladie qui fut très contagieuse à une certaine époque. Il fut remplacé par celui de choquer les verres les uns contre les autres, qu'on appela chez nous: trinquer (de l'allemand: *trinken*, boire).

R.

Pêle-Mêle Connaissances

— Les lettres, au moyen-âge, portaient un cachet de cire et étaient scellées avec un cheveu de l'expéditeur. On possède une missive que Jeanne d'Arc avait adressée à Dunois: le cheveu qui s'y voit encore a permis d'affirmer que l'héroïque jeune fille était brune et non pas blonde, comme l'écrivent certains chroniqueurs.

— La nouvelle Cour des Comptes a été construite avec les pierres qui avaient été commandées par Napoléon Ier pour le palais du roi de Rome que l'empereur voulait faire construire à Passy, sur l'emplacement occupé aujourd'hui par le Trocadéro. Les plans en avaient été entièrement arrêtés, tous les matériaux étaient prêts.

— Sur les 6.000 étudiants qui fréquentent les universités suisses de Lausanne, de Berne et de Genève, on ne compte pas moins de 2.000 sujets russes. Or, parmi ces 2.000 étrangers il y a 1.920 femmes.

— Les plus intéressantes découvertes sur la vie des abeilles, après les travaux précurseurs de Clutius, de Swammerdam et de Réaumur, sont dues à François Hubert, le maître de la science apicole moderne. L'auteur genevois des *Nouvelles observations sur les abeilles* était aveugle: il ne vit jamais, de ses propres yeux, un rayon de miel.

— Il y a actuellement, à Londres, neuf cents autobus. On prévoit qu'à la fin de 1907, ce chiffre sera porté à deux mille. Une pareille écurie transporterait rapidement 40.000 hommes de troupes d'infanterie, avec armes et bagages.

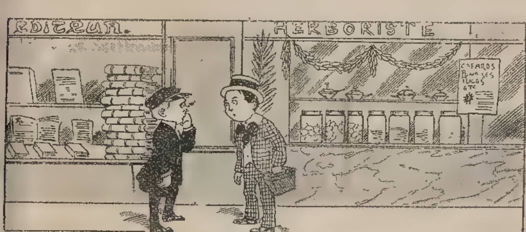
— La première idée de création de charbon artificiel fut celle de M. Montag, de Mankeim. Son combustible se compose d'environ 93 0/0 de terre ordinaire, à laquelle il ajoute 6 à 8 0/0 d'ingrédients chimiques, dont il garde le secret. Sa combustion ne donne lieu à aucun dégagement de gaz et il laisse, comme résidu, une faible quantité de cendres, ayant l'aspect de la cendre d'un cigare.



Sais-tu comment s'appelait la cuisinière qui s'est présentée ce matin?
— Non!
— Simone! comme tite sœur.. Crois-tu que ces gens-là ont un toupet!

— On appelle, en Angleterre « témoin du roi », l'auteur d'un crime qui dénonce ses complices, parce que l'impunité lui est assurée. Il reçoit même souvent une récompense en argent.

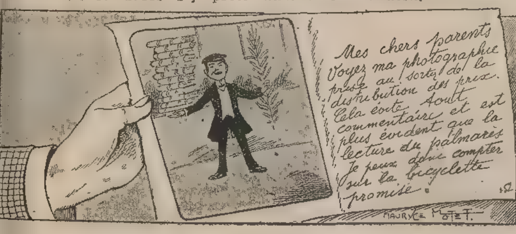
— Il y a, en France, environ neuf millions d'hectares incultes, sur une surface totale de 520 millions.



— Je suis bien contrarié, je n'ai pas eu de prix cette année, et mes parents de Rennes qui m'ont promis une bicyclette, si j'en avais!
— Fais-toi photographier, j'ai mon appareil...



...Et le décor s'y prête admirablement bien.





TROP PRESSEE

— Comment! tu n'as encore rien pris! dépêche-toi, mon beurre est chaud!

Dentifrices de Botot Eau - Poudre - Pâte Exig. la signat. BOTOT

DEMANDEZ UN

DUBONNET

VIN TONIQUE AU QUINQUINA - GRAND PRIX 1900

PETITE CORRESPONDANCE

M. Lefort. — Non.

M. Paternotte. — Oui, naturellement, vous pouvez ainsi vous déclarer domicilié à Paris.

A. C., Le Mans. — La bande suffit.

Mag. — On peut commencer à les nettoyer à la mie de pain: pour un nettoyage plus difficile, il faut recourir à un professionnel.

Arsène. — L'emploi en est certainement plutôt nuisible qu'inoffensif. Ce produit est couramment ve[ndu] dans le commerce, comme les produits similaires

Un ancien du 132e. — Non, les plus efficaces [ne] valent pas grand'chose.

M. J. Déon. — Nous publions justement un artic[le sur] ce sujet.

M. Seguela. — La question était de savoir si d[eux] adversaires au piquet, ayant chacun une tierce, l['un] d'eux pouvait faire 90.

M. H. Moreau. — Ils ont varié souvent: c'est se[ule]ment au siège de cette Société que vous serez exa[cte]ment renseigné.

RICQLÈS RICQLÈS DIGESTIF Anticholérique Préserve des ÉPIDÉMIES Calme la Soif ASSAINIT L'EAU

RHUM St-JAMES

« St-James, ce prestigieux pays des Antilles, le lieu d'origine des premiers Rhums du Monde

HERNIE BANDAGE BARRÈRE **Adopté par l'Armée.** — Ce célèbre appareil peut être cons[idéré] comme le type le plus moderne de l'appareil herniaire. Elasti[que], sans ressort, il contient toutes les hernies sans la moindre gên[e] donne immédiatement des résultats merveilleux. *Essai gratuit.* — BARRÈRE, 3, Boulevard du Palais, PARIS. Demander brochure

CHARLES MENDEL, *Éditeur, 118 et 118 bis, Rue d'Assas, PARIS (VIe)*

CHAUFFEURS ! CYCLISTES ! consultez les Guides BERTOT

12 volumes, 200 pages chacun, Plans, Itinéraires. chaque vol. relié toile. **3** fr. —franco **3** fr. **30**

Tous les Vrais Cyclistes ont le GUIDE BERTOT Prix: 3f. CHARLES MENDEL, Éditeur

1° De **Paris à Grenoble**, Lyon et Marseille (Haute-Bourgogne, Dauphiné, Provence). 1 volume.

2° De **Paris à Bordeaux**, Bayonne et La Rochelle (Touraine, Poitou, Bordelais). 1 volume.

3° De **Paris à Brest, Nantes** (Bretagne). 1 volume.

4° De **Paris à St-Malo**, Cherbourg et Le Havre (Normandie). 1 volume.

5° De **Paris à Metz** et Strasbourg (Champagne, Lorraine, Alsace), 1 volume.

6° De **Paris à Belfort** et Genève (Basse-Bourgogne, Franche-Comté, Jura, Vosges). 1 volume.

7° De **Paris à Perpignan** et Nîmes (Bourbonnais, Auvergne, Languedoc). 1 volume

8° De **Paris à toutes les localités** des environs, dans un rayon de 80 kilomètres. 1 volume.

9° **Excursions** aux environs de Paris. 1 volume.

10° Les **Côtes de France** (Manche, Océan Méditerranée). 1 volume.

11° De **Paris à Toulouse** et aux Pyrénées (Centre, Gascogne, Pyrénées). 1 volume.

12° De **Paris au Nord** de la France (Artois, Picardie, Haute-Champagne). 1 volume.

Avec le guide d'une région, on peut voyager, non seulement dans les sens de l'itinéraire qui sert de titre au volume, mais sur tous les itinéraires possibles, en suivant une orientation quelconque, de sorte que le cycliste qui possède la collection complète des Guides, peut parcourir la France en tous sens. Les Guides Bertot, clairement écrits, imprimés en beaux caractères, conviennent parfaitement à tous les voyageurs.



La clef des songes

— C'est épatant, j'ai rêvé que je cass[ais] ma bicyclette. et ça n'est pas dans la clef!

— Naturellement! il n'y a que les cho[ses] possibles; or, tu montes une **Clément**.

CHAMPAGNE **GUILLIER**, *32, r. Thiers (Tro[yes])*

Il sait Tout

ce que contient la

POCHETTE NATIONALE :

5 Billets de Loterie à 1 fr.

Tirage 15 Mars 1908

et un Timbre de garantie **Numéroté** participant gratuitement à plusieurs tirages en 1907.

15 Juillet, 15 Octobre, 31 Décembre 1907

CHAQUE POCHETTE: PLUS de TROIS MILLIONS de Lots

En vente partout. — Prix : 5 francs

Pour recevoir directement, envoyer mandat-poste de **5 fr. 20**; par lettre recomm. **5 fr. 50**; étranger : **5 fr. 75**, à M. l'Administrateur de la *Pochette Nationale*, 5, rue Etienne-Marcel, Paris.

B. S. A. VÉRITABLES

Auto-Moto grand luxe



LION D'OR

Pneus Michelin

TRÈS LONG CRÉDIT ou au comptant Remis[e]

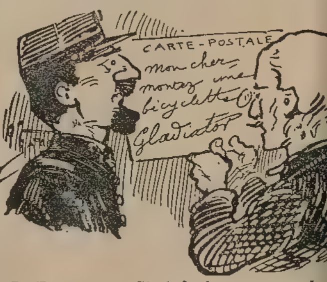
Catalogue illustré franco à la Manufacture française de Cycles **LION D'O[R]**

Fondée en 1890

IMBERNOTTE, directeur-fondateu[r] 4, rue des Acacias, PARIS

POMMADE MOULI[N]

Guérit *Dartres, Boutons, Rougeurs, Démangeaisons, [Ecze]ma, Hémorroïdes.* Fait repousser les Cheveux et les [Cils]. 2f.30 le Pot fr° Ph^ie Moulin, *30, r. Louis-le-Grand. P[aris]*



Le Facteur. — C'est de la correspondan[ce] vous devez dix centimes de surtaxe.

Le Contribuable. — De la correspond[ance] ce ?... Jamais de la vie, c'est un sou[pir] de bonheur!

LA CHERRETTE

Se boit pure, au Vin Blanc, au Vermouth

F. MUGNIER, *(Dijon).*

CRAINTE - TRAC - TIMIDITÉ. — Disparition par les Dragées PICK: *mandat* 5 f. 50 G. LECUIMME, Pharmacien, à Haubourdin (Nord).

SI VOUS DESIREZ CHOISIR une BONNE et BELLE MONTRE garantie *Demandez le Nouveau et Grand*

Catalogue général d'Horlogerie Supérieure, de Bijouterie et d'Orfèvrerie à la **Fabrique H. SARDA, Besançon (Doubs)**

Très grand Choix pour Cadeaux et Mariages. *Prix réels de Fabriq. Escompte 5%. Facilités de paiement.*

Très important Catalogue *envoyé* **Recommandé** c^tre 0f20 *en timb.*

13e ANNÉE — N° 29. 10 Centimes 21 JUILLET 1907

Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

ANCE . Un an 6 fr. Six mois : 3 fr. 50
RANGER : Un an 9 fr. Six mois : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

PUDEUR, par Georges OMRY



— Vous pourriez bien prévenir avant d'entrer. Un peu plus, j'étais en chemise. Vous savez

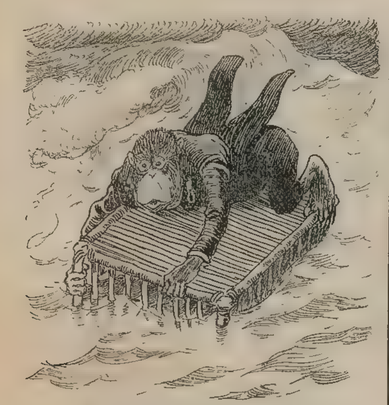
Histoire de singe

OU

UNE VICTIME DE LA SCIENCE

Ce singe s'appelait *Imperator*. Il avait vu le jour dans une ménagerie d'Anvers et était remarquablement intelligent. Aussi, s'était-il très vite assimilé les éléments de civilisation dont son maître s'était plu à orner sa nature. Il jouait aux dominos, servait à manger à table, portait l'habit avec grâce, sablait le champagne et fumait des londrès. Partout il avait un succès fou. On se l'arrachait dans les soirées mondaines. Ajoutons que son talent lui avait valu les palmes académiques. Et c'était justice.

Or, il arriva que, s'étant embarqué pour l'Amérique où un chiffre fantastique de dollars lui était offert pour une exhibition, le



Ce dernier, cramponné sur une cage à poules, fut poussé par des vents favorables...

navire qui le portait fit naufrage. Tous les passagers périrent, sauf *Imperator*. Ce dernier, cramponné sur une cage à poules, fut poussé par des vents favorables et aborda dans une île déserte. J'entends par là une île où la main de l'homme, si je puis dire, n'avait encore jamais mis le pied, car d'autres habitants la peuplaient. C'étaient des singes.

Ceux-ci firent bon accueil à leur confrère. Mais *Imperator* qui n'avait jamais vu ses pareils à l'état nature, ne tarda pas à être stupéfait autant que scandalisé de leur ignorance.

— Comment, leur disait-il quelques jours après son arrivée, vous ne savez même pas votre nom, ni le degré de l'échelle auquel vous appartenez dans la création!... C'est inouï... sachez que vous êtes des *Vertébrés*,



« Nous sommes des Vertébrés, *classe des* Mammifères, *ordre des* Quadrumanes ?

classe des *Mammifères*, ordre des *Quadrumanes*.

Là-dessus, tout le peuple simien de faire des gambades en s'écriant avec joie:

— Nous sommes des *Vertébrés*, classe des *Mammifères*, ordre des *Quadrumanes!!*

Ce n'était là que le début d'une éducation qui se continua par plusieurs réformes indispensables. C'est ainsi que *Imperator* fit rectifier plusieurs erreurs scientifiques commises par les *Magots*. Ceux-ci, en effet, n'avaient-ils pas l'audace de se nourrir autrement qu'avec des fruits et des racines... et contrairement à ce qu'en avaient décidé les savants naturalistes les plus distingués. De même, les *Macaques* qui, au cours de leurs querelles, se permettaient de se défendre, durent, selon les données de la science, se laisser flanquer des tripotées sans protester. Quant à un certain nombre de *Chimpanzés*, velus et blancs, ils furent jetés à la mer. Chacun sait qu'un chimpanzé blanc ne peut être qu'une effroyable erreur de la nature.

Cependant, la population de l'île se civilisait. Plusieurs des sujets les plus intelligents commençaient, sous la direction de *Imperator*, à savoir comme lui danser la kraquette, envoyer des baisers, imiter M. Fallières, etc., lorsqu'une catastrophe subite vint terminer la vie de notre héros et avec elle notre h[istoire].

C'était au cours d'une conférence faite [en] plein air, à l'ombre d'un massif de bananie[rs]. Notre savant expliquait gravement à son [au]ditoire les merveilles de la science, qua[nd] un cri d'alarme retentit:

— Criôii... criôii..., ce qui signifie «é[lé]phant» en langage de singe.

Aussitôt, macaques, chimpanzés, magots [et] ouistitis de s'élancer au plus vite dans [les] branches des arbres les plus voisins.

Seul, *Imperator* était resté assis sur son d[er]rière, aussi calme qu'à la messe.

— Fi... les poltrons! murmura-t-il. L'élépha[nt] n'attaque pas le singe. Buffon l'a dit [et] d'autres après lui.

Comme il disait ces mots, un éléphant [...]



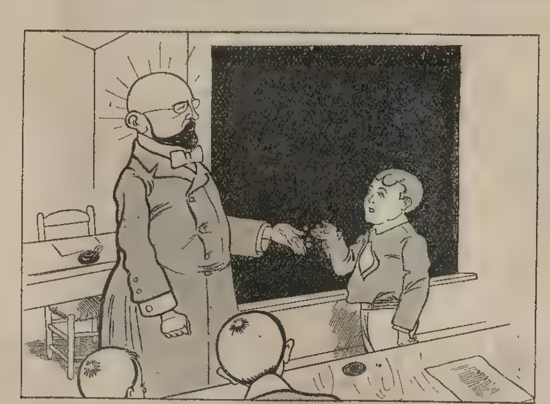
Puis soudain, levant sa trompe, il bondit avec fureu[r]

rut. Une seconde, il contempla *Imperator* [...] lui souriait amicalement. Puis soudain, leva[nt] sa trompe, il bondit avec fureur et se pré[ci]pita.

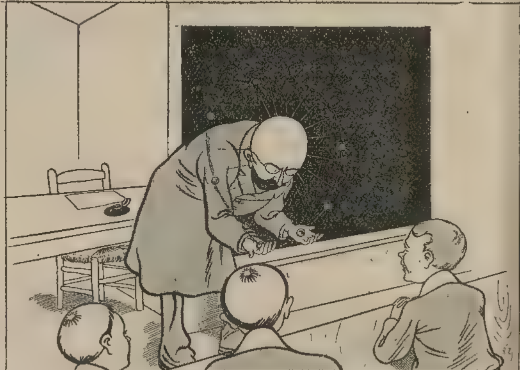
Quand les autres singes, longtemps apr[ès] le départ de l'éléphant, osèrent revenir s[ur] les lieux, ils ne virent, à la place de leur [in]fortuné confrère, qu'une informe bouillie sa[n]glante.

Ainsi périt *Imperator*, victime de son exc[es]sive confiance dans la science des savant[s].

Etienne JOLICLER[C].



Comment M. le professeur Sapience utilise sa merveilleuse calvitie et les billes qu'il confisque à ses jeunes élèves...



... pour leur faire comprendre le système d'évolution des planètes autour du soleil.

Pêle-Mêle Causette

Grâce au génie de Ducos du Hauron t des frères Lumière, la photographie es couleurs est un problème résolu au-ourd'hui. Il lui manque encore des per-ectionnements qui lui permettront de se ulgariser, mais c'est le cas pour toute ıvention à ses débuts. L'essentiel est rouvé. L'on peut, à l'heure actuelle, ar un travail purement mécanique et ans retouche d'art, reproduire un ob-t avec toutes ses couleurs et ses nuan-es les plus délicates.

J'ai vu tout dernièrement un ama-eur exécuter la photographie en cou-eurs d'un vase rempli de fleurs. Le ré-ıltat m'a stupéfié. Chose extraordinaire, ette nouvelle invention entre dans le omaine de la science presque parfaite. lui manque si peu de chose pour s'éta-lir dans la pratique courante que *l'ins-tantané* en couleurs et le positif sur pa-ier peuvent être attendus d'un jour à autre.

Qui sait si ce ne sera pas chose faite uand paraîtront ces lignes?

Il est facile de comprendre que cet nmense progrès va bouleverser la pho-graphie et ses applications. Ce n'est us la nature traduite en noir sur blanc, ais la nature elle-même dont le photo-raphe prend possession.

Le document historique est désormais réflexion d'une glace, fixée de façon délébile sur nos tablettes.

L'imprimerie ne manquera pas de emparer de cette découverte merveil-use, comme elle l'a fait pour la photo-raphie en noir, ce qui ouvre de nou-eaux horizons aux journaux pério-ques illustrés.

Cependant, et c'est là le revers de la édaille, toute institution nouvelle, en épanouissant, porte ombrage à quel-ne institution plus ancienne. De même ue la photographie a fait tort à l'illus-ation dessinée, la photographie des ouleurs nuira vraisemblablement à la einture.

Le portrait peint se défendait contre portrait photographié par la couleur. et avantage, il le perd aujourd'hui. Il i reste, évidemment, le cachet d'art, nterprétation et la vision du peintre, ais le photographe n'est-il pas devenu, i aussi, un artiste? Par la disposition es êtres et des choses, par la composi-on de son sujet, par le choix de son clairage, il n'est plus comme autrefois 1 artisan, mais un véritable artiste.

Qui n'a pas eu sous les yeux des notographies d'une impressionnante eauté et qui ont la valeur de véritables uvres d'art?

Pour le paysage, notamment, la pho-graphie des couleurs peut aspirer à des ffets d'une intensité inconnue jus-u'ici.

Elle vient à une époque où la vérité ocumentaire est devenue un besoin de humanité. Elle est appelée, par consé-uent, à occuper une place considérable ans notre civilisation.

La peinture, si elle éprouve le contre-coup de cette science nouvelle, n'en disparaîtra pas pour cela, mais elle en subira l'influence. Sa tendance à l'heure présente est de s'approcher de plus en plus de la nature. Ce terrain-là lui sera interdit, et il faudra, au contraire, qu'elle s'en écarte. Elle deviendra fantaisiste et décorative.

Ce qu'elle perdra en réalisme, elle le gagnera en *poétisme* et en *imaginativité* (qu'on me pardonne ces néologismes).

L'on peut d'ores et déjà conseiller aux jeunes peintres, à ceux qui n'ont pas encore fait leur siège, de prévoir l'évolution qui découlera fatalement de la découverte des frères Lumière.

Qu'ils ne cherchent pas à satisfaire notre goût pour la vérité, ce n'est plus leur mission. Qu'ils s'efforcent, par contre, de traduire nos rêves et notre amour pour la fantaisie.

Ce domaine-là leur restera acquis. Il leur est propre. Car il ne faut pas oublier que le désir de la vérité n'a pas tué en nous le besoin de fiction.

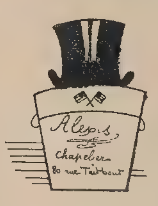
C'est à ce dernier que le peintre devra s'adresser dans l'avenir.

La tâche est encore assez belle et assez vaste pour encourager les efforts de nos jeunes artistes.

La peinture arrive à une courbe accentuée de sa trajectoire. Il serait vain de s'attarder à le déplorer. Mieux vaut en tenir compte.

C'est en toute sincérité que je me crois autorisé à donner ce conseil aux jeunes peintres.

Fred Islv.







POURQUOI PAS?...

Les chapeliers signent leurs œuvres... Les peintres aussi... ...Et les littérateurs également...



Pourquoi les médecins ne signeraient-ils pas les leurs?...

****

Critique en une seule lettre

L'anecdote que voici, est attribuée à M. Brieux, l'auteur dramatique renommé.

Un jeune auteur, d'un talent problématique, lui remit un jour le manuscrit d'une pièce en plusieurs actes, et le pria de la lire et de l'apprécier.

Très complaisamment, Brieux parcourut la pièce, quoique la lecture en fût plutôt indigeste.

Fidèle à sa promesse de donner son opinion, il renvoya le manuscrit à son auteur en lui faisant savoir qu'il avait noté son opinion dans le texte.

Fiévreusement, le jeune homme feuilleta son œuvre, à la recherche des annotations du dramaturge. Mais il eut beau faire, toutes les pages étaient intactes et ne révélaient pas la moindre indication concernant l'opinion du maître.

Très désappointé, le jeune auteur se demandait ce que ceci pouvait signifier. Il s'en ouvrit à un ami, lequel, à son tour, se mit à scruter le manuscrit.

Jusqu'à la dernière ligne, il ne put rien découvrir non plus, et sa perplexité s'accentuait à mesure qu'il approchait de la fin.

Soudain, son camarade l'entendit s'esclaffer:

— Qu'y a-t-il?... as-tu trouvé?

— Je crois qu'oui, déclara l'ami... Regarde! Et du doigt il désigna le mot *Fin* qui terminait l'ouvrage.

L'auteur regarda et fit alors une grimace significative.

Brieux s'était contenté de rayer du mot *Fin* la lettre *n*.

C'était là son opinion.

Papotage de Plage

— C'est le jeune de Snob qui passe là-bas?

— Oui.

— Quelle est sa profession?

— Il écrit.

— Ah! il est écrivain. Belle profession! Je ne l'aurais pas cru capable d'être écrivain!

— Il ne l'est pas non plus.

— Pourtant, vous dites qu'il écrit.

— Eh! oui! Il écrit à son père pour lui demander de l'argent.

UN CONSEIL PEU AVISÉ

Rachel, débile et souffreteuse, étant allée solliciter des leçons de Provost, sociétaire de la Comédie française:

— Allez plutôt vendre des bouquets, mon enfant! lui dit-il.

Un jour que la grande actrice venait de jouer *Hermione*, elle remplit sa tunique de bouquets qu'on lui avait jetés, et, s'approchant de Provost:

— J'ai suivi votre bon conseil, monsieur, lui dit-elle, je vends des bouquets. Voulez-vous m'en acheter?





LES HÉROS DU FOYER
OU
L'ŒUF NATUREL

— Excusez-moi, mes amis, je ne pourrai pas être des vôtres pour la manille, ma femme reprise ses bas ce soir, au revoir.

Les amis se demandèrent pourquoi le petit M. Lechauve se croyait empêché de sortir lorsque sa femme reprisait ses bas.

S'ils s'étaient donné la peine d'y aller voir, ils auraient compris.



— Vous n'avez pas vu mon mari? voilà un quart d'heure que je le cherche!

— Un quart d'heure!... qu'est-ce que c'est que ça? moi voilà trente cinq ans que j'en cherche un.

Courrier Pêle-Mêle

Conseillers du commerce

Monsieur le Directeur,

En réponse à M. Pitolet, qui demande quelles sont les conditions qu'ont dû remplir les personnes nommées conseillers du commerce extérieur.

Voici ces conditions:

Un décret du 21 mai 1898, complété par ceux du 22 avril 1900 et du 7 août 1903, a institué des correspondants de l'Office national du commerce extérieur, portant le titre de conseillers du commerce extérieur de la France. Ces correspondants, dont les fonctions sont gratuites, sont nommés par décret, et choisis parmi les industriels et négociants français, jouissant d'une grande notoriété dans les affaires d'importation et ayant personnellement contribué au développement du com merce extérieur.

Décret du 7 août 1903. — Les conseille du commerce extérieur sont nommés pour u période de cinq années; le ministre a la f culté de les maintenir dans leurs fonctio pour de nouvelles périodes de cinq ans. L'h norariat peut être conféré à ceux qui auro été en fonctions pendant deux périodes cinq années

Recevez, etc. Gaston Érhard.

SABOTAGE

Le sabotage consiste à apporter le moins d'effort, et à prendre le moins d'intérêt possible au travail qui vous est commandé; le sabotage recommande aussi, autant que possible, d'envisager le contraire des intérêts du patron. (Cette explication est destinée aux personnes absentes de France depuis longtemps, les retours du bagne, par exemple). Or, nous nous proposons de démontrer que dans bien des cas le sabotage peut avoir de bienfaisants effets pour le public.



Si nous prenons le lait, nous découvrons que le lait saboté devient le lait idéal, car il tombe sous le bon sens que le garçon laitier saboteur s'évitera, naturellement, la corvée d'eau; plus de mélange, du lait pur, à nous la génération forte!

Même remarque pour les alcools, l'employé distillateur les cuisinera le moins possible, d'où économie de travail pour lui et perte pour le patron; et nous boirons des alcools naturels, et nous sortirons de chez notre marchand de vins avec la démarche assurée d'un tramway électrique.

Souhaitons que la manufacture des tabacs devienne une ruche de saboteurs qui prodigueront à plaisir le soufre aux allumettes, ignoreront désormais l'économie de la sciure de bois dans le tabac à priser, et des feuilles pourries dans les cigares.



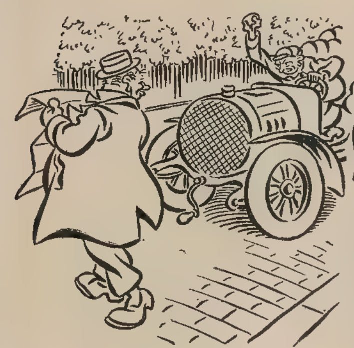
Que le sabotage se faufile dans les bureaux, et nous finirons par y aller par plaisir



Qu'il se faufile même dans les bureaux du Mont-de-Piété, sous forme de coulage, et nous y porterons notre chemise.



Et puis, quel soulagement pour le petit commerce, si le personnel des grandes banques se laissait aussi tenter par la vengeance du coulage!



Qui sait si les ouvriers de l'automobile sont si réfractaires que çà au sabotage, et si, un beau jour, il ne leur prendra pas idée, pour avoir plus vite fini, de mettre dans leurs moteurs des chevaux qui soient à peine fichus de faire deux ou trois kilomètres à l'heure?... Le rêve, quoi! la traversée des Champs-Elysées en lisant son journal!



Vous n'avez peut-être jamais eu à faire à la police, mais enfin tout arrive, et souhaitez que ce jour-là le sabotage règne dans les postes.



Et puis, enfin, âmes compatissantes, dont l'humanité saigne au bruit de chaque coup de revolver neurasthénique qui détonne dans vos maisons, songez que, seule, une bonne crise de sabotage de l'armurerie, rendrait le calme à votre sentimentalité.

RHUME DES FOINS

Monsieur le Directeur,

Un de vos lecteurs demandait dernièrement des explications sur le *rhume des foins*, et la manière d'y porter remède; voici, à ce sujet, un passage que j'extrais de la *Liberté*, et qui fournit sur ce point d'assez curieux détails :

Ce sont les Américains qui ont mis cette affection à la mode, et ils lui ont trouvé un nom charmant : *la fièvre des roses*, car c'était, disaient-ils, le parfum de ces fleurs qui provoquait les crises « sternutatoires », un bien vilain mot pour un joli nez; — et la rose fut proscrite par les mondaines transatlantiques. Mais, hélas, les éternuements, comme le nègre, ont continué, et nos Esculapes américains ont accusé successivement l'odeur des animaux : chiens, chats, singes, bœufs. Les Anglais, eux, ont baptisé la maladie *fièvre des foins*.., sans y trouver d'autre remède.

J'ai cherché l'histoire de cette affection : elle est fort curieuse. Il semble bien que *la fièvre des roses* — ou la rhino-bronchite annuelle, comme disent les praticiens — ait été inconnue de nos aïeux, puisqu'elle n'a jamais été signalée avant le début du dix-neuvième siècle. C'est un médecin anglais, Bostock, qui l'étudia la première fois dans une communication faite le 16 mars 1819 à la *Medical and chirurgical Society*, de Londres. Les médecins anglais s'en occupèrent beaucoup, puis les Américains, les Allemands, les Français.

D'après les porte-paroles les plus autorisés de l'école française en cette matière, le Dr Lermoyez, le Dr Leflaire, cette affection serait une manifestation de l'arthritisme, et même, suivant quelques-uns, elle aurait pour résultat, en purgeant l'organisme, de constituer, pour les individus qu'elle atteint, une véritable prime d'assurance contre le rhumatisme. Loin de la maudire, il faudrait s'en féliciter.

Il est curieux de constater que cette fièvre, qui semble originaire d'Angleterre — avant de nous être revenue d'Amérique sous un autre nom — n'ait atteint jusqu'ici à part la France, que les pays germaniques ou anglo-saxons. Les nations du Midi sont indemnes.

Partout, les patients sont atteints à la fin de mai : les symptômes sont des picotements dans les yeux et des crises d'éternuement que provoquent surtout le soleil, la poussière, le vent. Parfois, il y a un peu d'asthme, toujours un peu de fièvre. Mais quoique désagréable — d'autant plus qu'elle dure toute la vie! — cette affection, qui passe souvent presque inaperçue de ceux qui en sont atteints, est absolument bénigne et inoffensive

Je disais que la médecine n'avait trouvé aucun remède. Certains praticiens assurent cependant qu'il y aurait un moyen infaillible; malheureusement, il n'est pas à la portée de toutes les bourses. Il consisterait à faire tous les ans, au moment de la période critique, une croisière en mer de trois ou quatre mois, sans jamais mettre pied à terre. On ne peut pas dire qu'il n'en coûte rien d'essayer! En tous cas, le mal n'est pas grave... Eternuez sans crainte. Dieu vous bénisse!

Recevez, etc...

MERTENS.

Questions interpêlemêlistes

L'on a pu voir, à l'Exposition dernière, des arbres nains du Japon. La culture de ces arbres a-t-elle, par la suite, été essayée en France et y a-t-elle réussi?

DE FONTENS.

A propos de la crise viticole, on a beaucoup parlé de la *chaptalisation*, ou fabrication de vin de sucre. D'où vient ce nom de chaptalisation appliqué à cet industrie.

H. LEROUX.

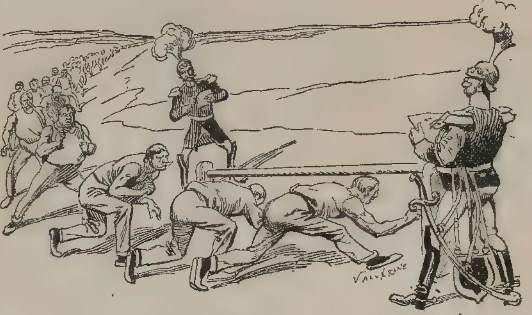
Un collier de chien de 2.000 francs

Lors du voyage du prince de Galles, en 1860, dans les possessions anglaises de l'Amérique, le gouvernement colonial de Terre-Neuve, ne sachant qu'offrir à son hôte royal, résolut enfin de lui présenter un de ces chiens pour lesquels l'île est si renommée.

Une commission spéciale fut chargée de choisir le quadrupède que l'on donnerait au prince, et l'animal à qui échut cet honneur insigne était un véritable colosse; son cou, par exemple, ne mesurait pas moins de soixante centimètres de tour

Les Terre-Neuviens résolurent d'entourer ce cou par un collier digne du chien et digne du prince de Galles. Pour cela, ils s'adressèrent à un célèbre orfèvre de New-York, qui fit un collier d'argent massif, se composant d'une série de chaînons de deux pouces de large; à la partie supérieure du collier, se trouvaient trois médaillons. Sur celui de droite, l'artiste avait représenté le lion rampant à côté des armes d'Angleterre, surmontées de la Jarre-







LES MINISTRES DE L'EMPEREUR

L'Empereur ayant renvoyé sa maison, demanda à son conseiller intime de lui en composer une nouvelle et de faire passer un examen sévère aux candidats.

Pour tout examen, celui-ci les fit passer tout à tour, et en accélérant chaque fois l'allure, sous une barre horizontale de bois goudronné, placée à 50 centimètres de terre.

Ceux qui n'avaient pas la moindre tache de goudron sur leurs vêtements, furent choisis à l'exclusion des autres; parce que cela prouvait qu'il avaient l'*échine souple*, seule qualité recherchée par les grands

tière, sur laquelle on lisait la devise: *Honni soit qui mal y pense!* Dans le médaillon de gauche, se trouvait le licorne avec l'écusson royal et une seconde jarretière. Celui du milieu, le plus grand de tous, était entouré d'une guirlande formée de la rose d'Angleterre, du chardon d'Ecosse et du trèfle d'Irlande.

Cette guirlande était surmontée de la couronne et des hautes plumes de Galles, avec cette devise: *Ich dien*, (Je sers), tracée audessous.

Enfin, au centre même, on lisait l'inscription: « Présenté à Son Altesse Royale le prince de Galles par les habitants de Terre-Neuve ».

Ce collier a été conservé par la famille royale d'Angleterre; il pèse un kilogramme et demi d'argent. Le travail en est très délicat, et il constitue un véritable objet d'art dont la valeur actuelle serait très grande. Cependant, il ne revint qu'à quatre cents dollars, deux mille francs environ, aux Terre-Neuviens qui l'offrirent au prince de Galles, ce qui est déjà gentil pour un collier de chien. En tout cas, c'est le plus joli, et aussi le plus cher, des colliers de chien dont l'histoire fasse mention.

L'industrie de la caséine

Une nouvelle industrie vient de se créer: celle de la caséine.

La caséine est cette substance qu'on extrait du petit lait quand on fabrique le beurre. Jusqu'ici on se servait de la caséine pour nourrir les porcs. Or, on a découvert qu'on en pouvait faire un emploi beaucoup plus lucratif.

En effet, la caséine solidifiée remplace avantageusement le celluloïd ; elle n'en a pas la mauvaise odeur, elle ne s'enflamme pas facilement, elle est très maniable et elle peut servir à faire un tas d'objets usuels à très bon compte.

C'est ainsi qu'en durcissant la caséine par un procédé chimique, on fabrique des ombjets en galalithe (dont l'étymologie veut dire: pierre de lait), des peignes, des porte-plume, des coupe papier, des broches, des grattoirs, des cuillers, etc.

La caséine la plus blanche est réservée pour faire de la colle. Une partie, qui est traitée par une méthode spéciale, et qui se coagule spontanément, entre dans certains produits alimentaires.

Quant à la lactose de petit lait, on l'extrait de la caséine, et on cherche à l'utiliser pour l'alimentation artificielle des enfants, ainsi que cela se pratique en Allemagne et en Angleterre.

Une très grande usine pour traiter la caséine fonctionne dans la Charente-Inférieure, à Surgères, et prospère tout à fait.

A. S.



MARQUE PARTICULIERE

— Je me promènerai de cinq à sept sur le boulevard des Italiens, vous me reconnaîtrez facilement, je n'ai pas de palmes.



A L'ATELIER

LE PEINTRE. — Prenez garde à la peinture.



Un accident s'est produit place du Trône. Une pauvre marchande d'oranges a été renversée par une automobile.

" Agence Havas ".

Voici les commentaires dont divers journaux font suivre cette dépêche:

L'ACCIDENT ET LA PRESSE



Le " Journal des Sports ".

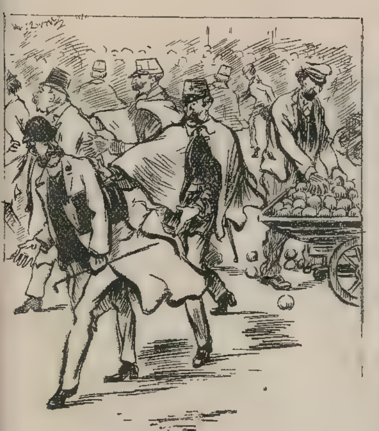
Malgré la violence du choc, l'automobile est restée intacte, et c'est à peine si les fameux pneux « Dalila », dont elle était garnie, ont subi une légère éraflure.



La " Gazette des Tribunaux ".

Cet accident soulève un point de droit fort intéressant.

Le chauffeur s'étant reconnu responsable, a-t-il le droit d'exiger immédiatement la vente par autorité de justice, de façon à diminuer ses charges d'indemnisation?



Le " Bulletin Municipal ".

Grâce au zèle des agents et balayeurs municipaux, la chaussée put être dégagée en quelques minutes, sans interruption notable de la circulation.



La " Cote de la Bourse ".

Le bruit s'étant répandu en Bourse que l'accident était dû à la malveillance, à cause de l'origine espagnole des oranges, les baissiers en ont profité pour peser sur les valeurs espagnoles.



Le " Bulletin des Halles ".

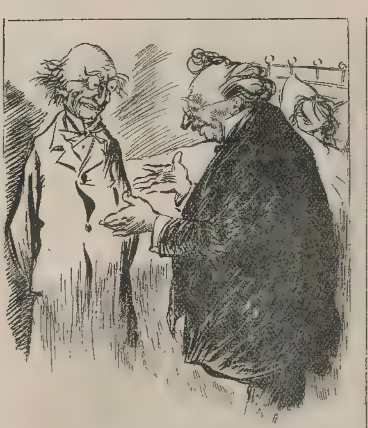
Ce pénible accident fait ressortir la situation précaire du commerce des oranges.

Il est à remarquer, en effet, que le tamponnement s'est produit à trois heures, et que malgré cette heure avancée, la voiture était encore pleine d'oranges.



Le " Journal de Médecine ".

L'accident ne présenterait aucun intérêt, si la marchande qui, théoriquement, devait être tuée sur le coup, ne vivait encore, ce qui constitue un cas fort curieux de physiologie pathologique.



Le " Pêle-Mêle ".

Par un heureux hasard, notre collaborateur Ménard se trouvait place du Trône au moment précis de l'accident. Il en a aussitôt fait un croquis. Remarquez les qualités de ce dessin, qui joint au souci de la perspective une composition excellente.

LA RÉPONSE DE L'ARBRE

Mme Parvenu se trouvait un jour en visite chez le prince de M., grand sylviculteur, comme l'on sait.

Le prince, fort aimablement, conduisit son hôtesse dans ses bois et lui montrait, avec orgueil, les beaux arbres, objets de ses soins et de sa passion.

Pour se mettre à l'unisson, Mme Parvenu se laissa entraîner à une belle période de lyrisme.

— Oh! que la vue de ces merveilleux arbres élève l'âme et fait palpiter le cœur, s'écria-t-elle.

Puis de sa main gantée, caressant l'écorce rugueuse d'un de ces majestueux végétaux, elle ajouta:

— Si tu pouvais parler, que me dirais-tu? ô chêne altier!

A défaut de l'arbre, ce fut le prince qui répondit en souriant:

— Je crois pouvoir être son interprète. Il dirait très probablement:

— Pardon, Madame, mais je suis un orme!

UN MOT DE BÊTANTOU

Comme un voyageur lui disait un jour: « Ah! combien l'air est vif et pur par ici », Bêtantou répondit:

— Pour sûr! et je me demandions pourquoi qu'on ne construit point les grandes villes à la campagne, ousque l'air est si tant meilleur.

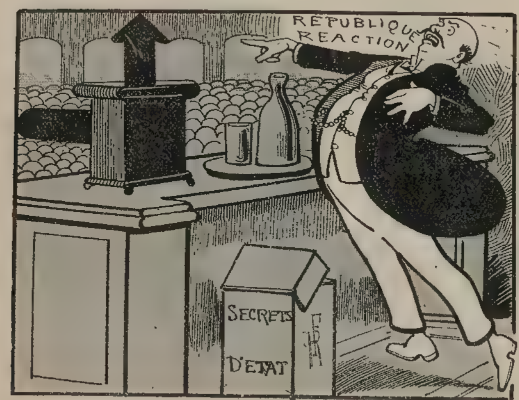




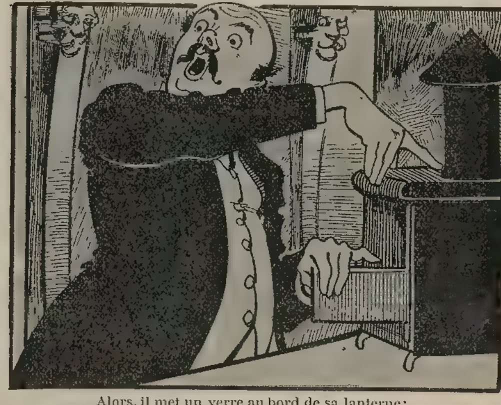
LE MINISTRE QUI MONTRE LA LANTERNE MAGIQUE
(d'après Florian).

La Chambre, beau palais de gymnastique,
Avait un ministre, dont les tours
Amusait la foule aux grands jours.
Jacqueau, c'était son nom, la conscience élastique,
Dansait sur la corde interpellation,
Sans choir dans la démission.

Il fit faire une lanterne magique,
Destinée à messieurs les députés,
Et confectionna, c'est logique,
Des projets de réforme, des traités,
Des impôts sur le revenu
Un tas de choses de son cru
Chacune devant être un verre
De cette lanterne parlementaire.



Les députés se placent et l'on apporte
La lanterne magique; on ferme les volets,
L'huissier garde la porte,
Et, par un discours plein d'attraits,
Jacqueau prépare l'auditoire,
On applaudit ce morceau oratoire.



Alors, il met un verre au bord de sa lanterne:
« Voyez, messieurs, comme l'on vous gouverne,
Ceci, c'est mon budget... la question du Maroc,
Tout est clair comme l'eau d'un roc.
Admirez bien notre grandeur à l'extérieur,
Notre calme à l'intérieur. »



Les députés, en pleine obscurité,
Ecarquillaient les yeux, et ne pouvaient rien voir
Mais chacun se croyant atteint de cécité,
Et craignant que l'on vînt à le savoir,
Applaudissait gaillardement
Au boniment.



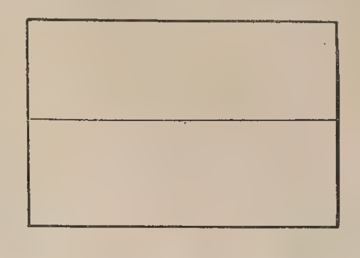
Oh! peuple, tu te plains, parfois, que l'on te berne,
C'est ta faute, après tout, car c'est toi qui les nommes
Ces hommes
Qui oublient d'éclairer leur lanterne.

TROISIEME COURS DE DESSIN

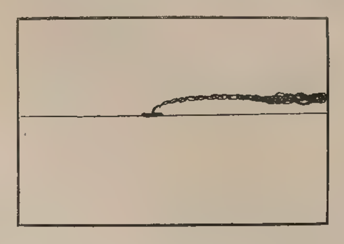
Mes excellents confrères, D'Espagnat et Moriss, ont eu l'honneur de vous faire, ici même, chacun un cours de dessin simplifié. Eh bien! si vous voulez les écouter, vous n'avez pas fini.



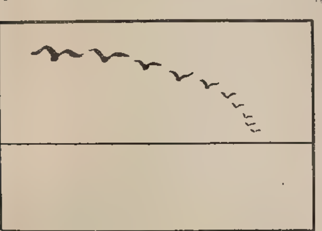
Profitez donc plutôt de ma méthode qui est autrement facile.



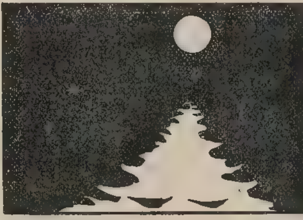
Tenez, voici, par exemple, la mer, par un temps calme; en haut le ciel, l'eau en bas



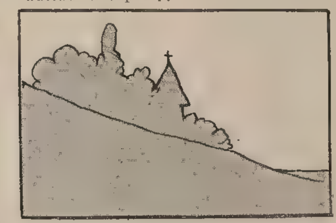
Si vous voulez du luxe, vous pouvez ajouter, sur la ligne d'horizon, un bateau à vapeur...



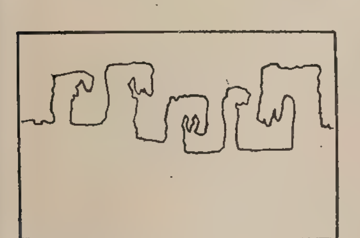
...Ou encore un vol de mouettes.



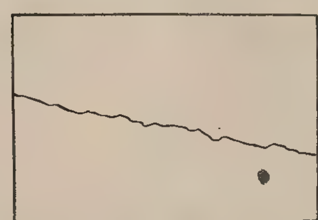
Voici la même mer la nuit, nous avons la lune et ses reflets d'argent.



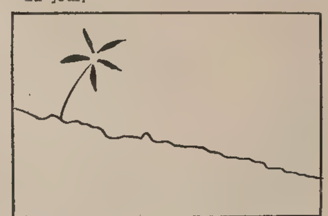
Ici, nous avons, dans un bouquet d'arbres, le clocher natal au déclin du jour.



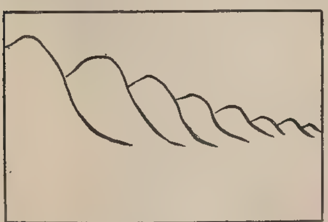
Encore un aspect de la mer au pôle Nord. C'est toujours le ciel qui est en haut.



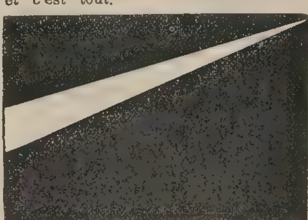
Ceci vous représente le Sahara. C'est extrêmement désert, la ligne d'horizon est moins régulière qu'à la mer et c'est tout.



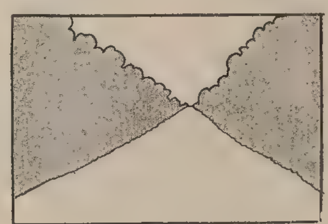
Pour ceux qui ne comprendraient pas, on peut charitablement ajouter un palmier.



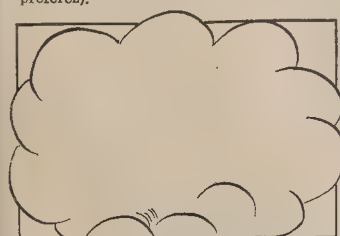
Ceci est peut-être plus difficile, mais combien plus beau! c'est la chaîne des Pyrénées (ou des Alpes, si vous préférez).



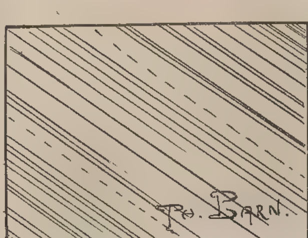
Voici maintenant une projection du phare de la tour Eiffel (d'après nature).



C'est là une route bordée d'arbres. Une belle route, hein! Ce que ce serait bon de faire de l'auto là-dessus!



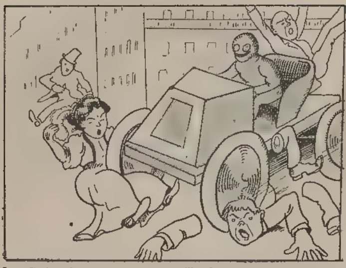
Eh bien! tout justement, voilà la même route immédiatement après le passage d'un auto



Heureusement que voilà une pluie torrentielle qui abattra cette sale poussière.



Et puis après tout, vous en savez maintenant aussi long que moi. Bonsoir, je ferme ma fenêtre.





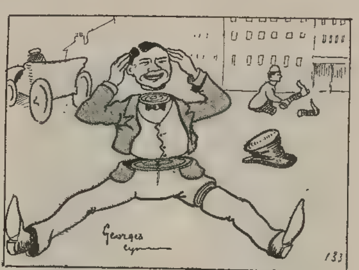
LA LOI D'ADAPTATION AU MILIEU OU LA FONCTION CRÉE L'ORGANE

A force d'être coupés en morceaux par les automobiles...

.. par les apaches...



...voir par les sommités médicales...



...qu'y a-t-il d'impossible à ce que, dans un avenir plus ou moins rapproché, les Parisiens acquièrent la faculté de se recoller, tout comme les vers de terre?



PRÉCAUTION MÉDICALE

— Dites-moi, mon ami, avant de couper le bras gauche de votre maître, il est de la plus haute importance que je sache s'il est gaucher.

— Il ne l'est pas, monsieur le Docteur.



— Alors, si mon maître avait été gaucher, l'opération n'aurait pas si bien réussi?

— Si, mon ami, seulement je lui aurais fait signer un chèque avant.

LA TRAGÉDIE D'EUSTACHE

On se souvient du peintre de Murger et de son fameux tableau, lequel, après avoir été refusé au Salon, sous le titre de *Passage de la Mer Rouge*, fut présenté l'année suivante, *mutatis mutandis*, comme le *Passage de la Bérésina*. Refusé à nouveau, il se mua définitivement, après plusieurs échecs et plusieurs avatars, en un *Passage des Panoramas*, qui fut l'enseigne d'un honorable épicier. Semblable aventure advint à la pièce dont Eustache Jacquinet voulut faire la base de sa célébrité et de sa fortune.

Dès sa rhétorique, subie au lycée de Rouen, Eustache rêva le destin de ses compatriotes: les deux Corneilles, et à leur instar, il avait composé, au grand dommage des discours latins et des versions grecques, une tragédie antique, terminée le jour même où l'auteur fut recalé au baccalauréat.

Mais qu'est un misérable parchemin pour celui dont le nom sera dans la bouche des hommes et dans les louanges des abonnés du mardi, applaudissant un autre *Cid* ou un second *Cinna*??

Sans son diplôme, mais avec son manuscrit, Jacquinet débarqua dans la capitale, où il s'installa en plein quartier latin, sous le vague prétexte de juridiques études, mais avec l'intention bien arrêtée de forcer les portes de la Comédie française.

Avec l'astuce patiente des descendants de Guillaume-le-Conquérant, il sut gagner les bonnes grâces d'un jeune élève des classes de déclamation à notre Conservatoire national et obtint par lui une audience de son professeur, une des gloires de la maison de Molière.

Admis un matin devant cet important personnage, auquel un pyjama rose enlevait beaucoup de sa majesté, il put lui exposer le sujet de son œuvre:

> P. C. Partenna, proconsul Romain, est chargé d'aller punir le roi des Ostrogoths qui a offensé la République. Après une campagne victorieuse, il pénètre dans la capitale du Barbare. Mais Lolea, la fille de ce dernier, se jette aux pieds du vainqueur, implorant la grâce de son père. Partenna est touché d'amour et de pitié, mais après un monologue qui égale celui du *Cid* ou celui d'*Auguste*, il fait son devoir, tue le père, tue la fille et se tue ensuite.

Jacquinet avait débité tout d'une haleine l'argument de sa pièce, appréciations comprises; la réponse du Sociétaire lui arriva comme une douche:

— Mais, mon jeune ami, vous n'y êtes pas du tout! L'antique est horriblement démodé, le Corneille ne fait plus le sou, la tragédie ne va plus. Bien qu'on s'y tue un peu beaucoup, il y a peut-être une idée dans votre pièce, mais il faudrait l'arranger à la moderne, et surtout un dénouement heureux, c'est indispensable; tenez, (il réfléchit un instant), quelque chose comme ceci:

> Votre Partenna de proconsul devient un ingénieur, ancien polytechnicien. Son père a été ruiné par un concurrent qui occupe une haute situation dans l'industrie (pas de bonne pièce sans le gros industriel). Pour venger son père, il veut, à son tour, ruiner ce dernier, grâce à une invention qui lui permettra de fabriquer les mêmes produits à meilleur compte. Mais son ennemi a une fille; il la voit, l'aime, et abandonne ses brevets et sa vengeance pour épouser la bien-aimée.

Voilà la pièce qu'il faut faire; du moderne, jeune homme, du moderne!

. . . .

Rentré chez lui, Jacquinet refait sa pièce de fond en comble, et, aussi satisfait de sa prose qu'il avait été enthousiaste de ses vers, il se précipite, non sans s'être muni d'une recommandation, chez le sympathique (ils le sont tous) directeur d'un théâtre de genre.

Malheureusement, le sympathique directeur songeait à jouer l'opérette. Après avoir parcouru rapidement le manuscrit d'Eustache, il le lui rendit avec un sourire affable:

— Du talent, jeune homme, beaucoup de talent... mais la comédie, voyez-vous... parlez-moi de l'opérette, à la bonne heure! Ainsi, dans votre pièce, il y a un très joli

scénario — en changeant les temps, les lieux et les personnages naturellement. Vous mettez cela à l'époque du Directoire, parce que les costumes sont jolis, et puis, voilà l'idée:

Un jeune gentilhomme, dont les parents ont été guillotinés sous la Terreur, s'est enfui en Amérique. Il en revient (très riche naturellement), pour se venger du dénonciateur de sa famille, lequel habite le château paternel acquis à vil prix. Sous un déguisement, il s'introduit dans la maison; mais il tombe amoureux de la fille de son ennemi, oublie ses noirs projets et épouse la jeune personne... Fêtes, divertissements, etc., etc.

Avec de beaux costumes, des décors, une musique pimpante... vous voyez ça d'ici... Faites un scénario, jeune homme, et revenez me voir, je vous aurai un compositeur.

. . . .

Un mois après, son livret à la main, Jacquinet revenait au théâtre. Mais l'aimable impresario, fort éprouvé par deux fours retentissants, était sur le point de passer la main pour prendre la direction d'un café-concert:

— Tous mes regrets, mon cher auteur, mais vous me voyez sur mon départ. Le théâtre, voyez-vous, c'est fini. Il n'y a plus qu'au concert qu'on gagne de l'argent, et votre pièce ne va pas pour un music-hall. Ah! si c'était une saynète... mais au fait, pourquoi ne la feriez-vous pas, cette saynète? l'idée y est, je la vois... Ecoutez plutôt:

Un jeune homme, dont le père, jadis établi épicier, a été ruiné par un confrère, s'introduit, sous l'habit de garçon épicier, dans la boutique de ce dernier avec l'intention de saboter ses marchandises et de mécontenter sa clientèle...

Vous voyez d'ici les épisodes amusants, les scènes comiques.

Mais touché d'amour pour la fille de son ennemi, il renonce à ses noirs projets et devient le gendre et successeur de celui qu'il voulait ruiner.

Avec, au milieu une chanson du garçon épicier et quelques couplets spirituels par-ci, pa-là, cela fera un petit acte charmant.

. . . .

Quinze jours après, Jacquinet apportait au concert la saynète terminée. Mais le sympathique directeur venait de lever le pied avec la caisse. Son successeur, déjà installé, condescendit à prendre connaissance de l'œuvre de notre héros.

— C'est idiot! conclut-il, peu parlementairement, en refermant le manuscrit. D'ailleurs, je ne veux pas jouer de pièces. Si vous voulez, pour vous être agréable, je vous ferai chanter, par mon comique, la chanson du garçon épicier. C'est tout ce que je puis faire pour vous!

Assommé et navré Eustache refusa et remporta son œuvre qu'il enferma dans un tiroir.

Cependant, un jour que tristement accoudé à sa fenêtre, il songeait à la gloire et à son pénible accès, son attention fut attirée par un chanteur ambulant qui, dans la cour, psalmodiait une vieille rengaîne.

Une idée lui vint. Il s'empara de sa chanson, descendit ses six étages en courant et abordant le mendigot, la lui mit dans la main.

Ce faisant, il lui promit vingt sous, s'il consentait à l'apprendre et à la chanter sur un air approprié.

Le chanteur voulut bien consentir à cette demande.

Huit jours après, Jacquinet, caché derrière son rideau, mais la fenêtre grande ouverte, assistait à la première exécution de son œuvre.

Et, à défaut d'applaudissements, les quelques sous qui vinrent s'abattre sur le pavé de la cour, résonnèrent dans son cœur comme les ovations d'un premier succès.

Paul MONE.



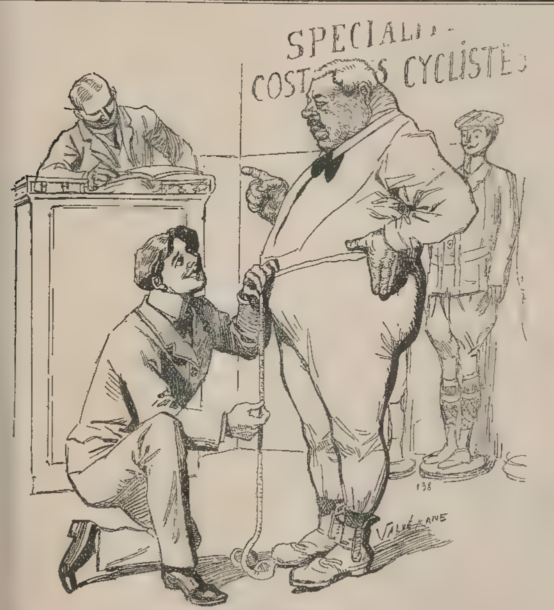
IRONIE

— Ce n'est pas grave, mais il ne va pas falloir que vous sortiez de huit jours.

LE BANQUIER VÉREUX. — Mais c'est impossible, docteur, et mes affaires?... que dirait-on?...

— Essayez... vous verrez que vous ne pourrez pas même lever le pied...

— Et si je ne me montre pas de huit jours, c'est justement ce dont on va m'accuser à la Bourse.



CHEZ LE TAILLEUR

LE COUPEUR AU BOUCHER. — Et comment voulez-vous la culotte?

LE BOUCHER. — La culotte? assez ample, ainsi que le gîte à la noix; resserrez l'étoffe au romsteck à partir du faux-filet; pour le reste, moulé sur l'entrecôte et les plates-côtes, mais du jeu au trumeau.



TENTER L'IMPOSSIBLE

— Je veux vous cirer si bien que vous pourrez vous mirer dedans.

— Si tu fais cela, mon petit, je te donne un royal pourboire.



FIANÇAILLES

Le Papa. — Vous aimez ma fille, ma fille vous aime, c'est avec plaisir que je vous accorde sa main.
Le Futur. — Oh! j'en suis ravi!... merci, mais vous ne m'avez pas parlé du trousseau.
Le Papa. — Le trousseau, eh bien! le voilà! plaignez-vous, heureux mortel!

DE NOS LECTEURS

Etymologie

Avant le XIe siècle, renard se disait, en français: *goupil* ou *vulpe* (du mot latin *vulpeculum*; Renart, d'où vient renard, était le nom propre donné au *goupil* dans une œuvre littéraire de cette époque intitulée: *Le Roman du Renart*; mais ce surnom, grâce au succès de l'œuvre, a remplacé complètement le nom générique de l'animal.

De tels exemples ne sont pas rares en la langue française, surtout dans le langage familier, qui, d'une foule de noms propres, réels ou imaginaires, a fait des noms communs dont nous ne soupçonnons souvent pas l'origine

Ainsi, le terme de *riflard*, appliqué au parapluie, est bien fait pour dérouter les étymologistes Or, Riflard était, à l'origine, l'un des personnages d'une comédie en quatre actes, en prose, de Picard, intitulée: *Petite ville*, et jouée à l'Odéon, pour la première fois, en mai 1801.

Rien pourtant, dans le texte de la pièce, ne faisait même allusion au petit meuble portatif dont Riflard devait être le parrain fantaisiste; mais l'acteur chargé de créer le rôle, ayant imaginé, pour en amplifier le comique, de se munir d'un parapluie gigantesque, le succès fut tel que l'accessoire devint inséparable du personnage et qu'il en prit le nom.

Un autre mot, d'un usage tellement courant, qu'il est sorti du langage familier pour entrer dans la langue proprement dite, est le mot *chauvinisme*, qui nous sert à désigner un patriotisme poussé jusqu'à l'absurde.

Ce mot nous viendrait, disent les uns, d'un certain Nicolas *Chauvin*, vieux grognard du premier empire, célèbre, même parmi ses frères d'armes, pour l'intensité de son idolâtrie napoléonienne. Mais d'autres affirment avec autant de raison, sans doute, que *Chauvin* serait, en même temps que *Dumanet*, sorti de la *Cocarde Tricolore*, vaudeville en trois actes, des frères Cogniard, joué en 1831 aux Folies-Dramatiques.

Ce vaudeville, oublié de nos jours, eut en son temps une vogue extraordinaire: une chanson qu'y chantait le conscrit Chauvin: « J'ai mangé du chameau », fut fredonnée à l'égal de « Viens Poupoule » et de « La petite Tonkinoise ». Charlet, par son crayon, contribua, d'ailleurs, aussi, puissamment à la vulgarisation du type.

A propos de « types », une autre physionomie encore plus connue que celle de *Chauvin*, est celle de *Calino*, auquel la plupart des journaux, le *Pêle-Mêle* y compris, ont ouvert un compte-courant

Calino exista, paraît-il, réellement; c'était un marchand de tableaux du boulevard des Italiens, célèbre, parmi les rapins de 1830, pour sa bêtise et sa niaiserie. Ce n'était encore, cependant, qu'un vague personnage, accessoire obligé de légendes d'atelier, lorsque les frères de Goncourt en fixèrent définitivement les traits dans la *Voiture de Masques*, publiée en 1856. Calino passa presque inaperçu dans ce livre, tiré d'ailleurs à petit nombre; puis il reparut, à diverses reprises, en des journaux comiques, tels que le *Nain-Jaune*. Enfin, Théodore Barrière et Fauchery le transportèrent à la scène, et leur vaudeville: *Calino*, vulgarisa définitivement cette figure épanouie de bêtise sereine.

Comme antithèse de Calino, j'aurais à citer un autre personnage, déjà célèbre, malgré son jeune âge (13 ans), par sa malice et ses traits d'esprit; mais les lecteurs ne le connaissent-ils pas déjà... ?... gation.

A. F.

Perruques

L'usage et la mode des perruqes remontent au milieu du XVe siècle.

Ce fut Philippe dit le Bon, duc de Bourgogne et de Flandre qui en usa le premier, à la suite d'une maladie qui avait transformé son crâne en bille de billard. Cinq cents gentilhommes flamands, par courtisanerie, s'empressèrent d'imiter le prince, quoiqu'ils ne fussent pas chauves et qu'ils risquassent d'attraper de fâcheuses migraines.

Louis XIII perdit ses cheveux, qu'il avait fort beaux, à l'âge de trente ans. Les cheveux artificiels qu'il employa ne constituaient pas encore tout à fait des perruques, mais des *coins* ajustés aux deux côtés de la tête et confondus avec les cheveux naturels.

On plaça ensuite un troisième coin derrière la tête, qui prit le nom de *tour*, et finit par constituer une perruque entière.

Ces trois coins, composés de cheveux longs et plats étaient fixés sur le bord d'un petit bonnet noir ou calotte.

Du temps de Louis XIV — ce pauvre roi soleil, dont le crâne donnait asile à quelques grosses loupes difficiles à dissimuler — les perruques devinrent énormes. Certaines pesaient jusqu'à deux livres.

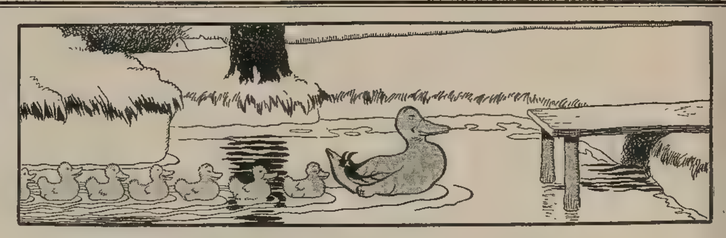
Les cheveux blonds étaient les plus prisés.

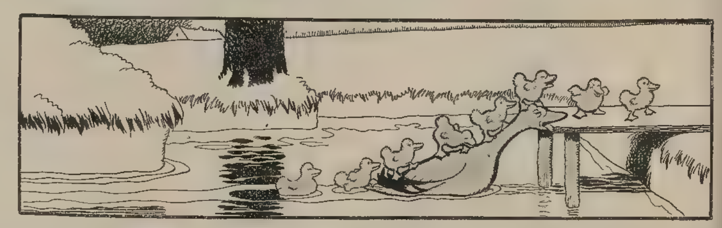
De vieux manuscrits, ayant sans doute appartenu à quelque figaro de l'époque, nous apprennent qu'on les payait jusqu'à 50, 60 80 livres l'once, c'est-à-dire de 800 à 1.200 francs la livre.

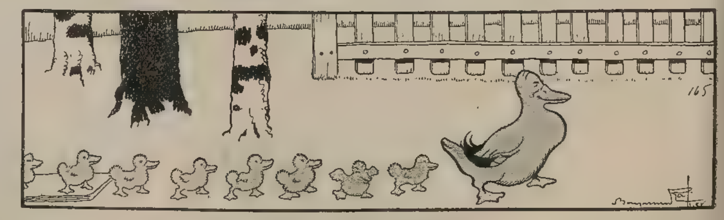
Une perruque de choix allait jusqu'à 1.000 écus (3.000 francs).

Pourvu que cette mode ne revienne pas!

R.

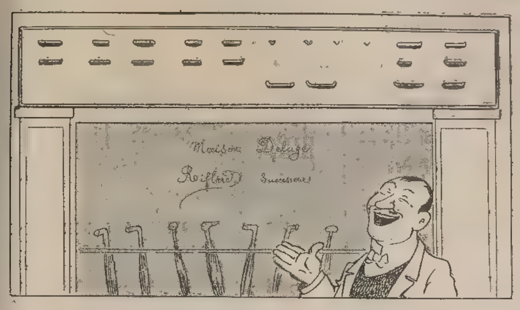




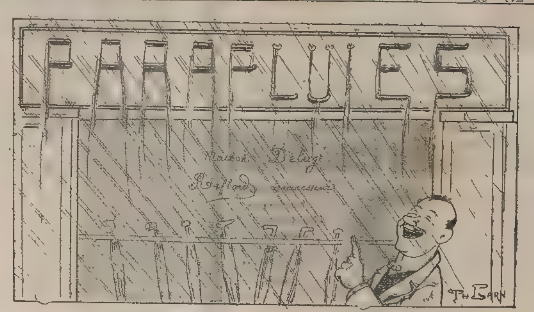


DÉBARQUEMENT

(INGÉNIOSITÉ MATERNELLE)



— Pas compréhensible, mon enseigne?
— Ma foi, il n'est point utile de la comprendre quand il fait beau...



...Mais dès qu'il pleut, regardez-moi l'effet de toutes ces petites gouttières.

êle-Mêle Connaissances.

— En Hongrie, devant l'impossibilité de ...trôler, dans les grandes exploitations de ...tat, le travail du personnel et la bonne ...isation du matériel, les employés seront ...intenant directement intéressés aux béné...s. Le personnel des postes et télégra...s touchera 50 0/0 sur les sommes éco...nisées pendant l'année.

— Autrefois, l'Allemagne ne consommait guè... que le pain de seigle. Aujourd'hui l'usage ...pain blanc s'y est généralement répandu.

— Un des premiers pays d'Europe où les ...mes furent admises à voter, est la Répu...que de Tavolaro, petite île située sur la ... orientale de la Sardaigne, et dont la ...ulation est de 180 habitants.

— Les longues chevelures et le port de la ...be furent longtemps combattus par l'Eglise: ... Louis VII aux Valois, tous les rois de ...nce se firent raser. La barbe reparut avec ... Valois. Les élégants d'alors parfumaient ...leur et la garnissaient de glands et de ...ons d'or.

— Le « hiopou », ministère de l'Instruc... publique en Chine, vient de décréter ...seignement primaire obligatoire pour les ...ants de plus de dix ans. Les études du...ont deux années et donneront lieu à un ...ificat après examen.

— Le venin de l'abeille perd ses propriétés ...ques au-dessus de 50°. Un excellent pro...é de guérison, dans le cas où l'on aurait ... piqué, consiste donc à approcher de la piqûre un cigare allumé, jusqu'à ce qu'on éprouve une forte sensation de chaleur.

— La température influe moins qu'on ne le pense généralement sur l'arrivée des hirondelles. L'altitude entre plus en ligne de compte: cent mètres les retardent à raison de deux jours. Ainsi, elles arrivent à Paris huit jours plus tôt qu'à Aurillac, malgré que Paris soit beaucoup plus au nord.

— L'idée d'adapter une hélice aérienne à un véhicule automobile n'est pas nouvelle: en 1869, M. Guéritte, de Blois, construisit un tricycle à trois places actionné par une hélice extérieure à quatre ailes, de l'envergure totale de 1 m. 20. Trois paires de manivelles la mettaient en mouvement.

— On compte, en Amérique, 310 personnes ayant chacune 100 millions ou plus; 500 personnes ayant 50 millions; 1.000 personnes ayant 25 millions; 25.000 personnes ayant 2 millions 1/2 chacune.

— On sait aujourd'hui que le nanisme et le gigantisme sont des maladies. Au dix-huitième siècle, ces phénomènes demeuraient inexpliqués, et les nains et les géants étaient l'objet d'une curiosité beaucoup plus persistante qu'à présent. Leurs portraits étaient gravés; durant des mois entiers, les mémoires, les gazettes et les placards imprimés étaient remplis de leur description et de leur histoire.

— Des appareils enregistreurs, installés au sommet du Mont-Blanc, à l'observatoire de M. Janssens, dans le but de savoir quelle est la chaleur du soleil, évaluée en degré centigrades, ont permis de calculer que la température du noyau central du soleil est de 5.920 degrés.

— La viande de boucherie subit actuellement une telle hausse en Allemagne, que la nourriture est devenue excessivement coûteuse aux petites bourses. A tel point qu'une banque de Darmstad a pris la généreuse initiative de payer à chacun de ses employés un mois de traitement supplémentaire pour lui permettre de traverser cette crise.

— Ni la Révolution, ni Napoléon Ier lui-même — et cela est plus curieux encore — n'apportèrent aucun progrès à l'armement des troupes. Les soldats combattirent avec d'anciens fusils à pierre de 1777, et des canons à âme lisse. Certains corps d'élite avaient, sous Louis XVI, des carabines rayées: Napoléon les supprima.

— La Société des agriculteurs de France a dénoncé les insectes et les rongeurs, comme causant, chaque anne, dans nos campagnes, près de 300.000.000 de francs de dégats.

— Behring a démontré que la lumière a une influence très nuisible sur le lait qu'elle altère par la décomposition des matières grasses. Il recommande, pour le conserver, de le placer dans l'obscurité ou dans des flacons verts ou rouges

— Il se commet, à Paris et en banlieue, une moyenne de deux cents vols avec effraction par jour. On calcule que ces cambriolages représentent une moyenne de 40.000 francs, prélevés quotidiennement sur le public.

A. S.

Voir au Supplément, le Résultat du Concours du " Savon LUXOR ".

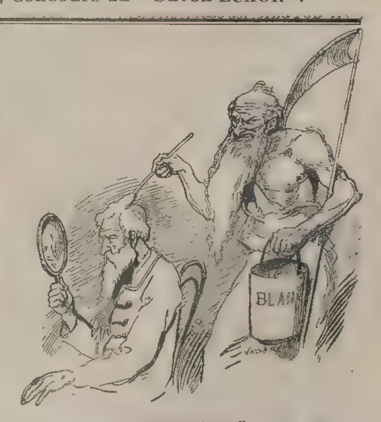
A LA RECHERCHE D'UN BON BLANCHISSEUR



Après s'être fait, dans sa jeunesse, blanchir pendant de longues années chez la blanchisseuse du coin, qui lui égarait la moitié de son linge et avait une fâcheuse tendance à embrouiller les comptes et mélanger les marques...



Après s'être fait, dans son âge mûr, blanchir à Londres, ce qui lui faisait expédier son linge toujours en retard et souvent fort endommagé...



M. Nègre s'aperçut enfin, sur ses vieux jours, que le plus sûr des blanchisseurs, c'est le Temps!

PETITE CORRESPONDANCE

M. J. Palvi. — Ce poème est de M. Louis Aigoin, il date de 1897.
Un lecteur (Hambourg). — Plusieurs rivalisent entre elles, sans qu'il soit possible de faire un classement. — L'Adriatic.
M. A. Rousseau. — Nous ne pouvons donner ici de renseignements commerciaux. Regrets.
M. J. Watteuw. — Volontiers, mais nous vous rappelons que nous ne prenons que de l'inédit.
M. Maingonnas. — Il faut employer la pommade soufrée.
Maîtres Dupetit-Thouars. — On ne l'emploie plus dans le langage courant, mais on peut très bien s'en servir dans le style familier, surtout dans un dialogue.
M. H. Capitaine. — On trouve toutes sortes de voitures d'occasion au marché aux chevaux, boulevard Saint-Marcel, à Paris.
X.., à St-Maixent. — Il peut réclamer les frais de votre entretien, si vous vivez chez lui.

PETITE CORRESPONDANCE BIBLIOGRAPHIQUE

M. Haimyle. — *Pensées*, un vol., 3 fr. 50.
A. L., à Nîmes. — Grammaire complète d'Espéranto, par C. Aymonnier, 1 vol. 1 fr. 50.
Vélo, à Montmédy. — M. Camille Flammarion vient de publier un ouvrage: *Les forces naturelles inconnues*, sur le spiritisme. Un vol. illustré, 4 francs.
Simon, Rouen. — *Cambrioleurs et cambriolés*, avec une préface de Henry Havard, 1 vol. illustré, 3 fr. 50.
M. J. Robert, à Paris. « Lettres à Emilie sur la mythologie ». 1 vol., 3 francs, franco.
S. V., Lille. — *Les foules de Lourdes*, par J.-K. Huysmans; 1 vol., 3 fr. 50.



ON A SONNE AU FEU OU HATE-TOI LENTEMENT

— Eh bien! tu sais, la maison à Gorgu, elle est rudement attaquée.
— Alors, Eulalie, tiens recouds-moi les trois boutons qui manquent à ma tunique pendant que je vais tourner du café; c'est pas le moment de s'amuser!



LE GRAND CRITIQUE D'ART. — Je le sais bien que ce salon est un ramassis d'invraisemblance: on n'y voit pas une seule cyclette **Clément**, alors que dehors!...

13e ANNÉE — N° 30. 10 Centimes 28 JUILLET 1907.

Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

France : Un an 6 fr. Six mois : 3 fr. 50
Étranger : Un an 9 fr. Six mois : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

LACUITE DANS LES VIGNES, par Benjamin RABIER



Lacuite (*ancien sergent d'infanterie*). — A droite... alignement !... Rentrez un peu le numéro deux !!!

La collaboration au **Pêle-Mêle** *est rétribuée. Pour recevoir franco le libellé des conditions, envoyer 0 fr. 15 en timbres-postes.*

Le Moulin à sel

Ceci est une légende lointaine, qu'on se raconte, dans les pays de neige, le soir au coin de l'âtre.

Il y avait autrefois deux frères, dont l'un était aussi riche que l'autre était pauvre.

Une veille de Noël, celui des deux frères qui ne possédait rien, alla trouver celui qui était riche et le supplia de lui accorder quelques provisions afin de faire convenablement le repas de Noël traditionnel.

L'autre, par dérision — car hélas! il est de mauvais frères dans tous les pays — répondit:

— Volontiers, je te donnerai un jambon et des saucisses fumées, avec trois pintes de bière, si en retour tu m'obliges en acceptant de faire ce que je te demanderai.

Le frère pauvre, qui n'avait pas pour deux sous d'ironie dans le cœur, promit à l'instant de faire tout ce qu'on exigerait de lui.

— Fort bien! dit le frère riche, voici un jambon, de belles saucisses fumées et les trois pintes de bière; maintenant, va faire un petit tour en enfer.

Ne songeant qu'à tenir sa promesse, le frère pauvre prit ses provisions et s'éloigna, le cœur léger.

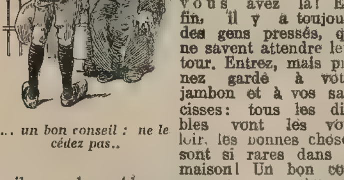
Sa candeur était telle, que si on lui eût dit d'attraper la lune avec ses dents, il eût, je crois, essayé. Et comme il eût essayé d'attraper l'astre des nuits avec ses dents, la même conviction le guida droit devant lui, pour remplir sa parole.

A l'instant où la nuit accrochait ses étoiles au firmament, le marcheur distingua, au loin, une vive lueur.

En quête d'une indication, il y dirigea ses pas et se trouva bientôt en présence d'un vieillard qui sommeillait sur un escabeau, à l'entrée d'un vaste bâtiment.

— Bonsoir! dit le nouvel arrivant.

— Bonsoir! fit le vieillard en se réveillant en sursaut. Qu'y a-t-il, bonhomme, pour votre service?



... un bon conseil : ne le cédez pas..

— Voici, répondit le porteur de victuailles, je voudrais bien aller faire un tour en enfer, indiquez m'en la route.

— L'enfer? dit le vieillard surpris, mais vous y êtes précisément. Drôle d'idée, tout de même, que vous avez là! Enfin, il y a toujours des gens pressés, qui ne savent attendre leur tour. Entrez, mais prenez garde à votre jambon et à vos saucisses: tous les diables vont les vouloir, les bonnes choses sont si rares dans la maison! Un bon conseil: ne les cédez pas, à moins qu'on ne consente à vous donner en échange le petit moulin qui est suspendu au plafond. A la sortie, je me charge de vous indiquer le secret de vous en servir.

L'homme entra donc, après avoir remercié le vieillard comme il convenait.

Aussitôt tous les diables de se précipiter autour de lui. Il y en avait de grands maigres, de petits replets, des rouges, des gris et des verts.

Et chacun d'eux, bavant de concupiscence, essayait d'obtenir jambon et saucisses.

Mais l'homme tenait bon.

— Rien à faire, mes petits amis! criait-il aux uns et aux autres. Ceci est mon repas de Noël. Je ne le donnerai pas, à moins que...

— A moins que...

— Vous n'acceptiez de me donner ceci en échange.

Et d'un mouvement de tête, il désignait le moulin, qui se balançait au-dessus de lui.

D'abord partagés entre le sentiment de la gourmandise et le désir de ne pas se séparer d'un objet auquel ils paraissaient tenir, les diables hésitaient.

Ce fut long. Il y eut même un pugilat sé-



— Rien à faire, mes petits amis ! Ceci est mon repas de Noël.

rieux entre gens cornus. Puis, calmés, ils s'assirent en rond et se mirent à chicaner sur le marché, les uns trouvant la prétention du visiteur exagérée, les autres s'entêtant à vouloir se défaire du moulin.

Cependant, la bonne odeur répandue par le jambon et les saucisses triompha des mauvaises volontés.

L'échange se fit. En sortant, l'homme trouva le vieillard, toujours assis sur son escabeau, qui consentit à lui révéler, tout bas, la manière de se servir du précieux moulin.

Le lendemain matin, au petit jour, le frère pauvre arriva enfin à son logis.

— D'où venez-vous? lui dit sa femme en colère. Depuis hier soir je vous attends. Il n'y a rien à manger à la maison. Ah! quel triste Christmas nous allons faire!

— Paix, ma femme dit le mari. Je n'ai pas perdu mon temps. Jugez-en par vous-même!

A ces mots, il posa son moulin sur la table et se mit à le faire tourner.

Aussitôt, devant les yeux émerveillés de la pauvre femme, sortirent flambeaux tout allumés, table convenablement dressée, mets choisis et bière en abondance.

Pendant deux heures, le moulin tourna; aussi, pour tant de provisions accumulées, notre homme fut-il obligé d'inviter tous ses amis et les amis de ceux-ci à venir faire ripaille.

Ayant eu vent de l'événement, son frère accourut et manqua de périr d'un accès de jalousie rentrée.

Mais, la voix doucereuse:

— D'où te vient cette subite fortune? demanda-t-il à son frère. Hier, tu n'avais rien aujourd'hui tu régales tout le village!

— D'où me vient cette subite fortune? ré- pondit l'interpellé. Ceci est mon affaire!

Car il ne tenait pa à dévoiler son s cret; c'était déjà a sez risqué de l'avoi confié à une femm bien que celle-ci fu la sienne propre.

Mais, usant de stra tagème, le frère ja loux imagina de l faire boire pour lui dé lier la langue. Ce pro cédé réussit et bien tôt il apprenait l vertu magique du mou lin merveilleux. Usan de l'influence qu' avait toujours eue su son frère, il finit pa lui arracher son mou lin, moyennant un sa de pièces d'argent Puis il se sauva, e emportant son trésor

Le lendemain mati il envoya sa femm aux champs, afin d surveiller les servi teurs, lui disant de n pas s'inquiéter de l confection du déjeu ner.

Et lorsque fut ve nue l'heure de s'oc cuper des préparatif du repas, il posa l moulin sur la table, e lui ordonnant:

« Donne, à l'instant harengs et bouillon.

« Donne les-mo beaux et que ça soi bon. »

La mauvaise qua lité de ces vers, qu dansent sur dix pieds n'empêcha pas qu' l'instant, sortirent du moulin, des harengs e du bouillon plein tous les plats, tous les va ses et ustensiles creux jusqu'à ce que la cui sine elle-même en fu inondée.

Pour arrêter le moulin, l'homme qui n connaissait pas la formule nécessaire, se tor tillait, gambadait et faisait mille contor sions inutiles. Le moulin tournait et tournai et le bouillon coulait, coulait, à tel point qu'i pensa se noyer.

Fou de terreur, il s'élança dehors, couran à toutes jambes; mais un torrent de bouillor et de harengs se précipita sur ses talons.

Sa femme, qui était aux champs, dit au serviteurs :

— Assez travaillé, mes amis, voici l'heure du déjeuner.

Et comme ils se mettaient en route, ils vi rent un torrent furieux de bouillon et de ha rengs qui s'avançait à grand fracas, à la poursuite du maître qui fuyait à toutes jam bes. En passant près d'eux, il leur cria:

— Gare au bouillon.

Puis, détalant comme un lièvre, il couru chez son frère, afin de le supplier d'arrêter la production du moulin qui menaçait de faire périr tout le pays sous un déluge gras. Son frère accepta d'apporter ses bons offices moyennant deux sacs de pièces d'argent e la restitution du moulin. L'autre fut bien obligé d'en passer par là. Ainsi, le frère pau vre eut, en même temps, argent et moulin

Grâce à ce dernier, il eut bientôt bois, prés fermes et bestiaux et fut un des riches pro priétaires de la contrée.

Cependant, un jour, le capitaine d'un na vire vint, qui avait entendu parler du fameux moulin. Il demanda.

— Votre ustensile pourrait-il produire du sel?

— Produire du sel? Rien de plus facile. Il produit tout ce qu'on veut.



... un torrent de bouillon et de harengs se précipite sur ses talons.

— Voilà bien mon affaire! repartit le capitaine. En possession de ce moulin, cela m'évitera de longs et périlleux voyages au loin, pour aller chercher des chargements de sel.

— Oui, mais sachez, capitaine, que mon moulin n'est pas à vendre!

Ne pouvant l'obtenir, le capitaine parvint à le faire dérober de nuit, par quelques forbans de son équipage.

Puis il mit à la voile.

Alors, en pleine mer, il posa le moulin sur le pont et ordonna:

— Donne du sel sans t'arrêter!

Docile, le moulin se mit à donner du sel en quantité. Quand le capitaine jugea que son chargement était complet, il voulut arrêter le moulin. Mais il avait beau multiplier ses injonctions, le moulin allait toujours, tant et si bien qu'au soir le navire coula.

Et le moulin gît maintenant dans la profondeur de la mer.

Il tourne sans relâche.

Voilà pourquoi la mer sera toujours salée.

Jean Rosnil.

Pêle-Mêle Causette

Lettre ouverte à M. Hérion.

A la lettre que vous avez pris la peine de m'écrire, je vais tâcher de répondre.

Fort courtoisement, mais avec l'intention non déguisée de me causer de l'embarras, vous me demandez pourquoi je n'ai pas encore dit un seul mot de la question qui préoccupe le Midi.

« Pourtant, dites-vous, il y a là un thème à d'utiles dissertations. Comment se fait-il que vous gardiez de Conrard le silence prudent? J'ai vainement cherché dans vos causeries une allusion aux graves événements qui agitent la France en ce moment. Il m'eût été agréable, à moi qui vous lis régulièrement depuis longtemps, d'avoir votre avis. Nous sommes plusieurs, du reste, dans mon entourage, qui avons remarqué et déploré votre abstention. Le chroniqueur ne peut passer à côté de pareils événements en feignant de les ignorer. Le silence n'est pas une solution.

« Avouez qu'étant du Nord, mais qu'étant lu également dans le Midi, vous vous êtes senti pris entre vos opinions et le souci de ménager un groupe important de lecteurs. »

Je suis persuadé, mon cher correspondant, que vous vous êtes dit en m'envoyant votre lettre: « Voilà un bonhomme auquel j'ai rivé son clou. »

Eh bien, je crois pouvoir vous répondre que vous vous êtes trompé. Mon silence, si réellement silence il y a, n'a pas été dicté par la crainte de mécontenter mes lecteurs.

Du reste, j'ai bel et bien, ne vous en déplaise, publié mon opinion sur la question viticole, et cela très nettemant et très sincèrement.

Voilà qui vous étonne, vous qui lisez régulièrement le *Pêle-Mêle* et qui n'y avez trouvé aucun article sur le sujet qui vous intéresse.

Je vais cependant vous démontrer que je n'avance qu'une chose strictement vraie.

Vous dites que vous me lisez depuis longtemps. Est-ce depuis deux, cinq ou dix ans? Je l'ignore, le mot longtemps étant un terme plutôt élastique.

Je suppose cependant que c'est depuis moins de six ans, car si vous aviez parcouru le numéro du *Pêle-Mêle*, daté du *20 décembre 1901*, vous y auriez trouvé une causette que je vais reproduire pour votre édification.

Je tiens à vous faire remarquer que ce petit article a été écrit il y a six ans, à une époque où la mévente du vin n'avait pas encore le don d'émouvoir les pouvoirs publics.

Je copie de bout en bout et textuellement:

Pêle-Mêle Causette
du 20 décembre 1901

Le Dr Mauriac, dans une brochure qu'il a consacrée au vin, défend énergiquement cette boisson contre la prévention dont elle est l'objet.

Sa cause, qui est celle de plusieurs millions de Français, me paraît juste, et comme il fait appel à toutes les bonnes volontés, je m'inscris au nombre des partisans de sa théorie.

Le vin, le vrai vin pur et sincère, est un liquide sain et ne saurait nuire à qui en consomme. Si l'abus peut causer des désordres, il serait difficile de citer un seul autre produit qui, absorbé en quantité excessive, n'en cause pas également.

Comme, d'autre part, la prospérité de la France est intimement liée à celle de la viticulture, c'est faire acte utile que de combattre un préjugé qui tend à s'accentuer.

Si j'accepte sans réserve les conclusions du Dr Mauriac, je crois qu'il ne m'en voudra pas d'insister sur un côté important de la question. Mes observations ne pourront qu'attirer l'attention des viticulteurs sur un point du problème, et serviront ainsi leur cause; du moins, je l'espère.

La raison première de la désaffection dont souffre le vin réside dans la sophistication, l'adultération, et tout le tripatouillage néfaste auquel il a servi de prétexte.

Non, le vin n'est pas nuisible, mais ce qui l'est infiniment, c'est le hideux breuvage qu'on nous donne souvent comme tel.

Ah! si nous possédions les moyens de nous défendre contre la fraude, nous pourrions la mépriser, mais ces moyens, nous ne les avons pas.

Alors, que faisons-nous? Nous faisons ce que conseille la sagesse des nations : nous nous abstenons.

Le Dr Mauriac nous donne bien à esperer que le bas prix du vin tuera la concurrence déloyale, mais j'avoue ne pas partager cet optimisme.

Quelque bas que soit le prix du vin, il coûtera toujours plus cher à produire et à amener sur place que les drogues néfastes qu'on lui substitue.

Donnez au monde un procédé certain, indubitable, de reconnaître la valeur de ce qui lui est vendu, et vous le verrez revenir à une boisson que depuis des siècles il a toujours aimée.

Je sais qu'il existe, dans certaines villes, des laboratoires chargés de veiller et de combattre la fraude, mais nul n'ignore que ce sont là palliatifs tout à fait insuffisants pour anéantir le fléau de la falsification, fléau qui sévit dans toutes les branches de la consommation.

Il faut autre chose.

Et s'il est absurde de s'adresser à l'Etat pour lui demander de nous acheter des produits que nous n'arrivons pas à vendre, il n'est nullement excessif de lui demander de nous protéger contre la fraude.

C'est au gouvernement et au Parlement qu'il convient d'agir quand la santé publique est en jeu.

L'interêt immédiat de tous les viticulteurs est de combattre et d'immoler, aussi vite que faire se peut, toutes les brebis galeuses qui jettent le discrédit sur leur industrie.

Nous ne demandons tous qu'à boire du vin, mais nous voulons que ce soit du vin.

Aussi les représentants des contrées viticoles feront-ils bien de prendre une initiative dans ce sens, et de forcer le gouvernement à agir avec eux.

Ils sont assez nombreux pour être écoutés.

Ils auront, du reste, avec eux, le pays tout entier, qui souffre trop de la falsification pour ne pas soutenir ceux qui contribueront à l'en délivrer.

Sus à la fraude! et vive le bon vin! Voilà ma conclusion.

Direz-vous encore que je n'ai pas donné mon avis sur la question du vin? Ou reconnaîtrez-vous que si, à ce moment-là, on avait bien voulu écouter ma faible voix, la terrible crise qui secoue la France, eût été évitée, et que nombre de vies humaines eussent été épargnées.

Vous connaissez le proverbe anglais qui dit qu'*un gramme de préventif vaut mieux qu'un kilo de remède.*

Ce gramme que je demandais, je ne l'ai pas obtenu, et mon invocation n'a pas même trouvé un écho parmi les représentants des départements intéressés. Aujourd'hui, ce sont bien des kilos de remède qu'il faudrait pour conjurer le mal. Et le sang versé ne se retrouve pas.

L'on dit que gouverner c'est prévoir. Triste ironie en présence des faits qui se sont accomplis et qu'un peu de prévoyance eût permis d'éviter.

Mais avec notre système de parlementarisme et d'irresponsabilité universelle, le souci de tout politicien ne dépasse pas la durée d'un mandat, et les



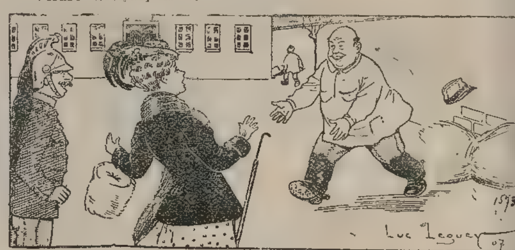
LE FILS DE LARFOUILLAT

Larfouillat. — Tu l'élèves au-dessus de notre condition en lui donnant des bains, ça le rend tellement orgueilleux que maintenant il hésite à embrasser son père.



ILLUSION D'OPTIQUE

La Dame. — Je désirerais voir le baron des Epates, mon mari, qui fait ses treize jours ici!
— Le voici, Madame.
— Oh! mais, Monsieur, mon mari n'a pas cette chevelure blonde, il est chauve!



— Voyez plutôt... sa chevelure était une botte de paille.

gouvernements qui défilent ont trop courte vue pour envisager des événements qui se dérouleront après leur passage au pouvoir.

Il est d'autres questions sur lesquelles je m'efforce vainement d'attirer l'attention publique et qui se présenteront, comme celle du vin, sous forme de crise, faute d'avoir été entreprises à temps.

Voilà, cher monsieur, ce que j'avais à vous dire.

Je n'aime pas, en général, parler de moi, mais étant sujet à toutes les faiblesses humaines, je n'ai pu laisser sans réponse un reproche que je ne méritais vraiment pas. J'espère que vous voudrez bien le reconnaître.

Fred Isly.







DEDUCTION SAVANTE

Le Savant. — Je pèse, en apparence, 62 kilogrammes, mais comme mes vêtements et les divers objets que je porte sur moi, pèsent deux kilogrammes, il en résulte que mon poids net est de 60 kilogrammes.

Mais qu'aperçois-je, l'aiguille vient de rétrograder de 300 grammes. Cependant je n'ai pas bougé d'ici. Il est, dès lors, évident qu'un objet a dû m'être enlevé. Or, l'objet qui correspond au poids de 300 grammes disparu...

...est mon porte-monnaie. Ergo, je conclus qu'on vient de me dérober mon porte-monnaie.





LES VOLS AU LOUVRE

— Monsieur le Conservateur, on a volé la Vénus de Milo.
— Ça ne fait rien. Elle était sans valeur.

— Monsieur le Conservateur, on a volé le sacre de David.
— Ça n'a pas d'importance. Il était sans valeur.



— Monsieur, on a volé le Conservateur.
Machinalement: — Ça n'a pas d'importance. Il était sans valeur.

Monsieur Goinfre honore ses morts.

Mon ami Goinfrot est inconso-.ble de la mort de sa femme. On rencontre plus nulle part cet :mable gastronome, depuis ce .iste événement, qui s'est accom-i il y a plus d'un an.

Inquiet sur son sort, je me déci-ai, l'autre jour, à l'aller voir. Quelle ne fut pas ma surprise le trouver attablé devant un ajestueux poulet, flanqué de utes sortes d'appétissants légu-es cuits à point et fleurant on.

Je m'étais composé un visage circonstance et m'empressai de éclairer d'une teinte plus enjouée.

— Je suis heureux de voir, fis-je lui serrant les phalanges, que as repris un peu de goût à existence.

— Comme tu te trompes, répon-it-il, d'une voix de basse pro-onde, et avec un soupir à fendre l'âme.

Et il me détailla toute sa tristesse et les ualités de la chère défunte.

Tout en causant, il n'oubliait pas le vola-e, qui diminuait à vue d'œil, sous les atta-ues vigoureuses de sa fourchette.

Bientôt il ne resta plus sur le champ de taille que les os de ce qui avait été un oulet.

En mon for intérieur, je ne cessaiis d'ad-irer le solide appétit du pauvre désolé. lorsqu'enfin, lassé, le couteau retomba r la nappe, je ne pus m'empêcher de dire:

— L'appétit continue à bien aller, à ce que vois.

— Erreur! riposta-t-il.

— Cependant, tu as dévoré tout ce pou-; à toi tout seul.

— Eh! oui; mais ce n'est pas par appétit, mme tu parais le croire.

— Et pourquoi donc, alors? m'écriai-je, asourdi.

— Parce que c'est aujourd'hui la fête de a pauvre chère femme. Ce jour-là, nous man-ons toujours un poulet à nous deux. J'ai ntinué en souvenir d'elle.

— Mais tu l'as dévoré en entier!

— Naturellement! J'ai mangé ma part *par adition*, et la sienne *par piété*.

PENSÉES

Certains hommes sont pareils aux chapeaux .uts de forme. Quand on les mesure au ed d'un mur, on constate qu'ils sont beau-up moins grands qu'on ne se le figurait.

Tel homme se croit original, parce que possédant un lit et une table, il mange dans le lit et se couche sur la table.

Courrier Pêle-Mêle

Protocole

Monsieur le Directeur,

Nous recevons, en France, la visite de beaucoup de monarques.

Je suis loin de m'en plaindre. Ce qui me déroute un peu, c'est de voir appliquer à ces réceptions tout le cérémonial de cour que notre protocole a précieusement conservé. C'est au point que lorsque passent les beaux carosses présidentiels, avec des postillons tout chamarrés d'or et un piqueur en tête, je me demande si véritablement nous sommes en République.

Il ne me déplairait pas, quant à moi, de voir s'introduire dans nos réceptions des mœurs vraiment républicaines. J'aimerais à entendre un Président de la République dire au monarque qui nous rend visite: — Excusez-nous de ne déployer aucun faste pour vous recevoir, mais nous sommes en République, et notre régime d'égalité nous interdit l'étiquette royale à laquelle vous êtes habitué chez vous. J'occupe une fonction importante, mais ne suis, cependant, qu'un citoyen comme les autres. Cette considération vous expliquera pourquoi je vous reçois en toute simplicité. L'accueil n'en sera pas moins chaleureux.

Je ne vais pas jusqu'à prétendre que les deux chefs d'Etat, après s'être salués, devraient se rendre à l'Elysée en omnibus ou en métro, mais il me semble qu'un landau ordinaire, sans attelage à la Daumont et sans piqueur, serait simplement suffisant.

Je ne vois pas l'utilité non plus de ces dîners protocolaires, de ces toast dictés par les règlements de cour, où chaque parole est dûment pesée par les chancelleries, et où les invités sont placés dans un ordre établi par la bienséance d'une étiquette rigide.

Cela doit donner aux souverains étrangers une idée bizarre de ce que peuvent valoir nos sentiments républicains.

Et quand les cortèges royaux parcourent les rues et que s'élèvent les cris de « *Vive le roi* », ils doivent se demander si notre attachement aux institutions républicaines est aussi profond que nous aimons à le proclamer.

Vous connaissez l'histoire de ce farceur nommé Bagassou, qui voulait faire croire à ses concitoyens, sous le premier empire, qu'il avait été reçu par Napoléon. Comme on lui demandait les détails de cette réception, il racontait que cela s'était passé le plus simplement du monde.

En arrivant à Paris, il s'était rendu chez Napoléon, qui, en l'apercevant, s'était écrié:

— Té! Bagassou! je suis content de te voir! Comment va cette chère santé?

Et avant qu'il eût le temps de répondre, Napoléon, ouvrant une porte, criait à la cantonnade:

— Hé! Joséphine, l'ami Bagassou est là. Mets donc une côtelette de plus, je le retiens à déjeuner.

L'histoire était stupide sous Napoléon. En République, elle aurait une saveur libérale qui ne manquerait pas de charme.

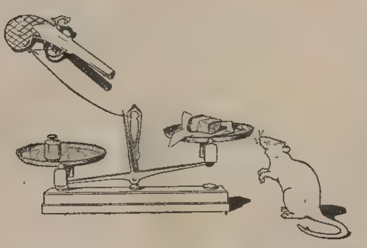
Recevez, etc.

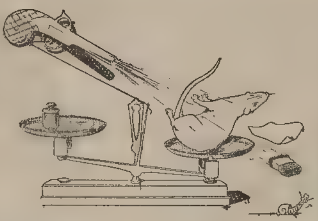
Jean Joly.

Question interpêlemêliste

L'alcool est un corps dont la composition chimique est parfaitement déterminée et qui est la même, vînt-il des grandes fabriques du Nord ou de la distillation des fruits. Comment se fait-il donc que l'on regarde comme plus nuisible l'alcool provenant de l'industrie, quelle différence y a-t-il, comme résultats, entre ces deux provenances?

Lapierre (Levallois).





POUR DETRUIRE LES RATS

LE RAT. — Oh! le superbe morceau de lard.

!!!!!

Redevances et impôts singuliers

Sous ce titre, nul doute que nos lecteurs ne trouvent intérêt à retrouver certains usages, certaines coutumes bizarres d'autrefois, aujourd'hui disparues et abolies.

C'est le moyen-âge, pendant lequel la féodalité fut si habile, si infatigable à créer, à multiplier, à varier l'impôt et la taxe, sous toutes ses formes, qui nous occupera.

On appelait de nombreux témoins, pour signer l'acte par lequel l'inféodé s'obligeait, par exemple, à donner à jour fixe une paille ou un fétu. Cela semblait, au premier abord, peu de chose, mais en réalité, c'était comme la pierre d'attente de longs et ruineux procès. Il fallait n'oublier ni le jour, ni l'heure, ni la manière de présenter cette paille ou ce fétu.

Ordinairement on devait l'offrir de la main droite, en employant le pouce et l'index. Quelquefois c'était de la main gauche. Si vous ne remplissiez cette bizarre formalité, il y avait procès devant le bailliage, la prévôté, le parlement. Vous perdiez votre cause, vous étiez dépossédé.

C'est même dans cette possibilité de dépossession, par suite d'un oubli ou d'une erreur, à propos de la redevance à acquitter, que se trouve la raison de toutes les bizarreries dont nous allons parler.

L'espoir du seigneur était que son vassal ne s'acquittât point envers lui ou s'acquittât sans remplir les formalités requises, puisque le retrait de la terre inféodée dépendait de ce non-acquittement de la dette féodale.

C'était ici un lévrier blanc, un lapin, un chien, dont les oreilles devaient être mutilées d'une certaine manière. Là un cerf, un épervier, un arc avec une corde d'étoupe, une lance, des gantelets, des éperons dorés, etc., etc... D'autres fois, le seigneur féodal n'exigeait qu'un lapin, mais il fallait que ce rongeur eût l'oreille droite blanche et l'autre noire. Il arrivait souvent alors qu'on plaidait pour savoir si l'oreille noire n'était pas teinte.

Certains vassaux de l'abbesse de Remiremont, devaient lui apporter, tous les ans, à la Saint-Jean d'été, un plat de neige. S'ils n'avaient su en conserver, ils devaient donner, en compensation, une paire de taureaux blancs.

Un vassal des environs de Paris était obligé, pour tout devoir féodal, *de contrefaire l'ivrogne, de danser à la manière paysanne et de chanter une chanson gaillarde devant la femme de son seigneur suzerain.*

Les vassaux du sire de Pincé devaient, chaque année, présenter leur joue pour recevoir, selon l'humeur du seigneur, une chiquenaude ou un soufflet.

A Rouen, les Célestins avaient droit de passage avec une charrette chargée, pourvu qu'en passant ils jouassent du flageolet.

Au temps de Saint-Louis, les jongleurs qui entraient à Paris, s'exemptaient du droit de péage en chantant un couplet devant les péagers. De même pour les bateleurs, qui obtenaient remise du péage de quatre deniers, à condition de faire danser leur singe devant le percepteur du droit. Le dicton: *payer en monnaie de singe*, lui doit son origine.

Les femmes de Magny, près Pontoise, étaient tenues d'aller battre les fossés du château de Bantelu, chaque fois que la dame châtelaine était malade, cela afin d'interrompre le concert des grenouilles.

Pareil usage existait à Luxeuil. En battant les fossés de leurs longues gaules, les paysannes devaient dire, en leur patois: *Pax, pax reinottes, pax! laissas dormir moussu l'abb de Luxeu!*

Souvent les redevances constituaient de vé ritables casse-cou.

Ainsi, dans une seigneurie du Poitou, les jeunes mariés étaient obligés d'essaye de franchir un large fossé plein d'eau. Le premier qui parviendrait à réussir cette épreu ve devrait faire abolir le droit du suzerai et en exempter tous les mariés à venir. Le fossé était d'une telle largeur, qu'aucun de sauteurs ne put faire exempter ses compatriote de sauter à leur tour, le jour de leurs noces Quelquefois, c'était dans un fossé plein d boue que le marié, vêtu de blanc, devait s précipiter, ou bien, il lui fallait sauter pa dessus des vessies gonflées d'air: c'est c qu'on appelait le *saut des verruges*.

D'autres fois enfin, le marié devait saute par dessus un bois de cerf; s'il ne réussis sait pas, on lui faisait une coiffure de cett ramure injurieuse.

Dans le Vexin normand, les vassaux devaient passer la première nuit de leurs noces, au sommet d'un arbre.

Comme vassal de l'évêque de Cahors, le baron de Ceissac était obligé d'aller, le jour que ce prélat entrait dans sa ville épiscopale, se placer pour l'attendre, dans un lieu désigné d'avance. La tête découverte, la jambe et la cuisse droite nues, le pied droit chaussé d'une pantoufle, il devait, après l'avoir humblement salué, prendre la mule épiscopale par la bride et s'en aller ainsi jusqu'à la cathédrale, puis jusqu'au palais, résidence de l'évêque. Là, il devait servir le prélat pendant le premier service. Cela fait, il partait en emmenant la mule et emportant la vaisselle, qui lui étaient acquises.

Ici nous arrivons dans l'absurde:

Les vassaux du seigneur de la Tour-Chabot, en Poitou, étaient tenus de lui présenter un roitelet, lié avec un câble, sur une charrette, traînée par quatre bœufs.

A Saint-Maixent, le doyen des bouchers devait, un genou en terre et tête nue, venir baiser le marteau de la porte du seigneur. Les autres bouchers, venant après, payaient deux deniers et on leur lavait les mains avec de l'eau de roses.

Certain vassal, pour tout devoir feudataire, devait se rendre une fois l'an, chez son seigneur; mais en faisant ce trajet, il fallait qu'il reculât toujours d'un pas quand il en avait fait deux.

Dans un autre lieu, un châtelain exige de son vassal qu'il vienne, sur première réquisition, relever les quilles que sa dame abat, en présence de noble assemblée.

Monteil, dans son *Histoire des Français des divers états*, met en scène un vassal ayant payé à son seigneur, une redevance de souliers:

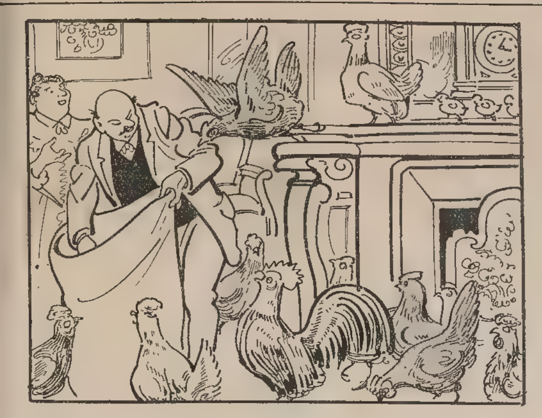




LES PARISIENS A LA CAMPAGNE

Lorsque les Durand vinrent habiter la campagne, ils construisirent un poulailler dans le fond de leur jardin.

Les poules couvèrent, et grâce aux soins maternels qui leur furent prodigués, se multiplièrent. Le jardin tout entier n'était plus trop grand pour les héberger.



Monsieur et Madame Durand furent tout heureux d'abandonner leur salon à ces chers volatiles, qui étaient l'objet de leur plus tendre sollicitude.



Abandonner à ces chers hôtes, toujours plus nombreux, leur salle à manger, fut un sacrifice bien léger pour les Durand, qui s'installèrent au deuxième.



Un jour, j'allais rendre visite à mes amis Durand. A la vue de toute cette volaille, je restai stupéfié:

— Parisien que tu es, m'expliqua Durand. Tu ne vois donc pas tout l'avantage qu'il y a à élever soi-même des poules.

— Alors vous comptez les vendre?

— Les vendre! fit Mme Durand, indignée, jamais! Songez donc que ces pauvres chéries pourraient tomber entre des mains inhumaines!

— Cependant, fis-je, vous ne pourrez jamais manger tout ça.

— Les manger, vocifèrent les Durand! Des bêtes que nous avons vues naître, qui nous connaissent et nous aiment! Oh! l'horrible pensée!

Et nous déjeunâmes dans une salle à manger improvisée sous les combles. Mais pendant le repas, je fus régalé du récit des gentillesses de ces charmants gallinacés.

« J'étais, dit-il, il y a quelques années, à Monte-Jean sur l'Oise; je dînais au château. Tout à coup les deux battants de la porte s'ouvrent et il entre le valet du prieur, qui pose devant le seigneur une pile de souliers qu'il avait sous le bras. Le seigneur les examine, les compte, lui donne quittance et lui dit:

— Tu me remets des souliers bien forts, bien cousus, bien cloués; tu me les remets à l'heure du dîner, à la bonne heure! Tu es en chaussons, à la bonne heure! mais tu n'es pas chaussé de souliers à double semelle, ainsi qu'il est écrit dans mes titres. Soit pour cette année: souviens-toi cependant que l'année prochaine j'y regarderai de plus près. »

Parmi les redevances, beaucoup portent sur les animaux. Des poules, des canards, etc. Les vassaux du seigneur de Pons, en Saintonge, devaient des *coqs auxquels ne manquait aucune plume*. Pour que ces coqs fussent livrés et reçus, il fallait une cérémonie singulière. Tous les gens de la justice de Pons montaient à cheval à midi sonnant, en robe et en bonnet carré. Chaque homme tenait à la main une gaule de houx. Après avoir parcouru la ville, chaque vassal apportait un coq. Examinée, acceptée, cette volaille était mise en tas. Puis un vassal, très flatté de cet honneur, prenait un à un les volatiles entassés et les jetait en l'air. Les uns s'en allaient sur les toits, les autres tombaient dans les caves, ou s'enfuyaient jusqu'au bord de la rivière. Les gens de Sa Seigneurie devaient les suivre et les prendre partout, ce qui se faisait au milieu des rires et quolibets de la foule amassée.

Enfin, pour terminer cette revue des impôts et redevances singuliers, forcément écourtée, citons une redevance qui n'était sûrement pas pénible à acquitter:

Les chanoines de la Sainte-Chapelle de Dijon, devaient, chaque année, l'un après l'autre, baiser la joue de la duchesse de Bourgogne.

Ce jour-là, paraît-il, aucun des bienheureux chanoines ne se faisait excuser!

Etonnons-nous, après cela que la France soit restée la terre bénie du protocolarisme!

Jean Rosnil.

La Couleur des Fleurs

Si l'on vous demandait à brûle-pourpoint quelle est la couleur la plus répandue parmi les fleurs de notre pays, sans nul doute, vous éprouveriez un très légitime embarras.

Un maître de conférence de botanique consulté à ce sujet a répondu que c'était le bleu; un membre de l'institut a nommé le violet; d'autres savants, le rose, le vert, etc. Fort de ces contradictions, un spécialiste s'est livré à un minutieux travail de statistique qui a révélé qu'en réunissant sous un même nom les teintes les plus voisines, les fleurs jaunes sont les plus nombreuses, avec 808 représentants Et les autres se dénombrent ainsi:

2° les blanches, avec . .	687	représentants.
3° les rouges	505	—
4° les vertes	313	—
5° les bleues	157	—
6° les variables . . .	136	—
7° les violettes . . .	122	—
8° les multicolores . .	68	—

La répartition de la couleur des fleurs varie, d'ailleurs, suivant les endroits: les fleurs jaunes ne conservent leur prédominance que dans les terrains accidentés et les endroits incultes; dans les bois et les forêts, les fleurs blanches sont les plus nombreuses. La suprématie appartient aux fleurs vertes dans les endroits humides, les terrains marécageux et aux bords de la mer.

CONTRADICTIONS



Il est inconvenant de se promener en caleçon ou en peignoir devant les passants...



Sauf pendant le mois d'août et sur les plages à la mode.



Il est inconvenant de prendre, par la taille, une jeune fille qu'on ne connaît pas (ou même qu'on connaît)...



...Sauf dans un quadrille.



Il est inconvenant de faire fouiller les gens qui viennent vous visiter...



...Sauf à la douane et à l'octroi.



Ces deux graves personnages trouveraient inconvenant d'imiter des cris d'animaux ou de demander l'âge des dames...



...Sauf à la Chambre (car l'un d'eux est député) et au tribunal (car l'autre est juge).



Il est inconvenant d'enlever sa veste devant une dame...



...Sauf lorsque cette dame est tombée à [illegible]



Enfin, il est inconvenant d'exhiber du linge déchiré...



... Sauf lorsque c'est le drapeau national troué de balles.

LA DIFFICULTÉ

Le goût de la difficulté est inhérent à l'homme. Les choses trop simples et faciles lui répugnent.



Ce monsieur qui grimpe sur le Mont-Blanc pour admirer le panorama, n'y trouvera plus de plaisir quand il y parviendra en chemin de fer.



Et celui-ci n'éprouverait aucune satisfaction à exercer, tout bonnement, le commerce de vin naturel.



Cet autre éprouve le besoin d'aller se faire dévaliser au Mutuel de Longchamp et d'Auteuil, alors que, devant sa porte, il obtiendrait le même résultat.



La vue d'un dépenaillé n'intéresse personne quand elle n'est pas compliquée d'un déplacement et d'un peu de solennité.



De puissantes compagnies, pour donner satisfaction à la soif de difficultés de leurs employés, leur laissent d'innombrables portières à fermer, alors qu'avec des wagons couloirs, il n'y en aurait pas.



Remercions, en passant, dame Thémis, qui, grâce à son invention dite « Le maquis de la procédure », apaise mieux que quiconque notre goût des complications.



Et quelle valeur aurait une jolie statuette bien sculptée et ciselée avec art, si, pour la posséder, il ne fallait pas remuer les profondeurs du sol égyptien.



Nous voilà au vrai dilettante de la difficulté, à celui qui, pour vivre, est en train de se torturer les méninges, et qui, tout à l'heure va se livrer à des exploits aussi osés que laborieux, alors que sans peine il pourrait travailler à un métier honnête.



Et, après tout, le champion des amateurs de difficultés, c'est peut-être encore moi. Moi qui passe mon temps à courir le monde, à la recherche de types drôles, alors que j'ai une glace chez moi.

J'avions allumé ma pipe avec !

Le père Sargné, un brave paysan normand des environs de Dieppe, avait, comme beaucoup de ses compatriotes, le goût inné de la chicane.

Tout lui était prétexte à procès. Pour une bollée de cidre, il eût dérangé la justice.

C'est ainsi qu'un beau matin, il débarqua à Rouen, afin d'aller consulter Me Lebrazé, le meilleur avocat de la ville, sur un différend qu'il s'était créé, à propos d'une des poules du maire, qui, picorant dans son champ, avait avait été quelque peu malmenée par son chien. Le propriétaire de la poule avait riposté par un coup de bâton, qui avait eu pour résultat de rendre le chien boiteux pendant trois jours.

Espérant tirer de ce menu fait, insignifiant, matière à procès, il fit longuement valoir ses raisons à Me Lebrazé, lequel, après l'avoir patiemment écouté, lui déclara tout net que l'affaire ne méritait pas les honneurs de la procédure.

— Allons, papa Sargné, conclut l'avocat qui connaissait son client de longue date, n'engagez pas ce procès. Vous y perdriez à la fois, votre temps et pas mal d'écus. D'ailleurs, un article du Code est là qui vous condamnerait sûrement .

Rouge de colère, le paysan donna un grand coup de poing sur le bureau de l'avocat.

—V'dites qu'y a une artic? Eh! jarnigueu! Où qu'elle est la gueusarde?

— Vous ne me croyez pas? demanda Me Lebrazé. Tenez, lisez ce paragraphe, ici, en haut.

Armé de ses lunettes, le père Sargné commençait à lire le passage indiqué, quand il entendit l'avocat passer dans la pièce à côté. Prestement, le paysan déchira la page; il la roula en boule et la fourra dans sa poche.

— Eh bien! mon ami, lui dit Me Lebrazé, qui venait de rentrer dans la pièce, êtes-vous convaincu maintenant?

— Dam! fit l'autre, je n'sais point. J'ai p't'être ben raison, mais puisque vous dites que non, c'est p't'être non!

Là-dessus, le père Sargné rentra ses lunettes, salua et redescendit dans la rue... pour aller chez un autre avocat. Celui-ci, plus besogneux que son collègue, consentit à s'en charger.

On plaida. Le père Sargné en fut pour ses écus.

Comme, après l'audience, il traversait la salle des Pas-Perdus en se grattant la tête, il rencontra Me Lebrazé, qui ne put résister au plaisir de lui dire:

— Eh! eh! papa Sargné, vous voilà bien avancé!

— J'ons perdu, c'est vrai! avoua le paysan en se grattant encore la tête, d'un air perplexe. Mais, entre nous, Monsieur l'av'cat, j'sommes ben étonné!

— Étonné de quoi? Ne vous avais-je pas dit qu'un article du Code vous condamnait?

— Justement, monsieur l'av'cat! répliqua le père Sargné, j'avions allumé not' pipe avec la page où qu'étions c'gueux d'artic! J'sommes encore à m'demander comment les juges ont fait pour le retrouver!

Jean Rosnil.

DE NOS LECTEURS

Une répartie

Un officier des Gardes françaises disait, un jour, à un de ses collègues aux Gardes suisses: « Vous faites la guerre pour de l'argent, et nous, nous nous battons pour l'honneur! » L'autre lui répondit, sans s'émouvoir: « Mon cher, chacun se bat pour ce qui lui manque! »

* * *

La commune qui a eu le moins de maires depuis 1789, est certainement la commune de Marché-Allouard, arrondissement de Montdidier (Somme). Elle n'a eu que *trois maires* en l'espace de 115 ans, et tous trois en ligne directe dans la même famille.

1790-1837. — Daudré père.
1837-1858 — Charlemagne Daudré.
1858 à 1905 — René Daudré.

R.

* * *

Les toasts

Les toasts étaient en usage dans l'antiquité; c'est ce qu'on appelait *ad numer bibere* (boire un certain nombre de fois).

On commençait à se porter des santés au milieu du repas; on échangeait sa coupe avec la personne à laquelle on s'adressait; on buvait autant de fois qu'il y avait de lettres dans son nom et on se souhaitait mutuellement autant d'années que l'on vidait de coupes.

Les Romains connaissaient donc « la chaleur communicative des banquets » bien avant nous. Les Gaulois portaient aussi des santés au cours de leurs banquets. Ils buvaient à la mémoire des morts.

Ce mot *toast*, du participe *tostus*, de *torrere* (rôtir), qui a remplacé maintenant notre vieille expression *santé*, portée dans un repas signifie *rôtie*.

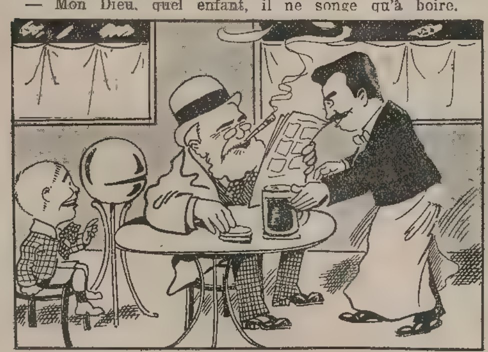
LE CLIENT DISTRAIT



— Papa, j'ai soif.
— Mon Dieu, quel enfant, il ne songe qu'à boire.



— Tiens, bois, mon petit... Dites donc, garçon, apportez-moi donc un autre bock.



— Papa!
— Hein?
— J'ai soif!
— Encore? Mais c'est un puits ce moutard!



— Tiens, bois encore celui-là, mais après, je pense que tu me laisseras tranquille. Dites donc, garçon, apportez-moi donc encore un bock!



AU THEATRE DE LANDERNEAU

— Voyons, père Mathieu, on va lever le rideau, vous allez me faire manquer mon entrée.

— C'est que je voudrais bien mes cent francs que vous me devez!...

— Je vous répète que je n'ai pas d'argent.

— Pas d'argent, c'te farce! vous venez de gagner cinquante mille francs aux cartes dans l'acte précédent.



La petite dame de Ménard qui faisait supporter sa traîne par un petit plateau à roulettes, s'en va en grand tralala à une soirée mondaine où elle est pressée d'arriver.

Jadis, en Angleterre, la personne qui portait une santé à la fin du repas, mettait une croûte de pain rôtie (toast) dans son verre ou dans sa coupe. Après que celle-ci avait fait le tour de la table et que chaque convive y avait porté les lèvres, le porteur de toast buvait le liquide et mangeait la croûte rôtie. Si l'usage de la rôtie est passé, le mot qui l'exprimait est resté. Et la chose aussi!

Bouts rimés

On appelle « bouts rimés » des rimes disposées par ordre et destinées d'avance à terminer des vers.

Un jour — ceci se passait en 1648 — le poète Dulot se plaignit qu'on lui avait dérobé quelques papiers qu'il regrettait plus que le reste. Quelqu'un témoigna sa surprise qu'il en eût fait un si grand nombre. Dulot avoua que c'étaient des sonnets en blanc, c'est-à-dire des bouts rimés de tous les sonnets qu'il avait l'intention de remplir. Cela sembla plaisant et devint à la mode.

Le sonnet suivant — dont j'ignore l'auteur — fut composé en 1683, sur la perte d'un chat. Les rimes sont des noms de villes et de provinces.

Aimable Iris, honneur de la Bourgogne,
Vous pleurez votre chat, plus que nous. Phi-
[lipsbourg;
Et fussiez-vous, je pense, au fond de la Gas-
[cogne,
On entendrait de là vos cris jusqu'à Fribourg.
Sa peau fut à vos yeux fourrure de Pologne;
On eut, pour lui, chassé *Titi* du Luxembourg(1).
Il ferait l'ornement d'un couvent de Cologne.
Mais quoi! on vous l'a pris? On a bien pris
[Strasbourg!

*
* *

D'aller pour une perte, Iris, comme la Sienne
Se percer sottement la gorge d'une Vienne (2),
Il faudrait que l'on eût la cervelle à l'Anvers.
Chez moi, le plus beau chat, je vous le dis
[ma Bonne,
Vaut moins que ne vaudrait une orange à
[Narbonne
Et qu'un verre commun ne se vend à Nevers.

(1) Titi était le nom du chien de Mlle d'Orléans.
(2) Lame d'épée que l'on fabriquait à Vienne, en Dauphiné.



— Cependant, mon cher, vous avez un bon moyen de reconnaître les caissiers infidèles.

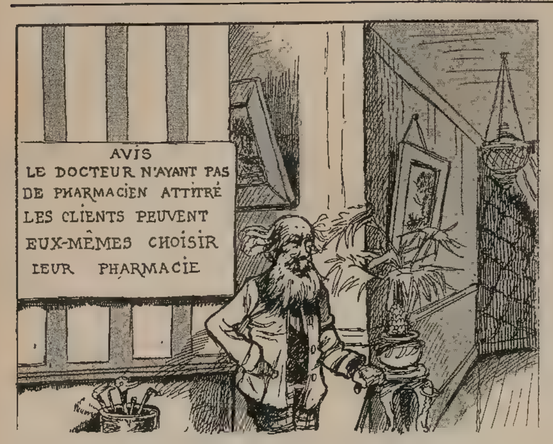
— Lequel?

— Quand vous les voyez déployer leur zèle... c'est qu'ils sont alors sur le point de voler.

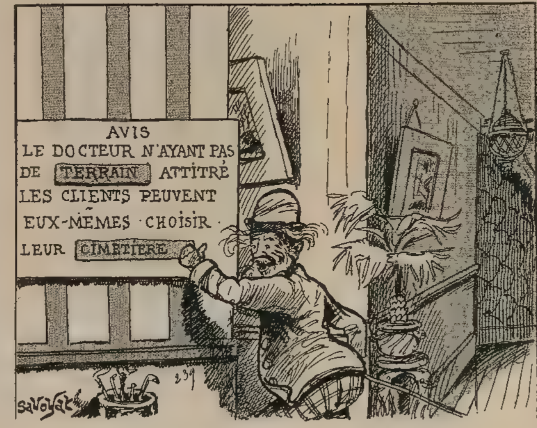


CONTRETEMPS

Le Météorologiste. — C'est ennuyeux, impossible de terminer mon rapport sur les prévisions du temps... ma grenouille est malade.



M. Papatiau la trouve mauvaise, voilà trois heures qu'il attend son tour dans l'antichambre du célèbre docteur Poindesutur. Aussi il trouve moyen de se venger.



Avant de se retirer, il laisse un petit souvenir de son passage

Les chemises à Gorsas

Lorsque les tantes de Louis XVI, Mesdames Adélaïde et Victoire, émigrèrent, le conventionnel Gorsas écrivit, dans un journal, que tout ce qu'elles emportaient appartenait à la nation, qu'elles n'avaient rien à elles: « Jusqu'à leurs chemises, tout est à nous! » écrivait-il.

Un journal satirique s'empara de cette accusation, pour la tourner en ridicule. Il représenta Mmes Adélaïde et Victoire arrêtées à la frontière. Un officier municipal chantait:

Rendez-nous les chemises à Gorsas,
Rendez-nous les chemises;
Nous savons à n'en douter pas,
Que vous les avez prises.
Rendez-nous, etc...

Mme Adélaïde répondait:

Je n'ai pas les chemises à Gorsas,
Je n'ai pas les chemises.

Mme Victoire demandait, surprise:

Avait-il des chemises Gorsas,
Avait-il des chemises?

L'officier municipal affirmait:

— Oui, Mesdames, n'en doutez pas,
Il en avait trois grises!

Mesdames reprenaient en chœur:

Ah! il avait des chemises Gorsas,

En 1793, ce même Gorsas, devenu suspect, fut arrêté, et, le même jour, jugé et guillotiné.

Et comme il marchait à l'échafaud, la foule, cruelle et impitoyable, se souvint des chemises. Sur un ton lugubre, elle entonna ce refrain, en l'accompagnant de vociférations:

Rendez-nous les chemises à Gorsas,
Rendez-nous les chemises!

***

La tribu des Boules de Billards

Dans l'Australie occidentale, existe un village dont tous les habitants sont chauves et imberbes, quel que soit leur âge. Rien n'est plus curieux, paraît-il, qu'une assemblée de ces indigènes dont les crânes sont tous nus et luisants comme du bronze patiné.

Pourtant, les braves nègres qui sont affligés de cette infirmité, si c'en est une, ne s'en portent pas plus mal. Quand un étranger vient chez eux, ils ne manquent pas de lui demander la permission de lui passer la main dans les cheveux, et il se trouve toujours un membre de la tribu pour poser au voyageur cette question:

— A quoi servent donc tous ces petits fils que vous avez sur la tête?

R.

Le chemin de la Révolte

Dans le courant du mois de mais 1750, Louis XV éprouvant une grande faiblesse, on répandit le bruit qu'on enlevait des enfants pour les tuer et faire de leur sang un bain royal fortifiant. Il y eut une émeute. Quelques temps après, Louis XV devant passer par Paris pour aller à Compiègne, on craignit les effets de ce mouvement populaire, et, pour les éviter, on traça, de Versailles à St-Denis, une route particulière pour le passage du roi. Elle reçut le nom de chemin de la Révolte, appellation qui a survécu jusqu'à nos jours.

***

Excellent usage

Les femmes, en Egypte, ne portaient pas de souliers. Cette coutume était prescrite, pour leur faire comprendre qu'une femme doit rester à la maison.

Depuis, cela a un peu changé!

***

La permission de se suicider

Au temps où Valère Maxime vivait encore, Marseille gardait du poison qu'on of-







BIEN FEMININ

Madame est à l'agonie, c'est le coma. Rien ne peut la faire sortir de sa torpeur, ni les appels désespérés de son mari, ni les jappements de son chien familier, ni les soins empressés du docteur.

Monsieur arrive près du lit de douleur de son épouse et dit à mi-voix à la garde malade: — Mme X sort d'ici, elle est venue prendre des nouvelles de la pauvre malade.

Alors, ô prodige! celle que les piqûres, celle que les stimulants les plus puissants, celle que les appels désespérés de son époux n'ont pu faire sortir de sa torpeur et qu'on croyait déjà endormie à jamais, se dresse vivement sur son séant, et, d'une voix claire et nette: — Mme X sort d'ici? quel genre de chapeau avait-elle?

à ceux qui, ayant donné de suffisantes ons de mourir, obtenaient la permission se suicider.

Sénat examinait les raisons exposées toute l'impartialité désirable. On recueil ensuite les voix et, d'après le résultat du , le président du Sénat écrivait sur la ête: «Le Sénat vous ordonne de vivre», «Le Sénat vous permet de mourir».

R.

****

ěle-Mêle Connaissances

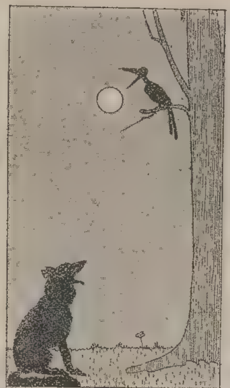
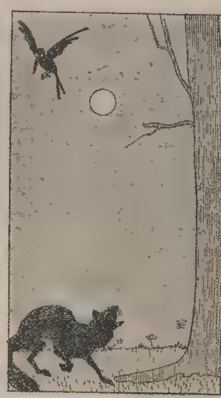
Aux yeux des anciens Célestes, leurs ereurs ne *pouvaient pas* mourir. Lors du s de l'illustre Tao-Kwang, les autorités oises annoncèrent de la sorte l'événe: aux consuls étrangers: «A la date uatorzième jour de la première lune, nous enons la nouvelle du départ de S. M. percur, monté sur le dragon qui le portera Ciel.»

D'après Pottast, le savant allemand, l'Eglicatholique n'a pas canonisé moins de saints et saintes.

A Genève, on compte un abonné au hone sur 21 habitants, et un sur 25 à ch. On en comptera bientôt, dans toute la se, un sur 54 habitants En Danemarck et orvège, on en compte un sur 50, et un 5 en Suède. Ce sont là les pays d'Europe iviennent en tête de liste.

Ce qu'on appelle «les années à hanne» se représentent tous les trois ans. constatation générale est aujourd'hui quée scientifiquement: la vie larvaire du eton est de deux ans et quelques mois; si le hanneton s'est montré une année ombre, trois ans plus tard, il se montrera uantité beaucoup plus considérable.

D'après Claude Bernard, des crapauds ont vivre deux et trois ans privés de toute riture. Ils semblent donc détenir le record eûne. On peut citer, comme résistance animaux à la faim et dans l'ordre: les nts et autres reptiles, les chiens, l'homme, heval, le chat, le lapin, le cobaye, le eau.

LE CORBEAU ET LE RENARD
(Variante)

Le corbeau... ...le renard... ...la lune!

— Dans les Chambres italiennes, les lois sont discutées article par article, et l'on vote sur l'ensemble au *scrutin secret*. Excellente disposition contre la surenchère électorale. Le député, réfugié dans l'*incognito* d'un bulletin anonyme, se prononce alors selon sa raison, et rejette en bloc ce qu'il s'était d'abord trouvé obligé d'approuver en cours de débat.

— L'ancienne noblesse méprisait l'infanterie. Pour relever aux yeux des masses la «reine des batailles», Louvois fut contraint de déclarer qu'on ne serait admis dans la cavalerie qu'après avoir servi un certain temps dans l'infanterie.

— C'est une opinion erronée et généralement trop répandue de croire que notre domaine forestier est en décroissance. Un travail fort précis de M. Lair nous apprend que notre pays qui ne possédait, en 1789, que 7.600.000 hectares boisés, en compte exactement aujourd'hui 9.650.000.

— Les nobles seuls avaient, autrefois, le droit d'installer une girouette sur le toit de leur maison. La girouette était une miniature de la bannière; aussi, fallait-il établir une distinction: les grands seigneurs pourvus de fiefs pouvaient arborer une girouette carrée, en forme de bannière, tandis que le menu fretin de la noblesse devait se contenter de la girouette pointue en forme de pennon.

— Chaque année, il meurt en France, presque autant de petits enfants au-dessous de dix ans que de septuagénaires.

— Les spécialistes s'efforcent d'accroître la puissances de nos microscopes actuels. Elle est cependant considérable, puisqu'elle permet de voir des détails qui ne dépassent pas le centième du *Micron*, soit le millionième du millimètre.

— Le Conseil de la ville de Londres, vient de prendre un arrêté interdisant, sous peine d'amende et de prison, de jeter quoi que ce soit dans les rues, fût-ce un papier quelconque. Berlin avait déjà pris semblables dispositions; et il est interdit de cracher sur la voie publique de certaines petites villes hollandaises.

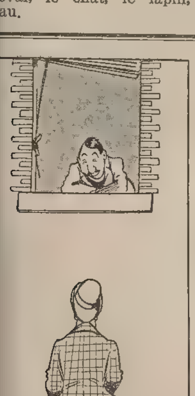
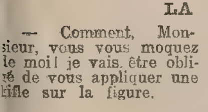
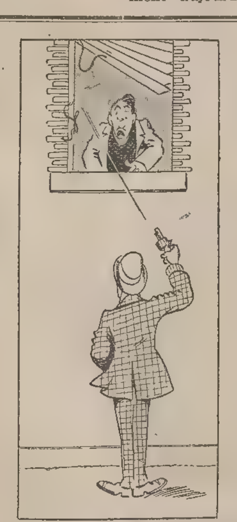
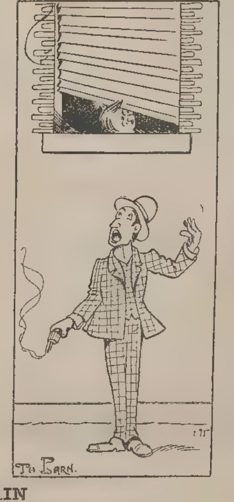
— Sur cent individus, on rencontre à peine deux ou trois gauchers; il est infiniment plus rare de rencontrer un ambidextre. L'adresse de quelques-uns d'entre eux est surprenante; on pourrait citer un éminent chirurgien de Paris, vers la moitié du siècle dernier, qui réussissait les opérations les plus délicates de la main droite ou de la main gauche, indifféremment.

— On sait que le chiffre total des successions en France, pour 1905, est supérieur à 5 milliards 600.000 francs. En Angleterre, il est, pour la même année, de 308 millions de livres sterling, soit 7 milliards 700 millions.

— Parmi les différentes ressources du clergé, à l'époque féodale, les revenus du casuel se joignaient à ceux de la dîme. Il y avait encore d'autres redevances dont la moins singulière n'était pas celle qui attribuait au prêtre le lit du mourant qu'il avait administré. Cette coutume existait presque partout. En Bretagne, par une curieuse application du «jugement des morts», le curé s'appropriait les meubles de celui des époux qui décédait le premier. Tout testament devait contenir un legs en faveur de l'Eglise.

— Le premier transmetteur d'images à distance fut l'abbé Caselli, de Sienne. En 1856, il créa un «pantélégraphe», appareil télégraphique fondé sur l'exacte reproduction à grande distance du mouvement d'un outil. Il reproduisait une gravure, de Paris à Marseille, par le synchronisme de ses appareils.

A. S.

LA GIFLE DE L'AMERICAIN

— Comment, Monsieur, vous vous moquez de moi! je vais être obligé de vous appliquer une gifle sur la figure.

— Par exemple, je voudrais bien voir ça!

— Voilà, Monsieur!

UN PEU DE TOUT

Encore un mot nouveau.

Qu'est-ce que peut bien être « LE PAC », que nous voyons sur tous les murs, dans tous les journaux, et aussi sur toutes les tables bien servies? C'est tout simplement le nom sous lequel on désigne un merveilleux petit paquet hermétique, dont le but est d'assurer l'absolue conservation des **Biscuits Pernot**, que la **Grande Marque Française des Desserts fins**, lance sous cette forme pratique, aux quatre coins du monde entier.

NON !

Non vous ne tenez pas à l'hygiène !

Non vous ne tenez pas à la fraîcheur de votre teint !

Non vous ne tenez pas à la beauté !

Si vous laissez traîner sur votre lavabo d'autres savons que LE SAVON " LUXOR "

SAVON LUXOR, le roi des savons de toilette. Prix : **0 fr 60.** En vente partout. **Dépôt : 12, rue Saulnier, Paris.**

RICQLÈS DIGESTIF Anticholérique Préserve des ÉPIDÉMIES
RICQLÈS Calme la Soif ASSAINIT L'EAU

PETITE CORRESPONDANCE

M. J. Girard. — Il n'y a aucune condition. Vous pouvez adresser ces questions, si elles sont d'intérêt général.

M. Kugelstadt. — Nous avons pris soin de dire qu'un nombre extrêmement considérable de réponses étaient exactes; en pareil cas, l'on tire au sort entre les *ex æquo*.

M. Vimeux. — En pareil cas, on peut prendre ou le pion, ou la dame.

Un lecteur (Liège). — Nous ne pensons pas. Il vaut mieux ne pas en tenter l'expérience.

M. A. Laurent. — Ce qu'on vous a dit est la vérité. Le cidre se conserve d'autant mieux que le tonneau est plus grand. Encore ne faut-il pas compter le conserver très longtemps.

Dentifrices de Botot Eau - Poudre - Pâte Exig. la signat. BOTOT

DEMANDEZ UN **DUBONNE**
VIN TONIQUE AU QUINQUINA - GRAND PR

G Fournier. — 1° Ils ont commencé à circul 1890; 2° Certains trains de la ligne du Nord for couramment 100 kilomètres à l'heure, en mo C'est la plus grande vitesse fournie en France et en Europe.

M. Beausoleil. — Les glaçons se forment c sur les rives, aux endroits où l'eau rencon obstacles qui l'arrêtent, puis, de là, la cong gagne, de proche en proche, le milieu du d'eau.

PETITE CORRESPONDANCE BIBLIOGRAP

S. M, au Mans. — Cochet et Mottet, « Les Ro description, culture, variétés, etc., 1 vol. avec 3 fr. 50. — « Le Rosier », culture, semis, taill par Lachaume, 1 vol., avec 34 fig., 1 fr. 25.

Ollivier, à Paris. — Les poésies de Mistral so duites en partie, celles du poète toulousain M ne l'ont pas été.

Rhum St Jame

HERNIE BANDAGE BARRÈRE — **Adopté par l'Armée.** — Ce célèbre appareil peut être co comme le type le plus moderne de l'appareil herniaire. Él sans ressort, il contient toutes les hernies sans la moindre g donne immédiatement des résultats merveilleux. *Essai gratuit* BARRÈRE, 3, Boulevard du Palais, PARIS. Demander brochu



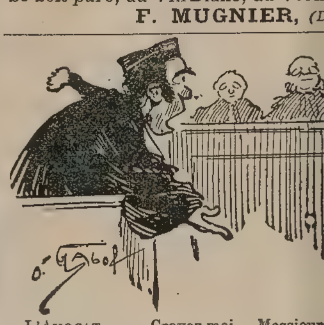
ÉPILEPSIE ! Dans l'état actuel de la Science les **DRAGÉES GELINEAU** sont devenues le remède par excellence de toutes les maladies nerveuses et convulsives et spécialement de l'**ÉPILEPSIE.** — *J. MOUSNIER, Sceaux-Seine.*

CRAINTE - TRAC - TIMIDITÉ. — Disparition par les Dragées PICK : mandat 5 f. 50 G. LEQUIMME, Pharmacien, à Haubourdin (Nord).

RIDES CICATRICES, TACHES, Traces de Petite VÉROLE Pr les effacer, éc. à M. HERZOG, Le Raincy (pr. Paris)

POILS ou DUVETS disgracieux du visage et disparition complète. Indication de s'en dé ctre 15 c. ACHILLE chimiste, 75, r. Montma

LA **CHERRETT**
Se boit pure, au Vin Blanc, au Vern
F. MUGNIER, (D



L'AVOCAT. — Croyez-moi, Messieur Jurés, l'on a tout à gagner à être **cléme**
LE PRÉSIDENT (finement). — Oui, M surtout quand on est une bicyclette !!

Avant Après 8 jours **LA SÈVE CAPILLAIR**
la **barbe** et des **moustaches** magni à 15 ans. Fait repousser les *Cheveux* Effets prodigieux (2 méd. d'or, 10 000 lett. Le double gd pot valeur 20 fr. vendu fco 3 pot **2 f**, le doub. pot d'essai **0.75**, timb à **J. Resel**, chte, boulḍ Filles-du-Calvair

B. S. A. VÉRITABLE
Auto-Moto grand luxe



LION D'O
Pneus Micheli
TRÈS LONG CRÉ
ou au comptant Re

Catalogue illustré franco à la Manufacture française de Cycles LION D
Fondée en 1890
IMBERNOTTE, directeur-fondat
4, rue des Acacias, PARIS

13e ANNÉE — N° 31. 10 Centimes 4 AOUT 1907

Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

FRANCE : UN AN 6 fr. SIX MOIS : 3 fr. 50
ÉTRANGER : UN AN 9 fr. SIX MOIS : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

TRAIN DE BANLIEUE, par Georges OMRY



— Moi, je ne suis qu'un nettoyeur de wagons, eh bien, les compartiments sont tellement sales que je n'ose pas y entrer, et en voilà qui se battent pour y monter.

— Y a-t-il des gens dégoûtants, tout de même !

La fiancée de l'Aiguilleur

DRAME EN TROIS MORCEAUX

I

Les Inconnus

— Vers la seconde moitié d'un des premiers jours du second trimestre de l'an 1907, Gervaise si tu dois continuer de cracher constamment sur la table, tu ferais aussi bien de laisser ta pipe (pardon, cet idiot de Kern me trouble avec ses observations).

— Vers la seconde moitié dun des premiers jours du second trimestre de l'an 1907, le trois ou quatre mai environ, le crépuscule marchant dans la lumière déclinante d'une jeune fille.

Elle marchait!...

C'était son droit!

Elle était belle idéalement.

Malgré sa mise simple, une telle distinction émanait d'elle qu'on eût pu se croire en présence de la princesse déguisée elle-même, si ses doigts, ses pauvres doigts, qu'aucune bise ne protégeait contre le gant, si ses doigts, ses pauvres doigts n'eussent présenté l'aspect de lamentables cribles, tout percés qu'ils étaient de ces mille petits trous d'aiguille qui, quoique n'étant pas placés comme dans le temps sur l'épaule, sont tout de même le T.-F. infâmant des forçates de la couture je te donne encore trois fois à cracher sur mon dessin avant de te flanquer à la porte mon vieux Gervaise.

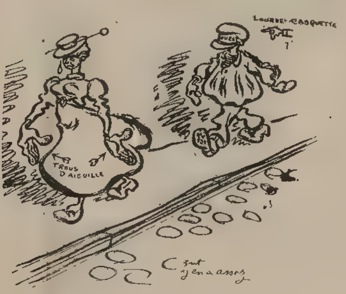
— Quelques mètres derrière cette jeune couturière, car c'en était une, un jeune homme marchait également.

— C'était son droit.

Il était, lui aussi, idéalement beau, et quoique ses vêtements fussent dépourvus de la moindre recherche, tout le monde se retournait sur son passage, que d'élégance naturelle rayonnait tout de même!

— Cependant, un détail infime aurait du révéler à un observatoire minutieux sa véritable condition sociale:

L'inconnu était coiffé d'une lourde casquette sur laquelle se manifestait le mot: *Ouest.*



CHAPITRE I.

Cette lourde casquette, car ç'en était une, était la casquette qu'une puissante compagnie de transports, met sur le chef de ses esclaves afin de les retrouver plus facilement au cas où les malheureux tenteraient de s'échapper.

— (*Chœur lointain.*)

Ah! sabottons, sabottons, sabottons,
Les directeurs à la lanterne,
Ah! sabottons, sabottons, sabottons,
Les directeurs nous les aurons.

— Donc à quelques mètres l'un de l'autre, les inconnus marchaient.

C'était leur droit.

Et, chose troublante, en marchant, ils faisaient retentir l'air d'un bruit étourdissant de bois entrechoqué, d'un bruit de galochade impressionnant, car! quelque temps auparavant, les ouvriers cordonniers s'étaient décidés à saboter les chaussures.

— C'était leur droit.

L'Inconnu suivait l'inconnue.

— L'Inconnue suivait son chemin.

Elle pleurait!

Elle pleurait abondamment, car sur son passage les ruisseaux grossissaient d'une façon inquiétante.

Derrière l'Inconnue, l'Inconnu pressa le pas. Puis l'ayant rejointe, il lui saisit la main qu'il pressa également.

L'Inconnue alors devint pâle et, comme c'était son droit strict, se retourna brusquement.

— « Bastien! hurla-t-elle!

— « Lui-même, dit l'inconnu, et à son tour, il éclata en sanglots.

— (*Chœur plus rapproché.*)

Ah! sabottons, sabottons, sabottons,
Les Directeurs à la lanterne.
Ah! sabottons, sabottons, sabottons,
Les Directeurs nous les aurons.

MORCEAU II

Les Fiancés

Les deux fiancés, car ils étaient fiancés, c'était indéniablement leur droit, les deux fiancés s'écroulèrent l'un près de l'autre sur



CHAPITRE II.

leur tronc, l'émotion leur avait coupé les jambes.

— Leurs larmes coulaient rythmiquement en cadence et passe moi le tabac Gervaise.

Enfin Bastien l'aiguilleur, c'était bien lui, murmura d'une voix infiniment mélodieuse:

— « Virginie! Virginie chère, pourquoi pleures-tu? Dis moi.

A ces mots, qui lui rappelaient sa douleur, Virginie pleura plus fort, les sanglots l'étouffaient.

Enfin, elle releva sa belle tête humide et hoqueta avec effort.

— « C'est ma patronne! Elle m'a flanqué cinq sous d'amende.

— Le jeune aiguilleur leva ses grands yeux dans lesquels se conservaient les reflets verts et rouges des signaux.

« Oh! la rosse, susurra-t-il.

Et il descendit dans une rêverie profonde. Quand il en remonta, il dit avec une énergie sauvage à Virginie:

« Ecoute! il faut te mettre en grève.

Alors les larmes de Virginie redoublèrent:

« C'est impossible, dit-elle douloureusement, la Bourse du Travail est retenue pour six ans.

— « Alors? fit-il, interrogatif.

— « Alors, dit-elle, sombre.

— « Alors, alors? pressa-t-il.

— « Alors, alors, alors, explosa-t-elle, il reste le sabotage.

— « Ah! ah! le sabotage, répéta-t-il; un instant il resta songeur, puis il dit:

— « C'est terrible!

« Oui, Bastien, dit-elle, c'est terrible, mais c'est notre droit, et de ce pas je vais retourner vers mes collègues, je vais souffler la haine.

Faire mijoter la révolte.

Il faut que dès demain, l'Idée ait gagné les modistes, les lingères, les tailleurs, en un mot, tous les travailleurs de l'aiguille.

— Entends-tu, *tous les travailleurs de l'aiguille*, Bastien, tous, tous...

(*Chœur presque là.*)

Ah! sabottons, sabottons, sabottons,
Les Directeurs à la lanterne.
Ah! . . . .

. . . .

MORCEAU III

Le drame

— Bastien est là, là, près de son aiguille, est là, c'est son droit, c'est son devoir!!!

— Bastien songe...

Le rapide de Clamart est annoncé, il arri[ve] avec deux jours de retard.

— Et cependant il songe, Bastien son[ge]

— Sous sa lourde casquette, les dernières p[a]roles de sa fiancée mettent comme un bruit [de] cloche.

« ...les travailleurs de l'aiguille... Tu entend[s] Bastien! tous les travailleurs de l'aiguille... »

Comme elle a dit cela!!!...

Il est tiré de sa rêverie par le chœ[ur] invisible qui est maintenant tout à fait là.

Ah! sabottons, sabottons, sabottons,

. . . .

. . . .

. . . .

« Tous les travailleurs de l'aiguille! » m[ais] alors, il en est, lui, Bastien!!!!!.....

— Et le rapide de Clamart approche, il n'[est] plus qu'à dix centimètres... dans cinq minut[es] il sera là!

— Non! ce serait trop horrible!

— Pourtant.

— Le devoir?

— Et le devoir social!

— Les victimes?

— Et les autres victimes du patronat!

— Ah!...

(Sous son crâne il fait gros temps.)

Le rapide de Clamart n'est plus qu'à ci[nq] centimètres;

Pluis qu'à quatre.

Plus qu'à trois.

Plus qu'à deux.

Plus qu'à un.

Ça y est, Bastien est décidé, il sabote s[on] aiguille, c'est terrible, mais juste, et c'[est] son droit.

Il sabote Bastien, et le rapide de Clamart



CHAPITRE III.

ses deux mille voyageurs rentrent à toute [va]peur dans le train de luxe de Ouest-Ceintu[re].

Justice est faite.

GERVAISE-KERN.

(*Notes des auteurs.*)

— Ce n'est pas sans souffrance que le l[ec]teur sera parvenu au bout de cette histoire [et] de ses illustrations, car, pourquoi le cach[er] plus longtemps? l'une et les autres sont [sa]botées.

Mais que le lecteur, à qui nous prés[en]tons, d'ailleurs, toutes nos condoléances, s[oit] juste.

Ce n'est pas non plus sans souffrance q[ue] nous l'avons écrite, et ce ne sera pas la d[er]nière.

Le syndicat des collaborateurs du *Pê[le-]Mêle* ira jusqu'au bout et se servira de tou[tes] les armes pour faire aboutir ses revendicatio[ns].

Soit:

— Pour les littérateurs, l'ancien prix de de[ux] sous les cinq lignes porté à 3 fr. 50 la lig[ne].

— Pour les dessinateurs, le payement [au] millimètre carré.

— Et le port des bretelles facultatif; en att[en]dant, le sabotage dans toute son horreur!

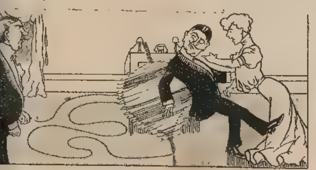


UNE NOUVEAUTE

Il arrive souvent au bal que les danseurs inexpérimentés évoluent maladroitement et s'entrechoquent.



Les Américains ont trouvé le moyen 'exercer l'habileté des danseurs et e faire de la danse un veritable port. Ils ont, pour cela, une énor-e toupie.



Celle ci, déchaînée dans le salon, y rcule en une courbe capricieuse. Gare danseur qui ne sait l'éviter.



La toupie vient lui faire honte aux ux de tout le monde.
D'intéressants tournois se sont déjà ffés sur ce nouveau sport mon-in.



— Vite!... Vite, Toto, sans ça nous ne verrons pas l'homme qui voltige dans les airs.

le-Mêle Causette

npôt sur le revenu n'a pas les hon- de la popularité.

a à cela une raison, une seule, i puissante, qu'instinctivement cha-ui rend hommage. Cette raison, l'atteinte inévitable à la liberté luelle.

ous étions arrivés déjà à l'époque où deux grandes théories so- l'individualisme et le collectivisme tageront le champ de la politique, rait aux individualistes d'invoquer seule raison pour justifier leur ré-nce.

s nous pataugeons encore dans des naisons hybrides où collectivistes ividualistes fraternisent sans sa-ourquoi.

si cherche-t-on à motiver son thie contre l'impôt sur le revenu, s motifs à côté qui ont l'inconvénient d'être plutôt maladroits. Il est toujours plus facile de réfuter un mauvais argument, qu'un bon. C'est donc faire le jeu des apôtres de l'impôt sur le revenu, que de leur opposer des raisons mal conçues et trop aisées à combattre.

N'a-t-on pas prouvé, par *a* plus *b*, que le nouvel impôt rendrait moins au trésor, et que, d'autre part, les contribuables payeraient tous davantage. L'explique qui pourra.

D'autre part, dans un article du *Matin*, signé Harduin, je lisais récemment que 3 milliards, rien qu'en prévision de l'impôt sur le revenu avaient émigré à l'étranger, et que cet argent ne reviendrait plus en France.

Le lecteur hâtif a dû penser aussitôt qu'avant la lettre la France perdait déjà trois milliards.

J'ai toujours déploré de voir bannir des études, dans nos écoles, une science qui joue pourtant un grand rôle dans l'histoire des peuples: la science financière.

Si on lui donnait un peu de place dans l'instruction, des propositions comme celle que je viens de citer feraient certainement sourire.

Il serait temps qu'on comprît cette vérité élémentaire, que prêter de l'argent au dehors, à un taux avantageux ne constitue pas une perte pour un pays, mais bien un bénéfice. L'argent ainsi émigré ne revient pas d'un seul coup, mais il revient en fractions ou coupons. Et ceci est beaucoup plus avantageux, car une fois rentré, en vingt-cinq ans à peu près, il continue à être dû en entier par l'emprunteur.

Il en résulte que, pris dans son ensemble, le pays qui a le plus d'argent placé au dehors est le pays le plus riche. C'est une sorte de rentier, pour lequel les autres travaillent.

Les trois milliards, sur l'exode desquels M. Harduin voudrait nous apitoyer, constituent donc, pour la France, une source de richesse, et non une perte irréparable.

Ce qui, par contre, peut occasionner une perte grave, c'est le fait de prêter son argent à un débiteur qui deviendrait insolvable. Car dans ce cas, en effet, l'argent sorti ne reviendrait pas, ou, du moins, pas en entier. J'espère que cette éventualité ne se présentera pas pour la Russie. Mais qui peut l'affirmer? La crise que traverse ce pays, ne permet pas d'augurer les événements qui pourront se dérouler et mettre en péril les capitaux français.

Ce danger-là, il appartenait aux financiers d'en instruire le peuple. Mais messieurs les financiers sont restés muets. Mieux que cela, ils ont prêté leur appui à l'émigration de l'épargne française vers une terre incertaine. Pour réussir, ils ont fait vibrer habilement la corde patriotique, avec laquelle, en France, l'on obtient tout.

En agissant ainsi, ils ont commis un crime réel envers leur pays. Ils sont donc mal venus aujourd'hui à récriminer contre le placement de l'argent français en solides valeurs étrangères. Ce placement-là est utile. Celui qu'ils ont préconisé était néfaste. Et ils le savaient, eux qui ont poussé les petites bourses à s'y engager, tandis qu'eux-mêmes s'abstenaient.

Mais, je le répète, tout ceci n'a qu'un vague rapport avec l'impôt sur le revenu. Il vaudrait mieux n'en pas faire état.

L'impôt sur le revenu se condamne par son atteinte au grand principe de la liberté individuelle.

Cette raison est amplement suffisante pour valoir, par elle-même, et sans qu'il soit besoin de l'assaisonner d'arguments subsidiaires. Fred ISLY.

LATINISME

Le poète Méry, visitant un jour les collections rares d'un horticulteur, dut subir toute une longue énumération de plantes aux désinences scientifiques en *us*, en *a* et en *un*.

Tout gonflé d'orgueil, le cicérone présentait:

— Voici un *aruncaria imbricata*... Voici un *pelargoniun inquisinans*... Plus loin, un *ecni nocactus denudatus*.

Méry, agacé de ce fatras pédantesque, avisa dans un coin un manche à balai. Il s'en saisit, le présenta:

— Et voici le *manchabalo domesticus*.

LE TOUR DU PÈRE THOMAS

Voulez-vous savoir comment le rusé compère Thomas réussit à passer, en contrebande, à l'octroi, toute une voiture de provisions?

La chose s'accomplit fort simplement, mais non sans ingéniosité.

Vêtu de sa blouse de travail et coiffé d'un bonnet de castor, le père Thomas, conduisant son cheval par la bride, arriva à la porte de l'octroi.

Un employé de cette tracassière institution somnolait dans son bureau.

Thomas le vit du dehors, à travers la fenêtre fermée, qui, éveillé au bruit de la voiture, s'étirait et se mettait péniblement sur ses jambes pour aller remplir sa fonction.

Une idée lumineuse vint à l'esprit du malin fermier. Il fit faire demi-tour à son véhicule, de sorte que la tête du cheval était dirigée du côté de la route qu'il venait de parcourir.

L'opération fut exécutée si rapidement que le fonctionnaire de l'octroi ne s'aperçut de rien.

Dès que Thomas le vit sortir de sa cabane, il fit un pas au-devant de lui:

— Pardon, m'sieur, l'employé, fit-il, révérencieusement, c'est-y que toutes ces marchandises vont payer de l'octroi si je les ramène ce soir à Paris?

— Bien sûr, répondit le gabelou. Du moment que ça sort de Paris, ça repaye rentrant.

Thomas eut l'air de réfléchir un instai se gratta l'oreille, comme s'il était en rassé.

Puis, soudain, de l'air d'un homme a pris une résolution:

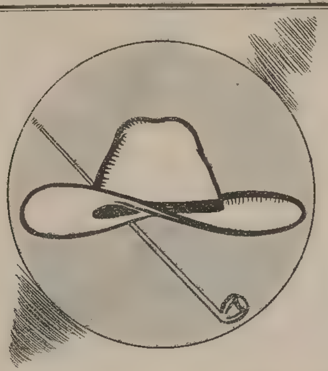
— Eh ben! non, formula-t-il. Si ça payer en rentrant, j'aime autant ne pa sortir.

Et retournant à son cheval, il lui fit fa demi-tour:

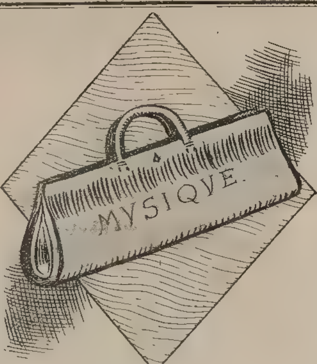
— Viens, ma vieille Cocotte, retour d'où que nous venons.

Et sous l'œil placide du fonctionnaire mu pal, le père Thomas fit son entrée à P sans avoir déboursé un centime.

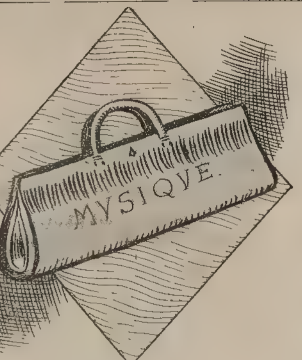
LES OBJETS QUI PARLENT. *Un roman sans personnages.*



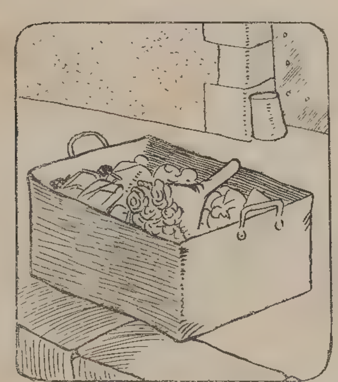
Lui était un pauvre artiste.



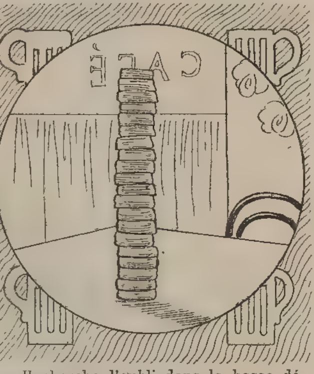
Elle, accompagnée de sa gouvernante, se rendait à un cours de musique.



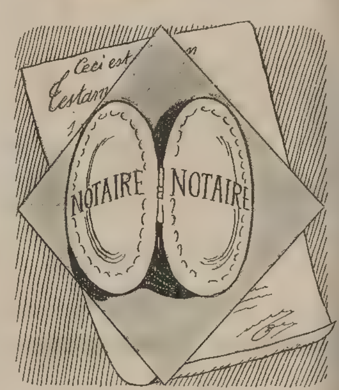
Il se consumait en vers enflammés.



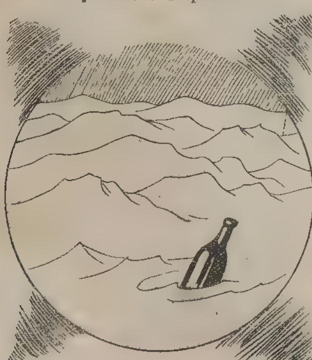
Le bouquet, acheté à force d'économies, fut jeté avec mépris.



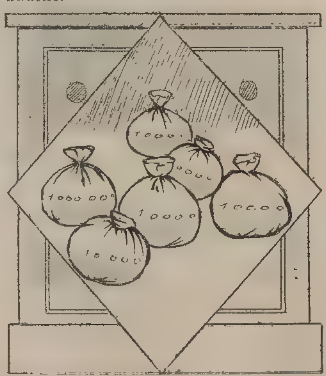
Il chercha l'oubli dans la basse débauche.



Mais une communication de notaire lui parvint un jour.



Un sombre drame de la mer le privait d'un parent éloigné.



Maintenant, riche à millions, il peut aspirer à la main de ses rêves.



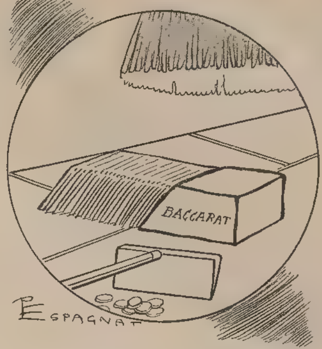
Le grand jour est arrivé. Les fiançailles sont consacrées par l'emblème de la fidélité.



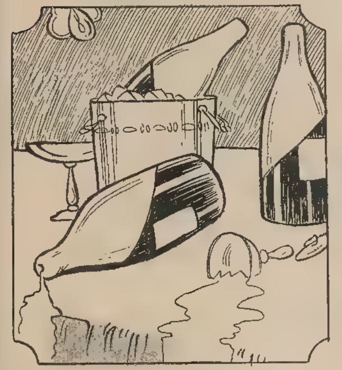
Couronnement de l'union.



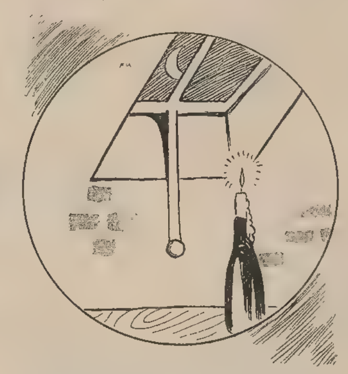
Il se lança, devint un homme à la mode.



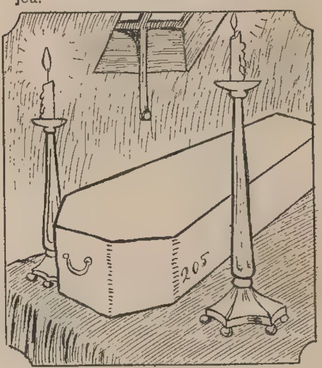
Les nuits passèrent au cercle, au jeu.



L'orgie devint un besoin familier.



Et ce fut la noire misère, la déchéance complète.



Et pour finir, le triste cercueil du pauvre.

ʗourrier Pêle-Mêle

Poésie

Monsieur le Directeur,

J'ai cru remarquer, à plusieurs reprises, que ous étiez un peu en froid avec les poètes, t quelques courtes lignes de votre *Petite orrespondance*, malgré leur brièveté, m'ont ait penser que c'est un accueil plutôt frais ue vous réservez aux offres de poésies qui ous sont faites. C'est dommage! et pourtant le comprends très bien. Je ne prétends as ramener sur le tapis la question de la oésie et les raisons pour lesquelles on s'en ésintéresse aujourd'hui de plus en plus, on a déjà parlé un peu partout. Vous vous éfiez un peu, dites-vous des *frais murmures* mant avec d'inévitables *verdures*; ceci met istement le doigt sur le mal. Tandis que la rose s'est étendue à tous les genres possibles ; sans parler des graves dissertations qui ont de son ressort exclusif, a su aborder fantaisie par ses côtés divers, la poésie s'est ue condamnée à ne ressasser que les éterelles rêveries qu'accompagnent ou encadrent s verdures et les murmures cités plus haut. ourquoi cela? Est-ce que la fantaisie n'est as un domaine ouvert, avant tout, aux oètes? Combien peu s'y risquent. Certains nt cru tout révolutionner par de niaises uestions de règles et de formes, et ont cru ire monts et merveilles en déconcertant leurs ontemporains par l'étrangeté de leur proodie; ils auraient beaucoup mieux fait de ous servir des choses plus simples et plus téressantes.

Je songeais à cela en écoutant la jolie pièce es *Bouffons*, où ne se fait sentir nulle part la prétention de tout bouleverser, mais où les idées sont originales, voilà tout. Que les poètes y songent un peu; se figurent-ils que les prosateurs qui viendraient nous raconter pour la millième fois leurs rêves d'amour au bord des ruisseaux murmurants ne finiraient pas par nous ennuyer tous profondément? Pourquoi, eux, poètes, auraient-ils le pouvoir de nous émerveiller de ces mêmes choses? Or, il est triste de le dire, sur cent personnes qui s'exercent à aligner des vers, 99 ne songent pas à aborder d'autres sujets.

En cela, les petits concours poétiques, parfois assez bizarres que vous proposez dans votre journal, sont peut-être un bienfait plus grand que vous ne pensez vous-même, en ce sens qu'ils fouettent et stimulent, au moins pour un instant, l'imagination un peu endormie des poètes qui y participent. A en juger par ce qu'ils vous adressent en ces occasions, il est clair qu'il y a cependant bien des choses curieuses à dire en vers, mais voilà, il faut les faire surgir, ces choses, et pour cela, je ne suis pas loin de croire que vos concours les plus baroques n'ont pas moins d'efficacité que tous les prix de poésie décernés par l'Académie.

Recevez, etc.

LAFFONT (Paris).

Circulation

Monsieur le Directeur,

Votre collaborateur, M. Fred Isly, a proposé, un jour, un moyen de diminuer les accidents de la circulation dans Paris. Je suis étonné que son projet soit resté lettre morte.

Si je le reprends aujourd'hui, c'est qu'il a eu le tort de ne pas y revenir lui-même. Il me pardonnera ce reproche, mais il ne doit pas ignorer qu'il faut maints coups de marteau pour enfoncer un clou, surtout quand la matière où il doit pénétrer est faite de routine et d'insouciance.

Son idée consistait à paver les croisements de rues en dalles de couleur apparente. Ces dallages constitueraient des chemins que les véhicules ne pourraient franchir qu'à leurs risques et périls. Ils seraient toujours réputés fautifs, si un accident se produisait à un de ces endroits. Partout ailleurs, ils continueraient à avoir le pas sur le piéton, mais sur les dalles, le pas appartiendrait au piéton. Celui-ci pourrait alors circuler librement, en s'abstenant de traverser, en pleine rue, et ailleurs, que sur le chemin *tabou*. Les chauffeurs gagneraient à cette disposition d'être moins absorbés par la crainte de renverser les piétons, puisque ceux-ci seraient concentrés à des endroits prévus et dûment marqués.

Cette solution à la question de la sécurité publique me paraît excellente et d'une application relativement facile.

Il me semble qu'elle mériterait au moins un essai. On pourrait l'instituer dans un quartier de Paris pour savoir quels résultats elle donnerait, et la généraliser ensuite si à l'usage elle s'était montrée efficace.

Recevez, etc. Jules DATIER (Paris).

Question interpêlemêliste

Dans mon jardin se trouve un amandier amer. Quelqu'un pourrait-il m'indiquer un moyen de rendre comestibles ces amandes? Ou, à défaut de cela, me dire quel usage je pourrais en faire?

V. ROHEL.

LE CYCLE DE LA CRAINTE

l'offi.de paix. L'officier de paix a peur du préfet de police. Le préfet de police a peur du ministre. Le ministre a peur des députés. Les députés ont peur de leurs électeurs. Les électeurs ont peur de leurs femmes. Les femmes ont peur des souris. Les souris ont peur des chats. Les chats ont peur des chiens. Les chiens ont peur des enfants. Les enfants ont peur du gardien de la paix. Le gardien de la paix a peur de

PENSÉE

C'est la même encre noire qui trace les chefs-d'œuvre et fait les pâtés.

"Cela rime comme miséricorde et hallebarde"

Un petit bourgeois, qui vivait à Paris au dix-huitième siècle et qui se nommait J.-Cl. Bombet, était fort ignorant sur tout ce qui ne concernait pas son chétif commerce.

Il eut, un jour, le chagrin de voir mourir le suisse de Saint-Eustache, avec lequel il était très intimement lié. Il voulut rendre ses regrets publics en composant, pour son ami, une belle épitaphe, mais la grande difficulté était de la faire en vers, et il n'avait pas la moindre notion sur la poésie. Il alla donc trouver un maître d'école, qui n'en savait guère davantage, et lui demanda quelles étaient les règles de l'art poétique.

D'un air doctoral, le magister lui répondit en ces termes:

— Bien qu'une pièce de vers doive rouler sur le même sujet, il faut, néanmoins, autant qu'il est possible, que chaque vers puisse présenter en lui-même une idée indépendante; quant à la rime, elle consiste en ceci: il est nécessaire que les trois dernières lettres du second vers soient les mêmes que les trois dernières du précédent...

Le bonhomme retint bien la leçon, et après un travail colossal, pondit enfin le quatrain suivant:

Ci-gît, mon ami Mardoche:
Il a voulu être enterré à St-Eustache,
Il y a porté trente-deux ans la hallebarde.
Dieu lui fasse miséricorde!

Par son ami J.-Cl. Bombet (1727).

Il fit déposer cette sublime épitaphe sur la pierre tumulaire, et c'est de là qu'est venu le proverbe: « Cela rime comme *miséricorde* et *hallebarde*. »



LES HEROS D'INTERIEUR

— Tu sors? A quelle heure rentreras-tu?...
— Quand je voudrai.
— Soit! mais pas plus tard...

Au Conservatoire

Tous les ans, au mois de juillet, la fièvre règne dans l'établissement du faubourg Poissonnière, élevé par la munificence nationale, à la gloire d'Euterpe, de Thalie et de Melpomène.

Les « jeunes espoirs » se confient leur rêve: conquérir un premier prix. Comme si quelques gribouillages sur peau d'âne étaient garants de génie ou seulement de talent.

Loin de moi d'insinuer que le Conservatoire n'a produit et ne produit encore que des fruits secs. La liste est longue et glorieuse des compositeurs qui s'y révélèrent musiciens de race.

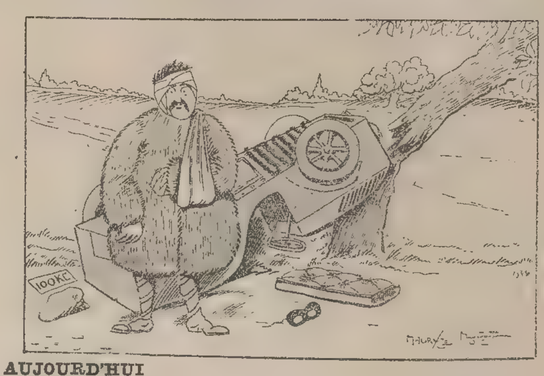
Par contre, si elle est aussi longue, elle est bien moins glorieuse la liste des comédiens et tragédiens primés; et bien peu arrivèrent à la célébrité, qui, pourtant, avaient remporté un et même deux premiers prix.

Voici, par ordre chronologique, les noms des musiciens qui obtinrent le prix de Rome au sortir de l'école:

En 1812, Herold, l'auteur de *Zampa* et du *Pré-aux-clercs*. Il était élève de Méhul, et n'avait que 21 ans.

En 1819, Halévy, l'auteur de la *Juive*. Il





HIER ET AUJOURD'HUI

Avant, on disait: « Si j'ai mon panache, c'est grâce à mes blessures ».

Aujourd'hui on dit: « Si j'ai mes blessures, c'est grâce à mon panache ».

était élève de Chérubini et n'avait que 20 ans.

En 1830, Berlioz, l'auteur des *Troyens* et de la *Damnation de Faust*. Elève de Lesueur.

En 1832, Ambroise Thomas, l'auteur de *Mignon*

En 1839, Gounod, l'auteur de *Faust*, de *Roméo et Juliette* et de *Mireille*. Elève de Lesueur, Paër et Halévy.

En 1840, Bazin, l'auteur du *Voyage en Chine*. Elève de Berton et Halévy.

En 1841, Maillart, l'auteur des *Dragons de Villars*. Elève de Leborne.

En 1844, Victor Massé, l'auteur des *Noces de Jeannette*. Elève d'Halévy.

En 1857, Bizet, l'auteur de *Carmen*. Elève de Zimmerman et Halévy.

En 1860, Paladilhe, l'auteur de *Patrie*. Elève d'Halévy.

En 1861, Théodore Dubois. Elève d'Ambroise Thomas.

En 1863, Massenet, l'auteur du *Cid*, de *Manon*, d'*Hérodiade*. Elève d'Ambroise Thomas.

En 1825, Adolphe Adam, le charmant musicien du *Châlet*, n'obtint que le deuxième second grand prix. Il était élève de Boiëldieu.

Même insuccès, en 1849, pour Emile Jonas, qui écrivit l'amusant *Canard à trois becs*.

Saint-Saëns, le plus grand compositeur contemporain, rata son prix de Rome deux fois, en 1852 et en 1864. Il dut se contenter d'un premier prix d'orgue, décerné en 1851.

Reyer, qui forme avec Saint-Saëns et Massenet, la trinité des maîtres de la musique française moderne, ne passa pas par le Conservatoire. Cela ne l'empêcha pas de composer ces deux chefs-d'œuvre: *Sigurd* et *Salammbô*.

Dans les classes d'instruments, ce sont surtout des pianistes qui s'illustrèrent.

Citons: Le Couppey (1825) dont la méthode est encore usitée aujourd'hui; Marmontel (1832), qui devint un professeur éminent; Dancla (1833), autre grand professeur; Pasdeloup(1834) l'organisateur des concerts symphoniques; Diémer (1856), compositeur et pianiste du plus haut mérite; Lamoureux (1854), premier prix de violon, et Sarasate (1857) qui eut son premier prix à l'unanimité à l'*âge de onze ans*, et qui fut, par la suite, le virtuose le plus extraordinaire qu'on ait jamais connu.

Si nous passons maintenant aux élèves qui chaussèrent le cothurne ou le brodequin, nous relevons ces noms illustres: Madeleine Brohan (1821) Augustine Brohan (1840), Got (1843), Larochelle (1847), Suzanne Brohan (1850).

Sara Félix, en 1843; Delaunay, en 1845, et Mlle Favart, en 1847, n'eurent qu'un deuxième prix. Ils n'en firent pas moins leur chemin dans la maison de Molière.

Plus près de nous, il faut nommer: de Féraudy, élève de Got, et Le Bargy, élève de Delaunay, qui sont aujourd'hui, avec Mounet-Sully, les protagonistes les plus remarquables de notre art dramatique.

Mais d'autres, combien d'autres, qui n'eurent jamais de premier prix, ni même de troisième accessit, se sont poussés quand même, aussi bien dans la musique que dans l'art du théâtre!



LES PARISIENS A LA CAMPAGNE

— Ah! mon Dieu! mon Dieu! Julie, retenez donc Bébé, il va écraser mon cèdre du Liban!



CETTE VIEILLE GALANTERIE FRANÇAISE

— Quel charmant jeune homme! il m'a offert sa place avec une galanterie...

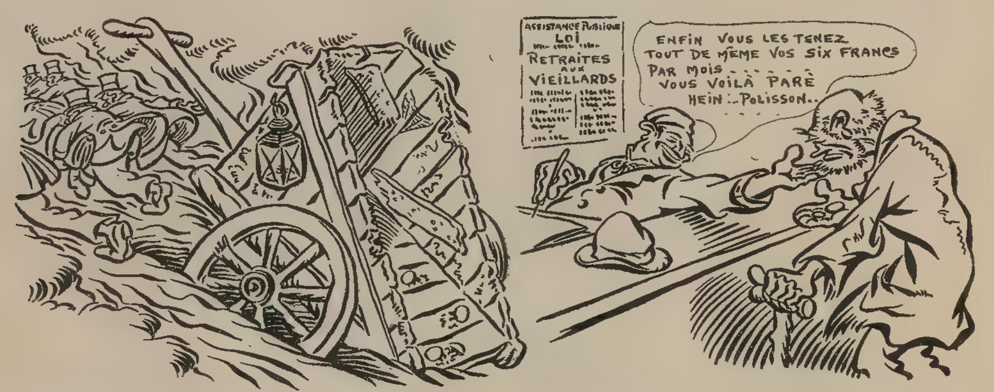
LES SOLUTIONS

Avez-vous remarqué combien les hommes aiment à recourir à des solutions que tout le monde admet, mais qui ne résolvent rien du tout?



Exemple: l'aplatissement d'un monsieur qui ne partage pas vos opinions.

La solution du banquier qui a englouti les millions de ses clients.



Le procédé des divers ministères, qui, ayant embourbé le char de l'Etat, croient avoir tout fait en jetant leurs porte-feuilles.

Et l'assistance publique qui s'imagine avoir solutionné la question du paupérisme, avec des subventions de six francs par mois.



Elégante solution de beaucoup de dames qui, en boudant et en restant muettes, arrivent à persuader à leurs époux que ce sont eux qui ont tort.



Et, pour finir, combien de parents croient avoir solutionné l'avenir de leurs fils par des papiers universitaires!

LE HARGNEUX PHILOSOPHE



Le hargneux philosophe que je rencontre tous les matins, se rendant à sa crèmerie, est un sceptique et un désabusé. Il prétend qu'il faut chercher un intérêt caché dans toutes les actions des hommes, et qu'il n'existe pas au monde un seul acte désintéressé.



Etes-vous invité à dîner ? Vous croyez peut-être que c'est pour vous faire plaisir qu'on s'est donné cette peine?



Pas du tout. C'était pour vous amener à épouser la fille de la maison; et si vous n'avez pas l'air de marcher, vous ne vous figurez pas les scènes de famille qui auront suivi votre départ.



On vous invite à un grand concert suivi de bal. Quel intérêt Mme X a-t-elle à le faire? demandez-vous.



Quel intérêt? Mais tout simplement pour que vous l'applaudissiez, lorsqu'elle écorchera quelque air d'*Armide* ou de *Salammbô*. Et si vous négligez de le faire, elle ne vous invitera plus.



Et vous-même pourquoi y êtes-vous allé à cette soirée? Pour le buffet, tout simplement.



— Halte-là, Monsieur le Hargneux. Nierez-vous qu'il y ait de généreux donateurs et fondateurs d'hôpitaux? — Naïf, vous ne voyez donc pas que c'est pour la réclame, pour qu'on parle d'eux dans les journaux...



— Voyons, et lorsqu'on accompagne un ami à sa dernière demeure, est-ce là un acte intéressé?... — C'est une occasion de voir le Monsieur qui peut vous faire avoir les palmes, à moins que ce ne soit pour placer du vin, comme l'affirmait Kern dernièrement.



— Mais alors, vous-même, quel diable d'intérêt pouvez-vous avoir à me donner bénévolement ces leçons de scepticisme, et ces conseils... — Eh bien! je l'avoue, j'en ai un. Ce que je fais, voyez-vous, c'est pour avoir ma tête dans le *Pêle-Mêle*.

L'Indiscrète hôtelière

Joseph II, empereur d'Allemagne, lors de son voyage en France, était arrivé à Rethel, avant ses gens et son équipage. La maîtresse d'hôtel où il venait de descendre était aussi curieuse que bavarde. Elle lui demanda s'il était de la suite de Joseph II.

— Non, répondit l'Empereur, puisque je le précède!

Un instant après, repassant auprès de lui, pendant qu'il était occupé à se raser, l'hôtesse lui demanda encore s'il avait un emploi auprès de l'empereur d'Allemagne.

— Certainement, lui dit le monarque.

— Lequel, insista la bavarde.

— Madame, je le rase quelquefois! dit Joseph II en achevant de se barbifier.

— Ah! fit la bavarde, vous êtes coiffeur!

Et la voilà partie, pour revenir cinq minutes après avec un jeune bambin de sept ans:

— Serait-il indiscret de vous demander, puisque vous êtes coiffeur, de couper les cheveux à mon petit Franz?

L'Empereur, amusé, s'exécuta.

Et l'on eût pu voir, ce jour-là, un empereur accomplissant la fonction de coiffeur.

L'histoire ne dit pas si la taille de cheveux fut bien exécutée.

LA GAFFE !

Un jour de séance publique à l'Académie française, en 1826, un étranger de distinction, la voyant présidée par l'académicien Auger, fut tout honteux d'ignorer jusqu'à son nom. Il courut chez un libraire, lui demander ses ouvrages. Celui-ci publiait alors une édition de *Molière*, où Auger avait mis des notes. En bon commerçant, le libraire profita de l'occasion pour lui en vendre un exemplaire.

Avant de rendre une visite à l'académicien, l'étranger dévore les volumes, puis il court chez Auger et s'écrie: — Ah! Monsieur, quel talent! Comme vous avez su camper vos personnages et saisir les travers de notre époque! Que de talent! Que d'esprit! Que de génie! Je veux vous en témoigner ma joie et ma reconnaissance par un petit conseil: celui de faire disparaître, dans vos futures éditions, les notes stupides qu'un maladroit a mises à vos chefs-d'œuvre. Certainement, ce monsieur ne vous comprend pas, c'est visible!

Auger ne broncha pas. Il fit bien. Que répondre à tant de sincérité?

Un petit-fils comme on en voit peu

On sait que, de toutes les contrées de la terre, l'Amérique du Nord est celle qui détient le record de la longévité. On en peut, du reste, juger par l'anecdote suivante qui est populaire aux Etats-Unis:

Un jour, le président Lincoln, qui naquit en 1809, et mourut assassiné en 1865, faisait une tournée dans un village, quand il avisa un vieillard qui pleurait à chaudes larmes, devant la porte d'une ferme, et un autre vieillard qui paraissait le morigéner.

— Pourquoi pleures-tu? demanda le président à celui qui larmoyait.

— Je pleure, répondit l'autre, parce que papa, que voilà, m'a donné un soufflet.

— Certainement, je lui ai donné un soufflet, dit le second vieillard, et je le lui ai donné parce qu'il le méritait.

— Qu'avait-il donc fait? demanda, avec étonnement, le président Lincoln.

Le père du vieillard qui pleurait, dit alors avec gravité:

— Il a manqué de respect à son grand-père!

Le petit-fils irrespectueux avait soixante ans. Jugez un peu de l'âge du grand-père.

****

DE NOS LECTEURS

La réclame

La réclame, cette grande dame à falbalas, aux dessous parfois douteux, n'est pas, comme on le pourrait supposer, d'origine américaine.

Elle a pris naissance en notre beau pays de France, l'an 1638, quand l'immortel Théophraste Renaudot, l'inventeur du journalisme, fonda le *Bureau d'adresses*, disparu avec lui en 1653, puis reparu en 1715 sous le titre de *Petites affiches*.

Il serait intéressant de retrouver quelques annonces du siècle de Louis XIV; elles devaient être bien joliment tournées.

Le 5 janvier 1767, Voltaire écrit à l'abbé d'Olivet:

« Il m'est tombé entre les mains l'annonce imprimée d'un marchand de ce qu'on peut envoyer de Paris en province, pour servir à table. Il commence par un éloge magnifique de l'agriculture et du commerce; il pèse, dans des balances d'épicier, les mérites du duc de Sully et du grand ministre Colbert. Et il s'agit de vendre du saucisson et des harengs frais. »

A la vérité, l'histoire de la réclame n'est qu'un chapitre de l'histoire du dix-neuvième siècle. Mais quel chapitre pittoresque!

Ce n'est guère qu'à partir de Louis-Philippe qu'elle s'imposa aux Parisiens.

Une revue de fin d'année, *Le Puff*, représentée en 1838, la chansonnait ainsi:

Je suis la petite réclame,
Le soutien des journaux.
Dans Paris je proclame
Tous les succès nouveaux.
Scandales des tribunaux
Et cabales des journaux,
Attaqués, démasqués
De mon doigt, seront marqués.
Sur la pâte pectorale,
Le théâtre et la morale,
Je dirai tous les secrets,
Ainsi que les succès
Des corsets,
Même des faux mollets.
Pas bien méchant, n'est-ce pas?

Sous Napoléon III, un magasin de nouveautés connut la grande vogue par la vertu de cette simple annonce indicatrice, passée depuis en proverbe: *La maison n'est pas au coin du quai.*

Un autre magasin, pas très achalandé, se vit assailli d'acheteurs, le jour où le bon



DIFFICILE

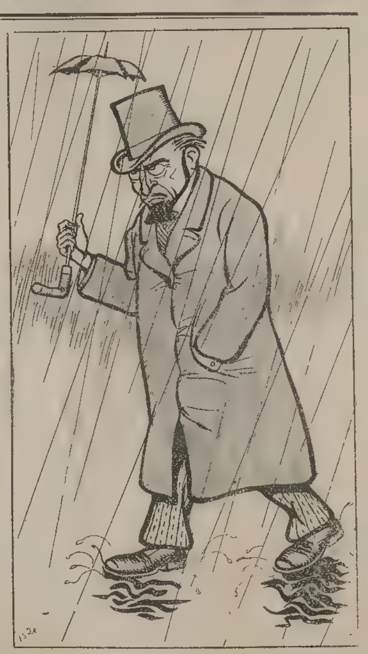
LE GUIDE (*au précepteur du jeune sourd-muet*). — Dites-lui donc qu'il n'a qu'à écarter les jambes pour trouver le sol et être sauvé.

LE PRÉCEPTEUR. — Hélas! il est sourd-muet.

LE GUIDE. — Eh bien! vous devez connaître le langage des sourds-muets, dites-le lui avec les mains!



Comment nous apparaît notre parapluie quand il fait beau...



...et quand il pleut.



ON JOUE « GUILLAUME TELL » AU THEATRE DE LANDERNEAU

— Mais dites donc, mon cher Directeur, c'est un succès.

— Et c'est justement ce qui me navre : au lieu de fleurs, je comptais sur des fruits, il nous manque une pomme pour la scène du trois.



LA DAME. — Mais qu'à-t-il donc à crier de la sorte?

LA NOURRICE. — Depuis qu'il a reçu, un jour, une bille de billard dans la poitrine, il ne peut plus voir son père sans crier.

public put y lire cette déclaration sur calicot: *Enfin, nous avons fait faillite!*

La chapellerie, *A l'Hérissé*, qui subsiste encore aujourd'hui, arrêtait tous les regards grâce à une faute de grammaire, sans doute volontaire.

Un industriel porta aux nues la réputation de son chocolat, en affirmant, par voie d'affiches, que son produit était *le seul qui ne blanchisse pas en vieillissant.*

Hein! croyez-vous que nous sommes loin de cet âge d'or où une enseigne fantaisiste, une boutade plus ou moins drôle, suffisaient à capter la veine!

S'il était donné à nos anciens de se retrouver en plein boulevard, quels yeux effarés ils ouvriraient devant les hommes-sandwichs, les voitures en forme de carapace, les affiches polychromes et polyglottes, les enseignes lumineuses fixes ou cinématographiques!

Le prospectus, toujours usité, a eu ses heures de gloire, quand il s'offrait aux passants sous les espèces d'une enluminure criarde ou d'un billet de banque de la Sainte-Farce.

A présent, on ne le prise plus guère, et ses exemplaires jonchent les trottoirs de la capitale.

Par contre, le journal est resté le plus puissant propagateur de la réclame qui s'y étale par la plume, le crayon ou la couleur.

La publicité s'y dissimule sous toutes sortes de rubriques, qui ne sont que des trompe-l'œil, et il est arrivé au plus malin de se laisser prendre à l'attrait d'une causerie scientifique, terminée par une apologie des « pilules pâles pour personnes plates ».

Certes, nous autres Français sommes devenus très audacieux en matière de publicité. Mais je crois bien que les pays étrangers n'ont rien à nous envier de ce côté-là.

L'anecdote suivante en fait foi:

Il y a quelques années, on donnait une soirée de gala à l'Opéra royal d'Amsterdam.

Six gentlemen, pareillement vêtus, s'étaient assis aux meilleurs fauteuils. Quand le chef d'orchestre leva son bâton, tous six se découvrirent, et l'on put lire, sur leurs crânes, polis comme des billes d'ivoire:

VAN BUREN

Ce Van Buren était un charcutier qui voulait lancer un nouveau saucisson, et se servait d'une publicité vivante.

Quelques spectateurs trouvèrent l'invention amusante et applaudirent, mais la plupart protestèrent. Et, tout d'un coup, les titis des galeries supérieures, dont l'enthousiasme n'était peut-être pas désintéressé, se mirent à clamer:

Le meilleur saucisson est le saucisson Van Buren.

Pour continuer la représentation, on dut expulser, *manu militari*, les six gentlemen, pareillement vêtus et les titis leurs complices. Mais le but de l'industriel était atteint: toute l'aristocratie d'Amsterdam connaissait le saucisson Van Buren.

Forcer à la lecture, ou simplement se faire remarquer, tout le génie de la réclame est là.

J. Y.

Napoléon à la scène

Depuis quelques années, les pièces militaires sont fort en vogue au théâtre, et bon



UNE HEUREUSE IDEE

Les poches pleines de paquets, les bras occupés, et j'ai encore un paquet à prendre, comment diable le porter?

Eh bien! et ma barbe, en la divisant en quatre, j'obtiens un merveilleux porte-paquet.



LES DEUX ALIMENTS

— Oui... ce chargement de foin, c'est pour mon cheval.
— Et ce petit bidon d'essence?
— C'est pour ma quarante chevaux.



— Si tu ne te dépêches pas, tu n'auras jamais fini d'arroser avant la pluie.

nombre de soldats français et allemands ont défilé sur les planches, mais jamais les spectacles militaires n'ont fait fureur comme sous la Restauration. On ne se lassait pas, en effet, à cette époque, de mettre Napoléon Ier à la scène.

Parmi les pièces qui se jouèrent alors, celle qui eut, sans contredit, le plus grand retentissement, fut *Schœnbrunn et Sainte-Hélène*, de Dupaty et Régnier Destombes. L'illustre acteur Gobert y tenait le rôle de Napoléon et s'était fait initier, à tout ce qui pouvait rappeler physiquement le grand homme, par Constant, l'ancien valet de chambre de l'Empereur.

Le soir de la première, la toile était encore baissée, les artistes attendaient sur le *plateau* la venue de l'*empereur* Gobert. La curiosité était grande, d'autant plus grande qu'à cette époque l'usage était que les figurants, pour les scènes militaires, fussent pris dans l'armée. Environ cent cinquante vétérans allaient, ce soir-là, représenter la revue de la garde à Schœnbrunn; ils étaient déjà rangés en ligne quand Gobert parut.

L'émotion, parmi tous ces vieux braves fut indescriptible.

Assuré de l'exactitude parfaite de son personnage, Gobert fit signe à l'un des soldats d'approcher et, d'une voix d'une expression incroyable de vérité:

— Eh bien! mon ami, lui demanda-t-il, reconnais-tu ton empereur?

— Oh! oui, s'écria l'autre avec attendrissement en présentant les armes, c'est bien vous!...

— A présent, dit Gobert, mon épreuve est faite, on peut frapper les trois coups...

Une autre anecdote sur Gobert — qui n'est pas moins amusante que la première — nous est rapportée au sujet de la même pièce: *Schœnbrunn et Sainte-Hélène*.

La voici:

Le célèbre comédien faisait crouler la salle sous les applaudissements quand il entrait avec sa redingote grise, quand il soulevait son petit chapeau, quand il tirait sa tabatière, mais, hélas! il n'avait pas de mémoire; aussi lorsqu'il avait quelque décret à écrire; quelque lettre à lire, on avait bien soin de lui copier tout à l'avance.

Dans la pièce, l'Empereur devait recevoir une lettre des mains de son aide de camp et la lire à ses officiers réunis.

L'aide de camp était Gautier, le loustic du théâtre; il imagina, un soir, de substituer à la lettre écrite que le régisseur lui avait remise avec mille recommandations, une simple feuille de papier blanc, et, quand le moment fut venu, il entra en scène et remit le pli à l'Empereur.

Gobert prit la missive, la décacheta, et s'apercevant du tour qui lui était joué, la présenta gravement à Gautier, en lui disant:

— Lisez vous-même, général!...

Hélas! Gautier ne savait pas un mot de la lettre. Il perdit la tête, ne sut même pas inventer et fut copieusement sifflé par les spectateurs.

Daniel CLARY.



— Quel feignant! faut qu'il prenne un cheval pour tirer un bout de corde.

Swift et son valet

L'illustre écrivain Swift, qui vécut de 1667 à 1745, et écrivit, pour notre plus grande joie, les amusants *Voyages de Gulliver*, le *Conte du Tonneau*, pour ne citer que ses ouvrages les plus célèbres, était un matin prêt à monter à cheval, pour aller faire une promenade dans les environs. Il demanda ses bottes à son domestique. Celui-ci les lui apporta.

— Pourquoi ne sont-elles pas nettoyées? interrogea Swift, en voyant que lesdites bottes étaient encore recouvertes de l'épaisse boue de la veille.

— C'est que, répondit le domestique, vous allez les salir tout à l'heure dans les chemins; j'ai donc pensé que ce n'était pas la peine de les décrotter.

Frappé de la justesse de ce raisonnement, l'auteur des *Voyages de Gulliver* sourit, enfila ses bottes telles qu'elles lui étaient présentées et allait se mettre en route pour la promenade projetée, quand son domestique lui demanda la clef du buffet.

— Pourquoi faire? lui dit Swift, avec étonnement.

— Mais... pour déjeuner.

— Oh! riposta Swift, c'est bien inutile!

— Mais...

— Dame! comme vous aurez encore faim dans quelques heures, ce n'est nullement la peine de manger à présent!

H. J.

Pêle-Mêle Connaissances

— La production mondiale de l'or est actuellement de 574.000 kilogs; celle de l'argent, de 6.000.000 de kilogs par an.

— L'imprésario existait déjà au moyen-âge. On y connut, en effet, des entrepreneurs de « Mystères », qui faisaient les frais des costumes, des constructions, ou des décors. Ils exigeaient une redevance des spectateurs. Lorsque la foi s'affaiblit, ils montèrent des

Le docteur et le client qui a soin de le taper d'une consultation gratuite chaque fois qu'il le rencontre.



LE CLIENT. — Est-il vrai, docteur, comme on l'affirme, que manger beaucoup de poisson développe les facultés cérébrales?

LE DOCTEUR *(ennuyé)*. — Très vrai, très vrai!

LE CLIENT. — Quel poisson me conseillez-vous de manger?

LE DOCTEUR *(bourru)*. — Une baleine suffira pour commencer.



LE CHEF DE GARE. — Mais il y a encore deux places ici. Le règlement de 1850 ne donne, au voyageur, qu'une place de cinquante centimètres, monsieur!

LE GROS MONSIEUR. — Pardon, mais je suis de 1848, la nature, en me mettant au monde, ne pouvait connaître votre règlement, sans cela, soyez sûr qu'elle s'y serait conformée.

troupes de comédiens professionnels et entreprirent des tournées.

— La France possède près du tiers de l'or qui existe dans l'univers. Elle a acquis 30 milliards de valeurs étrangères remboursables en or. Si elle vendait tous ses titres, les autres nations ne pourraient lui verser que 17 milliards en or: tout ce qu'elles possèdent.

— Aucun produit végétal n'est comparable au bambou de Chine, sous le rapport de la croissance rapide. Constatée avec attention, elle est, dans des conditions atmosphériques avantageuses, de 7 centimètres par 24 heures. Une particularité bizarre: le bambou pousse beaucoup plus vite pendant la nuit que pendant le jour.

— Dans la Touraine, au quinzième siècle, les bourgeoises et les femmes nobles prenaient part aux élections pour les Etats-Généraux.

— Il ne faut pas moins de trente mille kilogrammes de peinture pour badigeonner, en tous points et en tous sens, la tour Eiffel. Ses couleurs successives? Rouge brun, en 1889, cette couleur disposée en cinq tons dégradés du sol au sommet; jaune orange, en 1900.

— Les petites mers intérieures sont, généralement, moins salées que l'Océan. La Méditerranée y fait exception. Sa densité est de 1.025.

— Philippe le Long, fut le premier roi de France qui projeta d'établir, dans tout le royaume, un seul système de monnaie, comme un seul système de mesure pour le vin et le blé.

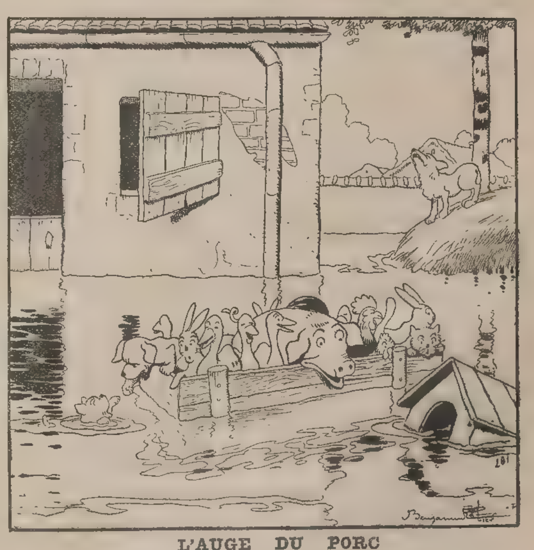
— L'obélisque de Louqsor, haut de 22 mètres, ne pèse pas moins de 220.528 kilogrammes. Sa masse représente 80 mètres cubes de granit. Lorsqu'on le dressa sur la place de la Concorde, cette opération ne nécessita pas moins de dix cabestans mus par 400 artilleurs.

A. S.



M. Bigoudi, coiffeur, fait la raie d'un client.

LA BASSE-COUR INONDÉE



L'AUGE DU PORC
OU
MODERNE ARCHE DE NOÉ

PETITE CORRESPONDANCE

M. Tite Léon. — Nous préférons que le sens définitif soit donné, autant que possible.

M. G. Missu. — 1° Oui ; 2° Au mess des sous-officiers ; 2° Dans une chambre de sous-officiers.

M. Coupry. Adressez-la *poste restante* à Melbourne, puis à New-York, puis à Paris, avec prière de la faire suivre, si elle n'est pas réclamée dans un temps donné après son arrivée.

M. Bellefond. — Nous pensons que la meilleure et seule défense à y opposer est la force d'inertie.

Mme Bloch. — Quelle que soit la valeur de ces objets, leur prix dépendra de l'affluence de la demande ; il est impossible d'en rien présumer.

M. S Font. — Ce sont là des détails de fabrication trop techniques, et en dehors de notre compétence.

PETITE CORRESPONDANCE BIBLIOGRAPHIQUE

Un lecteur. — Cette édition ne se trouve plus. Dans les ventes, les prix atteignent 35 à 40 francs, et on rencontre rarement un exemplaire.

Henry, à Lyon. — L' « Annuaire des Artistes », un fort volume de 1.500 pages.

Un bouquiniste. — Les eaux-fortes de Callot ont plus ou moins de valeur, suivant le tirage, puis le bon état de conservation. Les amateurs ne veulent donner aucun prix sans avoir vu.

Diminution

des prix des billets d'aller et retour 2e classe entre Paris-Saint-Lazare et Clichy-Levallois et Asnières.

La Compagnie des Chemins de fer de l'Ouest a l'honneur de porter à la connaissance du public que l'Administration supérieure vient de l'autoriser à abaisser le prix des billets d'aller et retour de 2e classe, entre Paris-Saint-Lazare et Clichy-Levallois de 0 fr. 50 à 0 fr. 45, et entre Paris-Saint-Lazare et Asnières de 0 fr. 60 à 0 fr. 45.

La réduction du prix de ces billets sera certainement très appréciée par les nombreux voyageurs qui fréquentent ces deux stations.

13e ANNÉE N° 31 10 Centimes 11 AOUT 1907

Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

FRANCE : UN AN 6 fr. SIX MOIS : 3 fr. 50
ÉTRANGER : UN AN 9 fr. SIX MOIS : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

MYSTÈRE, par Mauryce MOTET



DUPOIVROT. — C'est curieux ! on me disait que pour attirer les grenouilles il fallait un bout de chiffon rouge ! Je suis pourtant tout vêtu de noir !



FLATTERIE INTÉRESSÉE

— Quels biceps a Monsieur! C'est admirable!... Et Monsieur pourrait rester cinq minutes dans cette position .. C'est merveilleux!

Le grand Manitou

Ayant voulu tâter de la carrière lyrique, Léonidas Rousquévingue, ancien débardeur, du port de Marseille, apprit à ses dépens qu'on ne s'improvise pas baryton d'opéra aussi facilement qu'on boit un vermouth...

Le soir de ses débuts officiels sur la scène du Grand Théâtre, il remporta, en dépit de sa popularité, une de ces vestes impétueuses dont on n'a pas idée à Paris...

...Ce n'était pas que Léonidas Rousquévingue manquât d'étoffe, — ah! fichtre non!... Des profondeurs insondables de la basse chantante, le gaillard montait sans effort jusqu'aux vertigineuses hauteurs du soprano... Seulement, voilà, la gloire est capricieuse, et le succès n'est qu'un papillon fantasque et décevant qui voltige au hasard de sa fantaisie, et qui ne choisit pas toujours la plus belle fleur pour s'y poser!... En guise d'ovations et de bouquets, l'infortuné débutant ne reçut que des invectives, des petits bancs et des tomates affreusement mûres... Ce fut, pour tout dire, un désastre!

Léonidas n'était pas, fort heureusement, un de ces esprits mesquins que les moindres contingences suffisent à précipiter dans le marasme; il possédait une dose de philosophie sereine, qui lui permettait d'affronter impunément tous les orages de la vie. Un peu vexé au premier abord, il ne fut donc pas trop désolé de ce fiasco, — et M. Esscoussoulat, son directeur, l'ayant résilié séance tenante, il en prit assez cavalièrement son parti :

— Eh bé, dit-il avec un sourire calme, — puisque les Marseillais ne veulent pas de moi, je m'en vais à Paris, té!...

Là-dessus, Léonidas, tournant son large dos à l'ingrate patrie, — noua son baluchon et prit le train pour la capitale.

***

Sa fortune se composait d'un billet de cinquante francs, et surtout d'une précieuse lettre de recommandation pour M. Etienne Le Pothelain des Souches, directeur de l'Opéra italien de Paris.

Dans son ignorance de la vie pratique, le naïf Léonidas se figurait qu'ici-bas les lettres de recommandation servent à autre chose qu'à allumer le feu...

...Le premier soin de Léonidas Rousquévingue, en débarquant à Paris, fut d'aller boire un verre; le second fut de se faire conduire ventre à terre à l'Opéra italien, pour présenter à M. Etienne Le Pothelain des Souches la fameuse lettre de recommandation, au sujet de laquelle il se forgeait tant de douces chimères...

Malheureusement, ce n'était pas jour d'audience. Le postulant, tout feu, tout flammes, se cassa le nez contre un majestueux garçon de bureau, qui lui annonça d'un ton solennel que le maître n'était pas là... D'ailleurs, pour obtenir l'insigne honneur de parler à cet immense manitou, il fallait, au préalable, remplir quelques formalités administratives qui prouvaient au *vulgum pecus* qu'on n'entrait pas ici comme dans un moulin...

***

Un peu défrisé par ces complications imprévues, le jeune baryton se hâta de réunir tous les papiers nécessaires qu'exigeait le protocole de l'Opéra italien. Il y joignit à tout hasard sa carte d'électeur, plus un brevet certifiant qu'il avait obtenu unr médaille de bronze au grand concours de natation de La Ciotat.

Avec de pareils atouts, il ne pouvait que réussir brillamment auprès de M. Le Pothelain des Souches!...

Néanmoins, la convocation dactylographiée qu'il reçut du troisième sous-secrétaire de cette *grosse légume*, ne lui sembla pas empreinte de beaucoup d'enthousiasme, ni même de la plus élémentaire cordialité... Ce poulet lui annonçait en style lapidaire que M. le Directeur daignait condescendre à lui faire la grâce de le recevoir le surlendemain, à trois heures *très précises*; la mention « très précises » était soulignée deux fois.

Léonidas, plein de confiance, n'eut garde de
désobéir à Celui qu'il considérait déjà comm
son chef. Il fut exact au rendez-vous, — si tou
tefois le fait d'y arriver une heure et dem
trop tôt peut s'appeler de l'exactitude.

Après avoir respectueusement remis au ce
bère préposé sa convocation en bonne et du
forme, il s'installa sur une banquette, dans u
coin de l'antichambre directoriale, et, tout
couvant des yeux la porte du somptueux cab
net où M. Le Pothelain des Souches accompli
sait son sacerdoce, — il attendit trois heures
(*très précises*)...

Quatre heures sonnèrent. Cinq heures son
nèrent. Six heures sonnèrent...

Léonidas attendait toujours.

Des messieurs importants et décoratifs, d
dames froufroutantes et parfumées, pénétraie
comme chez eux dans le cabinet du Directeu
au nez et à la barbe de Léonidas, condamné
faire le pied de grue... Le malheureux, intimi
par la morgue hautaine de ces visiteurs q
usurpaient son tour, n'osait pas murmur
contre ces inqualifiables passe-droits : il
contentait de bouillir dans son for intérieur,
de lisser furieusement son tuyau de poêle,
guise de protestation...

Enfin, vers sept heures moins dix, lorsqu
n'y eut plus ni beaux messieurs, ni bell
dames, l'huissier introducteur appela :

— M. Rousquévingue?...

Hélas! comme ce beau nom, éclatant, jovi
exubérant, semblait piteux et transi, en tor
bant de ces lèvres glabres!...

— Voilà! Voilà! n'en répondit pas moi
Léonidas, en se hâtant d'accourir à cet app
tardif et monocorde...

...L'âme un peu rassérénée, le visage déri
et l'espoir au cœur, il franchit le seuil redo
table, et se trouva en présence de M. Le Poth
lain des Souches.

L'illustre manitou répondit fort sècheme
à ses onctueux salamalecs, et il se garda bi
de le faire asseoir... Tant mieux! Léonidas d
bout était dix fois plus éloquent que Léonid
assis; la moleskine des fauteuils n'était p
propice à son bagout... Il prit sa respirati
pour entreprendre un long palabre...

Mais dès les premiers mots, le Directeur l'i
terrompit d'un geste las, et bredouilla vagu
ment :

— ...Besoin de personne... Troupe au co
plet... Peux pas vous engager... Non, non, i
possible, mille regrets!... Repassez l'année pr
chaine... On verra... Bonsoir, monsieur.

Ce disant, il refoulait gentiment Léonid
vers la porte.

En trois quarts de minute, l'audience f
terminée, et le digne enfant de la Cannebièr
poussé à la rue comme un vulgaire détritu
vit crouler instantanément ses plus magnifiqu
châteaux en Espagne... Une fois dehors, il toi
d'un regard tranquille l'orgueilleuse façade
ce théâtre inhospitalier, puis il lui dit :

— Espère un peu, *pitchoun*... On est ge
de revue!...

***

En effet, Léonidas, loin de se tenir po
battu, revint à la charge avec une *furia* tou
marseillaise. Chaque jour, on le vit rôder a
abords de l'Opéra italien, guettant l'entrée
la sortie de M. Le Pothelain des Souches, qu
saluait superbement, en attendant une occasi
favorable de lui parler. Mais l'incommensural
manitou passait, rapide comme un zèbre,
sans daigner prendre garde aux vagues hum
nités prosternées le long de son chemin... Pl
sieurs fois, Léonidas se précipita pour lui ouvr
la portière de sa voiture, dans l'espoir que
bon procédé serait apprécié en haut lieu; ma
cet office était rempli par un grand escogri
de valet de pied, qui tenait à son monopole,
qui ne laissait approcher âme qui vive... Peu
être eut-on pu le soudoyer à prix d'or : il fa
lait être riche pour cela, et Léonidas, poss
dant à peine de quoi vivre pendant quin
jours, n'avait malheureusement pas les moye
d'acheter un homme!...

Ne parvenant pas à se faire remarquer du D
recteur, il prit le parti de lui écrire tous les m
tins pour le prier d'accorder cinq minutes d'a
dition au plus puissant chanteur de toute
Provence! Il joignait chaque fois un timb

ır la réponse : mais M. Le Pothelain des ıches avait des principes, il ne répondit jaıis. Fi donc, un Directeur de théâtre ne ɔaisse pas à de telles mesquineries !...

ur ces entrefaites, Léonidas ayant épuisé faibles économies, tomba dans la plus re des mistoufles. . Et, pour ne pas mourir faim, il en fut réduit à chanter dans les ırs.

. . . .

n jour qu'il venait de « pousser » magistraıent le grand air des *Huguenots*, dans la r d'un bel immeuble du boulevard Maıerbes, il vit surgir à une des fenêt es du mier étage une physionomie qui ne lui était inconnue...

n monsieur très agité se pencha vers lui, e pria de monter un instant... Il avait deux s à lui dire.

n entrant dans l'appartement de ce locae mélomane, Léonidas fut accueilli par des d'enthousiasme :

C'est merveilleux ! C'est épatant ! C'est lime ! déclarait hautement le monsieur, en serrant les mains... J'ai découvert la plus e voix de notre époque !... Vous avez cent e francs par an dans la gorge !... Je vous s, je ne vous lâche plus !... Asseyez-vous, ı cher ami, vous allez prendre un petit e de cognac avec moi ; permettez-moi de s offrir un cigare... Béni soit le bon vent vous amène !...

Léonidas était un gaillard difficile à ébaubir : s c tte fois, il l'était bien !... Et nous le ses autant que lui, en apprenant que le monr qui l'accueillait ainsi à bras ouverts ait autre que M. Etienne Le Pothelain des ches, le propre Directeur de l'Opéra ital...

nfiévré par l'idée qu'il venait de découvrir i tout seul un talent ignoré, auquel il aula gloire de donner l'essor, — l'immarces e manitou ne se possédait plus de joie et gueil, et, d'ores et déjà, il vouait à Léonune tendresse reconnaissante ; il l'aimait ıme on aime son œuvre !...

Savez-vous l'italien ? dit-il...

Non.

Ça ne fait rien !... Qu'on chante l'opéra en çais ou en italien, le public n'y comprend un traître mot !... Je vous engage ! Combien lez-vous gagner ?...

Trois mille francs !... hasarda timidement nidas...

entendait : trois mille francs *par an*... Le Pothelain des Souches entendit : *par s !*... Et cela ne lui parut pas cher.

anité, incohérence humaines !...

Robert FRANCHEVILLE.

Pêle-Mêle Causette

Avez-vous remarqué avec quelle aisance le repos hebdomadaire s'est introduit dans nos mœurs ?

Cette grande réforme qui devait, de l'avis des pessimistes, jeter le trouble dans notre organisation sociale, n'est pas encore entièrement accomplie, mais elle le sera demain. A peine implantée, elle s'est mise à fleurir avec une facilité qui prouve que le terrain lui convient.

Il en est ainsi de tous les progrès. Les objections qu'ils soulèvent sont si péremptoires, qu'elles font hésiter leurs partisans les plus résolus.

Et puis, un beau jour, sous la poussée de la logique, le progrès s'instaure. Alors, l'on constate avec étonnement que les arguments hostiles fondent et s'évanouissent. Et ceux même qui les ont soutenus avec le plus d'âpreté, sont les premiers à en perdre le souvenir.

Le repos hebdomadaire a passé par toutes les phases transitoires avant d'aboutir à sa généralisation définitive. Il n'est même pas encore universalisé d'une façon absolue. Néanmoins, toutes les critiques dont il fut l'objet sont déjà oubliées.

Le principe d'une journée de repos par semaine, semble aujourd'hui très naturel à tout le monde. Et si dans le détail de la pratique, des concessions doivent être accordées, s'il faut se départir d'une rigidité trop intransigeante, il n'en reste pas moins que l'on est d'accord sur le fond même de la question.

Cette constatation doit être de nature à stimuler le zèle des promoteurs d'idées. Leur persévérance, quand ils défendent une cause juste, finit toujours par trouver sa récompense. Et leurs pires adversaires deviennent bien souvent leurs soutiens les plus convaincus.

Mais est-ce bien le moment de parler de choses graves, alors que commencent les joyeux ébats des vacances ?

Les trains ont déversé sur toutes les plages, dans les villes d'eaux, à la campagne et sur les hauteurs, leurs contingents de citadins pressés de respirer l'air plus pur des grands espaces.

Chaque année l'exode est plus dense, tant le déplacement devient un besoin pour les populations des villes.

A voir cette fuite joyeuse, on éprouve la satisfaction que donne toujours le spectacle du bonheur des autres. Mais malgré soi l'on pense à tous ceux que leur situation sociale retient dans la fournaise. Ceux-là sont nombreux aussi, et le besoin de repos dans une atmosphère plus saine, n'est pas moins impérieux pour eux que pour les autres. N'est-ce pas eux qui fournissent le labeur le plus rude, et pour lesquels un repos de quelques semaines se justifierait le mieux ? Mais les nécessités de l'existence opposent leur inflexible véto à toute aspiration de ce genre.

L'on ressent, qu'on le veuille ou non, qu'il y a là une injustice, et l'on jouirait mieux des vacances si l'on n'était obsédé par cette pensée que tant de concitoyens en sont privés.

Je ne puis avoir la prétention de faire disparaître d'un trait de plume, une inégalité choquante.

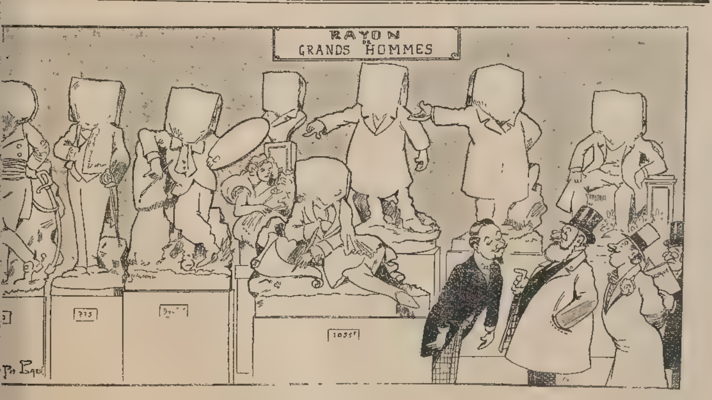
Le papier est complaisant et se prête à tous les rêves, mais la pratique ne se contente pas toujours de la vérité théorique. Elle exige des chiffres, des budgets et des combinaisons matérielles.

J'ai l'espoir cependant, qu'un jour, jour lointain peut-être, la réforme du repos hebdomadaire se complètera par l'institution de vacances annuelles. Les vacances pour tous, quelle belle œuvre à voir s'épanouir plus tard !

J'entends d'ici tous les impedimenta qu'on mettra en avant pour démontrer l'impossibilité d'une pareille idée, mais cela ne me convainct pas. Ce qui est vrai aujourd'hui ne l'est pas forcément demain.

Et la pensée de voir un jour tout le peuple jouir de ce qui est encore le privilège d'une classe, est si séduisante, que si c'est une illusion, je préfère la conserver que de l'aventurer dans une discussion incertaine.

Mais rien ne prouve que c'est une illusion. Chaque pas en avant de la civilition a toujours été taxé d'utopie jusqu'à sa réalisation. Pourquoi n'en serait-il pas de même pour celui-ci ? Fred ISLY.



GRANDHOMANIE

Les grands hommes statufiables devenant de plus en plus nombreux, plusieurs grands magasins viennent de créer le rayon : Confection de grands hommes. Comme les vêtements aujourd'hui, les statues sont faites d'avance, et il n'y a que quelques coups de ciseaux à donner pour avoir, sous vingt-quatre heures, le grand homme désiré. Que de difficultés aplanies pour les Comités !

Chat échaudé

— Comment papa a-t-il fait ta connaissance ? demandait un jour le jeune Bob à sa mère, la très acariâtre madame Acerbe.

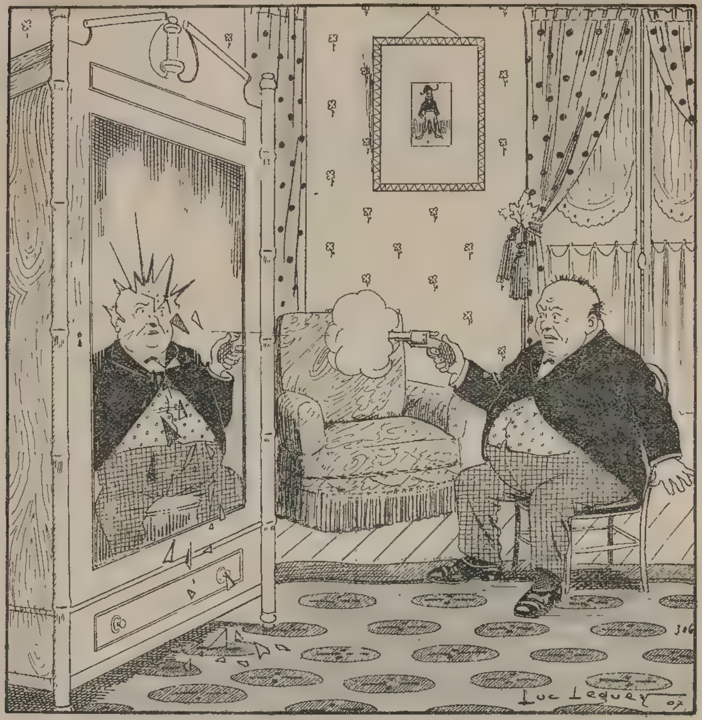
— J'étais tombée à l'eau et il m'a sauvée à la nage.

- Est-ce que moi aussi je ferai connaissance avec ma femme en la sauvant à la nage ?

— Peut-être... quand tu sauras nager.

Bob esquissa une moue.

— C'est drôle, fit-il, papa ne veut pas que j'apprenne à nager.



POUR JUGER DE L'EFFET

M. Lafrousse, complètement ruiné, ayant résolu de se suicider, fait auparavant un petit essai sur son effigie.

Une leçon pour le roi de Prusse

L'empereur Guillaume, grand-père du kaiser actuel, le même qui se fit couronner à Versailles en 1871, voyageait un jour *incognito* en Hongrie. Il n'était alors que roi de Prusse.

Il rencontra, aux environs de Tœplitz, ville de Bohême célèbre par ses eaux thermales, un juge hongrois qui se promenait fort tranquillement sur la grande route en fumant, avec délices, sa grande pipe de porcelaine.



DUPOIVROT ECOUTE SON MEDECIN

— Le médecin m'a recommandé de faire des poids pour me fortifier, aussi maintenant je ne bois plus que dans un cruchon de deux kilos.

Le roi, dont les allures de sous-officier et le rude langage n'étaient bien appréciés que des Prussiens, ses sujets, apostropha sans façon le promeneur :

— Dis moi, mon garçon, qui es-tu?

— Je suis juge au Comitat, répondit le magistrat un peu surpris de la question.

— Ah! tu es juge. C'est très bien. Et, dis-moi, es-tu content de ton état?

— Mais... sans doute

— Parfait, parfait, déclara le roi. Allons, mon garçon, je te félicite.

Sur ces mots, le roi tourna les talons.

Il n'avait pas fait trois pas que le Hongrois le tirait par sa manche et s'adressant à lui avec douceur :

— Et toi, mon garçon, lui demanda-t-il, qui es-tu?

Le souverain eut un haut-le-corps, mais il se ravisa et, croyant tenir une réplique triomphante :

— Je suis roi de Prusse, dit-il.

Le juge resta impassible.

— Ah! tu es roi de Prusse, continua-t-[...] C'est très bien... Et, dis-moi, es-tu content [...] ton état?

— Mais... sans doute, balbutia Guillaum[...] visiblement troublé de l'indifférence de s[...] interlocuteur.

— Parfait, parfait, riposta celui-ci. Allon[...] mon garçon, je te félicite.

Et saluant Sa Majesté avec bonhomie, [...] poursuivit sa promenade.

L'histoire est non seulement amusante, ma[...] authentique, et toute l'Allemagne la conna[...]

Courrier Pêle-Mêl[...]

Monsieur le Directeur,

Un de vos lecteurs, M. Audiard, deman[...] si Napoléon Ier pouvait dicter, à ses séc[...] taires, plusieurs lettres à la fois.

Cela peut être un tour de force, mais [...] constitue pas un travail pratique, et je dou[...] fort que Napoléon se soit livré à parei[...] fantaisie. Cependant, l'étonnante facilité av[...] laquelle l'empereur pouvait passer d'un su[...] à un autre, sans apparence de fatigue, [...] cela dans un laps de temps très court, ét[...] proverbiale. A ce sujet, M. Audiard me p[...] mettra de rappeler ici une scène qui se pas[...] en septembre 1808, au château d'Erfurt [...]

La ville était remplie d'étrangers, accour[...] en foule pour contempler les traits du co[...] quérant. Napoléon avait à ses côtés l'empere[...] Alexandre, le roi de Saxe, le roi de Wurte[...] berg, le grand-duc Constantin, le prince Gu[...] laume de Prusse, etc... Il venait de passer u[...] revue et rentrait au château. Parmi les u[...] formes resplendissants des officiers, un hom[...] en civil monta les escaliers côte à côte av[...] le maréchal Lannes, qui le présenta au cha[...] bellan, en disant :

— Par ordre de l'empereur, M. de Gœthe.

Cinq minutes après, le grand poète allema[...] était en présence de Napoléon, qui déjeun[...] assis près d'une grande table ronde co[...] verte de livres et de papiers. Les minist[...] et les membres de la maison impériale étai[...] présents.

Gœthe s'inclina profondément.

— Votre nom est Gœthe? demanda br[...] quement l'empereur.

— Oui, Sire.

— Quel âge avez-vous?

— Soixante ans, Sire.

— Quelles tragédies avez-vous écrites?

— *Iphigénie*, *Egmont*, *Torquato Tasso*.

— Vous avez vu, hier, mon théâtre? [...] pensez-vous de mes acteurs?

— Un ensemble admirable, une parfaite h[...] monie.

— Je suis heureux de savoir que mes [...] tistes sont aimés en Allemagne. *Mahomet* [...] été bien joué, mais je trouve cette pi[...] peu naturelle.

— Je l'ai traduite, Sire.

— Ah! Cela prouve que votre critique [...] fère de la mienne. J'ai lu votre *Werth*[...] Vous êtes directeur du théâtre de Weima[...]

— Oui, Sire.

— J'aimerai à voir jouer des acteurs a[...] mands. Après-demain j'irai voir le champ [...] bataille d'Iéna avec l'empereur de Russ[...] de là je me rendrai à Weimar. Talma et [...] chesnois iront aussi. — Duroc!

Le maréchal s'avance.

— Comment les choses vont-elles en [...] logne? Je n'ai reçu aucune nouvelle de So[...] Faites un relevé de la population de ce pa[...] de ses ressources pécuniaires, de ses réco[...] et moyens de subsistance pour alimenter [...] corps d'armée de 80.000 hommes. — M. [...] Gœthe!

— Sire!

— Que pensez-vous de Talma?

— C'est un artiste sublime, l'incarnat[...] de la tragédie.

— Aimeriez-vous faire sa connaissance[...]

— J'en serais très heureux et ...

— ...Attendez. Talma a l'habitude de ve[...] me voir, chaque jour, après déjeuner. [...] Talleyrand!

— Sire!

— Approchez. J'ai reçu de Fouché un r[...]

port qui n'est pas du tout à votre avantage

L'empereur, ayant fini de déjeuner, se leva de table et se dirigea vers l'embrasure d'une fenêtre. Il causa avec Talleyrand, pendant un court instant, avec beaucoup d'animation.

Tout à coup, le chambellan annonce:

— Sa Majesté le roi de Wurtemberg!

L'Empereur se retourna et dit:

— Je suis en affaires... affaires très pressées. J'aurai le plaisir de voir Sa Majesté ce soir au théâtre.

Le chambellan reparut bientôt. Il annonça:

— L'acteur Talma!

— Qu'il entre, fit l'empereur. — Lannes!

— Sire!

— Je passerai, demain, en revue le 44e et le 103e de ligne. Placez, au premier rang, le soldat Giraud, de la 6e compagnie du 103e. Il était à Marengo dans la 32e demi-brigade. Je veux lui parler; il aura la croix. Les troupes en grande tenue. Revue à cinq heures. — Talma!

— Sire!

— Quel est votre programme pour ce soir?

— *Cinna*, ou *Andromaque*, ou *Britannicus*. Votre Majesté n'a qu'à ordonner.

— Non, je veux voir la *Mort de César*. Bonjour, Messieurs!

Et Gœthe et Talma se retirèrent.

Toute cette scène n'avait pas duré un quart d'heure!

ALABERT.

Rhume des foins

Monsieur le Directeur,

Le rhume ou asthme des foins, qui fait son apparition en juin et juillet, peut se soigner d'une façon efficace de la manière suivante:

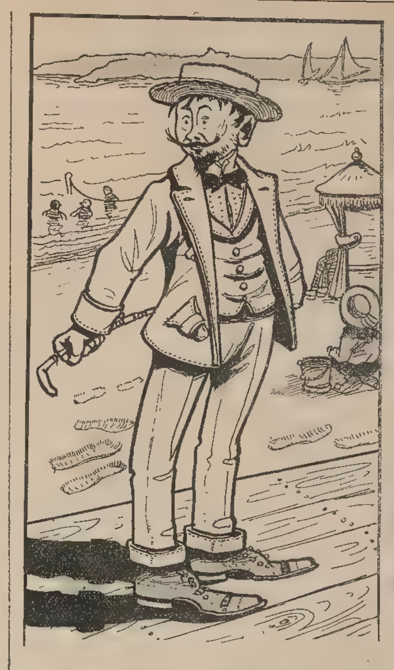
Deux fois par jour, faire, pendant 5 à 10 minutes, une inhalation avec un grand bol d'eau chaude additionnée d'une cuiller à café de :

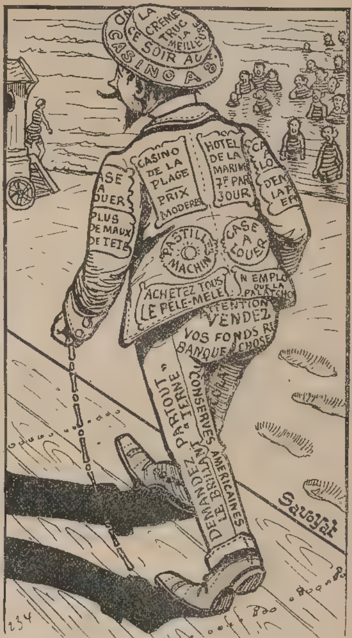
Menthol . . . . . 2 grammes
Teinture d'eucalyptus . . 100 grammes

Éviter refroidissement, humidité et poussière.

Recevez, etc.

Alfred GARIN.





LA PUBLICITE SAUVEUSE

M. Pensatout s'est fait faire un complet de la première blancheur, mais ayant perdu la forte somme aux petits chevaux...

...il a trouvé le moyen de s'utiliser commercialement...

...et de rentrer dans ses frais.

Questions interpêlemêlistes

La timidité est-elle toujours un produit de l'orgueil?

T. V.

On dit : *fort comme un Turc*. Cette locution vient-elle d'une supériorité physique réelle chez les Turcs?

HERMANN.

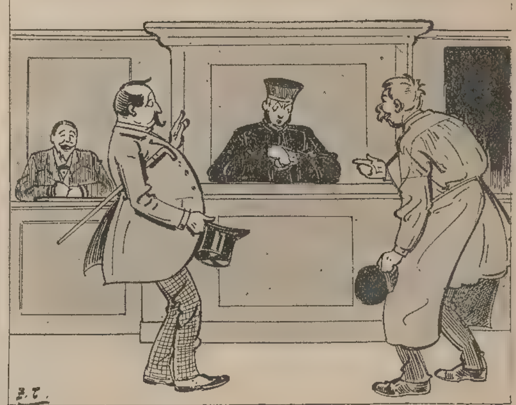
La criminalité, en France, est-elle plus grande que dans les autres pays de civilisation égale?

ENNIER.

Quelle est la retenue faite par l'Etat sur les lots gagnés par les obligations ou les billets gagnants des loteries?

M. C.





OPINION POLITIQUE COMESTIBLE

LE CRÉMIER. — Oui, Monsieur, ce fromage est le roi des fromages, je vous le garantis.

LE CLIENT. — C'est bien, je vous l'achète.

LE JUGE. — Le plaignant prétend que vous lui avez vendu un fromage rance et détestable, et cependant vous lui avez affirmé que c'était le roi des fromages. Est-ce vrai?

LE CRÉMIER. — C'est vrai! Mais je n'ai jamais dit qu'il était bon. J'ai dit seulement que c'était le roi des fromages.

LE JUGE. — Eh bien!

LE CRÉMIER. — Eh bien! pour moi, le roi des fromages c'est celui qui est le plus mauvais. Sommes-nous, ou ne sommes-nous pas républicains, monsieur le juge?



LA CUISINE AUTOMOBILISTE

Plat du jour : Tête de veau à l'huile.

UN LONG DUEL

L'année 1813 vit la fin d'*un duel qui durait depuis dix-neuf ans*. A Strasbourg, le capitaine de hussards Fournier avait, pour le plus futile des motifs, provoqué et tué un jeune homme, seul appui d'une nombreuse famille. Ce fut une indignation générale dans toute la ville. Une foule énorme suivit le convoi. Le lendemain, un bal fut donné chez le général Moreau. Pour éviter que la présence de Fournier à ce bal ne scandalisât la bourgeoisie, le général chargea le capitaine Dupont de lui barrer le passage.

Lorsque Fournier se présenta:

— Il t'est défendu d'entrer ! lui dit-il. Tu vas rentrer chez toi, ordre du général !

— C'est bien, dit Fournier, je ne peux me battre avec le général, mais je me battrai avec toi, pour laver cette injure.

— Quand bon te semblera ! Il y a longtemps que tes allures fanfaronnes me déplaisent et que la main me démange de te corriger.

— Nous verrons celui des deux qui sera corrigé !

Le lendemain de cette altercation, les deux officiers croisaient le fer.

Ce fut Fournier qui fut blessé.

— Première manche ! s'écria-t-il, le bras traversé d'un coup d'épée.

— Tu entends donc recommencer l'expérience? demanda Dupont.

— Oui, dès que je serai guéri.

Un mois après, grièvement blessé à son tour, Dupont s'écriait en tombant:

— Seconde manche ! Au premier jour la belle !

Mais « la belle » ne termina rien, car touchés légèrement tous deux, ils décidèrent de poursuivre l'affaire jusqu'à ce que l'une des parties se déclarât battue et satisfaite...

Ils formulèrent ainsi leurs conventions:

1° Chaque fois que MM. Dupont et Fournier se trouveront à trente lieues de distance l'un de l'autre, ils franchiront chacun la moitié du chemin, pour se rencontrer l'épée à la main;

2° Si l'un des deux contractants se trouve empêché par son service, celui qui sera libre devra parcourir la distance entière, afin de concilier les devoirs du service et les exigences du présent traité;

3° Aucune excuse, autre que celles résultant des obligations militaires ne sera admise;

4° Le présent traité étant fait de bonne foi, il ne pourra être dérogé aux conditions arrêtées du consentement des parties.

Cet étrange pacte fut exécuté dans toute sa teneur. Cet état de guerre continuel était devenu, pour eux, normal. Ils mettaient à se joindre un empressement très vif, et ils ne croisaient jamais le fer sans avoir échangé d'abord une formidable poignée de main.

Rien de plus burlesque que leur correspondance.

Tantôt c'était l'un qui écrivait: « Je suis engagé à déjeuner chez un de mes cousins à Nancy; je compte faire ce voyage pour répondre à cette aimable invitation. Puisque tu es en congé dans cette ville, nous en profiterons, si tu veux, pour nous donner un coup d'épée. »

Tantôt c'était l'autre qui envoyait ce billet: « Je passerai à Lunéville le 5 octobre prochain, vers midi. Attends-moi à l'hôtel des Postes. Nous nous donnerons un bon coup d'épée. »

Entre temps, il arrivait que l'avancement de l'un des deux officiers empêchait provisoirement toute rencontre, mais dès qu'ils se retrouvaient sur le pied d'égalité, le dernier élevé en grade ne manquait jamais de recevoir aussitôt une épître dans ce genre: « Mon cher ami. J'apprends que l'empereur, rendant justice à ton mérite, vient de t'accorder tel grade. Reçois mes sincères félicitations au sujet d'un avancement que ton passé et ton courage rendent naturel. Il y a pour moi un double motif de joie dans ta nomination: d'abord la satisfaction d'une circonstance heureuse pour ton avenir, ensuite la faculté qui nous est rendue de nous donner un coup d'épée à la première occasion. »

Les deux amis avaient tous deux conquis le grade de général de brigade, quand l'ordre est donné à Dupont de joindre l'armée des grisons. Il arrive par une nuit noire dans le village qu'occupe l'état major. Pas d'auberge. Aucune lumière, si ce n'est aux fenêtres d'un petit chalet. Dupont se dirige de ce côté, pénètre résolument dans l'habitation et se trouve subitement en face... de Fournier.

— Comment, c'est toi? dit celui-ci, joyeux. En avant le coup d'épée !

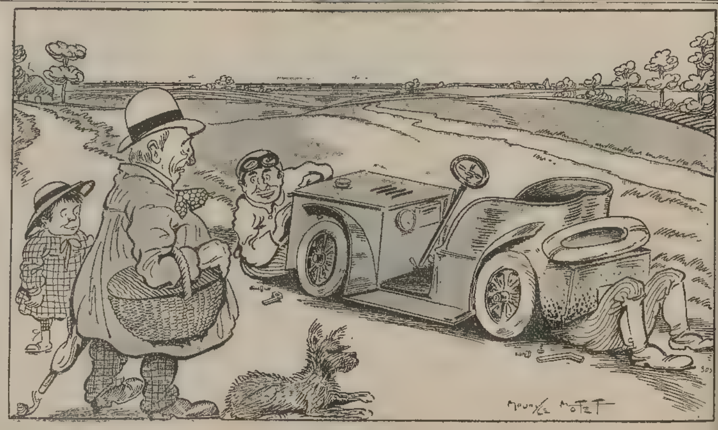
Et ils continuent à ferrailler tout en dialoguant. Le bruit qu'ils font attire des officiers qui séparent les deux généraux.

Un beau jour, Dupont songe à prendre femme. Mais auparavant il estime qu'il doit tuer ou museler Fournier. Il va donc trouver son éternel antagoniste.

— Je suis sur le point de me marier, lui dit-il. Il faut terminer cette vieille querelle qui commence à sentir le rance. Pour obtenir un résultat définitif, nous allons nous battre au pistolet.

— Tu deviens fou, s'écrie Fournier stupéfait. Tu sais bien que tu es d'avance un homme mort !

— Oui, je connais ton adresse. A vingt pas, m'a-t-on dit, tu casses en deux les brûle-gueules que les soldats tiennent entre leurs lèvres. J'ai songé à un moyen d'égaliser le combat. Voici: il y a près de Neuilly un clos planté d'un petit bois, dont je puis dis-



ILLUSION

Et l'on dit que la race humaine dégénère ! Cré mâtin ! quel géant ! !

A LA MANILLE



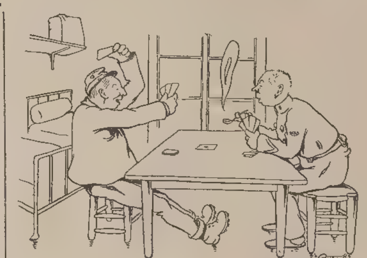
Je coupe *carreau*, disait le vitrier.



Je coupe *trèfle*, disait le jardinier.



Je coupe *cœur*, disait le tripier.



Je coupe *à tout*, disait le fricoteur.

poser. Nous nous y rendrons, munis de pistolets d'arçon, puis, après nous être perdus de vue, nous nous traquerons avec la faculté de tirer à notre convenance.

— J'accepte! dit Fournier. Mais permets-moi de te donner un conseil: ne pousse pas trop loin tes projets matrimoniaux, car je t'affirme que tu mourras garçon.

— Rira bien qui rira le dernier!

Au jour convenu, les généraux Fournier et Dupont se mettent en chasse. Ils avancent à pas de loup, se guettant à travers le fourré. Soudain, leurs yeux se rencontrent. D'un commun mouvement, ils s'effacent derrière un arbre et restent cois quelques minutes. Mais Dupont s'aventure, ou du moins a l'air de s'aventurer. Il relève le pan de sa redingote et en fait dépasser un bout. Une balle sifle aussitôt, déchirant le drap.

— Et d'une! se dit-il.

Après un court intervalle, tenant son pistolet d'une main, il en présente le canon comme s'il allait tirer et, en même temps, tend son chapeau de l'autre main.

— Et de deux! s'écrie-t-il tandis que son chapeau est lancé dans les broussailles.

— Ta vie m'appartient, lui dit-il, mais je ne la prends pas!

— Comme il te plaira, répond Fournier.

Alors, marchant droit sur Fournier:

— Seulement souviens-toi de ceci, c'est que je n'abandonne pas mes droits de propriété. Garde-toi donc, à l'avenir, de te présenter devant moi, car je pourrais t'envoyer, à bout portant, puisque c'*est mon droit*, mes deux balles dans la tête.

Ainsi finit cette longue querelle qui, commencée en 1794, se terminait en 1813.

L'AVARE

Népomucène Mathieu, le fils à Pantaléon Mathieu, est à Paris Et s'il y est, ce n'est certes pas avec l'argent de son père, qu'a été défrayé ce voyage. Non! C'est sur ses propres économies que le jeune campagnard s'est offert une visite à la capitale. Le père Mathieu ne lui a, du reste, pas épargné l'expression de son indignation au sujet d'un déplacement aussi coûteux qu'inutile:

— Donner son argent pour aller voir des maisons et des rues, si c'est Dieu possible d'avoir des idées pareilles!

Mais Népomucène est de son siècle, et son envie de voir Paris le tenaillait. Il partit donc.

Nous devons supposer que l'opinion succinte du père Mathieu, sur Paris, ne fut pas partagée par son rejeton et que celui-ci trouva à Paris mieux que des rues et des maisons, car son séjour s'y prolongea au-delà de ses prévisions.

Il s'y prolongea même plus que son argent, de sorte qu'un beau jour Népomucène s'aperçut que toutes ses économies avaient été absorbées par la ville lumière.

Que faire en pareil cas, quand il ne reste plus de quoi payer son hôtel, ni même un billet de retour?

On écrit à sa famille. C'est ce que fit notre jeune campagnard. Il adressa donc à son père le pressant appel que voici:

Mon chère paire,

Je sommes tout rouge de honte, d'avouère à te tracer que j'ons besoin de cent francs.

Réflexion faite, j'aimons core mieux me tuer qué de te demandai de l'argent.

Comme ça t'en sauras rien. Je t'envoye un timbre pour la réponse.

Ton fils, triste et reconnaissant.

NÉPOMUCÈNE.

Poste Cripton: Acablé par la honte dé t'avouai ma gêne, j'ons couru aprais le facteu pour y reprendre ma lettre, mais il étion déjà loin. Fasse le Ciel que cette lettre soye arrêtée en route par quèque événement ou qu'alle s'égare.

Au reçu de cette émouvante missive, le père Mathieu sentit palpiter son cœur de père et ne put retenir un pleur qui se perdit dans sa grosse moustache.

Le lendemain, Népomucène recevait un billet ainsi conçu:

Mon chair fils,

Console touè et cesse èd' rougir. Le ciel a écouté ta prière. Ta lettre s'est égarée.

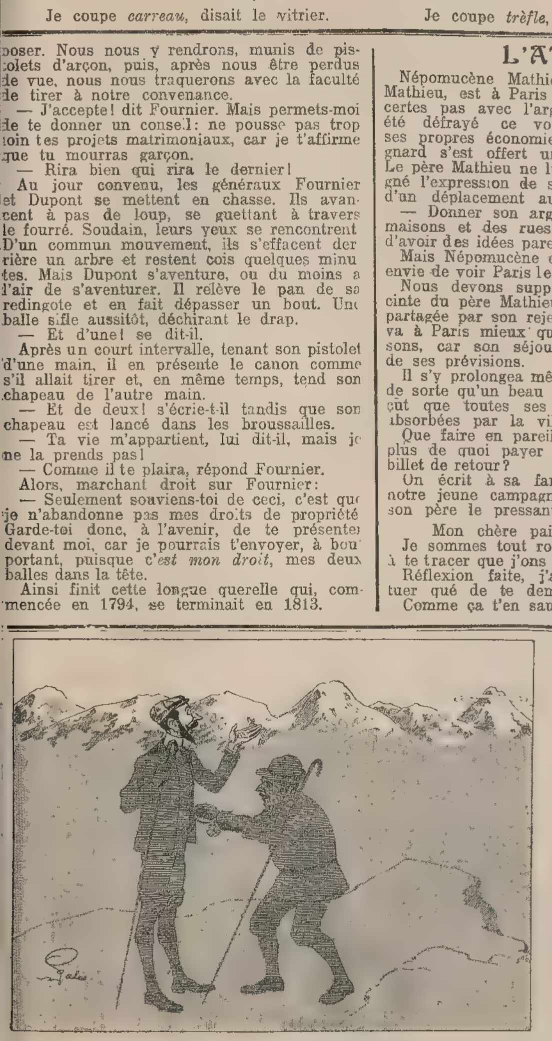
Ton père pour la vie.

Mathieu PANTALÉON.

PENSÉES

Le plus beau *récit* du plus somptueux voyage aux Indes ne vaut pas une petite excursion *effective* dans la forêt de Fontainebleau.

Le meilleur bifteck est toujours celui qu'on n'a pas mangé.



DANS LE BROUILLARD

M. LEGRAND. — Le brouillard cachait une chaîne de montagnes, mais voilà le soleil qui paraît et me la fait voir: la chaîne est de toute beauté et le soleil couchant la montre tout en or... mais êtes-vous toujours là?... m'entendez-vous?...

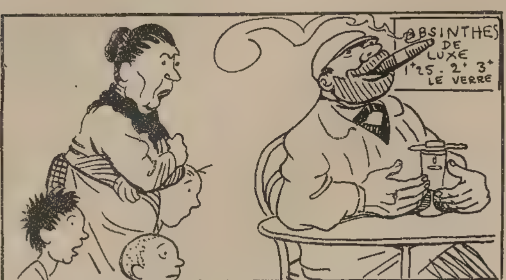
M. PICPOCK. — Oui... oui... la chaîne de toute beauté... la montre tout en or.



M. LÉPINE. — Mais que font donc mes agents?! Voilà une femme qui fait de la poussière passé neuf heures!!

LES SOLUTIONS DROLES

La commission des Boissons à la Chambre a décidé, au sujet de la grave question de la suppression de l'absinthe, que, seules, désormais, les absinthes chères — les absinthes de luxe — seraient autorisées.
(Les journaux)



Réforme excellente! les absinthes à bas prix, il faut bien l'avouer, sont de la camelote... L'absinthe, désormais, coûtera cher, mais ce sera de la bonne absinthe, comme qui dirait de l'absinthe hygiénique...



L'ineffable commission des Boissons ne peut s'en tenir là: les eaux que nous buvons, soit de Seine, ou de Marne, ou de source, sont des eaux contaminées. Seules, les eaux de luxe, eaux minérales à vingt sous la bouteille, seront permises tant pour la boisson que pour l'usage externe.



Et les vins! personne n'a plus d'illusions sur la façon dont sont fabriqués les vins trop bon marché... Les vins de luxe, seuls, seront autorisés.



Quant à la question de l'alimentation, il y a longtemps que nous savons à quoi nous en tenir sur les nourritures à bas prix: les mets de luxe, seuls, sont sans danger.



Les véhicules populaires (métro, omnibus, etc.) sont pleins de dangers pour la santé publique. On le sait, et pourtant — coupable indifférence — que de gens les fréquentent. La commission des Transports a décidé que, seuls, les véhicules de luxe circuleraient désormais.



Et les logements pauvres?.. tous insalubres!... qui le niera?... Quelle sage décision a prise la commission des logements en décidant que, seuls, les appartements de luxe seraient habités.



La question des vêtements a son importance. Il est certain que les loques sordides dont se revêtent certains citoyens, peu soucieux de leur tenue, sont des nids à microbes. Tout le monde, désormais, quelle que soit la profession exercée, devra se mettre en parfait gentleman.



Enfin, il est démontré que les ménages sans le sou ne sont guère heureux et deviennent trop souvent une charge pour l'État. Seuls, les mariages de luxe — parfaitement! — seront autorisés, ce qui sera la plus parfaite solution du paupérisme en France.

TOUT AUGMENTE

Tout augmente, affirment certains bruits tendancieux qui cherchent à nous représenter le public arrosant de larmes le sou d'augmentation du pain ou du boisseau de pommes de terre...

La vérité est que le public se fiche pas mal de cette malheureuse augmentation.

La France est assez riche pour se payer un peu de tout, y compris sa gloire.



La France est même si incommodée de sa richesse, qu'on la voit jeter son argent à l'eau après l'avoir, par pudeur, converti en asticots.



Mais on a beau faire, il en reste encore trop et on cherche à en dissiper une partie en fumée.



On voit des malheureux ayant usé de tous les moyens pour se débarrasser du trop plein de leur numéraire, qui n'ont plus que la ressource de le convertir en liquide de diverses couleurs.



D'autres, encore plus à plaindre, essayent de l'écouler en achetant des coups de poing sur la figure.



Des personnages officiels essayent de remédier à l'envahissement de cette funeste richesse, ils ont imaginé de soulager leurs contemporains en leur vendant des choses pas chères à des prix fous.



Mais ce n'est pas encore la solution rêvée, et les cafés, les théâtres, les voitures, etc...., ont eu beau pousser leurs prix jusqu'à l'extrême limite, le public donne toujours quelque chose en plus.

Et maintenant qu'on vienne encore nous parler de l'augmentation du pain et des navets.



LE PAYSAN ET LE « PELE-MELE »

LE PAYSAN. — Je voudrions bon un *Pêle-Mêle* du jour pour mon fils.

LA MARCHANDE. — Voilà le tas, servez-vous.

LE PAYSAN. — Oui, mais je m'y connaissions point... si que vous vouliez m'en choisir un bon!



MODERNISME

— C'est honteux! tu n'as jamais la croix!...

— Voyons, papa, après la façon dont tu as obtenu ta légion d'honneur, je ne supposais pas que tu prisses encore les croix aux sérieux.

LES BOURREAUX

Chez les peuples où la loi du talion a précédé les notions de justice, il n'existait pas d'exécuteurs publics. En Grèce et à Rome, l'office des bourreaux était réputé infâme; au reste, ils n'étranglaient que les esclaves, « vil bétail ».

Seuls, les licteurs avaient le droit de décoller les citoyens romains, et ils étaient très fiers de cette prérogative. Franchement, il n'y avait pas de quoi!

Au moyen-âge, le bourreau inspire une terreur universelle : il vit dans une maison des champs, isolé; l'intérieur des villes lui est interdit. En Espagne, il porte un costume particulier, très voyant; sa maison est peinte en rouge.

Avant la Révolution, on comptait, en France, plus de 160 exécuteurs : les Sanson, à Paris, Tours et Reims; les Desmorets, dans l'Ile-de-France et la Champagne; les Ferey et les Jouenne, en Normandie et dans l'Orléanais; Ganié, à Rennes; les Vermeille, à Cambrai. Il pullulaient dans l'est du pays, surtout en Lorraine où, durant des siècles, exercèrent les Spirkel, les Wolff, les Barré.

Par contre, ils étaient très rares dans le Midi où nul propriétaire ne voulait les loger, où le boulanger même leur refusait une miche de pain bis.

Et pourtant, la plupart n'exerçaient jamais, se contentant du titre et des privilèges qu'il confère. Le plus important de ces privilèges, le droit de « havage », leur permet de prendre, sur les marchés, autant de grains et de farine qu'en pouvait contenir leur main.

Certains bourreaux étaient commissionnés par des seigneurs, d'autres par les municipalités.

M. d'Amiens recevait 60 écus par an, plus

CONDESCENDANCE

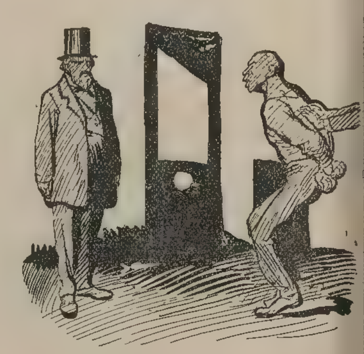
Ceux qui sont vraiment supérieurs aux autres savent se mettre à la portée de leurs inférieurs et parler leur langage.



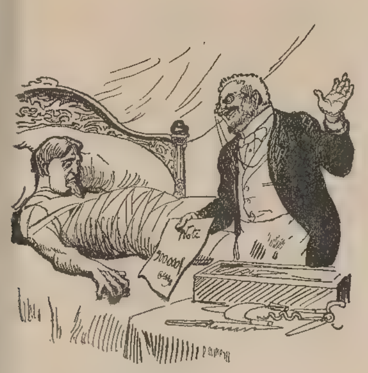
On connait l'histoire de ce conscrit à qui l'on disait : « Foin, paille », pour lui apprendre à distinguer sa droite et sa gauche. Il ne connaissait d'autre langage que celui des champs.



Un candidat à la députation doit se mettre à la portée aussi bien de ses concurrents que de ses électeurs et parler la même langue.



La société, pour se faire comprendre des assassins, n'a de meilleur moyen que de parler leur langage.


Un bon chirurgien doit se mettre à la portée de ses clients.



Un grand cuirassier doit savoir se mettre à la portée d'un petit fantassin s'il veut avoir du feu.



Il est cependant un cas où les grandes personnes doivent avoir soin de ne pas se mettre à la portée des enfants : c'est lorsque ceux-ci jouent au diabolo.

cinq aunes de drap pour une robe, le logement, un septier de blé à Noël et un à Pâques. M. d'Arras n'était pas payé, mais il avait licence d'enlever les chevaux morts. Le plus privilégié était M. de Paris qui, outre l'allocation de 20 sols par pendaison, s'attribuait des grains, des fruits, de la marée, imposait les marchands forains et les lépreux.

Quand disparurent les justices seigneuriales, abbatiales et prévôtales, les exécuteurs se trouvèrent sur le pavé.

Jean-Louis Desmorest, qui exerce à Laon depuis trente-six ans, demande qu'on l'emploie à des « travaux se rapprochant de sa profession ». D'autres sollicitent une pension pour « bons et loyaux services ».

Le décret de la Convention, du 13 juin 1793, mit fin à toutes les récriminations en établissant un exécuteur des hautes-œuvres dans chaque département, et à la seule charge de l'Etat. Ce décret fixait aussi les traitements qui devaient être de 2.400 livres dans les villes de cinquante mille âmes, de 4.000 livres dans les villes de cent mille habitants, de 10.000 livres à Paris.

Les frais de déplacement de la guillotine étaient calculés à raison de vingt sous par lieue, tant pour l'aller que pour le retour.

Ce fut le côté sérieux de la nouvelle organisation, laquelle eut aussi son côté comique.

C'est ainsi que Spirkel, dont la famille exerçait en Lorraine depuis des siècles, ayant été nommé à Tarbes, refusa de se rendre à son poste, sous prétexte qu'il était vieux, chargé d'enfants, et qu'il *ignorait totalement la langue française.*

Un nom, celui de Sanson, domine toute l'histoire des bourreaux. Charles Sanson, l'exécuteur malgré lui du « citoyen Capet », est le plus intéressant de toute cette génération d'exécuteurs, qui torture et décapite pendant plus d'un siècle et demi, de 1688 à 1847. C'était un esprit cultivé, amoureux de sciences. Il suivait assidûment les cours d'histoire naturelle du Jardin des plantes, ainsi que les leçons de Bichat, et Gall le passionna avec son système phrénoligique, si admirablement complété, de nos jours, par Lombroso.

Le 18 fructidor, an III, son fils Henri lui succède; il « travaille » jusqu'en 1840, et c'est son fils Clément-Henri qui le remplace. Le père et le grand-père étaient taciturnes; ils parlaient peu et restaient confinés dans le home, loin d'une société qu'ils devinaient hostile.

Clément-Henri, lui, fut le bon vivant classique, grand amateur de la dive bouteille et très épris de la dame de pique. Enfermé à Clichy pour dettes, il n'en sortit qu'en mettant la guillotine au « clou ».

Il fut révoqué en 1847. Mais, homme de ressources, il installa, dans sa maison de la rue des Marais-Saint-Martin, un musée d'horreurs à travers lequel il pilotait des journalistes, surtout des touristes anglais. On dit même qu'il exécutait, dans sa cour, des moutons vivants, à la grande satisfaction des gogos qui payaient fort cher ce spectacle néronien.

Heindereck et Raque, qui précédèrent les deux Deibler, passèrent pour des gens heureux : ils n'eurent jamais d'histoires.

Heindereck était un colosse très doux. Cependant, ce n'est pas sans un petit frisson dans le dos que les paisibles habitants du boulevard Beaumarchais passaient devant sa maison, un joli pavillon, aujourd'hui disparu, qui avait abrité Marion Delorme.

Les deux Deibler, surtout le dernier, furent plutôt des exécuteurs honoraires, tant les décapitations furent rares sous l'archontat de M. Loubet.

Aujourd'hui, le dernier bourreau a vécu.

Ne crions pas : Vive le bourreau !

Jacques YVEL.


CRI DU CŒUR

— A moi ! au secours ! je me noie !...

— Ah ! tu vois bien que tu ne l'avais pas mérité ton prix de natation !


Voilà de l'amadou, il faut absolument que j'en rapporte.. il n'y a rien de tel pour...


...les blessures.

qui, lorsqu'il sera entré dans la pratique, sera l'idéal du verre incassable. C'est le verre fabriqué avec du quartz. Il résiste à des températures de deux mille degrés, alors que le verre ordinaire fond à sept cents degrés. Il est insensible à l'action de la chaleur, c'est-à-dire qu'il ne se dilate pas; de plus, on peut, à la température surchauffée, verser de l'eau froide sur le verre de quartz sans qu'il éclate.

Le verre en question semble donc tout à fait destiné à pouvoir servir à la fabrication des verres de lampe. De plus, il rendra de grands services dans la fabrication des lentilles photographiques ou astronomiques.

Le secret de ce verre de quartz a été découvert, pour ainsi dire, par hasard, pendant que le savant faisait passer un courant électrique sur un bloc de quartz. Il poursuivait la recherche d'un autre problème, quand la solution de la fusion du quartz lui fut ainsi révélée.

L'important est que, maintenant, on trouve un moyen pratique pour fabriquer, industriellement, du verre de quartz, car pour le moment, le prix de revient est cher. Le verre de lampe reviendrait à deux francs cinquante. On y arrivera sûrement. C'est une question de temps.

R.

Pêle-Mêle Connaissances.

— Les artifices de la fraude sont inépuisables: les sardines elles mêmes en sont victimes. En effet, devant le prix élevé de la *rogue*, appât indispensable pour la pêche à la sardine, on s'est avisé d'en produire artificiellement. On sait que la *rogue* n'est autre chose que du caviar de cabillaud; or, on l'imite à s'y méprendre avec un mélange de farine de froment, de seigle, d'albumine, de caséine et de sang, que l'on délaye dans de l'eau bouillante additionnée d'huile de poisson.

— Les bois qui fournissent le plus de puissance calorifique sont, dans l'ordre: le tilleul, le saule, le tremble, le pin, l'orme, le sapin, etc... Le chêne, malgré son excellente réputation de bois de chauffage, ne vient que bien après.

— Les animaux qui séjournent dans les Andes sont sujets à un malaise spécial, la *trembladera*, dont la cause reste encore ignorée. Cette maladie atteint les mulets qui passent la nuit dans certains endroits; ils ne tarderaient pas à mourir si on ne les éloignait pas. Quoi qu'ils demeurent à leurs côtés, les hommes n'éprouvent jamais rien.

DE NOS LECTEURS

Le chant du rossignol et les divers cris des oiseaux et animaux

Le premier auteur connu qui ait essayé de traduire, en langue humaine, le chant du rossignol, est un Italien: Marco Bettini, dans un ouvrage, édité à Parme en 1614. En voici un extrait, qu'il faut prononcer à l'italienne:

Tuu, tuu, tuu, tuu, tuu,
Zpe tiu zqua.
Quorrror pipiqui,
Tio, tio, tio, tix.
Qutio, qutio, qutio, qutio.
Zquo, zquo, zquo, zquo,
Zi zi, zi, zi, zi, zi, zi,
Quorro tiu zqua pipiqui.

Veut-on savoir maintenant quels sont les noms que donne de Marolles aux divers cris d'animaux et d'oiseaux?

Le tigre rougnonne, le léopard miaule, l'ours grommelle, le sanglier roume, l'éléphant barronne, le cerf rée, l'âne sauvage brame, la souris chicotte. La mésange tintine, la grive gringotte, l'étourneau pisote, la perdrix caquate, l'oie gratonne, la grue gruine, l'épervier et l'autour piaillent, la pie jase, la poule cocadaste, l'hirondelle trinsotte, le vautour palpette, le geai frigulote, le passereau pépie, la cigogne glattore, etc..., etc...

Le verre de lampe incassable

On sait que les verres de lampes se suivent et se ressemblent ; c'est-à-dire quand l'un se met à casser, les autres suivent son exemple et souvent on use trois ou quatre verres de lampe pour avoir voulu en remplacer un.

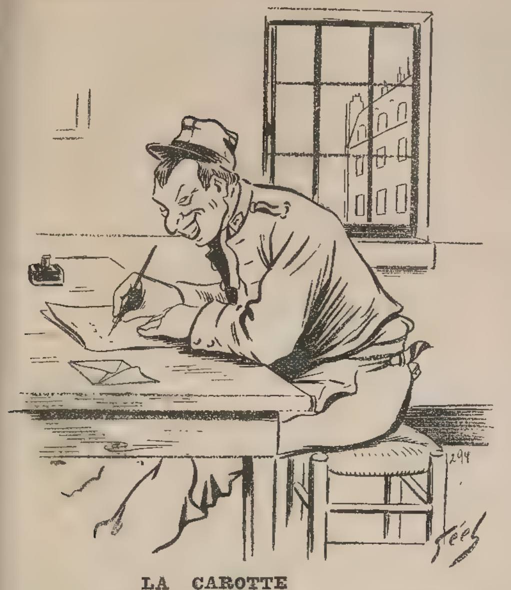
Un savant américain a découvert un verre



SIMPLE ERREUR

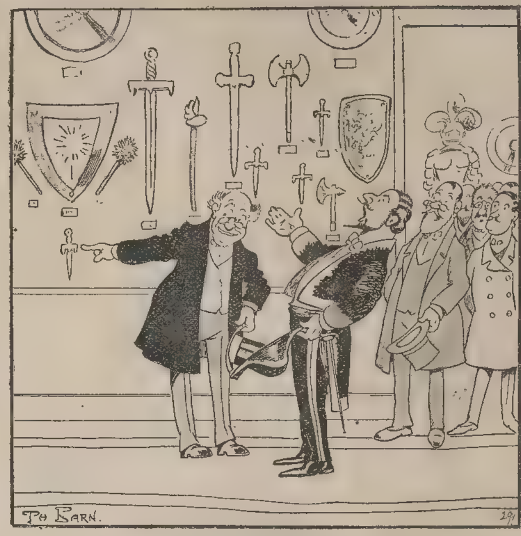
— Cocher! vous voyez bien que je suis arrivé.

— Ah! sapristi!



LA CAROTTE

Mes chers parents, je compte que vous voudrez bien m'envoyer cinq francs; les contribuables de cette ville sont en grève. Comme d'habitude, on a remplacé les grévistes par des soldats, de sorte que mon prêt y a passé.



INAUGURATION

— Nul doute, Monsieur le Conservateur, que la présence de ces armes anciennes, qui rappellent les vertus de nos ancêtres, ne fortifie notre race d'aujourd'hui.

— Sûrement, Monsieur le sous-préfet, car rien qu'avec ce petit poignard-là, j'ai fait de l'eau de rouille qui a joliment retapé mon petit dernier.

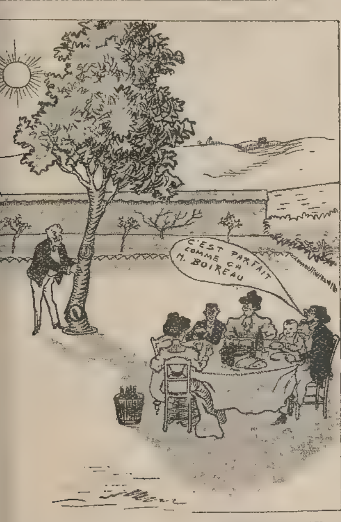
— La Salpêtrière, avec ses quatre mille ensionnaires, constitue le plus grand établisement hospitalier de l'Europe.

— D'expériences récentes, au dynamomètre, résulte qu'une paire de jeunes bœufs est apable de fournir, en travail normal, une puissance d'un cheval-vapeur trois quarts; une paire d'animaux âgés de huit ans peut développer un peu plus de deux chevaux-vapeur.

— Connue des Chinois, la houille était depuis fort longtemps employée à la cuisson des porcelaines. Les Célestes savaient encore, au moyen de trous de sonde, faire arriver à la surface de la terre les gaz inflammables qui se trouvent avec ce combustible fossile. Ils les employaient au chauffage et à l'éclairage.

— Les premiers ouvriers sucriers qu'on ait vus en Europe, furent ceux que l'Empereur Frédéric II amena d'Antioche, en 1239, pour établir, en Sicile, des fabriques de sucre de canne.

A. S.





LES PARISIENS A LA CAMPAGNE

M. Boireau est un homme intelligent et très pratique. Comme il n'avait pas d'ombre dans sa propriété, il a fait installer un arbre artificiel à charnières, ce qui lui permet de l'incliner à volonté pour abriter ses invités du soleil...

...et quand il pleut, c'est le plus commode des parapluies géants.

Suite du Résultat du Concours de Fables.

(Voir le Supplément).

Le rhinocéros et la loupe.

Un rhinocéros, en suivant
Sa promenade solitaire,
Aperçut sous ses pas, à terre
Une loupe qu'avait égarée un savant.
Cet engin lui sembla tout rempli de mystère,
Car on n'en trouve guère aux bois
Curieux, il le prend, le retourne vingt fois,
Puis, décidé soudain, à son œil il l'applique;
Aussitôt, sur le sol, il voit une fourmi
Qui semble maintenant de grandeur fantastique,
« Quel est cet ennemi,
Que je n'avais jamais connu dans nos parages? »
Dit-il en rejetant la loupe avec effroi,
« Il est presque aussi gros que moi
Et je dois redouter semblables voisinages... »
Miracle! la loupe ayant chu,
L'énorme bête a disparu;
Et le rhinocéros, étonné, sur la place
En cherche vainement la trace.

. . . .

En nous les faisant voir tout près,
L'ignorance et la peur grossissent les objets.

RAUDE.

PETITE CORRESPONDANCE

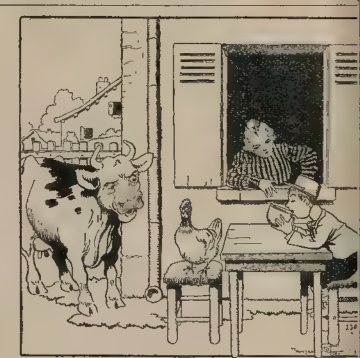
M. Farigoule. — Naturellement, c'est votre droit.

M. Aristide. — Cela ne nous paraît pas de nature à amener empêchement. mais certaines administrations sont là-dessus très pointilleuses.

M. Aristide. — De *Frater*, qui désignait les barbiers un peu experts, dans les villages, en toutes sort d'arts.

M. Mallié. — C'est une erreur typographique.

M. Noël Rambert. — S'il s'agit de donation, il fa absolument l'intermédiaire du notaire. S'il s'agit d testaments, il faut alors que chaque époux fasse sien *séparément;* ils peuvent être écrits sur papi libre.



PERPLEXITÉ

LA MAMAN. — Si tu veux guérir ton rhume, il faut boire ton lait de poule.

LA POULE. — Ferais-je du lait sans m'en apercevoir?

CHEMINS DE FER DU NORD

Pendant la saison balnéaire de 1907, les baigneu se rendant dans l'une des plages du Tréport-Mers, E Saint-Valéry-sur-Somme, Cayeux, Le Crotoy, Berck Plage, Paris-Plage, Boulogne, Vimille-Wimereux Dunkerque (Malo-les-Bains), pourront faire enlever l'avance leurs bagages par la Compagnie du Nord, l veille de leur départ, dans la soirée

La Compagnie fait ce service gratuitement les 2 28 et 29 juin; 1, 12, 13, 14, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30 31 juillet; 1, 2, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 23, 24, 25, 26, 2 28, 29, 30 et 31 août; aux autres dates des mois de jui let et d'août, elle effectue ce service moyennant un rémunération très modique.

Pour plus amples détails, consulter l'avis mis e distribution à la gare de Paris-Nord, et dans les 14 bu reaux de ville de la Compagnie à Paris, et dont u exemplaire sera envoyé à toute personne qui en fe la demande par lettre ou par téléphone.

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

AVIS

La Compagnie des Chemins de fer de l'Ouest l'honneur de porter à la connaissance du publi qu'à partir du 1er avril, le train de nuit du servic de Paris à Londres, viâ Dieppe et Newhaven, partir de Paris-Saint-Lazare à 9 h. 20 du soir au lieu d 9 h. 30, et de Rouen R.D. à 11 h. 25, au lieu de 11 h. 3 du soir.

13e ANNÉE — N° 33. 10 Centimes 18 AOUT 1907.

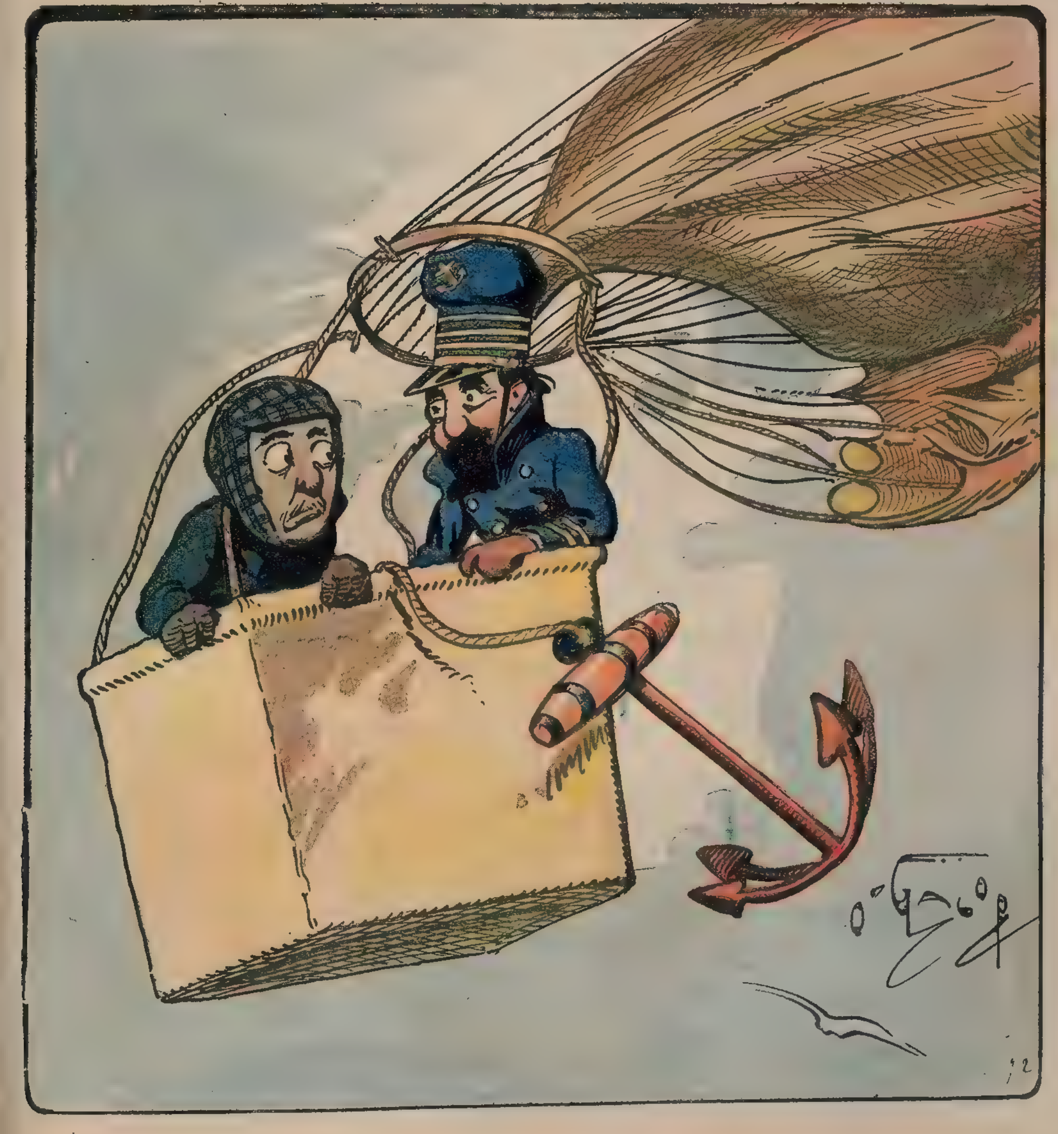
Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

FRANCE . UN AN 6 fr. SIX MOIS : 3 fr. 50
ÉTRANGER : UN AN 9 fr. SIX MOIS : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

GARANTI A L'USAGE, par O'GALOP



— Êtes-vous sûr, au moins, de votre parachute?
— Absolument !... Du reste, le fabricant s'est engagé à me le reprendre s'il ne fonctionne pas !

La collaboration au **Pêle-Mêle** *est rétribuée. Pour recevoir franco le libellé des conditions, envoyer 0 fr. 15 en timbres-postes.*

L'Eternelle Histoire

SCÈNE PREMIÈRE

Dans le salon de Monsieur et Madame Tout le monde. C'est jour de visites. On cause.

MONSIEUR. — Vous avez lu, dans le journal, le cas de cet employé du ministère?...
UNE DAME. — Non.
MONSIEUR. — Pendant un an, son chapeau est resté accroché dans son bureau comme marque de sa présence... et pendant un an il n'y a pas mis les pieds.
UNE DAME. — Est-ce croyable!
MONSIEUR. — Ce qui ne l'a pas empêché de toucher régulièrement, chaque mois, les doux appointements puisés dans la poche des contribuables.
UN VISITEUR. — Je connais le fait, il est exact... Du reste, ce n'est pas là un cas isolé.
MADAME. — Tous les fonctionnaires en sont là... ou à peu près.
UN VISITEUR. — Ce n'est pas sans raison qu'on les a flétris du nom de budgétivores.
MONSIEUR. — Oh! le fonctionnarisme!...
UN VISITEUR. — Quelle plaie!
UN AUTRE. — C'est l'école de la paresse...
MADAME. — Et de l'incapacité...
MONSIEUR. — L'on peut ajouter: « Le règne du piston », pour employer un mot vulgaire, mais qui rend bien la pensée...
UN VISITEUR. — Voilà qui est bien vrai... Le népotisme est une autre plaie qui ronge la France...
MADAME. — C'en est scandaleux!

La conversation continue.

SCÈNE II

Quelques jours après, Madame et Monsieur, en tête-à-tête, causent de l'avenir de leur fils.

MONSIEUR. — Enfin!... Voilà Jules bachelier, c'est un gros souci de moins.
MADAME. — La première étape est franchie. Toutes les carrières lui sont ouvertes.
MONSIEUR. — J'aurais été désolé s'il avait dû entrer dans le commerce... ou même l'industrie. Par ces temps troublés, c'est un avenir bien aléatoire.
MADAME. — Evidemment, ça ne vaut pas une situation de tout repos.
MONSIEUR. — Où l'on ne soit pas à la merci d'un caprice de son patron.
MADAME. — Et où l'on soit considéré.



MONSIEUR. — *L'on peut ajouter : " Le règne du piston ", pour employer un mot vulgaire...*

MONSIEUR. — Sans parler de la retraite...
MADAME. — S'il pouvait seulement entrer à l'Hôtel de Ville
MONSIEUR. — O
dans un ministère.
MADAME. — C'est
recherché... Il faudra
des appuis...
MONSIEUR. — Q
sait?... Par ton oncl
peut-être!... il est
faveur en ce mome
aux Affaires étrang
res!...
MADAME. — Oui... T
as raison... j'irai
voir...
MONSIEUR. — N
crains pas d'insister
tu sais, il doit être t
lement sollicité! Son
que l'avenir de not
fils en dépend!
MADAME. — Soi
tranquille... Je sera
si heureuse de le s
voir casé... et bien c
sé!...
MONSIEUR. — Ma
pour cela, tu ne l'ign
res pas... il faut?..
MADAME. — Des pr
tections!
MONSIEUR. — Diso
le mot... du piston!

E. JOLICLER.



MONSIEUR. — *Disons le mot... du piston*

MARIAGE MODERNE

M. Dupont a épousé miss Sarah Vigott, la richissime américaine.



— Aoh! je vous avais déjà dit de ne pas fumer dans une pipe en terre...



...Les pipes en terre, ce ne était bon que pour le tir.

Pêle-Mêle Causette

Lisez-vous ce qui se passe à la Confé- nce de La Haye? J'ai idée que non. tte pauvre Conférence de La Haye ı pas les honneurs de l'attention pu- que. Le moindre fait-divers un tant it peu mystérieux ou passionnel in- esse bien plus le monde que les bats filandreux qui se poursuivent Hollande.

Faut-il s'en étonner? Non. Cela dé- ontre-t-il que nous attachons peu mportance à la grave question de la ix universelle? Encore moins.

Tous ceux qui, en France, ont le ntiment de la justice, tous ceux qui t conscience des résultats abominables la guerre, tous ceux qui ont au cœur atome de sensibilité, tous aspirent jour heureux où la paix définitive au- remplacé les luttes homicides.

S'ils détournent les yeux de la Con- ence de La Haye, c'est que celle-ci par avance condamnée à la sté- té.

Elle se montre, en effet, si timide, anodine, si timorée dans ses ordres jour, que vraiment l'on ne peut en érer rien de tangible ou d'utile.

t n'était la gravité du problème é, l'on ne pourrait s'empêcher de rire cette étrange assemblée.

Réunie pour étudier les moyens d'ins- er la paix, elle n'a pas osé encore noncer ce mot.

es délégués des diverses nations nnent la parole à tour de rôle, mais s tout ce qu'ils disent, il n'est ja- question que de guerre. On parle Bellone, on lui rend hommage, on ève sur un pavoi et l'on n'exprime une crainte, celle de limiter ses its. La pauvre *Pax*, qui devrait être reine de la fête est considérée me une tête de Méduse que per- ne n'ose regarder, ni même nom-

t dire qu'on appelle cet aréopage, Conférence de la Paix. Il eût été rationnel de l'appeler la Confé- e de la Guerre.

ela rappelle cette consultation de ecins appelés auprès d'un homme oisonné.

éunis dans une pièce voisine de du malade, messieurs les doc- s discutent. Sur quoi discutent-ils? doute sur le meilleur traitement re suivre au malade? Non. Ils isputent sur le point de savoir le- d'entre eux aura le plaisir de pro- r à l'autopsie du client.

s délégués à la Conférence ra- nent bien plus sur la mort de leur te, la Paix, que sur les moyens la mettre sur pied.

pourtant, il est bien établi et re- u aujourd'hui, que la guerre est un uat des siècles barbares, qu'elle la mise en vigueur de la formule sièrement injuste: «La force prime roit».

création d'un tribunal arbitral né à juger les différends entre na- , est une œuvre que le bon sens, la logique du progrès imposent à nanité.

Si l'on ne doit pas compter aboutir immédiatement au moins serait-il bon d'en parler, de préparer les bases de l'édifice.

Mais ces messieurs n'osent pas. Ils avancent dans leurs débats comme s'ils marchaient sur des œufs, se risquant à peine à proposer quelque atténuation aux droits tyranniques des belligérants.

Chacun a tellement peur de se compromettre ou d'engager son pays que tout se passe en vaguesa perçus, en réticences et en restrictions.

Ce serait très amusant si ce n'était aussi très attristant.

Nos vieilles mœurs, notre antique sauvagerie s'attachent à nos épaules comme la tunique de Nessus et la civilisation ne parvient pas à nous en délivrer.

Mais quand nos descendants enfin affranchis, liront les comptes-rendus des séances de La Haye, ils souriront comme nous sourions aujourd'hui lorsqu'on nous parle du fusil à pierre ou des pataches.

Le progrès a fort heureusement pour lui d'être patient et opiniâtre. C'est ce qui lui permet d'avancer quand même. Mais, pour en profiter, il faut avoir beaucoup de patience et vivre très vieux.

Les plus jeunes d'entre nous verront peut-être la fondation d'un tribunal arbitral. Jusque-là, cependant, combien se versera-t-il encore de sang humain?

Mieux vaut n'y pas songer.

Fred ISLY.



LE PRISONNIER SMART

— C'était bien la peine que M. Bertillon me prenne des mesures aussi précises, pour me faire un costume qui m'aille aussi mal...

Un jeune commerçant

Une automobile teufteufante, fait son entrée dans Landerneau et s'arrête devant le classique hôtel du Cheval-Blanc. Aussitôt, badauds de s'attrouper et de faire leurs réflexions en connaisseurs qui n'y entendent rien. Une dame, encapuchonnée de blanche mousseline, s'apprête à descendre de son char, lorsque un gamin s'approche d'elle, la salue respectueusement et l'aide à descendre. Etonnée de cette marque de déférence inattendue, la dame s'empresse de donner au petit gars une belle pièce blanche:

— Vous êtes un petit garçon bien élevé, lui dit la voyageuse, êtes-vous aussi poli envers tous les étrangers de passage ici?

— Non, madame, répond le candide enfant, avec les *automobilisses* seulement.

— Et pourquoi seulement avec eux?

— Parce que papa dit qu'ils font marcher le commerce, madame.

— Et quel commerce fait-il votre papa? demande la dame, légèrement désappointée.

— Il est marbrier!



GYMNASTIQUE

— Premier prix de gymnastique: élève Galmar.

— Voilà, m'sieu!



LE MODERNE ET L'ANCIEN

SANTOS-DUMONT *(devant Mercure).* — Quelle stupidité que cette figure légendaire...



...au premier battement d'aile, ce pauvre Mercure aurait perdu son pétase ailé...

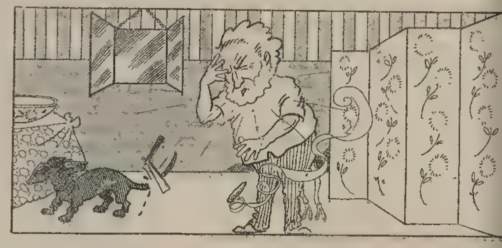


....et son vol se serait continué la tête en bas.



MEPRISE

— At...



.... choum!



— ....La régie m'a encore vendu un cigare qui ne tire pas. Sale gouvernement!

ÉPIGRAMME

Je ne sais si l'étymologie que voici est vraie. Elle est, en tous cas, plaisante et mérite d'être publiée.

Il existait à l'époque un homme nommé Payon. Or, ce Payon, d'origine plus que modeste, avait, par quelques coups de bourse heureux, réussi à amasser une grosse fortune.

L'ambition est le compagnon attitré de la richesse. Notre parvenu, malgré l'instruction toute rudimentaire qu'il avait reçue, se mit en tête de fréquenter le gratin de la littérature et des arts.

Un jour qu'il avait à sa table, somptueusement garnie, nombreuse et illustre société, un des convives, parlant d'un poète chez lequel il avait dîné la veille, dit: « Ce qui a charmé les hôtes du poète, c'est qu'il les a régalé d'un délicieux épigramme ».

Payon laissa passer ce propos sans le relever, mais ses invités une fois partis, il mande son maître d'hôtel:

— Monsieur, fit-il, d'un ton courroucé, vous ai-je ou non donné carte blanche pour ce dîner?

— Oui, Monsieur.

— Vous ai-je dit de nous servir tout ce qu'il y a de plus riche et de plus succulent?

— Certainement.

Eh bien! il paraît qu'on sert ailleurs des épigrammes, que c'est un plat excellent et recherché. Malgré cela, on n'en trouve pas chez moi.

Le maître d'hôtel, fort perplexe, n'osait avouer qu'il n'avait jamais entendu parler de ces mets-là. Il s'en tira en déclarant que c'était une question de goût, et que s'il avait pu deviner que cela ferait plaisir à son maître, il en aurait certainement servi.

— C'est bon, dit Payon, mais n'oubliez pas d'en faire pour le prochain dîner.

Le maître d'hôtel, pendant l'intervalle entre les deux dîners, consulta tous les livres de cuisine qu'il put se procurer, et tous les fournisseurs susceptibles de le renseigner, p sonne ne put lui fournir le moindre écl cissement sur le fameux épigramme.

De guerre lasse, notre Vatel, qui n'é pas un sot, se décida à se passer de cons Il prépara, à l'aide d'un beau morceau mouton, additionné de sauces, condiments fournitures variées, un plat à sa façon.

Le jour du dîner arrivé, les convives rent voir figurer sur le menu, un mets qua « Epigramme ».

L'un d'eux exprima son étonnement à vue de ce nom qui lui était plus fami en poésie qu'en cuisine.

Tout fier, Payon expliqua que c'était un plat très estimé dans la haute société.

Chacun en goûta, naturellement, et il vit de thème à tous les commentaires.

Quelqu'un ayant fait remarquer que la h devait en être du mouton, le maître d'hô se permit d'intervenir respectueusement p déclarer, qu'en effet, c'était de l' « Epigram d'agneau ».

On s'épuisa en vains efforts pour attrib une étymologie raisonnable à ce mot ap qué à un produit culinaire.

Mais tous tombèrent d'accord sur un poi c'est que le mets était excellent.

Payon consentit à ce que son chef en d nât la recette. Et c'est ainsi que, sans s douter lui-même, Payon fut l'inspirateur d nouveau plat qui s'est perpétué et ex encore de nos jours

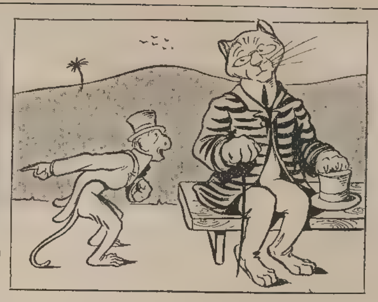


Le Singe. — Bonjour, Monsieur Lapanthère.
— Vous faites erreur, mon ami, je suis monsieur Tigre.
— Pourtant, votre costume indique!...



LA MODE AU DESERT

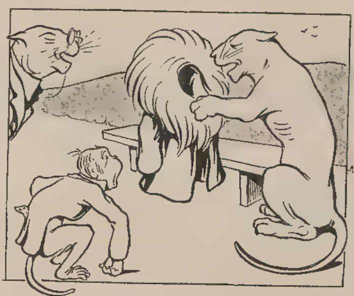
— La mode est, cette année, aux costumes panthère, c'est plus joli et mieux porté.



(Un peu plus loin) Le Singe. — Salut, Monsieur Tigre.
— Vous vous trompez, jeune homme, je suis Monsieur Lapanthère.



Chez nous, la mode est aux manteaux de tigre. C'est si seyant et joli!
— Qu'en pense votre voisin, Monsieur Lion?



— Il n'y a pas de M. Lion par ici. Je suis Monsieur Jaguar. Cette belle crinière royale que vous voyez, est le dernier cri de la nouveauté chez nous.



Et le singe se retira en pensant: « Décidément, chacun ne voit le bonheur que dans ce que possède le voisin. »

;ourrier Pêle-Mêle

Ascensions aéronautiques

Monsieur le Directeur,
M. Tonif, dans le numéro 28 de votre estiable journal demande quelle est la plus ande hauteur d'ascension obtenue: 1° par ballon monté; 2° par un ballon non monté.
A la première partie de cette question, est assez difficile de répondre, car alors e dans un ballon non monté les instruents d'observation rapportent exactement les itudes successivement atteintes, on doit sount se fier dans l'autre cas, à des évaluans que rien ne contrôle. C'est ainsi que Glaisher, directeur du bureau météroloque de Greenwih, aidé de M. Convell, aéroute anglais, prétend avoir atteint 11.000 ètres (5 septembre 1862). Je dis: « prétend », r à 8.838 mètres, les deux aéronautes perent connaissance, et c'est simplement en nant compte de la vitesse d'ascension, au oment de son évanouissement, que M. Conll fonde ses probabilités.
Mais l'ascension à grande hauteur la plus marquable et la plus contrôlée, fut celle 'exécuta, en Allemagne, le docteur A. Bern, à bord du ballon *Le Phénix*. Le baroètre indiqua une hauteur de 9.150 mètres, le thermomètre était descendu à 47°9. La ontée avait durée 2 h. 20, la descente 3 h. le chemin parcouru en projection sur le 310 kilomètres. A 9.150 mètres, le docteur Berson écrit sur son livre de bord: « Je sens parfaitement bien (*lirifnveif mofl*), aucoup mieux qu'un peu avant ».
On doit donc considérer ce chiffre comme rtain et comme record mondial de l'altile, le record français n'étant que de 8.858 ètres (J. Balsan 1900).
Quant aux ballons non montés, toujours en Allemagne, le *Cirrus* a atteint, le 6 septembre 1894, la hauteur de 18.450 mètres. La température la plus basse observée a été de 67° à 18.500 mètres.
En France, M. Teisserenc de Bort poursuit méthodiquement, à Trappes, ses explorations par sonde aérienne, et dernièrement, je crois, une altitude un peu plus supérieure à celle mentionnée plus haut a é.é atteinte.
On éprouve, du reste, parfois les plus grandes difficultés, pour déchiffrer les renseignements fournis par les diagrammes, qui sont souvent dans un état lamentable.
Ainsi, un jour un météorographe, retrouvé plusieurs semaines après l'ascension, avait été la retraite confortable d'une famille entière de rats. Stupéfaction du savant chargé d'en vérifier le contenu!
En résumé, les hauteurs d'ascension par un ballon monté ou non monté, *tendent* actuellement, l'une vers 10.000 mètres, l'autre vers 20.000 mètres.
Recevez, etc.

P. Poirier. (Atony).
membre de l'Aéronautique Club de France.

Ce sont ces mêmes hauteurs que nous confirme M. Friquet, dans une lettre relative au même sujet.

Comme Napoléon

Monsieur le Directeur,
Le tour de force de Napoléon, qui dictait plusieurs lettres à la fois, est certainement possible. Je connais, en effet, un ami, officier, qui, ayant à écrire à la fois sa demande de démission, son acceptation à une position qu'on lui offrait, et une lettre à son père, et n'ayant que quelques instants avant le départ du courrier pour écrire ces lettres, très pressées toutes les trois, pria trois de ses camarades de lui servir de secrétaires, et dicta ces trois lettres à la fois. C'est l'un de ces camarades qui m'a conté lui-même ce fait.
Recevez, etc.

Allez (Brest).

Prononciation

Monsieur le Directeur,
En réponse à une question posée dans votre dernier numéro, par M. James, il me semble que les deux prononciations sont applicables, suivant la personne avec laquelle on est en conversation.
C'est à celui qui parle de discerner la façon de prononcer qu'il suppose la plus compréhensible pour son auditeur.
Seulement (et là pourrait être le ridicule), il faut avoir soin de suivre le conseil que me donnait jadis un professeur de géographie à l'école Colbert: « Parlez français ou parlez anglais, mais ne parlez pas charabia; dites *Niou-York* ou bien *Nève-York*, mais pas *Nou-York*; dites *ouai-chigne-taoune* ou *va-zinguetton*, mais pas *va-zigne-tone*, etc.
Recevez, etc...

F. Rouliès.

C'est là, également, l'avis de M. J.-A. Boby.

Questions interpêlemêlistes

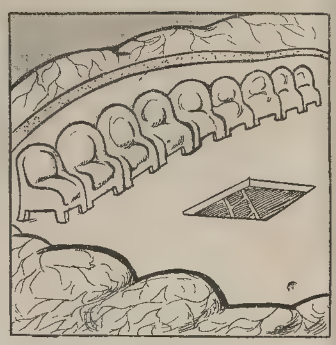
Quelle est l'origine de l'expression populaire: *mettre les pieds dans le plat?*

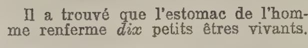
Lecurieux.

A quelle époque *Lutèce* a-t-elle pris le nom de *Paris?*

Marcel.







L'IVRESSE SCIENTIFIQUEMENT EXPLIQUEE

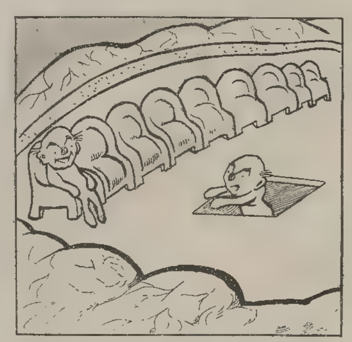
Le directeur du rayon scientifique du *Pêle-Mêle* a fait une curieuse découverte.

Il a trouvé que l'estomac de l'homme renferme *dix* petits êtres vivants.

Il a trouvé également que le cerveau de l'homme contient *neuf* petits fauteuils.



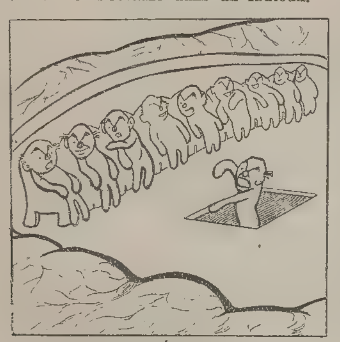
Dès que l'homme boit son premier verre, un petit bonhomme monte à la tête et s'installe dans un fauteuil.



Au second verre, un second bonhomme prend le même chemin et s'asseoit près du premier.



Au cinquième verre, de joyeux propos et des réflexions gaies commencent à s'échanger.



Et quand les neuf fauteuils sont tous occupés, la fête bat son plein. C'est un vacarme d'aimables plaisanteries, et un pétillements de quolibets et de lazzis.



Mais soudain l'homme titube et s'affaisse. Sa tête pèse terriblement sur ses épaules et bouillonne comme en ébulition.



C'est parce que le dernier verre de vin a amené au cerveau le dixième petit bonhomme, qui s'est mis dans une colère bleue en voyant toutes les places occupées.

Animaux sans cerveau

Existe-t-il des animaux sans cerveau, c'est-à-dire sans un organe, aussi primitif soit-il, qui ordonne et règle toutes les fonctions animales?

C'est rien moins que certain, puisqu'il a été prouvé que, même la moule et l'huître, improprement dénommées *acéphales*, c'est-à-dire « sans-tête », possèdent une masse nerveuse qui dirige leur organisme.

D'autre part qu'advient-il d'un animal à qui on a enlevé le cerveau?

Va-t-il souffrir? Va-t-il mourir?

Eh bien! non, il ne souffrira pas, du moins en apparence, et il pourra vivre des mois entiers, incapable, par exemple, de pourvoir à ses besoins.

Flourens tenta l'expérience sur une vigoureuse poule, et elle vécut tout près d'un an.

Mais écoutons-le lui-même conter le cas:

« A peine eus-je enlevé le cerveau, que la vue fut soudain perdue des deux yeux. L'animal n'entendait plus, ne donnait plus aucun signe de volonté, mais il se tenait parfaitement d'aplomb sur ses jambes; il marchait quand on l'irritait ou qu'on le poussait; quand on le jetait en l'air, il volait; il avalait l'eau qu'on lui mettait dans bec.

« Du reste, la poule ne bougeait plus quan on ne l'irritait plus. Quand on la metta sur ses pattes, elle restait sur ses patte quand on la mettait sur le ventre, à la m nière des poules qui dorment ou qui reposen elle restait couchée sur le ventre. Elle jouissa d'une santé parfaite; elle dormait toujou beaucoup, et, quand elle ne dormait pas pl nement, elle était assoupie.

« Je l'ai laissée jeûner à plusieurs repris jusqu'à trois jours entiers; puis j'ai por de la nourriture sous ses narines; j'ai en foncé son bec dans le grain; j'ai plongé so



LE LOUP ET L'AGNEAU

As-tu fini de troubler mon breuvage... tu recommences ce que tu m'as déja fait l'an passé!...

— Comment l'aurai-je fait, si je n'étais pas né... Je tette encore ma mère!...

LA POPULATION FRANÇAISE EN 1906

La dépopulation continue, hélas! en France, et les statistiques de 1906 ne sont pas rassurantes. Il n'y a guère que 37.000 naissances de plus que de décès, alors qu'en 1905 cet excédent était de 57.000. Cela ne prouve pas que les décès se soient multipliés (il n'y en a eu que 8.000 de plus qu'en 1905), mais que le chiffre des naissances a diminué.

Cette diminution du chiffre des naissances se remarque surtout dans les départements contenant des grandes villes ou des centres populeux. C'est ainsi que la Seine, à elle seule, a 2.000 naissances de moins qu'en 1905; puis viennent les départements du Nord, de la Loire-Inférieure, de l'Ille-et-Vilaine, de la Seine-et-Marne, de la Seine-Inférieure, du Rhône, de l'Ardèche, de la Gironde, des Bouches-du-Rhône, etc.

Du reste, cette décroissance des naissances est constante depuis 1901.

Le commandement " à genoux "

Les marins anglais se sont récemment révoltés dans le port de Portsmouth, parce qu'un officier leur avait donné l'ordre de se mettre à genoux pour écouter les instructions qu'il avait à leur transmettre. Les marins refusèrent de s'agenouiller et se mutinèrent, en prenant pour prétexte qu'ils ne s'agenouillaient que pour faire leur prière.

Ces ordres qu'on doit écouter à genoux nous laissent rêveurs, nous autres Français, mais ils sont d'un usage assez courant en Angleterre.

Il ne s'agit pas de se mettre à genoux, paraît-il pour être dans une position humiliante. Mais les officiers anglais ont jugé au bout d'une longue expérience, d'après leur dire, qu'il faut que celui qui donne un ordre soit vu de tous ceux à qui il le donne et les domine tous.

On ne se met, du reste, pas à genoux seulement pour un ordre, mais pour entendre aussi une nouvelle agréable, l'annonce d'un congé, d'une ration supplémentaire de bière, de café ou d'eau-de-vie, tout au si bien que pour entendre l'annonce d'une corvée ou d'une punition.

Quoi qu'il en soit, cet usage de la marine anglaise et bizarre et n'aurait aucune chance de s'acclimater chez nous.

bec dans l'eau; je l'ai placée sur des tas le blé: elle n'a point odoré, elle n'a point avalé, elle n'a point bu; elle est restée immobile sur ces tas de blé et y serait assurément morte de faim, si je n'eusse pris le parti de revenir à la faire manger moi-même.

« Vingt fois, au lieu de grain, j'ai mis des cailloux dans le fond de son bec; elle a avalé ces cailloux comme elle eût avalé du grain.

« Enfin, quand cette poule rencontre un obstacle sur ses pas, elle le heurte, et ce choc l'arrête et l'ébranle; mais choquer un corps, n'est pas le toucher. Jamais la poule ne palpe, ne tâtonne, n'hésite dans sa marche: elle est choquée et choque, mais ne touche pas. Elle ne se remise plus, à quelque intempérie qu'on l'expose; elle ne se défend pas contre d'autres poules, elle ne sait plus ni fuir ni combattre. »

Et Flourens conclut que la poule sans cerveau a perdu ses sens, ses instincts, son intelligence; elle est esclave du monde extérieur.

Etait-il bien nécessaire de charcuter ce malheureux volatile pour en arriver à cette conclusion?

Nous ne sommes plus au temps de Descartes, et les animaux ne nous apparaissent plus comme des machines plus ou moins perfectionnées dont le moteur s'appelle l'instinct.

Qui donc, à notre époque, doute encore de l'intelligence des animaux?

Est-ce l'instinct seul qui dirige une république d'abeilles? Est-ce l'instinct encore qui guide un cerveau de fourmi, lequel renferme, comme on sait, tout un monde d'idées, d'impressions, de jugements, de raisonnements.

Camille Flammarion a trouvé qu'un cerveau de fourmi rousse, la plus répandue dans nos contrées, pèse le tiers du poids de sa tête et le dixième du poids de son corps, soit environ quinze centièmes de milligramme. C'est dans cette matière presque impondérable que se forment toutes les idées. Et cela démontre l'absurdité de la théorie des phrénologues, qui jaugent le génie humain d'après le volume du cerveau. Car, à prendre cette théorie comme article de foi, Napoléon Ier et Gambetta, dont le cerveau avait un poids très moyen, eussent été de simples crétins.





UN CHEF DE BUREAU SORCIER OU L'ENCRE REVELATRICE

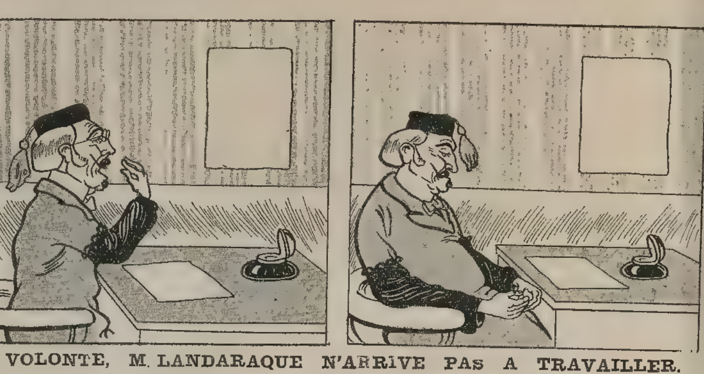
L'EMPLOYÉ LAFLEMME. — 9 heures, j'ai le temps de faire un petit somme avant d'achever cette écriture à l'encre polygraphique. Quand j'entendrai le chef monter, je me remettrai au travail et il n'y verra rien.

9 heures 1/2. — Un bruit de pas dans l'escalier, Laflemme réveillé se remet hypocritement au travail.

LE CHEF. — Vous avez bien dormi, mon garçon?

LAFLEMME. *(tout à fait ahuri)* — Comment diable a-t-il pu voir ça?





POURQUOI, MALGRE LA MEILLEURE VOLONTE, M. LANDARAQUE N'ARRIVE PAS A TRAVAILLER.

Pour travailler, j'ouvre mon encrier.

Aussitôt, le bâillement étant communicatif, je bâille...

...ce qui me donne envie de dormir.



Pour résister à cette envie, je ferme mon encrier.



Mais alors, ne pouvant pas travailler, je m'ennuie, je bâille...



...et je m'endors.






LE PARAPLUIE

Le parapluie nous est de la plus grande utilité, quand il y a de l'orage dans l'air...

...quand, par hasard, on rencontre son tailleur...

...quand certaines personnes nous tiennent le crachoir...



...quand on va à la campagne...



...quand il fait du soleil...



...il n'y a qu'en cas de pluie qu'il est bon de ne pas l'emporter!

ANTITHÈSES

Les actions des hommes contrastent souvent avec leurs sentiments.



Exemple: Le monsieur affairé, c'est un homme riche qui a le bonheur de vivre à rien faire.



Celui-là est un prolétaire qui affirme son droit de travailler.



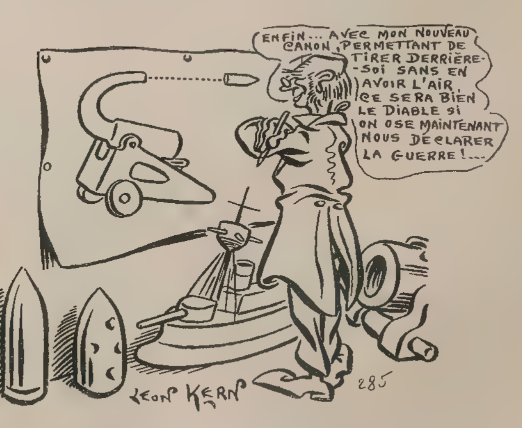
Voici un couple qui, occupé à des besognes sérieuses pendant le jour, éprouve, le soir, le besoin de s'amuser et de rire un peu.



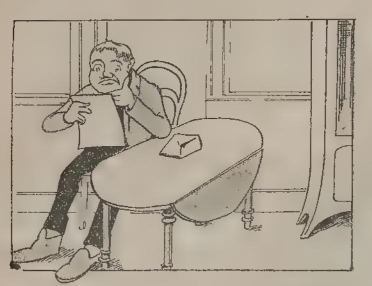
Ce brave homme, si bruyant et hilare, est un taciturne qu'un deuil a plongé dans la tristesse.



Ce monsieur congestionné par la colère est un bon père de famille qui travaille au bonheur de son enfant.



Celui-là, qui s'en douterait, n'a en vue que le bien de l'humanité et la paix universelle.



L'ARGOT JUDICIAIRE

Mon ami Nimportequi reçut, l'autre jour, un papier bizarre, couvert de caractères indéchiffrables. Incapable d'y comprendre un mot...

...il porte ce document chez M. Sesostris, l'égyptiologue bien connu pour ses travaux sur les hiéroglyphes. Peine perdue, le savant n'y vit goutte. Il en fut de même chez un professeur de chinois, d'arabe et de sanscrit, et un expert chimiste.





En fin de compte, Nimportequi eut une idée lumineuse: il connaissait, au ministère des Affaires étrangères, un employé chargé, depuis de longues années, de déchiffrer les correspondances chiffrées, interceptées par le cabinet noir. Nul doute qu'il trouverait le mot de l'énigme. Hélas! le malheureux employé passa nuit sur nuit sans pouvoir trouver un sens à ces caractères sataniques.

Sur ces entrefaites, mon ami apprit qu'il venait d'être condamné à payer une forte indemnité à un individu soi-disant mordu par son chien. C'est trop fort, s'écria-t-il, je n'ai jamais été cité en justice! — Comment, lui dit l'avocat qu'il était allé trouver, vous n'avez pas reçu une citation, un papier bleu, comme ceci, tenez?... et il lui montra une feuille en tous points semblable à la sienne!

— !!!

"Michel et Christine"

Eugène Scribe incarna, pour les étrangers aussi bien que pour les Français, tout l'art dramatique de la première moitié du dix-neuvième siècle.

Sa réputation contrebalançait la gloire d'Hugo et de Dumas père, à tel point que Théophile Gautier, dans son fameux voyage en Espagne, put lire — je vous laisse à deviner avec quelle stupeur — sur une affiche de théâtre madrilène:

TARTUFE

Comédie en 5 actes, de M. Scribe

Comme, plus tard, Labiche, l'auteur d'*Une chaîne* ne travailla presque jamais seul. On lui soumettait un scénario qu'il triturait à sa guise, ne laissant parfois rien subsister de l'idée première.

Le père Dupin, plus connu comme calembouriste que comme auteur dramatique, vint lui apporter un jour le manuscrit d'un ouvrage en deux actes, à deux personnages.

Scribe le lut, le trouva franchement mauvais, mais le point de départ, assez original, lui sourit, et aussitôt le voilà qui se met à refondre entièrement la pièce, la privant d'un acte, ajoutant des personnages.

L'œuvrette, enfin au point, il la porta au Gymnase où elle fut reçue d'enthousiasme et mise aussitôt en répétition.

Un mois après l'entrevue de Scribe et de Dupin, l'affiche du Gymnase annonçait la première représentation de *Michel et Christine*.

Scribe invita à dîner le vieux Dupin.

— Dépêchons-nous, lui dit-il, je vous emmène voir *Michel et Christine*.

— Encore une pièce de vous?

— Encore une.

— Et vous n'avez pas de collaborateur?

— Si, j'en ai un.

— Qui est-ce?

— Vous le saurez plus tard.

Les voici tous deux installés dans une baignoire du Gymnase. La pièce se joue. Dupin la trouve ravissante. Cependant, vers les dernières scènes, il dresse l'oreille, plus intéressé encore. Et, s'adressant à Scribe.

— Vous ne trouvez pas que cette situation a quelque analogie avec le second acte de la pièce que je vous ai remise?

— C'est bien possible, répond Scribe sans sourciller.

— Voilà qui est fâcheux. On n'est jamais sûr de rien, au théâtre: les idées sont dans l'air, et votre collaborateur a dû saisir celle-ci au vol. A moins que cette situation ne soit de vous?

— Non, non, elle est de lui.

— Voyons, dites-moi son nom.

— Vous allez le savoir dans un instant, car l'acte touche à sa fin.

En effet, la minute d'après, le rideau tombe aux applaudissements de tous, puis se relève et le régisseur paraît pour la traditionnelle annonce:

— Mesdames, messieurs, la pièce que nous avons eu l'honneur d'interpréter devant vous est de MM. Eugène Scribe et Dupin.

Le bon vieux Dupin n'en peut croire ses oreilles. Et Scribe de le blaguer:

— Ah! le mauvais père qui ne reconnaît pas ses enfants!

— Parbleu, fit Dupin, quand on me les change en nourrice!

LA BRIE.

DE NOS LECTEURS

« Un soufflet »

Viens me venger...
d'un affront si cruel
Qu'à l'honneur de tous deux il porte un coup [mortel,
D'un soufflet.

C'est ainsi que don Diègue, le digne vieillard, demande à Rodrigue de venger l'affront fait à son père...

Comment et pourquoi une simple gifle, si légère qu'elle soit, constitue-t-elle une si grave injure, que « ce n'est que dans le sang qu'on lave un tel outrage »?

Montesquieu l'explique ainsi:

« Les gentilshommes se battaient entre eux, à cheval, avec leurs armes, et les vilains se battaient à pied et avec le bâton; de là, il suivit que le bâton était l'instrument des outrages, parce qu'un homme qui en avait été battu avait été traité comme un vilain. »

« Il n'y avait que les vilains qui combattissent à visage découvert; aussi, il n'y avait qu'eux qui pussent recevoir des coups sur la face. Un soufflet devint une injure qui devait être lavée dans le sang, parce qu'un homme qui l'avait reçu avait été traité comme un vilain. »

Et c'est parce qu'en ce temps-là les nobles portaient des casques, et parce que les vilains



INCONSEQUENCE

Mlle Snobinette, en se rendant à l'exposition canine, rencontre un jeune homme que sa mère aimerait lui voir épouser. Elle s'écrie: — Mais tu n'y penses pas, maman! me vois-tu la femme d'un homme qui a des jambes aussi ridicules!

Et dix minutes après, à l'exposition canine, la même jeune fille s'exclame, enthousiasmée, au grand étonnement de sa mère: — Oh! maman! regarde donc cet amour de basset, crois-tu qu'il est joli!

n'en portaient pas, qu'actuellement, à cause d'une discussion ridicule, le plus souvent, deux messieurs s'en vont sur le terrain dans le but de s'entre-tuer.

M. P.

A propos des « tringlots »

Il y a maintenant cent ans, que fut créé, par ordre de Napoléon, le train des équipages.

Au début, le personnel du train n'était composé que de charretiers non armés qui avaient pour seule mission de conduire les fourgons et bagages des troupes.

L'empereur les militarisa, les assimilant ainsi aux autres soldats, et les traitant en compagnons d'armes.

Et depuis, les « tringlots », quoique « non combattants » par définition, ont pris une part glorieuse à nos plus célèbres batailles.

Le centenaire du train des équipages vient d'être célébré avec éclat, et, ce jour-là, on soigna particulièrement cette prescription quotidienne du vieux refrain militaire:

La botte à Coco,
La soupe au tringlot.

(Grand Echo du Nord). A. A.

Pesez-vous!

Qui souvent se pèse, bien se connaît,
Qui bien se connaît, bien se porte.

Ce distique dont l'origine remonterait au quinzième siècle, se lit sur toutes les balances automatiques auxquelles on confie un décime et qui, en retour, vous disent votre poids plus ou moins exact.

D'ordinaire, ceux qui se pèsent sont des oisifs qui attendent le train ou le métro et qui n'attachent pas d'autre importance à la révélation de la balance.

Ils ont tort, ils ont très grand tort. En effet, les différences de poids, comme les changements de température, donnent des indications utiles aux divers âges de la vie.

Un médecin italien, Sertorius, rapportant la santé et la maladie aux variations de la transpiration et du poids du corps, ne prenait ses repas qu'assis sur un siège-bascule spécialement construit pour son usage personnel. Il était ainsi renseigné sur les limites dans lesquelles il devait s'alimenter.

Evidemment, ce bon docteur exagérait, mais il n'en reste pas moins acquis que les pesées, intelligemment espacées, restent le plus sûr moyen de contrôler le développement ou l'amoindrissement du corps.

C'est surtout pour juger l'état de santé des bébés que ces pesées sont indispensables.

Depuis le moment de sa naissance, où son poids doit être de trois kilos à trois kilos et demi, jusqu'à l'âge de quinze mois environ, il faut peser le bébé au moins tous les quinze jours: une augmentation régulière de poids est un indice infaillible de sa bonne santé.

Voici un tableau, présenté récemment à l'Académie de médecine, et qui donne le rapport du poids à la taille, pour un homme bien constitué:

1m 50	50 kilos
1m 55	54 —
1m 60	60 —
1m 65	64 —
1m 70	67 —
1m 75	73 —
1m 80	79 —

D'une façon approximative, le poids d'une personne doit être d'autant de kilogrammes que sa taille dépasse un mètre.

Comme on voit, ce tableau néglige les nains et les géants. Il est vrai qu'ils sont l'infime exception.

CE QUI DISTINGUE L'HOMME



Ce qui distingue l'homme de l'animal, mon enfant, c'est que l'homme marche sur deux pieds, l'animal sur quatre pattes.



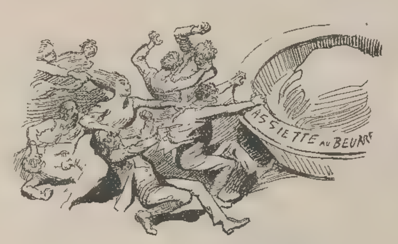
L'animal ne raisonne pas. Est-il rien de plus aveugle et de plus brutalement stupide qu'un troupeau de moutons?



Tandis que l'homme raisonne toutes ses actions et sait toujours ce qu'il fait.



Dans un pâturage, les animaux qu'on y a parqués restent bêtement chacun à leur place, sans s'occuper de la part du voisin.



Les hommes, au contraire, ont institué la lutte pour la vie qui leur permet de conquérir à chacun, selon ses moyens, une part de l'assiette au beurre.



L'animal, lorsqu'il n'a plus soif, refuse de boire.



L'homme, au contraire, par le fait de sa seule volonté peut boire sans soif.



L'animal, lorsqu'on lui donne de la nourriture vénéneuse, la refuse énergiquement sans raisonner son refus.



Tandis que l'homme mange, si bon lui semble, des champignons empoisonnés... et s'il en meurt, il sait au moins pourquoi.



PRECAUTION

— Va donc, eh! purée!... Feignant!... Vendu!!!... Ça veut conduire et ça peut pas tenir sur son siège.
— Ben! descends donc du tien, voir si j'te vas numéroter!!!



— On y va!



— Minute, mon vieux!... c'est pas la peine, parce qu'on a des raisons, pour perdre notre argent!... attends un peu que je mette mon compteur à l'heure!...

Pêle-Mêle Connaissances

— Les lampyres ou vers luisants, conservés dans une boîte ne deviennent pas phosphorescents lorsqu'on ouvre la boîte pendant la nuit. Il faut supposer que l'animal, étant gêné dans ses habitudes, sa volonté domine sa capacité lumineuse.

— Les « Salons » ne sont pas une création récente: ils remontent au temps des Romains, qui avaient l'habitude d'exposer leurs tableaux dans des promenoirs publics. Agrippa, très ami des arts, engageait les riches amateurs à faire bénéficier le peuple de la vue de leurs collections. En France, le premier Salon date de Louis XIV.

— On a remarqué que les chiens sauvages n'aboient pas, et même les chiens domestiques, retournés à l'état de nature, comme cela arrive dans l'Alaska et en Sibérie, perdent, au bout de peu de temps l'habitude d'aboyer.

— Il existe, dans la Lozère, en pleine Margeride, et non loin du célèbre viaduc de Garabit, un pont qui jouit d'une originalité incontestable. Jeté sur la rivière, la Truyère, il n'a *aucune voie d'accès*, ni à une extrémité, ni à l'autre. Depuis 1875, on ne put jamais tomber d'accord sur le tracé de la route qui devait le desservir. Les plans sont oubliés: seul, le pont reste debout dans une majestueuse inutilité.

— La France est passée au septième rang au point de vue de la marine marchande; chaque année, 350 à 450 millions de notre fret sont enlevés par des étrangers.

— On compte, aux Etats-Unis, 4.833.630 femmes qui gagnent leur vie à travailler.

— Pour maintenir à son poste le soldat romain, trop porté à la désertion, dans les derniers temps de l'Empire, la loi, dans son impitoyable volonté de lui fermer la vie civile ou religieuse, en arriva à le marquer et à imprimer sur ses membres, au fer rouge, l'aigle impériale.

— Les guerres de la première République ont coûté, à la France, de 1791 à 1800, 2 millions 122.402 hommes. Les guerres de Napoléon en ont coûté près de deux millions. Les guerres du second Empire, près de 1.600.000.

— A Ceylan, les indigènes mangent les abeilles après avoir capturé leur miel.

— A la veille de la Révolution française, un arrêt stupide et vexatoire fut pris, interdisant de moissonner le blé avec des faux.

— Hamilton, la cité canadienne qui commande le lac Ontario, est une ville sans cheminées et sans fumées. Ses nombreuses manufactures ne connaissent d'autre force motrice que l'électricité; l'éclairage public et privé, ainsi que le chauffage et la cuisine des habitants se font à l'électricité. Ses 86 kil. de tramway constituent le plus ancien réseau électrique du monde

— Il y a, en Chine, 1.500 temples dédiés à Confucius. On calcule que, pendant les sacrifices de printemps et d'automne, on n'immole pas moins de 27.000 cochons et 30.000 moutons.

— De Candolle et un grand nombre de botanistes considèrent que les arbres ne meurent pas de vieillesse dans le sens réel du mot et qu'ils n'ont pas de terme assigné à leur existence.

— L'expérience a démontré que la fumée qui s'échappe des usines de cuivre et qui contient une certaine quantité de ce métal volatilisé est très nuisible à la végétation. A Sevansea, tout le terrain qui environne les usines, jusqu'à une distance assez considérable, est complètement infertile.

— Au douzième siècle, on fit en France le commerce des esclaves sur les foires de Champagne; on en vendit aussi en Provence. Transformé en servage, l'esclavage antique avait disparu; il tentait de se reconstituer aux dépens des infidèles pris pendant les croisades.

A. S.



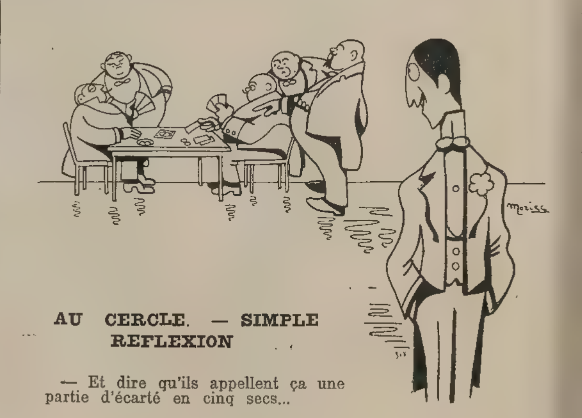
DUPOIVROT SAIT TIRER PARTI DES CITATIONS

— Tu dors, Brutus!... et le rhum est dans les verres!!!



MERE PRATIQUE

Le fils de la cardeuse de matelas est affreusement paresseux et n'avait jamais voulu aider sa mère.
Celle-ci, grâce au diabolo, trouve maintenant le moyen de faire battre la laine nécessaire à ses matelats.



AU CERCLE. — SIMPLE REFLEXION

— Et dire qu'ils appellent ça une partie d'écarté en cinq secs...



LE PELICAN ET LE MONSIEUR QUI A UN GOITRE

LE PÉLICAN. — A la bonne heure! il y a des hommes qui ne sont pas aussi laids que je croyais!



SUPERSTITION

— Fais donc attention, je n'aime pas qu'on renverse le poivre et le sel, c'est signe de dispute!...

Suite du Résultat du Grand
·oncours d'expressions courantes

·) En foncé RUNE porte houe vers TE (Enfoncer une porte ouverte).
· VAL EDE écoule œuvres (Avaler des couleuvres).
·orte héros nu (Porter aux nues).
· voit radieux EA dit Hable (Devoir à Dieu et à diable).
·ouché sur C pot ZI scie ON (Coucher sur ses positions).
·E bat TRELEF lent (Se battre les flancs).
·rendre cent vers* (Prendre sans vert).
·E muet seie ailé TER (Remuer ciel et terre).

---

6) Lyre entre les lignes (Lire entre les lignes).
·oupe aidant LE pond (Couper dans le pont).
·oue laisse AB os (Rouler sa bosse).
·a chez LAP roi pour long BRE (Lâcher la proie pour l'ombre).
·aître de l'Aude HANSON vint (Mettre de l'eau dans son vin).
·it d'L et lit EU (Vider les lieux).
·u'a CHE songe EU* (Cacher son jeu).
·ontre épate blanche (Montrer patte blanche).

---

7) Quoi fait Saint TEUC à TRINN (Coiffer Sainte Catherine).
·rês CHE dans l'e d'ése R (Prêcher dans le désert).
·eule à couler douce (Se la couler douce).
·rouyés chauds sur as ont pied (Trouver chaussure à son pied).
·ouce et RUNE pointent (Pousser une pointe).
·an géra d'Eure à TEU, lie (Manger à deux rateliers)
« Crie S », hurlait TOI (Crier sur les toits).
·OU aide mal heure (Jouer de malheur).

---

*Ces deux rébus ont été donnés à l'indicatif présent, nous les avons comptés comme bons à ce temps comme à l'infinitif.

Voici de quelle façon les prix ont été attribués :

1er PRIX : M. H. Clausel, 74, avenue de Saxe, Lyon, qui gagne *une table de toilette chêne et acajou.*

2e PRIX : M. E Collet, 22, rue Cornet, Poitiers, qui gagne *une jolie table japonaise.*

3e et 4e PRIX : Mme Verdier, 29, avenue des Acacias, Vitry-sur-Seine (Seine); M. E Reynard, café Terminus, place de la République, Alais (Gard), qui gagnent *une montre en argent.*

5e PRIX : M. Beau, 18, Grande Rue Marchaux, Autun, qui gagne *un beurrier cristal, avec assiette ornements bronze.*

6e et 7e PRIX : Mlle Puyo, 15, rue Croix-de-Seguy, Bordeaux; M. D. Zibette, 100 *bis*, avenue Michelet, Saint-Ouen (Seine), qui gagnent *une montre en acier.*

8e et 9e PRIX : M. Voletti, 22, rue Bivouac, Cannes (Alpes-Maritimes); M. Joliet, 1, rue des Bains, Cayeux-sur-Mer (Somme), qui gagnent *un vase cristal, avec ornements bronze.*

10e, 11e et 12e PRIX : M. Courazier, 87, grand chemin de Toulon, Marseille; M. Bachelerie, 31, rue de Belleville, Paris; M. A. Baudelot, 49, route des Petits-Ponts, Pantin (Seine), qui gagnent *un sautoir argent doré.*

13e et 14e PRIX : Mme de la Chapelle, 9, rue de Strasbourg, Alger; M. Lamarre, 30, île Saint-Germain, Amiens, qui gagnent *un onglier quatre pièces argent.*

15e et 16e PRIX : Mlle Eugénie Hofer, 33, route des Moulineaux, Issy (Seine); Mlle A. Guégen, 123, rue de la Vierge, Brest, qui gagnent *une boîte de couleurs.*

17e et 18e PRIX : M. A. Seignon, 22, avenue Victor-Hugo, Aix-en-Provence; Mme Digné, 23, quai de Bondy, Lyon, qui gagnent *une boîte de compas.*

Du 19e au 25e PRIX : M. E. Pierre, 25, rue Francœur, Paris; M. Chabrier, rue de Paris, Puteaux (Seine); Mme Barbas, 16, rue des Poissonniers, Paris; Mme Louise Poisson, 3, rue Parmentier, Mayenne (Mayenne); M. H. Romain, 39, rue du Bourbonnais, Lyon-Vaise; M. Le Goasguen, 6, rue Saint-Sauveur, Brest; M. F. Leblond, 4, rue de la Merci, Bordeaux, qui gagnent *un coupe-papier ivoire et argent.*

Du 26e au 30e PRIX : M. Pasquez, 199, avenue de Versailles, Paris; Mme Camille, 2, villa Sainte-Foy, Neuilly-sur-Seine; M. F. Melotte, 45, rue du Parc, Liège (Belgique); M. Chassenot, 85, boulevard de la République, La Garenne-Colombes (Seine); M. Dufour, 26, rue Auguste-Simon, Maisons-Alfort (Seine), qui gagnent *une petite lampe.*

Du 31e au 35e PRIX : M. Rouget, 30, rue Schomer, Paris; M. Taulade, 142, rue Turenne, Bordeaux; M. Le Goaziou, Dinan (Côtes-du-Nord); Mme Benoît, 2, avenue Alsace-Lorraine, Grenoble; M. Fillette, 38, boulevard Richard-Lenoir, Paris, qui gagnent *un canif en argent.*

Du 36e au 40e PRIX : Mme Thérèse Lodié, 8, rue Vulfran-Warmé, Amiens; M. Fénelon Carlier, Tourcoing, Croix-Rouge (Nord); M. Lesage, 12, rue Servandoni, Paris; M. Loisel, 30, Grande Rue, Pierre-Bénite (Rhône); M. Berthoud, 2, place Sainte-Croix, Orléans, qui gagnent *un signet ouvre-lettres.*

Du 41e au 50e PRIX : Mme Marie Sannejean, rue de Lyon, Vienne (Isère); M. Maurice Grau, 6, place Maghin, Liège (Belgique); M. G. Kœlitz, 21, rue Brézin, Paris; M. Rouyer, café du Louvre, place d'Armes, Charbourg; M. A. Rigaudy, Sauveterre-la-Lémance (Lot-et-Garonne); M. F. Féat, 12, rue Pingré, Le Havre; M. Lannois, 7, rue Saint-Paul, Limoges; M. Charette, 4, impasse Boileau, Paris; M. Goëtz, 5, avenue de Longchamp, coteaux de Saint-Cloud (Seine-et-Oise); M. Dousselin, 3, rue Centrale, Lyon, qui gagnent *une collection brochée de la « Famille ».*

Du 51e au 60e PRIX : Mlle Dupuis, 8, avenue de la Gare, Avon Fontainebleau; M. Pérot, aux Grands-Moulins, Toul; M. R. Dubois, 99, Grande Rue, Sens; Mme Guyot, Bologne (Haute-Marne); M. Lahalle, 6, rue Voltaire, Brest; M. A. Vandevyver, 24, rue de Robinson, Essones (Seine-et-Oise); M. A. Rèche, 4, rue Valperga, Nice; Mme Carvès, 1, rue de la Tour-Varan, Saint-Étienne; M. Martinet, 22, rue Houdon, Paris; M. Friry, 54, rue La Fayette, Paris, qui gagnent *une paire de jolis boutons de manchettes.*

BIBLIOGRAPHIE

L. S., Auxerre. — « Dictionnaire d'argot moderne », par Rigaud. 1 vol. 4 francs. Ollendorf).

Avenel, à Nice. « Les Secret de la prestidigitation », par de Lescarp. 1 vol., 53 grav.. 3 fr 50.

Vernon, à Bordeaux. — « Les Essences et les Parfums », extraction et fabrication » par A. Rollet, 1 vol., 1 fr. 25. (Hachette).

Oncuit, à Marseille. — L' « Annuaire des Commerçants », importation et exportation. Il faut faire partie du syndicat pour y avoir droit, à moins qu'il ne consente à une faveur.

H Sorny, à Reims. — L'ouvrage le plus comp[let] pour les événements de la Vendée : « Mémoires », Mercier du Rocher, pour servir à l histoire des guer[res] de Vendée. publiés dans la revue « Souvenirs et [Mé]moires », éditée par M. Lucien Gougy, libra[ire] 5, quai de Conti. « La Vendée patriote », « Préparat[ion] de la Guerre de Vendée », par Ch -L. Chassin.









CHEMINS DE FER DE L'OUEST

Dans le but de faciliter les relations entr[e] le Havre, la Basse-Normandie, et la Bretagne il sera délivré, du 1er avril au 2 octobre 1907 par toutes les gares du réseau de l'Ouest et au[x] guichets de la Compagnie Normande de navigation à vapeur, des billets directs comportant le parcours, par mer, du Havre à Trouville, et par voie ferrée, de la gare de Trouville au point de destination et inversement.

Le prix de ces billets est ainsi calculé:

Trajet en chemin de fer: Prix du tarif ordinaire;
Trajet en bateau: 1 fr. 70, pour les billets de 1re et 2e cl. (Chemin de fer) et 1re cl. (bateau).

Et 0 fr. 90 pour les billets de 3e classe (Chemin de fer), et 2e classe (bateau).

13e ANNÉE — No 34. 10 Centimes 25 AOUT 1907.

Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

FRANCE : Un an 6 fr. Six mois : 3 fr. 50
ÉTRANGER : Un an 9 fr. Six mois : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

GRAND FESTIN CHEZ LE DOMPTEUR, par Benjamin RABIER



— Quel progrès ! Mon sol natal à la fraise et au café !

La collaboration au **Pêle-Mêle** *est rétribuée. Pour recevoir franco le libellé des conditions, envoyer 0 fr. 15 en timbres-postes.*

PRATIQUE

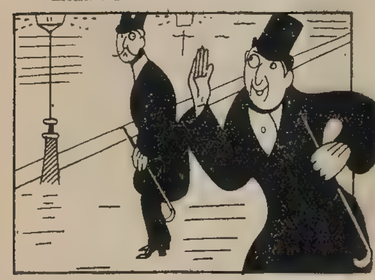
Vraiment, la manie que nous avons d'emprunter des expressions et des coutumes à l'étranger peut rendre des services signalés à certains moments de l'existence...



Ainsi, vous rencontrez un ami, alors qu'un coup de vent a emporté votre couvre-chef neuf et que, faute de mieux vous avez dû coiffer une vieille casquette de voyage: « Je sors d'une partie de *polo*, affirmez-vous gentiment... »



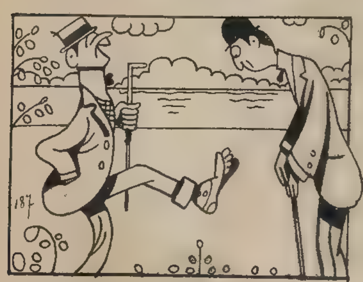
On vous surprend en train de vous cogner consciencieusement avec votre tendre épouse: « Nous faisions un peu de *boxing*, avancez vous... C'est si bon après les repas... »



Un ami vous propose de prendre un taxi-automobile à frais communs au sortir d'une soirée. Vous n'avez pas un sou: « Impossible, cher ami... Le médecin m'a recommandé le *footing*... » Et vous partez à pied...



Vous courez éperdu dans la campagne, vers la gare la plus proche, l'état précaire de votre bourse ne vous ayant pas permis de prendre l'omnibus qui s'y rend... Vous rencontrez Mme X...: « Je fais du *cross-country*, chère dame, clamez-vous. »



L'état de vos chaussures est défectueux... Vos doigts de pieds, indiscrets, passent leurs faces roses... Vous pouvez tout de même vous montrer au Bois le matin: « Je suis un fervent du système du docteur *Kneipp*, professez-vous. Celui-ci conseille de mettre les pieds en contact direct avec la rosée. »



Réduit à distribuer des pospectus en banlieue, vous rencontrez des amis fortunés, vous semez aussitôt vos papiers sur le sol, et d'un petit air dégagé: « Nous jouons au *rallye-paper*. C'est moi qui fais la bête.

La peau de Phoque

Légende Bretonne

Un soir, par un splendide clair de lune, un pêcheur de la côte de Bretagne, nommé Ivan Le Gaec, après de nombreuses libations, décida de s'établir pour la nuit dans une des grottes creusées par les eaux dans la falaise. Cela le dispensait de regagner sa demeure quelque peu lointaine.

Depuis quelques heures, il goûtait un repos réparateur, quand tout à coup les accords d'une musique bizarre et pleine de charmes, éloignèrent lentement le sommeil de ses paupières encore alourdies par l'alcool.

Est-ce un songe, ou la mer a-t-elle ouvert ses demeures profondes pour lui en révéler les mystères?

Ivan Le Gaec secoue ses membres engourdis, regarde autour de lui, et, ô merveille, à ses pieds, sur la grève, de nombreux gentilshommes et de belles dames, vêtus comme au temps de Louis XIV, exécutent, au son
de violes et de haut-bois, une danse le
et solennelle entremêlée de figures graci
ses et compliquées.

Pendant que le pêcheur était absorbé
la singularité de ce spectacle, un rayon
lune vint éclairer, à portée de sa main,
amas d'objets dont il ne distinguait pas
nature. Machinalement, il en saisit un el
se trouve que c'est une peau de veau mar
fine au toucher comme de la soie et d'u
blancheur éclatante.

De plus en plus étonné, Ivan, sans mê
se rendre compte de son geste, jette la be
peau de phoque dans le fond de la grot
sans détourner ses yeux des belles rol
brochées des dames et des hommes aux p
ruques poudrées...

Les heures fuient comme dans un son
l'horizon commence à blanchir, les étoiles
lissent... voici l'aurore!

A la dernière étoile qui disparaît, la mys
rieuse musique jette une ultime note aig
qui ressemble à un sanglot.

Les mains qui se joignaient, se quitt
brusquement et les danseurs courent en
sordre vers l'entrée de la grotte.

Ivan Le Gaec, se figurant que sa p
sence vient d'être dévoilée et cause ce br
que mouvement, croit sa dernière heure
nue.

Habituellement, il est brave; mais u
sorte de terreur le cloue au sol et le re
incapable de tout mouvement.

*
**

Ce n'était pas à lui qu'en avaient les hô
troublants de la grève.

Occupés à choisir dans le paquet de pea
de phoques, ils se hâtent ensuite de s'
revêtir et se précipitent en plongeant da
l'écume de la mer.

Ivan se relève enfin, rassuré; mais au p
mier regard qu'il promène sur la grève,
aperçoit une belle jeune femme vêtue
blanc, les cheveux épars, le visage inon
de larmes.

Elle erre sur le rivage et demande, av
angoisse, aux rochers d'alentour, aux g
mons, à la brise du matin, à la mer el
même, dont les vagues viennent mourir
ses pieds, de lui rendre l'objet précieux qu'e
ne peut retrouver.

Le Gaec, me dit le vieux pêcheur qui
conta cette légende, avait bon cœur. Sa co
passion est plus forte que la frayeur
l'a jusque-là dominé; sortant délibérément
sa retraite, il va à l'inconnue et lui deman
ce qu'il peut faire pour elle.

La jeune femme n'a pas le temps de
répondre, mais du doigt elle lui montre,
goissée, le soleil qui commence à s'élev
à l'horizon. Puis, elle tombe évanouie s
le sable de la rive.

Un marin n'est jamais embarrassé en
reille situation.

Quand l'étrangère, grâce aux soins dévou
d'Ivan, revint à elle, elle était assise da
la grotte, où elle ne voyait ni la mer, ni s
tout le soleil, objet de son effroi.

Elle raconta alors au pêcheur son histo
et l'objet de ses recherches.

Morte dans un naufrage, quelques sièc
auparavant, à huit cents nœuds de ce
côte, elle était, ainsi que ses compagn
de la mystérieuse contredanse, condamnée
habiter les eaux de la mer sous la pe
d'un phoque; c'était cette peau qu'elle
retrouvait plus... Qu'allait-elle devenir, dés
mais? morte à la vie terrestre et incapal
de reprendre sa vie des eaux?

Le Gaec se garda bien de dire à la pau
âme désolée où était cette peau, qu'il
réjouit d'avoir si heureusement enlevée
cachée. Mais il s'efforça de lui persuader q
puisqu'il lui était permis, par un vérita
miracle, qu'elle demeurât sur la rive a
sa forme primitive, elle devait accepter
vie nouvelle qui lui permettrait, par ses v
tus, d'effacer jusqu'aux dernières taches
ternissaient, au moment de son naufrage,
pureté de son âme.

Le pêcheur sut être si éloquent, que l'étra
gère finit par se laisser persuader. Elle c
sentit à se placer sous sa protection et
l'accompagner à sa cabane, où la vieille m
d'Ivan, sans rien savoir de son histoire, l'
cueillit avec tendresse.

ıelques semaines plus tard, les deux jeu-
gens s'unissaient et, sous son nouveau
d'Yvonne, la fille des eaux devenait le
èle des épouses et des ménagères de la
.
pendant Ivan ne se sentait pas tranquille.
crainte de la belle peau de phoque le
suivait sans cesse. Il n'osait la détruire,
gnant de nuire en même temps à celle
l'avait si longtemps portée. Malgré tous
soins pour la cacher, il tremblait qu'Y-
ne la découvrît, car un instinct secret
lisait que cette découverte amènerait la
de son foyer.
nalement, il s'avisa de placer la belle robe
atée entre la double rangée de bruyères
formait son toit.
suadé, après cela, qu'aucun motif ne
rait amener sa femme à découvrir en
endroit son précieux trésor, il reprit dès
toute sa tranquillité d'esprit.
vieille mère était morte. Yvonne et ses
enfants étaient toute sa famille, tout
bonheur. Un jour, il partit à la pêche
plus d'angoisses et de serrement de
que de coutume. Avant de détacher
bateau, il rassasia son regard de la vue
chère femme.
fallut cependant s'éloigner... la mer était
use... elle devint mauvaise... le vent de
te souffla avec violence et la barque
vint que le lendemain.
n débarqua et accourut, ne voulant pas
à ses pressentiments.
cabane avait disparu; le vent en avait
sé jusqu'au dernier débris.
aspect de leur père qu'ils n'espéraient
revoir, ses enfants vinrent se jeter dans
ras.
Père, expliqua l'un des enfants, hier
a fait un grand orage; le tonnerre est
par le toit où il a mis le feu et il a
intacte, une belle peau de phoque
naman a ramassée en poussant un cri
e. Pendant que la maison brûlait, elle
enfuie vers la mer... depuis elle n'a plus
et nous l'attendions en pleurant, quand
êtes enfin revenu...
pauvre Le Gaec n'eut pas une larme —
ésespoir était trop violent — il embrassa
fants et gagna le village le plus proche.
il vendit son bateau, prit à bail une
ferme loin de la côte et s'établit comme
lteur. De plus, une de ses sœurs vint
sa maison et élever ses enfants.
petit ménage prospérait. L'aînée des
s, Margua, était devenue une grande
le jeune fille, dont sa tante était fière,
son père venait de fiancer à un des
ardis douaniers de la côte.
jour, le fermier se laissa entraîner à
isiter la demeure de son futur gendre.
it non loin de la grotte fameuse que
adec n'avait pas osé revoir — tant son
était vivace — depuis le jour où il
enu en retirer la fatale peau de pho-

souvenirs se représentèrent avec une
ntensité dans son esprit, qu'il revécut,
ous leurs détails, les scènes de cette
ystérieuse.
rbé par ces souvenirs pénibles, il re-
sans voir, le panorama qui se dé-
devant lui. Il écoutait, sans les enten-
s propos de son futur gendre: son
out entière, était dans le passé.
tout à coup, la conversation des pê-
qui l'entourent, trouve un écho dans
prit.
beau poisson! Ce doit être un phoque!
d'eux, en montrant un corps nacré
ttait à la cime d'une vague.
on pas! s'écria Le Gaec, sortant subi-
de sa rêverie. Je vous dis que c'est
ame, ma chère Yvonne!
vant qu'on ait pu le retenir, il s'était
dans la mer, à la poursuite de la
blanchâtre que le flot remportait.
t il disparut. En vain chercha-t-on
ps. Jamais personne ne le revit!
sais bien qu'on a dit qu'il avait agi
moment de folie, ajouta le vieux pê-
qui me racontait cette histoire, la pipe
ts, les pieds tournés contre un bon feu
s. Mais voulez-vous que je vous dise,
n monsieur? Eh! bien, pour moi, Ivan
c est tout simplement allé retrouver
me au pays des phoques!

Jean Rosnil.



Madame demande à Monsieur des explications sur sa conduite. — Entre un camelot.
Le Camelot. — Demandez le *Manuel du Parfait Amour!*... ou *Les Joies du Foyer!*

AVIS

Un certain nombre de lecteurs nous ayant demandé un nouveau roman en images, nous nous sommes empressés de déférer à ce désir.

Nous nous sommes adressés, cette fois, à notre excellent collaborateur DAISNE, celui que sa parenté avec POINDINTERRO a mis en constants rapports avec nos Œdipes.

Il ne pouvait mieux faire que de donner dans son récit une place au fameux casseur de têtes.

Nous sommes persuadés que nos lecteurs trouveront, à lire ce roman, autant de plaisir que notre collaborateur en a p is à le composer.

On en trouvera plus loin le commencement, sous le titre « LE VOYAGE EN SUISSE ».

****

Pêle-Mêle Causette

Il est des sujets que nous ne pouvons aborder au *Pêle-Mêle* qu'avec beaucoup de circonspection.

J'ai cru néanmoins devoir parler, il y a quelque temps, du manque de respect dont les dames et les jeunes filles qui sont obligées de sortir seules dans Paris, ont à se plaindre.

La question intéresse trop les familles, qu'elles soient riches ou pauvres, pour qu'on puisse me reprocher de la soulever. S'il y en a de plus qualifiés que moi pour la poser, pourquoi s'abstiennent-ils?

Il ne manque pas de chroniqueurs bien intentionnés dans la Presse française, mais la plupart ont le tort de s'imaginer qu'il leur est interdit de traiter un sujet que l'actualité, cette mode du journalisme, n'ait pas mis en lumière.

Telle une élégante qui se croirait déchue si elle portait un vêtement de la saison précédente, le chroniqueur craindrait le ridicule s'il s'occupait d'autre chose que de la nouveauté du jour.

Les nombreuses lettres que j'ai reçues à propos de cette causerie, suffisent pourtant à démontrer que j'ai mis le doigt sur un point douloureux et qui appelle une réforme.

Il est avéré qu'une honnête femme ne peut circuler seule dans Paris, sans être en butte à des propos offensants.

Et c'est une honte pour notre ville qu'il en soit ainsi.

Plusieurs mères m'ont écrit pour me dire combien cette déliquescence de nos mœurs leur est pénible. Elles n'ont pas les moyens de donner à leurs filles des dames de compagnie et ne peuvent les accompagner elles-mêmes, forcées qu'elles sont de se rendre au travail ou de s'occuper du ménage.

Elles savent à quels dangers sont exposées leurs enfants et ne peuvent rien pour les en garantir.

Et c'est pour elles un chagrin et une appréhension de tous les jours que cette pensée angoissante.

Mais la vie est là, inexorable, qui soustrait la fille à la surveillance de sa mère.

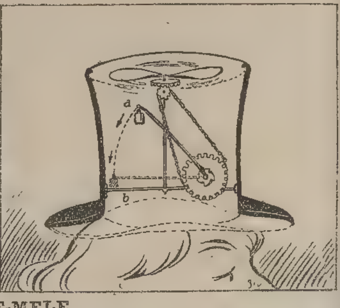
Nos lois ne protègent pas les femmes. L'homme peut tout se permettre. Il ne court aucun risque. La femme seule porte la responsabilité de sa faiblesse ou de sa crédulité.

Cette situation est conséquente à une des plus monstrueuses lacunes de notre société. Elle dénote un sanglant égoïsme de la part de l'homme. C'est lui qui fait les lois et il en profite pour s'affranchir de toute contrainte à l'égard de la femme.

L'entraînement de la passion, la satisfaction d'un caprice lui sont permis.







LES GRANDES INVENTIONS DU PELE-MELE

L'on s'est étonné de ne jamais voir M. Fallières incommodé par la chaleur. C'est grâce au *chapeau présidentiel* du *Pêle-Mêle*.

Chaque fois que notre chef d'Etat se découvre, un poids glisse vers le fond du chapeau.

Le chapeau, une fois remis, ce poids fait fonctionner un petit ventilateur qui s'arme ainsi de lui-même à chaque nouveau salut. Et le Prés.dent a toujours la tête fraiche.

«Plaisirs de jeunesse», dit-on, en souriant avec complaisance.

Et les victimes de ces plaisirs, qu'en fait-on? On les jette à l'opprobre, on les repousse avec mépris.

Ainsi, la femme à laquelle la Nature a imparti la plus haute et la plus belle mission, qui a en partage la douleur et l'amour maternels, que les hommes devraient, par compensation, entourer de sollicitude et de vénération, la femme est encore dans notre civilisation, un être inférieur, un objet de plaisir passager.

Pareils aux Orientaux qui exploitent sa faiblesse pour la réduire en esclavage, nous abusons, nous aussi, de notre supériorité physique, et nous nous octroyons à son égard une impunité complète en cas de faute.

Alexandre Dumas fils a vainement tenté, dans ses œuvres, d'inspirer à ses contemporains l'idée de respect et de protection dus à la femme. Il s'est heurté à l'égoïsme masculin qui s'oppose à une réforme impérieuse et de haute moralité.

Et il faudra sans doute beaucoup d'années encore pour vaincre cette résistance aussi irraisonnée qu'opiniâtre. Je ne me fais là-dessus aucune illusion, et ma prose n'a que la valeur d'une goutte d'eau dans un énorme vase.

Cependant la moindre goutte fait nombre, et à force de tomber, les gouttes finissent par emplir le vase.

C'est l'histoire de toutes les réformes.

Aussi, puis-je répondre aux mères qui m'ont écrit: «Patientez, un jour viendra où vos filles pourront sortir dans Paris sans être molestées par les goujats.»

Fred ISLY.

UN PEU CONFUS

Le peintre Croûtard, marchant derrière un monsieur dont la carrure ne lui semble pas inconnue, lui donne une familière tape l'épaule, qui fait vivement retourner l monsieur:

— Oh! pardon, fait Croûtard, je vous nais pour M. Lardouillaud.

— Je suis M. Lardouillaud, en effet!

— Alors je suis content de voir que que je croyais m'être trompé en croyant je m'étais trompé...

— Vous dites?

— Je dis, continua le rapin, que lorsqu croyais m'être trompé, je me trompais effet, en croyant m'être trompé, or, m'é trompé en croyant m'être trompé alors je ne m'étais pas trompé, j'ai été heureu voir que je m'étais trompé en croyant m trompé, vu que je ne m'étais pas trompé plutôt, je me suis trompé en croyant m trompé, donc je n'ai pu me tromper, e je suis content tout de même.

VA-ET-VIENT

Bicoquet, qui souffrait d'une affection monaire qu'il crut prudent de soigner dè début, était allé, sur le conseil de son méd passer une saison sur les hauts plate

Voulant s'assurer de la douceur du clim demanda à l'aubergiste chez qui il était





SIMYANOMANIE

Il était une fois un bureau des Postes, où, comme dans tous les bureaux des Postes, le receveur et les employés étaient de la dernière complaisance et de la plus exquise courtoisie vis-à-vis du public... Or, en ce temps-là, M. Simyan, sous-secrétaire d'Etat, fut troublé par les lauriers de Messieurs Chéron et Miliès-Lacroix, Lauriers qui l'empêchaient de dormir. Il voulut, lui aussi, pratiquer le nouveau sport ministériel, renouvelé d'ailleurs d'Aaroun-al- Raschid.

Ce sport consiste, comme on sait, à se déguiser en vil contribuable et à aller frapper, d'un air innocent, à l'un des guichets de son administration... Il y fut reçu comme vous ou moi, l'aurions été! vous voyez cela d'ici... D'où légitime colère! savon au receveur, affolé, et beaucoup de bruit dans la presse.



— Ah! Ah! se dit le commerçant le plus voisin dudit bureau de Postes, je le connais maintenant le moyen d'être reçu poliment et de ne plus trouver les guichets fermés! Et s'étant commandé des postiches, il se grima si bien qu'on eût juré voir M. Simyan en personne. Malheureusement, tous les commerçants du quartier avaient eu la même idée que lui!



Le malheureux receveur, à qui la visite inopinée du ministre avait porté un coup, n'était pas encore, le lendemain, complètement remis de son émotion...



Les portes sont ouvertes au public à l'heure (!!), mais... Est-ce une hallucination?... Il voit la salle se remplir peu à peu de Simyans, des grands, des petits, les uns en veston, les autres en jaquette, d'autres en blouse... Ce sont les gens du quartier qui, ayant tous eu la même...



...idée, s'avancent tous sous les traits du sous-secrétaire d'État comme autant de spectres de Banquo!

Le malheureux receveur fut pris d'un tremblement nerveux, puis, après un éclat de rire strident, il s'enfuit en poussant des cris inarticulés... Il était devenu fou...

…u, si l'endroit était bon pour les personnes …ates de maladies de poitrine.

Je crois bien, Monsieur, s'empressa d'as… le digne montagnard, on n'en connaît … de meilleur dans la contrée.

C'est que le médecin m'a recommandé …oir soin de prendre mes quartiers dans une …ité où domine le vent du sud. Le vent …ud souffle-t-il souvent par ici?

Certainement, m'sieur, c'est toujours le … du sud qui souffle ici, opina l'aubergiste.

Mais alors, comment se fait-il qu'en ce …ent c'est le vent du nord qui souffle? …nda le valétudinaire.

Oh! c'est facile à expliquer, rétorqua …icieux paysan, c'est le vent du sud tout …ême, mais qui revient du nord.

…ourrier Pêle-Mêle

… Prononciation et traduction

Monsieur le Directeur,

…ns le numéro du *Pêle-Mêle* portant la … du 14 juillet, M. T. James dit se trouver parfois embarrassé, lui qui a étudié les langues étrangères, quand il est appelé à se servir d'un mot étranger introduit dans la langue française : *doit-on prononcer ce mot avec sa prononciation d'origine, ou bien doit-on franciser cette prononciation?*

A mon sens, il y a une solution aussi rationnelle que pratique. Ce serait purement et simplement (et je m'étonne que l'Académie française n'ait pas encore eu cette idée si simple et si propre à tout concilier) d'écrire — de « traduire » si vous préférez — ce mot étranger passé dans la langue française de telle sorte qu'en le lisant *avec la prononciation française propre aux caractères qui le composeraient, on ait la prononciation originale.* Exemple : *Shakespeare*, mot anglais, qui en anglais, se prononce *Chèkspire* ou, si l'on préfère, *Chexpire* s'écrirait tout simplement en français *Chèkspire* ou *Chexpire*, COMME ON DOIT LE PRONONCER; *steeple-chase*, autre mot anglais, qui, en anglais se prononce *stiple-tchèce*, s'écrirait, en français *stiple-tchèce*; et de même pour tous les mots étrangers, tant anglais que d'autres nationalités, introduits dans notre langue française.

Cette façon si simple, si élémentaire, si naturelle d'écrire, de *traduire* les mots étrangers qui passent en notre langue, aurait le triple avantage, et de respecter euphoniquement, *auriculairement* la prononciation originale de ces *mots exotiques*, et de ne plus embarrasser aucunement sur leur articulation le lecteur français qui les rencontre, lors même que, contrairement à M. T. James, *ce lecteur ne connaîtrait que sa seule langue maternelle*, et enfin, de conserver aux lettres de notre belle et harmonieuse langue française, la prononciation et le caractère qui leur sont propres, sans mettre tout Français dans la désespérante nécessité de faire l'étude de tous les idiomes et de tous les jargons de la terre pour parvenir enfin à pouvoir déchiffrer et lire correctement sa propre langue!...

Recevez, etc...

Victor MARTIN.

Chinoiseries

Monsieur le Directeur,

Dans votre numéro du 14 juillet, sous le titre de *Chinoiserie*, M. Jacquemin trouve assez drôle que le mot *oreille*, du latin *auricula*, s'écrive par un *o*, alors que son adjectif prend la même orthographe que *auricula*



LES BONS COMPTES

— Aujourd'hui, mon chéri, tu as été bien gentil, tu m'as procuré beaucoup de plaisir.

— Ben, si tu veux, nous allons être quittes, voilà le marchand de plaisir qui passe.



ASPECTS DIFFÉRENTS DE LA ROUE DE LA FORTUN

... Pour un jeune poète, quand il va soumettre son dessin à un éditeur, et...

... quand il revient!

— Je ne sais si la fortune est aveug mais elle est certainement voilée.

Il y a déjà longtemps que je me suis demandé pourquoi *or*, du latin *aurum*, s'écrit *o-r*, tandis que *aurifère*, comme *auriculaire*, s'accorde avec sa racine.

Il signale ensuite une autre « chinoiserie ». C'est le mot: *hôte*; en effet, comme le dit M. Jacquemin, il désigne à la fois et celui qui reçoit et celui que l'on reçoit.

DEUX AFFICHES BIEN PLACÉES

L'homme d'équipe Tampon était occupé à enduire de colle des affiches destinées à des colis fragiles...

...quand un collègue vint lui proposer de trinquer avec lui, à l'occasion de son augmentation. (Ça ne se voit pas si souvent, après tout).



Ils burent tellement que, ne pouvant plus se tenir sur les jambes, ils s'assirent sur la caisse aux affiches.



Et quand ils se retirèrent, titubant, ils avaient par derrière une affiche dont la prescription n'était pas sa facile que ça à observer.

J'ai lu autrefois, dans un dictionnaire h moristique, deux mots dans ce genre; l voici:

Réfractaire: Se dit de la poterie qui va feu et des conscrits qui refusent d'y all

Honoraires: Ce que l'on touche. — Membr d'une société, qui ne touchent rien.

Recevez, etc.

Gaston TEYSSIER (Bordeaux).

Questions interpêlemêliste

Les signaux optiques, le télégraphe av ou sans fil, ne nous débarrasseront-ils jama des sifflements stridents que font entend les trains en passant dans les villes?

MILLE.

D'où vient l'expression: *mal de dents, m d'amour?*

E. LOUPARD.

Y a-t-il un moyen rapide, lorsqu'on reç sa feuille de contributions, de contrôler les chiffres qu'elle indique correspondent bi aux sommes dues, notamment pour les *port et fenêtres* et les *ordures ménagères?*

UN LECTEUR.

Les poissons entendent-ils?

On dit: « muet comme une carpe », et to le monde est d'accord sur ce point. L carpes ne sont, du reste, pas seules à êt muettes; elles partagent cette infirmité ou cette supériorité, car cela dépend du poi de vue où on se place — avec les autres po sons.

Mais si les savants sont d'accord sur point, ils sont loin de partager le même a au sujet de la faculté qu'auraient les po sons d'entendre. L'Académie des sciences vie du reste de s'occuper de cette grave questi

Or, il résulte d'expériences faites par Delage, que si on accumule dans un baqu des goujons, des ablettes, des brochets, d anguilles, des tanches et des truites, ces vers échantillons de la gent aquatique, so complètement insensibles aux sonorités qu peut leur faire entendre.

On a renouvelé cette expérience dans courant d'eau vive, et les poissons en que tion ont paru aussi sourds que s'ils étaie membres d'un jury musical.

Il est vrai qu'un autre savant a prou que les poissons s'enfuient au son d'une cl che plongée dans l'eau, cloche qui laisse ente dre des sons à huit mètres de profondeu

La vérité réside entre ces deux extrême Il est fort probable que les poissons ne so



ECONOMIE

Le baron Durapiat Baptiste achète de la lingerie.
— Comme mouchoirs de batiste, nous en avons de plus chers avec initiales.
— Les initiales sont inutiles pour moi, puisque je m'appelle Baptiste.



— Gagne-t-on beaucoup d'argent à fabriquer des cerceaux?
— Peuh!... on joint les deux bouts.

pas outillés pour comprendre un son musical, mais il est sûr qu'ils perçoivent le bruit. Et la vérité est qu'il suffit d'un rien pour les faire fuir. Tous les pêcheurs à la ligne le savent, du reste.

LA GUERRE A L'OPIUM

Il est assez curieux de noter que pendant que le gouvernement français tolère l'opium dans ses colonies, et même récemment félicitait, à l'exposition de Marseille, un importateur d'opium, la Chine prend des mesures radicales pour opposer une barrière aux ravages de l'opium. Elle ne fait, en cela, que suivre l'exemple du Japon qui, lui, a nettement déclaré la guerre à l'opium, en punissant de bannissement ceux qui tiendront, à l'avenir, un débit d'opium.

En Chine, une loi a été édictée pour défendre la plantation du pavot et pour exiger la destruction d'un dixième par an des plantations existantes. En outre, les fumeurs devront déclarer aux autorités leur intention de fumer, et la quantité d'opium qu'ils désirent consommer leur sera accordée sans qu'ils puissent avoir droit à un supplément. Toutes les fumeries d'opium seront fermées dans un délai d'un an. On n'accordera plus à personne de fumer de l'opium, et les fumeurs actuels devront diminuer leur dose de vingt pour cent par an, de telle sorte qu'au bout de cinq ans de la promulgation de la loi, il n'y ait plus un seul fumeur en Chine.

Les fonctionnaires seront punis très sévèrement s'ils sont surpris fumant l'opium; de même les parents ou parentes de l'Empereur. Les savants seront privés de leurs diplômes et révoqués.

On voit que le gouvernement chinois n'y va pas de main morte. Ces mesures sévères sont à opposer à l'indolence avec laquelle on laisse, dans nos possessions françaises, se propager le commerce de l'opium.

LE MAUVAIS ŒIL

Théophile Gautier, cet écrivain au style si coloré, était un fieffé original. Il le prouva une première fois, le soir d'*Hernani*, en exhibant, à l'orchestre de la Comédie-Française, le fameux gilet rouge qui fut comme le panache de ralliement des romantiques.

Plus tard, il se serait senti incapable d'écrire une ligne, dans son cabinet de travail, s'il n'avait eu le chef coiffé d'une calotte grecque.

Il fulminait contre les quémandeurs d'autographes, surtout contre ceux qui orthographiaient son nom avec un *h*.

— Ces gens-là sont insatiables, s'écriait-il. Il y a déjà deux *h* dans mon prénom, et ça ne leur suffit pas!

Mais, par dessus tout, le délicieux auteur du *Capitaine Fracasse* était superstitieux. Oui, superstitieux comme un joueur, comme... un poète. Il croyait que certains individus ont « le mauvais œil », et, dans cette catégorie de « jetteurs de sorts », il plaçait en tête le spirituel musicien Jacques Offenbach.

Sa qualité de critique dramatique l'obligeait à rendre compte des opérettes aussi bien que des drames et des comédies, il se servait de périphrases pour citer l'auteur de la *Périchole*; ou bien il mandait un typographe et lui faisait découper, dans un journal, toutes les lettres nécessaires à la composition du nom d'Offenbach, que le susdit typo collait ensuite, à sa place, dans l'article.

Le fils du « bon Théo », le charmant Toto, ne cessait de railler son père à propos de ce travers d'esprit. Il n'arriva jamais qu'à exciter la colère paternelle.

Un jour qu'ils déambulaient dans le passage des Panoramas, ils aperçurent à une vitrine le portrait d'Offenbach.

Aussitôt, Gautier, pour conjurer le mauvais sort, fit les cornes à sa bête noire.

Toto profita de l'occasion pour blaguer, un peu plus vivement que d'habitude, l'auteur de ses jours.

— Je ne comprends pas, disait-il, ton aversion irraisonnée pour cet exquis compositeur.

Vraiment, tu es ridicule de penser qu'Offenbach...

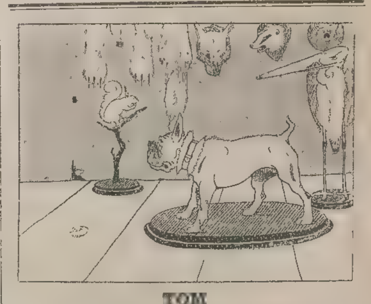
— Tais-toi! ne prononce pas ce nom, ou il va t'arriver quelque chose de désagréable.

Toto haussa les épaules:

— Des bêtises! Je suis allé voir la *Belle Hélène*, et le lustre du théâtre ne m'est pas tombé sur la tête. En ce moment même, je parle d'Offenbach, et il ne m'arrive rien.

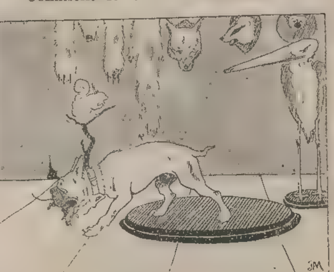
Ils débouchaient à ce moment sur le boulevard. Alors, Théophile Gautier, gratifiant son fiston d'un coup de pied dans le bas des reins, lui dit, mi-figue, mi-raisin:

— Tu vois bien, petit serin, qu'il t'arrive quelque chose de désagréable.



TOM

Comment le chien du naturaliste...



...s'y prend pour attraper un rat.



UN ORIGINAL

— Tiens? Vous avez les cheveux coupés, vous ne voulez donc plus avoir l'air d'un artiste? — Nullement, j'ai coupé mes cheveux parce qu'ils me tenaient chaud. — Taisez-vous donc, vous êtes un original, et vous cherchez à épater la galerie.

— Je vous ai vu arborer des vêtements dont la coupe était entièrement démodée. Pourquoi cela? — Mais parce qu'ils n'étaient pas encore usés. — Ça n'est pas possible, puisque vous n'êtes pas avare.

Je vous ai vu un jour, à la mer, vêtu d'un chaud pardessus d'hiver en plein mois de juillet, tandis que tout le monde était vêtu de blanc. Il faisait froid ce jour-là, mais les autres le supportaient bien ainsi.







— Quand vous allez au restaurant au lieu de demander un *mutton chop*, vous vous faites servir une côtelette; au lieu d'un *pale-ale*, vous buvez de la bière.
— Je ne comprends pas l'anglais!
— Moi non plus, mais qu'est-ce que cela peut faire?

C'est comme à l'enterrement de la belle-mère à Paul: Paul disait toujours que cette femme était l'enfer de son ménage. Eh bien! vous avez serré la main à Paul sans larmoyer et sans sortir votre mouchoir!. Est-ce qu'on agit ainsi à un enterrement?

Et naturellement, toujours par originalité, vous n'avez pas trouvé un mot d'enthousiasme pour la fille du banquier Aussac, quand elle épousait notre ami, le vicomte Gontran, dont ce mariage redorait le blason.



Un soir, à l'Opéra, n'êtes-vous pas parti en plein milieu du second acte? — Je m'ennuyais. — Moi aussi, mais quand une pièce est décrétée chef-d'œuvre, on ne se singularise point en avouant qu'on s'ennuie...

D'ailleurs ça ne vous empêche pas d'être un bon garçon, et la preuve, c'est que je vous offre l'apéritif. — Non, merci, aujourd'hui je n'ai pas soif. — Non, c'est par trop ridicule. Est-ce qu'on prend l'apéritif parce qu'on a soif?

C'est évidemment pour m'épater! Vous réglez vos actes, avec le souci constant de faire autrement que les autres. C'est par trop stupide. Ne vous occupez donc pas tant du monde et pensez un peu à vous!...

L'EXCES EN TOUT EST UNE QUALITE

Tout vice, soumis à une culture intensive, devient un facteur de gloire et de richesse. Mais il est bien évident qu'il faut le cultiver, le développer soigneusement, son vice.



Si, par exemple, vous êtes idiot d'une façon ordinaire, il y a des chances pour que cet état de vos méninges, ne vous rapporte pas grand chose. Mais originalisez votre idiotie, soyez beaucoup plus idiot que nature, et vous verrez la quantité de gens qui laisseront tomber gaillardement leurs cent sous pour aller vous applaudir.



Si vous vous sentez des penchants à l'assassinat, ne cherchez pas à vous corriger, mais ne soyez pas non plus le grinche vulgaire, ornemanisez votre vice, élevez-le à la hauteur d'un art, et, non seulement la gloire viendra, mais aussi la richesse, car vous ferez école et école payante.



La grossièreté est aussi un excellent vice, à condition de le faire planer au-dessus des basses altitudes des sièges de l'Urbaine. Soyez grossier avec frénésie, faites pâlir les bouches d'égoûts les plus qualifiées, et vous deviendrez une sorte de phare parlementaire.



La curiosité même, et ses affluents: l'indiscrétion, les ragots, la calomnie, ne sont que de petits vices importuns lorsqu'ils mijotent sous un crâne de pipelet. Convenablement cultivés, ils peuvent vous métamorphoser en un prince du grand reportage.



Croyez-moi, si vous devez être voleur, ne soyez pas le voleur marmiteux, le légendaire ravisseur du fameux pain d'une livre, vous resteriez dans toutes les obscurités, y compris celle du cachot. Devenez plutôt le grand escroc sympathique, dont les exploits dégagent un certain fumet romanesque, et vos passages dans les geôles seront autant de triomphes.

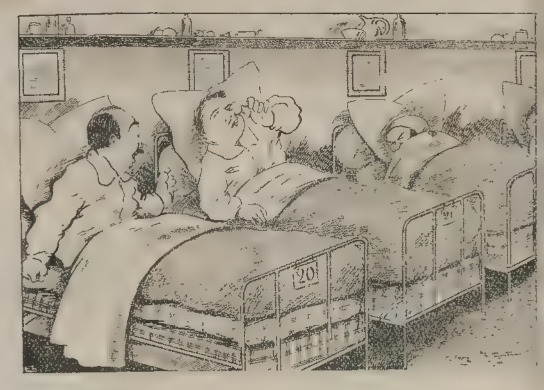


Enfin, se ficher du monde est une très bonne chose, mais ne le faites pas en petit, à la manière du rasant gavroche de nos grands oncles. Elevez ce vice à la hauteur d'un principe, d'une science, et vous deviendrez le grand humoriste, ironiste, caricaturiste, qui ne se fiche de quelqu'un qu'à prix d'or.



LA LOGIQUE DE L'APACHE

— Puisqu'ils refroidissent les passants, pourquoi les appelle-t-on des chauffeurs?



Dupochard, qui est à l'hospice, où il soigne le résultat de nombreuses ivresses, se réveille et voit son voisin de lit qui baigne son œil dans une œillère.

— Malheureux, jamais tu ne pourras boire par là! Baisse un peu ton verre!

DE NOS LECTEURS

Les œufs à la glace

Il ne faut pas croire que tous les œufs frais soient des œufs frais. En Amérique su t u i

L'AÉROMOTION

— Voilà une chose étonnante! C'est la première fois que je vois tomber de la neige en plein mois d'août.

n'en est rien. Mais est bien suranné le moyen de conserver les œufs dans de l'eau de chaux. L'inconvénient de ce procédé est que la décomposition n'est pas entravée. On s'en aperçoit à ce que le jaune se déplace et que le blanc est plus liquide.

On conserve les œufs dans de la glace. Par le procédé frigorifique, jamais le jaune ne change de place, et le blanc garde sensiblement toujours la même teinte. On s'en aperçoit aussi à la coquille.

Quant au poids, il ne diminue pas sous l'influence du froid. Ainsi l'œuf perd de deux à trois pour cent de son poids, tandis que sous l'influence de l'eau de chaux, il perd près d'un cinquième. Pour ce qui est de la saveur, elle est presque identique à celle des œufs frais.

Mais pour obtenir ce résultat, il faut maintenir les œufs dans une température de un degré au-dessous de zéro. Il importe que la température ne baisse pas au-dessous d'un degré, car alors les œufs gèlent et les coquilles se cassent. Quand un œuf est gelé, cela se reconnaît à ce que le jaune ressemble à une boule de caoutchouc qu'on ne peut crever.

L'humidité donne une puanteur insurmontable aux œufs. Un œuf pourri par humidité suffit pour perdre une caisse d'œufs tout entière.

R.

Anecdote

Rotschild, le célèbre milliardaire, se trouvait un jour de passage dans une petite ville perdue dans la montagne, où cependant son identité fut bientôt connue, sans qu'il s'en doutât.

Etant entré dans l'unique auberge du pays, il se fit servir à manger. Le déjeuner se composait d'une omelette.

Son repas achevé, le riche banquier demanda à payer. On lui fit une note exorbitante. Sans se formaliser, mais passablement étonné, Rothschild demanda la patronne.

— Expliquez-moi, ma brave dame, comment il se fait que vous comptiez trois francs pour une omelette. Les œufs sont donc bien rares dans ce pays?

— Non, répondit en souriant l'hôtesse, les œufs ne sont pas rares, mais ce qui est rare par chez nous, ce sont les Rothschild.

Le banquier ne put s'empêcher de rire et paya sans récriminer.

Cartes à jouer

Dans la masse des pétitions parvenues à la Chambre, pendant la dernière législature, il en est une, assez originale, qui demande le remplacement des personnages symboliques, gravés sur les cartes à jouer, par des hommes illustres extraits de notre histoire nationale.

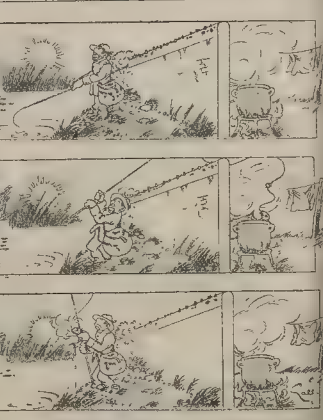
On a cru longtemps que les cartes à jouer dataient du quatorzième siècle, parce que les premières dont la chronique fasse mention furent confectionnées par le peintre Jacquemin Gringonneur pour « l'esbattement du roi Charles sixième ». En réalité, ces petits cartons à la fois si inoffensifs et si dangereux, sont une importation très ancienne des Orientaux qui nous les transmirent, sans doute, avec les échecs; des Indous, ils passèrent chez les Arabes, qui les introduisirent en Europe, et tout d'abord, à Viterbé, en Italie.

Un album des figurines primitives nous a été légué par un graveur florentin anonyme du quinzième siècle, en une série de cinquante estampes qui personnifient: le système du monde, les vertus, les sciences, les arts, les muses, enfin les états de la vie, depuis le pauvre jusqu'au pape.

Peu à peu, ces emblèmes disparurent, et après des modifications successives, devinrent ceux de nos jeux actuels.

C'est au dix-septième siècle que les dénominations définitives furent adoptées: les rois David, Alexandre, César et Charles (Charlemagne) symbolisent les quatre monarchies juive, grecque romaine et franque.

Quant aux dames, Pallas, déesse de la guerre, incarne Jeanne d'Arc; Argine, anagramme de Régina (reine), c'est pour le



— Ça doit être une rivière thermale, mon poisson est cuit!..



NE REMETTONS PAS AU LENDEMAIN

ELLE. — Mon pere a dit que nous ne pouvons nous marier avant sept ans... Mais ne vous attristez pas, mon ami, vous êtes encore jeune.

LUI. — Eh! oui! je le sais bien, mais je pensais à vous...



AU MOYEN-AGE

LE CANNIBALE. — Apporte le couteau à conserves, Marie-Anne!

uns Junon, l'Argienne, pour les autres Marie d'Anjou, femme de Charles VII; en Rachel, nous devons reconnaître Agnès Sorel, et en Judith la perfide Isabeau de Bavière.

Pour les valets: Hector représente Etienne de Vignerolles, qui servait sous Charles VII; tout le monde connaît La Hire, le fameux capitaine, compagnon d'armes de Jeanne d'Arc; Hogier, c'est le Danois Ogier, un des preux de Charlemagne et Lancelot — Lancelot du Lac — fut un des chevaliers de la Table ronde.

Les cœurs, piques, carreaux et trèfles ne sont que des accessoires figurant le courage, les armes, les munitions, le fourrage des gens de guerre.

Sous la Révolution, les dénominations changèrent, les couleurs restant les mêmes.

Ce qui ne changea pas, ce qui ne changera, sans doute, jamais, c'est la raison d'être des cartes à jouer, leur valeur... immorale, si j'ose dire.

J. Y.

Pêle-Mêle Connaissances

— Le timbre le plus rare que l'on connût jusqu'ici était un timbre de l'île Maurice. Ce timbre fut acheté 45.000 fr. par le musée postal de Berlin. Le prince de Galles paya 35.000 francs un autre timbre de ce même pays. Aujourd'hui, un collectionneur américain est prêt à donner 250.000 francs à qui lui apportera un timbre d'Annapolis adhérent à son enveloppe.

— On sait que certaines plantes, recherchées pour leur rareté ou leurs qualités aromatiques, menacent de disparaître. Déjà la Suisse, l'Autriche et le Tyrol prohibent la cueillette, le transport et la vente d'un grand nombre de fleurs de montagne, et les préfets de l'Isère et des Hautes-Alpes viennent, également, de proscrire l'arrachage de certaines plantes alpestres, comme l'edelweiss; or, une dame de Toulouse, en ayant planté quelques graines, est parvenue à faire pousser et fleurir, en pot, cette plante qu'on croyait réservée aux régions inaccessibles.

— Ce qui prouve combien l'industrie était peu développée à l'époque de la Gaule Franque, c'est la disproportion inouïe des prix entre les objets manufacturés et les produits agricoles; ainsi un cheval valait moins cher que son mors ; une vache ne valait qu'un sou d'or, pendant qu'une cuirasse en valait douze.

— Le caoutchouc est devenu une matière de première nécessité, dont la consommation s'accroît de jour en jour démesurément: la quantité de caoutchouc importée en 1904, sur les marchés du monde est évaluée à 72 millions de kilos, représentant une valeur d'environ 70 millions de francs.

— Les bienfaits du progrès s'affirment sous des effets parfois contradictoires. Décimés par l'alcoolisme et par tous les vices que leur inculquèrent les « civilisés », les Canaques des îles Hawaï disparaissent rapidement. Il y a 100 ans, on en comptait trois cent mille; en 1850, ils n'étaient plus que cent mille; aujourd'hui, c'est à peine si l'on en recense vingt-huit mille.

— L'origine du mot *yankee* qui sert à désigner les Américains des Etats du Nord est assez curieuse; les aborigènes du Massachussets avaient peine à prononcer le mot *english* (anglais), ils en firent *yenghese* au pluriel, et *yankee* au singulier. Ce surnom acquit rapidement une fortune mondiale, mais il ne s'appliqua plus aux Anglais.

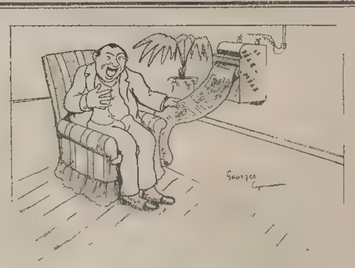
— Au temps de Louis XIV, il n'y avait que trois grands Etats européens: la France, l'Angleterre et l'Autriche. La France possédait, à elle seule, 36 pour 100 de toutes les forces européennes.

— Une des plus célèbres collections de pipes fut celle du général Vendamme; le héros des guerres de la République: après sa mort, le total de la vente n'atteignit pas moins de 80.000 francs.

A. S.



La téléphotographie permet de transmettre à distance les images photographiques; nous avons trouvé mieux. Notre système permet de transmettre les idées sans aucun intermédiaire objectif. La salle de rédaction du *Pêle-Mêle* a été modifiée en conséquence: chaque collaborateur étant réuni par un fil à l'appareil transmetteur, notre directeur à mesure que l'un de nous...



...a trouvé une idée et que le dessin en est bien fixé dans son esprit, le met en communication... avec les appareils récepteurs des abonnés. Grâce à une petite presse en miniature, les idées sont reproduites sur un papier sans fin, qu'il suffit de tirer, comme on tire les formules télégraphiques dans les bureaux de poste.



Roman en 8 séries — (1re série)

De date immémoriale, Jean Douillard et Arsène Laigrelet étaient inséparablement amis, et pourtant leurs caractères offraient bien les divergences les plus complètes qu'on puisse rêver.



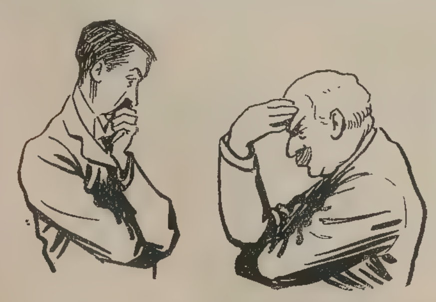
Laigrelet, grincheux, jamais content, acariâtre et pointu, était de ceux dont on dit qu'on ne saurait même pas les prendre avec des pincettes.

Douillard, jovial, d'humeur égale et facile à contenter, pouvait être comparé au bon pain, et, disons plus, à la brioche même.

Un jour vint où Laigrelet prit sa retraite de foncti nnaire, et où Douillard se retira des affaires.

Laigrelet remit à d'autres ses fonctions tracassières.

Et Douillard put se consacrer à un recueil de bons mots qu'il élaborait depuis longtemps.



Mais pour fêter leur liberté, ils résolurent d'inaugurer leur nouvelle situation par une réjouissance éclatante, quelque chose d'inoubliable et dans les grands prix. Que pourrait-on bien faire ? Ils cherchèrent.



— Si l'on s'offrait, proposa Douillard, toute une semaine de théâtre à des places de luxe ?

Laigrelet se récria :

— Ah ! non ! par exemple ! Aller donner son argent pour étouffer dans des salles étroites ! Et puis pour que tu commences à dormir dès le premier acte ; je te connais ! Non, non ! Autre chose !



Douillard émit ensuite l'idée de festins et de bombances dans les restaurants les plus renommés de la capitale.
— Ah! non, objecta encore son ami, se rendre malade par plaisir. Je ne trouve à cela aucun charme...

...et, avec mon estomac, il faudrait me contenter de te regarder manger, ce qui ne vaut pas le sacrifice de ma santé.



— Si l'on faisait un voyage
L'idée fut accueillie avec plus de considération. On étudia plans, cartes, indicateurs et guides de toutes sortes.



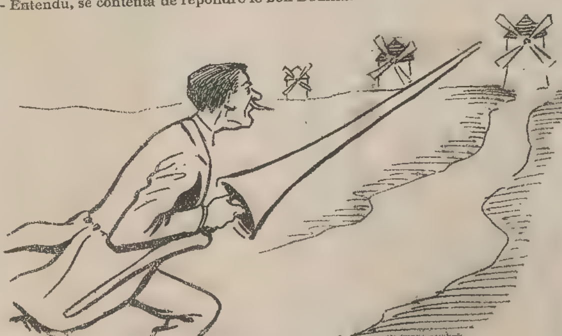
Cependant, Laigrelet stipula qu'on ne voyagerait pas sur mer, les moindres traversées qu'il avait accomplies lui ayant fait passer de terribles moments.



Et comme il avait voué une haine éternelle à l'automobile, force lui fut de s'accommoder à l'idée de voyager par voie ferrée.
— Alors, dit-il, on ira en Suisse!
— Entendu, se contenta de répondre le bon Douillard.



Cette décision prise, Laigrelet, que son caractère n'empêchait pas d'avoir une âme poétique, laissa déborder son lyrisme.



Sans compter qu'il allait pouvoir faire, dans ce voyage des études comparatives, et trouver des documents nouveaux pour une œuvre qu'il méditait contre les obus. Depuis qu'il n'avait plus à harceler le public, il songeait à harceler l'administration.



— Et puis, tu sais, déclara-t-il, ça n'est pas cher du tout.
— Ah! pour ça, par exemple, tu exagères, fit Douillard, et, pour venger le peu de succès de ses idées il se contenta d'ajouter : « Il ne faudrait tout de même pas vouloir me faire prendre l'Helvétie pour des lanternes. »
A part ça, le voyage en Suisse fut résolu.

(*A suivre*)

UN PEU DE TOUT

Dans l'une de nos dernières grandes ventes de charité, une dame du monde avait eu l'idée aussi ingénieuse que pratique, de vendre à son comptoir toute la série des **Biscuits Pernot**, sous la forme du paquet hermétique « LE PAC », qui fait fureur en ce moment. Les résultats ne se firent pas attendre, et alors que toutes ces dames s'escrimaient encore au profit des pauvres, la boutique des **Biscuits Pernot** était dévalisée par les acheteurs, et la bourse de notre vendeuse avisée débordait de pièces d'or.

PETITE CORRESPONDANCE

Un vieux chercheur. — Tous les arts sont compris.

M. Reiff. — Il faut les présenter, mais nous vous prions d'attendre la fin de la saison.

Un assidu (Pavilly). — C'est à cette administration elle-même, chef du personnel, qu'il faut vous adresser; ces renseignements vous seront donnés.

M. E Flahaut. — Vous avez dû recevoir ce prix, qui a probablement croisé votre lettre.

M. Jacquotin. — Au moyen de vaseline ou d'un corps gras.

M. L. Génot. — Oui, il peut agir contre vous.

Un lecteur (Ouzain). — Lavage à l'eau alunée.

PETITE CORRESPONDANCE BIBLIOGRAPHIQUE

Un lecteur lyonnais. — La décoration belge de l'ordre du Hainaut est une plaisanterie. Quant aux Académies de province, s'adresser au chef du secr[...] riat de l'Institut de France.

Un lecteur lillois. « Vocabulaire français-es[...] ranto » vient de paraître 2 fr. 50.

M. Chaponnet, à Champigny — « Les Plantes [...] guérissent et les Plantes qui tuent », 1 vol. illus[...] 2 fr 50. « Botanique », par Bottard, 1 vol. a[...] planches, 3 fr. 50. « Atlas de botanique », fort volu[...] 36 planches, 6 francs Pour les noms, demandez[...] catalogue de la librairie Paul Dupont, qui v[...] l'adressera *franco*.

Un lecteur, à Bar-le-Duc. — « La Culture des [...] siers », 1 vol., par Cochet et Mottet, avec 53 figur[...] 3 francs.

Duverdy, Mâcon. — « La Culture de l'escargot[...] 1 fr. 25.

I. V. A. 81. — Il n'existe pas d'ouvrages tels q[...] celui que vous désirez.



La clef des songes

— C'est épatant, j'ai rêvé que je cassais ma bicyclette, et ça n'est pas dans la clef!

— Naturellement! il n'y a que les choses possibles; or, tu montes une **Clément**.





13e ANNÉE — N° 35. 10 Centimes 1er SEPTEMBRE 1907.

Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

FRANCE : Un an 6 fr. Six mois : 3 fr. 50
ÉTRANGER : Un an 9 fr. Six mois : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

LE PROGRÈS, par Benjamin RABIER.



Il faut vivre avec son siècle.

La collaboration au **Pêle-Mêle** *est rétribuée. Pour recevoir franco le libellé des conditions, envoyer 0 fr. 15 en timbres-poste.*

La Momie Récalcitrante

Ce crétin de Moulochard était rongé par un désir baroque. Depuis longtemps, il avait envie... d'une momie!...

Que ce soit là une convoitise stupide, c'est un point sur lequel tous les cerveaux exempts de fêlure seront d'accord.

Il était hanté par cette idée saugrenue, comme on peut être tourmenté par le besoin irréalisable et impérieux d'acheter une paire de bretelles hygiéniques de 4 fr. 90, juste le jour où l'on n'a que 4 fr. 75 en poches, ou de s'offrir une grappe de raisin au mois de décembre.

Cependant, il fit tant et si bien, il manœuvra de si opiniâtre façon qu'un beau matin, il



Sa pipelette fut si effrayée en voyant tomber l'objet hétéroclite, qu'elle faillit se trouver mal...

put satisfaire son rêve. Lors d'un voyage à Londres, il rencontra dans *Hayde-Park* un missionnaire anglais qui lui vendit l'objet de son caprice.

Heureux de sa trouvaille, il me vint conter, l'autre soir, l'ineffable joie où le plongeait la possession de son vieux colis égyptien.

Or, comme je n'éprouve aucune admiration pour ces sortes de... conserves, je gardai devant la joie exubérante de Moulochard, le silence réprobateur des gens trop bien élevés pour se permettre une critique, même timide, sur les goûts et les opinions de leurs semblables; ces opinions et ces goûts fussent-ils vertigineux d'imbécilité.

Et je me contentai de conclure, histoire de rafraîchir son enthousiasme pour les momies:

— Tout cela, mon bon Moulochard, est très joli, mais tu me donnerais tous les trésors de l'Asie pour accepter ton antiquité, que je n'en voudrais pas!

— Pourquoi?

— Pourquoi!... Parce que la science moderne, vois-tu, n'est pas encore parvenue à soulever le voile épais qui enveloppe ces sarcophages mystérieux... Parce qu'on dit d'eux qu'ils ont certains pouvoirs diaboliques très dangereux. Ils ont, paraît-il, une influence occulte sur les moindres événements de notre vie... Ce sont des talismans de malheur, et leur présence quelque part est l'indice d'une catastrophe prochaine, le présage d'un désastre imminent, le symptôme d'inévitables cataclysmes. Leur nom seul est le critérium d'une fatalité persistante et d'une infortune opiniâtre... Voilà pourquoi je n'en veux pas.

— Comment?... Comment?... Que dis-tu là? marmottait ce pauvre Moulochard.

— Je dis que si tu tiens à ton bonheur, à ta tranquillité, il faut t'en défaire au plus vite, car tu touches du doigt l'adversité et je ne te donne pas huit jours pour patauger en pleine détresse!...

Et Moulochard, qui était poltron comme un lièvre, demeura en proie aux plus vives appréhensions...

Il ne tarda pas à être persuadé que toutes ses déveines, tous ses échecs, jusqu'aux plus petites contrariétés quotidiennes, lui venaient de la momie.

Aussi jugea-t-il prudent de s'en séparer au plus tôt, et, dans un geste de revanche, il la saisit et la mit sous son aisselle, puis il s'en fut chez le brocanteur voisin à qui il l'offrit pour cent francs.

Le brocanteur, avec une moue dédaigneuse et un sourire ironique, déclara qu'il ne tenait pas ce genre de marchandises.

— Bon! se dit-il, en voilà un qui ne sait pas ce qu'il perd!

Il s'adressa ensuite à un marchand de curiosités; mais celui-ci flairant, sans doute, une affaire louche, ou redoutant de se trouver en présence d'une momie en carton, en donna tout juste *un franc cinquante.*

— Comment?... Un franc cinquante! répliqua Moulochard, furieux, pas même le prix de la matière première, alors?...

Dans ces conditions, il préféra en faire cadeau à sa concierge, car il commençait à en être réellement embarrassé de sa momie!

Horreur!... Sa pipelette fut si effrayée, en voyant l'objet hétéroclite, qu'elle faillit se trouver mal, et Moulochard ne réussit qu'à se faire traiter de goujat, d'idiot et de malotru.

— Pas de chance! soupira-t-il, avec résignation.

Que faire?... Allait-il la remonter chez lui ou n'allait-il pas la remonter?

Il réfléchit un instant, le temps nécessaire de se convaincre que le mieux était de s'en défaire à tout prix, et même pour rien du tout; et, attendu qu'elle ne paraissait pas exciter beaucoup de convoitise, il était préférable de l'abandonner dans quelque endroit désert.

Notre homme se mit en route, arpenta des rues, sillonna des ruelles étroites et lorsqu'il se crut dans un lieu solitaire, il y déposa son encombrante relique.

Hélas! un cantonnier l'avait vu et l'obligea à reprendre son fardeau et à le remporter...

Il s'installa dans un café, y prit tranquillement une consommation et en sortit en feignant d'oublier son antiquaille. Mais un garçon intempestif le rappella bruyamment.

Là encore, il avait échoué!...

Il repartit, légèrement inquiet sur l'insistance que mettait cette affreuse momie à ne plus le quitter.

Il cheminait depuis une heure environ, quand il arriva sur les bords de la Seine. Une idée simple, mais géniale — les traits de génie sont généralement très simples — lui traversa exceptionnellement l'esprit:

— Personne n'en veut, on la repousse de partout; eh bien! l'hésitation n'est plus possible, il ne me reste plus que ce seul moyen de m'en débarrasser.

Et joignant le geste à la parole, il la lança dans le fleuve. R

L'objet de ses déboires fit une pirouette

C'est-y la statue de ta belle-mère que tu tiens là?...

formidable et s'engloutit dans l'onde en un retentissant plongeon.

Mais un deuxième plongeon, également retentissant, attira bientôt ses regards. C'était un agent plongeur qui se précipitait au se cours de la momie, cependant qu'un autr gardien de la brigade fluviale mettait la mai sur l'épaule de Moulochard.

Force lui fut, pour cette fois encore, d reprendre son inséparable compagne, déso mais le poison de ses jours!...

Désolé, navré, il s'affaisa sur un ban dévoré par des idées noires, assailli par d sombres préoccupations.

Il ne savait plus comment il sortirait de l ni même s'il en sortirait!

Il invoqua les mânes de *Sésostris* et d *Ramsès Ier.*

Des gamins s'étaient attroupés autour d lui. L'un d'eux cria: « C'est-y la statue d ta belle-mère que tu tiens là? » « Mais no reprit un autre, c'est le portrait de son oncle

— Mon oncle? sursauta Moulochard, mais ç y est!... J'ai trouvé!... Mon vieil oncle héritage, auquel je ne pensais pas!... Je va lui offrir ma relique egyptienne. Elle lui po tera la guigne... et toi, mon brave Moul chard, tu hériteras plus vite...

Il esquissa quelques pas de mattchisch disparut tout guilleret, à la plus grande joi des moutards qui le prirent pour un fou.

. . . .

Il y avait trois mois à peine que l'oncl était en possession de l'ineffable momi lorsqu'un beau matin, Moulochard apprit so décès.

A cette nouvelle, sa joie ne fut égalée qu par l'âpre désir de tenir enfin l'héritage e en cette minute précise, il eut foi en mes pr dilections: la momie avait jeté un mauvai sort sur son propriétaire.

Quelques jours après, confortablement ins tallé sur le velours vert d'un fauteuil du nota re, il écoutait, en compagnie de la bonne d feu son oncle, la lecture du testament:

« ...je lègue à ma bonne ville de Montél mar, mon pays natal, tous mes biens imm biliers;

« A ma vieille servante, Ursule, qui m



Enfin, à mon neveu Moulochard ... j'abandonne le précieux sarcophage...

prodigua ses services avec tant de dévouement je laisse toute ma fortune;

« Enfin, à mon neveu Moulochard, qui m' toujours affectionné, j'abandonne le précieu sarcophage qu'il m'offrit si généreusement e pour lequel je le prie d'avoir le plus gran soin... »

Malédiction! son cauchemar lui revenait!!...

. . . .

Si un jour vous rencontrez Moulochard, j crois qu'il sera préférable de ne pas lui parle de momie....

FRÉDAL.

PENSÉES

La crainte du ridicule est la seule arm dont dispose la *Mode.* Cette arme doit êtr singulièrement puissante, puisqu'elle suffit faire respecter ses décrets.

La régie gagne plus d'argent avec les allu mettes qui ne prennent pas, qu'avec celle qui s'enflamment. Cela démontre l'immoralit des monopoles.

REPORTAGE



Alaligne, le reporter du journal *Le Potin* se rend chez un ministre pour l'interviewer.



Mais occupé à préparer un discours improvisé, pour la Chambre, le ministre reçoit plutôt froidement l'indiscret et lui témoigne son sentiment.



La situation serait fâcheuse pour tout autre, mais un bon reporter ne perd jamais la carte Rentré chez lui, il prit une photographie.

Et le lendemain, le *Potin* publiait un article de grand reportage sur la forme et la dimension des pieds de nos célébrités.

5c LE POTIN 5c

REPORTAGE SENSATIONNEL

Une étude s'imposait sur les rapports qui existent entre la forme du pied et la mentalité des grands hommes

Nous sommes heureux de satisfaire à la légitime curiosité du public sur ce potin

Et nous commençons aujourd'hui par le pied de M. Clémenceau.

Le président du Conseil s'est prêté de bonne grâce à notre interview se déclarant heureux de répondre au désir des lecteurs du *Potin*, dont lui-même est un fervent lecteur et admirateur

EMPREINTE DE LA BOTTINE DE M. CLEMENCEAU

Pêle-Mêle Causette

Un épouvantable accident d'automobile s'est produit sur un de ces circuits meurtriers dont on afflige le pays.

Aussitôt la catastrophe connue, le ministre s'est empressé d'annuler le reste de l'épreuve.

C'est toujours le même, l'éternel système, celui que les Allemands tournent en ridicule par cet aphorisme: «*Fermer l'étable quand la vache s'est enfuie*».

On ne s'avise d'un danger que lorsque les événements se sont accomplis. Alors, les foudres s'agitent, les gouvernements se rappellent qu'ils sont là pour gouverner.

«Gouverner, c'est prévoir», dit pourtant la sagesse des nations. Mais la sagesse des nations est une vieille radoteuse. Gouverner, c'est laisser faire, c'est ménager tout le monde et n'intervenir que lorsqu'on a la conscience barbouillée du sang de beaucoup d'êtres humains.

Je veux bien reconnaître qu'il est des cas où l'entendement humain est incapable d'anticiper les conjonctures. Un orage peut éclater et détruire une maison, un tremblement de terre déroute tous les calculs scientifiques. Un accident de chemin de fer ou une collision en mer ne sont dus parfois qu'à un concours fatal de circonstances.

Mais peut-on en dire autant des accidents d'automobiles?

Voilà des années que les hommes sensés protestent contre la licence absolue accordée aux chauffeurs. Tous les jours on enregistre des accidents, et il a été démontré cent fois que, dans les conditions actuelles, les sacrifices de vies humaines ne peuvent que se multiplier dans une effrayante proportion.

Cela ne suffit pas à un gouvernement pour s'intéresser à la question. Il lui faut une hécatombe, un coup d'éclat qui frappe d'ensemble une conglomération. Alors seulement il daigne songer à avancer la main.

Est-ce de l'aveuglement de sa part, ou de l'inconscience? Non. C'est de la pusillanimité.

Un ministre est une sorte de Blondin qui se tient en équilibre sur une corde raide. Son unique souci est de ne pas déplacer son centre de gravité, de crainte d'une chute.

Tout ce qui peut le faire pencher d'un côté ou de l'autre, constitue un danger pour son portefeuille.

Or, l'industrie de l'automobile compte des protagonistes intransigeants auxquels toute réglementation apparaît comme un acte d'hostilité. Réglementer la vitesse des autos, c'est donc s'exposer à des interpellations et à des difficultés.

Il faut être doué d'un certain courage civique pour risquer sa situation à l'effet d'épargner quelques vies humaines. Cette abnégation est bonne pour le vulgaire sauveteur qui se jette à l'eau et en retire au péril de sa vie un homme qui se noie, ou pour l'humble gardien de la paix qui se précipite à la tête d'un cheval emballé, dans le simple but d'arracher à la mort un de ses semblables. Un portefeuille est une chose autrement sacrée que l'existence d'un gardien de la paix. On ne l'aventure pas dans une initiative humanitaire. Ou alors il faut avoir une âme de héros, et les âmes de héros sont rares au Parlement, même à 15.000 francs par an.

La question de la sécurité dans les rues est un autre exemple de la veulerie des pouvoirs publics.

On attendra pour aviser que se produise une catastrophe *en gros*, si je puis employer ce terme de commerce. Tant que les victimes se compteront par unités et qu'elles ne dépasseront pas la rubrique des faits-divers, il ne sera opposé aucune restriction aux fous qui sillonnent en bolides nos rues et nos avenues. Le jour où se présentera quelque accident sensationnel, une de ces boucheries où seront immolés d'un seul coup un nombre considérable d'êtres humains, ce jour-là on se décidera à réagir.

Rien n'est plus simple pourtant, que de créer pour Paris, le système des *crossings*, qui fonctionne aux Etats-Unis et dans d'autres pays.

Un lecteur du *Pêle-Mêle* m'a reproché, ces jours-ci, de ne pas être revenu sur cette question. «Un clou, disait-il, ne s'enfonce pas d'un seul coup, surtout quand la matière où il doit pénétrer est faite de routine et d'insouciance.» Ce lecteur a raison, mais il aurait pu ajouter: «Un clou ne s'enfonce même pas en plusieurs coups, quand le bras de l'homme d'Etat qui doit l'enfoncer, tient également un portefeuille».

Le maroquin qu'on serre convulsivement contre soi, ne laisse pas à la main assez de liberté pour enfoncer les clous.

On arrive ainsi, pour ce sujet-là, comme pour tout ce qui touche à la vie publique, à trouver, en remontant à la source du mal, que la Constitution française est incapable de répondre à nos besoins modernes.

Elle est taillée en éteignoir et peut tuer le progrès, mais non l'aviver.

Fred Isly.



SABOTAGE

MADAME. — Tiens, te voilà, en t'attendant, je fumais un excellent cigare de la régie.

MONSIEUR. — Oui, à la Varenne j'ai pris le train de 10 heures et je suis arrivé juste à l'heure à Paris.

N. D. L. R. — (Nous nous apercevons, — hélas! trop tard — que le dessin ci-dessus a été saboté par le dessinateur mécontent. La légende elle-même est aussi invraisemblable que le dessin: un bon cigare de la régie! un train de banlieue qui arrive à l'heure?.... Oh! nous prions le cher lecteur d'agréer toutes nos excuses pour ce regrettable incident.)



LA DACTYLOGRAPHE ET LE CONFORMATEUR

LA NOUVELLE DACTYLOGRAPHE. — J'ai bien vu des machines à écrire, mais celle-là, je n'y comprends vraiment rien.

Quel âge avez-vous, Madame?

Chacun sait que Napoléon Ier n'était pas précisément un homme galant. Plus d'une fois, malgré qu'il fut empereur, il dut à son sans-gêne, envers les femmes de la cour, de recevoir quelques leçons.

— Madame, demandait-il un jour à la femme d'un de ses généraux, quel âge avez-vous?

— Sire, vingt-cinq ou trente-cinq ans!

— Comment ne savez-vous pas mieux votre âge, Madame?

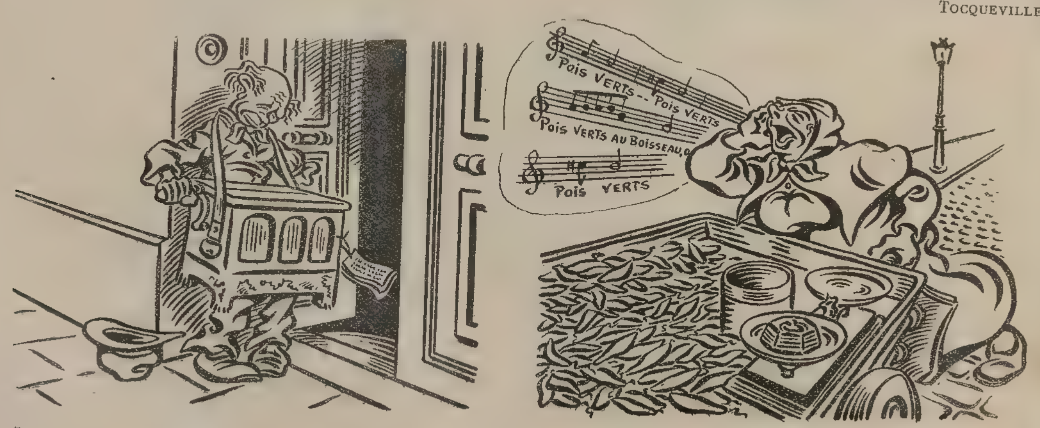
—. Sire, dit la dame en souriant, je compte mon argent, mon argenterie, mes revenus parce que je puis les perdre ou qu'on peut m les prendre; mais comme je ne crains ni qu'o me prenne, ni que je perde aucune de me années, je ne les compte jamais!

R.

L'EGALITE

Les arts étaient autrefois l'apanage d'une caste privilégiée. Ces temps ne sont plus. Aujourd'hui, les bienfaits de l'art appartiennent à tous les citoyens. C'est là une des plus belles conquêtes de la Révolution.

TOCQUEVILLE.



La musique n'est plus un divertissement réservé aux riches.

Le chant est accessible aux plus humbles.



Le dessin et la peinture sont de toutes les classes.



Les fouilles, si passionnantes et intéressantes, ne sont plus réservées à quelques savants privilégiés.



Les voyages d'études sont tombés dans le domaine public.



Et l'éloquence a cessé d'être un art pratiqué uniquement par les classes dirigeantes.

Courrier Pêle-Mêle

Chaptalisation

M. Césari nous apporte comme renseignements relatifs à la chaptalisation, l'extrait suivant de M. Bellet, paru dans le *Journal des Débats*:

« Nous venons de parler de sucrage à propos des piquettes, et c'est un mot que l'on a répété maintes fois durant ces dernières semaines. C'est que le sucre peut s'employer de façons diverses pour produire en abondance du vin, qui sera bien loin de provenir exclusivement de la fermentation du jus des raisins. Voici, par exemple, qu'on verse de l'eau sur les marcs qui ont donné leur vin de première cuvée; mais on additionne également de sucre. On peut alors forcer la quantité d'eau et obtenir finalement plus de ce qu'on appellera du vin qu'on obtenait tout à l'heure de la piquette. On laisse naturellement fermenter, car c'est toujours la fermentation d'une matière sucrée qui donne l'alcool nécessaire à tout vin loyal ou non. Ces vins faits au sucre portent, le plus ordinairement le nom de vins de seconde cuvée; on en fait aussi de troisième cuvée, en recommençant une seconde fois cette opération, que l'on désigne parfois du terme peu connu de *petiotisation*, tout simplement parce qu'elle a été appliquée pour la première fois par Petiot, en Bourgogne. Tous nos lecteurs ont, par contre, entendu prononcer le mot de chaptalisation, méthode qui n'a pas été inventée, mais éclaircie, par l'illustre Chaptal, et qui consiste à additionner le moût de sucre, avant toute fermentation. Ce sucre ajouté subit la fermentation alcoolique en même temps que le sucre naturel provenant des raisins. Cela a pour effet d'augmenter la richesse alcoolique du vin finalement obtenu. »

Voici d'autres détails relatifs à cette même question, tirés de la *Dépêche Algérienne*, par M. A. Baudru, et que corrobore une lettre dans le même sens que nous envoie M. Grobéty:

« Le chimiste Macker paraît être le premier qui ait ajouté du sucre au moût des raisins verts ou noirs parvenus à maturité, et ses expériences, datant des mois d'octobre 1776 et novembre 1777, furent couronnées de succès. Il écrivait à cette époque: « Les « années pluvieuses et froides donnent des « vins sans force alcoolique ni bouquet. Pour « remédier à cela, j'ai employé le sucrage, « qui consiste à additionner au vin, ou plutôt au moût, une certaine quantité de sucre. « Celui-ci, sous l'influence de l'alcool, se change en alcool, qui s'incorpore au liquide et « augmente sa richesse spiritueuse ».

« Chaptal, comte de Chanteloup, chimiste, membre de l'Institut et ministre de l'Intérieur de 1800-1804, reprit le procédé de Macker. Il est l'auteur d'un ouvrage intitulé: *L'art de faire le vin*, qui répandit les méthodes de sucrages restées jusqu'alors dans le secret de quelques-uns. Des conseils précis donnaient ensuite la façon d'appliquer cette théorie d'où est née la « chaptalisation » qui devint une pratique courante. »

Arbres du Japon

Monsieur le Directeur,

En réponse à M. de Fontens, sur l'acclimatation des arbres nains du Japon, je me permettrai de dire que ces plantes sont extrêmement vivaces, et à chaque exposition horticole, j'en expose une collection. Ces arbres nains sont cultivés dans une terre très forte, je dirai même spéciale, puis rempotés dans leur jeunesse; ils restent ensuite dans des petits pots minuscules. Ces arbres sont âgés de 25 à 250 ans; leurs prix atteignent de 50 francs à 1200 francs et plus. On a beaucoup essayé de les travailler, c'est-à-dire de leur donner toutes les formes rabougries, mais en vain, on n'a pu arriver à aucun résultat. Les Japonais on gardé pour eux seuls ce secret.

Recevez, etc...

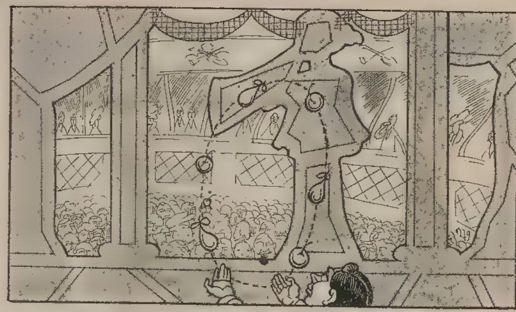
Léon Fonteneau, horticulteur (Passy).

Question interpêlemêliste

Ayant entendu parler de l'important commerce de canards hollandais, qui se fait avec la ville de Barcelone, je désirerais savoir comment on a perfectionné la race de ces oiseaux, et de quelle façon on a pu obtenir de si beaux sujets. G. A.



Le directeur du théâtre de Landerneau était fort perplexe. Dans l'apothéose de la pièce: *Le triomphe de Pomone*, le clou était une pluie de fruits sortant de la corne d'abondance. Or les fruits étaient chers, et la troupe ne possédait que trois pommes, trois poires et une cerise. C'était insuffisant.



Mais le jongleur de la troupe y remédia brillamment.

VILLÉGIATURE

Mon cher ami,

Où j'ai passé ma villégiature? Mais dans un pays charmant... Pas à la mer, bien entendu..., tu sais que j'ai des douleurs, l'air salin ne me vaut rien. Ni dans la montagne, à cause de mon cœur... à X..., tout simplement.

X... est un endroit ravissant. Ce n'est pas le village composé d'une seule rue, sillonnée, à tour de rôle, par les automobiles des touristes et les chars à fumier des paysans. Les voies y sont nombreuses, bien tracées, fort propres. Les voitures qui y passent sont convenables, et la poussière qu'elles soulèvent est aussitôt abattue par un arrosage perfectionné qui fait le plus grand honneur à l'initiative des autorités du lieu.

Les indigènes n'ont pas l'air sournois ou hostile de certains campagnards. Ils ne se mettent pas en rang d'oignons sur le pas de leurs portes lorsque vous passez dans le village. Leurs enfants n'ont pas de poux ni de chemise pendante à travers la fente de leur culotte. Enfin, ils ne courent pas après vous en pleurnichant jusqu'à ce qu'on leur ait jeté un sou... Les femmes, chose incroyable, sont presque élégantes..., quelques-unes le sont tout à fait... Beaucoup de jolies...

Une chose fort appréciable, c'est que les approvisionnements y sont très faciles. Combien de fois ai-je eu à me plaindre, dans d'autres endroits, du boucher qui ne passe qu'une fois la semaine, du boulanger qui ne cuit que du pain rassis, de l'épicier qui n'a que des conserves pourries, etc..., etc...

Non, à X..., on a tout sous la main, et du meilleur... Note que nous avons médecins et pharmaciens... Que les lettres et journaux y sont distribués de bonne heure et régulièrement. On peut lire, chaque matin, non pas la feuille de l'avant-veille, mais celle du jour même. On n'a pas à faire des kilomètres pour aller à la poste ou au télégraphe. La poste est dans le lieu même.

Tu croiras peut-être qu'avec de tels avantages, le pays est encombré de Parisiens en villégiature... Non point... Bien mieux, la plupart de ceux qui habitent X... pendant l'hiver, ont soin, dès le début de la belle saison, de faire place à ceux qui arrivent. Il s'en vont où ils peuvent. On ne saurait être plus complaisant!... à moins qu'ils n'y soient forcés par je ne sais quel arrêté municipal, ou quelle mode saugrenue.

Il faut avouer qu'à X... il y a un casino... Il y en a même plusieurs. Toutefois, il est des gens à qui plaisent ces sortes de distractions... Dans tous les cas, on peut facilement en éviter le bruit et l'attrait malsain... X... est bâti à proximité d'un bois qui est bien le plus joli qu'on puisse imaginer. Allées verdoyantes (pas de vipères), lac, pièce d'eau, canotage si le cœur vous en dit... Tu vois que pour un promeneur tranquille, comme je le suis, et aimant la verdure, point n'est besoin des flonflons des orchestres des villes d'eaux.

Bref, je n'en finirais pas, si je voulais te détailler tous les agréments de ce délicieux pays. J'ajouterai seulement une chose qui a bien son importance. Le voyage ne m'a rien coûté ou presque. Je n'ai eu aucun colis égaré ou volé. Je n'ai pas étouffé en chemin de fer, ni dépensé des sommes folles en pourboires de toutes sortes. J'ai couché, pendant ces trois mois, dans des draps propres, sur des sommiers silencieux, sans punaises, usé des serviettes non douteuses, enfin, suivant l'expression elle-même du bien-être, été... comme chez moi.

Bien à toi.

Étienne JOLICLER.

P. S. — Peut-être as-tu compris qu'en réalité je n'ai pas bougé de Paris. C'est vrai, mais ne le dis à personne, je serais déshonoré.

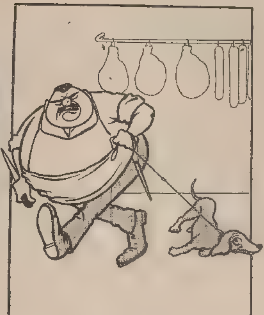


LA PANNE

— Quel imbécile!... Caler la roue avec son corps, quand il pourrait si bien prendre une pierre.



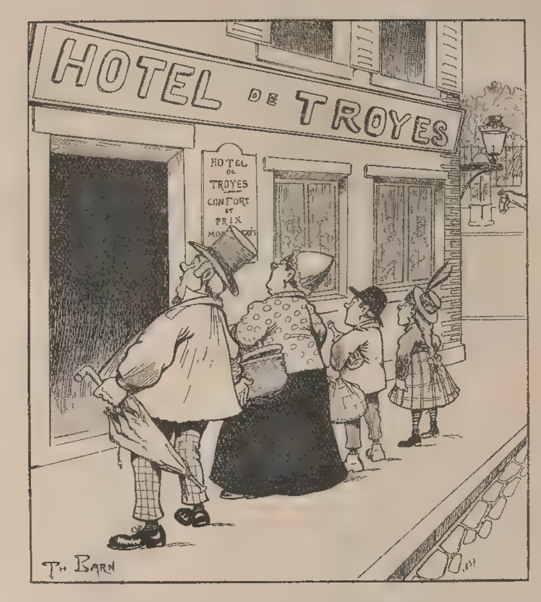
— Qu'est-ce que j'ai donc de particulier pour que ce vilain bonhomme me dévisage comme ça?




FIDELE JUSQU'APRES LA MORT

HISTOIRE SANS PAROLES



LES CAMPAGNARDS A PARIS

— On peut pas loger là..., on est quatre!!!

Une toile de maître... commerçant

Léopold II, roi des Belges, est un fin connaisseur et un infatigable collectionneur d'œuvres d'art.

Visitant un jour, à Bruxelles, une exposition de peinture, il remarqua une toile de dimensions moyennes, représentant « un troupeau de moutons dans une prairie au soleil couchant. »

Séduit par la facture du peintre, il le fit appeler et lui dit qu'il serait heureux d'acquérir son tableau.

L'émule d'Aimé Perret afficha une joie non dépourvue d'orgueil.

On agita la question du prix, et l'artiste parut très conciliant:

— Sire, vous me paierez simplement à leur valeur de boucherie, c'est-à-dire cinquante francs la pièce, chacun de mes moutons.

Les conditions convinrent à Sa Majesté Belge qui, d'un coup d'œil, avait ainsi évalué mentalement la toile:

— Il y a une douzaine de moutons, ça fait donc six cents francs... c'est pour rien.

Trois jours après, le tableau était porté au château de Lacken, résidence royale.

Léopold II compta tout haut le nombre de moutons et s'arrêta au chiffre douze.

Mais alors, le peintre entra en scène:

— Faites bien attention, Sire, de ne pas oublier les petits moutons du troisième plan. Il y en a *cinq cents* environ.

Le roi sursauta:

— Etes-vous bien certain de ne pas prendre de la poussière pour des moutons?

— Tout à fait certain, Sire.

— Vous me l'affirmez sur l'honneur?

— Je l'affirme.

Léopold II n'avait qu'une parole, il paya. Il paya 25.000 francs une toile qui valait bien cinquante louis.

Doit et Avoir

Villemessant était un journaliste au flair remarquable.

Il découvrit ou devina nombre d'écrivains, notamment Albert Wolff et Francisque Sarcey qui, sans lui, n'auraient peut-être jamais percé.

C'était aussi un commerçant averti qui avait introduit la comptabilité dans la littérature.

Il possédait, au *Figaro*, un livre en partie double, avec, d'un côté, *Doit*, de l'autre, *Avoir*.

Amédée Achard, son fidèle lieutenant, écrivait-il, dans le *Figaro*, à l'occasion d'un nouveau livre de Jules Janin: « Voici que le prince de la Critique, plus jeune et plus alerte que jamais, vient de publier un nouvel et admirable roman », aussitôt Villemessant inscrivait sur son grand-livre: « Doit, Jules Janin, à Amédée Achard, un article avec encens ».

Quand, à son tour, Achard publiait un livre nouveau, le directeur du *Figaro* ne manquait pas de rappeler à Jules Janin sa petite dette; et, dès que celui-ci s'était acquitté, dans les *Débats*, en couvrant de fleurs son créancier, Villemessant mentionnait sur le registre: « Article Amédée Achard remboursé intégralement aujourd'hui par Jules Janin ».

Cette comptabilité si originale dura de longues années au *Figaro*, et nul ne trouvait à redire à cet échange d'encens commercial entre littérateurs.




LES DEUX FACES DE LA MODE

A mesure que les chevelures de nos Parisiennes augmentent...

...celles de nos campagnardes diminuent.

CONTRADICTIONS

La propreté et la saleté sont des choses toutes relatives.



Ainsi, Toto est giflé pour patauger dans la boue. Oh! le sale!



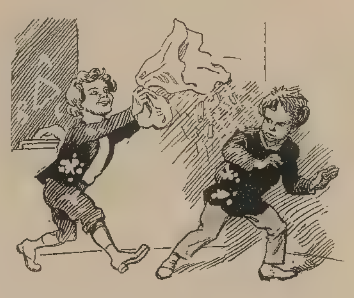
Et son père prend des bains de boue toutes les semaines.



Mimile est giflé pour peinturlurer les rideaux de son père... Oh! le sale!



Et son père gagne sa vie à peinturlurer des rideaux pour les théâtres.



Il est giflé pour s'être barbouillé de poussière blanche avec le torchon plein de craie du tableau noir, ce qui est très sale.



Et pourtant sa maman passe son temps à se barbouiller elle-même la figure de poussière blanche!



Il est giflé pour être allé ramasser une tartine de confiture jetée au fumier! Oh! le sale!



Et cependant, ses parents trouvent délicieux les champignons récoltés sur le fumier.



Il est dégoûtant, dites-vous de manger de la viande pourrie.



Et pourtant, ces gourmets se lècheront les doigts en mangeant cette bécasse en proie à la putréfaction.



Il est sale de vivre au milieu des toiles d'araignées, clamera ce Monsieur...



...qui, pourtant, n'apprécie le vieux vin que s'il a séjourné des années au milieu desdites toiles d'araignées.



UNE RAFLE MODERNE

La police a enfin compris qu'avec les apaches mieux vaut douceur que violence. Dorénavant, les rafles auront lieu de la façon suivante. Un agent s'avancera et dira : « Messieurs, le commissaire à l'honneur de vous prier d'assister à la soirée qu'il donne en son commissariat. On dansera ! » Des fiacres seront à la disposition de ces messieurs.

Le vestiaire sera obligatoire. Des agents, faisant le rôle d'ouvreuse, aideront avec douceur ces messieurs à se dévêtir de leur paletot. Aucun pourboire ne sera accepté.



Afin de montrer à ces messieurs que les agents sont de braves gens et de gais compagnons, les sergots réciteront des monologues et chanteront des chansons à boire.



Puis un orchestre de violons jouera des danses entraînantes. Les agents et les apaches sympathiseront tout à fait, et, entre deux entrechats, ils se rendront compte qu'ils sont des hommes comme les autres, et la vieille haine disparaîtra.



Pendant ce temps, le commissaire fouillera les paletots de ces messieurs, en retirera les armes dangereuses, et il les remplacera par un manuel de pensées morales.

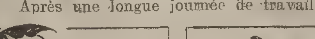


Après quoi, ces messieurs se retireront. La police est certaine désormais que cette méthode aura sur les apaches le plus salutaire effet, et qu'enfin convertis, ils renonceront à leur pratiques indélicates.

PLUS ÇA CHANGE

— Ma journée finie, je retourne à la campagne où j'ai un petit jardin, dit le coiffeur parisien à son client. Le jardinage est pour moi la distraction qui me change le plus les idées.

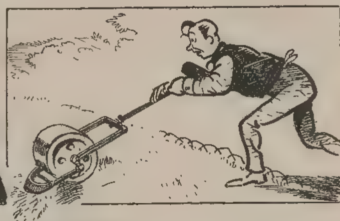
Après une longue journée de travail...



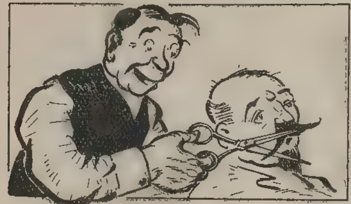


...je ratisse les allées...



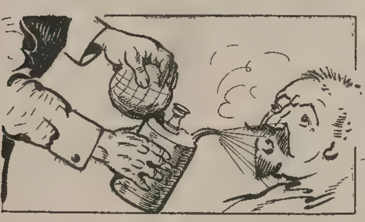


...je passe mon gazon à la tondeuse...





...quand le moment est venu, je taille...



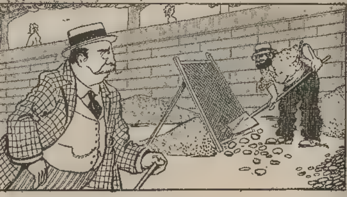


...et tous les soirs j'arrose.



LE GUICHET SAUVEUR

M. Ventaterme, le banquier bien connu, vient de donner à son caissier, une importante somme en pièces de cinq francs et de dix francs, en le priant de faire le partage le plus vivement possible; mais il est midi, l'heure de déjeuner.



Le vieux père comptable va à son restaurant, cherchant un moyen pratique de séparer les pièces d'or des pièces d'argent, lorsque sa vue se porte sur un ouvrier qui le tire d'embarras.



Et sitôt de retour à son bureau, il tamise, à l'aide de son grillage, les pièces de cinq francs et de dix francs, et son travail est vivement terminé.

DE NOS LECTEURS

Les mines dans l'antiquité

Lorsqu'on imagine une cité moderne, on se la représente noire de cette fumée inséparable de toute agglomération industrielle, encombrée de hautes cheminées d'usines, mettant en exploitation toutes les richesses, métalliques ou autres, du sous-sol.

La cité antique nous apparaît très différente. Le champ d'activité s'étendait suffisant pour les hommes de cet heureux âge sans qu'ils eussent à disputer âprement leurs richesses aux entrailles de la terre.

Ils ne les dédaignaient pourtant pas absolument.

Les Romains avaient si bien compris le prestige que devaient exercer les mines sur les esprits aventureux, qu'ils avaient, pour favoriser l'émigration dans leurs colonies, prohibé les exploitations métallifères dans la péninsule italienne. Ils en connaissaient cependant la fécondité minérale, mais cette interdiction jeta, en Espagne, en Grèce et en Asie-Mineure tous les prospecteurs romains qui enrichirent ainsi les colonies de l'empire.

Bien avant, la Grèce avait été le théâtre d'exploitations minières très actives. On a récemment découvert, aux portes d'Athènes, des scories d'argent datant du siècle de Périclès. Ces minerais avaient une provenance indigène, et c'est avec cet argent, comme avec le bronze de Chypre, de Chalcis ou de Corinthe que furent faits la plupart des objets d'art que nous admirons encore.

La Perse, l'Inde, la Cochinchine, la Chine, le Japon, connurent de tout temps le fer, le cuivre, l'or, le zinc et d'autres métaux. La Macédoine fut longtemps célèbre par ses mines d'argent et de fer. La Syrie travaillait le fer et le cuivre; l'aimant naturel, en grec: *magnès*, tirait son nom de la province de Magnésie, mais ses propriétés mystérieuses qui étonnaient tant ne devaient se révéler en entier qu'aux physiciens modernes. Damas, enfin, fut réputée pour ses aciers. Les Assyriens et les Babyloniens savaient aussi extraire les métaux.

Mais à quelle époque remonte l'emploi de la pierre la plus précieuse de toutes, celle qu'on a appelée, avec assez d'emphase: « le soleil emmagasiné et portatif », nous voulons dire la houille, cet indispensable auxiliaire de l'industrie moderne?

Les Chinois, ces grands civilisés, l'employaient il y a fort longtemps déjà, pour cuire la porcelaine. Ils savaient aussi capter ses gaz inflammables, s'en chauffaient et s'en éclairaient. Les Grecs encore ont connu la houille, désignée, par Téophraste, sous le nom de *lithanthrax*. Mais chez les Hellènes, comme chez les Romains, l'abondance du bois détourna de l'utilisation du charbon.

Notre moyen-âge dédaigna aussi ce combustible. Son emploi était même interdit, on ne sait trop pour quel motif, dans la plupart des villes. Période de paresse et de superstition, le moyen-âge aspire aux richesses et s'endort dessus, oubliant qu'elles sont cachées sous la terre. On s'adonne aux tentatives les plus chimériques pour produire de l'or. Ce métal était alors d'une rareté excessive et tout le monde en avait besoin. Depuis les Romains, l'Europe vivait sur une quantité d'or et d'argent qui n'augmentait plus, et c'étaient toujours les mêmes trésors qu'on se repassait de mains en mains. Le Pactole, qui arrosait l'Asie-Mineure et les Etats du roi Midas, était tari depuis longtemps, et il y avait belle lurette que les rivières de France ne roulaient plus de paillettes d'or.

Les travailleurs de nos contrées hésitaient devant les durs labeurs des mines; les gaz qui rendent certaines d'entre elles si dangereuses n'étaient pas expliqués: on croyait seulement à l'existence de génies, qu'on appelait: « esprits métalliques », et qui tuaient les pauvres mineurs de leur regard ou de leur souffle.



Nipond, célèbre artiste japonais, était remarquablement doué, il avait la faculté de tout faire avec ses pieds : manger, peindre, etc... Un jour, pendant son travail, un brigand américain fit irruption tout à coup pour le dévaliser...



LEVEZ LES MAINS

Et selon la mode américaine, il lui cria : « Levez les mains ! » Mais discrètement, Nipond avait pu, avec une extrême dextérité, saisir du pied un coutelas qui se trouvait à sa portée...



...et le bandit se rendit compte, à son détriment, qu'avec un Japonais le traditionnel : « Levez les mains » n'était pas toujours une preuve de reddition.

Ce n'est que vers le milieu du seizième ècle que l'on exploita les réserves immenses ior et d'argent du Mexique, du Pérou et ; La Plata. L'Europe en fut submergée. Ce rrent de richesses réduisit de près des neuf xièmes la valeur des monnaies, augmentant ıssi des neuf dixièmes le coût de la vie. ; capital était créé.

Devant de telles importations, il parut inue de poursuivre les recherches, souvent illuires, d'or et d'argent dans les gisements de ance. On avait cependant frappé des pièces ec ces métaux indigènes.

Le siècle suivant vainquit enfin la répuıance générale à l'emploi de la houille. Son ıage se répandit à Paris, malgré que le ıblic lui reprochât de vicier l'air, de jaunir linge dans les armoires, etc... Les acadées de médecine ayant déclaré le charbon giénique, les préventions à son égard tomrent peu à peu. On put l'extraire du sol ec méthode ; l'Ecole des Mines venait d'être ndée.

Déjà, sous Henri IV, qui créa un *grand ıître des mines*, la France avait appris à transformer le fer en acier fin ; les mines de cuivre, d'étain, de plomb, etc., furent de plus en plus exploitées.

La science, naissante à l'aube du dix-huitième siècle, perfectionnée sans cesse, ne devait plus, dès lors, tarder à concevoir, sur les ruines des cités antique et moderne, la cité de l'avenir.

Pêle-Mêle Connaissances

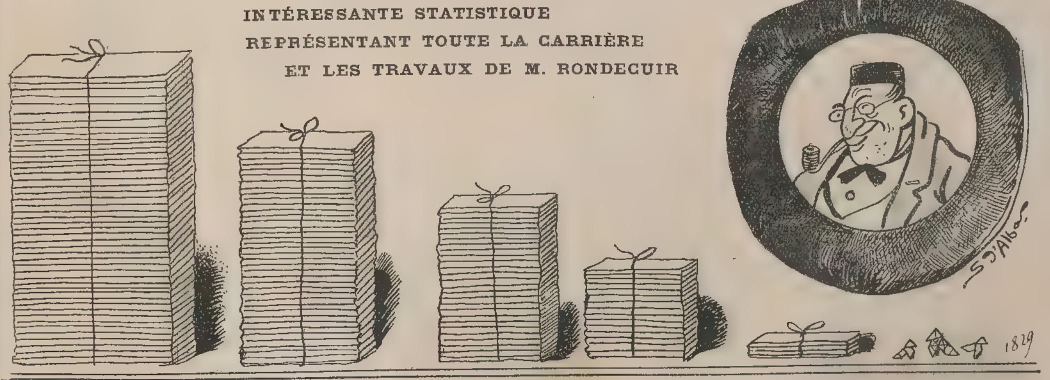
— En l'espace de trente-trois ans, de 1863 à 1896, le Grand Prix de Paris a été gagné vingt et une fois par des chevaux français et douze fois par des anglais.

— Les expériences de l'ingénieur Italien Canovetti, qui se consacre depuis près de dix ans à l'étude de la navigation aérienne, avec le concours effectif de diverses sociétés étrangères, ne reviennent pas à moins de cent francs par jour.

— On sait la particulière vénération des croyants du moyen-âge pour les reliques. Leur crédulité à cet égard était si grande, qu'il suffisait qu'on les déclarât authentiques pour qu'on les crût telles. Les saints docteurs s'élevaient véhémentement contre ce commerce frauduleux. Mais la piété était si générale, que Raoul Glaber reconnaissait avoir vu des miracles opérés par de fausses reliques.

— On sait que certains sables marins sont très magnétiques par suite de la présence d'un minerai spécial. Ces sables sont en abondance dans le district de Stavanger (Norvège méridionale), particulièrement à un endroit de la côte, appelé Jœderen, qui jouit d'une lugubre renommée à cause des naufrages fréquents qui s'y produisent et qui demeuraient inexplicables. Un savant Norvégien vient de découvrir qu'à trois milles du rivage la boussole d'un navire subit la déviation d'un degré, ce qui suffit, par un temps brumeux, pour provoquer une catastrophe.

INTÉRESSANTE STATISTIQUE REPRÉSENTANT TOUTE LA CARRIÈRE ET LES TRAVAUX DE M. RONDECUIR



1re ETAPE. — M. Rondecuir est surnuméraire.

2e ETAPE. — M. Rondecuir est expéditionnaire.

3e ETAPE. — M. Rondecuir est sous-chef de bureau.

4e ETAPE. — M. Rondecuir est chef de bureau.

5e ETAPE. — M. Rondecuir est sous-directeur.

6e ETAPE. — M. Rondecuir est directeur et décoré.

LE VOYAGE EN SUISSE (Deuxième Série)



Quand Laigrelet annonça à sa bonne Sidonie qu'il allait partir pour un long voyage, celle-ci faillit s'évanouir de stupeur. Toujours méfiant, Laigrelet ne la renseigna pas davantage.

Et, tandis que Douillard s'était hâté d'aller louer un coffre-fort à la banque du *Crédit maritime et aérien* pour y déposer ses titres...

...Laigrelet, ayant en horreur tous les établissements financiers, ménagea chez lui, sous le plancher, une cachette, où il enferma ses valeurs.



Ceci terminé, il partit faire les acquisitions indispensables, et se montra partout le plus malcommode et le plus hargneux des clients.

Il n'oublia pas de se munir d'armes sérieuses. On ne sait jamais qui l'on peut rencontrer en route.

Il acheta un revolver, un couteau à virole et un coup de poing américain...

...puis il rentra, chargé de paquets, aux yeux ahuris de sa concierge, à laquelle il annonça son départ, sans rien préciser. Car Laigrelet détestait les concierges.



Comme le terme tombait la semaine suivante, Laigrelet prit la somme nécessaire, puis, le chapeau en bataille, s'en fut sonner chez son propriétaire.

Les propriétaires étaient, eux aussi, en général, l'objet de sa plus profonde aversion.

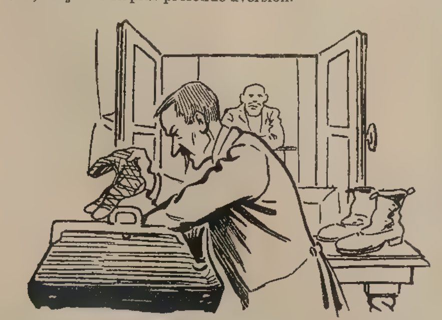


Une discussion des plus orageuses éclata dans cette entrevue, au sujet de réparations, comme toujours réclamées à grands cris, et, comme toujours aussi, refusées.



Laigrelet sortit en proférant, dans l'escalier et devant d'autres locataires attirés par le bruit, les plus véhémentes apostrophes à l'adresse de son propriétaire, venu jusqu'au seuil de sa porte.

Car notons que ce propriétaire, veuf, habitait seul son appartement.



Rentré chez lui, Laigrelet se mit activement à boucler sa valise, bouleversant tout dans sa hâte...



...lorsqu'il s'aperçut que le voisin d'en face, accoudé tranquillement à sa fenêtre, considérait ses allées et venues.



« De quoi se mêle-t-il encore celui-là ? » rugit Laigrelet en allant fermer furieusement sa fenêtre.

ces détails ne sont pas superflus, comme on pourrait le penser, et eurent, dans la suite, des conséquences inattendues.



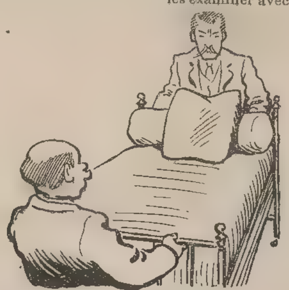
Laigrelet, une fois prêt, quitta sa maison, sans la moindre explication à sa concierge, désappointée d'un pareil manquement aux égards qui lui étaient dus. Et comme c'était l'heure du *five o clock*, dans la loge, ce départ fut amplement commenté.



Les deux amis avaient décidé de passer la dernière nuit chez Douillard, voisin de la gare, pour le départ du matin. Le soir, on fit bombance, et on avala quelques petits verres. Au café, les deux amis ne remarquèrent pas que le consommateur venu à la table voisine semblait les examiner avec soin.



On rentra se coucher. « Tu sais, fit Laigrelet en montrant le lit préparé pour lui, je ne peux pas coucher dans ce sens-là. » Il invoqua le prétexte du jour levant, mais en...



...réalité, très superstitieux au fond, il s'arrangeait toujours pour avoir le côté gauche au mur, afin, justement, de ne pouvoir se lever du pied gauche.

On opéra donc le changement désiré.



En se couchant, Laigrelet eut une exclamation de surprise. Qu'était-ce que ce portefeuille qu'il trouvait dans la poche de sa redingote? Comment était-il venu là?

« Allons bon! grogna-t-il, en voilà une corvée, il faudra passer demain matin chez le commissaire, avant de partir! »



Son sommeil fut agité, il rêva d'ascensions et de précipices, et, le matin, croyant tomber dans un abîme, il se réveilla par terre, son matelas par dessus lui.



Cet incident l'assombrit. Impossible de savoir, comme ça, sur quel pied il s'était levé. Douillard, guilleret, ne comprenait rien à son air funèbre.



L'heure était venue, on partit vers la gare, l'un tout joyeux, l'autre se creusant le cerveau pour se rappeler s'il s'était bien levé de façon à heureusement augurer du voyage.

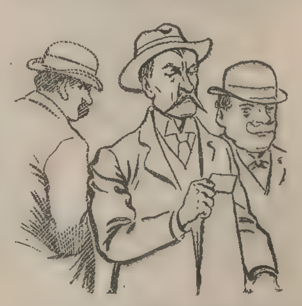


Tandis qu'ils attendaient l'ouverture du guichet, un homme d'allure sournoise tournait autour d'eux, et, à la dérobée, inspectait leurs valises.

« Qu'est-ce qu'il nous veut, celui-là? » fit Laigrelet, méfiant.



Ce fut Laigrelet qui prit les billets, mais il trouva, là encore, le moyen de se chicaner furieusement avec l'employé.



« Sale administration! grommelait-il dans ses dents, tout en gagnant le quai, et dire que tout est comme ça, en France! »

Il ajouta tout haut : « Je voudrais être à mille lieues d'ici! » L'homme inconnu, derrière lui, en entendant ces mots, eut un étrange sourire.

(A suivre).

PETITE CORRESPONDANCE

M. Soulé, Montfaucon. — Cela n'est pas possible ; il faut une analyse assez minutieuse pour acquérir une certitude. On ne peut se baser, en pareil cas, sur un procédé rudimentaire.

Un Lillois. — « Le Rentier », 29, rue Saint-Augustin.

M. E. Bretin. — Oui, la place où l'on met les jetons retirés n'a aucune importance, on les met sur la table si l'on veut.

M. Riondy. — Ce problème n'est certainement pas facile à résoudre lorsqu'on ignore la règle des carrés magiques, mais cette règle une fois connue, c'est [...] de chose.

Un lecteur, Marseille. — 1° Le mercure se soli[...] à 40° de froid ; 2° Tous les amalgames sont dan[...] cas, mais ne se vendent pas dans le commerce [...]

M. Cherion. — Il n'y a d'autre remède efficace [...] de promettre une certaine prime par tête. La [...]truction en sera plus rapide ainsi que de n'imp[...] quelle façon.

CHEMINS DE FER PARIS-LYON-MÉDITERRANÉE

Délivrance par les Bureaux-Succursales de la Cie P.-L.-M. de :
Billets simples. Billets d'aller et retour. Billets pris à l'avance.

Les Bureaux-succursales de la Compagnie, à Paris, délivrent, pour toutes les gares de son réseau, des billets simples (plein tarif, demi-tarif, tarif militaire) et des billets d'aller et retour de toutes classes.

Ces Bureaux-succursales sont situés
Rue Saint-Lazarre, 88.
Rue des Petites-Ecuries, 11.
Rue de Rambuteau, 6.
Rue de Rennes, 45.
Rue Saint-Martin, 252.
Place de la République, 16.
Rue Sainte-Anne, 6.
Rue Tiquetonne, 64.

Ils délivrent également, et à l'avance, par séries de 20, avec une réduction de 10 0/0 sur le prix ordinaire des places, des billets de première, deuxième et troisième classes pour les gares de la banlieue de Paris situées jusqu'à Fontainebleau et Corbeil inclusivement. Ces billets peuvent être utilisés dans les deux sens (aller ou retour).

13e ANNÉE — N° 36. 10 Centimes 8 SEPTEMBRE 1907.

Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

France : Un an 6 fr. Six mois : 3 fr. 50
Étranger : Un an 9 fr. Six mois : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

LES RUBANS, par VALVERANE.



Les rubans de couleur servent à assurer la marche du char de l'État, en muselant les ennemis du gouvernement, en pansant leurs blessures ou en leur liant les mains, en raccommodant les roues dudit char et en fouettant le zèle de ceux qui le font avancer.

SUR LA MORT APPARENTE

Enterré vivant!... Quel est celui qui, au moins une fois dans sa vie, n'a été hanté par le terrible cauchemar de cette possibilité: « Etre enterré vivant! »

Ce cas se présente-t-il fréquemment?

« Non! répondent les médecins. La plupart des exemples cités ne sont que racontars, commérages, récits à faire peu inventés à plaisir. Jamais aucune constatation sérieuse n'en a été faite... Mourez donc tranquille, sans crainte de vous réveiller entre quatre planches à six pieds sous terre, avec, comme seule ressource, celle de vous ronger les poings..., histoire de vous mettre quelque chose sous la dent.

Telle est, du moins, l'opinion qui prévaut en France. Aussi notre pays ne possède-t-il pas de « chambres mortuaires » similaires de celles qui sont installées à l'étranger (Allemagne et Angleterre surtout), dans lesquelles on dépose les supposés décédés, jusqu'à ce que leurs corps présentent les signes de putréfaction qui seuls dénotent la mort certaine.

Et, cependant, on est d'accord, en France comme ailleurs, à reconnaître que la vie subsiste chez l'être vivant, même après toutes les marques extérieures de l'absence de cette vie. C'est ainsi qu'on arrive, grâce à des tractions de la langue, à « ressusciter » des noyés dont le séjour sous l'eau s'est prolongé pendant des heures. Il existe même des appareils électriques, à l'aide desquels on opère mécaniquement cette traction qui équivaut à une respiration artificielle... Il en est, en somme, de l'existence comme d'un feu que l'on croit éteint, et que l'on arrive à ranimer à force de souffler dessus, et ce, malgré que les cendres du foyer en soient froides.

Brrr!... allez-vous dire, que voilà donc un sujet macâbre pour être traité dans un journal humoristique!

Macabre, c'est vrai. Mais l'humour est parfois macabre, et — puisque nous parlons de mort — je veux être pendu si jamais mon imagination m'a suggéré un cas plus humoristique que celui d'un sieur X., lequel fut bel et bien enterré vivant — ou presque — vivant.

Remarquons, entre parenthèses, que la vie nous offre tous les jours des exemples tragiques ou comiques que l'on se refuserait à croire vraisemblables dans un roman ou au théâtre.

***

Ce sieur X. donc, ayant assez vécu, jugea à propos de mourir. Et de fait, le médecin appelé à son chevet, délivra incontinent le permis d'inhumer. Du reste, l'intéressé semblait bien mort.

Il offrait toutes les garanties: *Arrêt du cœur, rigidité cadavérique, refroidissement, affaissement des yeux.*

Le délai règlementaire écoulé, on mit notre homme en bière... et en route pour le cimetière.

Jusqu'ici tout allait bien... Le défunt lui-même se croyait bien mort.

Mais voilà qu'à l'église, au moment où le prêtre, bénissant le cercueil, adjurait le Seigneur d'accorder à son client le repos éternel (*Requiescat in pace*), notre mort, au mépris de toute convenance, se met à gigoter dans sa boîte.

On ouvre. (Frappez et l'on vous ouvrira). Il était temps.



Notre ex-défunt se fâcha tout rouge, jurant que n'ayant rien commandé, il ne devait rien.

— Messieurs, je vous salue! fait le feu sieur X...

Et sur ce, il enjambe le catafalque. On lui prête un chapeau, et il regagne prestement (les morts vont vite) son domicile.

Si vite qu'il allât, un autre allât plus vite encore... C'était le curé qui, ayant vivement enlevé son surplis, avait couru après lui.

— Oh! oh! fait notre homme, ai-je oublié quelque chose?

— Certainement, répondit le digne prêtre; vous avez oublié de payer la note. Et là-dessus, il lui réclame les frais de son enterrement.

Notre ex-défunt se fâcha tout rouge, jurant que, n'ayant rien commandé, il ne devait rien.

L'affaire vint devant le tribunal.

. . . .

Mesdames et Messieurs, je n'invente rien. L'histoire ne date pas d'hier, c'est vrai! mais elle est authentique. Je l'ai trouvée dans les archives du tribunal de Nantes, devant lequel la cause fut plaidée en 1845.

Et maintenant, venez me dire que le macabre n'est pas parfois humoristique! Ce digne curé aurait, en nos temps, été engagé par le *Pêle-Mêle* à prix d'or.

E. JOLICLER.

UN PEU D'ARITHMETIQUE



Plus d'un, qui se moque du *tiers* comme du *quart*...



...tremble devant sa *moitié*.

êle-Mêle Causette

homme civilisé n'est pas un être ogène composé d'une seule pâte. t une enveloppe qui abrite une foule lividualités distinctes les unes des es, et souvent même contradictoires. ırmi ces incarnations, il en est deux ıarticulièrement intéressantes.

une est très vieille, l'autre très jeune. vieille, c'est l'esprit belliqueux, la agerie originelle. Je l'appellerai *Ba-e*. La plus jeune, dont les premiers ssements ne remontent qu'à quel- siècles, est l'esprit de logique et aisonnement scientifique. Je la nom- .i *Equité*.

onc, ces deux petits personnages co- :ent le cerveau humain *Bataille* la naissance se perd dans l'infini des nes animales, est si âgé, si caco- ıe, qu'on le tient toujours pour rant. Et *Equité* ne cesse de se réjouir oir agoniser son rival.

ais l'odeur de la poudre a sur le vieillard, une influence si vivi- e, qu'au premier cliquetis d'armes, détonation d'un fusil, il se redresse. ıoribond s'électrise, et, dans un élan on ne le croyait plus capable, cul- i le malheureux *Equité* et l'envoie r dans la poussière.

campagne du Maroc nous a apporté ıouvelle illustration de cette piquan- ualité.

uité se félicitait de la Conférence a Haye. Pour lui, les guerres sont ables et barbares. Elles ne s'ins- ıt d'aucun principe de justice, mais lement de la force brutale. Elles la négation du droit et de la logique. pouvait croire au proche triomphe *uité*.

ous ses partisans se félicitaient de ı arriver son règne définitif.

ais voilà qu'éclate la poudre au Ma- aussitôt *Bataille* de relever la tête. est plus question que de représailles, engeance.

t le pauvre *Equité* de fuir devant son mi, de se faire tout petit pour mieux ıcher dans la plus obscure des cir- olutions du cerveau.

poudre a parlé, on ne saurait plus r que de batailles, de faits d'armes. répression n'est pas l'accomplisse- : pondéré d'un devoir de justice, l'explosion du vieux sentiment bel- ux que l'atavisme nous impose mal- nous.

sez les journaux, même les plus cés. Tous sont pleins d'enthou- ne pour les belles passes d'armes le récit nous vient du Maroc. Et dont le programme contient la sup- sion des guerres, sont les premiers à ier ces aspirations.

lle est la force de ce petit *Bataille*. t toujours vivant, et aussi vigoureux jamais.

ez-vous assisté à une rixe dans un oit public?

ux individus se querellent. Un at- ıement se forme, et des commen-taires circulent dans la foule. *Equité* cherche à se faire une opinion. Soudain la querelle dégénère en rixe. Alors *Bataille* se réveille. Et cette foule, calme tout à l'heure, est prise d'un frémissement de combat. Adieu! raisonnement, logique On s'invective, on prend parti, on en vient aux mains, et les deux individus qui ont causé l'émoi, sont partis, ou ont cessé depuis longtemps, que l'affaire continue encore parmi les assistants.

Il faut leur pardonner. C'est la faute à *Bataille*.

Je fus témoin, un jour, d'un fait qui me parut suggestif.

C'était à la mer, dans un casino. Deux messieurs se prirent de discussion pour une futile question de politesse. Aussitôt, ruée générale vers l'endroit où s'échangeaient des aménités. Le ton du colloque monta bientôt au diapason des injures grossières. Et, dans la foule, des échos

LE VRAI PARISIEN A LA CAMPAGNE



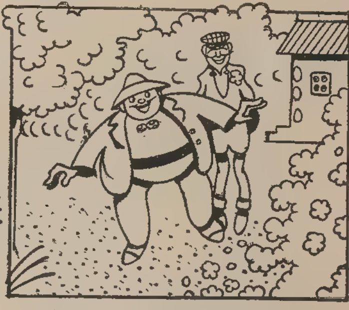
— Tenez!... regardez le joli bois, mon ami... quelques allées et quelques animaux placés, çà et là, et vous auriez le Jardin des plantes...



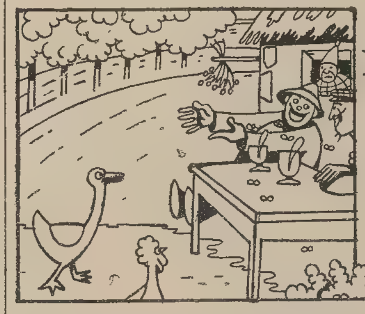
Et ces fleurs des champs, disposées là-bas, si naturellement, au-dessus de ce mamelon... Reculez-vous, clignez des yeux et avouez qu'on jurerait les chapeaux que l'on voit en ce moment chez les grandes modistes de la rue de la Paix...



Et cette route!.. Admirez-moi cette belle route plantée d'arbres... C'est aussi droit que la rue de Rivoli... Il ne manquerait plus que quelques boutiques...



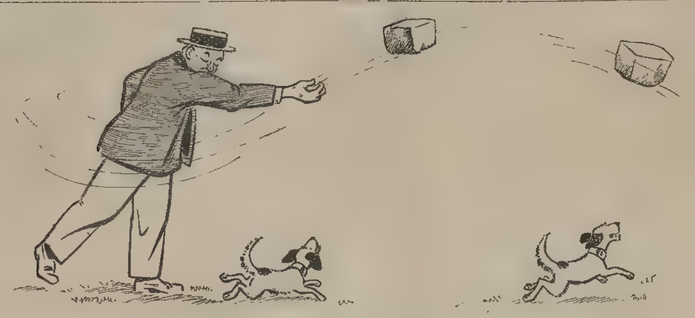
Ah!... ici, par exemple, on se dirait presque au Bois de Boulogne, au Pavillon de Madrid...



Et quel joli petit café, hein!... Tenez!... on mettrait là devant quelques becs de gaz, des autobus, des fiacres et quelques automobiles, on se figurerait sur les boulevards, à Paris...



Ah! la campagne, voyez-vous, mon cher, il n'y a que ça!



LE PAVÉ DE L'IMPOT

LE MINISTRE. — Tiens, Populo rapporte!



s'élevèrent. D'autres querelles se greffèrent sur la première. Ce fut un brouhaha général ponctué de gestes menaçants. Soudain, dominant le bruit, deux gifles claquèrent.

L'intérêt abandonna complètement les antagonistes, pour se reporter sur cette nouvelle affaire. Il y eut échange de cartes, et tout retomba dans le calme.

Je m'étais rassis tranquillement, quand je vis arriver à moi l'auteur de cette dernière agression:

— Vous venez de gifler un monsieur, lui dis-je, vous le connaissiez, sans doute?

— Moi! répondit-il, c'est la première fois que je le vois.

— Pourquoi l'avez-vous giflé, alors?

— Du diable si j'en sais quelque chose! Dans l'excitation du moment, il a prononcé des mots que j'ai mal entendus, j'en ai prononcé d'autres. J'ai parlé de gifles. Il m'a défié. Alors, pan! j'ai tapé.

Ainsi, deux hommes sont allés se mesurer sur le terrain, sans même savoir pourquoi.

J'ajoute que la rencontre n'eut pas de suites fâcheuses, mais elle aurait pu en avoir.

Tout cela pour rien, pour ce coquin de *Bataille*.

Ah! le vilain petit bonhomme que cela fait!

Fred ISLY.

Pour compléter la somme

Un Anglais, passant dans la rue Saint-Honoré, cassa un carreau de boutique de la valeur de cinquante sous. Le boutiquier n'ayant pas assez de monnaie pour rendre sur la pièce de cent sous que lui présentait l'Anglais, voulut traverser la rue pour aller en chercher:

— C'est inutile, lui dit l'Anglais, attendez, je vais compléter la somme.

Et il cassa un autre carreau.

UNE DISTRACTION

(NOUVELLE)

C'était en juillet 1871, après la fin de la Commune.

Un soir, vers cinq ou six heures, le général Valentin, qui était alors préfet de police, venait d'expédier sa besogne journalière, et, le chapeau sur la tête, il s'apprêtait à sortir pour aller prendre son train (car il habitait Versailles), lorsqu'on frappa à la porte de son cabinet.

C'était son secrétaire qui accourait, l' affaire...

— Qu'est-ce qu'il y a? demanda le néral...

— Mon général, c'est l'intendant Briss

En effet, l'ex-intendant Brissy, condamn mort par le Conseil de guerre de Marseil pour avoir pris part à la Commune, avait ramené à Paris sous la garde de deux g darmes; et il venait d'arriver à la préf ture de police, escorté de ses bons Pandor marseillais, qui, exténués par ce long voya avaient hâte d'être débarrassés de leur p sonnier pour pouvoir aller prendre un re bien gagné...

— Fort bien! dit le préfet... Mais nous n' lons pas garder ce prisonnier ici...

— Où faut-il le faire conduire? A la C ciergerie? A Mazas? Ou bien à la San questionna le secrétaire, attendant les ord de son chef...

Le général Valentin avait reçu, du g vernement, des instructions spéciales au jet de Brissy. Avant de quitter son bureau dicta rapidement, tout en lorgnant la pend comme un homme pressé d'aller prendre train et d'aller dîner, ces quelques lignes, le secrétaire écrivit machinalement sans mesurer les termes:

« *Le sieur Brissy, condamné à mort p le Conseil de guerre de Marseille, est autor à subir provisoirement sa peine dans la mais de santé du docteur Duval, sise rue du Dôr à Passy.* »

...Là dessus, le général signa cet ordre, p son subordonné de le faire exécuter sur champ, et s'en alla au plus vite...

Le papier fut aussitôt remis aux gend mes. Une demi-heure plus tard, l'ex-intend Brissy, conduit en voiture rue du Dôme, é incarcéré dans la maison de santé du doct Duval.

Tout cela avait été bâclé si rapidement, q le secrétaire de la préfecture n'avait pas le temps de se reconnaître.

Mais le soir, en récapitulant les évé ments de sa journée, il songea à l'ordre c cernant Brissy, qu'il avait écrit sous la d tée du général... Et ses cheveux se hé sèrent d'horreur sur sa tête, lorsqu'il se mémora l'étrange libellé de cette pièce ad nistrative, qui avait, en quelque sorte, importance historique, et qui était destin





JUGEMENT DE DEPUTE

Quand je n'avais que 25 francs par jour, je n'apercevais que des gens maigres, souffrants et tristes. Or, mon indemnité a été augmentée.

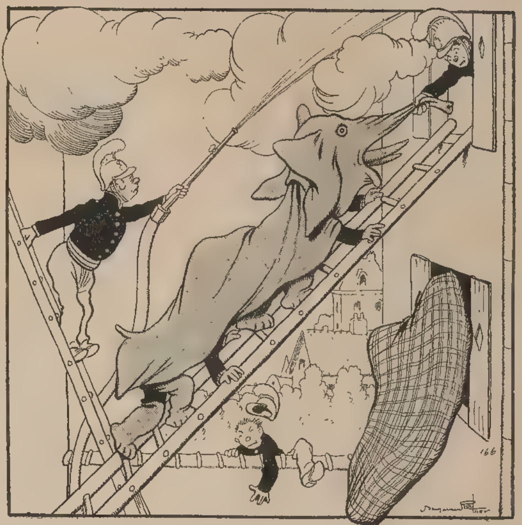
Et depuis ce temps, je n'ai jamais vu autant de gens gras et gais. Jamais le bien-être n'a été aussi visible. Et cependant, on ose prétendre que notre augmentation a nui à la France. Heureusement que je puis rassurer moi-même ma conscience.



BONNE LANGUE

Le Docteur. — Pourquoi recommencez-vous à tirer la langue, ne vous ai-je pas dit que la langue était bonne?

Mme Pipelet. — Si, m'sieu le Docteur, mais je voulais vous le faire répéter... Vous êtes le premier qui me disiez cela...



LE FEU AU THEATRE DE LANDERNAU

Le sauvetage de l'éléphant.

rester dans les archives, pour l'édification à la postérité!...

— Mon Dieu! mon Dieu! gémit-il en se pressant le front... qu'est-ce que j'ai écrit là?... uelle énorme bourde avons-nous été commettre?... *Le sieur Brissy, condamné à mort, t autorisé à subir* PROVISOIREMENT *sa peine ns la* MAISON DE SANTÉ *du docteur Duval...* n'y a pas de doute possible: ça y est en utes lettres, je me souviens parfaitement présent... Si les journaux apprennent l'histoire, nous sommes perdus et je suis révoqué!... Quelle ridicule aventure!...

Le malheureux, après s'être lamenté sur cet incident tragi-comique (qui fournirait, au public gouailleur, l'occasion de se moquer de ce pauvre docteur Duval, dans la *maison de santé* duquel un *condamné à mort subissait provisoirement sa peine*, prit une résolution énergique: il sauta dans un fiacre et se fit conduire, bride abattue, rue de Dôme.

Il confia au docteur Duval que l'ordre d'envoi du sieur Brissy était entaché d'irrégularité, et réclama la restitution de cette pièce compromettante, sous prétexte qu'elle n'était pas timbrée du cachet préfectoral...

— Ma foi, je ne m'en suis pas aperçu! lui dit le docteur en la sortant d'un tiroir... Je n'ai pas eu le temps de l'examiner; c'est à peine si j'en ai lu la teneur...

— Et vous n'avez rien remarqué? demanda le secrétaire tout pâle... Rien du tout!

— Merci, mon Dieu!... s'écria le jeune fonctionnaire en arrachant le papier fatal des mains du docteur interloqué.

Et il se sauva comme un fou.



Le Grand-Père. — Pressons le pas, rentrons, car je vois que tout à l'heure on va recevoir un grain!

Toto. — A quoi vois-tu cela, grand-père?

Le Grand-Père. — A ce gros nuage noir, signe avant-coureur du grain.



IL Y A GRAIN ET GRAIN

Pan! Pan!... c'était un chasseur qui venait de tirer un oiseau de mer!

— Crénom! s'écria le grand-père, j'ai reçu un grain!



Toto. — Dis donc, grand père... tu t'es trompé, c'est un nuage blanc qui est signe de grain et pas un noir!



Ah! mais c'est épouvantable, ce crime... cette femme criant: « Au secours »... personne ne l'entendant... Vraiment, c'est à ne pas croire.

Courrier Pêle-Mêle

Alcools

Réponse à M. Lapierre, au sujet des différents alcools.

Monsieur le Directeur,

L'alcool, appelé en chimie alcool éthylique, est le produit de la fermentation du sucre. Le sucre existe dans les fruits; il est facile aussi de le faire naître par une transformation chimique des fécules et amidons contenus dans les céréales et dans les pommes de terre.

On obtient donc, par fermentation des jus sucrés de fruits, un grand nombre de liquides tels que vin, cidre; par l'amidon de l'orge, on obtient la bière. Tous ces liquides distillés nous donnent des eaux-de-vie de goûts et de parfums très divers, car on entraîne, avec l'alcool éthylique une foule de produits tels que aldéhydes, alcools amylique, propylique, méthylique, un très grand nombre d'éthers et d'autres produits encore plus complexes.

Ainsi, la distillation du moût sucré des pommes de terre donnera, parmi les produits accessoires, de l'alcool amylique, substance au goût infect et très toxique; les marcs de raisin, et surtout la râpe, avec lesquels on fait les eaux-de-vie de marc, donnent, avec l'alcool éthylique, une forte proportion d'alcool propylique très toxique, tandis que les vins distillés ne contiennent guère que des éthers très parfumés. Voilà pourquoi les eaux-de-vie de vin, rhums, kirsch, eaux-de-vie de cidre, de quetsch, de grain, de pommes de terre, ont des parfums si variés et des propriétés plus ou moins toxiques, bien que toutes soient à base d'alcool éthylique.

Par des rectifications successives, bien conduites, on arrive à se débarrasser de toutes les substances accessoires, et on obtient l'alcool éthylique, presque pur et identique, quelle qu'en soit la provenance.

Terminons en faisant remarquer l'erreur des campagnards qui nous disent: « Buvez sans crainte mon eau-de-vie de marc, elle est naturelle, elle n'est pas fraudée. »

En réalité, l'eau-de-vie de marc est bien plus dangereuse que l'absinthe.

Recevez, etc.

L. Cibot (Grasse).

Nous remercions également M. D. Roché, dont les renseignements sont des plus intéressants à ce sujet et concordent avec les précédents.

Rhume des foins

Monsieur le Directeur,

Je lis dans votre amusant journal du 21 courant, un article sur le « Rhume des foins ».

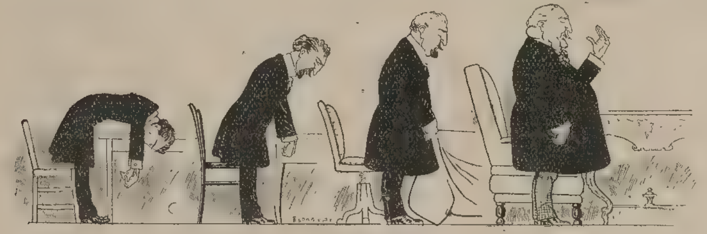
Il est inexact, je crois, de dire que les nations du Midi en sont indemnes. J'ai, à l'heure qu'il est, 45 ans d'Algérie (mon pays natal), je suis atteint de cette affection depuis mon jeune âge, et j'en ai constaté des cas assez nombreux autour de moi.

On doit l'attribuer surtout, je le crois, du moins, à la poussière et à l'humidité, qui sont des causes permanentes d'irritation des fosses nasales et du larynx, dans les pays à la fois chauds et humides. Elle se caractérise chez moi par des picotements de la gorge et du nez, suivis d'éternuement, avec, parfois, quelques symptômes d'asthme, surtout sous l'influence du brouillard et du soleil.

Je m'en serais débarrassé depuis longtemps, par la succion de certaines pastilles, que je ne nommerai pas, pour ne pas faire de réclame, si je n'entretenais pas mon mal par une invincible habitude de fumer.

Recevez, etc.

J. J. (Alger).



DE L'INFLUENCE DU VENTRE SUR LE SALUT

Comment M. Sandaraque saluait lorsqu'il était surnuméraire. ...Quand il fut titulaire... ...chef de bureau! ...ministre!!!



Question interpêlemêliste

Quelles règles faut-il observer lorsqu'on veut établir chez soi un cadran solaire?

****

CLODOCHE ET LA DANSE

Clodoche, le célèbre Clodoche, idole des Parisiens du second empire, vient de mourir, à Chennevières, dans l'oubli universel.

Clodoche — de son vrai nom Dutilleul — a sa place marquée, dans l'histoire de la chorégraphie française, entre Chicard, l'inventeur du « cancan », et Valentin-le-Désossé. Ne fut-il pas le créateur de la danse du « délirium tremens »?

Aujourd'hui, c'est à peine si nous souririons, en voyant s'agiter et se contorsionner devant nous, les quatre cocasses compères des bals de l'Opéra d'antan: le pompier au casque démesuré, le highlander orné d'un faux nez énorme, la nourrice normande et la pêcheuse de crevettes.

Mais alors, tout le monde faisait cercle autour de ces quatre gambilleurs frénétiques, on applaudissait, on riait aux larmes. Et, quand Clodoche exécutait son « cavalier seul », cabriolant et se déhanchant, l'enthousiasme confinait au délire.

La vogue s'attacha tout de suite à Clodoche et à son quadrille. Des bals de l'Opéra ils passèrent sur les planches des théâtres, et on les vit dans l'*Œil crevé*, aux Variétés; dans *Paris la nuit*, à la Gaîté; dans la *Lanterne magique*, au Châtelet. Puis, ils traversèrent la Manche, et leur succès fut aussi colossal à Londres qu'à Paris.





LES GRANDES INVENTIONS DU « PELE-MELE »

Comment notre client, M. Barboin, grâce à une jaquette de notre invention fait.. ...reposer sa femme pendant qu'il se prélasse agréablement sur l'herbe.

Riche, Clodoche renonça aux joies de la chorégraphie excentrique, se retira à Chennevières, où il s'acquit une réputation plus modeste de... restaurateur et de pêcheur à la ligne.

Et, sans doute, ses rivaux, les autres chevaliers de l'hameçon, ont-ils toujours ignoré que le Dutilleul qui restait des heures dans son bateau, à fixer d'un œil calme le bouchon flottant, était autrefois un épileptique de marque, applaudi du prince de Galles et des membres du Jokey-Club.

Sic transit...

Quel est l'âge des Cartes postales?

L'usage des cartes postales ne remonte pas à « la plus haute antiquité ». Nous lisons, en effet, dans un journal du mois de décembre 1872, l'entrefilet suivant :

Une innovation des plus heureuses vient d'être introduite dans notre système postal, grâce aux instances persévérantes de M. Wolowski auprès de l'assemblée et du gouvernement. Le public sera, désormais, autorisé à correspondre au moyen de cartes revêtues du timbre administratif, qui circuleront sans être renfermées dans une enveloppe. On ne pourra écrire que sur un côté de ces cartes, l'autre côté étant réservé pour l'adresse du destinataire. Les cartes-poste seront mises en vente dans les débits de tabac; elles seront transportées au prix de 10 centimes, dans Paris, et dans la circonscription d'un même bureau départemental; la taxe sera de 15 centimes, pour les envois de bureau à bureau.

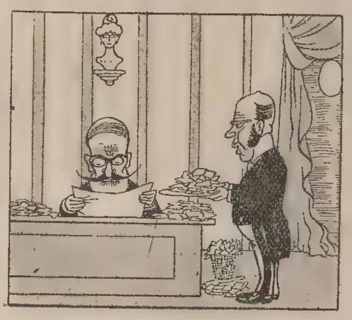
Les avantages de ce mode de correspondance n'ont pas besoin d'être signalés, ils sont visibles. Les cartes coûteront moins cher que des lettres, l'économie sera de 5 centimes dans Paris, et de 10 centimes pour une expédition d'un bureau à l'autre. Aussi, pour toutes les communications qui ne comportent pas de longs développements, et qui n'ont pas un caractère confidentiel, l'usage des cartes-poste est-il appelé à prendre une grande extension.

Un crédit de 500.000 francs a été voté pour la fabrication des cartes; elles entreront probablement bientôt en circulation.

La France n'était pas la première à adopter ce mode de correspondance. Il était depuis longtemps admis en Hollande, en Allemagne, en Belgique, — au tarif de 5 centimes à l'intérieur, et 10 centimes pour l'étranger. Les postes de ces pays délivraient même des cartes doubles, pour la « réponse payée ». On autorisait, en outre, les particuliers, à faire fabriquer des cartes, portant des formules imprimées ou des *vignettes*. Beaucoup de commerçants usaient de cette latitude pour faire connaître leurs maisons, et adresser à leurs clients des dessins de leurs produits. Les cartes postales servaient aussi aux invitations lithographiées et *illustrées* pour dîners, bals et soirées.

L'Angleterre adopta ce système en 1870 : au bout de deux ans, 75 millions de cartes postales circulaient déjà annuellement dans l'étendue du royaume.

Depuis ce temps, la France a rattrapé le temps perdu. Mais l'institution des cartes postales, chez nous, n'est pas vieille : elle n'a que trente-quatre ans!





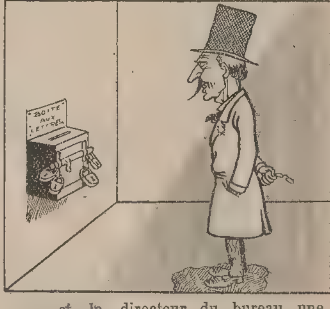
BOITE AUX LETTRES INVIOLABLE

Importuné par les réclamations qui lui arrivaient au sujet des vols de lettres dans les boîtes, le ministre pria son sous-secrétaire d'État d'aviser.

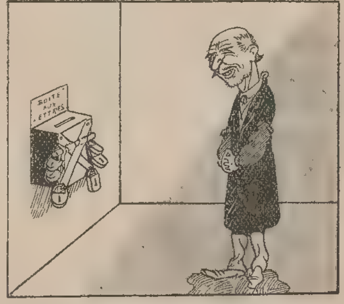
Le sous-secrétaire d'État fit construire une boîte type, placée contre le mur du sous-secrétariat. Elle était close par un solide cadenas.



Surenchérissant en précautions, l'administrateur général fit ajouter un second cadenas...



...et le directeur du bureau une targette également cadenassée...



...qu'un employé zélé compléta par une double barre en X, fermée par deux solides verrous. Et chacun de dire: « Maintenant, la boîte est inviolable. »



Il n'y avait qu'un petit détail auquel on avait négligé de penser.

Biblis

Le peintre Corot, devenu célèbre après sa mort, fut, durant sa vie, assez fortuné... Mais à côté de son ami Millet, l'auteur du fameux *Angelus*, il semblait un nabab gorgé de richesses: car Millet était pauvre comme Job et vivait à crédit...

Corot avait le cœur généreux. Il trouva un jour le moyen de soulager, avec une délicatesse touchante, l'infortune de son camarade, qui n'arrivait pas à payer ses fournisseurs.

C'était en 1875, Millet avait 60 ans, et Corot 79. M. Casimir-Périer, (le frère de celui qui fut depuis Président de la République), vint un jour rendre visite à Corot, qui travaillait à Barbizon. Il trouva le vieil artiste en train de terminer un paysage mythologique peuplé de nymphes sylvestres évoluant dans la sérénité d'un beau soir...

— C'est admirable! s'exclama M. Périer... Comment appelez-vous cela?

— *Biblis!* dit Corot, négligemment...

— Est-ce vendu?

— Non.

— Je vous l'achète!... Combien en voulez-vous?

— Ma foi, je ne sais pas trop!..

Le maître réfléchit un instant, et eut tout à coup une idée qui le fit sourire...

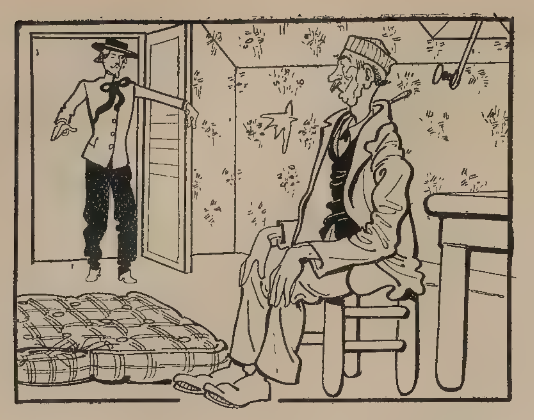
— Tenez, dit-il, je vais vous proposer un petit arrangement: le crédit que mon ami Millet trouve chez ses fournisseurs, commence à s'épuiser... Payez-lui sa note de boucher et de boulanger, et je vous cède *Biblis*...

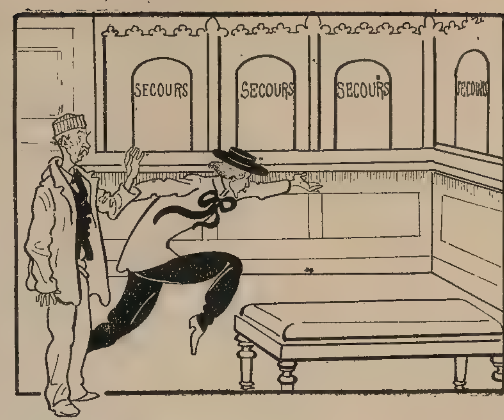
— Entendu! fit M. Périer... Faites-moi envoyer les deux notes!...

Il les reçut le lendemain: l'une se montait à 22.000 francs. L'autre à 24.000. Total 46.000 francs!...

Le crédit durait depuis plus de vingt ans.

M. Périer s'exécuta sans sourciller. C'était payer peut-être un peu cher une toile qui valait à peu près le quart de cette somme. Mais Corot mourut la même année, et la valeur de *Biblis* quadrupla, si bien que M. Casimir-Périer, qui croyait ne faire qu'une bonne action, fit en même temps une bonne affaire.





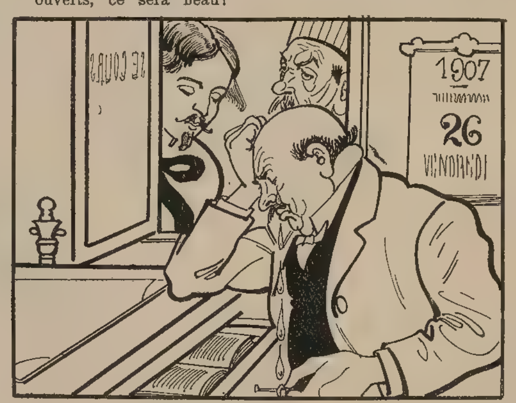
LA CHARITE ADMINISTRATIVE

On dit que rien n'est plus terrible que la fin d'un médecin, qui suit pas à pas sa maladie et qui sait que rien ne peut le sauver. J'ai vu une chose plus affreuse encore. J'ai connu un ancien employé d'administration qui était tombé dans la plus profonde misère.

— Il ne me reste plus qu'à mourir de faim, dit-il, stoïquement. — Comment? m'écriai-je, mais nous sommes dans un pays civilisé! Il y a des bureaux qui distribuent des secours. Les guichets ouvrent à 9 heures.

— Ne courons pas! Si à deux heures les guichets sont ouverts, ce sera beau!





Très calme, il s'assit et attendit, tandis que moi, je heurtai aux guichets, criant, pleurant, espérant toujours Enfin, à deux heures, un guichet s'ouvrit. En termes véhéments, j'expliquai les malheurs du pauvre homme. L'employé, la tête baissée, pleurait.

— Vous voyez, ne désespérez plus, dis-je, cet homme est ému. — Pas par mon malheur, mais par celui de *Roger la Honte*, qu'il est en train de lire au lieu de vous écouter. Quand j'étais à cette place, j'en faisais autant.







L'employé prit un acoustique: « Allo! Secours immédiat pour un indigent... Faites le nécessaire. » Il nous congédia et nous dit d'attendre: — Là, maintenant, dis-je, vous pouvez être tranquille, ce secours ne tardera pas. Vous avez entendu l'ordre.

— Quand j'étais l'employé auquel on donnait cet ordre, je ne venais au bureau que le jour de paye. Celui-ci doit en faire autant. Nous sommes le 26. Dans trois jours je serai mort. Et le secours viendra le lendemain. J'essayai de le réconforter et, pour me faire plaisir, il fit semblant de me croire.

Mais il mourut comme il l'avait prévu, et le secours arriva le lendemain. Il avait même fait son testament, et il légua son secours à l'employé qui le lui apportait. Il y a des gens qui sont au Panthéon et qui ont une fin moins héroïque.

LES MOTS



Bien qu'habitant la même maison, nous différons beaucoup les uns des autres et notre portée varie singulièrement.



C'est moi, le Gros Mot qui, de tous, attire le plus l'attention et frappe le plus les oreilles. Je procure souvent un grand soulagement à ceux qui m'emploient.



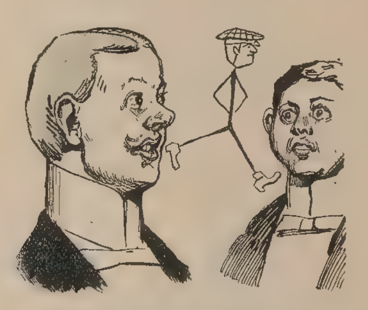
Moi, le Mot Amer, je suis moderne par excellence, car c'est moi qui fais vivre les critiques d'art et les chroniqueurs bien Parisiens, de même que les grands mots font vivre les députés.



Quant à nous, le Mot d'ordre et le Mot de ralliement, nous sommes la sauvegarde des armées.



C'est moi, le Mot à l'emporte-pièce, qui fais les blessures les plus sensibles, si le mot propre cause les plus cruelles.



Je suis le Mot étranger, le plus employé par les snobs, et celui qui en impose le plus à tout le monde, car personne ne me comprend bien. Je suis admiré par ceux qui m'emploient.



Moi, le Mot carré, je suis celui qui donne souvent le plus de tintoin aux lecteurs du *Pêle-Mêle.*



Le dernier Mot, c'est moi, et dans les ménages, comme ailleurs, j'appartiens toujours à la femme.



Pas toujours, car je suis là, pour désarmer en amenant le sourire, moi, le Mot de la fin.



L'HABITUDE

A la plage, suivant la mode, Gaston saluait ses amis, en attrapant son panama par la couronne.



De retour à la ville, il les salua de la même façon avec son gibus.

DE NOS LECTEURS

Victor Hugo et son barbier

Quand le poète habitait, en 1848, à l'un des coins de la place Royale, il accordait sa pratique à un coiffeur de la rue Culture-Sainte-Catherine, nommé Brassier.

Un jour, quelqu'un demanda à celui-ci:

— Eh bien! Etes-vous content des affaires?

— Je suis satisfait, répondit-il. Cela va bien, trop bien même, car je ne sais trop comment nous nous tirerons d'affaires aujourd'hui. Il n'y a que bals et soirées, en ce moment. Ce soir, nous avons trente dames à coiffer. Voici la liste des adresses.

Quelques jours après, la même personne demanda à Brassier:

— Avez-vous réussi à coiffer vos trente clientes?

— Ah! Monsieur, s'écria le coiffeur, par la faute de M. Hugo, j'ai bel et bien perdu trente clientes!

— Comment cela?

— Voici: quelques instants après votre départ, M. Hugo vint et s'assit sur ce fauteuil. Je lui mis la serviette au cou; les ciseaux en mains, je m'approchai pour lui tailler sa barbe, mais, d'un geste brusque, il abaissa mon bras.

— Une minute! me dit-il.

Et le voilà tirant de sa poche un crayon et cherchant du papier. Enfin, impatienté, il aperçut une feuille de papier sur le comptoir, s'en saisit et se mit à écrire. Quoique pressé, j'attendais qu'il eût fini. Mais lui, sans paraître s'apercevoir qu'il me faisait perdre mon temps, sans faire plus de cas de moi que si je n'existais pas, écrivait toujours en s'arrêtant de temps à autre pour mordiller son crayon. Ah! Monsieur! On ose appeler ça un bon écrivain! Si vous aviez vu ce gribouillage! A le lire par dessus son épaule, c'était impossible, indéchiffrable!

A la fin, impatienté, je dis:

— Quand Monsieur voudra!

— Encore une seconde et je suis à vous, fit-il.

Mais, comme bien vous le pensez, les secondes n'ont pas la même longueur pour un rêvasseur et un commerçant. Il griffonnait toujours, levant de temps en temps les yeux au-dessus de cette glace. Je finis par lui dire:

— Excusez-moi, Monsieur, mais c'est qu'aujourd'hui je suis très pressé!

— Ah! vous êtes pressé? Au fait, moi aussi!

Et là-dessus il se leva et allait sortir:

— Votre chapeau, Monsieur! lui criai-je.

— Bon! j'allais l'oublier, dit il. Et il le prit et s'en alla tout décontenancé.

— Messieurs, dis-je à mes garçons, pas une minute à perdre. Vous allez vous rendre aux adresses que je vais vous donner. Voyons la liste. Mais où est la liste? Qu'avez-vous fait de cette liste?

— Patron, elle était tout à l'heure sur le comptoir.

— Sur le comptoir? En êtes-vous sûr?

— J'en suis certain.

— Ah! malheur! Il ne manquait plus que cela! m'écriai-je soudain. C'est sur ma liste que M. Hugo écrivait tout à l'heure!... Il a emporté ma liste!... Et j'ignore son adresse!... Un Tel, courez vite et tâchez de rejoindre M. Hugo, il ne doit être loin!

Hélas! je ne revis M. Hugo que trois jours après. Il voulut bien me rendre le papier, mais il était trop tard.

— Et voilà comme on perd une belle clientèle, par la faute d'un poète! concluait le bon Brassier, désolé.

Prénoms bizarres

Un de nos lecteurs nous a posé cette question: « Un père a-t-il le droit de donner à ses enfants n'importe quel prénom, ou est-il obligé d'en référer à l'officier de l'état civil? »

La réponse est aisée. En général, les prénoms sont empruntés au calendrier grégorien, lequel en contient 365 ou 366, autant que de jours dans l'année, et ces appellations correspondent à des noms de saints ou de saintes.

Cependant, il est permis d'en choisir d'autres tirés de l'histoire grecque ou romaine et évoquant des personnages qui vivaient avant l'ère chrétienne.

N'avez-vous pas un ami qui s'appelle Nestor ou Horace? une parente qui se prénomme Aspasie ou Flavie?

Mais ce n'est pas tout. Il y a dans chaque mairie, un manuel vérifié par le Parquet et qui sert aux officiers de l'état civil pour contrôler les dénominations pas banales que certains parents veulent donner à leur progéniture.

Ce manuel contient les prénoms suivants, qui sont autorisés, mais dont l'étymologie échappe, sans doute, aux scoliastes les plus érudits:

Côté des messieurs: Aphtône, Beauffange, Bavons, Bicor, Carpé, Epaphrodite, Euspice, Filan, Grapasy, Gourdin, Marole, Principe, Protais, Sierge, Siran, Vasse, Vaise, Verissime.

Côté des dames: Abondance, Agape, Aphte, Asalle, Avoye, Bonne, Concesse, Conchine, Etbelvide, Gemme, Grâcé, Sabigoton, Secondole, Sunivergue, Syre, Tanche, Thécuse, Ubaldesque, Vincienne et Zuarda.

Mesdames et messieurs, faites votre choix!

Alexandre Dumas feuilletoniste

Aucun romancier n'a surpassé, ni peu-être égalé, Alexandre Dumas père dans l'art d'écrire le dialogue.

L'auteur des *Trois Mousquetaires*, homme de théâtre avant tout, avait une prédilection toute particulière pour cette forme de littérature, en ce qu'elle lui permettait des besognes rapides.

Parfois, pour s'entraîner, il jouait la scène avant de la coucher sur le papier, changeant de ton et d'allure suivant le personnage représenté.

Les jours où son imagination surmenée faisait la paresseuse, comme il fallait, bon gré, mal gré, envoyer leur pâture quotidienne aux journaux, Dumas s'en tirait par un procédé de son invention, repris depuis par nombre d'écrivains populaires: son dialogue, très bref, filait avec une rapidité d'auto emballée. Témoin cette conversation entre Athos et son domestique Grimaud:

— Enfin, c'est vous, Grimaud!

— C'est moi!

— Vous voici donc de retour?

— Me voici.

— Avez-vous réussi?

— J'ai réussi

— Bien vrai?

— Bien vrai.



AU FIGURE...

— Moi, mon fils, j'ai commencé avec rien et je n'en suis pas moins arrivé à une très jolie situation. Tu feras comme moi, tu commenceras avec rien: où le père a passé...



...AU PROPRE

...passera bien l'enfant.



POINT DE VUE DIFFERENT

Lui. — Quel vilain automne! Pas de verdure, pas de fleurs, tout est sombre.

Elle. — Où as-tu les yeux! Je ne vois que verdure et fleurs, et tout est clair et riant cette année.



LA PLAINTE DU CHEMINEAU

Dans cet ignoble patelin, quand on demande l'aumône, ils vous offrent du travail. Faut-il qu'ils soient fainéants pour faire faire leur besogne par les autres!

— Alors, c'est fait?
— C'est fait.
— Eh bien! causons!
— Soit!

Comme Dumas était payé à la ligne, et ort cher, les directeurs des journaux auxuels il collaborait finirent par la trouver iauvaise.

Dujarrier, de la *Presse*, et Desnoyers, du *iècle*, lui signifièrent que, dorénavant, on ne ii paierait plus que la moitié du prix conenu pour chaque ligne, dont le texte ne dé-asserait pas la moitié de l'espace.

Villemessant se trouvait justement chez Duias au moment où il venait de prendre conaissance de la lettre de Dujarrier:

— Qu'allez-vous faire? lui demanda le directeur du *Figaro*.

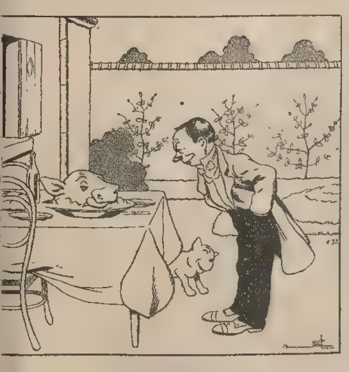
— Regardez! fit Dumas tristement.

Il prit sa plume, biffa toute une grande page de dialogue:

— Ça y est, dit-il, je l'ai tué!

— Qui avez-vous tué?

— Grimaud, le taciturne. Je l'avais inventé tout exprès pour les petits bouts de ligne. Mais du moment qu'on ne me paie plus son laconisme, j'aime autant faire parler mes autres personnages.



L'INVITE

La Tête de Veau — Encore un qui va se payer ma tête!

Pêle-Mêle Connaissances.

— Près de huit cents individus sont annuellement arrêtés, en France, pour délit d'espionnage.

— La monnaie de nickel que l'on considère généralement comme une nouveauté, est plus que centenaire. Les Chinois l'ont adoptée dès le dix-huitième siècle; la Suisse l'employa en 1850, et les Etats-Unis d'Amérique, trois ans plus tard.

— Le sentiment de la discipline — l'affaire de Kœpenik le prouve surabondamment — est inné chez les Allemands. Les Français y sont moins accessibles, les prohibitions ne suffisent pas. Au spectacle, par exemple, il faut des barrières pour empêcher le public d'accéder aux places réservées. A Berlin, dans un music-hall quelconque, comme l'*Appolo*, il suffit d'une simple raie blanche tracée sur le sol: l'espace où les spectateurs du promenoir sont parqués aura beau être comble, jamais personne ne franchira la limite désignée.

— Par la faute d'une administration mal entendue, le soldat français est bien moins nourri en campagne qu'en temps de paix. La ration du détenu des prisons centrales est plus forte que celle du soldat en activité de service.

— D'après sir John Lubbock, le fameux naturaliste anglais, l'araignée serait le plus gros mangeur du règne animal — proportionnellement à sa taille, bien entendu. — Un homme qui voudrait absorber une nourriture équivalente, devrait manger en un jour: 13 moutons, 11 porcs, 2 bœufs entiers et quatre tonnes de farineux.

— Une compagnie américaine s'est chargée de déplacer de 20 mètres et de surélever de quatre mètres, une des gares de la ville d'Anvers, celle du Dam, sans compromettre la solidité du bâtiment. Cette opération se ferait au moyen de cries et de rouleaux.

— L'industrie des harengs saurs (préparation, fumage, etc.), fait vivre, en Hollande, plus de 400.000 ouvrières. Elle est pratiquée aussi en Angleterre, en Danemarck, en Norvège, en Belgique et chez nous. En France, elle n'occupe pas moins de 400 navires et de 5.000 matelots.

— Un des plus vieux ponts du monde, le pont de pierre construit à Ratisbonne, sur le Danube, a récemment été démoli. Edifié en 1135, long de 994 pieds, ill possédait 15 arches. Les architectes, au moment de sa démolition, déclarèrent qu'il aurait encore pu servir pendant une nouvelle période de *sept siècles*. Sa chaussée était trop étroite et ses trottoirs ne permettaient le passage que d'une personne à la fois.

— D'après la jurisprudence, le serment des pharmaciens est obligatoire. Mais cette formalité n'est plus observée depuis les dernières années de l'Empire. Son origine est fort ancienne: elle remonte aux arrêtés du treizième siècle.

LE VOYAGE EN SUISSE (Troisième Série)



Bientôt après, les deux voyageurs montaient en wagon, aussi fiers que s'ils s'embarquaient à la conquête du monde.



Ils s'installèrent en face l'un de l'autre. Une dame d'un *certain âge* et de mine assez replète était assise déjà de l'autre côté.



A la dernière minute, une main, puis une tête apparurent à la portière et disparurent aussitôt. Le visage de Laigrelet s'assombrit. Il avait cru reconnaître encore l'homme de tout à l'heure.



Le train partait; à ce moment, Laigrelet poussa un cri en sursautant : « Et le portefeuille ! » Il n'y avait plus pensé depuis la veille. Qu'en faire ? Le remettre en route au commissaire d'une gare ? Douillard s'amusa à lui faire peur.



Est-ce que le commissaire le croirait ! Quelle invraisemblable histoire ! On le prendrait pour un voleur pris de remords. Il vaut mieux ne jamais avoir de ces affaires. Ce tableau glaça Laigrelet qui résolut de garder jusqu'à nouvel ordre ce dépôt qu'il transportait si involontairement.



Puis, le calme revint dans ses idées; il y eut alors, pour les deux amis, quelques instants d'exquise béatitude. De temps à autre, leurs regards se dirigeaient vers leur compagne de route. Ils ne remarquaient pas cependant combien celle-ci examinait surtout Laigrelet d'un air bizarre, semblant vouloir, sans l'oser, lui adresser la parole.



Elle se décida enfin : « Combien je vous suis reconnaissante, monsieur, de ce que vous avez fait pour moi et dont j'ai eu le temps à peine de vous remercier. »

Laigrelet semblait tomber des nues : « Pardon, madame, dit-il, je ne me souviens nullement de quoi il s'agit. »



— Mais si ! vous faites semblant, persista la dame ; vous rappelez-vous le jour où, le premier, vous vîntes me porter secours, alors que je me trouvais mal, dans ce bureau d'omnibus. C'est le jour, d'ailleurs, où je perdis ma bourse en argent. Je me souviens, moi, et n'oublierai jamais votre si délicat empressement.



Et cette autre fois où le hasard nous avait placés l'un près de l'autre à la queue du Théâtre-Français et où vous m'avez si vaillamment défendue contre un grossier individu qui me poussait. Oh ! je me souviens bien, c'est ce soir-là que je perdis ma broche en or.



La dame était le jouet d'une erreur due à une ressemblance de Laigrelet avec une personne inconnue de lui. Laigrelet essaya de la détromper, mais la dame persista à affirmer que c'était bien lui et mit toutes ses dénégations sur le compte d'une extrême modestie.

Puis elle s'aventura dans les confidences et l'histoire de toute sa vie fut bientôt contée en détails, depuis la petite fille qu'elle était autrefois, jusqu'à la veuve qu'elle était aujourd'hui. Les deux amis apprirent ainsi que Mme Bonchou (c'était son nom), possédait d'assez gentilles petites rentes.



Douillard, bercé par le mouvement du train, avait fini par s'endormir, malgré l'intérêt que présentait ce récit.



Aussi les confidences se continuèrent entre la dame et Laigrelet qui, pour la circonstance, avait adouci comme par miracle les aspérités de son caractère.



Dans un moment de silence, Mme Bonchou elle-même s'était assoupie.



Resté seul avec ses pensées, Laigrelet fit toutes sortes de réflexions. Au milieu de ces papillons noirs venaient voltiger quelques roses. De vagues idées matrimoniales, pour la première fois, avaient surgi en son cerveau.



Il perdait alors de vue les préoccupations de tout à l'heure, ce portefeuille insolite, cet homme à mine louche, tous ces incidents qui lui faisaient songer à un abîme inconnu vers lequel l'entraînait un terrible et pesant point d'interrogation.



Durant ce temps, Douillard, emporté dans les rêves, voyait lui sourire une tête de femme ressemblant fort à Mme Bonchou.



Celle-ci voguait dans les songes et voyait un preux chevalier défendre contre l'attaque de monstres hideux une faible femme, elle peut-être.



L'arrivée à la frontière réveilla tout le monde. On passa la visite de la douane. Les sacs furent ouverts, et tandis que Laigrelet, impatient, se tournait de côté et d'autre, il eut un frisson. L'homme était encore là, et d'un œil oblique, aussitôt détourné, il plongeait dans le contenu de sa valise.

(A suivre).

PETITE CORRESPONDANCE

J. S. — Ce plat n'ayant d'américain que le nom, il n'y a pas de recette qui soit, à proprement parler, plus juste qu'une autre. Il peut y avoir des variantes.

M. Gentil (Marseille). - 1° Non, mais elle se guérit avec l'âge; 2° Il n'y a rien eu d'affirmatif à ce sujet.

M. Strauss. — Ce sont les premiers, sûrement, qui sont dans le vrai.

M. Jadin. — N'y comptez pas trop, vous pourriez vous préparer des déceptions.

M. Falliot. — Nous ne pouvons donner ici de renseignements commerciaux. Regrets.

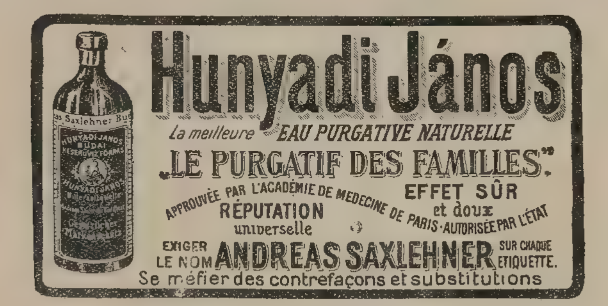
PETITE CORRESPONDANCE BIBLIOGRAPHIQUE

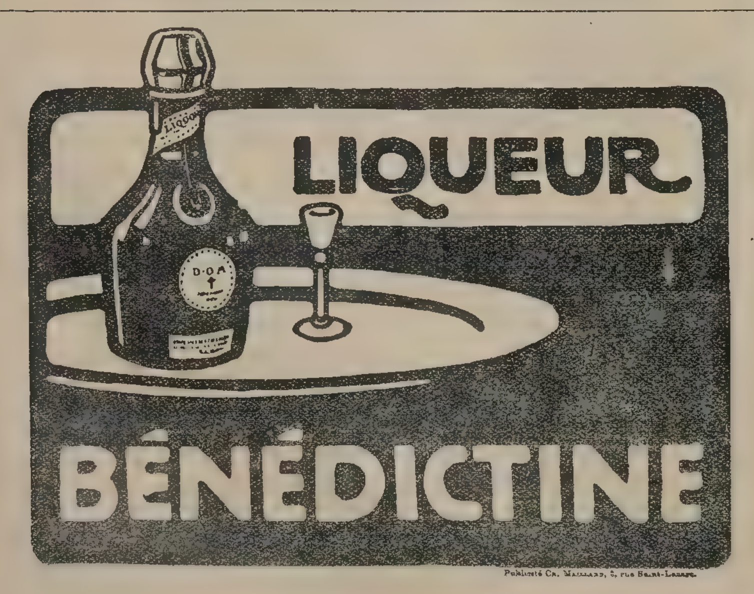
Un lecteur d'Auteuil. — Vous pouvez nous adresser 2 fr. 25 pour le volume de l'herboriste. Vous le recevrez *franco*.

Mme I. D., La Louvière. — Les ouvrages de l'abbé Mann n'ont aucune valeur.

R. F., Eu. — Il n'existe aucun journal donnant les renseignements que vous demandez.

M. Emile D., Auxerre. — Nous avons vainement fait chercher les romances en question, elles n'existent pas.







L'AVOCAT. — Croyez-moi, Messieurs les Jurés l'on a tout à gagner à être **clément!**...

LE PRÉSIDENT (finement). — Oui, Maître, surtout quand on est une bicyclette!!...

13e ANNÉE — N° 37. 10 Centimes 15 SEPTEMBRE 1907.

Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

FRANCE : UN AN 6 fr. SIX MOIS : 3 fr. 50
ÉTRANGER : UN AN 9 fr. SIX MOIS : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

DE CHARYBDE EN SCYLLA, par HAYE.



— Voyons, Lucien ! tu vas encore verdir ton pantalon sur l'herbe ! !. Veux-tu bien venir t'asseoir à côté de moi !...

La collaboration au **Pêle-Mêle** *est rétribuée. Pour recevoir franco le libellé des conditions, envoyer 0 fr. 15 en timbres-poste.*

Les armes prohibées

(Fragment de journal)

6 Avril.

Il vient de m'en arriver une bien bonne.

Le quartier que j'habite est situé aux confins de Paris, dans une contrée encore mal connue. C'est un quartier pauvre, calme et peu passant que j'aime beaucoup. Malheureusement, je ne suis pas seul à l'aimer, et il me semble que plusieurs tribus d'apaches le tiennent aussi en grande affection.

Jusqu'ici, toutefois, je n'avais jamais eu à me plaindre de leur voisinage, mais, hier, comme je rentrais chez moi assez tard dans la soirée, quelques-uns d'eux, qui négligèrent de me laisser leurs noms, vinrent à moi et me demandèrent, à brûle-pourpoint, si je préférais abandonner de bon gré et sans autre formalité mes argent, montre, chaîne et valeurs diverses, ou être, au préalable, étranglé et lardé de coup de couteau, puis soulagé ensuite desdits argent, montre, chaîne et valeurs diverses.

Pour utiliser, en pareil cas, beaucoup de gens vous donnent un conseil héroïque: « Il faut vendre chèrement sa vie ». A mon avis, il est préférable de l'acheter.

Entre le sacrifice de la bourse toute seule et celui de la vie plus la bourse, j'inclinai



...*Les apaches purent s'emparer, sans la moindre opposition, de tout ce que j'avais sur moi.*

follement vers la première proposition et les apaches purent s'emparer, sans la moindre opposition, de tout ce que j'avais sur moi.

Quand ce fut fait, ces messieurs me saluèrent avec beaucoup d'urbanité et se retirèrent en me souhaitant de rentrer sans encombre, ce que je fis, d'ailleurs, allègrement, trop heureux d'en être quitte à si bon compte, pour songer à me plaindre

* * *

8 Avril.

Il vient encore m'en arriver une bien bonne, seulement, comme c'est la même qu'avant-hier, je commence à la trouver mauvaise.

Je revenais, hier soir, du théâtre quand quelques jeunes apaches, qui venaient on ne sait d'où, me reconnurent pour m'avoir déjà dévalisé l'avant-veille. Immédiatement je fus entouré; on me salua, on me complimenta sur ma bonne mine et sur mon exactitude, et enfin, avec tous les égards dus à un client sérieux, il me fut proposé à nouveau le petit marché conclu deux jours avant, à la satisfaction des deux parties.

A faire la mauvaise tête, je n'avais évidemment rien à gagner. Je ne la fis point. Comme précédemment, je laissai ces messieurs m'enlever mes argent et valeurs diverses; pour la montre, je dus leur demander quelque crédit, n'ayant pas encore eu le temps de m'en procurer une nouvelle. Ils me l'accordèrent, d'ailleurs, avec la meilleure grâce du monde, en ajoutant aimablement que rien ne pressait, nous étions des gens de revue, puis ils se retirèrent discrètement en me recommandant de bien dormir.

Le conseil était sage, mais je n'en profitai pas immédiatement. A se renouveler fréquemment, cette petite affaire menaçait de devenir ruineuse; je résolus d'en instruire le commissaire de police.

Ce digne magistrat me reçut cordialement; il se répandit en condoléances au récit de mes aventures, et déplora, avec moi, l'insécurité des voies publiques. Il poussa même la bonté jusqu'à enregistrer ma plainte, mais quand j'émis le vœu de voir le quartier bientôt débarrassé de mes malandrins, il eut un léger haussement d'épaules, et me montrant



— *Tenez, me dit-il, vous voyez tout ça: eh bien, ce sont des plaintes de gens, comme vous, plus ou moins assassinés.*

une liasse de papiers enfilés sur un petit pal de bureau:

— Tenez, me dit-il, vous voyez tout ça; eh bien! ce sont des plaintes de gens, comme vous, plus ou moins assassinés. Il y en a au moins trois cents. Comment voulez-vous qu'on s'occupe de tout ça?

Je convins que la chose semblait difficile, cependant, la capture de mes persécuteurs était, à mon avis, assez aisée:

— Ces gens-là, dis-je, ont prit l'habitude de me dévaliser tous les soirs à heure fixe et au même endroit, il n'y aurait, je crois, qu'à les guetter pour les surprendre en flagrant délit.

Mais M. le commissaire me montra combien mon plan était impraticable: la police, comme la justice est à l'usage de tous, c'est pourquoi, il n'est pas permis de la détourner au profit d'un seul.

— Où irions-nous, dit-il, s'il fallait accompagner chez lui chaque bourgeois attardé.

Et, en me congédiant, il dit encore, pour ma gouverne:

— Voyez-vous, Monsieur, ce qu'il y a de mieux à faire, quand on habite ces quartiers-ci, c'est de ne pas sortir le soir.

* * *

9 Avril.

Je suis un homme libre; malgré les apaches et malgré le commissaire, je continuerai à sortir aux heures qu'il me plaira.

Hier, j'ai acheté un gentil petit revolver *bull-dog*, léger et peu encombrant, et j'en ai soigneusement mâché les balles, ce qui est, paraît-il, très bon.

Dans la soirée, je suis sorti innocemment, à l'heure des crimes, et dès qu'est apparue la délégation de mes apaches familiers, pan, pan, pan, pan, mon fidèle *bull-dog* leur a craché à la figure tout ce que savait son barillet.

Cet acte d'énergie qui porta la panique dans les rangs ennemis, m'eût, sans doute, épargné quelques espèces et une visite au commissaire de police, si le bruit de mes détonations n'avait pas attiré quelques agents qui m'empoignèrent incontinent.

— Allons, ouste! au poste, dirent-ils.

Quand il sut ce dont il s'agissait, M. le commissaire prit un ton chaudement laudatif:

— Monsieur, me dit-il, permettez-moi de vous serrer la main, vous êtes un brave! C'est un exemple précieux que vous donnez à vos contemporains, c'est ainsi qu'il faut agir avec ces gaillards-là, et il serait à souhaiter que tout le monde prît, comme vous, l'habitude de se défendre soi-même. Notre tâche en serait singulièrement simplifiée.

Un peu gêné, mais fier tout de même, je lui tendis la main requise et il la serra chaleureusement.

Pourquoi, fallut-il que, cette première effusion passée, la voix de M. le commissaire prît le mode attristé:

— En tant qu'homme, dit-il, je vous admire, sans restriction, mais hélas! je suis aussi magistrat, et, en cette qualité, il me reste un pénible devoir à remplir. Vous êtes en contravention avec la loi sur les armes prohibées; je dois confisquer votre revolver.

Je suis un homme libre, mais non un révolté. Je donnai mon arme. M. le commissaire dit encore:

— Malheureusement, mon devoir ne se borne pas là. Il y a eu délit dûment constaté; je suis obligé de vous dresser procès-verbal. Oh! cela n'ira pas loin, vous savez: seize francs d'amende, plus les frais, une centaine de francs au plus!

Et je donnai mes nom, prénoms et qualités, afin qu'on pût me dresser contravention. Cependant, un rapide calcul mental m'apprit que le prix de mon revolver additionné aux 16 francs d'amende et aux frais, formait un total bien supérieur à la rançon réclamée par les apaches. Aussi ne puis-je me défendre de faire observer au commissaire combien l'intervention de la police était désavantageuse à mes règlements de compte. Mais à écrire les formules de son rapport, celui-ci avait déjà retrouvé toute sa sévérité professionnelle.

— Que voulez-vous, fit-il, *dura lex, sed lex!*

C'était, en effet, dur à digérer.

— Ainsi donc, insistai-je, la loi, impuissante à protéger ma personne et mes biens contre les entreprises criminelles, me dénie le droit de les défendre moi-même!

— Mais, répliqua le digne magistrat, où prenez-vous cela? La loi ne vous interdit pas de vous défendre quand vous êtes attaqué. Elle punit l'usage des armes prohibées, voilà tout.

— En ce cas, Monsieur le commissaire, puisqu'il est des armes prohibées, je suppose qu'il en existe d'autres qui ne le sont point. Veuillez me dire lesquelles?

M. le commissaire eut un grattement de tête embarrassé. Visiblement, c'était une question qu'il ne s'était jamais posée. A la fin, pourtant, ayant lu quelques feuillets d'un livre imposant, il put me renseigner:

— En principe, dit-il, sont interdites les armes à feu, pistolet, revolver, etc., dont la longueur n'excède pas quinze centimètres et qui peuvent être dissimulées aisément dans une poche. Toutes les armes doivent être portées d'une façon apparente. Ainsi, vous voyez, rien ne vous empêche de vous promener avec un sabre de cavalerie et un canon de campagne. C'est votre droit strict.

* * *

10 Avril.

Je suis encore sorti hier soir à l'heure périlleuse. Cette fois, le plus subtil policier n'eût pas trouvé sur moi l'ombre d'une arme prohibée, seulement, je m'étais négligemment jeté, sur chaque épaule, une de ces carabines à répétition dont on use pour chasser l'hippopotame en Afrique équatoriale.

Comme je me promenais à petits pas, tel un brave bourgeois désireux de prendre le frais de la nuit avant de s'aller coucher, je vis poindre à l'horizon l'escouade de mes apaches

i revenaient en nombre pour venger leur te de la veille, et immédiatement l'air s'em- t du fracas épouvantable de mes coups feu et du sifflement de mes balles blindées. e résultat fut exactement le même que veille: arrivée précipitée des sergents de le coïncidant avec la déroute de l'adversaire, duite au poste rondement menée, récep- n élogieuse par le commissaire, puis procès- bal.

Alors, mon désespoir éclata:

— Mais, Monsieur le commissaire m'écriai- je suis dans mon droit, dans mon droit ict, c'est vous qui l'avez dit. Voyez mes abines, elles dépassent de beaucoup les nensions réglementaires, et ces messieurs rront dire que je les portais de façon osten- le. Ce ne peuvent être des armes prohibées... n cas est licite, Monsieur le commissaire, suis d'accord avec la loi.

Mais, sous le flot de mes protestations, M. commissaire gardait son flegme profession- et rien ne put interrompre le libellé de contravention. Ce ne fut que lorsqu'il en terminé posément les dernières écritures il daigna répondre:

— Mon cher Monsieur, dit-il aimablement. us avez absolument raison; vos bouches à sont de bon aloi et vous êtes d'accord avec loi régissant le port des armes. Malheureu- nent, il existe d'autres lois, et une, no- nment, qui interdit de réveiller, à deux res du matin, tout un quartier à coups fusil. C'est à cause de cette loi que vous ez poursuivi pour tapage nocturne.

. . . .

*
* *

Extrait d'un journal du 12 Avril.

a nuit dernière, des agents de service s de la place d'Italie, ont arrêté un homme t l'étrange tenue avait attiré leur attention. tait entièrement vêtu d'une armure moyen- use, si hermétiquement jointe qu'il était



Appréhendé, il ne fit aucune difficulté à se laisser conduire au poste de police...

ossible de découvrir la moindre parcelle a personne.

Appréhendé, il ne fit aucune difficulté pour se laisser conduire au poste de police, où il déclara, après avoir relevé son heaume, que ce singulier accoutrement lui avait paru être le seul moyen permis de se protéger des apaches.

Procès-verbal a été dressé contre lui pour port de déguisement et de masque prohibé en temps autre que le mardi-gras ou la mi-carême.

Bernard GERVAISE.

Pêle-Mêle Causette

Je ne suis pas le seul à déplorer la situation précaire faite au petit commerce par l'envahissement des grands magasins.

Les encouragements qui m'ont été prodigués, à l'apparition d'une récente causerie dans laquelle je traitais ce sujet, en sont un témoignage.

Les pouvoirs publics, en laissant tomber dans le marasme toute une classe de la société, font preuve d'imprévoyance et de maladresse. Les résultats s'en font, du reste, rapidement sentir, tant au point de vue social qu'au point de vue politique.

Le petit négociant est un des plus précieux facteurs de la paix intérieure. De par sa situation même, il constitue un élément de tranquillité et de pondération. C'est une des dernières barrières qui s'opposent encore à l'accaparement définitif de la fortune publique par l'oligarchie financière.

Accaparement dont la conséquence fatale est la révolution sociale.

Et c'est justement cet élément indispensable, cette soupape de sûreté qu'on laisse disparaître de gaîté de cœur. Bien mieux, c'est le petit commerce qui supporte les charges les plus lourdes, les patentes les plus onéreuses.

La conséquence de cette faute de jugement n'est pas difficile à prévoir. Bientôt, il ne restera plus en présence que deux catégories de citoyens: les ploutocrates, d'une part, et les prolétaires, de l'autre. Séparés jusqu'ici par un état tampon: la classe moyenne, ils se trouveront dès lors face à face.

Et comme les uns forment le nombre, la puissante masse, la position des autres n'apparaîtra pas très enviable.

Voilà le port vers lequel vogue la galère nationale.

Il serait pourtant facile de donner un coup de barre pendant qu'il en est temps encore, mais pour cela il faudrait avoir



LE PAYSAN ET LE HUIT REFLETS

Le vicomte Gaëtan du Hautchic a ramené de sa province un vieux...

...serviteur de la famille, homme de confiance, dont il fait, à Paris son valet de chambre.



— Tenez, dit Gaëtan en lui passant son impeccable huit reflets, brossez-moi ça avec soin... comme si c'était pour vous-même.

Et le brave domestique rendit le chapeau, brossé avec autant de soin que si c'était... pour lui-même.

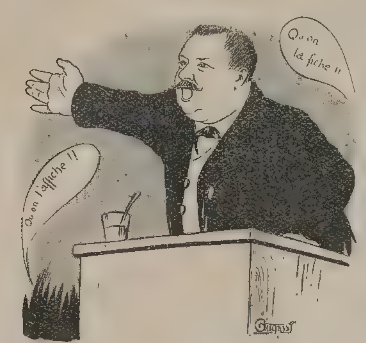
EXPRESS POCHADE

Le député à la tribune, terminant un discours que personne n'a écouté;

— Ce que nous voulons, Messieurs, c'est la paix!

UNE VOIX D'ADVERSAIRE. — Qu'il nous la fiche.

UNE AUTRE VOIX D'ADVERSAIRE. — Oui, qu'il nous la fiche.



LE PRÉSIDENT. — Messieurs, l'affichage est demandé.

VOIX NOMBREUSES D'ADVERSAIRES. — Non, non!

VOIX NOMBREUSES DE PARTISANS. — Oui, oui!

Et c'est ainsi que fut voté l'affichage d'un discours que personne n'avait écouté.

****

des pilotes qui ne soient pas aveugles. Et ce n'est pas notre cas! Notre système parlementaire est trop pourri pour donner naissance à un gouvernement clairvoyant et suffisamment indépendant pour préparer l'avenir.

La faute, du reste, nous en incombe un peu à nous-mêmes. Nous n'avons pas grande part dans nos affaires publiques, puisque notre pouvoir unique est de proférer un *nom* une fois tous les quatre ans. Encore pourrions-nous faire un usage plus judicieux de ce droit restreint.

Nous devrions mettre un peu de côté toutes ces étiquettes surannées et de pure politique sur lesquelles se font les élections, pour exiger de nos représentants des programmes d'affaires, des projets positifs et pratiques.

Et chose des plus importantes, et qui elle, est en notre pouvoir, nous devrions imposer à nos candidats une refonte complète de la Constitution.

En attendant, n'y a-t-il rien à faire pour venir en aide au petit commerce agonisant?

Si! Et, pour commencer, il serait logique d'établir une juste proportion entre les contributions des petits détaillants et celles des grands magasins.

On a proposé, à ce propos, divers procédés. Il en est un auquel on n'a pas songé, je crois, et qui pourrait être mis à l'étude.

Il consisterait à proportionner les patentes à la surface des locaux d'exploitation. Ainsi, un détaillant occupant trois étages d'un immeuble, avec une surface de cinquante mètres carrés par étage, soit, en tout, 150 mètres carrés, payerait une patente cinq fois plus élevée qu'un négociant ne consacrant à son commerce qu'une superficie de trente mètres carrés.

Je sais que, dans la pratique, il faudrait compléter ce projet par quelques exceptions concernant les articles plus ou moins volumineux. Mais c'est l'affaire du législateur, et je ne donne l'idée que pour servir éventuellement de base à une répartition équitable de l'impôt.

Ce qui importe, par dessus tout, c'est d'encourager le petit commerce et de lui mettre en main une arme de défense contre ses terribles rivaux: les grands magasins.

Fred ISLY.

L'Anglais qui a raté son lunch.

Un Anglais, à l'heure du lunch, errait, égaré, aux alentours de la gare du Nord. Il aurait bien voulu retrouver son hôtel, mais il n'en connaissait pas le chemin et ne savait à qui s'adresser, car il ne connaissait pas un traître mot de français. En désespoir de cause, il avise un employé de chemin de fer et lui débite une phrase à laquelle, bien entendu, celui-ci ne comprend rien. Aussi la lui fait-il répéter plusieurs fois. Pourtant, à la fin, il distingue le mot *ham*, qui revenait toujours sur les lèvres de l'Anglais.

— Ham? que voulez-vous dire?

— *Yes, sir, ham!*

L'employé, pensant avoir tout à coup compris, se donne une claque au front:

— Oui! Ham! J'ai compris! Venez par ici!

Il le fait entrer dans la gare, le conduit à un guichet et lui fait signe de donner de l'argent, mimique qui se comprend dans tous les pays. Peu familier avec notre monnaie, l'étranger met dans sa main des louis et fait signe à son guide de prendre. Celui-ci fait passer une certaine somme au guichet, on lui donne un billet, qu'il remet à l'Anglais. Puis, il lui indique une salle d'attente.

— *All right!* murmure l'indigène d'outre-Manche.

Et l'employé empressé, de dire à son collègue le préposé aux billets:

— Pour Ham!

Au vu de son billet, on le fait monter dans un compartiment de première classe. Le tra

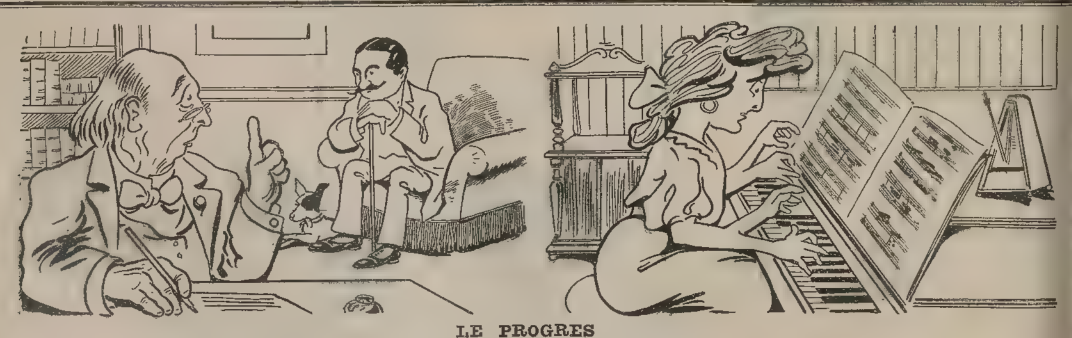


NE FAIS PAS A AUTRUI

— Du moment que le monsieur est plongé dans le *Pêle-Mêle*, j'peux y aller sans crainte!...



— Voyons donc maintenant ce qu'il y a de si absorbant dans le *Pêle-Mêle*.



LE PROGRES

— La fonction crée l'organe, me dit le vieux savant, c'est une vérité établie. Aussi, dans ce siècle d'activité intensive, ne serait-il pas étonnant de voir apparaître un jour...

...des pianistes munies de quatre mains, pour mieux martyriser les pianos...



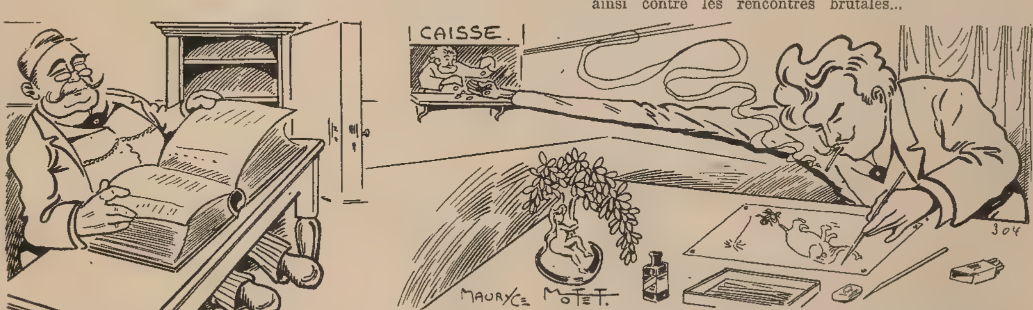
... des apaches aux bras terminés en massues...

...des fils de chauffeurs revenus à l'état primitif et munis d'une toison protectrice...



...on verra des pompiers ignifugés par la nature...

...et des piétons à la peau de pachyderme, et immunisés ainsi contre les rencontres brutales...



Les caissiers seront dépourvus d'extrémités pédestres, de sorte que l'expression « lever le pied » tombera dans les locutions archaïques.

Quant à nos humoristes, ils auront un bras pour dessiner sans relâche, et un autre pour encaisser, sans se déranger, les fortes sommes au *Pêle-Mêle*.

siffle et part... L'Anglais se croit dans le métro.

Deux heures après, affligé d'une forte crampe d'estomac, il arrive à Ham. Il était exaspéré. Heureusement encore, pour lui, il trouva enfin à cette gare, un employé qui comprenait sa langue.

Explications. Indignation de l'Anglais, qui voulait boxer le chef de gare. Finalement, retour gratuit à Paris.

L'Anglais avait tout simplement demandé, devant la gare du Nord, qu'on voulût bien lui indiquer un endroit où il pût manger une tranche de jambon.

Les Parisiens sont très empressés, très serviables et peu chiches de renseignements, en face d'un étranger; mais, que voulez-vous? Tous ne connaissent pas la langue de Shakespeare, et beaucoup ignorent, qu'en anglais, *ham* veut dire *jambon*!

MAUVAIS JUGE

Au sortir d'un banquet, le maire de La Ferté-les-Citrouilles regagnait, avec son adjoint, son domicile légal, non sans festonner quelque peu tous les deux. Se rendant bien compte que les fumées du vin lui troublaient le cerveau et l'empêchaient de marcher droit, le premier magistrat municipal dit tout à coup à son subordonné :

— Pâturon, arrête-toi un instant que je marche à quelques mètres devant. Peut-être ben que je n'marchions pas ben drouet et que si la mairesse elle me voyait marcher de travers qu'y aurait du grabuge!

Lorsqu'il se trouva à quelques mètres en avant de son adjoint, il lui cria :

— Hé ben! Pâturon, j'marchions t'y drouet à c't'heure?

— Ben sûr qu'oui qu'vous marchez drouet, nout'mare, mais qui donc qu'c'est qui marche à côté de vous?

IN CAUDA VENENUM

Il est près de midi. Durand est sur le point de se mettre à table quand on sonne. C'est Letapeur. Durand étouffe une grimace.

— Qu'est-ce qui me vaut l'honneur de votre visite? demande-t-il, pour dire quelque chose, car, en réalité, il est édifié sur le mobile habituel des visites de Letapeur.

— Voilà, fait celui-ci. Mon médecin m'a ordonné une potion pour ma santé.

— Et il vous manque l'argent pour l'acheter.

— Nullement, répond fièrement l'éternel déchard.

Et tirant de sa poche un flacon :

— Voilà la potion!

Durand regarde, étonné. La visite serait-elle gratuite?

— Mais alors? ne peut-il s'empêcher de murmurer.

— J'oubliais de vous dire que le médecin m'a ordonné de prendre la potion après le repas.

— Eh bien?

— J'ai bien la potion, mais ce qui me manque, c'est le repas.

DITES ET NE DITES PAS

Ne dites pas à un médecin que c'est un âne, vous l'offenseriez. Mais vous pouvez lui dire que les trois quarts des médecins sont des ânes, ou même que les 99 centièmes sont des ânes. Peu importe, pourvu que vous en exceptiez un, car il se prendra toujours pour celui-là.



PSYCHOLOGUE

Mon ami Sémar, le bohême, a mis deux sonnettes à sa porte. Deux pancartes indiquent que l'une est pour les amis, l'autre pour les créanciers.



Sûrs que leur qualité de créanciers ne leur fera pas ouvrir la porte, ceux-ci sonnent toujours à la sonnette « amis », et...



...Jamais un ami ne manquera de se procurer la joie de faire trembler Sémar par l'appréhension d'un créancier.



Mais Sémar, qui est psychologue, n'ouvre jamais aux sonneries de la pancarte « amis »



Et toujours à celles de la pancarte « créanciers ».

Courrier Pêle-Mêle

Monsieur le Directeur,

J'ai lu, un jour, dans un ouvrage de M. Bollack, un philologue distingué, une proposition concernant ce qu'il appelle *« la loi du moindre effort »*.

Ce terme signifie que les hommes, dans leur marche vers le progrès, sont guidés par la recherche instinctive de ce qui est simple et facile.

Ils rejettent les complications pour se tourner vers ce qui cause l'effort le moins grand.

Entre deux voies, une tendance naturelle les pousse à adopter la plus rapide et la plus plane.

Cette vérité mériterait une application plus fréquente de la part surtout de nos administrations.

Chacun connaît la fastidieuse manie paperassière de nos services publics. La loi du moindre effort aurait là un vaste champ de développement.

Mais certaines administrations particulières l'ignorent également.

Jetez les yeux sur les chemins de fer. Que de complications l'on pourrait faire disparaître!

Ainsi, au moment des vacances, les compagnies ont des combinaisons de billets, les uns dits de bains de mer, valables trois jours, d'autres 33 jours, d'autres sont des billets de famille ou circulaires. Et chaque compagnie en a d'autres. Il est presque impossible de s'y reconnaître.

Une unification générale, avec un système unique, basé sur le nombre de kilomètres, serait un véritable bienfait pour les voyageurs. La loi du moindre effort serait incontestablement la bienvenue.

Il y a aussi des trains qui, à certaines stations, prennent des voyageurs et n'en déposent pas, d'autres en déposent, mais n'en prennent pas. Et puis des trains qui n'ont que des premières classes, tandis que d'autres ont des deuxièmes, mais pas de troisièmes. Pourquoi? On se le demande. Est-ce parce qu'un voyageur paye un prix moins élevé qu'il faut le véhiculer pendant plus de temps qu'un autre?

Ah! que tout cela est compliqué et combien il serait aisé de simplifier.

Tout le monde y trouverait son compte, même les compagnies.

Qui leur enseignera la loi du moindre effort?

Recevez, etc...

J. Jalon.

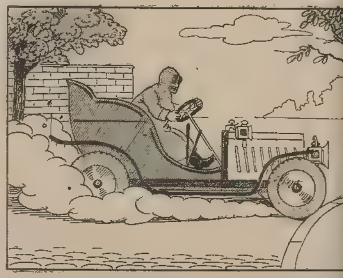
Question interpêlemêliste

Un goujon que le pêcheur vient de prendre fait entendre un bruit qui ressemble à un cri. Est-ce bien un cri, ou le résultat de quelque phénomène mécanique?

L'État et les chemins de fer

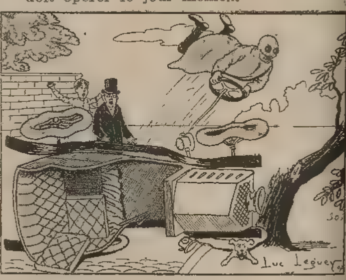
A propos du rachat de l'Ouest, voté par la Chambre et repoussé par le Sénat, beaucoup de nos lecteurs nous ont demandé de définir les rapports qui existent entre l'Etat et les compagnies de chemins de fer.

Nous allons essayer de les satisfaire.



L'AUTOMOBILE A CREDIT

L'honnête automobiliste se rend vivement chez son constructeur, car il doit opérer le jour même...



...son dernier versement.





LA VIE

On ne doit jamais laisser aux femmes la bride sur le cou, car...

...il faut être capable, en certains cas, de les garer du danger!

La nu-propriété des réseaux français appartient à l'Etat, qui en a cédé l'exploitation à des compagnies pour une période de 99 ans.

La concession du Nord, la plus ancienne, prend fin le 31 décembre 1950; l'Est, en 1954; l'Ouest et l'Orléans, en 1956; le P.-L.-M., en 1957; le Midi en 1960.

Ces dates révolues, l'Etat entrera en jouissance des lignes et de toutes leurs dépendances immobilières (gares, voies, etc.) Les propriétés mobilières (machines, wagons, rails, etc...) lui seront aussi livrées, et il en remboursera la valeur d'après estimation d'expert.

A toute époque de la concession, l'Etat se reconnaît le droit de prendre, à son compte, l'exploitation d'une ou de plusieurs lignes, moyennant des conditions déterminées, constituant les bases légales du rachat.

L'éventualité de cette opération financière a nécessité le classement des réseaux en deux catégories: ceux dont l'exploitation remonte à plus de 15 ans, et ceux d'exploitation plus récente.

Pour les lignes de la première catégorie, l'Etat s'est engagé à servir à la compagnie une annuité égale au revenu net moyen des cinq dernières années, lequel est établi de façon suivante: on relève le revenu des sept dernières années, on en écarte les deux plus faibles exercices et on prend le cinquième de la somme des autres. Encore ne faut-il pas que cette moyenne soit inférieure au revenu net de la dernière année, car, dans ce cas, c'est ce revenu lui-même qui serait pris pour valeur de l'annuité.

Pour les lignes de la deuxième catégorie, l'Etat s'est engagé à servir l'annuité d'après le taux de 5 0/0 du capital dépensé par la compagnie, tant comme établissement que comme exploitation de la ligne.

Or, le capital primitif, déjà très imposant, se trouva considérablement augmenté, quand, en 1863, l'Etat proposa la création d'un deuxième réseau dont les comptes financiers seraient entièrement distincts de l'ancien, c'est-à-dire que l'Etat, pour ne pas obérer les compagnies s'engageait à fournir la somme nécessaire pour parfaire l'intérêt des obligations pour elles.

Sous le régime de la garantie des obligations du nouveau réseau, la plupart des six grandes compagnies se trouvèrent dans la nécessité de recourir à l'Etat pour assurer l'intérêt à leurs nouveaux obligataires.

Telles étaient les dettes des compagnies au 31 décembre 1882:

	millions
Midi	34,4
Est	150,6
Orléans	203,4
Ouest	240,7

Seuls, le Nord et le P.-L.-M. ne devaient rien.

Par la convention de 1883, les dettes des compagnies envers l'Etat cessèrent de porter intérêt, mais le capital correspondant devait être affecté à la construction de nouvelles lignes formant le troisième réseau. La garantie de l'Etat, au lieu de s'appliquer aux obligations, s'applique désormais aux actions, ce qui revient à dire que l'Etat participe aux frais de construction et garantit aux actionnaires un dividende minimum, pris sur les recettes des compagnies et dont il complète le chiffre au moyen d'avance à 4 0/0.

Dès 1884, cinq compagnies sur six demandèrent à l'Etat, des avances pour 43 millions Le Nord seul, n'a jamais rien emprunté; il est entièrement libéré envers l'Etat et peut répartir son dividende comme il l'entend, jusqu'à concurrence d'un dividende maximum.

Comme on l'a vu plus haut, c'est la compagnie de l'Ouest qui, en 1882, était la plus engagée envers l'Etat.

Depuis, sa dette a été crescendo, et l'Etat veut racheter ce réseau. Nos députés ont opiné du bonnet; nos sénateurs ont regimbé Qui a tort? qui a raison? Ce n'est pas à nous de le démêler.



LA CRAINTE DU GENDRE

— Il me faudrait une pierre tombale, c'est pour ma belle mère, mais je ne voudrais pas dépasser dix francs.

— Pour ce prix là, je ne puis vous donner qu'une pierre très légère.

— Non, non, donnez-moi quelque chose de plus cher.

— Je voudrais bien savoir où commence et où finit une danse inconvenante?

— Je ne sais pas où elle commence, mais je peux vous dire où elle finit.

— Où donc?...

— Au poste.



LA FORCE DE L'HABITUDE

Le Coiffeur. — Comment portez-vous la raie?

Le Marin (*permissionnaire à Paris*): — A tribord.

QUESTION DE MILIEU

Les jugements que nous portons sur les gens et les choses varient considérablement, suivant que ces gens et ces choses viennent à changer de milieu.



Tel chapeau féminin qui, dans la rue, a retenu notre admiration, nous devient tout à coup...



...un sujet d'énervement et de mauvaise humeur pour peu que nous l'ayons devant les yeux, au théâtre.



Et les cheveux des blondes et des brunes!... ne captivent-ils pas toujours nos regards partout où nous les rencontrons...



...excepté pourtant quand c'est dans la soupe.



Telle figure symbolique peut nous paraitre très harmonieuse et très belle... à moins que nous ne la découvrions tout à coup sur l'une des pices que contient notre porte-monnaie



A table, après la poire, tel fromage favori recevra toujours de nous le meilleur accueil...



...accueil plus froid, pour lui, si nous soupçonnons sa présence en omnibus ou en wagon.



Nous ne tarissons pas de compliments admiratifs, sur le goût savant qui a présidé à l'heureuse disposition des fleurs du balcon de l'amphitryonne...



...et pourtant, à l'heure du « au revoir et merci », l'opinion que nous avions sur ces mêmes fleurs peut changer complètement quand elles changent elles-mêmes de place.



Et la main de la fiancée!... douce, fine et blanche quand on la sollicite...



...semble perdre toutes ces qualités quand on la voit plus tard... de plus près!...

TOUT CHANGE

On a bien raison de dire que tout change avec les années, et que le collège est loin d'être une image exacte de la vie.



Tel qui au lycée était puni pour avoir fait rire les autres et mérité le surnom de pître de la classe...



...Aujourd'hui gagne des sommes fantastiques à faire rire ces mêmes camarades et leurs enfants.



Cet autre qu'on consignait pour avoir fait du bruit et aboyé en classe...



...Gagne aujourd'hui 15.000 francs par an à aboyer et à faire du bruit au Palais-Bourbon



Celui-ci qu'on punissait pour avoir battu de plus faibles que lui...



...Est payé aujourd'hui pour cela.



Un autre, que ses parents avaient puni pour avoir perdu son bateau neuf au bassin des Tuileries...



...Est aujourd'hui comblé d'honneurs et de dignités pour perdre des bateaux aux quatre coins des mers.



Celui-ci, qui attrapait des pensums pour dormir sur son travail...



...Est aujourd'hui payé pour cette unique raison.



Enfin, pour ne pas les citer, Rabier, Moriss, Leguey, d'Espagnat, qui, étant petits, se faisaient gifler pour avoir fait des bonshommes sur leurs cahiers.



Passent aujourd'hui à la caisse pour avoir continué à en faire.

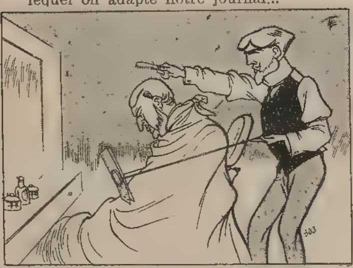


LES INVENTIONS DU « PELE-MELE »

Comme il est ennuyeux d'interrompre la lecture d'un client pour lui dire : « Baissez bien la tête, levez bien la tête ! », le *Pêle-Mêle* remédie à ce désavantage...



...par son « Liseur articulé », sur lequel on adapte notre journal...



...et l'on obtient ainsi le résultat voulu sans ouvrir la bouche.

DE NOS LECTEURS

Edouard VII intime

Nous avons eu, cet hiver, la visite d'Edouard VII. Visite dont il fut à peine parlé, car le souverain voyageait dans le plus strict incognito.

Aussi bien, le roi d'Angleterre, artisan de « l'entente cordiale », ne saurait rester longtemps sans fouler l'asphalte de son « cher Paris », qu'il connaît de vieille date et qu'il aime presque autant que Londres.

Voilà, en effet, plus d'un demi-siècle qu'il fut, pour la première fois, notre hôte.

C'était en août 1855. La reine Victoria et le prince Albert, invités par Napoléon III, avaient emmené avec eux le petit prince de Galles et la princesse royale. Or, le jouvenceau avait été tellement charmé d'une soirée passée aux Tuileries, que, la veille du départ pour le pays des brumes, il alla supplier l'impératrice Eugénie de les garder encore quelque temps, sa sœur et lui.

L'impératrice aux « cheveux d'or » sourit de cette candeur, et, comme le jeune Edouard insistait, elle lui dit que le protocole s'y opposait et que, d'ailleurs, ses parents ne sauraient se passer ni de lui, ni de sa sœur.

— Oh! que si! répliqua le prince de Galles, ils se passeront fort bien de nous, ils ont encore six enfants à la maison!

L'argument ne prévalut pas, et, bon gré, mal gré, le jeune ami de la France dut regagner ses pénates. Mais il se promit de se rattraper quand il serait son maître, et il se tint largement parole.

L'aménité d'Edouard VII, sa bonhomie et sa familiarité sont proverbiales.

Il y a quelques dix ans, il se promenait en voiture autour de sa propriété de Sandringham, quand il vit une vieille femme qui revenait du marché, chargée d'un lourd panier.

Comme elle semblait épuisée de fatigue, le prince de Galles la pria gentiment de venir s'asseoir auprès de lui, dans la voiture, déclarant qu'il se ferait un plaisir de la conduire jusqu'à sa porte.

Chemin faisant, il lui demanda ce qu'elle portait dans son panier.

La vieille, qui ne le connaissait pas, répondit:

— Mon bon monsieur, ce sont des œufs que je vais tâcher de vendre demain.

— Rien ne vous empêche de les vendre aujourd'hui, n'est-ce pas? J'aime beaucoup les œufs frais, et si vous me vendez les vôtres, je vous donnerai le portrait de ma mère.

— Mais, mon bon monsieur, que ferai-je du portrait de votre mère?

— Qui sait? dit le prince. Donnez toujours.

Et, comme ils étaient arrivés à la demeure de la paysanne, il mit une main sur le panier, et, de l'autre, il tendit à la pauvre femme une livre sterling à l'effigie de la reine Victoria.

Il n'y a pas bien longtemps, se trouvant dans un village du comté d'York, il entra à l'école communale et interrogea un enfant:

— Pourriez-vous me dire quel est le plus grand monarque de l'Europe?

L'écolier répondit sans hésiter:

— C'est le roi d'Angleterre.

— Qu'a-t-il donc fait de grand? reprit Edouard VII

Le gamin se gratta l'oreille, pris au dépourvu:

— Je ne sais pas, Sire.

Alors, Edouard VII, riant:

— Ne vous désolez pas, mon enfant, je ne le sais pas non plus.

****

Pêle-Mêle Connaissances

— C'est dans le comté d'Apache, du territoire d'Arizona (Etats-Unis) que l'on rencontre la plus grande abondance de bois pétrifiés. Il s'y trouve un dépôt merveilleux, le *Chalcedon Park*, qui offre, sur le sol et sous terre, des arbres gigantesques composés par l'agathe, le jaspe, l'améthyste et les diverses pierres dérivées de la silice. Le traitement des arbres est d'autant plus difficile que les agathes qui les composent sont d'une dureté exceptionnelle: c'est seulement à l'aide de la poussière de diamant qu'on en vient à bout.

— A Paris, au cours de l'année 1906 soixante-quinze chiens soupçonnés d'hydrophobie ont été abattus. En 1905, on en avait sacrifié 120; en 1900, 808. Le nombre, comme on le voit, n'a cessé d'aller en décroissant.



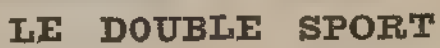
LOCUTIONS CONTRADICTOIRES

Pendant que Thomas passera dix ans à l'*ombre*...



...son frère cultivera le petit lopin de terre qu'il possède au *soleil*.





LE DOUBLE SPORT

M. Pratique, qui est enragé photographe, en même temps que fervent disciple de saint Hubert, adapte un appareil sur son fusil, pour aller chasser, et concilie ainsi ses deux plaisirs.

S'il est malheureux chasseur, il est souvent heureux photographe. L'un des sports le console de l'autre.



JEUNES GENS D'AUJOURD'HUI

— Ce qui m'étonne, mon vieux, c'est que toi, qui n'as pas le sou, tu sois toujours gai comme un pinson...
— Oui, mais... j'ai des espérances. Regarde, j'ai un neveu à héritage...



ILLUSION DE POIVROT

Dupoivrot (*se réveillant*). — Fallait-il que je sois saoûl pour prendre un sapin quand j'ai un omnibus qui passe devant ma porte!

— Le service militaire dû par les vassaux, à l'époque féodale, était très variable; sa durée était de un à soixante jours, au maximum. Le vassal s'équipait à ses frais, et il était tenu de s'entretenir lui-même pendant la campagne.

— Un naturaliste anglais a observé que bon nombre de guêpes sont carnivores: elles se repaissent volontiers des mouches qui assaillent les bestiaux. Après leur avoir enlevé les ailes et la tête, les guêpes emportent les mouches dans leurs nids et les servent en nourriture à leur essaim.



LE DIABOLO

A la bonne heure! Voilà au moins un jeu tranquille et intelligent!... Ce n'est pas comme leur croquet imbécile, dont on risque toujours de recevoir les boules...



...dans les jambes!!!

— En moins de deux ans, la célèbre chanson, *En revenant de la Revue*, créée par Paulus, et œuvre des chansonniers Garnier et Delormel, rapporta 300.000 francs à leurs auteurs. Ce furent eux qui composèrent ensuite le *Père la Victoire*.



NOS MENDIANTS

Le Mendigot. — C'est vous qui avez fait cette soupe?
— Mais oui, mon pauvre homme.
— Elle est très bonne. Justement, ma cuisinière ne fait pas mon affaire. Je vous engage à 60 francs par mois.

LE VOYAGE EN SUISSE (Quatrième Série)



« Je croyais que c'était mieux », pensait tout bas Laigrelet, comme on traversait les premiers vallonnements. La présence de Mme Bonchou lui fit garder pour lui cette observation. C'était en lui-même, à présent, que se résorbaient les éclats contenus de son éternel mécontentement.

A Lucerne, on se sépara. Les deux amis s'arrêtaient là, Mme Bonchou continuait jusqu'à Interlaken. Il y eut un moment d'émotion dans les adieux. « A bientôt! » fut-il dit de part et d'autre. Sans se l'avouer, chacun éprouvait un léger serrement de cœur.



Un *portier* d'hôtel en profita pour s'emparer de leurs bagages, ils le suivirent docilement. Tout en examinant curieusement ce qu'ils voyaient sur le chemin, une pensée commune les poursuivait.

Après quelques tours en ville et le dîner, on se coucha, mais tandis que Douillard s'endormait du sommeil du juste...

...Laigrelet, resté seul, put enfin exhaler sa mauvaise humeur rentrée. Les draps de lit, trop étroits, lui servirent de prétexte à une scène de rage intime.



Au lever, à peine les rideaux écartés, on constata que la pluie tombait. Ça commençait bien. Les doléances reprirent leur cours.



On s'achemina pourtant vers les quais, il fallait bien remplir le programme tracé. Le bateau, qui les attendait, se balançait dans le brouillard et la brume. Ils montèrent.



A ce moment, un jeune groom se précipita vers Laigrelet : « Monsieur, criait-il, voilà ce que vous avez oublié à l'hôtel! » et il remit un paquet soigneusement ficelé. Un peu surpris, Laigrelet vit là, cependant, une chose assez naturelle.



On partait, le paquet fut déficelé. Un juron furieux éclata : « Encore un portefeuille ! et bien garni aussi, celui-là! Il y avait erreur ! confusion ! Qu'est-ce qu'on lui voulait donc, à la fin ? »

Ce fut un nuage de plus à ajouter à tous ceux qu'ils virent dans la traversée, et qui leur cachèrent entièrement les montagnes...

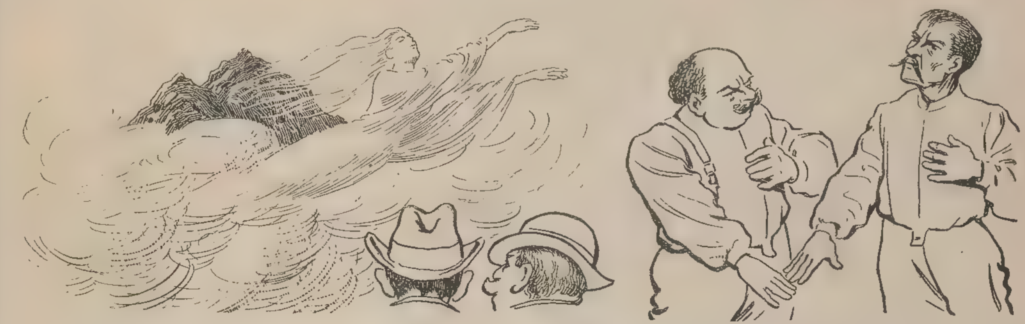
...et pour Laigrelet surtout, l'image rêvée fut malencontreusement éclipsée par ce nouveau papillon noir aux ailes funèbres.



Descendus au bout du lac, la pluie les força à se réfugier dans une taverne. Un sombre silence plana d'abord, puis ils en vinrent aux confidences...

...et ce fut en même temps qu'ils s'avouèrent leurs projets intérieurs. Mme Bonchou avait fait d'eux des rivaux. Ils se promirent, pourtant, de ne pas sacrifier leur amitié...

...et, dehors, dans une éclaircie, en face des cimes majestueuses, ils jurèrent de ne lutter que loyalement pour cette conquête. Le Rütli, tout proche, n'avait, depuis longtemps, entendu serment aussi solennel.



Le retour fut plus souriant, leurs pensées s'en ressentirent, et, comme la cime du Pilate surgissait des nuages, tout illuminée, Laigrelet crut voir l'espérance lui sourire et s'élancer vers lui. Il est vrai que Douillard avait absolument la même pensée.

Dès le lendemain, on partirait pour Interlaken.
Douillard ne doutait pas que son ami perdrait toutes ses chances de réussite, en dévoilant peu à peu son caractère, mais celui-ci se sentait de grandes chances, grâce au chevaleresque inconnu dans lequel la veuve voulait absolument le reconnaître. Avant de se coucher, ils renouvelaient leur serment de lutte ouverte et loyale.



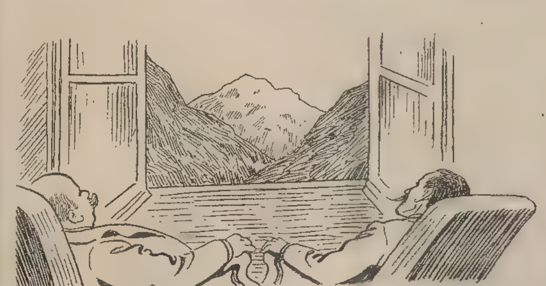
Cette fois, Laigrelet dormit, quoique poursuivi d'un léger remords. Que devenaient, avec tout cela, ses observations et ses notes pour son grand ouvrage? Lui qui s'était déjà enveloppé dans le rôle de Juvénal moderne !



Bah ! ce n'était pas le plus pressé. Le matin, pour la première fois, il songea aux artifices de la toilette, et étudia longtemps la façon la plus avantageuse de disposer sa mèche de cheveux, toujours malcontente.



Si bien que Douillard, déjà prêt, fut obligé de lui rappeler l'heure du départ. Douillard avait compris que c'était la guerre qui commençait.



Le voyage, par le Brünig, fut délicieux, et ce fut dans les plus heureuses dispositions qu'arrivés à l'hôtel ils se reposèrent, en contemplant, par leur fenêtre, la merveilleuse Jungfrau.
Dire que Mme Bonchou était à deux pas d'eux, peut-être.



Et ils descendirent, bien en appétit, vers la table d'hôte, qui leur parut fort avenante, elle aussi. Ce fut à ce dîner que, d'une façon bien étrange, nos deux amis firent la connaissance du fameux Poindinterro.

(A suivre)

PETITE CORRESPONDANCE

M. Chalançon. — Nous comprenons très bien vos sentiments et les partageons, mais vous comprenez qu'il est impossible de traiter un pareil sujet dans ce journal.

M. Naudon. — Merci pour votre échantillon, puisse-t-il faire les délices de son destinataire!

M. Achères. — Votre renseignement est intéressant, mais il sort trop de la note du *Pêle-Mêle* pour y être inséré.

J. M. — Cette histoire est trop connue.

Un lecteur fidèle. — Nous ne croyons pas que cette communication existe, elle est née dans l'imagination de quelque reporter.

M. Boulanger. — Ces collections nous sont parfois demandées, nous vous en aviserons, si vous le désirez, lorsque le cas se présentera.

M. X. — Ingénieuse votre explication du nom : *route de la Revolte*, malheureusement, elle s'appelait déjà ainsi au moment de l'accident.

M. Baudru. — Il est tenu de prendre le billet et de rendre la monnaie.

Plusieurs lecteurs (Bizerte). — Adressez-vous au directeur du journal, à l'adresse indiquée en tête.

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

Diminution

des prix des billets d'aller et retour 2e classe entre Paris-Saint-Lazare et Clichy-Levallois et Asnières.

La Compagnie des Chemins de fer de l'Ouest a l'honneur de porter à la connaissance du public que l'Administration supérieure vient de l'autoriser à abaisser le prix des billets d'aller et retour de 2e classe, entre Paris-Saint-Lazare et Clichy-Levallois de 0 fr. 50 à 0 fr. 45, et entre Paris-Saint-Lazare et Asnières de 0 fr. 60 à 0 fr. 45.

La réduction du prix de ces billets sera certainement très appréciée par les nombreux voyageurs qui fréquentent ces deux stations.



SANS DOMICILE

— On va démolir, dans la rue d'Argout, la mansarde de Charlotte Corday.
— Eh ben! si elle veut venir ici, c'te fille, j'en ai justement une à louer.



CHEMINS DE FER DE L'OUEST

Dans le but de faciliter les relations entre le Havre, la Basse-Normandie, et la Bretagne, il sera délivré, du 1er avril au 2 octobre 1907, par toutes les gares du réseau de l'Ouest et aux guichets de la Compagnie Normande de navigation à vapeur, des billets directs comportant le parcours, par mer, du Havre à Trouville, et par voie ferrée, de la gare de Trouville au point de destination et inversement.

Le prix de ces billets est ainsi calculé:

Trajet en chemin de fer: Prix du tarif ordinaire; Trajet en bateau: 1 fr. 70, pour les billets de 1re et 2e cl. (Chemin de fer) et 1re cl. (bateau).

Et 0 fr. 90 pour les billets de 3e classe (Chemin de fer), et 2e classe (bateau).

13e ANNÉE — N° 38. 10 Centimes 22 SEPTEMBRE 1907.

Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

ANCE : UN AN : 6 fr. SIX MOIS : 3 fr. 50
ÉTRANGER : UN AN 9 fr. SIX MOIS : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

BUSINESS, par Georges OMRY.



Le dernier cri de la réclame.

La foi qui sauve

En ce temps-là, mon oncle Cabassol, chez lequel j'habitais, possédait un tableau de maître, un *Rembrandt* s'il vous plaît, et authentique, té! Du moins l'affirmait-il.

Mon oncle s'occupait du commerce des vins et, malgré la crise vinicole, ne perdait pas son inaltérable confiance, s'endormant chaque soir dans le ferme espoir que le lendemain verrait se relever les cours... si bien qu'un matin il se réveilla complètement ruiné.

— Ah! vaï! fit-il, ce n'est rien. Je suis encore riche, j'ai mon *Rembrandt*. Nous allé le vendre, hé!

Ma tante hocha la tête. Elle n'avait pas la foi robuste de son mari dans la valeur du chef-d'œuvre.

— Le vendre, mon ami, mais où et à qui?

— Où?... dans la capitale, té! et à un riche amateur.

Et dès l'instant même, le diable d'homme se mit en campagne, se remuant, écrivant, tant et si bien qu'un beau jour, nous prenions tous deux le train pour Paris en compagnie du précieux tableau. Mon oncle avait trouvé acquéreur... s'il fallait entendre son ton de triomphe en annonçant la bonne nouvelle. Il est vrai qu'il ajoutait — en parlant vite — à condition toutefois que l'œuvre fut reconnue par experts comme étant vraiment du maître hollandais. Aussi, ma tante eut-elle un sourire bien pâle en nous souhaitant, à la gare, un heureux retour.

* * *

L'assemblée des experts, réunis chez le riche amateur, fut solennelle et grandiose, ainsi qu'il convient.

Le tableau, bien exposé en pleine lumière, sur un chevalet, fut tour à tour examiné par de vénérables barbes blanches, de hautains lorgnons et de minutieuses loupes.

Après être resté un temps interminable dans un silence recueilli, une sorte de pontife fit entendre un grognement désapprobateur... Et tout de suite, ce fut la débâcle... *Pas la facture du maître... Flou... Pâte épaisse... Grossière imitation...* C'était à qui éreinterait le chef-d'œuvre.

Ah! combien je regrettais l'absence de mon oncle. Il aurait pu, au moins, lui, défendre son tableau, discuter, qui sait... en imposer, par sa faconde et son audace à tous ces seigneurs. Mais non, Marius Cabassol n'était pas là, Marius Cabassol était au poste. Tout à l'heure, comme nous arrivions, apportant le précieux *Rembrandt*, il s'était pris de dispute avec le cocher de notre voiture, l'avait à moitié assommé — on a le sang chaud dans le Midi — si bien que les agents accourus l'avaient emmené.

Mon oncle, je dois le dire, avait été très digne.

— C'est bien, Messieurs, je vous suis avait il dit aux agents. Quant à toi, « pitchoun », monte-leur le tableau; ils n'auront pas besoin de moi (ô candeur!) pour voir qu'il est de Lui. Je saurai te rejoindre. J'en ai pour une minute.



Pas la facture du maître... Flou... Pâte, épaisse... Grossière imitation!...

Cependant, la mort dans l'âme et l'infortuné chef-d'œuvre sous le bras, je cherchais des yeux une voiture pour regagner notre hôtel, lorsque mon oncle se dressa devant moi. L'explication au poste terminée, il avait été relâché et accourait. En deux mots, il fut au courant.

— Coquin de sort! s'exclama-t-il... Les imbéciles! Et soudain, le voilà qui m'arrache la toile, monte quatre à quatre les escaliers, fait irruption chez l'amateur. Les experts se préparaient à partir.

— Bagasse j'arrive, à temps, s'écrie-t-il.

Et tout de suite, le voilà lancé:

— Ah! Messieurs, ze vous demande mille millions de pardon...Figurez-vous que j'ai fait faire la copie de mon tableau. Empêché au dernier moment de venir moi-même ici, j'avais chargé mon neveu que voilà de vous apporter l'original. Et ce petit imbécile s'est trompé, il a pris la copie. Heureusement que, rentré chez moi, je m'en suis aperçu à temps et suis accouru vous apporter le vrai que voici.

En même temps, mon oncle tendait aux experts le tableau même qu'il m'avait enlevé. Vrai, il en avait un toupet! Et il débitait son histoire avec un air si convaincu, un ton si plein d'assent... de grands gestes persuasifs... Même il termina en me lançant un coup d'œil courroucé accompagné d'une taloche... « Petit étourneau, vaï! » Ma parole, je croyais presque que c'était arrivé.

Cependant, voilà mes experts de nouveau assemblés devant la toile.

— Vous voyez que j'avais raison, fait le vieux pontife en se rengorgeant, c'était bien une copie.

— Ils vont le reconnaître, me dis-je... cela va faire du joli!

Eh bien! pas du tout! Croyez-moi si vous voulez, mais voilà que cette fois, ils se mettent à lui découvrir un tas de beautés... *Est-ce fini!... Quelle vigueur!... Ce clair-obscur est merveilleux!* et patati, et patata. J'en étais — pardonnez-moi l'expression — comme deux ronds de frites. Quant à Marius Cabassol, il était aussi à l'aise que chez lui...

— Ah! je crois bien, Messieurs, répétait-il à chaque instant... il y a une rude différence!... Celui-là est d'un autre travail, hein!

La foi est contagieuse. Moi-même je finissais par le trouver bien plus beau qu'auparavant.

Bref, à l'unanimité, le tableau fut attribué à *Rembrandt* et vendu deux cent mille francs. Ce fut ma tante qui fut heureuse!

Mais le plus fort peut-être, c'est qu'au moment de se séparer de son chef-d'œuvre, mon oncle le contempla une dernière fois avec émotion... puis il eut un soupir et sans bluffer cette fois:

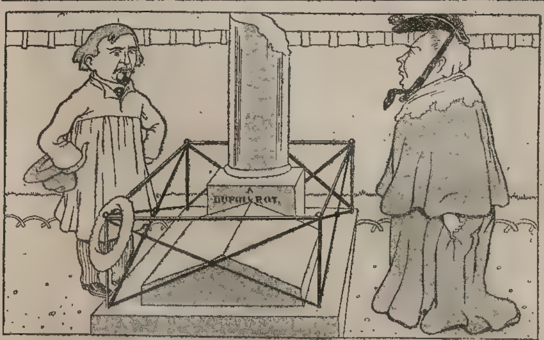
— Heureusement qu'il m'en reste la copie! murmura-t-il.

Il s'était convaincu lui-même.

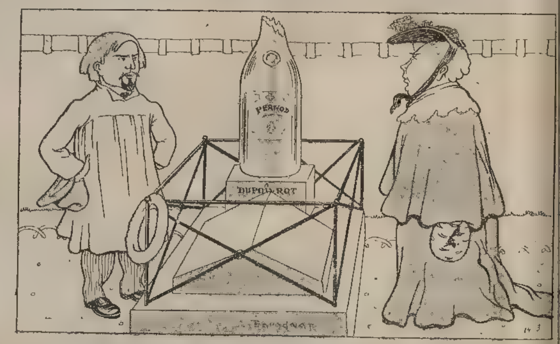
Etienne JOLICLER.



..Est-ce fini?... Quelle vigueur!... Ce clair-obscur est merveilleux!



Mme Dupoivrot a fait exécuter, pour feu son mari, un monument qui ne lui plaît pas.



La lecture d'un numéro du *Pêle-Mêle* lui a suggéré l'idée suivante, bien plus appropriée à la personnalité de Dupoivrot.

[P]êle-Mêle Causette

[U]ne dame m'écrit une lettre éplorée.
« Je n'entends rien, me dit-elle, à la [qu]estion sociale, et je ne sais ce qu'il y [a] de légitime dans toute l'agitation qui [se] fait en son nom. Ce que je vois de [pl]us clair en toute cette affaire, c'est [qu]'il est devenu presque impossible de [tr]ouver des domestiques fidèles et dé[vo]ués.

« Le fatras des théories nouvelles a [pr]is racine dans ce milieu et semble y être développé plus qu'ailleurs. Il [en] est résulté une situation qui, de jour [en] jour, devient plus critique.

« Notre ennemi, c'est notre maître, [di]sait-on déjà au dix-huitième siècle. [C]'était exagéré à cette époque. Aujour[d']hui, rien n'est plus vrai. Et je me de[m]ande où cela aboutira pour peu que [le]s idées nouvelles continuent à se dé[v]elopper.

« Je ne suis, je crois, ni plus sévère, [n]i plus despotique que la moyenne des [m]aîtresses de maison. Et je vous assure, [q]u'en mainte circonstance, je m'efforce [d]e fermer les yeux sur les irrégularités [d]ont j'aurais le droit de me plaindre. Je [s]upporte aussi des écarts de langage que [je] pourrais relever et feins de ne pas [e]ntendre certains lambeaux de phrases [q]ui sont émis en sourdine à mon [a]dresse.

« Malgré cela, et tout ce que je fais [e]ncore pour gagner la bienveillance de [c]eux qui me servent, je ne puis parvenir [à] faire régner chez moi la stabilité et [l]a paix.

« Je sens bouillonner, dans les cerveaux [d]e mon petit personnel, une haine per[m]anente, un désir inassouvi d'exercer [u]ne revanche immanente.

« Cela se traduit par un gaspillage [c]ontinuel, par l'exécution stricte du ser[v]ice demandé, par l'absence de sympa[t]hie et par une désinvolture remarquable [à] jeter le tablier. Il ne m'est même pas [p]ermis de défendre mes intérêts.

« Je dois me laisser voler sciemment sans murmurer. Et il ne faudrait pas que je m'avisasse à me plaindre, si d'aventure je vois, dans les comptes de [m]a cuisinière, une denrée débitée à deux francs, alors que je l'ai vue affichée partout à un franc cinquante. Ce serait un cas de démission immédiate.

« Ces actes de grivèlerie s'accomplissent avec un cynisme si effronté qu'un jour une cuisinière me quitta pour le motif que voici:

« A l'occasion d'une réception, j'avais fait quelques emplettes moi-même, et désireuse de laisser à mon cordon-bleu ce qui passe pour être son dû, je lui versai, en rentrant, le *sou du franc* sur le montant intégral de mes achats.

« C'était aller loin dans la voie des concessions. Eh bien! cela ne suffisait pas, semble-t-il, et j'en eus la preuve par un congé immédiat: « Où irions-« nous, s'il fallait se contenter du sou « du franc? » me déclara cette servante avec la plus naïve franchise.

« Pour éviter la crise, je fus obligée de promettre que je ne recommencerais pas.

« L'anse du panier, fit des bonds si désordonnés, après cette abjuration de ma part, qu'un jour je fus contrainte d'envisager, comme une délivrance, la crise que j'avais réussi à ajourner.

« Je ne m'en trouvai, du reste, pas mieux, car le ministère qui succéda, suivit exactement les traces du précédent.

« Peu de dames me contrediront, quand j'affirme que, pour les maîtresses de maison, la question des domestiques est cause d'une situation presque intolérable ».

Et ma correspondante termine sa lettre en me demandant mon avis personnel.

Mon avis! mais je l'ai déjà exprimé ici. Je suis persuadé que, loin de s'améliorer, les rapports entre serviteurs et maîtres iront en s'aggravant. La servitude est, il faut bien le reconnaître, un état incompatible avec nos idées modernes.

Il répugne aux nouvelles générations de subir, en permanence, la volonté d'un maître. On veut bien encore accepter un travail salarié, mais en conservant toute sa liberté, en dehors de ce travail.

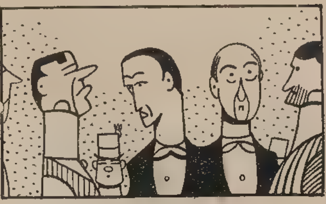
Il ne faut pas s'en étonner outre mesure.

A force de prêcher la liberté et l'égalité, nous avons fini par en graver une empreinte dans l'esprit de ceux qui jouissaient le moins de la liberté et de l'égalité.

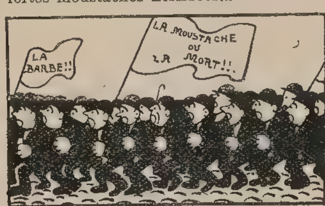
UNE PAGE DE L'HITOIRE DES TEMPS.



Or, en ce temps-là, les grands seigneurs et les élégants portaient de fortes moustaches hérissées...



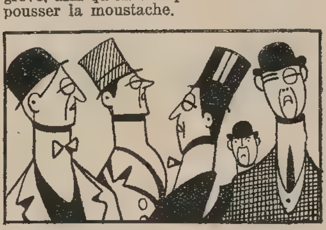
...et, afin qu'on distinguât d'eux les serviteurs, ceux-ci étaient complètement rasés.



Mais, comme on était en République, régime libre, les serviteurs trouvèrent cette mesure vexatoire et se mirent en grève, afin qu'on leur permît de laisser pousser la moustache.



On le leur permit...



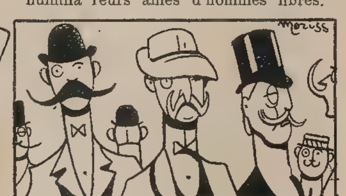
Les grands seigneurs et les élégants se rasèrent alors, et tout le monde suivit leur exemple.



Les serviteurs se trouvèrent ainsi les seuls à porter la moustache, ce qui humilia leurs âmes d'hommes libres.



Ils se remirent en grève pour qu'on leur permît de se raser.



On le leur permit... Alors les grands seigneurs et les élégants laissèrent repousser leurs moustaches et... si cette histoire vous amuse, vous n'avez qu'à la recommencer indéfiniment... c'est de l'Histoire...

Il est donc normal de rencontrer, parmi nos serviteurs, un esprit de protestation contre leur état social.

C'est une condition qui est appelée, si ce n'est à disparaître, du moins à se transformer.

Mieux vaut ne pas s'en affliger et envisager avec calme le changement que cet état de choses apportera dans nos mœurs.

L'évolution, comme toutes les évolutions, ne peut se parachever sans une période douloureuse de transition. Il faut en prendre son parti et contribuer à la faire aboutir, car il n'y a rien à gagner à la retarder.

Les domestiques deviendront des ouvriers ou employés salariés. Ils conserveront toute leur liberté, en dehors du travail.

Et nous, au lieu de nous attacher personnellement des serviteurs, nous nous adresserons à des établissements qui se chargeront de satisfaire nos besoins.

Ne voit-on pas déjà des familles demeurer à l'hôtel au lieu d'avoir leur résidence à elles?

En Amérique, la chose est déjà très répandue.

Il existe des immeubles où l'on vous loue, en même temps qu'un appartement, tous les services accessoires.

Cette conception pourra nous sembler étrange au début. Soyez certains qu'avec le temps nous nous y habituerons fort bien.

Nous arriverons même à une compréhension plus complète du confort intérieur.

Il est évident, en effet, que la réunion de services en commun permettra de diviser le travail en spécialités et d'affiner les divers services.

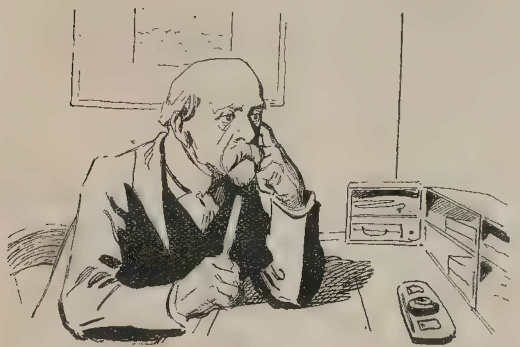
Nous n'aurons plus de domestiques à nous, mais qu'importe, si notre bien-être, loin d'en souffrir, y gagne.

Fred Isly.

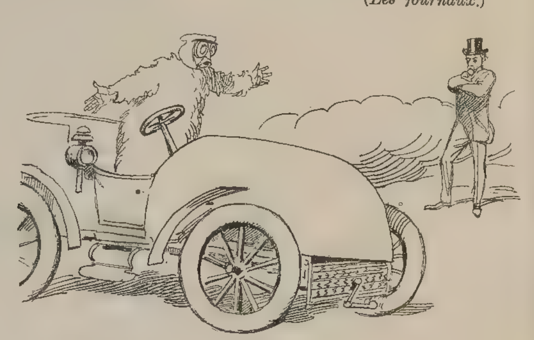
LES ANIMAUX MALADES DE LA PESTE

(par La Fontaine)

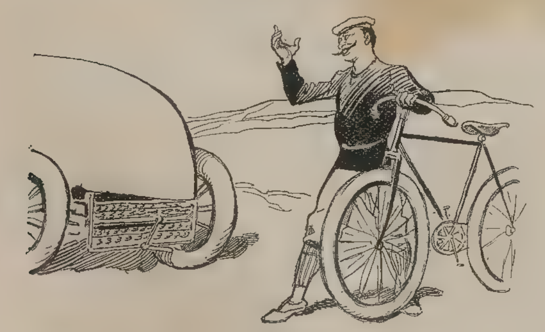
Le préfet de police vient d'interdire le jeu de diabolo dans la rue, comme jeu dangereux.
(Les journaux.)



Un mal qui répand la terreur,
Mal qui sévit avec fureur,
Dans les murs de Paris plus qu'ailleurs sur la terre,
L'insécurité, nommons-la par son nom,
Capable d'enrichir en un jour l'Achéron,
Faisait aux Parisiens la guerre.
Ils n'en mouraient pas tous, mais tous étaient frappés.
Désireux de sauver les quelques rescapés,
Monsieur Lépine dit : « Il faut que ça finisse
Par le moyen d'un bon règlement de police ».
Le préfet tint conseil et dit : « Mes bons amis,
Sachez que nous avons admis,
Pour vos péchés, cette infortune:
Que le plus coupable de vous
Se sacrifie aux traits de mon juste courroux,



Peut-être il obtiendra la guérison commune!
L'histoire nous apprend qu'à de tels accidents
Il faut pareils dénouements.
Ne vous flattez donc point; voyez sans indulgence
L'état de votre conscience ».
L'auto dit : « Pour moi, j'ai, sans compter les moutons,
Détérioré force piétons.
Que m'avaient-ils fait? Nulle offense,
Même il m'est arrivé d'écraser
Un cavalier.
Je me dévouerai donc s'il le faut; mais je pense
Qu'il est bon que chacun s'accuse, ainsi que moi;
Car on doit déférer, selon toute justice,
Le plus coupable à la police. »

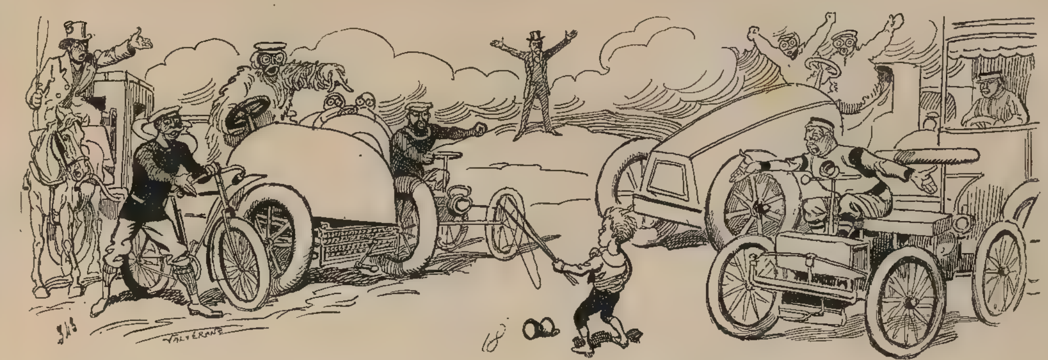


« Sire, dit le vélo, vous êtes trop bon roi,
Vos scrupules font voir trop de délicatesse.
Ecraser des piétons, canaille, sotte espèce,
Est-ce un péché? Non! non! vous leur fîtes, seigneur,
En les saignant, beaucoup d'honneur!
Quant au cavalier, l'on peut dire
Qu'il méritait d'être écrasé,
Etant de ces gens-là qui, sur le haut pavé,
Se font un chimérique empire! »
Ainsi dit le bicycle, et flatteurs d'applaudir.
On n'osa trop approfondir,



Du métro, du tricar, ni des autres essences
Les moins pardonnables offenses.
Tous les gens écraseurs, jusqu'aux simples sapins,
Au dire de chacun, étaient de petits saints.

Diabolo vint ensuite et dit : « J'ai souvenance,
Qu'une vieille Anglaise passant,
La brise, le vent, et, je pense,
Quelque diable aussi me poussant,
Je tombai sur son nez, elle mordit sa langue
Et se cassa deux dents, puisqu'il faut parler net. »



A ces mots, on cria: « haro! » sur le pauvret.
Un tri-porteur, grand clerc, prouva, par sa harangue,
Qu'il fallait dévouer ce jouet anormal,
Ce pelé, ce galeux d'où venait tout le mal!
Avoir cassé deux dents! Quel crime abominable!

Seule, la mort était capable
D'expier son forfait. On le lui fit bien voir.
Selon que vous serez puissant ou misérable,
Vous aurez ou n'aurez pas le droit de démolir votre semblable!

ENFANT TERRIBLE

A table:

Le jeune Bob (*à l'invité*). — Je voudrais être comme vous, m'sieu.

L'Invité (*flatté*). — Pourquoi donc, mon petit ami?

Bob. — Parce que vous, on ne vous tire pas les oreilles quand vous mangez avec vos doigts

PENSÉE

L'impartialité absolue ne saurait exister. Un juge amateur de bon vin sera toujours plus indulgent qu'un autre pour un ivrogne.

Conte à l'usage des grandes personnes

(Communiqué par le syndicat des enfants en bas âge pour l'amélioration des parents)

(NOUVELLE)

Lucien, dit Lulu, était un très gentil petit garçon de cinq ans. De ses parents, il n'y avait pas grand chose à dire. Ils n'étaient ni plus, ni moins tracassiers, injustes et despotes que la plupart des parents.

Ils avaient, notamment, cette stupide habitude de trouver leur fils plus beau que tous ceux de la terre, et cela surtout en présence d'étrangers, lesquels, ainsi sollicités de marquer leur admiration, s'empressaient de demander la permission d'embrasser le délicieux baby. En sorte que notre infortuné Lucien se voyait contraint d'essuyer ses joues roses contre toutes sortes d'épidermes depuis la peau parcheminée et ridée de la vieille demoiselle à lunettes, jusqu'à la barbe sale et piquante du fermier.

Nous savons ce que c'est. Nous avons passé par là, et il n'est pas goutteux, asthmatique, baveux, diabétique, apoplectique, catarrheux, hydropique, que le fol orgueil de nos parents



DEMANDE EN MARIAGE

— Je suis honoré, jeune homme, que vous me demandiez la main de ma sœur. Mais, vous savez, on ne vit pas d'amour et d'eau fraîche. Avez-vous réfléchi si vous étiez capable de nourrir une femme?

— Naturellement! Et c'est pourquoi j'ai choisi une nourrice aussi gaillarde, capable de suffire très bien à deux personnes.



LIEU SUR

— C'est cette amoire à linge qui te sert de coffre-fort?

— Oui, ma femme est tellement dépensière que je suis un peu obligé de me méfier; aussi je fourre toutes mes valeurs dans les chaussettes à repriser... au moins comme ça je suis tranquille!...





LES PETITES MISERES DE L'EXISTENCE

Etre dans une dèche noire et signer à un banquier une masse de billets à brève échéance.

Sachant qu'on sera dans l'impossibilité de payer, se mettre cambrioleur afin de se refaire une fortune.



Fracturer le coffre-fort d'un riche banquier, prendre vivement des liasses de billets qu'il contient...



...et s'apercevoir, en rentrant, que les billets qu'on a volés sont ceux qu'on avait signés trois jours auparavant.

ne nous ait obligés maintes fois à embrasser... ô hygiène! Mais revenons à Lucien.

Lucien avait deux choses remarquables. D'abord, de magnifiques cheveux blonds qui bouclaient naturellement et dont, entre parenthèses, il se serait fort bien passé parce qu'ils lui donnaient trop chaud et parce qu'être peigné était pour lui un véritable supplice.

Ensuite, une bonne, laquelle, fait incroyable, était encore plus bête que la plupart de ses pareilles. Mais comme elle était suffisamment sale et avait un affreux accent de terroir, on la considérait comme une honnête et vertueuse fille de la campagne, à laquelle on pouvait, en toute sécurité, confier les enfants.



— Ce monsieur, avec des cheveux longs, c'est Letapeur, le poète, il a pas mal d'esprit!

— Oui, je vois!... de l'esprit à l'emporte pièces.

Lulu avait bien aussi une autre particularité et nous sommes un peu gênés pour l'avouer. C'était un goût immodéré pour les prunes vertes. Déplorons-le, mais reconnaissons aussi que si les grandes personnes s'adjugent le droit de boire, de fumer, de priser, de jouer aux courses, de se battre en duel, de manger au point de se rendre arthritiques, de se coucher, pour diverses raisons, à des heures impossibles, etc... etc..., on peut excuser, dans une certaine mesure, un petit garçon de cinq ans de ne pas savoir résister à sa passion pour les prunes vertes.

Quoi qu'il en soit, il n'y résistait pas, et malgré toute sa surveillance, sa bonne ne pouvait empêcher qu'il n'en eût toujours dans ses poches. Par quel moyen..., cela tenait du prodige, sans doute, car cela dépassait l'intelligence naturelle de notre fille de la terre. Aussi, en concluait-elle, qu'évidemment ce garçon-là était un enfant diabolique.

Pourtant un jour un éclair de génie traversa sa pauvre cervelle obtuse.

— Monsieur Lucien, fit-elle, savez-vous l'effet que produisent les prunes vertes?

— Oui, Marie Ça fait sûret dans la gorge et c'est très bon.

— Peut-être, mais aussi cela fait tomber les cheveux. Vous verrez, si vous continuez..., vous perdrez petit à petit toutes vos belles boucles blondes, et votre tête sera aussi chauve que celle de M. Crevet, le secrétaire de la mairie.

Lulu eut un geste d'incrédulité, mais sa maman, consultée, confirma l'assertion de l'ingénieuse Marie.

Parfaitement, sa tête deviendrait aussi déserte que celle de M. Crevet!

Et Lucien devint rêveur.

Etre débarrassé de ces longs cheveux, qui faisaient son tourment!... Ne plus subir le supplice du peigne pendant ces longs instants où il faut rester tranquille, sans bouger!... Ne plus être appelé « fille » par les autres garçons!... Avoir un air aussi noble que M. Crevet, que tout le monde respectait... (qui sait si on ne lui mettrait pas à lui aussi une petite calotte en velours...) Enfin, être délivré des baisers des vieilles demoiselles et des barbes piquantes!... Mais c'était le bonheur!

. . . .

Quelques jours après, le médecin était appelé au chevet du petit Lucien. Le malheureux enfant se tordait, en proie à des coliques terribles.

Afin d'avoir la tête pareille à celle de M. Crevet, il avait cueilli et mangé toutes les prunes vertes du prunier du jardin. Hélas! tous les soins furent inutiles. Il succomba après d'atroces souffrances... On l'enterra... avec ses belles boucles blondes.

Maintenant, Messieurs les parents et autres grandes personnes, profitez de la morale de cette histoire, et n'abusez plus de la naïve crédulité des tout petits, en leur racontant que manger la soupe, allonge les jambes, se coucher tard fait baisser la vue, pleurer fait venir les gendarmes, et autres calembredaines. Certains d'entre eux sont ainsi faits que si vous les persuadez qu'au fond du puits se cache Croquemitaine, ils sont capables de s'y jeter pour voir simplement comment il est bâti.

Etienne Jolicler.

****

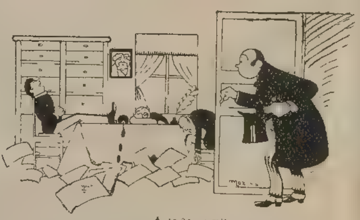
L'histoire de la "Marseillaise" racontée par Rouget de l'Isle

De nombreuses versions ont été émises sur l'origine de notre hymne national. Elles sont toutes plus ou moins fausses. La vérité sur la genèse de la *Marseillaise*, la voici, telle que Rouget de l'Isle lui-même l'a contée dans ses mémoires, fort peu connus du public:

« Mon régiment, dirigé vers l'armée du Rhin, venait d'arriver à Strasbourg. J'allai demander un gîte à l'excellent M. Diétrich, maire de la ville, dont la famille, toute patriarcale, avait avec la mienne des relations d'amitié.

M. Diétrich me reçut avec effusion et m'abandonna une charmante petite chambre ouvrant sur la place de la Cathédrale. Bonheur inespéré, dans mon modeste gîte était un clavecin!

Le dîner fut plein d'expansion. On causa des malheurs du temps. M. Diétrich, qui connaissait cet amour de la musique, dont mon père, vieux gentilhomme, lui avait fait confidence, non sans une certaine appréhension, de la pente où ces goûts pouvaient m'entraîner, me demanda si je ne trouverais pas un chant à substituer à l'odieux *Ça ira* et à la *Carmagnole*. Je lui promis d'y songer.



LE NOUVEAU MINISTERE

Le gros Monsieur *(timidement)*. — Pardon, Messieurs, c'est bien ici le ministère du travail?..



LES INVENTIONS DU « PELE MELE »

Nouvelle queue de billard, permettant à un professeur de montrer facilement à son élève les coups les plus difficiles.



LE DÉPUTÉ (*faisant trébucher son or*). — Il n'y a pas à dire... **député, ça *sonne* mieux qu'autrefois !...**

Le repas terminé, je pris congé de mes hôtes et j'allai courir la ville, tout plein de ces rêveries douces et mélancoliques, familières au bon Jean-Jacques, notre maître à tous.

Quelle amertume, me disais-je, remplirait ce grand cœur s'il voyait aujourd'hui cette génération nouvelle qu'il avait rêvée dans son *Emile*, si noble, si pleine d'un véritable civisme !

Hélas ! pendant que le peuple, au cri : « *La patrie est en danger !* » se lève comme un seul homme, et, sans armes, sans munitions, souvent sans pain, sans souliers, refoule l'étranger hors du territoire, d'autres Français, des gentilshommes, traversent la frontière et viennent combattre leur pays avec les hordes prussiennes. De quel côté est l'honneur ? De quel côté est la patrie ?...

Je rentrai et me jetai sur mon clavier.

Je débutai d'abord par des accents vigoureux et confus. Puis je cherchai en même temps les vers et la mélodie.

Cette nuit, dont le souvenir me suivra toute ma vie, cette nuit fut toute à ma patrie. Mes tempes battaient la fièvre. Le clavecin frémissait sous mes doigts. Je commençai par un appel aux armes que m'inspirèrent les derniers roulements de la retraite ; je fis entendre ensuite la voix grave des vieillards, rappelant aux jeunes hommes qu'eux aussi avaient été jeunes, vaillants et vainqueurs.

Puis vint l'invocation à la patrie, et j'entonnai d'une voix forte et inspirée le dernier couplet :

Amour sacré de la patrie,
Conduis, soutiens nos bras vengeurs.

A ce moment, un tonnerre d'applaudissements éclata tout à coup au dehors. Je m'éveillai comme d'un songe. Mes bougies étaient consumées, l'aurore se levait, blanche, et déjà radieuse, sur l'autre rive du Rhin.

M. Dietrich était sous ma fenêtre avec un officier supérieur que je ne connaissais pas, et plusieurs centaines de citoyens et de volontaires.

Ils m'écoutaient et répétaient déjà à demi-voix mes inspirations.

En même temps, ma porte s'ouvrait, et les musiciens du Grand-Théâtre entraient et s'emparaient de mon manuscrit. Quand la ville fut éveillée, le tambour rassembla sur la place les volontaires qui partaient pour la frontière. Le chef fit faire le carré et plaça au centre ses musiciens, mêlés à ceux du Grand-Théâtre.

C'était un homme d'une taille athlétique. Il portait l'écharpe tricolore et l'habit ample et étoffé. Ses cheveux blonds flottaient au vent et encadraient sa magnifique tête campée sur son large buste, comme celle de l'hercule Farnèse.

— Quel est cet homme ?

— Un enfant de Strasbourg, me répondit-on, et le chef de la demi-brigade, Kléber.

En cet instant, trois mille voix entonnaient ce chant que j'appelais : *La Romance des armées*.

Arrivé au dernier couplet, Kléber s'écria d'une voix de Stentor : « A genoux, mes enfants ! »

Les têtes se découvrirent, chacun s'agenouilla, et un chœur formidable lança jusqu'aux cieux les derniers vers. Le canon d'au-delà du Rhin avait redoublé et nous amenait le bruit de la bataille ; le tocsin bondissait sous les voûtes séculaires de la flèche de Strasbourg.

Je vivrais cent ans que je verrai devant moi cette grande scène.

On sait la rapide fortune de la *Romance des armées*. Transporté à Marseille par un soldat de la garnison de Strasbourg, cet hymne patriotique fut bientôt su des soldats de Barbaroux qui le clamèrent, des Bouches-du-Rhône jusqu'aux bords de la Seine, et lui donnèrent son titre définitif : *La Marseillaise.*

Depuis, le poème de Rouget de l'Isle a fait le tour du monde sur les ailes de la Victoire.

Modeste dans le triomphe, Rouget de l'Isle termine ainsi son chant de gloire et de liberté :

« Ma poésie est bien faible, je le sais, mais elle respire partout l'amour de la patrie. J'ai voulu, imitant le Grec Tyrtée, apprendre aux soldats qu'il faut mourir plutôt que de voir le sol de la patrie foulé par l'étranger. C'était là toute ma pensée. »

Mais Jourdan, le vainqueur de *Fleurus*, a remis les choses en leur vraie place, lui qui disait :

— Avec dix mille soldats et la *Marseillaise* je me fais fort de b... tre quarante mille h... mes.

****

— Si c'est pas malheureux, tout de même !... Il gagne encore pas mal quand il travaille... Seulement, il *mange* tout son argent à *boire*.



— Attendez un peu, sales gosses ! je vais vous *flanquer ma botte quelque part !*



Nouvellement débarqué de San Francisco à Paris, je me rendis au *Pêle-Mêle* pour offrir ma collaboration comme dessinateur. Le directeur me donna, pour commencer, une petite nouvelle à illustrer. Je me mis au travail incontinent.



HISTOIRE DE CANARDS

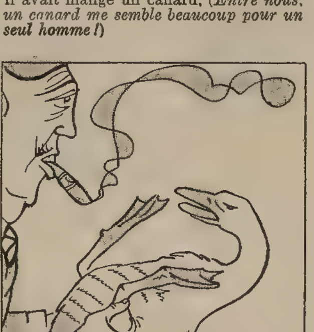
Il s'agissait, dans le récit, d'un Parisien qui racontait sa journée. Il avait commencé, disait-il, par aller déjeuner. Il avait mangé un canard. (*Entre nous, un canard me semble beaucoup pour un seul homme!*)



Après son repas, il avait (*quelle bizarre idée*) pris son café et y avait trempé un petit canard.



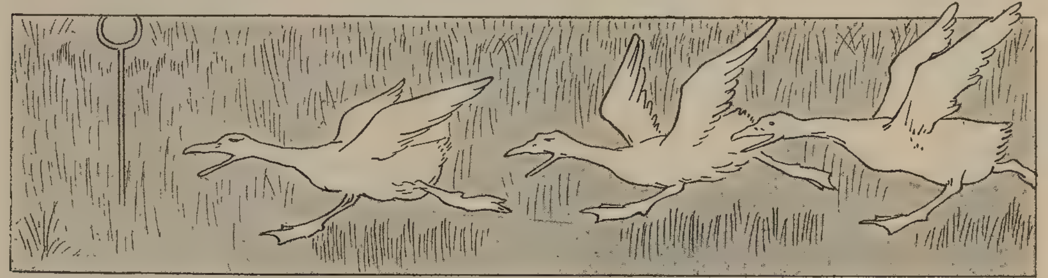
Il était sorti, s'était rendu sur les boulevards, et là, avait acheté, dans un kiosque, les canards du matin. (*Quelle manie de volaille!*).



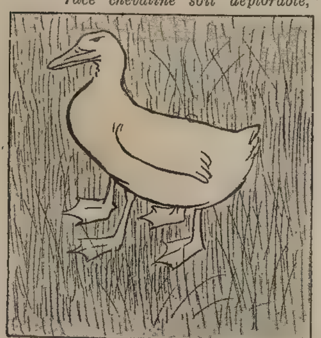
Mais le plus bizarre, c'est que sur sur ce canard, il avait lu les nouvelles et relevé plusieurs canards. (*Peut-on écrire sur un canard*).



Il s'était même rendu au bureau d'un journal, pour faire couper les ailes à un de ces canards! (*Quelle barbarie!*)



Vers trois heures, il s'était rendu sur un hippodrome, pour voir courir les canards. (*Faut-il, tout de même, que la race chevaline soit déplorable, en France, pour qu'on fasse des courses de canards!*)



Un de ces volatiles s'était, disait-il, cassé trois pattes! (*Trois pattes à un canard, c'était un phénomène!*)



Enfin, vers le soir, il s'était rendu dans un concert, dont il avait été bien vite lassé, à cause des canards qui sortaient des instruments. (*Quelle drôle de cage pour des canards!*)



Je m'étais appuqué à rendre exactement le texte par des dessins. Eh bien! croiriez-vous que le directeur m'a dit que je ne saisissais pas les finesses de la langue française, et me rendit mes dessins?

LE TALION

A propos de la suppression de la peine de mort, je dirai, comme Alphonse Karr: « Que Messieurs les assassins commencent. »



La guillotine étant décriée, mais les malfaiteurs étant tous les jours plus nombreux, nous avons recherché quels genres de peines conviendraient le mieux à ces bandits et voici le résultat de nos recherches:



Celui qui aura fait du chantage...



...sera condamné à entendre de la musique moderne. (*Salomé*, *Pelléas et Mélisande*, *Louise*, sont des pièces tout indiquées.)



Celui qui aura endormi sa victime à l'aide d'un narcotique...



...sera endormi à son tour et ne s'en relèvera pas.



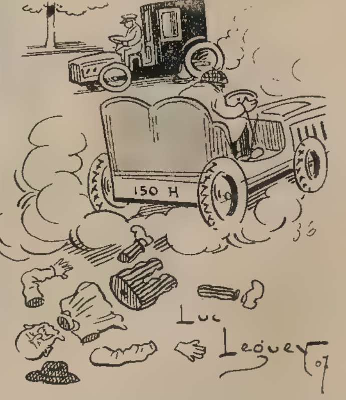
Celui ou celle qui aura fait périr une personne par l'asphyxie...



...fera connaissance avec le tabac de la Régie. L'effet sera immédiat.



Enfin, l'ignoble individu qui aura coupé quelqu'un en morceaux...



...sera tenu de se promener une fois ou deux par jour dans l'avenue des Champs-Elysées, et vous m'en direz des nouvelles.

LES SENTIMENTS DU GENDRE



LA BELLE-MÈRE. — On dit que dans un portrait peint sincèrement, on doit reconnaître les sentiments du peintre à l'égard de son modèle.



— C'est exact, belle maman.
— Pourtant, j'ai beau regarder, je ne lis pas les sentiments qui vous animent envers moi.
— Vous êtes probablement trop près... reculez seulement d'un pas et vous les...



...connaîtrez.

DE NOS LECTEURS

Chacun son tour

Il existait encore, en 1852, entre les deux portes du corps de garde de droite, en entrant dans le jardin des Tuileries, un établissement sur lequel on lisait, en lettres rouges: RESTAURANT.

Dans ce restaurant, voisin de l'échafaud, venaient dîner les nombreux amateurs de la guillotine. Pendant la belle saison, les exécutions se faisaient de 4 à 6 heures. On se disputait les places, toujours retenues d'avance et chèrement payées. *A la carte, était jointe la liste des condamnés* qui allaient mourir et les motifs de la condamnation. On s'arrachait ce menu. L'arrivée des charrettes était toujours impatiemment attendue. Le moment venu, une rumeur se faisait entendre; alors, on montait sur la terrasse, où les loueurs de lorgnettes faisaient des affaires d'or. Les gens comme il faut étaient, comme on voit, aux premières loges. Quant à la canaille, elle entourait l'échafaud, au pied duquel les plus diligents vendaient leurs places aux retardataires, depuis deux sous, jusqu'à douze.

A ce restaurant, vint dîner Robespierre, le jour où Danton, Camille Desmoulins et treize autres condamnés montèrent sur l'échafaud pour « saluer la statue de la Liberté et éternuer dans le sac », selon la pittoresque expression du moment.

Du haut de la terrasse du restaurant de la Guillotine, Robespierre put entendre la voix retentissante de Danton, disant au bourreau: « Tu montreras ma tête au peuple, elle en vaut bien la peine! »



LE DOCTEUR MOYEN. — Vous niez les progrès de notre science. Pourtant, nous avons fait du chemin depuis un siècle.

M. POKER. — Je vous crois. Autrefois, l'étranger était exposé à se voir demander la bourse *ou* la vie. Aujourd'hui, on lui demande la bourse *et* la vie.



CHASSEUR D'OCCASION

LE BRACONNIER. — Voyons... trois francs, c'est-il cher? et il est vivant.

LE CHASSEUR. — C'est bien! je l'achète.

LE BRACONNIER. — Faut-il vous le tuer?

LE CHASSEUR. — Oui, mais pas devant moi... je ne peux pas voir tuer un animal!



SIMPLE ERREUR

LE RODEUR. — Tiens! la jolie chaîne de montre!



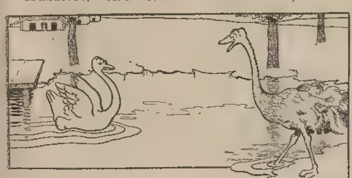
L'AGENT EN CIVIL — Mais non, jeune homme, c'est un bracelet!

Peu après, au même lieu, sur le même échafaud, en face du même restaurant, la même main montrait au même peuple, la tête de... Robespierre!

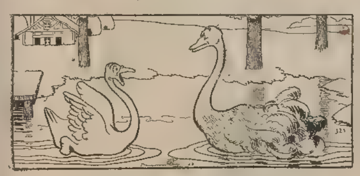
LE CYGNE ET L'AUTRUCHE

(FABLE POUR BIJOUTIERS)

Léger, gracieux, élégant,
Un cygne glissait sur l'étang.
Une autruche aperçut le cygne
Et jalouse, sans réflexion,
Crut qu'elle pourrait être digne
De la même admiration.
Aussitôt, elle entra dans l'onde,



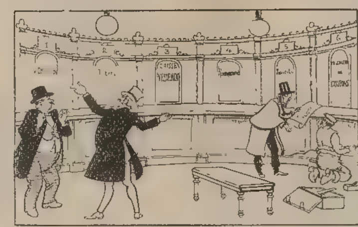
Heureusement fort peu profonde,
Se donnant des airs gracieux:
— Ne suis-je aussi bien, sinon mieux,
Que ce cygne partout vanté
Pour sa grâce et sa beauté?
Mais l'eau ayant monté soudain,



L'autruche rebroussa chemin
Et dut reprendre pied sur terre:
— Las! dit-elle, j'aurai beau faire
Je ne puis être, ô déception!
Qu'un cygne en imitation.

MORALE

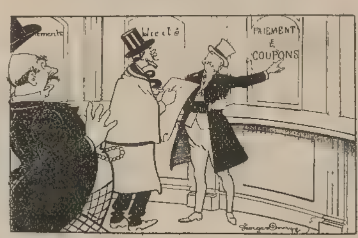
Le doublé peut jouer l'or pur qui étincelle,
Mais le cuivre apparaît un jour et le décèle!



AU SIEGE DE LA GOGOMINE

LE FINANCIER. — Voyez quelle superbe installation nous aurons.

L'ACTIONNAIRE. — C'est même trop grand. Je voudrais qu'il n'y ait aucun emploi superflu.



LE FINANCIER. — En effet, vous avez raison. Eh bien! nous enlèverons ce qui ne doit pas servir. (*A l'architecte*) Vous supprimerez ce guichet!

L'hypocras

Ce breuvage était, au moyen-âge, très renommé. Il était composé de vin et d'ingrédients doux et recherchés.

Taillevent, maître-queux de Charles VII, nous en a laissé une recette:

« Pour une pinte de vin, conseille-t-il, prenez trois treseaux (gros) de cinnamone fine et pure, un treseau ou deux de mesche (probablement du brou de noix muscades), un demi treseau de girofle et dix onces de sucre en poudre, le tout pulvérisé. Il faut passer (clarifier), et mieux est passé mieux est, mais gardez qu'il ne soit éventé. »

Afin d'obtenir cette clarification d'une façon parfaite, on employait un filtre qui avait reçu le nom de chausse d'hypocras.

Plus tard, on employa des essences pour économiser le temps.

On faisait aussi de l'hypocras avec de l'eau, du cidre ou de la bière, mais cela était inférieur; le poivre, le miel et la cannelle en étaient les seuls ingrédients.

Cela ne valait pas l'hypocras au vin, rehaussé d'un goût de framboise et d'ambre.

Sous Louis XVI, ce breuvage était encore en faveur. Il était d'usage d'en servir à la fin du repas, chez les gens de qualité. La ville de Paris en offrait un certain nombre de bouteilles pour la table royale.

Nos aïeux étaient de fines.. bouches!

Pêle-Mêle Connaissances

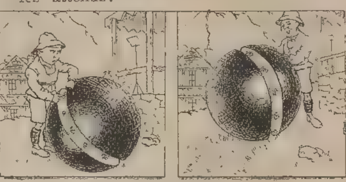
— Le tabac de la Garonne est celui qui contient la plus forte proportion de nicotine, soit près de 8 0/0. Les tabacs d'Orient n'en recèlent que fort peu. Ceux du Maryland et de Virginie sont plus nocifs, leur teneur en poison oscille entre 2,29 0/0 et 6,85 0/0.

— Voici deux siècles et demi que fut inventée la pendule, par le physicien hollandais, Huygens, qui en trouva le mécanisme en 1657. Huygens s'était associé avec l'horloger Coster, de la Haye, pour exploiter son invention: la première horloge, construite d'après son système, fut celle de léglise de Scheveningue.

— On sait que le pétrolage des pièces d'eau est un efficace moyen de destruction des moustiques: le pétrole tue, par asphyxie, les larves qui viennent respirer à la surface. Ce procédé est inutile avec les mares couvertes de lentilles d'eau, cette végétation empêchant les larves de respirer et constituant un pétrolage naturel.



LE CHEF D'ORCHESTRE AU PETIT PATRE. — Tiens, mon ami, voilà cinquante centimes, tu vas descendre ces timbales au bas de la côte, où je les attends!



Attends un peu, tu vas voir comment je vais te les descendre, tes timbales.

Les voilà attachées l'une à l'autre, une petite poussée...



...et le chef d'orchestre les reçoit au bas de la côte.



EXTRAIT DU MANUEL DE LA BIENSEANCE MONDAINE

Il est bienséant, lorsqu'on a été invité à un dîner, de faire une visite de digestion.

Toutefois, cette politesse ne doit se rendre que quelques jours après le dîner...



...et non tout de suite.

LE VOYAGE EN SUISSE (Cinquième Série)



Comme ils se trouvaient en avance, tous deux s'étaient installés à une table placée dans un coin de la salle, pour y écrire. Laigrelet, en veine d'expansion, fit part à sa famille de ses espérances.

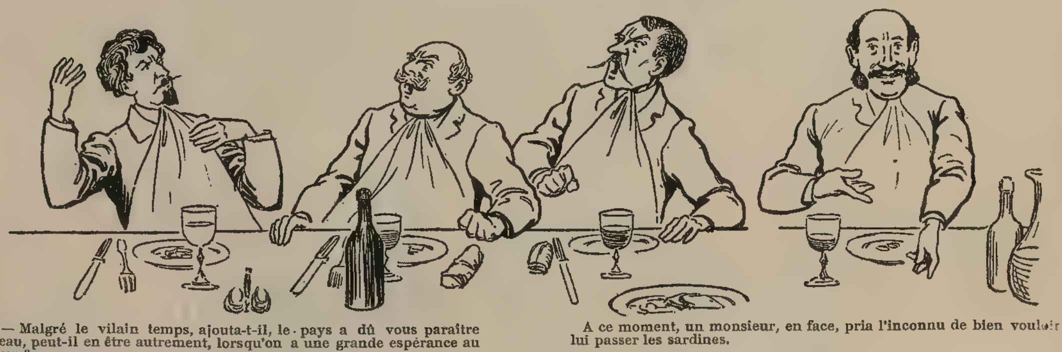
Pendant ce temps, un inconnu était venu s'installer à la table, et s'occupait à lire le journal, en attendant le déjeuner.
Son regard se portait fréquemment sur la table, où nos deux héros faisaient leur correspondance.

Lorsque tout le monde, à peu près, fut arrivé, le repas commença. C'était un moment solennel pour nos deux amis, qui n'avaient jamais quitté Paris, et se trouvaient un peu gênés à table d'hôte.



L'inconnu s'était installé auprès de Douillard, et considérait ses voisins d'un air narquois.

— Vous devez vous trouver mieux ici qu'hier à Fluelen, par la pluie ? fit-il, en s'adressant à Douillard.
— Ah! vous y étiez aussi, demanda celui-ci, tout en avalant une bouchée, tandis que Laigrelet, méfiant, se demandait si cet inconnu était aussi à ses trousses.
— Moi, pas du tout, je suis ici depuis huit jours.



— Malgré le vilain temps, ajouta-t-il, le pays a dû vous paraître beau, peut-il en être autrement, lorsqu'on a une grande espérance au cœur?
Douillard et Laigrelet s'étaient redressés en même temps, également stupéfaits.
Comment pouvait-il connaître tous ces détails?

A ce moment, un monsieur, en face, pria l'inconnu de bien vouloir lui passer les sardines.



— Avec autant de plaisir, fit celui-ci, que si j'apprenais que votre ami du ministère de l'Intérieur a réussi enfin à vous faire obtenir les palmes académiques.

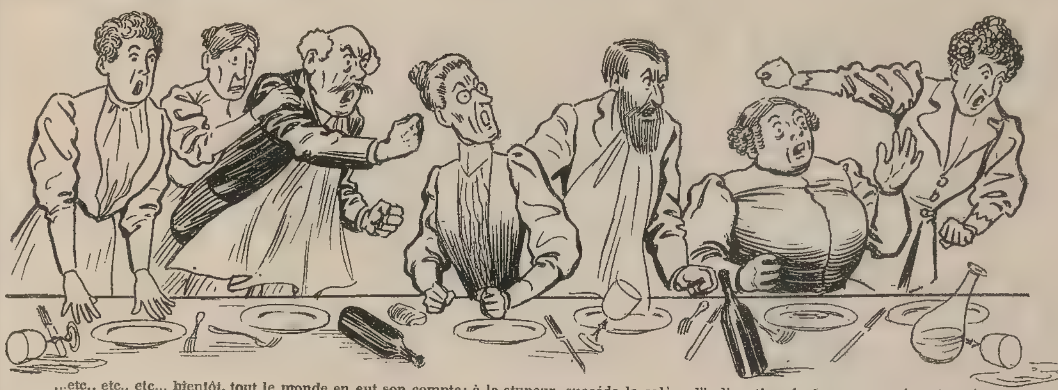
Ce fut au tour du monsieur d'en face de demeurer pétrifié.
Quel était donc cet homme ?
Mais ce n'était que le commencement.



A la suite de circonstances analogues, l'inconnu apprit à toute l'assistance de la table que la grosse dame, à l'autre bout, était sérieusement inquiète, à propos du testament de sa cousine Eulalie...

...que le monsieur d'à côté allait tenter un coup de bourse en rachetant toutes les actions du chemin de fer du Bar-el-Ghazal...

...que la grande dame sèche, accompagnée de sa fille, cherchait a marier celle-ci avec un jeune ingénieur, en lui jetant aux yeux toute la poudre disponible...



...etc., etc., etc., bientôt, tout le monde en eut son compte; à la stupeur, succéda la colère, l'indignation, la fureur; tous les hôtes, à présent, étaient debout, accablant d'invectives le malencontreux et indiscret sorcier.



Il y eut plusieurs attaques de nerfs...

...des injures volèrent, des poings furibonds se tendirent vers lui...

...mais, calme et souriant, l'inconnu, après un salut général, sortit, tout en allumant un cigare.



Ce fut ensuite une ruée générale vers le bureau de l'hôtel; on se jeta sur le registre. Quel était cet homme? d'où venait-il? où avait-il pu découvrir les secrets les plus cachés de chacun?



— Ah! c'est le monsieur du 37, fit le patron, et, devant ses hôtes ahuris, il lut à haute voix, sur le registre, ce que l'inconnu lui-même y avait inscrit :
Nom : Poindinterro.
Domicile : Paris.
Profession : Télécinématochirolecte.

(A suivre)

Dentifrices de Botot Eau-Poudre-Pâte Exig. la signat. BOTOT

PETITE CORRESPONDANCE

M. Villemot. — Il est prudent de ne pas juger de ces faits, sans en connaître toutes les circonstances. Nous préférons nous abstenir en pareil cas.

M. Landrin. — 1° Oui, 2° Il serait sage de le déclarer.

M. Xavier. — La lithographie offre l'apparence d'un grain plus ou moins serré, selon que les noirs sont plus ou moins foncés; la gravure est composée de traits courbes sensiblement parallèles.

M. Vénières. — Non, ces deux exemplaires n'offrent aucune différence.

M. Delarue. — Nous nous permettons d'être sceptiques à ce sujet.

M. Villars. — Le pont du Carrousel, récemment restauré, a été le dernier pont à péage dans Paris.

M. Brémont. — Nous ne pouvons donner ici de renseignements commerciaux. Regrets.

M. L. S. G. — C'est l'ancienneté qui en fait tout le prix; en réalité, la valeur artistique en est très insignifiante.

M. Paulin. — Cela est à peu près impossible et ce cas ne se présente pas une fois sur mille.

M. J. H. — C'est une servitude, vous ne pouvez légalement vous en affranchir.

DEMANDEZ UN
DUBONNET
VIN TONIQUE AU QUINQUINA - GRAND PRIX 1900

Le LUXE s'obtient à prix d'OR
Pour 0.60 on obtient le "LUXOR"
Le Pain **60** c. Dépôt : 12, Rue Saulnier, Paris

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

AVIS

La Compagnie des Chemins de fer de l'Ouest a l'honneur de porter à la connaissance du public, qu'à partir du 1er avril, le train de nuit du service de Paris à Londres, viâ Dieppe et Newhaven, partira de Paris-Saint-Lazare à 9 h. 20 du soir au lieu de 9 h. 30, et de Rouen R. D. à 11 h. 25, au lieu de 11 h. 35 du soir.

Rhum St James

HERNIE BANDAGE BARRÈRE **Adopté par l'Armée.** — Ce célèbre appareil peut être considéré comme le type le plus moderne de l'appareil herniaire. Élastique sans ressort, il contient toutes les hernies sans la moindre gêne et donne immédiatement des résultats merveilleux. *Essai gratuit.* — M. BARRÈRE, 3, Boulevard du Palais, PARIS. Demander brochure n° 1.

L'HUILERIE du Furon, à *Sassenage* (Isère), invite les représentants sérieux, actifs, à lui demander les conditions à remplir pour obtenir, outre une commission payée d'avance, des primes trimest. de 25 à 300 fr. Offre très sér. Joindre timbre p. rép.

TUE-GIBIER et TUE-MOINEAUX sans feu, ni bruit, ni fumée à petits plombs et à balles. Portée 30 mètres. Armes nouvelles. Armes à air comprimé, etc. *Catalogue gratis franco.* **E. Renom**, 23, rue Saint-Sabin, PARIS

ONGLES INCARNÉS
Guéris sans douleurs et sans interrompre ses occupations par la **CARNÉGINE**
Emploi facile, résultat garanti
Envoi fco avec notice cont. mandat 5 fr. à **REMANDE**, pharmacien 12, rue du Pré St-Gervais, Paris.

POILS ou **DUVETS** disgracieux du visage et du corps; disparition complète. Indication de s'en débarrasser cre 15 c. **ACHILLE** chimiste, 75, *r. Montmartre, Paris*

Désaltérez-vous à bon marché en buvant des sirops pur sucre de Citron, Grenadine, Groseille, Framboise, Fraise, Ananas, etc...

Que vous fabriquerez vous-même avec les **Extraits artificiels ERICBEAU, garantis inoffensifs.** — La dose pour faire 5 litres, **2 fr.**; les 6 doses assorties pour chacune 5 litres, **10 fr.**

Envoi franco contre mandat-poste à **BEAUCIRE**, 13, rue de Saintonge, PARIS, (IIIe).

CONSTIPATION Guérison certaine p. l'Emploi de la délicieuse Poudre laxative ROCHER
Prix du flacon de 20 doses : **2 fr. 50.** Dans toutes Pharmacies.



— En un clin d'œil, madame, ma pauvre belle-maman et sa bécane renversées, écrabouillées.
— Quel malheur ! vous pensez, une bicyclette **Clément** 1907.





Consortium des Loteries de Bienfaisance
(Autorisée par Arrêté Ministériel du 19 février 1907)

3 Tirages de Primes et Lots | 15 OCTBRE, 31 DECBRE 1907, 15 MARS 1908

POUR CHAQUE POCHETTE

TROIS MILLIONS DE LOTS

PAYABLES EN ESPÈCES

La POCHETTE NATIONALE vendue **5** francs, contient **5** billets de loterie a **UN** franc, des diverses loteries co-associées. Les enveloppes-pochettes sont scellées par un timbre de garantie numéroté qui participe **gratuitement** et sans augmentation de prix aux deux tirages de primes des

15 Octobre et 31 Décembre 1907

La POCHETTE NATIONALE est en vente dans toute la France au prix de 5 francs chez les banquiers, changeurs, libraires, buralistes, etc. Pour recevoir directement, envoyer mandat-poste de **5 f. 20** à M. l'Administrateur de la POCHETTE NATIONALE, 5, r. Etienne-Marcel, Paris. Recom. 5 f. 50. Etr. 5 f. 75

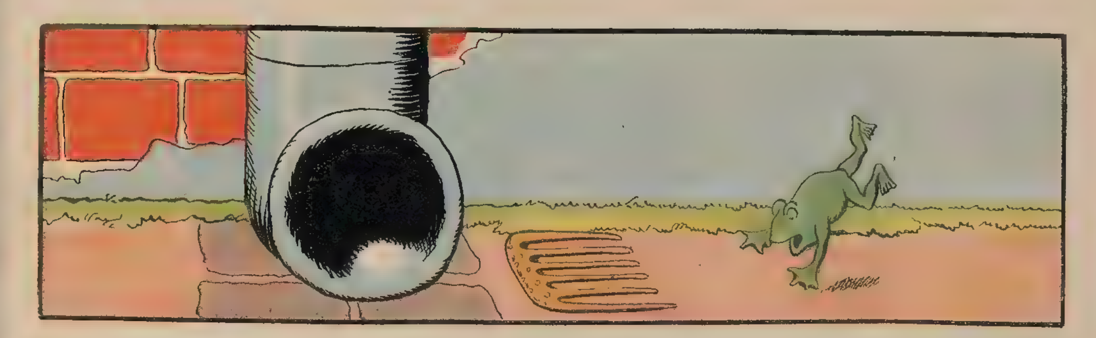
17e ANNÉE — N° 39. 10 Centimes 29 SEPTEMBRE 1907.

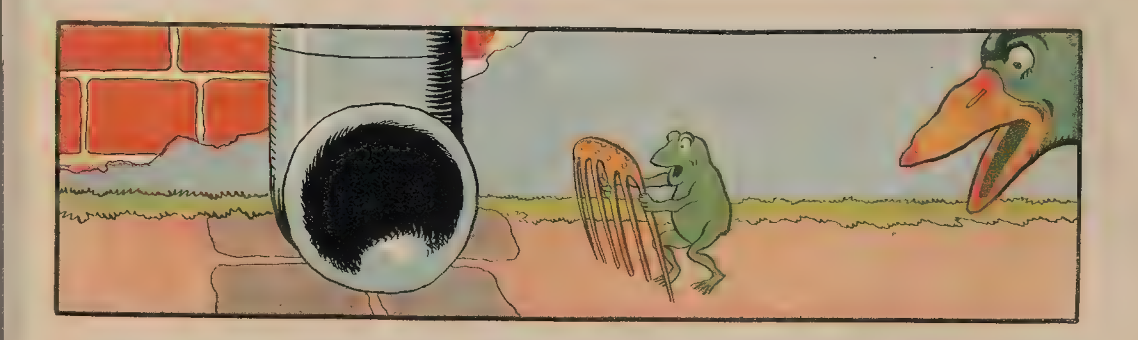


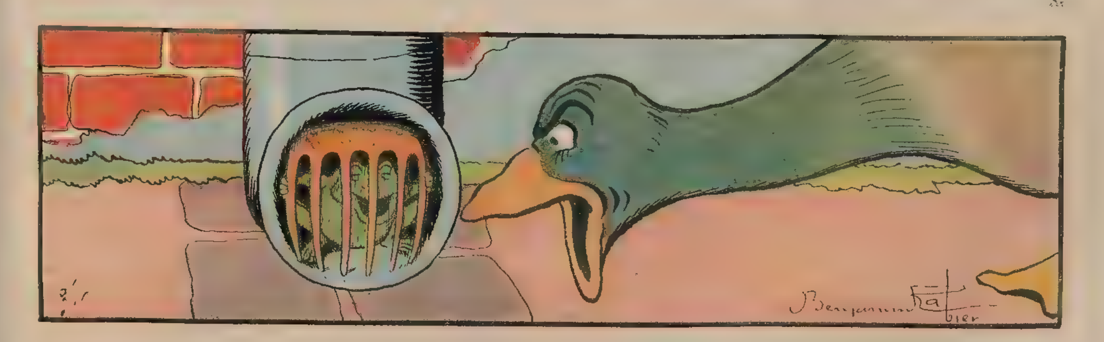
FRANCE : UN AN 6 fr. SIX MOIS : 3 fr. 50
ÉTRANGER : UN AN 9 fr. SIX MOIS : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

LA GRILLE, par Benjamin **RABIER.**







Comment la grenouille se mit à l'abri de la vivacité du canard avec un peigne d'écaille.

La collaboration au **Pêle-Mêle** *est rétribuée. Pour recevoir franco le libellé des conditions, envoyer 0 fr 15 en timbres-poste.*

Une histoire de J.-B. Tom Plumett

Les hasards de la conversation nous avaient amenés à parler de la Corse et des mœurs de ses habitants. Je vantais à ce cher ivrogne de Tom Plumett la farouche implacabilité avec laquelle ceux-ci vengeaient l'honneur de leur famille outragée, lorsque le vieil oppossum m'interrompit :

— Avez-vous entendu parler de James Blawerstrood, de Pressivell, dans le comté d'York?

— Non, Tom. Qui était ce?

— C'était un homme qui, j'ose le dire, avait sur l'honneur de la famille des principes tout aussi implacables qu'aucun autre homme du comté, du Royaume-Uni et même du monde entier, y compris votre damnée Corse. Je puis affirmer cette chose, car moi-même, Tom Plumett, j'ai connu personnellement James Blawerstrood... Il ne tient, du reste, qu'à ma propre volonté de vous en citer un exemple terriblement sensationnel.

— Une histoire, Tom?... Allez, je vous écoute.

— Eh bien! voici :

« Avant tout, sachez une chose, James avait une sœur, Lady Arabella Strong, laquelle, ainsi que vous pouvez en juger par son nom, était mariée au gentleman qui s'appelait ainsi :

« Sur mon âme, c'était bien la femme la plus fâcheusement désagréable de toutes ses

...Il reçut de celui-ci un respectable coup de pied...

pareilles que le Seigneur a mises sur la terre depuis la première d'entre elles, une certaine mistress Eve, laquelle, comme nous l'apprend la Bible, n'était pas déjà très exceptionnellement irréprochable, paraît-il... Mais, assez sur ce sujet... qu'il vous suffise de savoir que je n'en aurais pas voulu, quand bien même elle m'aurait apporté, avec son trousseau, plus de livres sterling qu'il n'en faut pour faire le chargement d'un sloop de vingt tonneaux.

— Bigre... Il fallait qu'elle fut vraiment mauvaise!

— Obstinément mauvaise... Un caractère du diable!... et ce pauvre sir Strong, son infortuné époux, aurait certainement été plus heureux au *hard labour* qu'au foyer conjugal, mais il était trop bon chrétien pour envisager la possibilité de se séparer de sa femme par le divorce, le poison ou tout autre moyen réprouvable. Cependant, sa patience était souvent mise à des épreuves terribles, si bien qu'un jour elle finit par lui échapper. Voici dans quelle circonstance :

Arabella avait un chien, une affreuse petite bête hargneuse, qu'elle trouvait, naturellement, la plus délicieuse créature de la terre.

Les plus beaux coussins du salon était réservés à ce cher animal; les meilleures friandises étaient sa part, et sa tendre maîtresse fut morte de chagrin, si elle eut été contrainte de dîner sans avoir auprès d'elle le couvert mis de son favori. De son côté, celui-ci savait reconnaître ces touchantes attentions par mille procédés plus aimables les uns que les autres. Il jouait très agréablement avec les ri-



En même temps, il appliqua sur la joue de son épouse un formidable soufflet.

deaux et les dentelles à sa portée; renversait, le plus comiquement du monde, les encriers de la table de son maître; dévorait, sans être aucunement indisposé, des chapitres tout entiers de la Bible de famille en édition de luxe; déchirait, avec une remarquable persistance, les pantalons de certains gentlemen, dont la figure lui déplaisait...

Cette dernière fâcheuse habitude fut cause qu'un jour, s'étant exercé à ce jeu sur la culotte de sir Strong lui-même, il reçut de celui-ci un respectable coup de pied dont l'effet fut de provoquer ses hurlements bientôt couverts par ceux de lady Arabella.

— Seigneur!... Frapper ainsi une malheureuse petite bête sans défense!... En vérité, Archibald, il faut que vous ayez perdu la raison... De ma vie, je n'ai connu un homme aussi brutal que vous, et si je puis être étonnée d'une chose, c'est que vous ne m'ayez pas frappée aussi... mais je suis bien sûre que cela arrivera un jour ou l'autre. Je dois m'attendre à tout de votre part désormais.

Sir Strong essaya une timide protestation, mais lady Arabella eut vite fait de lui fermer la bouche. D'ailleurs, elle tenait à son idée et ne cessa tout le jour de lui répéter cette phrase, qu'elle chérissait tout particulièrement, sans doute, pour bien marquer ses craintes pour l'avenir : *« Oui, cela arrivera un jour ou l'autre, et peut-être avant qu'il soit un long temps ».*

Au luncheon, à la promenade, au thé, au dîner, elle le poursuivit sans répit avec ces mêmes mots, et jusque dans sa chambre à coucher pendant qu'il défaisait ses bretelles.

Or, précisément à cet instant, la patience de sir Strong se trouvait exactement à la limite ou, une fois encore, elle allait s'échapper, de sorte que, très froidement :

— Mon très cher amour, je pense que vous avez raison! fit-il.

Et, en même temps, il appliqua sur la joue de son épouse un formidable soufflet.

— Ma foi, Tom, dis-je, elle ne l'avait pas volé!

— Je n'ai pas à juger, me répondit mon vieil ami, si cela était bien ou mal, mais ce que je puis dire, c'est que c'était une mortelle offense, et que lady Arabella le comprit si clairement qu'elle ne fit qu'un bond jusqu'à la demeure de son frère, précisément ce certain James Blawestrood, dont je vous parlais tout à l'heure, et qui se trouvait le seul représentant mâle de sa propre famille.

Je laisse à votre imagination le soin de vous représenter la scène dans laquelle Arabella demanda à son frère de venger l'honneur de sa sœur outragée. Il se fait tard, et nous avons à peine le temps d'aller jusqu'au bar habituel boire quelques généreux whisky. Sachez seulement qu'elle implora, supplia, gémit, tempêta, menaça, si bien que James finit par lui imposer silence.

— Ma très chère, dit-il, je n'ai pas le moins du monde l'intention de me dérober à mon devoir. Mais, pour l'amour du ciel, laissez moi seulement réfléchir un instant à la vengeance que je dois tirer de cet incorrect gentleman.

Là-dessus, il ferma les yeux et songea. Sa physionomie se fit dure, extraordinairement dure, et, à la vue de ses traits contractés, Arabella frémit de joie. La vengeance allait être terrible... A la fin, il eut un pâle sourire.

— Vous avez trouvé, James? demanda-t-elle.

— Yes! répondit Blawerstrood, qui venait précisément de se rappeler une certaine légende arabe.

Et tout aussitôt... Ah! *my god!...* V'lan Le voilà qui vous applique sur les joues de lady Strong le plus formidable des soufflets.

— Allez! maintenant, dit il. L'honneur de



Là-dessus, termina Tom Plumett, allons boire quelque chose.

la famille est vengé. Cet homme avait giflé ma sœur, moi j'ai giflé sa femme. Nous sommes quittes.

Là-dessus, termina Tom Plumett, allons boire quelque chose.

Etienne JOLICLER.

PLUS FORT

Tartarin entre en coup de vent chez son ami Gélatino, le photographe :

— Ah! mon cher, quelle belle chasse j'ai faite hier. Figure-toi que j'ai tiré deux chevreuils.

— Bah! répond malicieusement Gélatino, qu'est-ce que cela, moi, j'ai tiré trois lions.

— Quand?

— Ce matin.

— Blagueur!

— Je vais te les montrer.

Et, le plus sérieusement du monde, Gélatino entraîne son ami jusque dans son laboratoire, prend une plaque sur un séchoir, et la plaçant sous les yeux de Tartarin :

— Tu vois ce groupe, dit-il, eh bien! c'est M. Edouard Lion, sa femme et sa fille!

— Et alors?

— Ce sont les trois Lion que j'ai tirés ce matin.

Pêle-Mêle Causette

On a pu lire dans les journaux, il ıa quelques semaines, l'aventure d'un ıuınal.ste all.mand. Celui-ci, traversant France pour se rendre au Maroc, eut es démêlés avec la douane à Jeumont, ı sujet de quelques cigares.

Il en éprouva tant de mauvaise hueur, que ses articles s'en ressentirent, qu'on y put retrouver l'écho de sa ncune.

Le fait est en somme de peu d'importnce en soi. Il n'a d'intérêt que pour émontrer l'influence que peuvent avoir s vexations de la douane sur les sennents des étrangers à l'égard de la rance.

En ce qui me concerne personnelleent, j'y ai trouvé une saveur spéciale, cela par le fait d'une coïncidence.

L'avant-veille du jour où j'ai lu l'arcle en question, j'eus moi aussi l'aantage de passer la frontière, pas à eumont, mais à Ghyvelde.

Je me trouvais à Dunkerque, ville oisine de la frontière belge. Une pete excursion m'ayant conduit à Fures, en Belgique, j'eus en revenant à asser la douane française.

Je n'étais du reste pas le seul dans cas. Le train était bondé de voyaeurs, qui tous furent contraints de escendre de voiture, pour se soumettre la formalité d'usage.

Ce fut positivement écœurant, et j'oe dire que tous les Français qui se ouvaient là, durent souffrir dans leur mour-propre national.

Imaginez-vous une salle basse, vile t petite. Entassez dans ce réduit queles centaines de personnes, qui baages en main, serrées les unes confe les autres, avec des paquets qui enchevêtrent dans les jambes, attenent.

Après une station longue et mortiante, une porte étroite s'ouvre.

Alors, un à un les voyageurs filtrent travers cette unique ouverture, aux eux côtés de laquelle se tiennent deux ouaniers.

Chaque personne, en franchissant ce euil, qui est celui de la France, est assée au crible d'une investigation ıalveillante. Non seulement les paquets ont l'objet d'un minutieux examen, ıais les personnes elles-mêmes sont suettes à d'injurieuses pratiques. Les ıains des douaniers se portent sur leurs êtements, palpent les poches. Et l'on prouve pendant un moment la sensaion d'être arrêté pour quelque action riminelle dont on va avoir à réponre.

On conçoit aisément la déception des trangers auxquels on a l'habitude de résenter la France comme un pays hositalier, quand ils pénètrent chez nous ar la petite porte de Ghyvelde.

J'éprouvai à ce spectacle, une indignaon telle, que je ne pus m'empêcher de rotester, et rentré chez moi, d'écrire la direction des douanes à Paris, pour signaler l'accueil hostile fait à ceux qui entrent en France.

Deux jours après, je lisais l'aventure du journaliste allemand. Et je ne m'étonnai nullement de l influence produite sur lui par ses rapports avec nos douanes. Pour être journaliste, on n'en est pas moins homme.

Notez bien que toutes ces tracasseries sont parfaitement inutiles. Elles se fondent sous le prétexte de protéger les industries françaises, mais en réalité, les employés étant intéressés dans les recettes, l intérêt personnel s'ajoute largement à celui du pays et aggrave les vexations.

La contrebande, la vraie, ne s'opère jamais au moyen d'un individu dissimulant dans ses poches de la matière imposable. Ce procédé-là est trop coûteux et trop mesquin pour le fraudeur.

La vraie contrebande a des ressources plus larges. On l'a vu par une arrestation récente. Elle est généralement le résultat d'une connivence entre un expéditeur et un fonctionnaire de la douane. Et c'est alors par chargements entiers que le passage frauduleux s'effectue. Car, il est bon qu'on le sache, la contrebande en petites bribes ne paye pas, comme on dit.

Elle n'est rémunératrice que sur une grande échelle.

Quand bien même quelques cigares passeraient la frontière sans acquitter les droits, la France n'en subirait qu'un dommage insignifiant.

Ce dommage, au surplus, est largement compensé par le profit que tire le pays du passage des étrangers. N'oublions pas que c'est par millions de francs que se compte l'argent dépensé chez nous par les voyageurs. Et ces millions viennent enrichir notre industrie et notre agriculture.

Tous ces gens qui passent notre frontière, sont des clients pour nous. Or, c'est un bien piètre commerçant que celui qui accueille ses clients à coups de bâtons.

L'administration des contributions devrait bien songer à cela.

Qu'elle exerce son mandat avec un peu plus de tact et d'urbanité et qu'elle cesse de traiter en ennemis ceux qui viennent nous rendre visite.

L'histoire du journaliste allemand prouve, que même au point de vue de la politique, les vexations douanières peuvent avoir de fâcheuses conséquences.

Fred Isly.





LA BONNE POULE

La Poule. — Sale mouche, qui empêche ce pauvre garçon de dormir !...

— Je vais l'écraser en deux temps et trois mouvements !

— Je crois que j'ai réussi !

PENSÉES

— Pauvreté n'est pas vice, dit-on. Mais cela est tout à fait faux. La pauvreté est plus qu'un vice, c'est un crime.

— Un crime! mais elle serait punissable, alors.

— Elle est toujours punie.

— De quoi?

— De *travail forcé*.

La décision de Cincinnatus

C'était au temps où il y avait encore d'austères républicains aux Etats-Unis, bien avant l'ère des trusts et des milliardaires. Le juge Edwards, un bon cultivateur, siégeait à la correctionnelle où se débattait une affaire singulièrement embrouillée et épineuse. C'était par une tiède journée de printemps, et l'on pouvait remarquer que le magistrat-laboureur s'agitait avec impatience sur son fauteuil. Enfin, ayant saisi vivement une feuille de papier, il y crayonna, à la hâte, quelques mots, plia la feuille, qu'il glissa sous un lourd presse-papier et se leva pour décrocher son chapeau :

— Avocat, s'écria-t-il gaiement, excusez-moi si j'interromps votre habile plaidoirie, continuez votre argumentation, elle est excellente. Mais il va certainement pleuvoir cet après-midi, messieurs, ajouta-t-il en se tournant vers les jurés, et il faut que j'aille déterrer mes pommes de terre. Dès que l'avocat de la partie civile aura terminé sa plaidoirie, vous trouverez ma décision sous ce presse-papier.

*
* *

PRÉJUGÉS

Il y aurait une belle étude à faire sur les divers préjugés qui existent un peu dans tous les mondes. Témoin, le cas d'un de nos bons écrivains, qui est connu surtout sous son pseudonyme.

Je lui demandai un jour ce qui l'avait déterminé à signer ses œuvres d'un pseudonyme plutôt que de son vrai nom.

Il me répondit : « Je l'ai fait pour ne pas froisser les préjugés de ma famille. Ecrivain, barbouilleur de papier, c'eut été déshonorant dans le milieu où je suis né. »

— Quelle était donc la profession de Monsieur votre père ?

— Il était tenancier d'une maison de jeu.

*
* *

Nos servantes modernes

— Gertrude ! je regrette d'avoir à vous déranger demain matin, mais Monsieur prend un train à sept heures, il faut donc que son café soit prêt à six heures.

— Oh ! Madame, ça ne me dérange pas, pour peu que Monsieur veuille bien ne pas faire trop de bruit avec la vaisselle, en préparant son déjeuner, j'ai le sommeil si léger !

*
* *

BLUETTES

Un maître d'école de village avait reçu un poulet des parents d'un de ses élèves. Quelques jours après, un petit garçon, au sortir de la classe, s'approcha du maître et lui demanda s'il consentait à recevoir un semblable cadeau de ses parents.

— Volontiers, dit le maître d'école.

Plusieurs jours s'étant écoulés sans qu'il fût question de nouveau du poulet offert, le maître d'école en demanda la raison à son jeune élève.

— Oh ! monsieur, fit celui-ci, c'est que ce poulet va mieux, à présent.

*
* *

Latapette pérorait à la tribune et, pour ses débuts, constatait avec tristesse, tout en parlant, que les rangs de ses auditeurs s'éclaircissaient de plus en plus. Le soir, un léger accident de gaz se produisit au Palais-Bourbon ; ce fait fut commenté le lendemain, de la façon suivante dans un journal rosse :

« L'accident du Palais-Bourbon n'est nullement dû à la négligence du personnel toujours si dévoué ; à la questure, on nous a assuré qu'il n'était survenu qu'à la suite du discours de M. Latapette : le gaz lui-même avait fui ».

*
* *

SUSPENSION

La chose se passe aux Etats-Unis, le doux pays du lynchage.

Un étranger cause avec un aborigène.

— Quand on s'est aperçu que votre maire dilapidait les fonds publics, l'a-t-on suspendu de ses fonctions ?

— Non, répondit simplement le yankee... à un arbre.

A QUOI TIENT LE PRESTIGE

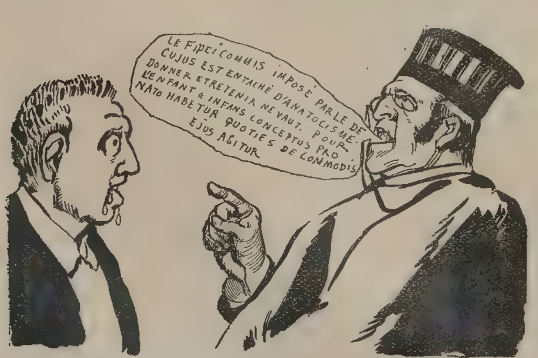
Ce que l'homme ne comprend pas acquiert par là même à ses yeux, un prestige mystérieux.



Le succès de certains orateurs populaires n'est-il pas expliqué par l'inintelligibilité de leurs métaphores ?



Celui de certains médecins, par les termes cabalistiques dont ils désignent, par exemple, le chiendent, l'orge et la réglisse ?



Le respect presque superstitieux qu'on professe pour la magistrature n'est-il pas dû au jargon incompréhensible de la justice ?



La vogue de certains peintres n'est-elle pas dans l'impossibilité où l'on se trouve de comprendre leurs intentions ?



Certains poètes étrangers ne doivent-ils pas la gloire à leur nébulosité hermétique?



La plus belle musique, n'est-elle pas celle que personne n'est à même de comprendre? Et n'est-elle pas pour cela la plus admirée?



Madame Névro est une de ces femmes difficiles à contenter, qui trouvent, en toute circonstance, un sujet de chagrin. Certains maris voudront, à tort, reconnaître en ce portrait leur tendre moitié, car je ne fais pas de personnalités.

Monsieur Névro est un mari conciliant, qui fait l'impossible pour amener, sur les lèvres de son épouse, un sourire de bonheur.

Cet été, il n'hésita pas à affronter la coûteuse dépense d'un voyage en Suisse.

L'on partit et après de longues heures de voyage, le train pénétra enfin dans les régions montagneuses de l'Helvétie.

Madame Névro n'avait pas encore exprimé la moindre mauvaise humeur. Son mari triomphait intérieurement. Avait-il enfin trouvé le moyen de ramener la sérénité dans son ménage?

A ce moment, le train gravissait une rampe raide et n'avançait que péniblement.

Madame Névro mit la tête à la portière. Elle la retira presque aussitôt.

Son front s'était plissé en une moue significative et que son mari ne connaissait que trop.

— Ça y est, gronda-t-elle.

— Quoi donc?

— Nous avons deux locomotives, l'une à l'avant, l'autre à l'arrière.

— C'est, sans doute, à cause de la pente. On est forcé d'en atteler deux, l'une pour tirer, l'autre pour pousser.

— Et tu me fais voyager dans un train pareil!

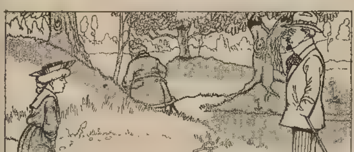
— Où est le mal?

— Tu sais bien pourtant que je ne puis, sans être malade, voyager le dos tourné vers la locomotive.

— Eh bien?

— Eh bien! comment ferai-je maintenant pour l'éviter?

****

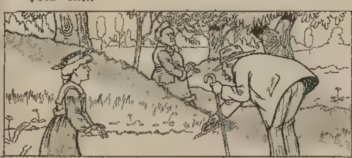


LEGENDRE. — Qu'est-ce que tu cherches là, ma fille?

— Le ratelier de grand'maman qui est tombé dans l'herbe!



— Mais n'est-ce pas lui que j'aperçois là...



...dans cette touffe d'herbe? (*Prenant un piège à loup pour le ratelier il s'en saisit*). Aïe! aïe! il me mord! C'est bien le ratelier..



...de belle-maman!



Enfin, si vous voulez provoquer l'admiration des populations, si vous êtes étranger, venez en France où personne ne saura votre langue, ou, si vous êtes Français, affectez de parler une langue étrangère.

Courrier Pêle-Mêle

A propos de Chinoiseries

Alphonse Allais a raconté jadis une amusante histoire à lui survenue (en imagination, probablement) dans une des gares du métro. Ayant remarqué, sur un distributeur automatique, l'inscription suivante: « *En cas de non fonctionnement de l'appareil, s'adresser au chef de gare* », il mit ses deux sous dans la fente de l'appareil; celui-ci fonctionna à merveille. Songeant alors à l'injustice qu'il y avait à harceler sans cesse le chef de gare de réclamations, et à ne jamais, en revanche, lui exprimer sa satisfaction lorsque l'occasion s'en présentait, Alphonse Allais se mit en quête dudit chef de gare et le félicita sur la bonne marche des appareils confiés à sa surveillance. Inutile d'ajouter qu'il reçut l'accueil que vous réserve généralement le monsieur qui croit qu'on se *paie sa tête*. Je songe souvent à cette histoire, lorsque, voyant ce qui se passe chez les voisins, je me rappelle les incessantes railleries dont on aime à harceler une administration quelconque ou une compagnie de chemin de fer; par exemple: lorsqu'on a eu à souffrir des formalités qu'elle exige. Je me dis alors, charitablement, qu'il serait juste d'adoucir un peu l'amertume de ces moqueries, en racontant aussi, de temps en temps, ce que font les autres, dans les pays d'à côté. On découvrirait alors une foule de petites choses qui passent, chez nous, inaperçues, et dont on aperçoit très bien l'avantage, pourtant, lorsqu'on a franchi la frontière. Je ne citerai qu'un cas, parmi ceux qui donnèrent lieu à ces réflexions: à une gare frontière de l'Allemagne, je voulus prendre ces derniers temps, pour moi et les miens, une classe supérieure à celle que marquaient mes billets; de plus, le premier train en partance étant un express, il fallait prendre également un supplément prévu en pareil cas. Chez nous, un simple papier, griffonné par le chef de train, aurait pu, à la rigueur, suffire à inscrire ces diverses surtaxes; là, je reçus un billet spécial pour le changement de classe, un autre pour le supplément nécessaire en express; avec le billet que j'avais déjà, cela faisait trois billets par personne; nous étions cinq, c'était donc quinze billets que j'avais en main et qu'il me fallut faire passer un à un au poinçon du contrôleur. Avouez que pareille chose, chez nous, soulèverait d'inextinguibles plaisanteries.

Dans mon esprit de justice, et afin de ne pas laisser croire à vos lecteurs qu'ils vivent dans le pays le plus chinois de la terre, je viens vous prier, Monsieur le Directeur,







CUISINE EXPRESS OU LE LAPIN DE GARENNE

— Regardez le beau petit lapin que j'ai là dans ma caisse!... ...tout à l'heure je le ferai sauter... ...et après je tâcherai de le faire revenir!

d'élargir un peu la rubrique: *Chinoiseries*, et, au lieu de la limiter à celles qui nous sont spéciales, de permettre, de temps à autre, la comparaison en en faisant la rubrique: *Chinoiseries internationales*.

Recevez, etc...

DUFFLOS (Paris).

Ce que la Monnaie fabrique en une année

La fabrication de la monnaie française est incessante, sans compter que notre grand établissement monétaire travaille pour le compte d'autres Etats et que cette besogne lui crée un bénéfice assez sérieux.

L'année 1906 aura été assez active pour l'Hôtel de la Monnaie. On peut même dire que 1906 aura vu l'apogée de la quantité de pièces fabriquées depuis près de cinquante ans. Il faut, en effet, remonter à 1859 pour trouver un chiffre aussi considérable que celui de 1906. Voici, au surplus, le détail de cette émission de monnaies:

Il a été fabriqué 3.000.090 pièces de dix centimes; 8.394.000 pièces de cinq centimes; 1.908.100 pièces de un franc; 2.679.144 pièces de cinquante centimes.

Il faut ajouter, au chiffre de la fabrication des pièces d'argent de un franc et de cinquante centimes, celui de la refonte des pièces de même valeur, qui monte à 753.200 pour les pièces de un franc; 1.129.700 pour celles de cinquante centimes.

Quant aux monnaies d'or, il en a été fabriqué 30.247 pièces de cent francs; 14.613.010 pièces de vingt francs; 3.665.353 pièces de dix francs

Les pièces de cent francs, ne sont guère dans la circulation. On ne les trouve qu'à la Banque de France et dans quelques rares établissements de crédit, qui les délivrent à leurs clients. Par suite de conventions spéciales, les pièces de cent francs sont en grande partie dirigées sur l'Etat de Monaco.

Quant aux pièces de cinq francs en or, la Monnaie n'en fabrique plus, et les collectionneurs les achètent avec une assez jolie prime.

***

Littérature et commerce

On croit communément que les illustres littérateurs français et étrangers ont surtout écrit pour la gloire, dédaigneux de la question d'argent. C'est une erreur qu'il est facile de dissiper, en mettant, en regard des chefs-d'œuvre, les prix auxquels ils furent vendus à l'état de manuscrit.

On trouve bien par ci, par-là, un Milton, qui cède, pour un morceau de pain, son *Paradis perdu*, et un La Bruyère qui abandonne, à la fille de son libraire, Michallet, le produit de la vente de ses immortels *Caractères*, quelque chose comme trois cent mille livres.

Mais ce sont là des exceptions, de très rares exceptions!

Au reste, avant le dix-huitième siècle, on ne lisait guère, l'instruction n'étant pas encore répandue dans le peuple; et le libraire qui aurait vidé son bas de laine pour l'achat d'un manuscrit, aurait eu bien du mal, le plus souvent, à rentrer dans ses écus.

Une fois la passion du livre infusée à la masse, les éditeurs risquent de grosses sommes sur les probabilités d'un succès, et les auteurs deviennent de plus en plus exigeants.

L'abbé Prévost reçoit un louis par feuille pour *Manon Lescaut*, et J.-J. Rousseau touche sept mille francs du libraire Duchesne, pour son *Emile*.

En Angleterre, David Hume, philosophe et historien, tire péniblement 200 livres sterling, soit 5.000 francs, de son *Histoire d'Angleterre*, et Sterne est obligé d'éditer à ses frais, à New-York, son *Tristram Shandy*, dont la vogue fut prodigieuse.

Par contre, Walter Scott, qui vécut à cheval sur le dix-huitième et le dix-neuvième siècle, vendait très cher toutes ses productions, dont il ne tira pas moins de deux millions. Au reste, la fortune ne lui profita guère, car s'étant associé à son libraire, il se trouva compromis dans la déconfiture d'icelui et en mourut, dit-on de chagrin.

En Allemagne, Schiller et Gœthe tirèrent chacun plus de trois cent mille francs de leurs œuvres, tandis que, chez nous, Bernardin de Saint-Pierre avait toutes les peines du monde à récolter un billet de mille francs pour son *Voyage à l'Ile de France*. Pauvre Bernardin! Celui ci écrivit réellement pour la gloire, car son malheureux billet ne fut pas payé à l'échéance.

Plus malin, l'abbé Delille se fit compter trois mille six cents francs en or avant de livrer, à Bleuet, libraire de l'imprimerie de Monsieur, les *Géorgiques*, de Virgile, mis en



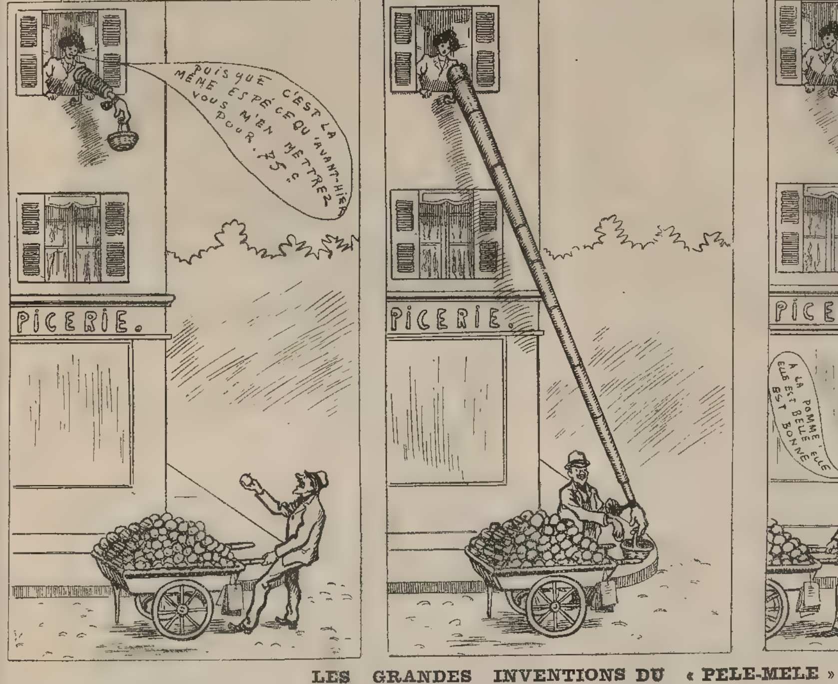
TOUT S'EXPLIQUE

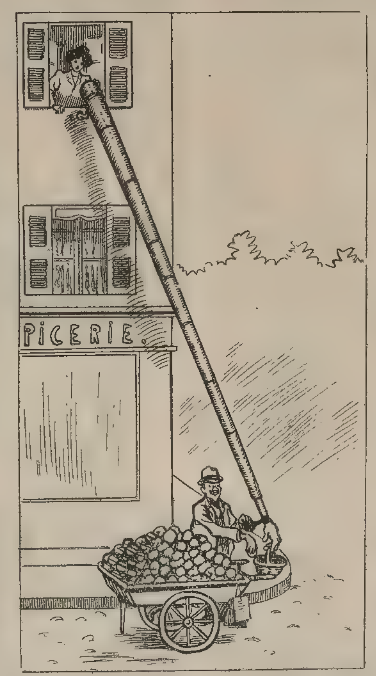
— Mais, juste ciel!... C'est du vin!
— Mais oui!... Nous venons de le sevrer!...



VARIANTE D'UN VERS CONNU

LE MULOT. — J'aime le son du corps... le soir au fond des bois.







LES GRANDES INVENTIONS DU « PELE-MELE »

Grâce à notre nouvel appareil à coulisses, les ménagères ne se fatiguent plus à descendre et à monter les escaliers, lorsqu'elles entendent un marchand.

L'on accroche un panier à la main, on met l'argent dans la sébille, et, en pressant sur un bouton, notre appareil descend dans la direction désirée.

Le panier rempli, même opération pour la montée que pour la descente.

---

vers français, et il exigea, en outre, 70 volumes gratuits.

Le dix-neuvième siècle fut vraiment l'âge d'or des écrivains.

En 1825, Victor Hugo, déjà célèbre, vendit, pour 4.000 francs, au libraire Ladvocat, un volume inédit de poésies, illustré par Dévéria, et on estime à plus de deux millions de francs les redevances qu'il toucha, par la suite, de ses différents éditeurs.

Lamartine, qui contrebalança un moment la vogue de notre grand poète national, se fit verser, par Gosselin, les sommes suivantes: 10.000 francs pour le *Dernier chant de Childe-Harold;* 15.000 francs pour les *Nouvelles méditations;* 25.000 francs pour les *Harmonies poétiques;* et enfin, 100.000 francs pour le *Curé de campagne*

Balzac vendait ses romans pour un laps de temps déterminé par traité.

De 1831 à 1838, le produit de ses œuvres, publiées par Werdet, se monta à plus de 450.000 francs.

Quelles sommes fabuleuses encaissa, de 1839 à 1850, cet infatigable écrivain, toujours besogneux et qui mourut dans la gêne?

Chateaubriand, ce génie qui nous paraît planer au-dessus du mercantilisme, céda ses œuvres complètes à Ladvocat pour la bagatelle d'un demi-million.

Louis Veuillot toucha 70.000 francs pour ses *Odeurs de Paris*, alors que le poète Auguste Barbier devait se contenter d'un méchant billet de mille, offert « généreusement » pour ses immortels *Jambes*, par le libraire Urbain Canel.

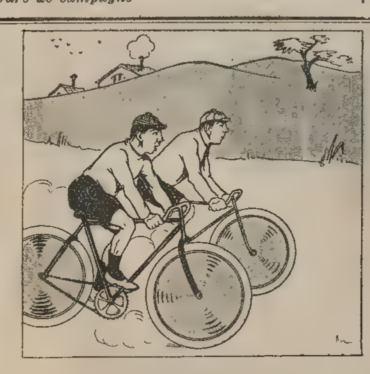
Casimir Delavigne, plus heureux, arracha vingt mille francs à Ladvocat, pour deux médiocres tragédies: *Marino Faliero* et *Les fils d'Edouard*, dont nul ne se souvient aujourd'hui. Il faut dire qu'après cette belle opération Ladvocat fit faillite.

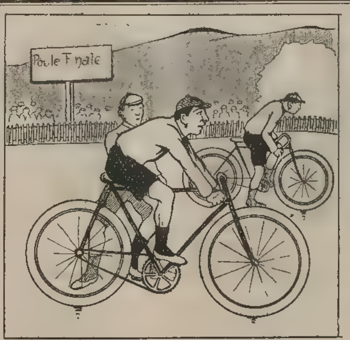
Traité sur le même pied que Chateaubriand, Thiers avait cédé, lui aussi, pour un demi-million, au libraire Paulin, le *Consulat et l'Empire.*

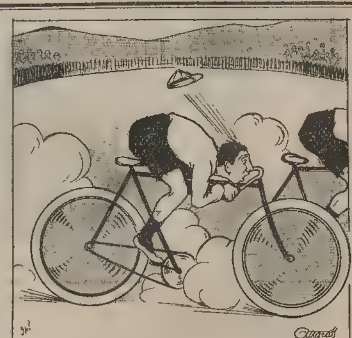
Pour un de ses premiers romans, *Christine*, Alexandre Dumas reçut dix mille francs.

D'autre part, Henry Mürger, qui écrivait au jour le jour, pour le journal *Le Corsaire*, ses amusantes *Scènes de la vie de bohême*, était payé à raison de six centimes la ligne.

Celui-là, n'est-ce pas, pouvait dire, qu'il travaillait pour la gloire?







LA FONTAINE MODERNISE

Deux cyclistes couraient en paix...

...une poule survint...

...et ce fut un combat acharné!

UNE LOI DE SECURITE



— C'est vous Durand? Vous êtes poursuivi pour ne pas vous être conformé à la dernière loi de sécurité contre les apaches, ainsi conçue: MM. les Apaches travaillent librement, parce que les bourgeois ne savent ou ne veulent pas se garder, pour embêter la police.



Donc, la présente loi ordonne que tout appartement soit fermé par une porte de bronze, serrure secrète, herse redoutable, piège à loups, etc... Chaque membre de la famille devra veiller d'heure en heure, le fusil sur l'épaule et le courage au cœur... Or, Durand, des cambrioleurs ont pu s'introduire chez vous...



— Monsieur le Président... — Silence!... La présente loi ordonne encore de n'avoir, chez soi, aucun argent, meuble de luxe, tableau de prix, susceptibles, par leur valeur, d'attirer MM. les cambrioleurs... Or, ceux qui se sont introduits chez vous ont pu s'emparer d'un tableau de maître. — C'était le portrait de ma belle-mère...



— Silence!... De plus, il est interdit de se promener autrement que cuirassé et puissamment armé. Il est entendu qu'on doit connaître la boxe, l'escrime, la canne et le jiu-jitsu. Or, Durand, un apache a pu, hier, vous attaquer, vous voler et même vous blesser. — C'est faux! — Faites venir le témoin!



— Monsieur l'Apache, le prévenu vous donne un démenti. — De quoi! sale pante! la preuve: je l'ai même assommé d'un coup de poing, j'y ai pris sa toquante et son pognon, et, comme il bougeait, j'y ai même flanqué un coup de surin. — Il ne l'a pas fait exprès. — Silence! Durand, votre cynisme est révoltant!... Merci Monsieur **l'Apache...**



...votre témoignage a éclairé le tribunal. Vous pouvez vous retirer. Et Durand est condamné à six mois de prison et cinq cents francs d'amende. Voilà qui lui apprendra à obéir aux lois. Que tous les tribunaux se montrent aussi fermes, et bientôt nous n'entendrons plus parler des exploits de MM. les apaches. C'est là le seul remède.

LA CRISE VITICOLE

Le vin ne se vend pas assez.



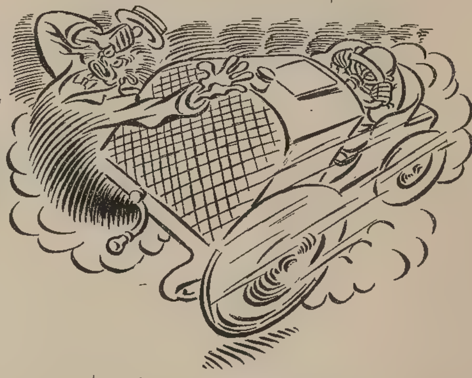
Mais on boit toujours autant, malheureusement on boit un peu de tout excepté du vin.
Vous voyez très bien des gens s'abreuver d'humiliations.



La soif de vengeance devient de mieux en mieux portée.



Quant aux personnes altérées de sang, on ne les compte plus.



Plus fort, dans leur horreur du vin, certains se sont mis dans la tête, et sont parvenus, à boire des obstacles



Un peu partout, on se grise même de ses propres paroles, et on en fait boire aux autres.



Et que penser, enfin, des gens qui, peut-être sans y mettre de malice, s'acharnent à boire des bouillons?



— Je suis obligé de le constater, l'alcoolisme ça fait tomber les cheveux.



NEURASTHENIE

— Quoi! cet épouvantable accident se passe à deux pas de vous et, malgré le bruit, les cris des victimes, vous ne vous retournez même pas?...

— Que voulez-vous, j'ai le *spleen*, rien ne m'amuse plus!

DE NOS LECTEURS

Origine des omnibus

Vers la seconde moitié du dix-septième siècle, le duc de Rouanès, gouverneur de la province du Poitou, le marquis de Crénan, grand échanson de France, et le marquis de Sourches, grand prévôt de l'hôtel, présentaient à Louis XIV un placet sollicitant le privilège de « créer et entretenir, à Paris, un service de *carrosses publics*, pour servir au transport en commun des gens voyageant à l'intérieur de la ville ». Le placet exposait, qu'entre autres avantages, lesdits carosses auraient celui d'être « très commodes pour un grand nombre de personnes, comme plaideurs, gens infirmes ou autres, qui, n'ayant pas le moyen d'aller en chaise à porteurs, parce qu'il en coûtait pour le moins une pistole par jour, pourraient être menées pour un prix tout à fait moindre au moyen de ces voitures, qui feraient toujours le même trajet dans Paris, d'un quartier à l'autre; les plus grands, (trajets), pour cinq sous marqués et les autres à moins; pour les faubourgs à proportion et partiraient toujours aux heures réglées, quelque petit nombre de personnes qui s'y trouvassent, même à vide, s'il ne se présentait personne et sans que ceux qui se serviraient de cette commodité fussent tenus de payer plus que leur place. »

Le roi Louis XIV, « voulant faciliter, autant que possible, la commodité de ses sujets habitants de la ville de Paris » accorda le privilège demandé, par lettres patentes du 19 janvier 1662, enregistrées au Parlement le 27 février de la même année.

Trois « routes », ou lignes, comme nous disons maintenant, furent aussitôt établies, puis quatre et enfin cinq, auxquelles vinrent s'ajouter deux routes spéciales, dites du « tour de Paris ».

Les routes ordinaires étaient desservies par sept carrosses; les routes du tour de Paris par six. Chacun de ces carrosses, qui, à l'origine, contenait seulement six places, fut aménagé bientôt pour en contenir huit: « tant, nous dit un auteur de l'époque, cette invention nouvelle plaisait aux gens de médiocre fortune ». Et, cependant, en les lettres patentes accordant le privilège, « pour la plus grande commodité et liberté des bourgeois, défenses étaient faites à tous soldats, pages, laquais et autres gens de livrée, manœuvres et gens de bras d'entrer dans lesdits carosses. »

Cesdits carrosses étaient armoriés des armes et écussons de la ville » et se distinguaient entre eux par le nombre plus ou moins grand des fleurs de lys dorées peintes sur la caisse. Aujourd'hui, vu le grand nombre de « carosses publics », la distinction serait difficile à faire d'emblée, à l'aide des seules fleurs de lys, aussi les a t-on remplacées par des lettres et des numéros, sans parler des inscriptions, qui, si elles ont le petit inconvénient d'être moins esthétiques, ont le grand avantage d'être plus explicites.

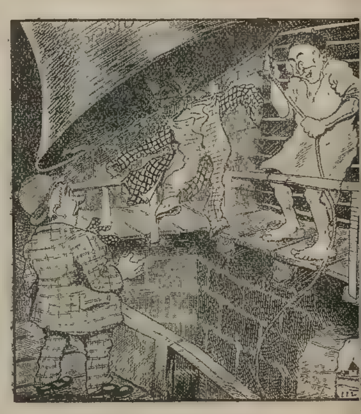
Les cochers étaient revêtus de la livrée municipale: une casaque bleu, agrémentée de passementeries blanches et rouges, auxquelles s'ajoutaient, comme marque distinctive, des passepoils de nuance différente pour chaque « route » Les deux points de départ des routes du « tour de Paris », étaient rue Taranne et rue Neuve-Saint-Paul; les « carosses publics » en partaient à heures fixes. Le long de leur parcours se trouvaient six bureaux, reconnaissables à une enseigne apparente.

Le prix de « cinq sous marqués » devait



RENDEZ-VOUS

— Je ne sais pas à quoi mon cousin peut penser, il m'a donné rendez-vous, à huit heures et demie à la sortie du métro, v'la trois quarts d'heure que j'y suis et il n'est encore point sorti?



DANS LE CLOCHER

— Comment, père Mathieu, en chemise?

— Dame! le dimanche, c'est le moyen que j'ai trouvé pour secouer mes vêtements tout en travaillant.

être payé à nouveau, chaque fois que le voyageur passait deux bureaux; les routes du « tour » et les routes de « traverse » se rencontrant à des carrefours déterminés, les voyageurs pouvaient passer d'une voiture dans l'autre, mais en payant à nouveau le prix de la course; on ne connaissait pas encore les « correspondances ».

Comme on peut s'en rendre compte par cet aperçu rétrospectif, il y a loin des « carrosses publics » aux autobus. Il y a... deux siècles et demi. Mais s'ils nous paraissent un tantinet désuets et vieillots, que les admirateurs du « bon vieux temps » se consolent; avant 250 ans, nos arrières petits-neveux considéreront d'un œil au moins aussi peu respectueux nos tramways, nos autobus et nos métros, voire nos ballons dirigeables.

A. F.

Pêle-Mêle Connaissances

— La criminalité augmente, et, l'an passé, les condamnations à mort, prononcées par le jury, ont atteint le chiffre de 29: un record! M. A. Deibler n'aurait pu suffire à la tâche, si la commission des grâces n'était intervenue. Depuis vingt ans qu'il exerce, le bourreau n'a participé qu'à 112 exécutions, soit un peu plus de cinq par an.

— A l'instar des fourmis du Sud américain, les termites de Madagascar, fabriquent des meules pour leurs cultures. Elles sont composées de petites boulettes juxtaposées qui permettent aux filaments des champignons d'être aérés. Ces champignons, cultivés par ces laborieux insectes rongeurs, servent à la nourriture des larves qui en sont très friandes.

— L'antique système des corporations entrava longtemps l'essor de l'industrie: si un fabricant, même pour améliorer un produit, se permettait le moindre changement dans sa confection, les jurés de la corporation saisissaient la marchandise.

— Au cours de l'année 1905, sur 196.000 individus arrêtés en Angleterre, 33.700 ne savaient ni lire, ni écrire, et 156.800 ne savaient lire ou écrire que très imparfaitement.

— L'anesthésie, cette annexe indispensable de la médecine opératoire moderne, existait en fait sous Louis XIV. Le grand roi subit, presque sans douleur, une grave opération, grâce à l'alcool qu'on lui fit respirer. On sait qu'on anesthésie aujourd'hui aussi bien avec de l'alcool qu'avec du chloroforme ou de l'éther.

— Au seizième siècle, on ne comptait, dans Paris, que deux carrosses: celui de la reine et celui de la fille de Henri II. Seigneurs et gentilshommes ciculaient à cheval, les femmes en litière ou en croupe derrière un écuyer.

— La température, chez les oiseaux, est plus élevée que chez les mammifères. Elle est de 42° chez le moineau; en moyenne de 36°,2 chez l'homme, de 38° chez le cheval et de 39° chez le lapin, le porc et le bœuf. La poule atteint souvent 43°; cette température la rend réfractaire à certaines maladies qu'elle contracte dès qu'on l'abaisse artificiellement.

— Afin de ménager ses chevaux, la cavalerie française, au dix-septième siècle, et pendant une partie du siècle suivant, ne chargeait guère qu'au trot, presque jamais au galop.

— La flotte américaine compte, aujourd'hui, 26 cuirassés et 16 croiseurs-cuirassés. Elle est la seconde flotte du monde.

— C'est un jésuite allemand du nom de Kircher qui inventa, en 1645, la lanterne magique.

— Les divers procédés de tannage du cuir, avaient été découverts, par les Chinois, 1730 ans avant J.-C.

****



Le Concierge. — Vous ne voyez donc pas l'écriteau?...
Le Paysan. — Si, si..., mais je sommes pressé, je ferons ça en descendant...

LE JAPONAIS CONSCIENCIEUX



Alors qu'il se rendait à une garden-party, offerte par l'ambassade française de Tokio, M. Lemigret fut bousculé par un pousse-pousse lancé à fond de train.



Et, devant l'aspect lamentable de son huit reflets, M. Lemigret se dit: « Je ne puis pourtant pas avoir l'air d'aller jouer de l'accordéon!... Il me faut un autre chapeau. »



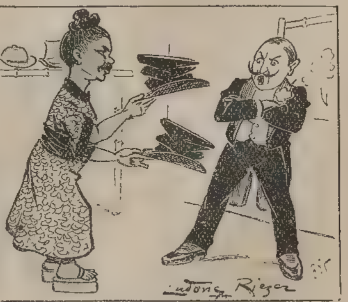
Il se rendit sur le champ chez Fu-Jo, le chapelier réputé de l'endroit, et lui dit:
— Il me faut un chapeau absolument pareil à celui-ci!
— Ça possible, répondit Fu-Jo.



Et, passant dans son atelier, le chapelier choisit un tout-reflets pure soie, et ayant placé son modèle devant lui...



...il se mit consciencieusement au travail...



...et revint apporter son œuvre à M. Lemigret, en lui disant:
— Ça qu'est tout pareil, mais ça qu'est plus cher!... Y a beaucoup travail!

LE VOYAGE EN SUISSE (Sixième Série)



— Télécinematochirolecte ! répétait Douillard : qu'est-ce que ça peut bien être ?
Laigrelet, un peu plus lettré, cherchait dans sa mémoire : Télé : loin ; cinématos : mouvement ; chiros : main ; lecte ; qui lit. Je n'y comprends rien du tout !

Et tout en se promenant, il creusait cet étrange problème.
— Mais le voilà ! s'écrièrent-ils ensemble, en apercevant Poindinterro fumant tranquillement son cigare sur un banc de l'avenue.

Celui-ci, lorsqu'ils passèrent, leur adressa un salut si engageant qu'ils ne purent résister à la curiosité et s'assirent auprès de lui pour en tirer quelques éclaircissements.



Au bout de quelques minutes, ils étaient avec lui dans les meilleurs termes. Poindinterro, en veine de confidences, leur confia son secret :
— Télécinematochirolecte signifie : qui lit de loin les mouvements de la main. C'est, ajouta-t-il, un art, ou plutôt une science à laquelle je me suis adonné depuis longtemps et dans laquelle je suis passé expert.



Et, tout en marchant, il continua ses explications aux deux amis abasourdis.
— Il me suffit de voir une personne écrire, même assez loin de moi, pour lire couramment ce qu'elle écrit, et cela, rien qu'aux imperceptibles mouvements de sa main, que j'ai etudiés et analysés dans leurs plus subtiles finesses. Voilà comment je connais tant de choses sur des gens qui ne s'en doutent guère.



Les deux amis écoutaient, émerveillés, mais tout à coup une vision les arrêta net : Mme Bonchou était là, sous la vérandah d'un hôtel et écrivait. Une même pensée traversa l'esprit de Douillard et de Laigrelet : Peut-être était-ce l'occasion de connaître sa pensée.
Bien que le procédé leur parût fort indiscret, ils ne purent résister à la tentation de l'éprouver.

Poindinterro, mis rapidement au courant, alla se poster d'un air détaché à la balustrade de la terrasse, et de là, sans en avoir l'air, put tout à loisir lire dans la correspondance et le cœur de la veuve. Que les lecteurs lui pardonnent, c'était pour le bon motif et dans le but de rendre service à ses nouveaux amis.



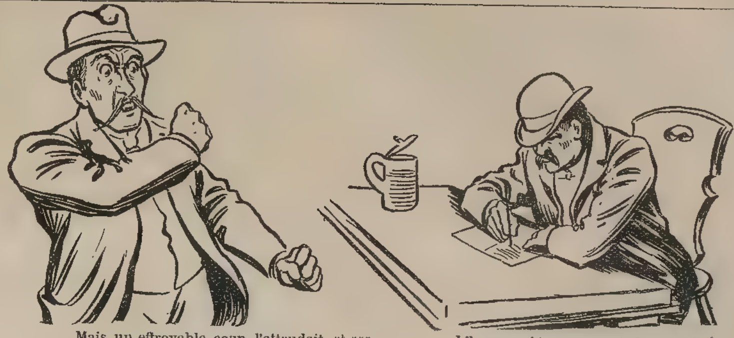
— C'est bien de vous qu'il s'agit, dit-il, sa mission terminée. Elle raconte son voyage à une amie, mais je ne dois pas vous cacher que celui d'entre vous qui semble avoir conquis toutes ses pensées est le même qu'elle a reconnu pour avoir montré précédemment à son égard le plus chevaleresque courage.

Cette révélation anéantit Douillard. Amèrement il dut s'avouer que son ami l'emportait sur lui, et dès ce moment, il lui sembla ne plus marcher qu'au hasard, dans la brume de ses tristes pensées...

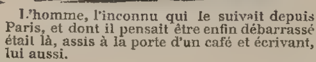
...tandis que Laigrelet, au contraire, se sentant rajeuni de vingt ans, avançait comme dans un rêve étoilé.



Et léger, ailé, aérien, il se sentait comme emporté vers un ciel inconnu.



Mais un effroyable coup l'attendait, et ses traits empreints d'extase prirent une expression d'horreur farouche.



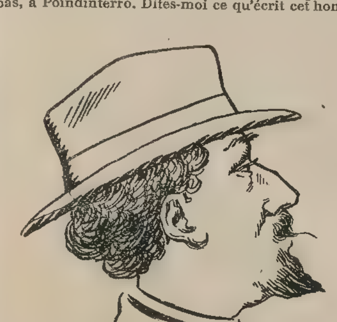
L'homme, l'inconnu qui le suivait depuis Paris, et dont il pensait être enfin débarrassé était là, assis à la porte d'un café et écrivant, lui aussi.



Alors, reprenant son sang froid, résolument il s'assit à une autre table, en face, à huit mètres à peine, et invita ses deux compagnons à prendre place auprès de lui.

— Il s'agit d'une affaire de la plus haute importance, souffla-t-il, tout bas, à Poindinterro. Dites-moi ce qu'écrit cet homme.

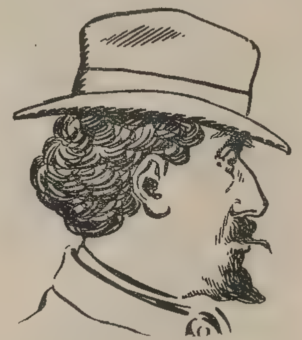
Et durant un long quart d'heure, tout en prenant l'air le plus indifférent, ce fut vers cette main courant sur le papier que se concentrèrent leurs regards. Les deux amis n'en détachaient leurs yeux que pour les porter anxieusement sur Poindinterro dont ils essayaient de deviner les impressions.



Le visage de celui-ci, d'abord calme et détaché de tout...



...avait peu à peu, et malgré lui, pris une expression plus sombre ..



...puis plus sombre encore et mêlée d'un étonnement grandissant.





— Mais quel mauvais coup avez-vous donc commis? fit-il à mi-voix en se levant tout à coup et en fixant Laigrelet. Cet homme paraît bien ne parler que de vous dans le rapport qu'il adresse à la Préfecture de police.

— Qu'est-ce qu'il dit donc? eut à peine la force d'articuler Laigrelet dont l'ahurissement dépassait toutes les limites.



— Mais si je ne me trompe, fit Poindinterro, cet homme, depuis Paris, suit votre piste comme celle d'un voleur... et d'un assassin ! ! !...

(A suivre).

UN PEU DE TOUT

La consommation du thé a augmenté dans des proportions considérables, en France, depuis ces dernières années. Cela tient peut-être à ce que nous possédons maintenant ces délicieux **biscuits Pernot**, qui sont exquis à prendre avec la fine fleur du Levant. La **Grande Marque Française des Desserts fins**, présente, en effet, sous la forme de son merveilleux paquet hermétique « LE PAC », les variétés les plus diverses et les plus agréables des biscuits secs; aussi, le trouve-t-on sur toutes les tables élégantes à l'heure du five o'clock tea.

PETITE CORRESPONDANCE

M. Hughes Champrous. — Il faut vous adresser aux marchands, ils peuvent trouver à les vendre avantageusement, mais ne comptez pas sur un bénéfice bien considérable.

P. P. — C'est une couleur naturelle.

M. Ch. V. de Wink. — 1° En cas de refus, vous le recevrez aussitôt; 2° il faut nous laisser le temps de parcourir tous ceux qui nous sont adressés.

M. Muller. — 1° Si elle a résisté à plusieurs lavages, il y a peu de chance que vous en veniez à bout; 2° Pour ce a, il n'existe aucun moyen possible.

M. Vignat. — Ils seront acceptés tels quels.

Un chimiste pépémiste. — Merci de vos intéressants renseignements, parvenus malheureusement trop tard pour entrer dans ce que nous avons dit à ce sujet.

13e ANNÉE — N 40 10 Centimes 6 OCTOBRE 1907.

Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

France : Un an 6 fr. Six mois : 3 fr. 50
Étranger : Un an 9 fr. Six mois : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

UN RAFFINÉ, par HAYE.



— Un mouchoir! Oh! ça n'est pas gentil!... Vous vous gênez pour nous...
— Non, Madame, je ne fais jamais de cérémonies, mais quand je vais dans le monde, j'ai pour principes de ne jamais me moucher avec les doigts!...

La collaboration au **Pêle-Mêle** *est rétribuée. Pour recevoir franco le libellé des conditions, envoyer 0 fr. 15 en timbres-poste.*

Durapiat père & Durapiat fils

L'avarice du père Durapiat était telle, qu'à côté de lui, feu Harpagon eût paru prodigue au point d'être pourvu immédiatement d'un conseil judiciaire.



Le cadavre, d'un sursaut, se souleva.

Vous me croirez sans peine quand je vous dirai que si, par aventure, en chemin de fer, étant à la portière, il recevait dans l'œil une escarbille, il la mettait précieusement de côté, estimant sa valeur non négligeable, au lieu de la renvoyer au directeur de la compagnie, comme c'était son devoir.

Lorsque son fils vint au monde, il lui donna par économie, le plus court prénom qu'il put trouver et l'appela Lô. De bonne heure, il lui inculqua ses bons principes. C'est ainsi que lorsque le jeune Lô avait à sortir, il ne manquait pas de lui recommander:

— Fais attention aux automobiles, et en tout cas, mets ton vieux costume. Tu peux être écrasé et il est inutile que ton vêtement neuf soit abîmé.

A pareille école, et contrairement au proverbe qui dit: « A père avare, fils prodigue », Durapiat fils devint bientôt le digne élève de son maître, et c'était quelque chose de touchant l'accord qui régnait entre nos deux avares. Aussi, ils s'aimaient tendrement, et lorsque Lô perdit son père, son chagrin fut-il immense... si immense que dans son désespoir, sa tête chavira au point de vouloir lui faire des funérailles magnifiques.

— Oui... tes obsèques seront superbes... Catafalque, couronnes, tentures, char de première classe..., rien ne te manquera. Réjouis-toi, mon père... ta fortune me le permet.

Ainsi songeait Durapiat fils, pendant la veillée funèbre... devant le cadavre paternel, dont il contemplait, avec attendrissement la face rigide et crispée, comme dans un dernier regret d'avoir — sans reçu — prêté son âme à Dieu.

Or, soudain, à la lueur vacillante des deux bougies qui encadraient le lit mortuaire... cette face rigide s'anima... Un léger soupir s'exhala de la bouche du défunt, puis ses yeux s'ouvrirent.

Epouvanté, Durapiat fils, à son tour, ne respirait plus.

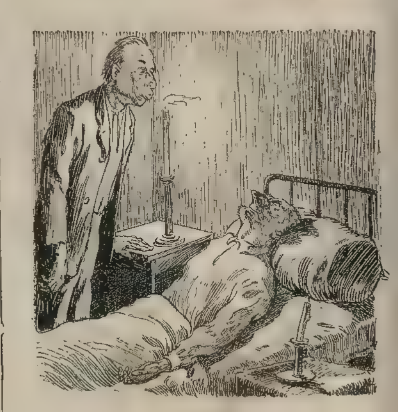
Alors, on vit cette chose effrayante:

Le cadavre, d'un sursaut, se souleva. Son regard se porta alternativement, avec reproche sur son fils, puis avec fureur sur les deux bougies.... et, dans un geste éloquent et sublime, ses lèvres, en embouchure de trompette, s'allongèrent... D'un souffle bref, feu Durapiat éteignit la bougie superflue... Son corps, aussitôt, retomba, inerte, sur sa couche.

Cette fois, il était bien mort.

Mais la leçon avait porté ses fruits. Le jeune Lô était revenu à la raison.

— O père admirable! murmura-t-il... Dors



Puis il souffla l'autre bougie.

en paix.... tu auras le corbillard des pauvres! Puis il souffla l'autre bougie.

Et. JOLICLER.





DANS LA VIE IL FAUT TOUJOURS COMPTER AVEC LES *SI*...

M. SUPERT-STICIEUT. — Tiens, Titine, j'ai rêvé, cette nuit, que j'étais accroché par une ancre, voyons ce que dit ma clef des songes: Etre accroché par une ancre: grande fortune.

L'après-midi, en promenade à la campagne, M. Supert-Sticieut fut accroché par l'ancre d'un aéronaute qui voulait atterrir...

En une seconde, il fut enlevé dans les airs...

M. SUPERT-STICIEUT. — Si mon fond de culotte résiste, nous voilà millionnaires!

Pêle-Mêle Causette

Lettre ouverte à M. le Président de la Chambre

L'on dit de vous, et ceci en dehors de toute question de politique, que vous êtes un brave homme.

Puisqu'il en est ainsi, je suis convaincu que tous les matins, lorsque vous dépliez les journaux et que vos regards tombent sur la liste quotidienne des accidents d'automobile, votre cœur se serre.

Ce sentiment douloureux, vous le partagez avec toutes les âmes compatissantes. Mais il doit se doubler chez vous d'un cas de conscience.

Placé comme vous l'êtes à la cime du parlementarisme, vous vous posez certainement la question suivante: « Ma situation ne me permettrait-elle pas de contribuer à faire cesser les sacrifices humains que perpètre la fatale machine ? »

A cette interrogation, votre conscience répond sans doute que vous êtes impuissant, malgré votre haute influence, à réfréner les excès de l'automobilisme.

Et fort de cette assurance, vous continuez à déplorer le mal, sans intervenir pour l'atténuer.

Eh bien, permettez-moi de vous dire, monsieur le Président, que votre conscience se trompe, ou tout au moins, que vous l'interrogez trop superficiellement.

Je n'ignore pas que le Président de la Chambre est une sorte d'arbitre qui plane au-dessus des dissentiments politiques, et qui abdique momentanément toute initiative parlementaire.

Mais il ne s'agit pas ici de politique. Nous sommes en présence d'un fléau, il faut le maîtriser. Se demande-t-on, devant un incendie, si l'on est qualifié pour le combattre?

Il est des questions qui s'élèvent au-dessus des conventions et de la bienséance.

Quand un chien enragé passe à portée d'un homme armé, celui-ci a le devoir de l'abattre, sans se soucier de savoir s'il a le droit de détruire la propriété d'un autre.

— Mais, direz-vous, de quelle arme est-ce que je dispose pour arrêter l'effusion de sang causée par les automobiles?

— De votre influence.

— De mon influence, soit. Encore faudrait-il savoir sur quoi doit se porter cette influence.

— Sur l'adoption d'un procédé fort simple, et qui est seul capable de mettre un terme aux débordements des machines homicides, tout au moins dans les villes, ce qui est le plus urgent.

Il suffit pour cela d'instituer le système des *crossings*.

Le *crossing* est un dallage d'aspect particulier qui, à l'intersection de deux rues, va d'un trottoir à un autre.

A l'encontre du reste de la chaussée où les voitures ont le pas sur les piétons, le *crossing* appartient aux piétons.

Tout accident qui s'y produit est imputable au véhicule qui en est l'auteur.

Il est puni avec la plus grande rigueur.

Le *crossing* est distinctement visible, même d'assez loin.

Dix années de travaux forcés et une indemnité considérable sont suspendues sur la tête du conducteur de voiture qui renverserait un piéton en passant sur un *crossing*.

Ce système fonctionne à New-York et y donne d'excellents résultats. Les cochers et chauffeurs eux-mêmes y trouvent leur avantage.

En effet, le public, au lieu de traverser les rues en des points quelconques, a pris l'habitude de ne franchir la chaussée qu'aux endroits des *crossings*.

Il en résulte plus de sécurité pour lui et pour le conducteur la nécessité d'une attention moins soutenue tout le long du trajet.

Vous voyez, monsieur le Président, qu'avec quelques dalles de pierre, on épargnerait bien des vies humaines.

Avouez que pour cette faible dépense, il y aurait ample compensation.

Et soyez persuadé que personne ne vous fera grief d'avoir mis votre influence au service d'une cause aussi juste.

On dit que vous êtes un brave homme.

Vous ne pouvez trouver meilleure occasion de prouver qu'on ne se trompe pas sur votre compte.

Fred Isly.






PRÉSENCE D'ESPRIT

Le Lapin. — Grâce, Monsieur le chien...

Le Chien. — Je ne vous en veux pas...

...Je veux simplement...

.. me placer derrière vous!

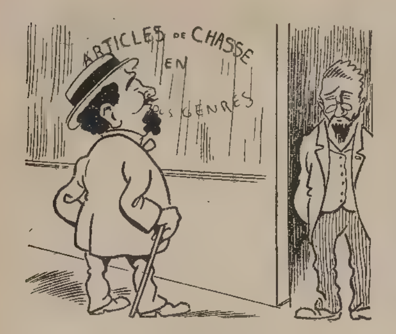


MONSIEUR LE PRESIDENT QUITTE LE LOUPILLON

L'Employé, *qui voudrait bien enregistrer la malle*. — Faites excuse, Monsieur Armand, mais vous êtes à cheval sur l'étiquette.

Monsieur Fallières. — Faut pas m'en vouloir, mon brave, c'est une habitude que j'ai été obligé de prendre depuis que je reçois des rois.

ARTICLES DE CHASSE



Je passais dernièrement devant une boutique où s'étalait une enseigne qui m'intéressa: *Articles de chasse en tous genres.* La curiosité m'excita et j'entrai.



Le marchand me fit alors visiter toute la perspective de ses galeries sans fin :
— Voici, me dit-il, un rayon réservé pour la « chasse aux Gendres ».
— Ah! Bagasse, fis-je, ce n'est pas bête!



— De ce côté, voici les munitions pour la « chasse aux Honneurs ». Ce sont des pots de vin très recommandés.
— Très drôle, très drôle! fis-je.



— Par là, voici des articles différents pour la « chasse aux Poires ». Voyez ces actions alléchantes, ces valeurs de mines diverses. C'est un article très courant.



— Mais, pardon, vous n'ignorez sans doute pas que je suis Tartarin; que pouvez-vous me procurer pour la « chasse aux lions »?
Le marchand m'entraîna...



...et me conduisit dans un rayon où il n'y avait... que des blagues.
Je partis furieux.

Le repas olfactif et factice.

(NOUVELLE)

Vers 1883, il y avait, à Philadelphie, un parfumeur de génie qui avait inventé la « parfumerie alimentaire ». Il fabriquait des extraits pour le mouchoir, qu'il vendait à des prix modiques, dans d'élégants flacons de cristal taillé... Mais au lieu de sentir la rose, la verveine, le musc, le jasmin, ou l'opoponax, ces flacons, une fois débouchés, exhalaient d'appétissants fumets de bonne cuisine qui vous mettaient l'eau à la bouche...

On pouvait remarquer, dans le catalogue des parfums, plusieurs spécialités recommandées aux gourmets. Par exemple:

Extrait de pâté de foie gras.
— de faisan truffé.
— de rognons au champagne.
— de pigeons à la crapaudine.
— d'esturgeon à l'italienne, etc...

D'autres essences plus nutritives et moins aristocratiques, s'adressaient aux personnes douées d'un appétit robuste:

Extrait de soupe à l'oignon.
— de veau Marengo.
— de lapin sauté.
— de tripes à la mode de Caen.
— de sardines à l'huile.
— de fromage de Roquefort, etc.

Inutile d'insister sur les bienfaits de cette invention philantropique: un pauvre hère, ne possédant qu'un morceau de pain sec pour apaiser sa fringale, pouvait se donner l'illusion de faire un repas somptueux, rien qu'en versant sur son pain quelques gouttes d'essences diverses... Cela n'avait certes pas beaucoup de goût, mais l'odeur était, si l'on peut dire, d'une ressemblance frappante et garantie cinq minutes. Passé ce délai, l'arome du *gigot soissons*, du *fricandeau à l'oseille* ou de la *choucroute garnie* s'évaporait sans pitié, et il fallait en répandre une nouvelle dose, (non sans avoir agité le flacon avant de s'en servir)...

C'était fort pratique en voyage..

Ce parfumeur était, incontestablement, un grand homme: il méritait de finir dans la peau d'un milliardaire... Je crois qu'il ne tarda pas à faire faillite...

Mais cela nous importe peu. Philadelphie, c'est loin! et 1883, c'est encore plus loin!... Mettons fin à ce long préambule, et entamons, sans plus tergiverser, l'histoire du dîner de mon ami Mâchecoul... Je ne suis ici que pour ça...

*
* *

Donc, mon ami Mâchecoul, un paysagiste distingué qui a imaginé de peindre ses tableaux à la teinture d'iode (ce qui leur donne un cachet digne de Rembrandt, et une richesse de coloris devant laquelle se pâment les dilettantes), m'avait invité à dîner pour samedi dernier.

Or, si le coloris de Mâchecoul est riche, Mâchecoul lui-même ne l'est guère... Il n'a pas son pareil pour savoir battre la dèche avec philosophie, et c'est à peine s'il ose vous taper de quatre sous les jours de famine, tellement cette somme lui paraît importante...

Aussi, crus-je fermement qu'il avait fait un héritage ou gagné le gros lot, lorsqu'à la suite de la lettre, par laquelle il me conviait à ses agapes lacédémoniennes, je lus cet alléchant post-scriptum:

P.-S. — Voici quel sera le menu du festin:
Demi-kilo de pain par tête;
Cotelettes de mouton A DISCRÉTION ;
Choux de Bruxelles *idem*
Etc., etc...

...Etant ce qu'on appelle une bonne fourchette, je fus exact au rendez-vous, et j'arrivai à sept heures précises rue Champollion, où loge l'illustre Mâchecoul.

Je le trouvai en bas de chez lui. Il tenait à la main une chandelle de suif qu'il me montra, en me disant simplement:

— Je viens de chercher la boustifaille...

— Qu'est-ce que c'est que cette chandelle?...

— Eh bien! mais c'est le dîner! affirma mon amphitryon avec le plus grand sang-froid... Nous allons faire un *repas à la chandelle!*...

— Hein?... Tu me prends pour un Cosaque?...

— Mais nous ne la mangeons pas... Tu plaisantes: ça reviendrait trop cher... je n'ai pas les moyens!...

— Alors?...

— Alors, voilà: puisque tu es un profane, je vais t'expliquer le procédé que j'ai inventé, pour dîner économiquement, même quand on a des convives et qu'on est dans la purée... Ecoute ça, c'est très simple...

— Voyons?...

— Tu te procures, moyennant deux sous, une chandelle de suif. Tu l'allumes. Tu prends ensuite un morceau de pain... Et puis tu éteins la chandelle: la mèche fume avec abondance...

— Et ensuite?...

— Ensuite, il se dégage une odeur qui imite admirablement bien celle d'une côtelette de mouton sur le gril... Dans les ténèbres propices, tu aspires délicieusement ce fumet réjouissant, tu t'en fais une tartine imaginaire tu évoques la présence du mouton; bref, tu dévores ton pain avec autant de plaisir et d'appétit que s'il n'était pas sec. Il suffit d'un peu de bonne volonté pour que l'illusion soit parfaite...

— C'est ingénieux...

— Et inépuisable: car si tu as envie de reprendre une autre portion, tu rallumes la chandelle, et tu l'éteins de nouveau, la mèche fume, deuxième côtelette!... Et tu peux inviter autant de camarades que tu voudras: ça ne coûte pas plus cher... Il faut savoir se débrouiller dans la vie!...

J'étais légèrement ébaubi. Mâchecoul continua:

— Ce soir, comme j'ai du monde, nous allons nous offrir un petit extra. Je possède une enseigne de pédicure en tôle, dont la peinture, convenablement chauffée à la lumière, exhale tout à fait l'arome délicat des choux de Bruxelles!... Nous aurons donc un plat de légumes... Quant au fromage...

Effaré par la perspective de ce dîner olfactif j'interrompis mon hôte:

— Je suis désolé, lui dis-je résolument; mais je venais justement t'avertir de ne pas compter sur moi ce soir!... Je regrette de te faire faux-bond, j'ai des parents de province qui me sont arrivés à l'improviste, je ne puis me dispenser de...

Etc., etc... L'antienne est connue..

Et là-dessus, je me sauvai à toutes jambes laissant Mâchecoul avec sa sinistre chandelle.

Pouah!...

*
* *

Pour dissiper les pénibles impressions qui m'agitaient, je m'en fus dîner à grands frais dans un somptueux restaurant.

Là, tout en savourant au son des violons, les mets les plus succulents, je ricanais encore de mépris, à la pensée du festin dérisoire que Mâchecoul était en train d'offrir à ses amis...!

Mais hélas! j'eus grand tort de me gausser de leur sobriété, car ayant mangé, à mon dessert, un délicieux chou à la crème, renommée de la maison, je fus éveillé au milieu de la nuit par d'épouvantables douleurs d'entrailles, qui constituèrent le prélude d'un empoisonnement *di primo cartello*, dont je faillis mourir...

Et durant toute ma maladie, je ne cessai d'être hanté par la pensée qu'avec le dîner de Mâchecoul, pareil accident ne me serait pas arrivé.

****

LE PORTRAIT

C'est au célèbre peintre Bonnat que l'aventure suivante est arrivée, m'a-t-on dit.

Le grand portraitiste, dont chaque œuvre représente une petite fortune, se trouvait, un jour, dans un petit trou perdu en Normandie.

Il se désaltérait dans la seule auberge de l'endroit. Autour de lui, quelques paysans devisaient.

L'un d'eux, cependant, lui adressa la parole:

— Ben sûr que Môssieu est un gros fermier des environs.

— Non pas, dit l'artiste, amusé; je suis peintre. Mon métier est de faire des portraits.

— Ah! fit le villageois, d'un ton surpris, mais satisfait. Justement c'est la fête de ma femme. Si tout de même que vous vouliez me faire mon image pour lui donner. Ça y fera plaisir.

— Ce n'est pas impossible, acquiesça Bonnat.

— Oui, mais combien c'est-y que vous allez me prendre? s'empressa d'ajouter le paysan, parcimonieux.

— Combien voulez-vous payer? demanda gaîment Bonnat.

— Bé! je crois qu'un franc cinquante...

— C'est entendu!

Et l'artiste prit son crayon. En moins d'une heure il livra à son client un portrait à la vue duquel tous les assistants poussèrent un cri d'admiration.

Le paysan, ayant versé la somme convenue, mit l'œuvre sous son bras et sortit en compagnie d'un ami.

Et comme tous deux passaient sous la fenêtre ouverte, près de laquelle Bonnat était installé, il surprit ce fragment de leur conversation.

— Il est bieau ton portrait!

— Bé! oui, mais je crais ben tout de même que j'ons été un sot... sûr que si j'avions marchandé, je l'aurions eu pour vingt sous!



PAUVRE LANGUE FRANÇAISE

— Une première?
— Une seconde?
— Non, une première!...
— Une seconde, je vous dis!...
— Tonnerre de Brest! c'est une première que je veux!
— Oui, c'est une première, mais dans une seconde.



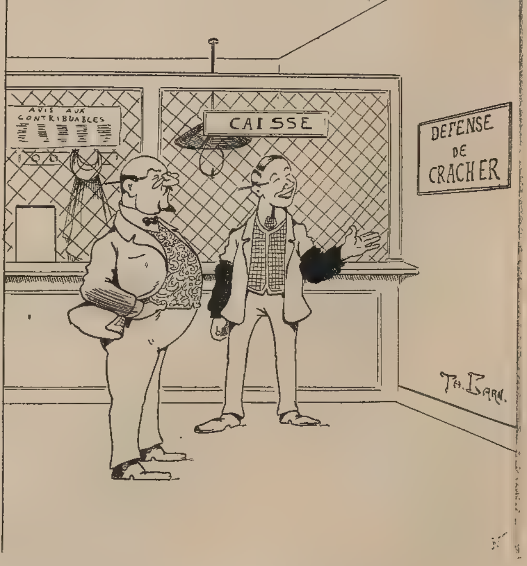
LE PARIGOT FACETIFUX

LA PAYSANNE. — Voilà la propriété, avec une grande porte sur le devant, et cette petite sur le côté.

LE FARCEUR. — C'est pas la *Mouette* alors, qu'on aurait dû l'appeler, c'est la *Muette!*

— La Muette?

— Oui, la Muette! Puisqu'il y a *deux portes ici.*



HYGIENE ET CONTRIBUTIONS

LE PERCEPTEUR. — Personne ne vient payer, il va falloir les faire cracher ces sales contribuables.

LE COMMIS. — Alors il faudrait peut-être commencer par enlever la pancarte?

Courrier Pêle-Mêle

Amandes amères.

Monsieur le Directeur,

Je prends la liberté de répondre à une question interpêlemêliste de votre dernier numéro du *Pêle-Mêle*.

« On demande le moyen de changer le fruit d'une amande amère en amande douce ».

Les amandiers se multiplient par la greffe et par le semis. Les semences n'étant pas toujours bien choisies, sont mélangées et produisent une certaine quantité de fruits amers. Cette amertume est due à une petite dose d'acide prussique qui les fait rechercher pour aromatiser certains plats, certaines pâtisseries, mais employées à hautes doses, elles peuvent produire des accidents souvent mortels.

Le seul moyen de récolter des fruits d'amande douce sur l'arbre dont parle M. Rohel, est de le faire greffer, au printemps, avec des branches choisies d'amandier à fruits doux.

Recevez, etc.

CATROS-GEVRAUD.

Amandiers

Monsieur le Directeur,

Dans le *Pêle-Mêle*, en date du 4 août, je trouve cette question, posée par M. V. Rahel:

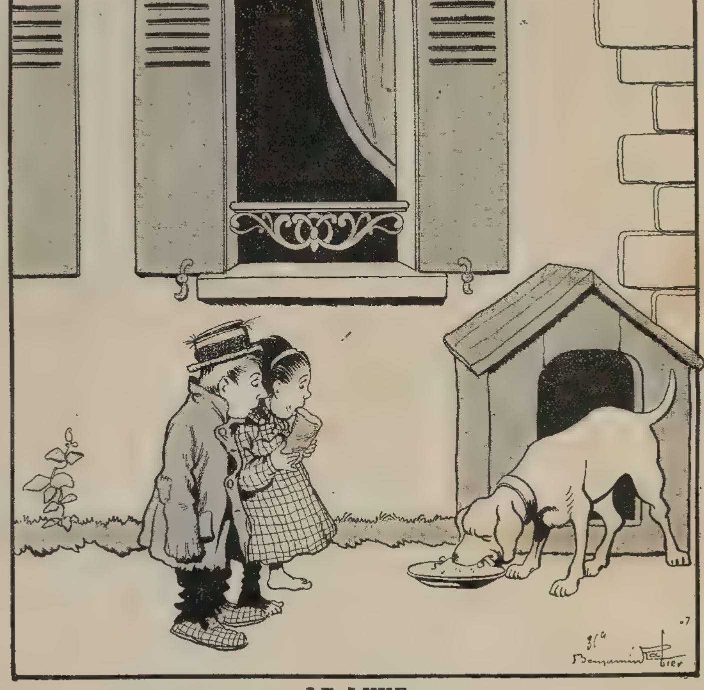
« Dans mon jardin, se trouve un amandier amer. Quelqu'un pourrait-il m'indiquer un moyen de rendre ces amandes comestibles, ou, à défaut de cela, me dire quel usage je pourrais en faire? »

Oui, les amandes peuvent être rendues comestibles. Si l'arbre est en une situation abritée et ensoleillée, il suffit de le greffer avec une bonne variété d'amande, telle l'amande princesse (fine, sultane), ou bien encore l'amande à coque tendre (mi-fine, des Dames).

Si M. Rahel ne tient pas aux amandes, il peut obtenir de son arbre de bonnes pêches de plein vent, toujours par la greffe. Les variétés *Amsden*, ou *Grosse mignonne hâtive*, ou *Reine des vergers* réussiront parfaitement et lui donneront satisfaction.

Recevez, etc.

Camille MAHEUT, arboriculteur, Noisy-le-Sec.



LE LUXE

— Veinard !... Il mange dans une assiette !...

Question originale

Monsieur le Directeur,

Vous êtes à une gare de chemin de fer; une





LE SABOTAGE

LE MENEUR DE GRÈVE. — Eh bien! et vous, dans la coiffure, pourquoi ne faites-vous pas grève?

— Nous avons essayé une fois, nous n'y avons rien gagné.

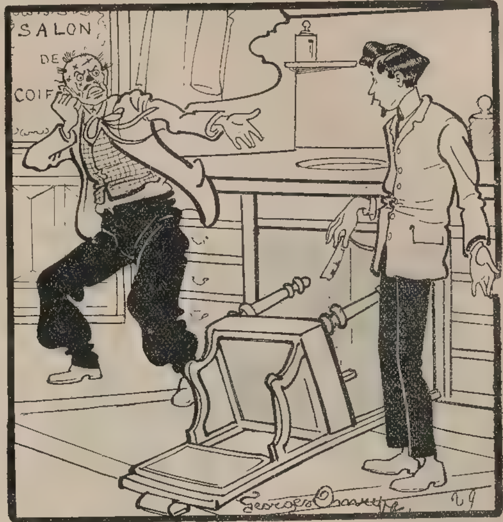
— Eh bien! vous n'avez qu'à pratiquer le sabotage.

— Qu'est-ce que cela?

— Parbleu! c'est de faire le plus mal possible le travail du patron afin de mécontenter la clientèle.



— Tiens! en effet, je vais commencer tout de suite.



— Imbécile! Brute! Crétin! Andouille!
— Ben quoi! je n'ai fait que suivre vos conseils!

locomotive s'avance vers cette gare; à cinq cents mètres environ, le mécanicien commence à siffler, vous entendez le son du sifflet une seconde et demie après. La machine arrête son sifflement en passant devant vous. Vous avez donc entendu ledit son du sifflet une seconde et demie de moins que le temps réel pendant lequel il a duré.

Qu'est devenue cette portion de son?

Recevez, etc.

P. M., à Colombes (Seine).

Les métaux ont-ils une odeur ?

Il serait vain de croire que les métaux n'ont point d'odeur. On se base, pour dire qu'ils ne sentent rien, qu'ils ne perdent rien de leur poids et que toute odeur, constitue une déperdition. Or, il est absolument incontestable que le cuivre dégage une odeur. Il suffit, pour cela, de sentir nos mains après avoir touché un instrument de cuivre. Phénomène d'oxydation, si l'on veut, mais odeur, en tous cas.

Or, un savant allemand vient de prouver que chaque métal dégage une odeur spéciale. Pour s'en rendre compte, il suffirait d'approcher les métaux de la flamme d'une lampe à alcool, la température de cinquante degrés serait suffisante pour permettre de dégager l'odeur. Dès que le métal se refroidit, on ne sent plus rien. Si on chauffe à nouveau, l'odeur réapparaît, mais plus faible. Pour la percevoir dans son plein, il faut recommencer la seconde expérience de chauffage deux à trois heures après la première. Autrement dit, il faut laisser reposer le métal.

La vérité est que ce ne sont pas là des odeurs, mais des émanations.

Les savants qui se sont préoccupés de ce phénomène assez curieux, ajoutent que l'on peut « isoler » l'odeur d'un métal dans un vase.

Voilà, en tous cas, une série d'expériences qui donneraient un vrai démenti au proverbe bien connu: « L'argent n'a pas d'odeur ».

* * *

Les mouches et le bétail

On sait avec quel acharnement les mouches se posent sur le bétail. On se demande même comment certaines bêtes peuvent résister à une pareille torture, alors que l'homme se rebiffe dès qu'une mouche vient le chatouiller tant soit peu.

Pour les bêtes, les mouches sont, de plus, dangereuses, car elles diminuent très sensiblement la production du lait chez les vaches et les brebis, à ce qu'ont remarqué certains agriculteurs.

En Amérique, on a trouvé une mixture qui, paraît-il, est assez efficace pour éloigner complètement ces ennuyeux parasites. Voici la composition de cette mixture:

Résine	750	grammes
Savon noir . .	300	—
Huile de poisson	300	—

On délaye le tout dans dix litres d'eau; ceci fait, on prend une brosse, on la trempe dans le liquide en question et on en enduit les animaux. La même opération peut se faire à l'aide d'un pulvérisateur, mais les bêtes n'aiment guère ce moyen, qui leur fait entrer de la mixture dans les yeux.

Trois fois par semaine, il faut pratiquer ce lavage, ou plutôt, ce brossage. Quelque temps après, on peut espacer l'opération.

Les résultats en sont garantis. Les mouches, les taons, bref, tous ces insectes qui importunent les chevaux et le bétail, disparaissent comme par enchantement, dès qu'ils sentent l'odeur particulière de ce mélange qui, hâtons-nous de le dire, est tout à fait inoffensif pour les bêtes auxquelles il est appliqué. Et cela n'est pas un mince avantage.



UN BON COMMERÇANT

— C'est égal, c'est un peu grand pour l'petit.
— Mais non, à son âge, on grandit vite.
— J'dis pas l'contraire, mais d'ici là... il en faudra du temps!...
— Ben! t'nez! Asseyez-vous quelques minutes; ça s'ra toujours autant de passé!



CHEZ LE DÉPUTÉ SOCIALISTE

LE LARBIN. — Tant qu'il y aura des patrons, on crèvera de faim. Des patrons, en faut plus...
LE MAITRE (*survenant*). — Comment ? Que dites-vous ? Je vous flanque à la porte !...



— Mais, Monsieur, je récite à l'office le dernier discours que Monsieur a fait à ses électeurs.
— Est-ce que cela vous regarde, mon discours? Vous n'êtes pas électeur dans ma circonscription.

LES « A COTE »

Souvent, les petits côtés d'une chose sont bien plus agréables ou intéressants que la chose elle-même.



Ainsi, il est probable que la consommation du champagne serait moindre sans la petite peur délicieuse que cause le départ du bouchon.



Le déjeuner sous la tonnelle est fort agréable en soi, mais le serait-il autant, sans la guêpe, couleur locale, et la bonne grosse chenille sympathique?



Et combien peu de gens collectionneraient des livres, si les belles choses qu'ils contiennent n'étaient rehaussées par l'habillement d'une luxueuse reliure.



On peut s'amuser aux boutades d'un comique, mais on ne rit jamais autant que lorsqu'il lui arrive de ne plus se rappeler ce qu'il a à dire.



Et si le spectacle d'un dompteur, aux prises avec un lion, constitue un plaisir intéressant, c'est surtout quand il arrive au belluaire d'être mangé que la représentation prend une tournure vraiment palpitante.



Enfin, croyez-vous sincèrement que ce promoteur de la statue du citoyen Machin éprouverait, à l'inauguration dudit buste, autant de satisfaction, s'il n'y avait pas un petit à côté final (mercerie-quincaillerie).





IL FAUT AVOIR LE PHYSIQUE DE SON EMPLOI.

LE PLACIER. — C'est décourageant! voilà dix négociants en vins que je vois, et pas moyen de placer une barrique.

— Sapristi! Quelle est cette sale bête qui me pique le nez?





— Et ça enfle! Que vont dire les clients quand ils me verront avec une pareille tomate?

LE CLIENT. — A la bonne heure! Vous, au moins, vous ne craignez pas de faire honneur à votre marchandise. Entrez donc, vous êtes mon homme.

DE NOS LECTEURS

En avant contre les moustiques

Les moustiques sont, non seulement les plus désagréables compagnons qui se puissent rêver, ce sont aussi des êtres on ne peut plus dangereux. Ils sont les véhicules des maladies contagieuses les plus graves, la peste, pour ne citer que l'une d'entre elles.

Aussi, a-t-on, dans certains pays, entrepris contre les moustiques une lutte très sérieuse et qui a été couronnée de succès. Les Anglais, suivant notre exemple (car c'est de France que vient le mouvement; malheureusement il est encore trop faible), ont, dans leurs colonies de l'Inde, établi des bains de pétrole, qui sont les vrais et irrémédiables destructeurs des moustiques.

L'effet a été immédiat dans le quartier européen: la peste a diminué, la fièvre paludéenne aussi, et, paraît-il, la fièvre typhoïde a disparu.

Le pétrole n'est pas moins efficace contre les rats. L'eau mélangée de pétrole les fait disparaître en vingt-quatre heures. On sait que les rats sont propagateurs de maladies graves, telles que la trichine qu'ils communiniquent aux porcs dans les étables. Or, la trichine est tout à fait contagieuse parmi les bestiaux.

Le pétrole est un remède assez bon marché, il est à la portée de tous. Il serait donc bon que, partout où il y a de l'eau stagnante (c'est là le foyer des moustiques), partout où il y a des rats, on employât ce remède si simple.

*
* *

Les crèmes dangereuses

Les gâteaux à la crème ont, depuis deux ou trois années, causé pas mal d'empoisonnements, et le public s'en est ému. Ce qui est plus grave encore, c'est que les chimistes et les médecins se sont mis à rechercher les causes de cette toxicité et qu'ils n'ont, en somme, pas trouvé de données précises. On a accusé les pâtissiers de ne pas se servir d'œufs assez frais, ou bien, on a dit qu'ils les déposaient dans des récipients de cuivre et que la combinaison du blanc d'œuf avec le cuivre, produisait un poison. Enfin, on a imaginé une fermentation naturelle du blanc d'œuf, qui arrivait à devenir ainsi nuisible spontanément. De tout cela, rien n'est prouvé.

Un médecin de Nantes, le docteur Sacquet, a fait justice de toutes ces théories. Il démontre que les œufs non frais ne peuvent pas être employés parce que les blancs ne pourraient monter; au surplus, un œuf gâté est désagréable à l'odorat, mais ne peut pas provoquer des troubles d'empoisonnement.

Le vrai coupable, d'après le docteur Sacquet, c'est la gélatine que les pâtissiers emploient pour que les crèmes restent fermes. Or, la gélatine provient de peaux d'animaux dans un état de putréfaction très réel et que l'on ne peut arriver à stériliser. La gélatine employée en médecine, en injections sous la peau, pour arrêter des hémorragies, donne assez souvent le tétanos, même quand elle a été chauffée.

C'est donc de la gélatine que, jusqu'à nouvel ordre viendrait tout le mal. Il faut donc qu'une ordonnance de police sanitaire prohibe de façon absolue l'emploi de la gélatine chez les pâtissiers.

*
* *

Ce que coûte le radium

Des charlatans, mettant à profit les nouvelles découvertes de M. et Mme Curie, emploient le radium comme panacée universelle et font des réclames dans lesquelles ils provoquent les naïfs et leur promettent la guérison de tous leurs maux.

C'est là une véritable imposture, car le radium ne guérit pas tous les maux, bien loin de là. De plus, le radium n'existe pas à l'état isolé. On n'est pas encore arrivé à le séparer des sels de bromure ou de baryum avec lesquels il est toujours, jusqu'à présent en combinaison.

Or, le bromure de radium, dont le degré d'activité est moyen, coûte de 15 francs le gramme à mille francs le centigramme. Celui qui est pur et dont l'activité est très grande, est coté 400 francs le milligramme. Le gramme de bromure de radium pur revient donc à quatre cent mille francs, et le kilogramme à quatre cent millions. Ce ne sont pas des prix à la portée de tout le monde.

Mais ce sont là des calculs fictifs, car il n'existe pas actuellement dans le commerce un kilog de bromure de radium, sans quoi le prix baisserait sensiblement. C'est tout au plus s'il en existe dix à douze décigrammes, sur lesquels cinq à six appartiennent à Mme Curie, qui les conserve précieusement dans son laboratoire. Le restant est en circulation chez les grands médecins, chez certains malades et chez quelques amateurs. Il y en a, tout au plus, un décigramme de disponible.

Quand on saura que pour obtenir trois



LE CUL-DE-JATTE INGENIEUX

Comment l'ingénieux mendiant a su joindre l'utile à l'agréable.



LA GARDE D'HONNEUR

L'Ami. — Alors vous couchez auprès de votre coffre-fort?

Le Banquier. — Toujours. Savez-vous que si jamais on le fracturait je serais perdu!

L'Ami. — Il contient probablement une très grosse somme?

Le Banquier. — Au contraire, il ne contient rien du tout!



QUAND ON S'OCCUPE DES AFFAIRES DES AUTRES

Le Chasseur. — Mais tirez donc, vous allez le rater.

Le Pêcheur (*en même temps*). — Mais tirez donc, vous allez le rater.

centigrammes de radium mêlé à un sel, il faut traiter *une tonne* de minerai (ce minerai s'appelle le pectiblend), on comprendra aisément que le prix du sel de radium n'est pas près de baisser, d'autant plus que l'engouement n'est plus aussi grand qu'en 1903, au moment où ce précieux métal fut découvert par M. et Mme Curie.

Pêle-Mêle Connaissances.

— Les plus récents sondages assignent les profondeurs suivantes aux différentes mers: Atlantique Nord, 8.391 mètres; Atlantique Sud, 7.360; Méditerranée, 4.400; mer Baltique, 427; mer du Nord, 898; mer Noire, 2.613. Le Pacifique Nord a 8.516; le Pacifique Sud, 8.281; la mer des Antilles, 6.260; l'Océan Glacial arctique, 4.846, et l'Océan Glacial antarctique, 2.621. La mer de Chine, 4.293; la mer du Japon, 3.000.

— Le pâté de foie d'oie a été inventé à Strasbourg, au siècle dernier, par un artiste culinaire français, le cuisinier du maréchal de Contades, commandant militaire de la province d'Alsace.

— On sait l'influence de la température sur la mentalité. C'est aux basses températures que correspondent les morts, les vols et les erreurs dans les banques les plus fréquents; les rixes, crimes et autres cas de folie sont moins nombreux. Il est hors de doute qu'un état hygrométrique élevé est favorable aux actions criminelles. Une curieuse constatation nous apprend encore que le vent provoque aussi une augmentation des actes violents qui diminuent par les temps calmes. Les suicides prédominent en juin.

— La France consomme annuellement plus de 51 millions de tonnes de houille, et sa production, après s'être élevée jusqu'à 36 millions de tonnes est tombée l'an dernier, à 34 millions et demi. N'était la production croissante anglaise, une crise semblerait fatale: les houillères de la Sarre ont peine à fournir aux demandes allemandes, faute de houille, et la Belgique est obligée de diminuer ses exportations.

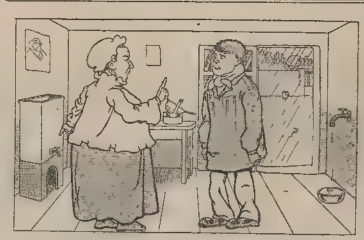
— Le lièvre fut considéré longtemps comme impropre à la consommation: Solon l'avait interdit aux Athéniens, et Moïse l'avait proscrit du nombre des aliments. Cette répulsion à l'égard de la chair du lièvre remonte aux temps préhistoriques. Les savants n'ont trouvé aucun ossement de cet animal dans les cavernes et les habitations lacustres. Aujourd'hui encore, plusieurs peuples partagent le même préjugé: les Lapons et les Groenlandais, par exemple. Chez les Hottentots, les femmes le mangent, mais non les hommes.

— Le *God save the King* compte 300 années d'existence. Les paroles de cet hymne sont de Ben Jonson, le dramaturge anglais, auteur de *Volpone*, de *Catilina* et *Séjan*, la musique est du docteur John Bull. La *Merchants Tailors Company* le fit chanter, pour la première fois, le 16 juillet 1607, pour féliciter le roi James Ier d'avoir échappé à la « conspiration des poudres ».

— Quelques années avant la Révolution, le sucre était si peu répandu en France qu'on ne le trouvait, même dans le Nord, que chez le pharmacien, à titre de remède. Dans les familles, on le conservait très précieusement, pour les circonstances exceptionnelles.

— Chez les athlètes, les contractions musculaires de la face, au moment de l'effort, traduisent l'extraordinaire tension de la volonté. Ils ne doivent pas s'appliquer à éviter ces grimaces. Ce souci, même très mince, disperserait la formidable énergie dont ils ont besoin et se traduirait, sur le champ, par une déperdition de force.

— Un médecin de Long-City (U. S. A.) traite avec succès l'ataxie et la paralysie au moyen du venin des serpents. La vésicule du crotale fournirait, notamment, une parfaite médication. Voilà qui nous ramène à la pharmacopée des alchimistes.

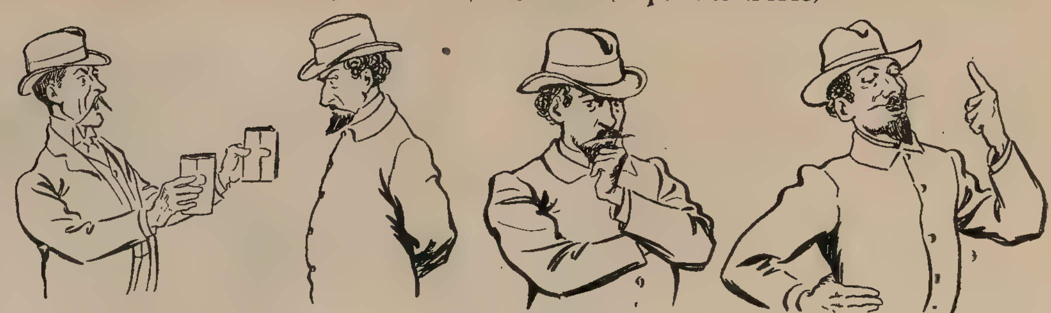


— Blaise, tu vas aller chercher le seau, qui est au fond de la cour, et tu rempliras cette fontaine à filtrer qui est vide.



Blaise. — Elle n'a pas peur, la patronne. Si elle se figure que je vas aller me tremper par cette pluie-là pour chercher le seau!... J'aime bien mieux me servir de cette petite casserole, j'y mettrai plus de temps, mais j's'rons toujours point mouillé!

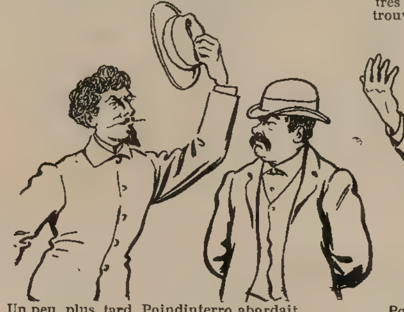
LE VOYAGE EN SUISSE (Septième Série)



Laigrelet n'eut pas de peine à convaincre Poindinterro qu'il était victime d'une erreur inexplicable. Il lui conta ses aventures, et lui remit les portefeuilles énigmatiques.

— Je m'en charge, dit Poindinterro, et même je vais vous délivrer de cette poursuite. Cet homme, d'après ce que je lui ai vu écrire, est également chargé de suivre un fou très dangereux, dont il n'a pas encore retrouvé la piste.

— C'est cela, j'ai une idée, et j'en fais mon affaire.



Un peu plus tard, Poindinterro abordait, sous un prétexte quelconque, l'homme inconnu, avec lequel il se montra des plus communicatifs.



Poindinterro lui fit part de quelques-uns de ses projets, tellement gigantesques et absurdes, que le policier commença à prêter l'oreille.



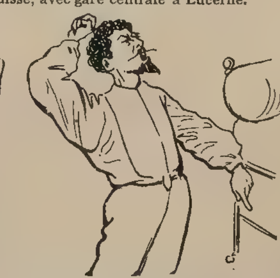
A une nouvelle rencontre, Poindinterro lui expliqua tout un plan tracé par lui. Son grand projet c'était, non pas de percer un tunnel sous telle et telle montagne, mais de creuser un vaste réseau souterrain sous toute la Suisse, avec gare centrale à Lucerne.



Passant devant la poste, le policier le pria de s'arrêter un moment pour expédier une dépêche. Poindinterro triomphait; il déchiffra, de loin, suivant son système, les mots suivants : « Ai trouvé le fou, le suivrai nuit et jour. »



Poindinterro alla au-devant de ses désirs, en manifestant l'intention de venir s'installer dans le même hôtel. Il prit même la chambre voisine de la sienne. Toute la nuit, le policier fut tenu en haleine par les étranges discours qu'il entendit, à travers la cloison, tenir à son voisin.



Poindinterro, en effet, déclama une grande partie de la nuit, et tint les discours les plus bizarres à une assemblée d'actionnaires réunis pour exploiter son idée.



Mais ce fut alors une vie terrible pour le malheureux policier : il lui fallut suivre Poindinterro dans les excursions les plus fatigantes, afin de l'avoir à l'œil à tout instant



Et à chaque instant de répit, entendre les extravagances les plus invraisemblables que son bourreau lui débitait sans pitié.



Aussi, le pauvre homme, en peu de temps, avait pris la mine la plus piteuse.



Nos deux amis, pendant ce temps, respiraient plus à l'aise; ils avaient renoué connaissance avec Mme Bonchou.



Tous trois faisaient ensemble des promenades charmantes. Laigrelet, malgré tout, poursuivi par l'effroyable révélation de Poindinterro, se laissait distancer par son rival dans les assiduités qu'ils prodiguaient tous deux à la riche veuve.



Des cauchemars l'obsédaient toutes les nuits, et souvent il croyait sentir les formidables serres du policier s'abattre sur lui.



Douillard reprenait espoir. Il voyait Mme Bonchou un peu étonnée de la froideur de Laigrelet, et faisait tout pour éclipser son rival aux yeux de celle-ci...



...Prenant des poses heroïques au bord des abîmes, afin de prouver que lui aussi était capable de grandes choses.



Il eût voulu trouver l'occasion de la sauver, lui aussi, de l'arracher à un torrent, à une avalanche...



...mais il n'avait pu, jusque-là, que la protéger contre la fureur de vaches fort paisibles, et qui ne manifestaient que dans son imagination, à lui, l'intention de les attaquer.



Un jour, on se mit en route pour une expédition plus importante, une ascension plus hardie; on partit de grand matin, sérieusement équipés.



Ce jour-là, justement, de fort bonne heure aussi, Poindinterro avait entraîné sa victime à peu près vers le même point. Il s'agissait de reconnaître divers endroits où l'on pourrait creuser des puits, afin d'ouvrir des bouches d'air sur le parcours du grand tunnel.

(A suivre).

PETITE CORRESPONDANCE

Un lecteur (Gand). — Non, hélas ! nous ne le croyons pas.

M. A. Chartier. — Remplacer les points par des lettres, de façon à former horizontalement des mots répondant aux définitions données, et de façon que ces mêmes mots se reproduisent verticalement.

C P. — Cela dépend beaucoup de l'appréciation du préposé, la proportion peut atteindre aussi bien l'un que l'autre des chiffres que vous citez.

M. V. Faure — Nous l'ignorons autant que vous, malheureusement, puisque ce lecteur a voulu garder l'anonyme, et ne donne pas la composition de ces pastilles.

Cadette de Gascogne. — Vos observations sont fort justes, nous y reviendrons.

Excelsior. — Sujet intéressant, mais nous l'avons déja traité à plusieurs reprises

M Bridenne. — Des questions aussi complexes sont du ressort d'un avoue, nous ne pourrions y répondre que trop en résumé.

M. Ch. Droulas. — Vous êtes assimilé à cette classe.

CHEMINS DE FER PARIS-LYON-MEDITERRANÉE

Voyages internationaux à itinéraires facultatifs.

Il est délivré toute l'année, dans toutes les gares des grands réseaux français, dans certaines agences de voyages et divers bureaux d'émission (1), des livrets de voyages internationaux à itinéraires établis au gré des voyageurs et pouvant comporter à la fois des parcours :

a) Sur les réseaux français du P.-L.-M., de l'Est, de l'Etat, du Midi, du Nord, de l'Orléans, de l'Ouest de l'Etat, (lignes algériennes), du P.-L.-M.-Algérien, de l'Ouest-Algérien, du Bône-Guelma et sur le réseau corse des chemins de fer départementaux.

b) Sur certaines lignes maritimes de l'Océan Atlantique, de la mer Méditerranée et de la mer Noire (échelles du Levant) desservies par la Compagnie Générale Transatlantique, par la Compagnie de Navigation mixte (Cie Touache), par la Société Générale de Transports maritimes à vapeur ou par la Compagnie des Messageries maritimes.

c) Sur les chemins de fer, allemands, austro-hongrois, belges. bosniaques et herzégoviniens, bulgares, danois, finlandais, italiens et siciliens, luxembourgeois, néerlandais, norvégiens, roumains, serbes, suédois, suisses et turcs.

L'itinéraire des voyages commencés en France, en Algérie, en Tunisie, en Corse ou en Italie, doit comporter obligatoirement des parcours étrangers; il doit ramener le voyageur à son point de départ.

Parcours minimum taxe : 600 kilomètres. — Validité : 45 jours jusqu'à 2.000 kilom., 60 jours de 2.000 à 3.000 kilom et 90 jours au-dessus de 3.000 kilomètres.

(1) Ces agences sont : 1° à Paris : Cook et fils, 1, place de l'Opéra ; Lubin, 36, boulevard Haussmann ; Voyages Modernes, 1, rue de l'Echelle ; Compagnie Hambourgeoise Américaine, 1, rue Auber ; Grands Voyages, 1, rue du Helder et 38, boulevard des Italiens ; Compagnie des Messageries maritimes, 14, boulevard de la Madeleine ; — 2° à Lyon : Lubin 76, rue de l'Hôtel-de-Ville ; — 3° à Marseille : Cook et fils, 11 *bis*, rue de Noailles ; Compagnie des Messageries maritimes, salles des bagages (traverse Nord de la Joliette, porte J).

13e ANNÉE — N° 41. 10 Centimes 13 OCTOBRE 1907.

Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

FRANCE : UN AN 6 fr. SIX MOIS : 3 fr. 50
ÉTRANGER : UN AN 9 fr. SIX MOIS : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

LA VIE DE BUREAU, par Georges OMRY.



— Que je vous plains d'avoir affaire à mon collègue! Un coup de canon ne le réveillerait pas!
— Mais vous, ne pourriez-vous pas me dire ce que je lui demande?
— Si, mais c'est impossible.
— Pourquoi?
— Parce que je ne suis là que pour le remplacer quand il est absent.
— Eh bien, justement!
— Justement, vous voyez bien qu'il est là.

La collaboration au **Pêle-Mêle** *est rétribuée. Pour recevoir franco le libellé des conditions, envoyer 0 fr. 15 en timbres-poste.*

Le bouquet tricolore

(CONTE DE LA GUERRE)

...A travers les campagnes fleuries du pays lorrain, envahi par l'armée allemande, il y avait un gros capitaine de uhlans, qui se promenait en traînant son sabre...

A la tête d'un fort détachement de cavalerie, il était venu la veille occuper le village voisin; et maintenant que toutes les maisons étaient pillées, il n'avait plus rien à faire, qu'à attendre de nouveaux ordres. C'est pourquoi, le cigare aux lèvres et le chapska en arrière, il flânait ce jour-là dans les prairies de la Moselle, écrasant de ses lourdes bottes, et meurtrissant de ses rudes éperons, les pauvres petites fleurs du sol conquis...

Le temps était splendide. L'officier jouissait confusément du sourire universel de la nature, indifférente aux tragédies humaines... Mais là-bas, bien loin, vers Forbach ou Sarreguemines, une grande fumée noire montait à l'horizon, comme si elle eut voulu obscurcir l'éclat du soleil... Une sourde rumeur, un grondement continu vibraient sur la plaine morne ou nul oiseau ne chantait plus... On distinguait parfois, selon le caprice du vent, des cannonades ou des carillons perdus au-delà des collines bleuâtres... Au Nord, une cloche villageoise sonnait le tocsin, et ses notes désespérées planaient lourdement dans l'air fatigué... Et le paysan tenace, qui n'avait point voulu quitter sa bonne terre, et qui, le dos voûté, l'œil farouche, cultivait encore son champ, que vingt mille chevaux piétineraient demain, savait bien que ce rideau de fumée était le présage sinistre de la ruine, de la dévastation et de la mort. Et l'infortuné se demandait dans la simplicité de son cœur, comment les fontaines pouvaient rester si limpides et les pâquerettes si radieuses, à l'approche d'une telle catastrophe...

Le gros capitaine de uhlans ne se demandait rien, lui: les grondements de la bataille ne le troublaient pas. Et il gardait une âme infiniment sereine; même, il fredonnait allègrement une de ces vieilles ballades d'outre-Rhin, qu'on entonne, les soirs d'été, dans les tavernes d'Heidelberg, tandis que les pipes s'allument et que la mousse blonde pétille au fond des chopes... La patrie allemande pouvait dormir tranquille, sa gloire n'était point menacée. Un essaim tourbillonnant d'abeilles n'arrête pas le sanglier qui dévale de la Forêt Noire en sa galopade furieuse: les baïonnettes françaises ne briseraient pas l'élan des envahisseurs... Et le tocsin, qui clamait sa détresse aux quatre vents du ciel, n'était que le signal du *Te Deum* de victoire que les armées teutonnes iraient bientôt chanter aux grandes cathédrales affreusement mutilées, mais triomphalement conquises....



...Il abattit la fillette d'un formidable coup de pied en pleine poitrine...

Voilà pourquoi le uhlan était badin, et aussi parce que son cigare tirait bien!...

***

Comme il achevait sa promenade bucolique; il aperçut soudain, dans la pairie, une jolie petite fille qui s'en venait vers lui.

De longs cheveux bruns encadraient son gentil visage un peu triste, où luisaient des yeux profonds et songeurs, et elle tenait, dans ses bras nus, une gerbe de fleurs, dont dont elle respirait le parfum.

...Et ces chères fleurs, qu'elle serrait contre sa poitrine, avec une sorte de tendresse farouche, resplendissaient des trois couleurs de France ainsi qu'un drapeau puéril et touchant... Par une délicieuse intuition du drame immense qui se jouait autour d'elle, la fillette avait cueilli des pervenches et des jacinthes bleues, des chèvrefeuilles, des lys et des jasmins blancs, des géraniums et des roses rouges... Et dans ce gros bouquet aux teintes nationales, elle semblait étreindre et bercer la patrie tout entière, la patrie en deuil dont elle avait deviné la détresse rien que par la mystérieuse angoisse qui gonflait son petit cœur de Lorraine... Le uhlan s'arrêta pour la regarder sans bienveillance, un peu agacé par la provocation naïvement symbolique du bouquet.

Il fronça le sourcil et haussa les épaules. Cette enfant, au lendemain d'un pillage, à la veille d'une invasion et sous la menace des mitrailleuses, s'en allait toute seule glaner des fleurs à travers ce pays maudit où planait l'épouvante, apparaissait comme l'emblême éclatant d'une race jeune et robuste, que rien ne pouvait abattre, et qui se relèverait toujours, malgré les désastres et malgré la mort, plus jeune et plus robuste que jamais!... Ce geste simple de petite fille résumait, synthétisait si bien toute la belle crânerie française, faite d'espoir, de bravoure, de bonne humeur et de fierté, que le gros capitaine devint rouge de dépit et de courroux; et il se mit à rager sourdement à la pensée que les fusillades, les canonnades, les incendies et toutes les calamités de la guerre, qui démoralisaient parfois des grognards chevronnés, n'avaient pu émouvoir cette âme de huit ans!...

Toutefois, sous le beau regard droit et limpide qui le pénétrait, il adoucit instinctivement la rudesse de son masque, et grimaça un sourire cauteleux:

— Bonjour, petite!... lui dit-il.

Elle ne répondit pas. Il lui déplaisait ce pandour, avec sa grosse moustache et ses yeux de Croquemitaine... Cela l'offusquait de voir un intrus écraser brutalement les pâquerettes de sa pelouse préférée... Et, pressentant un être hostile, elle fit la moue tout en serrant plus étroitement contre son cœur le noble bouquet tricolore qui montait jusqu'à ses lèvres...

— Tu as de jolies fleurs, reprit le uhlan... Veux-tu m'en donner?

— Non! dit-elle.

L'officier eut un mouvement de dépit. Il concevait peu ce refus si catégorique, opposé à un homme tel que lui; il insista:

— Si!... Donne-moi ton bouquet. **Je le** veux!...

— Non! répondit encore l'enfant.

— Nous allons bien voir!...

Il s'avança pour saisir les fleurs séditieuses qui l'irritaient. Mais la petite se déroba d'un bond... Et soudain, l'indignation fit flamber de colère ses larges prunelles... Quoi! ces misérables n'étaient donc pas encore satisfaits de ce que la fortune injuste leur jetait en pâture!... Le sang répandu, les villes bombardées, les sacs et les incendies ne leur suffisaient plus? Après les drapeaux français, il leur fallait maintenant flétrir les fleurs française?... Et la brave petite fille, dressée dans une attitude de mépris et de haine, cria de toutes ses forces:

— Voleur!... Voleur!...

Alors, le uhlan, outragé, jeta son flegme aux orties... Il s'élança sur la pauvrette qui osait lui tenir tête, et l'empoigna violemment par le bras. Sans gémir, sans pleurer, elle se débattit, elle défendit son cher bouquet.. Et, brusquement, happant de ses quenottes pointues la lourde patte du méchant ravisseur, elle le mordit jusqu'au sang...

— *Der Teufel!* vociféra l'officier, pâle de colère et de douleur...

Et sans réfléchir à la lâcheté, à l'infamie qu'il commettait, n'écoutant que sa fureur vengeresse, il recula d'un pas pour prendre de l'élan, et abattit la fillette d'un formidaable



A l'hôtel, son ordonnance le trouva mort dans son lit.

coup de pied en pleine poitrine... Horreur... elle eut un faible cri d'oiseau blessé, tomba

dans l'herbe touffue, parmi les marguerites, et, sous son beau linceul de fleurs tricolores, elle exhala doucement sa petite âme, qui était si grande!...

Ce fut très vite fait... Et quand le capitaine, surpris par la violence aveugle de son propre geste, se pencha sur elle pour lui confisquer son bouquet, il vit qu'elle était morte. Il n'osa pas lui fermer les yeux. Il murmura:

— C'est fâcheux!... Je ne croyais pas frapper si fort!... Bah! tant pis pour elle, il faut briser tout ce qui résiste: c'est la guerre!...

Puis il ramassa tranquillement la gerbe de fleurs qu'il venait de conquérir si vaillamment, et il l'emporta comme un trophée, laissant la pauvre petite martyre étendue sous le beau ciel impitoyable, qui voyait de tels forfaits s'accomplir et qui rayonnait quand même...

***

Le uhlan regagna paisiblement le village dévasté, et se hâta d'aller déposer sa moisson odoriférante dans la chambre qu'il s'était adjugée, bon gré, mal gré, chez le plus riche propriétaire de l'endroit. Cette pièce était confortable, mais triste: pour l'égayer, le Prussien mit des fleurs partout, en garnit les potiches et les jardinières rustiques ornant la commode et la cheminée. Mais il eut soin de séparer les lys blancs des roses rouges, et les géraniums des pervenches, pour n'avoir pas l'obsession de ce bouquet aux trois couleurs de France, insolent comment un drapeau...

Les tristes fleurs, disséminées, s'inclinèrent sous le poids d'une lassitude soudaine, et chacune, en particulier, ne fut plus qu'une malheureuse petite chose, agonisante et fanée, dont la sève était glacée d'horreur aux mains du meurtrier...

Le soir, après un festin copieux, généreusement arrosé de Bourgogne et de Champagne, le capitaine, ayant noyé ses remords, réintégra sa chambre, non sans trébucher quelque peu dans l'escalier... Il chantonnait *Gaudeamus!...* la face rubiconde et l'œil émerillonné. Il fut charmé de retrouver son logement tout pavoisé de fleurs, et il ne songea plus qu'elles étaient maudites, parce qu'elles avaient été volées sur un cadavre... Son âme poétique se délecta, son gros nez flamboyant butina, de-ci, de-là, ainsi qu'un frelon bourdonnant les sucs doux et vénéneux que distillaient sournoisement les calices; et voltigeant de corolle en corolle, il y puisa une griserie nouvelle, plus accablante et plus capiteuse encore que celle du champagne, car c'étaient tous les aromes de la terre qui lui montaient au cerveau... Ivre de parfums, il se coucha et s'endormit comme en un jardin embaumé...

Bonne nuit, uhlan, bonne nuit!...

***

...A présent, c'est l'heure indécise où les grillons ne chantent plus, où nulle charrette ne grince sur la route, où toute chandelle est morte dans le village engourdi... Un sommeil de brute clôt la vaste bouche tapageuse des ulhans, apaise la rudesse de leurs jurons et le cliquetis de leurs sabres. De loin en loin, on entend seulement un cheval qui s'ébroue dans une écurie. Une immense lueur rouge éclaire sinistrement tout un côté du ciel sans lune, vers le Nord-Est. Et le factionnaire posté à l'orée du village, reste immobile à regarder, stupidement, l'horizon qui brûle...

Le reflet pourpre de l'incendie teinte vaguement la chambre trop parfumée où le gros capitaine de uhlans se débat sous la griffe d'un cauchemar inexorable... Il a bu et mangé comme quatre, et cela lui donne la fièvre. Dans son rêve, il ouvre les yeux et aperçoit le lit où il est couché, les meubles qui l'entourent et les fleurs qu'il a rapportées.. Pour un peu, il se croirait éveillé, mais voici que tout à coup, ces fleurs ont frissonné... Chacune d'elle revêt peu à peu l'apparence d'un visage minuscule aux aguets, et le dormeur s'inquiète à la vue de ces faces hostiles qui l'observent...

La fenêtre est fermée, il n'y a point de courant d'air dans la pièce... Et pourtant les fleurs on remué... L'Allemand les a vues... il les voit distinctement... Oui, oui, les fleurs s'agitent, elles se redressent, elles secouent leur torpeur... ô prodige!...

Quel mystérieux aquilon les pousse? quelle impulsion terrible et surnaturelle les stimule et les précipite? de quelle justice immanente sont-elles les humbles exécutrices?... Les voilà qui s'évadent de leurs potiches et de leurs jardinières, et qui sautent sur le plancher, en personnes résolues qui savent ce qu'elles font... Et bientôt, c'est le bouquet tricolore tout entier qui monte à l'assaut du lit, sur le rythme allègre de la charge... « *Ya de la goutte à boire là-haut! Y a de la goutte à boire!...* »

Le uhlan oppressé, congestionné, suffoqué, voudrait chasser cette hallucination qu'il qualifie d'absurde: il essaie de se lever, d'appeler à l'aide, de rentrer dans la réalité... Mais ses muscles n'obéissent plus à sa volonté: il est inerte, il est aphone et il demeure cloué, tout pantelant dans l'épouvante de ce cauchemar... Est-ce bien un cauchemar?... Non!..

Le bouquet tricolore est vivant!... Maître de son ennemi terrassé, il pèse maintenant sur sa poitrine, il lui souffle au bord des lèvres le poison mortel de ses calices, il le tue lentement, graduellement, savamment... Ah! tu aimes les fleurs, misérable?... Eh bien! voici des fleurs!... Ah! tu es amateur de parfums?... Voici des parfums!... Hâte-toi d'en profiter, il sera trop tard demain!... Ah! tu as voulu des lys et des roses pour orner ta demeure?... Voici des lys et des roses jusqu'à ce que tu en crèves!...

. . . .

En effet, il en creva, le ulhan!... A l'aube, son ordonnance le trouva mort dans son lit: il avait été asphyxié par les fleurs du bouquet tricolore.

Robert FRANCHEVILLE.

Pêle-Mêle Causette

Le cas de cette jeune personne qui a lacéré une toile du Louvre, est beaucoup plus intéressant qu'il ne semble au premier abord.

En lui-même, le fait est assez banal. Mais, dans sa simplicité, il involve toute la question sociale.

En effet, la première revendication de la société future, réside dans le droit à la vie, dans l'obligation, pour la société, de fournir la nourriture et le gîte à tous ceux de ses membres qui sont dans le besoin.

Cette obligation, la société actuelle s'y soustrait, mais Valentine Cantrel a trouvé le moyen de l'y contraindre.

Elle n'a eu qu'à porter la main sur une propriété nationale pour s'assurer le logement et la subsistance aux frais de l'Etat.

Elle a démontré, par conséquent, que d'ores et déjà, un individu peut, s'il le veut, se faire héberger par ses concitoyens.

C'est, sous une forme un peu différente, ce que réclame le progrès social.

L'acte de Valentine Cantrel est, sous ce rapport tout à fait typique.

Elle n'a obéi à aucun ressentiment, à aucune pensée de vengeance. Elle a voulu vivre, et, pour cela elle a eu recours à un moyen anodin, en somme, puisqu'il ne lèse aucune individualité en particulier.

Tout au plus, peut-on regretter qu'elle se soit, inconsciemment, du reste, attaquée à un chef-d'œuvre.

Il pourrait exister, dans nos musées, un petit réduit, un coin sombre, où seraient réunies quelques croûtes sans valeur.

Valentine Cantrel s'en serait prise tout aussi volontiers à une de ces croûtes. Le résultat, pour elle, eût été le même, puisque ç'eût été au même titre que le tableau d'Ingres une propriété de l'Etat.

Et la société n'eût subi aucun dommage de par la disparition d'une mauvaise toile.

L'acte de Valentine Cantrel se réduisait ainsi à un simple geste, à un simulacre.

Et la condamnation n'atteignait pas son honneur.

Le point à retenir en cette affaire, c'est que la société, qu'elle le veuille ou non, est forcée de sustenter ceux qui l'exigent.

La garde qui veille dans les galeries du Louvre ne peut l'en dispenser. Un geste est trop prompt pour qu'on l'arrête à temps. Et, du reste, le Louvre n'est pas seul à contenir des œuvres nationales. Tous les édifices publics, les jardins et même les places publiques en possèdent. Il est impossible de surveiller utilement toutes ces choses.

Mieux vaudrait peut-être reconnaître franchement la situation et donner à ceux qui le veulent, le droit de se faire incarcérer sur simple demande.

Ceci sans autre formalité, ni jugement.

Ce sera un commencement de solution de la question sociale.

Valentine Cantrel passera peut-être un jour pour la protagoniste d'une nouvelle civilisation! Ne riez pas, la chose n'a rien d'impossible.

Fred ISLY.

CORRESPONDANCE PERSONNELLE

M. André Demeusy, Paris. — J'ai envoyé la somme que vous m'avez adressée, dans un but charitable, au Sanatorium de Zuydcoote (Nord).

C'est une œuvre philanthropique des plus intéressantes, et qui mérite l'appui de ceux qui s'intéressent au sort des enfants.

Socrate et le poursuiveur

Voici une petite anecdote qui, pour remonter au temps de la Grèce ancienne, n'en manque pas moins de saveur:

Un jour, un homme poursuivant un autre homme, passait à côté de Socrate en brandissant une hache:

— Arrêtez-le! arrêtez-le! criait-il.

Mais le maître de Platon ne bougeait pas.

— Eh! quoi! vocifèra l'homme à la hache, tu ne pouvais pas lui barrer le chemin? c'est un assassin!

— Un assassin, fait le philosophe, que veux-tu dire?

— Ne fais pas le sot! Un assassin est un homme qui tue.

— Un boucher, alors?

— Vieux fou! C'est un homme qui en tue un autre!

— Bien sûr, un militaire!

— Idiot! Un homme qui en tue un autre en temps de paix!

— Je comprends, le bourreau!



VITESSE ET CURIOSITE

— C'est un truc pour faire ralentir les automobiles sur le passage de mes bêtes!

— Espèce d'âne! Un homme qui en tue un autre dans sa maison.

— Compris, un médecin!

Sur ce, l'homme à la hache poursuivit sa course, persuadé qu'il avait eu affaire à un fou.

Balzac en Autriche

Balzac, faisant un voyage en Autriche, se trouvait très embarrassé, pour payer ses diverses dépenses, ne connaissant ni la langue allemande, ni la monnaie du pays.

Or, la façon dont il s'y prenait pour payer ses postillons est curieuse et bien digne du grand psychologue qu'il était.

A chaque relais, le postillon se présentait à la portière de la voiture; alors, Balzac sortait un sac rempli de kreuzers (monnaie allemande), et, regardant fixement le postillon entre les deux yeux, il lui mettait successivement dans la main un kreutzer, deux kreutzers, trois, quatre, etc., jusqu'à ce qu'il le vit sourire. Dès que le postillon souriait, Balzac, comprenant qu'il lui donnait un kreutzer de trop, reprenait vivement sa pièce, et le postillon était payé.

FACÉTIE DE POÈTE

Leconte de Lisle fut longtemps un poète glorieux et inconnu. Ses *Poèmes Barbares* l'avaient classé au premier rang des Parnassiens, entre Sully Prudhomme et Hérédia; ses *Erynnies* le sacrèrent grand écrivain tragique.

Cependant, le public l'ignora jusqu'au jour où il entrait à l'Académie, en remplacement de Victor Hugo, son maître et son ami.

Invité, un jour, à une réception impériale, au château de Compiègne, il donna, en entrant, selon l'usage, son nom au valet introducteur. Mais, pour ne point établir de confusion — un autre invité s'appelant le comte Delisle — il avait recommandé:

— Vous annoncerez Monsieur Leconte.

Le valet attendait la suite.

— Le comte de?...

— Leconte, de Paris, ajouta le poète, en déguisant un fin sourire.

Le valet eut un mouvement d'effroi qui le cloua sur place un bon moment. Mais d'autres invités arrivant, il dut se résoudre à faire son devoir, et, d'une voix funèbre, il annonça:

— Monseigneur le comte de Paris!

On juge de l'effarement que produisit ce nom jeté dans le salon impérial.

Inutile de dire qu'à partir de ce jour-là Leconte de Lisle ne fut plus jamais invité à la cour.

QUIPROQUO

Un gaillard, à qui l'on avait adressé une invitation pour je ne sais plus quelle cérémonie, répondit à l'homme aimable qui avait songé à lui:

— Impossible, raison de *santé!*

Il ne mentait pas, il y était détenu.

****

Courrier Pêle-Mêle

Ballons-sondes.

Monsieur le Directeur,

Dans le numéro 33 de votre estimable journal, j'avais indiqué à M. Tonif, les hauteurs maxima d'ascension obtenues: 1° Par un ballon monté; 2° Par un ballon non monté. Le record d'altitude, pour ces derniers, vient d'être singulièrement modifié. La Commission internationale des ascensions scientifiques, dont le siège est à Strasbourg, vient de publier son rapport sur les résultats acquis depuis le commencement des expériences faites avec les ballons-sondes dans les hautes couches atmosphériques.

Or, il résulte de la lecture de ce rapport, qu'un de ces ballons a atteint l'altitude extraor-

LES DEUX PARASITES

(d'après le *Rat de ville et le Rat des champs*, LA FONTAINE)

Sur le sommet odorant
De Béchamel, homme habile,
Un parasite élégant
Avait élu domicile.





Il invita un copain
Qui logeait sur Bêle-Tant
A un délicat festin.
L'autre accepte incontinent.

Sur un cheveu magnifique,
Couvert et menu sont mis:
Brillantine au cosmétique;
Pellicules en salmis.

Le souper fut fort honnête,
Rien ne manquait au festin.
Le peigne troubla la fête
Pendant qu'ils étaient entrain.



L'invité, qui se régale
Effrayé par tant de bruit,
Avec prestesse détale,
Son camarade le suit.

Le bruit cesse, on se retire,
Amis rassurés bientôt,
Et le citadin de dire:
— Achevons tout notre rôt.

— C'est assez! dit le convive,
Demain vous viendrez chez moi.
Ce n'est pas que l'on y vive
Aussi bien que chez un roi,



Mais au moins le calme règne,
Quand nous serons à manger
Ne craignez pas que le peigne
Vienne pour nous déranger.

Rien ne vient onc m'interrompre,
Je fais tout à mon désir.
Adieu donc! fi du plaisir
Que la crainte peut corrompre.



AUSCULTATION DU DOCTEUR MOYEN

— Respirez fort.
— C'est pour voir si j'ai du coffre?
— C'est ça même!



ON DEMANDE UNE CONCIERGE OU LE JUGEMENT DE PARIS

— A vous la pomme!...

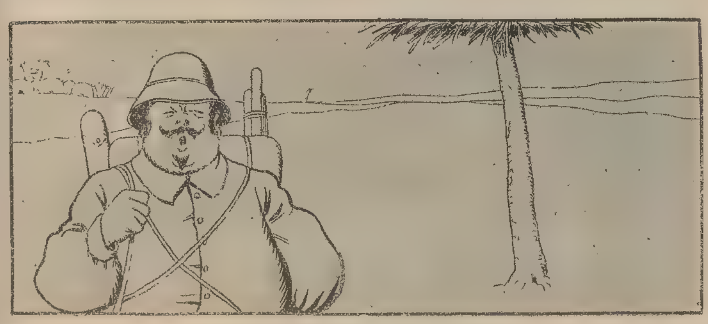
dinaire de 26.000 mètres (trois fois la hauteur de la plus haute montagne du Globe), ce chiffre est donné par le météorographe du bord, qui a, en outre, permis de constater: 1° Que la pression atmosphérique au-dessus d'un point donné du sol, subit des fluctuations qui ne sont pas, comme on le pensait, proportionnelles avec la hauteur; 2° Que la température subit une dépression variable et que des courants relativement chauds existent dans l'atmosphère au-delà de 15.000 mètres.

Ces constatations sont d'une importance capitale pour la prévision du temps; elles sont appelées à modifier complètement les principes actuels de la météorologie.

Souhaitons que le Vieux Major en fasse son profit.

Recevez, etc.

P. Poirier (Antony).



LA DERNIÈRE DE MARIUS

Marius — Quand il m'arrive de partir de bon matin et que j'ai besoin d'éclairer ma route, je fais : « Cocorico !... »



[illegible] le chant du coq, qu'aussitôt le soleil se lève ! [illegible]

Cadran solaire

Monsieur le Directeur,

Un lecteur du *Pèle-Mêle* demande des renseignements sur la construction d'un cadran solaire. Une réponse complète exigerait beaucoup de place et des épures. Je me bornerai à quelques indications.

On distingue dans un cadran solaire: 1° Le *style*, ou tige portant ombre. Cette tige est toujours parallèle à la ligne des pôles. Elle est, par conséquent, dirigée du sud au nord (dans un plan Méridien) et fait, avec le plan horizontal, un angle égal à la latitude du lieu; 2° Les *lignes horaires* tracées sur la surface du cadran et sur lesquelles l'ombre du style indique l'heure. Le tracé de ces lignes est trop compliqué pour être indiqué ici. J'en dirai seulement le principe. Si la surface du cadran était un plan perpendiculaire au style (parallèle à l'équateur) on aurait un cadran *équatorial*. Les lignes horaires sur un pareil cadran sont *équidistantes*, et, par conséquent, faciles à tracer. Supposons maintenant que la surface du cadran soit un autre plan P. Imaginons, au devant du plan P, un cadran équatorial; le plan de ce quadran auxiliaire coupe le plan P suivant une ligne droite, dite *équinoxiale*. Les lignes horaires du cadran auxiliaire coupent l'équinoxiale en des points A B C, etc. En joignant ces points au point de rencontre du style avec le plan P, on obtient les lignes horaires du cadran que l'on veut construire.

Pour construire un cadran solaire, on [illegible]



ORAISON FUNÈBRE

L'ORATEUR. — Notre regretté ami avait pour devise : « Après nous, le déluge. » L'excellent homme doit être satisfait en voyant le déluge de larmes qu'a provoqué son départ !

du sud au nord). La méthode la plus connue, consiste à planter une tige verticale (*gnomon*) sur un plan bien horizontal. On cherche deux instants de la journée, l'un avant, l'autre après midi, où l'ombre de la tige a la même longueur, on mène la bissectrice des deux directions de l'ombre à ces deux instants: c'est la méridienne. Je n'entre pas dans le détail des précautions à prendre pour avoir quelque précision.

On construit généralement le cadran sur un mur vertical; il faut alors, pour la construction des lignes horaires, connaître l'angle de la méridienne avec le mur. On l'obtient facilement, en construisant la méridienne de façon qu'elle aboutisse au mur.

Je terminerai par quelques remarques:

1° La construction exige la connaissance de la latitude du lieu. L'*Annuaire du bureau des longitudes* des années à millésime impair (1905, 1907, 1909), donne les latitudes et longitudes de toutes les préfectures et sous-préfectures. On peut également les trouver à l'aide d'une carte de l'état-major, ou d'une autre carte à grande échelle.

2° Un cadran solaire indique le *temps vrai* du lieu. On a le *temps moyen* du lieu en faisant une correction. Cette correction est indiquée pour tous les jours de l'année, dans l'*Annuaire du bureau des longitudes.* Ayant le temps moyen du lieu, on a le *temps moyen de Paris* (heure légale) par une autre correction. On évalue en temps la longitude du lieu, à raison de quatre minutes par degré, on l'ajoute à l'heure du lieu, si ce lieu est à l'Ouest de Paris, ou la retranche dans le cas contraire. On passe ainsi de l'heure locale à l'heure de Paris.

Je terminerai en citant un curieux cadran solaire qui se trouve au Parc de Dijon. Les heures sont marquées par des dalles sur le sol horizontal. Au centre, sur une dalle allongée, sont indiqués les noms des mois. L'observateur sert de style. Il se place sur la dalle, au-dessus du nom du mois de l'observation, et son ombre indique l'heure. Ici le style est vertical, il ne peut alors être fixe, il est mobile avec la saison.

Encore une remarque ayant son importance: Pour la précision, il convient de terminer le style par une petite plaque parallèle au cadran et percée d'un trou. La tache blanche produite dans l'ombre par ce trou est plus facile à observer que l'ombre d'une tige pleine.

Bibliographie. — *Construction des cadrans solaires*, par ABEL SOUCHON, *à la librairie Gauthier-Villars.* **Prix: 2 fr. 50.** Cet ouvrage traite la question avec beaucoup de détails.

Recevez, etc.

UN LECTEUR DU *Pêle-Mêle*.

Suicides d'animaux

La mort est un remède à tous nos maux, a dit Montaigne. Et la mort la plus volontaire est la plus belle, car si la vie peut dépendre de la volonté d'autrui, la mort ne dépend que de la nôtre.

Il semble bien que cette suppression radicale, ne soit pas le privilège exclusif de l'homme. On cite des animaux qui y eurent parfois recours. Et voilà qui les rapproche singulièrement de nous, puisqu'ils nous imitent ainsi en ce que nous avons de meilleur — ou de pire.

Le fait est intéressant, parce qu'il suppose chez eux une mentalité fort développée: la conscience de leur personnalité, la connaissance de la mort et du pouvoir qu'ils ont de la provoquer.

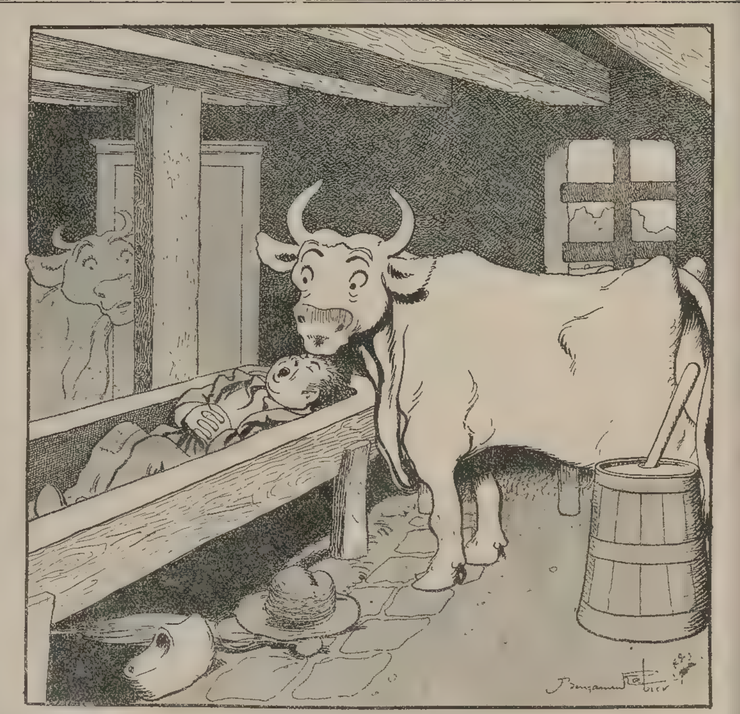
Si Descartes avait médité ce point particulier, peut-être n'eût-il pas nié toute raison aux bêtes. On connait l'amusante boutade par laquelle il résumait sa théorie de l'automatisme: « Les animaux ne parlent pas ». Et il ajoutait, spirituellement: « Cela ne témoigne pas seulement qu'ils ont moins de raison que l'homme, mais qu'il n'en ont point du tout, car on voit qu'il n'en faut que fort peu pour pouvoir parler ».

Eh bien! quelques exemples sont là pour prouver que nos « frères inférieurs » sont quand même susceptibles d'entendement.

Une note, publiée en son temps, dans les gazettes, sur le suicide d'un cheval de fiacre, ne manqua pas de susciter quelque scepticisme. Un soir d'hiver, sur le pont des Saints-Pères, un cheval, battu par son maître, était tombé. « Lorsqu'on l'eût débarrassé de ses rênes et de son licol, avant qu'il fût possible de le retenir, il se dressa d'un bond, sauta par dessus le parapet et se jeta dans le fleuve. Tous ceux qui assistèrent à la scène, déclarèrent que l'acte de l'animal semblait réfléchi. »

Des suicides de chiens nous sont relatés d'une façon très affirmative. Un auteur ancien a écrit que Hyrcanus, le chien du roi de Thrace, Lysimaque, demeura, après le décès de son maître, obstinément couché sur son lit, refusant toute nourriture. Et quand on brûla le corps du roi, Hyrcanus s'élança dans le brasier pour y trouver la mort.

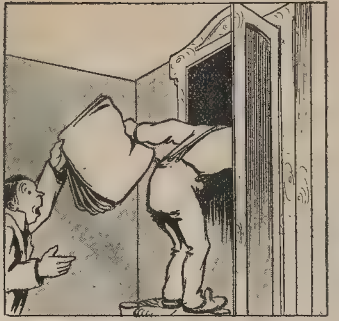
Même constatation pour le chien de Pyrrhus.



L'AUGE EST PLEINE

— Ah! non. . je n'en veux pas... je suis végétarien !...





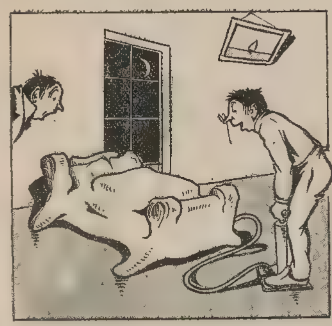


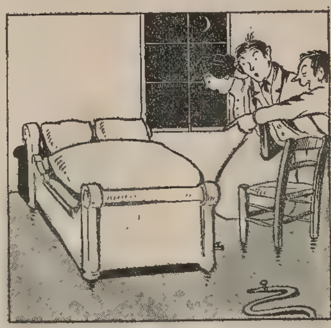
LES GRANDES INVENTIONS DU « PELE-MELE »

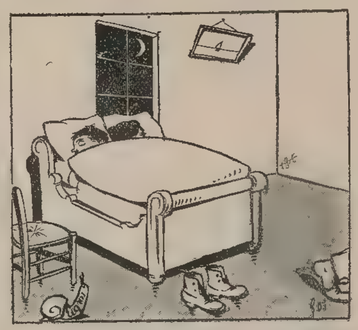
Que d'aventure on sonne chez vous et, qu'à l'improviste, des parents de la campagne vous tombent sur les bras...

...Vous serez embarrassé... à moins que vous ne possédiez la literie pneumatique du *Pêle-Mêle*, dans le haut d'une armoire.

Si tel est votre cas, vous n'avez qu'à quérir votre pompe à air, à l'adapter à une valve et à pomper.







Bientôt se dressera, devant les parents ébahis...

...le plus confortable des lits, garni de ses oreillers, et de son édredon. Le tout gonflé du même coup.

Cinq minutes après, ils ronfleront comme des bienheureux... mais ne leur jouez pas le tour d'ouvrir la valve pendant leur sommeil.

Un éléphant, n'aurait, selon divers chroniqueurs de l'antiquité, pas donné de moindres preuves de son intention d'en finir avec les jours. « *Lequel éléphant ayant tué son gouverneur* (cornac) *par impétuosité de cholère, en print un dueil si extrême, qu'il ne voulut oncques plus manger et se laissa mourir* ».

Si ces exemples paraissent un peu lointains, on en pourrait citer de plus récents. Ainsi, telle note parue l'an dernier dans le *Daily Chronicle*, et dont voici la traduction :

« Un témoin oculaire, nous rapporte le suicide d'un chien, à la station de chemin de fer de Crofton Park. L'animal, qui paraissait avoir perdu son maître, allait et venait depuis quelques minutes d'un air inquiet, lorsque, voyant arriver un train, il se précipita sur la voie, posa sa tête sur le rail et fut décapité par le convoi qui lui passa tout entier sur le corps... »

Sans remonter au chien de Montargis, ni au chien du Louvre, immortalisé par Casimir Delavigne, on pourrait remplir des *in-folio* de semblables anecdotes.

Vers 1891, après la mort du comte d'Abzac de la Douze, les trois chiens de ce gentilhomme se rendirent au cimetière de Champcevinel et se seraient laissé périr devant le caveau, si on ne les avait ramenés de force dans leur niche.

A Nantes, au cimetière de la Miséricorde, on peut voir sur un tombeau, la statue d'un pauvre toutou qui avait fini par mourir de faim sur la tombe de son maître.

Tout récemment encore, un drame singulièrement émouvant attrista les passagers du *Columbia*, qui se rendait à New-York. Pendant la traversée, l'enfant de M. et Mme Andrew Macdonald, une fillette de quatre ans, mourut. Après la cérémonie funèbre, dès qu'on eût jeté le petit cercueil dans les vagues, Daisy, la chienne de M. Macdonald, qui n'avait cessé de donner les plus vives marques de chagrin, échappa à la personne qui la gardait et, avant qu'on pût la retenir, franchit le bordage et s'élança dans la mer.

La pauvre petite bête tourbillonna un instant sur les flots et disparut enfin à la place même où s'était englouti le cadavre de sa jeune maîtresse.

André SAVIGNON.

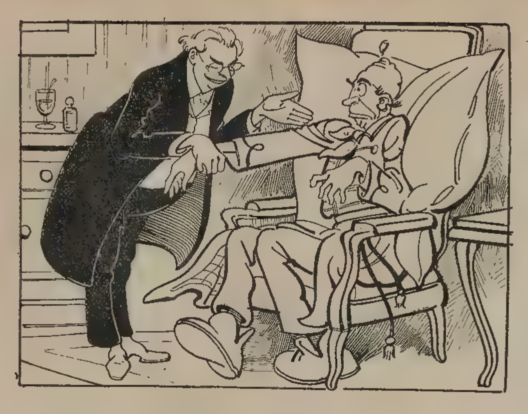




AVANT LE BAL

LE PÈRE. — Tu nous fais attendre, fifille, tu es trop longue à t'habiller. Regarde ta mère, elle est prête depuis longtemps !

LA JEUNE FILLE. — Ah ! mais, c'est qu'il m'est impossible de faire comme maman, trois choses à la fois.





NOS MEDECINS

— Et que vous a dit votre médecin?
— Il prétend qu'il faudrait me couper la jambe!
— Mais c'est un crétin! la jambe n'a absolument rien. C'est dans le bras que réside votre mal, et c'est lui qu'il faut couper.

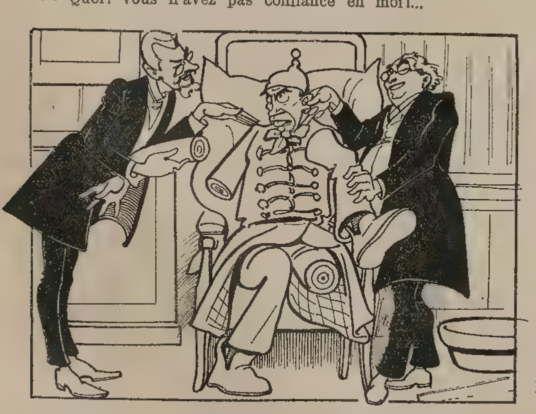
— Je vous avoue que j'ai vu un autre médecin, et il affirme que ce n'est pas la jambe, mais le bras qu'il me faut couper!
— C'est un âne! Je maintiens ma jambe. Votre bras n'a absolument rien.



— Ecoutez, messieurs les médecins, vos avis sont tellement différents que j'ai tenu à ce que vous vous vissiez et vous missiez d'accord.
— Comment! vous ne me croyez pas!
— Quoi! vous n'avez pas confiance en moi!...



— Alors, quoi que je vous en aie dit, vous croyez donc que votre jambe est malade? Je vous prouverai le contraire.
— Malgré mon affirmation, vous voulez que votre bras soit infesté. Vous allez voir que c'est faux.



— Eh bien! n'avais-je pas raison? Voyez ce bras, il est superbe! Il aurait pu vivre cent ans!
— Eh bien! avais-je tort, en vous affirmant que cette jambe était saine? Vous auriez pu aller jusqu'au bout du monde avec une jambe pareille.



Le Malade. — Mais alors, Messieurs, il n'était besoin de rien me couper.
— Peut-être, mais ne fallait-il pas que je vous démontre que le bras était sain?
— Ne fallait-il pas prouver que la jambe était bonne? L'amour-propre est sauf, Dieu merci!

GOBEURS



C'était à la réception dansante du ministre. J'avais fa's réc:mment la connaissance du malin directeur de théâtre qui me fit, au buffet, la confidence suivante: « Le public parisien n'est pas difficile à mener. Mettez vos places à quarante sous, vous n'aurez pas un chat; on trouvera ça trop cher...



...Mais affichez-les à six francs et envoyez, au hasard du *Bottin*, des billets de faveur, qui, au contrôle, donneront le droit d'occuper les mêmes places pour trois francs, et vous refuserez du monde! »



Passant au palmarium, je rencontrai le sympathique directeur d'un de nos grands magasins de nouveautés. *Le Paradis des Dames*: « Le public Parisien est très gobeur, me confia-t-il sous le sceau du secret. Ainsi, affichez, en lingerie, un service de table à 125 francs, on reculera devant le prix...



Mais annoncez des « Soldes de printemps ou d'automne », occasions exceptionnelles, etc., et mettez ces services à 130 francs. Avant midi, il n'en restera plus un seul.



Dans le jardin, je rencontrai le ministre lui-même, il était en veine d'expansion: « Les peuples ne sont pas difficiles à conduire, m'affirma-t-il. Augmentez de cinquante centimes l'impôt sur les bicyclettes; tout le monde hurlera...



...Mais supprimez l'impôt sur les bicyclettes et établissez l'impôt sur le revenu, le contribuable sera persuadé avoir fait une bonne affaire. »



Au moment de partir, je pris congé du directeur de théâtre:
— Vous verra-t-on demain? lui demandai-je.
— Demain, non! Je dois aller accompagner ma femme aux soldes de printemps du *Paradis des Dames*; occasions exceptionnelles.



— Vous verra-t-on demain? demandai-je au directeur du grand magasin.
— Demain, non! je vais avec ma femme au théâtre; nous avons des billets de faveur à trois francs; il faut en profiter.



— Vous verrai-je demain? demandai-je au ministre.
— Impossible, mon cher, j'accompagne ma femme au *Paradis des Dames*; (soldes de printemps), et de là nous allons au théâtre (billets de faveur à trois francs).

Express pochade

L'Ami. — Tiens, ce cher Durand! Comme te voilà beau aujourd'hui! Cette belle redingote noire et cette fleur à la boutonnière! Mazette tu te mets bien.

Durand. — Je vais à une réunion.

L'Ami. — A une réunion dansante?

Durand. — Mais non!... à une réunion politique.

L'Ami. — Il y a des élections dans ton quartier?



Durand. — Non. Je vais à un meeting de protestation contre les sans-patrie.

L'Ami. — Très bien, je te félicite, et j'irais volontiers protester avec toi contre ces fâcheuses théories, mais je ne puis décemment me présenter en chapeau de paille.

Durand. — Pourquoi pas? J'y vais bien en casquette.

L'Ami. — Oui, mais ta casquette à toi est très élégante!

Durand. — Alors, c'est donc vrai qu'elle me va bien!... Tout le monde me dit qu'elle me donne tout à fait l'air d'un Anglais.



SCENE DE MENAGE

— Comment! tu me jetterais ce poulet à la tête... Et devant la cuisinière...

— Oh! rassurez-vous, Madame, cela me froisserait si c'était moi qui l'avais fait cuire, mais c'est un poulet qui sort de chez le rôtisseur.

DE NOS LECTEURS

Les accidents de chemins de fer

L'opinion publique s'émeut et s'alarme dès qu'un accident de chemin de fer se produit. La raison de cette émotion et que le chemin de fer est un moyen de locomotion entré dans notre vie journalière, et que nous nous imaginons que l'accident, ou même la catastrophe arrivés, à un voyageur quelconque, hier peuvent nous atteindre demain. Or, il n'en est rien, car il faut toujours considérer la proportion de voyages effectués, par rapport aux catastrophes qui peuvent se produire. Cette proportion est infime pour 1905. La voici établie d'après les statistiques des administrations des chemins de fer allemands et de notre ministère des travaux publics:

Sur un million de voyageurs, il y a eu:

En Allemagne . .	0.08	morts	0.39	blessés.
En Autriche-Hongrie	0.12	—	0.96	—
En France	0.12	—	0.17	—
En Angleterre . . .	0.14	—	1.94	—
En Suisse	0.20	—	1.04	—
Dn Belgique . . .	0.22	—	3.02	—
Aux Etats-Unis . .	0.45	—	6.58	—
En Russie	0.99	—	3.93	—

On voit que, dans cette classification par fréquence d'accidents, la France est assez épargnée. Evidemment, la catastrophe des Ponts-de-Cé, et surtout celle de l'Orléans, à Coutras (celle de l'Orléans est due, comme toujours, à l'incurie de cette compagnie, quoi qu'on en ait dit) vont augmenter la proportion des morts et des blessés pour 1907. Mais à part cela, la sécurité des chemins de fer, en France, est assez grande, en somme. Prenez un exemple: Supposez une loterie d'un million de billets, s'il n'y a qu'une chance de 0.12 (c'est la proportion des morts en France) pour gagner le gros lot, vous avez de grandes chances de ne pas le gagner. De même, vous pouvez espérer de ne pas être la victime de l'accident de chemin de fer.

*
* *

Pauvre oiseau

En Irlande, il est d'usage de porter en terre le corps d'un roitelet, le lendemain de Noël.

Cet usage provient d'une vieille légende, qui veut que le cri de cet oiseau ait réveillé les gardes de saint Etienne sur le point de fuir et favorisé ainsi son martyre. De là une haine de la population contre ce pauvre oiseau. Mais, quand il est mort, les pêcheurs d'Irlande prennent et gardent ses plumes, qui les préservent, prétendent-ils, contre l'orage, et les femmes en font autant pour avoir le bonheur au foyer.

Car le roitelet, dit-on, est un mari modèle!

Pensions et rentes singulières

En Angleterre, le duc de Richmond reçoit une pension d'un demi-million par an, parce que le roi Georges III, en 1799, s'est libéré, vis-à-vis d'un de ses ancêtres, moyennant cette somme de un shilling, par *chaldron* (1.300 litres) de charbon que le souverain devait payer à cette époque, au propriétaire des mines de la Tyne.

A citer aussi le cas du petit-neveu de Nelson, qui touche une rente de 224.375 francs, parce que son grand-oncle fut tué, il y a près d'un siècle à Trafalgar. Une cousine du héros touche 37.500 francs de pension. Tant qu'il y aura un ou une Nelson en Angleterre, la gloire de l'ancêtre coûtera près de 300.000 francs par an aux contribuables.

La liste est longue des charges de ce genre qui pèsent sur le budget anglais, jusqu'à cette redevance de 25 francs par semaine, que le Colonial Office octroie au magasinier de Sainte-Hélène, en souvenir des services rendus par son prédécesseur, le contemporain de Napoléon.

*
* *

Eloquence et ruse

Plaidant devant la Cour d'Assises, dans un procès sensationnel, un avocat sut émouvoir l'auditoire en invoquant le triste avenir réservé au fils de la victime, un jeune bambin de quatre ans, présent à l'audience. A un moment donné, pour forcer plus sûrement les larmes, l'avocat prit entre ses bras l'enfant, qui se





L'INGENIEUX CHEF DE MUSIQUE

M. Dobécarre, chef de musique, s'est aperçu que, profitant de la poussière des routes, ses musiciens ne soufflaient pas tous; aussi, fait-il mettre de l'eau de savon dans les instruments, en sorte que...

...il n'a qu'à tourner un peu la tête pour voir les bulles qui, d'après leur volume, indiquent de quel instrument elles sortent.

mit à pleurer et à crier. Mais l'avocat adverse, qui était un vieux renard, soupçonnant quelque chose, demanda brusquement au bambin pourquoi il pleurait si fort.

— C'est que le Monsieur, il me pince les jambes ! s'écria le petit innocent.

Pêle-Mêle Connaissances

Le premier phaéton à vapeur, embryon des automobiles actuelles, fut construit en 1884, par M. de Dion. Il pouvait transporter cinq personnes, mais sa vitesse, en palier, ne dépassait guère 20 kilomètres à l'heure, 8 dans les rampes. Il fallait quinze minutes pour le mettre en marche.

— On compte, en Suisse, quarante divorces pour mille mariages, et vingt et un seulement en France.

— La superficie des oliveraies atteignait, en France, il y a cinquante ans, près de 200.000 hectares; elle en dépasse cent mille à peine aujourd'hui. Les mélanges d'huile de pavot avec des huiles d'arachide et de coton, vendus trop souvent sous le nom d'huile d'olive pure, ont amené la décadence de la culture de l'olivier.

— L'origine du jeu de dames se perd dans la nuit des temps. On trouve des damiers parmi les hiéroglyphes égyptiens. Au dire d'Hérodote, les Lydiens, tourmentés par une famine qui dura 28 ans, avaient imaginé de jouer aux dames, sans manger, de deux en deux jours. Les Grecs jouaient à la « pettie », et les Romains aux « latronculi », assez semblables aux dames. Sous le nom de « jeu de pillards », les dames furent en vogue de la Renaissance au dix-huitième siècle.

— Les deux ballons dirigeables de guerre français, le *Lebaudy* et la *Patrie*, reviennent l'un à 300.000, l'autre à 350.000 francs.

— Longtemps on attribua aux bains de mer le pouvoir de guérir la rage et la folie. Après la chute du système de Law, beaucoup de gens, déséquilibrés par leurs pertes, allèrent demander à la Manche la guérison de leurs méninges. En 1778, un établissement de bains était créé à Dieppe sous le nom de « maison de santé ».

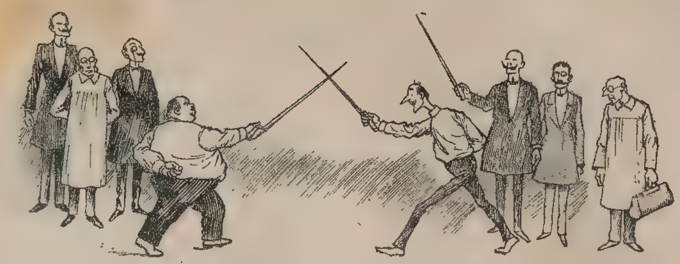
— D'après des chiffres empruntés au recensement, dans les divers pays, il résulte que, dans la race blanche, l'écart qui peut exister entre le nombre total des garçons et des filles, qui naissent chaque année, est à peu près nul. Un statisticien anglais, M. Gregory, donne la proportion de 100 hommes pour 101 femmes.

— La hauteur du corps, son poids, la circonférence de la tête, la hauteur du front et la force physique, sont moindres chez les pauvres que chez les hommes aisés. Par exemple, la taille moyenne est de 1 m. 64 pour les indigents adultes mâles, elle est de 1 m. 68 pour les hommes fortunés du même âge.

— La femelle du rat a des petits tous les deux ou trois mois. Les portées sont de dix à quatorze rongeurs. Un seul couple initial peut, au bout de trois ans, produire ainsi plus de vingt millions de rats.

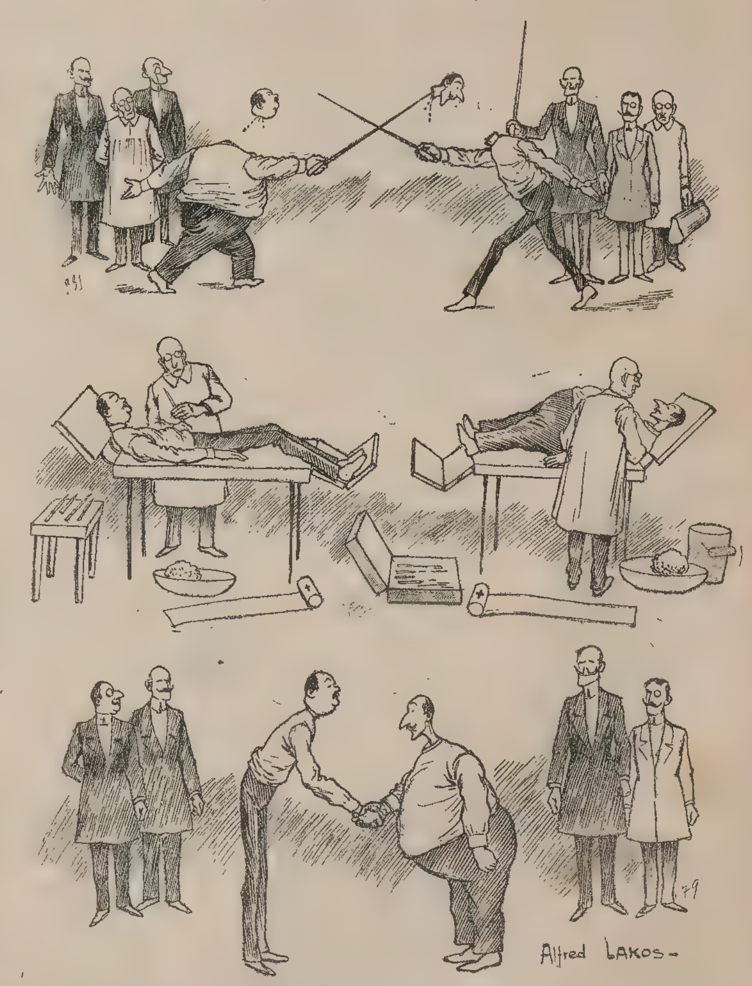
— Notre étrange engouement de tout ce qui est anglais nous conduit souvent à l'absurdité. Ainsi, la manie d'introduire en notre langue des mots soi-disant britanniques. Nos snobs ne marchent pas, ils font du *footing*. Or, ce mot n'a aucune signification de l'autre côté du détroit.

— L'Angleterre est le pays du monde où l'on consomme le plus de beurre, soit 170 millions de kilos par an. Nous lui fournissions, autrefois, *un tiers* des beurres consommés. Le Danemark, les Pays-Bas, l'Australie, la Nouvelle-Zélande et la Russie sont aujourd'hui nos concurrents.



ÉTRANGE SUBSTITUTION

(HISTOIRE SANS PAROLES)

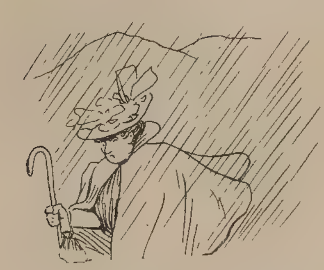


— C'est surtout la répartition des fortunes moyennes qui constitue la richesse de la France. Elle n'est pas une conséquence du progrès démocratique; avant la Révolution, Young, voyageur anglais, constatait déjà que les petites propriétés formaient presque le tiers du territoire.

— Dans les eaux limpides des mers, et sous un clair soleil, un scaphandrier voit aisément à 20 mètres de profondeur. A 50 mètres, on distingue à peine; au-delà, c'est la nuit absolue.

— Une récente statistique mondiale évalue à 90 millions le nombre des chevaux répandus sur le globe. On en compterait 48.893.000 en Europe, dont 22 millions pour la Russie.

LE VOYAGE EN SUISSE (Huitième et dernière Série)



Au milieu de la journée, s'éleva un orage épouvantable, accompagné d'une pluie diluvienne. Les voyageurs furent séparés, et Mme Bonchou se trouva seule.



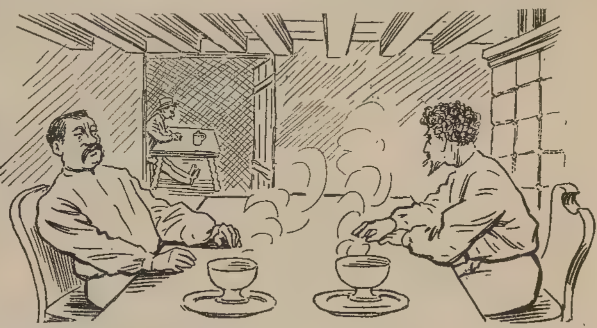
Elle était alors dans une sorte de ravine, qui devint rapidement torrent. La malheureuse se trouvait exposée au plus grand péril, et allait être enlevée par ce torrent, lorsqu'elle vit surgir...



...Laigrelet qui, héroïquement, la transporta hors de danger, puis, sans qu'elle s'en rendît compte, disparut aussitôt. Elle s'aperçut alors que, dans la tourmente, son réticule, contenant son argent, avait disparu.



Sous la pluie, Poindinterro et son compagnon étaient parvenus à un chalet, où ils s'arrêtèrent pour se réconforter et faire sécher leurs vêtements.



Laigrelet s'y trouvait déjà, occupé à écrire des notes, du moins le crurent-ils en entrant, mais ils s'aperçurent que ce n'était qu'un sosie, d'une ressemblance frappante avec Laigrelet. Les deux arrivants s'installèrent dans la salle voisine, et Poindinterro, à la dérobée, examina l'étranger par la porte laissée ouverte.



Ce fut une révélation pour lui, car il se rapprocha aussitôt du policier, lui avoua qu'il n'avait jamais été fou, et lui dit pour quelle raison il voulait le paraître.



Puis, lui désignant l'étranger : « Voilà l'assassin et le voleur que vous poursuiviez. » Il lui expliqua comment les notes que celui-ci écrivait venaient de le lui apprendre.



La pluie cessée, tous deux redescendirent vers Interlaken, Poindinterro continuant les explications propres à faire arrêter cet inconnu qui, sans s'en douter, venait de se trahir lui-même.



Pendant ce temps, Mme Bonchou avait retrouvé ses deux amis ; elle se précipita vers Laigrelet, avec toutes les marques d'une gratitude sans bornes. Laigrelet, une fois de plus, resta ahuri et sans y rien comprendre.



Puis, tous trois rencontrèrent Poindinterro et son compagnon. Celui-ci fut présenté par Poindinterro, lequel leur fit connaître à tous la clé de l'étrange mystère [illegible] jusqu'ici sur tout leur voyage.



Le bandit véritable fut arrêté le lendemain. C'était un redoutable chef de bande, mais sa ressemblance avec Laigrelet avait été cause que quelques-uns de ses complices, encore inexpérimentés, avaient remis à l'innocent voyageur les produits de leurs vols, croyant les remettre à leur chef.

De là, l'aventure des portefeuilles mystérieux.



On comprit aussi pourquoi Mme Bonchou avait toujours été dépouillée de quelque objet de prix, chaque fois qu'elle avait été protégée ou sauvée par ce faux Laigrelet. Leur ressemblance expliqua tout. Le propriétaire de Laigrelet avait été assassiné et cambriolé le soir même du départ de celui-ci.



Laigrelet avait été soupçonné par la concierge, à laquelle il n'avait désigné aucun but de voyage, par le marchand de valises et l'armurier, par les voisins du propriétaire, qui avaient entendu la scène de violence et les menaces, par le voisin d'en face, qui avait assisté aux préparatifs de départ et à la brusque fermeture de la fenêtre. Laigrelet put se rendre compte combien le caractère hargneux qu'il avait montré l'avait desservi auprès de tous, et combien de tracas il lui avait attirés.



Mme Bonchou avait abondamment pleuré, en apprenant quel était son véritable chevalier sauveur, mais son illusion avait été si forte qu'elle n'en continua pas moins obstinément...



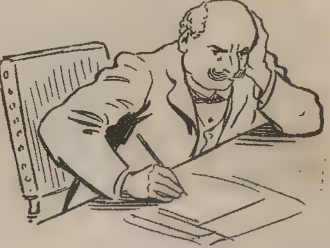
...à voir Laigrelet sous l'aspect dont elle l'avait revêtu jusque-là...



...et ce fut vers lui, décidément, que se porta son choix. Le brave Douillard, comprenant que la première impression demeurerait quand même la plus éloquente, s'était loyalement retiré de la lutte.



Mme veuve Bonchou devint donc Mme Laigrelet. L'ancien fonctionnaire a oublié les documents qu'il devait révéler au public, et son caractère s'est heureusement transformé, à la suite des incidents du *Voyage en Suisse.*



Douillard s'est fait une raison, son amitié n'en a subi aucune atteinte, mais, pour occuper ses loisirs, il demeure, à présent, de longues heures en contemplation devant sa propre main, écrivant sur une feuille de papier.

Il s'exerce à la télécinématochirolecture.

(Fin.)

PETITE CORRESPONDANCE

M. Joanes. — Il nous est impossible de donner ici des indications de nature si délicate, et qui sont plutôt de la nature des renseignements commerciaux.

M. de Montesson. — L'un des points principaux, pour ce genre de dessin, c'est de trouver d'abord des idées amusantes et originales. Il faut donc prier cette personne de s'y exercer, en même temps qu'au dessin.

M. Barbajo. — Bien entendu, il l'empêche.

M. Dugrais. — Nous croyons que vous exagérez un peu la fréquence de ce fait. On nous en a déjà parlé, mais sans jamais signaler un cas en particulier

M. Lachasse. — On peut très bien réussir dans tout cela, mais nous ne vous cachons pas que c'est extrêmement difficile, et que la réussite exige une lutte continuelle, peu en rapport avec le caractère et les conditions dont vous parlez.

M. Le Rat. — Le joueur qui ne peut plus continuer a perdu.

M. E. Bonnet. — Nous préférerions des dessins au trait, beaucoup plus nets.

M. Perceval. — A proprement parler, il n'y en a aucune ; vous avez seulement plus de chance d'être compris dans les villes-frontières, où les commerçant parlant français sont plus nombreux.

M. Branly. — Non, il n'en faut aucun.

M. R. de Simiane. — Ce sont là de pures fantaisies.

M. Morel. — Nous ne demandons pas mieux. Tous nos remerciements.

PETITE CORRESPONDANCE BIBLIOGRAPHIQUE

M. Ruotal, à Billancourt. — « Manuel du chaudronnier, l'art de travailler le cuivre, la tôle, le fer blanc, les travaux d'estampage », etc., avec le tracé en chaudronnerie, 1 vol., avec atlas de 20 planches, illustré de 86 figures, 5 francs.

M. Péchu, à C. — « Education et dressage du cheval monté et attelé ». 1 vol., avec planches, 3 fr. 25; « L'Equitation », traitant du manège civil et militaire, de l'équitation des dames, etc., par d'Attanoux, 1 vol., orné de figures, 3 fr. 25; « Le sellier-harnacheur bourrelier », 1 vol., 126 figures, 3 fr. 25, fabrique de harnais, sellerie, équipements, etc.

Lebert, à Chalons-sur-Marne. — « Manuel du luthier », par Maugin et Maigne, 1 vol., avec figures, planches, 3 fr. 75.

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

AVIS

La Compagnie des Chemins de fer de l'Ouest a l'honneur de porter à la connaissance du public qu'à partir du 1er avril, le train de nuit du service de Paris à Londres, via Dieppe et Newhaven, partira de Paris-Saint-Lazare à 9 h. 20 du soir au lieu de 9 h. 30, et de Rouen R. D. à 11 h. 25, au lieu de 11 h. 3[illegible] du soir.

13e ANNÉE — N° 42 10 Centimes 20 OCTOBRE 1907.

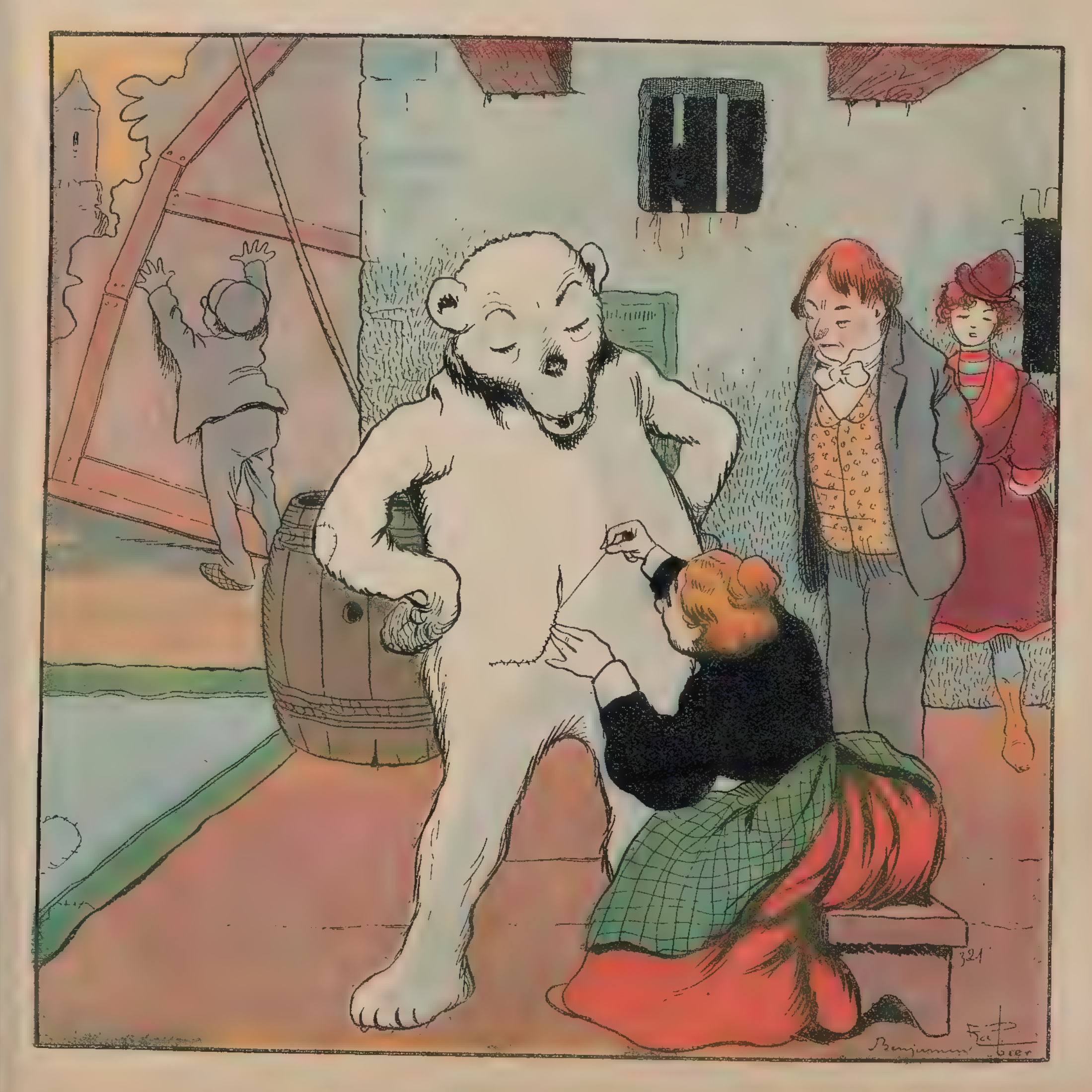
Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

FRANCE : Un an 6 fr. Six mois : 3 fr. 50
ÉTRANGER : Un an 9 fr. Six mois : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

THÉATRE ET CHIRURGIE, par Benjamin RABIER.



La laparotomie au théâtre de Landerneau.

La collaboration au **Pêle-Mêle** *est rétribuée. Pour recevoir franco le libellé des conditions, envoyer 0 fr. 15 en timbres-postes.*

M. Pindard, naturaliste, philantrope et moraliste.

M. Pindard s'étant baissé cueillit délicatement une plante qu'il éleva à hauteur de ses lunettes :

— Ordre des *Dicotylédones polypétales*, murmura-t-il, tribu des *Papilionacées*, caractérisé par une corolle renfermant dix étamines dont une est libre et les neuf autres réunies par leur filet en un...

A ce moment, il remarqua un promeneur de mise simple, de noir vêtu, qui, s'étant approché, le regardait.

Flatté de cette attention, M. Pindard reprit en s'adressant à lui.

— Voyez, Monsieur, cette modeste plante?...

— C'est un haricot.

— Un haricot pour le vulgaire. C'est, en effet, sous ce nom dénué de toute poésie scientifique qu'il est connu des ménagères. En réalité, c'est un *Dicotylédon*, famille des *Légumineuses*, tribu des...

M. Pindard s'interrompit. L'homme, visiblement absent, regardait, rêveur, par delà les fortifications, tout au loin, perdu dans une vague méditation douloureuse.

M. Pindard était observateur :

— Vous souffrez? demanda-t-il.

— Je m'ennuie.

L'âme philanthropique du botaniste s'émut :

— Connaissez-vous la raison déterminante de votre ennui?

— Je m'ennuie, parce que je ne fais rien.

— En ce cas, Monsieur le remède est bien simple. Travaillez. *Labor... labor omnia vincit...*

— Le travail est la source de toutes les félicités, et j'oserai dire qu'en particulier la botanique réserve à ses adeptes les jouissances les plus pures et les plus élevées.

L'homme fit un geste d'impuissance.

— Evidemment, reprit M. Pindard, en réponse à cet aveu muet, la science n'est pas à la portée de tous. Elle demande une culture intellectuelle préalable... Mais... (et il jeta un regard sur les mains robustes de l'inconnu) le simple travail manuel même, s'il n'offre pas toutes les joies raffinées que donne le labeur intellectuel, porte en lui, de par la résultante de l'effort accompli, une somme de satisfactions qui équilibre, et au-delà, le poids du vide que crée l'oisiveté dans les lobes cérébraux.

...Chacun de vos gestes — dans l'exercice de votre profession — est un geste noble, un geste saint, qui commande le respect et force l'admiration.

Mieux encore, continua M. Pindard, peu à peu échauffé par son verbe éloquent..., le travail est un devoir. Chacun doit, ici-bas, apporter sa pierre à l'édifice social. Ne fussiez-vous qu'un simple charpentier..., un modeste maçon..., un infime gâcheur de plâtre, chacun de vos gestes — dans l'exercice de votre profession — est un geste noble, un geste saint, qui commande le respect et force l'admiration. Car chacun de vos gestes produit, faire œuvre utile et saine.

Ici l'homme se moucha.

— Je vois que mes paroles vous touchent, fit M. Pindard. Peut-être étiez-vous déjà convaincu de cette nécessité de collaborer à l'œuvre humanitaire et est-ce malgré vous que vos bras restent inféconds. Vous avez un métier, sans doute?

— Oui, répondit l'inconnu.

— Et vous ne trouvez pas d'ouvrage? demanda encore M. Pindard, flatté de sa perspicacité.

— Justement... On m'a congédié.

— Eh bien! venez me voir... Votre figure me plait. J'ai le bonheur d'avoir de nombreux amis, et l'avantage de posséder quelques relations influentes. Je vous promets de m'occuper de vous et de faire mon possible pour utiliser vos connaissances... vis-à-vis des miennes, ajouta en riant le botaniste, qui parfois ne dédaignait pas cultiver l'à peu près Voici mon adresse.

Machinalement, l'homme prit la carte que lui tendait M. Pindard.

— A propos, reprit celui-ci, donnez-moi donc votre nom, et dites-moi le métier que d'habitude vous exercez.

Alors, l'inconnu, de noir vêtu, eut un pâle sourire et répondit :



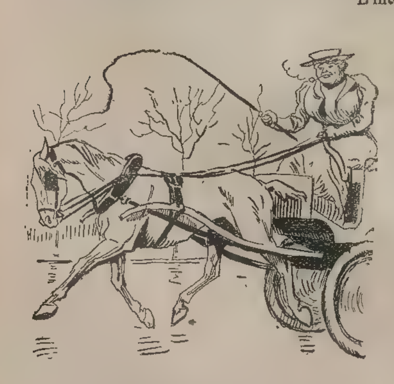
Là-dessus, M. Pindard ramassa son herbier, et s'enfuit l'air hagard.

— Deibler! ancien exécuteur des hautes-œuvres.

La-dessus, M. Pindard ramassa son herbier et s'enfuit l'air hagard.

E. Jolicler.

L'intelligence gouverne la force brutale et la fait servir à ses desseins.



Ne voit-on pas tous les jours, à Paris, de faibles femmes, se faire obéir au doigt et à l'œil par de fougueux coursiers,



Les tribuns conduire la foule brutale au moyen de discours astucieux.



Des enfants aussi terribles que précoces, mener par le bout du nez des parents idiots.



Des épouses délicates porter les culottes, pendant que leurs colosses de maris portent les jupons.



Des Européens chétifs, faire ce qu'ils veulent de géants noirs,



Et enfin, les gouvernements en général, sans faire de personnalité, mener par le bout du nez cette bonne bête de Nation.

AVIS

Voir page 4 le Grand Concours du VERS ATTIQUE"

****

Pêle-Mêle Causette

Le *Journal*, dans un article documenté, a élevé la voix en faveur des pêcheurs à la ligne. Il a établi, chiffres à l'appui, que la pêche en eau douce se meurt.

Il faut savoir gré au grand quotidien de s'être fait l'avocat d'une aussi bonne cause.

Nul sport, en effet, n'est aussi populaire en France que celui de la pêche. Le laisser périr, c'est priver de sa distraction préférée, toute une catégorie d'honnêtes et paisibles citoyens.

Malheureusement pour le pêcheur ses qualités mêmes le desservent. Par définition, le pêcheur est un homme tranquille, ennemi de toute manifestation et de tout tapage.

L'habitude qu'il s'impose d'éviter le bruit, qui effarouche le poisson, devient pour lui une seconde nature.

Il la conserve en dehors de la pêche.

Aussi, ne le voit-on ni dans les réunions publiques, ni dans les démonstrations verbeuses et agitées. S'il est mécontent, il sait ronger son frein en silence, et si intérieurement, il maudit les pouvoirs publics qui ne daignent pas baisser les yeux sur lui, cet état d'âme ne se trahit par aucun éclat de voix et ses protestations ne dépassent pas le bord de ses lèvres.

Pauvre pêcheur. Il ignore sans doute que l'attention publique ne se porte que sur ceux qui crient et qui menacent. Il ne suffit pas d'avoir pour soi le droit et l'équité, encore faut-il clamer ses revendications par toutes les trompettes et les porte-voix dont on peut disposer.

Ce ne serait, du reste, pas une quantité négligeable que l'armée des pêcheurs, si ceux-ci se décidaient à sortir de leur mutisme et à se liguer en un vaste groupement.

Mais il leur répugne trop de donner de leur personne, d'affirmer leur volonté et de quitter, pour la voie publique, le coin de rivière où sont plantées leurs fiches.

Aussi, le monde continue-t-il à tourner et les rivières à se dépeupler, sans que résonne leur plainte qui serait pourtant bien justifiée.

Cependant, les gouvernements ont peut-être tort, et ceci dans leur intérêt personnel, de ne pas aller au-devant de ceux qui ne font pas appel à leur intervention.

Leur rancune, pour être tacite, n'en va pas moins grandissant et pourrait un jour se traduire dans l'urne des élections, par des bulletins d'une nuance contraire à celle du parti au pouvoir.

Le gouvernement a-t-il intérêt à laisser choir dans le groupe des mécontents ces milliers d'excellents électeurs qui n'exigent de lui qu'un petit peu de bienveillance et qui, au demeurant, sont les fidèles amis de l'ordre et de la paix?

Faudrait-il donc tant d'efforts et de dépenses pour rendre la pêche aussi fructueuse qu'elle l'était autrefois? Non. Et si personne ne s'y attache, c'est, je le répète, parce que les fervents de la gaule ont horreur du bruit et préfèrent souffrir que d'exercer une pression collective.

Il conviendrait tout d'abord de bannir de tous nos cours d'eau, l'épervier dévastateur. Il faudrait aussi instituer une police de surveillance contre le braconnage.

Et, chose relativement aisée, il serait utile de repeupler les eaux par un alevinage méthodique.

Rien n'empêche le gouvernement de laisser aux communes ces charges et ce soin. Il suffirait de les autoriser à prélever un droit de pêche. Car, contrairement à ce qui a été dit, les pêcheurs accepteraient le droit de pêche avec empressement.

On n'a jamais soulevé contre le permis de pêche qu'une seule objection: «La pêche, a-t-on dit, est le sport du pauvre. Prélever une somme sur d'aussi modestes bourses, serait prohibitif, et par suite inhumain.»

Il y a dans cette manière de voir beaucoup d'exagération.

Ce qui éloigne le vrai pauvre, celui qui vit du produit de sa pêche, c'est le fait de la rareté croissante du poisson. Si le droit de pêche permet de lui assurer de meilleurs resultats, il l'accueillera avec joie, car il en sera largement compensé par l'augmentation de ses recettes.

Rien n'oblige, d'ailleurs, à exiger de lui un paiement intégral et immediat. Au besoin même, pourrait-il être accordé quelques exceptions en faveur des nécessiteux.

Ils ne forment pas la masse. Celle-ci se compose de bourgeois et de fonctionnaires, d'artisans, d'artistes, etc., qui tous, payeraient avec joie la perspective de pêches plus copieuses.

Il convient, à ce propos, de détruire la légende qui fait de la pêche un plaisir gratuit.

La pêche est en général un sport assez coûteux. L'amorçage, les appâts et l'attirail même du pêcheur nécessitent des dépenses très appréciables.

Ajoutez à cela toute la flottille de bateaux qui sont consacrés à la pêche, et vous reconnaîtrez que celle-ci est loin de pouvoir se ranger parmi les plaisirs gratuits ou même à bon marché.

La disparition de l'épervier et la police des cours d'eau, rendraient d'autre part un service si grand à tous les adeptes de ce sport inoffensif, que le ministre qui les réaliserait, acquerrait un titre à la reconnaissance de bien des milliers de braves gens.

Cela ne vaut-il pas la peine de le tenter?

Si l'on veut bien compter combien de ministres ont passé, et combien peu sur ce nombre ont laissé un souvenir durable dans les esprits, on ne peut que répondre affirmativement.

Fred Isly.

GRAND CONCOURS POUR TOUS

Prix : 500 francs

LE VERS ATTIQUE

Qu'est-ce qu'un **VERS ATTIQUE?**

Un vers attique est le dernier vers, la chute plaisante, d'une petite composition drôlatique.

Passons de suite à un exemple :

Lapache assassina un homme
Pour ses cent francs, fortune énorme.
N'trouva qu'un louis d'or.
Condamné à mort.
. . . .
Le bon Fallièr' lui parfit la somme.

Le **VERS ATTIQUE** est, dans cette composition fantaisiste, le dernier vers, celui qui contient la pointe humoristique :

Le bon Fallièr' lui parfit la somme.

Il se compose de **NEUF PIEDS** et rime avec les deux premiers.

Les abréviations (comme Fallièr'), sont permises.

Le Concours consiste à trouver ce dernier vers. Les quatre premiers sont donnés.

L'on voit combien est simple ce genre de Concours.

Voici maintenant le sujet sur lequel nos lecteurs voudront bien exercer leur verve :

Un monsieur se rasait la face.
Sa femm' lui dit : « Cher Boniface,
Ma mèr' va venir,
Ell' vient de m'l'écrire.
. . . .

Il s'agit de compléter le poème, par **UN VERS DE NEUF PIEDS, RIMANT AVEC LES DEUX PREMIERS VERS.**

Dix prix de cinquante francs chaque seront alloués aux auteurs des meilleurs envois.

Ces prix pourront être supérieurs à cinquante francs.

En effet, chaque concurrent est prié de joindre à son envoi le bon donné ici, et d'y ajouter soixante centimes en timbres-poste.

CONCOURS DE VERS ATTIQUE

NOM (lisiblement). . . . . . .

ADRESSE (lisiblement). . . . .

Joindre 60 centimes.

Les sommes ainsi envoyées seront ajoutées aux cinq cents francs offerts par le « Pêle-Mêle », et réparties entre les dix gagnants.

Un concurrent ne peut envoyer qu'une seule réponse.

Les envois non accompagnés du bon et de soixante centimes ne prendront pas part au Concours.

POUR LE RÉSULTAT, IL DOIT ÊTRE ENTENDU QUE LA DÉCISION DE LA DIRECTION DU « PELE-MELE » EST SANS APPEL.

Ce Concours sera clos le 25 octobre.

VANITE

L'homme est si vaniteux, que, ne pouvant arrêter les passants pour leur parler de soi, il éprouve le besoin de leur en parler par des moyens détournés.



Ce brave homme a accompli évidemment des actes de courage. Il nous le fait dire par des signes extérieurs non équivoques.



Cette dame est mariée. Elle n'a pas coiffé sainte Catherine. Un anneau est chargé de nous le déclarer.



Ce monsieur a, dans son gousset, une montre. Cela nous intéresse-t-il beaucoup? Il le suppose car il s'empresse de nous le faire savoir au moyen d'une chaîne qui pend extérieurement.



Ce grand homme est convaincu que le plus grand plaisir de ses concitoyens doit être de contempler ses traits. Ne pouvant rester en permanence devant eux, il leur distribue la reproduction de sa physionomie.



Le fait d'avoir passé quelque temps dans un quelconque endroit, doit intéresser l'humanité, puisqu'il est d'usage de laisser une trace lisible de son passage.



Cette dame, pour se guérir d'une maladie obstinée, se décide à suivre un traitement loin de Paris. Il est urgent, pour notre bonheur, que son journal nous en informe.



Des braves hommes, appelés critiques d'art s'imaginent que le public n'osera pas goûter le plaisir d'une œuvre s'ils ne se sont prononcés. Aussi, s'empressent-ils de publier leur opinion. La foule est à l'abri ainsi d'un faux jugement.



Enfin, il existe un jour dans l'année où le public ressent la nécessité de faire savoir qu'il préfère une république à une monarchie, et qu'il approuve ses ancêtres d'avoir fait des misères à la Bastille.

LE PAVILLON NOIR

Une canonnière garde-côte, évoluant dans l'estuaire de la Gironde jusqu'à Royan, passa tout près d'un charbonnier:

— Ohé! du chaland! héla l'officier de l'Etat, que signifie ce pavillon noir?

La réponse fut celle-ci:

— Tâchez que le capitaine ne vous entende pas: ce que vous voyez n'est pas un pavillon, c'est sa chemise des dimanches qui sèche!

* * *

LE REPOUSSOIR

Bonnepâte, désirant avoir un beau portrait de son épouse chérie, n'a reculé devant aucune dépense pour satisfaire son désir.

Sur les conseils d'un ami des plus snobs, il s'est adressé à un moderne impressionniste. Cela lui a coûté la forte somme, et maintenant, le tableau ultra modern-style trône sur un chevalet dans son salon.

Dernièrement, l'auteur du tableau alla rendre visite à son client.

Il trouva Bonnepâte en contemplation devant son œuvre et si absorbé qu'il ne l'entendit pas entrer.

— Eh! fit l'artiste, je vois que ce portrait vous intéresse encore.

Bonnepâte se retourna:

— En effet, dit-il c'est toujours avec un nouveau plaisir que je le regarde.

— Ah! vraiment, fit le peintre, flatté délicieusement.

— Oui, continua Bonnepâte... je me dis, chaque fois que je le regarde: Combien je puis m'estimer heureux que ma femme ne ressemble pas à ça!

* * *

EST-CE POSSIBLE

Durand, qui n'a pas été heureux en ménage, a repris toute sa bonne humeur et son embonpoint, depuis qu'il est veuf. Cela lui permet de dire:

— Depuis que j'ai perdu ma moitié, je pèse le double!

* * *

MALENTENDU

Un marchand de poisson, de Dieppe, promenait sa marchandise à travers les rues, sur une charrette traînée par un petit âne.

Et, comme la bête ne marchait pas assez vite au gré de son propriétaire, celui-ci labourait de coups de trique l'échine de son compagnon.

Une dame passait par là et voulut intervenir en faveur de l'animal:

— Vous n'avez donc pas de compassion? fit-elle.

— Non, Madame, répondit le commerçant, je n'ons que de la raie, aujourd'hui.

* * *

ESPRIT D'A-PROPOS

Un financier surprend son valet de chambre en train d'essayer un complet que le tailleur est venu apporter pendant son absence.

— Que faites-vous, Ernest?

— J'ai toujours entendu dire à Monsieur qu'un banquier n'acceptait des effets que s'ils avaient été endossés.

* * *

TROP CHIC

Trompé par la devanture qui ne m'avait pas semblé particulièrement élégante, j'étais entré, par mégarde, dans un restaurant huppé.

Je m'insallai. On m'apporta la carte et je m'aperçus, au premier coup d'œil sur les prix, que j'avais fait fausse route.

Mais j'éprouvais quelque honte à opérer une retraite.

J'appelais donc le garçon et lui dis:

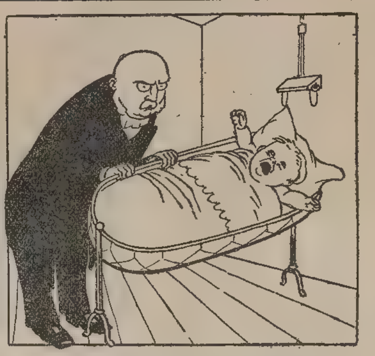
— Mon ami, j'ai 3 fr. 50 à dépenser, que me conseillez-vous de prendre?

— La porte, répondit le garçon en souriant.



Voilà Madame qui sort encore faire ses emplettes.

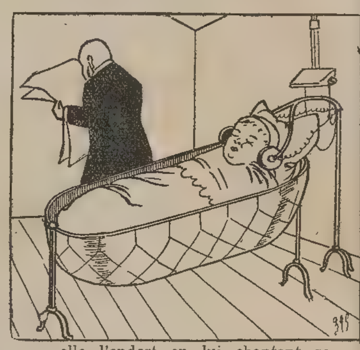
LE BERCEAU-TELEPHONE



Et Monsieur se sent bien embarrassé quand bébé se réveille en poussant des cris.



Mais Madame a prévu le cas. Elle emprunte le téléphone d'un magasin et, mise en communication avec bébé...



...elle l'endort en lui chantant sa complainte favorite.

N. B. — Le berceau-téléphone est une invention inédite du *Pêle-Mêle*. Elle ne verra le jour que quand M. Symian aura réalisé ses projets de réforme. Le bébé que représente notre image en jouira certainement, car s'il a 95 ans à ce moment-là, il sera sans doute retombé en enfance.

Courrier Pêle-Mêle

Paris

Monsieur le Directeur,

En réponse à la question de M. Marcel, qui demande à quelle époque Lutèce a pris le nom de Paris:

C'est de 358 à 360 que l'ancienne Lutèce paraît avoir changé son premier nom pour prendre celui de Paris, qui était le nom du peuple qui l'habitait (Parisii).

Il existait, dans la Gaule et la Grande-Bretagne, plusieurs positions géographiques appelées *Parisii* ou *Barisii*, les lettres P et B étant souvent prises l'une pour l'autre. Les habitants du Barrois sont nommés *Barisienses*, comme ceux de Paris *Parisienses*; or, le Barrois était la frontière qui séparait les *Senones* et les *Carnutes* des *Silvanectes*, la Gaule celtique de la Gaule belgique. Toutes les positions géographiques dont les noms se composent du radical *Bar* ou *Par* sont situées sur des frontières. Parisii et Barisii signifient habitants de frontières; et la peuplade admise chez les *Senones* ne dut son nom de Parisii qu'à son établissement sur la frontière de cette nation.

Recevez, etc.

ROSNIL.

Valeurs à lots

Monsieur le Directeur,

M. C. demandait, dans votre numéro du 11 août, quelle est la retenue faite par l'Etat sur le montant des lots.

L'Etat ne fait aucune retenue sur les sommes encaissées par les gagnants des *loteries*.

Pour les obligations sorties avec primes (c'est-à-dire remboursables à 1.000, 5.000, 100.000 francs, etc.), la retenue est de 8 0/0 sur le montant de la prime, soit sur la différence entre la somme nominale remboursée et le prix d'émission.

Pour les obligations sorties sans prime, c'est-à-dire *au pair*, la retenue est de 4 0/0 sur la différence entre le montant du pair et le prix d'émission. C'est pour cela que deux obligations d'une même compagnie, achetées en Bourse en même temps et au même prix, peuvent être remboursées en même temps à des taux différents, si elles font partie de deux émissions différentes.

C'est grâce à ces retenues que l'impôt sur le revenu des valeurs mobilières augmente continuellement, bien que la fortune des Français soit stationnaire depuis dix à quinze ans: le nombre des titres remboursés tous les ans, par les anciennes Compagnies de chemins de fer et autres, croît sensiblement chaque année.

Recevez, etc.

S. D.

Ce sont ces mêmes chiffres que nous communique également M. Gaston Erhard.

Fort comme un Turc.

Monsieur le Directeur,

En réponse à M. Hermann, sur l'origine de la locution: « Fort comme un Turc », je crois pouvoir vous donner l'explication suivante:

Au quinzième siècle, la marine de guerre française se composait de deux flottes, l'une sur l'Océan, l'autre sur la Méditerranée. Ces flottes, au début du gouvernement de Colbert, étaient complètement ruinées; elles se composaient de quelques navires à moitié pourris.

Sur l'Océan, les navires de guerre étaient des frégates ou des vaisseaux de ligne, hauts sur la mer, armés de canons et manœuvrant à la voile.

Sur la Méditerranée, au contraire, c'étaient

LE DEVOUEMENT AU XXe SIECLE



— Pristi ! Voilà M. Anatole qu'on marie, c'est le dernier jeune homme avec lequel j'aurais pu espérer me marier. Hélas ! je vois bien que je resterai vieille fille.



— Eh bien ! mademoiselle Virginie, quand vous mariez-vous?

— Oh ! moi, je ne veux pas me marier, je me sacrifie pour vivre avec ma mère.

COURRIER DE LA BOURSE



Les fonds Turcs sont en hausse.

Par contre, les chemins de fer de la Sierra sont en baisse.



Seuls les cuivres donnent de l'animation à la Bourse.



Les omnibus restent stationnaires.



Il y a une forte poussée vers l'extérieur.



Les mines laissent vraiment à désirer, mais elles vont reprendre tout leur éclat.

des galères longues et basses, mues par des rames de douze mètres de long, qui nécessitaient chacune l'effort de quatre ou cinq hommes. Ces rameurs, appelés galériens, enchaînés sur leur banc pour le reste de leurs jours, étroitement surveillés par les gardes-chiourmes, étaient des condamnés, criminels, contrebandiers, émeutiers ou simples vagabonds. Afin d'augmenter l'effectif des rameurs, on recommandait aux Cours criminelles, de condamner aux galères plutôt qu'à tout autre peine. Mais comme on en avait besoin d'un grand nombre (10.000 environ), on n'hésita pas à acheter des esclaves turcs, dont la force et l'endurance étaient renommées à cette époque.

C'est sans doute de là que vient l'expression en question.

J'ajouterai que ce barbare état de choses disparut heureusement avec l'inscription maritime (qui subsiste encore), instituée par Colbert, le grand rénovateur de la marine et du commerce français.

Recevez, etc.

P. VIBERT.

Questions interpêlemêlistes

Quel intérêt la régie a-t-elle à livrer au public des cigarettes roulées si serrées qu'elles sont infumables. Il semble que l'excès de tabac qu'elles contiennent doit être dispendieux pour la régie? Il y aurait donc économie pour elle à donner satisfaction au public. Quelle raison mystérieuse l'en empêche?

Ed. GARIN.

Quelqu'un pourrait-il expliquer la raison pour laquelle il est interdit de transporter de l'alcool sans une autorisation ou passavant?

HÉRICE.

La féodalité japonaise, à en juger par les récompenses qui ont été accordées aux officiers généraux à l'occasion de la guerre avec la Russie, comporte les mêmes titres que l'ancienne féodalité française. La féodalité japonaise est-elle d'origine récente ou ancienne?

WILSON.

On a interdit, dans les cercles et casinos, l'usage des jetons au baccara. Sur quelle raison est basée cette interdiction?

Jean MILET.

Depuis combien de temps existe-t-il, en France, des adjudants-trompettes, et quel est leur nombre?

Ch. REMIGNARD.



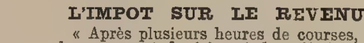
LA RIVALITÉ DES REQUINS OU LA DISPUTE DES ÉPAVES

DIALOGUE DES NAUFRAGÉS. — N'aie pas peur. Ils sont trop à nous disputer. Aucun d'eux n'osera commencer, de crainte des autres.





Dernièrement un éditeur me confia les illustrations d'une petite historiette que voici, et que j'accompagnai des dessins suivants.



L'IMPOT SUR LE REVENU

« Après plusieurs heures de courses, las, mourant de faim et de soif, j'entrai chez un paysan, le priant de me donner à dîner en payant.

« Il m'offrit du lait écrémé et du gros pain d'orge, me disant que c'était tout ce qu'il avait. Je mangeai et bus avec délices, mais c'était peu pour un homme épuisé de fatigue.

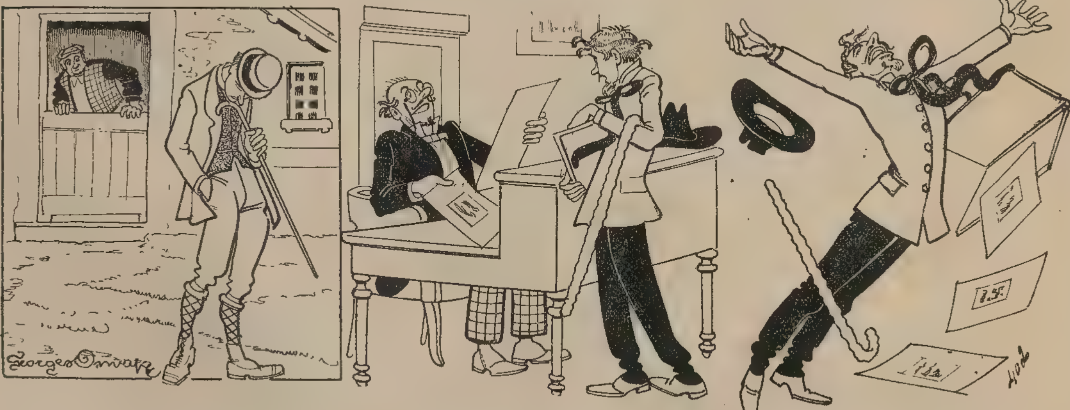


« Ce paysan, qui m'examinait, jugeant par mon appétit que j'étais un bon jeune honnête homme, et non un délateur, ouvrit une petite trappe, descendit, puis remonta avec du b au pain blanc, un jambon appétissant et une bonne bouteille de vin.

« On joignit à cela une omelette assez épaisse, et je fis un dîner excellent.

« Quand vint le moment de payer, ses inquiétudes le reprirent, il ne voulait point de mon argent, le repoussait avec frayeur, et je ne pouvais m'imaginer de quoi il avait peur.

« Alors, en frémissant, il prononça les mots de rats-de-cave. Il cachait son vin, à cause des aides, son pain à cause de la taille, et ajouta qu'il serait un homme perdu si l'on pouvait douter qu'il ne mourût pas de faim.



« Cela me fit une impression ineffaçable. Cet homme, quoique aisé, n'osait manger le pain, gagné à la sueur de son front, et ne pouvait éviter sa ruine qu'en simulant la misère... »

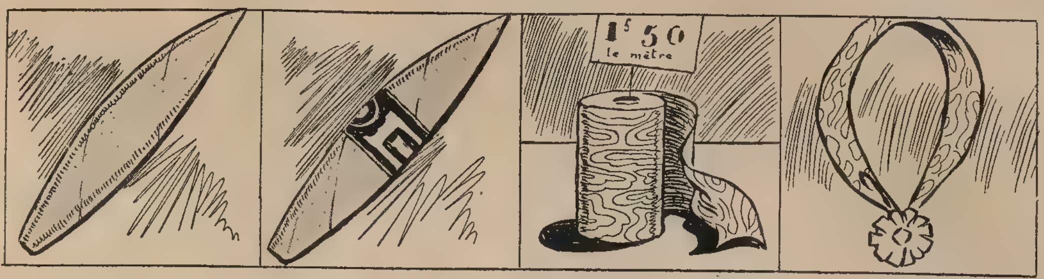
Je portai mon travail à l'éditeur:

— Des costumes modernes! Vous n'avez donc pas compris le texte? s'écria-t-il.

— Mais si! C'est le récit de la vie d'un paysan quand l'impôt sur le revenu sera voté.

— Mais pas du tout! ç'a été écrit par Jean-Jacques Rousseau.

— Quoi! m'écriai-je, c'est pour nous débarrasser des ennemis de ce paysan que nos pères ont fait la Révolution, et nous voulons rétablir ces abus! Etait-ce bien la peine? ...Et, sincèrement dégoûté, je recommençai mes dessins.



L'HABIT FAIT LE MOINE

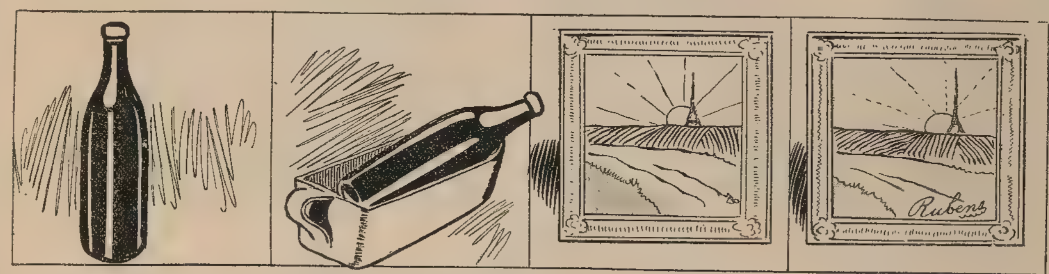
Ce qui fait la valeur d'un objet, c'est bien moins sa qualité personnelle que la façon dont il se présente à nos yeux.

Voyez ce cigare, par exemple: C'est un vulgaire crapulos...

...Le ventre ceint d'une écharpe brillante, il prend de suite la valeur d'un havane pur sang.

Ce ruban qu'on estime payer grassement, à raison de un franc cinquante le mètre...

...vaut des prix fous quand il prend une forme *décorative.*

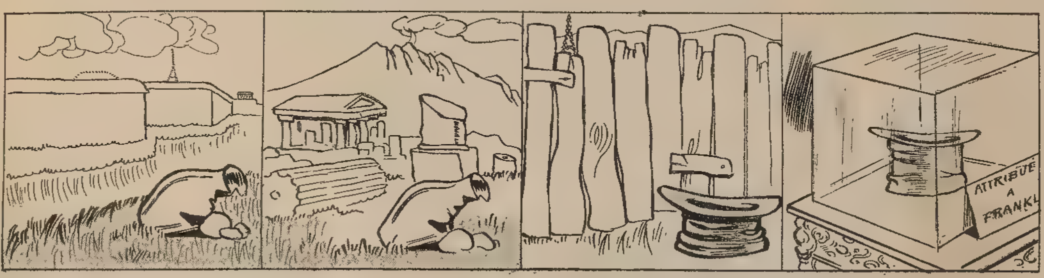


Les Arabes disent qu'il vaut mieux être couché que debout. Cette bouteille en fait foi...

...Debout, elle vaut douze sous. Mollement étendue dans un panier, elle prend rang parmi les fins crus.

Cette croûte, délaissée de tous...

...trouve acquéreur à bon prix, si l'on a soin d'y ajouter un mot servant de signature.



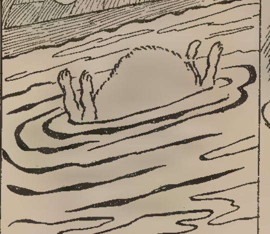
Pauvre vieux pot, qui gis abandonné sur le bord des fortifs...

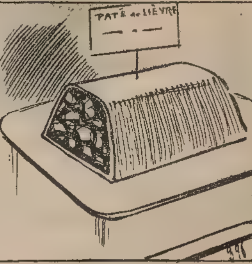
Quelles convoitises n'éveillerais-tu pas, si tu étais déterré dans le voisinage de Pompéi.

Qui croirait que ce vieux couvre-chef, près duquel le mendiant lui-même passe dédaigneux...

...aura peut-être un jour une valeur inestimable, s'il est présenté comme ceci.







Et ce lapin, modeste habitant de la basse-cour, s'élèvera à la dignité de fourrure de luxe...

...pour peu qu'un habile négociant lui confère le nom de renard bleu.

Victime d'un sort cruel, ce pauvre chat, triste épave de la vie, est un objet de dégoût pour tout le monde...

...Et dire qu'il se trouvera encore quelque misérable et rapace industriel qui nous le fera payer grassement, après l'avoir habillé en pâté.



REFERENCES SUFFISANTES

— Si j'étais sûre que vous soyez excellente cuisinière, je vous prendrais bien à mon service... quels étaient vos derniers maîtres?

— Tenez, Madame, les voici justement qui passent...

— Oh! alors c'est parfait... je vous engage!

LA PECHE AUX GOGOS

— Ma chère, votre appât est trop simple, vous n'en prendrez jamais! Il faut des amorces énormes et de couleurs voyantes pour les attirer en foule!

DE NOS LECTEURS

Le billard

Il paraît que le jeu de billard est en décadence.

En un an, le fisc aurait trouvé chez nous près de cinq mille billards de moins à imposer. Il s'agit, évidemment, des billards particuliers, car les « académies », et les cafés ont toujours le même nombre de clients, fanatiques du noble jeu.

Ce jeu était connu et pratiqué, en France, dès la première moitié du seizième siècle, et une épigramme de Clément Marot en fait mention.

Dans la mémorable nuit du 24 au 25 août 1572, Charles IX s'amusait à pousser les billes



LES HEROS DU FOYER

Le Moribond. — Docteur, donnez-moi un peu de papier! ma femme refuse de m'en apporter!

Le Docteur. — C'est pour écrire vos dernières volontés?

— Non, les premières!



NOS CHASSEURS

Le Chien. — Mon maître n'est pas content... c'est peut-être parce que je lui rapporte le morceau le moins gros!

MONNAIE DE SINGE

Un des privilèges des grands de la terre est de pouvoir payer leurs dettes et faire des cadeaux à leurs amis sans qu'il leur en coûte, en monnaie de singe. (Entre parenthèses, ne serait-ce pas pour cela que *singe* en est arrivé à signifier *patron, chef?*



La Convention ne payait-elle pas ses généraux et ses soldats en sonores ordres du jour?



Napoléon ne payait-il pas ses maréchaux, et ne faisait-il pas des cadeaux à ses frères en leur octroyant des royaumes qui ne lui appartenaient pas?



Les rois et les empereurs ne payent-ils pas pas les services qu'on leur rend en titres de noblesse?



Les sénateurs et ministres avec des décorations?



Les députés avec des promesses? (chacun fait ce qu'il peut).



Et les grands financiers avec des feuilles de papier?

d'ivoire sur la table verte quand on vint lui annoncer que des protestants, poursuivis sur les quais, imploraient son secours.

C'est alors qu'il s'élança, l'arquebuse en main, à cette fenêtre du Louvre d'où il tira comme un fou sur le malheureux gibier humain.

Louis XIII, entre deux parties de chasse au faucon, ne dédaignait pas le carambolage, et il avait fait construire, pour son agrément personnel, dans le palais de Fontainebleau, une salle de billard ornée de ses chiffres et de ceux d'Anne d'Autriche, salle qui existe encore aujourd'hui.

On sait que Louis XIV était un très gros mangeur. Comme son sang s'alourdissait et qu'il avait des tendances à l'obésité, le docteur Fagon, son médecin, lui recommanda de jouer au billard après chaque repas. Son professeur fut Chamaillard, une créature de Madame de Maintenon.

Ce Chamaillard, qui savait à propos perdre une partie avec son royal élève, se trouva promu, de simple conseiller au Parlement, à la dignité de ministre. Mais autant il était apte à la conjonction des billes, autant il était inapte aux affaires.

Aussi bien, la malignité publique se vengea de cet insignifiant homme d'Etat en lui décochant, à sa chute, cette piquante épigramme:

> Cit-gît le fameux Chamaillard,
> De son roi, le protonotaire,
> Il fut un **héros au** billard,
> Un zéro dans le ministère.

C'est seulement en 1610 que le privilège de tenir des billards publics fut accordé à des maîtres-paulmiers. En 1766, on comptait, à Paris, soixante-dix maîtres-paulmiers, dont treize tenaient des jeux de paulme et cinquante-sept des billards.

Au dix-septième siècle, la partie ordinaire se jouait en seize points et se payait deux sous six deniers le jour, et cinq sous à la chandelle.

Sous Louis-Philippe, il était défendu de jouer au billard passé onze heures du soir.

Sous le second empire, ce fut la grande vogue du jeu de billard, et certains estaminets parisiens en possédaient plus de vingt, sur lesquels s'exerçaient le fameux Mangin, et surtout Berger, qui s'intitulait: « Professeur des têtes couronnées ». C'est ce Berger qui, mandé un jour aux Tuileries, pour donner une leçon de billard à Napoléon III, se trouva tellement interdit, qu'il fut incapable de réussir le moindre coup. Pour retrouver son assurance, il se mit à causer politique avec l'empereur, lui donnant son opinion sur la façon de diriger le char de l'Etat.

Napoléon l'écouta sans sourciller, et, quand il eut fini de discourir, il lui dit:

— Maintenant que vous m'avez donné une leçon de politique, à mon tour de vous donner une leçon de billard.

Et, gravement, il lui enseigna la manière de réussir le carambolage par la bande.

A cette époque, l'Angleterre nous opposait un champion. Roberts, du club de Manchester, qui gagna, contre un Américain, un match dont l'enjeu était de vingt-cinq mille francs et qui provoqua plus d'un demi-million de paris.

Ce fut un coup de fortune pour le propriétaire de la salle de billard, qui faisait payer trois livres sterling (75 francs) le droit d'assister debout à cette lutte pacifique où était engagé l'amour-propre de deux nations.

Nous autres, Français, nous sommes fiers de Vignaux, le joueur le plus prestigieux qu'on eût peut-être jamais vu. Vignaux eut raison des plus illustres professionnels du billard, notamment de Slosson, le champion yankee, invincible dans son pays, et qu'il battit deux fois, en 1875 et en 1880.

C'est dans cette dernière partie que Vignaux fit une série de **1531 points**.

Et je crois bien que ce record n'a jamais été dépassé.

La Brie.

Les mouettes sont cruelles

Les mouettes ne nous donnent pas précisément l'exemple de la pitié. Quand une mouette a reçu un coup de fusil, ses compagnes, loin de la secourir, se précipitent sur elle et l'achèvent à coups de bec.

Les marins expliquent ce phénomène, non par un sentiment de cruauté, mais au contraire, par un sentiment bien plus élevé: celui de l'indépendance. Les mouettes préfèrent la mort à la captivité. Si, cependant, on examine d'un peu près les mœurs des mouettes, on trouve que c'est plutôt la cruauté qui domine dans leur caractère. En effet, elles passent leur temps à massacrer les jeunes oiseaux qui ont l'audace de vouloir se mêler à leur bande. Elles les massacrent en les assommant d'un coup de bec à la tête.

Tant de fiel entre-t-il dans l'âme d'une mouette? Qui l'aurait cru! Cette cruauté est assez inexplicable; car les mouettes ne tuent pas pour la manger la chair de leurs victimes. Ce serait donc du meurtre purement gratuit, le mal pour le mal.

Pêle-Mêle Connaissances.

— Le droit des pauvres remonte à 1696. A cette époque, des comédiens établis rue Saint-Germain-des-Prés (actuellement rue Bonaparte), décidèrent, pour conjurer les foudres de l'Église, de prendre, tous les mois, sur leur recette, une somme à partager entre les couvents de la ville. Ce précédent gracieux devint vite une obligation.

— Parmi les poissons, dont une circulaire administrative interdit, chaque année, la pêche pendant plusieurs mois dans le département de la Seine, on relève l'*ombre-chevalier* et le *lavaret*. *Or, ces poissons ne peuvent vivre ni en Seine, ni en Marne:* ils sont exclusivement alpestres, et on les pêche surtout dans les rivières du Tyrol, les lacs de la Suisse et de la Savoie.

— Le record du tour du monde a été établi en 40 jours par le colonel anglais Burnley-Campbell, *via* Liverpool, Québec, Vancouver, Yokohama, Tsaruga, Vladivostok, Moscou, Berlin, Ostende et Douvres. Ce voyage coûta 3.750 francs au globe-trotter.



TRES JUSTE

— Hé! Hé!... l'oreille me siffle... si je me souviens bien, cela présage un bon repas!...



CONSEIL FORT JUSTE

Le Commissionnaire (*un peu myope*). — Voyons, cher collègue, pourquoi ne pas vous servir du crochet? Voyez pourtant comme c'est pratique et indispensable dans notre métier!

— C'est sous Henri IV que les chapeliers imaginèrent de recouvrir de drap des formes de carton. Cet usage se généralisa, et il faut y voir l'origine de nos démocratiques « melons ». Du coup, les toques, chaperons étoffés et bonnets, coiffures ancestrales, furent abandonnés.

— C'est en Autriche qu'on fabrique le plus de cartes à jouer Leur exportation est considérable et s'est chiffrée, l'année dernière, à 2.420.475 jeux, envoyés surtout aux Indes, en Afrique, en Turquie et dans les autres contrées asiatiques.

— Un riche Américain vient de donner cinq millions à la ville de Cincinnati (Ohio), à charge, pour elle, de créer une école professionnelle pour députés Les étudiants de cette école s'initieront à l'économie politique, à la législation, la sociologie et la démographie.

— Le point le plus élevé, atteint par un piéton, est la cime de l'Aconcagua (Chili), soit plus de *huit mille mètres*. Cette ascension fut accomplie par le guide suisse Zurbriggen. Il atteignit, *seul*, le sommet de la montagne.

— L'an dernier la Monnaie a produit pour la France: 30.247 pièces de 100 francs; 14.613.010 pièces de 20 francs; 3.665.353 de 10 francs; 1.908.100 de 1 franc; 2.679.144 de 50 centimes; 3 millions de 10 centimes et 8.394.000 de 5 centimes.

— L'abaissement du timbre à 0 fr. 10 s'est traduit, pour le Trésor, pour la période du 16 avril au 31 décembre 1906, par une diminution de recettes de 22.286.400 francs et par 4.358.600 francs de dépenses supplémentaires. Les dépenses en matériel de toute sorte, provoquées par cette réforme, ont été de 666.678 francs; le reste fut alloué au personnel, en indemnités et emplois créés.

RÉSULTATS DU PETIT CONCOURS DU Savon "LUXOR"

Il s'agissait, on s'en souvient, d'aller, par transformations successives, du mot *Savon* au mot *Luxor*.

Le problème comporte, naturellement, plusieurs solutions.

La plus ingénieuse est celle qui s'effectue par le plus petit nombre possible de transformations.

Il convenait, tout d'abord, d'écarter toutes les solutions contenant des mots douteux. Il avait été stipulé, en effet, que seuls les mots courants qui se trouvent dans les petits dictionnaires de la langue française seraient admis.

Dans ces conditions, le voyage le plus rapide n'a pu s'opérer que par dix transformations.

Quelques concurrents ont bien réussi à le faire en neuf, mais il leur a fallu se servir du mot *Laxer*, qui ne répond pas à la condition précitée. D'autres ont employé le mot *Later*, qui est tout à fait inconnu.

Le nombre minimum est donc *dix*.

Ce nombre ne comporte qu'une seule solution.

La voici :

Savon — (1) *Salon* — (2) *Salin* — (3) *Satin* - (4) *Matin* — (5) *Matir* — (6) *Mater* — (7) *Muter* — (8) *Luter* — (9) *Luxer* — (10) *Luxor*.

Une légère variante est possible.

Elle consiste à mettre :

Salin — Malin — Matin,

au lieu de :

Salin — Satin — Matin.

Les deux chemins se valent.

Les vingt-quatre concurrents dont les noms suivent, ont envoyé la solution strictement exacte du problème :

MM. Prou, 5, rue Bochart de Saron, Paris; Georges Magnier, 10, rue de Rouval, à Doullens, Somme; Alexandre Godot, à Bettencourt St-Ouen, Somme; Adrien Bageil, 56, fg du Moustier, Montauban, Tarn-et-Garonne; Bertrand, 204, chaussée de Heusy, Verviers, Belgique; Henri Jasote, à Malauzat, par Clermont-Ferrand, Puy-de-Dôme; A. Cuny, à Decize, Nièvre; J. Bridoux, rue St-Rémy, à Soissons, Aisne; Aurèle Lognon fils, rue de la République, Flixecourt Somme; D. Martel. 30, rue Burdeau, Lyon; Th. Mondoulet, 74, rue de Seine, Paris; Emile Fournier, 4, rue Amiral Roussin, Paris; L. Sautai, 39, rue des Trois-Cailloux, Amiens, Somme; L. Le Boulh, campagne Anna, chemin de la Colette, Toulon, Var; G. Pétrement, à Miribel-les-Echelles, Isère; Stéphan, à Héricourt, Hte-Saône; Gaillot, à Decize, Nièvre; G.-Z. Vernazobres, rue du Titien, Cannes, Alpes-Maritimes; Léon Bergès, 137, rue Malakoff, Cherbourg Manche.

Mmes A. Jarrix, 41, rue Roborel de Clémens, Bordeaux; Letourneur, 16, rue du Champ-de-Mars, Cherbourg, Manche; Jeannette, à Ville-le-Marclet, Somme; Lartigue, 17, rue de l'Estabournie, à Tulle, Corrèze; Delefosse, à St-Erme, Aisne.

Dans l'impossibilité où il se trouve de classer ces vingt-quatre envois, qui sont de mérite équivalent, le Directeur de la SAVONNERIE LUXOR a résolu, pour éviter un tirage au sort, de partager les trois prix offerts entre les gagnants.

En tenant compte de la valeur des trois bourses et en y ajoutant les trente-cinq francs qu'elles devaient contenir, il en ressort une somme de soixante-douze francs, soit trois francs pour chaque envoi juste.

Tous les concurrents cités recevront, en conséquence, la somme de trois francs.

L'expédition, toutefois, ne sera faite que dans quelques jours, afin de permettre à ceux qui y ont droit d'envoyer, s'il y a lieu, des indications concernant cette expédition.

Sauf avis dans la huitaine, il sera procédé aux envois.

RÉSULTATS DU Grand Concours Anagrammique

Voici les solutions des problèmes dont se composait le tournoi:



A L'OFFICE

— Mais c'est ma vaisselle que Joseph vous lance à la tête!

— Que Madame la baronne se rassure. Il ne peut pas m'atteindre, le parapluie de M. le baron me protège!

SOLUTIONS

1re série : MICHEL-ANGE.

Groin Cane Ignorance — Gautre An Naufrage — Char Vase Havresac — Cou Mets Costume — Ton Migraine Germination — Caution Dé Education — Tenue Var Aventure — Moue Bucher Embouchure — Lac Mire Miracle — Tablier Ile Libéralité.

2e série : JEAN GOUJON.

Jeune Or Journée — Tige Rue Guérite — Site Jeu Jésuite — Cou Liste Oculiste — Pose Mi Empois — Potiron Bas Absorption — Pointure Pont Opportunité — Un Verre Nervure — Corne Uri Noirceur — Vis Urne Univers.

3e série : LE CORRÈGE.

Canal Var Carnaval — Epée Midi Epidémie — Dose Pari Rapsodie — Table Soc Obstacle — Lampe Roi Lamproie — Nègre Ange Engrenage — Pâte Cercle Réceptacle — Guano Livre Gouvernail — Pente Manche Epanchement.

4e série : REMBRANDT.

Tiare Prison Respiration — Outre Patin Réputation — Brise Oie Boiserie — Tome Phare Métaphore — Epi Verre Epervier — Matin Muse Numismate — Table Are Arbalète — Natte Mets Testament — Canotier Pied Dépréciation.

5e série : BEETHOVEN.

Bache Tome Hécatombe — Roi Tierce Ecritoire — Ronde Dé Edredon — Traine Evier Vétérinaire — Bae Gond Badigeon — Pion Tambour Topinambour — Tic Bourse Obscurité — Gain Conte Négociant — Lie Ecu Ecueil.

6e série : ROSSINI.

Torse Cher Orchestre — Tain Coin Inaction — Surier Oie Souricière — Erie Tison Noisetier — Main Série Séminaire ou Semainier — Surdité Nil Industriel — Dette Cuir Rectitude.

7e série : MURILLO.

Répit Rente Interprète — Cure Education Outrecuidance — Amiral Estime Matérialisme — Gant Seoul Langouste — Lecture Fer Réflecteur — Ain Minute Unanimité — Viande Rale Lavandière.

8e série : FRAGONARD.

Girafe Lit Fragilité — Ancre Montre Remontrance — Sens Pied Dispense — Tierce Chat Architecte — Tiare Pointe Opiniâtreté — Seau Titre Austérité — Van Tête Navette — Gendre Maire Gendarmerie — Repos Serin Répression.

Le nombre des solutions entièrement justes ayant dépassé celui des prix affectés à ce Concours, un tirage au sort a été effectué parmi les auteurs des envois complètement exacts.

Il a donné le classement que voici :

1er Prix : Mme Victorine Matrau, 4, rue de Boufflers, à Lille, qui gagne *une belle bicyclette.*

2e Prix : M. Lassablière, 5, rue de Paris, Saint-Etienne, qui gagne *une garniture de cheminée.*

3e Prix : M. G. Mettais, à Saint-Pierre-des-Cercueils, par Amfreville-la-Campagne (Eure), qui gagne *une montre en argent.*

4e Prix : Mlle Comergnat, 101, rue de Charenton, Paris, qui gagne *une montre en argent.*

5e Prix : M. Halle-Halle, 12, rue Camille-Randoing, Elbeuf (Seine-Inférieure), qui gagne *un beurrier cristal, avec assiette ornements bronze.*

6e Prix : M. L. Bégeot, 3, rue Heudelet, Dijon, qui gagne *une montre en acier.*

7e Prix : M. Robert Gervais, 26, rue de l'Union, Cherbourg, qui gagne *une montre en acier.*

8e Prix : M. Lépinasse, 139, rue Bugeaud, Lyon, qui gagne *un vase cristal, avec ornements bronze.*

9e Prix : M. E. Delatre, 3, avenue Feuchères, Nîmes, qui gagne *un vase cristal avec ornements bronze.*

10e, 11e et 12e Prix : M. Jean d'Aise, villa Malakoff, Saint-Malo; M. M. Vernier, chez M. Robillon, à Muret, par Hartenne (Aisne); M. E. Saillot, 130, rue de Tolbiac, Paris, qui gagnent *un sautoir argent contrôlé et doré.*

13e et 14e Prix : Mlle E. Bellenger, 19, rue Bayard, Le Havre; M. May Wartelle, 119, avenue Parmentier, Paris, qui gagnent *un onglier quatre pièces argent.*

15e et 16e Prix : M. E. Tricoche, 9, rue Benjamin-Delessert, Pantin (Seine); M. A. Heudier, 9, rue Pasteur, Lorient, qui gagnent *une boîte de couleurs.*

17e et 18e Prix : M. D. Zibette, 100 *bis*, avenue Michelet, Saint-Ouen (Seine); M. E. Charrier, 33, boulevard Mérentié, Marseille, qui gagnent *une boîte de compas.*

Du 19e au 25e Prix : M. Vapillon, 6, rue de la Roquette, Paris; Mlle Louise Fuchs, 14, rue de Bellefond, Paris; M. E. Roques, 14, rue de la Chaine, Toulouse; M. Houpin, officier-mécanicien, Ecole des mécaniciens, Brest; Mme Hermand, 30, rue de Fives, Lille; M. E. Cahen, 45, rue de la Sinne, Mulhouse; Mme Alice Aubrespy, Saint-Ambroix (Gard), qui gagnent *un coupe-papier ivoire et argent.*

Du 26e au 30e Prix : M. Arnould, 86, rue de Lens, à Lille; M. C. Lefeuvre, 104, rue de la Mariette, Le Mans; M. Moisson, 38 *bis*, rue Denfert-Rochereau, Paris; Mme la baronne Portalis, 42 *bis*, rue du Château, Brest; Mlle Jeanne Coguelat, 7, rue Paul-Cobet, Dijon, qui gagnent *une petite lampe.*

Du 31e au 35e Prix : Mme Carron, 22, rue de Lasalle, Nancy; M. F. Cybouille, 20, rue Saint-Sulpice, Paris; M. Wold, café de la Comédie, Toul; M. D. Curtet, 19, rue de la Station, Courbevoie (Seine); M. R. Lavril, 10, rue Madame, Versailles, qui gagnent *un canif en argent.*

Du 36e au 40e Prix : M. L. Gobensé, 56, rue de Bétheny, Reims; M. E. Roussel, à Liffol-le-Grand (Vosges); Mme J.-L. Sonrel, 105, rue de la Pompe, Paris; M. A. Roussy, 2, rue Jeanne-d'Arc, Nîmes; Mlle Louise Pépin, institution Chabrier, Puteaux (Seine), qui gagnent *un signet ouvre-lettres.*

Du 41e au 50e Prix : M. J. Perrodin, lieutenant au 117e d'infanterie, 20, rue du Chapeau-Rouge, Lyon; Mlle Marie Milbert, 48, rue Croix-Nivert, Paris; M. A. Lavalette, 227, rue de Périgueux, Angoulême; Mlle Sommé, 5, rue Notre-Dame-de-Nazareth, Paris; M. L. Delahaye, 17, rue Mauconseil, Fontenay-sous-Bois (Seine); M. E. Faucon, 14, rue Carnot, Avignon; Mme A. Poyeton, 56, cours Fauriel, Saint-Etienne; M. J. Gillet, 8, rue Pasteur, Malakoff (Seine); M. Martel, 6, place Edgard-Quinet, Dijon; M. P. Champouillon, 28, rue de la Bourie, Orléans; qui gagnent *une collection brochée de la « Famille ».*

Du 51e au 60e Prix : Mme A. Boissonneau, à Sainte-Bajeille (Lot-et-Garonne); Mme Th. Fédière, 69, rue Monge, Paris; M. Vassor, 57, rue de Vouillé, Paris; M. A. Queny, 349, rue L.-Gambetta, Lille; M. P. Agret, 9, rue des Carbonnets, Bois-Colombes (Seine); Mme Mathilde Delrieu, 40, rue Croix-de-Seguey, Bordeaux; M. P. Lamarre, 130, route de Paris, Amiens; M. R. Chouard, au Bouchet, par Vert-le-Petit (Seine-et-Oise); M. Quenin, 35, rue Jeanne-Hachette, Le Havre; Mme Gary, 22, rue de Staël, Paris, qui gagnent *une paire de jolis boutons de manchettes.*





PROUESSE FACILE

Le célèbre hypnotisseur américain, Magnéto. — Tenez, Monsieur Lardsalé, pour vous montrer la puissance de mon regard, je vais vous raconter l'aventure qui m'est arrivée lors de mon voyage en France.

Ayant eu affaire dans un ministère, je pénétrai dans un bureau où je hasardai un coup d'œil. Crac! voilà les employés si bien endormis, que j'eus beau crier, tempêter, hurler, je ne pus les réveiller pour me faire servir!

PETITE CORRESPONDANCE

M. Heutte. — Comme nous le faisons nous-mêmes dans les solutions.

Un lecteur (Bourgogne-Champagne). — C'est de la pure fantaisie.

Un lecteur. — Les soins ordinaires de propreté en viennent parfaitement à bout. La poudre de pyrèthre n'est pas aussi inefficace que vous voulez bien le dire.

Paul-Louis. — Ces cours existent dans un grand nombre d'écoles du soir, par les soins des associations philotechnique et polytechnique. Ils se donnent, pour la plupart, dans les écoles de la Ville.

M. L -P. (Saumur). — Nous n'avons pas la même confiance que vous en cet instrument idéal; il ne vaudrait certes pas, quand même, l'opération assez compliquée que vous décrivez vous-même, mais à

laquelle il faut bien recourir si l'on tient à obtenir quelque résultat sensible.

M. Chipetti. — Voyez « Traité des falsifications des substances alimentaires », de Hureaux.

BIBLIOGRAPHIE

M. Baudoin, a Marseille. — Nous n'avons trouvé que le « Calculateur ou comptes faits », par Terriere, 1 vol., 3 fr. 50. Pour le nickelage, il y a un volume, « Nickelage, dorure, argenture, platinage des métaux au feu, au trempé », etc., par G. Petit, ingénieur civil, ouvrage illustré de 36 figures, 3 fr. 50.

A. G., à Souk-Ahras. — « Traité de Jiu-Jitsu » 2 fr. 50.

Un lecteur Congolais. — Il a paru, dans plusieurs journaux de l'époque, des articles sur ces missions nous a-t-on affirmé, mais pas en volume chez un libraire. Depuis plus de dix ans, il serait impossible de retrouver des numéros de ces journaux.

A. L., à Toulouse. — « Guide manuel des jeux d'esprit », 1 fr. 15 *franco*; chansons pour mariages et baptêmes, 0 fr. 60.

La librairie Nilsson a commencé la publication d'ouvrages, 0 fr 30 le volume, il y aura cent volumes dans la collection. Ont déjà paru : « Le Cid » et « Polyeucte », de Corneille; « La Grenadière », le chef-d'œuvre inconnu, de Balzac.

13e ANNÉE — N° 43. 10 Centimes 27 OCTOBRE 1907.

Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

FRANCE : Un an 6 fr. Six mois : 3 fr. 50
ÉTRANGER : Un an 9 fr. Six mois : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

LE POIDS DE LA FRITURE, par Benjamin RABIER.

LA PÊCHE SE MEURT



— Inscris, Jean... un gardon, 115 grammes! .. avec les 36 grammes d'ablettes du mois dernier, et les 48 grammes de goujons du mois de mai, combien cela fait-il depuis l'ouverture?

La collaboration au **Pêle-Mêle** *est rétribuée. Pour recevoir franco le libellé des conditions, envoyer 0 fr. 15 en timbres-poste.*

Le verre de lampe

(NOUVELLE)

C'était au temps, déjà lointain, des lampes à huile.

Un soir d'hiver, entre cinq et sept, quelques députés intègres et laborieux étaient réunis dans une salle du Palais-Bourbon. Groupés autour d'une table encombrée de paperasses administratives, ces Messieurs travaillaient... (ou tout au moins ils faisaient semblant, mais c'est là l'essentiel; et il ne faut pas être trop exigeant!...)

Soudain, par suite d'un courant d'air, une des lampes à huile qui éclairaient (modérément) cette scène touchante, se mit à fumer comme un Suisse, — et cela fit éclater le verre.

Le président de la commission sonna aussitôt l'huissier de service, et lui dit:

— Christophe, allez donc nous chercher un autre verre de lampe...

— Parfaitement, Monsieur le député! répondit Christophe, en s'inclinant; mais pour cela il faudrait que vous me signassiez un bon...

— Ah! c'est juste!...

Le président se hâta d'accomplir cette petite formalité d'ordre économique; et Christophe, muni du bon en règle, s'en alla vite à la recherche d'un nouveau verre de lampe.

Une demi-heure s'écoula. Trois quarts d'heure se passèrent. Les députés, n'ayant pas assez de lumière pour vaquer utilement aux affaires de la nation, se tournaient les pouces et fumaient des cigarettes en attendant que l'arrivée du verre demandé leur permît de rallumer leur lampe.

Mais Christophe ne reparaissait pas.

Au bout d'une heure, on se décida à le sonner, pour voir s'il était revenu de son expédition.

Il entra, mais il avait les mains vides...

— Eh bien! Christophe, et ce verre de lampe? lui demanda impérieusement le président de la commission...

— Il viendra, Monsieur, dit l'huissier... Seulement, il faut qu'il passe par la voie hiérarchique...

— Hein?...

— C'est le règlement!... J'ai transmis le bon au garçon de bureau des commissions administratives, qui l'a immédiatement communiqué à son collègue de la questure; ce dernier l'a remis à l'huissier de la questure, qui l'a soumis à l'approbation de M. le questeur, qui, après l'avoir visé, l'a fait enregistrer par son secrétaire...

— Et après?...

— Le secrétaire l'a donné à son commis, qui a chargé l'huissier du secrétariat de faire porter le bon au bureau de l'entretien du Matériel. Là, on a classé le bon, et on l'a échangé contre un autre bon qui, après avoir été signé par le chef de service, a été envoyé à la Lampisterie. Le chef lampiste a aussitôt établi un bordereau justificatif, et il a donné ordre au sous-chef lampiste d'envoyer son garçon de bureau chercher un verre au magasin d'éclairage: le garde magasin a dû lui délivrer ce verre sans difficulté...

— Eh bien! Christophe, courez au-devant de ce garçon et rapportez-nous l'objet en toute hâte!...

— Pas moyen, Monsieur le député! déclara Christophe, je n'en ai pas le droit, la consigne est formelle... Il faut que le verre de lampe soit remis au sous-chef lampiste qui le transmettra au chef, qui l'enverra au service du Matériel pour qu'il en soit donné quittance. De là, le verre passera au secrétariat, où l'on vérifiera son numéro d'ordre, puis à la questure où l'on enregistrera la mutation sur la feuille des fournitures; c'est indispensable!... Après quoi, l'employé de l'économat pourra, si tout est en règle, remettre le verre de lampe aux mains de l'huissier, qui...

— C'est admirable! s'écrièrent en chœur les députés, transportés d'enthousiasme... Déranger tant de fonctionnaires, exiger tant d'écritures et tant de formalités, pour un simple verre de lampe de quatre sous, voilà le fait d'une administration exemplaire qui ne néglige rien, qui a l'œil aux plus petites choses, et qui n'abandonne rien au hasard!... Sous ce rapport, Messieurs, la France est la première nation du monde, et nous pouvons être fiers de notre œuvre!...

Là-dessus, ces Messieurs, se doutant bien que le verre de lampe n'arriverait pas avant quarante-huit heures, levèrent la séance de fort bonne grâce, et s'ajournèrent à la semaine suivante.

PERNO GOMEZ.



NOS BONS CHASSEURS D'OCCASION

— J'ai un écureuil et une perdrix à vendre.

— J'achète la perdrix... mais ne me donnez pas l'écureuil à la place... c'est que je m'y connais!

UN JOUEUR

Dans une salle basse, éclairée par une grosse lampe de cuivre qui descend du plafond, quelques individus sont réunis autour d'une table.

Ce sont les familiers du tripot qualifié pompeusement de « Cercle de la Haute-Volée ».

Il est trois heures du matin. Un à un, les joueurs se sont retirés. Il ne reste plus, autour du tapis vert, que les enragés, ceux qui s'obstinent à croire que la prochaine taille sera la bonne, celle qui leur rendra ce qu'ils ont perdu jusque là.

Parmi eux, Bonace les yeux luisants d'espoir invincible, les traits tirés par la fatigue et l'énervement.

Et les coups se succèdent dans un silence plein d'angoisse.

De temps à autre, un son mat et profond retentit. C'est la cagnotte, l'insatiable mangeuse, qui engloutit une pièce d'or ou d'argent et se gave aux dépens de tous ces fous d'illusions.

Bonace s'est levé. L'implacable guigne le poursuit ce soir avec une féroce ténacité. Son portefeuille est vide. Il en a perquisitionné tous les compartiments. Ils ne contiennent plus que quelques papiers personnels qui n'ont aucun rapport avec des espèces. Tout ce qui avait valeur de circulation s'est volatilisé. Son porte-monnaie présente les mêmes caractères d'anémie.

Bonace s'est approché de la fenêtre. Une pluie torrentielle balaye la rue. Le spectacle n'a rien de folâtre. Bonace fait demi-tour et retourne à la table de jeu.

Une demi-heure après il se lève de nouveau, délesté encore de sa montre en or et de son épingle de cravate, qu'il a transformées en enjeux, et que la palette du croupier a ratissées. Car au cercle de la Haute-Volée on accepte même les objets, pourvu qu'ils aient quelque valeur.

Cette fois, Bonace va se retirer. Il quitte la salle fumeuse et se dirige vers la porte.

Le voilà dans la rue. La pluie a cessé de tomber, et, dans le ciel éclairci, des étoiles scintillent.

Il avance de quelques pas, puis s'arrête. Et brusquement, le voilà qui rebrousse chemin, remonte à la salle de jeu, et s'avançant vers la table:

— Quel enjeu met-on contre mon parapluie et mes caoutchoucs?





L'ESCALIER CONJUGAL

— Autrefois, pour couper court à toutes les puériles et mesquines discussions conjugales, je m'élevais et planais au-dessus de ces petites misères.

Maintenant que nous avons enfant, domestique et ma belle-mère chez nous, il m'est impossible de me maintenir au-dessus de tout cela, car ma femme se monte pour me relancer, et alors tout lui est bon: mère, domestique, enfant, nourriture, animaux, toilette, etc., etc.

Pêle-Mêle Causette

L'histoire de l'Amérique et du Japon est tout à fait suggestive.

On en ferait volontiers un petit conte à l'usage des enfants.

Voici quel serait le sujet de ce récit moralisateur:

Il était une fois un grand peuple qu'on appelait les Yankees.

De caractère laborieux et d'esprit pacifique, ce peuple ne demandait qu'à vivre tranquille, et en bonne intelligence avec ses voisins.

A l'époque où s'ouvre ce récit, les Yankees avait pour chef un homme de grande vertu, qui répondait au nom de Monroë.

Or, à la même époque, il existait, au-delà de l'Océan, des peuplades guerrières animées d'un esprit de conquête. C'étaient les Anglais, les Allemands, les Russes, les Espagnols et d'autres encore parmi lesquels les Français.

Tous ces peuples étaient avides de combats, et les petites nations voisines des Yankees tremblaient à la pensée d'une invasion toujours imminente de la part des hommes d'outre-Atlantique.

Monroë, dans le noble but de décourager les envahisseurs et de garantir la tranquillité de ses voisins d'Amérique, fit savoir publiquement que son peuple ne permettrait pas aux étrangers de les molester.

Et il prononça, en cette occasion, ces mots restés célèbres:

— *L'Amérique aux Américains!*

Le temps s'écoula, et les successeurs de Monroë suivirent son exemple.

La doctrine de Monroë devint un principe dont les Yankees continuèrent à s'inspirer.

Ainsi, le grand peuple américain protégeait de son autorité ses frères moins forts que lui.

Mais un jour vint où le chef des Yankees, oubliant les sages préceptes de Monroë voulut, à son tour, guerroyer et conquérir.

Alors, ce peuple, qui n'avait pas permis aux autres de s'emparer des territoires américains, arracha un territoire à une nation étrangère.

C'était faire fi du précepte biblique qui dit: « Ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais qu'il te fît ».

La conquête s'accomplit avec facilité et tous les Yankees de se réjouir de cet exploit, qui témoignait de leur puissance.

Seule, l'ombre de Monroë dut se lamenter de voir sa doctrine si vite abandonnée.

Cependant, les Yankees, étant possesseurs maintenant d'un nouveau domaine, furent obligés de veiller sur lui, ce qui leur coûta beaucoup d'argent et de tracas.

Ils commencèrent à s'apercevoir qu'il eût mieux valu, pour eux, ne pas sortir de leur pays, mais leur orgueil ne leur permettait pas de rendre ce qu'ils avaient injustement acquis.

Or, tout proche de leur nouvelle possession existait un jeune peuple appelé Japonais.

De tempérament ardent, ce peuple manifesta bientôt la velléité de s'emparer à son tour du territoire devenu Yankee par la force.

C'est alors que les pauvres Yankees purent constater combien ils avaient eu tort de mépriser Monroë et sa bonne doctrine.

Obligés de s'armer, d'envoyer au loin des troupes et des navires de guerre, sans aucun autre profit qu'une satisfaction d'amour-propre, ils se sentirent menacés jusque dans leur existence.

Ainsi fut perdu, pour eux, le calme qui leur avait permis de se livrer en paix au travail et de fonder un pays de si grande prospérité.

Cette histoire vous prouve, mes enfants, que, pour faire respecter les bons principes aux autres, il faut, avant tout, se les appliquer à soi-même.

Les Yankees sont punis pour l'avoir oublié.

Il est excellent de proclamer: l'*Amérique aux Américains!* mais il faut laisser aussi l'*Europe aux Européens* et l'*Asie aux Asiatiques*.

Tâchez de vous souvenir de ce conte quand vous serez grands et que vous aurez à vous préoccuper des destinées de votre pays.

Fred Isly.

DURAPIAT

Je crois bien qu'à côté de mon excellent ami Durapiat, Harpagon lui-même doit apparaître comme un prodigue.

Je ne vous énumérerai pas tous les hauts faits de mon personnage. Cependant, je ne puis résister au désir de vous narrer son dernier exploit.

Figurez-vous qu'un jour, dans le courant d'une conversation, j'expliquais à Durapiat le phénomène de la respiration.

— La respiration, lui dis-je, consiste à inhaler de l'oxygène et à exhaler de l'acide carbonique.

A peine avais-je formulé cette loi naturelle, que je vis le visage de mon compagnon se rembrunir, soucieux. Et il me quitta plus vite qu'à l'ordinaire.

Le lendemain, ayant à lui parler, j'allai le voir chez lui.

Je le trouvai, la plume en main, en train de gribouiller des chiffres sur le papier. Autour de lui s'étalaient des prospectus et catalogues de toutes les maisons de produits chimiques et pharmaceutiques de Paris. J'appris alors que ma conversation de la veille avait mis son esprit à la torture.

L'homme, avais-je dit, aspire de l'oxygène et exhale de l'acide carbonique. Or, il compulsait les catalogues pour connaître les prix de ces deux produits et savoir s'il gagnait ou perdait à la combinaison.



LES PROVERBES

La peur donne des ailes!!!...



LA REPONSE DU PECHEUR

Les dessinateurs humoristes s'acharnent souvent sur les malheureux pêcheurs à la ligne, mais ont-ils bien réfléchi qu'eux-mêmes se livrent tous les jours à la pêche... aux types drôles et qu'il leur arrive aussi de rentrer bredouilles?

Courrier Pêle-Mêle

Pendule

Monsieur le Directeur,

Je relève sur le *Pêle-Mêle* d'aujourd'hui, une erreur qui s'est glissée dans votre sympathique journal.

Vous dites que Huygens, physicien hollandais, a trouvé le mécanisme de la pendule en 1657. Or, sans vouloir remonter à l'invention même de la pendule, qui est fort ancienne, car depuis les clepsydres, l'art de l'horlogerie n'a été qu'une transformation successive et une application de découvertes nouvelles, Huygens a simplement appliqué *le* pendule aux horloges et, grâce à la célèbre découverte de Galilée, parvint à régulariser mathématiquement la marche desdites horloges.

Huygens adapta donc le pendule (c'est probablement de là que vient l'appellation d'une pendule pour une petite horloge), mais il ne créa pas la pendule. Il a, d'ailleurs, bien d'autres inventions réelles à son actif, entre autres le ressort-spiral, sans lequel il n'y aurait pas de montres.

Recevez, etc.

A. LADIESSE.

Pharmacie

Monsieur le Directeur,

Dans votre très agréable journal, que je prends régulièrement toutes les semaines, depuis plusieurs années, vous parlez du serment des pharmaciens. Celui-ci a été aboli par décret, cette année. Je suis certain que



LE VRAI PEUT QUELQUEFOIS N'ETRE PAS VRAISEMBLABLE

Avez-vous remarqué combien la vérité peut être mensongère quand elle n'est pas accompagnée d'explications?

Ainsi, vous étonnerez tout le monde en affirmant que M. Parvenu a refusé une décoration...

...C'est pourtant la vérité, mais il convient d'ajouter qu'il s'agit de la décoration d'un appartement demandée par un de ses locataires.

Il paraît qu'une automobile a traversé tout Paris sans renverser un seul piéton. C'est impossible, n'est-ce pas?...



...Pourtant cela est. Mais il faut expliquer que cette automobile était transportée sur un camion.

Un Monsieur a acheté une boîte d'allumettes de la régie. Celles-ci ont toutes pris. Pas une seule n'a raté. Quelle blague! direz-vous...

...Pas du tout. Seulement, la boîte en question se trouvait dans une maison détruite par un incendie.

Les pièces de Dufour, l'auteur dramatique malheureux, ont eu beaucoup de succès. C'est vrai, hélas! Mais ce sont les pièces de son habit qui ont remporté ce succès d'hilarité.



Un fonctionnaire a, un jour, donné à quelqu'un un renseignement immédiat. Est-ce croyable?...

...Oui, si l'on veut bien considérer que ce renseignement était demandé par son partenaire à la manille parlante.

On a vu Durapiat jeter l'argent par la fenêtre! Horrible mensonge! criera-t-on...



Non! car il jetait simplement à sa femme son porte-monnaie qu'elle avait oublié.

Enfin, chose inouïe et absolument incroyable, un Monsieur a trouvé le moyen de gagner régulièrement de l'argent aux courses. Quelle fable absurde! penserez vous...

Non pas. Seulement, pour compléter cette vérité, il est utile d'ajouter que ce Monsieur vendait de l'excellent coco sur la pelouse de Longchamp.

---

beaucoup de lecteurs ignorent absolument tout ce qui se rattache à la pharmacie.

Dans une pharmacie, il y a un garçon de laboratoire qui ne fait que les courses et le nettoyage. Au-dessus de lui, il y a des aides en pharmacie, qui se sont octroyés le nom de préparateur en pharmacie. Ce sont, généralement d'anciens garçons de laboratoire qui, après avoir étudié le *Codex*, sont capables d'exécuter les ordonnances; ils constituent les trois quarts des élèves en pharmacie.

Puis enfin, il y a des jeunes gens, l'infime minorité, qui, eux, pourront obtenir le diplôme de pharmacien: ce sont les élèves stagiaires.

Pour être stagiaire, il faut être pourvu d'un diplôme de bachelier complet, se faire inscrire dans une Ecole supérieure de pharmacie ou [illegible]

pharmacie. Le jeune bachelier accomplit alors trois ans de stage, comme élève, dans des pharmacies. Après sa troisième année, il subit un examen appelé validation de stage. S'il est reçu, il entre alors à l'Ecole où il suit des cours toute la journée. Après la première année, il subit un nouvel examen; s'il est reçu, il passe en deuxième année où, après un autre examen, il entre en troisième année. Au mois de mars de sa troisième année d'école, il subit encore un autre examen, et six mois après il passe les trois examens définitifs et la synthèse: celle-ci demande une huitaine de jours. S'il a subi tous ses examens avec succès, on lui délivre enfin un certificat provisoire de réception au grade de pharmacien — le diplôme n'est, en effet, donné qu'après l'âge de 25 ans.

[illegible]

pharmacien revient à peu près à trente mille francs.

Recevez, etc.

RUEDNOT.

Questions interpêlemêlistes

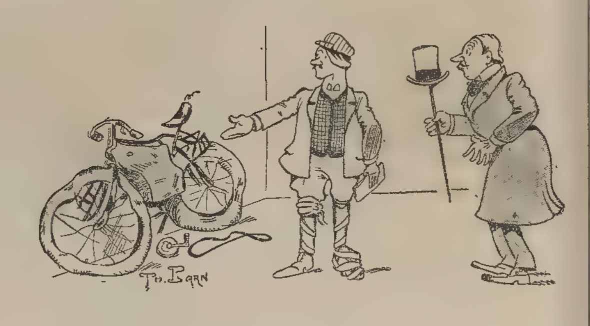
Quelles sont les superficies respectives de la place de la Concorde, à Paris, des Quinconces, de Bordeaux, et des autres places célèbres des grandes villes françaises ou étrangères?

Maurick HAFNAF.

Par quel moyen peut-on détruire les courtilières et cafards?

L.





UNE FOIS SEULEMENT

— Est-ce vous, Monsieur, qui avez fait insérer l'annonce: « A vendre, motocyclette n'ayant servi qu'une seule fois »?
— Oui, Monsieur.

— Pourrais-je voir la machine?
— Voici, Monsieur.

LES BIJOUX

L'usage des bijoux, (qui remonte à l'antiquité la plus reculée, puisqu'on trouve des colliers de coquillages, à côté des haches en silex de l'homme préhistorique,) est intimement lié à l'histoire de l'humanité. Tel détail de bague, de chaîne ou de bracelet, précise souvent mieux, à l'archéologue, une date ou un fait, que tel monument grandiose en son ensemble.

De tous les bijoux, le plus anciennement connu est, sans conteste, l'anneau. Les plus anciens que possèdent nos musées, nous viennent des Egyptiens.

La bague fut, à l'origine, une mince tige de métal précieux (de l'or presque toujours), aplatie et percée aux deux bouts; cette tige, courbée aux trois quarts, retenait, entre ses deux spatules, un chaton de pierre dure, représentant, d'ordinaire, un scarabée. La forme et les détails ont beaucoup varié depuis, mais le principe est resté le même.

Après les Egyptiens, les Grecs, et surtout les Etrusques, nous laissèrent, en fait de bijoux, des joyaux dans toute l'acception du terme.

Les Romains, chez lesquels l'anneau eut une certaine importance dans la vie publique, ne nous ont cependant laissé que des bijoux assez peu intéressants, au point de vue artistique.

Chez nous, la bijouterie originale ne date guère que de l'époque mérovingienne, encore subit-elle l'influence de la tradition romaine; son ornementation est presque toujours assez fruste, quoique parfois relevée de délicatesses bien particulières.

L'époque carlovingienne n'est que la continuation de l'époque mérovingienne; les seules pièces de ces temps, véritablement remarquables, sont les bijoux israélites, les bagues de mariage, en particulier, niellées, gravées et même émaillées; encore pourrait-on leur faire le reproche d'être assez souvent exagérées comme dimensions.

La véritable époque du bijou, en France, fut la Renaissance, au souffle de laquelle René Boyvin, Voïeriot et bien d'autres, enfantèrent des chefs-d'œuvres. La mode imposait alors les colliers, les bagues, les bracelets et les pendants d'oreilles, aussi bien portés par les hommes que par les femmes: Henri II avait l'oreille gauche ornée d'une grosse perle rose. (Sous son règne, par une bizarrerie, qui d'ailleurs ne dura point, le pendant ne se portait qu'à une seule oreille.) Henri III, en outre de deux pendants en diamants, œuvre célèbre d'un bijoutier espagnol renommé, avait des bagues à tous les doigts, des bracelets, non seulement aux poignets, mais encore aux chevilles.

C'est à cette époque que les pierres précieuses, taillées selon les règles à peu près fixes, entrèrent définitivement dans la décoration du bijou. La mode en fit fureur; on en incrustait jusqu'aux boutons des vêtements; Louis XIII, ayant rendu un édit somptuaire, presque prohibitif à l'égard des gemmes, dut se résigner à le voir fouler aux pieds par sa cour elle-même.

La figure humaine, les représentations d'animaux, de poissons, d'insectes et de fleurs, entrent alors dans la composition du bijou avec Jean Collaerts et Androuet du Cerceau, pour ne citer que les deux plus célèbres; on teinte les métaux précieux par de savants alliages; enfin, l'invention des montres, des œufs de Nuremberg, comme on disait alors, à cause de leur forme, ajoute une branche nouvelle à l'art de la bijouterie.

Sous Louis XIV, Louis XV et Louis XVI, cet art, peu à peu, fait place à l'industrie.

Sous la Révolution, le Directoire, le Consulat et l'Empire, le bijou, devenu commun (sa fabrication utilisant aussi bien le fer, le cuivre et le plomb que l'argent et l'or), se contente d'imiter le bijou romain, égyptien ou grec; la verroterie empiète même sur le domaine des pierres précieuses.

Sous la Restauration, la seconde République, le second Empire et les quinze premières années du régime actuel, le bijou n'a plus de style, plus de caractère; il faut arriver aux vingt dernières années pour trouver un style particulier avec le ciseleur Provost-Blondel, dont l'exemple, d'ailleurs, fut si rapidement suivi, que, depuis, nous avons assisté, si nous n'y assistons pas encore, à une véritable Renaissance du bijou.

Des interprétations nouvelles d'animaux, d'insectes, de fleurs et de feuilles, donnèrent des motifs de décoration nouveaux; on employa l'émail avec plus de hardiesse et plus de science: un *art nouveau* fut créé, art empruntant, il est vrai, à l'art égyptien et à l'art étrusque, mais ayant, quand même, son style particulier: le *new style*, comme disent les Anglais, grâce auquel les noms des Granet, Lalique, Robert Nau, Tiffany et d'autres, iront peut-être un jour de pair, en l'histoire du bijou, avec ceux de Boyvin, Collaerts, Androuet, sinon de Benvenuto Cellini.

A. F.

NOS BONS COLONIAUX

Avec un nègre, un éventail et deux palmiers ..

...Monsieur le gouverneur fait une sieste délicieusement fraîche et agréable.

NASOLOGIE

Le nez de Cyrano de Bergerac a provoqué, ces temps-ci, une controverse entre chroniqueurs: les uns le prétendant un peu fort



GENDRE ET BELLE-MERE

Le Gendre. — Jamais je n'aurais consenti à subir vingt minutes, comme je viens de le faire, l'énervant grincement de cette lime, si je n'avais le secret plaisir de penser combien je dois agacer belle-maman...

(*Onctueux*). — Pardon, belle-maman, ça ne vous fait pas trop grincer des dents?
— Du tout, mon gendre, je les ai retirées et j'attends que vous ayez fini pour les remettre!...

seulement, les autres l'affirmant de dimensions anormales.

Sans doute les premiers ont-ils tort, si on s'en réfère à Cyrano lui-même qui, dans son *Voyage à la lune*, posa en principe qu'il n'est pas permis de ne pas avoir un grand nez, car sans un grand nez, point de courage ni d'esprit. Or, Cyrano était courageux, ses nombreux duels le prouvent; il était aussi spirituel, ses écrits en font foi. Ce syllogisme nous amène donc à cette conclusion: Cyrano de Bergerac avait le promontoire nasal très développé. Mais le syllogisme est une chose si subtile!

Les physiognomonistes tirent, de la forme du nez, des indications curieuses, sinon très exactes. Pour eux, les nez fins et aigus, comme celui de saint Simon, dénotent l'acuité de l'esprit; les nez en bec d'aigle indiquent l'instinct de domination. Exemple: Catherine de Médicis, Elisabeth d'Angleterre, le grand Condé, Napoléon. Le diacre Pâris et Saint-Vincent de Paul avaient le nez fendu, indice d'une excessive bonté. Le nez de Louis XIV était long et busqué, signe de hardiesse et d'élévation intellectuelle.

Je ne voudrais froisser personne, cependant je suis obligé de déclarer, avec les physiognomonistes, que les gros nez appartiennent à des individus enclins à la paresse, et les nez écrasés aux intelligences bornées.

Maximilien d'Autriche, de même que François Ier, avait le nez très long. Invité un jour à un banquet, à Augsbourg, comme il se faisait attendre, les gentilshommes, impatientés, allaient se retirer, quand, soudain, le bouffon impérial s'écria:

— Attendez, Messieurs, j'aperçois le nez de l'Empereur, Sa Majesté ne doit pas être loin.

Frédéric le Grand, qui doutait de la vertu de ses grands dignitaires, leur fit revêtir, une fois, des costumes misérables et, ainsi affublés, il fit examiner leurs nez par Gall, le célèbre phrénologue.

Celui-ci, ne les reconnaissant pas, les déclara aptes aux plus grands crimes, et ce, à la joie, non dissimulée, du roi de Prusse.

Origine du mot "Roupiller"

D'après le journal *La Revue*, l'argot est la langue de demain. Ses plus vilains mots ont chance, en vieillissant, de devenir de bonne compagnie. Pour les mots comme pour les hommes:

Le temps, vieillard divin, honore et blanchit tout!

Le mot *Roupiller* est dans le dictionnaire de l'Académie de 1718. C'est que *Roupiller* signifiait d'abord: dormir dans sa roupille. La roupille était une cape espagnole, (*ropilla*), introduit pendant les guerres de religion, le mot disparut de la langue deux siècles plus tard, mais son dérivé est resté. Qui soupçonne aujourd'hui que ce verbe, bien déchu de son ancienne splendeur, fut jadis un mot de cape et d'épée et s'appliquait au sommeil guerrier des conquistadors?

(Grand Echo du Nord.) A. A.



AU JARDIN DES PLANTES

L'Erreur d'un Gardien. — Cristi! ce que ma brouette est lourde, aujourd'hui!



CHEZ LA SOMNAMBULE

— Vous venez de faire une perte d'argent.
— Çà, c'est vrai! vous m'avez fait payer d'avance!

PRECAUTIONS INUTILES

Nous sommes portés à prendre un tas de précautions que les circonstances rendent parfaitement inutiles.



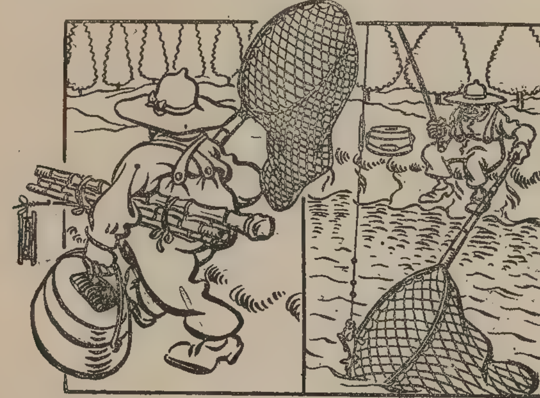
S'assurer, en sortant pour aller banqueter, qu'on n'oublie pas ses clés, est en somme fort oiseux...

...car rien ne prouve qu'on aura, en rentrant, le sang-froid nécessaire pour les introduire dans la serrure.



Puéril aussi, le petit coup d'œil rassuré qu'on jette à son coffre-fort avant de partir pour un tripot...

...car rien ne dit que, malgré sa solidité, son contenu est à l'abri du danger.



Vous oublierez plutôt votre tête que votre épuisette quand vous allez pêcher dans la Marne...

...comme si vous deviez jamais vous trouver en présence d'un poisson assez trapu pour nécessiter les honneurs de cet instrument.



Malgré tout ce qu'elle a d'inutile, vous fourbissez consciencieusement votre lorgnette avant de vous rendre au théâtre...

...Ignorez-vous qu'elle ne vous est pas indispensable pour contempler, même si vous êtes myope, le monument derrière lequel vous serez assis?



D'autres, prêts à s'embarquer, emmagasinent de copieuses provisions. Exercice futile...

...puisqu'au premier coup de tangage, ils s'empresseront de s'en séparer.



Enfin, vous voyez des gens sacrifier le meilleur de leur vie pour emplir un bas de laine qu'ils ne trouvent jamais assez gonflé...

...celui-ci se trouve plein juste le jour où ils n'ont plus aucun goût à y puiser.

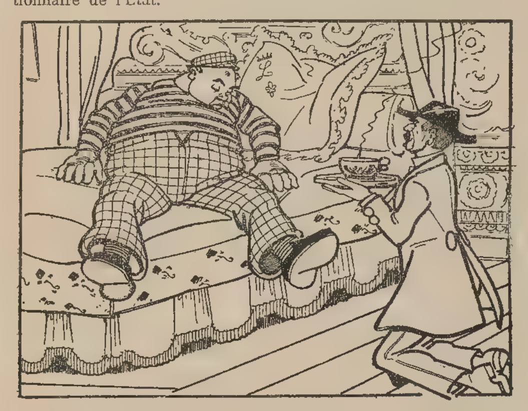




LES APACHES FONCTIONNAIRES

L'apache s'est taillé sa place dans nos mœurs... C'est aujourd'hui un élément indispensable à toute agglomération qui se respecte. On parle cependant de le combattre. C'est un tort. Mieux vaudrait en faire un fonctionnaire de l'État.

Il touchera des appointements fixes, aura son champ d'opération attitré et sera, comme tout fonctionnaire, tenu de signer une feuille de présence contrôlée par les agents de la police.



Quand l'apache aura accompli trente ans de services, il obtiendra sa retraite. Le palais de Versailles sera transformé en maison de retraite pour les apaches âgés ou infirmes.



Devenu fonctionnaire, l'apache s'adaptera de lui-même aux habitudes de ses collègues, les autres fonctionnaires. Il traitera le public comme il est d'usage dans toutes nos excellentes administrations.



Devenu une agréable sinécure, la fonction d'apache sera recherchée, le népotisme aidant, par d'aimables fils de famille, par les fruits secs des lycées et par les cousins et arrière-cousins de ministres.



Grâce à ce merveilleux système, le passant circulera en toute sécurité et à toute heure dans les rues. Et s'il lui arrive encore de rencontrer sur sa route un apache, celui-ci, profondément endormi, en bon fonctionnaire, ne lèvera même pas les yeux sur lui.

DE NOS LECTEURS

Le système pileux

Le grand chic, dans un certain monde parisien, est actuellement de se faire raser entièrement le visage et de ressembler à un cabotin..

Ce sont trois auteurs dramatiques très en vogue: Bernstein, Pierre Wolff et Bataille, qui lancèrent cette mode; elle fait, en ce moment, boule de neige, et bientôt, tout écrivain dramatique, soucieux de son dehors, aura à cœur de s'américaniser le masque, et cela au même titre que les dessinateurs affolés de romantisme se croient obligés de porter des pantalons à la houzarde et des chapeaux volumineux.

Le système pileux facial a subi, depuis un siècle, de nombreuses modifications. Les généraux du premier Empire, ayant innové les « favoris », toute la jeunesse élégante, de 1815 à 1848, se tailla sur la figure cet ornement plus ou moins gracieux que nos contemporains dénomment trivialement « côtelettes ».

Les « beaux », des aquarelles d'Eugène Lami, portent tous des favoris, et aussi Louis-Philippe et son fils, le duc d'Orléans.

Napoléon III, qui portait la moustache et la barbiche, se vit bientôt copié par les dandys de son époque. Seuls, les opposants légitimistes et orléanistes, dédaignant « l'impériale », restèrent fidèles aux favoris qui, pourtant, étaient un legs du premier Empire.

Depuis la troisième République, c'est la moustache qui domine; elle a même envahi les lèvres, si longtemps rasées par tradition, des magistrats et des avocats.

Cependant, les vétérans du Palais de Justice sont toujours imberbes, abstraction faite, bien entendu, des modestes « pattes de lapin », qui leur couvrent les tempes.

Sous l'archontat de Sadi Carnot, la barbe en carré fit fureur; elle fut remplacée, en 1889, par la barbe en pointe qu'avait lancée le général Boulanger, lequel n'était qu'un plagiaire du prince de Galles, aujourd'hui le roi Edouard VII d'Angleterre.

Les romantiques, Victor Hugo, Alfred de Musset, Théophile Gautier, étaient barbus. D'où cette satire qui leur fut adressée après la première, si orageuse, d'*Hernani*:

Nous ferons la barbe à Molière,
Nous ferons la barbe à Boileau,
Nous ferons la barbe à Voltaire,
Nous ferons la barbe à Rousseau.
Les dames du siècle où nous sommes
Pourraient vous dire: « Avant d'oser
Faire la barbe à nos grands hommes,
Vous feriez mieux de vous raser! »

* * *

Balzac cauchemar des Typos

Balzac était d'une minutie extraordinaire et... désespérante pour les typographes chargés de composer sa copie.

Chaque feuillet était remanié, raturé, surchargé, et l'épreuve soumise à l'auteur revenait encore pleine de corrections!

Mais, est-ce vengeance ou inattention d'un typographe, toujours est-il que voici ce qui fut imprimé, page 296 du premier volume du Lys dans la Vallée :

« ...lumières de la foudre. Combien de plaisirs suaves ne goûtai-je pas, *voilà deux fois que je corrige tout le passage* en voyant que ces ressentiments étaient réciproques. Je suivis le progrès du bonheur *épreuve, car j'ai oublié ce qui était écrit; je supplie M. Albertin de donner des ordres pour qu'à l'avenir*, Mme de Mortsauf renaissant à la vie naturellement, comme les effets du mois de mai sur les prairies! comme ceux du soleil sur l'onde et sur les fleurs abattues, *de pareilles choses ne se renouvellent pas, sans quoi je dirai à l'éditeur de changer l'imprimerie. Ce désordre est intolérable* comme notre vallée. »

Voici l'explication: Balzac, mécontent de l'inexécution des corrections faites par lui sur les précédentes épreuves, avait manifesté son mécontentement en faisant des observations en marge de la nouvelle épreuve, et renvoyait l'imprimeur à ces corrections pour donner le *bon à tirer*... et notre typographe avait confondu les lignes manuscrites de la marge avec le texte imprimé.

Le volume était broché quand on s'aperçut du malheur; heureusement que très peu d'exemplaires étaient en circulation. On recomposa la page qui fut substituée à la mauvaise.

* * *

Se moquer du tiers comme du quart

Il existe, dans le français, une foule de locutions proverbiales qui ont tiré leur origine d'une taxe, d'un impôt ou d'une redevance quelconque. L'expression *Se moquer du tiers comme du quart*, que l'on emploie très souvent dans le langage familier, paraît être de ce nombre.

Comme les impôts, les taxes pesaient principalement sur le peuple; il y rapportait tous les maux qu'il endurait; il y comparait ce qu'il haïssait et ce qui lui causait le plus de gêne, et, en créant ainsi des métaphores, il créait aussi des proverbes.

Parmi les nombreux impôts qu'inventa la féodalité, il y avait le *tertium*, qui était, ou la troisième partie de la dîme, ou le droit de mutation dû au seigneur par le vassal, qui vendait son bien, ou le droit d'enlever les gerbes dans sa censive, ou encore celui prélevé sur la vente des coupes de bois et de la vendange. Il y avait, de plus, la *quarta*, prestation en nature, prélevée sur le blé, le foin, les fruits, etc..., la taxe exigée d'un mort avant de le mettre en terre. Il y avait aussi le *quartum*, autre prestation en nature, affectée surtout au produit de la vigne. Enfin, il y avait le *quint-relief*, qui n'était autre que la cinquième partie d'une terre vendue, partie payée, selon les localités, soit par l'acheteur, soit par le vendeur.

On peut naturellement conjecturer de tout cela que, si les hommes qui avaient du bien au soleil, et qui, par conséquent, étant soumis à ces impôts, avaient peu de dispositions à s'en moquer, il n'en était pas de même des gueux, qui, n'ayant rien, ne payaient aucun impôt, *se moquaient du tiers comme du quart*, et rappelaient aux officiers du fisc que là où il n'y a rien, le roi perd ses droits.

C'est la seule explication que l'on puisse donner de la locution dont il s'agit et qui est souvent employée dans le langage familier.

LA PRIVATION BIENFAISANTE

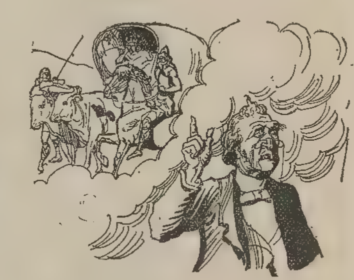
La privation d'un objet en double la valeur et on n'apprécie les choses que lorsqu'on ne les a plus.



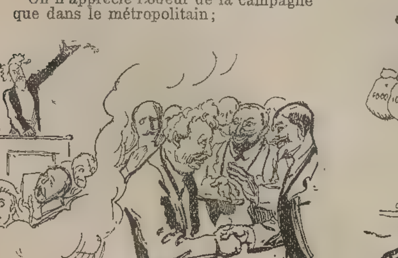
On n'apprécie l'odeur de la campagne que dans le métropolitain;



On n'apprécie le bœuf que lorsqu'il est mort;



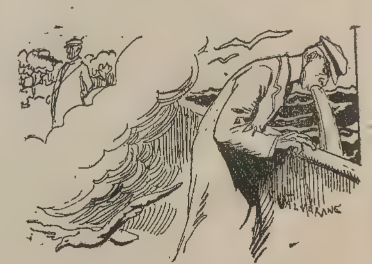
On n'apprécie un gouvernement que lorsqu'il a changé;



Un discours que lorsqu'il a pris fin;



Son argent que lorsqu'on ne l'a plus;



La terre ferme que sur mer;



Les huit reflets d'un chapeau neuf que lorsqu'on les voit sur le point de disparaître;



Ses cheveux que lorsqu'on en a été séparé;



Enfin, c'est lorsqu'on a oublié de renouveler son abonnement, qu'on apprécie plus que jamais le *Pêle-Mêle*.

Du tac au tac

Alexandre Dumas, père, était incapable de faire de la peine à un confrère moins heureux que lui. Mais quand ce confrère jalousait sa gloire et se montrait contrit de ses succès, il sortait ses griffes et égratignait furieusement l'envieux.

Un soir de canicule, à la Comédie française, il aperçoit un spectateur de l'orchestre, endormi pendant la représentation d'une pièce de Soumet, poète médiocre qui souffrait de la terrible concurrence du « mulâtre » et le déblatérait.

Dumas, qui sait que la vengeance est un plaisir des dieux, touche l'épaule de son confrère, et, d'un ton mi-figue, mi-raisin:

— Voyez donc, cher ami, l'effet que produisent vos vers!

Soumet se mordit la lèvre, ne trouvant rien à répondre.

Le lendemain, le Théâtre français jouait un drame de Dumas. Les deux auteurs se trouvant encore ensemble, Soumet, à son tour, montre à Dumas un spectateur de l'orchestre qui dormait, et, avec un sourire fielleux:

— Voyez donc, cher ami, l'effet que produit votre prose!

Une pitié souleva la robuste épaule de l'auteur des *Trois mousquetaires:*

— Ça. dit-il, en désignant le dormeur, mais c'est tout simplement le monsieur d'hier qui ne s'est pas encore réveillé.

*
* *

La bosse de Victor Hugo

A mesure que grandissait la renommée de Victor Hugo, on voyait monter autour de ce géant de lettres, le flot des calomnies plus ou moins ineptes.

Un mauvais plaisant, ayant prétendu que l'auteur de la *Légende des siècles* était bossu, Henri Heine et Philarède Chasles ramassèrent le propos, le répétèrent, l'un dans la *Gazette d'Augsbourg,* l'autre dans ses Mémoires.

Le poète en rit de bon cœur, mais son ami, Paul Meurice, plus royaliste que le roi, répondit ainsi aux deux littérateurs:

Est-il vrai que Hugo soit bossu?
Par deux écrivains on l'a su,
Deux écrivains connus dans la critique.
Heine et Chasles l'ont dit, ça paraît sans [réplique.
Cependant, mainte et mainte fois,
Pour constater ce défaut d'harmonie,
J'ai regardé son dos, et, pour ma part, je crois
Qu'il a tout simplement la bosse du génie!

*
* *

Original' records

Nous sommes blasés sur les prouesses des champions du rail, du footing, du yachting, du cycling et de l'automabouling.

Nous voulons du nouveau, n'en fût-il plus au monde! Ou bien nous périrons d'ennui! La *Tribune de Lausanne* s'est rappelé que l'ennui est fille de l'uniformité, et elle a publié récemment toute une série de records d'une originalité des plus... originales.

Voyez plutôt ces quelques échantillons:

A Gourdon, sous-préfecture du Lot, habite M. Dupont, recordman du monde des casseurs de noix: il en brise 2.844 à l'heure.

A Londres, l'honorable M. Cloocks détient le record des éplucheurs de pommes de terre: il en épluche deux kilos à la minute.

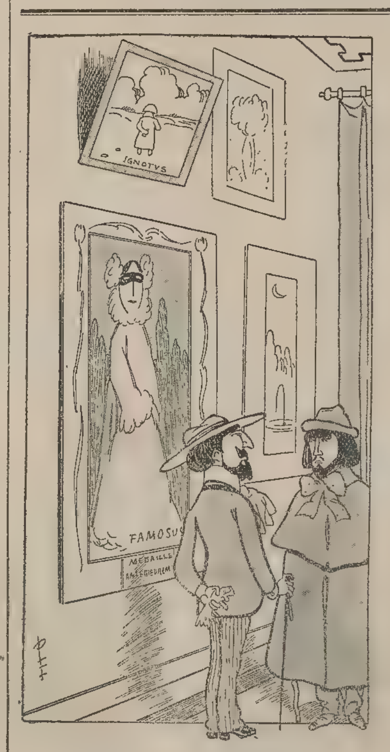
Lowney, de la libre Amérique, ouvrit 104 huîtres en quatre minutes.

Une Française, Mme Dublé, a fabriqué 2007 sandwichs en 18 heures.

Enfin, une Anglaise, miss Carrett, a acheté, en un peu plus d'une heure, un objet, avec facture à l'appui, dans chaque magasin des deux rues les plus commerçantes de Londres.

Un milliard de minutes

Vous êtes-vous parfois demandé combien il faudrait d'années pour faire un milliard de minutes? Il en faut plus que vous ne pourriez le croire à première vue. C'est ainsi que le 18 avril 1902, à 6 heures dix minutes du soir, le méridien de Paris à pu enregistrer le *premier milliard* de minutes qui s'était écoulé *depuis le commencement de l'ère chrétienne.* Un milliard de minutes, cela paraît beaucoup moins long à première réflexion, mais en se donnant la peine de calculer, on est stupéfié d'apprendre qu'il représente 1902 ans!



Le célèbre peintre Famosus au peintre Ignotus. — Vous avez une certaine fatuité d'avoir fait placer votre toile au-dessus de la mienne, comment pensez-vous qu'on la remarquera, seulement?



Mais le peintre Ignotus avait été malin, car le public, attiré par le nom du célèbre Famosus, accourut en foule, mais devant sa peinture ennuyeuse les bâillements lui firent aussitôt porter involontairement les regards sur l'envoi d'Ignotus.





DANS LE TRAIN

— Monsieur, je vous prie de retirer ces bagages pour je puisse m'asseoir!

— Je regrette, Monsieur, mais je ne puis.

— Monsieur, je vous somme d'enlever ces bagages ou, sans cela, je les ôte moi-même.

— A votre aise, Monsieur!

. . . .

— Ciel! il y a quelqu'un dessous!

Sabotage scolaire

(NOUVELLE)

L'histoire date de vingt ans.

Les instituteurs du département de Rhône-et-Loire, estimant que leur avancement se faisait à pas de tortue, résolurent de se syndiquer.

Un jeudi, ils se réunirent au chef-lieu, dans la grande salle de quatre-vingts couverts de l'Hôtel du Commerce, et, sous l'égide de Mercure, ils couchèrent, sur du papier-ministre, les quatre-vingts articles — autant que de couverts — de leur association. Puis, les plus anciens d'entre eux, furent délégués auprès du préfet avec mandat de soumettre à son approbation les statuts frais éclos. Ils ne doutaient pas du bon accueil réservé à leur initiative, l'histoire romaine de M. Victor Duru leur ayant appris de longue date la sollicitude des préfets de la République à l'égard des « maîtres de la jeunesse ».

Ah! bien oui, il fut plutôt frais, l'accueil! Le préfet, qui jouait aux boules dans son jardin, reçut ces Messieurs comme des chiens dans un jeu de quilles et leur interdit formellement toute association de plus de quatre personnes; estimant, sans doute, que, tant qu'ils ne seraient que quatre, ils ne songeraient à occuper leurs loisirs qu'à l'exercice du démocratique et inoffensif jeu de manille. Et, sans même leur offrir un verre de bière, ce potentat les congédia.

Les délégués se retirèrent, blessés à vif dans leur amour-propre.

De retour à l'Hôtel du Commerce, leur doyen prit la parole. En termes véhéments, d'où l'atticisme cher à Anatole France était rigoureusement exclu, il protesta contre le sans gêne du préfet qui les avait traités en petits garçons, eux, les éducateurs du peuple. Si, pour jouer un mauvais tour à cet administrateur si plein de morgue, ils donnaient leur démission en bloc? Mauvais système! On les remplacerait du jour au lendemain et ils en seraient pour leurs frais de dignité. Restait la vengeance. Mais laquelle?

— Sabotons nos élèves! proposa le doyen. Mais sabotons-les de telle façon qu'on comprenne enfin que nous sommes une force avec laquelle les plus hauts doivent compter.

— C'est cela, sabotons nos élèves! approuva le chœur avec une touchante unanimité.

Et ils les sabotèrent!

Ils leur apprirent l'histoire de France à la façon de Touchatout: « Les Croisades étaient des expéditions entreprises par les viticulteurs du Midi contre les fraudeurs du Nord; Napoléon avait gagné la bataille de Fontenoy sur les Turcs; Jeanne d'Arc, l'héroïne lorraine, était venue à pied de Caen à Paris pour assassiner Richard-Cœur-de Lion au bain de vapeur », etc..., etc...

Pour la géographie, ils l'enseignèrent d'une manière si fantaisiste que cette leçon leur procurait régulièrement des crises d'hilarité.

C'est ainsi qu'ils professaient, promenant le bâton sur la carte muette: « Les affluents de la Seine sont: le Blavet, la Baise et l'Oignon; ou bien: le Nord, chef-lieu Toulouse, sous-préfectures: Châteauroux, Commercy et Forcalquier; ou encore: le houblon croît en Normandie, les mines de houille sont situées dans le bassin d'Arcachon, et les chevaux dits Percherons s'élèvent dans la vallée de Chevreuse », etc..., etc...

Bien entendu, les autres matières du programme, notamment le français et l'arithmétique, étaient inculquées aux écoliers d'après un même procédé: « la règle des participes était une règle stupide dont il ne fallait tenir aucun compte; les verbes irréguliers demandaient à être écrits irrégulièrement; dans les problèmes sur l'intérêt, le capital devait toujours être inférieur aux taux, et dans les fractions décimales, un centième était dix fois plus grand qu'un dixième », etc..., etc...

Enfin, vint le mois de juin, époque fixée pour le certificat d'études. D'ordinaire, les instituteurs ne présentaient que leurs bons sujets, les petits melons mis sous cloche dès octobre et mûris sous le soleil pâlot de la science primaire.

Cette fois, ils présentèrent toute leur classe. Aussi bien, une sélection était impossible, tous les élèves pouvant rivaliser d'ignorance crasse.

Or, cette année-là, les examinateurs attitrés, qui touchaient un écu de trois livres par séance d'examen, réclamèrent une augmentation de vingt sols. L'administration la leur refusa, et ils se mirent en grève.

L'inspecteur primaire en référa à l'inspecteur d'Académie, lequel se rabattit sur le préfet. Celui-ci, imperturbable, remplaça immédiatement les examinateurs grévistes par des soldats de la classe.

Ces braves pousse-cailloux, qui, depuis des années n'avaient ouvert un livre, donnèrent le maximum de points à toutes les copies, et, de ce fait, tous les candidats se trouvèrent reçus.



LE RAMASSEUR DE MEGOTS

J'ai bien fait de l'accompagner au cimetière, ce brave Agnelet! Cela ne m'empêche pas de travailler. Grâce à lui, je trouve ce superbe mégot! C'est un des rares amis qui font du bien, même après leur mort!



— Excusez-moi, mon cher maître, si je ne vous reconduis pas!...

e succès prodigieux, sans précédent, des liers de Rhône-et-Loire, trompetté par cent voix de la Renommée, arriva jusqu'aux illes du ministre de l'Instruction publique. es instituteurs, artisans de cet admirable mphe scolaire, méritaient une récompense: leur octroya à tous les palmes académ ques.

t ils se réunirent en un banquet pour se citer mutuellement de leur mérite.

lais qu'advint-il des pauvres élèves sabo-?

assurez-vous. Quelques-uns sont députés, itres médecins ou écrivains. Il y en a ne un qui est ministre de l'Instruction pu-que et un autre qui est académicien.

Jacques YVEL.

Pêle-Mêle Connaissances

- Le Parthénon d'Athènes, le temple peut- le plus admiré de l'antiquité, et dont les bres frises sont presque toutes au *British seum* de Londres, ne couvre que quatre ts mètres de superficie; la cathédrale d'A-ns en couvre sept mille.

— On peut dire, d'une façon générale, qu'aux Etats-Unis, depuis l'ère des trusts, il n'y a plus de place pour la petite industrie indépendante. Pendant ces cinq dernières années, la production américaine a augmenté de trente pour cent, mais le nombre des établissements est resté presque stationnaire et se traduit plutôt par une diminution: bon nombre de petites usines ont été fermées.

— La construction d'un ballon dirigeable exige un nombre de croquis d'exécution qui se chiffre par plus de deux cents. Même en possession de ces documents, on n'arriverait pas à suppléer d'un seul coup aux connaissances longuement acquises de l'inventeur et de ses collaborateurs.

— La lèpre, d'après M. Hutchinson, est essentiellement la maladie des régions où l'on mange le plus de poisson, surtout lorsqu'il est salé. L'observance des lois de l'Eglise, touchant aux prohibitions de la viande les jours maigres, n'aurait pas, suivant cet auteur, été sans occasionner la fréquence de cette terrible maladie au moyen âge.

— New-York avait déjà une banque ouverte nuit et jour; en vertu d'un projet de loi récemment voté, la grande cité américaine aura un tribunal de simple police qui siègera la nuit.

— Viollet-le-Duc nous affirme que peu de cathédrales ont été construites en une seule fois. Pas une seule n'aurait été achevée telle qu'elle avait été projetée.

— Louis XI avait fait de la délation un devoir imposé à tous les sujets: en effet, par une loi odieuse, renouvelée du code des empereurs romains, tous ceux qui, ayant eu connaissance d'un complot contre le roi ne le révélaient pas, étaient punis de mort.

— Les experts militaires anglais, hollandais et russes ont maintes fois émis l'avis que les balles rotatives, introduites dans leur armement par l'Allemagne et par la France, sont pires que les *dum-dum* et occasionnent des blessures plus affreuses que celles des balles explosibles.

— La réception des souverains danois et norvégiens, au cours de cet été, à Paris, n'a pas coûté moins de 620.000 francs aux contribuables français, rien qu'en « frais d'aménagement du ministère des Affaires étrangères, illumination et décoration des monuments publics, dépenses de la présidence et des divers ministères. »

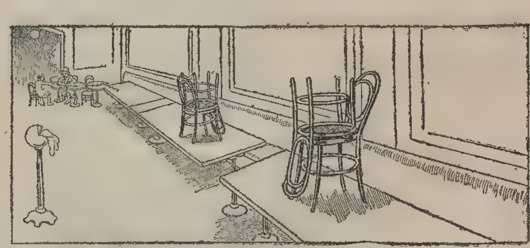


REFLEXION

— Faites attention!... On dirait que ça va mordre.

M. Doublesix a la passion des dominos. Il reste à jouer, avec le patron du café des Postes, jusque bien après l'heure de la fermeture, aussi ce dernier a-t-il trouvé le truc suivant pour se débarrasser du gêneur.

Quand arrivent deux heures du matin, tous les clients étant partis, le garçon, Amédée, met des rallonges aux tables et organise avec les guéridons un petit chemin vers la terrasse.



Le patron dirige le jeu vers la sortie, et conduit ainsi son partenaire jusqu'à la terrasse.



Et quand M. Doublesix est arrivé dehors, il se retire dans le café sous un pretexte quelconque, et... ferme sa devanture aux yeux ébahis du joueur.

UN PEU DE TOUT

« La qualité impose le produit », a dit un ministre français lors d'un récent banquet de commerçants. S'il avait voulu confirmer par un exemple, il aurait pu citer les **Biscuits Pernot,** qui ont supplanté, sur le marché européen, les produits similaires étrangers et qui, sous la présentation de paquets hygiéniques « PAC », restent frais indéfiniment et méritent leur nom de grande marque française de desserts fins.

PETITE CORRESPONDANCE

M. Georget. — Il nous semble que l'acte de reconnaissance de cette dette peut suffire. Sur papier timbré, cela vaut mieux, évidemment.

M. E. Vatureau. — On écrit : Cent kilos brut, cent francs net. C'est, en effet, le poids qui est brut, et non les kilos ; de même, le prix est net et non les francs.

M. Henri D... — 1° Cette question comporte tout un cours d'histoire qu'il serait un peu long de résumer ici ; 2° Ne trouvez-vous donc pas qu'il y en a

déjà assez comme cela, de semeuses ? D'ailleurs, on ne frappe plus de pièces de 5 francs depuis quelque temps.

M. G. Audrain. — Demandez chez un pharmacien la lotion *ad hoc* dite de saint Louis

M. P. Richard. — Du moment qu'ils vous sont revenus sans autre observation, c'est qu'ils n'ont pas été acceptés.

Les huit. — Au secrétariat de l'Académie française.

M. J. Lavergne. — Très intéressant, en effet, mais dans ce genre nous ne donnons que de l'inédit.

M. L. Pichat. — Les emprunts faits à d'autres feuilles ne peuvent s'appliquer qu'aux articles du genre : Faits Pêle-Mêle, pas aux autres. Même pour ceux-là nous préférons l'inédit.

Lecteur anglais. — La ville de Londres a une réputation spéciale pour ses brouillards, de là vient

l'emploi du mot brume, qui vous a tant étonné cet article.

A. B. — Oui, il peut faire foi en cas de con tion.

CHEMINS DE FER PARIS-LYON-MÉDITERR

La Compagnie P.-L.-M vient de publier série de 25 cartes postales reproduisant couleurs, les plus remarquables de ses affi illustrées.

Ces 25 cartes postales, renfermées dans pochette, sont mises en vente dans les bliothèques des principales gares du ré au prix de 1 franc ; ces cartes sont vendues séparément à raison de 0 fr. 05 l'e plaire. La pochette est envoyée à domicile demande, acccompagnée de un franc en bres-poste et adressée au Service Centra l'Exploitation, 20, boulevard Diderot, à



LES PROVERBES

On a souvent besoin d'*un plus petit que soi*, comme disait un géant en se lavant avec un savon « **LUXOR** ».

13e ANNÉE — N° 44 10 Centimes 3 NOVEMBRE 1907.

Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

France : Un an 6 fr. Six mois : 3 fr. 50
Étranger : Un an 9 fr. Six mois : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

TOUT CE QUI BRILLE... par Luc LEGUEY.



Le Campagnard. — Tu me parles de l'air pur de cheu nous, mais il me semble que l'air des coulisses est bien meilleur, si je compare ma mine aux vôtres.

Variations sur la barbe

(NOUVELLE)

Après les marins, les magistrats, les domestiques et les garçons de café, les femmes, dit-on, vont réclamer le droit au port de la barbe.

Parmi les nombreuses revendications féminines, celle-ci me semble tout à fait justifiée. Et vraiment, à la réflexion, on se demande pourquoi pendant si longtemps, la barbe a été l'apanage exclusif du sexe fort.

D'ailleurs, ne croyez pas que ce soit là un objet de petite importance. La barbe, dans la suite des temps, a toujours joué un rôle considérable. Jugez-en:

Chez les Hébreux, elle fut longue et vénérable, ointe de substances odorantes.

Les Perses la portèrent tressée avec des fils d'or.

Chez les Spartiates, sa perte était infligée à ceux qui avaient fui dans les combats.

Inutile de rappeler l'épisode à Rome de cette moustache gauloise tirant la barbe d'un sénateur assis dans sa stalle.

Au huitième siècle, en France, on voit les raffinés la friser, la parfumer, entremêler ses poils de tresses d'or et de perles.

Mais oyez encore; voici son importance qui grandit:

Un jour, Louis VII (ceci se passait en 1152) eût l'idée saugrenue de se présenter devant la reine complètement rasé. Celle-ci, justement indignée... divorça... mon Dieu! oui, tout simplement, ne voulant pas vivre avec un homme qui n'avait pas de barbe au menton. Or, en divorçant, Éléonore d'Aquitaine (tel était son nom) remporta sa dot, soit trois de nos plus belles provinces: Gascogne, Poitou, Saintonge. Le malheur,c'est qu'elle les passa au duc de Normandie, sans doute bel et bien barbu, quelle épousa quelques semaines après.

Or, ce dernier, par la suite, devint roi d'Angleterre. Voilà donc nos belles provinces



Un jour, Louis VII eut l'idée saugrenue de se présenter devant la reine complètement rasé.

devenues anglaises..., d'où fureur des Français, disputes, batailles... en un mot, commencement de la guerre de Cent Ans..., journées de Crécy, Poitiers, Azincourt, etc..., combats sanglants, des millions d'hommes mis à mort; et tout cela... *pour une barbe!*

On continua pourtant à se raser en France, jusqu'à François Ier, qui revint à la barbe à la suite de cette autre aventure, moins tragique, heureusement.

La cour était à Romorantin et festinait joyeusement, lorsque le roi, tel un jeune étudiant, proposa à ses convives d'aller assiéger, à coups de boules de neige, son capitaine des gardes, le comte de Montgommery, qui traitait dans son hôtel.

On part, on arrive, on fait des boules, les vitres volent en éclats. Montgommery, croyant à une farce de simples pages, saisit un tison dans la cheminée, et, par une fenêtre, le lance, tout enflammé, sur les trouble-fête. Ce fut le roi qui fut atteint en plein visage. Il en résulta, pour sa gracieuse mine, une cicatrice que seule la barbe put cacher.

La voilà donc remise à la mode. Tout le monde tient à la porter, à l'instar du monarque. Alors, celui-ci, précisément dans la dèche... pardon, dans la gêne — ce qui lui arrivait parfois — a une idée géniale. Il la taxe... Parfaitement! Un impôt sur la barbe! Dès lors, elle représentait une valeur, si bien que les seigneurs, à leur tour, se mirent à emprunter dessus. Mais passons.

Sous Henri III, on porta la moustache et la mouche.

Sous Louis XIII, la mouche devint plus longue; ce fut la royale.

Sous Louis XIV, la mouche seule.

Sous l'empire, la mouche fut permise aux militaires, et la barbe aux sapeurs exclusivement. Ce ne fut qu'après la Révolution de 1830 que tous les Français eurent le droit de garder leur barbe.

Aujourd'hui, ils la portent comme ils l'entendent... épaisse, touffue, longue, hérissée, inculte, légère, flottante, ondoyante, en pointe, en toupet, en éventail, en feuille d'artichaut, carrée, en losange, en triangle..., ils portent les favoris, l'impériale, la moustache, le bouc, les côtelettes, le fer à cheval... bref, ce n'est pas la variété qui manque... Mesdames, faites votre choix.

Toutefois, lorsque votre gracieux visage se sera agrémenté de cet ornement masculin que vous enviez, pensez à ce vieux quatrain que je vous cite pour finir, et... méfiez-vous du barbier:

Sais-tu pourquoi, cher camarade,
Le beau sexe n'est point barbu?
Babillard comme il l'est, jamais on n'aurait pu
Le raser sans estafilade.

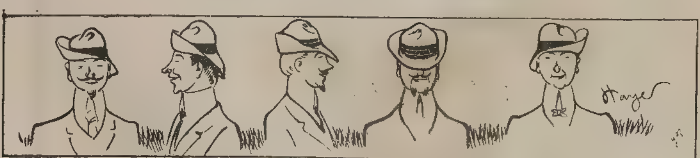
Vous voilà prévenues.

E. J.



LE PROGRES CHANGE LES MODES

— C'est grâce aux brusques arrêts du métro... ...que furent définitivement arrêtées...



...les formes imprévues que les élégants, *dans le train*, donnent aujourd'hui à leurs panamas.

LE MALIN CHINOIS

Les Chinois sont, on le sait de très malins commerçants. On cite à l'appui de ce fait l'amusante anecdote que voici:

Un gros négociant chinois de San Francisco apprit, en même temps que ses confrères américains, qu'une faillite importante était imminente à Yokohama.

Ce bruit était-il fondé? et quelle était la maison qu'on voulait désigner? Ce fut la question que se posèrent aussitôt Tien-Li et ses concurrents.

On eût pu télégraphier au Japon pour s'informer, mais la nouvelle étant arrivée la veille d'un jour de fête, il eût fallu attendre, pour la réponse, jusqu'au surlendemain.

Or, Tien-Li, comme les autres, du reste, était décidé à s'embarquer pour Yokohama, si, comme il le craignait vaguement, le bruit avait trait à son client le plus important, le seul avec lequel il fît de très grosses affaires.

Circonstance aggravante, le bateau partait le lendemain matin, et le suivant ne quittait le port que huit jours après.

Il fallait donc être fixé sur le champ. Comment faire?

Un homme, il est vrai pouvait le renseigner. C'était le chef de la grande maison de banque: *The Japanese American Bank*. Les banquiers sont toujours les premiers informés des embarras d'une maison de commerce. Ils savent avant tout le monde si elle fait honneur à son papier.

Les négociants intéressés s'en furent donc à la banque. Le directeur les reçut l'un après l'autre, mais, lié par le secret professionnel, et dans la crainte de causer injustement préjudice à une maison, se refusa de donner aucun nom.

Un à un, les négociants sortirent du bureau directorial, avec une mine allongée qui attestait l'insuccès de leur démarche.

Quand ce fut le tour de Tien-Li, il fut accueilli comme ses concurrents par une fin de non-recevoir, polie, mais formelle.

Sans se déconcerter, Tien-Li prit une plume et écrivit, sur une feuille de papier, vingt raisons sociales.

— Vous refusez, dit-il au directeur, de nommer la maison compromise, et, en cela vous faites votre devoir, mais objecterez-vous à me dire si cette maison fait partie de la liste de vingt noms que voici?

— Du moment que je n'ai à nommer personne, et, par conséquent, ne puis avoir à craindre de faire du tort à quelqu'un, je ne vois pas d'inconvénient à vous donner satisfaction.

Il prit alors la liste, la parcourut et déclara:

— La maison dont il est question est comprise dans cette liste.

— Fort bien, dit Tien-Li, je vous remercie. Et sans en demander davantage il se retira aussitôt.

Le lendemain matin il prenait le bateau. Et quand ses confrères eurent enfin connaissance, et du bien-fondé de la rumeur, et du nom de la maison branlante, Tien-Li débarquait à Yokohama où il put arranger ses affaires avant l'arrivée de ses confrères.

Comment Tien-Li avait-il été si bien renseigné? C'est ce que se demandait tout le monde, y compris le directeur de la *Japanese American Bank*.

Tien-Li, naturellement, restait muet sur ce point, mais le directeur de la banque l'ayant rencontré, le pressa de questions auxquelles le Chinois se décida à répondre.

— C'est vous-même, dit il qui m'avez révélé le nom de la maison en déconfiture.

— Moi, répliqua le banquier, étonné, mais je n'ai fait que parcourir une liste de vingt noms et vous dire qu'elle se trouvait dans la liste!

— Précisément, cela m'a suffi!

— Comment pouviez-vous la distinguer dans le nombre?

Le Chinois clignota des yeux, jeta un regard autour de lui, et, d'une voix plus basse, expliqua:

— Les dix-neuf autres noms étaient de pure fantaisie et n'existent pas.

Pêle-Mêle Causette

Quand on parle d'antipatriotes, ce sont toujours les disciples d'Hervé qu'on veut désigner.

Il y a pourtant divers modes d'antipatriotisme.

Si celui des hervéistes est plus tapageur, il reste néanmoins enfermé dans le domaine des spéculations théoriques.

Il est un genre d'antipatriotisme dont personne ne parle et qui a pourtant ceci de désastreux qu'il existe dans la pratique.

Celui-là ne s'appuie sur aucun principe social, et ne remplit pas le pays de ses déclarations verbeuses.

Par contre, il agit, et son action délétère s'accomplit en silence.

Où fleurit cette plante néfaste? Est-ce dans la couche sociale où les privations matérielles excusent certaines révoltes de la pensée?

Non! C'est dans ce que l'on appelle le grand monde que s'épanouit la plante vénéneuse. C'est tout en haut de l'échelle sociale qu'elle est cultivée, et de là laisse choir sa graine sur les échelons inférieurs.

Vous tous, qui à un degré quelconque, exercez une influence sur la mode, c'est à vous que je m'adresse.

Elégantes et snobs, qui répudiez toute communion d'idées avec ceux qu'on nomme les antipatriotes, sachez que l'on peut, à juste titre, vous considérer infiniment plus répréhensibles qu'eux.

Ils s'inspirent au moins d'un idéal d'humanité qu'ils rendent haïssable par son outrance même, c'est entendu, mais qui contient, dans sa gangue, une parcelle de vérité future, celle qui déterminera, un jour, la supression des guerres.

Cependant, nous les condamnons avec indignation, et cela parce qu'ils font appel à des sentiments vils, à de basses rancunes, à des procédés criminels.

Vous, quel prétexte avez-vous pour immoler l'industrie française, pour livrer gratuitement à l'étranger tout ce qui contribuait à notre prospérité? J'ai beau chercher, je ne trouve pas!



LE DIABOLO
OU
LA MODE PÉNÈTRE JUSQUES AU DÉSERT

Jeunes Français, qui repoussez du pied tout objet qui ne vient pas en droite ligne de Londres, qui rejetteriez avec mépris un tissu qui n'a pas été fabriqué au-delà de la Manche, croyez-vous sérieusement que vous êtes des patriotes?

Regardez votre œuvre et soyez-en fiers.

Le commerce de Paris appartient, aujourd'hui, aux maisons étrangères.

Vos meubles sortent de chez les grands faiseurs anglais, dont les boutiques emplissent le quartier de l'Opéra. Vos chapeaux doivent être signés d'un nom londonien, vos chaussures viennent en droite ligne de New-York.

Votre zèle xénophile vous porte jusqu'à la manie de raser vos moustaches pour vous donner l'aspect anglais. Ce dernier tic a du moins l'avantage de ne pas léser nos industries nationales.

Mais il caractérise à merveille votre asservissement aux modes étrangères.

L'industrie française n'a pas d'adversaire plus résolu que vous. Et cela est si vrai que les quelques boutiquiers français, qui tiennent à ne pas être excommuniés par vous, sont contraints de dissimuler leur nationalité derrière une enseigne à consonnance exotique. C'est leur seul moyen d'échapper à votre verdict.

Encore sont-ils tenus de s'approvisionner en Angleterre pour vous être agréables.

Le jour est proche où nous verrons s'ouvrir, en plein cœur de Paris, une grande maison de nouveautés, genre Peter, Robinson ou Whiteley.

A grand renfort de publicité, il nous sera annoncé que la maison ne tient que des articles anglais. Ce ne sera vrai qu'en partie, car les articles allemands se mêleront discrètement aux produits anglais. Mais qu'importe! Il vous suffira de savoir que les marchandises françaises sont rigoureusement bannies de cet établissement pour que vous lui accordiez toute votre confiance.

Ce jour-là, nos grandes maisons de nouveautés seront délaissées par vous d'abord et par le gros public ensuite.

Car le public, dans sa naïveté et dans sa vanité aussi, a les yeux fixés sur vous et se laisse conduire aveuglément.

Il vous accorde le privilège de lui montrer le chemin.

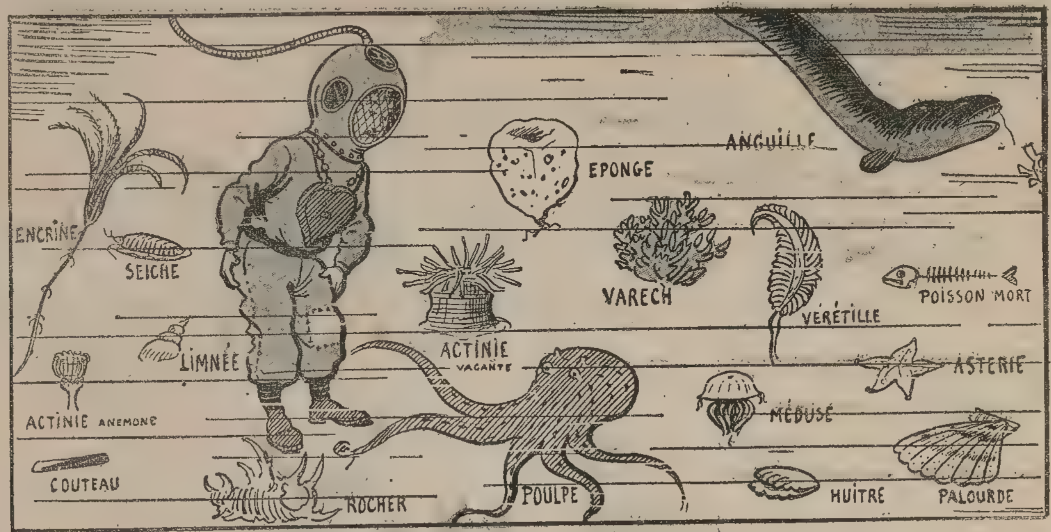
Et c'est de ce privilège que vous faites le plus déplorable des usages.

Ah! s'il n'y avait que vous, le dommage que vous causeriez serait négligeable, mais il y a le public, c'est-à-dire le nombre, toute la foule qui marche sur vos brisées. Vous pourriez la conduire à l'industrie française, mais vous préférez la mener à l'industrie étrangère.

Et de ce fait, combien de millions échappent, chaque année, à nos usines?

Si ce n'est pas là de l'antipatriotisme, je me demande quelle conception exacte vous vous faites de ce mot-là?

Fred ISLY.



ÉTONNEMENT D'UN SCAPHANDRIER...

...qui trouve une certaine analogie entre ce qui existe au fond de la mer...



...et ce que l'on voit au fond de la Seine.

LE THERMOMÈTRE

Monsieur Boncœur est à la fois grand industriel et philanthrope.

Autour de son usine, s'élève tout un village de maisons ouvrières, qu'il a fait construire pour son personnel.

Chacune de ces habitations est pourvue d'un confort perfectionné. C'est ainsi, qu'entre autres utilités, toutes les maisons sont chauffées aux frais de Boncœur, par un système de canalisation émanant d'un foyer central.

Cependant, les meilleures institutions ont leur revers. Le chauffage automatique, excellent par les grands froids, a l'inconvénient, par les temps humides et doux, de fournir un degré de chaleur trop élevé. Les ouvriers, par insouciance, ne se donnaient pas la peine de régler le radiateur suivant la température extérieure. Il en résultait pour eux des affections fréquentes des voies respiratoires.

Emu par ces contingences, le brave Boncœur voulut remédier au mal. Il fit l'acquisition d'un stock important de thermomètres et les distribua à ses ouvriers en leur recommandant de veiller à ce que la température ne dépassât jamais dix-huit degrés au-dessus de zéro.

Peu de temps après, Boncœur résolut de vérifier lui-même les effets de son cadeau. Son personnel, peu versé dans les appareils de physique, avait-il bien compris son utilité et l'usage qu'il en devait faire?

Il se rendit en personne à l'habitation la plus voisine, qu'il savait occupée par une famille d'excellents ouvriers.

En pénétrant dans le logis, sa satisfaction fut grande de voir accroché en bonne place le thermomètre en question.

— Je vois, avec plaisir, dit-il, que vous avez mis cet appareil bien en vue. L'observez-vous régulièrement, suivant mes recommandations?

Ces paroles s'adressaient à la mère de famille, qui était occupée au ménage, pendant que les autres travaillaient à l'usine.

— Certes oui, répondit la bonne femme. Je l'ai toujours devant les yeux et je veille à tous ses changements.

— Très bien! Et que faites-vous, quand le thermomètre s'élève au-dessus de dix-huit degrés?

— Je le descends dans la cave pour le rafraîchir un peu!

IDEM

Madame. — Oh! mon chéri, si tu me laissais aller à Nice, j'en serais tellement touchée que je rêvais de toi toutes les nuits.





TOUCHANTE HISTOIRE DE CINQ INVALIDES ET DE DEUX PETITS GARÇONS

Quatre invalides chauffaient, un jour, leurs membres las sur l'esplanade. Ils devisaient entre eux quand leur attention fut attirée par deux pauvres petits qui, les bras ballants, les considéraient en silence.

— Pourquoi ne jouez-vous pas? fit l'un des glorieux débris aux en...s.

— Nous n'avons pas de joujoux, répondirent les petits.

— Qu'à cela ne tienne, ajouta l'invalide.

Et, ayant fait signe à ses condisciples, il commença à enlever ses jambes de bois, geste qui fut imité aussitôt par eux.



Les enfants prirent les jambes de bois qui leur étaient tendues et les disposèrent en quinconce, sur les indications des bons vieux. La boule seule manquait. Mais l'invalide à la tête de bois, qui était venu rejoindre ses camarades, les tira d'embarras en leur offrant sa tête.



Et les petits purent ainsi jouer aux quilles, sous les yeux attendris des bons invalides!

Monsieur. — J'aimerais tout autant que tu restes ici et que tu rêves de Nice toutes les nuits.

* * *

UN MOT DE JUGE

Monsieur Légis est l'un des juges les plus facétieux du tribunal de la Seine.

Dernièrement, il avait à juger un cambrioleur qui s'était arrangé à voler un piano.

— Quelle excuse avez-vous à présenter? demanda-t-il à l'accusée.

— Aucune, Monsieur le président, si ce n'est que j'ai agi dans un moment de faiblesse.

— Dans un moment de faiblesse! s'écria Légis, en souriant. Je me demande ce que vous auriez emporté dans un moment de force!

* * *

Les Conseils du père Maboul

Pour mesurer votre haine envers un ennemi, cassez-lui votre canne sur le dos. Si vous regrettez votre canne, c'est que votre haine n'était pas aussi profonde que peut-être vous le pensiez.

* * *

N'épousez jamais une femme sans avoir eu soin de lui marcher sur le pied.

Rien ne vous initiera mieux au caractère et à la douceur de celle dont vous voulez faire votre femme, que les paroles qui suivront cette maladresse voulue.

* * *

Quand vous avez prêté de l'argent à un ami, prenez la peine de rédiger aussitôt une lettre non datée, dans laquelle vous réclamez d'urgence l'argent prêté. Collez sur l'enveloppe un timbre de deux sous, et mettez le tout dans votre portefeuille.

Comme rien n'attire le tapeur autant qu'un premier prêt, vous pouvez être sûr que bientôt il viendra vous relancer de nouveau.

— Vous tombez mal, direz-vous d'un ton larmoyant, justement je viens de vous écrire.

Et vous lui glisserez dans la main la lettre écrite au préalable.

Il s'en ira, emportant la lettre et formulant de vagues promesses.

Et vous, vous en serez quitte pour deux sous.

* * *

LA DERNIÈRE DE DURAPIAT

Durapiat, ayant lissé d'un revers de manche son haut de forme, vieux compagnon de vingt ans, s'apprête à sortir.

Son épouse, qui est en train de délayer, dans une grande casserole, la demi-douzaine de haricots qui composera le menu du déjeuner, l'arrête :

— Théodule, lui dit-elle, puisque tu sors, rapporte-moi donc deux sous de tabac à priser.

Le tabac à priser est le seul luxe, l'unique superflu que Madame Durapiat croit pouvoir s'offrir de temps à autre.

— Deux sous de tabac! s'écrie Durapiat d'un ton sévère, tu n'y penses pas?

— Pourquoi pas? rétorque Madame d'une voix mal assurée, comme si elle regrettait son audace.

— Parce que tu devrais savoir que les affaires sont mauvaises et que, par ces temps difficiles, on ne doit pas gaspiller l'argent. Tu te contenteras, ce mois-ci, de te chatouiller le nez avec une paille!



LE CONSEIL D'ADMINISTRATION DES « MINES DE GRUYÈRE »

Le Directeur. — Messieurs, voici le minerai retiré. Il faut en faire un partage équitable. Nous donnerons *tous les trous* aux actionnaires, et nous nous contenterons du reste.



LE REFLET

— Ah! sapristi!... un sous-marin dans la Marne!...



L'AERONAUTE ECHOUE

— La télégraphie avec fils a tout de même du bon!

Courrier Pêle-Mêle

Monsieur le Directeur,

Sachant que votre excellent journal ne fait aucune distinction entre le riche et le pauvre, je suis persuadé que vous ne me refuserez pas l'accès de votre tribune.

Je voudrais protester contre l'usage commercial qui consiste à employer encore la livre comme unité dans les transactions journalières.

OU NOUS CONDUIRA L'ANGLOMANIE

Le Professeur. — Dans vos narrations, vous employez des mots dont vous ne connaissez pas le sens exact; pour faire un devoir français, ayez donc toujours, sous la main, un dictionnaire anglais.

La routine est terriblement vivace, puisque, malgré les lois et le temps écoulé, le système métrique, ce chef-d'œuvre de simplicité, n'a pas encore pu avoir raison des vieux usages.

On continue à se servir de la livre, et cela en dépit de l'interdiction officielle.

Pour tourner cette interdiction, on a recours au subterfuge facile de lui donner, sur les étiquettes, le nom de demi-kilo.

On écrit *demi-kilo*, on prononce *livre*, et le tour est joué.

Remarquez que les fractions du kilo sont infiniment plus commodes que celles de la livre, puisqu'elles sont décimales comme toutes les mesures du système métrique.

Mais si je proteste contre la livre, ce n'est pas simplement pour une question de commodité, c'est surtout parce que son emploi porte un préjudice sensible à la classe des prolétaires.

En effet, si le riche achète ses denrées à la livre ou à la demi-livre, voire même au quart de livre, le pauvre, qui ne peut acheter que par très petites quantités à la fois, se contente fréquemment d'un *demi-quart*.

On lui sert toujours, dans ce cas, soixante grammes, alors qu'il aurait droit à soixante-deux grammes et demi. Donc, perte sèche pour lui de deux grammes et demi, soit quatre à cinq pour cent.

Répétez cela un nombre considérable de fois et vous arriverez à un total des plus appréciables pour une petite bourse.

Le mépris du système métrique a donc des conséquences préjudiciables au prolétariat.

Il serait urgent de rappeler les commerçants à l'observation de la loi.

Recevez, etc.

Delile.

* * *

Question originale

Nous rappellerons d'abord quelle était cette question:

Vous êtes à une gare de chemin de fer, une locomotive s'avance vers cette gare; à cinq cents mètres environ le mécanicien commence à siffler, vous entendez le son une seconde et demie après, environ. La machine arrête son sifflement en passant près de vous. Vous avez donc entendu le son du sifflet une seconde et demie de moins que le temps réel pendant lequel il a duré. Qu'est devenue cette portion de son?

Beaucoup de lecteurs se sont intéressés à cette question posée de façon aussi bizarre.

MM. Lecocq, Georgin, Villiéras, Bogaert, Tamud, Bravo, G. Richard, G. Lefel, Etchéa, Bourgeat, Brizard, Vulliaud, Manin, et plusieurs correspondants anonymes, nous ont écrit, à ce sujet, des lettres fort judicieuses.

Voici, en substance, ce que disaient ces lettres:

Cette portion de son n'a pas disparu, assurément, le son s'est, pour ainsi dire, condensé ou télescopé lui-même, et la chose est très simple à comprendre.

En effet, le son étant produit par un certain nombre de vibrations, qui viennent affecter notre oreille, toutes les vibrations émises par le sifflet, durant le temps que celui-ci a fonctionné, sont parvenues à l'oreille, mais au lieu de lui parvenir dans le temps normal de leur émission, elles ont mis ce temps diminué de la seconde et demie de retard dont il est question, elles ont donc été plus rapides et le résultat de ce fait est parfaitement tangible puisque l'on sait que le sifflet d'une locomotive qui s'approche paraît plus aigu qu'il n'est en réalité. Le fait inverse se constate aussi facilement, et le sifflet de la même locomotive paraît plus grave lorsque celle-ci s'éloigne pour une raison identique, parce que le nombre des vibrations émises parvient à l'oreille en plus de temps qu'elles n'ont duré réellement, ces vibrations sont, en conséquence, moins rapides et le son paraît plus bas.

Comme nous le disions plus haut, dans le premier cas, le son s'est donc comme condensé, et dans le second, il s'est étiré.

Question interpêlemêliste

Quelle est l'origine de la coutume qui veut que l'anneau de mariage soit porté à l'annulaire de la main gauche? Pourquoi cette main de préférence?

G. L.

EXTRAIT DES MÉMOIRES

DU GÉNÉRAL BOLIVIEN

Hannibal Rambla y Posada.

La langue française, que je possède bien maintenant, m'a donné, au commencement, de sérieuses difficultés.

Et je puis même dire que l'acquisition de certains mots m'a coûté pas mal d'argent.

Voici, par exemple, le mot français *dévaliser*. Le sens exact de ce mot ne m'est apparu que par une expérience personnelle. Aussi n'en oublierai-je certainement plus la signification.

A cette époque, je voyageais en France, et j'avais fait la connaissance de deux jeunes gens qui m'avaient semblé tout à fait respectables.

Nous nous étions liés d'amitié et visitions ensemble les curiosités de Paris.

La veille de mon départ pour Vienne, j'eus le plaisir d'apprendre que ces messieurs, modifiant en ma faveur leur itinéraire, se mettraient en route avec moi.

J'arrive donc à la gare où, fidèles au rendez-vous, mes compagnons m'attendaient.

Je veux donner mes bagages à un facteur de la gare, mais ils ont fait le nécessaire. Sur un signe de l'un d'eux, un individu, coiffé d'une casquette et serré dans une ceinture rouge, s'avance et me prend des mains ma valise.



Je me demandais pourquoi mes amis avaient recours à cet homme plutôt qu'à un facteur attitré, mais la chose ne me parut pas d'importance suffisante pour en faire l'objet d'une question. Nous nous dirigeâmes vers le quai où l'express d'Orient attendait l'heure du départ.

Chemin faisant nous causâmes:

— Je suis en retard, dis-je, mais j'ai perdu du temps à *déballer* ma malle.

— A *emballer*, voulez-vous dire, corrigea mon interlocuteur.

Je n'étais pas ferré sur le français en ce temps-là, et me fis expliquer la différence entre ces deux termes.

— *Emballer*, c'est mettre les objets dans la malle. *Déballer*, au contraire, c'est les en retirer. Ainsi l'on dit: *empêtrer*, qui signifie *embarrasser*, et *dépêtrer*, dont le sens est *sortir d'embarras*.

— Je comprends, dis-je. *Em* marque une action, et *dé* l'action contraire.

C'est cela exactement.

Nous étions arrivés au train. L'heure s'avançait et la fièvre du départ se manifestait sur le quai.

Nous montâmes prestement dans le wagon-couloir du train de luxe.

— En voiture! en voiture! criaient les employés de la gare.

Un coup de sifflet retentit. A ce moment une pensée me traversa l'esprit:

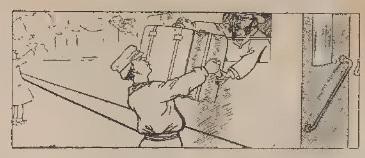
— Mon sac, je n'avais pas mon sac.

Je me penchai à l'étroite fenêtre coupée par une barre de fer, comme le sont les fenêtres des wagons-couloirs, et je hélai le porteur de ma valise.

Celui-ci était resté à l'écart, comme ignorant l'imminence du départ.

Il sembla sortir d'un rêve quand il entendit ma voix, et à tous petits pas s'approcha du train.

Sur ces entrefaites, le convoi se mit en marche et je n'eus que juste le temps de saisir ma valise.



Mais quand je voulus ramener l'objet dans la voiture, je constatai que le barreau de fer l'empêchait de passer.

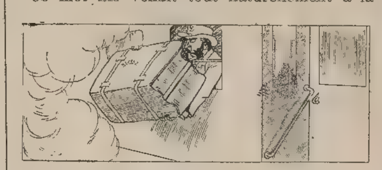
Et le train continuait sa route.

J'étais là, rivé à la fenêtre, comme un boulon dont ma valise eût été la tête et moi l'écrou.

Dans cette situation pénible j'appelai mes compagnons à l'aide.

— Venez à mon secours, criai-je... je suis *envalisé*.

Ce mot me venait tout naturellement à la



bouche, après la conversation que j'avais eue un instant auparavant.

Il m'était impossible de tourner la tête, mais la présence de mes amis m'était révélée par des chuchottements que j'entendais derrière moi.

Un moment assez long se passa, pendant lequel je sentis des frôlements à ma droite et à ma gauche.

Et soudain, comme je tirai désespérément sur ma valise, le barreau céda, et tous deux, le colis et moi, nous retombâmes, l'un tenant l'autre, dans l'intérieur du wagon.

J'étais sauvé. Le temps de me remettre sur pied et je cherchai du regard mes deux jeunes gens. Je les aperçus au bout du couloir, près de la porte de sortie qu'ils avaient ouverte. Sans doute, voulaient-ils venir à mon aide par l'extérieur.

— Venez! venez! criai-je joyeusement... je suis *dévalisé*.

L'un d'eux répondit:

— Cette fois, camarade, vous ne pouviez pas mieux dire.

Et d'un bond tous deux sautèrent sur la voie pendant que, figé sur place, je regardai,



ahuri, incapable de ressaisir ma pensée.

Le train filait à belle allure et je les perdis bientôt de vue.

Ce n'est que plus tard, quand je cherchai mon portefeuille dans ma sacoche, et mon porte-monnaie dans ma poche, que j'eus conscience de ce qui s'était passé.

Puis ayant consulté un petit dictionnaire que j'avais dans ma valise, je saisis également le sens de la réplique qui m'avait été faite lorsque j'avais crié: « Je suis *dévalisé!* » et qu'il m'avait été répondu: « Cette fois, camarade, vous ne pouviez pas mieux dire ».

Voilà comment j'ai appris la signification du mot *dévalisé*.

J'ai trouvé la leçon plutôt chère.

(Pour copie conforme.)

DESPAGNAT.





LE GRAND PEINTRE ET L'AMATEUR

— Maître, je voudrais acheter un tableau de vous.

— Mais avec plaisir. Tenez, celui-ci. Mais comme j'ai un traité avec un marchand sans lequel je ne peux vendre, ayez donc l'obligeance de vous rendre chez lui pour discuter le prix.

— Monsieur, je viens pour discuter avec vous l'estimation de ce tableau.

LE MARCHAND. — Dites donc, est-ce que je me charge du trafic de croûtes pareilles? Qu'est-ce que cet affreux barbouillage? Monsieur, je ne m'occupe pas de peinture en bâtiment. Je ne vends que des toiles de maîtres...



— Cher maître, je reviens de chez le marchand, que je suppose fou ou idiot. Il a osé me dire que votre toile était un affreux barbouillage...

— Comment, il a dit cela!... Faites-moi donc voir ce tableau..



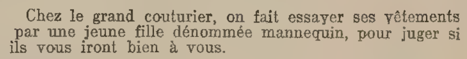
...Tiens, c'est vrai! Excusez-le, c'est de ma faute. J'avais oublié de le signer!!... Là, vous pouvez y retourner. Soyez certain que maintenant il saura l'estimer à sa juste valeur...

LES REMPLAÇANTS

N'avez-vous pas remarqué que c'est dans l'exécution des actes les plus personnels que l'on a recours à des remplaçants?



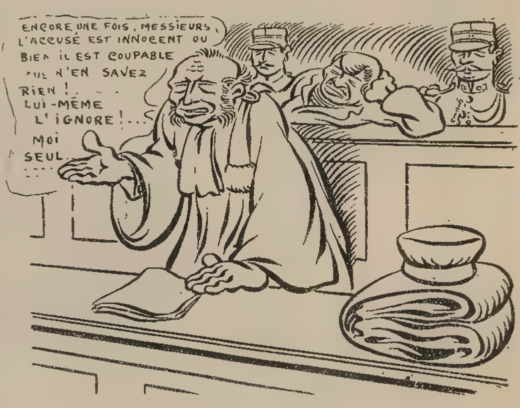
Nombreuses sont les mères dont la maternité s'accommode volontiers d'une remplaçante.



Chez le grand couturier, on fait essayer ses vêtements par une jeune fille dénommée mannequin, pour juger si ils vous iront bien à vous.



Dans les journaux, où l'on exprime librement ses sentiments, on a soin d'en faire endosser la responsabilité à un gérant, qui, souvent, n'a même pas lu l'article sur lequel il aura à fournir des explications.



Et, croyez-moi, si vous vous trouvez, par hasard, en relations avec les gendarmes, laissez à un inconnu en robe le soin d'expliquer à qui de droit les sentiments qui agitaient votre âme.

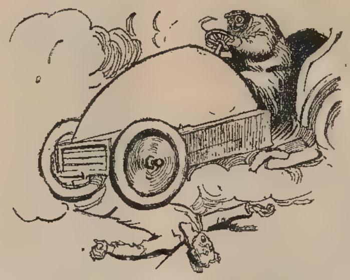


D'autre part, si vous avez reçu des calottes, il est bien entendu que, seuls, vos amis pèseront si ça vous a fait mal, et par combien de coups de pistolets vous serez guéri.



Enfin, si nous sommes animés du désir de nous marier, laissons à un spécialiste le soin de choisir l'élue de notre cœur.







UN BIEN NE VA PAS SANS MAL

Il est certain qu'on ne fait pas d'omelette sans casser des œufs.

Si vous êtes écrasé pendant un des innombrables circuits qui sillonnent le monde...

...c'est pour assurer le développement de l'industrie française, et vous n'avez rien à dire à cela!



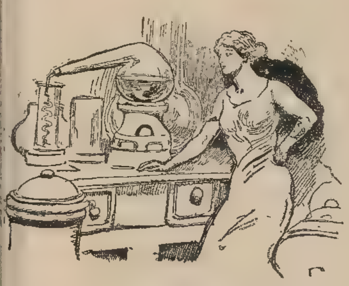
Si on vous ruine en vous accablant d'impôts...



...c'est pour enrichir les caisses de l'Etat.



Si vous êtes empoisonné par les aliments outrageusement falsifiés, dont on prétend vous nourrir...



...c'est un petit inconvénient quand on songe que les progrès de la chimie moderne en sont cause; vous ne voudriez pas arrêter la marche du progrès pour une mesquine raison de santé.



Enfin, si on vous fait sauter...



...c'est pour assurer le bonheur futur de l'humanité, vous affirmeront les libertaires.



— Voyons, Marie! Il y a plus de deux heures que je t'ai dit de mettre la mandoline dans sa boîte. Serais-tu distraite!... Me voilà contraint de le faire moi-même!...





HALLUCINATION

M. Lemyope (*rencontrant un pauvre aveugle*). — Tenez, mon brave homme.

(*Quelques pas plus loin, voyant un chauffeur arrêté près du trottoir.*) — Comment! encore vous! mais je viens de vous donner à l'instant.





L'OUVRE-LETTRES

LE VOYAGEUR. — Monsieur, je viens vous soumettre une nouveauté sensationnelle, un *ouvre-lettres* dernier modèle, un *ouvre-lettres* comme on n'en a jamais vu.

LE CLIENT. — Je vous en prie, n'insistez pas, j'en ai un excellent qu'il vous serait difficile de remplacer...

LE VOYAGEUR. — Voudriez-vous avoir l'obligeance de me le montrer?...

LE CLIENT. — Avec plaisir... regardez là-bas, dans la cour... c'est lui!

Combien y a-t-il d'étrangers en France ?

On commence à connaître les résultats du dernier dénombrement. Extrayons-en ce qui concerne le nombre des étrangers domiciliés en France.

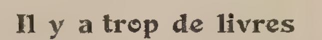
La loi de 1891, qui a établi d'assez sérieuses formalités pour la déclaration de résidence des étrangers, a sensiblement diminué le nombre des résidences.

Ainsi, en 1901, il y avait un million 130.211 étrangers; depuis le dernier recensement, il n'y en a plus que un million 33.871. Par contre, le nombre des étrangers qui demandent leur naturalisation a augmenté de plus du double, soit: 221.784, en 1905, contre 98.927 en 1891.

Au surplus, le nombre des étrangers naturalisés ou résidant en France, arrive à un total qui représente une augmentation de plus d'un dixième, depuis 1891.

Parmi les 1.130.211 déclarés, il y a 330.465 Italiens: 323.360 Belges; 89.772 Allemands; 88.425 Espagnols; 72.042 Suisses; 36.948 Anglais; 21.999 Luxembourgeois; 16.061 Russes; 16.299 Américains; 9.790 Autrichiens; 6.615 Hollandais; 5.200 Roumains, Serbes et Bulgares; 2.727 Turcs; 2.225 Grecs, etc., etc.

Le département qui représente la plus forte proportion d'étrangers est celui des Alpes-Maritimes, qui en a 28.5 0/0, parmi lesquels 31.3 0/0 sont Italiens. Le département de la Seine ne vient qu'au huitième rang, avec une proportion de 5.2 0/0, dans laquelle les Anglais et les Allemands dominent.





LES GRANDES INVENTIONS DU « PELE-MELE »

M. Pratic aime, le soir, prendre le frais près des fortifs ; s'il se promène si placidement les mains derrière le dos, sans crainte des apaches...

...c'est qu'il est coiffé d'un chapeau soufflet, lequel, au moindre coup de poing, fait accordéon et lance, dans les yeux de l'imprudent apache, un puissant jet de poivre!!!

Il y a trop de livres

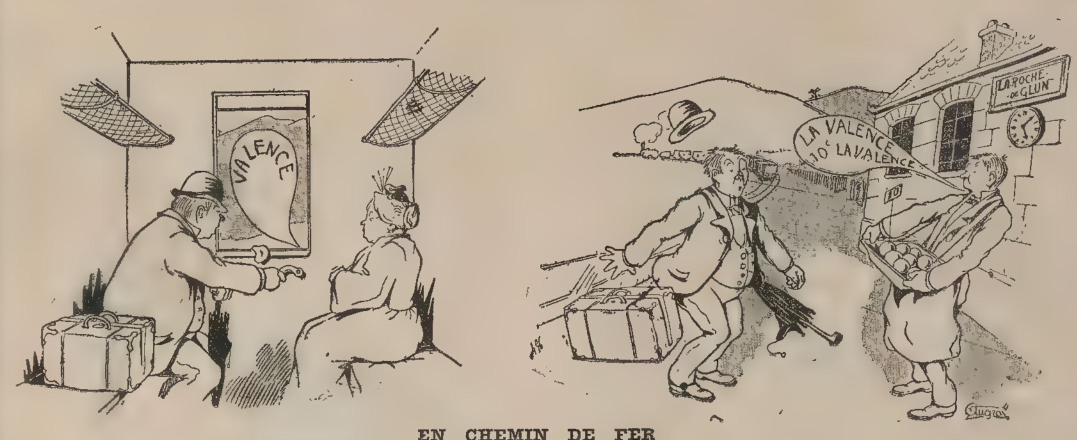
Ce n'est un secret pour personne que la production du livre est trop grande en France. Il suffit de consulter à ce sujet les chiffres publiés par le rapport de la Bibliothèque Nationale.

En 1906, en effet, la Bibliothèque Nationale s'est enrichie de 4.900 exemplaires, fournis par le dépôt légal; la province en fournissait 16.600; 9.700 étaient achetés à l'étranger; il en venait 300 du dépôt international, et 300 ouvrages anciens avaient été achetés. Soit un total de 38.700 volumes qui représente 6.000 de plus qu'en 1905.

Parmi les journaux, la Bibliothèque Nationale en a conservé, pour 1906, 144.000 numéros édités à Paris, 365.000 édités en province, et 73.000 achetés à l'étranger.

Or, pour classer cent volumes de format moyen, il faut compter un mètre carré de surface sur 0.35 de profondeur. Comment arrivera-t-on à avoir des bâtiments assez grands pour contenir tout par la suite?

Aussi, un spécialiste a-t-il proposé de conserver les exemplaires en six épreuves microphotographiques. On pourrait réduire 72



EN CHEMIN DE FER

— Ah! me voici arrivé à destination!

— Crénom! c'était la voix d'un marchand d'oranges!

pages sur un centimètre carré. Voilà qui serait commode pour les lecteurs!

La vérité est, qu'hélas! nombre de livres imprimés aujourd'hui ne dureront pas, tant est mauvaise la qualité du papier. C'est là qu'est le remède à la surproduction du livre. On sera forcé de les balayer, car ils tomberont en poussière.

Combien devons-nous manger de viande ?

Les médecins l'ont depuis longtemps prouvé: Nous mangeons trop de viande. C'est de l'abus de la viande que viennent toutes nos maladies, toutes nos indispositions. Ne se portent bien que ceux qui usent modérément de cet aliment.

Tout ceci est très bien. Mais où commence l'abus de la viande? où finit-il? Quelle est la quantité de viande que, d'après les estimations de la science, nous devons pouvoir journellement nous assimiler?

L'opinion courante, jusqu'ici, était que 150 grammes d'albumine, le principe nutritif de la viande, nous étaient nécessaires. Le minimum était de 120 grammes. Or, pour un homme moyen, les médecins estiment que cinquante à soixante grammes suffisent amplement.

Cette proportion de viande que nous accordons au chien, le plus carnivore des animaux, est la ration maximum qui lui convient. Pourquoi l'homme ne s'en contenterait-il pas? Au surplus, le chien qui absorbe trop de viande ne contracte-t-il pas des maladies? Il en est absolument de même de l'homme.

Ne prodiguons donc pas la viande dans l'alimentation que nous absorbons. Elle développe, dans notre organisme, des poisons qui engendrent des maux. Ceci ne veut pas dire non plus qu'il faut proscrire absolument la viande. L'excès en tout est un défaut!

La "Tournée" de l'Amiral

L'amiral Russel, commandant en chef des armées navales d'Angleterre, se trouvant à Lisbonne, en 1694, invita les officiers et les équipages de sa flotte, à venir prendre un bol ou deux de punch. Pour cela, il choisit un vaste bassin de marbre bien nettoyé, situé dans un superbe jardin de la ville, et ce bassin servit de bol de punch.

L'amiral y fit jeter les ingrédients suivants, qui entrent dans la composition de cette agréable liqueur:

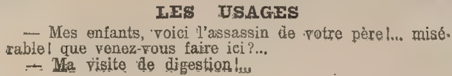
Eau-de-vie de Cognac, 600 bouteilles; vin de Malaga, 1200 bouteilles; excellent rhum, 600 bouteilles; citrons et limons, 25.000; eau bouillante, 3 tonneaux; sucre, 600 livres; noix de muscade rapées, 200.

Un dais, élevé au-dessus du bassin, le garantissait de la pluie. Un batelet en bois de rose était monté par un mousse qui voguait sur le punch et en servait à discrétion à la compagnie, composée d'au moins six mille personnes.

Et cela se passait le 25 octobre 1694.



LES USAGES



— Mes enfants, voici l'assassin de votre père!... misérable! que venez-vous faire ici?...
— Ma visite de digestion!...



L'ETIQUETTE REVELATRICE

LE DISTRAIT CHASSEUR. — Tiens, bobonne... tu ne m'appelleras plus chasseur d'occasion!...



— Qu'est-ce qui te prend? Es-tu devenu fou, mon pauvre garçon?
— Non, mais j'avais oublié de secouer le médicament avant de le prendre, alors je le fais après.



CRI DU CŒUR

— Mon gendre, je me sens très malade, je voudrais vous demander un service...
— Mais avec plaisir, belle-maman, un service de première classe...

DE NOS LECTEURS

Les épitaphes

On dit couramment: « Menteur comme une épitaphe! » Et l'adage ne s'applique pas seulement aux modernes, qui n'ont qu'à fermer les yeux pour acquérir aussitôt toutes les vertus, mais aussi à beaucoup d'anciens dont les mérites ne nous sont connus que par les inscriptions relevées sur leurs pierres tumulaires et qu'ils avaient la sage précaution de rédiger eux-mêmes avant de partir pour le grand voyage.

Je cite, par ordre chronologique, les plus curieuses.

L'épitaphe de Rabelais, mort en 1553:

Pluton, prince du noir empire,
Où les tiens ne rirent jamais,
Reçois aujourd'hui Rabelais,
Et vous aurez tous de quoi rire.

Il existe deux pièces de vers funèbres sur Richelieu, mort en 1642; l'une, de Scudéry, est très longue et très plate; l'autre, que voici, est d'un anonyme:

Ci-gît un fameux cardinal,
Qui fit plus de mal que de bien.
Le bien qu'il fit, il le fit mal;
Le mal qu'il fit, il le fit bien.

Telle est l'épitaphe du poète fantaisiste Scarron, mort en 1660:

Celui qui ci maintenant dort,
Fit plus de pitié que d'envie,
Et souffrit mille fois la mort,
Avant que de perdre la vie.
Passant, ne fais ici de bruit,
Prends garde qu'aucun ne l'éveille,
Car voici la première nuit
Que le pauvre Scarron sommeille.

Celle du bonhomme La Fontaine, mort en 1695:

Jean s'en alla comme il était venu,
Mangeant le fonds avec le revenu,
Tint les trésors, chose peu nécessaire.
Quant à son temps, bien sut le dispenser.
Deux parts en fit, dont il voulait passer,
L'une à dormir, l'autre à ne rien faire.

Celle de Piron, mort en 1773:

Ami passant qui désires connaître
Ce que je fus?... Je ne voulus rien être.
Je vécus nul, et, certes, je fis bien.
Car, après tout, bien fou qui se propose
De rien venant, et redevenant rien.
Vouloir ici-bas être quelque chose.

La suivante appartient à la fois à Marat et à Robespierre:

Passant, ne pleure point son sort,
Car s'il vivait, tu serais mort.

Le Napoléon, juché sur la colonne Vendôme, inspira cette épitaphe peu tendre:

Tyran, juché sur cette échasse,
Si le sang que tu fis verser
Pouvait tenir en cette place,
Tu le boirais sans te baisser.

Le poète Lebrun, le « Pindare français », comme il s'intitulait modestement, se vengea ainsi d'un mauvais juge:

Si vous lisez dans l'épitaphe
Qu'il fut toujours homme de bien,
C'est une faute d'orthographe:
Passant, lisez: homme de rien.
Si vous lisez qu'il aima la justice,
Qu'à tout le monde il la rendit,
C'est une faute encor; je connaissais Fabrice,
Lisez, passant, qu'il la vendit.

Le malicieux Désaugiers s'était composé ce suprême couplet:

Ci-gît, hélas! sous cette pierre,
Un bon vivant, mort de la pierre.
Passant, que tu sois Paul ou Pierre,
Ne va pas lui jeter la pierre.

Et voici les vers funèbre que le bohême Monselet s'était faits:

Je mourrai, je ne sais où,
Dans un coin, peut-être fou,
Sans quelqu'un qui me regrette,
Turlurette!
Point de frais pour qui part seul.
Je ne veux d'autre linceul
Qu'un vieux lambeau de gazette,
Turlurette!

Gérard de Nerval, le poète fou, qui se pendit rue de la Vieille-Lanterne, avait rimé, dans un moment de lucidité, ce délicieux sonnet:

Il a vécu, tantôt gai comme un sansonnet
Tour à tour amoureux, insoucieux et tendre,
Tantôt sombre et rêveur, comme un triste Clitandre.
Un jour, il entendit qu'à sa porte on sonnait.

C'était la Mort. Alors, il la pria d'attendre
Qu'il eut posé le point à son dernier sonnet.
Et puis, sans s'émouvoir, il s'en alla s'étendre
Au fond du coffre froid où son corps frissonnait.

Il était paresseux, à ce que dit l'histoire;
Il laissait trop sécher l'encre dans l'écritoire;
Il voulut tout savoir, mais il n'a rien connu...

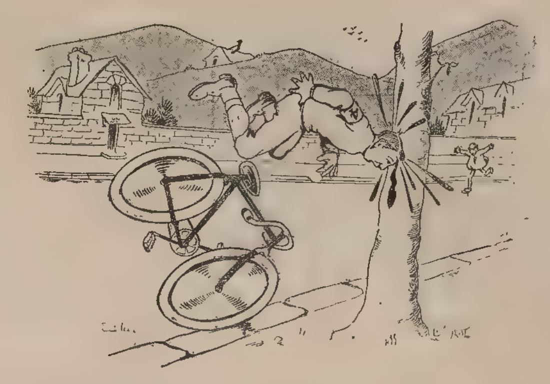
Et quand vint le moment où, las de cette vie,
Un soir d'hiver, enfin, l'âme lui fut ravie,
Il s'en alla, disant: « Pourquoi suis-je venu? »

Il faut citer, comme curiosité poétique, cette pièce de vers monosyllabiques de Jules de Rességuier, dédiée à une jeune fille:

Fort	Sort	Rose	
belle,	frêle!	close,	
elle	Quelle	La	L'a
dort.	mort!	brise	prise.

Pendant le siège de Paris, dans une séance de club révolutionnaire, l'avocat Gagne proposa, froidement, à l'assemblée, de manger les vieillards de Paris. Victor Hugo, instruit de ce fait, improvisa le quatrain suivant, destiné à servir de codicille à son testament:





ENTRE CYCLISTES

— Tu sais, le fameux Lapèdale... il a fait mille kilomètres avec une seule crevaison!

— . . . .
— La sienne!!!

Je lègue au pays, non ma cendre,
Mais mon bifteck, morceau de roi.
Femmes, si vous mangez de moi,
Vous verrez comme je suis tendre!

On voit que notre grand barde national ait manier l'humour quand il lui en prend fantaisie.

****

Pêle-Mêle Connaissances.

— Lors de la guerre de Sécession, les méricains avaient déjà construit deux sous-marins. Leur équipage était réduit à neuf hommes, qui faisaient, *à bras*, toutes les manœuvres. Le premier de ces submersibles coula à ses débuts, le second est encore visible à la Nouvelle-Orléans.

— Depuis les temps les plus reculés, les Chinois élèvent, à titre d'ornement, les cyprins ou poissons rouges, dont ils ont formé d'innombrables variétés. Le poisson rouge est, ailleurs, alimentaire en Chine au même titre que la carpe ou la truite, et si sa chair ne présente pas de hautes qualités gastronomiques, elle vaut assurément celle des chiens, des lombrics ou des chrysalides de ver-à-soie assaisonnés d'huile de ricin, qu'on sert communément sur les plus riches tables de l'Empire du milieu.

— Les électrocutions par téléphone sont relativement rares. On en enregistre cependant quelques-unes, comme le cas d'un journaliste de Francfort qui, au cours d'une conversation téléphonique, subit une décharge électrique formidable qui lui brûla le visage et paralysa tout le côté droit du corps. Il s'était trouvé à l'appareil au moment où se produisit un contact entre la ligne téléphonique et un câble transporteur de courant à haute tension: le fil du téléphone fut fondu et l'appareil récepteur brûlé.

— La France fut longtemps réfractaire à la colonisation. Au seizième siècle, les souverains n'estimaient que celles qui pouvaient produire de l'or. Les esprits les plus éclairés ne soupçonnaient pas les débouchés de toute sorte qu'offraient ces vastes territoires neufs à la civilisation: d'Argenson disait que s'il était roi de France, « il donnerait toutes nos colonies pour une tête d'épingle ».

— La présence de l'or et de l'argent dans l'eau de mer, dont la composition est si complexe, a été signalée voici des années. M. Munster, a apporté une confirmation rigoureuse de ce fait, en faisant évaporer une tonne d'eau du Christiania Fjord: parmi différents mélanges et combinaisons, ce savant a obtenu une proportion de dix-neuf milligrammes d'argent et de six milligrammes d'or.

— Dans certains restaurants londoniens, une pancarte, bien en évidence, informe la clientèle que la commission municipale d'hygiène, après avoir visité la cuisine et l'office, a déclaré qu'il n'y avait aucun reproche à leur faire sous le rapport de la propreté et de l'hygiène.

— Un apprenti maréchal-ferrant italien, vient de retrouver et de perfectionner le fameux secret de Gerolamo Segato, pour conserver intacts les cadavres au moyen d'une injection qui tue les micro-organismes de la putréfaction.

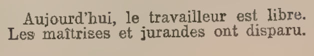
— La sensibilité du goût chez l'homme est extrême. Il suffit de goûter les vingt-huit dix millièmes d'un gramme de sucre pour en avoir la sensation. La saccharine, qui donne exactement la même impression, est perçue dans des proportions plus infinitésimales encore: il suffit de quarante-huit dix millionièmes de gramme pour déceler sa présence sur notre langue.





LE PÈRE ET SON FILS

— Mon enfant, je te parlerai, aujourd'hui du progrès et de la disparition des vieux abus. Dieu merci! nous ne sommes plus au temps où nos pères étaient taillables et corvéables à merci.


Aujourd'hui, le travailleur est libre. Les maîtrises et jurandes ont disparu.

Tous les citoyens sont égaux; il n'y a plus de titres ni de distinction entre eux.



Finis, disparus les costumes réservés à certaines classes à l'exclusion des autres.



Tous sont égaux et traités également.



A L'INSTRUCTION

— Enfin, à quel motif obéissiez-vous en tranchant la gorge à ce ténor?

— Dam! Tout le monde disait qu'il avait cent mille francs dans le gosier.

PETITE CORRESPONDANCE

M. Avena. — Non, la loi de cinq ans a été promulguée après 70.

M. Barnouin.. — Non, il en a été fait des essais, mais sans heureux résultats.

M Vialle. — Le ratodrome se trouve à Neuilly, route de la Révolte. A cette adresse, vous aurez tous les renseignements voulus.

M. Guionnet, — Pas mal, mais ce sujet n'est déjà plus très nouveau et a été traité bien des fois.

M. Barthélemy. — Après tant d'essais malheureux, il serait bien imprudent de vous indiquer un nouveau palliatif; nous pensons qu'il faut le livrer au teinturier.

M. Proutaux. — A la fin du Concours, lorsqu'a paru le 84e problème, nous indiquons les conditions requises pour l'envoi. Les réponses doivent être aussi claires et lisibles que possible, c'est la seule chose que nous puissions ajouter. Nous vous adressons un spécimen qui pourra vous servir d'indication.



AU REGIMENT

LE LIEUTENANT. — Quel est votre métier?

LE BLEU. — Musicien, mon lieutenant!

— Bien. Vous irez chercher du *son* pour les chevaux et des *flageolets* pour les hommes.

13e ANNÉE — N° 45. 10 Centimes 10 NOVEMBRE 1907.



France : Un an 6 fr. Six mois : 3 fr. 50
Étranger : Un an 9 fr. Six mois : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

PAILLE ET POUTRE, par HAYE.

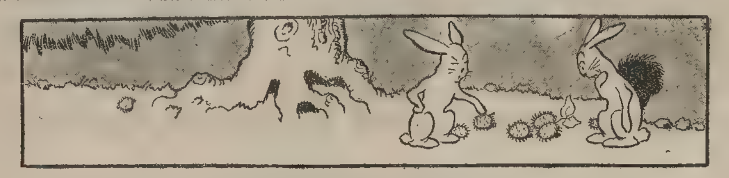


— Avec ta manie de te passer les moustaches au cosmétique, je crois toujours que je vais être éborgnée ! ...



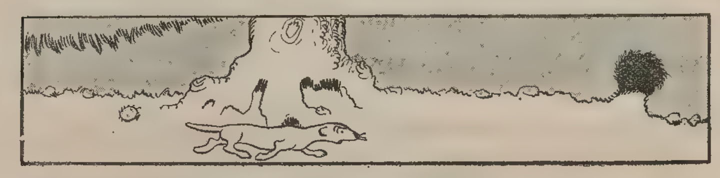
(*Le mari se retournant*). — Tu dis? . !!!

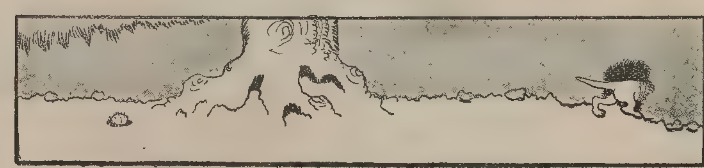
La collaboration au **Pêle-Mêle** *est rétribuée. Pour recevoir franco le libellé des conditions, envoyer 0 fr. 15 en timbres-poste.*

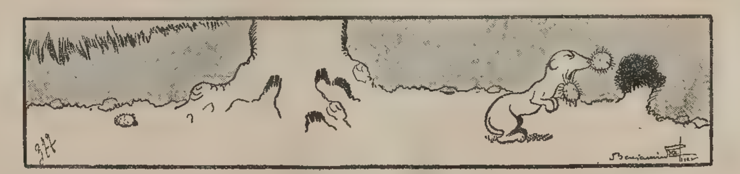


LES CHATAIGNES

Le Lapin. — Voilà une demi-douzaine de châtaignes qu'on pourrait peut-être utiliser pour dégoûter à jamais notre ennemi le furet de ses incursions dans notre terrier.







Parle-moi je te dirai qui tu es.

C'est une chose connue que l'on a beaucoup plus de camarades que d'amis. On connaît beaucoup de gens que l'on salue, à qui on serre la main, que l'on tutoie même, et dont on ignore parfaitement la qualité, l'état social, quelquefois même le nom. Relations de café, camarades de fêtes.

Isidore Roquois est pour moi un de ces excellents camarades. C'est un garçon très observateur; rien ne lui échappe, il a l'esprit toujours en éveil.

Ainsi, dans un omnibus, par exemple, ou en chemin de fer, au lieu de lire, ou de dormir, il observe, il s'interroge et se répond. Chaque voyageur se pose devant lui en rébus:

— Qu'est-ce ça peut bien être que ce vieux Monsieur assis dans le coin? se demande-t-il, magistrat, commerçant, rentier? où peut il bien aller? etc., etc. Il passe ainsi en revue tous ses voisins; il examine, réfléchit et se fait une opinion. Il prétend que cela est follement amusant.

J'aime beaucoup sa société; avec lui, il n'y a pas moyen de s'ennuyer une minute.

Je le rencontrai l'autre soir sur le boulevard; l'instant d'après nous étions installés à la terrasse d'un café.

Derrière nous, deux consommateurs causaient:

— Crois-tu qu'il te paiera ta facture? dit l'un.

— Je le crois, répondit l'autre; c'est un garçon qui a de l'*étoffe;* il a eu des hauts et des bas, mais de *fil en aiguille* il a su faire son chemin.

— Cliff, me fit I. Roquois, je n'ai pas besoin de regarder ce Monsieur qui vient de parler derrière nous pour savoir quelle est sa profession: c'est un tailleur.

— Comment le sais-tu? tu le connais?

— Non! mais je l'ai entendu parler, cela me suffit.

— Comment cela?

— C'est tout ce qu'il y a de plus simple. Tu ne remarques donc jamais rien! Cet homme n'a-t-il pas parlé d'étoffe, de fil et d'aiguille? d'où je déduis qu'il est tailleur, car chaque individu, sans le vouloir, emploie dans la conversation des expressions propres à son état social.

— Qu'est-ce que tu me chantes-là?

— La vérité. Parle-moi, je te dirai qui tu es. Et je veux te convaincre ce soir même. Tu dînes avec moi?

— Volontiers.

— Bien! Passons chez le coiffeur, j'ai besoin de me faire raser.

Il y avait du monde, il fallut attendre. Le figaro était bavard. Tout en savonnant son client, il jacassait sur les événements du jour:

— Enfin, l'assassin de la rue Bicond est arrêté; quelle canaille! C'est égal, quand il s'est vu cerné par dix agents au moment où il comptait prendre la fuite, il a dû y trouver *un cheveu*... Il se cachait dans le quartier, à ce qu'on dit, ne sortant qu'à la nuit, *rasant* les murs.

Mon ami ne disait rien; il m'observait du coin de l'œil.

— Heuh! dit le client. Cette crapule avait bien *tiré ses plans* pour échapper à la police. Cette histoire, qu'il avait *bâtie* pour se créer un alibi, était assez bien *échafaudée*, mais le juge d'instruction ne tombera pas dans le *panneau*, je pense!

I. Roquois me poussa le coude:

— C'est Gérard, l'architecte de la Ville, fit-il, simplement.

En sortant de là pour aller dîner, nous croisons deux croque-mort. Je ne sais de quoi ces gens parlaient entre eux, mais j'entendis distinctement que l'un disait: « ...C'est bon, l'affaire est *enterrée* »; à quoi l'autre répliqua « qu'elle était bien vite tombée dans *la fosse* aux oublis. »

A partir de ce moment chaque mot me frappa, et je tressaillis en entendant un agent qui demandait à son camarade de lui *passer du tabac*.

Nous allâmes dîner dans une brasserie où I. Roquois était très connu. C'était le rendez-vous des commerçants du quartier.

Pendant le repas, un petit homme, encore jeune, vint serrer la main de mon compagnon, après quoi il s'assit près de nous.

Cet homme, que mon ami me présenta comme un pianiste distingué, nous confia qu'il avait épousé une danseuse et que cela lui causait du tracas:

— Il faut tant de *doigté* avec les femmes, dit-il; elles n'observent aucune *mesure!*

Presque aussitôt, sa femme, la danseuse, entra; elle déclara qu'elle venait pour dîner, ayant mis sa bonne à la porte.

— Ce n'était plus possible! s'écria-t-elle; cette fille était une *sauteuse* et faisait outrageusement *danser* l'anse du panier. En outre, elle potinait dans tout le quartier: c'est la blanchisseuse qui me l'a appris.

— Mais moi, je ne m'occupe pas des affaires des autres, avait remarqué celle-ci; que chacun *lave son linge sale* en famille; j'ai mis votre bonne à la porte en lui disant de *repasser*...

Nous avions fini de dîner; les clients arrivaient nombreux. I. Roquois les connaissait presque tous; il me présenta successivement un libraire, un bottier, un agriculteur, un marchand de bois, un fruitier, etc..., etc... Mon ami me proposa une partie de billard; tout en jouant, j'entendais de ci, de là, des lambeaux de conversation que je reproduis fidèlement:

L'Agriculteur. — Vous mettez toujours la *charrue avant les bœufs*, et...

Le Libraire. — Vous parlez comme un *livre*, cependant...

Le Bottier. — C'est pas comme Albertine, tous les trois mots elle fait un *cuir*.

L'Agriculteur. — ...revenons à *nos moutons*...

Le Libraire. — ...il répète toujours la même histoire, c'est la *quinzième édition* en moins d'une heure.

Le Fruitier. — Elle est drôle... elle sent *son fruit*...

J'en avais assez vu et entendu; je pris congé de I. Roquois.

Celui-ci, tout rayonnant, me fit ses adieux en disant:

— Eh bien! avais-je raison?

— Oui, avouai-je, tu avais raison. Il n'y a dans la vie qu'à ouvrir les oreilles toutes grandes...

— Halte-là, interrompit-il, ne parle pas d'oreilles toutes grandes, ou je vais être amené à croire que tu es un âne.

Cliff.

POINDINTERROSSERIE

Dans l'avenue du Bois, Poindinterro s'est arrêté à causer avec Madame Bonnelangue.

Vient à passer une amie de cette dernière. Poindinterro se découvre et dessine un salut aussi aimable que respectueux.

— Comme vous vous aplatissez, dit Madame Bonnelangue à Poindinterro d'un petit air pincé et jaloux. Mérite-t-elle un hommage aussi empressé? Regardez comme elle est sanglée. On dit que tout son personnel vient à la rescousse quand elle se lace le matin.

— Je lui rends hommage, répondit Poindinterro en souriant, parce que c'est une personne qui a beaucoup souffert pour ses convictions.

— Bah! s'écria Mme Bonnelangue! Quelles sont ces fameuses convictions dont elle a souffert?

— Elle croit qu'elle peut ganter du 5 3/4 et chausser du 35.

êle-Mêle Causette

Parmi les raisons auxquelles on doit ribuer la recrudescence de la crimi-ité, il en est une que le statisticien saurait négliger. Je parle du *cabo-age*.

Avez-vous remarqué combien les as-sins sacrifient au côté extérieur de r cause? Ils posent pour la galerie. Leurs attitudes, leurs gestes, leur dé-sont étudiés. Ils composent leur rôle. Et ce n'est pas un mince sujet de gloi-pour eux, et de prestige aux yeux leurs congénères, que la conscience occuper l'attention publique.

Occuper l'attention publique, n'est-ce s, au siècle où nous vivons, le sum-um de l'ambition humaine? Combien natures, qui passent pour bien équi-rées, n'ont pas su résister au mirage c'est le fait de faire parler de soi. Qu'y -il, dès lors, d'étonnant à ce que les es-ts plus grossiers soient attirés par même vertige?

Voir son nom, étalé en gros carac-es, à la première page de tous les otidiens et tiré ainsi à des millions exemplaires, constater qu'on est l'objet la curiosité, voire même de l'intérêt blic, il y a de quoi bouleverser en des cerveaux.

La pensée qu'une parole de vos lèvres t pieusement recueillie et répandue travers le monde, qu'une foule avide t penchée sur votre passé, et suppute ssionnément vos moindres pensées, ut cela vous enfle et vous idéalise à s propres yeux.

Un tel résultat n'est pas payé trop cher r la privation de sa liberté. C'est du oins le sentiment de beaucoup de cri-inels en herbe.

Ceux-là lisent avidement et jalouse-ent le succès de ceux qui ont capté l'at-ntion publique. Et ce n'est pas sans vie qu'ils admirent les grands acteurs la tragédie vécue.

Comme l'élève du Conservatoire, qui ûle du désir d'affronter le grand public, se laissent pénétrer par l'ivresse de la ande renommée.

Aussi, la plupart des crimes portent-ils empreinte de ce souci. Le côté mysté-eux, le mobile incertain, les aveux et s réticences, tout ce qui est susceptible porter, est plus ou moins savamment xploité.

Un beau crime (ces deux mots de-aient hurler de se voir accolés l'un à autre) est, pour la presse, un aliment écieux. Elle en fait un plat fin qu'elle rt à ses lecteurs avec tout le raffine-ent dont on entoure les mets délicats.

Et avec cet esprit de surenchère que ous vaut la concurrence en toutes oses, c'est à qui donnera les détails s plus circonstanciés, qui trouvera les ontingences les plus piquantes, qui nous nseignera le plus fidèlement sur l'état âme du coupable.

En agissant ainsi, la presse favorise développe le *cabotinage* du crime.

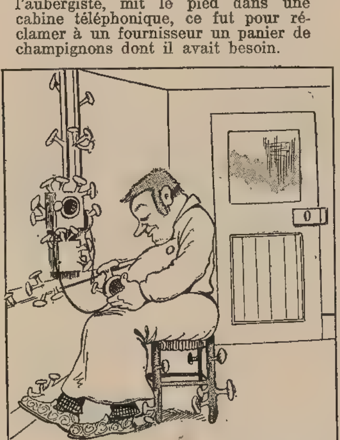
Elle a, il est vrai, une excuse qu'elle uise dans la concurrence même.

LE BON TELEPHONE



La première fois que M. Monpaté, l'aubergiste, mit le pied dans une cabine téléphonique, ce fut pour réclamer à un fournisseur un panier de champignons dont il avait besoin.

Hélas! il attendit si longtemps la communication qu'il finit par s'endormir.



Et il s'endormit si longtemps que des champignons eurent le temps de pousser sur les appareils.

Quand il se réveilla, M. Monpaté les cueillit...



...et sortit de la cabine en s'écriant: « C'est une invention mirobolante tout de même que ce téléphone, on tourne une manivelle et on reçoit directement sa marchandise! »

C'est pour satisfaire la curiosité du public que, petit à petit elle a donné une telle place au crime. Esclave du lecteur, elle s'ingénie à le renseigner sur ce qu'il désire savoir.

Or le public s'intéresse aux grandes causes criminelles, il faut le contenter.

Si, se plaçant au point de vue de la moralité pure, un journal reléguait à la dernière page indistinctement tous les assassinats, cet acte, pour méritoire qu'il soit, aurait pour effet de lui faire perdre beaucoup de lecteurs. Ceux-ci iraient à un autre journal, moins soucieux de moralité. Le beau geste n'aurait donc servi à rien.

Cette raison est malheureusement valable. Le grand maître, en matière de presse, c'est le public. Il est bien difficile de lui refuser ce qu'il exige. Les journaux qui l'on tenté en ont toujours souffert.

Il ne commande pas impérieusement, ne dicte pas sa volonté par des paroles ou des écrits, mais il vous apporte chaque jour, l'appui de sa piécette d'un sou ou, sans mot dire, la transporte ailleurs. C'est là toute son éloquence, mais les publicistes savent qu'elle est plus puissante que de longs discours.

Pour ramener le fait divers à sa juste valeur et déjouer ainsi le cabotinage, il faudrait influer d'abord sur l'éducation du public. Cette éducation, le journal peut l'entreprendre. Sans heurt, par une évolution lente, il n'est pas impossible de détourner du crime l'esprit du peuple. Il conviendrait, pour cela, de lui donner d'autres aliments intellectuels. Et ce qui importerait surtout c'est de ne pas représenter les assassins autrement que





UN MIROIR A ALOUETTES ORIGINAL

Comment M. Parvenu se sert de sa femme, qui est constellée de diamants... ...pour la chasse aux alouettes.

sous leur vrai aspect de brutes sauvages.

C'est en cessant de les *héroïciser*, si je puis employer ce néologisme, qu'on habituera la foule à s'en désintéresser.

Les grands organes quotidiens peuvent, avec le temps, détruire le *cabotinage* du crime. Souhaitons qu'ils s'y attachent et fassent diminuer ainsi la criminalité en France.

Fred Isly.

RÉPLIQUE

Finasse aime à se gaudir aux dépens de ses semblables.

Cela lui réussit parfois, mais parfois aussi il trouve son maître.

Il voyageait en Belgique récemment. Le train était arrêté dans une gare et ne devait repartir que dans vingt minutes.

Que faire de vingt minutes? Quand on s'appelle Finasse, la seule ressource contre l'ennui est de se divertir par quelque facétie.

Il arpentait donc le quai en quête de quelque farce, quand, ayant aperçu un voyageur penché au dehors de la portière d'un compartiment, il s'arrêta devant lui.

— Savez-vous, lui dit-il, que le roi se trouve dans notre train?

L'étranger eut un mouvement de surprise:

— Vraiment! fit-il. Et hâtivement il s'apprêtait à descendre du train, mais Finasse l'arrêta.

— Oh! inutile d'aller voir, vous ne le reconnaîtriez sans doute pas.

— Je ne reconnaîtrais pas le roi! vous plaisantez?

— Non pas!

Et le plus tranquillement du monde il ajouta:

— Il s'agit de Leroy, le marchand de houblon, de Liège, ma patrie.

L'étranger resta impassible et Finasse se remit à arpenter le quai, riant en dedans de sa plaisanterie.

Quand il repassa devant le voyageur, celui-ci l'interpella à son tour:

— Vous m'avez dit que vous êtes de Liège, tout à l'heure, vous devez être au courant de l'émoi qui y règne?

— Mais non, répondit Finasse vivement intéressé, que se passe-t-il donc à Liège?

— Le service des pompes funèbres a refusé d'enterrer une femme.

— Ah! bah! et pour quel motif?

— Parce qu'elle n'était pas morte, rétorqua l'étranger.

Et relevant aussitôt la glace de la portière, il se rassit à sa place, laissant Finasse interloqué et penaud d'être tombé dans le panneau.

POINDINTERROSSERIE

Bélidor est en froid avec Poindinterro. La faute en est, comme toujours, à Poindinterro l'incorrigible.

Voici le court dialogue qui a motivé la petite brouille des deux amis:

Bélidor. — J'ai passé, hier, une excellente soirée chez les Lapause.

Poindinterro. — On les dit fort aimables.

Bélidor. — Tout à fait charmants, mais ils sont très difficiles dans le choix de leurs relations.

Poindinterro. — Cependant...

Bélidor. — Pour être reçu chez eux, il faut être ou très riche, ou très spirituel.

Poindinterro. — Ah!... Eh bien! laisse-moi te féliciter.

Bélidor. — De quoi?

Poindinterro. — D'être si subitement devenu très riche.

AVIS LUS DANS UN BUREAU DE POSTE

Il est interdit aux employés de lire les cartes postales qui passent par leurs mains.

et un peu plus loin cet autre avis:

Le public est prévenu que les employés de la Poste ont reçu l'ordre de ne laisser circuler aucune carte postale contenant des expressions injurieuses et grossières.



Le Membre de la Société protectrice des animaux. — Enlevez le lorgnon!!! La pauvre bête va s'étrangler!



— Il me faut trois douzaines de mouchoirs, mais quelque chose de tout à fait bon..
— Voilà une excellente qualité à douze francs.



LE TRUC DE L'ENRHUME

— C'est dur au toucher et rèche, vous n'avez pas mieux?
— Si, mais un peu plus cher!



— Trop léger, beaucoup trop léger! Ça ne résistera pas au lavage.
— Voulez-vous ceci, c'est du tout à fait riche?



— Bien, mais beaucoup trop petit, il sera sale tout de suite.
— En fantaisie, nous avons un article grand et très souple.



— Un mouchoir à carreaux! j'aurais l'air d'un priseur. Non, décidément, je le regrette, mais vous n'avez pas l'article qu'il me faut. Au revoir!



— Voilà comment je m'y prends lorsque je suis enrhumé. Dans l'existence, il faut savoir s'organiser.

Courrier Pêle-Mêle

Cartes révolutionnaires

Monsieur le Directeur,

Il ne serait peut-être pas indifférent à vos lecteurs, que l'intéressant article: *Cartes à jouer*, paru dans le numéro du *Pêle-Mêle* du 5 août, sous les initiales J. Y. soit suivi par la description des figurines qui, sous la Révolution, remplacèrent les personnages adoptés précédemment, et dont l'allégorie est donnée dans l'article précité.

Le jeu que je possède a été « inventé en l'an II de la République, par Dugourg, qui en prit brevet ».

Aux rois sont substitués des Génies, aux reines des Libertés, aux valets des Egalités; les personnages sont assis.

Ils ont ou non le bonnet phrygien comme coiffure, suivant qu'ils s'appliquent à la France ou non.

Le Génie de la guerre (cœur) est appelé *Force;* celui du commerce (carreau) *Richesse;* celui des Arts (pique) *Goût;* celui de la Paix (trèfle) *Prospérité.*

La Liberté des Cultes (cœur) est dénommée *Fraternité;* celle des professions (carreau), *Industrie;* celle de la presse (pique), *Lumière;* celle du mariage (trèfle), *Pudeur.*

L'Egalité des devoirs (cœur) porte le nom de *Sécurité;* de Couleur (carreau), *Courage;* de Rang (pique) *Puissance;* de Droit (trèfle) *Justice.*

Enfin les as sont dans un cadre formé de faisceaux et portant: *La Loi.*

Recevez, etc. L.

***

Cadran Solaire

Monsieur le Directeur,

Dans votre numéro, daté du 13 courant, à l'article *Cadran solaire*, il est fait mention de celui du parc de Dijon.

Dans le même genre, se trouve celui placé sur le terre-plein de l'église de Brou, près Bourg.

Ce dernier a même l'originalité d'avoir le cadran en forme du chiffre 8, mais très allongé et complètement fermé. Comme pour celui de Dijon, c'est l'observateur qui sert de style.

Recevez, etc...

Louis Husser.

***

Demi-sou

Monsieur le Directeur,

Voudriez-vous consulter vos lecteurs sur le point de savoir s'il n'y aurait pas utilité à faire circuler de la monnaie d'une valeur inférieure à un sou?

Sans aller jusqu'au centime, qui ne représente que trop peu de marchandise, ne serait-il pas bon de créer la pièce d'un demi-sou (deux centimes et demi)?

Je ne suis pas éloigné, pour ma part, de croire que, dans l'état actuel du commerce, elle répond à un besoin.

La classe pauvre serait plus qu'une autre appelée à tirer avantage de cette nouvelle division.

Dans bien des cas, en effet, la pièce d'un demi-sou rendrait service.

Ainsi un achat de 37 centimes et demi (une demi-douzaine d'un objet à 0 fr. 75 la douzaine) se solde par une dépense de quarante centimes, soit deux centimes et demi de perte pour l'acheteur.

Or, ces deux centimes et demi représentent trois pour cent du prix. C'est appréciable.

Il faut tenir compte aussi du fait que bien des marchandises se vendent, aujourd'hui, à deux pour un sou et ne peuvent être achetées isolément.

La poste elle-même ne peut livrer les timbres bon marché par unités, elle oblige l'acheteur à en prendre plusieurs.

Le pain, le papier, les plumes, les timbres, les cigarettes, et combien d'autres articles, sont dans ce cas.

Vos lecteurs estiment-ils que la création du demi-sou serait une innovation utile?

Recevez, etc... G. Brunel.



EMMURÉE

La petite Mme Durand a songé à se faire elle-même un chapeau, volumineusement grand, suivant le goût du jour...

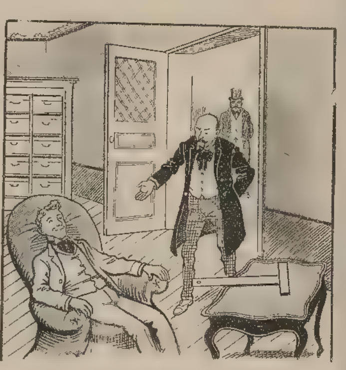


...Seulement, elle n avait pas songé que la porte était d'une autre époque, et qu'elle ne pourrait plus sortir...



MALENTENDU

L'ARCHITECTE. — Ça n'est pas grand'chose, Monsieur, je vais vous rectifier ce plan tout de suite. Louis, allez donc prendre le té dans la chambre à côté.



L'ARCHITECTE *(impatient)*. — Ne vous avais-je pas demandé quelque chose?

LE NOUVEL EMPLOYÉ. — Si, Monsieur, vous m'avez dit d'aller prendre le thé.

— Eh bien! qu'est-ce que vous faites là?

— J'attends qu'on le serve!

Questions interpêlemêlistes

La retraite ou pension accordée à un fonctionnaire de la ville (agent ou autre), est-elle insaisissable?

T.

Quel est le moyen le plus pratique de rendre aux bouchons ayant déjà servi (bouchons de limonade ou de champagne non perforés), leur forme primitive?

Vve GISSOT.

Échelles de proportion

Talleyrand recevait beaucoup et sa grande joie était de voir réunis, autour de sa table, de hauts seigneurs mêlés à des personnages très obscurs.

Il découpait lui-même, mais en servant ses convives, il observait, envers eux, une rigoureuse échelle de proportion.

A un duc, il disait:

— Monsieur le duc, Votre Grâce me fera-t-elle l'honneur d'accepter de ce veau?

A un marquis:

— Monsieur le marquis, accordez-moi l'honneur de vous offrir du veau.

A un comte:

— Monsieur le comte aurai-je le plaisir de vous envoyer du veau?

A un baron:

— Baron, voulez-vous du veau?

Enfin, à un roturier, il ne demandait rien du tout. Quand il s'agissait d'en servir un, il se contentait de frapper sur son assiette avec un manche de couteau, et de dire: Veau?

*
* *

Quand Napoléon Ier quitta l'île d'Elbe, le *Moniteur*, organe officiel de la Restauration, publia chaque jour ses étapes à travers la France, avec ces amusantes variantes:

« L'*anthropophage* est sorti de son repaire. — L'*ogre* de Corse vient de débarquer au golfe Juan. — Le *tigre* est arrivé à Gap. — Le *monstre* a couché à Grenoble. — Le *tyran* a traversé Lyon. — L'*usurpateur* a été vu à Dijon. — *Bonaparte* s'avance à grands pas sur Paris, mais il n'y entrera jamais. — L'*empereur* est arrivé à Fontainebleau. — *Sa Majesté Impériale* a fait son entrée hier au château des Tuileries, au milieu de ses fidèles sujets.

*
* *

L'administration des chemins de fer allemands a, elle aussi, son échelle de proportion dont elle use avec un sans-gêne... germanique. Aux voyageurs de première classe, les employés disent, obséquieux:

— *Bitte die herrschaft gefalligst die billete vorzuzegein.* (Je prie ces messieurs, s'il leur plaît, de bien vouloir montrer leurs billets).

Aux voyageurs de deuxième classe:

— *Billete gefalligst!* (vos billets, s'il vous plaît!)

Enfin, aux malheureux voyageurs de troisième classe, les employés intiment cet ordre bref:

— *Billet herans!* (sortez les billets!)

Après tout, est-ce qu'en France...

Mais ne faisons pas de politique!





— Quand votre mari va à la chasse, vous rapporte-t-il du gibier?

— Oh! c'est plutôt rare, chère Madame, mais quand il va en automobile, il a plus de chance...et je peux toujours compter sur lui pour mon dîner.

L'ORIGINE DES MÉHARISTES

Un récent fait d'armes de nos méharistes de Mauritanie contre les pillards Ideïchillès réduits après une chasse de deux jours poussée jusqu'aux rochers d'Adraz, à Tabrinkout, remet en actualité le chameau de guerre.

Les premiers résultats qu'on a déjà obtenus, çà et là, des compagnies sahariennes du Sud-Oranais, ont été si encourageants, que les autorités militaires n'hésitent plus à donner toute leur attention à cette « cavalerie » exotique. Le chameau, par son endurance et sa sobriété classiques, constitue, en effet, la monture idéale du désert.

Sa vitesse n'est pas non plus à dédaigner: chargé de 300 à 500 kilogrammes, il peut couvrir cinq kilomètres à l'heure pendant une journée. Avec une charge moins considérable, il atteint aisément huit kilomètres, ce qui dépasse le pas ordinaire du cheval (six kilomètres à l'heure). Enfin, en courant, il accomplit dix-huit kilomètres et demi à l'heure, c'est-à dire près de cinq mètres à la seconde, tandis qu'un cheval au trot ne fait que seize kilomètres, soit trois mètres quatre-vingt-dix à la seconde.

Ces détails s'appliquent au chameau proprement dit (le chameau bactrien à deux bosses), et au dromadaire à une bosse ou méhari.

Or, bien des gens croient voir dans nos méharistes africains, absolument comme dans nos *skieurs* alpins, des innovations hardies, caractéristiques de la modernisation de l'armée. Rien n'est plus faux. Le *ski* fit son apparition en France en 1895, mais la création du premier corps de *skieurs* militaires eut lieu en Scandinavie et remonte en l'an 1200. L'emploi des chameaux dans les armées est plus ancien encore, bien que ces quadrupèdes n'apparaissent dans nos troupes qu'en 1799.

Bonaparte, lorsqu'il commandait en chef l'armée d'Égypte, avait songé à utiliser le dromadaire. Il échoua d'abord devant des difficultés matérielles. Au bout d'un an, pourtant, le général Desaix réussit à monter ainsi quelques pelotons de fantassins, qui refoulèrent la cavalerie de Mourad-Bey et de ses mameloucks. Après ce succès, l'armée d'Egypte eut un régiment complet de dromadaires, placé — par ironie, sans doute, — sous les ordres du colonel *Cavalier*.

Lors de la conquête de l'Algérie, on se rappela les services qu'on pouvait tirer du dromadaire. Les Turcs l'avaient utilisé pour le transport de leur artillerie légère, et Abd-el-Kader s'en était servi contre nous. Le général Yousouf, cette curieuse figure africaine, l'employa donc dans ses incursions vers le Sud, et le général Marey-Monge et le maréchal Bugeaud ne le dédaignèrent pas non plus.

Ce n'est, cependant, qu'en 1890 que nous utilisâmes définitivement le dromadaire d'une manière essentiellement rationnelle, par la création du corps de méharistes du Sud-Oranais. Chacun sait le développement considérable qu'on donna à cette idée.

Elle était venue déjà naturellement à l'esprit des hommes dès la plus haute antiquité, et nous ne fûmes en cela que des disciples assez pusillanimes.

Cyrus, nous raconte Hérodote, combattit la cavalerie de Crésus en montant ses soldats à dos de chameau: excellente ruse de guerre! Les coursiers Lydiens furent pris d'un indicible effroi. Le cheval, en effet, lorsqu'il n'y est pas habitué, supporte difficilement l'odeur du chameau.

Antiochus, au dire de Tite-Live, avait dans ses troupes des archers arabes juchés sur des dromadaires. L'armée d'Artaban, roi des Perses, était grossie de lanceurs de flèches placés, par une ingénieuse disposition, dos à dos sur des chameaux, l'un pour assaillir l'ennemi, l'autre pour couvrir la retraite. Ils combattaient et évoluaient aussi aisément que des cavaliers.

Les Maures en usèrent ainsi dans leur résistance contre la domination romaine.

A une époque moins éloignée, en 1722, les Afghans, en guerre contre la Perse, assujettissaient des couleuvrines légères sur le pommeau de la selle de leurs chameaux. Pour tirer ces petits canons, les artilleurs afghans faisaient agenouiller leurs montures, visaient avec précaution, et enflammaient la mèche de leur pièce. Les Persans, défaits d'abord, les imitèrent aussitôt.

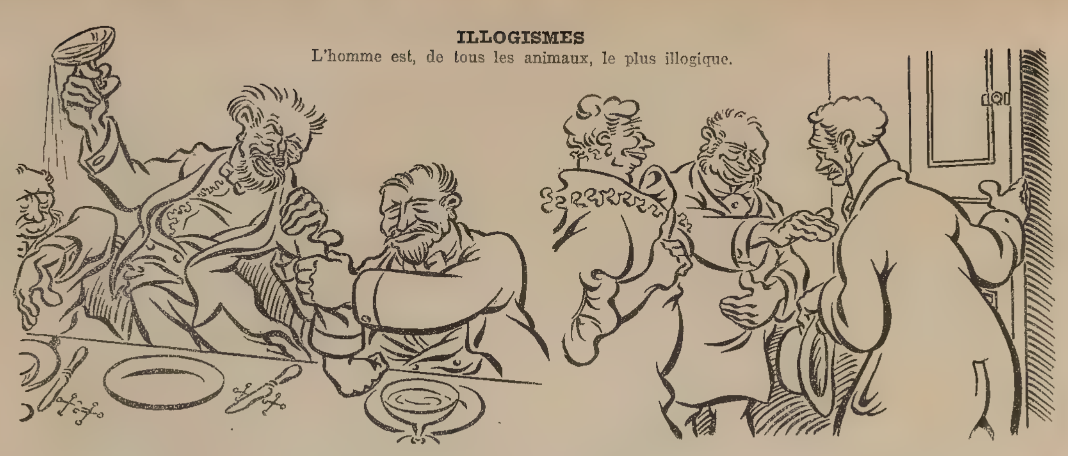


HYDROGRAPHIE AU DÉSERT

Avec cette peinture et ma girafe... ...dont je vais graduer le long cou... ...je vais pouvoir mesurer la profondeur des rivières.

ILLOGISMES

L'homme est, de tous les animaux, le plus illogique.

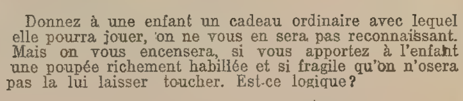


C'est au moment où l'esprit se trouble et où la main s'alourdit qu'il faut se lever, tenir en main une coupe pleine, et prononcer un discours! Est-ce logique?

Il serait considéré comme impoli de ne pas retenir, à la porte ouverte sur l'escalier et exposé au courant d'air, le visiteur qui prend congé. On pourrait le laisser descendre de suite, mais ce ne serait pas aimable. Est-ce logique?



Les robes des dames doivent être trop longues pour les obliger à les tenir d'une main dans la rue, pendant que l'absence de poche contraint l'autre main à s'employer également. Est-ce logique?



Donnez à une enfant un cadeau ordinaire avec lequel elle pourra jouer, on ne vous en sera pas reconnaissant. Mais on vous encensera, si vous apportez à l'enfant une poupée richement habillée et si fragile qu'on n'osera pas la lui laisser toucher. Est-ce logique?



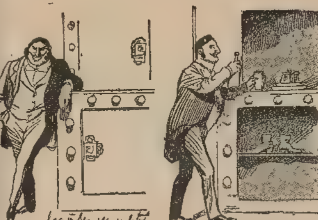
Votre mari, madame, est en retard, tellement en retard que vous êtes prise de folle inquiétude. Vous le voyez roulant sous la roue d'une auto ou tombant du haut d'un pont dans la Seine!...Mais le voilà sain et sauf, Dieu merci!... Votre premier mouvement est-il de vous réjouir? Non pas! Vous commencez par l'agonir de sottises. Est-ce logique?



Enfin, entre nous, est-elle logique cette disposition sociale qui fait que, dans l'ordre hiérarchique, c'est toujours le plus appointé qui travaille le moins?

LES FAÇADES SONT MENTEUSES

Défions-nous des façades.




Façade d'un coffre-fort... ...son contenu.




Façade d'un fougueux socialiste... ...son intérieur.




Façade d'un gâteau merveilleux... ...sa confection.




Façade d'un loqueteux... ...son matelas.





Façade d'une jatte de lait... ...sa composition.




Façade d'un snob... ...ses dessous.



LE BON JUGE DE PARIS

— Pourquoi tant s'alarmer de la progression du crime, puisqu'on va agrandir le Palais de Justice!



UN DE RESCAPE

LE DOCTEUR. — Les dix ordonnances que j'ai prescrites ont-elles réussi? Il n'y a pas eu de décès?

L'INTERNE. — Si, il y en a eu neuf.

LE DOCTEUR. — Neuf décès sur dix ordonnances!

L'INTERNE. — Oui... le dixième n'a pas voulu avaler la sienne!



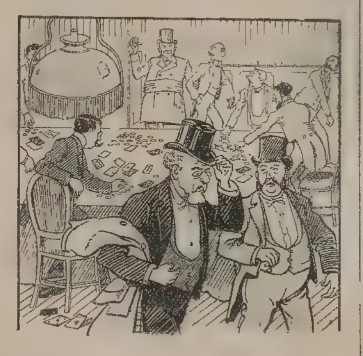
LE PARISIEN A LA CAMPAGNE

— Oh! zut! ce qu'ils se ressemblent... c'est sûrement deux jumeaux!

LES JOUEURS

Habaneuf et Tiracinq sont les plus indécrottables joueurs que j'aie jamais rencontrés sur la calotte sphérique de notre planète, ni ailleurs.

Tous les soirs, que ce soit en semaine ou le dimanche, qu'il pleuve ou qu'il fasse beau, les garçons du cercle de la Haute-Volée voient arriver, vers onze heures, les deux habitués. Ils accrochent méthodiquement leurs vêtements à la même patère, ils ont la leur, pénètrent dans la salle de jeu, échangent quelques ra-



pides « bonsoir » et s'assoient chacun à sa place, toujours la même.

La partie s'engage et les heures s'écoulent dans cette fièvre d'émotion, qui est bien plus que l'appât du gain, ce que recherche le joueur.

Vers trois heures du matin, la partie s'arrête généralement. A ce moment-là tout l'argent des pontes s'est volatilisé dans la petite ouverture pratiquée sur la table et qui donne accès à la cagnotte, laquelle est invisible, ses larges flancs étant dissimulés sous la table.

Alors, Habaneuf et Tiracinq se lèvent, les yeux papillotants, les lèvres sèches, et s'en retournent chez eux à pied, n'ayant plus de quoi s'offrir une voiture.

Mais un soir il se passa un fait inaccoutumé.

C'était avant la fin de la partie. Un bruit de voix se fit entendre au dehors et un commissaire de police fit irruption dans la salle. Il confisqua séance tenante les enjeux, dressa procès-verbal et congédia les joueurs.

Habaneuf et Tiracinq se retirèrent de mauvaise humeur.

Songez donc, c'était la première fois, depuis dix ans, qu'ils quittaient le cercle sans être encore entièrement décavés.

A petits pas, ils prirent le chemin habituel. Mais l'argent qui leur restait pour compte, faute d'habitude sans doute, leur faisait courir, sur l'épiderme, des démangeaisons.

A regret, ils s'éloignaient du temple où le sacrifice journalier n'avait pu se parachever. Et machinalement ils jetaient des regards en arrière, dans la direction de l'édifice sacré pour eux.

Lentement et sans mot dire, ils marchaient côte à côte.

Tout à coup ils tombèrent en arrêt. Devant eux, sur le trottoir, un carré lumineux s'étalait.

C'était, dans le sommeil général, la projection d'une lampe à travers une grille.

Une cuisine en sous-sol était restée éclairée. De l'autre côté du mur, une cuisinière préparait un souper pour ses maîtres en voyage qu'elle attendait. Et à travers le grillage, le jet de lumière dessinait un damier sur l'asphalte du trottoir.

La même idée germa-t-elle simultanément dans le cerveau des deux joueurs? Je ne sais! Toujours est-il que quelques paroles rapides s'échangèrent entre eux. Et l'on put voir bien-



tôt, accroupis des deux côtés de la tache lumineuse, les joueurs finissant leur soirée par une partie de dames.

Boutons de culotte, de chemise, de vêtement, et même de bottines, dûment arrachés, servirent de pions à ce match improvisé.

Les billets bleus, échappés à la cagnotte du cercle, vinrent se ranger sur le tapis vert représenté en l'espèce par le trottoir.

Un petit incident se produisit toutefois, auquel nos enragés joueurs n'avaient pas songé.

Quelques apaches, musardant par là, et imitant, sans le savoir, l'exemple du commissaire de police, s'abattirent sur les enjeux, qui furent confisqués. Après quoi, fort poliment, ils se retirèrent.

Alors, entièrement délestés, comme de coutume, Habaneuf et Tiracinq, rentrèrent chacun chez soi, l'esprit tranquille, ayant achevé leur journée.

DE NOS LECTEURS

Les horloges

Le cadran solaire fut la première de toutes les horloges; les Chaldéens le connaissaient déjà depuis longtemps, lorsque, vers le septième siècle avant notre ère, un astronome de leur pays apprit aux Grecs l'art de sa construction.

De Grèce, l'invention passa en Sicile puis à Rome, et enfin gagna le reste des pays civilisés.

Mais la présence du soleil étant indispensable au fonctionnement du cadran solaire, on chercha vite un procédé capable de mesurer les heures en tout temps, et l'on imagina d'abord les *clepsydres*, ou horloges à eau, composées, à l'origine, de deux flacons d'égale grandeur, placés verticalement l'un au-dessus de l'autre et joints par leur ouverture (un *diabolo* nous représente très bien l'aspect de ces horloges primitives). Le flacon supérieur laissait tomber goutte à goutte son contenu liquide dans le flacon inférieur; lorsque celui-ci était plein et l'autre vide, par conséquent, on retournait l'appareil et l'eau recommençait à couler de la même façon.

La quantité de liquide avait été, naturellement, réglée d'après le cadran solaire, suivant que la clepsydre dut mesurer le temps d'une heure, d'une demie ou d'un quart.

La nouvelle invention fut assez rapidement perfectionnée; bientôt le vase supérieur laissa tomber son eau dans un tube garni de degrés, le long desquels le liquide, s'élevant peu à peu, marquait l'heure à la façon dont un thermomètre marque les degrés. Plus tard, on mit à flotter dans ce tube une statuette d'enfant, par exemple, qui, la main étendue, indiquait l'heure sur l'échelle graduée.

Dans les tribunaux d'Athènes, on mettait toujours, à côté de l'avocat, au commencement



LES DEMENAGEURS

— Place-moi donc ce tableau sur le dos... c'est le portrait du général...



...La Brigade, officier hors cadre!!!

de son plaidoyer, une clepsydre spéciale, où l'on versait trois parts d'eau équivalentes: l'une pour l'accusation, l'autre pour la défense et la troisième pour le jugement. Les choses ont changé depuis, non seulement quant aux horloges, mais quant aux tribunaux.

Les clepsydres furent assez souvent remplacées par des *sabliers*, horloges du même genre, mais dans lesquelles le sable remplaçait l'eau, ce qui permettait de mesurer un plus long espace de temps sans avoir à remonter, ou plutôt à recharger l'horloge: le sable s'écoulant moins vite que l'eau.

Les premières horloges, proprement dites, ou horloges à roues, furent inventées en Orient vers le septième siècle de notre ère; elles marchaient, comme d'ailleurs, encore aujourd'hui, quelques horloges de campagne, à l'aide d'un poids suspendu, dont l'effort faisait tourner les rouages.

C'est une horloge de ce genre que l'empereur Charlemagne reçut, comme un présent merveilleux, du calife de Bagdad, Haroun-al-Raschid. On les perfectionna bientôt, en réglant leur mouvement à l'aide du *pendule* ou balancier, dont Galilée fut l'inventeur.

Enfin, au quatorzième siècle, furent construites les horloges à sonnerie, et sous Louis XI on en fabriqua qui, à cause de leur petite taille, eussent pu, à la rigueur, servir au même usage que nos montres. Ces petites horloges étaient alors l'apanage d'un luxe royal. L'histoire de ce courtisan de Louis XI, qui en avait volé une, pour, en la vendant, refaire sa fortune, nous donne une idée du prix qu'on y attachait.

Au seizième siècle, on commença à remplacer les *poids* par des *ressorts*, ce qui permit de placer les horloges ou *pendules* sur les meubles et les cheminées, au lieu de les suspendre au long des murailles comme les poids l'exigeaient.

C'est également du seizième siècle que date l'invention des montres, et lorsque Charles-Quint, après son abdication, se retira dans le monastère de Saint-Just, « les horloges de poche, nous disent les chroniques du temps, occupaient ses loisirs ».

Mais ces montres, appelées alors *œufs de Nuremberg* (à cause de leur forme ovale et parce que les premières avaient été fabriquées dans cette ville d'Allemagne), n'étaient encore que des instruments épais et lourds, assez encombrants.







VERS BRILLANTS, VERS LUISANTS

C'est l'heure ténébreuse où dorment
Les très humbles, les très puissants,
Seuls, dans la nuit qui tout déforme,
Bril ent alors les vers luisants.

O lumière, douce et brillante,
Tu parais au pauvre affligé,
Et voyant la lueur troublante,
Il se reprend à espérer.

Tu es l'espoir qui réconforte,
O doux ver luisant je t'emporte,
De mon art, puis-je encor douter?
Non! me voilà prêt à lutter,



— Attends un peu, j'vas t'apprendre à toucher à ma bouffarde... maboul!... et puisque t'es prêt à lutter, j'suis ton homme.



O France, ancienne patrie des poètes, combien tu es déchue...

Il faut arriver au dix-huitième siècle pour trouver des horloges de poche dignes de ce nom. Quant aux montres à répétition ou à sonnerie, elles ne datent que de la fin du même siècle et n'ont jamais été d'un usage bien courant.

Nous ne saurions mieux faire pour conclure que de parler du chef-d'œuvre par excellence en matière d'horlogerie: l'horloge de la cathédrale de Strasbourg.

Au premier quart après chaque heure, un enfant apparaît, qui frappe le timbre avec un hochet; à la demie, un jeune homme, habillé en chasseur, le frappe avec un épieu; aux trois quarts les coups sont donnés par un guerrier, avec son épée; le quatrième est annoncé par un vieillard avec sa béquille. Le vieillard disparu, la Mort le remplace et frappe l'heure avec un tibia.

Au dessus de l'horloge est un Christ, et lorsque la Mort frappe les douze coups de midi, les douze apôtres, passant devant leur Maître s'inclinent devant lui, tandis qu'il fait le signe de la croix. Durant cette procession, un coq, perché au haut de la petite tourelle qui domine l'œuvre, bat des ailes, allonge son cou et chante par trois fois.

La construction de cet horloge demanda, il est vrai, quelque temps, puisque, commencée en 1352, elle ne fut terminée qu'en 1842.

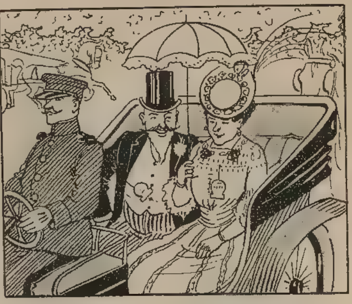
* * *

Ce que c'est que la gloire!

Tout le monde connait, ou du moins a entendu parler d'*Hérodiade*, l'œuvre célèbre du grand compositeur, Jules Massenet. *Hérodiade*, qui fut représentée, pour la première fois, au théâtre de la Monnaie, de Bruxelles, le lundi 19 décembre 1881 — ce qui ne nous rajeunit pas —, eut un succès considéra-



Lapurée ayant songé à Durand pour un emprunt de cinquante louis, lui apporte deux entrées de pesage pour les courses de Longchamp.



MAUVAISE AMORCE

Enchantés, les Durand font toilette, affrètent une automobile et se rendent aux courses en se louant d'avoir un ami aussi aimable.



Mais après la dernière course, Durand, décavé, n'apprécie plus à la même valeur le cadeau du bon Lapurée.



Quand celui-ci vient, le bec enfariné, mettre à exécution son plan de tapage, il est reçut plutôt froidement.

MORALE

Amis tapeurs, il est *peu sage*
D'offrir des billets de *pesage.*

ble et concourut pour une large part à la renommée de son auteur.

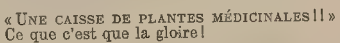
Hérodiade fut, depuis, représentée sur la plupart des grandes scènes de France et de l'étranger. Il arriva même, au sujet de cet opéra, une aventure assez piquante que Massenet se plaît quelquefois à raconter.

La voici; elle est, naturellement, authentique.

L'illustre compositeur était allé, le soir de la première représentation, à Hambourg diriger lui-même l'orchestre chargé d'exécuter sa belle partition. Son succès avait été considérable et il s'était vu comblé, par ses admirateurs enthousiastes, de lyres et de couronnes énormes, ornées de rubans tricolores. Tous ces trophées étaient en feuilles de laurier naturel, et Massenet, ne pouvant les emporter avec lui, prit le parti de se les faire expédier.

Quand la caisse arriva à Paris, on vint présenter à l'auteur d'*Hérodiade* le récépissé du chemin de fer.

Celui-ci portait cette simple mention en lettres capitales:



« UNE CAISSE DE PLANTES MÉDICINALES !! »
Ce que c'est que la gloire!



LES LAPINS A L'ÉCOLE DU SOLDAT

OU

THÉORIE SUR LA LIGNE DE MIRE

Pêle-Mêle Connaissances

— Le palais de Versailles, sous Louis XV, était en somme une maison mal gardée; des gens sans aveu erraient çà et là; un suisse du parc avait fait construire, dans les jardins même, une maison qu'il louait à de simples particuliers. Par une singulière tolérance, le palais était, en quelque sorte, un lieu d'asile pour les gens en désaccord avec la justice.

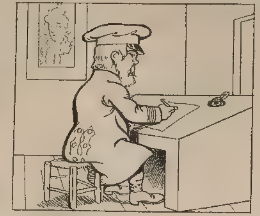
— A la suite de la guerre russo-japonaise, on ne compta pas moins de trente navires détruits par des mines flottantes, immobilisées ou transportées à des centaines de milles par les courants marins.

— C'est au sixième siècle seulement que les cloches des églises apparaissent en France. L'Eglise Grecque fut largement distancée par nous: elle ne sacrifia à cette nouveauté que trois cents ans après.

— La propriété, en Corse, est curieusement morcelée: on y connait les « propriétaires de l'air ». Dans les plus petites villes, en effet, les habitants occupent d'immenses bâtisses de sept à huit étages, et, très souvent, chaque étage, quelquefois chaque chambre, a un propriétaire différent. L'escalier est commun, chaque propriétaire a contribué de ses deniers à l'édification de la bâtisse.

— D'une statistique publiée par le major C.-F. Larrobee, commissaire aux affaires indiennes des États-Unis, il résulte que les Peaux-Rouges, dont on annonce si souvent la disparition prochaine, ne cessent, en réalité d'augmenter en nombre, dans les territoires réservés de la république. On en compte aujourd'hui 284.000.

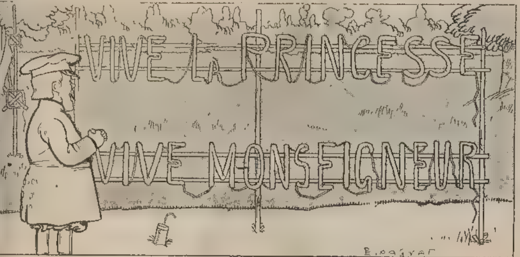




ATTENTION MANQUEE

La princesse régnante d'une rincipauté de la péninsule Vol-canique, ayant rencontré, dans une ville d'eaux, un rasta-uouère de haute allure, l'épou-a et écrivit à son majordome our qu'il préparât au nouveau rince consort une cordiale ré-eption.

Le majordome s'empressa de commander, à Paris, un feu d'artifice dont la pièce princi-pale...



...écrite en français, la langue parlée par l'aristocratie du pays, était un vivat pour les deux époux.



Mais une ondée ayant légèrement mouillé le feu d'artifice, toute l'inscription ne s'alluma pas et le prince consort y voulut voir une allusion désagréable pour lui!



AU BAL DE LA MAIRIE

— Et puis en même temps que vous m'inscrivez pour la prochaine valse, notez donc de m'envoyer trois côte-lettes à la sauce pour demain midi.



UN TIENS VAUT MIEUX QUE DEUX TU L'AURAS

— Tiens! vieux, nous qui sommes des hommes d'expé-rience, prenons ça, c'est plus sûr.

— C'est l'Italie qui a inventé la raquette, ı seizième siècle, et qui nous a transmis le om et la chose. Depuis trois cents ans qu'il iste, cet accessoire du jeu de paume ou tennis n'a subi aucune modification essen-elle.

— Les anciens rois exhortaient bien les parti-liers à recueillir les enfants trouvés; mais n'admettaient pas que ces parias fussent la charge de la communauté. Le premier ablissement de Paris, destiné à recueillir orphelins, paraît avoir été l'hôpital du int-Esprit, fondé en 1363. Le premier asile ur enfants trouvés, l'hôpital de la Trinité, fut créé que deux siècles plus tard.

— Si l'on compare le plus haut monument l'antiquité, la pyramide de Cheops, aux ifices construits par les termites, vulgaires sectes, le rapprochement n'est pas à l'avan-ge de l'homme: Cette pyramide de 146 ètres avait près de 91 fois la hauteur oyenne de l'homme — une termitière moyen- représente environ mille fois la taille l'insecte. Pour être l'égale d'une termitière, tour Eiffel devrait mesurer 1.600 mètres, st-à-dire qu'elle serait plus haute que le y-de-Dôme.

Concours Panaché (Suite)

3e Série.

Les trois cadrans, en plaçant les flèches devant les lettres : S du grand cadran (entre N et T), E et L du moyen cadran, I et T du petit cadran, devaient donner les mots suivants, ou leurs anagrammes :

Liste — train — coupe — ferme — risée — écrou — matin — armée — poire — merle — reine — croup — élite — frais — rosée — marin — mêlée — ciron — toile — grain — loupe — crème — siège — corne.

En plaçant les flèches devant les lettres : C du grand cadran (entre T et T), U et P du moyen cadran, O et E du petit cadran, on obtenait également une solution exacte, différant seulement de la précédente par la suppression des deux premiers mots, et l'addition, à la fin, des mots : satin et trame. La solution intermédiaire est également bonne.

1er Prix : M. F. Lucat, 33, rue de Marquette, La Madeleine (Nord), qui gagne *une bicyclette.*

2e Prix : M. J. Lemarchand, 7, rue de la Bourse, Le Havre, qui gagne *une jolie table anglaise.*

3e Prix : M. F. Antoine, 46, rue de la République, Toul, qui gagne *une montre en argent.*

4e Prix : M. J. Desban, 222, rue de Vaugirard, Paris, qui gagne *une montre en argent.*

5e Prix : Mlle Marie Milbert, 48, rue Croix-Nivert, Paris, qui gagne *un joli vase cristal, ornements bronze doré.*

6e et 7e Prix : M. F. Moisy, 11, place Thiers, Morlaix; M. L. Souchère, 48 *ter*, boulevard de Bercy, Paris, qui gagnent *un sautoir argent doré contrôlé.*

8e et 9e Prix : Mme Delord, place Colonel-Bonnier maison Aicardi, Pont-du-Las, Toulon; M. H. Berne, 2, rue des Sablons, Fontainebleau, qui gagnent *un onglier, quatre pièces argent.*

10e Prix : M. E. Wald, grand café de la Comédie Toul, qui gagne *une boîte de couleurs.*

11e Prix : M. Lavolée, 19, rue Duffour-Dubergier, Bordeaux, qui gagne *une boîte de compas.*

12e et 13e Prix : M. J. Lobry, 114, rue Saint-Jean, Roubaix; Mme Marguerite Minet, 115, rue de la Chapelle, Paris, qui gagnent *un coupe-papier ivoire et argent.*

14e et 15e Prix : M. G. Van den Meulegrachr, 51, rue de la Montagne, Wibryck-les-Anvers (Belgique); M. A. Brémond, coiffeur, à Prémontré (Aisne), qui gagnent *un canif en argent.*

Du 16e au 20e Prix : M. Chaumet, 23, rue de Wattignies, Paris; M. G. Dautret, 17, rue de Paris, Auxerre; Mlle Marie Thérèse Magniez, 10, rue de Rouval, Doullens (Somme); M. M. Deshons, 17, rue Haxo, Marseille; M. A. Gaillard, 4, rue de Bel-Air, Mâcon, qui gagnent *un signet ouvre-lettres.*

Du 21e au 30e Prix : M. H. Vernis, 67, rue de Turenne, Paris; M. L. Sueur, 8, rue Michelet, Saint-Etienne; M. L. Pierrin, 13, rue de Bapaume, Arras; M. Brugat, sapeur-conducteur au 2e génie, Montpellier; Mme Hugonet, 5, boulevard de Grignan, Toulon; Mlle Pichard, à Suippes (Marne); M. E. Prestat, 29, avenue des Bonshommes, l'Isle-Adam (Seine-et-Oise); Mlle Y. Papinaux, 98, faubourg Bannier Orléans; M. E. Lacroix, 41, rue Liancourt, Paris; M. G. Berteloot, 43, rue des Bassins, Dunkerque; qui gagnent *une paire de boutons de manchettes.*

PETITE CORRESPONDANCE

Un lecteur assidu. — Si vous êtes effectivement passé sergent-major, votre livret doit en faire mention. C'est à lui qu'on s'en rapportera.

M. E. Marsac. — Les autographes ont une valeur très relative, cela dépend surtout des amateurs qui se présentent.

M. A. Potard. — Les pommades ou lotions soufrées sont encore ce qu'il y a de meilleur.

L. P. — Cette idée n'est pas mauvaise, nous en prenons note.

M. L. Poisson. — On a déjà proposé nombre d'excellentes mesures, mais comme on n'applique presque jamais celles qui existent, il y a peu de chances pour que les nouvelles y remédient davantage.

Votre serviteur. — Essayez l'eau oxygénée.









13e ANNÉE — N° 46 10 Centimes 17 NOVEMBRE 1907.

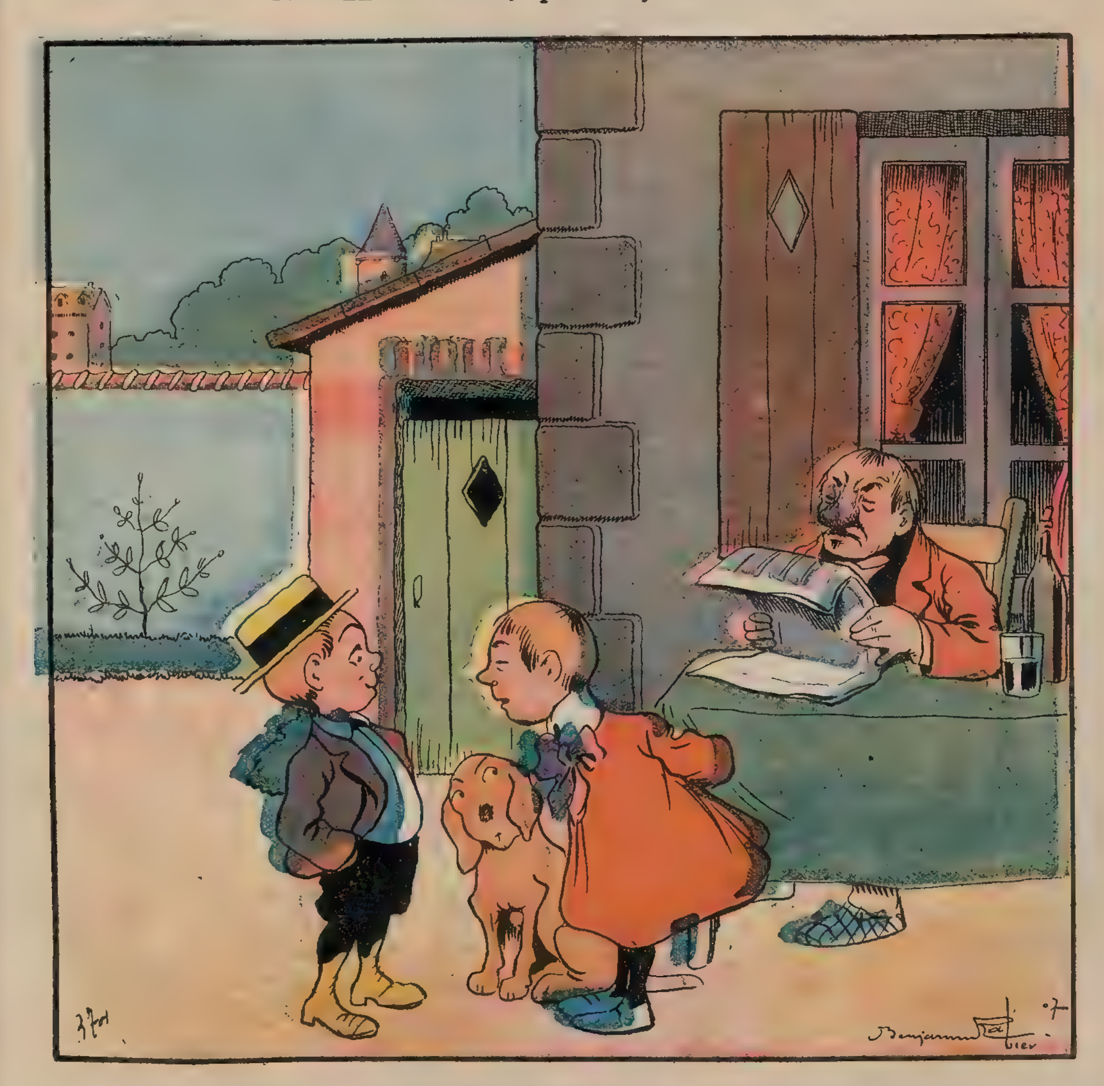
Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

FRANCE : UN AN 6 fr. SIX MOIS : 3 fr. 50
ÉTRANGER : UN AN 9 fr. SIX MOIS : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

UN NEZ DE PRIX, par Benjamin RABIER.



Bob (*fils de peintre*). — Épatant, le nez de ton père... très jolis, ces reflets pourpres et violacés...

— Oui, mais si tu savais ce qu'il a coûté cher à mettre en couleur !...

LA DÉLICACE

(NOUVELLE)

Dans cette lutte, soutenue courageusement contre le mauvais vouloir des cartes, Truc avait joué tout son argent liquide et l'avait perdu. Egalement, avaient été engagés et perdus ses bijoux, ses meubles précieux, sa petite maison de Clamart et ses terres de Normandie, pour le plus grand profit des pontes plus veinards. Si bien qu'un jour, vers quatre heures du matin, Truc dut s'avouer qu'il n'avait plus rien à perdre.

C'est pourquoi il se rappela tout à coup posséder une parole d'honneur qu'il mit incontinent sur le tapis contre un enjeu de vingt mille francs — la parole est d'argent... — et c'est pourquoi aussi, un demi-tour de cadran plus tard, Trou, son ami, qui venait



Tout en maudissant l'inopportunité de son arrivée, Trou se précipita...

lui rendre visite, le trouva en train de se faire sauter la cervelle.

Il n'avait pas tout à fait fini, cependant. Tout en maudissant l'inopportunité de son arrivée, car il est toujours ennuyeux de déranger les gens, Trou se précipita et, après une courte lutte, parvint à s'emparer de la bouche à feu dont la gueule était déjà engagée dans celle... dans la bouche, veux-je dire, de son ami.

Qu'eussiez-vous fait à sa place? Il n'avait accompli que la moitié de son devoir; la seconde partie lui coûta vingt mille francs et ne lui gagna pas même la médaille de sauvetage. Mais quel dévouement sans bornes il s'acquit!...

Remis à flot, Truc put rentrer dans l'île escarpée de l'honneur, et, du même coup, recouvrer sa parole. Le premier usage qu'il en fit, fut, naturellement, d'accabler son sauveteur, mais sa reconnaissance ne s'arrêta pas là.

Jusque là, Trou avait eu en lui un ami; désormais, il eut un serviteur, un esclave, un caniche. Jamais député, en mal de candidature, n'eût pour ses électeurs la moitié des sollicitudes imaginées par le zèle de Truc.

La menace d'un arrivage de parents campagnards éclatait-elle chez Trou, on l'accueillait sans crainte, bien certain de voir Truc s'offrir pour le pilotage de la horde à travers la capitale.

Désirait-on changer de bonne, de bicyclette ou de marchand de vins, aussitôt Truc se mettait en campagne et ramenait toujours le phénix de l'espèce.

Avait-on à traverser, le soir, un quartier mal famé, Truc marchait devant, les poches bourrées de revolvers.



...on l'accueillait sans crainte bien certain de voir Truc s'offrir pour le pilotage de la horde à travers la capitale.

Au moindre signe, il était toujours prêt à devenir témoin pour un mariage, quatrième à la manille ou quatorzième à table, et, quand les Trou allaient en partie de campagne, Truc portait les provisions en gambadant de joie.

Enfin, dans toute occasion où il s'agissait d'une démarche gênante, ou d'une fâcheuse corvée, Truc était là.

Et pourtant, tout cela ne lui suffisait pas: il rêvait mieux. Son ambition eût été de rendre à son bienfaiteur un service proportionné à l'immensité de sa gratitude. Il aspirait à des sacrifices grandioses. Il souhaitait voir son ami se noyer, être la proie des flammes, ou celle encore d'une légion de malandrins afin de pouvoir le sauver à son tour, se jeter à l'eau, se précipiter dans l'incendie ou risquer sa vie dans un combat inégal.

Malheureusement, Trou ne semblait guère pressé de se faire gravement sinistrer pour le plaisir de faire éclater l'abnégation de son intime, et Truc dut patienter longtemps. Cependant, comme tout vient à point pour qui sait attendre, il finit par voir venir son heure.

...Truc portait les provisions, en gambadant de joie.

Un jour, Trou, ayant eu l'imprudence de traverser la place de l'Opéra fut immédiatement happé par une automobile qui ne le lâcha qu'après une traînée de quelques décamètres sur le pavé de bois.

On le releva légèrement usé.

La tête seule avait porté; tout le côté droit de la figure se trouvait privé de peau et ne montrait plus que des os soigneusement raclés.

— A part cela, dirent les médecins, rien de grave.

Le blessé resterait bien à demi défiguré, mais il en serait quitte pour ne se montrer que de profil et à gauche, voilà tout.

Ce fut alors que Truc entra en jeu, son sacrifice tout préparé.

— Non, Messieurs de la Faculté, mon ami ne restera pas défiguré, car il existe, peut-être l'ignorez-vous, une science qui consiste à prélever sur le corps d'un homme sain, la quantité de peau et de chair nécessaire pour remplacer ce qui manque à un visage endommagé. C'est la greffe humaine. On répare ainsi, paraît-il, une physionomie comme un vieux pantalon; il suffit de trouver la pièce. Eh bien! moi, je la fournirai la pièce!

Et les médecins ne purent que s'incliner, admiratifs.

L'opération demandait à être vite faite; la place étant désignée d'avance, le praticien cueillit en deux coups de scalpel ce qu'il fallait du bras de Truc, et, en deux points de surjet, l'assujettit sur la face de Trou.

Pendant qu'on le pelait, Truc resta calme comme un martyr. Il souriait doucement en songeant que la façon de donner vaut mieux que ce qu'on donne, et il souriait aussi à une surprise secrètement ménagée à son ami et qui était une trouvaille de son cœur aimant.

Elle fut d'abord pour le chirurgien, la surprise. Ayant fini la couture, il contemplait son œuvre, satisfait, quand il avisa sur la joue nouvellement posée, comme une multitude de petites piqûres, qu'il n'avait pas remarquées d'abord, et, regardant de plus près, il vit un tatouage tout récent, à peine rose encore, mais qui serait bleu demain. Un tatouage portant, suprême attention, cette tendre dédicace :

A mon ami Trou,
Bien cordialement,
TRUC.

Bernard GERVAISE.



AUSSITOT DIT AUSSITOT FAIT

— Laissez-moi vous dire que, pour vous, je ferais l'impossible, sur un signe de vous, j'irais chercher... tenez... cette fleurs au bout de cette branche...



— Allez-y donc! s'écria le père de la jeune fille, en tirant sur la corde.





L'HABITUDE DES CHOSES

Monsieur Fallières, toujours aimable, mais un peu distrait, a rendu, l'autre jour, son coup de chapeau...

...à un remorqueur qui passait.

AVIS

Vu l'abondance de la publicité, ce numéro contient vingt pages.

Voir page 4 le deuxième Concours du " VERS ATTIQUE ".

Pêle-Mêle Causette

Lettre ouverte à un petit boutiquier.

Vous m'avez écrit une lettre fort aimable pour m'encourager dans ce que vous appelez *ma campagne* contre les grands magasins.

Pour flatteuse que soit cette lettre, je n'y trouverais aucun sujet de réponse, si une phrase ne m'avait donné à réfléchir. Vous vous exprimez ainsi :

« Pour compléter l'œuvre de votre plume, vous devriez provoquer un meeting du petit commerce, et l'éclairer sur ses intérêts et sur la conduite qu'il devrait adopter pour triompher de ses terribles ennemis. »

En parlant ainsi, mon cher correspondant, vous semblez ne pas vous douter que vous intervertissez les rôles.

Le mien ne consiste pas à réunir une corporation et à lui dicter sa ligne de conduite. Je ne suis pas négociant, et dans une assemblée de commerçants, je serais un élément hétérogène. Or, l'écueil de la plupart des réunions publiques de ce genre réside précisément dans le manque d'homogénéité, dans l'admission des personnages étrangers à la corporation.

C'est, d'ailleurs, pour cela que tant de questions économiques dégénèrent en querelles politiques.

Si vous éprouvez la nécessité de vous réunir, pour vous concerter sur des sujets professionnels, ayez toujours soin de n'ouvrir la porte qu'à vos confrères, et de la refermer derrière eux.

C'est le seul moyen d'aboutir à des résultats pratiques.

Notre mission à nous, qui faisons profession d'écrire, se borne à la feuille de papier blanc qui reçoit notre pensée. C'est devant notre table, isolés du monde, que s'exerce notre action.

Pareils au cuisinier qui remue des sauces destinées à être absorbées par d'autres, nous sommes désignés pour remuer des idées que d'autres s'assimileront.

Pour incarner la pensée et l'action, il faut deux hommes de qualité et de tempérament très dissemblables.

Et ce qui apporte souvent le trouble dans les affaires publiques, c'est que le penseur se jette dans l'action et que l'homme d'action veut enfanter des idées.

Combien d'exemples pourrais-je citer à l'appui de cette thèse, si cela ne me contraignait à des personnalités, chose que je tiens à éviter ?

Mais regardez autour de vous, que ce soit dans le domaine public ou dans la vie privée, vous pourrez constater la distance qui sépare l'homme agissant de l'homme pensant.

Gardez-vous d'exiger de l'un ce qui est le propre de l'autre. Vous seriez très mal servi, soyez-en sûr.

Réunissez-vous donc entre vous, négociants du détail. Inspirez-vous des idées puisées au dehors, pesez-les, discutez-les, mais ne faites appel ni à ceux qui les ont émises, ni aux hommes politiques. Les premiers ne vous apporteraient pas d'autres éléments que ceux qu'il vous ont donnés par leur plume. Les seconds vous flatteraient beaucoup, vous promettraient davantage et vous feraient verser dans des lieux communs de pure théorie.

L'homme politique ne peut être qu'un homme d'action. Ne recherchez sa collaboration qu'après avoir tracé votre plan définitif. Ne lui donnez pas voix délibérative, mais signifiez-lui les décisions que vous aurez prises entre vous. Vous le convaincrez d'autant plus facilement que vous représenterez à ses yeux un plus grand nombre de bulletins de vote.

De cette manière, vous avez de très grandes chances de succès.

Si votre cause était de celles qu'on peut défendre sans le secours des pouvoirs publics, je vous dirais : « Ne comptez que sur vous-mêmes et laissez le Parlement en dehors de vos affaires ».

Mais il y a, dans votre cas, une question d'impôts que vous ne pouvez régler sans le législateur.

Et l'impôt disproportionné qui pèse sur vous, par rapport à celui que payent les grands magasins, est précisément la cause principale de votre faiblesse et de leur force.

Il faut donc que vous fassiez agir les parlementaires.

Ne craignez pas de leur imposer vos désirs, et n'attendez pas, pour cela, le renouvellement du Parlement, car, à cette époque-là, les questions pratiques sont noyées dans les préoccupations de politique pure.

Ce serait encore une innovation des plus utiles que l'habitude de formuler nos injonctions avant la fin du mandat électoral de nos représentants.

Cela les forcerait à tenir compte de nos besoins, ce qu'ils évitent si facilement en période d'élections.

Mais je m'arrête pour ne pas empiéter sur la place réservée à mes confrères. Nous sommes nombreux et notre cadre est petit. Cela nous oblige à être brefs. Commentez donc vous-mêmes, le thème que je n'ai fait que tracer dans ses lignes générales.

Et si vous êtes homme d'action, agissez ! Si non, tâchez de trouver, parmi les vôtres, un collègue qui provoque le mouvement, qu'à tort vous vouliez abandonner à mon initiative.

Fred Isly.

Lettre à Monsieur Caillaux

Monsieur le Directeur,

Votre Excellence voudrait-elle me tirer d'un grand embarras ?

Hier, ayant encaissé de l'argent qui m'était dû, je le pris dans la bouche pour tirer de ma poche mon porte-monnaie.

Or, par un hasard malencontreux, j'avalai une pièce de cinquante centimes.

Et me voilà perplexe, Monsieur le Ministre. Si je ne rends pas ma pièce avant le 31 décembre, dois-je faire figurer ces cinquante centimes dans ma déclaration de revenu de 1907 ?

Votre bien respectueux contribuable.

Dubrochet.

DEUXIÈME GRAND CONCOURS DU "VERS ATTIQUE"

Prix : 500 francs.

En attendant le résultat du dernier Concours qui paraîtra prochainement, nous en ouvrons un nouveau.

Voici le sujet sur lequel s'exercera l'imagination de nos lecteurs :

> **Un banquier fit une émission**
> **De mirobolantes actions.**
> **M'en offrit un cent.**
> **J'les pris et maint'nant**
> . . . .

Il s'agit de compléter le poème par un vers rimant avec les deux premiers.

Ce vers peut être d'un nombre de pieds quelconque, pourvu qu'il ne dépasse pas 12 pieds.

Nous rappelons que les abréviations ou élisions sont admises. Exemple : *J'les pris et maint'nant.* La voyelle supprimée est remplacée par une apostrophe.

Rappelons aussi que dans le cas actuel toute rime en *ion* est acceptable au singulier comme au pluriel.

Le Vers attique comporte, en effet, une grande liberté.

Dix prix de cinquante **francs chaque seront alloués aux auteurs des meilleurs envois.**

Ces prix pourront être supérieurs à 50 francs.

En effet, chaque concurrent est prié de joindre à



son envoi le bon donné ici, et d'y ajouter soixante centimes en timbres-poste.

2e CONCOURS DU VERS ATTIQUE
NOM (lisiblement) . . . . . .
ADRESSE (lisiblement). . . . .
Joindre 60 centimes.

Les sommes ainsi envoyées seront ajoutées aux cinq cents francs offerts par le « Pêle-Mêle », et réparties entre les dix gagnants.

Un concurrent peut envoyer plusieurs réponses ; chacune accompagnée d'un bon et de 60 centimes.

Il ne pourra, cependant, être primé plus d'une fois dans un même Concours.

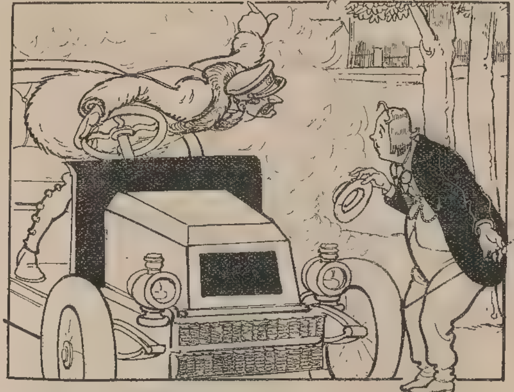
Les envois non accompagnés du bon et de soixante centimes ne prendront pas part au Concours.

POUR LE RÉSULTAT. IL DOIT ÊTRE ENTENDU QUE LA DÉCISION DE LA DIRECTION DU « PÊLE-MÊLE » EST SANS APPEL.

Ce Concours sera clos le 23 novembre.

Adresser les solutions au Directeur du Pêle-Mêle, *7, rue Cadet, en ayant soin d'inscrire extérieurement sur l'enveloppe :* **VERS ATTIQUE.**



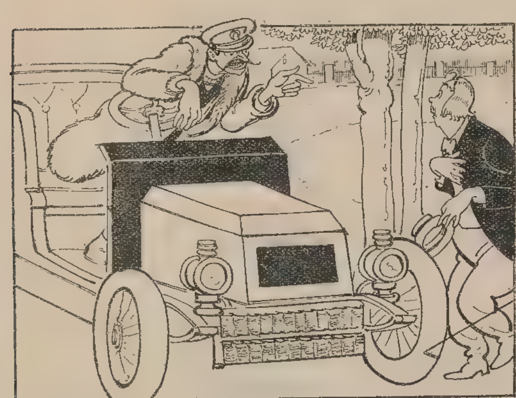


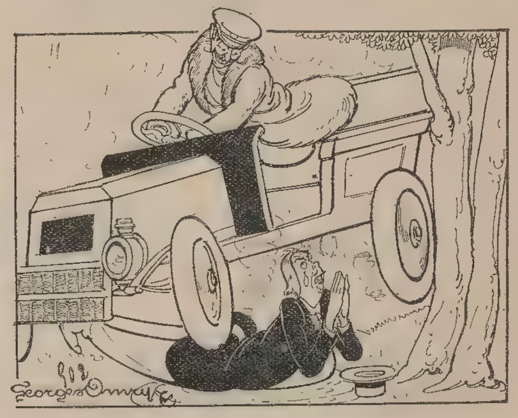
LE CHAUFFEUR ET LE PIETON

(d'après *Le Loup et l'Agneau*, de La Fontaine.)

Un piéton se promenait
Sur le gazon en bordure
De la route. Un chauffeur survint d'aventure,
Et que la soif (de la vitesse), en ces lieux attirait.
— Tu veux, dit le chauffeur, que j'avale sans doute,
La poussière que tu lèves sur ta route...

C'est trop d'inhumanité!
— Chauffeur, dit le piéton, puissante Majesté,
Que votre auto ne se mette pas en colère,
Mais plutôt qu'elle considère
Que je vais me promenant,
Sur ce gazon odorant,
Et que la poussière est soulevée par vos roues!





— Je te dis que c'est toi, reprit l'homme en courroux;
J'ai déjà eu la panne ici, l'an passé,
A cause d'un gros clou par toi-même placé.
— Depuis trois jours à peine, je revins au village
Que j'avais quitté depuis mon plus jeune âge.
Si ce n'est toi, c'est donc ton frère. — Je n'en ai pas.

— Tous les piétons sont frères,
Unis contre nous, ne nous épargnant guère,
Il nous faut donc réprimer vos excès.
Sur ce l'auto s'élance, et d'un vigoureux bond,
Il écrabouille le piéton.
Sans autre forme de procès.

NAPOLÉONISME

Personne n'a jamais fourni autant d'aliments la littérature que Napoléon Ier.

Je crois que si l'on réunissait tout ce qui été écrit sur son compte, et si on le lisait, y aurait au moins une heure de lecture our chaque seconde de son existence.

Chaque écrivain a, naturellement émaillé on récit de multiples anecdotes. De sorte ue, si l'on voulait croire tous les biographes u grand conquérant, sa vie eût été cent fois rop courte pour contenir toutes les aventures ont il aurait été le héros.

Il en est qui, dans leur zèle de panégyristes, 'ont pas craint d'aller jusqu'à l'invraisemlance, jusqu'à l'absurde même.

Témoin cette petite anecdote, contée le plus érieusement du monde par un admirateur rop fervent:

« Un jour, Napoléon rencontra sur sa route un vétéran manchot du bras droit qui, s'arrêtant aussitôt, le salua militairement de la main gauche.

L'empereur fit halte également: Il s'approcha du vieux soldat et lui demanda:

— Où as-tu perdu ton bras droit, mon ami?

— A Austerlitz, Sire.

— Et tu n'as pas été décoré?

— Non, Sire. Mon nom était porté sur une liste qui a été détruite. A la reconstitution de la liste, il a été oublié.

— C'est bon!

Et d'un geste rapide, Napoléon détacha la croix qu'il portait sur sa poitrine et la remit au vétéran.

— Tu iras te faire porter sur la prochaine liste et tu diras, en montrant cet insigne, que c'est l'Empereur en personne qui t'a fait chevalier de la Légion d'Honneur.

Les joues du soldat rosirent de plaisir:

— Votre Majesté, dit-il, me fait chevalier de la Légion d'Honneur, parce que j'ai perdu un bras pour elle. Je me demande ce qu'aurait fait Votre Majesté si j'avais perdu les deux bras?

— Ce que j'aurais fait, répondit l'Empereur en souriant... je t'aurais nommé officier de la Légion d'Honneur.

Aussitôt, le vieux brave tira son sabre et, sans sourciller, se coupa le bras qui lui restait. »

Le récit s'arrête là. Il est suivi d'une ligne de points, qui figurent, sans doute, un long silence admiratif. Et le tout se termine par ce court commentaire:

« Voilà jusqu'où pouvait aller le prestige qui s'attachait à la personne de l'Empereur et à ses faveurs. »

Cette histoire est impressionnante. Il n'y a qu'un point obscur. On peut se demander, en effet, comment le valeureux manchot s'y est pris pour se couper le deuxième bras?



— Que faites-vous, céans?
— Mon voyage de noces.
— Présentez-moi votre épouse?
— C'est que, je vais vous dire, ma femme attend que je sois rentré pour faire le sien. Lorsqu'on est dans le commerce, il est difficile de s'absenter ensemble.



PEU CROYABLE

— Vos cheveux commencent à tomber, Monsieur; vous devriez employer, au plus vite, notre eau de Samson, qui vous les ferait sûrement repousser en un clin d'œil.

Du choix d'une expression

Le grand maëstro Piccolomini possède une admirable chevelure, qui tombe en cascades ondoyantes sur ses épaules.

Quand, dans un concert, sa crinière léonine s'agite en même temps que vibre passionnément son violon, le public partage son admiration entre la virtuosité de l'artiste et son apparence extérieure.

Piccolomini professe naturellement pour sa chevelure une tendresse maternelle, et ce n'est qu'avec le plus grand ménagement que son coiffeur, toujours le même, est autorisé à y porter les ciseaux, pour de légères retouches à l'œuvre de la nature.

Mais un jour, l'artiste capillaire étant malade, ce fut un collègue à qui incomba le soin d'égaliser la superbe toison.

Il se mit au travail avec toute la componction qu'exigeait un pareil travail. Piccolomini, pendant ce temps, se plongea dans une douce rêverie agrémentée de souvenirs musicaux.

Le coiffeur, croyant être agréable à son client, se lança dans le récit détaillé d'un petit potin mondain, dont il avait eu connaissance.

Mais tout à ses pensées d'artiste, Piccolomini avait fermé les yeux et ne l'écoutait pas.

Cependant, comme la relation du coiffeur se prolongeait et menaçait de le distraire de ses idées, Piccolomini ne put s'empêcher de lui dire:

— Coupez court, je vous en prie.

Un court silence se produisit, pendant lequel le cliquetis des ciseaux se fit seul entendre, puis le récit du praticien se déroula de nouveau:

— Coupez court! réitéra le violoniste, impatienté.

Nouveau silence et la narration reprit de plus belle.

Perdant patience cette fois, Piccolomini éleva la voix:

— Je vous ai prié de couper court. Pourquoi ne vous conformez-vous pas à mon désir?

— Eh! Monsieur, répliqua le coiffeur, je m'y conforme. Mais voyez vous-même! il est matériellement impossible de couper plus court.

Et levant enfin les yeux, le pauvre Piccolomini aperçut, dans la glace, une tête plus rase que celle d'un conscrit. A ses côtés, gisaient, éparses, les belles boucles dont il était si fier. Et le soir même il devait paraître en public!

* * *

FRANCHISE

M. Podor était allé passer quelques jours dans un petit pays perdu au fond d'un département éloigné.

— De quoi vivez-vous ici? demandait-il à un habitant.

— De porc l'hiver et de touristes (*sic*) l'été, répondit crûment l'indigène.

La revanche du beau-père

(NOUVELLE)

Pierre Van Hayden, après avoir marié ses deux filles et les avoir magnifiquement dotées, avait vendu sa charge d'armateur à Anvers. Mais comme la soif vient parfois en buvant, les deux gendres, une fois les dots versées, songèrent à s'emparer du reste de la fortune de l'armateur. Pour cela, ils s'entendirent avec leurs femmes pour l'amener à un abandon complet de ses biens. Circonvenu par de belles paroles et par de fallacieuses promesses, le bonhomme finit par consentir à cette cession. Hélas! quelques semaines après, les prévenances qu'on avait eues pour lui commencèrent à diminuer. Puis il devint un importun. On lui fit bientôt sentir combien il est dur d'être à la charge d'enfants ingrats. Pierre Van Hayden était un philosophe, de ceux qui pensent que quand le vin est tiré, il faut le boire. Il prit donc les événements du mieux qu'il put, tout en se réservant, pour sa joie intime, de donner à ses gendres la leçon qu'ils méritaient.

Après en avoir mûrement réfléchi, l'ex-armateur alla trouver un banquier, de ses amis, qu'il avait obligé au temps de son opulence.

— Me prêteriez-vous quinze cents écus, pour un jour seulement? lui demanda-t-il.

— Volontiers, mon cher, non pas pour une journée, mais pour le temps qu'il vous plaira.

— Non, pendant un jour, cela me paraît suffisant. Voici donc ce qu'il faudra faire. Envoyez-moi quinze cents écus, secrètement, demain matin. Puis, pendant que je serai à dîner avec ma famille, un de vos employés se présentera de votre part et insistera pour que je lui remette cette somme.

— Affaire conclue, cher ami, puisque vous y tenez.

Le lendemain, Van Hayden invite ses gendres à dîner. Ils viennent, non sans quelque répugnance, eux et leurs femmes, regrettant sincèrement de se déranger pour un homme qu'ils avaient ruiné.

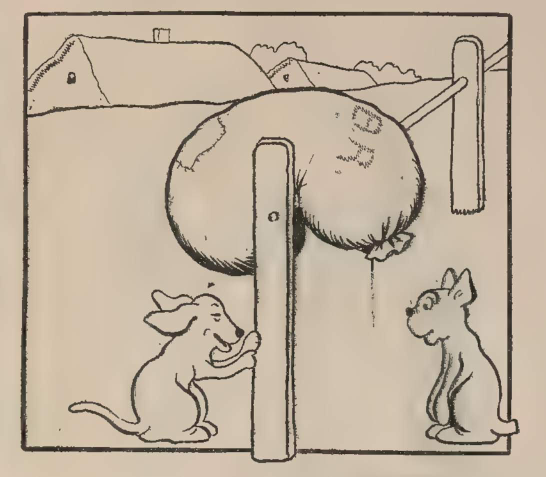
Au milieu du repas, quelqu'un sonne. Un domestique va ouvrir, puis revenant dans la salle où les convives, intrigués, se taisaient en tendant l'oreille:

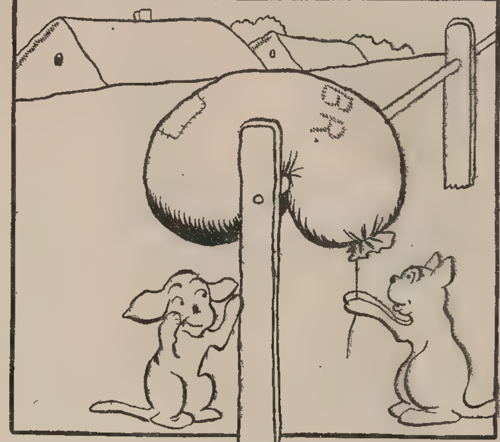
— C'est pour les quinze cents écus, dit-il à son maître, que vous avez promis de prêter à M. X.

— Mais je suis en compagnie et n'ai guère le temps de m'occuper d'affaires, répond Van Hayden. Dites-lui qu'il repasse demain, je lui avancerai le double s'il le désire!

Le domestique va porter la réponse et revient aussitôt:

— M. X. supplie Monsieur de lui consentir ce prêt à l'instant. Dans une heure, il serait trop tard!

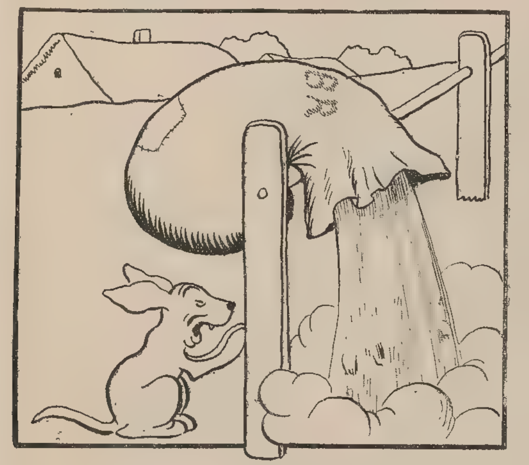




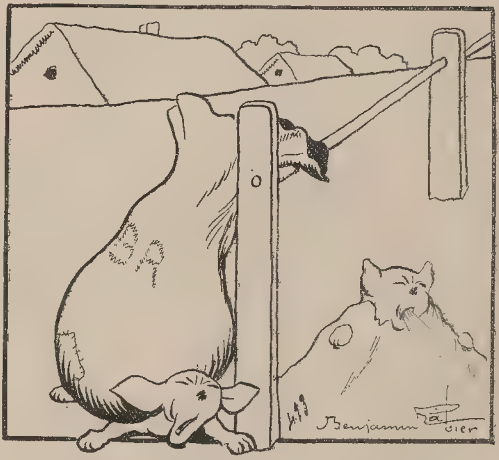
ON EST TOUJOURS PUNI PAR OU L'ON A PECHE

TOM LE MALICIEUX. — Veux-tu t'amuser, mon vieux Dick?
DICK. — Je veux bien!

TOM. — Eh bien! tire la ficelle.
DICK. — Pourquoi faire?
TOM. — Tire toujours, tu riras!



TOM. — Ha! ha! tu ne t'attendais pas à celle-là?



— Ni moi non plus.

L'èx-armateur se fouille et, tendant la clef de son secrétaire au domestique:

— Tiens, mon ami, dit-il, va toi-même chercher cette petite somme, que tu remettras à l'envoyé de M. X. Surtout recommande-lui de mieux choisir son heure une autre fois!

Et, tandis que le domestique va accomplir sa mission, la physionomie des convives s'est transformée

Tout à l'heure empreinte d'une réserve glaciale, elle est maintenant épanouie et souriante.

Le vieillard, qui observe son entourage du coin de l'œil, n'a pas l'air de s'apercevoir de ce changement subit. C'est à qui sera le plus aimable, le plus empressé auprès du subtil beau-père. Pensez donc! un homme qui prête, sans sourciller, une telle somme! Quel dommage qu'on se soit hâté de le méconnaître! C'est une injustice qu'on réparera désormais.

— Cher beau-père, cet appartement me semble trop humide pour une personne âgée; dès demain, venez vous installer chez nous. Vous serez choyé et votre bonheur sera le nôtre.

— Cher papa, ce vin n'est pas assez généreux pour un vieillard. Souffrez que je vous envoie ,sans retard, un tonneau de mon meilleur Bordeaux.

Et chacun de l'accabler de protestations de la plus vive tendresse; protestations que le bonhomme reçoit sans se départir de son calme habituel.

Dès ce jour, et pendant les quelques années qu'il eut encore à vivre, l'ex-armateur se vit l'objet des soins les plus empressés.

Etant tombé malade, il donna à entendre à ses gendres, accourus à son chevet, que celui qui se signalerait le plus par ses attentions, serait le mieux partagé dans son testament. Aussi de quelles preuves de dévouement ne fit-on pas preuve autour du malade! Puis on se décida à lui faire déclarer ses dernières volontés. Il répondit, en souriant, que c'était chose déjà faite, et ordonna d'apporter un lourd coffret, qu'il conservait jalousement, depuis le fameux dîner que vous savez.

Ce coffret avait trois serrures; il fallait, pour l'ouvrir, trois clefs différentes. Il en remit une au notaire, et les deux autres à ses gendres, en murmurant gentiment:

— Heureux coquins!

On trouva cette plaisanterie d'une sentimentalité exquise, et des larmes de reconnaissance lui répondirent éloquemment

— Mes enfants, ajouta Van Hayden, ne me pleurez pas trop, car mon heure était bien venue; je vous remercie des bons soins, tout à fait désintéressés dont vous m'avez entouré durant mes dernières années, Le contenu de ce coffret vous en dira plus qu'un long discours et vous témoignera ma sincère et juste reconnaissance.

Puis, après avoir béni les deux larrons, le bonhomme poussa un dernier soupir et se tut.

On lui fit de magnifiques obsèques, ainsi qu'il sied à un beau-père qui vous laisse un trésor; seulement, quand, quelques jours plus tard, on ouvrit, devant témoins, le précieux coffret, on y découvrit quelques kilogrammes de ferrailles et un superbe gourdin, autour duquel serpentait un papier sur lequel étaient écrits ces mots: « Moi, Pierre Van Hayden, sain de corps et d'esprit, je lègue ce bâton, tout ce que mes gendres m'ont laissé, pour qu'on en frappe, sans se lasser, l'imbécile qui désormais serait tenté de se dépouiller pour autrui. »

Jean ROSNIL.



CONNAIS-TOI TOI-MEME

Voilà une femme qui ferait mieux de porter son paquet sous son bras que sur sa tête... elle manquerait certainement moins d'esthétique!...



Le Charbonnier. — Nous voudrions notre portrait, mais tout ce qu'il y a de riche!

Le Photographe. — Au charbon?...

Le Charbonnier. — Non, bougri!... A l'anthracite!...

Courrier Pêle-Mêle

Routes

Monsieur le Directeur,

Puisque, pauvres que nous sommes, nous n'avons que notre plume pour nous opposer à la fureur croissante des automobiles, j'en fais usage aujourd'hui pour vous signaler combien les prétentions de ces monstres dévorateurs, prennent des proportions fantastiques. Ne voilà-t-il pas à présent que messieurs les chauffeurs ne trouvent plus les routes assez bonnes. Ils reconnaissent, d'ailleurs, de bonne grâce, qu'ils en sont cause, eux tous les premiers, et que ce sont leurs pneus et leurs dérapants qui les ont fortement endommagées et rendues par endroits impraticables. En prenant connaissance de ce fait, je commençais à me dire: Ça va bien; je ne demande pas mieux que nos routes soient aussi admirables que possible et continuent à être les plus belles de l'Europe, comme elles en ont la réputation, mais, après tout, qu'elles soient beaucoup moins bonnes, si l'on y circule beaucoup plus tranquillement, c'est plutôt encore un bien qu'un mal et puissent-elles être tellement défectueuses pour les autos, que ceux-ci renoncent à s'y engager. Or, c'est que les autobilistes ne l'entendent pas ainsi; ils demandent la réfection des routes, et pas un petit semblant de réfection avec le mode d'empierrement ancien, qui était tout juste bon pour les piétons et les charettes; non, quelque chose de soigné, de durable, comme un bon pavé bien plat, et bien entretenu, qu'on étendrait le plus vite possible à toutes les voies, grandes et moyennes, de la France entière.

Piétons, mes frères, sentez-vous la cruauté de cette ironie? Inutile de vous dire quels frais nécessiterait un tel travail. Inutile, également, de vous dire qui mettrait la main à la poche pour le payer. Vous et moi, bien entendu, De sorte que messieurs les automobilistes nous invitent à payer la forte somme pour leur refaire des routes où ils pourraient tout à leur aise nous courir sus et nous regarder nous enfuir, éperdus devant eux comme du vulgaire bétail de piétons que nous sommes.

Rebiffons-nous, cette fois, piétons, mes frères, et tout de même n'allons pas jusqu'à faire les frais de notre propre écrabouillement. Oh! je ne sais bien que, si nous protestons contre cette proposition, vont pleuvoir drus sur nous, les termes les plus injurieux de retardataires, de rétrogrades et... laissons dire et tâchons qu'on laisse les routes comme elles sont, chacun son goût, après tout moi j'aime mieux cent fois une route, ne fût-elle plus entretenue depuis la guerre de Cent-Ans, que celle où l'on attrape le torticolis, à force de tourner la tête à tous les « coins-coins » des autos, (quand ceux-ci daignent encore vous avertir par un « coin-coin ».

Retardataires et rétrogrades, mes frères, ne payons pas pour être massacrés.

Recevez, etc.

Billoteau (Paris)

*
* *

Jetons de cercles

Question: *On a interdit dans les cercles et casinos l'usage des jetons au baccara. Sur quelle raison se base cette interdiction?*

Jean Milet.

Monsieur le Directeur,

La raison principale qui a présidé à l'abolition des jetons dans les casinos, est une raison de moralité. Elle limite, elle frêne, diraient les chauffeurs, la passion du jeu.

Nul n'ignore, en effet qu'un cercle de jeu ne peut se maintenir sans prêter de l'argent aux joueurs, surtout aux gros joueurs, à ceux qui tiennent les banques.

Aucun joueur n'arrive au cercle avec assez d'argent sur lui pour faire face à de gros déficits. Si l'établissement n'avançait des fonds la partie serait arrêtée à chaque instant, faute d'argent. Il convient, en effet, de ne pas oublier que la destination finale de tout l'argent qui circule, est le petit trou de la cagnotte. Le cercle est donc obligé de prêter.

Or, avec le règne du jeton, les prêts sont grandement facilités.

Le tenancier court bien moins de risques qu'avec des espèces. Admettons qu'il ait avancé dix mille francs à un joueur, par fractions de mille francs. Celui-ci, après une passe heureuse, pourrait disparaître en emportant l'argent et sans rembourser son créancier.

Avec les jetons, rien de tel à redouter. Le joueur ne peut pas se sauver avec les jetons, ceux-ci n'ayant pas de valeur en dehors du cercle. Il est donc contraint de les rapporter à la caisse.

Il en résulte que l'interdiction des jetons rend les cercles bien plus circonspects dans leurs prêts, et qu'ayant moins de facilité à emprunter, les joueurs sont plus limités qu'autrefois et jouent moins. La prohibition des jetons est un ultime souci de moralité de la part du gouvernement.

Soyez persuadé qu'il ne durera pas et que, l'intérêt de l'Etat étant maintenant lié à ceux des maisons de jeu, le gouvernement s'empressera de renverser toute barrière qui s'oppose à l'épanouissement complet du jeu.

Le jeu est aujourd'hui un soutien du budget On n'aura garde d'en diminuer le rendement par des restrictions aussi prudentes et sages fussent-elles.

Recevez, etc.

E. Dialin.

****

Questions interpêlemêlistes

Pourquoi les danseuses d'Opéra portent-elles le nom de « Rats d'Opéra »? Quelle est l'origine de cette appellation?

De Biernacki.

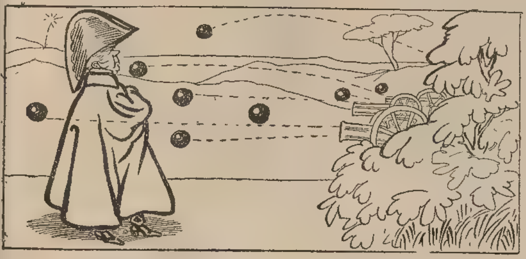
Quelle est l'origine du mot *violon*, dans le sens de prison proviscire?

Adalbert.

Dans un dîner où les serviettes des convives n'ont pas été placées sur l'assiette, mais à côté, il arrive généralement que les uns prennent la serviette placée à leur droite, alors que d'autres prennent celle de gauche. Il en résulte que certains invités n'ont pas de serviette et d'autres en ont deux.

Doit-on, protocolairement, prendre la serviette de droite ou celle de gauche?

Boyer.



AU THEATRE DE LANDERNAU

Dans une pièce militaire, un général du premier empire devait recevoir une bordée de boulets. Le personnel étant restreint, un seul homme ne pouvait, à la fois, envoyer tous les boulets.



Le régisseur a trouvé moyen, avec un pommier et un peu de peinture...



...d'y réussir.



COMMENT M. BREDOUILLE, APRES DIX ANS

D'EFFORTS INFRUCTUEUX

PARVINT A PRENDRE UN LIÈVRE

— Ainsi c'est bien pesé, bien entendu, vous ne voulez pas devenir ma femme? Alors, je sais ce qui me reste à faire: je me suicide.

Ce qu'on peut chasser en France

La chasse est d'actualité.

Tous, du plus petit au plus grand, du meilleur fusil, au pire maladroit, nos chasseurs seraient inexcusables de revenir bredouilles. Notre pays est, en effet, un des plus riches au point de vue de la variété et de la quantité du gibier.

Nous allons essayer d'établir ici tout ce qui vaut un coup de fusil, dédaignant, bien entendu, les oiseaux chanteurs et tant d'autres auxiliaires de l'agriculture qu'on doit éviter de détruire. On verra que la France qui a renfermé *tous les gibiers connus en Europe*, dont beaucoup ont malheureusement disparu, est, par sa situation, aujourd'hui encore féconde en gibier sédentaire et migrateur.

Parmi le gibier à plume, sédentaire et migrateur, on compte cinquante variétés:

Ortolan, rollier, gros-bec, motteux, tourterelle, alouette, merle, grive, ramier, bizet, étourneau, pluvier, chevaliers (11 espèces), courlis, barge, martin-pêcheur, grèbe, plongeon, sarcelle, macreuse, canard (16 espèces), flamant, ibis, spatule, butor, grue, cigogne, héron, oie, cygne, bécasse, bécassine, caille, perdrix rouge, perdrix grise, coq de bruyère, foulque, marouette, râle noir, râle de genêt, faisan, canepetière, tétras, poule d'eau, roquette, bartavelle, outarde, lagopède, gelinotte, sauvagine.

Vingt-trois quadrupèdes à chasser:

Le lapin, le lièvre, la loutre, le blaireau, le chat sauvage, le renard, le sanglier, le mouflon, l'écureuil, la martre, la fouine, le putois, la belette, l'hermine, l'herminette, le chevreuil, l'isar, le bouquetin, le chamois, le daim, le cerf, le loup, l'ours.

Dans la catégorie des rapaces et autres oiseaux:

Le choucas, le freux, le geai, la pie, la piegrièche, le pic-vert, la huppe, le loriot, la corneille noire, la corneille mantelée, le corbeau, l'effraie, le hibou, la hulotte, le petit-duc, le moyen-duc, le grand-duc, le hobereau, l'émerillon, le faucon, la cresserelle, l'épervier, le vautour, le balbuzard, la pigargue, le busc, la boudrée, le milan, l'aigle.

Bien entendu, certaines espèces, indiquées ici pour mémoire, sont pour ainsi dire introuvables.

ZOLA ET L'ACADÉMIE

Emile Zola, le grand romancier du dix-neuvième siècle, qu'on a panthéonisé, détenait un record original: il s'était présenté dix-neuf fois à l'Académie française.

Les Immortels, dont il brigua la succession, étaient, en 1890, Emile Augier; en 1891, Octave Feuillet; en 1892, l'amiral Jurien de la Gravière; en 1893, Xavier Marmier, Camille Rousset, Renan et John Lemoinnée; en 1894, de Mazade, Taine et Leconte de Lisle; en 1895, Victor Duruy; en 1896, Ferdinand de Lesseps, Camille Doucet, Pasteur, Léon Say, Alexandre Dumas fils et Challemel-Lacour.

Les concurrents qui, à ces diverses élections, lui brûlèrent la politesse, furent: Freycinet, Pierre Loti, Challemel-Lacour, Lavisse, Henri de Bornier, Thureau-Dangin, Brunetière, de Hérédia, Henry Houssaye, Jules Lemaître, Anatole France, Costa de Beauregard, Gaston Pâris, Albert Vandal, André Theuriet.

En 1892, dans l'élection contre Lavisse, l'auteur des *Rougon-Macquart*, obtint le plus grand nombre de voix de toute sa carrière de candidat: dix Immortels votèrent pour lui.

Ces échecs successifs n'empêchaient pas Zola de bûcher ferme et de publier régulièrement son volume par an. Un seul de ses ouvrages, *La Débâcle*, lui demanda quinze mois de travail ininterrompu. Il est vrai qu'il ne contenait pas moins de 1033 pages de son écriture.

La vie moyenne en France.

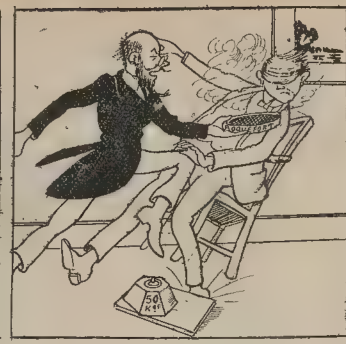
La durée de la vie moyenne a augmenté en France. De 1840 à 1859, elle était de 40 ans; actuellement, elle est de 46 ans et 4 mois. La France n'a pas le monopole de cette prolongation de la vie moyenne, qui existe aussi en Allemagne, en Angleterre et en Italie, dans la même proportion. La Suède seule fait exception. car dans ce pays, la vie moyenne est de 53 ans.

En France, pour les hommes, la vie moyenne est de 45 ans et 2 mois; pour les femmes, elle est de 47 ans et 7 mois. Ceci s'explique par les tracas et les soucis de l'existence qui sont plus réels chez les hommes que chez les femmes.

Les compagnies d'assurances prouvent, chiffres à l'appui, que la durée de l'existence de leurs clients est supérieure à celle qui est considérée comme durée de la vie moyenne. Elle est, en réalité, dans la classe aisée, de 52 ans; et, pour les assurés rentiers, elle monte à 54 ans et un mois.







L'ILLUSIORAMA

L'autre jour, j'étais à peine assis chez mon ami Poindinterro, qu'il me dit:

— Mon vieux, je vais te montrer ma dernière invention: l'illusiorama. Laisse-moi te bander les yeux...

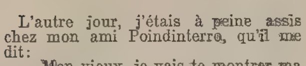
...et tu vas te figurer faire une promenade dans Paris. Attention, je commence.

— Attch! J'ai de la poussière plein la gorge, et les oreilles arrachées. Oh!

— Tais-toi! nous prenons l'avenue du Bois, et dam, il y a des autos!

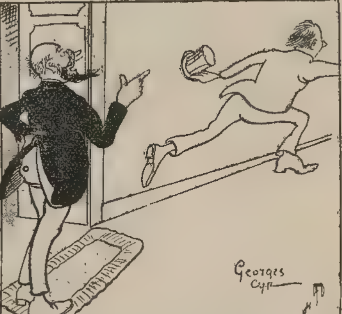
— Pouah! quelle odeur! Aïe, mes pieds! Oh! mon ventre!

— Nous sommes dans le Métro.









— A l'assassin! tu es fou! tu me lardes de coups de couteau!

— Ce n'est rien, nous traversons les boulevards, quelques apaches s'amusent à nous faire des boutonnières dans la peau....

— Ah! non, alors, c'est de trop, tu veux donc me briser les reins à coups de poings? — Comment! tu ne vois pas que nous traversons le Palais de Justice, seulement, comme on doit faire passer un condamné à mort qui vient entendre prononcer sa grâce, on nous fait circuler? Tais-toi! ou bien on va nous coffrer.

— Ouf, je réussis à m'échapper enfin; sur la porte, cet animal de Poindinterro me cria: hein! l'illusion n'est-elle pas complète? C'est nature.

— Oh! oui! trop nature même. Je ne suis pas prêt de remettre les pieds chez lui.



MATHÉMATIQUES ET MAGASINS

Le plus court chemin d'un point à un autre est la ligne droite, dit la géométrie. M. Psychologue prétend le contraire, et, du moins, quand il sort avec sa femme, c'est la ligne brisée, indiquée par le pointillé, qu'il suit pour franchir plus rapidement cette rue.







QUE DE CHOSES EN CE MONDE N'ARRIVENT PAS A DESTINATION

Sans parler des voyageurs qui s'embarquent dans les trains de l'Orléans...

...ni des paroles qu'on déverse dans la cabine téléphonique...

Bien souvent on a vu des fleuves d'or suivre un autre cours que celui qu'on leur avait fixé.



Le plomb destiné à un faisan s'est plus d'une fois (il en est des exemples historiques demeurés célèbres) égaré sur un gibier inattendu.



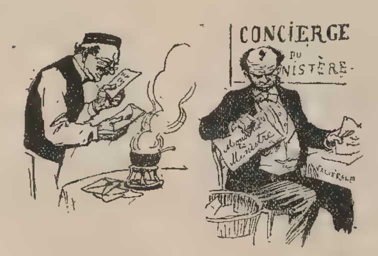
Que de « pur havane » qui n'ont pas été fumés par les lèvres à qui on les destinait?



A-t-on jamais vu une bombe destinée au roi d'Espagne arriver à destination?



Les boulets de l'escadre de la Méditerranée, chargés à la poudre B, n'arrivent pas non plus aux destinations qu'on supposait.

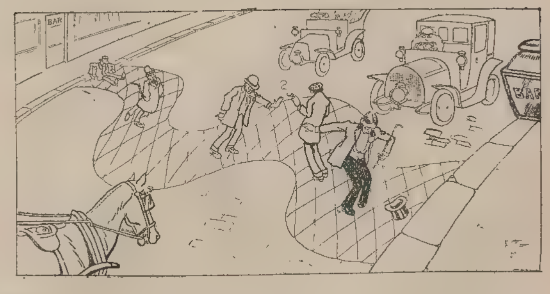


Chacun sait que les lettres adressées à un ministre ou à un particulier n'arrivent pas directement à leur destinataire.



Que de poèmes, destinés à révolutionner le monde, ont fini par servir à un tout autre usage?





LES CROSSINGS

Notre collaborateur, Fred Isly, proposait, dernièrement, la création de crossings, chemins tracés sur la chaussée des villes, en Amérique, pour permettre aux piétons d'avoir une zone protégée contre les voitures.

Nous nous permettons de lui faire voir un crossing...
...qui vient d'être inauguré à Old Tom Gin City, pour aller d'un bar à l'autre.

LA PUISSANCE DU GESTE

L'homme a acquis une telle maëstria dans l'art de faire enrager son semblable, qu'il est parvenu à exprimer les plus déplaisantes injures sans prononcer une parole.




L'attitude de ce jeune homme n'a besoin d'aucune parole pour faire comprendre à ce monsieur qu'on le trouve grotesque.




Mieux que des mots, ce geste exprime maintenant le cas que le jeune homme fait de son adversaire.



Et ne lui dit-il pas, sans ouvrir la bouche:
— Fichez-moi la paix, je ne vous connais pas!



Et quand la victime écume de rage, où trouverez-vous, dans le dictionnaire, une expression aussi éloquente de suprême mépris?

Si la victime est apoplectique, et qu'elle est frappée d'un coup de sang, convenez que, par le seul geste, l'homme peut donner la mort à son semblable.

DE NOS LECTEURS

Mutuelles, clubs, associations, ligues, etc.

Il n'y a pas à le nier, si l'idée moderne de solidarité et de groupement, opposée au concept ancien de l'individualisme, marque une étape du progrès, l'humanité est en marche...

Les diverses formes d'associations se sont multipliées, durant la seconde moitié du siècle dernier, avec une étonnante fortune. On aime à se rapprocher les uns des autres pour être plus forts, ou, par prévoyance, et les ligues, les comités, les syndicats affirment partout leur action. On aime à se sentir les coudes pour se délasser en commun, pour n'être pas seul, ou, simplement, « pour faire partie de quelque chose », et les cercles, les clubs sortent de terre comme des champignons après une pluie d'orage.

Les Anglais et les peuples du Nord nous avaient initiés dans cette voie. Hommes calmes et méditatifs, la puissance de l'association leur était apparue voici des siècles. Leurs contrées furent le berceau de la mutualité, et c'est, sans doute, dans les *ghildes* de l'ancienne Scandinavie qu'il faut retrouver les premiers « mutualistes » avant la lettre.

Tout y était, dans ces sociétés primitives d'assistance réciproque, depuis le *banquet à frais communs*, précurseur des actuelles agapes à tant par tête, jusqu'aux garanties d'entr'aide qui liaient les associés.

Bien mieux! Les adhérents des ghildes avaient, dans leurs statuts, prévu la lutte contre les incendies : un matériel primitif, mais bien agencé, devait en pallier les désastres. On voit que nos pompiers communaux peuvent faire remonter leurs ancêtres bien avant les Croisades.

Certaines corporations du moyen-âge sont issues de la même idée. Battue en brèche, elle reprend, sous la Révolution un nouvel essor. Mais ici, les groupements qui empruntent à l'Angleterre le nom de « clubs » sont essentiellement politiques — et l'accord n'y règne pas toujours.

Depuis lors, les sociétés secrètes, politiques ou religieuses, ne cessèrent d'exercer, chez nous une certaine influence.

Mais aujourd'hui, nos contemporains, plus calmes ou plus sceptiques, ne demandent plus guère aux associations que des facilités d'as-



LES VENGEANCES EN EFFIGIE

Pendant un séjour chez son gendre, un sculpteur, Madame Belmère se sentit flattée de l'insistance de celui-ci à modeler son buste.



L'eût-elle été autant si elle avait su que son gendre la ferait couler en bronze pour servir de bouton de porte, ce qui procure, au cruel sculpteur, le plaisir de lui tordre le cou, chaque fois qu'il rentre chez lui.



LE BAGUIER DE CYRANO

Ah! profitons, sang-bleu! qu'elle soit dans le vague
Pour prendre de son doigt la grosseur d'une bague,
Et de là chez l'orfèvre, aussi vif que l'éclair,
Je commande un joyau, le plus gros, le plus cher!



(*Chez l'orfèvre.*)

Inutile, artisan, que vous me présentiez
Ce baguier qui vous sert, à vous, gens du métier,
Mon nez vaut votre outil, vous en avez la preuve,
Prenez en le calibre et faites bague neuve.

sistance ou d'amusements mutuels. Ainsi comprises, elles pullulent et se développent en paix. Dans certains pays elles tiennent une place considérable dans la vie sociale; dans d'autres elles sont surtout originales ou fantaisistes.

Pour donner une idée de leur extension, on pourrait citer la ville de Zurich, qui ne compte pas moins, à elle seule, de *neuf cent quatorze* sociétés de tous caractères. Leur dénombrement ne manque pas d'intérêt, car il est signalétique de l'état d'esprit d'une époque.

Ainsi donc, on trouve dans cette ville: 160 sociétés d'intérêt public; 121 sociétés d'artisans; une centaine de sociétés de secours aux malades et de caisses mortuaires; 83 sociétés chorales; 68 qui se proposent tous les divertissements imaginables; une cinquantaine d'unions sportives; 41 groupements religieux; 35 cercles de musique; 31 sociétés d'art et scientifiques; 35 socités musicales; 21 coopératives; presque autant de sociétés militaires; 16 sociétés d'étudiants, etc...

On voit ainsi que les Suisses ont la bosse de la solidarité. Elle n'est, d'ailleurs, pas exclusive de quelque fantaisie, comme en témoigne la société des « Japonais de Schwiz », qui célébrait, voici peu, son cinquantenaire. Il est assez singulier, en effet, que d'honnêtes bourgeois, du pied des Mythen, aient rendu, il y a environ un demi-siècle, un tel hommage à l'Empire du Soleil-Levant, et donné, par plaisanterie, le nom de Yeddo à leur ville natale.

Car personne ne saurait expliquer l'origine de la *Japanesen Gesselschaft* — et ce qu'elle a de meilleur, précisément, c'est qu'elle ne s'explique pas, non plus que tant d'autres groupements, nés, un soir de liesse, entre bons compères.

Il en est ainsi de beaucoup d'associations parisiennes, comme les « Boyaux rigouillards », de Plaisance, les « Bons vivants », de Pantin, ou les « Cascadeurs de Ménilmuche ». Ces noms d'argot nous feraient croire à quelques réunions d'apaches, au lieu qu'ils ne désignent en général, que de très pacifiques boutiquiers, dont la débauche annuelle consiste en une promenade en tapissière constellée de lanternes vénitiennes, pendant qu'ils soufflent à qui mieux mieux dans des bigophones.

D'autres clubs sont plus amusants encore. Il y a les *Thés-cantiques*, très à la mode dans quelques cercles de la société de New-York. Il faut montrer patte blanche pour y être admis, et les membres féminins du club, réunis dans une salle de grand hôtel, se livrent à la pieuse occupation de chanter des cantiques en buvant du thé.

Il y a aussi, très en honneur, dans quelques cantons suisses, les *Soirées-choucroute*, dont les adhérents sont triés sur le volet.

Clubs originaux, encore, le *Club de l'Anti-suicide*, dont le président et fondateur, M. Warren, ministre protestant, s'occupe spécialement de rendre le goût de la vie aux hommes et aux femmes qui, fatigués de ce monde, ont décidé d'en sortir.

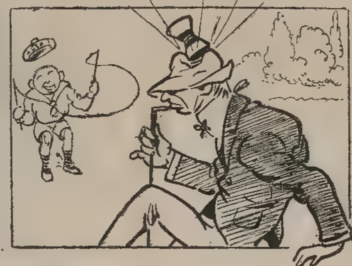
Bruxelles compte, parmi d'autres, la *Société des jeunes combattants de 1830*, et ce qui est mieux encore, la *Société des combattants cyclistes (?) de 1830*.

Vienne s'enorgueillit de posséder un « club de femmes divorcées », associations parfaitement organisée et dont le but « philanthropique » est de prêter assistance aux « emmurées » qui voudraient rompre les liens du mariage.

L'idée syndicale, c'est un fait, pénètre toutes les couches. Les maîtresses de maison londoniennes ont maille à partir avec le « club syndical des femmes de chambre », et avec l'*Académie de l'Arachné club*, qui distribue des diplômes aux bonnes à tout faire. Les membres de ce groupement doivent être appelées « Miss » par leurs patronnes; les statuts de l'*Arachné-club* interdisent toute familiarité entre maîtres et serviteurs.

Ainsi encore, bien avant le *Syndicat des Eclopés* dont il a été dernièrement question, on a connu le *Club des Bancroches*. Absolument comme on compte à New-York, la *Ligue des Sourds-Muets*, le *Club des aveugles*, le *Malaria club* et la *Ligue nationale des victimes des chemins de fer, des tramways et des omnibus*, dont le vrai but est de permettre à ces infortunés de la vie des consolations mutuelles.





LE PARA-DIABOLO

— Vous savez que j'adore me promener dans les jardins publics, mais cette promenade est aujourd'hui gâtée par ce diable de diabolo, qui fait tant fureur.

J'ai essayé différentes coiffures préservatrices... et tout de suite j'ai été amené à reconnaître que le chapeau mou ne garantissait rien du tout...



...le feutre dur était fatalement crevé au premier choc...

...après une courte promenade, le haut de forme devenait inutilisable.



Aussi je porte maintenant un chapeau de mon invention en acier caoutchouté. Du reste, prenez-le en main, vous verrez qu'avec celui-là...

...je n'ai plus rien à craindre!...

Il faut noter aussi — et l'exemple serait à suivre, par ces temps de neurasthénie — le *Club contre les ennuis*. Fondé depuis quelques mois seulement, à Philadelphie, il compte déjà quelques centaines de membres. Son programme est d'une simplicité ingénue. Chaque semaine, une séance est consacrée à une confession publique, au cours de laquelle chaque associé expose à ses collègues tous ses petits tracas. Il est entendu que ceux-ci doivent aussitôt s'efforcer de tirer leur ami d'embarras.

Et cela n'est pas plus bête qu'autre chose!

* *

L'amour des bêtes

Miss Wendel, une vieille demoiselle de la famille des milliardaires Astor, et, d'ailleurs, elle-même richissime, a refusé 3 250.000 francs d'un terrain vague qu'elle possède à New-York, dans la Cinquième avenue (1). Ce terrain est, paraît-il, nécessaire à son petit chien favori, nommé Triccio, pour prendre ses ébats.

(1) La Cinquième avenue, à New-Nork, est celle où demeurent tous les gros bonnets de la ville.

« Fou » et « voleur »

Alphonse Karr rapporte, en quelque endroit de ses Mémoires, l'anecdote suivante:

On avait raconté à deux fonctionnaires qu'un de leurs chefs, un certain M. Passy, avait dit, en parlant d'eux: « L'un est un fou, l'autre est un voleur! »

— Ah! vraiment, s'écria l'un des deux fonctionnaires visés. Cela ne se passera pas ainsi!

— Et comment voulez vous donc que cela se passe? demanda l'autre à son collègue.

— J'obtiendrai raison de M. Passy et je me battrai avec lui.

— Mais il refusera de se battre avec son subordonné.

— Eh bien! je donnerai préalablement ma démission.

— Vous êtes fou!

— Comment dites-vous?

— Allons, allez-vous me chercher querelle à moi aussi?

— Non, je veux seulement savoir ce que vous m'avez dit.

— Je vous ai dit: « Vous êtes fou! »

— Alors, je suis content, et je ne demanderai rien pour ma part à M. Passy.

— Comment? que voulez-vous dire?

— Voyons! M. Passy n'a-t-il pas dit de nous deux: « L'un est un *fou*, l'autre est un *voleur* »? Vous prétendez que c'est moi le *fou*, donc c'est vous qui êtes...*l'autre;* c'est à vous, par conséquent, de vous fâcher et de demander à M. Passy la réparation qu'il vous plaira!...

Pêle-Mêle Connaissances

— Les premiers ballons suscitèrent la méfiance générale: on voyait là une invention du démon. Lorsque, le 27 août 1783, le ballon des frères Mongolfier, parti du Champ-de-Mars, alla atterrir à Gonesse, les paysans l'examinèrent d'abord avec effroi et puis, attaquèrent à coups de fourche le monstre gisant à terre.

— La renaissance commerciale et industrielle de l'Italie moderne est un fait. En 1888-1889, le budget de ce pays, se soldait par un déficit de 465 millions de francs. Pour 1905-1906, l'excédent des recettes a dépassé 63 millions.

— Deux cents ans avant Parmentier, la pomme de terre était assez répandue en France. Elle figurait déjà parmi les productions dont les tenanciers devaient payer la dîme aux seigneurs. Son véritable introducteur est, en réalité, *Charles de l'Escluse*, d'Arras. Parmentier a surtout ramassé le bénéfice d'une publicité tapageuse — et. on l'honore pour cela.

— L'an dernier, 1.315.000 émigrants sont partis d'Europe pour l'Amérique. Les Etats-Unis s'inquiètent déjà de cet exode constant, le Canada seul l'encourage. C'est l'Autriche qui détient le record de l'émigration avec 60.000 individus. Nous n'occupons, dans le chiffre total indiqué plus haut, qu'une place moyenne.

— Rien de comparable au sybaritisme raffiné des bonzes siamois: pour se procurer un sommeil musical et doux, n'ont-ils pas inventé, voici des siècles, d'accrocher à leurs demeures des cerfs-volants faits de nerfs de queue de singe, et qui vibrent mélodieusement à la plus faible brise?...

— La célèbre fabrique allemande de canons Krupp a fait installer, aux alentours de son usine, de vastes espaces de terrain où les femmes des employés et des ouvriers peuvent, dans l'après-midi, se livrer à la pratique du jeu de golf.

— Paris port de mer n'est pas un projet récent. En 1824, une compagnie s'était déjà proposée d'établir un canal reliant notre capitale à la Manche. Les travaux d'études, très sérieusement repris en 1856, furent de nouveau abandonnés.

— L'invention des balles pénétrantes porta un coup immédiat à l'emploi des cuirasses dans les armées. A la fin du dix-septième siècle, il n'y avait plus, en France, qu'un régiment cuirassé, mais *sans casque*. On voit qu'avec les temps modernes on est revenu à ce système de protection.

— La vie renchérit dans d'énormes proportions et rien ne laisse prévoir quand pourra bien s'arrêter cette élévation des prix. C'est la volaille qui détient le record de l'augmentation avec une différence de 80 0/0 environ entre les cours de 1900 et de 1907. Le seul produit qui ait baissé de valeur est le sucre.

— Entre Séville et Cordoue, il existe, en Espagne, des chameaux sauvages, anciennement domestiqués et retournés à l'état libre. On les avait abandonnés, faute de pouvoir les utiliser.

— La répression des idées libérales affecta, à certains moments, sous le second Empire, les formes les plus comiques: Un républicain fut mis pendant cinq ans sous la surveillance de la police, pour s'être montré avec une cravate rouge.

13e ANNÉE — Nº 47. 10 Centimes 24 NOVEMBRE 1907.

Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

FRANCE : Un an 6 fr. Six mois : 3 fr. 50
ÉTRANGER : Un an 9 fr. Six mois : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

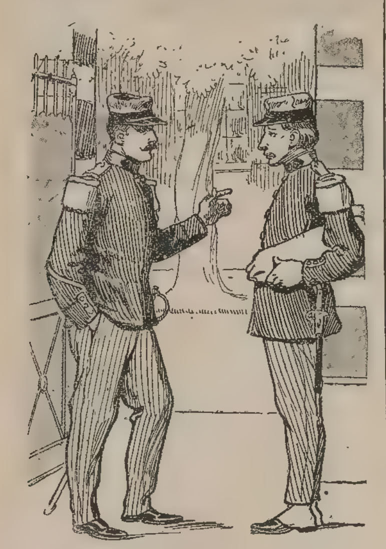
SCÈNE DE MÉNAGE, par Georges OMRY.



— Voyons, papa, voyons, maman. Vous avez tort de vous disputer ainsi devant ma poupée. Comment voulez-vous qu'elle vous respecte, après cela?...

La musique du 170ème

Le colonel Cœurdecuir, du 170e de ligne, en garnison à Pont-sur-Saône, était bien le plus inflexible des colonels, sous le rapport de l'exactitude. « L'heure militaire », il ne



... Mais vous avez les cheveux trop longs mon garçon ... ils ne sont pas a l'ordonnance...

connaissait que ça. Chacun, ici-bas, a sa marotte. Notre colonel en avait deux. La seconde était une véritable passion pour la musique de son régiment.

A vrai dire, cette passion appartenait à la colonelle, excellente musicienne, mais, par amour conjugal, il en avait fait la sienne propre. Aussi était-ce avec un soin tout particulier qu'il recrutait, soit par permutation, soit autrement, les meilleurs instrumentistes.

D'ailleurs, sous la direction d'un chef habile, la musique du 170e était, en effet, excellente et justifiait sa réputation répandue dans tout le XXIIe Corps.

Cette passion du colonel Cœurdecuir n'allait pas sans quelque faiblesse... Lui, si inflexible, sous le rapport de la discipline, tolérait, en faveur de ses musiciens, quelques petites infractions au règlement: cheveux longs, faux-col, drap de fantaisie, etc... Mais, par contre, tout le reste du régiment était soumis à la plus stricte observation de ces mêmes règles. C'est ainsi qu'un certain dimanche, ayant rencontré en ville le sergent réserviste Rancunieri paradant au bras d'une dame avec, au côté, un sabre de fantaisie, il infligea à ce sous-officier, quinze jours de consigne à la chambre.

Or, Rancunieri était Corse.

. . . .

Trois semaines après, un grand honneur était réservé au colonel Cœurdecuir. Il recevait chez lui le nouveau général commandant le XXIIe Corps, de passage à Pont-sur-Saône, et ce dernier avait manifesté le désir d'entendre la célèbre musique du 170e. Toutefois, ne voulant être l'occasion d'aucun dérangement, il avait décidé de se contenter modestement d'assister à la musique militaire, qui avait lieu sur le Mail de la ville le lendemain, dimanche, de quatre à cinq.

Ainsi qu'on le pense bien, le lendemain, bien avant l'heure, tout Pont-sur-Saône tournait déjà autour du kiosque, en deux courants contraires, suivant l'habitude, afin de mieux se dévisager, se sourire ou se jeter des regards d'envie. L'heure de la musique, est par excellence, celle des cancans, des papotages et des médisances. C'est là où jeunes gens et jeunes filles échangent des regards furtifs, là où l'on passe en revue les chapeaux et les robes de ces dames et où le moindre événement est, en une minute, connu et commenté par toutes les bouches de la ville.

Cependant, ce jour-là, on ne s'entretenait que de l'arrivée imminente, à la musique, du général commandant. Evidemment, ce dernier ne ferait son apparition, en compagnie du colonel, qu'à quatre heures, juste, heure militaire.

Pendant ce temps, à la caserne, les musiciens s'apprêtaient et se disposaient à se rendre sur le Mail, isolément. (C'était là encore une faveur dont ils jouissaient.)

Le premier qui sortit — un piston solo — franchissait le seuil de la porte, en portant, au passage, négligemment la main à son képi, devant le sergent de garde..., il se trouvait déjà dans la rue, lorsqu'une voix rude l'interpella:

— Hep là!

— Sergent?

— Approchez un peu... Rectifiez la position... Tournez-vous... Mais vous avez les cheveux trop longs, mon garçon... Ils ne sont pas à l'ordonnance... Je ne peux pas vous laisser sortir en ville comme ça... Demi-tour!

— Mais, sergent!...

— Demi-tour!

— Mais puisque je vais à la...

— Ça m'est égal. Je ne connais que le règlement... Allez me faire couper ça.

Ahuri, mais docile, le piston solo tourna les talons et rentra à la caserne, pendant que le sergent de garde Rancunieri reprenait sa faction.

Une minute après, une clarinette se présenta. La même scène se renouvela, avec cette différence que la clarinette avait un pantalon de fantaisie.

Puis ce fut le tour d'un trombone... d'un autre trombone, des saxophones, de la contrebasse... Bref, il ne se trouva que deux musiciens dont la tenue parut au sévère sergent de garde suffisamment réglementaire pour qu'ils puissent sortir: une petite flûte et la grosse-caisse.

. . . .

Cependant, sur le Mail, aucun musicien ne paraissant, la foule se demandait, avec anxiété, s'il n'y avait pas contre-ordre, et si la musique se ferait entendre. Ce fut un soulagement, quand on vit escalader le kiosque par la petite flûte et la grosse-caisse.

Les voilà!... les voilà..!.

Hélas! c'était une fausse alerte. Les deux artistes n'étaient suivis d'aucun autre.

Quatre heures moins cinq.

Sur le kiosque, toujours seuls, la petite flûte et la grosse-caisse regardaient, d'un air stupide, le chef de musique affolé, perdu, ne retrouvant dans son passé de vieux militaire aucun cas similaire sur lequel il eût pu s'appuyer pour prendre une décision. Quatre heures allaient sonner... Devait-il jouer?... devait-il s'abstenir?... Avec ce satané Cœurdecuir, on ne savait jamais... A eux deux, ses musiciens pouvaient-ils représenter la musique ou non? Quel est son maximum d'exécutants? Quel est son minimum?

Quatre heures moins deux!

Quatre heures moins une!

Le chef de musique a pris une décision.

A ce moment, heure militaire, le colonel Cœurdecuir parut accompagnant le général. Et à leur grande stupéfaction, ces deux illustres guerriers furent salués par la marche de *Sambre-et-Meuse* exécutée par une petite flûte et une grosse-caisse.



... A leur grande stupéfaction ces deux illustres guerriers furent salués par la marche de Sambre-et-Meuse *exécutée par une petite flute et une grosse caisse.*

L'on juge de la fureur du colonel. Plein de zèle, il sut entraîner le général à la caserne. Interrogé, le sergent de garde achevait à peine ses explications que le colonel ouvrait la bouche pour lui coller trente jours de consigne. Mais déjà le général l'avait prévenu:

— Très bien, mon garçon, fit-il au sous-officier, stupéfait. Vous avez su faire observer le règlement; vous avez droit à toutes les félicitations de vos chefs. Quant aux musiciens qui se permettent une fantaisie incompatible avec la discipline militaire...

— Mon général, si vous permettez, je leur infligerai à chacun huit jours de salle de police, interrompit vivement le colonel, désireux de marquer son zèle.

Et les musiciens firent leur huit jours!!

Quant à Rancunieri, il était de la classe et fut libéré quelques jours après... heureusement pour lui!

Etienne JOLICLER.

NAPPES ÉTONNANTES

Un snob, habillé à l'anglaise, se faisait montrer des nappes dans un grand magasin.

Il regardait, d'un air dédaigneux, tout ce que l'employé empressé faisait passer sous ses yeux:

— Peuh! disait-il avec dédain, à mesure que défilaient les divers modèles, tout ça c'est trop classique, trop tout le monde. Il me faut du neuf, de l'inédit.

Le commis présentait des articles de plus en plus riches, rehaussés de broderies d'art et de médaillons artistement dessinés. Mais le snob faisait toujours la moue.

Quand tous les modèles eurent passé sous ses yeux, il fit mine de se lever, au grand dépit de l'employé qui regrettait son temps perdu et sentait qu'il allait, par surcroît se faire réprimander pour n'avoir su faire une vente.

Une idée lui vint:

— Ah! fit il, j'allais oublier de vous montrer la toute dernière nouveauté!

Le snob se rassit.

Le commis courut aussitôt à la réserve et revint bientôt avec une série de nappes. C'était une livraison manquée et qui devait être retournée au fabricant.

— Qu'ont-elles de particulier celles-là? demanda le client pendant que le vendeur les étalait sur le comptoir.

— Regardez-les bien, vous remarquerez que la lisière n'est pas au bord, que le carré n'est pas rectangulaire, et que le centre n'est pas au milieu.

— C'est vrai, fit joyeusement le snob. Et il acheta la douzaine et s'en alla ravi.

Cela se conçoit. Il n'est pas donné à tout le monde de posséder un objet dont le centre n'est pas au milieu.



SECOURS OFFICIELS

LE MINISTRE. — ...Ces terribles inondations ont provoqué la misère dans nos campagnes; mais ce n'est pas en vain que vous aurez poussé un cri de détresse... La République vole à votre secours!... Courage, citoyens!... Je vais procéder à la distribution... des croix, des palmes et du Mérite agricole!!!

Pêle-Mêle Causette

Lettre ouverte à M. Mesureur.

Quand, il y a quelques années, vous ...ez pris la direction de l'Assistance ...ublique, un journaliste est venu vous ...terviewer.

Vous étiez alors plein d'un noble zèle ...our la grande lutte que vous étiez appelé à mener contre le paupérisme.

La charité privée, qui est le complément indispensable de la charité publique, devait être refondue et réorganisée par vos soins.

La misère allait subir de rudes assauts sous l'attaque d'un homme de votre intelligence et de votre activité.

Mais les années se sont écoulées depuis vos déclarations, et la misère est toujours debout. La charité privée s'alanguit dans le même marasme qu'avant votre avènement.

Faut-il attribuer ce refroidissement de votre ardeur à l'action dissolvante de tout ce qui touche à une Administration publique? Je le crains.

L'Administration est comme un établissement contaminé. Il y règne une maladie terrible qui se nomme l'Inertie. Et cette maladie morale est contagieuse au même titre que certaines maladies physiques.

On entre dans les bureaux sain d'esprit et animé des plus louables intentions, et un jour le malaise vous saisit, on éprouve une lassitude de pensée et d'action. Inutile de réagir, on est atteint. Alors l'on devient un autre hom-



INTERNATIONALISME

Le Citoyen Bebel. — Herren, Senores, Messieurs, Signori, Gentlemen, nous voilà réunis pour la bonne cause internationale, et de nos travaux il doit sortir un monument, une tour...

Voix dans l'auditoire. — Une tour de Bebel!

LES PETITES MISERES DE L'EXISTENCE

Renverser la salière sur la nappe, ce qui porte terriblement malheur, comme chacun sait.



Jeter une pincée de sel par dessus son épaule droite, afin de conjurer le sort.



Et avoir la déveine que, le sel, tombant juste dans l'œil de la bonne, celle-ci vous laisse choir, dans votre faux-col tout le contenu de la soupière...

me. Les projets de réforme, les velléités d'initiative ne font plus partie que d'un rêve qui s'éloigne, s'estompe dans le lointain et disparaît comme un léger nuage resté accroché au flanc d'une montagne se dissipe sous les rayons du soleil.

Combien de bonnes pensées, combien de résolutions viriles se sont volatilisées sous l'influence du milieu administratif? Qui les comptera jamais?

La charité privée! Quelqu'un songe-t-il à en faire, par une organisation intelligente, une arme efficace contre la misère? Là où le directeur de l'Assistance publique, le grand chef, s'est dérobé, qui donc prendrait en main la cause abandonnée?

Aussi, comme les années précédentes, à l'époque où la saison rend la misère plus douloureuse, je reviens, cette fois encore, jeter mon éternelle plainte au vent de l'indifférence!

Fred Isly.

AU MAROC

Un Européen, retour du Maroc, raconte l'anecdote suivante qui caractérise l'esprit d'à-propos des habitants du Dar el Beïda.

Abd-el-Hakk s'étant égaré un jour dans une contrée aride, éprouva les tourments de la faim.

Il se traînait lamentablement, près de défaillir, quand, à quelque distance, il aperçut une pauvre maisonnette.

Il parvint à s'en approcher et frappa à la porte.

Zaïda, une pauvre glaneuse qui vivait dans cette solitude, le reçut dans sa misérable cahute.

Mais elle lui déclara qu'elle n'avait rien à manger.

Tout ce qu'elle possédait, c'était deux œufs durs qui composaient son repas du soir.

Abd-el-Hakk supplia si impérieusement la pauvresse, qu'elle finit par lui abandonner les deux œufs durs, sur la promesse d'une forte indemnité.

Aussitôt de retour chez lui, Abd-el-Hakk se mit en devoir d'exécuter son engagement. Mais il avait compté sans l'intervention d'un homme de loi jaloux de sa prospérité.

L'histoire s'étant ébruitée, celui-ci s'en fut trouver Zaïda et lui suggéra l'idée de poursuivre Abd-el-Hakk devant le cadi. Elle obtiendrait, disait-il, une indemnité bien plus importante.

La glaneuse se laissa convaincre et le procès eut lieu quelques années après.

La justice au Maroc est aussi rapide que la nôtre.

L'homme de loi réclamait pour sa cliente une somme énorme.

— En effet, arguait-il, si la valeur de deux œufs est petite, il faut tenir compte des poulets issus de ces œufs, et qui, faisant souche depuis cette époque, se seraient multipliés au point de représenter aujourd'hui la fortune entière d'Abd-el-Hakk.

A l'appel de la cause, un ami d'Abd-el-Hakk se présenta pour lui.

Le cadi demanda:

— Pourquoi le défendeur ne comparaît-il pas?

— Maître, répondit le défendeur, Abd-el-Hakk est occupé aujourd'hui.

— A quoi?

— A semer de la purée de pommes de terre.

Cette réponse provoqua une sorte de stupeur dans l'assistance.

— De la purée de pommes de terre, répéta le cadi, il est fou.

— Nullement, il est au contraire fort sage.

— Tu te moques?

— Non pas! Abd-el-Hakk s'est demandé judicieusement pourquoi la purée de pommes de terre ne germerait pas, du moment que des œufs durs peuvent produire une aussi abondante couvée.

Le cadi sourit. Et Zaïda fut déboutée de sa demande.

*
* *

La seconde bottine

Un voyageur, logé depuis quelques jours à l'hôtel du Commerce, à Carpentras, étant rentré dans la nuit, retira vivement une de ses bottines qu'il lança violemment sur le parquet. Puis, se rappelant soudain que son voisin avait le sommeil très léger, il continua à se dévêtir, tout en évitant avec soin de faire le plus léger bruit et se mit au lit, où il ne tarda pas à s'endormir profondément. Trois heures après, il fut réveillé par des coups répétés frappés à la porte de sa chambre.

— Qui est là? cria-t-il.

— Votre voisin de chambre; ah ça, voilà trois heures que j'attends que vous retiriez votre seconde bottine pour pouvoir m'endormir. Allez-vous enfin vous y décider, à la fin des fins?

*
* *

PENSÉE D'UN CORDONNIER

Pourquoi est-il si difficile de chausser les dames?

Parce qu'elles veulent toutes des bottines qui soient grandes à l'intérieur et petites à l'extérieur.

RÉSULTAT DU PREMIER CONCOURS
DU
" VERS ATTIQUE "
84 francs pour un vers!

Il s'agissait, on s'en souvient, de compléter, au moyen d'un cinquième vers, le poème suivant :

Un monsieur se rasait la face.
Sa femm' lui dit : « Cher Boniface,
Ma mèr' va venir,
Ell' vient de m'l'écrire:
. . . .

Les envois ont produit la somme de **340** fr. **80**, qui, joints aux **500** francs offerts par le *Pêle-Mêle*, donnent la somme de **840** fr. **80**.

Chacun des dix concurrents primés gagne donc :

84 fr. 10.

Voici les dix envois qui ont été jugés les meilleurs, et qui remportent chacun un prix de **84** fr. **10** :

Tel un clou, un rasoir l'autre chasse.
Berger, Ivry-la-Bataille.

La barbe revient quand on la chasse.
M. Martier, 1, boulevard de Belleville, Paris.

Le rasoir, jaloux, laissa sa trace.
P. Tacheron, 60, boulevard Gambetta, Bar-sur-Aube.

Double barbe, dit-il à voix basse.
Vinchon, 91, rue Saint-Dominique, Paris.

D'une oreille il n'a plus que la place.
A. Peter, postes et télégraphes, Montbéliard.

L'rasoir, rageur, empourpra la place.
A. Blandin, 109, rue de Paris, Puteaux (Seine).

Rasoir... bell'mère... un clou l'autre chasse.
L. Buron, 27, rue Lantiez, Paris.

Ah! dit-il, bon Fallièr', fais-moi grâce.
F. Bouillet, 45, rue Guersant, Paris.

Soudain, s'entend le bris d'une glace.
Biessy, 30, rue Tête-d'Or, Lyon.

Qui n'se fût pas coupé à sa place?
M. Mautref, avenue Dumont, Aulnay-sous-Bois (Seine-et-Oise).



LE NOCTAMBULE ET LE TRAVAILLEUR DU MATIN

— Je vous en prie, Justin... laissez-moi reposer, vous ferez la chambre plus tard!...



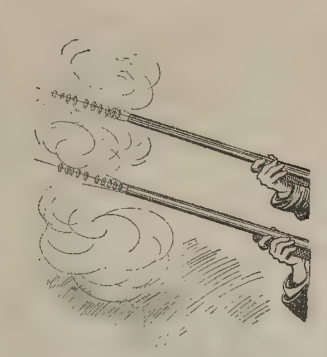
DUPOCHARD. — Une bouteille de Médoc à droite, une de Chablis à gauche, me voilà entre deux vins sans y avoir goûté encore.



IL Y A ERREUR

— Mais c'est une nourrice sèche que j'avais demandée.







LA VIE PRATIQUE

On a déploré souvent les accidents qui se produisent aux chasses officielles.

Pour parer à ces accidents, le *Pêle-Mêle* a inventé un système sans danger, brèveté S. G. D. G. Grâce à un fil de laiton et à des plombs en forme d'anneaux...

...chaque invité, au fusil duquel un garde a attaché le gibier de son choix, n'a qu'à presser sur la détente pour le tuer sans jamais rater et sans blesser personne.

Logique de Durapiat

Durapiat, assis à son bureau, vérifie le compte de menus frais que vient de lui soumettre son premier employé. Soudain, il tressaille et tombe en arrêt devant la ligne suivante:

Mou pour la nourriture du chat . . 2 *fr.*

Durapiat fait une grimace. Entretenir un chat pour protéger les marchandises contre les rats, c'est fort bien, mais dépenser deux francs pour sa nourriture, c'est excessif.

Aussi, quand il rendit à son employé le compte des frais, celui-ci put-il lire en marge:

Ou bien le chat mange les rats et, dans ce cas, à quoi bon le mou? Ou bien le chat ne mange pas les rats, et dans ce cas, à quoi bon le chat?

Réflexion d'un coq de basse-cour!

— Œuf hier et plumeau demain!
Tel est notre triste destin.

LE DECOR

Le décor, c'est-à-dire le milieu dans lequel nous nous trouvons momentanément, exerce une influence énorme sur nos sentiments.



Tel couple, habitué à la popote fade et familiale, se montrera, dans le décor d'un restaurant, excessivement raffiné et exigeant.



Ce monsieur, au style ordinairement prolixe et fleuri, deviendra cassant et concis, si, en écrivant, il se sent entouré du décor poussiéreux d'un bureau de poste.



Et croyez-vous que nos potaches se laisseraient enseigner à lire et à écrire ailleurs que dans le décor de pierres noires et de grilles du collège?



Supprimez, pour le jour des morts, le cadre morose de novembre et transportez cette fête au mois de juin, les trépassés verraient les regrets et l'empressement de leurs visiteurs bien atténués.



Le décor joue un tel rôle pour les administrations charitables qu'il faut le composer avec soin si vous comptez faire appel à leur assistance.



Enfin, le décor a une telle influence, qu'il crée lui-même son organe. Voyez plutôt les fortifs!



ARME DANGEREUSE

Le Docteur. — Faites voir si votre langue n'est pas chargée?

Le Docteur. — Qu'est-ce qui vous a pris de vous sauver ainsi?
M. Gendre. — Sa langue est-elle chargée, docteur?
Le Docteur. — Non.
M. Gendre. — Ah! je respire, mais j'ai eu une belle peur en pensant qu'une telle arme pouvait être chargée!

Courrier Pêle-Mêle

Courtilières

Monsieur le Directeur,

Il est de ma connaissance que le moyen le plus efficace pour détruire les courtilières : c'est de se servir de l'huile.

Le mode d'emploi le plus économique est celui de remplir, premièrement avec de l'eau la retraite de l'insecte et d'y verser ensuite quelques gouttes d'huile.

L'eau obligera la courtilière à sortir de son trou, en traversant la couche huileuse, elle succombera presque instantanément.

Recevez, etc.

Gabriel.

Questions interpêlemêlistes

Quel est le moyen le plus pratique et le moins cher pour dérouiller les armes anciennes? (armes souvent très fortement rouillées).

Que faut-il faire, pour qu'une fois remises en état, elles ne se rouillent plus?

L'on m'a conseillé l'acide sulfurique et aussitôt après la toile émeri très fine, mais je n'y ai guère confiance!

Un Lecteur assidu.

Voulant envoyer un journal par la poste, j'entre chez une débitante de tabac de notre ville et lui demande un timbre de deux centimes en lui remettant une pièce de deux centimes pour la payer. Cette débitante m'a refusé le timbre demandé en me disant qu'elle aimait mieux garder son timbre que de recevoir cette petite pièce de monnaie.

En avait-elle le droit?

Fallait-il que j'en prenne pour une somme supérieure?

A. P.

Je voudrais savoir quelle est la plus forte aciérie de l'Europe. Un de vos lecteurs pourrait-il me répondre sur ce point?

Le Creusot est-il plus fort que Krupp à Essen (Allemagne)? est-il plus fort que Wikons et Maxim ou Armstrong, en Angleterre?

V. Perret.



COQUETTERIE

La Chiffonnière. — J'aurais tant aimé m'occuper de chiffons!...

« Mieux vaudrait donner à ceux qui le veulent le droit de se faire incarcérer sur simple demande. »
Fred Isly.



— Ah! dit à la fin le pauvre vagabond, la société est mal faite. Ne devrait-elle pas nourrir ceux qui ont faim, héberger ceux qui sont sans asile?

— Vous calomniez la société, lui dit le sévère fonctionnaire qui passait, la société fait tout ce que vous dites, mais pour cela elle exige certaines formalités.

— Donnez-moi donc la recette, dit le vagabond. Et le sévère fonctionnaire la lui donna.



Alors, le vagabond, qui avait faim, simula ostensiblement l'ivresse sur la voie publique au nez des agents. C'était la formalité à remplir.



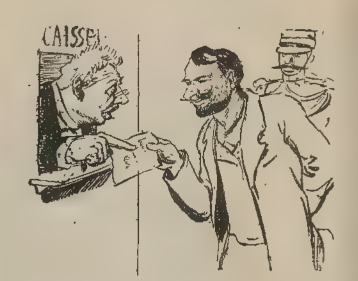
On le conduisit aussitôt dans une salle à manger de l'Etat, nommée *violon*, où on lui servit un repas payé par les contribuables, ses compatriotes: « Le fonctionnaire disait juste! » pensa le pauvre diable.



Au bout de quelques jours qu'on l'eut nourri, on le renvoya. Alors, comme l'hiver venait et que le vagabond était sans asile, il accomplit la seconde épreuve indiquée par l'obligeant fonctionnaire. Il vola un porte-monnaie.



C'était la formalité exigée, puisqu'on lui fit passer tout l'hiver dans une bonne chambre chauffée. Au printemps, on le relâcha.



Mais le pauvre vagabond toussait et les médecins lui avaient ordonné des climats plus doux. Il se rappela la recette du fonctionnaire pour ce cas spécial: il fit des faux en écritures et commit des escroqueries.



La société qu'il avait méconnue, l'envoya, moyennant cette petite formalité, passer quelques années dans une île d'Océanie au climat enchanteur.



Mais le vagabond se faisait vieux. Il aurait désiré une petite maison avec un champ pour finir ses jours en paix... Il savait bien la simple formalité requise pour cela, mais il n'osait s'y résoudre; il avait des scrupules, malgré que la chose fût ainsi réglée par la loi... Enfin, il s'y décida et assassina son meilleur ami...



...Moyennant quoi la société combla ses vœux. Il regrette maintenant les paroles inconsidérées qu'il avait prononcées autrefois avant la rencontre de l'obligeant fonctionnaire, et depuis il se garde bien de faire des jugements téméraires.



Il faut savoir parler... En effet, qu'est-ce qu'un avocat qui bafouille? Moins que rien... la risée de tous!



L'ART DE BIEN PARLER

Le *Monsieur qui sait causer* a l'existence assurée: c'est un plaisir que de le recevoir à sa table.



Dans le commerce, il est indispensable d'avoir du bagout. Tous les commerçants vous le diront: il n'y a pas de mauvaise marchandise... il n'y a que de mauvais vendeurs.



Don Juan était un beau parleur: les jolies dots se conquièrent à force d'éloquence.



Tous les attrape-nigauds ont la langue dorée...



Enfin, si utopiques que soient vos idées en matière de politique, vous emballerez toujours la foule avec des périodes enflammées.



Il faut donc savoir parler... Par contre, il est mauvais d'écrire. La vue de certains papiers, écrits dans un moment d'aberration vous plongent dans la stupeur.



Il vaut mieux affirmer de vive voix que votre marchandise est bonne, que de le déclarer par écrit.



Les promesses de mariage verbales sont les plus sûres.



Déclarer qu'on a estourbi son prochain n'est rien, signer cet aveu est plein de péril.



Si vous partez en Belgique pour votre agrément et au grand dam de vos créanciers, évitez d'écrire à vos amis et connaissances.



Enfin, rien n'est désagréable, lorsque, devenu sérieux, rangé, on vous sort de ces articles ridicules, comme l'on en écrit avant l'âge de raison.

MORALE

Savoir parler est donc utile, savoir écrire est nuisible. Or, à l'école nous n'apprenons pas à parler, mais nous apprenons à écrire. C'est bien là notre logique!



MAUVAIS SIGNE

— Allons, décidément, je vieillis, il faudra que j'aille habiter un quartier moins populeux, je ne suis même plus capable de me tenir au courant de la moitié des histoires que se racontent ces dames.

Une ménagerie dans un estomac

On n'a pas oublié la réjouissante histoire de cette Mme Lemerre qui, l'an dernier, sut intéresser tout Paris à un lézard imaginaire qu'elle croyait recéler dans les profondeurs de son estomac. On se rappelle comment cette dame, un peu nerveuse, fut guérie par suggestion: le professeur Richelot simula une opération et montra aux yeux de ladite personne un très inoffensif reptile ovipare, acheté chez un boutiquier voisin.

La petite blague réussit à merveille, et jamais femme « possédée » ne poussa le traditionnel *Enfin seule!* avec autant de satisfaction.

Ce n'est pas au hasard que nous avons écrit ici le mot « possédée ». Une croyance aussi extravagante relève, en effet, des maladies mentales. Elle est prosaïque comme notre époque: jadis, on s'imaginait avoir un diable dans le corps, ce qui était coquet, aujourd'hui, on se contente d'un serpent ou d'une salamandre.

Car il n'y a rien de nouveau sous le soleil, et la femme au lézard est toujours d'actualité parce qu'elle a été et parce qu'elle sera de tous les temps.

Nous la retrouvons en 1793, dans un journal de l'époque, *La Chronique de Paris*, numéro du 4 avril:

« Le jeune professeur de Gœttingue, Oscander, a été consulté par une femme qui souffrait de violentes coliques. Le docteur s'est transporté chez la malade, avec plusieurs de ses élèves, il a ordonné un vomitif; *quelques moments après, cette femme a rendu des vers de cave, ensuite des vers de terre et enfin un lézard.* Ce petit animal s'est fait de lui-même un passage, et s'est montré vivant sur les lèvres de la malade. Ce phénomène a fait naître l'étonnement parmi les personnes qui étaient présentes. Mais le docteur, en a facilement donné l'explication. Il a attribué cet effet surprenant au temps pluvieux qui a corrompu toutes les sources et qui a porté dans les fontaines et dans les puits les germes des insectes que la chaleur a pu développer dans le corps humain. »

Ainsi donc, voilà une légende solidement établie. Une femme peut porter dans son estomac: 1° des vers de cave; 2° des vers de terre; 3° un lézard. Un savant professeur constate le fait, bien mieux, assisté de ses élèves, il expulse cette petite ménagerie!

Comment s'étonner, après de pareilles sornettes, gravement rapportées par une gazette, de voir s'accréditer de semblables croyances populaires ? Elles ne trouvent aucun sceptique dans la plupart de nos campagne.

Le fait — scientifiquement constaté — de la vie d'un reptile dans le corps humain, le ver solitaire, est, sans doute, l'origine de ces superstitions. Du ver on passe au serpent, et dès lors, il n'y a plus de raison pour s'arrêter.

Dans la basilique de Sainte-Anne d'Auray, lieu de pèlerinage breton, nous avons vu, parmi de nombreux *ex-voto*, une peinture naïve représentant un serpent à deux têtes qu'un malade venait de rendre. Nous sommes impuissants à dire si le peintre dessina l'animal d'après nature, et nous inclinons à penser le contraire. Mais, vraisemblablement, le reptile dégurgité a dû être vu par quelques personnes; le malade aurait été traité de fou s'il avait pris seul l'initiative de cette révélation étonnante: vomir un serpent; il y eut donc des témoins; en les supposant dignes de foi, comment se trouvèrent-ils d'accord sur cette chose anormale et certainement fausse?

Que le nom d'un médecin reste attaché à de telles balivernes, cela est encore plus curieux que les imaginations d'une névropathe.

On pourrait former un curieux livre d'or de l'imbécillité humaine, en mettant bout à bout de pareils exemples. Le *Traité des Monstres*, d'Ambroise Paré, en est farci. Il nous raconte l'histoire d'un « démon » qui entra, par les pieds, dans le corps d'un gentilhomme. Interrogé sur sa qualité, le « démon » répondit « qu'il y avait beaucoup de domiciles où il se cachait, et qu'au temps où il laissait reposer le malade, il allait en tourmenter d'autres. Au reste, qu'il avait été jeté au corps de ce gentilhomme par un quidam qu'il ne voulait nommer, qu'il avait rampé dans son corps jusques au cerveau et qu'il n'en sortirait que de son gré ».

Et ne lisions-nous pas récemment ce fait-divers, bien propre à nous laisser rêveurs:

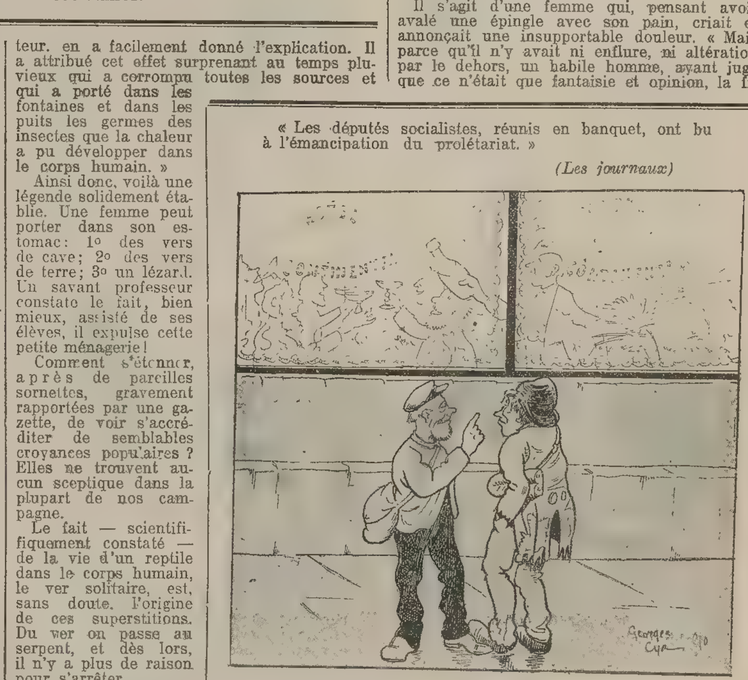
« M. P..., de Marseille, se croyant atteint d'un coryza, et ressentant de vives douleurs de tête, alla voir un médecin qui se borna à lui donner des compresses. Le résultat fut stupéfiant. En se mouchant, le malade expurgea une punaise. Le docteur pensa qu'il avait, en dormant, reçu visite de cet insecte. Mais les douleurs ne cessant pas, le malade fut admis à l'hôpital où il subit l'opération du trépan, et le médecin ne fut pas peu surpris de trouver, *dans la matière cervicale* du patient, tout un nid de punaises qui ne furent que difficilement extraites. »

Montaigne, beaucoup plus sceptique et plus averti aussi, nous raconte une historiette qui pourra servir de conclusion à ces lignes, car elle les résume toutes.

Il s'agit d'une femme qui, pensant avoir avalé une épingle avec son pain, criait et annonçait une insupportable douleur. « Mais parce qu'il n'y avait ni enflure, ni altération par le dehors, un habile homme, ayant jugé que ce n'était que fantaisie et opinion, la fit

« Les députés socialistes, réunis en banquet, ont bu à l'émancipation du prolétariat. »

(Les journaux)



POPULO A PUROTIN. — Tout de même, mon vieux frère, on est rudement fiers d'être leurs électeurs!



CHEZ LES MOUCHES

— Le temps se couvre, ma chère, voyez ces gros nuages. — Je ne me trompais pas... c'est la pluie.

vomir et *jeta, à la dérobée, dans ce qu'elle rendit, une épingle tortue.* » Cette femme fut aussitôt délivrée de son mal.

Le professeur Richelot, sauveur de Mme Lemerre, on le voit, n'a rien inventé.

CONTRE LA FOUDRE

Les différentes espèces d'arbres présentent, on le sait, des aptitudes très variées au point de vue de la conductibilité électrique. Étant donné que, dans nos campagnes, l'habitude de s'abriter des orages sous les arbres est généralement répandue, il serait intéressant de connaître l'espèce la plus rebelle au passage de l'électricité.

D'après certaines observations recueillies en Amérique, le bouleau serait précisément un arbre mauvais conducteur, et le fait même est si connu là-bas, qu'en temps d'orage les Indiens vont toujours chercher un abri sous un de ces arbres, non pour se garantir de la pluie, mais bien pour se protéger contre la foudre.

Dans le Tennessée, on prétend même que jamais le bouleau n'est frappé par la foudre.

Ce que la France produit de céréales

La France est un des pays les plus fertiles du monde, par rapport à sa surface cultivable et aussi par rapport à la superficie totale du pays. C'est ainsi que la culture des céréales s'étend sur près de quinze millions d'hectares, c'est-à-dire le tiers de la superficie cultivable et le quart de la surface totale.

Parmi les céréales, le blé occupe la première place, car il entre pour cinquante pour cent dans la production totale. L'orge diminue de quantité de production, tandis que l'avoine augmente. C'est le blé qui remplace ces cultures; il a gagné, depuis les cinquante dernières années, un million d'hectares, ce qui est énorme.

Après le blé, vient l'avoine, réservée exclusivement à la nourriture du cheval. Sa surface cultivable s'est accrue d'un quart; ce qui prouve que le nombre des chevaux n'a pas diminué, bien au contraire; et cela quoique l'automobile ait fait des progrès constants depuis quinze ans.

Il n'y a qu'un pays qui puisse lutter avec la France, dans le monde entier, pour la production du blé: c'est la Russie. Ensuite viendrait la Hongrie, mais sa production est à peine la moitié de celle de la France.

L'hectare donnait, en France, il y a cinquante ans, douze hectolitres de blé; on arrive aujourd'hui à lui en faire rendre dix-sept hectolitres vingt.



EN PREVISION DES ETRENNES

1er CONCIERGE. — Comment, vous saluez déjà vos locataires?

2e CONCIERGE. — Mon Dieu, oui!... A partir du 15 novembre.

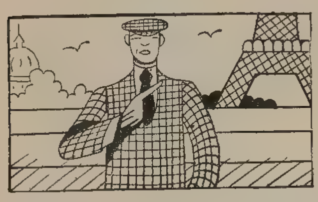
1er CONCIERGE. — Moi, je ne commence que le 1er décembre.



EXTRAORDINAIRE

— C'est un enfant phénomène?

— Oui... Madame... L'Académie de médecine m'a offert de l'acheter pour faire des études... il a cinq ans, et il ne sait pas encore jouer au diabolo!





JOHN ROOLING N'EST PAS CONTENT

— Aôh!... Je étais venu dans Paris avec la grande curiosité de voir des Apaches, dont tous les journaux ils parlent... Je voulais voir ces descendants de nos anciens ennemis des prairies du Far-West, avec leurs féroces figures...

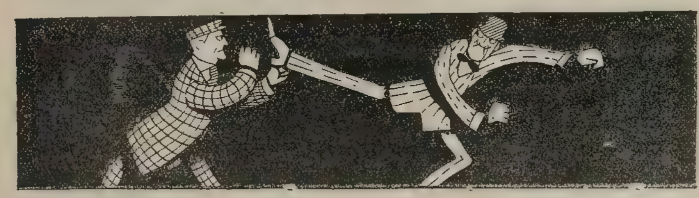
— J'attable au café... Près de moi un jeune gentleman correct, rasé bien, peigné bien, complet étoffe américaine... ça me réjouit.. orgueil national!...



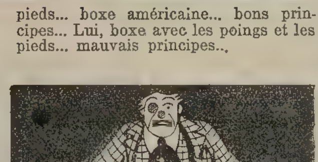
J'entame une conversation... Je dis le mordant désir que je tiens de voir des Apaches... Le jeune gentleman dit: « Facile chose assurément... Moi, je ferai voir des Apaches... » Rendez-vous pris pour dedans la soirée...



Dedans la soirée, je marche au rendez-vous... Le jeune gentleman y est... Il m'amène dans les quartiers pas éclairés du tout...



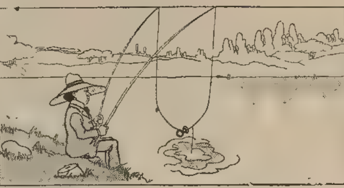
Alors, là, il saute dessus moi (un jeune gentleman si confortable!...) Je boxe... avec les poings... pas avec les pieds... boxe américaine... bons principes... Lui, boxe avec les poings et les pieds... mauvais principes...



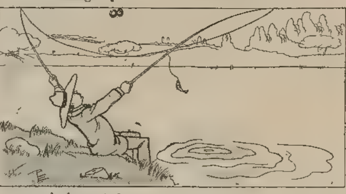
Tout de même, il me jette en bas, étourdi... Il prend le portefeuille, le porte-monnaie, la montre, puis il court en se sauvant...



Aôh!... un jeune gentleman si respectable!... cela est mal... Mais ce qui me fait le plus peine là-dedans, c'est que je n'ai point vu d'Apache...



L'enragé joueur de diabolo...



...à la pêche!

****

DE NOS LECTEURS

Le bon Désaugiers

Béranger est mort en 1857, et ses œuvres vont tomber dans le domaine public. Ses œuvres! Qui donc s'en souvient encore? N'étaient sa statue, au square du Temple, et la rue qui porte son nom, et où s'érige le pavillon du dix-septième siècle qui abrita sa vieillesse, les contemporains ignoreraient aussi complètement le chantre de Lisette qu'un roi mongol de la cinquième dynastie.

Béranger disait un jour à son ami Legouvé: « Je voudrais qu'il restât cent vers de moi! » Ce vœu si modeste n'a pas même été exaucé.

Et Désaugiers? Qui donc se rappelle cet aimable chansonnier du premier Empire et de la Restauration?

Désaugiers, statufié lui aussi, par ses compatriotes de Fréjus, était ce que nous appelons volontiers « un bon vivant! »

Un matin qu'il sortait d'un cabaret où il avait fêté la dive bouteille, soutenu, plutôt qu'accompagné, par deux amis, il s'arrêta aux Halles. Il avait toujours eu un faible pour ce « ventre de Paris », qu'il célébra en des vers charmants, quoique peu banvillesques.

Ses compagnons, oublieux de l'instabilité de son équilibre, lui ayant retiré un moment l'aide de leurs bras, le pauvre Désaugiers s'en alla piquer une tête dans un panier d'œufs, toute la fortune d'une vieille femme qui, devant ce désastre se mit à pleurer comme une Madeleine.

Du coup, il se trouva dégrisé, et sa première pensée fut une pensée de réparation.

Il sortit sa bourse; elle ne contenait pas un rouge liard. Au même instant arrivaient les dames de la Halle, les forts, les porteurs, attirés par les lamentations toujours plus déchirantes de la vieille marchande d'œufs.

Désaugiers, reconnu, est aussitôt entouré. On lui demande de chanter son chef-d'œuvre: *Paris à cinq heures du matin.*

Il accepte, à condition que son « tour de chant » serait suivi d'une quête.

On le hisse sur un tonneau, et, de sa voix chevrotante, mais fine, il chantonne le fameux couplet:

J'entends Javotte,
Portant sa hotte,
Crier carotte,
Navet et chou-fleur.
A sa voix frêle
Soudain se mêle,
Strident et grêle,
Le noir ramoneur.

On applaudit ferme, et le tricorne de Désaugiers, promené ensuite dans la foule, s'emplit de gros sous et même de petites pièces blanches.

La coquetière, généreusement dédommagée, continuait à pleurer, mais, maintenant, c'était de joie.

Une autre fois, invité au banquet de la corporation des charcutiers, ces messieurs, au dessert, le prient de chanter quelque chose.

Désaugiers se lève et, embrassant, d'un coup d'œil circulaire, les charcutiers assis en face de lui, à la table en fer à cheval, il commence, souriant malicieusement:

Décochons, décochons...

Les charcutiers la trouvent mauvaise, et, déjà, les plus chatouilleux d'entre eux font mine de faire un mauvais parti à l'indélicat invité, lequel, sans s'émouvoir, reprend:

Décochons, décochons
Les traits de la satire...

Inutile d'ajouter que le rire fusa de toutes les bouches et que l'ironique chansonnier fut acclamé d'enthousiasme.

*
* *

Dans l'azur

Les ascensions aéronautiques, de plus en plus fréquentes, ont permis de recueillir quelques indications sur la hauteur à laquelle peuvent s'élever certains oiseaux.

L'aéronaute Hergesell, de Strasbourg, a rencontré un aigle à une hauteur de 3.000 mè-res, puis deux cigognes et un busard à une auteur de 900 mètres. Dans d'autres ascenions, il a été rencontré des alouettes à 1.000 nètres et des corbeaux à 1.400 mètres. Toufois, ce sont là des chiffres exceptionnels, ar au-delà de 1.000 mètres, on ne rencone que rarement des oiseaux. Déjà, au-delà de 00 mètres, le nombre en est restreint. La plu-art des espèces volent dans la zone des remiers 400 mètres.

Pêle-Mêle Connaissances.

— Dans la vie normale, nos poumons expulent environ 500 litres d'air à l'heure.

— Il y a deux ans, on comptait, à Paris, t dans la Seine, 3.781 médecins. En 1895, n ne recensait que 2.421 médecins, c'est-àire qu'en dix ans ils ont augmenté de 1.360 nités!

— Tel qu'il existe actuellement, le téléhone sans fil ne permet pas de converser t d'entendre à la fois. Il faut d'abord parer et puis prendre l'appareil récepteur pour ntendre la réponse. Les premiers messages éléphoniques sans fil ont été échangés entre erlin et Charlottenbourg.

— C'est l'Irlandais Walton, naufragé sur es côtes vendéennes en 1035, qui inventa et réa, en France, l'industrie de l'élevage des noules. Il construisit le premier *bouchot* ou alissade clayonnée constituant à la fois parc t pêcherie.

— Imbus de préjugés ataviques, les médeins du moyen-âge interdirent longtemps à eurs malades de manger des pommes « ces pesilentielles pommes qui ont été la cause du éché originel, qui engendrent les crachements e sang et la phtisie, car elles déversent, isaient-ils, dans l'estomac un mauvais suc astrique ».

— Les Parisiens, grands amateurs de naviation fluviale, ont à leur disposition une lottille de cinq cents bateaux à hélices qui ourraient embarquer, en une seule fois, une rmée de 28.000 hommes.

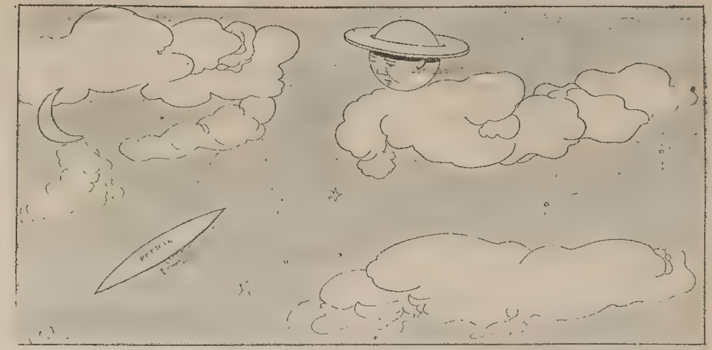
— L'exportation, de France en Angleterre, es viandes abattues est presque impossible, arce que les Anglais, par précaution saniaire, exigent que la viande soit expédiée vec le cœur, le foie et les poumons, c'est-àire les parties qui se gâtent le plus rapideient.

— L'homme, par sa denture, semble être lutôt un frugivore qu'un omnivore; absoiment comme le chimpanzé. Nos ancêtres e la préhistoire n'ont peut-être consommé ie des fruits. C'est un fait, d'ailleurs, qu'ils euvent suffire à notre subsistance, et Stanéy a prédit, un jour, que les bananes formeaient toute la nourriture du genre humain.

— La France ne compte pas moins de *quatreingt-deux* écoles *pratiques* d'agriculture où eux mille huit cent cinquante élèves seuleent reçoivent les leçons de six cent cinuante et un professeurs, ce qui donne quatre èves par professeur.

— Parmi les innombrables commissions (comissions d'enquêtes, d'initiative et autres) que ous voyons fonctionner autour de nous, la commission des étoiles filantes » n'est, assuément pas la plus banale. Elle répond pourant à un but très grave et est présidée ar le savant M. Puiseux, de l'Observatoire e Paris.

— Les guerriers grecs des temps homériques vaient déjà des hôpitaux de campagne, emryons des ambulances modernes. La femme jouait aussi le rôle qu'elle tient actuelleent auprès des blessés. Elle rivalisait avec homme dans la pratique de l'art de guérir, omme médecin ou comme infirmière. De nomreuses esclaves étaient vouées à cet office.

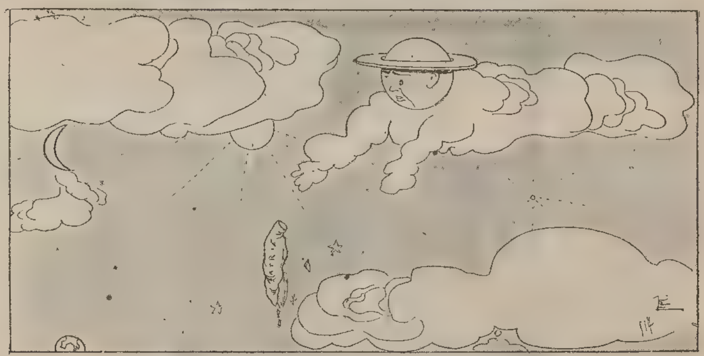


LES SURPRISES D'UNE NOUVELLE INVENTION

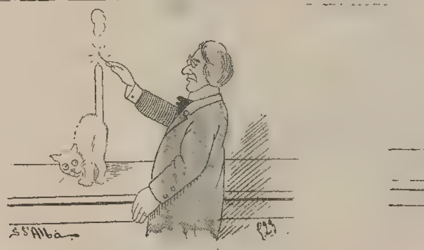
SATURNE. — Tiens, le beau cigare, je vais me l'offrir!



— Coupons toujours le bout!



— Bon! le voilà tout mou! oh! ça ne m'étonne pas, c'est encore un cigare de la régie française!



— Comment, vous! un membre de la Société protectrice des animaux, martyriser une pauvre bête!



— Moi! mais j'allume ma bougie!

Almanach-Surprise de la " FAMILLE "

Ainsi qu'il le fait chaque année, le journal la **FAMILLE** met en vente un almanach pour l'an **1908**.

Artistement illustré de douze grandes compositions correspondant aux douze mois de l'année, abondamment fourni de renseignements pratiques, de conseils utiles, de recettes de chaque jour, il contiendra, en outre, des vers délicats, de très jolies nouvelles littéraires, une partie musicale, une histoire curieuse des Fêtes des Corporations, et aussi un très amusant et intéressant referendum, auquel voudront certainement répondre tous ses Lecteurs. Enfin, cent autres choses que nous ne pourrions citer qu'en reproduisant entièrement ici la table des matières.

De plus, et ce n'est pas un de ses moindres attraits, chaque exemplaire de cet almanach contient, dans une enveloppe fermée, un bon-prime donnant droit à une surprise d'une valeur de 0 fr. 60 à 1.200 francs. Qui pourrait ne pas acheter cet almanach, qui ne coûte sûrement rien, et peut vous valoir une surprise aussi... intéressante.

En réalité, cet almanach, qui sera adressé, comme les précédents, franco contre 0 fr. 75 centimes, sera non seulement une distraction agréable, mais encore un vade mecum indispensable. Nous sommes persuadés qu'il charmera les loisirs des soirées familiales, et fera passer quelques heures exquises à tous nos Lecteurs

En vente partout 0 fr. 60, franco 0 fr. 75 en mandat ou timbres adressés 7, rue Cadet, Paris.

UN PEU DE TOUT

Un bon fusil et un bon chien sont indispensables au chasseur; mais il doit aussi ne pas négliger de faire une petite provision de **Biscuits Pernot**. Un chasseur averti saura, de la sorte, éviter la fringale, malaise horriblement pénible et tout particulièrement désagréable, quand, dans la vaste plaine, on n'aperçoit à l'horizon aucun toit hospitalier et que le gibier vous nargue.

PETITE CORRESPONDANCE

M. E. Roubaud. — Ils sont en zinc repoussé.

M. Olivier. — Les deux premiers seulement nous semblent avoir quelque intérêt.

M. Chasles. — On met cette anecdote sur le compte de tant de personnages, qu'il est à présumer qu'elle est tout simplement de pure invention.

Mme André. — Les romanciers ne sont pas à un anachronisme près, ne vous étonnez pas outre mesure de celui-là.

L. R. L. — Les vapeurs d'eau forte ou d'esprit de sel endommagent beaucoup tous les objets métalliques placés dans la pièce où ces vapeurs se sont propagées. Elles sont bien, comme vous le présumiez, la cause du mal.

M. Renaudot. — Il ne faut pas prendre le dictionnaire de l'Académie comme un modèle de précision dans la définition des termes mathématiques. Les définitions erronées ou incomplètes y sont nombreuses.

Paris, Toul. — Non, on n'a pas le droit (du moins dans des actes officiels), d'ajouter arbitrairement une particule à son nom, cela constituerait un changement de nom, ce qui ne peut être obtenu que par décret.

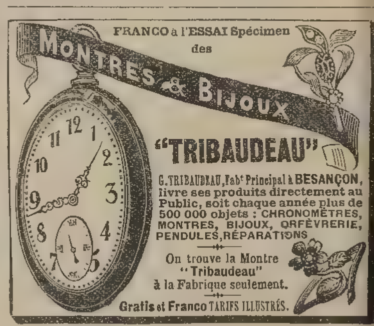
CHEMIN DE FER DE L'OUEST

LES AFFICHES EN CARTES POSTALES

La Compagnie des Chemins de fer de l'Ouest met en vente, au prix de 0 fr. 40, dans les Bibliothèques des gares de son réseau, un Carnet sous couverture artistique de 8 cartes postales illustrées, reproduisant en couleurs les plus jolies affiches établies pour son service entre Paris et Londres, par Rouen, Dieppe et Newhaven et contenant en outre la relation de ce voyage avec 8 vues en simili-gravure des principaux points situés sur le parcours.

Ce carnet de cartes postales est adressé franco à domicile, contre l'envoi de 0 fr. 40 en timbres-poste au Service de la Publicité de la Compagnie, 20, rue de Rome, à Paris.







LES PROVERBES

On a souvent besoin d'*un plus petit que soi*, comme disait un géant en se lavant avec un savon « **LUXOR** ».

Le Pain **60** c. Dépôt : 12, Rue Saulnier, Paris

13e ANNÉE — N° 48 10 Centimes 1er DÉCEMBRE 1907.

Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

FRANCE : UN AN 6 fr. SIX MOIS : 3 fr. 50
ÉTRANGER : UN AN 9 fr. SIX MOIS : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

LA BONNE MÉNAGÈRE, par Benjamin RABIER.



— Qu'est-ce que vous faites là ?

— Le pauvre cher homme... il serait toute la journée de mauvaise humeur, s'il ne se réveillait pas à 6 heures, et ne trouvait pas sa pipe et son verre d'eau.

La collaboration au Pêle-Mêle est rétribuée. Pour recevoir franco le libellé des conditions, envoyer 0 fr. 15 en timbres-poste.

DIX CENTIMES, DEUX SOUS.

Notre ami Poindinterro, bien connu des lecteurs du *Pêle-Mêle*, n'est pas seulement un sphinx redoutable, c'est aussi, parfois, un sinistre farceur.

La scène suivante est prise sur le vif. Elle se passait la semaine dernière, sur la pelouse du Ranelagh, au Bois de Boulogne. *Décor* : Verdure, diabolos, promeneuses, enfants, nourrices, etc...



La Loueuse. — *Oui, c'est deux sous, vous savez bien.*

Poindinterro est assis au centre de la pelouse, sur une de ces chaises en fer du modèle de celles si incommodes qui sont louées pour la journée au public, moyennant la somme de dix centimes par... tête. Celle de Poindinterro (1) est plongée dans ses mains. Il est sans doute absorbé par la recherche d'un nouveau problème à soumettre à ses œdip's habituels.

Derrière lui, s'avançant à pas de loup, à la façon des Peaux-Rouges, tout en se dissimulant derrière les arbres, une ombre se glisse. C'est la loueuse de chaises qui, ayant aperçu un nouveau client, se prépare à le happer, avant que celui-ci ne quitte son siège.

Soudain, la loueuse, bondit, brandissant son perforateur à contre-marque :

— « Vous avez vot'billet? »

Poindinterro. — Mon billet?

La Loueuse. — Oui... vot'billet de chaise?

Poindinterro. — Non, Madame.

La Loueuse, *sans mot dire, détache un ticket de son carnet à souche et le tend à Poindinterro.*

Poindinterro, *aimable.* — Merci, Madame. *Il met le ticket dans son gousset.*

La Loueuse, *toujours muette et sévère, tend a main.*

Poindinterro, *également muet, mais nullement sévère, sans voir le geste, replonge la tête dans ses mains.*

Le jeu de scène, silencieux, continue. La loueuse agite une main impérative. Poindinterro, toujours absorbé, fait le geste de chasser une mouche importune. La loueuse tapote de deux coups secs, du bout des doigts, l'épaule de Poindinterro. Celui-ci relève la tête et la regarde d'un air surpris, mais toujours courtois.

La Loueuse, *sur un ton impatient.* — Allons!

Poindinterro, *candide.* — Où ça?

La Loueuse. — Vot'billet, quoi!

Poindinterro. — Mon billet?

La Loueuse. — Oui, c'est deux sous, vous savez bien. (*Elle retend la main, avec ce petit frémissement du bout des doigts, qui veut dire: Allons vite! Allons vite!*)

Poindinterro. — J'ignorais, Madame. Pardonnez-moi, je pensais que vous distribuiez des petits prospectus, comme on en distribue partout dans Paris... Mais si c'est dix centimes... je ne suis pas acheteur, mille regrets. Tenez.

Il tire son ticket et le lui met dans la main.

La Loueuse, *estomaquée.* — Comment..., vous ne voulez pas payer vot'billet?

Poindinterro, *digne et froid.* — Non, Madame.

Il s'isole à nouveau, la tête entre ses mains.

La loueuse le regarde une minute, muette de fureur concentrée, puis, influencée tout de même par le large dos et les épaules robustes de notre ami, elle domine un geste de menace, mais file, telle une biche, du côté du garde, qui fait les cent pas sur la pelouse.

Bref colloque. Tous deux reviennent. La loueuse, empressée, marchant devant le garde paisible. Ils arrivent auprès de Poindinterro, toujours absorbé.

La Loueuse. — C'est c'lui-là.

Poindinterro relève la tête.

Le Garde. — C'est vous, Monsieur, qui ne voulez pas payer votre billet?

Poindinterro. — Je viens de dire, en effet, quelque chose de semblable à cette dame.



Poindinterro. — *Garde... arretez cette femme*

Cependant, la scène s'anime. Des curieux, des enfants, se sont approchés. Pour un instant, les cerceaux ne roulent plus dans les jambes des promeneurs, les diabolos ne retombent plus sur leur tête, les balles de tennis et les ballons gisent à terre, inoffensifs. On fait cercle.

Le Garde. — Si vous ne voulez pas payer votre billet, il ne faut pas rester là. Vous n'avez pas le droit de vous asseoir.

Poindinterro. — Je suis pourtant fatigué.

Le Garde, *sèchement.* — Il y a des bancs.

Poindinterro, *sentencieux.* — Je vois des bancs, garde. C'est la vérité. J'en vois même beaucoup. Mais... de même que les pelouses de gazon ne sont pas faites pour qu'y pousse le gazon, de même que les barrières qui les entourent ne sont pas faites pour les protéger, mais bien pour qu'on les enjambe, de même les bancs ne sont pas faits pour s'asseoir.

Le Garde. — Qu'est-ce qu'il raconte... Qu'est-ce qu'il raconte!

La galerie commence à s'amuser.

Poindinterro, *de plus en plus sentencieux.* — Les bancs sont faits pour être arrosés par la lance des cantonniers; aussi pour être recouverts de peinture fraîche; mais surtout, garde, surtout pour permettre aux enfants d'y ériger des pâtés de sable. Je connais, moi qui vous parle, je connais un homme (intimement même), c'est moi... Eh bien, ledit s'est promené pendant deux heures autour de cette pelouse, sans trouver une place pour l'occuper. Je parle, garde, je parle d'une place décente où, sans risque de le souiller dégoûtamment, je puisse installer le fond de mon pantalon.

Le Garde. — Il ne s'agit pas de tout ça. Voulez-vous payer votre billet, oui ou non?

Poindinterro, *imperturbable.* — Car enfin .. ce n'est pas vous qui me l'auriez remboursé, mon pantalon..., non plus que Madame N'est-ce pas? J'ai donc été réduit à aller chercher une chaise, à l'apporter ici, et...

La Loueuse, *au garde.* — Emmenez-le donc. Emmenez-le donc. Vous n'voyez pas qu'y s'moque de vous.

Le Garde, *une dernière fois conciliant.* — Enfin, payez votre chaise, sinon je vais être obligé de vous conduire au poste.

Poindinterro. — Vous voulez dire que vous allez me prier de vous y suivre?

Le Garde. — Soit.

Poindinterro, *se levant.* — Alors, allons!

Départ. Tout le monde suit, très amusé. Tout à coup :

La Loueuse, *se précipitant.* — Non... mais... le v'là qu'emporte ma chaise!!

Elle se jette sur la chaise que Poindinterro emportait, en effet, et la lui arrache, après une courte lutte.

Poindinterro, *changeant soudain d'allure, et prenant un air d'indiscutable autorité.* — Garde... Arrêtez cette femme!

Le Garde, *influencé.* — Mais...

Poindinterro, *inflexible.* — Arrêtez cette femme! Elle vient de se rendre coupable d'un vol... avec cette circonstance aggravante qu'il est accompagné de violence. Ces personnes sont témoins. Flagrant délit. Un à cinq ans de prison...

La Loueuse, *suffoquée.* — Hein?

Poindinterro. — Cette chaise est à moi. Voici la facture.

Il exhibe, aux yeux du garde stupéfait, la facture de sa chaise, qu'il a, en effet, achetée le matin même, et apportée sur les lieux.

Tableau.

La Loueuse, *pleurnichant.* Mais, Monsieur ... je n'savais pas... j'ignorais... si j'avais su...!

Poindinterro. — Cela vous apprendra à être plus aimable, désormais

La Loueuse. — Oh! mon bon Monsieur, je vous assure que j'agirai plus avec vous comme ça, à présent!

Poindinterro, *doutant.* — Vraiment?

La Loueuse. — J'vous jure, mon bon Monsieur... Avec un autre... j'dis pas!

(1) Nous parlons de sa tête.

Poindinterro. — Voilà le mot du cœur... Aussi, chère Madame, je ne veux pas être en reste de générosité avec vous... Je retire ma plainte. Rendez-moi ma chaise.

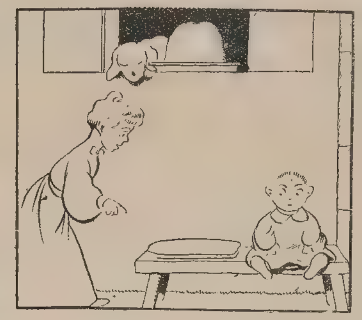
Etienne Jolicler.

AVIS

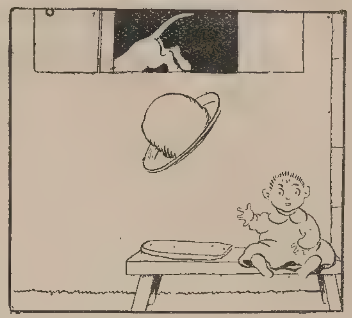
Vu l'abondance de la publicité, ce numéro contient vingt pages.

Voir page 4 le deuxième Concours du "VERS ATTIQUE".

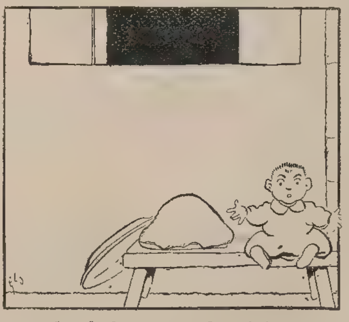
Vu l'abondance des envois, le résultat du Concours de devinettes paraîtra dans notre prochain numéro.



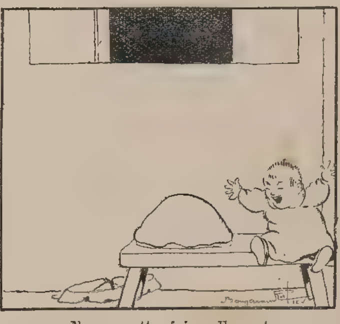
— Voilà toujours du pain... Si tu es bien gentil, je te donnerai quelque chose de bon pour manger avec.



— Oui..., je la connais celle-là... maman promet toujours...



...plus de beurre que de pain!



— Non... cette fois, elle a tenu parole!...

LA MOTTE DE BEURRE

Pêle-Mêle Causette

Lettre ouverte à un député.

Je vous ai entendu causer dernièrement, monsieur le député. C'était dans une maison où la chère est bonne et le vin généreux.

Vous péroriez d'abondance. En votre qualité de radical-socialiste, vous aviez enfourché le dada si prisé des vôtres en ce moment: l'anti patriotisme.

Et vous traîniez aux gémonies les Hervé et consorts.

Quand vous eûtes terminé, un murmure d'approbation circula autour de la table, et des mains se tendirent même vers vous. C'était touchant. En cet instant, le sourire satisfait qui errait sur vos lèvres et dans vos yeux traduisait l'impression d'un homme qui vient de sauver la France.

Moi, dans mon coin, je souriais aussi, mais sous une autre pensée.

Je songeais à la comédie politique dont j'avais sous les yeux un des interprètes.

Et derrière vos diatribes, je sentais nettement le battage, comme on sent derrière le boniment du camelot, le souci de vous vendre sa marchandise.

Au fond, votre patriotisme et leur antipatriotisme diffèrent plutôt par des apparences que par des réalités.

L'Univers entier désire la suppression des guerres, lesquelles sont incompatibles avec les notions de justice que nous enseigne la civilisation.

Les uns et les autres savent que pour arriver à ce résultat, une convention internationale est indispensable.

Les socialistes, qui ne peuvent se résoudre à voir s'accomplir la grande réforme en dehors d'eux, ont inventé l'antipatriotisme. Simple bluff qui ne tire pas à conséquence et qui est destiné à rester dans le domaine des choses purement abstraites.

Quant à vous, qui feignez de prendre au sérieux les théories antimilitaristes et qui foncez sur elles, comme Don Quichotte sur les moulins à vent, votre indignation est toute de surface. En réalité vous avez conscience, aujourd'hui, de l'impossibilité de concilier les théories individualistes avec celles du collectivisme.

Vous cherchez donc une rupture avec ce dernier parti. Et pour donner le change à vos électeurs qui pourraient ne pas comprendre cette évolution, vous la mettez au compte du patriotisme outragé.

C'est habile sans doute, mais je préférerais, pour ma part, plus de franchise et plus de confiance dans la sagacité du peuple.

Vous jouez inutilement d'une corde dangereuse.

Vos électeurs, soyez-en persuadé, se rendraient parfaitement compte de votre situation et de la nécessité où vous êtes de répudier le collectivisme et d'aller à l'individualisme.

Si vous leur expliquiez avec lucidité la différence qui sépare ces deux grands principes, si vous leur exposiez les raisons qui vous ont fait opter pour l'individualisme, ils vous sauraient gré de votre loyauté. Et vous n'auriez pas à vous en repentir.

Mais le souci de votre réélection domine toute autre considération, et vous laissez subsister une équivoque, pour ne pas avoir à prendre nettement position.

C'est ce qui m'autorise à sourire quand je vous entends discourir.

Les théories hervéistes ou jaurésistes, vous le savez mieux que personne, sont des bulles de savon sans consistance. Elles n'ont d'autre importance que celle que vous voulez bien leur donner.

Mieux vaudrait mille fois ne pas en faire état et aborder vos électeurs en leur disant:

« Je me suis inscrit à l'individualisme, car je considère le respect de la liberté individuelle comme la plus précieuse des institutions.

« Je m'attacherai désormais à poursuivre la réalisation de toutes les réformes qui découlent de ce principe.

« Parmi les plus importantes, figure l'abolition des privilèges et monopoles particuliers.

« Quant aux administrations de l'Etat, elles ne doivent être, aux yeux de l'individualiste, que des services publics.

« Elles ne sauraient donc concourir à équilibrer le budget.

« Toute idée de bénéfice doit en être écartée. Ce seront des mutualités et non des ressources budgétaires.

« Le fonctionnarisme devra être réduit à son expression la plus concise et la paperasserie sera battue en brèche avec une ardeur inflexible.

« La justice sera simplifiée et rendue égale pour tous par l'extension du jury à toutes les controverses de fait, etc., etc. »

Un pareil langage, monsieur le député, vous aliénera peut-être certains électeurs, mais comme il vous vaudra la confiance de beaucoup d'autres, il y aura compensation, croyez-m'en.

La ligne droite est et restera toujours le plus court chemin d'un point à un autre. Cet axiome est vrai, même en politique.

Fred Isly.

TROISIÈME GRAND CONCOURS DU "VERS ATTIQUE"

Prix : 500 francs.

En attendant le résultat du dernier Concours qui paraîtra prochainement, nous en ouvrons un nouveau.

Voici le sujet sur lequel s'exercera l'imagination de nos lecteurs :

> **Tout change et varie en sept ans :**
> **Tel n'est rien, qui fut président ;**
> **Le raton devient rat**
> **Mais seul ne change pas**
> . . . .

Il s'agit de compléter le poème par un vers rimant avec les deux premiers.

Ce vers peut être d'un nombre de pieds quelconque, pourvu qu'il ne dépasse pas 12 pieds.

Nous rappelons que les abréviations ou élisions sont admises. La voyelle supprimée est remplacée par une apostrophe.

Rappelons aussi que dans le cas actuel toute rime en *an*, *ent*, *ans*, *ant*, etc., est acceptable au singulier comme au pluriel.

Le Vers attique comporte, en effet, une grande liberté.

Dix prix de cinquante francs chaque seront alloués aux auteurs des dix meilleurs envois.

Ces prix pourront être supérieurs à 50 francs.

En effet, chaque concurrent est prié de joindre à



son envoi le bon donné ici, et d'y ajouter soixante centimes en timbres-poste.

> 3e CONCOURS DU VERS ATTIQUE
>
> *NOM* (lisiblement) . . . . . .
>
> *ADRESSE* (lisiblement). . . . .
>
> **Joindre 60 centimes.**

Les sommes ainsi envoyées seront ajoutées aux cinq cents francs offerts par le « Pêle-Mêle », et réparties entre les dix gagnants.

Un concurrent peut envoyer plusieurs réponses, chacune accompagnée d'un bon et de 60 centimes.

Il ne pourra, cependant, être primé plus d'une fois dans un même Concours.

Les envois non accompagnés du bon et de soixante centimes ne prendront pas part au Concours.

POUR LE RÉSULTAT. IL DOIT ÊTRE ENTENDU QUE LA DÉCISION DE LA DIRECTION DU « PÊLE-MÊLE » EST SANS APPEL.

Ce Concours sera clos le 7 décembre.

Adresser les solutions au Directeur du Pêle-Mêle, *7, rue Cadet, en ayant soin d'inscrire extérieurement sur l'enveloppe :* **VERS ATTIQUE.**



LA REVANCHE DU MALADE

Le Docteur. — C'est bien entendu, n'est-ce pas? aujourd'hui vous ne prendrez rien!...

Questions interpêlemêlistes

Quelles sont les conditions pour pouvoir porter une arme? Faut il être majeur? Quelles sont les formalités à remplir?

Un Lecteur du siècle dernier.

—

Comment peut-on imiter, dans les coulisses, le départ et l'arrivée d'une voiture automobile ou d'un train? Et en général tous les bruits que l'on entend en dehors de la scène?

H. Gromont.

—

Est-il permis de supposer que les langues parlées à la surface du globe ont une commune origine; en ce cas, quelle serait la mère de toutes ces langues?

E. Lambert.

****

Un incendie à Landerneau

On raconte une plaisante anecdote sur les pompiers de Landerneau. Car Landerneau possède des pompiers, tout comme Nanterre, s'il vous plaît. S'ils sont moins renommés, c'est qu'ils n'ont pas trouvé encore, comme leurs légendaires confrères, un compositeur pour les mettre en musique.

Or, une nuit, nuit mémorable dans la région, un incendie éclata. Le tocsin s'étant mis à sonner, ce fut un branle-bas général dans toute la ville.

Justement, la veille, il y avait eu grande fête au pays, avec un défilé dans lequel tous les chevaliers de la lance avaient figuré en grand uniforme.

C'était heureux, car à cette occasion les uniformes étaient sortis des armoires, la pompe elle-même avait eu les honneurs d'un astiquage soigné.

En moins d'une heure, le corps de pompiers au grand complet était donc réuni sous les ordres du capitaine.

Et la pompe, vigoureusement traînée par de solides biceps, arrivait, prête à fonctionner au pied du bâtiment incendié. Elle était aussitôt mise en batterie.

Cependant, la manœuvre ne s'accomplissait pas sans difficulté.

On s'aperçut, en effet, que les accessoires de la pompe, ne comprenaient pas la moindre torche. Comme cet incendie était sans précédent, et que la pompe, en personne rangée, n'était jamais sortie la nuit, cette lacune n'avait frappé personne.

Un hasard malicieux voulait justement que la nuit fût noire. La lune, horrifiée, sans doute, par le sinistre, s'était réfugiée derrière de gros nuages couleur de suie.

De l'immeuble, en proie au feu, ne sortait qu'un épais tourbillon de fumée dont on distinguait les énormes spirales se détachant en sombre sur le ciel plus sombre encore.

Les pompiers, la lance au poing, attendaient les ordres du capitaine qui, aussi embarrassé qu'ému, se demandait ce qu'il allait faire devant un ennemi invisible.

Eteindre l'incendie, parbleu! c'était bien son intention, mais fallait-il le voir, ce bougre d'incendie!

Soudain, pour lui donner satisfaction, apparemment, une langue de feu se fit jour à travers une lucarne. Un soupir de satisfaction circula parmi les pompiers, et, aux applaudissements du village accouru, une lance fut dirigée vers la flamme.

Mais en cet instant, la voix du capitaine retentit, impérieuse:

— Veux-tu bien t'arrêter, Sapineau! Tu ne vois donc pas, crétin, que tu vas éteindre la seule lumière que nous ayons pour éclairer la manœuvre!

PENSÉE

Pour faire plaisir à quelqu'un, il suffit de se déclarer toujours de son avis.

Il y a des exceptions cependant, notamment quand il s'écrie: « Dieu! que je suis bête! »

ourrier Pêle-Mêle

Demi-quart

ns une lettre publiée ici-même, M. Delile aignait de la perte que subit un acheteur se fait servir un *demi-quart*. Au lieu de rammes et demi, on lui donne 60 grammes. cette lettre, plusieurs détaillants répondent la division en demi-quarts est désavantae pour le vendeur. Elle nécessite le même il que la vente par livre et occasionne pertes dans la manipulation. En outre, étaillant doit livrer un sac ou autre enppe pour le demi-quart comme pour la

Anneau nuptial

Monsieur le Directeur,
réponse à la demande du lecteur pêlete G. L.:
sage de l'anneau nuptial remonte, selon ques-uns, jusqu'aux Hébreux. Cet anneau en usage chez les Grecs et les Romains est d'eux que les chrétiens ont reçu pratique qui est fort ancienne parmi comme il paraît, par Tertullien et par ques vieilles liturgies où est indiquée la ère de bénir l'anneau nuptial.
modernes en ont fait l'emblème du age. On lui a donné la rondeur d'un e pour exprimer que l'amour des deux x doit être infini. Cet anneau était d'abord er, avec le chaton d'aimant, parce que, e l'aimant attire le fer à lui, de même x doit attirer sa bien-aimée des bras de parents. Enfin — usage qui a continué le plaçait en signe d'alliance au doigt el il a donné le nom d'annulaire, parce y avait, prétendait-on, dans ce doigt, ligne qui allait directement au cœur. cevez, etc.

Green-Devil.



LE CHIEN POLICIER

— Hé là! mais ce n'est pas moi l'apache!...

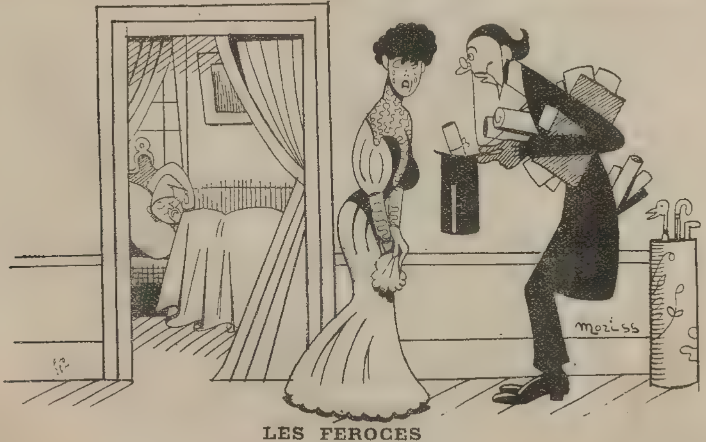


PETITE FABLE MODERNE

Le bedeau d'Arbouzac vint un jour à Paris,
A la Place, dit-on, demander un sursis.
Mais durant sa demande, un voleur, plein d'audace,
Habilement lui prit
Sa châsse de valeur qu'il avait avec lui.



MORALE
Qui va à la Place perd sa châsse.



LES FÉROCES

L'AUTEUR. — Comment! M. Bluff est malade?

LA FEMME DU DIRECTEUR DE THÉATRE. — Oui, le médecin sort d'ici... il a dit qu'il n'avait plus que quatre heures à vivre...

L'AUTEUR. — Quatre heures, j'ai le temps de lui lire ma comédie.

Le sang-froid de Bénouyard

(NOUVELLE)

Bénouyard alliait au sang froid une grande initiative, deux qualités qui, si elles ne vous conduisent pas toujours à la fortune, vous tirent parfois de réels dangers.

Un soir, après être rentré très tard du café où sa folle passion de la manille aux enchères l'avait retenu, Bénouyard se dévêtait rapidement et s'apprêtait à se glisser dans les draps quand, ô stupeur! il aperçut deux semelles énormes émergeant de dessous son lit. Que parlons-nous de stupeur? La sienne fut de si courte durée! Mettant son absence à profit, un malfaiteur était là, qui s'était subrepticement introduit dans sa chambre. La situation était nette: la bizarre position de l'intrus en ces pénates qui n'étaient pas les siennes, indiquait clairement de coupables intentions.

Ces désagréables constatations eussent, sans doute, été, pour tout autre que Bénouyard, le prétexte de cris, de scandale. Mais notre héros n'ignorait pas que messieurs les apaches détestent le bruit et s'irritent aisément de protestations bruyamment formulées. Seule, une intelligente diplomatie pouvait le sauver de ce mauvais pas. Son parti fut bientôt pris. Incontinent, Bénouyard s'assit à l'écart et commença à sangloter, en observant un savant crescendo. Quand de vraies larmes eurent suffisamment inondé son visage:

— Hélas! murmura-t-il, je ne suis qu'un ingrat! c'est demain la fête de ma très chère vieille mère, et je le savais pourtant bien! Ah! misérable Bénouyard! tu n'as pas su garder une toute petite pièce de cent sous, qui eut servi à lui envoyer un souvenir pour fêter son respectable anniversaire. Bénouyard! Bénouyard! que la malédiction soit sur ta tête! pourquoi avoir oublié ta mère? Ce matin tu avais vingt beaux francs, ce soir, il ne te reste plus un sou. Tout perdu à la manille en de crapuleuses tournées de bocks! Ah! pleure, pleure, pleure, triste brute!

Durant cette violente diatribe, d'abondantes larmes étaient venues authentifier son factice désespoir.

Tout à coup, parti de dessous le lit, un formidable éternuement éclata comme un bruit de cymbales. Gagné par l'émotion de Bénouyard, l'homme aux énormes semelles venait de dévoiler brusquement son incognito.

Rampant sur le ventre, l'apache surgit, les yeux noyés de larmes. Puis il tendit une grosse patte sale à Bénouyard, qui s'était négligemment retourné:

— Pauv'vieux! sanglota-t-il. Moi aussi j'ai eun' vieille parente qui m'a élevé à la campagne. On sait c'qu'c'est. On a beau être un monte-en-l'air, on a du cœur tout d'même! Pour ce qui est de la chose qu'je suis là, v'là, j'ai dû me tromper d'étage. Faut pas m'en vouloir, on va se tirer en douce. Mais avant, je te refile une thune, rapport à ta vieille maman. T'y enverras ça demain!

Délicatement, l'escarpe avait tiré de sa poche une pièce de cent sous qu'il déposa dans la main de Bénouyard. Celui-ci n'eut que le temps d'enfiler son pantalon et de chausser ses pantoufles pour éclairer son « visiteur » dans les escaliers.

Quand l'apache fut en bas, Bénouyard se pencha sur la rampe et ne put réprimer un éclat de rire. L'homme l'entendit et soudain la vérité lui apparut. Il avait été roulé. Il s'arrêta, leva le poing, et d'une voix empreinte d'un profond mépris, il cria:

— Voleur!

Jean ROSNIL.

COMBATS D'AUTRUCHES

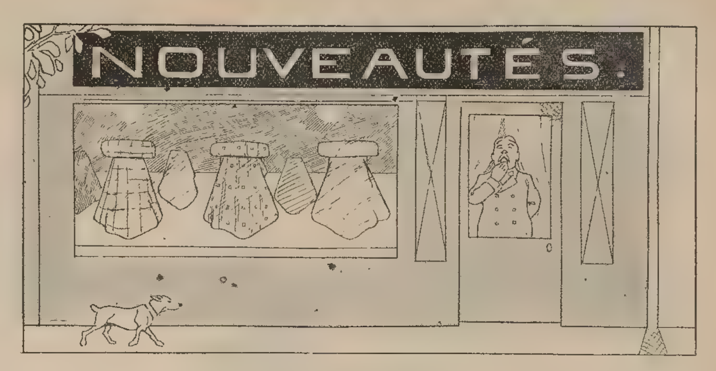
Les propriétaires des fermes d'autruches retirent de très jolis revenus de leurs élèves; outre les plumes, qui constituent la partie la



— Autrefois, j'étais simple homme d'équipe au métro, et je baladais les arrosoirs sur les quais.

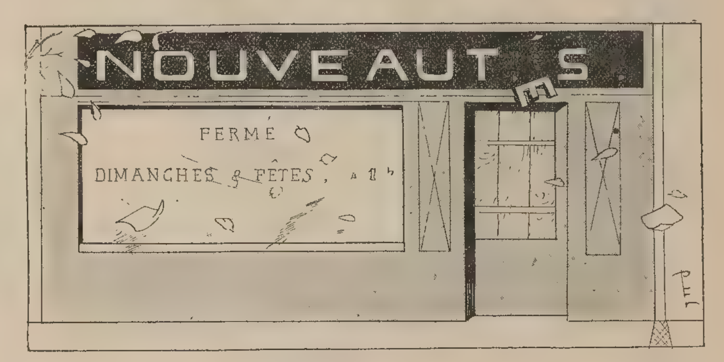


Aujourd'hui, grâce à ma bonne conduite, je suis arrivé à percer.



ANGLOMANIE

La pauvre petite boutique de nouveautés ne faisait pas un sou, quand...



...un heureux coup de vent arracha, une nuit, une lettre de l'enseigne.



Et, le lendemain, la foule des clients, séduite par l'allure britannique de la maison, se rua dans la boutique.

****

plus claire de leurs bénéfices, les *ostrich farmers* peuvent vendre les œufs, douze fois plus gros que ceux de poule; ils peuvent se servir de ces ratides comme bêtes de trait, les autruches remplaçant fort bien les chevaux pour cet usage; ils peuvent enfin les dresser, car ces oiseaux sont très intelligents et exécutent des tours surprenants.

Ils ne faudrait pas croire, cependant, que tout est rose dans le métier d'éleveur d'autruches, car les maladies sont toujours à craindre, et plus dangereuse est encore la guerre que se font entre elles les autruches mâles.

Pour un motif des plus futiles, une question de rivalité, d'amour-propre, il n'est pas rare de voir deux de ces oiseaux engager une lutte terrible, qui se termine souvent par la mort, ou presque, de l'un des combattants. L'autre ne vaut guère mieux, vous pouvez en être sûrs.

Les autruches sont de véritables boxeurs, ayant toute une science de combat. Il faut les voir en garde, s'appuyant à terre sur un seul pied, l'autre levé, les ailes déployés, le bec grand ouvert et le cou allongé; il faut voir le sérieux de leur attitude et la haine qui semble flamboyer dans leurs petits yeux mobiles, pour comprendre ce que peut être une bataille d'autruches.

Les deux adversaires restent ainsi quelque temps, s'épiant mutuellement. Soudain l'un d'eux lance un coup de pied d'une violence formidable. Alors la lutte s'engage, terrible, sans merci. Les combattants se portent des coups de pied, dont le moindre étourdirait un homme, s'arrachent les plumes avec le bec, semblent s'étouffer avec leurs ailes frémissantes. Malheur à celui qui faiblira le premier, il est perdu!

Il arrive parfois qu'on peut séparer à temps les deux adversaires, mais avec combien de peines et au prix de combien de dangers! Car les deux autruches, furieuses d'être dérangées, tournent alors leur colère contre l'intrus.

Ce sont là, avec bien d'autres encore, les risques et périls du métier d'éleveur d'autruches.

EXPRESS-POCHADE

M. Durand est allé, à la prière de sa femme, annoncer à une dame un peu sourde qu'elle cesse de recevoir le lundi.

M. Durand, légèrement enroué, s'épuise en vains efforts pour se faire comprendre.

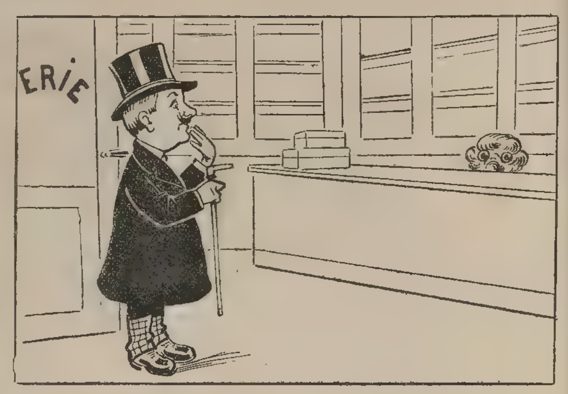
— Vous dites? répète pour la centième fois la bonne dame...



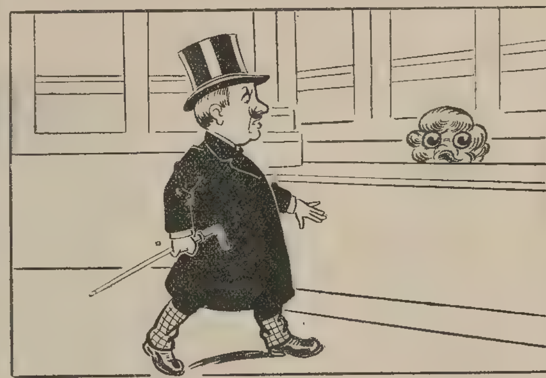
M. Durand (*impatienté*). — Je me tue à vous dire...
La Dame. — Vous voulez vous tuer...
M. Durand (*vociférant*). — ...à vous dire que ma femme a mis fin à ses jours...
La Dame. — Grand Dieu!... un double suicide!...



Sont-ils imprudents ces gens-là de se promener à de pareilles hauteurs! Un accident est si vite arrivé!...



Tiens!... Il n'y a donc personne dans ce magasin?...



— Hou!! Quel est ce monstre?...



— Ce monstre! Je ne vois pas, Monsieur, de quel droit vous m'insultez!...

La Dactyloscopie

Les criminalogistes ont souvent souhaité qu'on accorde plus d'extension à l'anthropométrie judiciaire. A une époque où sévissent les bandes de voleurs internationaux, s'impose un système international de fiches, propre à assurer l'identification des délinquants des deux mondes.

Quelques bons esprits, plus audacieux, ont même émis le vœu que tout citoyen ait sa fiche. Ils affirment qu'une pareille mesure rendrait de grands services pour les cas si fréquents de disparition, de morts d'inconnus, de substitution, d'arrestation arbitraire, etc.

Cette dernière proposition présenterait, en l'état actuel de notre service anthropométrique, de grosses difficultés. Pour ingénieux qu'il soit, le système Bertillon est d'une application longue et compliquée. On a estimé qu'en une matière aussi délicate, on ne saurait s'entourer de trop de garanties, et les nombreuses opérations, parues indispensables à l'établissement d'une « fiche », entravent toute possibilité de généralisation du système.

On a donc cherché si un procédé plus simple ne remplacerait pas efficacement toutes ces mensurations. Et on est tombé d'accord pour estimer que la lecture des empreintes digitales constituerait le dernier mot du progrès.

Chose curieuse, la longue sagesse des Orientaux avait, une fois encore, devancé la science contemporaine. S'il n'est pas au monde deux feuilles, deux gouttes d'eau, deux grains de sable qui se ressemblent, il peut être néanmoins très difficile de les différencier. S'il ne se rencontre pas deux hommes exactement semblables, il n'en est pas moins très ardu de trouver, en quelque partie de leur corps, la marque ineffaçable de l'individualité de chacun.

Les Chinois découvrirent le pouce. Depuis un grand nombre de siècles, son empreinte

IL Y A REMEDE A TOUT



Au théâtre de Landerneau, le ténor Gringallet devait chanter un opéra en compagnie de la forte, oh! très forte chanteuse, Mlle Lamasse.



Au bruit des ravisseurs, Gringallet devait prestement emporter, dans les coulisses, Mlle Lamasse, mais, hélas! à toutes les répétitions, le pauvret s'effondrait lamentablement sous le poids respectable de la chanteuse.



Cependant, grâce à l'esprit génial du régisseur, un invisible fil de fer vint suppléer aux efforts de Gringallet, et à la première, l'on put voir Gringallet emporter, telle une plume, Mlle Lamasse et disparaître dans les coulisses en courant avec une extrême vélocité!



Et dans les coulisses, voilà le plaisant tableau dont les favorisés pouvaient se gausser!!

sert de sceau chez eux; au Cambodge, au Siam, l'apposition du pouce sur de la cire ou de la laque molle, équivalait à une signature au bas d'un contrat. Au Bengale, dit M. Dastre, qui fit en son temps une savante études sur les empreintes digitales, un fonctionnaire s'en servit longtemps pour authentifier les actes publics susceptibles d'être falsifiés.

Malpighi, Ruysch, Albinus, anatomistes anciens, avaient déjà étudié les spires et les tourbillons papillaires qui agrémentent la pulpe de nos doigts. Puckinje, de Breslau, en décrivit les dessins essentiels. Le savant anglais, Francis Galton, apporta à leur étude la précision de sa méthode scientifique; Windt, Pottecher, le docteur Féré, en simplifièrent la notation; Juan Vucctich, par une claire classification des lignes, établit un code assez pratique pour servir de base à un système international.

C'est précisément la facilité et la rapidité avec lesquelles on obtient une empreinte digitale qui rend cette idée séduisante. Il suffit d'appliquer un doigt sur un tampon légèrement humecté d'encre et de le transporter ensuite sur un papier. Nulle imitation ne sera désormais possible; aucune possibilité de retrouver jamais un doigt susceptible de laisser la même empreinte.

L'empreinte de votre doigt est immuable, depuis le plus bas âge jusqu'à l'extrême vieillesse. Aucun effort pour en altérer la configuration ne réussirait. Des expériences furent faites sans succès, brûlures au fer rouge, à l'huile bouillante, arrachement de la peau. La marque indélébile subsistait toujours.

En outre, les empreintes de chacun de nos dix doigts différant essentiellement, la concordance des empreintes des dix doigts fournirait une certitude presque absolue d'identité. M. Dastre estime que la chance d'erreur serait de une sur soixante-quatre milliards.

L'efficacité de la dactyloscopie, comme moyen d'identification des délinquants, a déjà séduit bon nombre de pays. Les républiques Sud-Américaines, l'Urugay, le Chili, l'Argentine, le Brésil, l'emploient à l'exclusion de tout autre procédé. En Indo-Chine, elle servit, en 1904, à établir les fiches de 120.000 indigènes.

Mais d'autres pays, comme la France, ont recours à un système mixte. Ce sont: la Russie, la Belgique, la Suisse, la Roumanie, l'Espagne et le Mexique. Là, la lecture des empreintes digitales n'est qu'un chapitre de l'ensemble du système anthropométrique.

On sait que l'initiative d'identification judiciaire revient à M. Bertillon, qui commença d'appliquer ses méthodes en 1882. La dactyloscopie n'avait pas, à cette époque, l'essor qu'on lui voit à présent.

Elle parut insuffisante à M. Bertillon qui, pour établir ses fiches, utilise concurremment: 1º la mensuration du corps; 2º la colorimétrie de l'iris; 3º la photographie; 4º la description des particularités individuelles (tatouages, stigmates professionnels, etc.); 5º le portrait parlé; 6º la dactyloscopie.

Il paraît aujourd'hui que l'emploi exclusif de cette dernière méthode écarterait beaucoup de chances d'erreurs d'appréciations dans l'établissement des fiches. On affirme que ce serait là le plus rationnel des procédés d'identification judiciaire — celui de l'avenir.



Le médecin major Lafleur. — Grâce à vous, soldat Lelong, je peux me dispenser de la toise!!! (*lisant*) Hauteur: troisième bouton.

* * *

Les Morceaux préférés des Cannibales

Un anthropophage des îles Fidji donnait récemment à un voyageur quelques aperçus sur les préférences des cannibales. Ils estiment particulièrement la chair des Océaniens. Elle laisse loin derrière elle celle du blanc. La chair du blanc est très salée, celle du Polynésien est beaucoup plus douce. La saveur du vieux matelot est exécrable, cela vient de ce que ce dernier fait un grand usage de l'alcool et du tabac.

Et le sauvage qui avait donné ces détails au voyageur, changeant de conversation, lui offrit de le mener dans l'intérieur de l'île, où il trouverait beaucoup de belles fleurs. Le voyageur réfléchit et finalement préféra se passer des belles fleurs. Il n'eut peut-être pas tort.



L'INDEMNITÉ PARLEMENTAIRE

— Monsieur, me dit un député, les électeurs nous font grief d'avoir augmenté notre traitement. Ils ne se rendent pas compte des dépenses que nous sommes forcés de faire dans leur intérêt.

Ainsi, moi, j'habiterais bien une mansarde. Je ne le puis, à cause de l'électeur, qui se fatiguerait à monter six étages. Et puis, est-ce moi-même qui peux lui ouvrir la porte pour lui dire que je ne suis pas là. Il me force donc à avoir un domestique.

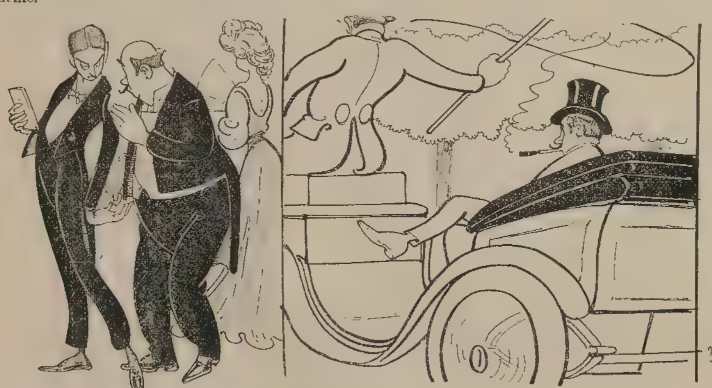
Vous n'ignorez pas le nombre incalculable de lettres d'électeurs auxquelles j'ai à répondre, pour leur exprimer gentiment le regret de ne pouvoir obtenir les faveurs qu'ils ambitionnent. Nécessité pour moi d'avoir un secrétaire.



Malgré les précautions prises, un membre de mon Comité pourrait parvenir peut être à s'introduire chez moi. Avec son sans-gêne habituel, il s'inviterait a dîner. Je dois donc toujours être prêt à cette éventualité, et pour cette raison, ma table doit être abondamment servie, moi qui suis la sobriété même.

Ma femme et ma fille, de goûts si simples, froisseraient l'électeur, si celui-ci apprenait qu'elles reçoivent en négligé. Elles sont donc obligées d'avoir des toilettes. (Et vous savez le prix des toilettes féminines!)

Toujours pour la même cause, mes enfants doivent s'ingénier à distraire nos hôtes. Ils sont donc tenus d'apprendre de nombreux arts d'agrément. Il faut, pour cela, s'adresser à des professeurs cotés et coûteux.



L'électeur aime à voir le nom de son député dans le journal. Me voilà donc forcé de fréquenter les Cercles, les premières, les soirées mondaines (moi qui n'aime pas sortir!). et obligé de graisser généreusement la plume aux courriéristes mondains, afin qu'ils me citent dans leur journal (moi qui n'aime pas la réclame!)

L'électeur veut que son député ait la main longue. Pour le prouver, je suis obligé de courir dans les ministères solliciter et obtenir des places pour mes neveux, cousins, etc. Je ne puis me présenter crotté, il me faut donc prendre des voitures. Et c'est moi qui paye.



— Mais... à quel moment allez-vous à la Chambre?

— Comment! vous êtes fou! mais, mon pauvre ami, si j'allais à la Chambre, il ne me resterait plus de temps pour m'occuper de plaire à mon électeur... ou bien alors, s'il préfère que j'aille à la Chambre, qu'il me permette de ne pas me préoccuper de ma réélection en portant mes appoint à 100.000.

Influence Mondaine.

L'homme cesse d'être lui-même dès qu'il y a du monde autour de lui.



Dès son enfance, un homme souffre infiniment plus quand un accident se produit devant témoins.



L'homme le plus économe devient soudain prodigue quand il est entouré d'autres personnes.



L'homme gêné d'argent, s'interdit, en public, tout acte susceptible de révéler sa situation, même à des inconnus.



Un petit affront peut passer inaperçu, mais s'il se produit devant le monde, il prend la proportion d'un san- [illegible]



L'homme, s'il est accompagné, n'a plus le droit d'avoir la mémoire des physionomies.



Enfin, mêlé à la foule, l'homme le plus paisible ne se croit pas permis de garder pour lui ses opinions.



A STUTTGART

— Qu'est-ce que fus chantez là, gamarate?
— Un air bien français, c'est l'*Internationale*!



DANGEREUSE NAIVETE

La nouvelle bonne de l'Administrateur colonial au Laos. — C'est y ben possible!... v'la la descente de lit de Monsieur qui s'amène toute seule!

Le Premier Collaborateur d'Ernest BLUM

(NOUVELLE)

Le célèbre vaudevilliste, Ernest Blum, est allé rejoindre tant d'autres amuseurs célèbres, tués, comme lui, bien moins par la maladie que par l'indifférence de leurs contemporains.

Pendant près d'un demi-siècle, il avait sacrifié, sur l'autel de l'art dramatique, et, souventes fois, il s'était grisé à l'encens du succès. Le jour où sa verve eut des rides et que ses fantoches perdirent l'équilibre, les directeurs de théâtres, sans égard pour sa gloire passée, le consignèrent à leur porte ou l'oublièrent dans une antichambre; et c'est de ce dédain ou de cet oubli qu'il est mort.



PARAITRE

— Qu'est-ce que c'est que ces explosions qu'on entend?... C'est chez vous, mon cher?...

— Oui, oui... ne vous inquiétez pas, c'est la bonne à qui ma femme a donné l'ordre de crever des sacs en papier, pour faire croire aux voisins que nous débouchons du Champagne!...

Ernest Blum n'était pas seulement un homme de lettres spirituel, c'était aussi un charmant causeur. Il possédait un stock d'anecdotes inépuisable et il savait les conter avec une exquise bonhomie.

Il y a quelque dix ans, dans son cabinet de travail de la rue Vivienne, d'où l'on apercevait ce grouillement du boulevard, si cher aux écrivains du second Empire, il me narra sa première aventure, ou, plutôt, mésaventure dramatique. Avec le recul des années, elle a perdu, sans doute, un peu de son sel, mais telle qu'elle, elle aura toujours, pour les lecteurs du *Pêle-Mêle*, le mérite de l'inédit.

— Dans ce temps-là, commença l'auteur de la *Jolie Parfumeuse*, je pouvais bien avoir seize ou dix-sept ans. J'avais déjà le goût des spectacles dans le sang, et j'étais fourré tous les soirs au théâtre Beaumarchais, proche de la demeure familiale. Les sombres mélos d'alors me passionnaient; ils me passionnent toujours, car je suis resté un grand enfant, et j'y ai été de ma larme aux *Deux Gosses*, comme autrefois aux *Deux Orphelines*.

A cette époque, j'avais un camarade de mon âge, un certain Arnould, que les lauriers de Scribe empêchaient de dormir. Le gaillard ne s'estimait rien moins qu'un Shakespeare en herbe, et il se croyait appelé aux plus hautes destinées dramatiques. Aussi ne cessait-il de me répéter: « quelque chose me dit que j'occuperai un jour une *situation élevée* ».

Je l'admirais profondément et je l'enviais un peu, mon cerveau étant gonflé de la même ambition. Seulement, moi, j'étais un modeste et un silencieux, et les rêves glorieux qui me hantaient la nuit, je les cachais soigneusement à tous, surtout à mon père, qui voulait faire de moi un commerçant.

Un soir, après la représentation de je ne sais plus quel drame farouche, Arnould, qui était l'homme des contrastes, me glissa en confidence: « J'ai en tête une idée de vaudeville en un acte très rigolo. Si tu veux, nous l'écrirons ensemble. »

Vous pensez si je sautai sur la proposition!

Dès le lendemain, nous nous mettions au travail, et, huit jours après, le vaudeville était debout. Je n'affirmerais pas, comme cet enthousiaste d'Arnould, qu'il fût très rigolo, car j'en ai oublié jusqu'au titre.

Mais ce n'est pas tout de confectionner une pièce, il faut la faire jouer. Durant des

semaines, peut-être des mois, ce fut notre unique souci.

Oh! les attentes interminables dans les couloirs nauséabonds des petits théâtres! Et les rebuffades des directeurs! Et les lazzis des cabotins!

Enfin, nos efforts aboutirent. Le directeur de *Bobino*, un théâtricule de la rive gauche, voulait bien recevoir notre premier-né, à condition que nous renoncions aux droits d'auteur, et que tous les accessoires fussent à notre charge.

Nous acceptâmes avec un empressement qui dut faire regretter, à cet impresario en avance sur son siècle, de ne pas nous avoir demandé aussi de payer les décors et les artistes.

Le jour de la première, Arnould et moi n'avions plus le sou, et il nous fut impossible d'offrir même un bouquet de violettes à nos gracieuses interprètes. Aussi nous gardâmes-nous de pénétrer dans les coulisses. Nous étions dans le fond de la salle, mêlés aux spectateurs à bon marché, et nous applaudissions avec la conviction de claqueurs à gages.

Je me trouvai, quant à moi, adossé à une fenêtre aux vitres brouillées. A un moment, je me trémoussai si nerveusement que je cassai un carreau.

Le directeur de *Bobino*, informé du dégât, me fit venir dans son bureau et me dit: « Monsieur Ernest — par crainte des gifles paternelles, mon chef-d'œuvre était signé Ernest B. — vous aurez l'obligeance de faire poser dès demain un carreau neuf, à vos frais, bien entendu, cela vous coûtera deux francs cinquante. »

Hélas! ni le lendemain, ni les jours suivants, je ne pus me procurer les deux francs cinquante, et jamais je ne remis les pieds à *Bobino*.

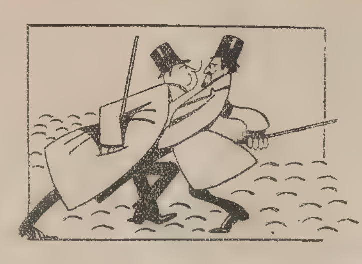
Des années coulèrent. J'étais maintenant un auteur dramatique à la mode; les directeurs étaient pendus à ma sonnette; je gagnais beaucoup d'argent, et, comme mes autres confrères en vogue, je le perdais au baccarat. Mais il m'en restait toujours assez pour fleurir la loge de mes gracieuses interprètes et pour désintéresser les vitriers.

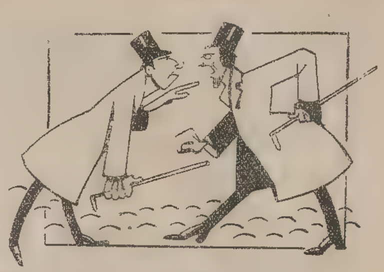
Un été que je débarquais à la gare Saint-Lazare, de retour d'un pèlerinage au casino de Trouville, je m'entendis appeler par un cocher d'omnibus: « Ernest! hé! Ernest! »

Je m'approchai, et qui est-ce que je reconnus sous le chapeau ciré? Arnould... oui, Arnould, mon premier collaborateur.

Son étoile ne l'avait pas trompé: il occupait bien une *situation élevée*.

Jacques Yvel.





LES PETITES MISERES DE L'EXISTENCE

Etre M. Moller, dentiste sans clientèle, rue de Sèvres, se voir bousculé dans la rue par un Monsieur...

...se disputer avec ce Monsieur...



...d'un formidable coup de poing, lui faire sauter trois dents...

...et entendre celui-ci s'écrier: « Merci!... J'allais justement chez M. Moller, dentiste, rue de Sèvres, me faire arracher les trois dents que vous venez de me démolir... »

!!!...

PENSÉE

Un voyageur de commerce de condition modeste, portait le nom de Rothschild, sans qu'il y eût entre lui et le milliardaire la moindre parenté.

Ce nom suggestif lui valait, dans ses pérégrinations, l'avantage d'être taxé à des prix plus élevés que le commun des mortels.

Aussi, avait-il coutume de dire:

— Etre riche, c'est fort bien. Etre pauvre, passe encore. Mais être pauvre et porter le nom d'un riche, ça c'est dur.

Façon de parler

Le professeur de l'école de Ferté-la-Gracieuse est entré dans sa classe.

— Il n'y a pas d'absents? dit-il, et pour s'en assurer, il jette un regard circulaire sur l'assemblée.

Mais son front se plisse. Il manque quelqu'un. Et désignant du doigt une banquette:

— Quel est l'élève absent assis à cette place vide?



FAÇON DE PARLER

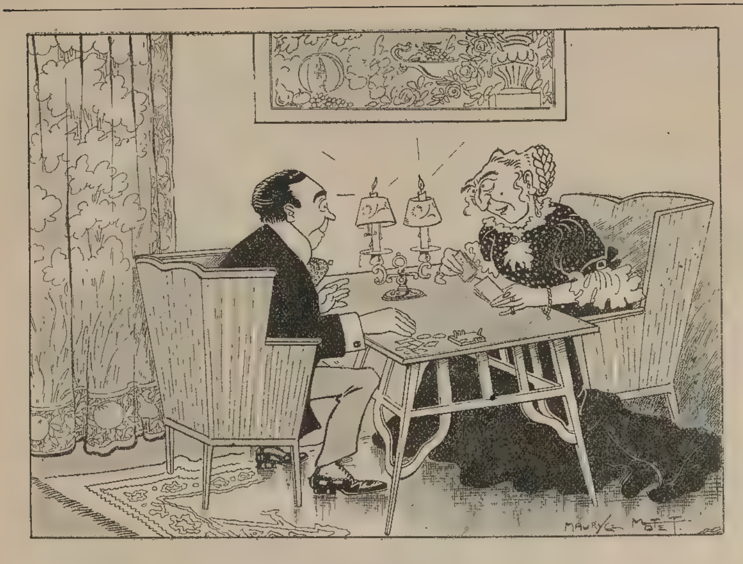
—Mazette! quel coup de poing magistral, qui est-ce qui vous a donné cela?...

— Un employé que j'ai remercié...

— Sapristi! il n'y avait pas de quoi, vraiment...



Calino. — Par ces temps d'épidémie, on ne saurait prendre trop de précautions!... Vous voyez ce litre d'eau bouillie, c'est pour faire cuire mes œufs à la coque...



AU BÉSIGUE

LUI. — Eh bien, voulez-vous faire la belle?
ELLE. — Je voudrais bien!

DE NOS LECTEURS

Le Royaume d'Yvetot

Il était un roi d'Yvetot.
Peu connu dans l'histoire.

Si le roi, dont parle notre illustre chansonnier, est peu connu, le royaume dont il fut le souverain, est bien aussi inconnu que lui.

Le royaume d'Yvetot a-t-il existé? Ce sujet a donné lieu à de très grandes discussions. Ruault, dans les *Preuves de l'existence du royaume d'Yvetot*, l'historien Vertot, dans une dissertation sur le royaume d'Yvetot, le Dictionnaire universel de la France, dans un article additionnel au mot Yvetot, et beaucoup d'autres auteurs ont longuement et savamment combattu pour ou contre l'existence du royaume qui nous occupe.

De cette lutte est sortie l'opinion généralement admise qu'Yvetot, en effet, a été, pendant quelque temps, gouverné par des seigneurs ayant titre de roi. On trouve, comme preuve, une quittance contenant ces mots: « Jehan Baucher, roy d'Yvetot, 1er avril 1197 », et dans un édit de 1392, donnant ce titre aux sires d'Yvetot.

Mais à quelles circonstances, cette petite ville, qui forme à elle seule, royaume et capitale, dut-elle l'honneur d'être érigée en royaume?

Voici la réponse de la Chronique:

Lorsque Clovis mourut, en 511, son fils, Clotaire Ier, roi sanguinaire et cruel, reçut, en héritage, le Soissonnais, la Picardie et la Normandie. Gautier ou Vautier, qui tenait à la cour une assez petite place, fut, par sa bravoure, son courage et son intelligence, remarqué par le nouveau souverain qui lui donna le fief d'Yvetot.

Les courtisans, jaloux de la faveur que le roi lui accordait, noircirent Gautier aux yeux du roy par de basses et perfides déclarations. Ils firent tant que le sire d'Yvetot s'exila pour échapper à la colère de son maître. Dix ans après, Gautier, croyant que la jalousie des courtisans et l'injuste ressentiment du roi s'étaient apaisés, revint en France, chargé de lettres de recommandations du pape Agapet pour Clotaire. Il arriva à Soissons le vendredi saint de l'an 536. Le roi était à l'église. Gautier vint se prosterner aux pieds du monarque et lui présenta les lettres du pape.

Clotaire, reconnaissant son ancien serviteur, se leva et saisit une épée, puis il en perça le malheureux Gautier, qui tomba pour ne plus se relever.

Ce crime, commis dans un tel lieu et dans de telles circonstances, méritait une juste punition.

Le pape Agapet l'excommunia, et, comme expiation de son forfait, il érigea Yvetot en royaume indépendant. Quels furent les rois d'Yvetot? quelles furent les lois du royaume? ses révolutions? ses rapports avec les pays voisins? Ici la chronique est muette!

Béranger a fait du roi d'Yvetot un type populaire, aimant la bonne chère, se levant tard, se couchant tôt; bref, il lui prête des mœurs douces et patriarcales.

Le célèbre chansonnier ajoute, sur ce placide monarque:

Il faisait ses quatre repas
Dans son palais de chaume,
Et sur son âne, pas à pas,
Parcourait son royaume.
Joyeux, simple et croyant le bien
Pour toute garde il n'avait rien
Qu'un chien!

Pourtant, d'après certaines traditions, plusieurs rois d'Yvetot se distinguèrent dans les guerres de la féodalité.

Ce minuscule royaume prit fin sous Henri II, d'après les uns, d'autres disent qu'il se termina sous Louis XI.

La dernière version doit être la meilleure, et il est très probable que Louis XI, le grand ennemi de la féodalité, ait supprimé ce petit royaume.

Ant. DAVID.

*
* *

Une Fleur d'Hiver

L'Almanach de la « Famille »

Voici venir le temps des floraisons d'hiver.

Dans les serres chaudes que sont nos villes modernes, la civilisation, soleil toujours plus brûlant, fait éclore, au seuil des mauvaises saisons, les bouquets et les couronnes fleuries de l'industrie humaine.

Or, dans cet énorme bouquet, formé de tout le labeur d'une année, **La Famille** a, elle aussi, placé une fleur.

Modeste comme la marguerite des prés, pimpante comme les coquelicots éclatants, elle paraît la plus belle parce qu'elle est la plus fraîche et la plus gracieuse... **La Famille** vient de mettre en vente son Almanach annuel.

Mes aimables Lecteurs savent quelles heureuses surprises leur apporte à chaque fin d'année l'*Almanach de la Famille*. Je ne veux pas parler ici de ces cadeaux surprenants que chacun d'eux est sûr de trouver dans l'enveloppe soigneusement close jointe à chaque exemplaire; pourtant, ils en vaudraient la peine! Songez donc! Un piano! des meubles coquets, des bijoux, de la parfumerie et tant, et tant d'*et cætera*... Mais les cadeaux ne sont pas toujours — quelle que soit leur valeur, — les surprises les plus appréciées de notre cher public, l'*Almanach* lui-même, avec ses innombrables et indispensables recettes de toutes sortes, ses conseils si utiles, si nécessaires, et ses nouvelles et ses dessins et sa musique; l'*Almanach* enfin, tel qu'il est composé, constitue la surprise la plus attrayante qu'il soit possible de rêver.

Cette année, plus encore qu'à l'ordinaire, le choix des articles, dont l'ensemble forme ce recueil tant attendu, a été l'objet d'un examen sévère, d'une sélection attentive.



LA LOUEUSE DE CHAISES. — Ces animaux-là sont des kangourous; quand on fait du bruit près des petits, ils ont peur et sautent pour se cacher...



L'ESPRIT DES CHOSES

Les Œufs. — Ah! ces hommes! ils sèment la dispute partout... Vous savez, nos deux voisins qui étaient si bons amis... ils sont aujourd'hui brouillés!



CHARITE PRIVEE

— Ah! je n'ai pas le temps de vous donner, je suis en retard! On m'attend à une réunion de charité.

Pêle-Mêle Connaissances.

— L'Allemagne n'a pas mis plus de vingt-cinq ans pour passer au second rang des puissances économiques, immédiatement après l'Angleterre, avec 12 milliards d'importations et d'exportations.

— Le navire de guerre le plus rapide du monde appartient à la marine anglaise: c'est le *Swift*, destroyer d'un type spécial qui a donné une vitesse de 36 nœuds (66 kil. 666) à l'heure, vitesse qui n'avait pas encore été réalisée sur mer. Ce petit navire de 1.830 tonnes a des machines fournissant 7.500 chevaux de plus que le *Dreadnought*, le plus puissant cuirassé existant (18.000 tonnes).

— Les premiers traitements curatifs essayés sur les aliénés, furent assez curieux: dès le septième siècle, on les conduisait en pèlerinage à Gheel, village belge célèbre par la basilique de Daimphne. Les aliénés prenaient là part à trois processions, on les enfermait ensuite neuf jours durant dans une maison dont ils ne sortaient que pour entendre des messes. Un prêtre dirigeait la « cure ».

— Les soldats, vieux ou infirmes, ne recevaient pas de retraites dans l'ancienne armée française. Ils étaient réduits à la mendicité. François Ier prit l'initiative d'obliger les couvents à recevoir, à titre de *frères lais* ou d'*oblats*, ces épaves des champs de bataille. Henri IV créa, pour eux, l'hospice de la Charité, et Richelieu, la Commanderie de Saint-Louis.

— Une statistique publiée par le *Fry's Magazine* établit que, pendant l'été, lorsque le jeu de « golf », si populaire en Angleterre, bat son plein, plus de 500.000 balles sont mises hors de service par semaine. A raison d'une balle par semaine et par joueur, on peut compter que quinze millions de balles sont mises hors d'usage chaque année par les *golfers* anglais.

— Les titulaires civils de la grand croix de la Légion d'Honneur sont fort peu nombreux: on en compte, aujourd'hui, *onze* exactement. Ils étaient treize avant la mort de MM. Berthelot et Casimir-Périer. En revanche, trente grands-cordons sont attribués à des généraux et amiraux.

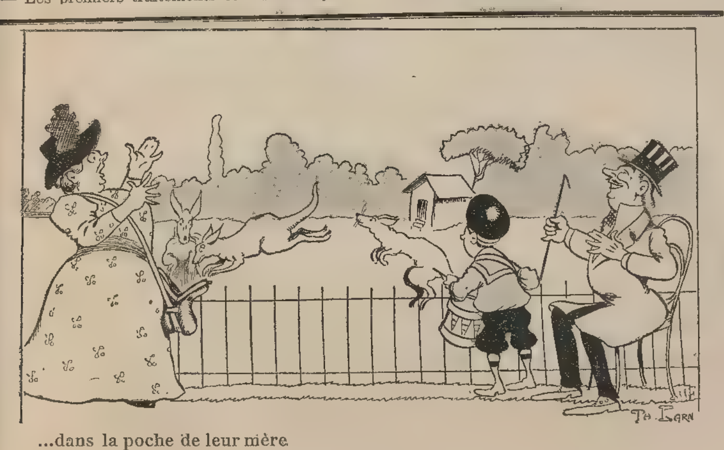
— Au moment du jour de l'an dernier, on n'a pas, dans l'agglomération bruxelloise, distribué moins de 500.000 cartes postales illustrées.

— Un savant italien a établi que le sérum du sang de l'anguille constitue un poison violent. Des chiens, des lapins, des cobayes, après injections sous-cutanées de ce venin, sont morts dans des convulsions tétaniques. L'innocuité de l'anguille nous est cependant assurée par sa cuisson et parce que le poison, introduit dans l'estomac, perd ses propriétés toxiques.

— Des ossements de mammouth, exhumés en France, en 1613 — on ne connaissait pas alors cet animal antédiluvien — donnèrent lieu aux plus amusantes explications. Le médecin Riolau soupçonna d'abord qu'il s'agissait là d'un squelette. Mais n'ayant trouvé, ni dans Gallien, ni dans Pline, la description d'un pareil animal, il en conclut que ces ossements étaient des pierres auxquelles un *caprice de la nature* avait assigné cette forme.

— Lorsqu'il va au théâtre, le roi Edouard VII paye toujours ses places (deux loges), au même prix que tout spectateur. Au cours de la dernière saison, le monarque anglais a assisté à la représentation de 31 pièces, dont 14 pièces françaises.

— L'orme, si répandu chez nous, aujourd'hui, était une rareté au moyen-âge. De même on ignorait le platane, l'acacia, le marronnier d'Inde et le mûrier.



...dans la poche de leur mère

PETITE CORRESPONDANCE

M. Jamed-Wenn. — Les lecteurs au numéro y participent exactement au même titre que les abonnés.

M. E. Girard. — Même réponse.

Un Asniérois. — La Suisse se règle sur l'heure de l'Europe centrale, comme l'Allemagne et l'Autriche ; voilà pourquoi ses horloges avancent sur la véritable heure astronomique, absolument comme les horloges, à Brest, avancent sur l'heure véritable, puisqu'elles marquent celle de Paris.

Mme Leriche. — Veuillez recommencer vos calculs, il nous semble que vous faites erreur.

Un lecteur de Rouen. — Il arrive parfois qu'il n'y est pas répondu.

M. C. Bessy — Non, c'est là simplement une fantaisie humoristique.

M. André. — On le peut jusqu'à vingt-cinq ans s'il y a lieu, surtout si c'est pour raison de constitution.

M. A. Houry. — La première grammaire venue vous donnera tous ces renseignements.

Ex-huit. — Ce triple calembour est trop connu.

J. D. 39. — Ténors : 2.000 à 8 000 francs par mois. Barytons : 2.000 à 6.000. Sopranos : 2.000 à 7.500. Contraltos : jusqu'à 5.000.

PETITE CORRESPONDANCE BIBLIOGRAPHIQUE

Notre collaborateur, M. Auguste Lepage, vient de publier, à la librairie Boivin et Cie, 5, rue Palatine, un ouvrage intéressant et très réconfortant à notre époque d'antipatriotisme : « Les Sièges heroïques ». C'est comme une course à travers l'histoire des différents peuples, que cette série de récits, qui commence au siège de Jérusalem, par Titus, et se termine par celui de Port-Arthur. Inutile de dire que les Français tiennent une belle place dans cet ouvrage, car en Asie, en Afrique, aussi bien qu'en Europe, on les retrouve défendant héroïquement des villes assiégées, obligeant souvent l'ennemi, épuisé, de renoncer à son entreprise, et lui imposant le respect et l'admiration, quand le manque de vivres aboutissait fatalement à la reddition. Un beau vol. in-8°, 20 gravures, 2 fr. 50, broché.

M., à Epinal. — Vous avez tous les ouvrages publiés sur le sujet.

13e ANNÉE — N° 49. 10 Centimes 8 DÉCEMBRE 1907.

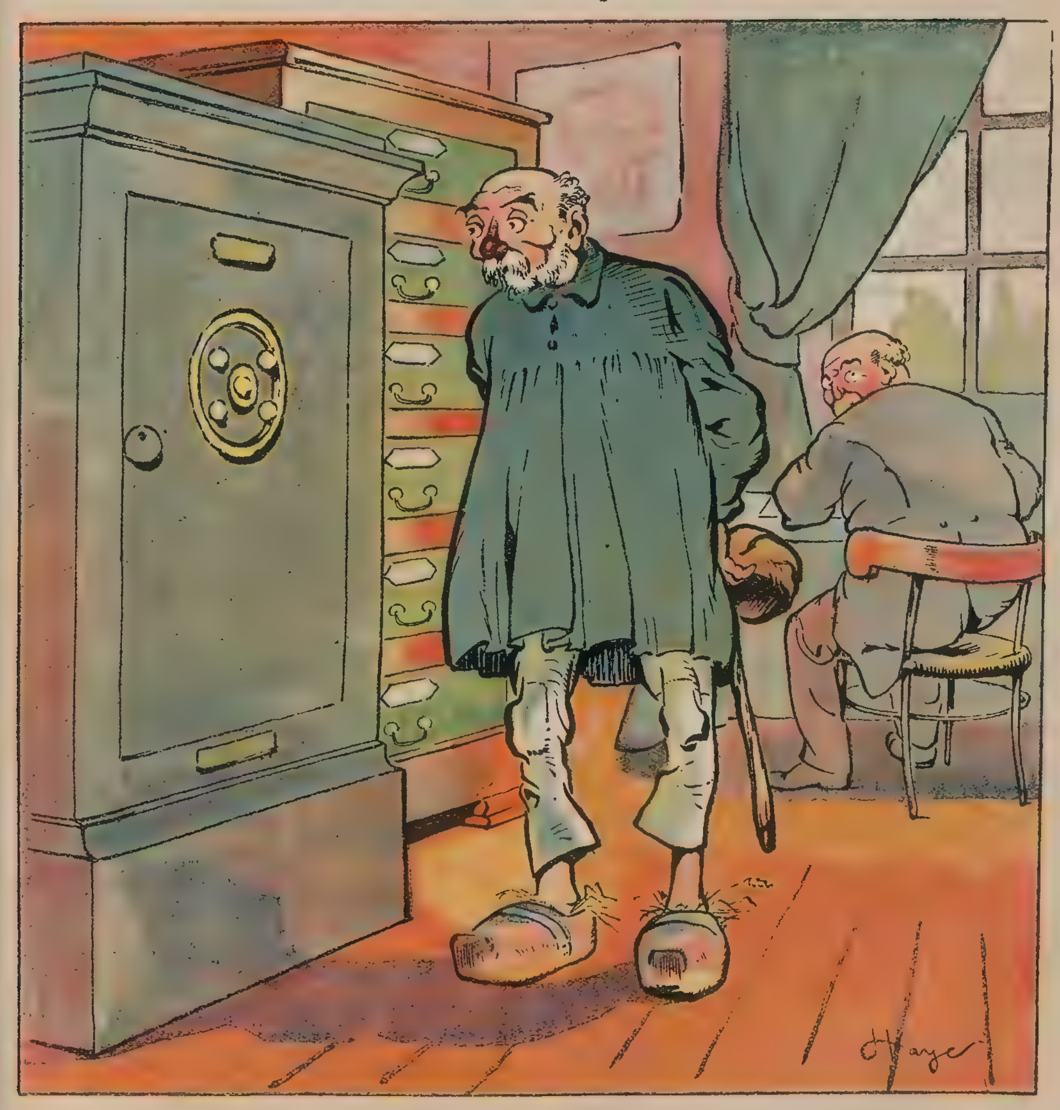
Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

FRANCE : UN AN 6 fr. SIX MOIS : 3 fr. 50
ÉTRANGER : UN AN 9 fr. SIX MOIS : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

CHEZ LE NOTAIRE, par HAYE.



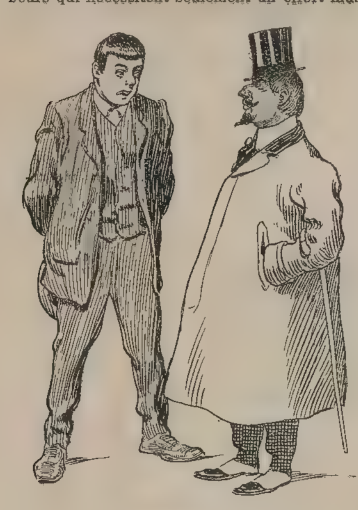
LE CLERC. — Ça a l'air de vous intriguer, père Mathieu!... Eh bien, sachez que le patron met son argent là-dedans... C'est son bas de laine.

MATHIEU. — Son bas de laine! Cristi, je voudrions ben voir l'aiguille avec laquelle sa bourgeoise lui reprise ses bas quand ils sont déchirés!

La collaboration au **Pêle-Mêle** *est rétribuée. Pour recevoir franco le libellé des conditions, envoyer 0 fr. 15 en timbres-poste.*

La Démangeaison au Théâtre

Fils d'honnêtes Arvernes, modestement établis dans les « charlerois et anthracites », Philibert, fort comme un Turc et capable de sauver le Capitole, semblait destiné aux labeurs qui nécessitent seulement un effort mus-



— Vous illustrer comme Flavien !... Peste, Monsieur le Mirliflore... Vous n'avez pas la trouille.

culaire. Ainsi, il eût parfaitement réduit des troncs d'arbres en menus fagots et monté d'innombrables seaux d'eau à d'incommensurables étages.

Mais rétif à cette destinée vulgaire, Philibert, malgré son ignorance artistique, désirait chausser le cothurne.

— Etre acteur, quel rêve !

Un vieil ami de sa famille, qui avait exercé la profession d'acteur, lui conseilla de prendre des leçons.

— Au théâtre, lui disait-il, on ne peut dire un mot, ni faire un geste qui n'ait été l'objet d'une étude. Même pour se moucher en scène il faut avoir appris.

Philibert haussait les épaules. Ce vieux radotait évidemment. Apprendre! A quoi bon? Ne suffisait-il pas de bien sentir son rôle et de le réciter comme si c'était arrivé. Tous les professeurs et tous les conservatoires du monde ne pouvaient vous en apprendre davantage.

Donc un après-midi, il s'en fut trouver le directeur du théâtre municipal de Vaugirard.

— Monsieur, lui dit-il, je voudrais faire partie de votre troupe... Je brûle du désir de m'illustrer comme Flavien, votre jeune premier.

Le directeur, ayant toisé dédaigneusement le jeune paon, répondit en gentilhomme du répertoire ancien:

— Vous illustrer comme Flavien!... Peste, monsieur le mirliflore!

Et il ajouta, du répertoire moderne:

— Vous n'avez pas la trouille.

— Alors, vous me refusez?

— Oui et non. Je vous refuse comme acteur je vous agréé comme figurant.

Philibert esquissa une moue:

— Oh! figurant!... c'est un rôle bien effacé!

L'imprésario se drapa dans sa dignité et dans son paletot noisette:

— Sachez, présomptueux jeune homme, qu'il n'y a pas de rôle effacé pour un véritable artiste.

Et songez un peu à la diversité des emplois de la figuration: Vous serez tantôt grand seigneur, tantôt empereur; vous porterez tour à tour le pourpoint de satin et le manteau de cour brodé d'or... Enfin, c'est à prendre ou à laisser.

Philibert n'hésita pas, il accepta.

— Si je suis content de vous, reprit le directeur, vous ne vous éterniserez pas dans les personnages muets.

Philibert se confondit en remerciements.

Dès le lendemain soir, il commençait son service. Il fit « la foule » dans l'*Assommoir*, et le public admira sa haute stature et son air incurablement niais.

Durant six mois, il figura sous les costumes les plus divers, cherchant vainement à se singulariser pour entrer en possession d'un vrai rôle.



— Le voilà bien le miracle... le voilà bien !...

Il eût probablement cherché toute sa vie si le hasard ne lui fut venu en aide.

On était alors en pleine canicule.

Pour amorcer les spectateurs, qui se faisaient rares, peu désireux de prendre un bain de vapeur en revoyant des pièces cent fois vues, le directeur du théâtre municipal de Vaugirard afficha un drame inédit, d'un jeune auteur très éclectique qui l'avait successivement présenté à la Comédie-Française, à l'Odéon et aux Gobelins.

Dans cette œuvre « palpitante » — au dire de l'affiche — Philibert personnifiait un brigand, muet comme tout un jeu de carpes.

Il traversait l'action à tous les actes, et, au « cinq », recevait un coup de fusil de M. Flavien, « le jeune homme pâle », et restait couché sur la scène jusqu'à la chute du rideau. Le public goûta suffisamment l'inédit mêli-mêlo, et un soupir d'aise s'évada de toutes les poitrines quand le brigand reçut le châ[timent] suprême pour ses nombreux forfaits.

Etendu sur le dos, Philibert faisait le mor[t] avec une conscience rare, de façon à attire[r] sur lui l'attention de la direction, quand soudain, il sentit un moustique qui se pr[o]menait sur son mollet nu.

Stoïque, il ne bougeait pas plus qu'une sta[tue] de marbre, se moquait bien des agaceries du chétif moucheron. Mais voilà-t-il pas l[e] satané moustique qui sort son dard! Et j[e] te pique par ci, et je te pique par là!... Ah! comme il souffrait, le pauvre Philibert Et avec quelle abnégation il eût abandonné se[s] appointements de la soirée — 1 fr. 50 — pour pouvoir incruster la corne de ses ongles dans son épiderme exacerbé!

Cependant, M. Flavien, le « jeune homme pâle », le désignant d'un geste de suprême dédain, déclamait, grandiloquent:

— Le voici donc couché sur le flanc, ce ter[ri]ble bandit qui s'échappa si longtemps [à] notre poursuite. Une seule balle, un minus[]cule cylindre de plomb a eu raison de ce colos[]se, effroi des honnêtes gens. Vanité des vani[]tés! Tout à l'heure, il était plein de force maintenant il est inerte, immobile pour tou[]jours.

A ce moment, Philibert, n'y tenant plus, lu[i] chuchota:

— Hé! vieux, cache-moi, j'ai une envi[e] folle de me gratter.

M. Flavien, très rosse, feignant de ne pa[s]



— Ne t'avais-je pas dit qu'au théâtre tout doit être ap[]pris ? Tu t'es gratté en Amateur. *Ton successeur [se] gratte en* Acteur.

entendre, continua sa période mélodramatique

— Rien, désormais, ne saurait rendre l[a] vie à ce misérable... non, rien qu'un miracle

Philibert, vaincu par la douleur, se m[it] alors sur son séant, se gratta furieusement

M. Flavien, homme de ressources, de s'[é]crier:

— Le voilà bien, le miracle... le voilà bien

La foule pouffa, devant cette fin de cinquième acte si inattendue et d'un modernisme ultra fantaisiste. Elle applaudit raisonnablement l'acteur, mais elle acclama avec frénésie le figurant au jeu si réaliste.

Est-ce qu'on n'aurait pas juré qu'il se grat[]

...it pour tout de bon, comme dévoré par une ...urmilière?

Philibert était lancé!

Ses gages furent doublés, à condition qu'il ...nouvelât tous les soirs l'impromptu qui avait ...éterminé le succès de la pièce.

Plus fier qu'Artaban, Philibert accepta son ...ouveau rôle.

Et chaque soir, au moment psychologique, ...se dressait sur son séant et, frénétiquement, ...grattait, à la grande joie des spectateurs.

Quinze représentations se succédèrent sans ...ue diminuât le succès de Philibert.

Mais le soir de la seizième, il ne put ré...rimer une grimace en exécutant son jeu de ...ène habituel. Et le rideau une fois baissé, il constata que son mollet commençait à protester contre l'emploi qui lui était dévolu. De larges plaies marbraient sa jambe et il ne pouvait plus y porter la main sans éprouver de cuisantes douleurs.

Philibert dut abandonner son rôle. Il fut doublé par un acteur de carrière, lequel hérita également des applaudissements du public.

Ce fut, pour notre héros, une grosse déception, et les applaudissements distribués à son successeur lui allaient droit au cœur

C'est à lui, Philibert, qu'appartenait ce succès, on lui volait son œuvre, sa création

La tête basse, plongé dans ses tristes réflexions, il déambulait un jour par les rues, quand il rencontra le vieux comédien, ami de sa famille. Philibert lui confia sa peine. L'autre l'écouta en souriant, et quand il eut achevé, lui dit:

— C'est ta faute.

— Ma faute!

— Eh! oui. Ne t'avais-je pas dit qu'au théâtre, tout doit être appris? Tu t'es gratté en amateur. Ton successeur se gratte en acteur.

— Je ne saisis pas la différence.

— La différence consiste en ce que l'acteur a l'air de se gratter, mais n'effleure pas son épiderme, tandis que toi, amateur, tu t'es gratté pour de bon.

Philibert resta rêveur, et le lendemain il prenait, chez un professeur, sa première leçon de théâtre.

Jacques YVEL.







LA RAISON

— J'ai aperçu madame Chose, à la représentation d'un vaudeville très drôle, et madame Chose avait plutôt l'air triste, elle ne riait pas du tout.

Je l'ai revue deux jours plus tard, à la représentation d'un drame très larmoyant. Tout le monde pleurait, mais elle riait à gorge déployée.

Ceci tenait simplement à ce que la première fois elle avait donné son dentier à réparer, et qu'elle l'inaugurait tout neuf à la seconde.

Pêle-Mêle Causette

J'ai lu, avec plaisir, dans notre *Cour...ier Pêle-Mêle*, des protestations contre ...'emploi commercial de la livre et de ses ...ubdivisions.

C'est une chose bien suggestive, en ...ffet, que cette perennité des vieilles ...outumes.

Nous avons adopté officiellement le ...ystème métrique, c'est-à-dire l'institu...ion la plus merveilleuse dans sa sim...licité pratique, et nous ne nous en ...ervons encore que partiellement.

Léon Bollack, le philologue connu, ...arle, dans un de ses articles, de ce ...u'il appelle: « *La loi du moindre ef...ort* ». En vertu de cette loi, affirme-t-...l, les peuples vont toujours instinctive...ment aux conceptions les plus simples, ... celles qui nécessitent le moindre effort.

De là, par exemple, les abréviations ...t contractions populaires, telles que *mé...ro* pour métropolitain, ou *P.-L.-M.* pour ...aris-Lyon-Méditerranée.

Si cette loi est vraie, ce qui paraîtrait ...ogique, ses effets sont diantrement lents ... se produire.

Témoin, la manie paperassière des Administrations. Témoin aussi, le système métrique qui, institué en 1801, n'est pas encore intégralement appliqué en 1907.

Et pourtant, que de complications et d'efforts de mémoire l'on s'impose, alors qu'il serait si simple de les éviter.

Prenons quelques exemples:

Dans l'imprimerie, l'on se sert, comme unité, du *cicéro*, qui correspond à environ 0m 0045, et qui se divise en douze points typographiques.

Le papier se vend en format *jésus*, *raisin*, *colombier*. Ces mesures n'ont aucun rapport avec le système métrique.

Dans les campagnes, aux portes même de Paris, les terrains se négocient à la *perche*, à la *toise*, à l'*acre*, etc.

Pour les liquides, on se sert encore du *muid*, de la *feuillette*, du *setier*.

Il n'est guère de corporation qui n'ait recours à ses anciennes mesures particulières.

Chose plus étonnante encore, le commerce n'a même pas adopté le système décimal, et l'on compte encore en *douzaines* et en *grosses*.

Et dans la marine, on ignore le kilomètre auquel on préfère le *mille* qui mesure 1852 mètres.

Que fait, en tout ceci, la loi du moindre effort?

Avouez, Monsieur Bollack, que si elle agit, c'est dans un mouvement plutôt imperceptible, et que, par rapport à la durée de nos existence, on peut estimer ce mouvement comme nul ou à peu près.

Fred ISLY.

FAÇON DE PARLER

Le petit Bob se promenait avec son oncle dans la plaine St-Denis, où des enfants s'amusaient à faire planer des cerfs-volants.

Ravi de voir tant de cerfs-volants à la fois, l'enfant demanda à son oncle s'il en avait jamais vu planer si haut.

— Si j'en ai déjà vu si haut, mon neveu, même j'en ai *vu* tellement haut qu'ils étaient impossibles *à voir*.

*
* *

UN ANNIVERSAIRE HISTORIQUE

Mme Lapoigne, qui a toujours tenu les rênes du gouvernement domestique, fit remarquer, un jour, à son mari que dans un mois ils célébreraient leurs noces d'Argent.

— Mieux vaudrait attendre encore cinq ans, répondit Lapoigne nous pourrons célébrer la guerre de Trente Ans!

Résolutions du Congrès de la Haye

1° Il n'y aura plus de guerre;

2° Si une guerre éclate, l'usage des balles explosibles sera prohibé;

3° Si on compte faire usage des balles explosibles, avis préalable en sera donné à l'adversaire;

4° Si avis préalable n'est pas donné, les présentes conventions seront considérées comme nulles et non-avenues.

* * *

Bizarre injonction

Affiche découverte dans un café-concert de petite ville:

« Vu le petit nombre de sièges, les messieurs sont priés de ne s'en servir que lorsque les dames seront assises. »

* * *

Une exception

Boisec, à part son goût pour le jus de la treille, est un bon commerçant.

Tous ses employés ont ordre de ne jamais laisser partir un client qu'on ne peut satisfaire, sans l'avoir fait demander, lui, le patron. Boisec estime, en effet, que l'art du commerçant consiste, lorsqu'on n'a pas l'article que demande le client, à lui en vendre un dont il n'a pas besoin.

— Vendre à quelqu'un ce qu'il demande, a-t-il coutume de dire, c'est un jeu d'enfant. Lui faire prendre ce qu'il ne désire pas, ça c'est de l'art.

Aussi Boisec réussit-il à merveille dans sa profession. S'il s'attarde trop souvent dans le temple de Bacchus, du moins le fait-il avec une discrétion louable.

Et n'était son nez qui, traitreusement, révèle ce qu'il s'ingénie à cacher, personne, dans son personnel, ne connaîtrait la fatale passion du patron.

On feint, naturellement, de l'ignorer et cela avec d'autant plus de soin qu'un employé, ayant un jour fait une plaisante allusion aux goûts du patron, encourut aussitôt un congé en règle.

Un jour, se présenta, dans le magasin de Boisec, une petite fille chargée par sa maman d'acheter un mètre de ruban de soie.

Une vendeuse lui en montra de diverses couleurs, mais l'enfant hésitait.

Il lui fallait quelque chose d'une nuance déterminée. Le rouge vif ne faisait pas son affaire, le ponceau non plus, l'écarlate était trop criard.

La vendeuse sortait tous ses cartons, mais la petite fille n'arrivait pas à trouver le ton exact que désirait sa mère.

De guerre lasse, la vendeuse, pour se conformer aux instructions du patron, le fit appeler.

Boisec arriva, souriant, car il ne lui déplaisait pas de montrer son savoir professionnel.

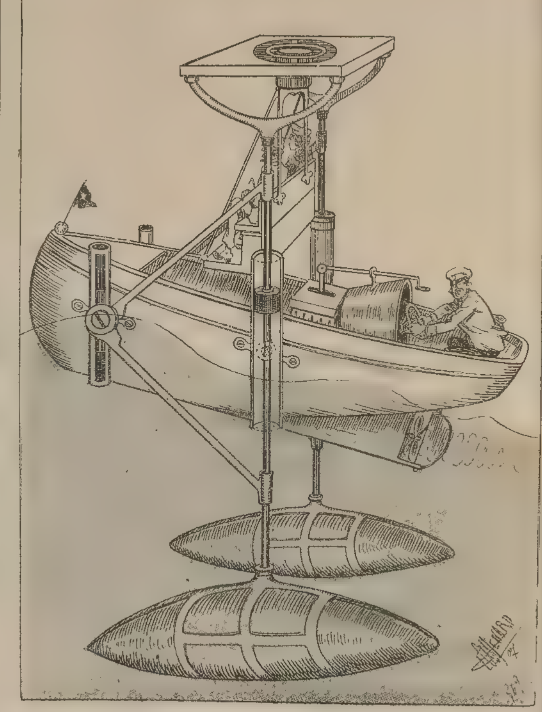
Mais aussitôt qu'elle l'aperçut, la petite fille s'écria, toute joyeuse:

— Oui, oui, c'est ça! c'est bien ça la nuance.

Et sa petite main tendue désignait le nez cramoisi du patron.

Je renonce à décrire le moment de gêne pour l'employée, de colère contenue pour Boisec, qui suivit cette exclamation.

Toujours est-il que pour la première fois dans sa carrière, Boisec laissa partir une cliente sans lui avoir rien vendu.



LES GRANDES INVENTIONS DU « PÊLE-MÊLE »

Grâce au génie de Ménard, le grand ingénieur du *Pêle-Mêle*, le mal de mer est vaincu.

Deux flotteurs, naviguant sous l'eau à l'abri des vagues, soutiennent un siège suspendu lui-même à la Cardan. Qu'il fasse beau, qu'il fasse laid, le voyageur fend l'espace sans la moindre oscillation. Le tangage et le roulis n'existent plus pour lui.

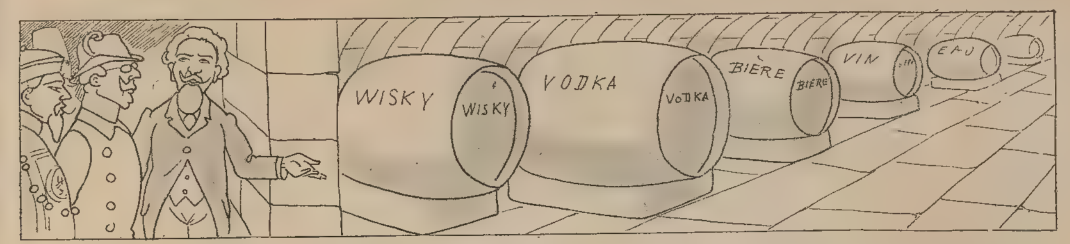


INTERNATIONALISME

M. Messène, philosophe et millionnaire, s'est laissé séduire par les théories internationalistes, et a invité, en des agapes fraternelles, des représentants nombreux de toutes les nations.



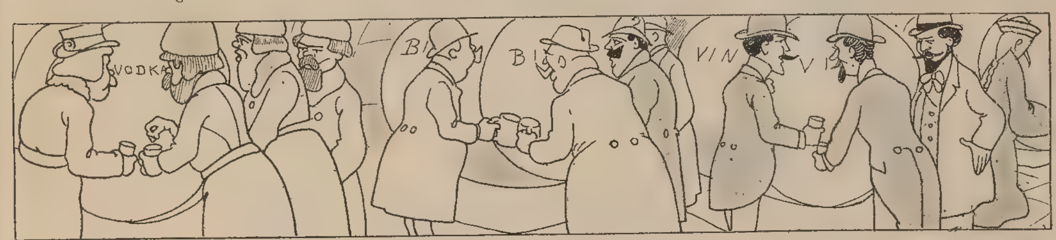
Tous les invités se répandent dans les jardins, mais le fait de leur mélange et des différences de langage n'est pas pour donner beaucoup d'animation aux conversations, aussi la fête est-elle plutôt morose.



M. Messène, devant le peu d'entrain de ses invités, les mène dans ses caves, et les convie à boire à la santé de l'état futur des peuples, sans distinction de nations, à l' « internationale ».



La proposition séduit chacun, tous se précipitent avec d'autant plus d'enthousiasme que la cave de Messène renferme de quoi satisfaire tous les goûts.



Et comme tous les Russes présents reconnaissent le tonneau de Vodka, ils se groupent autour. Il en est de même pour les Allemands auprès du tonneau de bière, pour les Français, qui préfèrent le vin de France, pour les Italiens, qui aiment tant le Chianti, etc., etc.



Et quand Messène lève son verre pour boire à la fusion des peuples, il a la douleur de constater que chaque groupe est isolé des autres et parle une autre langue.

Sa pauvre réunion internationale s'était décomposée en réunions nationales.

M. Messène s'est gardé de renouveler l'expérience.

MALENTENDU

Le célèbre docteur Purgat se trouvait, un jour de l'été dernier, dans un petit village perdu des Pyrénées.

Il visita une ferme dont le propriétaire lui fit aimablement les honneurs.

— Ceci, dit l'amphytrion en pénétrant dans une grande pièce basse, c'est notre chambre.

Un grand lit occupait un angle de ce logis, et autour de la cheminée, sur une couche de paille, plusieurs porcs, vautrés, grognaient paisiblement.

— Vous logez ces animaux dans votre chambre? fit, d'une voix étonnée, le grand spécialiste.

— Dame oui!

— Hum! croyez-moi, mon brave homme, vous avez tort.

— Et pourquoi donc? Nos porcs ne sont pas des Parisiens. Ils sont habitués à la simplicité de la campagne.

* * *

A BEAU MENTIR...

Un officier Américain, qui avait pris part à la guerre contre l'Espagne, racontait les privations endurées à Santiago de Cuba.

— Pendant un long mois, disait-il, nous n'avons pas bu une seule tasse de thé, au point qu'on avait presque oublié le goût de ce breuvage si indispensable aux Anglo-Saxons. Quant au tabac, on en était totalement privé, et l'on s'estimait encore heureux de pouvoir rouler une cigarette avec des feuilles de thé!

Le rire qui accueillit ces paroles montra au brave Yankee qu'il avait quelque peu exagéré la mesure d'invraisemblance permise au conteur qui vient de loin.

* * *

Réflexion d'un vieux poète méconnu qui se regarde dans une glace.

— Du linge *noir* et des cheveux *blancs*, c'est l'histoire d'une vie manquée.

EXPRESS-POCHADE

Papa Lesac dit un jour à son rejeton:

— Mon cher fils, j'estime que tout homme qui se respecte doit avoir une profession. Choisis-en une à ta volonté, peu m'importe, pouvu que tu possèdes un métier. Jusque là, je te coupe les vivres.

Devant cet ultimatum, Jean Lesac s'inclina. Il passa en revue divers métiers, mais les uns étaient pénibles, d'autres nécessitaient un long apprentissage. Comment vivre dans l'intervalle?

Le légendaire métier d'ouvrier en trous pour écumoires lui eût, sans doute, paru convenable, mais il se rendit compte que cette profession, par trop facile, appartenait au domaine de la fiction.

A force de réfléchir, il eut une inspiration.

— Si je me faisais claqueur, pensa-t-il. Voilà un métier qui n'exige d'autre qualité que deux mains, et justement la nature s'est montrée très généreuse pour moi sous ce



rapport. Peut-être prévoyait-elle mon cas.

Heureux de cette trouvaille, Jean Lesac s'en fut aussitôt chez le père Batoruis, le chef de claque du Gymnase.

— Monsieur, lui dit-il, ma vocation me pousse irrésistiblement vers le noble métier que vous exercez, et je viens donc vous supplier de m'agréer au nombre de vos collaborateurs.

Le père Batoruis leva les yeux par dessus ses lunettes, et son regard se fixa sur les imposantes extrémités manuelles de son interlocuteur.

— Bonnes mains, fit-il avec un grognement satisfait. Mais que savez vous faire?

— Ce que je sais faire? répéta machinalement Jean Lesac...

— Oui... quel est votre professeur?... Où avez-vous appris?... Quelle méthode suivez-vous?

— Mon Dieu, Monsieur ...; je ne fais partie d'aucune coterie... je suis claqueur libre.



Et pour couper court à ces questions inattendues, Jean choqua, l'une contre l'autre ses grandes mains, qui rendirent un son mat. Batoruis le laissa faire, mais une moue significative se dessina sur sa figure.

— Peuh! dit-il, vous ne savez rien.

Jean le regarda, interdit. Le chef de claque continua:

— Vous claquez, Monsieur, comme un amateur, sans règle, sans esprit et sans méthode.

Et touché, sans doute, par l'expression de complet ahurissement qui se lisait dans l'attitude de Jean, il ajouta, d'une voix moins sévère:

— Claquer, voyez-vous est un art, et cet art comporte une grande variété de principes. Je fais partie de l'école de Klatsch, un grand maître, souvenez-vous-en. Je reconnais, toutefois, que l'Anglais Strick et le Suédois Storm ont eu du mérite également, mais leurs méthodes sont moins théoriques et plus empiriques que celle de Klatsch.

Strick et Storm préconisent une légère incurvation de la phalangette auriculaire. Klatsh, au contraire, interdit cette dérogation aux bons principes. Et je trouve qu'il a raison. Il enseigne le claquement cinglé avec la position des pouces en angle de 45 degrés. La paume doit être tendue sans raideur. L'air comprimé à une pression d'une atmosphère et un seizième, doit trouver son échappement normal entre l'index de la droite et la palme du pouce gauche. Ceci, naturellement pour la claque légère et pimpante, à la française. Pour la claque scandinave, très utilisée à cause des nombreuses pièces scandinaves qui se jouent en ce moment, il faut procéder avec des nuances plus tranchantes, et pour cela... »

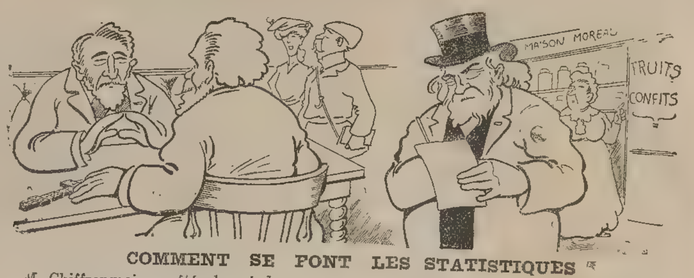
Mais déjà Jean Lesac ne l'écoutait plus. Il s'était reculé jusqu'à la porte, et, esquissant un rapide salut, il se précipita dans l'escalier.

Dehors, il s'arrêta un instant sur le trottoir. Une douche froide, par un temps caniculaire ne lui eût pas produit sensation plus désagréable que la révélation du claqueur. Et il regardait ses grosses mains stupides, incapables même de se heurter l'une contre l'autre, suivant les règles de l'art.

Que faire, désormais, puisque tout veut être appris?

Et, s'étant creusé la tête de nouveau, il prit une autre résolution, qui cette fois lui réussit à merveille.

COMMENT SE FONT LES STATISTIQUES



M. Chiffrenmain a été chargé de relever le nombre des étrangers à Paris. Mais M. Chiffrenmain adore la manille. Ses occupations professionnelles, sans être négligées pour cela, se ressentent un peu de cette passion.

Néanmoins, M. Chiffrenmain a constaté une grande recrudescence de l'élément étranger. N'a-t-il pas entendu et noté, en passant devant la mère Moreau, que dix mille *Chinois* sont enfermés dans sa maison?



On lui a affirmé, dans quelques établissements de jeu, que le nombre des *Grecs* a décuplé depuis la reconnaissance officielle des tripots. Il a enregistré aussitôt cette augmentation.

Les *dames du Portugal* paraissent avoir contribué beaucoup à la multiplication des étrangers en France. Du moins en a-t-il acquis la conviction en entendant un marchand affirmer qu'il attendait 3.600 Portugaises le jour même.



Au jardin d'Acclimatation, il a entendu parler de Danois, comme bons gardiens. Il en a conclu que les habitants du Danemark émigrent en France, pour y emplir les fonctions de concierges.

Par contre, le nombre des *Suisses* se maintient paraît-il, dans les proportions normales. M. Chiffrenmain entend souvent parler de leurs riches costumes. Il en a conclu naturellement que les Helvètes aiment le luxe et la toilette.



Il se fit élire député, et devint ministre, ce métier étant le seul qui ne nécessite aucune étude préparatoire.

Courrier Pêle-Mêle

Violon

Monsieur le Directeur,

Votre intéressant journal, qui pénètre partout, a quelques abonnés chez Pluton; c'est ce qui me permet de répondre à l'un de vos lecteurs, M. Adalbert, qui demande quelle est l'origine du mot violon, dans le sens de prison provisoire.

La prison du bailliage de Paris donnait, jadis, asile aux pages turbulents, aux valets pris de boisson, etc... qui troublaient, par leurs cris et leurs chants, les audiences du Parlement.

De mon temps, cette prison était pourvue d'un violon, destiné à distraire et donner un peu d'agrément aux pages et laquais retenus là pendant quelques heures.

L'instrument était fourni par le luthier des galeries du Palais. De cet usage, qui remonte à Louis XI, et qui s'est, comme tant d'autres, hélas! perdu par la suite, est resté le mot *violon*, qui s'applique à vos prisons temporaires modernes, plus spécialement visitées les soirs de paye par les disciples de Bacchus.

Recevez, etc.

FEU LE COMTE DU TERTRE,
Ex-bailli de la Cité.

Superficie des Places

Monsieur le Directeur,

M. Maurice Hafnaf, demande, dans le journal daté du 27, quelques superficies de Places; en voici quelques-unes de Nancy:

Place Stanislas, 11.040 mètres carrés; Place Carrière, 16.408 mètres carrés; Place Carnot, 22.770 mètres carrés; Cours Léopold, 16.507 mètres carrés.

PAULO.

Monnaie

Monsieur le Directeur,

Assurément, il faudrait avoir, dans l'usage courant, une monnaie inférieure au sou, et le demi-sou serait très utile. Mais il a l'inconvénient de déroger avec le système métrique, qu'on a déjà trop de tendance à négliger, par exemple quand on a créé la pièce de 25 centimes qui, d'ailleurs, n'est guère populaire.

Pourquoi donc ne se sert-on pas, dans toute la France, comme on le fait dans le Nord et le Pas-de-Calais, des pièces légales de deux et de un centimes? Il suffirait, je crois, que dans les caisses publiques on en fît usage pour que cet usage se répande dans le public. Pourquoi les percepteurs, au lieu de perdre un ou deux centimes quand la cote est de un, deux, six ou sept centimes, et de les gagner quand cette même cote est de trois, quatre, huit ou neuf centimes, ne feraient-ils pas emploi des pièces de deux et un centimes? Qui empêcherait de payer avec cette monnaie les demi-douzaines dont parle M. Brunel? et les demi-kilos, et bien d'autres articles? La perte ou le gain seraient réduits à un demi-centime, c'est-à-dire à rien. La poste aussi pourrait beaucoup pour la vulgarisation des centimes, mais il faudrait l'y obliger.

Recevez, etc.. P. DENIS.



DIGNITE D'ARTISTE

LE MARCHAND. — Vous devriez aussi me faire un Manet et un Vibert.

L'ARTISTE. — Pour qui me prenez-vous, Monsieur? je ne fabrique que des toiles de grands maîtres!...

Question interpêlemêliste

Quel est le nom du poison que contiennent les espèces de champignons dénommées les Amanites citrine, phaloïde, panthère?

Fd. KOLLER.



SAC-A-VIN ET BOIT-SANS-SOIF

— Diable!... V'là ta femme... cache-toi vite derrière moi!...

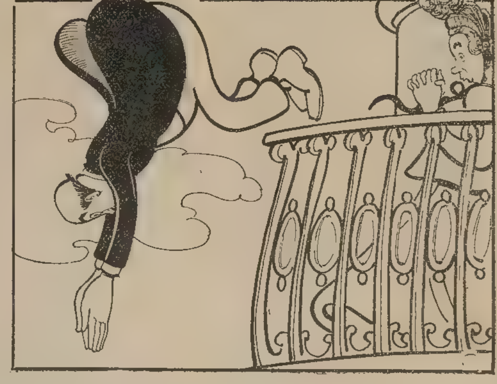


LA POUTRE ET LA PAILLE

LUI. — J'allais, encore une fois, mettre ma chemise à l'envers...

ELLE. — Je me demande à quoi tu penses pour être si distrait!







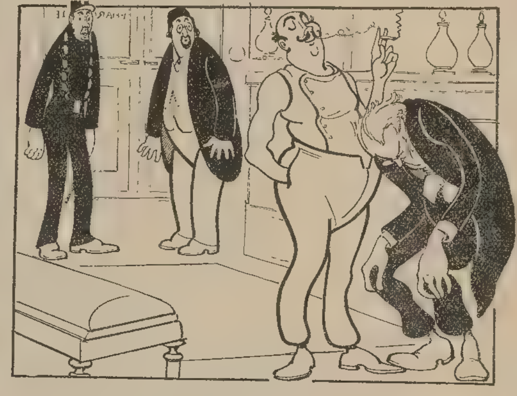
LES GRANDS REMÈDES

M. Durand était neurasthénique, son médecin eut beau lui faire absorber tous les médicaments possibles et imaginables, il ne guérit pas.

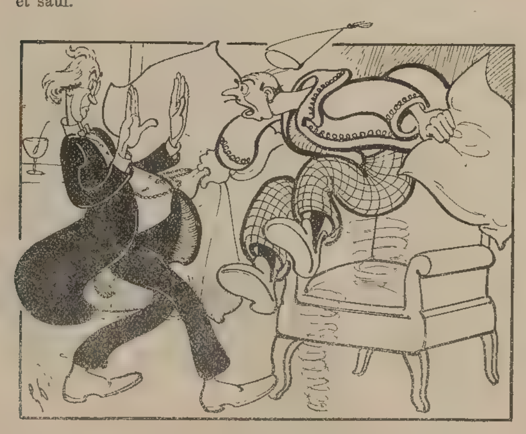
M. Durand, plutôt que de vivre cette vie désolée, préféra mourir. Il grimpa au haut de la colonne de la Bastille, enjamba la balustrade...



...et se jeta dans le vide. Sa redingote fit-elle parachute? ou quelque miracle s'accomplit-il en cet instant? Nul ne le saura. Toujours est-il qu'il retomba sur ses pieds sain et sauf.



Le médecin, appelé en toute hâte, constata que non seulement il n'avait aucun mal, mais de plus, sans doute sous l'empire de sa forte émotion, il était complètement guéri de sa neurasthénie.



Or, si ce médecin conseillait à un autre de se jeter du haut de la colonne de Juillet pour se guérir, le malade bondirait de surprise, se demandant si son médecin n'est pas fou!



Et pourtant, combien de fois a-t-il absorbé, les yeux fermés, des poisons tout aussi dangereux pour sa vie et dont la souveraineté médicale n'est souvent basée, que sur la guérison d'un seul malade, sauvé, en réalité, par le [illegible] de la place de la Bastille?

LA THÉORIE & LA PRATIQUE



Les électeurs votent suivant leur conscience... en théorie.



Dans la pratique il en va autrement.



Les députés n'ont en vue que l'intérêt de leurs électeurs... en théorie.



Dans la pratique il en va autrement.



Le soldat est fier et heureux de vivre sous le drapeau... en théorie.



Dans la pratique il en va autrement.



La justice est la même pour tous... en théorie.



Il n'en va pas de même dans la pratique.



Enfin, si je suis payé par le *Pêle-Mêle*, c'est dans le but louable d'amener le rire sur vos lèvres... en théorie.

Dans la pratique, c'est autre chose.



LA VIE PRATIQUE

Très commode notre nouveau pantalon élastique. Les sous-pieds le tendent et en font un pantalon très habillé...

Les rues sont-elles boueuses ou veut-on faire du sport, vite on déboutonne les sous-pieds et notre pantalon élastique devient un élégant pantalon court.

Meeting pacifiste

(NOUVELLE)

Pour célébrer et commémorer la brillante réussite du Congrès de la Haye, le citoyen Braillot candidat aux prochaines élections législatives, eut, un jour, l'idée neuve et sensationnelle d'organiser un grand meeting, destiné à glorifier la Concorde, le Travail, et surtout la Paix.

On y flétrirait d'importance toutes les iniquités sociales, on condamnerait, sans circonstances atténuantes, les atrocités de la guerre barbare, on casserait au besoin un peu de sucre sur le dos de l'armée, et, par delà les frontières abolies, on tendrait la main à l'Humanité tout entière, aux accents de l'*Internationale!*...

Les affiches affirmaient que ce serait une cérémonie sublime et touchante, une imposante et grandiose manifestation, digne de prendre place dans l'histoire, au même rang que le Serment du Jeu de Paume ou que la Fête de la Fédération!...

A cet effet, le Comité d'initiative, présidé par le citoyen Braillot, loua l'immense amphithéâtre du Trocadéro, et y convoqua, sans distinction de partis, tous les adeptes de la Paix universelle, en leur promettant un clou mirifique...

Pour que les assistants pussent fraterniser d'une manière effective, ne fallait-il pas qu'ils trinquassent et qu'ils bussent au triomphe de leurs idées communes?... Quand les harangues sont renforcées par des libations, elles ont plus de poids, plus d'autorité, plus d'efficacité: on parle mieux le verre en main, et l'on est plein d'espoir et de confiance, même si ce verre ne contient que de la piquette!... C'est dans ce but louable qu'un vaste apéritif populaire devait être servi gratuitement à l'issue de la réunion. C'était le clou, — une invention du citoyen Braillot pour attirer le monde et s'assurer le succès: les foules avalent stoïquement les discours les plus indigestes, à condition qu'il y ait la goutte à boire ensuite...

Voilà pourquoi dès sept heures du matin, quinze cents personnes faisaient déjà la queue aux portes du Trocadéro. A dix heures, elles étaient bien quatre mille, mais, par exemple, à midi, elles étaient innombrables et je renonce à citer un chiffre!...

Je renonce également à décrire les poussées, les galopades dans les couloirs, les clameurs, les bousculades, les prises de becs, les horions, les escalades et les chutes qui marquèrent l'envahissement de la salle, aussitôt que l'accès en fut permis... En un clin d'œil, elle fut archicomble de bas en haut; et il faudrait ici la plume de Victor Hugo pour narrer l'assaut des fauteuils de balcon et les luttes épiques dont le moindre strapontin fut le théâtre...

Mais le son d'une clochette argentine vint faire une heureuse diversion à l'effervescence générale, et la séance fut ouverte par le citoyen Braillot, entouré d'un brillant état-major qui contenait les plus fameux orateurs du parti anarchiste.

Le citoyen Braillot se leva, et entama la série des allocutions... Il exprima, avec un lyrisme enflammé, combien il avait horreur du sang répandu, et combien l'homme qui consentait à frapper son semblable et à égorger son frère, était criminel et méprisable... Il en conclut que le devoir des soldats était de tirer sur leurs officiers. Ce n'était pas très logique, mais ce fut très applaudi!...

Cependant, quelques esprits bornés, peu familiarisés avec ces théories généreuses, poussèrent des clameurs de protestation, et firent observer que le fait de canarder son supérieur n'est pas, précisément, le vrai moyen d'éviter l'effusion du sang...

— Laissez-moi parler et taisez-vous! leur répondit le citoyen Braillot, sans daigner réfuter ces arguments dérisoires.

Mais d'autres assistants, qui avaient tout d'abord battu des mains, en vertu de ce principe qu'il faut parfois hurler avec les loups, se mirent à tourner casaque, et passèrent dans le clan des perturbateurs...

Cris, trépignements, huées, coups de sifflets, à travers lesquels l'orateur poursuivit, tant bien que mal son discours qu'il avait préparé:

— Camarades, nous nous sommes assemblés pour réaliser, dans une parfaite communion d'idées, une œuvre de bonté, de douceur et de solidarité... La plus noble, la plus haute des aspirations humaines nous a spontanément groupés dans un sublime et magnifique élan de fraternité!... Et...

...Ah! bien oui!... Les gradins du *poulailler* échangeaient, pendant ce temps, des aménités de ce genre, en attendant les voies de fait imminentes:

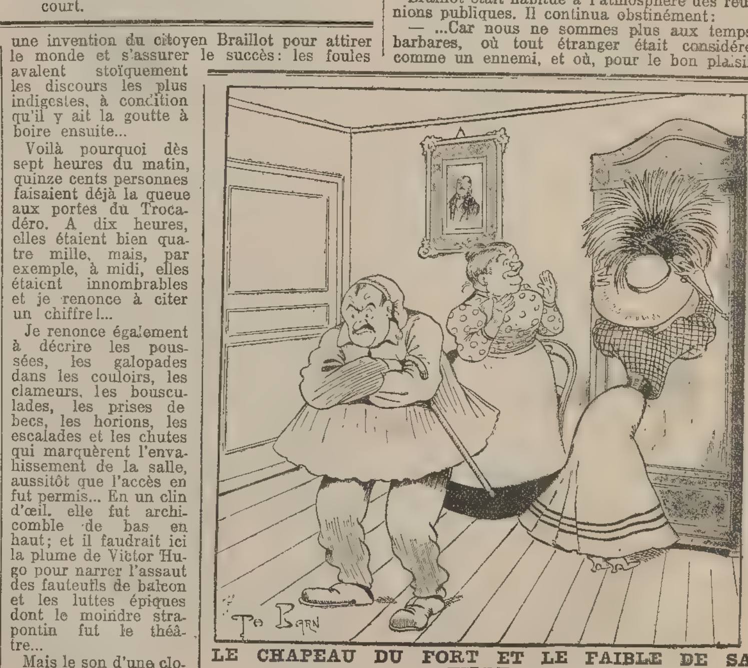
— Va donc, eh! moule à gaufres!... Ratatiné!... Colle à bouche!... Viens-y donc que je te flanque un marron, eh! purgatif!... etc.

— ...et dans cette salle où tous les cœurs vibrent à l'unisson, citoyens, j'ai conscience que nous travaillons utilement pour le bien de la Paix... Oui, nous demandons la Paix!...

— Oui, oui, la paix... ritif... interrompit la voix perçante d'un loustic altéré, dominant le tumulte...

Braillot était habitué à l'atmosphère des réunions publiques. Il continua obstinément:

— ...Car nous ne sommes plus aux temps barbares, où tout étranger était considéré comme un ennemi, et où, pour le bon plaisir



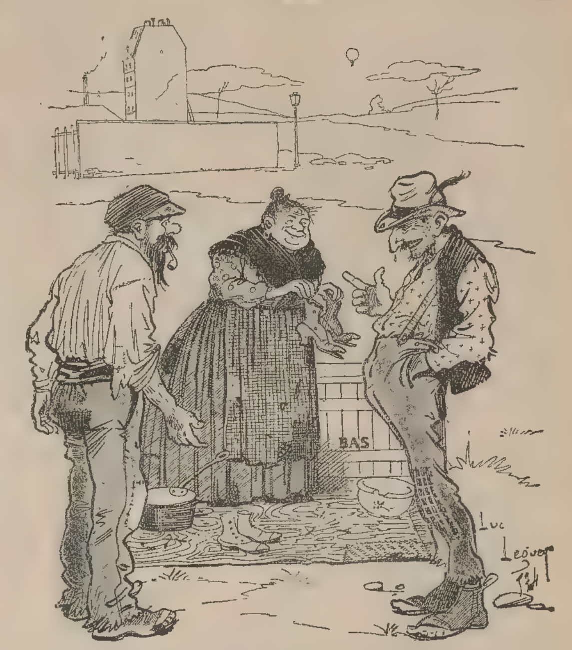
LE CHAPEAU DU FORT ET LE FAIBLE DE SA FILLE

— Ça, c'est quelque chose de pas ordinaire; il m'est impossible de remettre la main sur mon chapeau...



LA NOUVELLE BONNE ET LE SAVANT

Le Savant. — Lisez donc le discours de Cicéron sur les devoirs des femmes, et, après cette lecture, j'espère que vous cirerez mes bottines d'une manière plus satisfaisante.



— Voyons, Lapurée, pourquoi n'achètes-tu pas cette paire-là pour ton épouse? Elle est moins usée!
— Comme tu connais peu les femmes, mon pauvre vieux, tu ne vois donc pas que celle-ci est à talons Louis XV?

d'un tyran, on menait les peuples au carnage, ainsi que des moutons à l'abattoir!... Aujourd'hui, camarades, nous apprécions et nous vénérons les liens sacrés qui unissent tous les hommes

— La main sur la figure!... Le poing sur l'œil!... Le pied quelque part!... se promirent mutuellement plusieurs couples d'énergumènes dressés çà et là sur leurs ergots...

Et tandis qu'ils s'élançaient les uns vers les autres, le citoyen Braillot reprit, sans se décourager:

— ...Heu!.. Marchons donc la main dans la main, vers l'aube de bonheur, de tendresse et d'harmonie sociale, que nous préparons à l'humanité future, avec un dévouement si touchant et si désintéressé!... N'est-il pas monstrueux de penser que les fils d'une même origine peuvent se haïr et s'entre-déchirer légitimement grâce aux caprices de la politique ou de la finance?... Non, non, mes amis, ne tolérons plus ces coutumes abominables, et proclamons en chœur que le règne de la force brutale est aboli!

Cette superbe conclusion fut le signal d'une violente échauffourée: tout en s'abreuvant d'injures merveilleusement pittoresques, les antagonistes avaient fini par se joindre, et ils s'empoignaient de la belle façon. L'amphithéâtre retentit du claquement des gifles, et l'on aurait pu croire à une salve d'applaudissements, si ces bruits sonores n'eussent été suivis aussitôt du bruit mat des coups de poings, puis du fracas de mainte dégringolade, ponctuée par maint juron truculent...

Bientôt les voisins s'en mêlèrent. Les conflits se multiplièrent, s'amplifièrent, de telle sorte qu'il n'y eut plus qu'un seul conflit... Le brandon de la discorde enflamma tous les pacifistes, qui, sans savoir au juste pourquoi, se prirent aux cheveux, s'arrachèrent les oreilles, se brisèrent les dents et se pochèrent frénétiquement les yeux, en exhalant des cris de bêtes fauves!...

Ce fut une bataille enragée... Ni la bataille de Tolbiac, ni la bataille de Bouvines, ni celles de Marignan, de Rocroy, de Waterloo ou de Moukden ne sauraient donner une idée de l'acharnement et de la sauvagerie que déployaient tous ces fervents adeptes de la Paix.

Dans tous les coins de la Salle des Fêtes, depuis l'estrade jusqu'aux plus hautes galeries, dans les loges, dans les coulisses, dans les vestiaires, dans les escaliers, partout, on se battait comme plâtre, on s'assommait, on se fusillaient, on s'étripait au petit bonheur, et sans aucun motif...

Les objets les plus hétéroclites servaient de projectiles: les gens du balcon mettaient tout leur zèle à précipiter des petits bancs, des parapluies, des fauteuils, et même des ouvreuses, sur la tête des gens du parterre, qui ripostaient vertement par des coups de revolvers... Les balles sifflaient, les couteaux luisaient, il y avait des blessés... Bref, c'était une vraie boucherie! et l'on n'avait jamais vu, en temps de paix, un massacre aussi réussi que celui-là!...

Ils se fussent peut-être exterminés jusqu'au dernier, si la police, réquisitionnée en toute hâte, n'avait pas fait une brusque irruption sur le champ de bataille, pour obliger ces étranges belligérants à l'évacuer séance tenante...

Dès lors, la mêlée changea d'âme, comme dit Victor Hugo...

Les susdits belligérants, n'oubliant pas qu'on leur avait promis l'apéritif, ne voulurent absolument rien savoir pour s'en aller ainsi, le gosier sec... En face de l'ennemi commun, ils firent trêve à leurs dissensions intestines; et, s'unissant contre les agents de l'autorité, ils essayèrent de jeter, avec perte et fracas, ces intrus à la porte...

L'arrivée d'une brigade de renfort étouffa, heureusement, cette tentative de rebellion, et force resta à la Loi!... En dépit de leurs protestations, les impétueux pacifistes furent expulsé *manu militari*, c'est-à-dire avec un manque d'égards complet!...

Le grand air, loin de calmer leurs nerfs, sembla décupler, au contraire, leur surexcitation. Un incident fortuit la centupla...

En débouchant sur la place du Trocadéro, ils se trouvèrent en présence d'un régiment d'infanterie qui passait là tout à fait par hasard... Ils lui attribuèrent aussitôt des intentions hostiles, s'imaginant qu'on allait leur adresser des sommations, et ensuite les charger à la baïonnette ou les disperser à coups de fusils... Alors, leur fureur vengeresse ne connut plus de bornes!

Avec des vociférations et des mugissements qui n'avaient rien d'humain, ils se ruèrent sur les malheureux soldats, en brandissant des matériaux empruntés à une maison en construction... Et ils leur lancèrent à la tête des biscaïens de toute nature et de tous calibres...

— Soldats!... Vous ne tirerez pas sur vos frères!... leur criaient-ils en les lapidant à coups de briques, en les rossant à coups de matraques et en les criblant de coups de revolvers...

Cette façon bizarre de prêcher l'apaisement et la fraternité ne fut guère appréciée dans le rang. La troupe, attaquée, se défendit. Il y eut encore une tuerie... Le quartier fut mis en état de siège...

Les pacifistes dressèrent une barricade d'où ils n'hésitaient pas à *tirer sur leurs frères...* Ils entonnèrent la *Carmagnole*, et on les entendait hurler belliqueusement: « Vive le son du canon!!! » Ce qui prouve qu'ils n'avaient décidément pas beaucoup de suite dans les idées!... Mais passons!...

L'émeute dura jusqu'au soir... On opéra cinq cents arrestations; on ramassa deux cents blessés... La barricade où s'était concentrée la résistance, dût être emportée d'assaut, aux accents de la charge!... On y trouva le citoyen Braillot, complètement dépenaillé, en train de saigner du nez derrière un fiacre renversé.

— Malheureux! lui dit alors le préfet de police qui dirigeait le combat en personne, malheureux, voilà ce que vous appelez une réunion en faveur de la Paix?... C'est ainsi que vous pratiquez la Concorde?... Ah! bien, il est propre votre meeting contre la guerre!...

— Pardon! Ne confondons pas!... riposta Braillot sans se démonter... Ça, c'est un meeting contre la guerre internationale... Mais si vous vous figurez que nous allons renoncer à la guerre civile, vous vous mettez singulièrement le doigt dans l'œil!...

Robert Francheville.

Voyage autour de la Chambre

Nos « honorables » ont repris le cours de leurs travaux.

Et, de nouveau, s'exerce contre eux la verve des ironistes, lesquels n'ont garde d'oublier que le Français est né frondeur.

En ce qui touche notre Parlement, la coutume est ancienne de blaguer ses faits et gestes. Déjà, en 1789, quand s'ouvrit la première Chambre française émanée, non plus du caprice des dirigeants, mais de la libre volonté populaire, les beaux esprits d'alors s'évertuèrent à la ridiculiser.

On blaguait principalement les députés du Tiers, débarqués à Paris en costumes ridicules parce que surannés. Certains d'entre eux s'appelaient Perdrix, Merle, Fricot; et ce fut l'occasion, pour les petits poètes de ruelles, de leur décocher des épigrammes, plus faciles que spirituelles, qui faisaient la joie des belles marquises.

Les folliculaires, eux aussi, se mirent de la partie et publièrent les *Commandements du bon député démocrate*, dont voici un extrait:

Etre babillard, insolent,
Parler de tout impudemment,
Agir audacieusement
Et juger fort légèrement,
Etre en la salle banc sur banc,
Remplir sa bourse adroitement,
Donner au vice de l'encens,
De l'intrigue être l'instrument,
Tels sont les devoirs d'un manant.
Il doit les suivre exactement,
Bêtement et servilement,
S'il veut être représentant!

Dans l'enceinte même de l'Assemblée, les Nobles brocardaient leurs collègues du Tiers; le grand chic était de trouver, dans l'arrangement de certains mots, des formules vengeresses. C'est ainsi que, par anagramme, *Assemblée nationale* devenait: *Nation lésée la blâme*, et que plus tard, *Révolution française* se mua de telle façon: *Un Corse la finira.*

Les députés du peuple répliquaient comme ils pouvaient, et la foule, sceptique comme toutes les foules, chantait:

Dans cette Assemblée où l'on fauche
Et le bon sens et le bon droit,
Le côté droit est toujours gauche,
Et le gauche n'est jamais droit.

Sous le premier Empire, les membres du Corps législatif, terrorisés par Napoléon, se gardaient de toute discussion politique. On les avait surnommés: *Les Muets*. Au lieu de faire des lois, i's rendaient compte, à la tribune, des œuvres littéraires dont les auteurs leur faisaient hommage.

La Chambre de la Restauration a laissé un seul souvenir: l'expulsion, en 1823, du député Manuel, qui s'était opposé à la guerre d'Espagne.

C'est, évidemment, la Chambre de la troisième République qui apportera, un jour, le plus gros contingent de bizarreries aux annales parlementaires. Cette Chambre aura connu la blouse de Thivrier, le burnous du député musulman de Pontarlier, la bombe de Vaillant, les boutades de Cassagnac, continuées, naturellement, par les lazzis de... Lasies.

J'en passe et des meilleures.



UNE BONNE RAISON

— Et ce mariage que vous me promettez depuis si longtemps?

— Patientez un peu!... c'est à cause du repas de noces... le veau n'est pas encore assez gras!

DE NOS LECTEURS

Pour se guérir de l'hypocondrie

Bouilly, l'auteur des *Contes à ma fille*, qui sont aujourd'hui délaissés à tort pour des ouvrages plus modernes, était un tantinet hypocondriaque, et, comme hygiène, son médecin lui recommandait de fréquentes promenades en voiture.

A cette époque, les voitures étaient plus rares qu'aujourd'hui. Il n'y avait guère, à la disposition du public, que des fiacres sales et délabrés ou des voitures de remise d'un prix généralement assez élevé. Or, Bouilly était pour le moins aussi avare qu'hypocondriaque. Comment faire, dans ces conditions, pour obéir aux prescriptions du docteur?

Comme c'était un homme d'imagination, Bouilly trouva bientôt un moyen, mais ce moyen était aussi lugubre que son caractère. Tous les jours, notre hypocondriaque passait à l'une des mairies de Paris, afin de savoir quels étaient les grands enterrements qui auraient lieu le lendemain, puis il prenait l'adresse du défunt.

A l'heure dite, il se rendait à la maison mortuaire, comme un ami du mort, montait dans une des voitures de deuil, conduisait le corbillard à l'église et de là, au cimetière; il se faisait ensuite reconduire chez lui et sa promenade en voiture se trouvait faite à bon marché.

Cette ruse finit cependant par se découvrir d'une façon bien singulière.

Un jour, deux enterrements devaient avoir lieu dans la même rue. Bouilly se trompa de mort; il monta dans une voiture de deuil, qui suivait un corbillard devant porter au Père-Lachaise, croyait-il, le corps d'une pauvre jeune mère de trente ans, tandis qu'il conduisait, au contraire, en ce même lieu, la dépouille d'un vieux garçon, avare au possible, égoïste à l'excès, insupportable, en un mot.

Les héritiers du défunt feignaient de pleurer, mais aucun d'eux n'avait songé à préparer de discours funèbre. Il en fallait un, cependant!

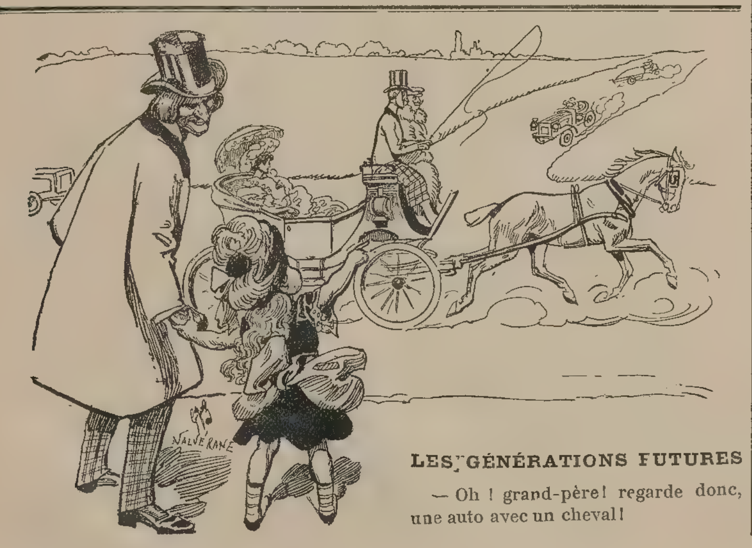
L'un des héritiers, soudain, avisa Bouilly, avec sa longue taille, son cou penché en saule pleureur, et ses yeux larmoyants. Il pensa que c'était là l'orateur qu'il fallait.

— Monsieur, lui dit-il au cimetière, d'une voix entrecoupée par les sanglots, je vous en conjure, prononcez quelques paroles émues sur cette tombe. Pour moi, je ne m'en sens pas la force!...

Incapable de rester sourd à un semblable appel, l'honnête Bouilly se penche aussitôt sur la fosse béante et prononce un discours des plus attendrissants sur... la pauvre jeune mère arrachée si cruellement à l'affection de son mari, de ses enfants et de sa famille, dont elle était l'idole justement adorée.

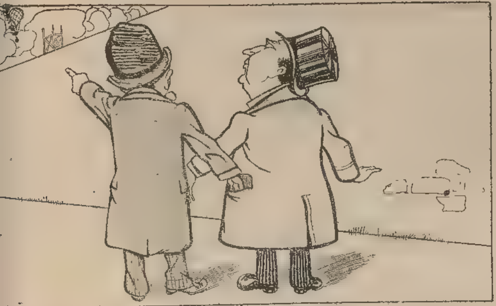
A l'audition de ce singulier discours, si peu de circonstance, les assistants commencèrent par se regarder avec surprise, puis se mirent à chuchoter, et enfin à rire aux éclats. Les héritiers, croyant à une mystification de Bouilly allaient prendre la chose du mauvais côté, quand ils s'aperçurent que l'orateur pleurait de si bon cœur qu'il le jugèrent de bonne foi.

Bref, une explication s'ensuivit, et l'on découvrit ainsi les singulières promenades d'agrément et d'hygiène que faisait, chaque jour, le brave Bouilly, pour se guérir de l'hypocondrie.



LES GÉNÉRATIONS FUTURES

— Oh! grand-père! regarde donc, une auto avec un cheval!



PROGRES

— Autrefois, me dit le vieux Pick-pocket, il fallait attendre, pour faire lever la tête au « client » le problématique ballon, et encore ne levait-il pas toujours les bras!



Maintenant, avec le diabolo...



...la besogne est faite à coup sûr et sans risques!

PARIEURS ENRAGES

— Un louis que j'arrive en bas avant toi!...

Pêle-Mêle Connaissances

— L'agriculture trouve, dans certaines ré-
ns africaines, de précieux auxiliaires dans
s vers de terre connus sous le nom savant
Siphono gaster. Dans la vallée du Nil,
tamment, la surface du sol est couverte
rangs serrés de petits cylindres de terre
. s'élèvent du milieu du gazon. La masse
terre du fond que les vers amènent ainsi au
du sol est considérable et équivaut à un
ourage.

— Daprès un microbiologiste, les microbes
aient d'autant plus beaux qu'ils sont les
opagateurs des maladies les plus terribles.
y a des bactéries qui, placées dans des mi-
ux appropriés, produisent toutes les couleurs
aginables.

— Une des conséquences de l'européanisa-
n du Japon et de l'accroissement de ses
penses militaires, est le renchérissement de la vie. Elle coûte maintenant à Tokio deux fois ce qu'elle coûtait il y a dix ans, et le triple de ce qu'elle coûtait il y a vingt ans.

— C'est dans le département de la Creuse que l'on compte le plus de vieillards du sexe masculin: on y trouve 27 hommes de 85 à 95 ans, sur 1.000 hommes ayant de 60 à 85 ans. Viennent ensuite et dans l'ordre: les Basses-Pyrénées, l'Yonne, l'Aube, le Cantal, la Côte-d'Or, le Loiret, les Hautes-Pyrénées, l'Aveyron et l'Arriège.

Les départements ayant le moins de vieillards sont: les Basses-Alpes, les Vosges, la Seine, la Manche, les Côtes-du-Nord, les Hautes-Alpes, la Mayenne et l'Ille-et-Vilaine.

— L'écume de mer, dont on fait les pipes et les fume-cigares (un silicate de magnésie) est employée comme savon, pour sa douceur, dans les bains maures.

— Un médecin inspecteur militaire, M. Valin, a constaté qu'après une heure de promenade au soleil la température s'élève dans un chapeau haut de forme à 46 degrés; au Sénégal, la température, sous une casquette d'officier de marine, atteint 41 degrés.

— Ce furent deux frères, Jean et Gilles de Reims, qui établirent, sur les bords de la Bièvre, la première teinturerie qu'on y vit. Elle prospéra singulièrement; si bien que le peuple, toujours superstitieux, crut à un pacte avec les malins esprits, et donna à cette famille de teinturiers le nom de *Gobelins*, qui signifie diable ou Démon. Le surnom resta à la famille et au quartier: il illustra l'antique manufacture.

— Dans une récente communication à l'Académie des Sciences, M. Pellegrin a révélé l'existence de certains poissons, du groupe des siluridés, chez lesquels c'est le mâle qui couve, dans sa bouche, les œufs pondus par les femelles.

— Les musiciens de la marine japonaise sont tous munis d'instruments français, et les premières musiques militaires de l'empire nippon ont été constituées par un de nos compatriotes, M. Le Roux, chef de musique de notre armée.

— Pour certains voyages, la congélation à bord peut se maintenir jusqu'à 80 jours dans les appareils frigorifiques et la viande se conserve absolument saine. Un pasteur de New-York, M. Knapp, réussit à conserver congelé un dindon rôti pendant le laps surprenant de dix années. Sa chair fut jugée rigoureusement fraîche, mais un peu fade.

PETITE CORRESPONDANCE

M. A. Méguet. — Naturellement, il est soutien de famille au titre le plus indéniable.

M. A. F. — Le pétrole ou le sublimé. Nous n'en garantissons pas, d'ailleurs, l'efficacité absolue

M. Lafon. — Nous n'en connaissons aucun qui soit à l'abri des catastrophes dont vous parlez, mais nous vous conseillons de ne pas être aussi pessimiste.

M. Chaudat. — La photographie et le clichage sur zinc paraissent le procédé le plus fidèle.





LES MALADIES DE LA PEAU

Chez les peuples anciens, et en particulier chez les Romains, l'hygiène de la peau était soigneusement pratiquée. Ils ne se contentaient pas de prendre fréquemment des bains, dans ces thermes géants dont nous découvrons partout des traces, ils connaissaient encore les vertus curatives de certaines plantes. En Gaule, les druides pratiquaient aussi cette science avec un grand succès. Dans notre vieille France, surtout au moyen-âge, l'hygiène fut déplorable: les habitations furent construites sans air ni lumière, la religion, en prêchant le mépris du corps, encouragea les croyants à négliger les soins les plus essentiels, l'alimentation fut malsaine; enfin, jusqu'au XIVe siècle, où se propagèrent les tissus de lin et de chanvre, on ne connut guère, pour se vêtir que les tissus de laine très irritants pour l'épiderme. Aussi les maladies de la peau, favorisées par un tel régime, se développèrent-elles alors avec une violence inouïe. Devant ces maux envahissants, la médecine resta impuissante; elle laissa agir la superstition et souvent même l'encouragea. On employait des formules et des paroles cabalistiques; on ordonnait d'étranges remèdes, que l'on voulait universels, variables seulement avec la condition du malade. Tel remède était bon pour le seigneur, mauvais pour le vilain: le noble devait se purger avec de la rhubarbe, le paysan avec du myrobolum; l'un pouvait guérir sa fracture par le bol d'Arménie, alors que l'autre ne devait employer que la fiente de ses bêtes. Ce ne fut qu'au XVe siècle que la médecine commença vraiment à devenir une science, et le premier recueil pharmaceutique remonte à 1402. Depuis cette époque, les progrès furent rapides, et si nos temps modernes sont exposés à des maladies inconnues autrefois, ils ont appris, du moins, à les combattre. Seules, peut-être, les maladies de la peau et les vices du sang étaient, jusqu'à ces derniers temps, demeurés sans remède. On connaissait bien des préparations qui endormaient le mal, mais nulle ne le guérissait complètement. Quand, après de longues études et guidé par les considérations les plus scientifiques, M. Vendamme pharmacien-spécialiste, à Lille, composa un produit: **La Maléane,** uniquement fait d'herbes et de plantes, qui assure promptement et radicalement la guérison des dartres, eczémas, phébites, urticaires, sycosis de la barbe, herpès, acné, boutons, démangeaisons, psoriasis glandes, abcès, anthrax, rougeurs, maladie du cuir chevelu, goutte, rhumatisme, sciatique, âcreté et irritation du sang, bref, toutes ces maladies constitutionnelles, qui dérivent d'une seule et même diathèse. Depuis sa sensationnelle découverte, il ne se passe pas de jours que M. Vendamme ne reçoive des centaines d'attestations de guérisons et des lettres de remerciements. Citons-en deux:

Grand, par Néufchâteau (Vosges).

Le soussigné a le plaisir d'annoncer à M. Vendamme, pharmacien à Lille, qu'il a été complètement guéri d'un eczéma, dont il souffrait depuis quinze ans, par l'usage d'un seul flacon de **Maléane dépuratif**, et d'un pot de **Maléane onction,** qu'il avait achetés chez M. Richert, pharmacien à Neufchâteau, dépositaire de ses produits.

Gabriel THIERY.
Reims (Marne).

M. B. Vendamme,

Je ne vous dirai pas en détail, ce qu'a été, pendant 35 ans, ma maladie, aujourd'hui disparue.

Au mois de février dernier, ce terrible *psoriasis* m'avait envahi le corps tout entier et je n'espérais guère en obtenir la guérison; tous les remèdes employés jusque-là ayant été absolument inéfficaces. Grace à votre **Maléane dépuratif,** je suis enfin guéri. Je proclame donc votre dépuratif absolument merveilleux. Je vous prie de croire, etc.

Mgr E. LAMORLETTE, chanoine.

Devant des résultats aussi probants, ne seraient-ils pas d'une négligence coupable, les arthritiques qui, souffrant d'une maladie de peau ou d'un vice du sang, ne s'adresseraient pas, sans plus attendre, à M. B. Vendamme, officier d'Académie, pharmacien-spécialiste, 31, rue Vieux-Marché-aux-Poulets, à Lille (Nord), qui leur enverra par la poste un échantillon gratis de **Maléane**, et tous les renseignements nécessaires pour obtenir une guérison certaine et durable?

3e ANNÉE — N° 50. 10 Centimes 15 DÉCEMBRE 1907.

Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

...CE : UN AN 6 fr. SIX MOIS : 3 fr. 50
...NGER : UN AN 9 fr. SIX MOIS : 5 fr. »
...n s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

LA RÉFORME DE L'INDICATEUR DES RUES, par Léon KERN.



— La rue Machin? parfaitement. Longez les moellons jusqu'aux pavés de bois, puis, traversez le premier chantier; suivez la tranchée du gaz jusqu'à celle des eaux et, entre le dépôt des ciments et les travaux du bitume, vous verrez une rue pleine de briques, c'est celle-là...

La collaboration au **Pêle-Mêle** *est rétribuée. Pour recevoir franco le libellé des conditions, envoyer 0 fr. 15 en timbres-postes.*

La Théorie et la Pratique

La scène se passe entre deux voyageurs que le hasard a mis en présence dans un compartiment de chemin de fer. Pour charmer l'ennui de leur solitude, ils ont engagé une conversation qui a bientôt dévié sur le terrain de la politique. De courtois, le ton est devenu déjà plus élevé. Tous deux ont des idées opposées. L'un est étranger et patriote, l'autre antimilitariste et Français.

L'Antimilitariste. — Oui, Monsieur, la guerre est une chose atroce...

L'Etranger. — D'accord.

L'Antimilitariste. — Et il est honteux qu'à notre époque de civilisation, cette chose atroce soit encore dans nos mœurs.

L'Etranger. — Evidemment. Malheureusement il est des cas où elle est inévitable.

L'Antimilitariste. — Laissez-moi donc tranquille. Si les peuples voulaient, ils sauraient bien l'éviter. D'abord, ils n'auraient qu'à ne pas marcher.

L'Etranger. — Oui, mais.. ils marchent.

L'Antimilitariste. — En tous cas, j'en connais un qui ne marcherait pas.

L'Etranger. — Vous, peut-être?

L'Antimilitariste. — Parfaitement. Si vous croyez que je prendrais les armes pour défendre le caprice d'un tyran, son ambition, ou pour venger une quelconque offense!...

L'Etranger. — Pourtant, il est des guerres qui furent inspirées par une noble idée.

L'Antimilitariste. — Oui... Alors vous vous imaginez que je me ferais trouer la peau pour une idée, ou que, pour une idée, j'irais trouer celle de gens que je ne connais pas?

L'Etranger. — Pourtant..., si votre pays était envahi.

L'Antimilitariste. — Je m'en moque. J'ai une femme et des enfants, Monsieur. Ce n'est pas le pays qui les nourrit, c'est moi.

L'Etranger. — Ainsi donc, vous ne vous battriez pas?... Vous êtes encore jeune cependant!

L'Antimilitariste. — Moi?... Je passerais en Belgique *illico*.

L'Etranger. — Eh bien! à mon avis, ce serait une lâcheté.

L'Antimilitariste. — Vous dites?

L'Etranger. — Je dis que, dans mon pays, on vous considérerait comme un lâche.

pour affirmer ce que j'ai dit.

L'Antimilitariste. — C'est-à-dire que, chez vous, on me prendrait pour un lâche?

L'Etranger. — Parfaitement!

L'Antimilitariste. — Répétez voir un peu!

L'Etranger. — Mais oui, un lâche!

L'Antimilitariste. — Un lâche... V'lan!



L'Étranger. — *Mais oui, un lâche!*
L'Antimilitariste. — *Un lâche... v'lan!*

L'Antimilitariste. — Non, mais... quand vous aurez fini de m'insulter. Est-ce que je vous connais?

L'Etranger. — Cela n'est pas absolument nécessaire. Il suffit que je vous connaisse, moi. Or, j'en sais assez sur vous maintenant

(Il flanque un soufflet à l'étranger.) Et maintenant voici ma carte. Si vous voulez venir sur le terrain, je suis votre homme... Vous verrez si je sais tenir une épée!

Etienne J.

IL N'Y A PAS DE REGLE SANS EXCEPTION



La qualité dominante d'une corde est, dit-on, d'être solide... mais il est des cas où l'on pense différemment.



Le principal mérite d'un fusil est de ne pas rater... mais l'on n'est pas toujours de cet avis.



Un sac d'or nous charme d'autant plus qu'il est plus lourd... mais pas dans tous les cas.



Un bon pneu doit boire l'obstacle... il est, toutefois, certaines circonstances où on ne lui en veut pas d'y faillir.

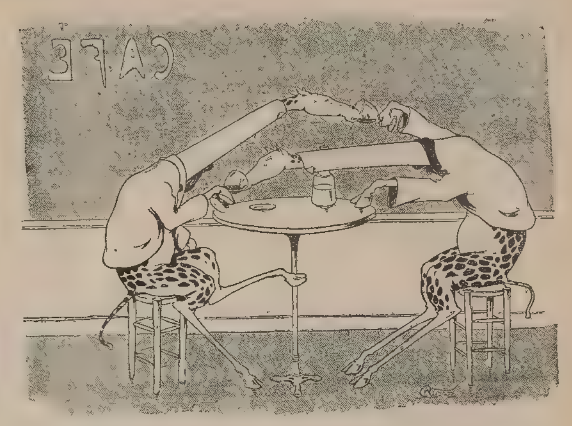


Le plus grand mérite d'un discours est d'être bref... il est, cependant, une exception, c'est lorsque ce discours fait votre éloge.



On goûte peu une barque qui fait eau de toutes parts... mais, comme je vous le disais, il n'y a pas de règle sans exception.





IL FAUT S'ENTR'AIDER

— Pas de chalumeaux dans ce café et impossible de boire avec nos énormes faux-cols!

On peut tout de même s'en passer!

AVIS

Vu l'abondance de la publicité, ce numéro contient vingt pages.

Pêle-Mêle Causette

Lettre ouverte à M. Caillaux

Vous devez être bien embarrassé, mon pauvre ministre, avec, sur les bras, ce pavé de l'impôt sur le revenu.

Vous avez promis aux uns de le faire avaler aux autres, et ceux-ci se refusent à ingurgiter l'énorme pilule qui ne passerait pas sans douleur dans leurs organes.

Aussi, vous voit-on errer comme une âme en peine, ne pouvant ni vous débarrasser du gênant fardeau, de peur d'être honni par les vôtres, ni convaincre vos concitoyens de se prêter à cette innovation vexatoire.

C'est la surenchère, Monsieur le Ministre, la fatale surenchère, qui pousse les parlementaires à promettre beaucoup de beurre à leurs électeurs, sans se soucier de savoir où ils le prendront, ce beurre

Au fond, personne n'est plus édifié que vous sur l'impossibilité de bâtir un impôt sur le revenu, sans s'immiscer dans les affaires particulières des citoyens.

Mais vous vous êtes engagé et vous voilà au pied du mur.

Il y aurait bien un moyen d'en sortir, ce serait de déclarer que vous avez fait fausse route, et que vous faites amende honorable.

Mais vous y risqueriez votre portefeuille, votre mandat législatif même! Et courir de pareils risques n'est pas dans les goûts de nos hommes politiques. Mieux vaut encore jeter la Princesse dans les plus graves embarras, que d'avouer à ses électeurs qu'on a fait fausse route.

Donc, vous voilà bien embarrassé. Eh bien! je vais essayer de vous tirer de ce mauvais pas. Et je n'attends de vous, en échange, ni un bout de ruban, ni même un remercîment. Avouez que vous n'en feriez pas autant pour moi.

Voici donc le fruit de mes méditations sur le sujet qui vous intéresse.

Tout le monde s'accorde sur un point, à savoir que l'impôt sur le revenu est absolument juste... en théorie, et que, dans dans la pratique il est détestable et anti-libéral au premier chef. Comment concilier ces deux antithèses? Tel est le problème délicat à résoudre.

Imposer les gens sur leurs rentrées de fonds, tout en s'interdisant de s'immiscer dans leurs affaires, c'est évidemment une conception purement fantaisiste.

Autant placer un tronc sur la voie publique en priant les contribuables d'y verser leur part d'impôt.

Il faudrait donc y renoncer? Non! et aussi étrange que cela puisse sembler au premier abord, il existe un moyen, et un moyen simple, de solutionner la question.

Parmi les multiples impôts qui pèsent sur nos patientes épaules, il en est deux qui fonctionnent avec une parfaite aisance: ce sont le timbre de quittance et son frère, plus suggestif encore, le timbre d'effets.

Ce dernier est proportionnel. Il varie suivant l'importance de l'effet.

Or, ces deux impôts se prélèvent sans surveillance ni inquisition d'aucune sorte. Contrairement aux impôts directs, ils ne nécessitent aucun déploiement de fonctionnaires. Ils opèrent automatiquement.

Cette considération ne vous a-t-elle jamais frappé? Elle s'impose cependant à ceux qui savent combien difficile est la perception intégrale de l'impôt.

Alors que les recettes publiques s'encaissent péniblement, qu'elles exigent une armée de fonctionnaires et des tiraillements douloureux, le timbre suit allègrement sa voie sans le secours d'aucune coercition.

Il faut en déduire que ce mode d'impôt présente sur les autres de réels avantages.

Et dès lors, on en arrive à se demander si sa généralisation ne suppléerait pas utilement à l'impôt sur le revenu, si impopulaire. Supposons, en effet, que le timbre de quittance soit proportionnel et applicable à tous les paîments aussi petits qu'ils soient.

Il serait payable par celui qui encaisse et non par celui qui paye, comme c'est le cas actuellement. (Ce qui, du reste, est une absurdité, car l'impôt doit être payé par celui qui tire bénéfice de la transaction).

Admettons donc cette situation établie. Il en résultera que chacun payera un impôt sur toutes ses rentrées d'argent et suivant leur importance.

L'impôt sur le revenu sera ainsi créé et il sera strictement égal pour tous.

On objectera que certains industriels ou particuliers réalisent, à chiffre égal d'affaires, un plus gros bénéfice que d'autres.

Cela n'a aucune importance et tient uniquement à la loi de l'offre et de la demande.

Si les uns gagnent, en proportion, plus que les autres, c'est que la concurrence est moins active pour eux.

Et si elle est moins active, c'est que leur commerce est plus aléatoire, qu'il est susceptible d'un moindre développement, ou plus pénible, ou encore plus délicat ou difficile. Il est donc naturel que l'impôt soit plus léger pour eux.

La loi de l'offre et de la demande est un niveleur qui établit la juste balance entre les diverses professions.

Reste à savoir comment sera établie l'apposition obligatoire du timbre de quittance proportionnel.

Pour les commerçants, la chose est excessivement simple et si facilement contrôlable qu'il est inutile d'insister.

Pour les employés et ouvriers, qui émargent à une caisse patronale, rien

n'est plus aisé que l'application du timbre de quittance.

Il est des professions où l'opération serait plus délicate. Ainsi, par exemple, les limonadiers. Peut-on leur demander de délivrer une quittance pour chaque consommation servie?

Une quittance, non! mais un ticket, oui! Le danger, cependant, pourrait, dans ce cas, résider dans le fait que les tickets seraient susceptibles de resservir. Il suffirait, pour parer à cette éventualité, de contraindre le garçon à annuler le ticket, la consommation une fois payée.

Je n'ai pas la prétention d'avoir passé en revue tous les corps de métier et j'admets parfaitement la possibilité de certaines atténuations ou exceptions. L'absolu n'est pas de ce monde.

Je n'ignore pas non plus que ce système exclut la progression si chère aux partis extrêmes.

Mais la progression est une sorte de spoliation. Elle ne se base sur aucun principe de justice et doit être considérée comme une négation de l'idée d'égalité.

Il ne faut pas oublier, du reste, que le capital payera un premier impôt en se transformant en valeurs, et qu'il payera de nouveau à chaque encaissement de dividende.

Voilà, Monsieur le Ministre, ce que j'avais à vous proposer pour vous permettre de sortir de l'impasse où vous vous êtes aventuré.

Je ne me fais aucune illusion sur l'accueil que vous ferez à cette suggestion. Vous vous êtes engagé trop à fond pour démordre de votre projet, aussi malencontreux soit-il.

Aussi, dois-je à la vérité de dire que c'est moins pour vous que pour quelqu'un de vos successeurs que j'émets ces idées.

Rien n'est éternel ici-bas, même pas les portefeuilles ministériels. Et il y a souvent plus loin qu'on ne croit d'un projet de ministre à sa transformation en article de loi.

C'est ce qui me permet d'espérer que ces lignes n'auront peut-être pas été tracées en pure perte.

Fred Isly.



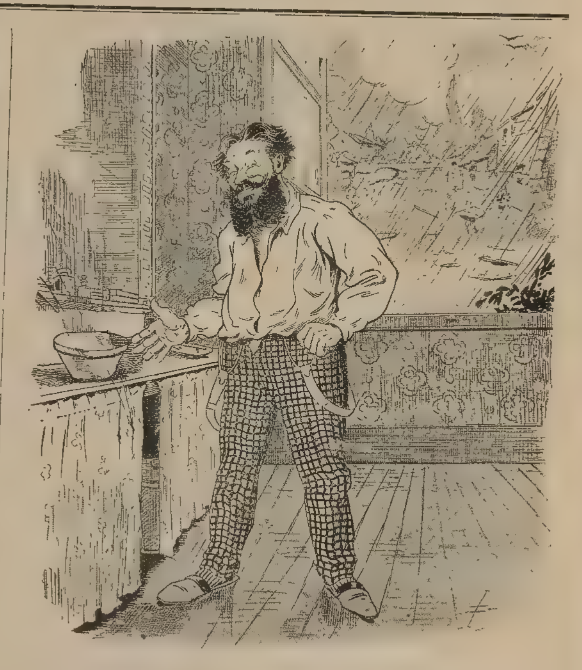
CALINO N'EST PAS MORT

— Vous semblez avoir chaud?

— Eh! oui! Tel que vous me voyez, mon cher, je rapporte ce meuble de la Salle des Ventes où je l'ai acheté. Il est très lourd, je suis horriblement fatigué!

— Mais pourquoi ne vous asseyez-vous pas?...

— Le moyen!... toutes les chaises sont prises!



— Voici deux mois que je voyage, j'ai vu des campagnes inondées, des villas submergées, des rivières déborder, l'eau monte jusqu'au premier étage, il y en a partout... sauf dans ma cuvette!

Courrier Pêle-Mêle

Monsieur le Directeur,

Sait-on de combien de manières 15 personnes peuvent se placer autour d'une table de 15 couverts?

Le nombre en est fabuleux; il est égal exactement à 1.307.674.368.000.

En supposant que ces 15 personnes changent de place une fois par minute, et emploient pour faire ce travail 10 heures par jour et 360 jours par an, il leur faudrait plus de *60.000 siècles* pour opérer tous ces changements, à peu près le temps qu'il faudrait à un ver de terre pour parcourir, en rampant, la distance de la terre au soleil, et ce sans trop se presser!

Recevez, etc...

Un Lecteur assidu.

Vieux bouchons

Monsieur le Directeur,

Je lis, dans votre numéro du 10 courant: Quel est le moyen le plus pratique de rendre aux bouchons ayant déjà servi leur forme primitive?

Le moyen est bien simple.

Il n'y a qu'à jeter lesdits bouchons dans de l'eau bouillante, et à les y laisser quelques minutes. Ils reprennent peu à peu leur forme primitive.

Recevez, etc.

L. V.

Demi-sou

Monsieur le Directeur,

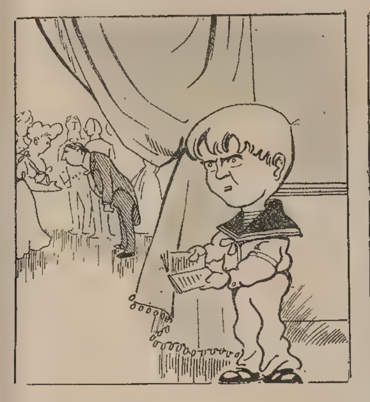
L'innovation préconisée par M. G. Brunel — si innovation il y a — répond, à mon sens, à un véritable besoin. Nombre de commerçants profitent de l'absence de ce numéraire pour accroître le produit de leur vente, en faisant miroiter aux yeux des chalands, l'intérêt qu'il y a pour eux d'acheter deux articles identiques, deux « inséparables », à un prix impair: 0 fr. 75, 0 fr. 95, etc., par exemple. Certains magasins, s'autorisant de cette anomalie, ont hardiment lancé le paradoxe: « Chez nous, plus on achète, plus on gagne ». C'est vrai en apparence. On a plus d'intérêt à payer vingt-cinq centimes deux objets, qu'un seul 0 fr. 15. Mais l'acheteur est souvent embarrassé du produit de cette spéculation toute spécieuse.

Empressons-nous d'ajouter que la question du demi-sou a été l'objet de l'attention de nos gouvernants.

Dernièrement, un grand quotidien annonçait qu'on procédait à la frappe de pièces de deux centimes et demi en nickel, pour la somme de plusieurs millions de francs.

Recevez, etc.

Tonin Ninot.

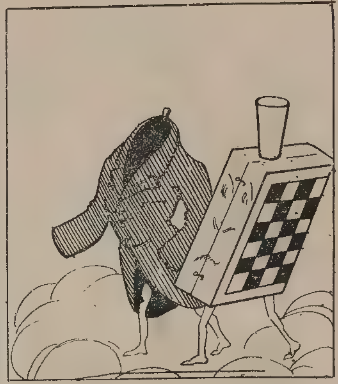


Le petit Bob, n'ayant pas appris sa leçon de grammaire, a été puni. Aussi, au lieu d'assister à l'arrivée des invités, il ira dans sa chambre étudier la formation du féminin des substantifs.



LEÇON DE GRAMMAIRE

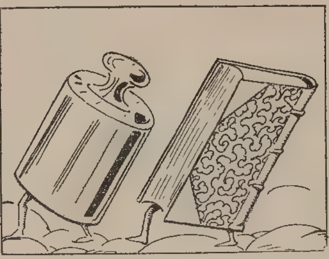
Il a bien essayé d'apprendre, mais le sommeil l'a vaincu. Et dans son rêve se mêlent la formation du féminin et le bal de ses parents...



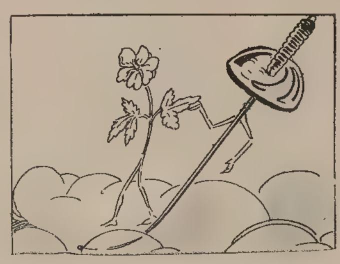
Voici M. Jacquet et Mme Jaquette...



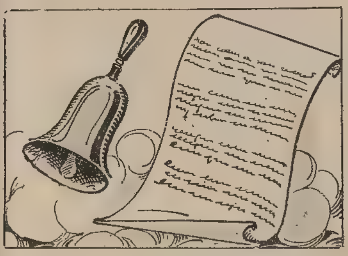
Le jeune et insupportable M. Moutard avec la blonde et piquante Mme Moutarde.



M. Le Livre et Mme La Livre, femme de poids.



L'élégant et svelte M. Fleuret, accompagnant la fine Mme Fleurette.



La bruyante Mme Sonnette accompagnée de M. Sonnet.



M. Loup et Mme Loupe.



Et enfin le tout petit M. Rein et la majestueuse Mme Reine.

Question musicale

Monsieur le Directeur,

ans un orchestre, si vous faites exécuter ultanément à tous les musiciens la même e, le *do*, par exemple, vous vous apercevez les divers instruments ne sont pas à l'unis-

Les violons et les instruments en *ut* entendre le *do* par rapport au *la* du pason. Les pistons, basses, clarinettes, et s les instruments en *si bemol*, font bien, la note *do*, d'après les principes qu'on a inculqués, mais le son qu'ils font entre est d'un ton au-dessous du son émis les violons. Cela dépend évidemment du de l'instrument. Mais alors, puisque le des pistons n'est pas un *do*, mais bien un *bémol*, pourquoi lui conserve-t-on cette dénination?

ette façon de dénommer les notes, oblige compositeurs à placer, à la clef de chas partie d'un morceau, une armature différente, qui permet à tous les instruments de se trouver à l'unisson. Mais ne serait-il pas plus avantageux, et surtout plus rationnel, de donner aux sons des divers instruments le nom qu'ils devraient réellement avoir par rapport au *la* du diapason. Cela permettrait de n'employer qu'une seule armature pour les diverses parties d'un même morceau, et cela supprimerait diverses difficultés qui peuvent surgir pour certains exécutants. Ainsi, dans une soirée, on m'invite à jouer un morceau de clarinette, avec accompagnement de piano. On me met en présence d'une partition écrite pour flûte et piano; si je ne connais pas les différentes clefs qui me permettront de transposer à vue, il ne m'est pas possible d'exécuter le morceau.

Recevez, etc. Gaston TALON.

Traitements saisissables

Réponse à la question interpêlemêliste, posée par le *Pêle-Mêle* du 10 novembre 1907, page 6.

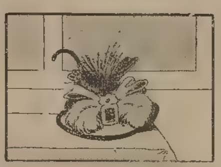
La retraite ou pension accordée à un fonctionnaire de la ville (agent ou autre), est-elle insaisissable?

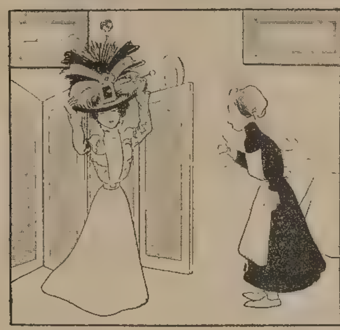
Monsieur le Directeur,

Distinguons, dans cette question, deux sortes de pensions:

1° Celles payées aux fonctionnaires et employés qui, appartenant aux cadres fixes d'une administration de l'État, sont directement rétribués par l'État (percepteurs, instituteurs, etc.)

Dans ce cas, dit l'article 26 de la loi du 9 juin 1853, une saisie ou retenue ne peut être exercée que jusqu'à concurrence d'un cinquième pour les créances privilégiées, figurant à l'article 2101 du Code civil (fournitures de subsistance), ou d'un tiers, dans les circonstances prévues par les articles 203 et suivants du même code (aliments dus par le mari à sa femme, par les parents à leurs enfants, et réciproquement).






LE CHAPEAU ENSORCELÉ

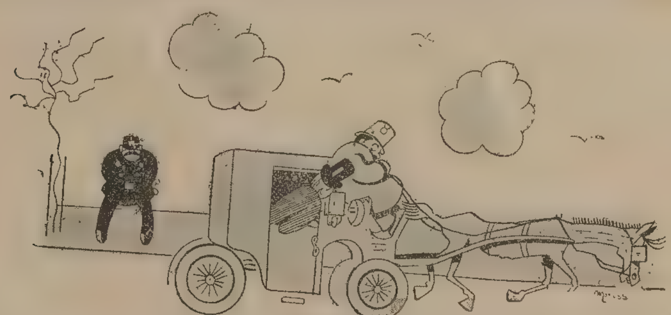
HISTOIRE SANS PAROLES

2° Celles servies par diverses Caisses de retraites, alimentées, conformément à l'article 110 de la loi du 28 avril 1816, et à l'ordonnance du 3 juillet suivant, par les retenues sur les traitements et salaires des employés et agents de la Préfecture de la Seine, de l'Assistance publique de Paris, de l'Imprimerie nationale, de la Préfecture de police, de l'Académie nationale de musique, des préfectures, des sous-préfectures, des mairies, employés de mairie, police municipale, octrois et autres établissements communaux, hospices, bureaux de charité ou de bienfaisance, monts-de-piété, etc...

L'article 65, de la loi de finances du 17 avril 1906, stipule que ces pensions sont insaisissables jusqu'à concurrence de 360 francs, et saisissables d'un dixième seulement au-delà de cette somme.

Recevez, etc.

R. COEFFIER.



SIMPLE REFLEXION D'UN INVITÉ
Qui se rend à un mariage dans un fiacre dont le cheval ne marche pas.

— Dites donc, cocher, si vous continuez comme ça, nous arriverons pour le divorce.

Questions interpêlemêlistes

Sur quel point des côtes françaises les courants maritimes se font-ils sentir le plus fortement, et, dans les grandes marées, quelle vitesse peuvent-ils atteindre?

CHOISEL.

Quel est le tabac qui contient le moins de nicotine?

UN ABONNÉ.

A BORD

Deux émigrants traversaient l'Atlantique pour aller chercher fortune au Brésil. L'un d'eux tomba malade quelques jours après le départ, et malgré les soins qui lui furent prodigués, passa de vie à trépas.

L'ensevelissement s'accomplit suivant les usages. Mais on s'aperçut, à la dernière minute, qu'il manquait les saumons de plomb, usités en pareille circonstance, pour immerger le corps.

On les remplaça par deux gros blocs de houille.

Ces préparatifs achevés, on procéda à la cérémonie des funérailles.

Le camarade du défunt assistait, plein de tristesse, à ce qui se passait sous ses yeux.

Mais son regard étant tombé sur les blocs de houille, il murmura d'une voix larmoyante:

— Je pensais bien, mon pauvre vieux que tu irais quelque part du côté de l'enfer; mais jamais je n'aurais cru qu'on t'obligerait à apporter toi-même ton charbon!

MAARIFSH

Un professeur de l'école des Langues Orientales nous racontait l'amusante bévue linguistique commise par un explorateur africain. Celui-ci, voyageant en Tunisie et dans la Tripolitaine, relevait la carte des pays qu'il traversait. Ce qu'il y avait de plus curieux sur cette carte, c'est que le nom de *Maarifsh* y figurait si souvent. Ainsi on y voyait: l'Oued Maarifsh, le lac Maarifsh, le mont Maarifsh, le douar ou village Maarifsh, etc. Lorsque le professeur vit cette carte, au demeurant assez correctement dressée, il partit d'un franc éclat de rire:

— Vous ignorez donc ce que signifie, en arabe, le mot *Maarifsh?* demanda-t-il au voyageur, après que son accès de gaîté se fut un peu calmé.

— Non! répondit celui-ci, mais je serais heureux que vous me l'appreniez.

— Eh bien! il signifie: Je ne sais pas.

Le candide explorateur, peu versé dans la langue arabe, avait obtenu ces renseignements topographiques des indigènes, et, en plusieurs circonstances, les réponses à ses questions avaient été: « *Maarifsh!* » c'est-à-dire: Je ne sais pas!

PAUVRE ENFANT!

Madame Pipelet est désolée.

Sa fille a été recalée au brevet élémentaire.

— Figurez-vous, expliquait-elle à une voisine, que les examinateurs se sont amusés à lui demander un tas de choses qui se sont passées avant seulement qu'elle soit au monde, la pauvre petite!

Les rapprochements amusants

Entendu dans un milieu commercial:

— Huntel est-il bon voyageur?

— Ah! je crois bien... il serait capable de vendre un chasse-neige au gouverneur du Sénégal.



L'AVISEE BLANCHISSEUSE

— J'ai supprimé complètement les airs langoureux et les valses lentes... avec les *polkas* et les *pas redoublés*, mes ouvrières me glacent une chemise en moins de deux minutes.



ILLUSION

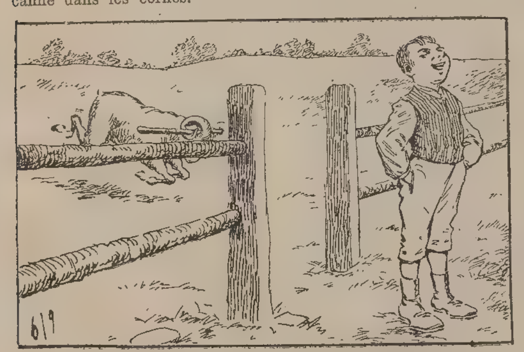
— C'est extraordinaire comme ces animaux deviennent nerveux dès qu'ils sentent la chair fraîche!

RIRA BIEN QUI RIRA LE DERNIER



Bob profite du sommeil du bélier pour lui glisser une canne dans les cornes.

Mais le bélier, s'étant réveillé, trouve la plaisanterie de mauvais goût et poursuit son bourreau.



Bob avait prévu la chose. Il s'arrête en narguant, près d'une ouverture où la canne empêchera l'animal de passer.



Mais Bob avait compté sans l'élan du bélier!

LE TOTO MALIN



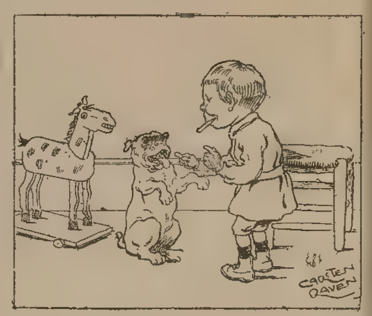
— Viens donc, mon petit Toto, embrasser ta vieille tante.



. . . .



— C'est gentil, mon chéri! Et voilà un beau sucre d'orge pour toi.



— Tiens, mon vieux, tu l'as bien mérité!

Camille Doucet et l'Académie

Prochainement, l'Académie française va procéder à des élections, et, déjà, le grand public s'en préoccupe. Car la vieille coquette du pont des Arts nous intéresse au même titre que le Grand Prix ou le Vernissage.

A l'approche des élections, l'homme le plus sollicité de Paris, est, sans contredit le secrétaire perpétuel. C'est lui qui dispose des cartes d'invitation, et plus d'une fois son cœur doit saigner quand il lui faut refuser, à une élégante Parisienne, le bristol orné de la tête de Mercure.

Aussi, n'est pas qui veut secrétaire perpétuel! La fonction est honorifique, mais combien délicate! M. Gaston Boissier s'en tire à son honneur, encore que son tact et son entregent ne se puissent comparer à ceux de son prédécesseur, Camille Doucet.

Camille Doucet avait été chef du bureau des théâtre impériaux. C'est lui qui détenait les ciseaux d'Anastasie, et il les maniait avec un doigté incomparable. Plus tard, il se montra aussi ponctuel académicien qu'il avait été ponctuel fonctionnaire. Il ne manquait pas une séance et travaillait d'arrache-pied à ce malheureux dictionnaire de la langue, qui, semblable à la tapisserie de Pénélope, ne s'achèvera sans doute jamais.

C'est en récompense de sa régularité et de son zèle que Camille Doucet avait été nommé secrétaire perpétuel, en remplacement du Père Patin.

C'était une intelligence fine et souple et un galant homme. Il avait succédé à Alfred de Vigny, mais ne l'avait remplacé ni comme poète, ni comme auteur dramatique; en un mot, ce n'était pas un aigle, et même certaines de ses œuvres, comme la *Considération*, lui valurent les railleries de tous les poètes romantiques.

C'était quelque temps après la représentation de cette pièce tombée à plat. Camille Doucet, philosophe avant tout, se consolait de cet échec en s'absorbant dans son service du bureau des Beaux-Arts. Son secrétaire lui apporte la requête d'un homme de lettres, laquelle se termine, comme toutes les demandes officielles, par la sempiternelle formule:

« J'ai l'honneur d'être, avec une *parfaite considération*, etc... »

Le grand censeur prend sa plume et biffe la phrase finale. Et comme son secrétaire s'en étonne:

— Voyons, répond Doucet, vous ne voudriez pas que je laisse subsister ce mensonge. Je sais trop bien que ma pauvre *Considération* n'est pas *parfaite*.

En mourant, le très aimable secrétaire perpétuel laissa des *Mémoires* inédits.

Ils étaient précédés de cette pièce de vers qui est peut-être la meilleure de toute son œuvre:

A X...

Mon successeur à l'Académie, en lui dédiant mes « Souvenirs ».

Dans ce fauteuil que tu m'envies,
O toi qui me remplaceras,



Le Père. — Encore une malle! Vraiment tu exagères, mon enfant.

La Fille. — Mais, papa, il faut bien que j'emballe mon chapeau neuf.

Le Père. — Et il te faut une malle pour ça, alors qu'un petit carton à chapeau suffirait.



— Grand Dieu! qu'est-ce que c'est que ce colis-là?



— C'est le carton à chapeau que tu m'as permis d'acheter!





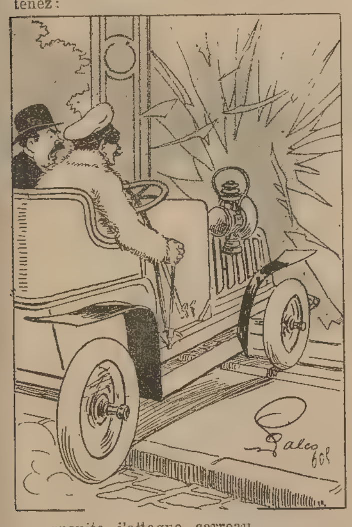
SIMILITUDE

L'Invité. — Non, décidément, je préfère à ce sport le paisible jeu de cartes.

Le Chauffeur. — Pourtant, c'est un peu le même genre d'amusement; ainsi tenez :

...je coupe...





...ensuite j'attaque carreau...



L'Invité. — ..et maintenant, atout!



PRECAUTION SUSPECTE

Le Voyageur. — Mais pourquoi diable avez-vous placé cet appareil à douche froide au-dessus du lit?

Le Garçon d'hotel. — Ce n'est pas une douche froide, Monsieur, c'est une...



...douche d'insecticide.

Grâce aux traditions suivies,
Bon gré, mal gré, tu me loueras.

Pour que mon éloge posthume
Te trouve moins au dépourvu,
Je veux, de ma dernière plume,
Te raconter, dans ce volume,
Ce que j'ai fait, ce que j'ai vu.

Depuis soixante ans, au parterre,
Infatigable spectateur,
J'ai pu sonder plus d'un mystère;
Des si petits grands de la terre
J'ai pu mesurer la hauteur.

Admis dans toutes les coulisses,
Des théâtres et des palais,
De leurs acteurs, de leurs actrices
J'ai vu les vertus et les vices.
Tu rirais bien si je voulais!

En attendant que je le fasse,
Ce livre pour toi préparé,
Je t'en offre la dédicace.
Plus tard je t'offrirai ma place,
Mais le plus tard que je pourrai!

Une Idée bien Américaine

Un duel de locomotives

Les Américains ne reculent devant rien lorsqu'il s'agit de faire une expérience nouvelle et scientifique, surtout lorsque cette expérience peut devenir une *great attraction* et, par conséquent, la source de larges bénéfices.

Des savants Américains conçurent le projet d'assister au télescopage de deux trains, afin de pouvoir juger des effets exacts d'une collision sur voie ferrée. Ils se réunirent et pensèrent alors qu'une réclame *savante* pouvait faire payer, par le public, les frais de l'expérience, qui fut ainsi convertie en spectacle. Très pratique, n'est-ce pas...

Mais les risques d'une collision de deux convois entiers étaient trop onéreux; et il fallut se contenter de deux locomotives seulement.

A la Pointe-des-Pins, endroit tout à fait horizontal, dans l'Etat de Massachusetts, on construisit une voie ferrée de deux kilomètres environ, en ligne droite.

Deux machines avec tenders, exactement similaires, furent achetées à bas prix à une compagnie, qui les avait remisées comme type trop lourd de locomotives.

Avant le départ, la vapeur fut produite en quantité suffisante pour deux heures de service. A un signal donné, chaque mécanicien fit partir sa machine à toute vitesse, puis sauta vivement à terre.

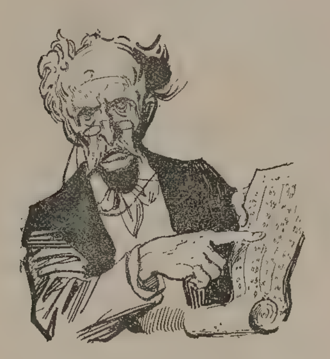
La rencontre n'eut pas lieu au milieu de la voie exactement, mais un peu à gauche, la locomotive de droite ayant un léger avantage de vitesse.

A la surprise générale, aucune des deux locomotives ne dérailla au premier choc. Au contraire, pareilles à deux monstres féroces, elles reculèrent un peu, pour se ruer mieux l'une contre l'autre. Alors une seconde rencontre eut lieu, plus terrible que la première, et la machine de droite, repoussant celle de gauche en arrière, les deux locomotives s'abîmèrent avec fracas.

De petites pièces, des écrous et des vis, furent retrouvées à plus de cent mètres du lieu de cet accident voulu.

Au départ, les deux valves à sifflet avaient été ouvertes; après la rencontre, la violence du choc arrêta le sifflet de la machine de gauche, mais l'autre ne fut pas dérangé, et la locomotive de droite, brisée, continua à gémir, comme pour reprocher à l'homme sa terrible cruauté.

LES SUPERLATIFS



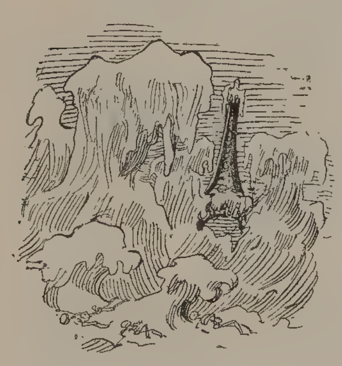
Où irions-nous, si ce qu'on disait couramment était vrai, déclarait un habile statisticien.



Les paysans vous diront, chaque année, que la production est inférieure à celle de l'an passé.



Questionnez, chaque hiver, vos concitoyens. Ils vous diront unanimement qu'on n'a jamais vu un froid pareil, et qu'il fait deux fois plus froid que l'année dernière.



D'où il résulte, par une progression arithmétique, que si nous partons de dix degrés au-dessous de zéro, dans six ans, nous aurons trois cent vingt degrés au-dessous de zéro à Paris où la vie humaine aura cessé de se manifester.



A moins que d'ici là la terre ne se soit bel et bien volatilisée sous l'influence de la chaleur excessive.



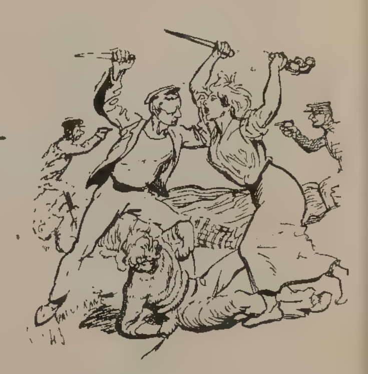
Car chaque été il est reconnu qu'on n'avait jamais vu une chaleur pareille et qu'il fait trois fois plus chaud que l'été précédent.



Les derniers survivants de notre pauvre planète auront une agonie atroce. Il est vrai qu'ils ne seront pas dignes d'intérêt, attendu que ce seront tous des criminels.



En effet, consultez les hommes compétents. Ils vous diront que le flot de la criminalité grossit d'année en année.



D'où il est logique de conclure qu'avant peu, il n'y aura que des criminels!!

Où irions-nous, si tout cela était vrai?

LA TERREUR

La solidarité est si peu un vain mot que l'acte malhonnête d'un individu suffit à faire soupçonner le reste de ses contemporains.



Supposez que quelques toiles du Louvre se trouvent encore transformées en dentelle, et vous verriez ce que prendrait le public.



Et, d'ailleurs, songez seulement à ce que doit être la vie de l'antiquaire le plus honnête qui a le malheur de posséder un objet dont la forme rappelle vaguement celle d'une châsse.



Que l'on continue à nous servir régulièrement notre espion quotidien, et dans peu de temps vous me direz s'il est gai d'acheter un plan de Paris.



Que l'on continue à grâcier les condamnés à mort pour les envoyer aux colonies, et tous les simples voleurs seront obligés de s'exercer dans l'art de supprimer son semblable pour se procurer, eux aussi, leur bonne petite place au soleil.



La solidarité du repos hebdomadaire oblige un brave père de famille à justifier qu'il a le droit de se livrer aux douceurs d'un délassement dominical.



Enfin, il suffit d'un bouleversement du budget par un ministre, brandissant un simplet projet d'impôt, pour obliger le peuple à jouir de ses revenus sans donner l'éveil.

PROBLEME RESOLU

Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.
BOILEAU.



LE PISTEUR. — Si Monsieur veut descendre à notre hôtel, il...
LE TOURISTE. — Descendre? Elle est bien bonne! C'est « grimper » que vous devriez dire!



LE PISTEUR *(froissé)*. — Que Monsieur revienne donc cet hiver et il verra...
...si on n'y descend pas!

CARNET MONDAIN

Entre une visite chez la marquise de X..., et un five o'clock chez la duchesse de Z..., le noble vicomte Urbain-Marie Le Coquemar du Bigourday de la Roustussure constata qu'il avait le temps de fumer un cigare.

Il pénétra donc dans un modeste débit de tabac et de boissons, afin d'y choisir le plus sec, le plus cher et le plus aristocratique des havanes.

Or, tandis que la buraliste, intimidée, étalait respectueusement, sous ses yeux, la fine fleur de ses *flora fina*, deux consommateurs, accoudés au comptoir de zinc, devant deux grands verres de vin rouge, causaient à haute voix de leurs occupations et de leurs plaisirs...

Sans le vouloir, le vicomte entendit leur conversation.

— Ah! mon cher, disait l'un, je suis terriblement surmené en ce moment: presque tout le *hig life* est rentré à Paris, et c'est une succession ininterrompue de fêtes et de réunions mondaines... Les invitations pleuvent de tous côtés; je ne sais plus où donner de la tête!...

— Alors, la saison s'annonce brillante? questionnait le deuxième consommateur.

— Tu peux même dire étincelante!... Ainsi, tiens, pour t'en donner une idée, voici quel a été l'emploi du temps de ma semaine:

Lundi. — Bal et souper à l'Ambassade de Patagonie.

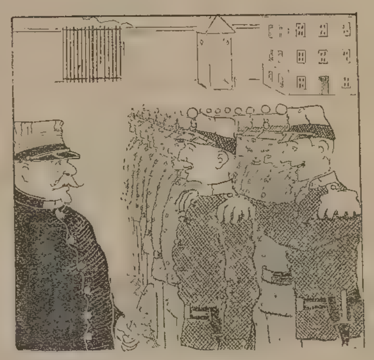
Mardi. — Déjeuner chez les Rotschild. *Five o'clock bridge* de Son Altesse la princesse de Gregsburg, à l'hôtel Bristol. Dîner chez Mme de Cadillon. Soirée d'abonnement à l'Opéra. Souper au café de Paris.

Mercredi. — Obsèques du général marquis Copeau de Laplancherude. Garden party chez la belle madame Pompette. Banquet de l'Automobile-Club. Soirée et tour de valse chez la comtesse de Gondreville.

Jeudi...

— Diantre, pensa le vicomte Urbain-Marie tout en palpant le cigare de son choix, voilà ce qui s'appelle un homme du monde, et, j'ai beau me prodiguer dans les salons, j'avoue que je ne suis pas à sa hauteur...





GANTS BLANCS ET EPAULETTES BLANCHES

Le colonel Myopart de la Vubasse (de l'Etat-Major) passe la revue de ses secrétaires, lorsqu'un de ceux ci s'aperçoit que le camarade placé en face de lui a oublié de mettre ses épaulettes.

— Il va se faire pincer, le malheureux, à moins que je n'arrive à le sauver.



LE FEZ

— Ah! ah!... On trouve peut-être ces coiffures-là très chic dans leur pays, mais faut-il qu'un homme soit bête pour oser se montrer ici...



... avec ça sur la tête!...

Cependant, le gentleman poursuivait en comptant sur ses doigts:

Jeudi. — Raout au Polo de Bagatelle. Déjeuner chez Arthur Meyer. Vente de charité au Palace-Hôtel, sous le patronage de Mme la duchesse de San-Tripoli. A cinq heures, thé chez Ritz. Dîner mensuel de l'*Œillet-Blanc*. Bal chez la baronne de Saint-Quantan.

Vendredi. — Cours de M. le professeur Gobet-Dédame, à la Sorbonne. Concert spirituel chez Mme d'Alvadorès, et cinématographe chez Mlle Kitty Muggleston. Dîner de gala en l'honneur du roi des Belges, chez S. A. R. le prince de Sinistre-Mémoire. Redoute costumée au club des Pieds-Nickelés...

...A l'énoncé d'une aussi merveilleuse énumération de solennités mondaines, le vicomte Urbain-Marie Le Coquemar du Bigourday de la Roustissure, se sentit cruellement humilié de ne pouvoir, chaque fois, s'écrier orgueilleusement:

— J'y étais!... j'y étais... j'y étais!...

Malgré le zèle qu'il déployait pour assister et pour être vu à tous les fastes de la grande vie parisienne, il était bien forcé de s'avouer qu'il avait raté honteusement les trois quarts des fêtes citées par ce gentleman, qui prenait un demi-setier sur le zinc!...

Aussi fut-ce d'un œil jaloux et déférent à la fois, qu'il se mit à observer à travers son monocle, cet être vraiment supérieur, dont la présence, au flanc de ce comptoir démocratique, était un paradoxe difficile à expliquer de prime abord!... Mais à la réflexion, Urbain-Marie se dit que les plus grands seigneurs trouvent parfois du charme à s'encanailler un brin, par dégoût des simagrées protocolaires...

Le mystérieux inconnu avait une face glabre et chafouine, surmontée d'une minuscule casquette de lad; il flottait dans un vaste waterproof de globe-trotter, dont la nuance fatiguée semblait chanter, sur un air connu: « *J'ai fait trois fois le tour du monde!...* » On eut pu le prendre, somme toute, pour un de ces riches Américains, dont les complets impeccables se cachent sous des manteaux destinés à subir impunément la pluie et la boue, les embruns des paquebots et le cambouis des automobiles... Le vicomte apprécia sa désinvolture négligée, et lui trouva du chic: il reconnaissait bien là un homme de sa caste!...

Il s'attarda à couper son cigare, et à écouter le bagout du gentilhomme, pour tâcher d'avoir le mot de cet énigme...

Les deux consommateurs, sans s'inquiéter de sa curiosité, choquèrent leurs demi-setiers et burent une rasade. Puis le colloque, ou plutôt le soliloque reprit de plus belle:

— Oui, mon vieux, tel est, *grosso modo*, le bilan de ma semaine... et encore j'en ai oublié beaucoup!... C'est te dire si je suis sur les dents!... Mais ce n'est rien, à côté de ce que j'ai en perspective, je suis obligé, pour m'y reconnaître, de tenir à jour un mémorandum sérieux... Le voici! il ne me quitte jamais. Et tu vas voir si le programme est chargé!...

Là-dessus, il ouvrit son carnet mondain, et lut d'une voix emphatique:

Ce soir. — Dîner officiel à la légation du Sahara. Débuts aux Folies-Bergère de la princesse Christie Chipolata. Bal blanc chez M. et Mme Caillou.

Demain. — A Saint-Pierre de Chaillot, mariage de Mlle Lévy avec le marquis de Bigrenaille. Lunch au Continental. Vernissage de l'exposition de peinture du cercle artistique des Petits-Navets. Musique de chambre dans l'atelier du baron Loupard. Thé chez miss Burnetts. Dîner chez les Estourmine. Répétition générale au cirque Molier.

Mardi. — Exposition canine. Réception à l'Académie française de M. le marquis de Tartempion. Matinée musicale chez Mme Vilain, née Camus. Pendaison de crémaillère dans le nouvel hôtel de Mme la comtesse Le Coquemar du Bigourday de la Roustissure...

— Tiens!... il est invité chez nous!... se dit le vicomte Urbain Marie, en entendant ces paroles flatteuses... C'est un ami de ma famille!... Il faut que je me présente...

Et, soulevant courtoisement son « huit reflets », il s'avança, la bouche en cœur et la main tendue vers les deux consommateurs ébaubis:

— Permettez-moi de me présenter, dit-il au gentilhomme glabre...

— Si vous voulez! répartit ce dernier, en abaissant son carnet mondain...

Alors, le jeune mirliflore, ayant exécuté une révérence de grand style, déclina fièrement ses noms et qualités:

— Vicomte Urbain-Marie Le Coquemar du Bigourday de la Roustissure... attaché d'ambassade...

Puis il attendit la réponse... Son interlocuteur comprit que, sous peine de lui faire affront, il devait se nommer à son tour, selon les lois de la civilité...

— Stanislas Gibier, ouvreur de portières!... dit-il en touchant d'un doigt négligent la visière de sa casquette...

...C'était un spécialiste mondain: il ne manquait pas un « great even », mais il restait modestement sur le trottoir, ce qui est encore la façon la plus pratique et la plus profitable de fréquenter le high-life!...

Robert FRANCHEVILLE.

Explication

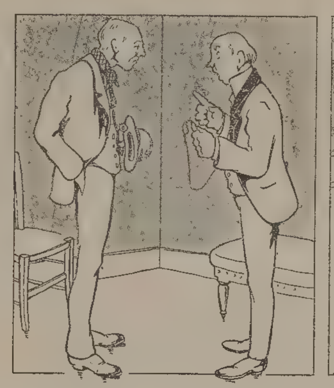
Bob (trois ans) demande à Tom (quatre ans) ce que c'est qu'un garage. Voici la définition de Tom:

— Un garage est une écurie pour les chevaux des voitures qui n'en ont pas.



LE ZOOPALACE

Hôtel-sanatorium construit par la Société protectrice des animaux.

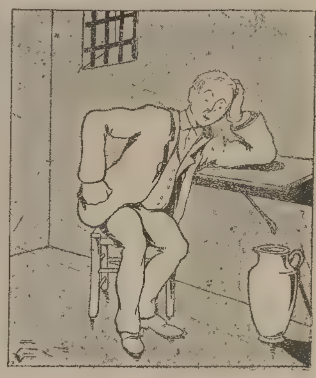


Le Docteur. — Vous n'avez qu'à prendre une bouteille de sirop du docteur Moyen, vous reviendrez à la santé.



REMEDE RADICAL

!!!...



— Il avait raison, le docteur, me voici revenu à la Santé.

DE NOS LECTEURS

Le caractère d'après le chapeau

Un psychologue allemand émet la prétention de deviner le caractère de chacun de nous, d'après la façon dont nous mettons notre chapeau. En somme, le proverbe: « Dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es » deviendrait, d'après ce psychologue: Dis-moi comment tu te coiffes, je te dirai qui tu es ». Proverbe qui pourrait émaner aussi bien d'un chapelier que d'un psychologue.

En tous cas, notons ses observations:

Celui qui porte son chapeau perpendiculairement à l'axe vertical de la tête est un homme droit, méthodique et... ennuyeux.

L'homme aimable porte son chapeau un peu sur l'oreille. Si l'inclinaison est trop exagérée, elle veut dire insolence et vantardise, sauf dans le cas où elle est destinée à masquer une cicatrice sur la tête.

Celui qui porte son chapeau en arrière, est un homme qui manque de scrupules et de convictions; le chapeau en arrière indique aussi des dettes. Avis aux jeunes gens: Plus le chapeau est rejeté en arrière, plus le passif est considérable.

Par contre, le chapeau rejeté en avant est l'indice d'un caractère peu facile à manier, d'une humeur morose, d'un esprit tâtillon.

Le chapeau très enfoncé sur la tête dénote de la fermeté, de la décision.

En somme, pour porter un jugement sur son prochain, il suffit, d'après le psychologue allemand, de regarder la pose du chapeau. N'est ce pas un peu superficiel?

* * *

Pièce de théâtre minuscule

Vous vous imaginez peut-être, ô contribuables, que nos députés en séance écoutent religieusement les discours plus ou moins intéressants de leurs collègues à la tribune? Quelle erreur est la vôtre!

La plupart de nos « honorables » gribouillent leur courrier; quelques-uns dessinent des silhouettes de leaders; d'autres enfin font des vers.

C'est dans cette dernière catégorie que se rangeait Clovis Huges, le fougueux poète récemment décédé.

Clovis Hugues, outre ses qualités lyriques indéniables, possédait au plus haut point le talent de l'improvisation.

Dommage qu'il ait déchiré ses fantaisies rimées qui devaient déborder d'humour!

Quel amusant volume on eût fait.

Le hasard m'a fait découvrir un drame minuscule qu'il confectionna à l'époque du procès des anarchistes. Et le voici, dans son originale concision:

La Relégation

Drame en six vers, en cinq actes et un prologue

PERSONN GES

Le Monsieur.
La Dame.
Le Domestique.
Le Procureur.
Le Juge.
Le Gendarme.
La Foule.

PROLOGUE

Une salle à manger
Le Monsieur. — La Dame.

Le Monsieur
Tu restes?

La Dame
Nous soupons.

Le Monsieur
Viens sur mon cœur.

La Dame
J'y tombe.

PREMIER ACTE
Un corridor

Le Monsieur. — Le Domestique

Le Monsieur
François!

Le Domestique
Monsieur!

Le Monsieur
Va-t'en me chercher une bombe.

DEUXIEME ACTE
Le cabinet du Procureur
Le Procureur. — Le Domestique

Le Procureur
Votre maître a bien dit une bombe?

Le Domestique
Il l'a dit.

TROISIEME ACTE
La rue
Le Gendarme. — Le Monsieur. — La Foule



LA PREUVE

Figurez-vous que ma femme, à laquelle je vais vous présenter, traversait le bois... je crois avoir affaire à un chevreuil!... Je vise, je tire, et heureusement je la rate... Pourtant je suis d'une certaine adresse.

L'Autre. — Ça se voit!...

Le Gendarme

vous arrête, au nom de la loi!

La Foule

e bandit!

QUATRIEME ACTE

Le tribunal

Le Monsieur. — Le Juge

Le Monsieur

e proteste, Messieurs, la peine...

Le Juge

st prononcée.

CINQUIEME ACTE

Une plage de Cayenne

Le Monsieur (*tout seul*)

e ne voulais pourtant qu'une bombe glacée! (*Il expire.*)

*
* *

Un habile escamoteur

n jour, le célèbre peintre, Eugène Delaix, qui mourut en 1863, à l'âge de 64 ans, eta, chez Potel et Chabot un ananas de gt francs. Au moment précis où il sortait la boutique, la pluie se mit à tomber, vienne, et Delacroix put à grand'peine ar- jusqu'à la salle de Robert Houdin; il y ra et prit place sur une banquette.

es exercices commencèrent. Soudain, Cléand, le successeur non encore oublié de lustre prestidigitateur, s'adressant à Delaoix, lui demanda:

— Auriez-vous, Monsieur, la bonté de m'apendre ce que vous cachez avec tant de soin s votre manteau?

n peu surpris de cette question, tout bord, Delacroix répondit cependant:

— Mais, Monsieur, c'est un ananas des Anes.

— Vous en êtes bien sûr?

— Comme je vous vois, je l'ai acheté, il n'y pas cinq minutes.

— Eh bien! Monsieur, je suis au regret de us dire que vous vous trompez: l'objet e vous dissimulez sous votre manteau n'est int un ananas, c'est une vulgaire colointe de Chatou.

Rien n'était plus vrai: c'était une coloquinte non un ananas.

Eugène Delacroix demeura figé de stupeur. ne coloquinte au lieu d'un ananas! Comment faisait-il qu'ayant acheté un ananas qu'on ait servi *sous ses yeux*, qu'il avait touché *ses propres mains*, il se trouvait ne plus posder maintenant que la plus vulgaire des ucurbitacées?

Enfin, après vingt tours, plus surprenants s uns que les autres, le sorcier revint à l'arste et lui dit:

— Tenez, Monsieur, j'ai pitié de vous. Voi- votre ananas, rendez-moi ma coloquinte.

Delacroix se demanda toujours comment Cléeland s'y était pris pour lui subtiliser, de adroite façon, son ananas des Antilles.

****

Pêle-Mêle Connaissances

— Boston possède 480 kilomètres de voies resque toutes électriques, et Londres, bien ue huit fois plus étendu, n'en a que 400.

— Au cours de l'année 1906, on a enreistré, à Paris, 9.573 décès par tuberculose ulmonaire, contre 9.578 en 1905. La constaation la plus frappante du Bureau du casier anitaire réside en ceci: les 5.263 maisons uberculeuses révélées l'an dernier ont fourni, elles seules 29 0/0 de ces décès; et en 906 comme en 1905 36 0/0 environ de ces mêmes décès se sont produits dans des maisons éjà frappées.

— Au moyen-âge, la profession de boucher vait un caractère infâmant; les coutumes et es ordonnances royales l'interdisaient expressément aux notaires, aux clercs et aux boureois. Même à Bruxelles, les bourgeois ne ouvaient être bouchers.

— Aux temps de la Gaule primitive, les anciens paysans bretons se croyaient tous nobles et descendants des chevaliers de la Table Ronde, d'Arthur ou de la fée Morgane; pour fixer l'orgueilleuse limite de leurs champs, ils plantaient des épées en terre.

— C'est une croyance assez répandue en Europe que les trusts les plus puissants des Etats-Unis détiennent le monopole absolu de la marchandise dont ils trafiquent. Erreur! Le comte d'Avenel a établi que l'*United States Steel Corporation* — le trust de l'acier — ne fournit que 60 0/0 de la production totale de l'acier américain. La *Standard Oil Company* extrait seulement un sixième des 135 millions des barils de pétrole recueillis annuellement sur le terrain de l'Union.

— Une jeune fille, Catherine de Steinbach, travailla, au treizième siècle, à l'édification des tours de la cathédrale de Strasbourg. Une partie des sculptures qui couronnent la flèche y fut placée de sa main.

— Le premier monument élevé, en France, à la mémoire de Jean-Jacques Rousseau, fut édifié à Montmorency (qu'on appelait alors *Emile*), en 1791. Il fut construit avec des pierres provenant de la Bastille.

COQUETTERIE

— Ciel! Virginie! Pauvre femme! Souffres-tu?

— Oh! oui!... Mais ce que je dois avoir la taille fine, n'est-ce pas?...

— L'hospitalité était tellement passée dans les mœurs des anciens Irlandais, qu'elle était devenue le moyen par lequel les seigneurs se faisaient payer les redevances de leurs vassaux. Lorsqu'un de ceux-ci était en retard pour acquitter ses charges, le seigneur allait s'installer chez lui et on l'y traitait avec beaucoup de courtoisie. On ne saurait imaginer de plus charmants rapports entre l'Etat et les contribuables.

— On connaît seulement deux substances capables d'ignifuger le bois: l'acide borique et un mélange d'acide borique et d'amoniaque. Les frais de l'ignifugion atteignent environ le prix de la valeur primitive du bois. L'opération la plus répandue consiste à placer le bois dans des récipients où l'on fait le vide, afin d'extraire l'air et l'eau renfermés dans les cellules. On y fait pénétrer ensuite, par pression, la solution ignifuge.



— Vous dites que mon gros ventre est encombrant?



Mais dites-moi donc vous-même comment vous faites pour déjeuner en plein air et sans table?

PETITE CORRESPONDANCE

Un jeune entêté. — Non, il faudrait connaître les conditions dans lesquelles se fait ce mariage, mais il y a dix chances contre une pour qu'il ne soit pas reconnu valable.

M. E. Segond. — Les six pièces du jeu d'échecs se prêteraient assez à un déguisement de ce genre.

M. B. Hermitte. — On peut atteindre au chiffre de 221 points.

PETITE CORRESPONDANCE BIBLIOGRAPHIQUE

Augustine, à Brest, 148. — Il n'existe pas de publication de ce genre. Chacun organise ses fêtes, autant que possible, au goût du public, jeune ou vieux, à qui elles sont offertes.

M. P., à Cherbourg. — Il faudrait vous adresser chez les éditeurs Delalain, 115, bd St-Germain, et Nony, 69, même boulevard.

A. P., à St-Etienne. — Vous adresser à la Société des voyageurs de commerce, 64, bd Sébastopol.

L. H., à Laval. — Chez Delalain, éditeur, 115, bd St-Germain, ou Nony, 69, même boulevard.

M. Gauvin, à Marchiennes (Belgique). — « Manuel de l'horloger ». ouvrage très complet en 2 volumes, avec atlas de 15 planches, 7 fr. 50.

M. Péchu. — Nous tenons tous ces ouvrages à votre disposition, contre mandat-poste, seulement, rappelez-nous les titres. Il y en a un autre, « Le langage equestre », dont le prix est de 25 francs.

M. Chéry, à Lorient. — Les fables de Lachambaudie, complètes, sont tout à fait épuisées depuis longtemps. Il y a une édition des fables choisies, 1 fr., illustrées, 12 fr.

M. Causse, à Béziers. — « La Peinture à l'huile », par F. Dillaye, 1 fort vol., 4 fr. « Les Règles de la peinture à l'huile », par Thénot, 1 vol., orné de 8 planches, 3 fr. « Traité général des peintures à l'eau », par Goupil, 1 vol., 1 fr.

Un jeune lecteur chalonnais, à Chalon-sur-Saône. — « Le Pêcheur », traité général de toutes les pêches d'eau douce et de mer, 1 vol. orné de 207 gravures dans le texte, 3 fr. 50. « Les Secrets et les Mystères de la pêche à la ligne », 1 vol. orné de vignettes avec planches, 1 fr. 50

M. J. Cazeel, à Dunkerque. — Le « Larousse », tel que vous l'indiquez, en 7 vol., 100 fr. « La Géographie », de Reclus, 100 fr. broché, 150 fr. relié. « Les Galeries politiques », presque pour rien, ainsi que l'année du « Monde illustré ».

13e ANNÉE — N° 51. 10 Centimes 22 DÉCEMBRE 1907.

Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

RANCE : Un an 6 fr. Six mois : 3 fr. 50
TRANGER : Un an 9 fr. Six mois : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

LE MENDIANT ÉGOISTE, par Georges OMRY.



— Ce n'est vraiment pas raisonnable de mendier par un froid pareil ! Alors, vous voudriez que je sorte ma main de mon manchon pour attraper des engelures... Vous n'avez pas pitié des gens charitables...

La collaboration au **Pêle-Mêle** *est retribuée. Pour recevoir franco le libellé des conditions, envoyer 0 fr. 15 en timbres-poste.*

L'ÉPREUVE

La curiosité, Mesdames, est votre défaut mignon; vous ne seriez filles d'Eve si vous ne la possédiez.

Pour ma part, il me souvient...

— Un conte, sans doute?

— Non, Mesdames, une histoire, une histoire vraie. Puissiez-vous, en la lisant, réfléchir une seconde sur les inconvénients que la curiosité entraîne parfois après elle.

M. et Mme Durand constituaient un ménage très uni. Jeunes tous deux. Lui, intéressé chez un gros commissionnaire du Sentier. On peut affirmer qu'ils auraient eu tout pour être heureux, si un nuage, un léger nuage n'était venu glisser, de temps à autre, sur l'azur de leur bonheur: Madame était curieuse, non pas curieuse comme il est permis de l'être, mais curieuse par principe, curieuse avec excès, voulant tout voir, tout savoir, sans but et sans raison. De là quelques scènes de ménage. Oh! pas de potiches cassées, pas d'irrémédiables paroles prononcées, non, mais le petit nuage vous savez...

Donc, un soir, sous les yeux de sa femme, Durand sortit de sa poche un feuillet de papier qu'il plia en quatre et enferma dans une enveloppe, sans toutefois la cacheter.

Madame Durand suivait tout ses gestes avec une attention intense, tout en affectant une parfaite indifférence.

Mais n'y pouvant tenir longtemps, elle questionna:

— Qu'est-ce que c'est que ce papier?

— Oh! rien, répondit sournoisement son mari. C'est un document qui n'a d'intérêt que pour moi et qui n'a pas la moindre importance pour un autre.

Et il cacha l'enveloppe tout à fait au fond de l'armoire dans une pile de linge.

Mme Durand n'insista pas et la conversation se porta sur un autre sujet. Mais vous pensez bien que la curiosité de l'aimable dame ne pouvait se contenter d'une explication aussi sommaire.

Aussi, le lendemain, dès que son époux fut parti pour son bureau, se précipita-t-elle vers l'armoire, qui contenait un secret pour elle, chose qu'il lui paraissait impossible de supporter.

Fiévreusement, elle se mit en devoir de bouleverser tout le contenu du mystérieux réceptacle. Et bientôt tout son contenu gisait à terre, en un pittoresque fouillis.

Mais en déplaçant des serviettes, elle perçut sur le plancher le bruit familier d'un froissement de papier. Elle poussa un soupir de soulagement et mit à jour l'enveloppe si ardemment convoitée.

En retirer le feuillet et le lire, ne fut plus que l'affaire d'un instant. Voici ce que disait le document:

« Je m'engage à offrir à ma femme, le manteau de zibeline, qu'elle désire depuis si longtemps, si elle a la force de résister pendant sept jours à la curiosité de savoir ce que contient cette feuille de papier. »

C'était daté et signé: « Jean Durand ».

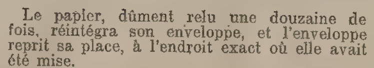
A cette lecture, Mme Durand éprouva une joie qui illumina son joli visage.

Elle allait donc entrer en possession de l'objet de ses rêves, du merveilleux manteau qu'elle avait admiré à une devanture, sans oser formuler le désir de jamais le voir sur elle.

La tâche était aisée. Elle n'avait qu'à remettre tout en ordre et laisser passer sept jours pour arriver au but.



A cette lecture, Mme Durand éprouva une joie qui illumina son joli visage...



Le papier, dûment relu une douzaine de fois, réintégra son enveloppe, et l'enveloppe reprit sa place, à l'endroit exact où elle avait été mise.

L'armoire retrouva son ordonnance habituelle, et il eût été impossible de voir qu'elle venait de subir le moindre dérangement.



— Oui, ma chère, un manteau de zibeline, une fantaisie de 150 louis que mon mari m'accorde...

Le soir même, Mme Dugomard, la femme du mercier en gros, laquelle avait invité les Durand à une petite sauterie dans ses salons du faubourg Poissonnière, recevait dans le creux de l'oreille les confidences de la petite Mme Durand.

— Oui, ma chère, un manteau de zibeline, une fantaisie de cent cinquante louis que que mon mari m'accorde. Vous la verrez bientôt, ma chère!

Mme Dugomard jaunit de dépit et se soulagea en pensant:

— On la verra sa zibeline! Du toc, ramassé au marché aux puces.

Cependant, les jours passaient — oh! lentement! très lentement! — Mme Durand se sentait devenir de plus en plus nerveuse. Son impatience, au sixième jour de l'épreuve, devenait du délire, et, quand vint le septième jour, elle désespéra d'avoir la force de volonté — même au prix d'un manteau — de retenir sa langue. Pourtant elle eut cet héroïsme.

M. Durand, lui, souriait dans sa barbe et laissait faire, observant sa moitié sans rien dire, en fin psychologue.

Depuis la veille, les sept jours d'épreuves étaient écoulés. Voulant être là, quand le garçon livreur apporterait le manteau, Mme Durand n'avait pas bougé de chez elle. Hélas! personne ne vint

Que signifiait ce mystère? M. Durand avait-il oublié sa promesse? Où, par mauvaise foi, reculait-il devant l'exécution d'un engagement formel.

Ah! que ne pouvait-elle lui mettre sa promesse sous les yeux, et le sommer de la réaliser. Mais un pareil acte impliquait l'aveu de son indiscrétion, et lui faisait perdre son droit au manteau...

Se taire! mais alors la situation pouvait se prolonger indéfiniment, et la patience de Mme Durand n'était que trop tendue déjà.

Comment sortir de cette cruelle alternative?

Un homme y eût renoncé, mais une femme n'abandonne pas, sans lutter, la perspective de posséder un manteau de zibeline.

Mme Durand eut recours à un stratagème. En somme, les sept jours étaient passés. Elle pouvait lire, maintenant, sans inconvénient, le fatal billet, à condition, toutefois, de ne pas révéler qu'elle en avait pris connaissance antérieurement.

Il fallait le découvrir, comme par hasard. Pour cela, une petite comédie, habilement jouée, suffisait. Heureuse de cette idée, qui rouvrait la porte à ses espérances, Mme Durand attendit le moment de se coucher.

Toujours impassible, M. Durand procédait à sa toilette du soir, quand son épouse poussa un petit cri.

— Qu'y a-t-il?

— J'ai égaré la clé de mon secrétaire, impossible de me souvenir où je l'ai mise!

— Peut-être dans l'armoire, fit Durand.

Mme Durand réprima un sourire, son mari allait au devant de son désir.

— Peut-être, confirma-t-elle.

— Et elle se mit à fourgonner dans le meuble.

Avec toute l'astuce d'un peau-rouge qui avance dans la brousse, pour surprendre un ennemi, elle tourna tout autour de la pile où reposait le précieux écrit.

Puis résolue enfin, elle la souleva à son tour. Quelques serviettes tombèrent à terre, et de l'une d'elles s'échappa l'enveloppe.

— Qu'est-ce que c'est que cette enveloppe? se demanda-t-elle assez haut pour que son mari pût l'entendre.

Celui-ci s'était approché:

— Ah! continua Mme Durand, c'est ce papier que tu as mis là dernièrement!

— Oui, donne-le moi.

Mais déjà Mme Durand s'était saisie de l'objet.

— Je me demande ce qu'il peut contenir?

Et avant que son mari pût intervenir, elle le retira de l'enveloppe et, à haute voix, se mit à le déchiffrer.

Elle lut:

« *La terre est ronde, le ciel est bleu, les étoiles scintillent.* »

Elle s'arrêta, suffoquée, anéantie, comme frappée par une décharge électrique, puis bondissant soudain.



— Tu l'avais donc lu! fit M. Durand.

— Misérable! Menteur! tu l'as changé!
Elle avait à peine prononcé ces paroles, 'elle eut conscience de sa gaffe.
— Tu l'avais donc lu? fit M. Durand.
Et, toute penaude, vaincue cette fois, Mme urand dut avouer son indiscrétion.
Le manteau resta chez le fourreur. Elle dut contenter de sa vieille étole en fausse utre, à la grande joie de cette excellente ne Dugomard, qui déclarait à la ronde:
— Je le savais bien que sa fameuse zibeline était que de la peau de lapin.

Jean ROSNIL.

AVIS

Vu l'abondance de la publicité, ce uméro contient vingt pages.

Pêle-Mêle Causette

Quand vous allez à un bureau de poste mander un mandat, vous commencez r faire queue, puis quand arrive votre ur, vous articulez votre désir. Et vous sistez à l'opération. Elle consiste à remr des blancs suivant les indications fours par vous. Puis à répéter ces indicans sur un talon. Ensuite à répéter encosur un autre talon. Finalement à donner s coups de ciseaux autour de chiffres rginaux et à recevoir la somme à pervoir. Le tout, agrémenté de quelques ups de tampon authentificateur.
Pendant que s'accomplit cet acte comqué, que faites-vous?
Vous regardez!
Le spectacle est, évidemment, moins éressant qu'une représentation aux athurins, mais que faire devant un guiet, si ce n'est regarder ce qui se pasderrière?
Tout en regardant courir la plume de mployé, tout en écoutant les coups de mpon et le cliquetis des ciseaux, vous us demandez à quoi peut servir ce e de précautions, aussi paperassières méticuleuses. Et, comme vous êtes bon citoyen, très respectueux des institions de votre pays, vous vous dites 'elles doivent avoir leur utilité, puis-'existantes.
l est un point, cependant, sur lequel re bon sens ne trouve pas à se satisre. En effet, vous avez stationné dans bureau une bonne demi-heure, quelefois davantage.
Et pendant ce temps, vous n'avez acnpli aucun travail. C'est dans votre stence une demi-heure purement et nplement perdue.
Elle n'a été consacrée ni au plaisir, ni repos, ni au travail.
Si vous teniez une comptabilité de re existence, il faudrait donc passer les nte minutes au compte profits et rtes.
Pour peu que vous ayez à renouveler xpérience une fois par semaine, ce i n'a rien d'anormal, la poste vous ra fait perdre vingt-six heures par an, t, sur une durée de cinquante ans, cinante-quatre jours et cinquante-quatre its environ.



FAÇON DE PARLER

— Moi, mon cher, je suis heureux comme le poisson dans l'eau!

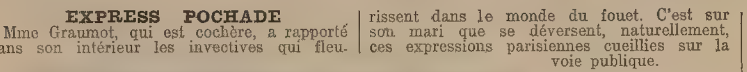
La vie est trop courte, pour en sacrifier, de gaîté de cœur, 1.300 heures à une seule administration.
Vous ne demanderiez pourtant pas mieux que de remplir vous-mêmes la formule, ou même les formules nécessaires, puisqu'il faut de la paperasserie à toute force.
Pour gagner une demi-heure, qui se refuserait à un petit travail de quelques minutes? Et ce travail, vous pourriez même le faire chez vous.
Vous n'auriez plus qu'à présenter votre feuille en échange de laquelle l'employé vous remettrait un simple numéro d'ordre, dont le talon serait collé sur votre formule. Vous payeriez, et l'opération serait parachevée en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire.
Au lieu de servir cinquante personnes par jour, un employé, avec un effort moindre, en contenterait quatre fois autant.
La poste y trouverait une économie notable d'argent, et le public une économie de temps.
Ces raisons sont simples et logiques. C'est, évidemment ce qui leur donne tort aux yeux de l'administration.
J'ai causé de cela avec un fonctionnaire. Il m'a répondu:
— C'est fort bien, Monsieur, mais vous ne tenez pas compte des illettrés, ceux-là seraient incapables de remplir votre formule!
Je lui ai répondu:
— Vous ne semblez pas vous douter que l'instruction est obligatoire en France. Les illettrés se font de plus en plus rares dans les grands centres, et c'est des grandes villes qu'il est question ici.
Il se gratta la tête sans répliquer, mais comme je prenais congé de lui, il posa doucement sa main sur mon épaule:
— Vous devriez peut-être dire cela au sous-secrétaire des Postes!
— Dire au sous-secrétaire des Postes que l'instruction est obligatoire! Ne le sait-il donc pas aussi bien que moi?
— Eh!... il est si occupé, cet homme, qu'il peut bien l'avoir oublié!
— C'est convenu! je vous promets de le lui dire, si toutefois je le rencontre... dans un bureau de poste.
— Mais, Monsieur, le sous-secrétaire ne va pas dans les bureaux de postes!
— C'est bien ce que je pensais! répondis-je.

Fred ISLY.

Un plat étrange

M'étant attablé dans le restaurant que je fréquente d'habitude, j'appelai le garçon.
Celui-ci arriva lentement en se grattant les reins à travers ses vêtements.
— Vous avez de l'herpès? lui demandai-je avec sollicitude.
— Je ne sais pas s'il en reste, répondit-il, je vais demander au chef!

EXPRESS POCHADE



Mme Graumot, qui est cochère, a rapporté dans son intérieur les invectives qui fleurissent dans le monde du fouet. C'est sur son mari que se déversent, naturellement, ces expressions parisiennes cueillies sur la voie publique.

Parmi elles le mot *chameau*, si goûté de messieurs les cochers, résonne souvent dans la demeure du couple Graumot.

Un jour, Mme Graumot, qui a un fils âgé de six ans, envoya le bambin au Jardin d'Acclimatation. L'enfant était avec un camarade.

Arrivé devant une enceinte, dans laquelle dix chameaux se promenaient à petits pas, le jeune Graumot resta en contemplation.

Et son camarade l'entendit murmurer :

— C'est drôle tout de même !

— Qu'est-ce qui est drôle ? demanda le petit ami.

— Mais ça ne ressemble pas du tout à papa !

Réflexions du Gardien du Jardin d'Acclimatation

Un véritable éléphant n'a pas besoin, pour être reconnu lourd, de vous marcher sur le pied.

La fable du lièvre et de la tortue est édifiante. Cependant, si vous m'en croyez, n'imitez jamais l'outrecuidance de la tortue. Et si vous êtes tortue, ne défiez pas les lièvres à la course. Vous pourriez tomber sur un lièvre moins sot que celui de La Fontaine.

On voit des gens qui jettent des petits pains aux bêtes, et qui n'en feraient pas autant pour leurs enfants.

Le chameau, dans sa candeur, s'accroupit pour permettre à l'homme de monter sur son dos. Celui-ci monte et lui flanque des coups de trique.

Le quartier des perroquets retentit, tout le jour, de cris assourdissants. Celui des castors est silencieux. Cependant, la nuit venue, les perroquets n'ont rien fait, les castors ont construit une maison.

***

Les Réflexions du Père Maboul

Vous aurez beau être l'homme le plus juste, le plus égalitaire du monde, vous céderez quand même plus facilement votre place d'intérieur dans l'omnibus à une jolie dame qu'à une laide !

***

Tous les hommes sont pleins de préjugés et de superstitions. Il y en a qui affirment en être exempts. Donnez-leur donc, à ceux-là, une feuille de papier arrachée à un traité de médecine, et contenant des gravures représentant de vilaines plaies, pour envelopper un sandwich. S'ils mangent le sandwich, c'est qu'ils sont dénués de préjugés, mais soyez tranquilles, ils ne le mangeront pas !

MAUSSADERIE

(NOUVELLE)

Je découpe cet entrefilet dans le journal *Le Temps*.

— Extraits d'un article sur Caruso, paru dans un journal de Vienne :

« J'ai signé des engagements pour quatre années, dit Caruso. Les conditions ne sont pas mauvaises. Pour 80 représentations par année, je touche 800.000 francs; de plus la Société des gramophones me donne environ 200.000 francs; sans compter les soirées où je chante à New-York, chez les Gould, les Vanderbilt et autres, qui me rapportent encore 200.000 francs. Total, au bout de l'année, 1.200.000 francs. Le Metropolitan Opera House, de New-York, me paye mes voyages et tous mes frais de séjour là-bas. »

N'est-ce pas délicieux ?

Le pauvre homme ne gagne, par an, qu'un million deux cent mille francs, et on lui rembourse encore ses timbres-poste et ses omnibus !

Que dites-vous de ces modestes appointements, ô vous, employés, officiers, magistrats, professeurs, qui arrivez péniblement à vous faire douze mille après des années d'études et de travail ?

Quand on entend chanter un pareil homme et qu'on songe à la valeur de chacune des notes qui s'échappent de son gosier, il me semble qu'on doit avoir l'envie de courir après pour les rattraper.

Je sais bien que les belles madames qui se pâment devant la bouche en rond et les yeux en coulisse d'un ténor trouvent qu'on ne saurait payer trop cher un beau talent, mais je suis si peu de cet avis qu'ayant eu l'occasion d'entendre Caruso, je me suis bien gardé d'y aller de peur d'être entraîné à le siffler en manière de protestation.

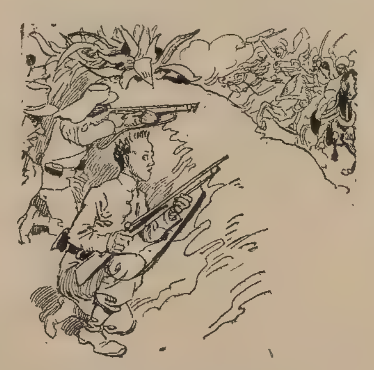
Le malheur est que la folie se gagne. Notre théâtre national de l'Opéra se met, lui aussi, sur le pied de payer ses étoiles des prix que je n'hésite pas à qualifier de fantastiques, attendu qu'ils dépassent parfois cent vingt mille francs par an (sans compter les petits bénéfices des tournées, leçons, cachets, etc.) Or, savez-vous qui les paye, ces appointements fantastiques ? C'est vous tous, contribuables, paysans, laboureurs, ouvriers, commerçants de province qui, pour la plupart n'avez jamais mis le pied à l'Opéra, et ne l'y mettrez peut-être jamais. C'est vous aussi, figurants, choristes, musiciens, machinistes, etc., qui composez le petit personnel de notre Académie de musique subventionnée par l'Etat. Afin de donner leur part aux deux ou trois ogres qui dévorent les neuf dixièmes

POUR LA GALERIE

Il est bien des choses qu'on se dispenserait de faire, si on ne se sentait pas regardé.



Toto, giflé, pleurerait bien, si les petites cousines n'étaient pas là à le regarder.



Ce petit fantassin s'en retournerait bien vite chez lui s'il ne se sentait pas regardé par ses camarades.



Ces deux duellistes en feraient bien autant si tant de paires d'yeux n'épiaient leurs gestes.



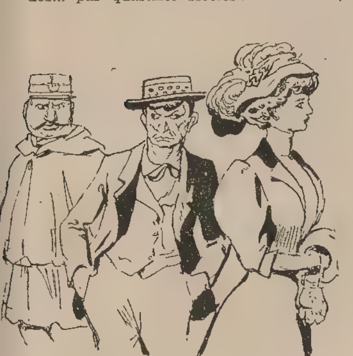
Ces soldats de l'armée d'Egypte, auraient-ils accompli leurs exploits légendaires, s'ils ne s'étaient sentis regardés... par quarante siècles ?



Ce héros, d'un genre spécial, tremblerait lamentablement s'il ne se sentait regardé par la postérité.



Ce monsieur se laisserait bien aller à fumer une cigarette, si sa femme ne le regardait.



Cet apache, que fait loucher un porte-monnaie, se l'approprierait volontiers si la police ne le regardait.



Dans le salon de lecture de cet hôtel select, ce monsieur qui lit le *Pêle-Mêle* (je ne parle pas de mes dessins), se laisserait volontiers aller à rire à ventre déboutonné, si ces graves Anglaises ne le regardaient.



Seul, le reporter ne s'occupe pas de ce qui le regarde, mais s'occupe de ce qui ne le regarde pas.

du gâteau, on a dû rogner abominablement sur vos salaires. Et cela est profondément immoral.

Comme je comprends que les choristes chantent outrageusement faux !... Ils en donnent pour leur argent. Et comme je comprends que la vertu des ballerines soit mal attachée !... Si elles n'avaient, pour vivre, que leurs appointements !!...

Tenez... voici une classe de privilégiés... relatifs. Ce sont les musiciens de l'orchestre. Eh bien ! un premier violon est presque toujours premier prix du Conservatoire, et il n'entre à l'Opéra que par voie de concours. Cela dénote un certain talent et des années d'études. Or, il ne débutera qu'à 1.500 francs par an et n'arrivera au maximum du traitement — 3.500 francs — que s'il parvient au grade de chef de pupitre.

Nous voilà loin des traitements des étoiles.

— Oui, mais..., nous disent encore les belles madames..., si l'Opéra ne leur offre pas d'aussi brillantes conditions, l'étranger nous les enlèvera.

— Eh bien ! qu'il les enlève. Je ne crois pas qu'il soit absolument indispensable à l'existence de pouvoir entendre M. Chose ou Mme Machin roucouler dans nos murs. Je connais, pour ma part, des gens qui ne les ont jamais entendus et je vous assure qu'ils se portent tout de même bien, sont de bons pères de famille et ont des enfants tout aussi robustes et sains, que n'importe lesquels.

C'est égal, quand je pense que si je m'appelais Caruso, et que j'eusse chanté mon article au lieu de l'écrire, je toucherais cent mille francs, j'en viens à regretter de n'être pas venu au monde avec son gosier dans ma bouche.

Etienne JOLICLER.

Les premiers pas

Le père Mathurin est en visite chez son neveu, à Paris. Celui-ci a un jeune fils que sa famille considère comme un futur Mozart.

Le cas est fréquent. Il suffit qu'un enfant se plaise à marteler un clavier de coups de poing pour que ses parents lui assignent de hautes destinées musicales.

Le petit Robert, dès le matin, s'installait gravement à son piano, et, aussitôt, une volée de sons faisait vibrer toute la verrerie et la vaisselle de la maison.

Le père Mathurin, habitué au calme de la vie des champs, n'appréciait pas à sa valeur ce débordement sonore, mais il s'interdisait toute réflexion, par égard à son amphitryon.

Cependant, un matin, à la suite d'une nocturne bombance, il se laissait aller aux douceurs d'un repos prolongé. Mais les lamentations du piano mirent à néant ses velléités de sommeil.

Il se leva en grognant, ouvrit sa porte et appela :

— Robert ! qu'est-ce que tu joues donc là ?

— Une étude, mon oncle, répondit le bambin. *Les premiers pas du jeune pianiste.*

— Ah ! les premiers pas, répéta le rural.

Et refermant brusquement sa porte :

— Je me doutais bien que ce vilain gosse jouait avec les pieds.

MOT DE CHINOIS

Dans une mine du Transvaal, où sont employés des Chinois, un coolie avait été chargé de faire les honneurs à un visiteur étranger.

Après lui avoir montré les installations audessus du sol, il le conduisit à un puits de descente.

Le service de ce puits était assuré par une sorte de grande caisse, soutenue par un câble de chanvre et actionnée par un treuil à vapeur.

L'étranger regardait attentivement le câble et ne semblait pas décidé à entrer dans l'ascenseur.

Le Chinois, devinant son appréhension, n'insista pas et l'entraîna plus loin, à la satisfaction du visiteur.

— Je ne voudrais pas descendre avec cette corde-là, dit-il.

— Et moi, je ne voudrais pas descendre sans elle, affirma le Chinois.

LE VEUF PRATIQUE

La scène se passe au Club des Spirites. Un monsieur, en grand deuil, se présente et demande à parler au président :

— Que désirez-vous ? demande celui-ci.

— Je voudrais vous demander de faire apparaître l'ombre de ma femme, qui est morte hier.

— Pourquoi ?

— Je désirerais lui demander où elle a fourré mes boutons de manchettes.

Courrier Pêle-Mêle

Mettre au violon

Monsieur le Directeur,

Le lecteur du *Pêle-Mêle* qui nous a demandé l'origine de cette expression, ne se doute probablement pas qu'elle est vieille de plus de quatre siècles.

Littré, après Vaugelas, l'explique ainsi:

« Au quatorzième siècle, le psaltérion, instrument de musique, avait pris le nom de prison, parce que *mettre au psaltérion*, c'était mettre en pénitence pour chanter les psaumes.

« Le psaltérion ayant passé de mode, on lui substitua le violon ».

L'explication est brève, complètons-la.

Quand Jacques Coictier, le rusé médecin de Louis XI, qui avait pris pour armes un abricotier avec l'exergue: « A l'abri Coictier », exerçait l'emploi de concierge-bailli du palais, il y avait droit de justice sur la nombreuse population d'employés et de marchands que renfermait alors le vaste édifice. Or, dans cet édifice, se trouvait une prison spécialement affectée aux pages coupables de quelque espièglerie. Et lorsque Coictier les y fourrait pour vingt-quatre heures, il leur fournissait, comme distraction, un violon, attendu que l'étude de cet instrument entrait dans leur éducation.

Par ailleurs, des documents du moyen-âge nous apprennent que, dès le douzième siècle, existait, en Alsace, sous le nom de violon, un supplice infligé à ceux qui se rendaient coupables de tapage nocturne, d'injure verbale ou de libertinage.

Ce supplice consistait en une sorte de carcan qui, par un bout, prenait son homme à la gorge, et par l'autre, lui maintenait le bras dans la position d'un artiste qui joue du violon.

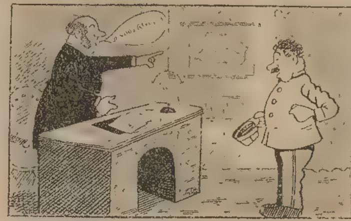
Le patient restait soumis à cette barbare épreuve durant une heure ou deux, suivant la gravité de l'infraction. Primitivement, on l'exposait sur la place publique, puis on le mit dans une prison qui, par suite de la posture du condamné, prit le nom de violon.

Cette torture, qui émigra d'Alsace en France, fut supprimée en 1678.

Le violon actuel n'a plus rien de redoutable, et les ivrognes et les tapageurs qui y passent la nuit, ne s'en portent pas plus mal, le lendemain; ils s'en portent même souvent mieux, car la nuit porte conseil.

Recevez, etc. G. LATOUT.





LES PROVERBES MENTEURS

Il faut semer... ...pour récolter.

Rats d'Opéra

Monsieur le Directeur,

Qu'est-ce qu'un rat d'Opéra?

Alfred Delvau, dans son *Dictionnaire de la langue verte*, nous dit: « Le rat est élève de la danse. Il est à la danseuse ce que le saute-ruisseau est au notaire ».

La définition est originale, sinon très précise.

« Le vrai rat, dit Nestor Roqueplan, qui fut directeur de l'Opéra, est une petite fille de neuf à quatorze ans, élève de la danse, qui porte des souliers usés par les autres, des châles déteints, des chapeaux couleur de suie, se chauffe à la fumée des quinquets, a du pain dans ses poches et demande dix sous pour acheter des bonbons. »

C'est déjà mieux.

Dans un ouvrage, aujourd'hui introuvable, paru en 1841, et intitulé: *Les Français peints par eux-mêmes*, ouvrage dû à la collaboration de tous les grands romantiques, nous lisons, signé Théophile Gautier: « Le rat, malgré son nom mâle, est un être d'un genre éminemment féminin. Il ne va ni dans les caves, ni dans les greniers; on le rencontre rarement dans les égouts; on ne le trouve que dans la rue Le Peletier, à l'Académie royale de musique ».

Au vrai, les rats d'Opéra sont les petites danseuses débutantes, qui figurent dans les « espaliers », les « lointains », les « vols », les « parades » et les « apothéoses ».

A seize ans, un rat d'Opéra est très vieux. A cet âge, il débute et danse un pas seul: il passe alors *tigre* et devient premier, deuxième ou troisième coryphée, selon ses mérites ou ses protections. Mais l'étymologie?

Je crois que Théophile Gautier est dans le vrai quand il écrit: « Le rat est appelé ainsi à cause de sa petitesse, à cause de ses instincts rongeurs et destructifs. Il croque des bonbons ou des pralines de ses petites dents aiguës, et cela fait bien le bruit d'une souris ou d'un rat qui ronge.

« Comme son homonyme, il aime à pratiquer des trous dans les toiles, à élargir les déchirures; il va, vient, trottine, descend les escaliers, grimpe sur les praticables et même sur les non-praticables. »

N'est-ce pas que l'explication est plausible?

Recevez, etc. COLODION.

Questions interpêlemêlistes

Dans quelles conditions peut-on chasser sans permis dans une propriété privée? Y a-t-il une hauteur voulue, exigible pour les murs?

CAROLUS.

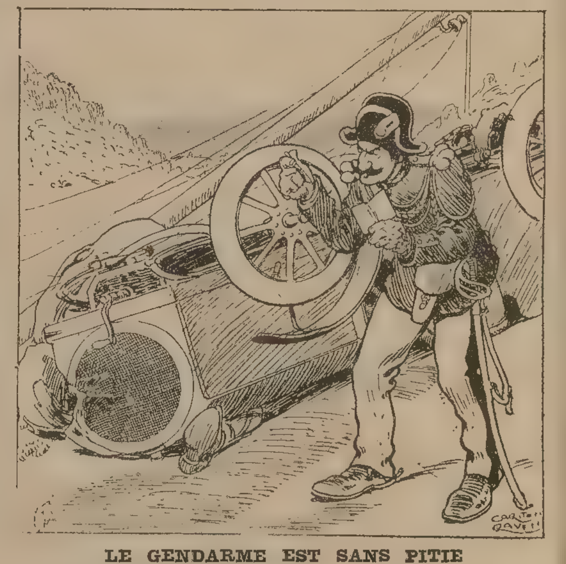
Y a-t-il un procédé pratique et commode pour le glaçage du linge: faux-cols, plastrons, etc?

P. C.



LE RUBAN

— Je crois que c'est la première fois de ma vie qu'il m'arrive de la cacher!



LE GENDARME EST SANS PITIE

— Eh! là-bas! pas la peine de vous cacher, je vous dresse procès-verbal quand même!

RÉSULTAT DU SECOND CONCOURS

DU

" VERS ATTIQUE "

82 francs pour un vers!

Il s'agissait, on s'en souvient, de compléter, au moyen d'un cinquième vers, le poème suivant :

Un banquier fit une émission
De mirobolantes actions
M'en offrit un cent
J'les pris et maint'nant

. . . .

Les envois ont produit la somme de **321** francs qui, joints aux **500** francs offerts par le *Pêle-Mêle*, donnent la somme de **821** francs.

Voici les dix envois qui ont été jugés les meilleurs, et qui remportent chacun un prix de **82** fr. **10** :

Je suis garçon d'bureau, grâce à sa protection
Mlle Yvonne Hervé, 60, rue Lemercier, Paris.

Il sable le champagne et je bois le bouillon.
M. Hoffmann, 48, rue d'Angoulême, Paris.

L'impôt sur le r'venu m'caus' moins d'appréhension.
M. M. Clémot, 269, rue St-Jacques, Paris.

Le projet de Caillaux me laisse sans passion.
M. Phélizot, à Rugles (Eure).

Je balay' les bureaux d'son administration.
M. L. Vugier, 86, rue de Sèvres, Paris.

Je plains ceux qui s'repos'nt sur ma succession.
M. E. Degret, 4, rue du Rivage, Sedan.



EN 1870

— Ce n'est rien, c'est un obus!



EN 1907

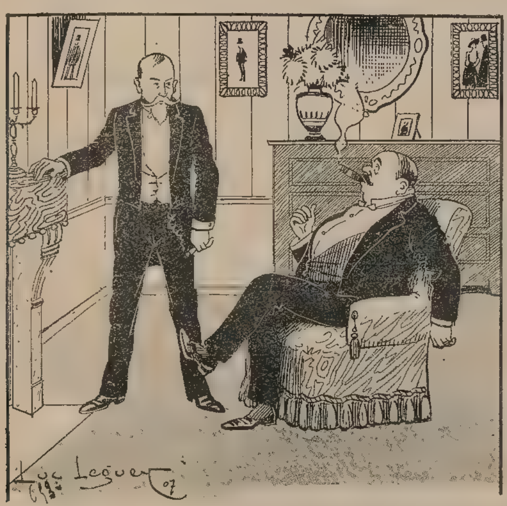
— Sauve qui peut! C'est un autobus!

A la port' des casern's je demand' ma ration.
M. L. Riffaud, St-Junien (Haute-Vienne).

Il roule auto, j'couch' sous les ponts.
M. Romain Poujet, 25, rue des frères Bonie, Bordeaux.

Le projet Caillaux me laiss'sans émotion.
M. E. Chovet, 30, bd Garibaldi, Amiens.

De labeur les actions sont une obligation.
M. Charles Gruau, La Teille, par Ballon (Sarthe).

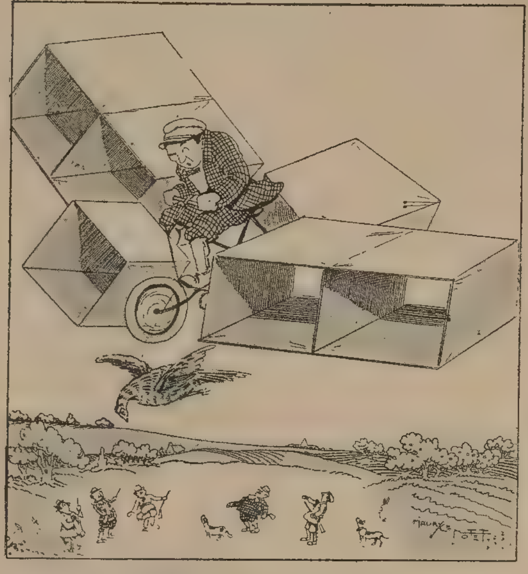




RICHE MARIAGE

— Alors, ils s'épousent! Se connaissent-ils au moins?

— Je pense bien! Ils se sont déjà rencontrés une ou deux fois en voyage.



L'AEROPLANE SAUVEUR

LE FAISAN. — Ainsi je suis à l'abri! Je pense bien qu'ils ne risqueront pas de tuer le pilote de l'aéroplane!



Un chemineau vient de trouver des souliers neufs et les enfile. On a raison de le dire: « *Les bons s'en vont les mauvais restent!* »

LES ÉCHECS

Ce jeu qui passionne tous ses adeptes est, sans doute, le plus ancien de tous les jeux de calcul, si nous en croyons la légende qui attribue son invention au Grec Palamède, 1.200 ans avant l'ère chrétienne.

Il paraîtrait même que ledit Palamède y joua pendant dix ans consécutifs, c'est-à-dire pendant toute la durée du siège de Troie, avec, pour partenaires, le sombre Agamemnon, le prudent Ulysse, le vaillant Diomède, Achille au pied léger, et les deux Ajax.

Au reste, la plupart des héros de l'histoire universelle ont laissé une réputation de fameux joueurs d'échecs. Citons Alexandre-le-Grand, Parménion, Charlemagne, Lusignan, Renaud de Montauban, François Ier, Charles-Quint, Bonaparte.

Les Anglais, qui sont fanatiques de l'échiquier, ont publié des centaines de volumes sur ce noble jeu si adéquat à leur tempérament froid. Chez nous, le traité le plus connu est l'*Analyse du jeu des Echecs*, de Philidor, paru en 1749.

Nous avons aussi une pièce de vers de Méry qui, à elle seule, en dit autant qu'un long traité. Voici ce petit chef-d'œuvre poétique:

Le champ clos a croisé soixante-quatre cases
Aux deux extrémités, les tours posent leurs bases,
Les formidables tours, ces tours qu'un doigt savant
Comme aux sièges romains, fait marcher en avant
Sur des chevaux sans mors, des cavaliers fidèles,
Lestes et menaçants, se placent autour d'elles.
Quand ils ont fait deux bonds, ils brisent leurs élans
Et tombent de côté sur les noirs et les blancs.
Ces pièces vont ainsi : l'amitié les a jointes
Aux fous, sages guerriers qui partout font des pointes.
Puis, la dame se place et garde sa couleur.
Nul combattant du jeu ne l'egale en valeur ;
Elle vole, d'un bond, de l'une à l'autre zone.
C'est Camille au pied leste, invincible amazone.
Elle veille et défend les pièces d'alentour
Par la force du feu réunie à la tour.
Près d'elle, le roi siège. Hélas! il garde un trône
Que mine le complot, que l'astuce environne.

Ce Philidor, dont il a été question tout à l'heure, s'appelait de son vrai nom Danican. Il était fils d'un mercier de Dreux, dont l'ambition était de faire de lui un drapier.

Tout jeune, Philidor vint à Paris. Au lieu d'auner, il se mit à ranger des pions sur des cases, et, à vingt-trois ans, il était le plus habile manieur de pièces du café de la Régence.

Le Club de la Régence recevait alors des gens de robe ou d'épée et nombre d'écrivains, parmi lesquels, J.-J. Rousseau qui, entre parenthèses, était un piètre joueur.

La vogue du café persista, et, même au plus fort de la Terreur, quand la guillotine dressait en permanence ses hideux bras rouges, on y rencontrait Danton, Saint-Just et Robespierre.

Un soir, un jeune homme imberbe vint s'asseoir en face de l'échiquier du farouche député d'Arras. Celui-ci, machinalement poussa une première pièce, l'autre en fit autant, et la partie commença. Elle dura des heures.

Le jeune homme gagna la première manche, perdit la seconde, puis gagna la belle.

— Quel était l'enjeu? demanda Robespierre.

— La tête d'un homme! répondit l'inconnu. Cette tête, je l'ai conquise, donne-là moi, citoyen, le bourreau la prendrait demain.

Aussitôt, Robespierre signa un ordre d'élargissement du comte de R..., mais, curieux, il s'informa:

— Pourquoi, citoyen, t'intéresses-tu à ce ci-devant?

— Parce que je suis sa fiancée. Merci et au revoir!

Au XVIIIe siècle, Philidor passait pour un prodige, parce qu'il était capable de conduire de front deux parties à la fois. Cette virtuosité fait sourire aujourd'hui.

Sous le second Empire, Anderssen, professeur de mathématiques à Breslau, s'intitulait le « roi des échecs ». Il triompha par deux fois, à Londres, des plus forts champions anglais. Mais un Américain de 21 ans, Paul Morphy, en triompha à son tour à Londres, en 1858, et à Paris, en 1859. Morphy jouait couramment huit parties simultanées et en gagnait sept.

Ensuite vint le Polonais Rosenthal, qui



Si nos arcs de triomphe ne doivent plus servir au passage des grands guerriers victorieux, ils auront cependant leur utilité un jour, quand, ayant fait leur réapparition, les animaux antédiluviens voudront jouer au croquet.







MEME POUR LUI

Vendredi...

Samedi...

Dimanche...

— Bonjour, Monsieur, ça va bien depuis hier?...

— Comment! vous me reconnaissez... Mais vous étiez aveugle?...

— Oui! mais aujourd'hui, c'est jour de repos hebdomadaire..

jouait les yeux fermés, et gagna 14 parties sur 16; puis Zukirtort qui, en 1883, à Londres, fut 22 fois vainqueur sur 23 parties engagées. Après avoir battu Rosenthal, qui était alors notre champion invaincu, il trouva son maître en Steinitz, aux Etats-Unis, lequel Steinitz fut vaincu à son tour par le Russe Tschigorin.

Le cercle de la Régence étant passé de mode, les joueurs d'échecs se réunissent maintenant au café du Globe, boulevard de Strasbourg. C'est le cercle Philidor.

Si vous aimez l'animation et le bruit, n'y entrez pas, car il y règne un silence sépulcral.

La poudre de viande et ses dangers

La poudre de viande est un composé chimique qui présente les doses nutritives de la viande en quantités équivalentes à celles de la viande. Plusieurs expériences très sérieuses, faites par des savants du laboratoire de la Faculté de Médecine de Paris, viennent de démontrer que la valeur alimentaire de la poudre de viande et celle de la viande sont loin d'être équivalentes.

Deux chiens ont été nourris avec de la poudre de viande; on leur a donné huit grammes par jour et par kilogramme de leur poids. Au bout de trente-deux jours de cette nourriture, les deux chiens ne tenaient plus sur leurs pattes et avaient perdu un tiers de leur poids. Or, avec quarante grammes de viande par jour et par kilogramme de son poids, un chien vit très normalement. Les huit grammes de poudre de viande sont l'équivalent absolu de ces quarante grammes de viande. On voit donc que l'équivalence chimique et l'équivalence alimentaire sont deux choses complètement distinctes.

Il faut tirer un enseignement de ces expériences: c'est qu'il ne suffit pas de nourrir un animal avec des aliments débarrassés de leurs sels naturels, même si on donne scientifiquement à ces aliments la valeur des sels dont ils ont été privés. Il faut donc employer les poudres de viande avec la plus extrême prudence.







L'ANGLAIS TEL QU'ON NE LE PARLE PAS

« Monsieur, faites-moi donc le plaisir de venir à mon *five o'clock* entre six et sept heures. »

— Qu'est-ce que ça veut dire ce mot-là... *Five o'clock?*... Ça doit être de l'anglais.

Voyons le dictionnaire... *Five o'clock* ...ça veut dire cinq heures!!!

Eh bien! alors, comment veut-on que j'aille à une invitation pour cinq heures entre six et sept!!!



DE L'IMPORTANCE MORALE DES DIVERSES PARTIES DU CORPS

Les cheveux. — Il est, en effet, remarquable que, sans les cheveux, il serait extrêmement difficile de reconnaître quelque intellectualité. D'autre part, la justice se trouverait privée d'un de ses moyens de répression, car chacun sait que, pour un condamné, la privation de cheveux est une peine qu'on ajoute à d'autres.

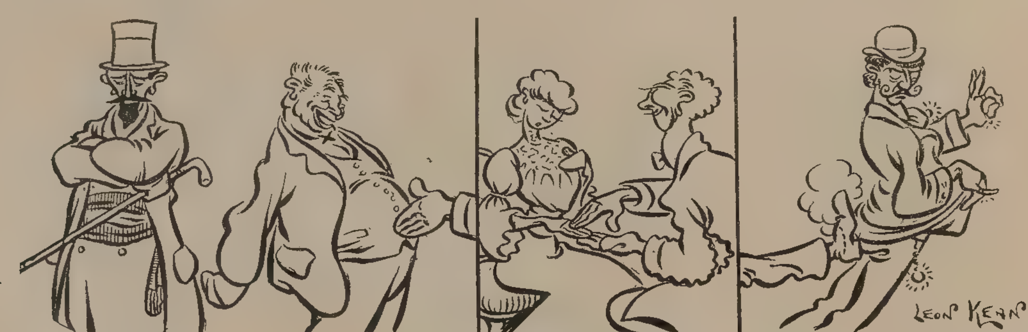
Sans la barbe et ses différentes sortes de tailles, comment reconnaîtrions-nous un guerrier d'un magistrat, et même de l'homme louche lui-même?



Sans l'oreille, nos mauvais instincts n'auraient pu être réprimés dès leur germination, et vous et moi, serions peut-être, à l'heure présente, de tristes sires. A côté de ça, sans les oreilles de nos femmes, je vous demande un peu comment nous, les maris, pourrions prouver au public que nous ne sommes pas dans la dèche?



Sans le pectoral gauche, sans le cou, sans la poitrine et la hanche, nous nous verrions condamnés à ne pas paraître plus honorables que le reste de l'humanité.



N'ayez pas de ventre, et vous pourrez vous le serrer pour être commissaire de police.
N'ayez pas de ventre, et vous ignorerez toujours la bonne petite tape qui réconforte.

Sans mains, que deviendraient les doux serments de nos jeunes fiancés?

Enfin, sans pieds, la vie manquerait totalement d'imprévu et la manifestation des plus respectables sentiments s'en trouverait entravée.



LA VIE DE BUREAU

LE MONSIEUR. — Excusez-moi, monsieur l'employé, de vous réveiller, mais voilà une heure que j'attends et je voudrais vous demander un renseignement.

L'EMPLOYÉ. — Vous êtes tout excusé, et même je vous remercie, car j'ai cette addition à faire, dont mon chef attend le résultat. Laissez-moi donc la terminer et je suis à vous.

L'employé commence donc son addition, tandis que les gens qui attendent continuent à causer. — Vous voyez, dit l'employé, voilà vingt fois que je recommence cette addition, à cause du bruit de toutes ces conversations. Il m'est imposible de travailler au milieu de ce vacarme!



— Vous avez raison ! dit le monsieur, et il prie doucement chacun de vouloir bien se taire. Un silence solennel règne bientôt dans le hall.



Sur la pointe des pieds, retenant son souffle, le monsieur revient au guichet.



Mais ce calme si profond a influé naturellement sur l'employé, qui s'est rendormi. Le monsieur, très gêné, attend encore une heure, et voyant que l'employé reste toujours plongé dans son délicieux sommeil, il se permet de le réveiller à nouveau tout en s'excusant.

— Je vous remercie, au contraire, dit l'employé, à cause de cette addition que je dois terminer. — Mais cette fois le monsieur a soin de faire quelque bruit, pour maintenir l'employé éveillé. Ce bruit empêche le travailleur de travailler. Il faut donc du silence. Le silence rendort l'employé.

Le monsieur attend encore une heure et réveille l'employé, et... et si cette histoire vous intéresse, nous pourrions **la continuer.**



SUR LE DOS DU CLIENT

— Tenez, garçon, emportez-moi ce poisson, je ne peux pas le finir... Vous ne manquerez pas de le dire à la patronne...

— J'y manquerai d'autant moins que j'avais parié cent sous avec elle que vous n'iriez pas jusqu'au bout... et que j'ai gagné!...



LE DANGER DES RECOMPENSES

— Il est encore tombé, hier, un homme à la mer, et vous, père Mathurin, vous ne vous êtes pas jeté à l'eau pour le sauver? Songez donc que vous vous devez à votre passé et à vos trente médailles de sauvetage!

— Au contraire, M. le maire, si je me jetais à l'eau avec mes médailles, leur poids m'empêcherait de remonter à la surface!

VOLTE-FACE

(NOUVELLE)

Les huissiers de la Chambre des députés sont de grosses légumes — ceci n'est pas un vain paradoxe. Ils sont presque aussi influents que les députés eux-mêmes.

En outre, ce sont des fonctionnaires quasiment inamovibles. Ils n'ont rien à redouter des perturbations électorales: les ministères passent, les cabinets sont balayés, les gouvernements s'écroulent, les huissiers demeurent! Ce sont eux les véritables gardiens de la Constitution!

Pour se convaincre de leur omnipotence, il suffit d'entrer au Palais-Bourbon, et de voir avec quelle morgue dédaigneuse et superbe, ils accueillent le commun des mortels, c'est-à-dire tout ce qui n'est pas au moins député...

Cependant, il arrive parfois qu'une de ces natures indomptables, qui ne respectent rien, refuse de s'incliner devant la majesté des chambellans de la République, et prétend exiger d'eux une complaisance et une politesse qu'ils réservent exclusivement aux élus du suffrage universel... Alors, ce jour-là, les huissiers se redressent arrogamment, en fronçant leur sourcil olympien, et...

...Et il se passe des scènes dans le genre de celle qui se déroula un beau matin, au cours d'une séance tumultueuse qui ne réunissait que vingt-huit députés; mais vingt-huit députés, ça suffit pour faire beaucoup de bruit!...

Un pochard hirsute, pâteux et mal odorant, était venu, à la faveur d'une carte d'entrée, s'échouer dans une loge déserte, et il y dormait à poings fermés. Quand, d'aventure, une petite accalmie se produisait dans les vociférations des députés, on entendait ses ronflements: c'était scandaleux. Il fallut, pour l'éveiller, que deux leaders rivaux se missent à échanger, sur les marches de la tribune, quelques claques retentissantes. Mais dès qu'il eut ouvert les yeux, sa tenue devint absolument déplorable: il applaudit bruyamment, interpella d'une voix avinée les orateurs qu'il reconnaissait, et ne manqua pas de faire chorus, histoire de rire, chaque fois qu'un groupe dissident poussait des cris d'animaux...

Par malheur, il n'est permis qu'aux seuls députés de faire esclandre sous ces voûtes austères!... Survint un gardien, qui empoigna au collet l'ivrogne séditieux, et qui se mit en devoir de l'expulser *manu militari*...

Mais il avait affaire à forte partie, et l'opération n'alla point comme sur des roulettes: le particulier ne voulait rien savoir pour se laisser arracher à ce spectacle divertissant autant que gratuit; il protesta énergiquement contre la mesure odieuse dont il était l'objet, qualifia ce procédé « d'inqualifiable », jura ses grands dieux que nul n'était plus dévoué que lui aux institutions gouvernementales, et, prenant directement à témoin le président de la Chambre, il lui cria, d'un ton pathétique, tout en se cramponnant à son banc:

— Citoyen, je suis une victime de l'arbitraire!... J'en appelle à la postérité!...

En attendant, il conservait ses positions, et toute la vigueur de son adversaire ne réussissait pas à l'en déloger... L'intervention d'un tiers était indispensable, pour éviter au peuple français de subir, en la personne de ses représentants, un échec piteux et ridicule... Bref! il était grand temps que le fidèle Célestin arrivât à la rescousse!

Le fidèle Célestin était, si l'on peut dire, le caporal des huissiers du Palais!...

Se ruer, avec impétuosité, sur le pochard récalcitrant, le secouer comme un arbre fruitier, lui mettre un œil au beurre noir, et le projeter violemment vers la sortie, tout cela fut, pour Célestin l'affaire d'une demi-minute... Il avait une carrure, des biceps, des poings, et aussi un zèle, auxquels le perturbateur ne résista pas, bien qu'il eût assez d'alcool dans le gésier pour actionner un puissant moteur de douze chevaux!...

Il fut flanqué dehors, dans un style impressionnant...

Ah! il lui en servit des injures pittoresques!... Il lui en récita une litanie!... Il le traita, Dieu me pardonne! de larbin, de saucisse et de compteur à gaz!...

—...Oui! je t'apprendrai comment je m'appelle... espèce de Zoulou!... Et tu auras de mes nouvelles!...



INVENTION UTILE

Dupoivrot n'a pas peur que son nez rouge effarouche les vaches dans les champs, car...



...il a le nez blanc postiche du *Pêle-Mêle*, qu'il sait mettre au bon moment.



— Voyons, mon petit Max, assieds-toi sur cette chaîne, cela finit par être fatigant de te voir toujours gambader et ne pas rester une seconde en place!



C'est ça! et maintenant je vais pouvoir me reposer également...

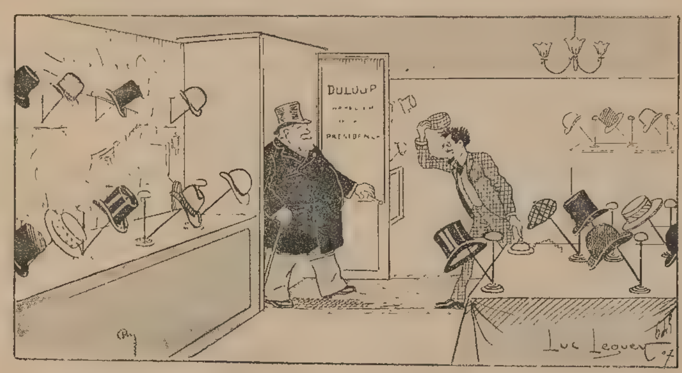


Tenez! le voilà encore parti! Il est dit que ce satané gamin ne restera jamais tranquille!



A TOUT SEIGNEUR, TOUT HONNEUR

Lorsque le chapelier Duloup aperçoit Monsieur Fallières, son illustre client, il se précipite...



... sur un timbre qui fait fonctionner un respectueux mécanisme de son invention.

****

Mais Célestin dédaigna ce serment d'ivrogne:

— Peuh!... fit-il en haussant ses larges épaules, vos menaces ne m'atteignent pas, je crache dessus!... Allez vous coucher, sac à vin, et taisez-vous!...

Ce disant, il le poussa sur le trottoir, dans la direction de deux agents, et, pivotant sur ses talons, il regagna son poste avec la satisfaction du devoir accompli. L'incident était clos, il fut vite oublié.

. . . .

Quinze jours après, le fidèle Célestin traversait le vestibule du Palais-Bourbon, lorsqu'il reconnut tout à coup, parmi les personnes qui se trouvaient là, le pochard qu'il avait si magistralement expulsé...

— Ah! vous voilà? lui dit-il avec rudesse... Vous avez le toupet de revenir?

— Parfaitement! répliqua l'autre d'un air goguenard et sournois...

— Pouah! vous sentez le vin!... Vous êtes ivre!... Voulez-vous bien me fiche le camp, vieux poivrot!... Si vous croyez que je vais vous laisser entrer dans cet état-là... pour que vous fassiez encore du potin!... Non, non, allez, oust!... au large!...

Et Célestin le repoussait vers la porte... Le pauvre!... il ne s'attendait guère à la réponse foudroyante que lui fit tranquillement son interlocuteur:

— Rassurez-vous! je n'ai pas l'intention de pénétrer dans les tribunes du public; ce n'est pas là qu'est ma place...

— Où est-elle alors?...

Froidement, le disciple de Bacchus déclara:

— Ma place? Elle est sur les gradins de l'extrême-gauche; depuis hier matin, je suis élu député de Bercy!

Du coup, Célestin pensa tomber à la renverse; mais comme c'était une forte tête, il s'empressa d'atténuer l'énormité de sa gaffe, par des mots rédempteurs:

— Dans ce cas, c'est différent! s'écria-t-il, vous avez le droit d'être bruyant, turbulent et même débraillé si cela vous fait plaisir, ça n'a plus aucune importance... Vous n'avez pas du tout besoin d'avoir une bonne tenue pour assister à la séance, et vous pouvez l'interrompre à tout bout de champ, elle n'en aura que plus d'intérêt!...

— C'est bon, laissez-moi! dit sèchement le nouvel élu, avec un geste tranchant; je sais ce que j'ai à faire... En attendant, remplissez vos fonctions, et veillez bien à ce que le public ne nous embête pas!...

Robert FRANCHEVILLE.

DE NOS LECTEURS

Connu comme le loup blanc

Doit-on dire: *Connu comme le loup blanc* ou *Connu comme le houblon?*

Beaucoup de personnes ont adopté cette dernière façon de parler, en lui donnant le même sens qu'à la première. Elles appuient leur opinion sur ce fait, que le houblon est chose commune, très connue, tandis qu'il n'y a pas de loups blancs.

Au fond, l'une des locutions vaut l'autre, puisque le sens reste le même. Cependant, tous nos vieux vocabulaires donnent le dicton du *loup blanc*, et ne parlent du *houblon* qu'à titre de plante.

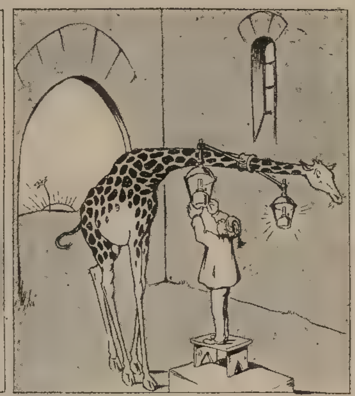
On disait autrefois: *Connu comme le loup gris*. Il est probable que ce dicton prit naissance dans une localité où des *promeneurs de loups*, comme on en voyait au temps jadis, avaient exhibé à plusieurs reprises un loup gris ou blanc. La curiosité étant satisfaite, on en vint à dire de quelqu'un ou de quelque chose que tout le monde connaissait: *Connu comme le loup gris*.

Les loups gris ou blancs sont rares dans nos climats, mais on a pu en voir, comme on voit quelquefois des corbeaux blancs ou des merles blancs. Il y a des albinos parmi les animaux comme parmi les hommes.

Buffon dit que les loups blancs et les loups noirs sont assez communs dans les pays septentrionaux.

L'illustre naturaliste aurait pu ajouter que les loups fauves, noirs ou blancs des pays septentrionaux ne sont probablement que les mêmes loups. Les quadrupèdes, qui passent l'hiver dans les latitudes glacées, reçoivent de la nature non seulement une fourrure plus soyeuse et mieux garnie pour les défendre contre les froids rigoureux, mais encore la couleur de leur poil change souvent à l'approche de l'hiver. Les fourrures de couleurs variées qu'ils portaient pendant l'été, se transforment en un duvet blanc et protecteur (le blanc absorbe la chaleur moins vite que le noir, mais la rend également moins vite, de sorte que la température intérieure du corps se maintient plus facilement à l'état normal sous une fourrure blanche). De là les renards blancs, les ours blancs, les loups blancs et l'hermine des régions arctiques. Dans nos climats tempérés, le lièvre se couvre quelquefois, durant les hivers rigoureux, d'une fourrure blanche.

On pourrait donc dire aussi que le dicton du *loup blanc* a pris naissance pendant un


UTILISATION DE LA GIRAFE AU DESERT

Les girafes réverbères vont, au coucher du soleil...,

...se faire allumer et chacune ensuite...

...reprend sa place respective.

hiver extraordinairement rigoureux où le pelage des loups avait blanchi, en vertu d'une loi protecctrice de la nature.

Un jour de l'an mémorable

Les jeunes lecteurs du *Pêle-Mêle* ne peuvent connaître que par ouï-dire, cette année 1871, que Victor Hugo baptisa: L'Année terrible.

En fourrant le nez dans des gazettes du temps, j'ai reconstitué, à l'intention de ceux qu'intéressent les grandes époques de notre histoire nationale, le 1er janvier d'il y a trente-sept ans.

C'était le cent-huitième jour du blocus. Il faisait un froid sibérien, mais le Parisien, aussi insoucieux du frimas que des boulets, n'en parcourait pas moins ses chers boulevards.

Depuis quinze jours, Paris est sans nouvelles de la France. Faidherbe se bat-il toujours en Picardie, et Chanzy défend-il toujours les bords de la Loire?

Tous les cœurs sont anxieux, les visages demeurent impassibles.

Il y a foule devant les mairies où se distribuent, parcimonieusement, les rations de bœuf conservé. Pas une baraque, de la Bastille à la Madeleine; on les a toutes démolies, et elles remplacent, dans les cheminées, le charbon qui, depuis l'investissement, n'existe plus. Le bois vert, un bois qui fume et ne chauffe pas, vaut huit francs les cent kilos,



Payer son écho.

LES EXPRESSIONS CONSACREES



Bâiller au Corneille.



Vivre au crochet de quelqu'un.



Prendre l'occasion aux cheveux.



Faire l'âne pour avoir du son.

tes pauvres gens en sont réduits à brû- du carton et de vieux papiers.
ès baraques sont absentes, mais la plu- des magasins sont ouverts, offrant aux sants des jouets un peu démodés et des adises d'une fraîcheur relative.
ans les quartiers excentriques, Gavroche e des strophes qui exaltent encore son riotisme exacerbé :

Moi, tout c'que j'demande,
En bouffant du chien,
C'est d'manger d'la viande,
D'la viand' de Prussien.

ne lit-on? des quotidiens qui n'ont plus ne feuille et dont le tirage est des plus reints, par suite de la pénurie de papier. achète aussi les feuilles d'actualités, impri- s sur papiers invraisemblables et dont titres sont significatifs : l'*Avant-Garde*, la *istance*, l'*Œil de Marat*, l'*Ami de la France*, *utte à outrance*, le *Combat*, de Félix Pyat, *Nouvelles*, qui ont quatre éditions jour- ères. Et, comme chez nous la gaîté ne jamais ses droits, on s'arrache le *Trac*, nal des peureux, qui brocarde avec cette raphe : « En cas de bombardement, le *Trac* porté à domicile et jusque dans la cave souscripteur ».
ne mange-t-on? Des mets inédits confec- nés avec du chat, du rat, de la farine de s et des os pulvérisés, tous ragoûts cui- s à l'huile — et quelle huile! — le beurre nt QUATRE-VINGTS FRANCS le kilo.
s grands restaurants se tirent, non sans it, des difficultés du moment. Le Café de s avertit sa clientèle qu'il remplacera les d'œuvre par un verre de malaga ou de ère : Brébant affiche un « hachis améri- » fabriqué on ne sait avec quoi ; le père uile a acheté les pensionnaires du Jardin climatation, et il débite des portions de épic à dix francs, du kanguroo à vingt s de l'éléphant — plat de prince — à louis.
nselet, qui dîne chez Dinochau, se plaint e que sa viande est trop coriace. Et le urateur de répliquer : « Qu'est-ce que vous ez? c'est du mulet. Il est entêté, c'est naturel! »
elques théâtres n'ont pas fait relâche. Comédie française, on donne le *Misanthrope*, avec Maubant, Lafontaine, Garraud et Prudhon, et le *Malade imaginaire* où, faute de personnel, Coquelin cadet interprète à la fois les rôles de Purgon et de M. Fleurant. A Cluny, on joue les *Vivacités du Capitaine Tic*. Tallien, qui supporte le poids de la pièce, est en uniforme de mobile.
A Montmartre, les *Jurons de Cadillac* sont agrémentés de la *Marseillaise*, chantée par Darcier.
On n'attend pas de moi que je donne les recettes de ces divers théâtres. Elles feraient rougir le directeur du Guignol des Champs-Elysées.

****

Pêle-Mêle Connaissances

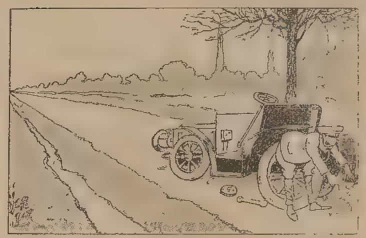
— L'ancêtre de nos Baedeker et de nos Joanne actuels, le premier guide offert à la curiosité des voyageurs, fut imprimé en 1552, par Charles Estienne. Il s'appelait le *Guide des Chemins de France*. Il eut plusieurs éditions.

— En l'espace de huit années, le kaiser, grand chasseur, n'a pas abattu moins de 25.372 pièces de gibier.

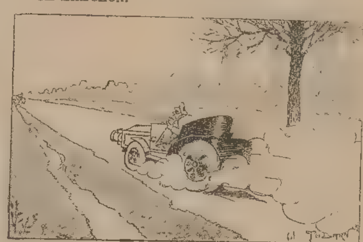
— *Red rubber* (le caoutchouc rouge, rouge du sang des nègres), tel est ce nom atroce donné à ce produit du Congo, en raison des cruautés qui accompagnent, là-bas, sa récolte. Une enquête officielle a établi que chaque tonne de caoutchouc frais, expédiée en Europe, coûte, en moyenne, la vie de six indigènes.

— La culture de la betterave n'a pas seulement produit d'heureux résultats pour l'industrie du sucre, l'élevage lui-même s'en est ressenti. Dans le seul arrondissement de Cambrai, l'introduction de cette légumineuse a eu pour effet d'élever de 700 à 11.000 le nombre des bêtes à cornes.

— C'est la Suisse qui détient le record de la fécondité au point de vue de la production des livres. Sur 448 sujets de la Confédération, on en compte au moins un qui, chaque année, écrit un ouvrage.



Sur la route, vide et nue, l'auto était en panne et le chauffeur, malgré ses longs efforts, ne pouvait la remettre en marche...



...quand, tout là-bas, au détour de la route, apparut un être qui marchait avec ses jambes. Alors l'auto, subitement se réveilla, et d'un seul bond, d'un seul saut, fonça sur le piéton sans même que le chauffeur eût besoin de terminer les réparations.

— Malgré qu'il eût créé de nombreuses écoles, Charlemagne, le patron de la jeunesse universitaire, ne savait pas écrire. Sur la fin de sa vie, il employait ses loisirs à exercer sa main à tracer des lettres. Mais ce travail ne lui réussit guère l'ayant entrepris trop tard!



— Comment! vous ne savez pas combien il y a de filets à la vis arrêtoire de culasse?!!! et vous dites que vous êtes bachelier!



UN REFUS MOTIVE

— Oui! oui! je la connais! On commence par vous emprunter deux sous, et on finit par vous demander un million!...

PETITE CORRESPONDANCE

M. Bourzat. — Le sulfure de carbone dissout le caoutchouc, mais nous doutons de l'excellence du moyen que vous parlez d'employer pour recouvrir les objets de caoutchouc.

M. L. Thomas. — Nous l'aurions insérée plus volontiers si le ton en avait été moins agressif.

M. M. Raymond. — Le premier compte ses 95.

Martha. — Vous avez raison, mais ce sujet est trop délicat et ne peut guère être abordé dans ce journal

M. Bossard. — Non, nous ne croyons pas que ce cours existe. Vous aurez de plus amples renseignements au ministère du Travail

M. Choisel. — 1° Voy questions ; 2° le Nord ; 3° jusqu'à 100 kilomètres à l'heure.

M. d'Heillez. — Cela n'a pas d'importance, envoyez ainsi.

M. E. Legrand. — Les voyageurs avec cartes hebdomadaires sont ceux qui jouissent des réductions accordées aux ouvriers. Certains trains et certaines voitures leur sont interdits.

Alice. — Il faut combattre ce penchant, mais il n'y a aucune méthode qui donne le moyen d'en venir à bout.

C. Y. 16. — Cette congélation commence au bord où l'eau est plus calme et s'étend peu à peu jusqu'au milieu

M. E. Giraud. — Oui, seulement il faut entendre vingt-cinq ans comme limite de libération.

M. Bulard. — Elles n'ont aucune valeur en dehors de celle qu'elles ont comme monnaie courante.

M. Dombray. — Nous y songerons.

P. C., Port-Saïd. — Le mot comédie s'applique actuellement à toute pièce qui n'est ni un vaudeville, ni un drame proprement dit, fût-elle gaie ou non.

M. Daniel Lucien. — On écrit directement au ministre ; toutes les lettres ainsi adressées sont réparties ensuite dans les différents services.

M. Gabrielle. — Cela dépend du milieu où la volaille est élevée. Dans une ferme, le meilleur et le plus économique est de lui laisser chercher sa nourriture librement dans la cour de ferme.



CHACUN SON TOUR

Le train qui regarde passer une vache.

13e ANNÉE — N° 52. 10 Centimes 29 DÉCEMBRE 1907.

Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

FRANCE : UN AN 6 fr. SIX MOIS : 3 fr. 50
ÉTRANGER : UN AN 9 fr. SIX MOIS : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

JOUR DE L'AN, par Georges OMRY.



— Monsieur, je vous présente tous mes vœux...

— C'est vrai, ce sont les étrennes, voici vingt francs.

— Monsieur, cela me froisse que vous puissiez croire que je vous présentais mes souhaits dans le seul but d'avoir un louis.

— Ah ! je croyais...

— Eh bien ! vous vous trompez, et la preuve, c'est que je comptais sur quarante francs !...

La collaboration au **Pêle-Mêle** *est rétribuée. Pour recevoir franco le libellé des conditions, envoyer 0 fr. 15 en timbres-poste.*

PRÉAMBULE

La mode est, en ce moment, au roman policer. Il n'est pas de revues, de périodiques ou quotidiens journaux qui ne publient récits, écrits dans cette note. Le *Pêle-Mêle*, pour ne pas se singulariser, a voulu, à son tour, offrir à ses lecteurs, une nouvelle dans le goût du jour. Il s'est, pour cela, adressé à son éminent collaborateur *Etienne Jolicler*, dont le beau talent s'est déjà exercé plus d'une fois avec succès dans ce genre attrayant. Qui ne connaît les œuvres du jeune et déjà célèbre maître, dont les principales sont...

Note de la rédaction. — Les lignes ci-dessus, étant rédigées par l'auteur lui-même, nous déclinons toute responsabilité au sujet de l'appréciation trop flatteuse portée sur lui même par ledit. Quant à publier ici la liste de ses ouvrages, nous nous y refusons formellement, notre journal n'étant pas une réclame commerciale.

Note bis. — Le *jeune* auteur a, d'ailleurs, quarante printemps bien sonnés.

Note de l'auteur. — Je ne m'arrêterai pas sur la note aigre-douce, écrite en style d'huissier par la rédaction. (Et puis, avez-vous déjà entendu sonner des printemps?) Je ferai seulement observer que tous les éditeurs ou directeurs de journaux ne cessent de nous clamer aux oreilles: « *Donnez-nous quelque chose d'original.* — Or, ils s'empressent de nous imposer la note uniforme qu'on trouve dans toutes les publications, sous prétexte que c'est le goût du moment. Je sais bien que si mon tailleur était payé... Enfin... comme j'ai besoin de vivre, passons.

Donc voici:

L'Affaire de la rue Mouffetard

(RÉCIT POLICIER)

Le 19 octobre, à 9 heures 25 du matin, le commissaire de police du cinquième arrondissement était avisé du décès quelque peu mystérieux d'un jeune homme, habitant seul, un petit logement situé au sixième étage du numéro 67 *bis* de la rue Mouffetard.

Depuis près de quinze jours, nul ne l'avait aperçu. La femme de ménage, qui s'occupait de son modeste intérieur, avait en vain frappé à sa porte. Personne n'avait répondu. On en avait conclu qu'il était absent, lorsque, depuis quelques jours, des émanations cadaveriques de plus en plus insupportables, provenant de son logis, avaient fait croire à sa mort probable. Crime ou suicide? on ne savait.

En lui-même, le cas était banal, il se présente tous les jours, et cette affaire n'eût offert aucun intérêt, si le hasard n'avait voulu qu'au moment où le commissaire reçut cette déclaration, le célèbre policier Fouinet se trouvât dans son bureau.

Inutile de vanter l'habileté de Fouinet. Disons simplement qu'il aurait mis le père Lecoq dans sa poche, avec Sherlock Holmes, et son mouchoir par dessus.

Par curiosité, ou poussé par son flair, il manifesta le désir d'accompagner le commissaire de police au domicile du défunt.



Sur les rayons de l'armoire, découlant lamentablement, un énorme camembert...

Lorsque le serrurier requis eut ouvert la porte, une odeur nauséabonde se dégagea du logement. En même temps on put apercevoir, dans la première pièce, un désordre caractéristique. Nul doute, des cambrioleurs étaient passés par là. Le cadavre de leur victime devait gîter quelque part dans l'appartement.

Un des agents allait pénétrer dans la pièce, lorsque, d'un geste, Fouinet l'arrêta:

— Un instant, fit-il.

Le magistrat connaissait trop la valeur de Fouinet pour aller à l'encontre de son désir. Il resta donc sur le palier, lui laissant le soin de commencer son enquête.

Fouinet, à l'entrée du logement, s'était accroupi. De sa poche, il avait tiré une loupe énorme, et, minutieusement, il étudiait le plancher, la porte, le chambranle. Son examen dura longtemps. Quand il se releva, un léger sourire animait son visage impassible d'ordinaire.

— Vous avez découvert quelque chose? interrogea le commissaire.

— Oui, répondit l'agent. Et, d'un ton calme, comme s'il disait la chose la plus ordinaire du monde, il ajouta:

— Le soi-disant mort est loin, s'il court toujours. Ce n'est pas une victime, c'est au contraire un meurtrier



Fouinet, à l'entrée du logement, s'était accroupi. De sa poche, il avait tiré une loupe énorme et minutieusement il étudiait le plancher...

Il a assassiné deux gendarmes. Messieurs, nous trouverons leurs corps dans l'appartement.

Un silence de stupeur accueillit cette étrange déclaration. De la part de tout autre que de Fouinet, on eût cru à une divagation ou à une mystification. Toutefois, malgré la confiance qu'il avait dans sa prodigieuse habileté, le commissaire ne pouvait empêcher le doute de se glisser dans son esprit.

Fouinet s'en aperçut. Cet homme extraordinaire lisait dans les pensées.

— Vous n'êtes pas convaincu, fit-il. Eh bien! voici:

Le parquet de l'entrée porte des empreintes, à demi effacées sous la poussière, mais visibles, cependant, à la loupe. Ces empreintes sont des traces de pas.

D'un côté, venant du dehors, et se dirigeant vers l'intérieur du logement, quatre traces semblables, comme en auraient laissé le pas de deux personnes chaussées d'une façon uniforme — en l'espèce — de bottes d'ordonnance de gendarme — nous le verrons tout à l'heure.

Or, Messieurs, et remarquez ceci, ces pas se dirigeant vers l'intérieur, ne *reparaissent point*. Il faut en déduire (puisqu'il n'y a pas d'autre issue) que ceux qui les ont tracés sont restés — et pour cause — dans l'appartement. Car les gendarmes n'ont pas, que je sache, l'habitude de descendre par les fenêtres ou de sortir par les cheminées.

D'un autre côté, venant de l'intérieur, voici la trace d'un pas qui sort, et *qui ne rentre pas;* pied d'homme plus petit, chaussé plus finement, celui de l'habitant du logis, sans aucun doute.

La couche de poussière qui recouvre ces différentes empreintes est sensiblement la même partout. Elles ont donc été faites à peu près à la même date, celle de la disparition du locataire.

Ces explications, continua Fouinet, sont fort succinctes, mais fort claires néanmoins. Et, si vous en admettez l'exactitude — mon expérience en est une garantie — vous devez conclure comme moi: *Deux gendarmes sont entrés ici, il y a quinze jours, ils n'en sont pas sortis. A la même époque, le locataire a quitté l'appartement, il n'y a pas reparu. Personne autre n'y a pénétré. Donc, les deux gendarmes, seuls, s'y trouvent.*

Je ne vous ferai pas l'injure de croire que vous pouvez supposer qu'ils y soient restés

ntairement. Enfin... l'odeur cadavérique qui
gage du lieu...
En effet, répondit le commissaire. Ce-
ant un point reste obscur. Que venaient
ces gendarmes... Et pourquoi des gen-
es?
Ils venaient arrêter le locataire, très pro-
ement, ce qui n'était pas du goût de ce
ier, et ce qui explique le crime. Main-
t, pourquoi des gendarmes? Voici:
ntrée est étroite. Passant de front, l'un
(celui de gauche) a été serré contre le
nbranle de la porte, si bien que ses buf-
ries, appuyées contre la boiserie, y ont
é la trace de ce blanc spécial, employé
la gendarmerie pour les astiquer. Veuil-
onstater. En même temps, l'éperon de sa
éraflait le bas de la porte. Voici, très
rentes, les petites rayures produites par
olette.
démonstration était trop évidente. Il n'y
qu'à s'incliner. C'est ce que fit le com-
aire.
rès avoir, ainsi qu'il convenait, rendu
nage à la pénétration vraiment extraor-
re de Fouinet, il pénétra dans le logement,
de ses agents.
, un nouvel étonnement les attendait.
e incompréhensible, contraire à la lo-
e, aucun cadavre de gendarme ne gisait
e parquet!... ni sous la table, ni sur le
nulle part!... Et cependant, l'odeur ca-
rique persistait, si forte, qu'elle prenait
gorge et suffoquait.
idés par les émanations, les représen-
de l'autorité s'orientèrent, se dirigèrent...
doute, c'était là..., dans ce placard!
ouvrit.
! mes amis!... quelle prise... et quelle sur-
!
r un des rayons de l'armoire, découlant
ntablement, un énorme camembert, en
e décomposition, laissait tomber, en longs
blanchâtres, son jus nauséabond. Le
nissaire en tomba à la renverse dans
ras de ses subordonnés.

. . . .

ni lecteur, j'abuse de ta complaisance.
histoire est longue, trop longue. J'abrège.
elque temps après, le mystérieux loca-
revenait de Perpignan, où il était allé
ses 28 jours.
est tout!

. . . .

uinet n'avait pas tort, seulement... seu-
nt voici:
ngt-huit jours environ auparavant, un gen-
e s'était présenté chez le locataire, lui
rtant son ordre de convocation. *Un*, vous
tendez bien. Mais..., après avoir pénétré
l'appartement, l'entrée étant très étroite,
ait sorti... à *reculons*.
ul le mal vient du fromage oublié, dans
placard, par notre réserviste désordonné.

Etienne JOLICLER.

****

êle-Mêle Causette

ans une causerie précédente, j'ai
é du seul système qui, à mon avis,
rrait réaliser le problème de l'impôt
le revenu sans inquisition.
e système est celui du timbre.
reviens sur ce sujet aujourd'hui, non
le préciser, mais pour insister sur
exception indispensable.
uelque soit le futur régime de l'im-
il devra respecter un principe im-
ble: l'exonération des petites bour-
j'insiste sur ce point, ce n'est pas
une sentimentalité facile.
estime, en effet, que dans un pays,
les citoyens, riches ou pauvres,
ent contribuer aux dépenses de
at.
ependant, je considérerais comme



SOLLICITUDE

— Dis, petit... qu'est-ce que tu fais quand la chasse est fermée ?

une flagrante injustice d'imposer le prolétaire.

Comment expliquer cette apparente contradiction?

Si l'on veut bien réfléchir à la situation qui est faite aux humbles, en notre société actuelle, on conviendra, j'en suis persuadé, qu'ils ont droit à un traitement de faveur en ce qui concerne les contributions.

En réalité, le pauvre paye, relativement au riche, un impôt tout à fait disproportionné.

Et cet impôt, il le paye tous les jours et en toute circonstance.

Prenons, comme exemple, les victuailles:

Le riche achète un sac de cinquante kilos de pommes de terre qu'il conserve dans sa cave. Le pauvre achète cette denrée de première nécessité au boisseau, et elle lui revient un bon quart plus cher.

Même différence pour le chauffage.

Le riche commande son charbon en quantité importante, et le paye beaucoup meilleur marché que le malheureux qui est obligé de l'acquérir en détail.

Pour les vêtements, pour l'ameublement, l'homme aisé paye à deniers comptants et s'en tire à bon compte.

Le pauvre s'adresse à des maisons de vente à crédit et se trouve surtaxé de quinze à vingt pour cent environ.

Il est presque scandaleux (non au point de vue légal, mais au point de vue purement humanitaire), de constater les énormes fortunes érigées sur ce système de vente à crédit.

Quand l'on pense que ces fortunes ont été prélevées sur les travailleurs les plus modestes, on se sent envahi, pour ces derniers, d'un immense sentiment de pitié.

Et n'est-ce pas un impôt formidable que cette différence qui pèse sur les humbles?

A consommation égale, la vie est plus onéreuse pour le pauvre que pour le riche.

Il est donc de toute équité, que l'impôt tienne compte de cette inégalité.

C'est ce qui m'autorise à dire que, quelque soit le futur régime de l'impôt, il devra respecter le principe d'exonération des petites bourses.

Fred ISLY.

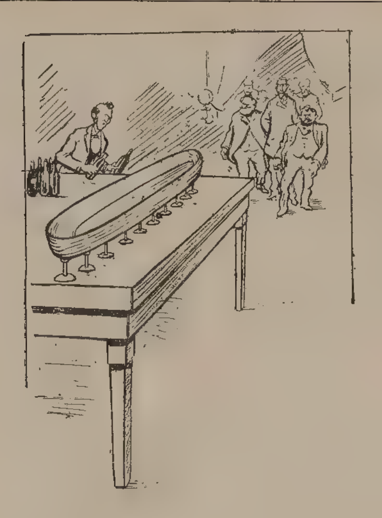
DU CALME

Bélidor étant allé passer, avec sa femme, quelques semaines sur la Côte-d'Azur, le couple fut réveillé au milieu de la nuit par des cris d'alarme. L'hôtel était en feu.

— Ne perdons pas la tête, dit-il à sa femme, effrayée, et mettons en pratique ce que j'ai toujour prêché: Du calme, encore du calme et toujours du calme.

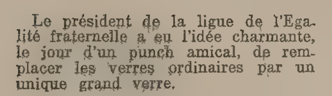
Et il s'empressa de passer son gilet, dans les goussets duquel il glissa sa montre, sa chaîne, son or et ses billets de banque. Il se passa toutes





Le président de la ligue de l'Egalité fraternelle a eu l'idée charmante, le jour d'un punch amical, de remplacer les verres ordinaires par un unique grand verre.





EGALITE, FRATERNITE

— Délicieux symbole de fraternité et d'égalité! s'écrièrent en chœur les membres de la ligue. Mais quand, d'un geste collectif, le verre s'éleva à la hauteur des lèvres...



...on s'aperçut que ces messieurs, n'étant pas tous de même taille, le côté où se trouvaient les plus grands restait vide, alors que celui des petits débordait.

Et le président de la ligue dut s'avouer que l'Egalité n'est pas de ce monde.

ses bagues aux doigts, pendant que sa femme enfilait à la hâte un peignoir, et saisissait la sacoche contenant ses bijoux, puis tous deux sortirent par l'escalier de service.

Lorsque tout danger fut écarté, Bélidor et sa femme regagnèrent leur chambre.

— Tu vois, fit Bélidor, très fier, à quoi peut servir le sang-froid et avec quelle facilité on se tire d'embarras quand on ne perd pas la tête.

— Tu as bien raison, répondit madame Bélidor. Et jetant, pour la première fois, un regard sur son époux, elle ajouta:

— Mais, pendant que tu y étais, tu aurais pu mettre ton pantalon.

Et, devant la glace, le pauvre Bélidor put constater que son fameux calme avait été moins complet qu'il ne croyait.

ÉLEVAGE

Le conseil d'Administration d'une compagnie de chemins de fer, dont le réseau s'étendait sur un pays d'élevage, était continuellement saisi de plaintes et d'actions judiciaires en dommages-intérêts pour des bestiaux et des chevaux tués sur le passage des trains. Et, ce qui empirait les choses, c'était que, quelque dépourvus de valeur qu'eussent été les animaux victimes d'accidents, ceux-ci étaient invariablement représentés comme étant des bêtes de race, ce qui entraînait, naturellement, le paiement d'une indemnité plus forte. Un jour qu'il s'entretenait de cet état de choses avec son avoué, le directeur de la compagnie s'anima, au point de s'écrier, en donnant un formidable coup de poing sur son bureau:

— Savez-vous, maître Huntelle, à quelle conclusion j'en suis arrivé, avec toutes ces réclamations insensées? C'est que, dans ce pays-ci, rien n'améliore tant les races bovine et chevaline que leur croisement avec une locomotive!

***

En période électorale

L'ÉLECTEUR (*au candidat*). — Non, Monsieur, jamais je ne vendrai ma voix, jamais!

LE CANDIDAT. — Ce n'est pas non plus ce que je vous demande, louez-la moi seulement pour une journée.

L'ÉLECTEUR. — Ah! ça, c'est différent, quel prix payez-vous d'ordinaire pour cette location?

***

Un peu dur

Un vieux paysan est allé à la ville consulter le docteur.

Celui-ci, après examen, l'ayant trouvé anémique, lui dit:

— Il faudra que vous preniez du fer.

— Du fer, se récria le rural, mais, docteur, avec mes mauvaises dents j'ons déjà du mal à mâcher du pain!



Le Rata

Le colonel Ronchonnot, inspectant les cuisines, demandait à une jeune recrue si elle était contente de l'ordinaire.

— Heu! mon colonel, dit le jeune soldat, je n'aime pas beaucoup le rata.

— N'aimez pas le rata, scrongnieu! Pendant la campagne d'Italie, le maréchal de Mac-Mahon en raffolait!

— Bien possible, mon colonel, qu'à l'époque de la guerre d'Italie, en 1859, ce plat pouvait être appétissant, mais depuis il a eu le temps de rancir!!!



Tableau destiné à la Cour d'assises et représentant l'accusé entre le réquisitoire et le plaidoyer.



LA BONNE MENAGERE

LA FEMME DU BON DOCTEUR. — En voilà une idée de lui rouvrir le ventre pour ravoir ta pince, alors que pour trois francs cinquante tu peux t'en procurer une toute neuve au bazar!



— Oui madame, ce vin est garanti naturel.
— Mais il est cher!
— Cher! allons donc, je vous le laisse au prix de fabrique!

Courrier Pêle-Mêle

Automobiles

Monsieur le Directeur,

Dans votre estimable journal, à maintes reprises, vous avez inséré des lettres émanant d'honorables correspondants, qui protestaient contre les méfaits des automobilistes.

Votre impartialité me permet d'espérer que vous voudrez bien reproduire l'opinion d'un citoyen qui ne possède pas d'automobile, et par cela même ne prononce pas un plaidoyer *Pro domo pia.*

Il est bien entendu que je n'ai pas du tout l'intention de m'ériger en thuriféraire, malgré tout, des forcenés de la vitesse, qui passent en trombe dans les agglomérations, mais je rappellerai simplement ce fait, que chaque étape nouvelle, résultant de l'adaptation à nos besoins des forces naturelles inemployées jusque là, amène dans la vie sociale des modifications profondes.

Il s'agit donc, pour les individus, de les accepter en se pliant à leurs nécessités.

Il est incontestable que le premier homme qui dompta un cheval, l'enfourcha et le lança aux différentes allures, risqua lui-même et fit encourir à ses semblables plus de dangers qu'à l'époque où ceux-ci n'employaient exclusivement que leurs propres moeyns de locomotion.

On pourrait suivre ainsi tout les modes de transport, depuis le placide char à bœufs jusqu'à l'engin moderne le plus perfectionné, et constater que tous présentent leur part d'aléas.

Pour assurer à chacun sa propre sécurité, une attention de tous les instants sera beaucoup plus efficace que la promulgation de n'importe quel règlement.

Les routes sont des voies de communication et non des forums où l'on peut babiller à son aise ou des promenades de parc où la rêverie peut se poursuivre sans inconvénient.

D'ailleurs, l'exemple des grandes villes justifie la thèse, que chacun doit observer la prudence la plus élémentaire en ce qui concerne sa sauvegarde. Personne ne revendiquerait le droit de stationner au milieu de la place de la Concorde en arguant de la liberté de la voie publique. Le souci de la conservation ferait rapidement gagner le refuge le plus proche à l'apôtre le plus déterminé de la communauté de la rue.

De la prudence chez les uns, de la bonne volonté chez les autres, et, sous peu, l'hostilité qui règne entre automobilistes et usagers de la route disparaîtra pour le plus grand avantage de tous.

Recevez. etc.

A. COSSIN.

* * *

Armes prohibées

Monsieur le Directeur,

Le décret du 12 mars 1806, contient les dispositions suivantes:

Ordonnons qu'à l'avenir toute fabrique, commerce, vente, débit, achat, port et usage des poignards, couteaux en forme de poignard, soit de poche, soit de fusils, des baïonnettes, pistolets de poche, épées en bâtons, bâtons en ferrements, autres que ceux qui sont ferrés par le bout, et autres armes offensives, cachées ou secrètes, soient et demeurent pour toujours généralement abolis et défendus, enjoignant à tous couteliers, fourbisseurs, armuriers et marchands, de les rompre et briser incessament après l'enregistrement des présentes.

Le décret du 2 nivôse an XIV (23 décembre 1805) a ajouté à cette nomenclature les fusils et pistolets à vent, et l'article 314 du Code pénal a prohibé les stylets et tromblons.

Est punie d'un emprisonnement d'un mois à un an et d'une amende de 16 à 500 francs, la fabrication, le débit ou la distribution des armes prohibées par la loi ou par des règlements d'administration publique.

La loi du 14 août 1885 a laissé en vigueur les dispositions réprimant le port d'armes prohibées (Dijon, 19 février 1896; Bordeaux, 11 février 1897), notamment en ce qui concerne les cannes à épées et les pistolets de poche. Il appartient, d'ailleurs, aux tribunaux, de décider si un pistolet rentre dans la catégorie des pistolets de poche; ce caractère a été reconnu à un revolver dont la longueur mesure moins de 150 millimètres (Nîmes, 23 octobre 1896).

Le droit de porter des armes, sauf celles qui sont prohibées, appartient aujourd'hui à quiconque n'en a point été privé, soit par une condamnation à des peines afflictives ou infâmantes, soit par simple jugement d'un tribunal correctionnel (Code pénal, Art. 28 et 42). Cette règle subit toutefois quelques exceptions réclamées par l'intérêt général; ainsi, il est interdit de porter des armes dans les églises, foires, marchés et autres lieux de rassemblement, et dans les assemblées électorales. Dans les chemins de fer, l'entrée est interdite à tous individus porteurs d'armes à feu *chargées.*

Recevez, etc.

R. COEFFIER.

(D'après le Dictionnaire de l'Administration française, de Black).

* * *

Anneau nuptial

Monsieur le Directeur,

Je me permets d'ajouter quelques renseignements à ceux donnés par « Green-Devil », sur l'anneau nuptial.

Nos ancêtres, les Gaulois, avaient, comme anneau nuptial, une pierre — pas précieuse, oh! non! — un simple monolithe de 1m 20 à 1m 30 de hauteur, perforé d'un trou cylindrique de 0m 15 centimètres de diamètre.

Chacun des époux, pendant la cérémonie nuptiale, passait la main dans ce trou et serrait celle de son conjoint; curieux usage qui devait, à leurs yeux, symboliser une union aussi durable, ou plutôt aussi solide, que ce roc qui en était le témoin.

On trouve encore, en Bretagne, quelques-unes de ces pierres dont l'usage n'a été défini que depuis quelques années seulement.

Recevez, etc.

E. F., à Valence.

* * *

Réponse à une question

Monsieur le Directeur,

Quand, dans un dîner, les serviettes sont à côté de l'assiette, on doit attendre que la maîtresse de maison ait pris la sienne, et prendre du même côté qu'elle. C'est généralement la serviette de gauche que prend la maîtresse de maison.

Recevez, etc.

HALLEZ.

Question interpêlemêliste

D'où vient l'expression suivante: « Prendre quelqu'un sans vert », et quelle en est la meilleure explication? HIRANT.



INJUSTE REPROCHE

L'Employé de la Compagnie d'assurances. — C'est vraiment fâcheux que vos pompes manœuvrent si mal, c'est encore notre Compagnie qui trinquera par votre faute!



UN VRAI COPAIN

— Mon bon Latripette! je ne peux passer à Paris sans venir te serrer la main!

La délicatesse de Dumas

Alexandre Dumas, père, était généreux comme un nabab. Il gagna, avec ses romans et ses drames, des sommes fabuleuses pour l'époque, mais toutes ses poches étaient trouées, et, un à un, les louis s'en échappaient; ils s'en échappèrent si bien que, quand il partit pour le grand voyage, il lui restait tout juste une pièce de cent sous.

On sait qu'il la remit à son fils en lui disant: « Tu vois que je n'ai pas été le prodigue qu'on croyait; je suis venu à Paris avec une pièce de cinq francs, et la voici encore. »

La salle à manger de Dumas était une véritable table d'hôte, où tous les bohêmes de lettres, tous les artistes sevrés de vache enragée venaient s'asseoir une ou deux fois la semaine.

De temps en temps, quand il se trouvait débordé, l'auteur des *Trois Mousquetaires* faisait un petit voyage à Bruxelles. Mais ces fugues ne gênaient guère les pique-assiettes, qui continuaient, en son absence, leurs assiduités gastronomiques.

Parmi les habitués de l'hospitalière maison, se trouvait un déclassé, un de ces individus dont Capus a dit: « Ils sont si nombreux, qu'ils doivent bien, depuis le temps, former une classe ».

Dumas avait fait ses études avec ce gaillard-là. Après l'avoir perdu de vue pendant cinq ou six lustres, il le rencontra sur le boulevard:

— Ce vieux Labadens!
— Ce cher Alexandre!
— Où dînes-tu ce soir?
— Nulle part!
— Tu te trompes, mon ami, tu dînes avec moi.

Familièrement, il lui prit le bras, l'emmena vers sa demeure. En route, l'autre lui conta son histoire, l'histoire de tous les malchanceux au front desquels la destinée a tracé la menace fatidique: « Toi, tu seras guignard! »

Le pauvre diable, assis en face du maître, mangea comme quatre et eut une louange pour chaque plat. Il y avait si longtemps qu'il ne s'était trouvé à pareil fête!

Au dessert, Dumas lui dit:

DIFFERENCES DE POINT DE VUE

Que de gens voient d'un tout autre œil ce qui se passe chez eux et ce qui se passe au dehors.



Témoin, cette dame qui s'émeut à la lecture d'un roman retraçant les souffrances de deux jeunes enfants.



Ce député qui traite si cavalièrement le budget de son pays...



...n'a pas les mêmes idées en ce qui regarde le sien propre.



Ce monsieur, qui est si galant avec les dames..., lorsqu'il est hors de chez lui...



...n'a certainement pas la même façon de considérer sa propre femme.



Les Américains, qui ont si violemment dénoncé et flétri les ambitions conquérantes de l'Europe...



...n'ont pas la même façon de voir à l'égard des Philippins.



Et nous-mêmes, qui allons faire la police au Maroc et rétablir la sécurité...



...Ne devrions-nous pas commencer par la rétablir... chez nous?

— Tu sais, vieux, je t'attends demain à la même heure.

Le lendemain, comme bien on pense, le camarade fut fidèle au rendez-vous, le surlendemain aussi, et tous les jours de la semaine et du mois.

Et puis, le miséreux se sentit bourrelé de remords à l'idée de manger le pain qu'il n'avait pas gagné. Il s'en ouvrit à son généreux hôte:

— Ecoute, mon ami, cela ne peut pas durer plus longtemps. Donne-moi le moyen de gagner honnêtement mon dîner, ou je ne reviendrai plus.

Voyons, à quoi puis-je t'être utile?

Dumas réfléchit un instant, puis, tout joyeux, il frappa sur l'épaule du camarade:

— Mon vieux, tu peux me rendre un très grand service.

— Parle!

— Tu iras tous les jours au Pont-Neuf et tu regarderas le degré de température au thermomètre de l'ingénieur Chevalier, sur le quai de l'Horloge.

— Tu te moques de moi?

— Je n'ai jamais été plus sérieux. Ne sais-tu pas que le thermomètre a une très grosse influence sur les recettes des théâtres?

Or, comme je suis toujours sur quelque affiche, cela me renseignera par avance sur mes droits d'auteur et j'établirai bien mieux mon budget journalier. Cela te va-t-il?

Le malheureux accepta, et tous les jours il vint dire à Dumas:

— Il faisait aujourd'hui tant de degrés à l'ombre.

Et Dumas, qui se souciait fort peu de l'ingénieux Chevalier et de son thermomètre, se frottait les mains, l'air enchanté, remerciait son vieux condisciple:

— Tu ne te figures pas le service que tu me rends.

La petite comédie dura dix ans, jusqu'à la mort du pauvre diable, lequel ignora jusqu'à son dernier souffle l'exquise délicatesse du grand écrivain, soucieux, avant tout, de déguiser son aumône.

LES AMIS

Non seulement nous avons des amis en foule et nous en trouvons partout, mais il n'y a pas de nom si prodigué que celui si beau d'ami. Souvent, même, il devient, dans notre langue, un terme de familiarité ou de mépris.

— *Mon ami*, dit-on à un cocher, je vous donne deux francs si vous me conduisez, en moins d'une heure, de la rue Custine à la rue Saint-Gothard...

— *Mon ami*, affirme un sergent de ville, la nuit, à un passant turbulent, vous irez coucher au poste, si vous continuez à faire du bruit...

— *Mon ami*, déclare un juge à un apache, vous êtes acquitté cette fois, faute de preuves; mais si vous continuez, vous ferez, avant peu, connaissance avec le bagne.

N'entend-on pas souvent un homme dire, pour affirmer qu'une anecdote est authentique: « Je la tiens d'un de mes amis, *que je connais beaucoup* »?

Les gens arrivés ont généralement peu d'amis, et, s'ils en ont, ils ne s'en embarrassent pas. Ils sont trop occupés par l'ambition et les affaires pour laisser dans leur cœur une place très grande à l'amitié, et celle qu'on a pour eux ressemble assez à une sorte de culte. Ils savent qu'ils sont plus assiégés par intérêt que recherchés par goût et par estime, même quand ils en sont dignes. Bref! quoique l'adulation les flatte autant que si elle était sincère, le motif bas qui la détermine ne leur échappe point. L'anecdote suivante en est une preuve:

Un jour, sous le règne de Louis XV, un haut fonctionnaire, d'origine roturière, gagna, au Palais-Royal, quinze cents louis qu'il plaça dans un chapeau. Comme il s'apprêtait à sortir, quelqu'un s'approcha de lui en disant:

— Ah! mon cher ami, que je suis heureux de vous voir: vous allez me prêter cent louis.

L'autre, ne connaissant pas le moins du monde son interlocuteur, répondit, sans se déconcerter:

— Je ne demande pas mieux, *mon cher ami*, pourvu que vous me disiez comment je m'appelle...

Le quémandeur demeurant coi à ces mots, il poursuivit:

— Vous voyez bien, *mon cher ami*, que si je vous prêtais ces cent louis, vous seriez trop embarrassé pour me les rendre... Il vaut donc infiniment mieux que je ne vous les prête pas!...

A chacun son métier

Un jour, le tailleur du bon roi Henri IV eut l'idée de faire imprimer un petit livre où étaient consignés une foule de règlements, nécessaires, selon lui, à la prospérité de l'Etat. Il eut la présomption de le présenter au monarque.

Henri IV prit le volume en riant, et, après en avoir lu quelques pages, appela un de ses valets de chambre:

— Allez, lui dit-il, quérir mon chancelier, pour qu'il vienne me prendre mesure d'un habit, car voici mon tailleur qui se mêle maintenant d'élaborer des règlements!...

PAUVRES ARTISTES



— Tu veux te faire artiste, mon pauvre enfant, sous prétexte que tu as du talent. Tu as tort!



Tu verras une personne très riche demander à un peintre une petite toile pour garnir son salon. Ça se donne!



La même personne n'oserait pas dire à son boucher:
— Vous qui êtes aimable, donnez-moi donc un gigot!



Un marchand te vend une toile blanche et, sans autre effort, encaisse un bénéfice.



Toi, tu vas peiner pour couvrir cette toile de couleurs, et tu la revendras ensuite la moitié de ce qu'elle t'a coûté.



Une dame laide sera impitoyable envers l'artiste qui l'aura faite trop ressemblante.



Il ne viendra pas à l'idée de la même dame de s'en prendre à son miroitier, sous prétexte qu'elle se voit trop ressemblante dans son miroir.



Tu seras obligé, bien souvent, de cacher ta personnalité et de sacrifier ta dignité à un prédécesseur de talent, en apposant sa signature sur tes œuvres.



Va donc dire à un chapelier d'inscrire le nom d'un confrère sur la coiffe d'un de ses chapeaux. Il refusera avec indignation. Et, malgré tout cela, tu veux te faire artiste? Tu as tort!

Hommage à la Pudeur

(Étude consolatrice)

En accomplissant l'acte le plus susceptible de nuire à son semblable, l'individu conserve toujours une certaine pudeur.



Remarquez bien, et vous constaterez qu'avant de vous transformer en tamis, l'apache le plus sanguinaire se donnera toujours la peine de chercher une phrase qui lui serve d'entrée en matière.



Il est rare qu'un monsieur gêné accepte cyniquement votre obole, sa pudeur l'incitera toujours à vous procurer une satisfaction quelconque en échange.



Le premier jour de l'année et la coutume qu'on a de souhaiter des choses agréables à son prochain, n'ont été institués que pour servir de prétexte et de couverture à la réception de certaines gratifications.



L'Etat lui-même, quoique vous 'en pensiez, cultive au plus haut point la pudeur, car sinon rien ne l'obligerait à vous envoyer une feuille incompréhensible, indiquant, par le menu, les diverses contributions que vous devez lui payer.



Je vous demande un peu ce qui oblige un médecin, qui ne comprend rien à votre cas, à vous rédiger une ordonnance? Et cependant il le fait! il est plein de pudeur, cet homme!



Et puis, quand on pense qu'après le vote des quinze mille francs, il y a des députés assez bons garçons pour venir encore, non seulement à la Chambre, mais encore, y causer, on est bien forcé tout de même d'y croire, à la pudeur.



M. BOUGNAT HOTELIER

— Ah! M. Bougnat, je ne suis pas content du tout, il y a des punaises dans la chambre que vous m'avez donnée et j'en ai été terriblement gêné.

— Gêné par des punaises! Vous ne me ferez pas croire ça! Voyons, c'est si plat, ça ne tient pas de plache!



LES PEINES DE SOPHIE

— Ah! si je ne voyais pas toutes ces larmes sur ce papier, je ne croirais pas que j'ai autant de chagrin!

DE NOS LECTEURS

Introduction à l'étude de la langue arabe

Une des premières idées qui viennent au Français de quelque culture, fraîchement débarqué à Tunis, c'est de consacrer ses loisirs à apprendre l'arabe.

Ce n'est pas qu'il nourrisse — à moins d'être très jeune — le fallacieux espoir d'arriver, en quelques semaines, à goûter les *Mille et une nuits* dans le texte. Il se propose simplement de se mettre en état d'échanger quelques mots avec les indigènes, dont l'idiome guttural offense, à chaque pas, son oreille. Il est, en effet, très agaçant d'entendre autour de soi des gens causer avec animation dans une langue que l'on ne comprend pas.

— Alors, direz-vous, pourquoi ne pas étudier de préférence l'italien, qui se parle, à Tunis, presque autant que l'arabe, et qui se rapproche infiniment du français?

Cette objection serait sans réplique s'il ne fallait faire entrer en ligne de compte la gloriole d'épater un peu, au retour, les bons amis et voisins, par la connaissance, même superficielle — puisque incontrôlable par les auditeurs — d'un langage vraiment exotique,



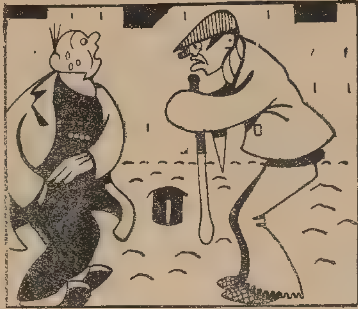
L'AGENCE EN VOYAGE

L'Employé (*à un groupe de touristes qui, bloqués par un déraillement, se sont installés près d'un wagon de provisions, éventré*) : — Ce triste accident ne vous empêche pas de manger?

— Aôh! si .. où donc est le moutarde?



. . . .

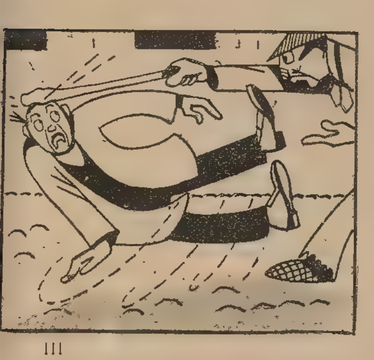


AMOUR-PROPRE

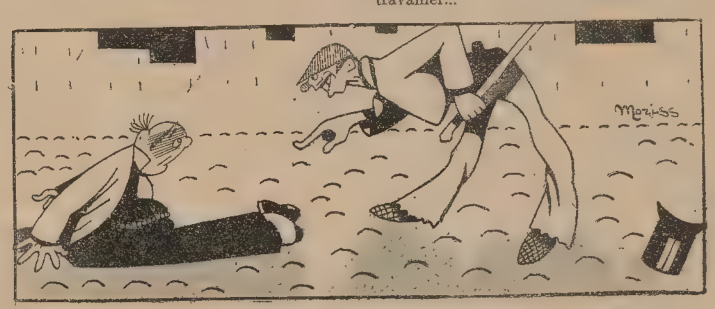
LE BOURGEOIS. — Arrêtez !... Je vais vous donner tout mon argent !...



L'APACHE. — Non, mais pour qui me prenez-vous ?... J'suis pas un mendiant... J'accepte pas de l'argent sans travailler...



III



L'APACHE. — Là... maintenant vous pouvez donner votre galette... je l'ai gagnée !

dont le seul nom évoque la couleur du mystérieux Orient.

Sa résolution prise, notre néophyte achète, chez le prochain bouquiniste (avenue de France ou rue Es-Sadikia), manuels, grammaires et dictionnaires, neufs ou d'occasion, et en nombre plus ou moins considérable, suivant l'état de ses finances. Puis il regagne sa chambre et, d'un élan farouche, se plonge dans ses chères études. Sur sa table de travail, à côté des volumes, un calpin, luxueusement relié ou modestement broché, suivant la distinction ci-dessus, attend les notes précieuses qui vont jalonner les progrès de son maître à travers le labyrinthe dont il brûle de débrouiller les méandres.

La première page dudit calepin est invariablement consacrée à la copie méticuleuse de l'alphabet arabe (alif, ba, ta), avec l'équivalent français et la prononciation de chaque lettre.

De ce consciencieux exercice, résultent, pour l'élève (le plus souvent adulte), les constatations suivantes :

1o L'arabe s'écrit de droite à gauche, ce qui est bien son droit, mais ce qui déroute considérablement nos routines européennes ;

2o L'arabe comprend vingt-huit lettres au lieu de vingt-cinq ;

3o Chacune de ces vingt-huit lettres s'écrit de quatre manières différentes, selon qu'elle est initiale, médiale, finale ou isolée, ce qui fait, en somme, cent douze caractères distincts ;

4o La prononciation desdites lettres ne va pas toute seule ; telle d'entre elles, par exemple, obligeant celui qui désire l'articuler correctement, à imiter le bêlement de la chèvre ;

5o Des vingt-huit signes de l'alphabet, quatorze sont dits solaires et quatorze lunaires, distinction moins lumineuse qu'elle n'en a l'air, mais, par contre, fertile en complications grammaticales ;

6o . . . . .

Mais à quoi bon ?

Dans l'immense majorité des cas (97.986 0/0 environ, d'après l'approximation très approchée d'un statisticien éminent), ces premières difficultés, préludes de beaucoup d'autres, suffisent à projeter, sur le beau feu des résolutions héroïques, la douche réfrigérante des réalisations laborieuses. Les manuels — ceux, du moins, achetés à l'état de neuf — restent vierges à partir de la troisième page. Le cahier de notes est mué en carnet de dépenses, sinon en album de croquis, où l'arabe ne figurera plus qu'avec burnous et turban.

Ç'en est fait. Du langage imagé, que traduisit Galland, il ne restera, dans la mémoire de l'immigrant, à peine rafraîchie par le séjour des côtes barbaresques, que les cinq ou six mots appris jadis à la caserne, où ils se transmettent de bouche en bouche depuis la conquête de l'Algérie, tels que *macache*, *bezef*, *toubib*, *maboul*, *kif-kif bourriko*, et quelques autres, popularisés, dans le beau pays de France, par la rue du Caire, ses âniers et ses belles Fatmas à l'abdomen tumultueux :

Travadja, la moukère,
Travadja, bono !

Tant il est vrai qu'il n'est rien de tel que les Expositions pour rapprocher les races et fusionner l'argot du Moulin-Rouge avec celui de la Kasbah.





LA QUESTION DE LA PEINE DE MORT.

Le Président est tellement habitué à gracier...

...qu'il n'ose même pas faire raccourcir un pantalon qu'on lui livre trop long.



Pour les amateurs de fromage

Récemment, de patientes recherches ont été entreprises en Suisse, à l'Ecole de Fromage-



— Je me demande pourquoi mon gendre m'a dit que derrière le polygone le paysage était merveilleux! Je ne lui trouve rien d'extraordinaire!



NAIVETE

Le médecin ayant défendu à M. Calinès de jouer à la roulette, sa maladie de cœur lui interdisant les fortes émotions, il fait jouer son secrétaire pour lui.

rie, pour savoir combien d'êtres microscopiques habitaient le fromage.

Cette quantité de microbes confond l'imagination, comme en témoigne la statistique suivante, dressée à cette occasion:

C'est ainsi que, dans *un seul gramme* de fromage d'Emmenthal (tel est, en effet, le nom du plus fin des gruyères), on a pu compter de 90.000 à 140.000 microbes, et 800.000 au bout de soixante et onze jours. Dans le fromage mou, c'est bien une autre affaire: au bout de vingt-cinq jours, un seul gramme renferme un million deux cent mille microbes, et *deux millions* au bout de quarante-cinq jours.

Ces êtres microscopiques préfèrent infiniment les bords du fromage, car un gramme, pris en cet endroit, en renferme de 3 millions 600.000 à 5 millions 600.000.

On peut conclure de ces calculs, que dans 360 grammes de fromage, il y aurait plus d'êtres vivants qu'il n'y a d'hommes sur toute la surface de notre globe terrestre.

SUPERSTITION

Ils sont quatorze naufragés, sur un radeau genre Méduse, en plein Océan!... Pas une voile à l'horizon!

Voilà huit jours et autant de nuits que le frêle esquif, ballotté par les flots, vogue à la dérive!... Voilà quatre nuits et autant de jours, que les vivres sont épuisés!...

Il n'y a plus rien à se mettre sous la dent — rien! pas un macaron, pas une peau de saucisson, pas une tige de botte!...

(Les affres et les tortures de la faim ont déjà été décrites, nous n'y reviendrons pas.)

Il faut manger pourtant... Alors les quatorze infortunés, ne pouvant plus réfréner leurs instincts voraces, décident de faire comme dans la chanson du petit navire...

Horreur! Ils tirent à la courte paille, pour savoir qui sera mangé!

Ah! qu'ils sont donc loin des dîners ultra-selects dont plusieurs d'entre eux, gentlemen accomplis, firent l'ornement! Ils daignaient à peine grignoter, du bout des dents, la moitié d'un blanc de volaille; ils ménageaient prudemment leur estomac, et maintenant les voilà cannibales: il n'y a plus de gastrite, plus de dyspepsie qui tienne, il faut se caler les joues avec n'importe quoi, avec n'importe qui!... C'est la vie!

Le sort tombe sur un jeune Américain dodu, rose, appétissant comme un jambonneau. Il fournira certainement des biftecks tendres, et des aloyaux succulents; il suffit de le regarder pour dire aussitôt:

— Voilà de la viande de première qualité!

Tout le monde est ravi (excepté lui, bien entendu!) Et chacun choisit déjà son morceau d'avance... On le dévore, on le savoure des yeux...

Le pauvre jeune homme, désigné par la courte-paille, est tout ce qu'il y a de plus embêté, le fait est patent; mais comme c'est un brave, il ne songe pas à reculer. D'ailleurs, on ne le lui permettrait pas.

Il sort méthodiquement son revolver et dit avec mélancolie:

— Adieu, gentlemen, je vous souhaite bon appétit...

Et ce disant, il approche le canon de sa tempe... Mais un des assistants se précipite et lui abaisse vivement le bras en s'écriant:

— Eh! là, eh! là, qu'est-ce que vous faites?

— Je compte me brûler la cervelle, dit l'Américain.

— Jamais de la vie! riposte le naufragé, c'est le morceau que j'aime le mieux, vous n'allez pas me l'abîmer!...

...Un autre se frappe le front et s'exclame, en roulant des yeux hagards:

— Grand Dieu! mais j'y songe, nous ne pouvons pas manger cet excellent jeune homme!... Cela nous porterait malheur!...

— Pourquoi donc? demandent en chœur les faméliques inquiets.

— Pourquoi?... Mais parce que nous serons treize à table!

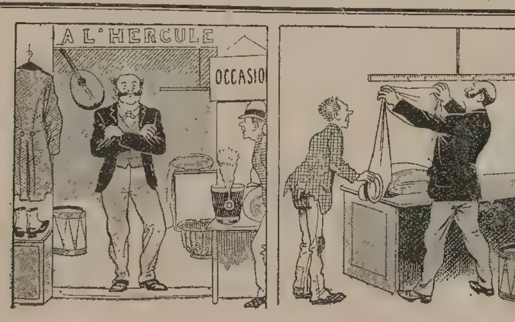
Et ils se laissèrent mourir de faim!

PERNO GOMEZ.

Pêle-Mêle Connaissances

— Malgré les efforts de la Révolution pour porter un dernier coup aux anciennes coutumes l'Assemblée Constituante imita la Féodalité sans s'en douter. Nos départements répondent, à peu de chose près, comme division, aux 86 districts des capitulaires de Charlemagne.

— On n'emploie pas moins de cinq sortes d'aciers différents, dans la composition du canon moderne: celui de la bouche à feu, proprement dite; le métal du véhicule qui





L'HERCULE FRIPIER

L'ancien hercule Marcèle, s'est établi fripier.

Il lui arrive parfois, lorsqu'un client croit qu'un coupon ne suffira pas à la confection d'un pantalon...

...de lui prouver péremptoirement qu'il a tort!



LA BONNE EPOUSE

— Il fait froid ce soir, Amédée!... as-tu quelque chose au cou?...



MALENTENDU

— Je n'ai pas fait affaire, car ce Monsieur me prenait pour un cardeur!
— Et vous vouliez, sans doute, travailler plus d'un quart d'heure.
— Pas du tout, mais je ne suis pas cardeur, je suis joueur d'accordéon.

porte la pièce; l'acier du bouclier, celui des ressorts, et celui qui sert à la fabrication de l'obus.

— Le détenu à qui est appliquée la relégation coûte à l'État environ quatre francs par jour. Le même détenu, dans une maison de correction, ne coûte, en moyenne, que 0 fr. 50 quotidiennement.

— On connaît les efforts actuels de l'administration des Eaux et Forêts pour le reboisement des montagnes. C'est le seul moyen efficace que nous ayons pour parer aux avalanches et aux inondations. Cette idée n'est pas nouvelle, comme on pourrait le croire. Dès 1673, elle préoccupait les esprits. Il fut, à cette époque, ordonné à chaque habitant des régions montagneuses de planter, tous les ans, *un* arbre dans les forêts du domaine, et *deux* dans les terrains communaux.

— Les Aliscamps d'Arles furent longtemps la nécropole, la terre sainte des Gaules. Jusqu'au douzième siècle, les habitants des deux rives du Rhône mettaient, avec une pièce d'argent dans la bouche, leurs morts dans des tonneaux enduits de poix, et ils les abandonnaient au fleuve. Les Arlésiens les attendaient au passage pour les recueillir.

— L'Américain consomme 38 kilos de sucre par an, le Français 29 kilos.

— La Gironde et deux fois plus large à Bordeaux que la Tamise à Londres.

— C'est Lulli qui inventa le bâton de chef d'orchestre. Auparavant, les chefs d'orchestre battaient du pied ou frappaient dans leurs mains. Parfois, dans l'antiquité, ils employaient des coquillages qu'ils choquaient l'un contre l'autre.

— Le professeur Bartels, de l'Université de Heidelberg, a découvert, grâce à de nombreuses caractéristiques, relevées sur un grand nombre de squelettes, provenant de l'âge de pierre, qu'à ces époques lointaines, la phtisie exerçait déjà ses ravages.

— Longtemps avant Galilée, un Irlandais du nom de Fearzil, évêque de Salzbourg, avait soutenu que la terre était sphérique et qu'il existait des antipodes. Il s'en fallut de peu qu'il ne fût excommunié pour avoir fait ce pas avant son siècle.

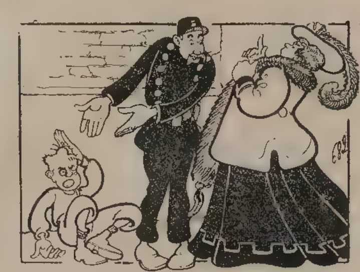


LE GAMIN. — Ah! ah! ce chat, est-il drôle!...



CŒUR SENSIBLE

LA DAME. — Voilà qui t'apprendra, galopin!



L'AGENT. — Vraiment, Madame, vous n'avez pas de cœur de maltraiter ainsi cet enfant!
— Au contraire, j'ai trop de cœur. Je ne puis voir battre un animal!...

UN PEU DE TOUT

L'automobile est une industrie nationale, on peut, d'ailleurs, en dire autant de la biscuiterie, grâce aux célèbres **Biscuits Pernot**, que l'on trouve actuellement dans le monde entier, sous la forme de paquets hygiéniques « PAC », de consommation très pratique et de conservation indéfinie, qualités qui font connaître ces excellents produits aux quatre coins du globe.

DEMANDEZ UN
DUBONNET
VIN TONIQUE AU QUINQUINA - GRAND PRIX 1900

PETITE CORRESPONDANCE

Un abonné (Besançon). — Vous faites 90 malgré les trois dames

A. B. Z. — Cette tournure de phrase ne serait pas comprise évidemment par 99 Français sur 100.

La Puce E. B. — Ce sont les Rotschild, de notoriété publique.

M. Guillemet. — Beaucoup de patience, il n'y a pas d'autre secret.

Un lecteur taminois. — Il fut introduit en France en 1654.

M. Grivot. — C'est une convention à établir, car il n'y a pas de règles pour jouer ce jeu à trois.

M Therouinard. — Nous pensons que ces mots existent en nombre plus grand que deux. On cite souvent un morceau de Charles Nodier, qui en présente une vingtaine.



LACUITE ET LE BONHOMME DE NEIGE

— J'suis pas comme toi, moi... j'aime mes enfants!... à la place du cœur je n'ai pas un glaçon!

Dentifrices de Botot Eau-Poudre-Pâte Exig. la signat. BOTOT

M. Allemand. — C'est de l'estampage La valeur n'en peut être fort grande, car on peut en tirer un nombre énorme d'exemplaires semblables.

PETITE CORRESPONDANCE BIBLIOGRAPHIQUE

Un Pêle-Méliste, rue Tiquetonne. — « Le Fils de Monte Christo » a pour auteur M. Jules Lermine, qui est libraire passage des Panoramas. Vous pouvez vous y adresser pour les renseignements que vous désirez.

M. de Puylaroque aux Moustiers. — Nous avons reçu deux demandes de renseignements pareilles à celle que vous nous avez adressée. Dans l'intérêt du journal, il nous est impossible de repondre.

D'Alvarez, à Madrid. — L'édition des œuvres complètes de Jules Verne se trouve chez Hetzel, seul. La meilleure marché coûte 3 francs le volume. Chez les autres libraires, on ne trouve que des volumes isolés, mais rien de complet.

S. M., à Epinal. — Vous possédez tout ce qui s'est publié sur la prestidigitation. Dans le « Journal de la Jeunesse » ont paru d'assez nombreux et fort intéressants articles sur ce sujet. Pour les deux derniers renseignements, vous trouveriez probablement quelque chose s'en rapprochant à la Librairie populaire, 16, rue des Fossés-Saint-Jacques.

Un lecteur stéphanois. — Tous les journaux, grands et petits, s'occupant de litterature et d'art donnent tous les renseignements que vous désirez. Il n'y aurait pas un public assez nombreux pour permettre à une revue l'existence en ne traitant que ce sujet.

M. Robert, à Sablettes-les-Bains. — Touche à Tout, Léon Bienvenu, est mort depuis plusieurs années; son histoire tintamaresque de Napoléon III n'a pas été réimprimée, on n'en trouve plus que par hasard des volumes dépareillés.

RHUM St-JAMES
« St-James, ce prestigieux pays des Antilles, est le lieu d'origine des premiers Rhums du Monde. »

HERNIE BANDAGE BARRÈRE Adopté par l'Armée. — Ce célèbre appareil peut être considéré comme le type le plus moderne de l'appareil herniaire Elastique, sans ressort, il contient toutes les hernies sans la moindre gêne et donne immédiatement des résultats merveilleux. *Essai gratuit.* — M. BARRÈRE, 3, Boulevard du Palais, PARIS. Demander brochure n° 1.

HYPNOTISME

Lecteur, désirez-vous savoir comment augmenter votre revenu, vous assurer un plus grand bonheur, jouir d'une meilleure santé, et atteindre un plus grand succès dans la vie? Nous avons pour mission d'aider notre prochain — nous sommes des spécialistes à cet égard, Voulez-vous nous permettre de *vous* aider? Cela ne vous coûtera rien jusqu'à ce que nous vous ayons donné la preuve de ce que nous pouvons faire. Nous vous enverrons notre livre de cent pages, richement illustré, à titre gracieux. Cet ouvrage remarquable vous enseignera les principes fondamentaux du succès dans toutes les carrières de la vie, et la manière de guérir n'importe quelle maladie connue ou n'importe quelle mauvaise habitude sans avoir recours aux drogues, à la médicine ou au scalpel du chirurgien.

APPRENEZ-LE CHEZ VOUS POUR RIEN

Il vous révèlera entièrement les mystères cachés de l'**Hypnotisme**, du **Magnétisme Personnel**, de la **Guérison Magnétique**, etc. Il vous dira comment vous rendre rapidement maître de ces sciences, en quelques jours, chez vous, et comment exercer ce pouvoir sur vos amis et ceux qui vous entourent, sans qu'ils s'en doutent le moins du monde, méthodes nouvelles et instantées permettant à quiconque d'hypnotiser son semblable avec la rapidité d'un éclair. Nous garantissons le succès *sous peine d'un dédit de 5,000 francs.* Ce merveilleux volume a été le point décisif de la destinée de centaines de personnes prêtes à tout abandonner de désespoir. Des milliers doivent leur santé, leur bonheur et leurs succès financiers à ses conseils. Il est rempli de secrets merveilleux et de surprises étonnantes. Envoi d'un exemplaire gratis et franco, en langue française à toute personne qui en fera la demande. Affranchissez votre lettre d'un timbre de 25 centimes ou employez une carte postale de 10 centimes. Adresse:

NEW YORK INSTITUTE OF SCIENCE,
Dept. B. D 30 , *Rochester, N.Y. (E.-U. d'A.)*

CARTES POSTALES Vous gagnerez de l'or en vendant nos modèles merveilleux Le plus grand assortiment et meilleur marché que partout ailleurs. — Catalogue et échantillons gratis. Ecrire: Comptoir, 23, rue Saint-Sabin. Paris

CADEAU PRIME A TOUT ACHETEUR
Demandez *gratis-franco*, l'album du GRAND COMPTOIR NATIONAL D'HORLOGERIE de BESANÇON. Choix unique de Montres, Pendules Bijouterie pour Mariage. *Nouvelle Montre Chronom.* LA NATIONALE 28 fr gar[tie] 10 ans *Écrire* E DUPAS BESANÇON, *Doubs*

PLUS D'IMBERBES! PLUS DE CHAUVES!
L'Extrait Capillaire Végétal fait pousser la barbe et les **moustaches** magnifiques même à 15 ans, il fait repousser **cheveux**, cils et **sourcils.** — *Succès assuré. — 60.000 Attestations.* Grand flac. 3 fr. Flac. à 1f75. Fl. essai 0f75, franco timb. ou mand. L. POUJADE, P.-Chimiste, à Cardaillac (Lot).

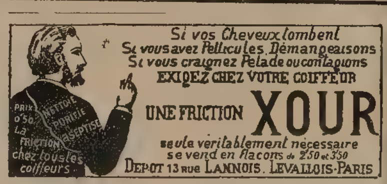


POILS disgracieux du visage et du corps, disparition complète. Indication de s'en débarrasser c[tre] 15 c. ACHILLE chimiste. 75, *r. Montmartre. Paris*

SI VOUS DESIREZ CHOISIR une BONNE et BELLE MONTRE garantie *Demandez le Nouveau et Grand* **Catalogue général** d'Horlogerie Supérieure, de Bijouterie et d'Orfèvrerie la Fabrique H. SARDA, Besançon (Doubs) TRES GRAND CHOIX POUR CADEAUX ET MARIAGES

HUILES, SAVONS ET CAFÉS
Représentants sérieux sont demandés pour le placement de ces articles. Fortes commissions. Ecrire à la Maison A. BINET, propriétaire du Grand Moulin d'Huile, Vice-Consul de Bolivie à Lambesc (Provence).

ONGLES INCARNÉS
Guéris sans douleurs et sans interrompre ses occupations par la **CARNÉGINE**
Emploi facile, résultat garanti
Envoi f° avec notice cont. mandat 5 fr. à **REMANDE**, pharmacien 12, rue du Pré St-Gervais, Paris.



CONTRE MANDAT-POSTE de deux francs, M. Carrier, pr. du café de Paris, à Kairouan (Tun.) env. *20 cart. post.* aff. d. mosqu. et marab. de la Vil.-Ste

SAVON LUXOR, le roi des savons de toilette. Prix: **0 fr. 60.** En vente partout. **Dépôt: 12, rue Saulnier, Paris.**

AUTO-RELIEUR PRESTO
7, rue Cadet, à PARIS

Le classeur idéal est le classeur **Presto**.
Pour relier vite et bien rien ne vaut le **Presto**
Chacun peut sans étude employer le **Presto**
On fait un beau volume avec que le **Presto**
Facile à feuilleter est le classeur **Presto**
Contient de tout un an les numéros **Presto**
Un franc quatre-vingt-dix est le prix du **Presto**
Si dedans nos bureaux l'on cherche le **Presto**
Mais pour à domicile envoyer le **Presto**,
Deux francs soixante et quinze expédition **Presto**
Elégant et rapide et solide est **Presto**.
Le classeur idéal est le classeur **Presto**

N° 147. 3e année. 28 août 1897. 15 centimes

Le Rire

Un an : Paris, 8 fr. Départements, 9 fr. Étranger, 11 fr.
Six mois : France, 5 fr. Étranger, 6 fr.

JOURNAL HUMORISTIQUE PARAISSANT LE SAMEDI

M. Félix JUVEN, Directeur. — Partie artistique : M. Arsène ALEXANDRE

10, rue Saint-Joseph, 10
PARIS
Les manuscrits et dessins non insérés ne sont pas rendus.

NOTRE MUSEE DES SOUVERAINS — N° VIII



Notre Petit-Père S. M. le Tzar NICOLAS II. Dessin de CADEL.



— Comment! t'as pas l'sou et il te faudrait une femme qui te fasse honneur tout en respectant ton honneur!

Dessin de M. RADIGUET.

LA MONTAGNE A PARIS

Ce n'est un secret pour personne que depuis fort longtemps le ministère de la Marine projette « *Paris port de mer* ». Heureusement, quand on projette au ministère de la Marine, tout le monde peut dormir tranquille.

Sans quoi, vous voyez d'ici la mer venant ouvrir une déloyale concurrence à notre vieux bras de Seine, l'humilier chez lui et, qui sait, peut-être le faire sortir de son caractère et de son lit pour s'y substituer! Supposez un instant qu'on tire la mer par la Manche, qu'arrivera-t-il? Vous vous en doutez un peu : l'Océan, puis la Méditerranée ne voudront plus vivre en province, il y aura des jalousies, des compétitions; un beau jour ils débarqueront ici et seront sur le pavé.

Toujours la fâcheuse centralisation, comme si toutes les places n'étaient déjà pas suffisamment encombrées.

Ça ferait probablement augmenter le nombre des maquereaux sans diminuer la morue; et puis après?...

Pour moi, je trouve que la mer sent trop le goudron et d'ailleurs le bassin de la place Saint-Georges ne vous suffit-il pas?

La mine au mineur, la mer à ses enfants et à ses côtes et n'en parlons plus.

Parlons plutôt d'une idée qui m'est venue et qui vous semblera sans doute, comme à moi-même, autrement géniale.

Des savants ayant récolté quelques litres d'air à 400 mètres d'altitude au-dessus du niveau de Paris, constatèrent avec un beau calme scientifique que cet air était aussi pur que celui respiré par les habitants (?) des plus hautes cimes montagneuses du globe.

Cette révélation me plongea la tête dans les mains pendant près de vingt-quatre heures, après quoi je me trouvai résolu à mettre les vieux Parisiens, mes frères(1), à même de profiter d'une atmosphère si tonique et garantie par le laboratoire municipal.

Ça vaudra bien, pensai-je, les petits trous pas chers où ils ne peuvent même pas aller. Sans quitter leurs femmes, leurs affaires ou leurs maîtresses, les phtisiques, les scrofuleux, les anémiques

(1) Quand je parle des vieux Parisiens, j'entends ceux qui comme moi sont nés en Ardennes, à Oran ou à Carpentras : les autres ne m'intéressent pas.

pourront aseptiser sur place leurs poumons, ce sera charmant.

Mon projet primitif — qui s'est fort ingénieusement modifié, comme on va voir, — consistait simplement en une vaste plate-forme que quatre vigoureux ballons captifs eussent soutenue à une hauteur appropriée. Mais cette solution était évidemment incomplète, simpliste, fastidieuse.

On sait combien la conviction, la foi en un remède est d'un hypnotisme précieux dans la guérison des maladies souvent imaginaires; il était donc indispensable que mes hôtes se crussent en plein flanc de montagne, à 500 lieues du carrefour Montmartre, oubliant complètement l'artifice qui en un quart d'heure d'ascension, leur offrait tous les avantages et les émotions — d'une parfaite innocuité — des Alpes et des Pyrénées.

Je conçus donc mon entreprise sous une forme neuve, originale, inédite, définitive. Mais une idée n'est vraiment belle qu'appuyée sur le bras robuste du capital.

J'allai donc trouver le richissime banquier belge Laurent Barre, à qui j'exposai mon nouveau projet.

Il s'agissait d'édifier, à l'aide de différents matériaux, un coin de montagne, d'une fidélité auprès de qui celle du caniche, fût-il de Bagdad, eût semblé dérisoire et de bouffonne comparaison. Car rien n'aurait manqué, ni le pic neigeux en coton givré de poudre de verre, ni la cataracte de cristal, ni le roc en carton pégamoïde, ni les fissures, ni les précipices, ni la flore artificielle; des gazelles, des vaches, des aigles empaillés se fussent disséminés avec pittoresque et discrétion; des motifs en cire devaient représenter quelques ascensions, chutes et accidents célèbres; les dimanches et jours de fête, des avalanches eussent fonctionné avec un imprévu remarquable.

Enfin, joint à un hôtel de premier ordre, le casino eût offert les distractions les plus variées, roulette, bals, musique, comédie, j'avais même pensé à un ballet de circonstance : « *Le ranz des vaches* », dansé par les étoiles chorégraphiques du Moulin-Rouge. On ne se fût pas embêté.

Tout cet appareil en dissimulait un autre : un énorme ballon captif qui soulevait la montagne et donnait, dans un fauteuil, l'illusion complète d'une périlleuse ascension. Une gaze habilement disposée se déroulait graduellement en gros nuages et masquait heureusement aux voyageurs la solution de continuité.

— Eh bien, interrogeai-je, quand j'eus exposé mes idées avec une chaleur que j'ai perdue depuis, monsieur Laurent Barre, vous qui avez du flair, que pensez-vous de ce petit clou pour la prochaine exposition?

— Mon Dieu, dit-il, si c'est une plaisanterie, j'en sais de plus courtes qui sont meilleures; si c'est sérieux, votre folie pourrait devenir dangereuse, mais de toute façon je vais vous faire jeter dehors.

Et il le fit.

Jean Prairial.



— Décidement, c'est bien la peine d'avoir fait des frais de toilette pour une plage où il n'y a que des brutes!

Dessin d'Heidbrinck.

LES BOUTEILLES VIVENT

Fantaisie, par PUPPETI



La bouteille infirme.

"TIMES IS MONEY"

Reichmann, un de nos plus actifs financiers, est bien connu pour consacrer à l'amour le moins de temps possible.

Il a une petite maîtresse qu'il a logé, économiquement, dans un rez-de-chaussée de la rue Saint-Georges.

C'est dans ce réduit qu'il vient parfois après la Bourse, aimer avec une rapidité d'homme toujours pressé.

L'autre jour, il n'avait même pas pris le temps de retirer son tuyau de poële, si joliment reluisant.

La tendre jeune femme, sans se plaindre de cet oubli des convenances, était plongée dans un grand fauteuil et regardait dans la rue pour se distraire.

Soudain, Reichmann, sent que les bras caressants noués autour de son cou, se retirent. En même temps on lui enlève son chapeau.

Furieux, il va se plaindre. Mais déjà la blonde enfant a recouvert le crâne nu de son protecteur.

Elle croise de nouveau ses mains et sa voix respectueuse chuchotte cette explication :

— Un enterrement, mon chéri.

DICK SWEEL.

NOUVELLE APPLICATION

DU

SYSTÈME DÉCIMAL

Il a été fort question, ces temps-ci, d'appliquer aux heures le système décimal.

Le projet compte de chauds partisans, mais aussi des détracteurs torrides, la suppression de Midi n'étant pas de maigre importance.

En effet, pour quel exil est-ce donc qu'il partirait ce bon vieux « Roi des Étés ? »

Et Minuit, son Frère tout de noir habillé — car, chronométriquement parlant, ne sont-ils pas tous les deux fils du grand XII romain ?

Plus de Midi, plus de repas, à moins de manger à 10 heures, comme les soldats, et la Terre devient une caserne.

Plus de Minuit, disent les partisans, plus d'assassinats! plus de faits divers, plus de concierges, ah, ah?

Plus de Minuit, ripostent les antagonistes, plus de fantômes, plus de chaînes trainées sur l'escalier en spirale?

Et, nous le demandons à Érik Satie, qu'est-ce qu'une nation sans fantômes?

De plus, argumentent-ils encore, songez à ceci : vous perdez 4 heures sur 24.

Or, calculez.

Une année se composant de 365 jours, c'est, au bout de cette année, 365 fois 4 heures, soit 1,460 heures — ou 60 jours ou 2 mois de déficit au livre de l'existence.

Quand vous feriez « ah, ah? » les chiffres sont là.

En six ans, la perte est d'une année.

La moyenne de la vie humaine étant de 30 ans, vous réduisez donc cette moyenne à 25 ans.

Comme on le voit, ce dernier argument est sérieux. Espérons qu'il fera réfléchir et refrènera le dangereux enthousiasme de quelques-uns.

VAN WATER.

Les bouteilles en promenade.



Une vénérable bouteille.

ÉCHOS DU RIRE

On nous écrit de Sedan : « Les élèves du pensionnat de R..., accompagnés de leur professeur et venus pour parcourir le champ de bataille, ont visité cet après-midi *l'incendie de Bazeilles*. Inutile de dire que la plus franche gaieté accompagna la joyeuse troupe, tout le temps que dura cette charmante excursion. »

— Tu collabores avec Janfoutre? Comment fais-tu pour t'entendre avec lui? Un caractère impossible, et gueulard!

— Je sais bien, il a le verbe haut, mais, moi, j'ai la vue basse ; nous nous complétons de cette manière.

Chez le coiffeur :

— Comment monsieur désire-t-il que je le coiffe?... Bressant?

LE CLIENT, *un peu israélite*. — Foui... drès bressant, che èdre en redard.

M. BARTAVELLE, *à sa femme qui lit une lettre*. — Qu'est-ce qu'elle te dit, ton amie?

Mme BARTAVELLE, *lisant*. — ... Mon cher oncle va bien mal ; t'ai-je dit que l'excellent homme me laissait toute sa fortune, un peu plus d'un million ? O douleur ! il est condamné, sans application de la loi Bérenger, et il ne passera pas la nuit... O ciel impitoyable ! ô cher pauvre oncle ! ô cruelle maladie qui me le ravit...

M. BARTAVELLE. — Lire : « qui me ravit ».

Paul Béchamel profite de son temps de villégiature pour cultiver l'électeur; rencontrant un paysan dans un carré de luzerne, il l'interpelle familièrement : « Quelle chaleur, père Untel, entrez donc prendre un verre de cidre quand vous passez devant la maison. »

— Ben sûr, répond, fruste, l'homme des champs, qu'on ira pas exprès.



— « Enfin, ma chère tante, je passe des journées délicieuses sur cette plage avec mademoiselle Emilienne d'Alençon, madame de Pougy, la comtesse de Pibrac, Mme de Bussy...

LA BONNE DAME. — Merci, mon Dieu ! voilà Hector reçu par la noblesse.

Dessin de GUYDO.



— Madame me permettra bien de l'accompagner... ses prodigieux charmes...



— Ma foi, ce n'est pas de refus... Je suis justement un peu embarrassée.

Dessin de M. RADIGUET.



LE RIDEAU

Rideau mystérieux, mobile devanture
Que le peintre a voulu travestir en tenture;
Où la brosse forma des creux et des saillants
Avec des glands dorés, brillants!

Devant lui, le public réfléchit et s'étonne,
Car il cache des ciels de printemps et d'automne,
Un monde de féerie et plein de profondeur,
Exhalant hors la rampe une troublante odeur.

— Énorme paravent, — Et, lourd, il se replie,
Ayant le grincement rauque d'une poulie,
Et, lourd, disparaît au plafond
Laissant l'œil anxieux voir les décors du fond.

Puis quand tout se termine aux bravos de la foule,
Le rideau se déroule,
Et, sur l'Apothéose ou bien le Châtiment,
Tombe aux pieds des acteurs, majestueusement.

LE POMPIER

Son casque luit comme de l'or,
Le pompier, auprès du décor,
Guigne les gentilles poudrées :
Chanteuses, étoiles et rats,
D'opérettes ou d'opéras,
Son monde d'amours ignorées!

Combien de jeunes et de vieux
Prendraient la consigne à sa place,
Et, là, feraient leur Lovelace,
De la voix, du geste et des yeux!

Mais le pompier reste, fidèle,
Surveillant paternellement
Le bec de gaz et la chandelle
Dans les recoins du bâtiment.

Son rêve est d'emporter les femmes
En les serrant bien sur son cœur,
Fier de lui, joyeux et vainqueur,
Par la fumée et par les flammes.

Mais hors ce cas prépondérant,
Le pompier ne touche à la reine,
Ni même au page figurant....
— Il est l'Eunuque de la scène! —

LOGE D'AC

Sûre et contente de l'eff
De son beau rôle dans
Elle vocalise et déclame
Arrange son chignon d

L'avertisseur crie à la
Que le premier acte est
Tranquille, elle ôte de
Les bijoux qu'il faut q

Des fleurs, des fleurs,
Sur le tapis et les banq
On vient d'en monter tr
De tous parfums, toutes

Dans l'air étouffant de
Quelques messieurs très
Guignent, en ajustant le
Celle qu'on lace et qui

LE CO

Comme les jug
Rhadamante, E
Ils trônent grav
Et délivrent à
Avec un ton d'a
Des fauteuils o



LA CONTREBASSE

O ronflement d'ogresse ! ô reine dont la voix
Si puissante descend au fond de notre panse !
En raison de ton bruit, en raison de ton poids,
Tu dois trôner et non pas rester à distance !

— Incommodante un peu, déclare mon voisin
Que ta grossesse choque en lui masquant la scène. —
Quel phénomène-enfant caches-tu dans ton sein,
Nourrice de l'orchestre à la puissante haleine?

Et si géante que l'amant,
Pour racler amoureusement
Ton vieux cœur qu'il veut faire battre,
Se plie en deux, en trois, en quatre !

FOND DE SCÈNE

…e les décors, il est des murs noircis
…temps et couverts d'affiches et de toiles;
…rieux debout et des pompiers assis,
…tits rôles, des comparses, des étoiles.

…-haut, tout là-haut, l'échafaudage en bois,
…cable comme une immense mâture,
…ts volants, de treuils, de fils, de contrepoids;
…chinistes, seuls, comprennent sa structure.

…'œil et du pied, on cherche prudemment,
…e sauvegarder d'inquiétantes trappes,
…us engloutiraient dans un autre élément
De manivelles et soupapes.

…nt la poussière humide des greniers,
…uite de gaz emplit les escaliers.

OUVERTURE

Les gammes des altos et les gammes flûtées,
Les *la* des violons et les soupirs des cors…,
C'est un charivari d'extravagants accords.
Habits noirs, plastrons blancs, femmes décolletées,
Circulant, s'installant, causant d'un air distrait,
Attendent, résignés, que l'orchestre soit prêt.
Les plus belles, qui sont au premier plan des loges,
Servant de point de mire aux spectateurs d'en bas,
Voudraient connaître ces mystérieux éloges
Qu'entre eux les insolents lorgneurs se disent bas,
Dans un chuchotement de remarques sceptiques.
Au poulailler, Gavroche, Alphonse et leurs parents,
Des blouses, des bras de chemise sur trois rangs,
Des vieux à trogne rouge et des voyous étiques…
Et comme tous ces gens ont des discussions,
Les ouvreuses leur font des observations.

…E

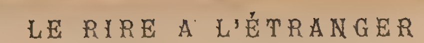
…e.
…s fleurs
…tes
…e,
…e.

BAIGNOIRE DE FOND

Une petite boîte aux cloisons lie de vin,
Des chaises de velours du même rouge sombre.
Pour que les gens n'y soient pas tout à fait dans l'ombre,
La lampe de secours, au fond, éclaire en vain.
On ne peut distinguer ni la circonférence,
Ni l'élévation de la salle, on ne voit
Que le parterre — il sent la poussière et le rance —
Et les dos des fauteuils d'orchestre, devant soi.
La scène est aperçue ainsi qu'une échappée
De lumière, très loin, mesquine et découpée
A droite, à gauche, en haut, comme vue au travers
D'une lorgnette ou d'un télescope à l'envers.

…LE

…aux
…nos,
…rêmes,



LE RIRE A L'ÉTRANGER

A PROPOS DU VOYAGE DU PRÉSIDENT FAURE EN RUSSIE

Voici la gracieuse République arrivant en Russie et venant saluer l'Empereur des Ours. Comme déjà ils se précipitent l'un vers l'autre dans un élan de sincère amitié!!

Il sied bien aux Français, vraiment, d'allier ainsi le knout au bonnet rouge, emblème de la Liberté. Voyez-les voler dans les bras l'un de l'autre!

Et tout cela pourquoi? Pour empêcher les autres de se battre pour consolider la paix! (*Saphir's Wiener Wisblatt.*)

GUILLAUME II A SAINT-PÉTERSBOURG



L'EMPEREUR ALLEMAND. — A présent, madame, vous pouvez recevoir vos galants Français. (*Der Floh.*)





LES ÉTAPES DE LA VIE D'UN CARICATURISTE

1887.

— Si monsieur le directeur voulait être assez bon pour perdre quelques-uns de ses précieux instants et jeter les yeux sur ces modestes essais.

1897

— John, vous pouvez laisser voir au directeur quelques-uns de mes derniers chefs-d'œuvre. (*Puck*, New-York.)



— S'il vous plaît, m'sieu, papa est saoul et maman m'a dit de vous apporter de l'eau chaude pour que vous vous rasiez tout seul.

(*Judge*, New-York.)



CONTE MORAL EN DEUX TABLEAUX

— Mon cher, tu y as perdu de ne pas entendre le sermon de tantôt... Le ministre avait pris pour thème : « Enterrez vos chagrins. »

— Oh! bien superflu alors. J'ai enterré ma belle-mère la semaine dernière. (*Judge*, New-York.)



— Un petit coup d'épaule, s. v. p.
— Je peux pas, elles sont pas à moi.

Dessin de A. Faivre.



LE JANUS ALLEMAND

Dessin de Fernand Fau.

Le " Rire " en Russie

Ainsi que nous l'avons annoncé, le *RIRE* a envoyé, à la suite du Président, un correspondant spécial chargé de retracer *de visu* les côtés amusants et populaires de ce voyage historique.

Le choix que nous avons fait de notre collaborateur

HERMANN-PAUL

dont le talent compte aujourd'hui parmi les premiers et s'affirme chaque jour, promet à nos lecteurs une série de dessins originaux et amusants.

Nous ne doutons pas que l'esprit et le crayon de l'artiste, joints aux moyens de reproduction que nous emploierons, aquarelles et dessins en noir, n'arrivent à faire un ensemble des plus réussis.

Enfin, c'est là une innovation que le *RIRE* aura été le premier à réaliser et qui montrera, une fois de plus, à nos lecteurs, le désir constant de leur donner du nouveau.

Donc, très prochainement, paraitra le

Numéro exceptionnel du " Rire "

sur le voyage du Président en Russie.

L'Imprimeur Gérant : Léon TONNELLE.

Clichy. — Imp. spéciale du *Rire*, 12, rue du Bac-d'Asnières.



ISAAC. — Rebecca, quel est le goy qui t'a vendu cette chandelle? *(Judge.)*



M. Philippe CROZIER, Directeur du Protocole. Dessin de C. Léandre

N° 209. 3e année 5 Novembre 1898. 15 centimes.

Le Rire

Un an : Paris, 8 fr. Départements, 9 fr. Étranger, 11 fr.
Six mois : France, 5 fr. Étranger, 6 fr.

JOURNAL HUMORISTIQUE PARAISSANT LE SAMEDI

M. Félix JUVEN, Directeur. — Partie artistique : M. Arsène ALEXANDRE

10, rue Saint-Joseph, 10
PARIS
Les manuscrits et dessins non insérés ne sont pas rendus.

LE GOTHA DU « RIRE ». — N° XVI Monsieur BRISSON



Dessin de C. LÉANDRE.

LA CHAMBRE NOIRE

Me Tarnagus, notaire à Gonfle-Bouffigne, avait vécu en sage jusqu'à l'âge de cinquante-deux ans, n'ayant commis qu'une seule folie, celle d'épouser, vers la quarantaine, une femme de vingt ans plus jeune que lui.

Malheureusement, comme l'a dit l'Ecriture, l'homme est enclin à l'erreur, et la perfection n'est pas de ce monde.

A cinquante-deux ans et trois mois, Me Tarnagus commit une seconde folie : Me Tarnagus fut pris de la fièvre photographique.

Je ne dirai point comment cet accident lui arriva, pour la bonne raison que je l'ignore moi-même. Mais le fait est là, indéniable : il acheta une photo-jumelle avec tous ses accessoires et, de cette minute, ne put voir une maison, un homme, un arbre ou un chien, sans aussitôt braquer contre lui son appareil.

A grands frais, dans un coin de son jardin, il avait fait installer une chambre noire, où nulle lumière blanche ne pénétrait, et l'avait meublée d'une lanterne rouge, de sa fontaine et de tous ses petits bocaux comme il convient.

Seulement, comme Me Tarnagus n'aimait pas à tripoter dans l'eau, par crainte des rhumatismes, il avait chargé sa femme et un petit clerc du soin de développer les plaques.

Le petit clerc était un malin que Mme Tarnagus ne voyait pas d'un mauvais œil. Même qu'on en jasait à Gonfle-Bouffigne. Aussi, je vous laisse à penser les gorges chaudes que l'on fit dans le pays quand on sut que Me Tarnagus enfermait sa femme et son petit clerc des heures durant dans sa chambre noire.



— Allons, mon ami, voici le moment de montrer du courage !
— Vous pourriez pas remettre ça à demain ?
— Impossible.
— C'est que ce matin j'ai une forte migraine.

Dessin de L. Burret.

Le percepteur crut qu'il était de son devoir d'en informer le notaire. Tout crûment il lui dit la vérité.

— Oh ! vous croyez, fit Me Tarnagus.

— Dame !

— J'y veillerai, conclut le notaire.

Et il y veilla en effet. Au risque d'attraper un bon rhumatisme, il développa lui-même ses clichés, il s'enferma dans sa chambre noire.

Mais on jasa bien plus.

— Malheureux ! dit le percepteur. Mais pendant que vous êtes enfermé, savez-vous ce qui se passe, dans votre maison, entre votre femme et le petit clerc ?

Le notaire était atterré.

Huit jours durant il réfléchit.

Puis, le neuvième :

— Zut ! se dit-il, cocu pour cocu, je préfère l'être dans la chambre noire ; de cette façon, j'évite les rhumatismes : c'est toujours ça de gagné !

Et, incontinent, il appela sa femme et l'informa qu'à l'avenir elle reprendrait ses fonctions avec le petit clerc.

N'avais-je pas raison de vous dire que Me Tarnagus était un sage?

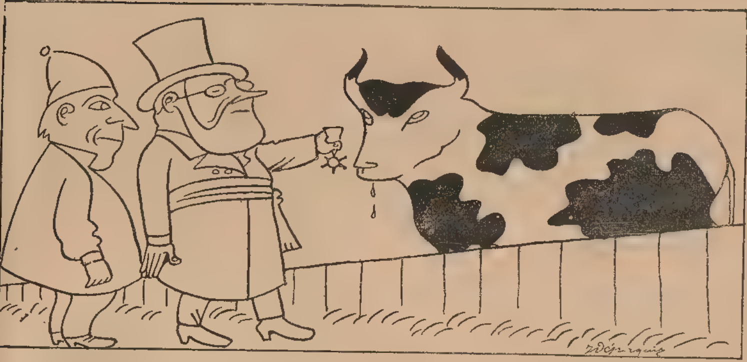
Rodolphe Bringer.



— Il n'est pas à la mode, votre tuyau de poêle. On les fait très bas, cette année !

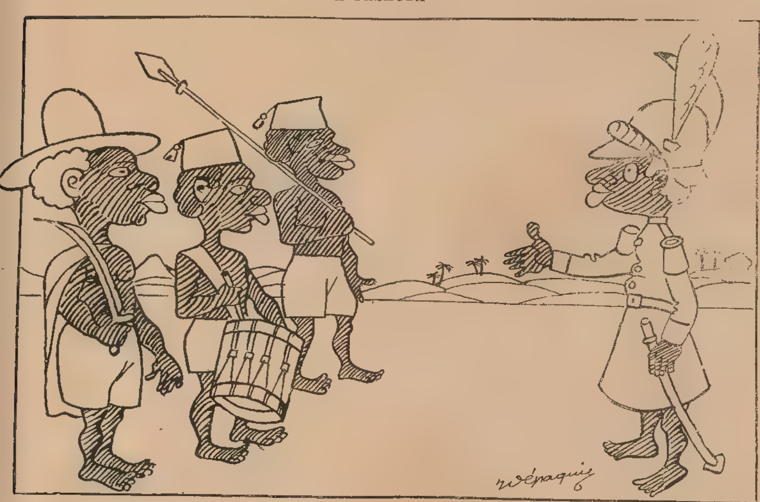
Dessin d'Abel Faivre.

EXQUISE DÉLICATESSE D'UN BŒUF PRIMÉ



LE BŒUF. — Non, non, je ne veux pas de la médaille !
LE MAIRE. — Pourquoi, mon ami?
LE BŒUF. — Parce que Esterhazy est décoré.

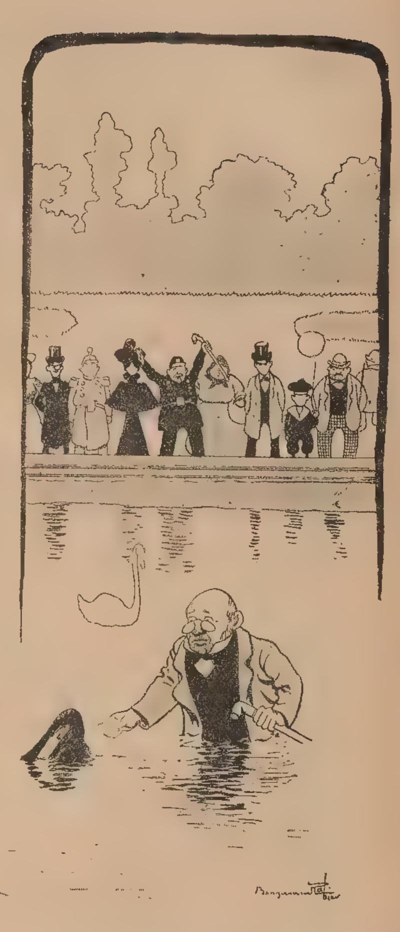
A FASHODA



— Officiers, sous-officiers, caporaux et soldats de l'armée fashodienne, je ne crains pas de le dire; nous sommes prêts, car il ne nous manque ni un homme, ni même un bouton de guêtre.

Dessins de J. DÉPAQUIT.

AUX TUILERIES



— Je ne suis vraiment pas fâché que mon chapeau soit tombé dans le bassin; au moins, je n'aurai pas besoin de me baisser pour le ramasser.

Dessin de B. RABIER.

LES HORREURS DE LA VIE

I

LE MENDIANT

Il se tient à la porte de ma maison chaque fois que j'y entre ou ne j'en sors et même, peut-être, s'y tient-il toujours.

Il est grand et robuste et il ne lui manque que la parole, mais n regard dit tout, quoiqu'il implore la pitié des passants sous la ison sociale : Aveugle de naissance.

Vague profession de foi!

Je n'ai pas l'habitude de donner aux pauvres, mais je me rappelle 'une fois, une seule fois — étais-je fou, étais-je saoûl? — je laissai mber un décime dans le chapeau crasseux de cet individu, et son gard se leva sur moi, tout chargé de surprise et de reconnaisnce.

Et maintenant, chaque fois que j'entre dans ma maison ou que j'en sors sans laisser tomber quelque menue monnaie dans le chapeau de l'aveugle, son regard se lève sur moi, tout chargé de muets reproches.

Car j'ai créé « le Fâcheux Précédent ».

II

LE PEINTRE

Devant sa toile nue, le peintre s'est arrêté et cherche.

Peindra-t-il un pardon en Bretagne, un lac en Ecosse, une montagne en Suisse sur cette toile nue, scandaleusement nue?

Il cherche, cherche, et ses yeux s'attardent aux toiles d'araignée du plafond, aux fleurs du tapis, aux papiers peints des murailles.

Et sa toile est toujours nue.

Et alors, sur cette toile si nue, il peint une feuille de vigne,

Et va prendre son apéritif.

LE LACHE ANONYME.

— Et penser que c'est celui-là qui paie quart de place !

Dessin d'A. FAIVRE.



— Quoi qu'il joue là?
— J'parie une chopine que c'est du Chopin.



— Vous me demandez un chapeau qui ait huit reflets! Voilà.
— Je voudrais qu'ils soient numérotés.

Dessins de LEBÈGUE.

ÉCHOS DU RIRE



Jadis, c'était différent...
Chansonnette chantée par Yvette Guilbert.

Mlle Yvette Guilbert se plaint amèrement de « notre oncle ».

— M. Francisque Sarcey, écrit-elle, qui n'avait cessé de me couvrir de fleurs, vient brusquement de faire volte-face, ce qui est dans ses habitudes.

— Permettez, mademoiselle... Que M. Francisque Sarcey ait cessé de vous couvrir de fleurs... voilà qui n'est vraiment pas gentil. Quant à la brusque volte-face que vous lui reprochez, hum!... vous n'avez donc pas regardé sérieusement « notre oncle ?... »

Il est plutôt imposant, l'oncle ; l'agile valseur qu'il fut peut-être a fait place au penseur serein qu'il est certainement aujourd'hui. C'est plutôt un homme de poids, dans toute l'acception du mot, et dont la moindre évolution nécessite un assez notable déplacement de la colonne d'air, un effort trop considérable de l'organisme humain pour que la « volte-face » lui soit aussi facile, aussi familière et aussi rapide que vous voulez bien l'insinuer.

— Désolé de vous le dire, mademoiselle, M. Francisque Sarcey ne *peut pas* brusquement faire volte-face!...

Sans plus insister sur les autres griefs qui nous ont valu l'honneur d'être initiés à vos petites affaires, qu'il nous soit permis d'espérer, mademoiselle, qu'avec une artiste de votre talent, tout cela finira par des chansons.



M. BRISSON. — Tiens... tiens.. ! il était pourtant bien convenu que nous devions sortir du même côté.



M. DEROULÈDE. — Et maintenant, n'oublions pas que nous... sons à cheval.

M. Meillet vient d'être récompensé à la séance solennelle des cinq Académies, pour son remarquable ouvrage intitulé : *Recherches sur l'emploi du génitif accusatif en vieux slave.*

Quelle que soit la valeur de l'ouvrage en question, — il est bon d'en prévenir le lecteur — ce n'est point un de ces livres destinés communément à être offerts comme cadeaux d'étrennes au prochain jour de l'an.

La supériorité du pouvoir civil sur le pouvoir militaire a été officiellement reconnue à la Chambre.

Le soir même de cette déclaration, des escadrons de cuirassiers parcouraient nos grands boulevards.

Etait-ce simplement dans le but de bien convaincre l'élément manifestant civil de sa supériorité sur l'élément militaire?

AFFREUX RÉALISME

— Certainement, vous pouvez arriver un jour à être prince des poètes, mais je préférerais un prince de la finance.

Les almanachs de fin d'année ont déjà fait leur apparition.

— Je les achète tous les ans, nous confiait Calino, j'arriverai ainsi à me monter rapidement une collection.



— Eh bien!... mon vieux Brisson... c'est donc à ton tour d'être en grève ?

Gobseck a déjà trouvé la riposte au futur impôt sur les domestiques. Il le leur retiendra sur leurs gages.



BON TOUTOU. — M'sieu est exposant... sans doute... section des civets...

Texte et dessins de Henry Somm.

On se souvient certainement du succès considérable obtenu par notre numéro spécial de **Félix Ier chez Nicolas II.** *Le RIRE avait, le premier dans toute la presse humoristique, envoyé un dessinateur en Russie, M. Hermann-Paul. Cette fois, nous avons, pour suivre le voyage de Guillaume II, envoyé non pas un représentant, mais deux :* **LES VEBERS'**, *et le numéro qu'ils consacreront à ce voyage sera encore un véritable événement dans l'art comique.*

EMBARRAS

— Voyons, veux-tu être sage à la fin! Est-ce que je suis ton père, ou non?
— J' sais pas, p'pa.

Dessin de Pierre MOREAU.



— Voilà de quoi mettre en appétit quelques voisins : ce doit être bigrement bon à manger, du Français, pour que nous nous dévorions ainsi entre nous?

Dessin de M. RADIGUET.



LES TROMPEURS TROMPÉS

Les Dreyfusards parlent du diable, et le voilà qui sort brusquement de sa boîte. (*Kikeriki*, Vienne.)



COCORICO!

LORD SALISBURY. — Ah! tu peux chanter! L'esprit de Wellington est toujours avec nous! (*Moonshine*, Londres.)



— Qu'est-ce que ça va devenir? Est-ce que c'est le parti des jésuites et de militaires qui veut me mettre dedans, ou une révolution qui veut me mettr dehors? (*Humoristiche Blätter*, Vienne.)



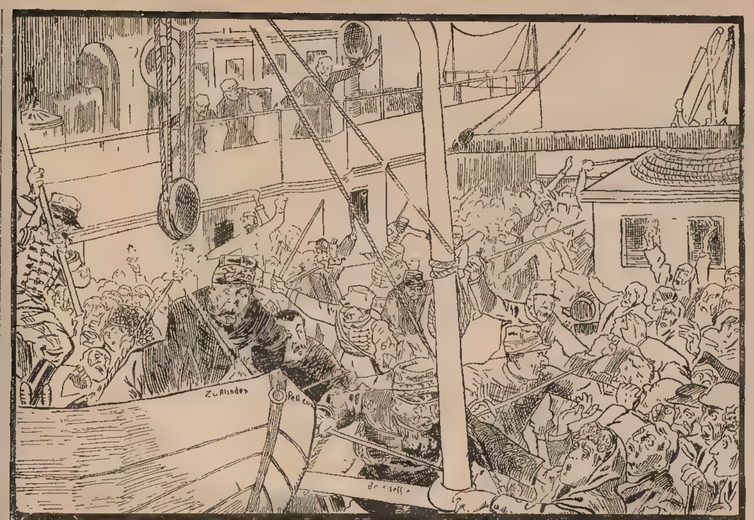
POUR LE BON MOTIF

LA FRANCE. — Avez-vous au moins des intentions sérieuses?
LE GÉNÉRAL. — Mais oui, mon trésor, tu vois, j'ai le prêtre derrière moi. (*Floh*, Vienne.)

LE RIRE A L'ÉTRANGER

Nous avons cette semaine donné une certaine importance à notre rubrique du *Rire à l'Étranger*. Ce rire, on le remarquera sans peine, est particulièrement dépourvu de bienveillance.

A ce propos, nous croyons devoir redire que cette partie du journal est uniquement documentaire. Il est très intéressant d'être fixé sur les sentiments des autres pays à notre égard. C'est pourquoi nous ne nous faisons pas faute de reproduire les pages même les plus haineuses, car elles démontrent la nature des sentiments que les étrangers ressentent envers nous.



LA *Nouvelle-Bourgogne*, OU LE VAISSEAU DE L'ÉTAT FRANÇAIS EN DANGER

(*Lustige Blätter*, Berlin.)



Comment le professeur Anastasius Stopfel fume chez lui pour ne pas être gêné par sa propre fumée.

(*Fliegende Blatter*, Munich.)



— T'es né en France?
— Non, je suis né dans un champ de betteraves!

Dessin de MIRANDE.

LA BOURSE

Depuis notre précédente revue, le marché a été encore plus malmené que précédemment; la question de Fashoda, les troubles à l'occasion de la rentrée des Chambres, et par-dessus tout, le resserrement de l'argent et les menaces d'une nouvelle élévation du taux de l'escompte à la Banque d'Angleterre et à la Banque de France ont été les principales causes qui ont pesé si lourdement sur les cours.

Mais à l'heure où nous écrivons, les meilleures nouvelles concernant la politique intérieure et extérieure d'une part et, de l'autre, la détente que l'on constate dans le prix de l'argent, en redonnant plus de confiance à la spéculation améliorent les cours d'une manière sensible.

Les rentes françaises et les fonds étrangers surtout sont en plus-value sensible. Les valeurs de crédit telles que la Banque de Paris, le Crédit Foncier et le Crédit Lyonnais regagnent de plus hauts prix.

Les obligations Ville de Paris, celles du Crédit foncier, foncières et communales, n'ont cessé d'être fermement tenues en raison de leur indiscutable sécurité.

Signalons aussi l'excellente tenue des actions de la Banque spéciale des Valeurs industrielles à 223 francs. Ce cours ne peut tarder d'être largement dépassé en raison des nombreux bénéfices que réalise cette Société.

Les chemins français et les valeurs industrielles, faibles tout d'abord avec l'ensemble du marché, se relèvent également en dernier lieu.



AU THÉATRE

Nous avons brièvement parlé ces temps derniers de *Championnet*, représenté au théâtre des Nations. Le succès, depuis, s'est affirmé pour le beau drame de M. Théodore Henry. Intérêt dramatique, mise en scène, évocation historique des plus attachantes, tout y est. Excusez du peu.

A la Renaissance, nous avons eu *Médée*, où Sarah a été admirable, mais ça, c'est pour la semaine prochaine. Vous nous en direz des nouvelles.

A la Gaîté très belle reprise de *la Fille de Madame Angot*.

M. R.

Au théâtre des « Capucines », 39, boulevard des Capucines, on ne trouve plus de places après dix heures. Rien d'étonnant, car *Silverie*, d'Alphonse Allais et Tristan Bernard, *Une Lecture*, d'A. Vely, et tout le reste du programme font dilater la rate du spectateur le plus hypocondriaque.

Aux Mathurins, gros succès pour la reprise de *la Marche à l'Étoile*. L'œuvre, si pleine d'intérêt, de Georges Fragerolle — qu'il chante de sa voix si vibrante et si chaude — y a retrouvé la vogue qu'elle eut au Chat-Noir.

Avec Marguerite Deval et les chansonniers, c'est une des soirées les plus amusantes à passer en ce moment.

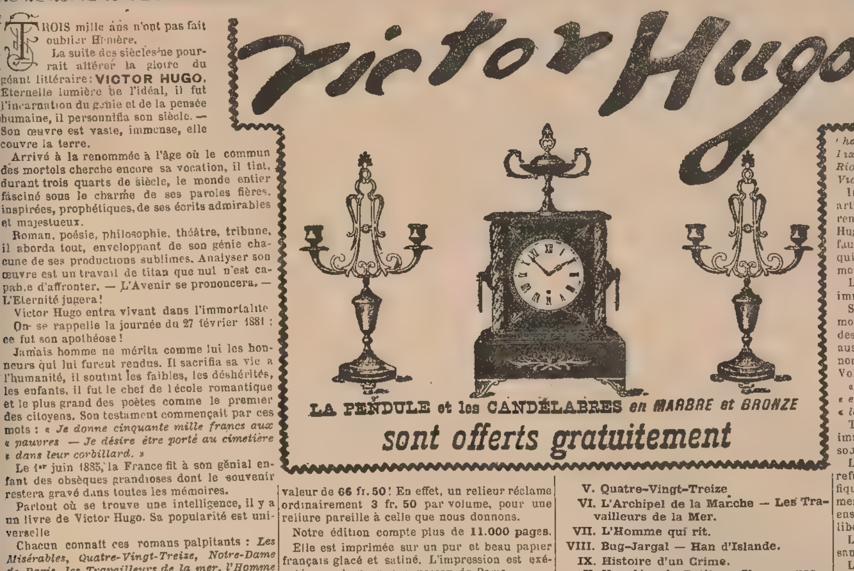


LE TRIOMPHE DU FÉMINISME

WILLY. — Papa, je voudrais apprendre à monter à bicyclette, à jouer au polo et au tennis.
SLIMSON. — Très bien, mon fils! Adresse-toi à ta mère.

(*Puck*, New-York.)

SEULE ÉDITION COMPLÈTE ILLUSTRÉE



LA PENDULE et les CANDÉLABRES en MARBRE et BRONZE
sont offerts gratuitement

TROIS mille ans n'ont pas fait oublier Homère.

La suite des siècles ne pourrait altérer la gloire du géant littéraire : **VICTOR HUGO**, Eternelle lumière de l'idéal, il fut l'incarnation du génie et de la pensée humaine, il personnifia son siècle. — Son œuvre est vaste, immense, elle couvre la terre.

Arrivé à la renommée à l'âge où le commun des mortels cherche encore sa vocation, il tint, durant trois quarts de siècle, le monde entier fasciné sous le charme de ses paroles fières, inspirées, prophétiques, de ses écrits admirables et majestueux.

Roman, poésie, philosophie, théâtre, tribune, il aborda tout, enveloppant de son génie chacune de ses productions sublimes. Analyser son œuvre est un travail de titan que nul n'est capable d'affronter. — L'Avenir se prononcera. — L'Eternité jugera !

Victor Hugo entra vivant dans l'immortalité. On se rappelle la journée du 27 février 1881 : ce fut son apothéose !

Jamais homme ne mérita comme lui les honneurs qui lui furent rendus. Il sacrifia sa vie à l'humanité, il soutint les faibles, les déshérités, les enfants, il fut le chef de l'école romantique et le plus grand des poètes comme le premier des citoyens. Son testament commençait par ces mots : *« Je donne cinquante mille francs aux « pauvres — Je désire être porté au cimetière « dans leur corbillard. »*

Le 1er juin 1885, la France fit à son génial enfant des obsèques grandioses dont le souvenir restera gravé dans toutes les mémoires.

Partout où se trouve une intelligence, il y a un livre de Victor Hugo. Sa popularité est universelle.

Chacun connaît ces romans palpitants : *Les Misérables, Quatre-Vingt-Treize, Notre-Dame de Paris, les Travailleurs de la mer, l'Homme qui rit*, avec leurs héros et leurs personnages, bons ou mauvais, doux ou terribles qui ont nom : Jean Valjean, Gavroche, Fantine, Cosette, La Esmeralda, Quasimodo, Gillyalt, Déruchette, la Flécharde, Gwynplaine, Josiane, Ursus, Dea.

Chacun récite les fragments de ces poésies admirables qui inspirent l'amour de la patrie et de la liberté, la vaillance, le culte de la justice, l'adoration et la tendresse pour la femme et pour l'enfant, la colère généreuse contre les oppresseurs : *la Légende des Siècles, les Quatre Vents de l'Esprit, les Châtiments, les Feuilles d'automne, les Orientales, l'Art d'être grand-père, la Fin de Satan, Toute la Lyre*; ces drames puissants : *Hernani, Ruy-Blas, Lucrèce Borgia, le Roi s'amuse, les Burgraves, Marion Delorme, Torquemada*; le récit tragique : *Histoire d'un Crime*.

Forcément nous passons bon nombre de ces conceptions, qui toutes s'égalent en force et en grandeur. — Jamais le maître n'eut de faiblesse !

Et croirait-on qu'il n'existait pas, jusqu'ici, d'édition illustrée, **ABSOLUMENT COMPLÈTE**, des œuvres du maître ? Il nous a été donné de combler cette lacune et permettez-nous, aimables lectrices et chers lecteurs, de vous présenter une édition merveilleuse et bien complète de ces œuvres géniales, qui sont une des plus grandes gloires de la France. Edition conçue par Victor Hugo lui-même. **LA SEULE COMPLÈTE, LA SEULE ILLUSTRÉE** de deux mille gravures de nos plus illustres artistes, et renfermant cent quinze dessins splendides de l'auteur, la plupart inédits et fort rares. — On sait que Victor Hugo avait un extraordinaire talent de dessinateur.

Notre édition est composée de **58 OUVRAGES, PLUS DE 11.000 PAGES**, dont un grand nombre à deux colonnes. Nous avons réuni le tout en **19 ÉNORMES VOLUMES** grand in-8°, recouverts de **RICHES RELIURES**. Ces livres sont superbes ; — l'édition est à la hauteur de l'œuvre et, dans un but de vulgarisation, nous avons fixé le prix de ces volumes à **10** francs l'un soit **190** francs pour les **19** volumes reliés. — L'œuvre de **Victor Hugo** est donc moins chère dans notre édition que dans les plus petites éditions sans gravures. De plus nous accordons à chacun un

Crédit de 24 Mois

c'est-à-dire que nous fournissons les **19** volumes complets, reliés — **IMMÉDIATEMENT** — contre un premier versement de **6** francs et ensuite nous encaissons, sans aucuns frais pour l'acheteur, **8** francs chaque mois, jusqu'à complète libération de la somme totale, soit **190** fr.

Afin de donner une idée de l'importance de cette énorme publication et de la supériorité de son édition sur celles précédemment parues, ainsi que des sacrifices que nous avons dû nous imposer, nous donnerons les détails suivants :

Notre édition forme **19** gros volumes grand in-8° (**28** centimètres sur **19** centimètres), recouverts de solides et élégantes reliures, dos en beau **cuir maroquin rouge**, ornées de motifs et de lettres d'or. Les plats sont en pleine toile chagrin ornée de filets à froid. Seules, ces reliures, excessivement soignées, représentent une valeur de **66** fr. **50** ! En effet, un relieur réclame ordinairement **3** fr. **50** par volume, pour une reliure pareille à celle que nous donnons.

Notre édition compte plus de **11.000 pages**.

Elle est imprimée sur un pur et beau papier français glacé et satiné. L'impression est exécutée par la première maison de Paris.

Seule, elle est ornée d'environ 2,000 gravures de toute beauté.

Chaque exemplaire pèse le poids énorme de **28** kilos **500** grammes.

Elle a coûté plus d'un million à établir !

Elle a été conçue par Victor Hugo lui-même et illustrée de **115** dessins de sa main.

Elle est de toutes la moins chère ; moins chère que les plus petites éditions sans gravures.

Elle est la plus belle : plus belle que les éditions vendues **20** et **30** francs le volume.

Elle est **LA SEULE** complète ; elle seule contient déjà *France et Belgique, Toute la Lyre, Les Années funestes*, etc., ces derniers chefs-d'œuvre du maître.

Elle est la plus correcte, les textes ayant été revus et compulsés spécialement.

Elle seule est vendue reliée admirablement, tout en conservant un prix plus bas que toutes les éditions brochées.

Elle seule enfin est fournie complète immédiatement et payable à raison de **8** fr. par mois.

Telle est la publication majestueuse que nous avons l'honneur de vous présenter pour le prix modique de **190** fr. payables en **24** mois à raison de **8** fr. par mois (**6** fr. seulement après réception).

De plus, en dehors des avantages énormes décrits plus haut, nous offrons **GRATUITEMENT** à nos souscripteurs une

Prime Magnifique

Consistant en **UNE SPLENDIDE PENDULE** et **DEUX GRANDS CANDELABRES** en marbre et bronze d'une valeur de **45** francs ; cette pendule et ces candélabres, véritables œuvres d'art de style Louis XVI, sont d'un aspect ravissant, nous en donnons du reste une idée par la gravure que vous remarquerez ci-haut. La pendule est en marbre noir, avec montant en marbre de couleur, le tout rehaussé de motifs d'or. Les pieds, les ornements de côté et la coupe sont en bronze doré, cette dernière en marbre et bronze ; le cadran est en émail fin, entouré d'un cercle de cuivre orné et perlé. Le mouvement est celui des articles les plus soignés, et nous en garantissons la bonne marche et la durée. Il suffit de la remonter tous les huit jours.

A côté de son but pratique, cette charmante pendule est un objet d'art qui fera le plus bel effet dans une chambre ou dans un salon, et nos souscripteurs en seront enchantés nous en sommes certains. — Cette pendule est accompagnée de deux jolis candélabres en marbre et bronze assortis. La pendule mesure 40 centimètres de haut sur 20 centimètres de large, et il est difficile de se faire une idée de la splendeur de ces trois objets que nous offrons **GRATUITEMENT**.

Voici le détail des œuvres complète de **VICTOR HUGO** contenues dans les 19 énormes volumes de notre Édition.

- **I. Notre-Dame de Paris.**
- **II. Les Misérables.** Fantine. Cosette.
- **III.** Marius — L'Idylle rue Plumet.
- **IV.** Jean Valjean. — **Le Dernier Jour d'un condamné. — Claude Gueux.**
- **V. Quatre-Vingt-Treize.**
- **VI. L'Archipel de la Manche — Les Travailleurs de la Mer.**
- **VII. L'Homme qui rit.**
- **VIII. Bug-Jargal — Han d'Islande.**
- **IX. Histoire d'un Crime.**
- **X. Napoléon-le-Petit. — Choses vues.**
- **XI. Littérature et Philosophie. — W Shakespeare. — Paris. — Victor Hugo raconté**
- **XII. Actes et Paroles : Avant l'exil. — Pendant l'exil. — Après l'exil.**
- **XIII. Le Rhin. — Alpes et Pyrénées. — France et Belgique**
- **XIV. Hernani. — Marion de Lorme. — Le Roi s'amuse. — Lucrèce Borgia. — Marie Tudor. — Angelo. — La Esmeralda. — Ruy Blas. — Les Burgraves.**
- **XV. Cromwell. — Théâtre en liberté. — Torquemada. — Amy Robsart. — Les Jumeaux.**
- **XVI. Les Châtiments. — L'Année terrible — La Libération du Territoire.**
- **XVII. Odes et Ballades. — Les Orientales. Les Feuilles d'Automne. — Chants du Crépuscule. — Voix intérieures. — Les Rayons et les Ombres. — Les Contemplations. — Les Chansons des Rues et des Bois.**
- **XVIII. La Légende des siècles — L'Art d'être grand-père. — Le Pape — La Pitié suprême. Religions et Religion. — L'Ane. — Les Quatre Vents de l'esprit.**
- **XIX. La Fin de Satan — Dieu. — Toute la Lyre. — Les Années funestes.**

Et voici les noms des dessinateurs qui ont illustré ces volumes ; noms qui résument pour ainsi dire la peinture en France :

Meissonier, de Neuville, J.-P. Laurens, Bayard, Raffet, Gavarni, Viollet-le-Duc, Tony Johannot, Morin, Vierge, Flameng, Mélingue, Ferat, Foulquier, Maignan, Boulanger, Delacroix, Decamps, Daumier, Chapuis, Gibert, Garcia, Hillemacher, Ch. Hugo, Lix, Maillard, Marie, Meaulle, Pille, Prud'hon, Riou, Rochegrosse, Steinheil, Schuler, G. Vuillier, Victor Hugo, etc., etc.

Inspirés par le génie puissant du maître, ces artistes ont composé des dessins admirables qui rendent bien exactement la pensée de Victor Hugo ; citer ces merveilles est impossible : il nous faudrait donner la liste des 2,000 chefs-d'œuvre qui illustrent les **19** volumes de notre édition monumentale !

L'influence de Victor Hugo sur son siècle est immense, il l'a caractérisé.

Si la France sert de phare intellectuel au monde, si Paris est le pouls de l'Univers, c'est à des génies comme Victor Hugo que nous le devons ; aussi, Français, chers compatriotes, vénérons ce nom et disons de lui ce qu'il disait lui-même de Voltaire, lors des fêtes du Centenaire :

« O Victor Hugo, tu plaidas contre les tyrans « et les monstres la cause du genre humain et tu « la gagnas. Grand homme sois à jamais béni ! »

Tout le monde voudra posséder ces œuvres immortelles ! Personne n'hésitera un instant à souscrire !

Les conditions de vente sont impossibles à refuser : les ouvrages au grand complet, magnifiquement reliés, et la prime, livrés immédiatement contre un premier paiement de **6** francs et ensuite **8** francs par mois, jusqu'à entière libération de la somme de **190** francs.

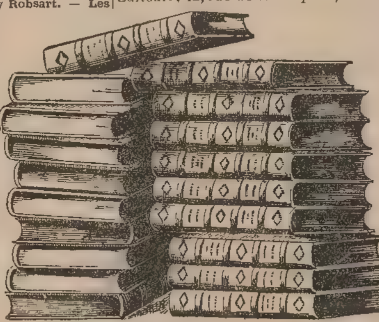
Les quittances sont recouvrées par la poste sans frais pour l'acheteur.

L'emballage, fait en caisse, est complètement gratuit.

N.-B. — **Les ouvrages et la prime sont garantis tels qu'ils sont annoncés : ils seraient repris dans la huitaine s'ils ne convenaient pas.**

Nous vendons en confiance et l'acheteur ne paie rien à l'avance.

E. GIRARD & A. BOITTE,
Éditeurs, 42, rue de l'Échiquier, à Paris



Les **DIX-NEUF** volumes énormes
RICHEMENT RELIÉS, CONTENANT
les Œuvres complètes de Victor Hugo.

BULLETIN DE SOUSCRIPTION

Prière de bien indiquer la Profession ou Qualité.

Je soussigné, déclare acheter les **Œuvres Complètes Illustrées de Victor Hugo, 19** *vol. in-8° reliés, avec prime comme il est détaillé ci-dessus, aux conditions énoncées :* **6** *francs après réception des* **19** *volumes complets, reliés, et la prime, et payements mensuels de* **8** *fr. jusqu'à complète liquidation de la somme de* **190** *fr., prix total*

Fait à .... *le* .... 189 .

Noms et prénoms ....

Profession ou qualité ....

Domicile .... SIGNATURE :

Département : 2

(S'il n'y a pas de station de chemin de fer, veuillez indiquer la plus rapprochée.)

Prière de remplir le présent Bulletin et de l'envoyer sous enveloppe à l'adresse de :

MM. E. GIRARD & A. BOITTE, Éditeurs,
42, Rue de l'Echiquier, PARIS

SEULE ÉDITION COMPLÈTE ILLUSTRÉE
SEULE ÉDITION COMPLÈTE ILLUSTRÉE
SEULE ÉDITION COMPLÈTE ILLUSTRÉE



AGENCE SARCEY AND Cº (Limited)

Monsieur et cher client,
Depuis quarante ans qu'elle exerce
Son industrie avec succès,
Aujourd'hui la maison Sarcey
Vous fait part du petit commerce

Qu elle adjoint à ses grands rayons :
Fagots, Grains de Bon Sens, Critiques,
Réclames, Présentations,
« LES ENGAGEMENTS ARTISTIQUES ».

L'Agence a des traités promis;
Tout artiste est « parfait » sans risque.
S'adresser au premier commis,
(Au fond du *collidor*), Francisque.

Notre travail est très bien fait
Et nous narguons la concurrence.
Le *bravo* se traite à forfait;
Les *rappels* se payent d'avance.

Nos clients étant des acteurs
Jouissant d'un privilège extrême,
Nous engueulons leurs directeurs,
Ce qui revient toujours au même.

Par contre le vil cabotin
Qui s'engage sans notre plume,
Dans le *Temps*, le lundi matin,
Prend quelque chose pour son rhume.

Nous avons même un personnel,
Très choisi, distingué, pas sale,
Qui va siffler le criminel
Et fait du pétard dans la salle.

Voilà, Monsieur. Pour référence,
Sans courir au diable-vauvert,
La charmante Yvette Guilbert
Peut vous en fournir l'assurance:

Elle part pour Saint-Pétersbourg,
Grâce à notre aimable obligeance.
Pour le Directeur de l'Agence,
Le fondé de pouvoirs : « GUNZBOURG. »

Pour copie conforme : Charles QUINEL.

N° 210. 5e année. 12 Novembre 1898

15 centimes.

Le Rire

JOURNAL HUMORISTIQUE PARAISSANT LE SAMEDI

Un an : Paris, 8 fr. Départements, 9 fr. Étranger, 11 fr.
Six mois : France, 5 fr. Étranger, 6 fr.

M. Félix JUVEN, Directeur. — Partie artistique : M. Arsène ALEXANDRE

10, rue Saint-Joseph, 10
PARIS
Les manuscrits et dessins non insérés ne sont pas rendus.



— Ma nièce, mossié le gomte, cros vordune, pelle guldure...
— Belle culture, oui, mais là, entre nous, cher baron, un peu trop de fumier.

Dessin de JEANNIOT



AUTRES TEMPS, AUTRES MŒURS



COMMENT L'ILLUSTRE DOCTEUR CRASSENBERG

sortit vainqueur du grand tournoi international de chirurgie

POÈME TRADUIT DE L'ALLEMAND

Et voici que je veux chanter comment l'illustre docteur Crassenberg est sorti vainqueur du grand tournoi international de chirurgie qu'il s'est tenu à Heidelberg, qu'elle est la vierge fraîche de la Germanie célèbre par ses tonneaux. Et qu'elle m'inspire Polymnia, la muse de l'éloquence, plus blonde que la bière du Rhin, pour rendre à mes chants la saveur du jeune miel qu'ils retentissent de Mayence à Kœnigsberg !

Hoch ! hoch ! hoch ! Comme des corbeaux avides de sang, ils accourent, les savants, au Morticolverein et écoutez-moi, il en vient du Midi et du Septentrion, du Levant et du Couchant, écoutez-moi, il en vient de tous les pays du monde. Dans leur course rapide, ils relèvent leurs robes et leurs pieds volent sur le sol comme la poussière avant l'orage.

Et quel est celui-ci qui peut dire : « C'est moi qui remporterai le prix ? »

Es-tu frappé de folie de parler comme ainsi quand les hommes les plus avisés ne sauraient se prononcer, car voici qu'ils sont d'une égale valeur et la subtilité de leurs connaissances elle est insondable. Et vivent Notre Majesté Royale l'Empereur si bon et la patrie allemande !

Et voici que les trompes annoncent le commencement du concours qui va commencer ; et voici les blondes jeunes filles qui donneront la couronne de gazon au vainqueur ; et voici le jury, et qui pourrait égaler sa science de discerner les véritables talents des hommes ? Et voici les malades de toutes les nations parés de blanc comme les timides fiancés. Ils serviront de patients, et qui chantera leurs espérances en Dieu et les craintes de la mort.

Hoch ! hoch ! hoch ! D'où est ce silence ? Vos yeux sont-ils donc fermés ? C'est le grand savant russe Morticoff. Que son geste est bref et puissant et que ses muscles craquent comme ceux du jeune cheval impatient d'entrer dans l'arène ! Et d'un seul coup il a coupé la jambe d'un Cosaque robuste et qui pourrait maintenant égaler sa force et son courage ? Et voici, il se retire entouré de considération.

Et maintenant c'est le tour de concourir de Seringson l'Anglais. Sa face vermeille est impassible. Et voici, voyez que d'un seul coup il a retourné l'estomac d'un débauché de Charing Cross, et il en retire le cocktail, et il le lave dans la blanche cuvette, et il le remet à sa place, et voici que le débauché de Charing Cross peut encore boire du cocktail comme avant. Et, maintenant, tout le monde se décourage ; qui pourrait surpasser cette hardiesse ? Qui oserait maintenant se présenter ?

Mais voici Durand, le Français ; sa démarche est souple et ses membres semblent couverts d'huile, et son esprit est léger comme ceux de sa race. Et voici qu'il a pris sur ses genoux un petit enfant et il lui souffle de l'air dans le cou, et le petit enfant n'a plus le croup. Quel est donc ce médecin assez orgueilleux pour donner le souffle et rivaliser avec le Seigneur ? Pleure la science allemande ! Quel est le docteur de Berlin qui pourrait surpasser les prouesses du Français et détourner la couronne de la tête du vainqueur ? Mais écoutez la fin du congrès, car Dieu veille sur la blonde Germanie.

Le savant Crassenberg s'est avancé et sa pipe pend au bout d'une ficelle. Et voyez la sagesse divine : ses vêtements sont sales comme il convient à un érudit, et sa barbe inculte montre de longues études. Sa noble figure est calme et montre la santé, tel le rouge jambon de Mayence enfoui dans la choucroute parfumée.

Hoch ! hoch ! hoch ! Vive notre empereur si bon ! Voici que Crassenberg a fini et de toutes parts les acclamations s'élèvent saluant le soleil du vainqueur. D'un coup il a surpassé de cent et mille coudées les actes de ses concurrents et fait ce qu'aucun docteur allemand n'avait fait jusqu'alors ! La chirurgie est révolutionnée. Jamais les plaines germaniques n'ont vu un tel succès. Dédaignant même de tenter une opération, très simplement, l'illustre Crassenberg s'est lavé les mains !

W. de Pawlowski.

LA LYRE EN FER BATTU

NOUS L'AVONS EU...

(Chant de guerre)

Nous l'avons eu votre Rhin Allemand
Il a tenu dans notre verre.
(Alfred DE MUSSET.)

PREMIER REFRAIN PATRIOTIQUE

Nous l'avons eu votre Nil Old England.
S'il ne tient pas dans notre verre
C'est que le verre n'est pas grand,
Mais cela n'est point nécessaire.
Vous avez le sirdar Kitchner;
Nous avons eu l'ami Kléber.
— A toi, *z'à* moi, vieille Angleterre —
Maintenant nous avons Marchand :
Chacun son pain et son hareng.

DEUXIÈME REFRAIN PATRIOTIQUE

Divisons les lions numides;
Répartissons les Pyramides;
Voilà les miens, voici les tiens!
Après le partage équitable,
Tous deux, nous nous mettrons à table
Pour bouffer les Égyptiens (*bis*).

PREMIER COUPLET

Si j'en crois ce que nous savons,
Venus du pays des Savons,
Du Congo, nos gens sont fort' braves.
Gloire donc aux rudes soldats
Qui, sous les murs de Fashoda,
En sifflant des brandy-soda,
Font pousser des navets, des raves...

EN CHŒUR

Et quelquefois des pomm's de terre } *bis*
— A toi, *z'à* moi, vieille Angleterre.

Aux refrains.

DEUXIÈME COUPLET

Puis, sans lâcher ces « Parmentier »
Nous nous devons à Baratier ·
Qui, de Paris, du Nil (la source)
Vient et repart, toujours en course.
Or, pour ce diligent courtier,
Lui changer ses nègres sinistres
Par des gens aussi laids : ministres,
C'est vraiment l'avoir trop puni.

CHŒUR

A moi, *z'à* toi, Royaume-Uni. (*bis*)

Aux refrains.

TROISIÈME COUPLET

Voilà : qu'on nous laisse en repos
Planter nos choux et nos drapeaux;
C'est classé, le fait est notoire.
Pas de *chichis* et pas d'histoire,
Si l'Angleterre fait sa poire
D'un geste lui coupant le fil,
Son Delta, ses lacs et son NIL
Nous serons foutus (1) de les boire...

AVANT-DERNIER REFRAIN PATRIOTIQUE (*en chœur*)

Nous l'avons eu votre Nil Old England.
S'il ne tient pas dans notre verre
C'est que le verre n'est pas grand,
Mais cela n'est pas nécessaire.
Vous avez le sirdar Kitchner;
Nous avons eu l'ami Kléber.
— A toi, *z'à* moi, vieille Angleterre —
Maintenant nous avons Marchand :
Chacun son pain et son hareng.

DERNIER REFRAIN PATRIOTIQUE

Répartissons les pyramides,
Divisons les lions numides;
Voilà les miens, voici les tiens!
Après le partage équitable
Tous deux nous nous mettrons à table
Pour bouffer les Egyptiens (*bis*).

Charles QUINEL.

(1) Variante : *fichus*.



— Vous chassez avec des chiens moutons?
— Oui, je suis décidé à prendre le gibier par la douceur.

Dessin d'A. FAIVRE.



— Tu comprends, je voudrais voir le prolétariat et le capital la main dans la main, trinquer ensemble, le restant c'est des magnes!!!

Dessin de C. HUARD.



— Mon ami, ne vous plaignez pas! A votre âge, je n'avais pas la moindre chose à me mettre sous la dent; aujourd'hui arrivé, je n'ai pas la moindre dent à mettre sur quelque chose.



Aujourd'hui, la jeunesse est littéraire. Dessins de Burret.

LE CRACHOIR



Une voix derrière la porte :

— Jeanne, viens vite, monsieur le curé est au salon!

— Je ne suis pas tout à fait prête.

— Ça ne fait rien; viens comme tu es. Dessin de A. Faivre.

Comme, le corps perdu dans un complet sale de toile blanche, je remontais, d'un pas lourd et tranquille, dans la chambrée, je me permis de lancer dans un crachoir, placé sur l'escalier, un crachat, un tout petit crachat bien modeste, le crachat d'un réserviste plein de réserve.

« Bon Dieu! Qu'est-ce que vous venez de faire? » cria soudain derrière moi une voix irritée.

L'âme émue un peu, je me retourne! Deux longues jambes en cerceaux, surmontées d'un buste étroit, et, sur le buste, un cou long que termine une tête osseuse, où brillent deux yeux verts : c'est mon capitaine.

Je salue, et, souriant, car ma conscience était paisible :

« Je viens de cracher dans le crachoir, mon capitaine. »

Des éclairs s'allument dans les yeux verts de mon capitaine; il croise, indigné, les bras sur sa poitrine :

« Comment, bon Dieu!... vous avez... craché... dans le crachoir (et il martelle les syllabes)... Malheureux! et vous osez me le dire! »

Un léger ahurissement remplace mon doux sourire.

Mais, mon capitaine... »

— Taisez-vous; ah! vous crachez dans le crachoir, mon gaillard! Mais vous êtes fou! On n'a pas idée d'une chose semblable. Vous êtes le premier homme de la compagnie qui ait osé cracher dans les crachoirs, car, il n'y a pas à le nier, on voit encore votre crachat, saligaud!

Je deviens humble et ma voix supplie : »

« Je croyais, mon capitaine...

— Ah! vous croyiez!... eh bien, il ne faut pas croire! Le commandant du corps d'armée a donné l'ordre qu'on mette dans les chambres et dans les escaliers des crachoirs... et j'en ai mis... mais je ne veux pas que les hommes me les abîment en crachant dedans! »

Il s'arrête un moment, me regarde, puis :

« Ah çà! pensez-vous que je vais dépenser le boni de la compagnie à renouveler tous les mois des crachoirs que vous m'aurez esquintés? Non, mais le pensez-vous?... Est-ce que j'ai une tête à ça?...

— Non, mon capitaine, vous n'avez pas une tête à ça. »

Et j'ai l'air très fier qu'il en soit ainsi.

Mon capitaine fronce le sourcil, me fixe, et, d'un ton attristé :

« Si vous étiez de l'active, je vous flanquerais deux jours pour avoir craché dans un crachoir. »

Paul Acker.

ÉCHOS

DU

RIRE



M. CHARLES DUPUY. — La séance continue!...

Interrogé au sujet de Fashoda, un haut personnage politique français (?) interwiewé par le *Times* aurait répondu : « Nous n'avons pas entamé la question égyptienne qui heureusement se trouve ainsi réservée.

Il suffit de souligner *heureusement*.

— Rien n'est impossible à l'homme affirmait jadis Boireau, ce qu'il ne peut pas faire... il le laisse!...

Le... haut personnage politique français...



— Vous avez beau sortir du puits... vous savez bien qu'on ne se présente plus ainsi devant la cour... Allez faire un brin de toilette...

cité par le *Times* n'aura sans doute entretenu ses interlocuteurs que de la première de *Médée* avec Sarah Bernhardt, des nouvelles danses lumineuses de la Loie Füller aux Folies-Bergères, de Marguerite Deval aux Mathurins, de l'apparition de la *Vie illustrée*, du différent Yvette Guilbert-Sarcey, etc.; il les aura éblouis et charmés par son parisianisme aigu. Nous ne voyons guère que ce moyen de séparer *heureusement* la question égyptienne de la question Fachoda.

A moins que l'interwiew du *Times* ne soit... couin... couin... couin...

Heureusement... alors...

Précis d'histoire actuelle.

L'indemnité de guerre réclamée par l'Amé-[...] Espagnols est véritablement insignifiante.

On ne pense pas qu'elle dépasse 25 millions de dollars, 30 tout au plus avec les faux frais, les voitures, pourboires ; toutes les petites dépenses imprévues avec lesquelles il faut toujours compter... C'est pour rien!...

Le Cid se cotisera avec Don Quichotte, les héros malheureux vendront jusqu'à leur haut-de-chausses, et Jonathan empochera la bonne galette, il n'a d'ailleurs aucune inquiétude sur la solvabilité de ses débiteurs ; c'est un journal américain qui nous l'apprend :

« La majorité du cabinet estime que les Espagnols accepteront ces conditions ; mais si la conférence échouait, on envisage la situation avec la plus grande tranquillité, parce qu'on est convaincu que l'Espagne n'a ni la volonté, ni la *force* de recommencer des hostilités dangereuses avec l'Amérique.

L'ORIGINE DES TITRES DE NOBLESSE

-- Les d'Esbroufette, vieille noblesse, n'est-ce pas?

— Oui, aux croisades, un d'Esbroufette a vendu les plans de mobilisation.



C'EST TROP...

— Ma fille, je cesserai de vous appeler Victoire, il y a des voisins que ça gêne. A l'avenir, vous vous nommerez maintenant Prudence.

militairement toutes les Philippines.

« Les troupes du général Rios sont trop *peu nombreuses* pour leur opposer une résistance sérieuse.

« Quant à Cuba, les Espagnols ne seraient pas à même d'opposer une résistance prolongée. »

On n'est pas plus clairvoyant en affaires, ni plus prudent.

Dans ces conditions, la saisie gagerie de Cuba et des Philippines, suffirait en effet à garantir la créance en cas de mauvais vouloir d'un débiteur récalcitrant.

Saviez-vous que le crâne normal, c'est-à-dire « non déplumé », d'un brun ou d'une brune comportait environ 105,000 cheveux ; celui d'un blond ou d'une blonde, 160,000, et qu'enfin la couleur chère au Titien ne colorait que des cheveux plus résistants et plus gros dont 30,000 à peine suffisent largement à l'agrément d'une jolie tête rousse?

C'est un savant anglais, d'une patience éprouvée, qui a fait tous ces comptes et nous fournit ces renseignements.

L'expression... avoir mal aux cheveux... varierait donc d'intensité suivant les colorations.

Le pochard brun qui a plus de cheveux que le pochard blond souffre-t-il davantage du.. mal aux cheveux... que ce dernier?

Renvoyé au savant anglais, s'il lui reste des loisirs, pour élucider la question.

— Faut bien faire comme son gouvernement... se faire payer de temps en temps une nouvelle chambre...

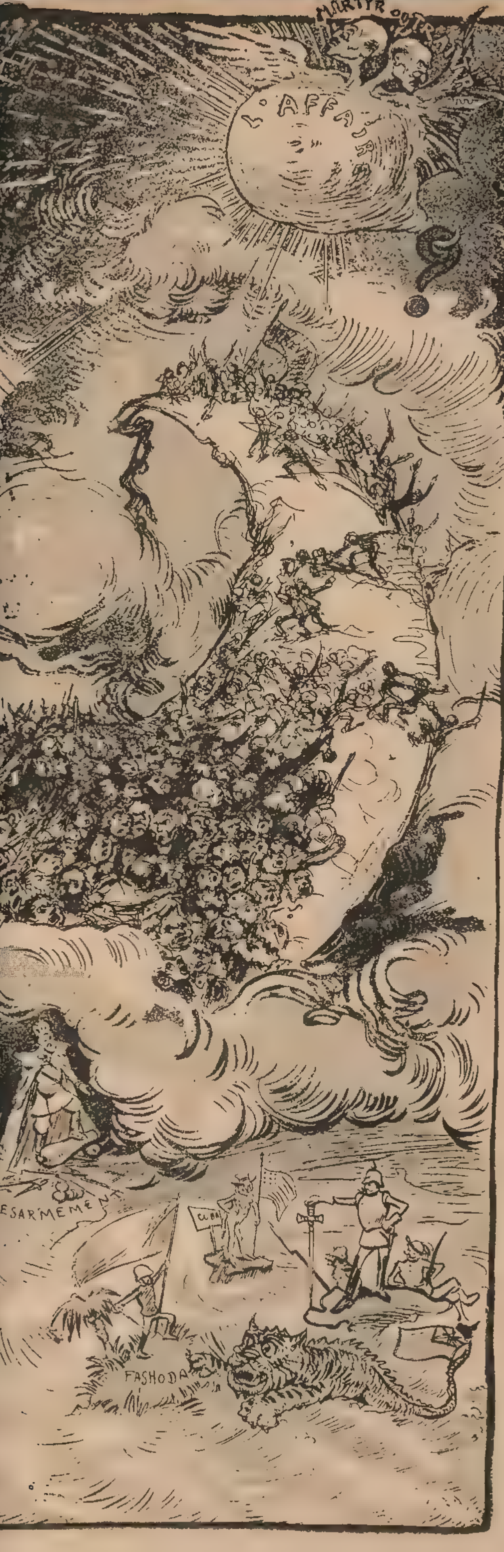


ONCLE SAM. - A propos.. elle me doit toujours des Philippines!..

Texte et dessins de Henry Somm.



Dessin de H. DE STA.



COMMENT LA FOULE EN FRANCE VOIT L'« AFFAIRE »
ET LES MENACES EXTÉRIEURES



ET COMMENT ELLES SONT RÉELLEMENT

Dessin de M. Radiguet.







THÉATRE DE LA RENAISSANCE

MÉDÉE

OU TERRIBLE HISTOIRE D'UN LAPIN

I. — Médée, une pau' p'tit' femme bien gentille ayant eu un béguin pour Jason, un beau militaire, et l'ayant épousé après avoir simplement estrangouillé ses frères et son père qui refusaient leur consentement, eut avec lui deux enfants et s'apprêtait à goûter un bonheur sans mélange...

II. — lorsque le beau militaire voulut ajouter à sa collection une troisième toison d'or, celle de Créuse, une jeune princesse dont le papa avait beaucoup de galette. Alors Médée s'écria : « Ça ne se passera pas comme ça ! » Et elle alla faire une scène devant la maison du beau-père. En avant le vitriol et les harmonies savantes de M. d'Indy !

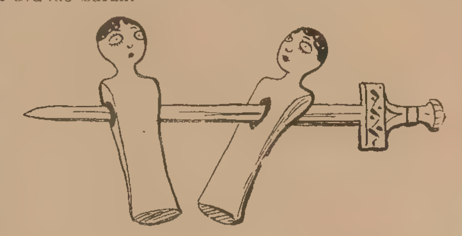
III. — Seulement, le beau-père disposant de la force armée et des flics de l'endroit, Médée fit semblant de la trouver bien bonne, ce qui parut tout naturel au beau-papa. Quant à Jason, qui connaissait sa particulière, il avait de la méfiance...

IV. — Aussi, comme il avait lu le *Nouveau Jeu*, il proposa à Médée de jouer avec lui les Bobette et, comme Paul Costard, il accepta d'aller passer avec elle la premiere nuit de ses noces. (C'est notre Oncle qui a trouvé ce rapprochement-là, ne lui en chipons pas le mérite.)

V. — Or, c'était du chiqué, comme nous disons en grec. Médée, ayant croqué le marmot pendant une partie de cette nuit de noces, se dit pendant qu'elle y était : « Un marmot de plus ou de moins, ça ne tire pas à conséquence. » Et elle égorgea ceux de Jason après avoir vitriolé sa jeune épouse. Les petits Jasons n'iront pas à Saint-Cyr. Vive l'armée !

VI. — *Moralité :* Ne posez jamais de lapins aux jeunes personnes qui ont leur diplôme de chimie. *Autre moralité :* Il faut en avoir, une santé, pour prendre ainsi à la blague des vers aussi admirables que ceux de Catulle Mendès, ainsi que la voix et la toison, également d'or, de la Grande Sarah.

M. R.



ILS SONT EN ROUTE !

Ils sont en route, les Vebers' ! Ils suivent pas à pas l'empereur d'Allemagne dans son voyage en Palestine. Et bientôt paraîtra le numéro spécial du RIRE consacré à l'auguste pèlerin.

AU THÉATRE

Au théâtre Antoine, nous avons eu *Judith Renaudin*, série de vignettes, de M. Pierre Loti. Agréable et moral spectacle, où les mères protestantes pourront mener les filles catholiques. Ça n'empêche pas qu'Antoine a été rudement vénérable en curé tolérant, et Mme Marie Laurent, admirable artiste, émouvante aux larmes dans deux rôles tres différents d'accent.

M. R.

Gros, très gros succès au Théâtres des « Capucines », l'exquise bonbonnière du boulevard, avec deux pièces nouvelles : *La Vrille* et *Le seul Bandit du Village*. Rien d'étonnant : la première est signée Maurice Donnay, le plus parisien des auteurs, la seconde, Tristan Bernard, le fantaisiste le plus abracadabrant. Il faut avoir vu ces deux pièces qui, avec *Une lecture*, d'Adrien Vély, et *Silvérie*, d'Alphonse Allais, font un spectacle charmant.

Le nouveau spectacle des « Mathurins » *Ludus pro patria*, joué par Marguerite Deval et Fordyce a eu le plus vif succès; les chansons nouvelles de Jean Bataille, Bonnaud, Balta, la *Marche à l'Étoile*, dite par Fragerolle, complètent une soirée délicieuse et expliquent l'affluence du public



élégant dans la coquette salle de la rue des Mathurins.

WINTER 1898-99 STYLES

Créations du

HIGH-LIFE TAILOR

Rue Richelieu 112

Faub. Montmartre 17

SPÉCIMEN des COSTUMES & PARDESSUS sur MESURE à 69,50

SPÉCIMEN des COSTUMES & PARDESSUS sur MESURE à 69,50

LELR SC

MODES D'HIVER, D'APRÈS " HIGH-LIFE TAILOR " 17, Faubourg Montmartre (Succursale, 112, Rue Richelieu, coin du Boulevard)

SPÉCIMENS DES MERVEILLEUX COSTUMES SUR MESURE A 69 FR. 50

Officiers ministériels

MAISON à Paris **R. RICHER, 49** Rev. annuel 12,600 f. Mise à prix 125,000 f. A vendre s. 1 ench. Ch. des not. de Paris, 29 novembre 1898. S'adresser à Me Camille TOLLU, notaire, 9, rue de Grenelle.

MAISON à Paris, r. des Boulangers, 17. Rev. br. 6.486 f. M. à p. 70,000 f. A adj s. 1 ench. Ch. not. Paris, 29 nov. 98. Me d'HARDIVILLER, not., 60, boulev. Sebastopol.

MAISON r. Lacépède, 2. Cce 758 m. Rev. 38,000 f. M. à p. 450,000 f. A adj. s. 1 ench. Ch. not. Paris, 22 nov. Me RIGAULT, notaire, 31, boulev. Sébastopol.



LA BOURSE

La liquidation mensuelle d'octobre qui vient d'avoir lieu, a été fortement troublée par les événements politiques extérieurs relatifs à l'affaire de Fashoda et, par-dessus tout, par la cherté persistante des capitaux. Une forte dépréciation a atteint presque tout l'ensemble de la cote. Mais presque aussitôt la place de Londres nous ayant envoyé des cotes moins pessimistes, le marché s'est quelque peu amélioré et, à l'heure où nous écrivons, l'horizon paraît moins noir.

Les rentes françaises, les fonds étrangers, les valeurs de crédit, les chemins français, les valeurs industrielles et les obligations de la Ville de Paris et du Crédit foncier ont repris un niveau plus satisfaisant, et tout permet d'espérer que le calme ne tardera pas à se faire un peu partout; ce qui ne peut manquer d'amener l'éclosion des nombreuses opérations financières qui n'attendent que ce moment pour être offertes au public.

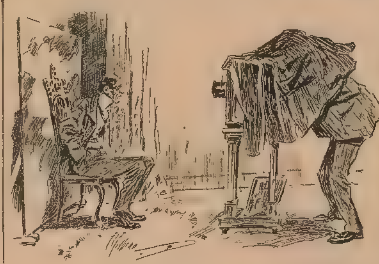
LES CHANTIERS DE COLMAR

Nos abonnés et lecteurs de Paris et du département de la Seine trouveront, encarté dans leur numéro, un Prix-courant des Chantiers de Colmar, maison parisienne de premier ordre pour la fourniture de tous les combustibles. Les acheteurs au numéro qui désireraient avoir ce Prix-courant n'auront qu'à en adresser la demande au Directeur des Chantiers de Colmar, 6, rue de Colmar.

(*Téléphone 414.70*).







LE PHOTOGRAPHE. — Sapristi! Tâchez donc de prendre un visage plus gai.

LE CLIENT. — Impossible! Cette photographie est pour ma femme qui est en villégiature. Si elle me voyait avec une figure gaie, elle serait capable de revenir demain. (*Judge*, New-York.)

L'imprimeur-Gérant : LÉON TONNELLE. Clichy. — Imp. spéciale du *Rire*, 12, rue du Bac-d'Asnières.

Légendes et Ballades.

Première Chanson.

Enfants martyrs
de la Chapelle Sixtine.

Chansons bachiques.

Richard, ô mon roy.

LE CHANSONNIER
MODERNE

Vive Henri IV!

Partant pour la Syrie.

Dessin de Léonce BURRET.

